


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

AA—AL.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

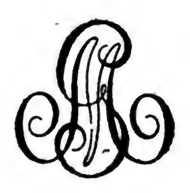
ISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

ÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT.)

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, IMPRIM.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1811.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY


OXFORD

AVIS DES ÉDITEURS

SUR CETTE PREMIÈRE LIVRAISON.

Le désir que le Public a témoigné de connaître ce Dictionnaire, nous aurait déterminés à en accélérer l'impression, si nous n'avions pas été persuadés qu'il importe beaucoup plus de donner à une telle entreprise tous les soins qu'elle exige, que d'en devancer le terme de quelques mois. Cependant, aujourd'hui que nos matériaux sont prêts, et que notre marche est invariablement fixée, nous pouvons assurer qu'elle sera plus rapide, sans que nous nous écartions d'une seule des précautions dont nous nous sommes fait une loi rigoureuse. Convaincus que ce n'est que par un grand concours de lumières qu'un tel ouvrage peut être porté à sa plus grande perfection, nous n'imprimerons pas un article avant de l'avoir mis successivement sous les yeux de plusieurs collaborateurs, et nous continuerons à donner les plus grands soins à la correction des épreuves.

Ces soins ne contribuent pas seulement à nous garantir d'un grand nombre d'erreurs ; ils servent encore à éviter les répétitions et des doubles emplois, qui tiennent beaucoup plus de place qu'on ne pense dans la plupart des Dictionnaires historiques. C'est dans cette vue que nous nous sommes quelquefois bornés à renvoyer à un article plus important, pour des articles secondaires, qui, faits séparément, auraient dû néanmoins être répétés dans l'article principal. Le seul fair, par exemple, qui donne de la célébrité à Acerronia, suivante d'Agrippine, devant être nécessairement rapporté dans l'article de cette princesse, on trouvera, au mot *Acerronia*, un simple renvoi à celui d'*Agrippine*. Il en est de même de *Virginie*, pour laquelle nous renverrons à l'article d'*Appius*, où l'on peut voir que rien de ce qui concerne cette Romaine n'est omis.

Pressés par l'abondance des matières, et décidés à n'en



employer que de véritablement utiles, nous avons aussi rejeté, quoique avec beaucoup de réserve, quelques articles insignifiants, et qu'il eût été ridicule de présenter dans un Dictionnaire des hommes célèbres.

Le défaut d'attention et de discernement dans le choix des articles et des détails qui les composent, nous a paru un des vices les plus remarquables des dictionnaires historiques qui ont précédé celui-ci ; le moindre inconvénient de cette absence d'ordre et de critique est de présenter une multitude confuse et bizarre de noms connus ou qui méritent de l'être, mêlés à des noms obscurs et tout-à-fait étrangers à l'histoire des peuples et à celle des lettres, des sciences et des arts. Un pareil travail où le bon est confondu avec le mauvais, ne peut être qu'une compilation indigeste, dont l'étendue est sans bornes, et dans laquelle le lecteur n'a lui-même d'autre guide que le hasard qui a dirigé l'entreprise. Nous avons cherché à éviter cet inconvénient ; tous les noms qu'on trouvera dans ce Dictionnaire ne sont pas des noms célèbres, mais tous les articles ont un objet d'utilité, et peuvent servir à jeter quelque lumière sur une époque de l'histoire politique ou littéraire, soit des anciens, soit des modernes.

Le plan d'un dictionnaire n'est pas moins vicieux lorsque chaque article n'est pas fait dans les proportions, et avec l'étendue qu'exige son importance. Cette étendue relative eût offert plus de difficultés dans une entreprise exécutée par un grand nombre de collaborateurs, si ces collaborateurs ne s'étaient pas fréquemment communiqué leur travail, et si tous n'avaient pas été, dès le commencement, parfaitement d'accord sur le systême général de rédaction, si bien tracé dans le discours préliminaire. Qu'il nous soit permis ici de rendre hommage au bon esprit qui a constamment animé tous ces écrivains recommandables. Nous ne craignons pas d'assurer que le même zèle les dirigera jusqu'à la fin de cette entreprise, et que de notre côté, encouragés comme nous le sommes par les applaudissements et les secours de tout ce que l'Europe offre d'hommes célèbres dans les sciences et dans les lettres, aucune peine, aucun sacrifice, ne pourront nous écarter du but que nous nous sommes proposé.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'Histoire et la Biographie ont toutes deux pour objet de retracer les actions et les travaux des hommes célèbres; mais elles y procèdent d'une manière différente et même opposée. L'Histoire, dans ses tableaux peints à grands traits, déroule la série et l'enchaînement des faits de tout genre, et ce n'est pour ainsi dire qu'accessoirement qu'elle y attache le nom et le caractère des personnages. La Biographie, au contraire, dans ses portraits finis et détaillés, présente séparément les personnages eux-mêmes, et les entoure des évènements qui tiennent à eux par un rapport immédiat. L'une a l'avantage de donner à ses vastes compositions plus de variété, d'éclat et de mouvement; mais, justement occupée de l'ensemble, elle évite de trop soigner les figures, elle les subordonne entre elles, les place dans la lumière ou dans l'ombre, et alternativement les offre et les soustrait à nos yeux. L'autre, consacrant chacun de ses petits ouvrages détachés à un seul objet, qui en détermine et en remplit les dimensions, a le mérite de concentrer et d'arrêter nos regards sur un personnage qui d'ordinaire nous intéresse, et de nous le faire considérer à la fois sous tous les points de vue et dans toutes les attitudes les plus diverses. Ici, l'homme se produit à son tour, en public et sur un théâtre, toujours plus ou moins éloigné du spectateur qui, suivant l'expression de Bacon, ne le voit jamais que du seul côté qui est tourné vers lui (1). Là il se laisse approcher et en quelque sorte toucher; on le suit, on l'observe, on l'écoute en tous lieux et dans tous les instants de sa vie. Aussi, tandis que l'Histoire donne de hautes leçons aux politiques, ou présente un spectacle attachant à la multitude avide d'émotions, la Biographie offre des exemples profitables aux hommes de toutes les conditions, et fournit aux moralistes la matière de leurs méditations les plus profondes: le premier des Biographes, Plutarque, a la gloire d'avoir formé, et pour ainsi dire créé parmi nous, Montaigne, et J.-J. Rousseau.

La Biographie, par cela même qu'elle peint isolément les personnages historiques de tout genre, a seule le pouvoir de les comprendre tous dans un même ouvrage, en les rangeant dans un ordre systématique que l'Histoire ne comporte pas, ou, plus facilement encore,

(1) *Chronica personarum facies externas et in publicum versas proponunt.* De Augmentis Scientiarum, lib. 2, cap. 4.

dans cet ordre alphabétique décrié avec si peu de raison, puisqu'il est également favorable à la frivolité qui veut se distraire, à l'ignorance qui veut s'instruire, et à la science qui veut épargner des moments précieux. Ce n'est pas tout encore : une Biographie universelle, renfermant la Vie des hommes célèbres de tous les temps, de tous les pays et de toutes les professions, offrira nécessairement plus de choses qu'on n'en pourrait trouver dans une Histoire générale, ancienne et moderne, politique et littéraire à la fois (si une telle Histoire était exécutable), puisqu'à l'exposé des faits et des travaux publics qui sont du domaine de toutes deux, la Biographie doit joindre encore le détail des mœurs et des habitudes privées qui composent son apanage particulier. C'est peut-être à ces réflexions qu'est due la naissance du premier des *Dictionnaires historiques*.

Nous ne nous arrêterons point à parler de Suidas, écrivain grec du onzième siècle, qui imagina de mêler, dans un même lexique, à l'interprétation des mots, des traits d'histoire et des vies de personnages célèbres, idée aussi bizarrement conçue qu'imparfaitement exécutée; ni de Charles Étienne qui, à la fin du seizième siècle (en 1596), rédigea en latin, sur les Mémoires du savant Robert Étienne, son parent, un Dictionnaire historique, géographique et poétique; ni de Juigné, dont le Dictionnaire français, réimprimé huit fois dans l'espace de huit années, n'offrait guère qu'une traduction du latin de Charles Étienne (1); ni même de l'anglais Nicolas Lloyd qui, écrivant dans la même langue qu'Étienne, et s'emparant aussi de son travail, sut du moins l'agrandir et le perfectionner. Nous arriverons tout de suite à Louis Moréri qui, sur le plan et avec les matériaux de Lloyd, bâtit son *Grand Dictionnaire historique*, dont la première édition parut, l'an 1674, en un seul volume *in-folio*. Victime de son application au travail, il mourut à trente-huit ans, sans avoir eu la satisfaction de mettre lui-même au jour la seconde édition en deux volumes qu'il avait préparée (2). Plusieurs années après la publication de cette seconde édition (en 1689), on donna un premier *Supplément*, qu'aussitôt on fondit dans une troisième, et celle-ci fut, à peu de distance, suivie de plusieurs autres dans lesquelles l'ouvrage de Moreri se purgeait lentement de ses fautes, mais recevait de nombreuses additions. Cependant le célèbre Bayle, savant philologue et puissant dialecticien, blessé des imperfections qui déshonoraient toujours le *Grand Dictionnaire historique*, entreprit de les corriger, du moins en partie. Il releva des inexactitudes, redressa de faux jugements, suppléa des omissions, et imprimant son génie à ce travail qui semblait ne promettre que d'arides

(1) Il parut pour la première fois en 1664.
(2) Cette seconde édition parut en 1681.

discussions, il composa son fameux *Dictionnaire historique et critique*, fondement d'une gloire qui ne périra jamais (1). Les nouveaux continuateurs de Moreri laissèrent à Bayle ces brillantes dissertations où éclataient la force et l'adresse de son raisonnement; mais ils rectifièrent les erreurs qu'il avait relevées, et ne tardèrent point à s'approprier les articles supplémentaires qui lui appartenaient en entier. Dans la suite, le *Moreri* que, pendant plus d'un demi-siècle, des additions continuelles avaient porté jusqu'à six volumes *in-folio*, s'accrut encore, sous les mains du laborieux abbé Gouget, de deux *Suppléments* formant chacun deux volumes; et enfin, en 1759, dix ans après la publication du dernier, parut, en dix volumes *in-fol.*, la dernière et peut-être la vingtième édition du *Grand Dictionnaire historique*, ouvrage qui, semblable au vaisseau de Thésée, ou, comme le dit Voltaire, à une ville nouvelle, bâtie sur le terrain de l'ancienne, n'a presque rien conservé du travail de son premier auteur, mais qui du moins a retenu son nom, par lequel il est habituellement désigné. Avons-nous tort d'espérer qu'on pardonnera aux auteurs d'une *Biographie universelle* d'avoir consacré quelques lignes à retracer les vicissitudes d'une vaste et célèbre compilation, à laquelle ils ont des obligations qu'ils ne veulent point dissimuler, entr'autres celle d'avoir évité les défauts assez nombreux qui lui ont été justement reprochés?

C'était une idée plus raisonnable en apparence qu'en réalité, que d'associer aux articles de biographie pure, des articles de géographie et d'antiquités. Sans doute, ces matières ont un rapport direct avec l'Histoire, et elles jettent souvent un grand jour sur ses récits; mais elles n'en sont pas moins des sciences à part, dont le seul vocabulaire est immense: aussi a-t-on senti depuis la nécessité de leur consacrer des traités et des lexiques particuliers qui, renfermant en entier le nombre infini d'objets dont elles se composent, et donnant à chacun d'eux le développement qui lui convient, forment un tout homogène et complet. L'admission des articles de mythologie n'avait aucun prétexte: il était trop évidemment ridicule de placer, parmi les personnages réels de l'Histoire, les personnages allégoriques de la Fable, et de ranger dans une même catégorie Alexandre et Cupidon, Aristote et Zéphyre, Cornélie et Vénus. On a même regardé comme inutile d'admettre les personnages des temps héroïques, dont les actions véritables sont mêlées de tant de fictions qu'il est impossible de les distinguer. Ce pouvait être une espèce de flatterie utile au débit de l'ouvrage que d'y faire entrer ces nombreuses généalogies qui y tenaient une si grande place, et qui souvent, dit-on, s'y alongeaient au gré des sollicitations

(1) La première édition du Dictionnaire de Bayle est de 1697.

ou même de l'or; mais, dans tous les cas, c'était donner encore une extension bien abusive à l'idée de *Dictionnaire historique;* c'était satisfaire la vanité d'une seule classe d'hommes, aux dépens de toutes les autres. Ce même reproche pouvait s'adresser aussi à l'histoire des établissements et des partis religieux : les auteurs, appartenant aux uns ou aux autres, par état, par principes ou par affection, avaient indiscrètement accordé les honneurs de la célébrité à beaucoup de personnages très obscurs partout ailleurs que dans leur ordre ou dans leur secte. De toutes ces superfétations était résultée cette masse énorme de volumes, dont le format, d'ailleurs très incommode, attachait l'inconvénient d'une véritable fatigue corporelle à un ouvrage fait, disait-on, pour épargner la peine des recherches.

Ces différents défauts étaient trop généralement sentis, pour que l'esprit de spéculation ne s'empressât pas d'en profiter en les évitant dans de nouveaux ouvrages. Le *Moréri* devait avoir et a eu en effet de nombreux abréviateurs. Le premier a été l'abbé Ladvocat, auteur du *Dictionnaire historique et bibliographique portatif*, publié d'abord en deux volumes *in*-8°., et porté depuis à quatre volumes (la première édition est de 1752). Les articles de géographie, d'antiquités et de généalogie ont disparu; mais ceux de mythologie ont été conservés. Du reste, l'auteur a eu le tort d'ajouter aux noms déjà trop multipliés du *Moréri*, ceux de beaucoup d'hommes de sa profession, dont la postérité ne s'occupera guère; et, vu les bornes étroites qu'il s'était prescrites, il n'a fait qu'une sèche et insignifiante nomenclature, à laquelle une certaine exactitude de dates, jointe à tous les avantages d'un volume très resserré, a donné, pendant assez long-temps, une sorte de vogue.

On avait lieu d'attendre plus d'utilité et d'agrément du *Dictionnaire historique, littéraire et critique*, publié par l'abbé de Barral, en six volumes *in*-8°. (1758); mais cet écrivain, janséniste outré, à une époque où le jansénisme, jadis honoré par de grands talents, venait de se précipiter dans le mépris public par les excès du plus extravagant fanatisme, a consacré des pages sans nombre aux héros et aux adversaires de son parti, pour exalter les uns et déchirer les autres avec une fureur égale (*Diction. philosoph.*). Il a mérité qu'on dît de son livre : *C'est le martyrologe des jansénistes, écrit par un convulsionnaire.* Cet ouvrage, où cependant la critique littéraire n'était pas sans quelque mérite, a eu le sort qui attend tous les ouvrages de parti.

Jusqu'ici nous nous sommes expliqués avec une liberté qui ne peut être suspecte, sur des écrivains qui n'existent plus, et dont les ouvrages mêmes ont presque disparu, depuis que des compilations plus heureuses ont été offertes au public. Parmi celles-ci, il en est une dont nous pouvons parler encore, c'est le *Dictionnaire historique* de

feu l'abbé Feller, ex-jésuite des Pays-Bas autrichiens, dont l'ouvrage, publié d'abord en six volumes *in*-8°., a été augmenté de deux volumes dans la seconde édition, donnée en 1797 (la première est de 1781). Il paraissait juste que le molinisme eût son dictionnaire, comme le jansénisme avait eu le sien; mais, peu touchés de cette considération, MM. Chaudon et Delandine, auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*, fait à Lyon, dont une neuvième édition se réimprime en ce moment à Paris par livraisons, ont nettement accusé l'abbé Feller d'avoir *volé et gâté* leur ouvrage. Le reproche est vif : nous laisserons à d'autres le soin de juger jusqu'à quel point il est possible qu'il soit fondé. Rien ne nous empêche non plus de faire mention du *Nouveau Dictionnaire universel, historique, biographique, bibliographique et portatif*, en partie traduit de l'anglais de John Watkins, et publié, il y a sept ans, par M. l'Écuy, en un volume *in*-8°. Les auteurs d'une Biographie universelle en dix-huit volumes ne peuvent avoir aucun intérêt à démêler avec un abréviateur si succinct, qui ne doit avoir eu d'autre prétention que celle d'indiquer avec exactitude des noms, des dates et quelques titres de livres.

Nous ne sommes pas tout-à-fait dans la même position à l'égard des auteurs du *Nouveau Dictionnaire historique*. Aussi garderons-nous le silence sur les défauts que nous aurions pu apercevoir dans leur compilation. Les indiquer ici serait un procédé peu délicat, qui même aurait un côté ridicule. Nous donnons à notre tour un nouveau Dictionnaire historique. Cela seul dit assez que nous avons cru pouvoir faire autrement cet ouvrage; on en doit conclure aussi que nous avons eu l'espoir de le faire mieux. Nous sommes dispensés de toute autre explication, relativement à une concurrence légitime, dont nos rivaux eux-mêmes nous ont donné l'exemple. En ceci, nous ne pourrions avoir qu'un tort, qui, à la vérité, serait inexcusable : c'est le tort de succomber. Nous allons toutefois dire comment nous avons conçu, dirigé et exécuté cette entreprise : nous prions nos concurrents de ne point voir, dans l'exposition naïve de notre méthode, une satire artificieuse de la leur.

Avant tout, nous irons au devant d'un reproche que nous sommes sûrs de ne point mériter, mais que certaines personnes pourraient bien vouloir nous adresser un jour, quelque persuadées qu'elles fussent elles-mêmes de son injustice : nous parlons du reproche de plagiat. Déjà l'intérêt alarmé d'un libraire a insinué contre nous cette accusation, avant qu'une seule page de notre *Biographie* pût être connue de lui, ni de personne. C'était prodigieusement se hâter de nous vouloir nuire. Nous n'avons rien à répondre à ce libraire; quant à ceux qui auraient au moins attendu l'ouvrage pour le calomnier, voici ce que nous leur répondrions : Lorsque nous annonçons en ce genre un

ouvrage tout neuf, nous ne pouvons l'entendre que de la manière de présenter les faits, et nullement des faits en eux-mêmes. Les faits sont un fonds commun dont nul n'a la propriété, et sur lequel tous ont un droit d'usage. Ce qui appartient seulement à chacun, c'est l'emploi particulier qu'il a fait de ce qu'il en a tiré par son propre travail. « Personne jusqu'ici, dit Bayle, n'a poussé l'extravagance jusques à » traiter de plagiaires ceux qui rapportent les évènements qu'un autre » avait rapportés, mais qui les vont prendre à la source, et qui n'em- » ploient ni le tour, ni l'ordre, ni les expressions d'un autre. Il n'y » a point d'apparence qu'à l'avenir personne s'avise de définir si folle- » ment le plagiat (Bayle, Préface du *Diction. hist.*) ». Nous verrons si Bayle n'a pas trop présumé de la raison de ceux qui devaient venir après lui.

Sans vouloir exagérer l'importance d'une *Biographie universelle*, on peut assurer que nul autre ouvrage ne comprend autant d'objets divers, ou plutôt qu'il n'est point d'objet qu'elle ne doive comprendre. Tout ce qui a existé, tout ce qui existe en grands évènements politiques, militaires, civils et religieux, en utiles travaux des sciences, en nobles productions des lettres et en précieux monuments des arts; toutes ces choses, ouvrages d'hommes qui se sont illustrés par elles, doivent être nécessairement indiquées et même jugées dans une Histoire de tous les hommes célèbres de l'univers. Si cette proposition est vraie, nous ne saurions, à moins de supposer une compilation incomplète et indigeste, faite sans exactitude et sans discernement, imaginer qu'une telle entreprise puisse être exécutée par un ou deux hommes seulement, de quelques secours qu'ils soient environnés. Il nous semble les voir arrachant des lambeaux de mille ouvrages qu'au moins ils auront ouverts une fois, s'en rapportant même pour ce travail à des mains plus inhabiles encore qu'ils ne sauraient diriger, rassemblant à la hâte ces matériaux pris au hasard, entassant les erreurs et les vérités, les traits d'esprit et les sottises, et, pour ainsi dire, recrépissant le tout d'un style de mauvais goût, où brillent par intervalles quelques phrases d'emprunt, honteuses d'un si ridicule enchâssement. Le vrai moyen sans doute de parvenir à un résultat satisfaisant était de diviser l'ensemble des connaissances humaines en un grand nombre de parties distinctes, et de confier chacune d'elles à un écrivain qui en eût fait l'objet spécial de ses études. Telle a été la première pensée, tel a été le premier soin des éditeurs de la *Biographie universelle*. Paris, plus que jamais la capitale des sciences, des lettres et des arts, Paris seul pouvait leur offrir une réunion semblable de collaborateurs; et c'est à Paris seulement que ceux-ci pouvaient remplir parfaitement une tâche pour laquelle le jugement, l'esprit et le savoir sont des moyens insuffisants. Dans quelle autre ville de la France

trouver ces milliers d'ouvrages manuscrits et imprimés, anciens et modernes, nationaux et étrangers; ces communications verbales, et cette tradition d'anecdotes de tout genre qui fournissent à la science des faits ses plus précieux matériaux?

L'annonce d'un ouvrage *par une société de savants et de gens de lettres* est devenue une des plus ridicules et des plus impuissantes amorces qu'il soit possible maintenant de présenter à la crédulité du public. Souvent ces *savants* et ces *gens de lettres* anonymes ignorent tout et ne savent point écrire. Quelquefois aussi des noms justement honorés, arrachés par l'importunité ou même pris sans consentement, décorent gratuitement des *Prospectus* trompeurs, et sont ainsi plus ou moins innocemment complices de la fraude. Mais ici les écrivains sont nommés; tous sont connus; plusieurs ont de la célébrité; les autres y aspirent, ou du moins prétendent à cette considération qui est le prix des travaux utiles. Tous leurs articles sont signés de leur nom; et ce nom, quel qu'il soit, ils n'ont pas voulu le compromettre, en l'attachant à des choses qui ne fussent pas dignes de leurs travaux passés, ou qui formassent un préjugé fâcheux contre leurs travaux futurs.

Quelques personnes pourraient craindre que, d'un si grand nombre de collaborateurs, et de la diversité inévitable de leurs opinions sur plusieurs points, il ne résultât un défaut d'accord trop sensible, non pas dans le ton et le style, mais dans ce qu'on pourrait appeler l'esprit de l'ouvrage. Cette crainte serait chimérique. C'est aux faits principalement que les rédacteurs ont dû s'attacher; or les faits sont d'une nature fixe et positive; ils sont ou ils ne sont pas; pour les admettre ou les rejeter, la critique offre des règles sûres que le raisonnement est loin de fournir lorsqu'il s'agit d'opinions. Quant aux jugements à porter sur les personnages et sur leurs actions ou leurs travaux, il est, en matière de morale et de goût, des principes certains, sur lesquels tous les hommes d'honneur et de sens sont d'accord, et qu'ils se font surtout une loi de professer dans ces ouvrages faits en société, et destinés à la masse entière du public, puisque là de brillants paradoxes, qui seraient à peu près sans gloire pour celui qui les aurait avancés, ne seraient peut-être pas sans danger pour l'entreprise commune. Enfin, les importantes divisions de cette espèce d'Encyclopédie historique ayant été partagées entre autant d'écrivains à qui elles étaient familières, on est sûr du moins de trouver, dans chacune d'elles, unité de principes et de vues. C'est véritablement dans un Dictionnaire historique fait par deux personnes, et encore plus par une seule, qu'il doit exister beaucoup de discordance et de disparate; car, dans l'impossibilité d'avoir des idées propres sur les innombrables objets dont ils ont à s'occuper, ils sont forcés de prendre

aveuglément celles de tous les auteurs qu'ils mettent à contribution, et ainsi leur compilation devient en effet l'ouvrage d'un millier d'esprits différents.

Il est un point sur lequel tous les auteurs de la Biographie se sont entendus sans avoir été obligés d'en convenir entre eux, c'est la précision dans les choses et la concision dans le style. L'espace était bien précieux dans un ouvrage qui aurait pu, sans diffusion et sans inutilités, être porté au double de son étendue, et où l'on n'a cependant pas voulu renfermer moins de choses, que s'il était en effet deux fois aussi volumineux. Pour résoudre ce problême, on a dû respecter les faits, mais se commander des sacrifices sur la manière de les exprimer, de même que sur le nombre et la forme des réflexions. Il a fallu s'interdire ce luxe modéré de paroles qui donne au style du jeu, de la souplesse et de la grâce. Il a fallu se défendre souvent ces observations et ces résumés qui seuls impriment aux écrits un caractère philosophique; et (les éditeurs peuvent le dire sans ridicule) il est des collaborateurs à qui il en a dû coûter beaucoup pour renoncer ainsi aux plus heureuses habitudes de leur talent. Mais ils les ont remplacées par d'autres qualités qui ne sont ni sans mérite, ni sans gloire : la nette et rapide exposition des faits, l'adroite disposition qui les groupe et les place sous le point de vue convenable, enfin cet art ingénieux des rapprochements qui supplée à l'expression des pensées, puisqu'il les fait naître dans l'esprit du lecteur.

Un défaut attaché presque inévitablement à la partie moderne de toute *Biographie* dite *universelle*, c'est d'abonder en noms nationaux et d'être pauvre en noms étrangers. Il serait peut-être à souhaiter que l'on fît une Biographie européenne, où les personnages historiques de chaque nation fussent admis dans une proportion que déterminerait seule la raison du nombre et de l'excellence. Cependant, une Biographie écrite en français, par exemple, est particulièrement destinée aux habitants de la France; et ceux-ci, pour qui l'histoire de leurs compatriotes a plus de charme et d'utilité à la fois, accorderont toujours à des Français, moins connus et moins dignes de l'être, une importance, ou, si l'on veut, un intérêt qu'ils refuseront à des étrangers d'une plus grande et plus juste renommée. Au reste, nous avons donné place aux personnages de tous les pays, quand leurs actions et leurs travaux en ont franchi l'enceinte, et sont parvenus jusqu'aux hommes éclairés des autres nations. Des écrivains que l'on distinguera sans peine sur notre liste, profondément versés dans la science de l'histoire et de la littérature anglaise, italienne, allemande, espagnole et portugaise, en ont tiré tout ce qui pouvait être d'un intérêt vraiment universel; et c'est à cela en grande partie qu'il faut attribuer le développement assez considérable qu'a pris notre ouvrage. Pour faire place à ces richesses nouvelles, nous avons écarté les êtres collectifs, tels que sectes, ordres

religieux, etc., qui ne peuvent appartenir à la Biographie, et les personnages fabuleux, dont la bizarre association aux personnages réels implique étrangement contradiction, dans un Dictionnaire *historique* ou *biographique des hommes célèbres*, puisque ce ne sont point des *hommes*, puisqu'ils n'ont point *vécu*, puisqu'ils n'appartiennent point à l'*histoire*. Si d'ailleurs les êtres fantastiques, éclos du cerveau des poètes anciens, ont dû entrer dans une Biographie, de quel droit en a-t-on exclu les êtres chimériques, enfantés par l'imagination des poètes, des chroniqueurs et des romanciers du moyen âge? Nous avons laissé les uns et les autres dans les Dictionnaires mythologiques, rédigés par deux de nos collaborateurs, MM. Noël et Millin, et nous nous sommes fait une loi de n'admettre aucun des noms qui se trouvent dans ces deux ouvrages.

« Sans l'Histoire littéraire, a dit Bacon, l'Histoire de l'univers » ressemblerait à la statue de Polyphème dont on aurait arraché l'œil : » il manquerait à l'image la partie où se peignent le mieux l'esprit et » le caractère de la personne (1). » Nous nous sommes beaucoup occupés de la partie politique, défigurée et tronquée dans les autres Dictionnaires; mais nous avons donné en même temps les plus grands soins à l'histoire littéraire; et par-là nous entendons l'histoire des sciences, des lettres et des arts. La vie de ceux qui s'y sont illustrés est presque toute entière dans leurs travaux : serait-ce écrire la vie de Newton, de Racine et de Raphaël, que de marquer seulement l'époque et le lieu de leur naissance et de leur mort, et de raconter quelques incidents d'une vie sédentaire, que surpasseront toujours en nombre, en éclat et en intérêt les aventures du moindre personnage qui aura suppléé à l'activité de l'esprit par celle du corps? Connaîtrait-on ces grands hommes, si l'on ne connaissait les ouvrages qui les ont immortalisés? Loin de nous cependant la ridicule pensée que, dans les bornes étroites où le plus grand personnage devait être resserré, nous ayons réussi à renfermer une analyse ou une description complète de ces chefs-d'œuvre du génie. Mais du moins nous croyons pouvoir nous rendre cette justice, que nous en avons donné un aperçu exact, et que nous en avons porté des jugements réfléchis, exprimés en traits précis et caractéristiques. Nous avons abandonné les phrases vagues et banales à ceux qui, ne connaissant point les objets, ont l'étrange audace d'en parler. Ce sont là des avantages que nous devons à ce

---

(1) « Historia mundi, *si hâc parte* (Historia litterarum) *fuerit destituta*, » *non absimilis censeri possit* statuæ Polyphemi, *eruto oculo; cum ea* » *pars imaginis desit, quæ ingenium et indolem personæ maxime referat.* » Bacon, *de Augmentis Scientiarum*, lib. 2, cap. 4.

partage de matières dont il a été question plus haut, et c'est en particulier dans les objets qui sortent de la sphère des connaissances communes, tels que les sciences et les arts libéraux, que ces avantages se feront sentir, surtout si l'on nous fait la faveur de nous juger un peu par comparaison.

La *Bibliographie*, cette partie si essentielle de la science littéraire, a été l'objet d'une attention toute particulière. Les articles, déjà faits soigneusement sous ce rapport, ont été revisés par plusieurs personnes, remplies de zèle et d'instruction, qui se sont livrées à des recherches pénibles et sans nombre, afin de parvenir à indiquer exactement tous les ouvrages dignes de mention, ainsi que les meilleures éditions de ces ouvrages.

L'*Histoire politique*, qui se trouve nécessairement liée à la vie des monarques, des hommes d'état et des guerriers, et qui compose ce qu'on pourrait nommer la partie publique de leur biographie; l'*Histoire politique* a été rédigée de manière à former un corps complet, dont toutes les parties pussent au besoin se répondre et se rattacher entre elles. Des renvois signalent le rapport que l'identité des événements établit entre les divers articles; et ainsi l'enchaînement de ces renvois met le lecteur à même de parcourir, de suite et sans beaucoup de peine, toute l'histoire d'une époque ou d'une période intéressante. Quelquefois un renvoi forme à lui seul l'article entier d'un personnage secondaire, lorsque l'existence historique de celui-ci se compose uniquement de la part plus ou moins grande qu'il a prise à quelque événement raconté dans la vie d'un autre personnage de première ligne. Par ce moyen, nous avons évité les redites, et ménagé, au profit de l'ensemble, un espace que tant de matières se disputaient.

Il est souvent arrivé qu'un même personnage ait appartenu à la fois à l'histoire politique et à l'histoire littéraire, ou à quelques branches distinctes de l'une ou de l'autre. Confié à un collaborateur unique, son article eût peut-être été imparfait dans quelqu'une de ses parties. Il a successivement passé dans les mains d'autant de rédacteurs qu'il pouvait comprendre d'éléments divers, ou du moins des notes ont été fournies à un seul par tous les autres, de manière que chaque objet portât l'empreinte d'une étude positive et approfondie. Ainsi l'histoire des animaux d'Aristote, par exemple, n'a pas été jugée par un helléniste, ni sa poétique, par un zoologiste.

Un reproche que l'on fait à tous les Dictionnaires qui ne sont pas de simples lexiques de mots, mais qu'il leur est absolument impossible d'éviter, à moins de cesser d'être des Dictionnaires, c'est le défaut de liaison des matières, et la distance que met entre les objets contigus, le hasard, nous dirions presque le caprice de l'ordre alphabétique. Il suffirait peut-être d'observer que les Dictionnaires son

des livres, non de lecture suivie, mais de recherche et de consultation, et que l'on blâme précisément en eux ce qui les rend propres à cette destination. Il nous semble qu'il n'y aurait pas beaucoup plus d'injustice à se plaindre de la continuité qui règne dans les autres ouvrages, en ce qu'elle empêche de trouver facilement, et au besoin, les choses dont elle est composée et comme tissue. Chaque forme est déterminée par un motif particulier d'utilité ou d'agrément, et l'on n'a pas le droit d'exiger d'elle les avantages d'une autre forme. Toutefois, portant le désir de plaire au public jusqu'à vouloir obvier, autant du moins qu'il est possible, à un inconvénient dont nous sommes peu frappés, nous avons résolu de placer à la fin du Dictionnaire une suite de Tables méthodiques, dont chacune comprend les noms des personnages qui se sont rendus célèbres dans l'histoire d'une nation, ou d'une science, ou d'un art. Par exemple, la série des princes et des hommes d'état et de guerre de la France, formera une sorte de tableau synoptique de notre histoire; et la liste des peintres mettra, en quelque manière, sous les yeux, l'ensemble de l'histoire de la peinture dans tous les pays et dans tous les siècles. Il en sera de même pour toutes les branches de la littérature, des arts et de l'histoire politique.

Le fil chronologique doit lier aussi, mais d'une autre manière, les parties de la *Biographie universelle*. Il est nécessaire qu'elles soient toutes assujéties à une supputation uniforme. La chronologie ancienne est hérissée de difficultés. Scaliger, Petau, Usserius, Dodwel et beaucoup d'autres savants moins connus ont publié des systèmes différents, très difficiles à concilier. Nous nous sommes conformés de préférence à celui d'Alphonse de Vignoles, qui du moins a eu la sagesse de ne pas vouloir asservir la chronologie d'une nation à celle d'une autre, dans un temps où ces deux nations n'avaient entr'elles aucun rapport connu. Nous avons donc donné la chronologie Égyptienne, telle que la donnaient les Égyptiens; celle des Chinois, telle qu'on la donne encore à la Chine; et ainsi des autres. Du reste, nous comptons toujours par année avant et après Jésus-Christ. Quelquefois, cependant, nous employons le mode de supputation usité dans le siècle et dans le pays du personnage, objet de l'article: ainsi, à l'article d'Anacréon, nous avons dû dater par l'ère olympiadique; à celui d'Appius, par l'année de la fondation de Rome; à celui d'Abderame, par l'année lunaire de l'hégire. Mais nous avons toujours soin de placer, à côté de chacune de ces dates, l'année correspondante avant ou après l'ère chrétienne.

Nous venons de dire quel but nous nous sommes proposé, quels défauts nous avons voulu éviter, quels moyens nous avons mis en usage, quels efforts nous avons employés; c'est maintenant au public à juger si nous avons réussi. A—G—R.

SIGNATURES DES AUTEURS.

MM.	
A—D—r.	Amar-Durivier.
A—r.	
A—d.	Artaud.
A—g—r.	Auger.
B—be.	Balbe.
B—r j^e.	Barbier j^e.
B—e. P.	Barante père.
B—e. F.	Barante fils.
B—p.	Beauchamp.
A. B—t.	Beuchot (A. J. Q.).
B—t.	Biot.
B—y.	Boilly (Mme. de).
B—ss.	Boissonnade.
B—a.	Botta.
B—g.	Bourgoing.
C—n.	Castellan.
C—u.	Catteau.
C—au.	
C. et A.	Chaussier et Adelon.
C. et A—n.	
C—d.	Anonyme.
C—r.	Clavier.
B. C—t.	B. Constant-de-Rebecque.
C. T—y.	Coquebert de Thaizy.
C—S—a.	Corréa-de-Serra.
C—t.	Cotteret.
C—v—r.	Cuvier.
D—l—e.	Delambre.
D. L.	Delaulnaye.
D—m—t.	Demusset-Pathay.
D. N—l.	De Noual-la-Houssaye.
D—g.	Depping.
D—s.	Desportes.
D—l.	Duméril.
D—P—s.	Du-Petit-Thouars.
D—t.	Durdent.
E—d.	Esménard.
J. B. E—d.	Esménard (J. B.).
F—e.	Fiévée.
G—s.	Gallais.
G—é.	Ginguené.
G—r.	Grosier.
G—t.	Guizot.

MM.	
J—n.	Jourdain.
K.	Anonyme.
L—x.	Lacroix.
L—s.	Langlès.
L—T—l.	Lally-Tollendal.
L—S—e.	La Salle.
H. L—p—e.	Laporte (Hippolyte d
L—p—e.	
L. R—e.	La Renaudière.
M—B—n.	Malte-Brun.
M—t.	Marguerit.
M—d.	Michaud.
A. L. M.	Millin.
M—x.	Montcloux-la-Villeneu
N—l.	Noel.
N. S. H.	Necker-Stael-Holstei (Mme. de).
O—n.	Anonyme.
P—i.	Paroletti.
P—e.	Ponce.
G. P—t.	G. Peignot.
P—x.	Pujoulx.
Q—R—y.	Quatremère-Roissy.
R—l.	Rossel.
R—t.	Roquefort.
S—y.	Salabéry.
S. S—i.	Simonde-Sismondi.
S—r.	Stapfer.
St—t.	Stassart (de).
S—d.	Suard.
T—d.	Tabaraud.
T—l.	Treneuil.
U—i.	Ustéri.
V—z.	Vannoz (Mme. de).
V—s.	Villers.
V. S—l.	Vincens-Saint-Laurent.
V. R—x.	Vital-Roux.
V—t.	Vitet.
W—s.	Weiss.
X.	Anonyme.
X—n.	Revus par M. Suard.
X—s.	
X—y.	Anonymes.
Z.	

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

A

AA (Pierre van der), jurisconsulte distingué, né à Louvain, où il était professeur de droit en 1559, fut assesseur du conseil souverain de Brabant en 1565, président du conseil de Luxembourg en 1574, et mourut en 1594. Il a laissé : *Commentarium de privilegiis creditorum; Prochiron sive Enchiridion judiciarium*. Il était issu d'une ancienne famille de la Belgique, qui possédait déjà au 10e. siècle des fiefs nombreux, qui avait donné des châtelains à Bruxelles, et se montra constamment attachée à la liberté et à l'indépendance de sa patrie contre la puissance espagnole. G—t.

AA (Pierre van der), géographe et libraire éditeur établi à Leyde, publia, au commencement du 18e. siècle, un grand nombre de cartes géographiques et plusieurs recueils de voyages, entre autres : I. *Collection de voyages dans les deux Indes*; Leyde, 1706, 8 vol. *in-fol.* II. *Recueil de voyages en France, en Italie, en Angleterre, en Hollande et en Moscovie*; Leyde 1706, 30 vol. in-12 : ces deux ouvrages sont en hollandais; III. *un Atlas de* 200 *cartes* faites sur les voyages de long cours, depuis le 13e. siècle, jusqu'à la fin du 17e.; mais ces cartes sont la plupart inexactes; IV. un recueil de figures, connu sous le titre de *Galerie agréable du monde*, où l'on en voit un grand nombre de cartes et de figures, *les empires, royaumes, républiques, provinces, villes, etc. des quatre parties du monde*; Leyde, 66 vol. in-fol. reliés en 35. Cette énorme collection, qui est sans texte, était néanmoins alors un des monuments les plus précieux de la géographie; mais les progrès que cette science a faits, et les variations qu'elle a éprouvées en ont diminué l'utilité. Cet infatigable éditeur a aussi rendu service à la botanique, en publiant plusieurs ouvrages intéressants, qui seraient restés inédits, sans son zèle éclairé pour les sciences; entre autres, le *Botanicon parisiense* de Vaillant; les *œuvres posthumes de Malpighi*. Il réimprima en latin le *Discours sur la structure des fleurs*, de Vaillant; enfin il a été l'éditeur du *Thesaurus antiquitatum Græcarum* de J. Gronovius, du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, etc. Van der Aa mourut vers l'an 1730. Son catalogue, qui parut à Amsterdam en 1729, contient la liste très détaillée de ses nombreux ouvrages géographiques. — Son frère, H. van der Aa, graveur à Leyde, a travaillé principalement pour lui. K.

AA (C. C. Henri van der), ministre luthérien, né à Zwoll en 1718, fit ses études à Leyde, se

rendit en 1737 à l'université d'Iéna, fut nommé en 1739 président de la communion luthérienne à Alcmaer, et en 1742 à Harlem où il prêcha pendant 51 ans avec tant de succès, que son église était toujours remplie d'auditeurs de toutes les religions. Il fut un des fondateurs et le secrétaire de la société hollandaise des sciences, érigée à Harlem en 1752. On a de lui des sermons, et des mémoires sur l'histoire naturelle lus dans cette société. Un an avant sa mort, en 1792, il eut le rare plaisir de célébrer, pour la cinquantième fois, l'anniversaire de son entrée dans le ministère à Harlem. Un des meilleurs artistes de la Hollande, J. G. Holtrey, a consacré cet événement par une médaille dont la description se trouve dans le 10e. vol. du *Koust-en Letterbode*. D—G.

AAGARD (CHRISTIAN), poète danois, né à Vibourg au commencement du 17e. siècle, fut professeur de poésie à Soroë et à Copenhague. Il mourut en 1664, à l'âge de 68 ans. On a de lui quelques poésies latines qui étaient estimées de son temps; elles ont été recueillies dans le tom. Ier. des *Deliciæ quorumdam poetarum danorum Frederici Rostgaard*, pag. 339. *Lugduni Batav.* 1693, 2 vol. in-12. Sa vie écrite par son fils, se trouve également dans le même recueil. — Nicolas AAGARD, son frère, bibliothécaire de l'académie de Soroë, a publié des ouvrages de philosophie et de physique, dont on trouve le catalogue dans *Bartholini bibliotheca septentrionis eruditi*, pag. 102 et 103. M—B—N.

AAGESEN (SVEND, connu aussi sous le nom latin *Sueno Agonis* F.), historien danois, florissait en 1186, du temps de l'archevêque Absalon, dont il paraît avoir été le secrétaire. Il écrivit, par ordre d'Absalon, une histoire du Danemarck, sous ce titre *Compendiosa historia regum Dani à Skioldo ad Canutum VI*. Cet ou vrage est très inférieur pour le style celui de *Saxo Grammaticus;* mais su quelques points de critique historiqu Svend Aagesen a eu des opinions plu conformes à la tradition des Islandai adoptée aujourd'hui par les savants d Nord. Il ne remonte pas jusqu'à *Dan* roi fabuleux de Saxo. On a encore d lui un ouvrage intitulé : *Historia l gum castrensium Regis Canuti ma ni;* c'est une traduction latine de loi dite de *Witherlag*, donnée pa Canut-le-Grand et publiée de nou veau par Absalon, sous le roi Canu VI. Aagesen l'a mise en tête d'une no tice historique sur l'origine de cet loi. On trouve l'un et l'autre ouvra dans le recueil intitulé : SUENON AGONIS FILII, *Christierni nepoti primi Daniæ gentis historici, qu extant* OPUSCULA. STEPHANUS JO HANNIS STEPHANIUS *ex vetustissim codice membraneo MS. regiæ b bliothecæ Hafniensis primus publi juris fecit. Soræ, typis Henrici Cr sii.* 1642. 222 p. in-8°. Dans cet i titulé, il faut, par *regiæ bibliothecæ* entendre la bibliothèque de l'univer té de Copenhague. On trouve enco l'Histoire de Danemarck de Sve Aagesen insérée avec des notes exc lentes, dans les *Scriptores* de Lang bek, tom. I. p. 42. sqq. La tradu tion des *Leges castrenses regis C nuti Magni* est également imprim dans les *Scriptores*, tom. III. p. 13 sqq. M—B—N.

AALST. *Voyez* AELST.

AARE (DIRK VAN DER), évêque seigneur d'Utrecht dans le 13e. siècl avait été prévôt à Maëstricht. Parve à l'épiscopat, il eut bientôt à soute une guerre périlleuse contre Gu laume, comte de Hollande, qui le b

lui et le fit prisonnier à Stavoren ; mais ayant voulu le faire transférer au couvent d'Oosterzée, les moines, aidés des habitants de l'évêché d'Utrecht, délivrèrent leur souverain. Celui-ci dissimula d'abord son ressentiment ; mais le comte de Hollande ayant été à son tour surpris et fait prisonnier par le comte de Brabant. Aare profita de cette circonstance pour s'emparer de plusieurs places de la Hollande ; mais Guillaume étant rentré dans ses états après avoir acheté sa liberté, l'évêque d'Utrecht fut obligé de lui accorder la paix, qui ne fut pas de longue durée. Le comte de Looz, qui avait épousé la fille de Guillaume, et qui était devenu son ennemi, n'eut pas de peine à communiquer son ressentiment à Aare; il lui vendit pour mille marcs d'argent l'investiture du comté de Hollande, et tous deux se mirent en campagne pour s'en emparer. Ils eurent d'abord quelques succès, mais bientôt obligés d'abandonner leurs conquêtes, ils furent réduits à chercher leur sûreté dans les murs d'Utrecht. Aare s'empara néanmoins ensuite de Dordrecht, qu'il pilla et réduisit en cendres; mais enfin il fut contraint de faire la paix, renonçant à tous les projets d'envahissement qui avaient occupé son règne. Il mourut à Dewenter l'an 1212, après avoir régné 14 ans, et fut inhumé dans la cathédrale d'Utrecht. D.—c.

AARON, premier grand-prêtre des Juifs, fils d'Amram et de Jochabed, arrière petit-fils de Lévi, frère de Moïse, et né trois ans avant lui, en Égypte, vers l'an 2430 de la création (1574 av. J.-C.). Lorsque Dieu voulut affranchir son peuple de la captivité d'Égypte, il associa Aaron à Moïse pour cette importante mission; et les deux frères se rendirent ensemble auprès du roi d'Égypte pour lui annoncer les ordres du Seigneur, ce qui ne fit qu'endurcir encore plus le cœur de ce monarque. Pour le convaincre de la vérité de leur mission, ils furent obligés d'avoir recours à des prodiges. Aaron changea en serpent la verge de Moïse, les magiciens du roi opérèrent le même miracle; mais le serpent d'Aaron dévora tous les autres. Rien de tout cela ne put ébranler le monarque; Aaron changea alors en sang les eaux de l'Égypte. On vit naître une multitude de grenouilles, de sauterelles, etc. A la voix de l'envoyé de Dieu, la peste se joignit à tous ces fléaux, et la terre fut couverte des plus épaisses ténèbres. L'ange du Seigneur frappa de mort tous les premiers nés des Égyptiens, et il épargna ceux des Israélites. Pharaon consentit alors seulement à laisser partir les Hébreux. Aaron était doué de beaucoup d'éloquence. Dans plusieurs circonstances ce fut lui qui parla à Pharaon et au peuple pour Moïse qui avait de la peine à s'exprimer. Moïse, allant recevoir sur le mont Sinaï les tables de la loi, conduisit avec lui Aaron, qu'accompagnèrent Nadab et Abiu, ses fils, et 70 vieillards d'Israël. Dieu se fit voir à eux; mais Moïse étant retourné seul sur la même montagne, y demeura pendant 40 jours : les Hébreux, mécontents de son absence, demandèrent à Aaron de leur faire des dieux qui pussent les conduire et marcher devant eux. Aaron eut la faiblesse de consentir à leur demande; et employant les pendants d'oreille, ainsi que les autres bijoux que les femmes et les enfants lui fournirent, il fit fondre un veau d'or, à l'imitation du bœuf Apis, que les Égyptiens adoraient, et qu'une partie des Hébreux eux-mêmes avaient adoré en Égypte. Le peuple révéra cette idole, comme le dieu qui l'avait délivré de l'esclavage; on

lui dressa un autel; on lui offrit des sacrifices, et on dansa autour d'elle. Tandis qu'Israël se livrait à ce culte sacrilége, Moïse descendit de la montagne, et accabla de reproches son frère et les Hébreux. Aaron essaya de s'excuser : il paraît qu'il n'avait été coupable que par faiblesse, et que les menaces des Israélites l'avaient effrayé; car il répondit à son frère : « Vous savez que ce » peuple est méchant. » Dieu lui pardonna, et il ne fut point compris dans le massacre des rebelles qui fut exécuté par les enfants de Lévi, armés du glaive exterminateur; 23,000 des plus coupables périrent dans le jour même. D'après la loi de Dieu, que Moïse donna ensuite au peuple, Aaron et ses quatre fils, Nadab, Abiu, Éléazar et Ithamar furent appelés à exercer la suprême sacrificature. Moïse les purifia par l'eau sacrée, et revêtit Aaron des habillements de sa dignité; c'est-à-dire d'une robe couleur d'hyacinthe, d'une tunique de lin, de l'éphod, et du rational, ou pectoral, sur lequel étaient gravés les noms des douze tribus d'Israël. L'huile sainte répandue sur la tête d'Aaron, et la mitre dont on le décora, achevèrent la consécration. Sur le devant de la mitre était une lame d'or où on lisait ces mots : *la sainteté est au Seigneur*. Le grand-prêtre portait aussi sur sa poitrine, les emblêmes appelés *urim* et *thummim*, par le moyen desquels Dieu lui avait promis de lui découvrir ses volontés. La dignité à laquelle Aaron venait d'être élevé excita de grandes jalousies; Coré, qui descendait de Lévi au même degré que lui, et qui jouissait d'une grande considération par son âge et ses richesses, voulut lui disputer la sacrificature suprême; mais Dieu l'engloutit dans le sein de la terre avec ses deux complices, Abiron, Dathan et 250 autres qui s'étaient soulevés contre Moïse et Aaron, et les avaient obligés à se réfugier dans le tabernacle. Dieu allait les venger, en envoyant contre le peuple un feu dévorant; mais Aaron, l'encensoir à la main, se plaça entre les morts et les vivants, et obtint la grâce d'Israël. Dieu, pour mieux confirmer le choix qu'il avait fait d'Aaron, opéra de nouveaux prodiges. Le grand-prêtre fit écrire sur douze verges les noms des tribus : celui d'Aaron était sur celle de la tribu de Lévi; on les plaça toutes dans le tabernacle, et le lendemain on vit que celle d'Aaron s'était couverte de fleurs et de fruits. Le feu du ciel consuma ensuite l'holocauste d'Aaron; mais deux des enfants de ce pontife, Nadab et Abiu, ayant mis dans l'encensoir du feu étranger, malgré la défense de Dieu, furent aussitôt foudroyés; et Moïse ne permit point qu'Aaron pleurât ces coupables que le Seigneur avait punis. Les fonctions d'Aaron et de sa famille étaient de garder le sanctuaire dont ils avaient seuls la permission d'approcher. Eux seuls aussi pouvaient accomplir toutes les cérémonies qui se pratiquaient en deçà du voile placé à l'entrée du lieu saint. Il leur était défendu de boire du vin ou toute autre liqueur enivrante. Toutes les offrandes qui n'étaient point destinées à être brûlées sur l'autel, leur appartenaient; mais les mâles seuls de cette famille avaient le droit d'y participer, et ils étaient obligés de s'en nourrir dans l'intérieur du lieu saint. Quant aux prémices et aux autres dons votifs qui leur étaient également réservés, les femmes pouvaient y prendre part. Tous ces priviléges dont jouissait la famille d'Aaron étaient contrebalancés par une défense positive que le Seigneur lui avait faite de posséder des terres. La vie d'Aaron n'offre plus rien de remarquable jusqu'à sa mort. Les Israélites arrivés

pour la seconde fois à Cadès, étaient sur le point d'entrer dans la terre promise. Aaron soupirait comme les autres après cet heureux événement. Mais Dieu, pour le punir de ce qu'il avait douté de sa puissance, auprès de ce même rocher où il se trouvait alors, et qu'il lui avait autrefois ordonné de frapper pour en faire jaillir une source d'eau, lui signifia qu'il mourrait sans passer le Jourdain. Aaron, résigné à cette volonté sainte, se transporte sur la montagne de Hor, où Moïse le dépouille des habits pontificaux, dont Éléazar son fils est aussitôt revêtu, à la vue de tout le peuple; et Aaron expire entre les bras de son frère à l'âge de 123 ans, en ayant passé 40 dans l'exercice du sacerdoce. L'alliance que le Seigneur avait faite avec lui et avec toute sa postérité dans sa personne, à l'exclusion de tout autre, devait durer autant que la nation dont il était le grand-prêtre.

D—T.

AARON (S.), fondateur du premier monastère qui ait été élevé en Bretagne, naquit dans cette province au commencement du 6e. siècle. Il vivait dans l'exercice des vertus chrétiennes, au milieu de sa famille, nouvellement convertie, ainsi que lui, lorsque S. Malo arriva dans le même pays avec l'intention d'y prêcher la foi. Les deux saints réunirent leurs efforts et leurs prédications. Peu de temps après S. Aaron ayant rassemblé autour de lui plusieurs zélés néophytes, il céda à leurs instances, bâtit un monastère et consentit à être leur père spirituel; il les gouverna avec autant de sagesse que d'édification jusqu'à sa mort, arrivée en 580. On célébrait sa fête le 22 juin dans le diocèse de St.-Malo, et il y avait avant la révolution une paroisse sous son invocation dans celui de St.-Brieux. G—s.

AARON d'Alexandrie ou AHRON, prêtre et médecin célèbre, florissait vers l'an 622. Dans un ouvrage divisé en trente livres, connu sous le nom de *Pandectæ*, et écrit en langue syriaque, il a faiblement commenté les ouvrages des médecins grecs. C'est par le secours de ces versions syriaques que les Arabes commencèrent à connaître les ouvrages des Grecs. Le premier qui ait traduit dans la langue arabe est le médecin Maderjawaihus, syrien et juif, qui, vers l'an 683, donna une interprétation des Pandectes. Aaron est aussi le premier qui ait fait connaître dans un traité en langue syriaque la petite vérole, que quelques uns veulent à tort faire remonter jusqu'aux Grecs, et dont quelques autres n'assignent l'origine qu'au temps des Arabes.

C. et A.

AARON ou HAROUN, surnommé AL-RÉCHYD, *le Juste*, 5e. khalyfe abbacyde, et l'un des princes les plus célèbres de sa dynastie, naquit à Rey en 148 de l'hég. (765-6 de J.-C.) Mahdy, son père, confia sa jeunesse aux soins de Yahya le barmécyde. (*Voy.* MAHDY et BARMÉCYDES.) Dès l'année 779 il débuta dans la carrière militaire par une expédition contre les Grecs, à qui il prit la ville de Samalica, et enleva un immense butin. Il n'obtint pas moins de gloire dans une seconde expédition qui eut lieu deux ans après. L'impératrice Irène envoya contre lui, Nicetas, son général. Le fils du khalyfe dédaignant de se mesurer avec cet *infidèle*, fait marcher contre lui Yézyd, son lieutenant, qui met en fuite les Grecs, et tue leur chef. Après cette victoire, Haroun longe le Sangaris à la tête d'une armée de 95,000 hommes, traverse la Bithynie, et pénètre jusqu'au Bosphore. Ses lieutenants n'obtinrent pas moins

de succès. Lachanodracon, le plus habile général grec, fut battu, et trois armées arabes, prêtes à se réunir, menacèrent Constantinople. Irène députa auprès du vainqueur, Staurace, Antoine, et Pierre, grand-maître du palais. A peine ces trois officiers sont-ils arrivés au camp d'Haroun, qu'il les fait jeter en prison, sous prétexte qu'ils n'avaient point de lettres de sauve-garde. Irène, privée de ses conseillers, et livrée à elle-même, se soumit à la loi du vainqueur, et s'engagea à payer un tribut annuel de 70,000 pièces d'or (environ un million), à faire pratiquer des chemins pour le retour de ses ennemis, et à leur indiquer leur route par des colonnes élevées de distance en distance. Au retour de cette expédition le khalyfe, père d'Haroun, le déclara successeur du premier de ses fils, nommé Hady (*Voy.* ce nom). Ce khalyfe mourut en 169 de l'hég. (785-6); et Haroun, loin de profiter de l'absence de son frère, occupé à faire la guerre en Djordjân, pour usurper le trône, le proclama au contraire khalyfe, et reçut en son nom le serment de fidélité des troupes. Le mérite éclatant de Haroun, et la confiance dont l'avait honoré son père, excitèrent la jalousie de Hady. A cette jalousie se joignait un ressentiment particulier; Haroun avait reçu de son père mourant un diamant d'une rare beauté, et le portait à son doigt. Hady, lorsqu'il fut khalyfe, désira le posséder, et le fit demander à Haroun, un jour qu'il se promenait sur les bords du Tigre. Haroun refusa de donner ce gage précieux de la tendresse de son père; et Hady ayant ordonné qu'on le lui prît par force, il le détacha de son doigt, et le jeta au milieu du fleuve. Ce trait de fermeté ne contribua pas peu à aigrir le khalyfe contre son frère. Il tenta plusieurs fois de le priver de la succession a[u] trône, et n'en fut empêché que par le[s] conseils et l'ascendant de Yahya l[e] barmécyde. Enfin, lassé de l'opposition que ce ministre mettait à se[s] desseins, et craignant de plus en plu[s] son frère, il ordonna la mort de l'u[n] et de l'autre. Cet ordre allait êtr[e] exécuté lorsque le khalyfe mouru[t] lui-même subitement. (*Voyez* Hady.) Cet événement sauva la vie à Haroun et le mit en possession du trône, l[e] 15 de rebyi 1er., 170 de l'hég. (1[4] septembre 786 de J.-C.). Dès qu'il [y] fut monté, il s'acquitta de la reconnaissance qu'il devait à Yahya, et en fi[t] le second personnage de l'empire. Telle fut l'origine de la fortune rapid[e] des Barmécydes. Les talents de c[e] ministre, et les services de ses fils n[e] contribuèrent pas peu à la splendeu[r] du règne d'Haroun. Ce prince possédait un des plus vastes empires qu[i] aient jamais existé. Mais cette étendu[e] même était une source de guerres et d[e] rebellions continuelles. Les province[s] orientales étaient livrées aux incursion[s] des peuples voisins; à l'occident, le[s] Grecs attaquaient sans relâche l'empir[e] déchiré au dedans par la faction de[s] Alides (*Voy.* Aly.). Haroun s'opposa lui-même aux Grecs, tandis que se[s] lieutenants, et particulièrement Fadhl, fils de Yahya, soumirent les peuples rebelles par leurs victoires, ou par une sage administration. En 791 il désigna pour son successeur, son fils âgé de 5 ans. Ce fut une démarche impolitique d'assurer la couronne à un prince dont il ne pouvait connaître la capacité; et le peuple qui la jugea telle, refusa de reconnaître Amyn, et ne donna son consentement que lorsqu'il y fut contraint. En 792, l'alyde Yahya, qui s'était sauvé dans le Déylem, fut reconnu pour Imam par les habitants de cette province. Haroun

envoya contre lui Fadhl, fils de Yahya, qui, par une adroite négociation, l'amena à des dispositions pacifiques. Yahya consentit même à se rendre à la cour du khalyfe, s'il voulait lui donner des lettres de sauve-garde écrites de sa propre main, et signées de ses principaux officiers. Haroun dissimula, délivra les lettres de sauve-garde, et lorsque Yahya fut à sa cour, il se saisit de sa personne, et le fit mourir. Les écrivains orientaux n'ont point cherché à diminuer l'horreur de ce crime; et des poëtes osèrent même déplorer dans des élégies, l'assassinat de Yahya, et couvrir de honte le prince des croyants. En 797 Haroun marcha contre Moussoul, et irrité des rebellions fréquentes de ses habitants, il fit abattre ses murs et ses fortifications. La même année il rentra dans l'Asie mineure, enleva Sassaf aux Grecs, et revint chargé d'un riche butin. Il s'acquitta pompeusement du pèlerinage en 802, et fit suspendre son testament à la Kaâbah. Il y déclarait Amyn son successeur, et lui donnait la Syrie et l'Irac. Mamoun devait succéder à son frère Amyn, et avait pour apanage toute la partie orientale de l'empire. L'apanage de Motamen, son troisième fils, se composait du Djézyréh, des Tsaghour, de l'Awassim et de l'Arménie. Nicéphore, qui était monté sur le trône de Constantinople, après la chute d'Irène, écrivit à Haroun pour lui redemander les sommes que lui avait payées cette impératrice. Il ne lui laissait point d'alternative entre la restitution ou la guerre, et ses ambassadeurs présentèrent au khalyfe un faisceau d'épées en signe des intentions de leur maître. Haroun écrivit pour toute réponse sur le dos de la lettre : « J'ai lu ta lettre, ô fils » de l'infidèle; tes yeux en recevront » la réponse. » Et rompant en même temps le faisceau d'épées d'un coup de cimeterre : « Vous voyez, dit-il aux » ambassadeurs, si les armes de votre » maître peuvent résister aux miennes; mais eût-il mon cimeterre il lui » faudrait encore mon bras. » L'effet suivit de près la menace; Haroun traverse une partie de l'Asie, assiège Héraclée, met tout à feu et à sang, et fait trembler le faible Nicéphore, qui s'offre de lui-même à payer un tribut annuel. Haroun accepta sa proposition et se retira. La rigueur de l'hiver qui suivit parut à Nicéphore une occasion favorable pour refuser de payer le tribut. Mais Haroun bravant la pluie et le froid le plus rigoureux, traverse de nouveau l'Asie mineure, et vient encore une fois près du Bosphore recevoir le tribut de Nicéphore. Plus avide d'argent que de conquêtes, il se retira aussitôt après. Nicéphore, plus avare que sensible à l'honneur, tirait avec peine des sommes considérables de son trésor, pour les livrer à son ennemi. Il rassembla donc toutes les forces de l'empire, se mit à leur tête, et se dirigea sur la Syrie; Haroun était également entré en campagne à la tête de 135,000 hommes. Les armées se rencontrèrent près de Crase en Phrygie. Les Grecs furent encore défaits, et Nicéphore reçut trois blessures; il paya encore une fois le tribut, et Haroun rentra dans ses états pour revenir deux ans après, à la tête de 300,000 hommes, se venger d'une nouvelle agression. Il envoya un corps d'armée jusqu'à Ancyre. Nicéphore, aussi prompt à s'effrayer qu'à manquer à ses promesses, demanda la paix, et l'obtint en payant encore des sommes considérables. Haroun, voulant l'humilier et l'accabler du dernier mépris, l'obligea à racheter sa propre personne par 6 pièces d'or, dont 3 pour sa tête,

et 3 pour celle de son fils. Ce dernier tribut flattait plus Haroun qu'une victoire brillante. A peine fut-il de retour dans ses états, que Nicéphore rompit ce traité, en faisant rétablir les forteresses détruites. Haroun revint, prit Thebaste, et jura de ne jamais faire la paix avec un aussi vil ennemi. Sans les troubles élevés dans le Khoraçan, et qui exigèrent sa présence, Constantinople serait peut-être tombé dès-lors au pouvoir des Musulmans. Mais en 807, Haroun alla en Khoraçan, dans le dessein de soumettre Reby ben Leïts, qui avait secoué le joug de l'obéissance, et s'était emparé de Samarcand. Il était parti malade de Raccah, où il faisait sa résidence, et il mourut à Thous au mois de djoumady, 2e. 193 de l'hégire (mars 809), après un règne de vingt-trois ans, et à l'âge de 47 ans. L'histoire des khalyfes ne nous présente aucun règne aussi brillant. « Jamais l'état ne jouit de plus de splendeur et de prospérité, dit un écrivain arabe, et les bornes de l'empire des khalyfes ne furent jamais plus reculées. La *plus grande partie de l'univers* était soumise à ses lois. L'Égypte même formait une province de son empire, et celui qui y commandait n'était qu'un de ses lieutenants. Jamais la cour d'aucun khalyfe ne réunit un aussi grand nombre de savants, de poètes et de gens du plus haut mérite. » Haroun eut le bonheur d'être conseillé par de grands ministres, et quoiqu'il faille attribuer à leurs talents l'état brillant de son immense empire, il faut convenir qu'à de grands vices il joignit d'éminentes qualités. Sous son règne les chrétiens d'Orient n'éprouvèrent point de persécutions. Il aimait les hommes de lettres, et les admettait à sa familiarité. Bon poète lui-même, ses connaissances dans l'histoire e la littérature étaient très étendues. Sa gaîté naturelle avait rendu sa cour l'asyle des plaisirs et d'une aimable liberté. Il aimait beaucoup les échecs; et il assigna des appointements à ceux qui professaient ce jeu. Ce qui peint surtout Haroun et son siècle, c'est qu'il figure dans presque tous les contes inventés par les Arabes. Mais des qualités aussi belles sont flétries par des vices et des crimes impardonnables. Il manqua de bonne foi envers Irène; il usa de la plus noire perfidie à l'égard de Yahya, et sacrifia, sans aucune raison, la famille des Barmécydes, à qui il devait une partie de sa gloire (*V.* YAHYA). Sa dévotion était feinte, et sa générosité tenait plus à l'orgueil qu'à la grandeur d'ame. Charlemagne jetait alors le même éclat en Occident; et ces deux princes dignes de s'apprécier, furent en correspondance. Le khalyfe envoya en 807 une ambassade au monarque français. Parmi les présents qu'il lui fit offrir, on remarquait une clepsydre, ou horloge d'eau, regardée alors comme un prodige; un jeu d'échecs, et des plants de légumes et de fruits de différentes espèces, dons inappréciables dans un temps où la France était peu cultivée. Les restes du jeu d'échecs ont été déposés, en 1793, à la Bibliothèque impériale, où ils se voyent encore. La même Bibliothèque possède un petit Coran in-16, écrit en caractères koufyques, sur peau de gazelle, qui a appartenu à Haroun. Amyn, son fils, lui succéda. J—N.

AARON (ISAAC) naquit vers le milieu du 11e. siècle; il voyagea dans la partie occidentale de l'Europe, et se retira dans sa patrie sous le règne de Manuel Comnène, dont il était né sujet. Ses voyages le mirent à même de rendre des services à son prince; il devint son interprète pour les lan-

es des différents états qu'il avait ncourus; mais il trahit ses devoirs révélant les secrets de son souverin aux ambassadeurs des puissances i résidaient auprès de lui. L'impératice découvrit son crime, et il fut ndamné à avoir les yeux crevés; s biens furent confisqués. Lorsque ndronic Comnène eut usurpé le trône, aron lui conseilla de ne pas se connter d'arracher les yeux à ses enneis, mais encore de leur couper la ngue, qui pouvait lui nuire davange. Aaron fut dans la suite victime cet horrible conseil; car Isaac 'Ange étant monté sur le trône en 203, lui fit couper cette langue, qui rait conseillé tant de crimes. Cet omme, suivant les mœurs du temps, occupait de prédictions et de nécroancie. M—t.

AARON-ARISCON, fils de Joph, rabbin caraïte et médecin, vivait Constantinople au treizième siècle. était docte interprète de la loi, hale théologien, et un des plus illustres rivains de sa secte. Le rabbin Marchée, caraïte, dans son livre intilé *Dod Mordachai*, ou *Notice sur s Caraïtes*, que Wolfius a publiée ec une version latine, le vante enre comme grand philosophe et caliste, comme un homme plein d'honteté, d'amour pour la vérité, et vére ses écrits comme prophétiques divins. Ceux qui subsistent sont, un Commentaire sur le Pentauque, intitulé *Machvar*, *Choisi*, n en effet, dit le docteur Rossi, est toisi, précis, excellent, grammatil et littéral, mais quelquefois allérique, subtil et obscur; II. *Commentaire sur les premiers Prophètes*, est-à-dire, sur les livres de *Josué*, s *Juges*, de *Samuel* et *des Rois*; II. *Commentaire sur Isaïe et sur s Psaumes*; IV. *Commentaire sur Job*; V. *Chelil Jofi*, *parfait en beauté*, petit, mais excellent livre de critique sacrée et de grammaire, très rare, imprimé in-8°. à Constantinople en 1581; VI. *Seder Tefiloth*, *ordre de prières* selon le rit de la synagogue des Caraïtes, Venise, 2 vol. petit in-4°. en 1528 et 1529. En 1713 les Caraïtes essayèrent de le réimprimer à Venise, mais ne purent y parvenir. La part qu'eut Aaron dans cette espèce de *Bréviaire caraïte* fut d'avoir indiqué l'ordre dans lequel se trouvent toutes les prières relatives aux fêtes et aux autres jours, et d'y avoir joint une préface, ainsi que ses *Piutim* ou hymnes sacrés qui se trouvent dans la première partie de l'ouvrage. D—t.

AARON-ACHARON, fils d'Elias, rabbin, natif de Nicomédie, vivait vers 1346, et a composé différents ouvrages très estimés de sa secte. Le premier est *Etz Chaüm*, l'*arbre de la vie*, ouvrage philosophique et théologique qui expose les fondements de la religion et la vérité de la loi mosaïque, selon les idées des Caraïtes. II. *Gan Eden*, *jardin d'Eden*, appelé aussi *Sefer Mitzwoth*, *Livre de préceptes*. L'ouvrage contient en 15 traités tous les rites et préceptes des Caraïtes. III. *Chedèr Torà*, *couronne de la loi*, commentaire littéral, mais diffus, sur le Pentateuque. IV. *Notzer emunim*, *gardien de la foi*; ce livre, en 11 chapitres, traite des fondements de la loi, et fut composé en 1346. Quelques-uns lui ont attribué un *Commentaire sur Isaïe*, qui n'est pas de lui, mais d'Aaron-Ariscon. D—t.

AARON (Pietro), né à Florence vers la fin du quinzième siècle, fut moine de l'ordre des Porte-Croix de Florence, et chanoine de Rimini. Ses ouvrages en latin et en italien, parmi

lesquels on remarque celui qui a pour titre *Il Toscanello della musica*, *libri tre*, Venise, 1523, 1529, 1539, in-fol., sont relatifs à la théorie musicale, et font connaître, avec assez d'exactitude, l'état de cette théorie à l'époque où il les publia. On y remarque une idée qui se retrouve aussi dans quelques ouvrages des musiciens ses prédécesseurs, et qui tient à l'état de l'auteur; elle consiste à présenter les principes de la musique sur des tables semblables à celles de la loi, en rapportant toutes les règles musicales à dix préceptes principaux en l'honneur des dix commandements de Dieu, et à six autres préceptes secondaires qui rappellent, par leur nombre, les six commandements de l'Église. Les titres et dates des autres ouvrages de cet auteur, assez curieux pour l'état de l'art en Italie au 16e. siècle, se trouvent dans les bibliothèques d'Haym et de Fontanini. P—x.

AARON-ABEN-CHAIM, rabbin, né dans la ville de Fez. Son vaste savoir, dont Aboab fait un grand éloge dans sa *Nomologie*, le plaça à la tête des rabbins de sa patrie vers la fin du 16e. et le commencement du 17e. siècle. Il fut aussi rabbin des synagogues d'Egypte. Le désir de livrer ses ouvrages à l'impression, lui fit entreprendre le voyage de Venise; il vint dans cette ville en 1609, y en publia quelques-uns, et mourut peu après, laissant très imparfait son *Commentaire des premiers Prophètes.* Ses ouvrages sont: I. un *Commentaire sur Josué et les Juges*, avec le texte sacré, sous le titre de *Lev Aaron*, *Cœur d'Aaron;* Venise 1609, rare; II. *Korban Aaron*, l'*Offrande d'Aaron*, commentaire diffus et savant sur le *Siffra*, ancien commentaire sur le *Lévitique*. Il parut dans le même format et en la même ville la même année, et l'auteur y a inséré sous le titre de *Midoth Aaron*, *qualités d'Aaron* un commentaire sur les 13 façons dont le rabbin Ismaël interprète l'Écriture-Sainte. Il travailla encore à des commentaires sur le *Sifri* et la *Melchita*, etc. Tous ces ouvrages sont très estimés des Juifs. D—T.

AARSCHOT (duc D'), d'une illustre famille du Brabant, fut décoré, par Philippe II, roi d'Espagne, de l'ordre de la toison-d'or, en 1556, obtint un commandement dans l'armée, et fut créé membre du *Raad van state* (conseil d'état). Ayant refusé d'entrer dans la confédération des nobles contre l'Espagne et le Saint-Siége, il fit frapper une médaille de la Vierge qu'il porta à son chapeau, et toute sa maison fut obligée de suivre son exemple. Arrivé à Bruxelles, il fut imité par une foule de personnes, et sa conduite plut tellement à la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, qu'elle en instruisit le pape Pie V. Le pontife, charmé du zèle d'Aarschot, accorda des indulgences à tous ceux qui portaient le même signe. Les États lui confièrent ensuite la direction de la guerre. En 1577 il fut nommé bourgrave d'Anvers; quelque temps après il parut à Gertruidemberg en qualité de député, pour faire révoquer l'*édit séculaire;* mais il n'y put réussir. Il fit aussi d'inutiles efforts contre la maison d'Orange, et contre le prince Mathias que ce parti venait de faire nommer *Landwogd*. Étant ensuite allé à Gand en qualité de statdhouder de Flandre, et ayant annoncé qu'il venait pour rétablir les anciens priviléges, les partisans du prince d'Orange armèrent les bourgeois et le firent prisonnier dans son propre palais. Devenus, par ce coup hardi, maîtres de Gand, les orangistes firent prêter aux bourgeois

ment de fidélité; mais leur hardiesse plut à l'assemblée des États, et le duc d'Aarschot fut remis en liberté. Nommé ensuite statdhouder de Bruxelles, il fut député en 1588 à la diète de l'empire, où il resta quelques années. De retour en Hollande il ne put supporter les désagréments auxquels l'exposaient son rang et sa religion; et il se retira à Venise, où il mourut en 1595. D—G.

AARSSEN (CORNEILLE VAN), seigneur de Spijck, greffier des Etats-Généraux de Hollande, d'une ancienne famille du Brabant, naquit à Anvers en 1543. En 1574 il obtint la charge de secrétaire de Bruxelles, et fut nommé pensionnaire en 1584. Dans la même année on lui confia les fonctions de greffier des Etats-Généraux, qu'il exerça pendant quarante ans. Son grand âge et les troubles qui agitèrent la Hollande en 1621 et en 1623, le forcèrent de renoncer à sa charge. Il mourut peu de temps après, laissant sa mémoire souillée par sa conduite envers Olden-Barnevelt, dont il était devenu l'ennemi. Après avoir défendu long-temps avec lui les intérêts de sa patrie contre Maurice de Nassau, Aarssen avait fini par passer dans le parti de ce prince. D—G.

AARSSEN (FRANÇOIS VAN), ambassadeur hollandais, fils du précédent, naquit à la Haye en 1572. Son père le plaça dans la maison du prince d'Orange et sous la direction de Duplessis-Mornay, avec qui il avait des relations d'amitié. Le jeune Aarssen accompagna le prince dans ses voyages. Connaissant bien la langue et les affaires politiques de la France, il fut nommé en 1598, par les Etats-Généraux, résident des Provinces-Unies auprès de Henri IV. Ce fut le pensionnaire Olden-Barnevelt qui lui fit confier cette mission. Il s'en acquitta avec succès, se fit aimer à la cour de France, et reçut en 1609, des Etats-Généraux et du roi Henri IV, le titre d'ambassadeur; il prit place immédiatement après l'ambassadeur de Venise, et concourut aux négociations difficiles qui amenèrent enfin une trève de 12 ans entre l'Espagne et les Etats-Généraux, sous la garantie de la France; mais après la mort de Henri IV il entra dans des intrigues de cour. S'étant uni à plusieurs grands qui faisaient ombrage à la reine-mère, il s'opposa à quelques demandes de Louis XIII, se permit même de publier un libelle contre ce prince, et fut disgracié. Rappelé dans sa patrie en 1615, sa conduite fut aussi odieuse que celle de son père. Il se déclara contre Barnevelt, devint l'ame de tous les projets de Maurice de Nassau, et attaqua le grand-pensionnaire dans des écrits pleins d'art et d'éloquence. Ce fut lui qui conseilla la convocation du fameux synode de Dordrecht, où furent condamnés Barnevelt et les principaux adversaires de Maurice. Le meurtre judiciaire de Barnevelt acheva de rendre Aarssen odieux à tous les partisans de cet illustre citoyen. Maurice étant devenu tout-puissant, Aarssen fut nommé en 1619 ambassadeur auprès de la république de Venise. Pendant les troubles de la Bohême il remplit aussi plusieurs missions auprès des princes allemands et italiens. En 1626 il fit partie de la députation envoyée en Angleterre pour conclure un traité d'alliance, et l'année d'après il se rendit en France, chargé d'une mission semblable. Il gagna l'estime du cardinal de Richelieu, qui de son temps n'avait, disait-il, connu que trois grands politiques, Oxenstiern, Viscardi et Aarssen. En 1640 il passa une se-

conde fois en Angleterre pour négocier le mariage de Guillaume, fils du prince d'Orange, avec la fille de Charles Ier. Il mourut un an après ce voyage, à l'âge de 69 ans. Il a écrit des mémoires inédits sur ses différentes ambassades ; ils sont pleins de détails intéressants, et prouvent une grande finesse d'esprit et cette souplesse dont les négociateurs se font un mérite sans oser la regarder comme une vertu. Aarssen fut rampant et ambitieux ; on lui reproche avec raison d'avoir vendu sa plume à Maurice, et d'avoir trop aimé l'argent. Il laissa à sa mort un revenu de 100,000 liv. — Son fils, Corneille AARSSEN, né en 1602, commandant de Nimègue et colonel d'un régiment de cavalerie, passait pour le plus riche particulier de la Hollande, et mourut en 1662. — Son petit-fils, qui portait également le nom de Corneille, se rendit puissant à Surinam ; mais s'étant attiré la haine de ses soldats, il fut massacré par eux en 1688. — Enfin, son arrière-petit-fils, connu sous le nom de seigneur de Chastillon, mourut avec le rang de vice-amiral.

G—T.

AARSSEN (FRANÇOIS) seigneur de la Plaate, l'un des petit-fils du précédent, se noya passant d'Angleterre en Hollande, l'an 1659, après un voyage de huit ans en divers endroits de l'Europe. On a de lui : *Voyage d'Espagne, curieux, historique et politique, fait en l'année* 1655. Paris, 1665, in-4°., et 1666, in-4°. ; (en Hollande) 1666, in-12, édition préférable aux précédentes, et contenant quelques augmentations. Cet ouvrage est aussi imprimé sous ce titre : *Voyage d'Espagne, contenant, entre plusieurs particularités de ce royaume, trois discours politiques sur les affaires du protecteur d'Angleterre, la reine de Suède et du duc de Lorraine*, etc. ; Cologne P. Marteau, 1666, in-12. A—B—

AARTGEN ou AERTGENS, pei tre hollandais, né à Leyde en 149 fut d'abord cardeur de laine ; s'éta ensuite appliqué à la peinture, il e pour premier maître Corneille Enge lrechtz. Il acquit bientôt une si gran réputation que les meilleurs peintr de son temps s'honoraient de s amitié. Franck Floris, jaloux de connaître, vint d'Anvers à Leyde cette intention. Lorsqu'il s'informa la demeure d'Aartgen, on lui indiq une misérable petite maison. Il rendit ; Aartgen était absent ; introd dans son atelier, Floris renouvela trait d'Apelle, lorsque ce célèbre a tiste alla chez Protogènes ; il prit charbon et dessina sur la murai l'évangéliste saint Luc : Aartgen, retour, s'écria que Floris seul pouv avoir fait ce dessin : et il alla le v aussitôt. Floris s'efforça vainement l'attirer à Anvers ; Aartgen répon qu'il aimait mieux sa pauvreté : m heureusement ce désintéressement s' liait à des habitudes de paresse et débauche qui lui devinrent fatal comme il rentrait souvent fort tar et dans un état d'ivresse, il se n un soir à l'âge de 66 ans, en 15

G—T.

AARTSBERGEN (CAPELLEN, s gneur de), gentilhomme holland naquit vers la fin du 16e. siècle, et fit remarquer, étant encore étudian l'université de Leyde, par son goût p le travail, et par ses heureuses dis sitions. G. Vossius, dans l'éloge d'I pénius, dit que non content d'étud avec le plus grand zèle l'histoire et droit, le jeune Capellen, élève de savant, avait appris en quatre m dans les heures de récréation, la l gue arabe. Au sortir des études visita différentes contrées, et parti

ment la France, où il demeura lques années. En 1624 il fut reçu s l'ordre équestre du comté de phen, qui le nomma successive- t député de la chambre des comp- , et juge du district de Dœs- rg, etc. En 1676 il épousa la d'un gentilhomme qui lui apporta dot la seigneurie d'Aartsbergen, t il porta ensuite le titre. Les trou- auxquels la Hollande fut en proie s les années suivantes, lui don- nt l'occasion de développer ses its politiques. Lié d'amitié avec le ce Guillaume, il lui parlait avec chise, et blâmait souvent la té- ité de ses entreprises. Effrayée de nasse des dettes nationales, la rince de Hollande avait résolu iminuer l'armée. Le prince Guil- ne II, et les états des autres rinces s'opposèrent vigoureuse- t à cette mesure; Aartsbergen fut e de ce parti. Dans un manifeste ssé à la ville de Dordrecht, il orta avec énergie les Hollandais à éunir sous la direction du prince llaume, auquel ils devaient leur té. Des manifestes semblables nt adressés à d'autres villes; mais drecht n'en cessa pas moins de r la solde des troupes. Aartsber- publia alors un autre mémoire r engager cette ville à ne pas se rer de l'union. Wagenaar, et d'au- historiens hollandais l'accusent de oir été qu'un aveugle partisan du ce Guillaume, et de lui avoir né de pernicieux conseils; entre es celui d'arrêter les membres des s qui s'opposaient à ses projets. réfuté lui-même une partie de ces sations dans ses mémoires, pu- en 1778, 2 vol. in-8°., par son -fils Rob. Gaspard van der Ca- n, qui a accompagné l'ouvrage le longue préface apologétique; Aartsbergen est mort à Dordrecht, en 1656. D—G.

AARTSEN (Pierre), peintre hollandais, appelé communément *Lange Pier*, Long-Pierre, à cause de sa grande taille, naquit à Amsterdam, l'an 1507. Placé de bonne heure dans l'atelier d'Allart Klaassen, qui était alors un des plus fameux peintres de cette ville, il se fortifia sous sa direction, et s'accoutuma surtout à mettre beaucoup de réflexion et de patience dans son travail. A l'âge de 17 ans il se rendit à Anvers, où il perfectionna sa manière, chez Jean Mandyn, qui imitait avec succès le genre de Jérôme Bos : il fut admis, en 1535, dans la maîtrise des peintres anversois. Il peignit le plus souvent des objets peu élevés, tel que l'intérieur d'une cuisine, des mets, et autres objets semblables qu'il savait grouper avec art, et qu'il représentait avec tant de vérité, que peu de peintres ont pu l'égaler dans ce genre. Il peignit cependant aussi plusieurs sujets religieux pour les églises d'Amsterdam, Louvain et autres; mais il eut la douleur de voir détruire ces tableaux en 1566 par suite des troubles religieux. Aartsen soignait moins les tableaux d'une petite dimension que les grands; la perspective et l'architecture lui étaient très familières; il se plaisait aussi à représenter des animaux dont le coloris varié produisait un très bon effet. Il vendit ses ouvrages à bas prix, et s'occupa fort peu de sa fortune. Il mourut dans sa ville natale, en 1573, et fut enseveli dans l'église dite *Oudekerk*, auprès du chœur, où on lit encore son épitaphe. D—G.

ABA, ou OWON, roi de Hongrie, épousa la sœur de saint Étienne, premier roi chrétien de ce royaume, et fut exilé par Pierre, surnommé l'*Allemand*, neveu et successeur de

ce prince, qui, s'étant attiré la haine de ses sujets, ne voyait dans Aba qu'un rival dangereux. En effet, Aba étant venu se mettre à la tête des mécontents, fit déposer Pierre, et fut élu roi à sa place en 1041. Mais il ne répondit point à l'attente de la nation hongroise. Se croyant affermi sur le trône, il montra les mêmes vices qui avaient occasionné la chute de son prédécesseur. Les Hongrois, irrités, appelèrent l'empereur Henri III, qui fit des préparatifs pour aider Pierre à remonter sur le trône. Aba voulant prévenir l'empereur, fit une irruption en Bavière et en Autriche qu'il ravagea. Il revint avec un riche butin; mais l'année suivante il fut obligé de restituer ce qu'il avait pris, et en outre de payer une somme considérable pour se soustraire à l'attaque dont il était encore menacé de la part de l'empereur. Se croyant alors affermi sur le trône, il devint cruel, et fit mourir 50 nobles, accusés d'avoir conspiré contre lui. La haine de la noblesse envers lui fut encore augmentée par la familiarité qu'Aba accordait aux gens de la plus basse classe du peuple, qu'il admettait souvent à sa table. Les nobles fugitifs, aidés par l'empereur et par le marquis de Moravie, se revoltèrent contre Aba. L'empereur, appelé de nouveau par les mécontents, entra en Hongrie, et après trois campagnes consécutives, il défit, le 3 juin 1044, près de Raab, les troupes d'Aba, qui prit la fuite, et fut arrêté presque aussitôt près de Tibisc, et amené au roi Pierre, son compétiteur, qui lui fit trancher la tête. Quelques historiens prétendent néanmoins qu'Aba fut tué dans la mêlée par ses propres soldats. Pierre, dit l'*Allemand*, fut rétabli sur le trône. B—P.

ABACA-KHAN, 8ᵉ. empereur mo-ghol de la race de Djengùyz-Khâ[n] était fils d'Holâkoù-Khan, à qui succéda en 663 de l'hég. (1265 [de] J.-C.). Au commencement de son r[è]gne, Barkah-Khân, roi de Bokhar[a] tenta de faire une invasion en Perse p[ar] les défilés du Caucase; mais il fut déf[ait] par Techmoùt, frère d'Abaca-Khâ[n]. Cette victoire, loin d'effrayer Barkal[h] lui fit mettre un plus grand nomb[re] de troupes sur pied. Il se dirigea [de] nouveau vers l'Adzerbaïdjan. Aba[ca]-Khân, de son côté, s'était mis en d[é]fense: mais au moment où les de[ux] partis allaient en venir aux main[s] Barkah mourut, et ses troupes s'[en] retournèrent à la hâte. En 1269 B[o]râc-Oghlân envahit le Khoraça[n] Abaca-Khân, prince aussi actif q[ue] bon guerrier, marcha contre lui, [le] rencontra près d'Hérat, le mit [en] fuite, et reprit le Khoraçan, dont [il] donna le gouvernement à l'un de [ses] frères. Lorsqu'Abaca-Khân eut [re]poussé ses ennemis, et qu'il eut, [par] son bon gouvernement, donné le r[e]pos à son empire, il conçut le pro[jet] de réduire la Syrie et l'Égypte, co[n]quises par Holâkoù-Khân, et [qui] s'étaient soustraites à sa dominati[on]. Il y envoya, en 1280, son frè[re] Mankoù-Tymoùr, avec une arm[ée] considérable; ce prince fut défait [par] Calâoun, sultan d'Égypte, et forcé [de] s'enfuir à Baghdâd, où il mou[rut]. Abaca-Khân se rendit aussitôt d[ans] cette ville pour y faire les prépara[tifs] d'une nouvelle expédition qu'il de[vait] commander en personne; mais [des] troubles qui s'élevèrent dans ses é[tats] le forcèrent de retourner à Hamad[ân]. On l'avait soupçonné d'être favora[ble] à la religion des chrétiens. Après av[oir] assisté à une cérémonie religieu[se] dans une de leurs églises, à Hamad[ân], il se rendit le lendemain à une [fête] magnifique à laquelle un seign[eur]

man l'avait invité : il y fut saisi d'un al subit, et mourut presque aussi-t, en 680 de l'hégire (1282 de C.). On soupçonna que son 1er. inistre l'avait fait empoisonner. Aba-Khân fut un prince juste et bon; us son règne, qui dura dix-sept nées lunaires, le peuple et le soldat irent d'un bonheur constant : les ines de Baghdâd furent relevées par s soins. Il réunissait sous son empire Khoraçan, l'Adzerbaïdjân, le Far-stân, les deux Irâc, le Khoûzistân, Diâr-Bekir, et une grande partie l'Asie mineure. Ahmed-Khân, son re, lui succéda. J—n.

ABACCO. *V.* Abbaco.

ABAD Ier. (Mohhammed-Ben-Is-ail-Aboul-Cacim-Ben), premier roi aure de Séville, de la dynastie des badytes, était d'origine syriaque, un ses ancêtres étant venu d'Émesse tablir à Tocina, sur le Guadalquivir us le règne d'Abd-el-Rahman Ier. ossesseur d'un riche héritage, Abad vint, au commencement du 11e. ècle, un des principaux musulmans Séville. Ses manières populaires et s largesses lui gagnèrent tous les bitants, qui, fatigués de leurs dé-rements politiques, depuis la chute s princes ommyades, reconnurent bad pour leur souverain. Ce prince rvint à assurer sa puissance, et outa à son royaume celui de Cor-ue, dont il fit périr le roi. Aucun onarque de ce temps-là n'égalait bad dans l'art de gouverner les mmes, et ne savait, comme lui, mpérer la sévérité par la douceur. mourut après un règne de 26 ans, n 433 de l'hég. (1041 de J.-C.), issant la couronne à son fils Aboû-mrou-Ben-Abâd, qui recula encore s bornes de son royaume, et eut un gne heureux et paisible. B—p.

ABAD III (Mohhammed-Al-Mò-tamed-a-l'Allah ben), petit-fils du précédent, succéda, l'an 461 de l'hég. (1068), à son père Abou-Amrou, roi de Séville. Abad unissait à l'éclat de la puissance souveraine toutes les qualités de l'esprit et du cœur, un goût éclairé pour les beaux-arts, et surtout pour la poésie qu'il cultivait avec succès. A peine fut-il monté sur le trône qu'il rassembla une armée considérable, reprit Cordoue, s'empara de Malaga et de Murcie, et fit aux chrétiens une guerre longue et active. Maître de Séville et de l'ancienne Cordoue, de l'Estramadoure et d'une partie du Portugal, Abad passait pour le plus formidable des rois maures d'Espagne, et le seul qui pût inquiéter la Castille, déjà puissante à cette époque. Humain et généreux, il s'empressa de donner asyle, dans ses états, à Garcie, roi de Galice, que ses sujets avaient laissé sans appui contre un frère ambitieux. Alphonse VI, roi de Castille, après avoir fait la guerre à Abad, rechercha son alliance, et obtint en mariage sa fille Zaïdah, avec plusieurs places importantes pour dot. Cet hymen causa la chute d'Abad. Les petits rois maures ses voisins et ses tributaires, alarmés de son alliance avec un prince chrétien, sollicitèrent l'appui de Youçouf-Tachefyn, roi de Maroc. Celui-ci vint attaquer Alphonse, et le défit en bataille rangée; de là tournant ses armes contre le roi de Séville, son ancien allié, il lui enleva Cordoue, et assiégea sa capitale. Il se préparait à donner l'assaut lorsque Abad vint se mettre, avec ses enfants, à la discrétion du vainqueur. Tachefyn le fit charger de chaînes, et l'envoya dans une prison en Afrique, où ses filles furent obligées de travailler de leurs mains pour le nourrir. L'infortuné monarque vécut quatre ans dans cette

situation; il y composa des poésies qu'on a conservées, où il consolait ses filles, rappelait sa grandeur passée, et se donnait en exemple aux rois qui osent compter sur la fortune. En lui finit la dynastie des Abadytes, qui avait régné 60 ans sur l'Andalousie. B—P.

ABAFFI ou APAFFI (MICHEL), fils de Georges Abaffi, magistrat à Hermanstadt, fut élu prince de Transylvanie en 1661. L'empereur Léopold, qui regardait la Transylvanie comme une barrière utile entre ses états et l'empire ottoman, avait fait élire vayvode, par la diète transylvaine, son protégé Jean Kemeni; mais Ali-Pacha, qui commandait l'armée turque, forma le dessein de donner un antagoniste à Kemeni, et de faire nommer par les villes qui étaient restées dans les intérêts de la Turquie, un prince qui fût sous la protection immédiate de la Porte. Les députés transylvains lui désignèrent Michel Abaffi qui, par sa prudence et son courage, s'était acquis une considération méritée. Lorsque les envoyés d'Ali se présentèrent au château d'Ebestwalve, résidence de Michel Abaffi, ils le trouvèrent à peine remis des maux qu'il avait soufferts chez les Tartares qui, l'ayant fait prisonnier dans une rencontre, ne lui avaient rendu la liberté que pour une forte rançon. Il prit avec autant de fermeté que de courage les rênes d'un état dont la possession lui était disputée par un rival puissant que soutenait l'Autriche. Mais Kemeni ayant été tué dans une bataille contre les Turcs, près de Schesbourg, en Transylvanie, le 23 juin 1662, Abaffi fut reconnu dans toute la Transylvanie. La paix de Témeswar, en 1664, lui assura cette souveraineté, à la condition de payer tribut à la cour de Vienne et à la Porte. Il régna alors paisiblement sous la protection de cette dernièr puissance, et acquit même les ville de Clausembourg, Zeckelheit et Zatmar. Placé entre les Polonais, le Impériaux et les Ottomans, Abaffi mi toute son adresse à ne mécontente aucune de ces puissances; mais croyan ensuite qu'il était de ses intérêts d soutenir les rebelles de Hongrie, i déclara la guerre à l'empereur, et justifia son agression par un manifest latin qu'il fit répandre dans tout l'Europe en 1681. Pendant la célèbr campagne de l'année suivante il joign ses troupes à celles de Tékéli, ch des Hongrois révoltés, et concour à préparer les voies à Carra Mustapha pour porter le siége devant Vienne. Mais les succès du duc de Lorraine, qui se rendit maître d'Hermanstadt, et d'une grande partie de l Transylvanie, forcèrent Abaffi et le principaux Transylvains de reconnaître l'empereur, et de conclure ave son général une convention par laquelle Michel Abaffi conserva so autorité. Il régna ensuite paisibleme jusqu'à sa mort. Ce prince mourut l'âge de 58 ans, en avril 1690, Weissembourg. Il aimait les lettre parlait plusieurs langues, et sava fort bien le latin. B—P.

ABAFFI (MICHEL), dernier prin de Transylvanie, fils du précéden naquit en 1677, et succéda à s père, ayant été reconnu par l'emp reur Ferdinand III, qui lui donna d tuteurs à cause de sa minorité. M sa principauté lui fut disputée par comte de Tékéli, allié de la Port Tandis que le grand-visir Capro battait en 1690 l'armée impérial Tékéli s'emparait de plusieurs plac de la Transylvanie; mais la désuni qui existait dans l'empire turc emp cha Tékéli de conserver ses conquêt Les Impériaux reprirent tout ce qu'

ont perdu, et la Transylvanie eura sous leur domination en), par le traité de Carlowitz, sans moins que le jeune Abaffi pût y er aux mêmes conditions que son . Ce prince ayant épousé la fille eorges Bethlem, comte de Tranuie, contre la volonté de l'empe-, qui n'attendait qu'un prétexte le dépouiller, il fut mandé à ne, et contraint de céder tous roits de souveraineté pour une ion de quinze mille florins, et le de prince du saint-Empire. Abaffi ut à Vienne le 1er. février , à l'âge de 36 ans. Depuis cette ue la Transylvanie est restée sous issance de l'Autriche. B—P.

BAILARD, ou ABÉLARD (RE), religieux de l'ordre de St.-it, naquit en 1079 à Palais, bourg, à quelques lieues de es, dont Berenger son père était eur. Son goût l'entraîna vers l'é-, dès l'âge le plus tendre; et s'y livrer avec moins de distrac-il abandonna à ses frères son d'aînesse et ses biens. Ce qui un travail pour ses camarades t qu'un jeu pour lui : poésie, ence, philosophie, jurispru-, théologie, langues grecque, uque et latine, tout lui était facile, ui devint bientôt familier, mais il cha principalement à la *philoso- scolastique*. Quoique la Bre-possédât alors parmi ses pro-rs, des savants distingués, Abai-eut bientôt épuisé leur savoir. t chercher d'autres maîtres à Pa-dont l'université attirait des éco-le toutes les parties de l'Europe. i ses professeurs les plus célè-on remarquait Guillaume de peaux, archidiacre de Paris, t depuis évêque de Châlons-sur-e, et ensuite religieux de Citeaux. C'était le dialecticien le plus redoutable de son temps. Abailard suivit ses cours, et profita si bien de ses leçons, que l'écolier embarrassa souvent le maître dans ces assauts d'esprit et de subtilités qu'on appelait *thèses publiques*. A l'amitié, qui les avait d'abord unis, succèda bientôt la haine, lorsque Champeaux se fut aperçu que son élève, non moins orgueilleux que savant, ne disputait avec lui que pour l'embarrasser, et ne l'embarrassait jamais que pour l'humilier. Les autres élèves de Champeaux prirent le parti de leur maître; et autant pour éviter l'orage qui allait se former contre lui, que pour se mettre plus en état de le braver par la suite, Abailard, qui n'avait encore que 22 ans, quitta brusquement Paris, se retira à Melun, où déjà le bruit de ses succès était parvenu, et lui procura une foule d'élèves qui abandonnèrent les écoles de Paris pour venir l'entendre et l'admirer. L'envie et la persécution le suivirent dans cette retraite. Il en changea, et vint à Corbeil, où il ne fut ni moins admiré, ni plus tranquille. Mais plus avide de gloire qu'effrayé des dangers qu'elle entraîne, Abailard ne songeait point à calmer l'envie. Il ne répondait à ses rivaux que par de nouveaux succès, et par des études dont l'assiduité excessive épuisa ses forces. Les médecins lui ordonnèrent d'aller prendre du repos dans son pays natal. Il obéit à regret, suspendit le cours de ses travaux, soigna sa santé; et après l'avoir rétablie, il revint au bout de deux ans à Paris, se réconcilia avec son ancien maître, et ouvrit une école de rhétorique, dont l'éclat extraordinaire fit bientôt déserter toutes les autres. Il enseigna successivement la rhétorique, la philosophie et la théo-

logie. On lit dans les mémoires du temps que le nombre de ses auditeurs s'élevait à plus de 3,000, et que dans ce nombre il y en avait de tous les âges et de toutes les nations. C'est de cette école que sont sortis plusieurs docteurs célèbres dans l'église, tels que Guy-du-Chatel, depuis cardinal, et pape sous le nom de Célestin II; Pierre Lombard, évêque de Paris; Gaudefroy, évêque d'Auxerre; Berenger, évêque de Poitiers, et saint Bernard lui-même. La méthode qu'employait Abailard dans ses leçons mérite que nous en fassions mention. Il commençait par faire l'éloge de la science, et la censure de ceux qui, suivant les préjugés d'une certaine classe d'hommes de ce temps-là, regardaient l'ignorance comme un titre de noblesse; puis il donnait des leçons de logique, de métaphysique, de physique, de mathématiques, d'astronomie, de morale et enfin de théologie. Il lisait à ses élèves des extraits de tous les anciens philosophes grecs et romains, en les invitant à ne s'attacher à aucun en particulier, mais à la vérité seulement, ou plutôt à Dieu, *source de toute vérité*. Enfin, il expliquait les Saintes Écritures dont il était le plus savant et le plus éloquent interprète de son temps. C'est ainsi qu'il devint le maître des maîtres, l'oracle de la philosophie, et le *docteur à la mode*. Cela ne doit pas étonner; il était le seul qui, dans ce siècle de subtilités scolastiques, joignît la science du philosophe et les talents de l'homme de lettres aux agréments de l'homme du monde. Il fut aimé des femmes, autant qu'il était admiré des hommes. Dans ce temps-là vivait à Paris une jeune demoiselle, nommé Louise, ou Héloïse, âgée de 17 ans, nièce de Fulbert, chanoine de Paris; peu de femmes la surpassaient en beauté, aucune ne l'égalait en esprit et en connaissances de tout genre; on n'en parlait qu'avec enthousiasme. Abailard voulut connaître ce prodige. Il avait alors 39 ans. Ce n'était plus l'âge des passions. Cependant celle qu'Héloïse lui inspira fut portée à un tel excès qu'il oublia pour elle ses devoirs, ses leçons, et jusqu'à la célébrité dont il était si avide. Héloïse ne fut pas moins sensible à son mérite. Sous prétexte d'achever son éducation, Abailard obtint de Fulbert la permission de la voir souvent; e pour la voir plus souvent, il se mi en pension chez son oncle. Ces heureux amants vécurent ainsi plusieur mois, s'occupant plus de leur passion que de leurs études (et comme di Abailard dans une de ses lettres « *Plura erant oscula quàm senten* » *tiæ, sæpiùs ad sinum quàm ad li* » *bros deducebantur manus.* ») Mai ce commerce secret et dangereux trans pira et devint bientôt public. Abai lard faisait, à la louange de sa mai tresse et sous des noms empruntés, de chansons dont on le nommait publ quement l'auteur, et qu'il chantait ave beaucoup de goût. C'est Héloïse elle même qui nous apprend cette partici larité : « Parmi les qualités qui bri » laient en vous, lui écrivait-elle long » temps après, il y en avait deux qu » me touchaient plus que les autres » savoir les grâces de votre poésie » la douceur de votre chant; tou » autre femme n'en aurait pas moin » été touchée. Lorsque, pour vou » délasser de vos exercices philoso » phiques, vous composiez en me » sure simple ou en rime, des poé » sies amoureuses, tout le mond » voulait les chanter, à cause de » douceur de votre expression et » celle du chant. Les plus insens

» bles aux charmes de la mélodie ne » pouvaient vous refuser leur admi- » ration. Comme la plupart de vos » vers chantaient nos amours, mon » nom fut bientôt connu par le vôtre. » Les sociétés particulières et les as- » semblées publiques ne retentissaient » que du nom d'Héloïse. Les femmes » enviaient mon bonheur. » Nous remarquerons ici, en passant, que le savant abbé Dubos s'est trompé, en disant que les chansons d'Abailard ont été faites en français. La langue française était alors tout-à-fait au berceau, et son rhythme se prêtait peu à la douceur du chant. Abailard dit lui-même qu'il ne pouvait souffrir les jargons populaires; et enfin l'éditeur des *Poésies du roi de Navarre*, page 206, dit positivement qu'il a vainement cherché ces prétendues chansons françaises. « Je n'en ai rencontré aucune, ajoute-t-il, et tout ce qu'on a dit à ce sujet est sans fondement. » (*V.* S. Bernard.) De tous les vers amoureux que produisit la muse d'Abailard, aucun n'a échappé aux rigueurs de l'oubli. Seulement à la fin de sa seconde lettre à Héloïse, on en lit deux qui se ressentent de la piété dans laquelle il cherchait alors des consolations. Les voici :

Vive, vale, vivantque tuæ, valeantque sorores,
Vivæ, sed Christo, quæso, mei memores.

Fulbert n'apprit que le dernier les déréglements de sa nièce, et il l'apprit par les chansons qui couraient la ville. Il essaya d'y mettre ordre en séparant les deux amants; il n'était plus temps. Héloïse portait dans son sein le fruit de sa faiblesse. Abailard l'enleva, la conduisit en Bretagne, où elle accoucha d'un fils que son père nomma Astralabe (Astre Brillant), et qui ne vécut point. Abailard songeait alors à l'épouser en secret. Il en fit faire la proposition à Fulbert, qui l'accepta, ne pouvant faire mieux; mais Héloïse n'y consentit qu'avec peine, disant, dans son délire passionné, qu'*elle aimait mieux être sa maîtresse que sa femme.* Cependant le mariage se fit; et pour le cacher au public, Héloïse alla demeurer chez son oncle; Abailard reprit son ancien appartement, et continua ses leçons : ils se voyaient rarement. Fulbert, mécontent de ce mystère qui compromettait l'honneur de sa nièce, le divulgua. Mais Héloïse, à qui la prétendue gloire d'Abailard était plus chère que son honneur, nia le mariage avec serment. Fulbert, très irrité, la maltraita; et, pour la soustraire à sa tyrannie, Abailard l'enleva une seconde fois, et la mit au couvent d'Argenteuil. Fulbert, croyant qu'il voulait la forcer de se faire religieuse, conçut un projet de vengeance atroce, et l'exécuta. Des gens apostés par lui, entrèrent de nuit dans la chambre d'Abailard, et tandis que quatre de ces misérables le retenaient par les bras et par les jambes, un cinquième, armé d'un rasoir, lui fit subir une mutilation infâme, dont la trace et l'effet devaient empoisonner le reste de ses jours. Le lendemain, toute la ville apprit cet attentat, et en fut indignée. Fulbert fut décrété, dépouillé de ses bénéfices et exilé; deux de ses gens furent arrêtés, et subirent la peine du talion. Ces actes de justice ne consolèrent point le malheureux Abailard. Il alla cacher ses larmes et sa honte dans l'abbaye de Saint-Denis, où il se fit religieux. De son côté, Héloïse, non moins désespérée, prit le voile à Argenteuil. Lorsque le temps eut adouci les chagrins d'Abailard, il consentit à reprendre ses leçons. Il ne tarda pas à retrouver de nombreux élèves, et avec eux des envieux de son mérite. Soit zèle pour la religion,

soit jalousie de ses succès, Albéric et Rothulphe, professeurs à Rheims, dénoncèrent au concile de Soissons, en 1122, un *Traité sur la Trinité*, qu'Abailard venait de composer, aux instantes prières de ses élèves, et qui avait été reçu du public avec un applaudissement universel; ils parvinrent à le faire condamner comme hérétique. Abailard, aussi malheureux dans ses écrits que dans ses amours, fut obligé lui-même de brûler son ouvrage en plein concile. « Est-ce là, » disait-il, les larmes aux yeux, le » salaire de mes travaux, et la récom» pense que mérite la droiture de » mes intentions? » Par une suite des persécutions qui lui furent suscitées, il fut obligé de quitter l'abbaye de Saint-Denis, dont l'abbé Suger était alors le supérieur. Il se retira dans le voisinage de Nogent-sur-Seine, où il fit bâtir à ses frais un oratoire qu'il dédia au Saint-Esprit, et qu'il nomma le *Paraclet* ou le *Consolateur*. On l'accusa d'hérésie, pour avoir dédié son église au Saint-Esprit, mais il triompha en cette occasion de ses adversaires. Nommé abbé de Saint-Gildas-de-Ruys, dans le diocèse de Vannes, il invita Héloïse et les religieuses d'Argenteuil à venir habiter le Paraclet; il les reçut lui-même dans cette retraite, où les deux malheureux époux se revirent, pour la première fois, après avoir été séparés pendant onze ans. Abailard se rendit ensuite à l'abbaye de St.-Gildas, où il trouva peu de consolation à ses chagrins. Il décrit lui-même sa nouvelle retraite: « J'habite, dit-il, un pays barbare » dont la langue m'est inconnue; je » n'ai de commerce qu'avec des peu» ples féroces; mes promenades sont » les bords inaccessibles d'une mer » agitée; mes moines ne sont connus » que par leurs débauches; ils n'ont » d'autre règle que de n'en point avoir » Je voudrais, Philinte, que vous vis» siez ma maison; vous ne la pren» driez jamais pour une abbaye; le » portes ne sont ornées que de pied » de biche, d'ours, de sangliers, de » dépouilles hideuses de hiboux, etc » J'éprouve chaque jour de nouveau » périls; je crois à tout moment voi » sur ma tête un glaive suspendu. » Abailard voulut mettre la réform dans le monastère de Saint-Gildas mais sa conduite, le bruit de se amours, les pensées profanes qu'i avait portées dans sa retraite, et qu'i exprimait encore dans ses lettres ave une éloquence peu religieuse, ne lu permettaient point d'obtenir la gloir d'un réformateur; les moines don il était le supérieur, aimèrent mieu suivre son exemple que ses conseils ils lui reprochèrent ses torts, san chercher à réformer leurs mœurs, e portèrent même la haine contre leu abbé, jusqu'à tenter de s'en délivre par le poison. Tandis qu'Abailard étai exposé à toutes leurs fureurs, il rece vait des lettres d'Héloïse qui lui parlai de la paix qui régnait dans la retraite d Paraclet. « Cette église, lui écrivait » elle, ces autels, cette maison nou » parlent sans cesse de vous; c'est vou » qui avez sanctifié ce lieu qui n'étai » connu que par des brigandages e » des meurtres, et qui avez fait un » maison de prières d'une retraite d » voleurs. Ces cloîtres ne doivent rie » aux aumônes publiques; les usure » et les pénitences des publicains n » nous ont point enrichies; vou » seul, nous avez tout donné. » Ce expressions, pleines de tendresse, tou chaient d'autant plus Abailard, qu' était entouré de mortels ennemis; tou tes ses pensées étaient pour Héloïse. I avoue, dans sa lettre à Philinte, qu'i n'avait pu triompher de l'amour dan

la solitude et au pied des autels. « Je » pousse des soupirs, dit-il, je verse » des larmes de sang.... Le nom d'Hé» loïse m'échappe; je prends plaisir à » le prononcer.... » Il quitta plusieurs fois le monastère de St.-Gildas pour visiter le Paraclet. Tandis qu'il s'occupait ainsi de la réforme de St.-Gildas, et qu'il faisait de vains efforts pour triompher lui-même des passions, on renouvela contre lui les accusations d'hérésie. On le représenta à S. Bernard comme un homme qui prêchait des nouveautés dangereuses. S. Bernard refusa d'abord de commencer une lutte avec un homme dont il estimait les lumières; mais, à la fin, entraîné par les discours de ses amis, et peut-être aussi, importuné par la réputation d'Abailard qu'on lui représentait comme son rival, il déféra sa doctrine au concile de Sens, en 1140, le fit condamner par le pape, et obtint même un ordre pour le faire enfermer. Dans son animosité, l'abbé de Clairvaux écrivait « qu'Abailard était un » horrible composé d'Arius, de Pélage » et de Nestorius, un moine sans règle, » un supérieur sans vigilance, un abbé » sans religieux, un homme sans » mœurs, un monstre, un nouvel » Hérode, un Ante-Christ, etc. » On sent bien qu'ici le zèle du saint abbé de Clairvaux n'est pas selon la science, et que sa prévention le rendait injuste. Abailard en appela au pape, publia son apologie, et partit pour Rome. En passant par Cluny, il vit Pierre-le-Vénérable, abbé de ce monastère, homme doux et pieux, aussi compatissant qu'éclairé, qui entreprit de calmer ses chagrins, de le ramener à Dieu, et de le reconcilier avec ses ennemis. Il réussit dans tous ces points; Abailard résolut de finir ses jours dans la retraite; il revit saint Bernard, et les deux hommes les plus célèbres de leur siècle se jurèrent une amitié qui dura jusqu'à leur mort. S'il ne trouva point dans sa solitude le repos et le bonheur qui l'avaient toujours fui, il oublia du moins ses erreurs, et devint l'exemple des cénobites. « Je ne me souviens point, » écrivait Pierre-le-Vénérable, d'avoir » vu son semblable en humilité. Je » l'obligeais à tenir le premier rang » dans notre nombreuse commu» nauté, mais il paraissait le dernier » par la pauvreté de ses vêtements; » il se refusait, non seulement le su» perflu, mais l'étroit nécessaire; la » prière et la lecture remplissaient » tout son temps; il gardait un silence » perpétuel, si ce n'est lorsqu'il était » forcé de parler dans les conférences » ou dans les sermons qu'il faisait » à la communauté. » Son corps s'affaiblit par les austérités et les jeûnes, et peut-être aussi par le chagrin qui empoisonna toute sa vie. Il fut envoyé au prieuré de St.-Marcel, près de Châlons-sur-Saône, où il mourut en 1142, âgé de soixante-trois ans. Pierre de Cluny qui l'aimait tendrement, honora sa mémoire par deux épitaphes latines; il le compare à Homère et à un astre nouveau qui va reprendre sa place parmi les étoiles du ciel. Il est inutile de relever ici l'exagération d'un pareil éloge. On ne peut s'empêcher de convenir qu'Abailard fut un des hommes les plus éclairés de son siècle; il était à la fois grammairien, orateur, dialecticien, poète, musicien, philosophe, théologien, mathématicien, mais il n'a rien laissé qui justifie la réputation dont il jouissait parmi ses contemporains: il excellait dans la dispute. Dans un temps où tout présentait l'image de la guerre et de la barbarie, les écoles étaient une arène où les athlètes s'occupaient moins de

convaincre que de terrasser leurs adversaires. Abailard sortit presque toujours triomphant de ces sortes de combats, et tant de victoires fixèrent sur lui l'attention de l'Europe. On peut lui reprocher, avec raison, cette opiniâtreté et cette présomption que devaient lui donner les nombreux succès de l'école. Sa passion pour Aristote lui fit commettre quelques erreurs dans le dogme; il soutenait entre autres propositions peu orthodoxes, que la foi doit être dirigée par la lumière naturelle; que J.-C. n'est pas venu pour nous délivrer de la captivité du démon, mais seulement pour nous attacher à lui par ses instructions, ses exemples, et surtout par l'amour qu'il nous a témoigné dans sa passion; que plusieurs philosophes anciens avaient cru au Messie par la prédiction des Sibylles, et qu'on ne doit pas désespérer de leur salut. Si la doctrine d'Abailard ne fut pas toujours irréprochable, sa conduite fut souvent un sujet de scandale; mais telle est l'indulgence du cœur humain pour les faiblesses de l'amour, qu'Abailard doit aujourd'hui une grande partie de sa renommée à ces faiblesses qui le condamnent aux yeux de la morale et de la religion; ses amours et les malheurs qui en furent la suite, défendront toujours son nom de l'oubli des hommes, et la philosophie austère aura long-temps à s'étonner de voir la postérité célébrer, comme un héros de roman, celui que son siècle admirait comme un profond théologien. Pope a montré, dans le siècle dernier, que le nom d'Abailard appartenait à la poésie bien plus qu'à l'histoire et à la religion. Sa fameuse lettre d'Héloïse produisit la plus grande sensation en Europe; le prestige des beaux vers ajouta à l'intérêt qu'on portait aux illustres amants. Le poète anglais eut plusieurs imitateurs parmi les français. Colardeau est le seul qui mérite aujourd'hui d'être cité. Abailard fut d'abord enseveli au prieuré de St.-Marcel; mais, sur la demande d'Héloïse, ses restes furent transportés au Paraclet. Ils ont subi plusieurs translations, et, comme s'il eût été dans la destinée d'Abailard de ne trouver le repos ni pendant sa vie ni après sa mort, ses ossements et ceux d'Héloïse ont été transportés, en 1800, à Paris, où ils sont déposés au Musée des Monuments français. La religion n'a point présidé à cette dernière cérémonie. Les œuvres d'Abailard et d'Héloïse ont été recueillies et imprimées sous ce titre : *Petri Abælardi et Heloïsæ conjugis ejus opera, nunc primum edita ex Mss. codd. Francisci Amboesii.* Paris, 1616, in-4°. Au frontispice d'une partie des exemplaires l'édition est attribuée aux soins d'André Duchesne (*Andreæ Quercetani*) qui est en effet l'auteur des notes. Quelques exemplaires portent la date de 1606, d'autres la date de 1626. On y trouve des *Lettres* (dont la 1re. contient le récit de ses malheurs; les 3e. 5e. 7e. et 8e. sont adressées à Héloïse, d'autres aux religieuses du Paraclet; etc.); des *Traités moraux et dogmatiques*, parmi lesquels des sermons au nombre de trente-deux. *L'Hexameron in Genesim* d'Abailard est imprimé dans le tome III du *Trésor des Anecdotes* de Martène. Dom Gervaise donna, en 1720, la *Vie de Pierre Abailard et celle d'Héloïse son épouse*, 2 vol. in-12; et en 1723 une traduction de leur correspondance, sous le titre de *Véritables Lettres d'Abailard et d'Héloïse, avec le texte latin à côté*, 2 vol. in-12. Parmi les nombreuses éditions de ces lettres on doit distinguer celle de 1782, 2 vol. in-12, corrigée

par Bastien où le texte se trouve en regard. Le libraire Fournier a donné en 1796 une très belle édition des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard en latin et en français, avec une nouvelle Vie*, par M. Delaulnaye, 3 vol. in-4°. Beauchamps a traduit ces Lettres en vers français. On recherche l'édition latine de ces lettres publiée par les soins de Richard Rawlinson; Londres, 1714, in-8°. de 279 pages; et Oxford, 1728. On a publié en anglais une histoire très estimée d'Héloïse et d'Abailard, sous ce titre : *The History of the lives of Abailard and Héloïsa, with theis original letters*, Birmingham, 1787, et Basle, 1793. G—s.

ABANCOURT (Charles-Xavier-Joseph Franqueville d'), ministre de la guerre sous Louis XVI, neveu de Calonne, né à Douai, était au commencement de la révolution capitaine au régiment de Mestre de camp, cavalerie; il fut porté au ministère après la journée du 20 juin 1792; décrété d'accusation à la séance du 10 août de la même année, il fut conduit dans les prisons de la Force, de là à Orléans; et ensuite massacré à Versailles le 9 septembre suivant, avec les autres prisonniers de la haute-cour. *Voy.* Brissac (duc de). Z.

ABANCOURT (Charles Frérot d'), adjudant-général au service de France, résida long-temps en Turquie. Revenu en France il fut chargé du dépôt des cartes et des plans militaires; leva une carte générale de la Suisse, et mourut à Munich en 1801. K.

ABANCOURT (François-Jean Willemain d'), né à Paris le 22 juillet 1745, y est mort le 10 juin 1803. « Les poésies de cet auteur, disait » en 1772, l'abbé Sabatier de Cas- » tres, n'annoncent que de la médio- » crité. » Ce jugement n'est pas trop sévère. On a d'Abancourt, I. *Fables*, 1777, in-8°.; la plupart avaient été insérées précédemment dans le *Mercure;* II. *J. K. L. Essai dramatique*, 1776, in-8°.; III. *Épîtres*, 1780, in-8°.; IV. *la mort d'Adam*, tragédie en 3 actes et en vers, traduite de Klopstock, 1776, in-8°.; V. *le Mausolée de Marie-Joséphine de Saxe, dauphine de France*, poëme qui a concouru pour le prix de l'Académie française, 1767, in-4°.; VI. plusieurs opuscules en vers, imprimés séparément : *Lettre de Merval à Williams; Lettre de Gabrielle de Vergy à sa sœur; Épître à la Vertu; l'Anniversaire du Dauphin* (1767); *les Vœux forcés, lettre d'une religieuse à sa sœur, qu'on suppose destinée au même état;* VII. quelques ouvrages dramatiques; *l'École des Épouses*, comédie; *le Sacrifice d'Abraham*, poëme dramatique en un acte; *la Bienfaisance de Voltaire*, pièce dramatique en un acte; *Voltaire à Romilly; la Convalescence de Molière*, etc. Il avait fait une riche collection de pièces de théâtre. Lorsqu'elles avaient eu plusieurs éditions, il se les procurait toutes; et quand elles n'étaient point imprimées, il ne négligeait rien pour en avoir un manuscrit. A. B—t.

ABANO (Pierre d'), médecin et astrologue, naquit en 1250, au village d'Abano, près de Padoue. Le nom latin de ce village est *Aponus*, c'est pourquoi Pierre est souvent appelé en latin *Petrus de Apono*, ou *Aponensis*. On le nomme aussi quelquefois *Petrus de Paduá*. Il alla dans sa jeunesse apprendre la langue grecque, les uns disent à Constantinople, les autres seulement dans quelques unes des îles sujettes de la république de Venise. Voulant ensuite se livrer à l'étude de la médecine et

des mathématiques, il revint à Padoue et y resta plusieurs années. Il en passa aussi plusieurs à Paris, où il fut reçu docteur en philosophie et en médecine. Padoue le rappela pour professer la médecine, et ce fut pour lui qu'une chaire y fut fondée. Il acquit alors comme médecin une grande réputation, dont on prétend qu'il abusa quelquefois pour exiger des sommes considérables de ses malades. Mais les traits que l'on rapporte de son avarice paraissent exagérés. En général, on a débité sur son compte beaucoup de fables. On lui attribue, entre autres habitudes personnelles, une telle horreur pour le lait, qu'il ne pouvait en voir manger sans éprouver un soulèvement de cœur. On voit par ses ouvrages qu'il avait lu tous les livres de médecine que l'on connaissait de son temps. On y voit aussi qu'il mêlait à des connaissances réelles les rêveries de l'astrologie judiciaire. Il avait fait peindre sur la voûte de la salle publique à Padoue plus de 400 figures astrologiques. Le feu les ayant détruites en 1420, elles furent repeintes par le célèbre Giotto. Son entêtement pour cette fausse science, et ses connaissances réelles en philosophie naturelle et dans les mathématiques, sciences peu cultivées de son temps, le firent passer pour magicien; il fut aussi accusé d'hérésie. Ces accusations, dont il avait déjà eu à se défendre à Paris, furent deux fois renouvelées à Padoue par des médecins et d'autres ennemis jaloux de sa réputation. Les uns lui reprochaient entre autres crimes de ne pas croire aux démons, tandis que d'autres accusateurs attribuaient son savoir extraordinaire à sept esprits familiers qu'il tenait, disait-on, renfermés dans une bouteille. Après avoir échappé une fois aux inquisiteurs, par le crédit de ses amis, il ne leur échappa une seconde fois que par sa mort, arrivée en 1316; il était âgé de 66 ans. Son procès était commencé et ardemment suivi. Malgré la précaution qu'il prit, en mourant, de faire devant témoins, et même dans son testament, une profession de foi orthodoxe, l'inquisition acheva son procès, le jugea coupable d'hérésie, le condamna au feu, ordonna, sous peine d'excommunication, aux magistrats de Padoue, d'exhumer son cadavre, pour qu'il fût brûlé publiquement. La servante de Pierre, qui avait été, dit-on, pour lui, autre chose qu'une servante, ayant entendu cette sentence, fit déterrer le corps pendant la nuit, et le fit porter et enterrer secrètement dans une autre église. L'inquisition voulut procéder contre les auteurs et fauteurs de cet attentat; mais le podestat et la commune de Padoue obtinrent qu'elle se contentât de lire en public la sentence, et de brûler le mort en effigie. Ses concitoyens lui rendirent un hommage tardif en plaçant, en 1420, son buste sur la porte de leur palais public, avec ceux de Tite-Live, d'Albert (prédicateur célèbre au 14e. siècle), et de Jules Paul (jurisconsulte du 3e.) Les principaux ouvrages de Pierre d'Abano sont : I. *Conciliator differentiarum philosophorum et præcipuè medicorum*, Venise, 1471; ouvrage souvent réimprimé, et qui fit donner à Abano lui-même le surnom de *Conciliateur* : il s'y proposait la tâche difficile de concilier les opinions diverses des médecins et des philosophes; il y cite souvent Averroès, dont il paraît avoir été le premier en Italie à citer et à vanter les ouvrages; II. *De Venenis, eorumque remediis*, non moins souvent réimprimé que le précédent, tantôt dans le même volume et tantôt séparément : cet

vrage fort rare a été traduit en
nçais par Lazare Boet, Lyon, 1593,
-16; III. *Expositio problematum
Aristotelis*, Mantuæ, 1475, in-4°. et
usieurs fois imprim. depuis; IV. *La
siognomie du conciliator Pierre de
Apono*, Padoue, 1474, in-8°.; la même,
al. en latin: *Decisiones physiono-
micæ*, 1548, in-8°. La Bibliothèque
impériale possède un manuscrit de cet
ouvrage, ou d'un autre sur la même
matière, qu'il publia pendant son sé-
jour à Paris, sous ce titre: *Liber com-
pilationis physionomicæ à Petro de
Paduâ in civitate Parisiensi editus;*
est sous le n°. 2598, in-fol.; V. *Hip-
pocratis de medicorum astrologia li-
bellus, ex gr. in lat.* Venise, 1485,
in-4°.; VI. *Quæstiones de febribus*,
Padoue, 1482, manuscrit de la Bi-
bliothèque impériale, n°. 4872; VII.
*Textus Mesues noviter emendatus.
Petri Aponi medici clarissimi in
librum Joannis Mesues additio* (*id
est, de ægritudinibus corporis et de
ægritudinibus membrorum nutritio-
nis*), Venise, 1505, in-8°.; VIII. *As-
trolabium planum in tabulis ascen-
dens, continens quâlibet horâ atque
minutâ æquationes domorum cœ-
li*, etc. Venise, 1502, in-4°.; IX.
Geomantia, Venise, 1549, in-8°.
*Dionocides digestus alphabeti-
co ordine*, Lyon, 1512, in-4°.;
*Galeni tractatus varii à Petro
Paduano latinitate donati;* cette
traduction est conservée en manuscrit
dans la bibliothèque de St.-Marc,
Venise; XII. la traduction latine de
traités d'astrologie du célèbre
rabbin de Tolède Aben-Hezra, impri-
mée ordinairement avec le traité *de
diebus criticis* du même rabbin, tra-
duit par un autre auteur. G—É.

ABANTIDAS, fils de Paséas, usur-
pa le pouvoir souverain à Sicyone,
vers l'an 267 av. J.-C., en tuant Cli-
nias, père d'Aratus, qui était à la tête
du gouvernement. Abantidas poursui-
vait avec fureur tous les parents et
les amis de ce vertueux citoyen; mais
Aratus échappa à ses recherches.
L'usurpateur se plaisait beaucoup à
entendre disputer Dinias et Aristote
le dialecticien; ces deux philosophes
voulant délivrer leur patrie, lui dres-
sèrent une embuscade et le tuèrent.
Sicyone ne devint pas libre pour cela,
car Paséas, père du tyran, se mit sur-
le-champ à sa place. C—R.

ABAQUA. *Voy.* MAXIMIN.

ABARCA BOLEA Y PORTUGAL
(D. JÉROME DE), un des plus grands
seigneurs de l'Arragon, vécut au com-
mencement du 16e. siècle. Retiré à sa
terre de Cadrete à cause de sa mau-
vaise santé, il composa une *Histoire
du royaume d'Arragon*, qu'il a laissée
imparfaite, et qui n'a jamais été pu-
bliée. Zurita, le plus célèbre des his-
toriens d'Arragon, y a beaucoup pui-
sé, et il avoue que l'ouvrage d'Abarca
est écrit avec tant de jugement et
d'élégance, que si sa santé lui eût
permis de l'achever, il aurait rendu
inutile toute autre histoire de ce
royaume. — Un autre ABARCA (Pier-
re), jésuite arragonais, né à Jaca,
en 1619, a publié des *Traités de
Théologie* en latin, et un *Recueil de
Vies des Rois d'Arragon*, en es-
pagnol. C—S—A.

ABARCA DE BOLEA Y CASTRO,
fils de Bernard d'Abarca, vice-chan-
celier de Charles V et de Philippe II,
baron aragonais, laissa entre autres
poésies espagnoles: *les Larmes de
Saint Pierre; Roland amoureux*,
1578. On lui attribue aussi une *His-
toire de la grandeur et des mer-
veilles des provinces du Levant*.
K.

ABARUS, chef arabe. (*V.* CRAS-
SUS.)

ABASCANTUS, ou ABASCANTE, médecin, naquit dans le 2ᵉ. siècle à Lyon; tous les biographes disent qu'il fut assez célèbre pour mériter l'estime de Galien, qui loue son Antidote contre la morsure des serpents, connu sous le nom d'*Antidote d'Abascantus*. La base de ce topique peu connu de nos jours, était l'euphorbe, plante caustique qui, en brûlant la plaie impregnée de venin, y détruisait toute faculté d'absorption, et conséquemment prévenait tous les accidents qui en sont la suite. On ne connaît pas aujourd'hui les ouvrages d'Abascantus, que plusieurs raisons font présumer avoir été écrits en grec. Du reste, en ces temps où beaucoup de gens exerçaient la médecine empyriquement, on tâchait de se procurer des formules qui se transmettaient de main en main sous le nom de celui qui les avait faites ou qui les avait données comme siennes; et cela ne peut guère prouver que leurs auteurs fussent de grands médecins, ni qu'ils aient écrit sur la médecine. Le fait est que le nom d'Abascantus ne se trouve que dans Galien, qui rapporte de lui trois formules de remèdes. C. et A.

ABASSA. *Voy.* ABAZA et ABBASSA.

ABATI, famille noble florentine à laquelle le Dante a donné de la célébrité. Il a placé, dans le 32ᵉ. chant de son *Enfer*, Bocca des Abati, parmi les traîtres à leur patrie, pour avoir contribué à la défaite de Mont'aperti, et attiré sur Florence le plus grand désastre que cette république eût éprouvé. Le Dante se représente lui-même frappant et maltraitant dans l'enfer la tête de ce traître qu'il y trouve enfoncée dans des glaces éternelles, et dont il arrache les cheveux pour lui faire dire son nom. Bocca des Abati combattait à la bataille de Mont'aperti près l'Arbia (le 4 sept. 1260) : gagné par les Gibelins et les Siennois, il abatti d'un coup d'épée la main de celui qu portait l'étendard de la république, e par-là il répandit la terreur dans l'ar mée florentine. Les Guelfes croyant l bataille perdue, ne songèrent plus qu' s'enfuir; 2,500 Florentins demeurè rent sur le champ de bataille, et plu de 1,500 furent faits prisonniers. L perte des alliés fut encore plus consi dérable, et l'on fait monter à 10,00 le nombre total des morts; Florenc fut abandonnée aux ennemis, et le Guelfes chassés de toute la Toscane — En 1304 un prêtre de la mêm famille, nommé Néri Abati, mit l feu, pendant une sédition, au quar tier qu'habitaient les Gibelins; 170 maisons furent brûlées, et les fa milles les plus riches réduites à la men dicité. S—I.

ABATI, de Carpi, n'a laissé qu quatre sonnets imprimés à Venise e 1557, avec les poésies de divers écri vains, à la suite du *Phénix* de Tito Gio vanni Scandianese; mais il avait en trepris des travaux plus important Scandianese, qui lui dédia sa traductio du *Traité de la Sphère*, de Proclus le loue dans son épître dédicatoire d deux traductions latines, dont l'un était celle des *Images de Philostrat* mais il paraît que ces ouvrages n'o jamais été publiés. — François Abat cousin du précédent, et dont Scandi nese parle aussi dans la même dédicac est sans doute celui de qui on lit quelqu pièces de vers dans un recueil impri à Bologne en 1575. G—É.

ABATI (BALDE-ANGE), médeci italien du 16ᵉ. siècle, né à Gubbio dans l'état ecclésiastique, fut médec du duc d'Urbin, et florissait ve l'an 1530. Il est connu par un Trai sur l'histoire naturelle de la vipère et les emplois de ce reptile en méd cine, imprimé sous ce titre : *De a*

rabili viperæ naturâ, et de miri- is ejus facultatibus liber, Ragusii, 589, in-4°. très rare; Urbini 1591, -4°.; Noribergæ, 1603, in-4°.; ngæ-Comitis, 1660, in-12. On a core de lui : *Opus præclarum con- rtationum discussarum de rebus, rbis et sententiis controversis, ex nibus ferè scriptoribus libri XV.* Isauri, 1594, in-4°. K.

ABATI (ANTOINE), de Gubbio, ète italien de beaucoup de réputa- on pendant sa vie, florissait vers milieu du 17ᵉ. siècle. Il fut attaché l'archiduc Léopold d'Autriche, et yagea dans les Pays-Bas et en Fran- . De retour en Italie, il fut successive- ent gouverneur de plusieurs petites lles de l'État ecclésiastique. Il mourut Sinigaglia en 1667, après une lon- e maladie. L'empereur Ferdinand III i fit l'honneur stérile de composer à louange un mauvais acrostiche ita- n : il eût mieux fait de pourvoir à ses soins qui étaient quelquefois urgents, mme on le voit dans plusieurs de ses ésies. Il a laissé : I. *Ragguaglio i Parnaso contra poetastri è par- giani delle nazioni;* Milan, 1638, -8.; II. *Le Frascherie*, *fasci tre*, ésies satyriques, mêlées de prose; enise, 1651, in-8°.; III. *Poesie stume*, Bologne, 1671, in-8°.; V. *Il Consiglio degli Dei, dramma r musica*, etc., à l'occasion de paix entre la France et l'Espagne, du mariage de Louis XIII avec l'in- nte d'Espagne. Bologne, 1671. 'auteur l'avait dédié en 1660 au car- inal Mazarin. G—É.

ABATUCCI (CHARLES), né d'une es premières familles de Corse, gé- éral de division en France, sortit en 790 de l'école de Metz, devint ad- udant-général dans la campagne de ollande, servit comme général de brigade à l'avant-garde de l'armée de Rhin-et-Moselle, sous les ordres du général Férino, en 1796, défendit Huningue contre les Autrichiens, en qualité de général de division, et reçut à 26 ans, un coup mortel dans la grande île du Rhin. On a érigé en 1803, aux environs de Bâle, un mo- nument à sa mémoire. Z.

ABAUNZA (PIERRE), de Séville, est un des commentateurs des Décré- tales, dont l'ouvrage est intitulé : *Ad titulum* XV, *de sagittariis libro V, Decretalium prælectio.* Son Traité, autrefois fort estimé, est contenu dans le *Novus Thesaurus juris civilis et canonici*, de Gérard Meermann, 7 vol. in-fol., imprimés à la Haye, 1751—1754. (*Voy.* MEERMANN). Abaunza est mort en 1649, à l'âge de 50 ans. Il a laissé en manuscrit un Commen- taire espagnol sur quelques livres de Martial, entrepris pour venger son compatriote Laurent Ramirez de Pra- do, des critiques d'un Français nommé Musambert. M—x.

ABAUZIT (FIRMIN); sa famille descendait d'un médecin arabe qui s'était établi à Toulouse au 9ᵉ. siècle. Firmin était né à Uzès, en Languedoc, le 11 novembre 1679, de parents réformés qui y vivaient avec aisance. Il perdit son père à l'âge de deux ans, et en 1685 sa mère, appelée *Anne Darlle*, se vit, par la révocation de l'édit de Nantes, enlever ses deux fils pour être élevés dans la religion ca- tholique romaine. Elle réussit cepen- dant à les tirer du collége d'Uzès, et les envoya secrètement, en 1689, à Genève, où, après être sortie de la prison dans laquelle sa désobéissance l'avait fait enfermer, elle vint ensuite elle-même se fixer. Firmin qui était l'aîné fit ses études avec les plus bril- lants succès. Les langues anciennes, l'histoire naturelle, la physique, les mathématiques, l'astronomie, la géo-

graphie, l'histoire, les antiquités, la théologie, furent successivement les objets de ses études. Après avoir terminé ses cours en 1698, il visita l'Allemagne, et ensuite la Hollande et l'Angleterre, et chercha partout à lier connaissance avec les savants les plus distingués, tels que Bayle, Basnage, de Jurieu, St.-Évremond, Newton, dont il gagna l'estime et l'amitié. Sa tendresse filiale lui fit quitter Londres, où le roi Guillaume voulait le retenir, et il revint à Genève auprès de sa mère. Il y vécut entièrement livré à l'étude après son retour; il consentit seulement à entrer dans la société qui s'était formée pour la traduction française du Nouveau Testament qui a paru en 1726, et la compagnie des pasteurs le fit remercier des importants services qu'il rendit dans cette occasion. L'académie lui offrit une chaire en 1723; son goût pour l'indépendance la lui fit refuser : il accepta cependant la place de bibliothécaire surnuméraire de la bibliothèque publique, mais sans appointements, afin d'être plus libre. Il put ainsi puiser dans ce riche trésor littéraire, auquel il se rendit aussi très utile, et seconda dignement son collegue, M. Boulacre; il conserva longtemps cette place, et vécut dans une sage obscurité. En 1727 le gouvernement de Genève voulut lui donner une marque particulière de son estime, et lui accorda sans rétribution le droit de bourgeoisie, ce qui était une distinction honorable; il est mort à 87 ans, le 20 mars 1767, dans une petite maison voisine de la ville où il s'était retiré depuis quelque temps. Abauzit s'était fait une grande réputation; on n'a pourtant de lui que quelques morceaux peu étendus, qui ont pour la plupart été publiés à son insçu : tous ceux qui le voyaient admiraient son génie, son jugement et sa vaste érudition. Les plus grand hommes recherchaient sa correspondance et le consultaient sur les questions les plus difficiles. Newton, en lui envoyant son *Commercium epistolicum*, lui écrivit : « Vous êtes bien » digne de décider entre Leibnitz e » moi. » Le jugement que le savan Pococke porta de ses connaissances en géographie ne lui est pas moins honorable ; après l'avoir entendu parle sur l'Égypte, la Palestine et les autre contrées de l'Orient, que lui-mêm avait visitées, il ne put se persuade qu'Abauzit n'y eût pas séjourné longtemps, et n'en eût pas fait, comm lui, une étude particulière. Un autr fait prouve combien il était versé dan l'histoire. M. Lullin, professeur Genève, avait composé un discour sur un point particulier de l'histoir ecclésiastique, dont il donnait u cours. Il s'agissait de Virgile, évêqu de Saltzbourg, au huitième siècle qu'on prétend avoir été censuré pu bliquement, et même excommuni par le pape Zacharie, pour avoi avancé qu'il y avait des antipodes. I alla voir Abauzit, et fit tomber l conversation sur ce sujet; il ne fut pa peu surpris de le lui entendre discute à fond comme s'il venait de l'étudier il le fut bien plus encore, lorsqu'Abauzit l'assura qu'il y avait plus de trent ans qu'il n'avait rien lu sur cette ma tière. La même chose lui arriva ave J.-J. Rousseau, à qui il donna pou son *Dictionnaire* des remarques ex cellentes sur la *musique des ancien* Rousseau crut qu'Abauzit faisait dan ce moment une étude spéciale de cett partie de l'antiquité, et il y avait fo long-temps qu'il ne s'en était occup Rousseau avait pour les mœurs et le vertus d'Abauzit la plus sincère estim On peut en donner pour preuve in contestable le magnifique éloge qu'

e lui dans la *Nouvelle Hé-* Cet éloge est d'autant plus re- able que c'est le seul que Rous- t adressé à un homme vivant. , ce siècle de la philosophie assera point sans avoir pro- un vrai philosophe; j'en con- un, un seul, j'en conviens; c'est beaucoup encore, et pour ble de bonheur, c'est dans mon qu'il existe. L'oserai-je nom- ici, lui dont la véritable gloire d'avoir su rester peu connu? nt et modeste Abauzit! que e sublime simplicité pardonne à cœur un zèle qui n'a point e nom pour objet. Non, ce n'est vous que je veux faire connaî- ce siècle indigne de vous ad- r; c'est Genève que je veux trer de votre séjour; ce sont concitoyens que je veux hono- de l'honneur qu'ils vous ren- ..... Vous avez vécu comme ate; mais il mourut par la main es concitoyens, et vous êtes i des vôtres. » Abauzit était savant antiquaire; il connais- en les médailles et les autres ents, et déchiffrait les ins- ns avec facilité. On trouve dans n de l'*Histoire de la ville et tat de Genève*, par Jacques publiée à Genève en 1730, utier, 2 vol. in-4°., tom. II, 30; et 4 vol. in-12, tom. IV, 57, plusieurs dissertations la- l'Abauzit, dans lesquelles il e quelques inscriptions diffi- a aussi donné dans le *Journal que* de 1743, une *Disserta- r un bouclier votif* qui avait uvé dans l'Arve, près de Ge- n 1721, sur lequel on a gravé cution et une largesse de l'em- Valentinien II. Cette curieuse tion a été reproduite par Montfaucon, dans son *Antiquité expliquée*, suppl. IV, 51. Scipion Maffei a adressé à Abauzit la dixième lettre du recueil intitulé : *Galliæ antiquitates quædam selectæ*, Paris, 1733, in-4°., dans laquelle il lui communique les corrections qu'il a eu occasion de faire au texte de plusieurs inscriptions fautivement rapportées par Gruter dans son grand recueil. Enfin Abauzit, sans vouloir embrasser l'état ecclésiastique, s'était beaucoup occupé de théologie; il était surtout très versé dans la critique sacrée, et fut souvent consulté par les théologiens sur les passages les plus difficiles. On a de lui plusieurs traités qui ont été publiés après sa mort par Vegobre, sous ce titre : *Œuvres diverses de M. Firmin Abauzit, contenant ses écrits d'histoire, de critique et de théologie;* Genève, 1770; il n'en a paru que le premier volume; Bérenger en a donné une édition plus complète; *Œuvres de feu M. Abauzit*, Londres (Hollande), 1773, 2 vol. in-8°. Le premier recueil ne contient que huit dissertations sur la *religion naturelle* et la *révélation judaïque*, sur les *épîtres de S. Paul* aux Romains et aux Galates, sur *l'idolâtrie*, sur *l'Eucharistie*, sur *l'Apocalypse*, sur la *controverse*, et une *explication des chap. 11 et 12 de Daniel.* Les éditeurs du second recueil n'ont donné de ces pièces que les *Réflexions sur l'Eucharistie et sur l'Idolâtrie*, et l'*Essai sur l'Apocalypse*, contre l'orthodoxie duquel Vincent Farrin crut devoir écrire en 1778, et qui a été aussi l'objet de la critique de Bergier, dans son *Traité historique et dogmatique de la Religion*, t. VIII. Ils y ont joint les *Réflexions sur les mystères de la religion*, des explications de plusieurs passages obscurs de l'Ancien et du Nouveau Testament;

des dissertations sur *la connaissance de Jésus-Christ*, sur l'*honneur dû à Jésus-Christ*, sur *le St.-Esprit*; et plusieurs dissertations sur des points de littérature et d'antiquités; tels que sur cette question : *S'il est vrai que Virgile ait fait, à la fin de sa vie, quelques changements à l'Énéide ;* sur *quelques méprises du dictionnaire de La Martinière ; sur les aurores boréales ; sur le disque d'argent trouvé près de Genève ; les ruines de Pæstum ; le camp de Galba ; les monuments d'Aix en Savoie ; un prétendu écu d'or du prince de Condé, en* 1567 *;* sur les *réductions du calendrier ;* sur le *passage des Alpes par Annibal;* des lettres sur différents sujets. Il a laissé des dissertations manuscrites sur *les éclipses de lune ;* sur *la pesanteur ;* sur *les Bacchides et la Casina de Plaute ;* sur *l'antiquité des Assyriens*, etc. ; mais la plupart de ces manuscrits ont été brûlés à Uzès par le zèle religieux de ses héritiers, et il n'en existe plus qu'une correspondance avec un de ses oncles, ministre protestant, sur des questions de théologie et de sciences. Abauzit n'était pas moins recommandable par son caractère que par l'étendue de ses connaissances. Il était religieux par principes , et chrétien par conviction : pieux sans hypocrisie, vertueux sans austérité ; il ne blâmait jamais les autres de penser autrement que lui. Laharpe a dit qu'il était respectable par une longue carrière, passée toute entière dans les études de la philosophie et dans l'exercice de toutes les vertus ; un trait suffira pour donner une idée de son extrême douceur. Il passait pour ne s'être jamais mis en colère : quelques personnes s'adressèrent à sa servante pour s'assurer s'il méritait cet éloge. Il y avait 30 ans qu'elle était à son service : elle affirm que pendant tout ce temps elle n l'avait jamais vu en colère. On l promit une somme d'argent si el pouvait parvenir à le fâcher; elle consentit; et, sachant qu'il aimait être bien couché, elle ne fit pas s lit. Abauzit s'en aperçut, et le lend main matin lui en fit l'observatio Elle répondit qu'elle l'avait oublié : ne dit rien de plus. Le soir, le n'était pas fait : même observation lendemain ; elle y répondit par u excuse vague, et encore plus mauvai que la première. Enfin, à la troisièm fois il lui dit : « Vous n'avez pas e » core fait mon lit : apparemment q » vous avez pris votre parti là-dessu » et que cela vous paraît trop fa » gant ; mais après tout il n'y a p » grand mal, car je commence à n » faire. » Attendrie par tant de p tience et de bonté, lorsqu'Abauzit po vait parler en maître, la servante lui d manda pardon, et lui avoua l'épreu à laquelle on avait voulu mettre s caractère. A. L. M.

ABAZA, pacha de Bosnie , tir son origine du pays des Abares ; est célèbre dans l'histoire othoma par sa bravoure , ses talents , et circonstances extraordinaires dans l quelles il s'est trouvé. Il se fit co naître vers l'an de l'hégire 103 (1623 de J.-C.). Après la mort malheureux Othman II, Abaza, p cha d'Erzerum, leva l'étendard de rébellion, sous prétexte de venger jeune prince que les janissaires avai fait périr. Tous les pachas envo contre lui , partageant en secret haine, cherchèrent plutôt à le fa riser qu'à le détruire. Aussi ne de on pas s'étonner des grands prog que fit la révolte d'Abaza sous Mu pha Ier., qui ne gouvernait que nom, et sous Amurath (Mourad)

une encore pour se faire crain-
es milliers de janissaires, dans les
ces asiatiques, étaient tombés
es coups de ce terrible ennemi.
issaires demandèrent à grands
marcher contre lui; trois grands
l'attaquèrent inutilement. Enfin
ou-Pacha, le rejeta dans Erze-
et le força de se rendre prison-
n 1623, après une résistance
q jours. Abaza chargé de chaînes
ené aux pieds d'Amurath IV;
han lui pardonna, et non con-
e lui laisser la vie, il le fit beyg-
g de la Bosnie. Cet exemple de
nce, unique dans l'histoire ot-
e, tourna à la gloire du sou-
comme du sujet. Abaza, pacha
snie, devint sur toute cette fron-
e bouclier de l'empire: il en re-
a constamment les Chrétiens;
me il avait fait excuser sa ré-
par ses motifs, il la fit oublier
fidélité. Amurath IV l'employa
succès contre tous ses ennemis;
it passer du pachalic de Bosnie
mmandement de Van, ville asia-
que les Persans menaçaient.
s'y défendit quatre mois; mais
t à mourir, et sa perte entraîna
le la place en 1636. S—Y.

BACO (Paul de l'), florentin,
tre et astronome du 14e. siècle,
teur de poésies insérées dans
es recueils, et dont de bons
es ont approuvé les pensées et
timents, mais dont le style in-
t ne peut être comparé à celui
nte, de Cino, et surtout de Pé-
e, ses contemporains. Il mou-
elque temps avant Boccace,
la mort arriva en 1375. C'est
t comme arithméticien et géo-
qu'il se rendit célèbre; et c'est
qu'il fut nommé de l'*Abbaco*,
ppelle ainsi en italien l'arithmé-
) Son portrait est dans l'une
des voûtes de la galerie de Médicis
à Florence. G—É.

ABBADIE (Jacques), naquit à Nay, dans le Béarn, en 1657. Il fit ses premières études sous la direction de Laplacette, ministre de cette petite ville. Les talents qu'il déploya depuis seraient peut-être restés enfouis, par l'indigence de ses parents, si les chefs du protestantisme de la province, instruits de ses heureuses dispositions, ne se fussent chargés des frais de son éducation scholastique. Les secours qu'il en reçut le mirent en état d'aller continuer ses études à Puy-Laurens, à Saumur et à Sedan, où il prit le degré de docteur en théologie. Le comte d'Espence, premier écuyer de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, l'engagea à faire le voyage de Berlin; il y devint pasteur de l'église réformée française: les devoirs de sa place ne l'empêchèrent pas de faire des voyages en Hollande, dans les années 1684, 86 et 88, pour y veiller à l'impression de divers ouvrages. Le maréchal de Schomberg, qui avait accompagné le prince d'Orange en Angleterre, l'y attira en 1688, et l'emmena l'année suivante en Irlande, où il lui procura le doyenné de Killalow. Après la mort du maréchal, en 1690, Abbadie revint à Londres. Il fut attaché à l'église de Savoie, en qualité de ministre; mais la difficulté qu'il avait d'apprendre ses sermons, et les fréquentes infidélités que lui faisait sa mémoire en les débitant, le dégoûtèrent du ministère. Il se retira à Sainte-Mary-le-Bone, aujourd'hui renfermée dans l'enceinte de Londres. C'est là qu'il termina ses jours, le 25 septembre 1727. Nous avons suivi, pour sa naissance et sa mort, les biographes anglais qui nous ont paru plus à portée d'être instruits de ces deux dates que

le P. Niceron qui place la première en 1658, et la dernière au 2 octobre 1727. Abbadie a composé un grand nombre d'ouvrages ; mais il est principalement connu par son *Traité de la Religion chrétienne*, publié à Rotterdam en 1684, et réimprimé dans la même ville en 1688, avec des additions considérables, 2 vol. in-8°. Il y joignit l'année d'après le *Traité de la Divinité de Jésus-Christ* qui en forme la troisième partie. L'ouvrage entier a eu un grand nombre d'éditions en France, 3 vol. in-12. Peu de livres ont été reçus du public avec plus d'enthousiasme qu'il n'en excita à sa naissance : catholiques et protestants, tous s'accordèrent à le combler d'éloges, et le temps n'a point affaibli sa réputation. Bussi-Rabutin, qui ne passait pas pour être très croyant, en écrivait ainsi à Mme. de Sévigné : « Jusqu'ici je n'ai point » été touché de tous les autres livres » qui parlent de Dieu, et j'en vois bien » aujourd'hui la raison, c'est que la » source m'en paraissait douteuse ; mais » la voyant claire et nette dans le livre » d'Abbadie, il me fait valoir ce que » je n'estimais pas. Encore une fois, » c'est un livre admirable ; il me » peint tout ce qu'il me dit, et il force » ma raison à ne pas douter de ce qui » lui paraissait incroyable. » L'auteur a sur tous ceux qui avaient jusque-là traité les mêmes matières, l'avantage de réunir toutes les controverses avec les incrédules. Il combat les athées dans la première partie, les déistes dans la seconde, et les sociniens dans la troisième. « Philosophe et théologien tout ensemble, dit l'abbé Houteville, sa manière de composer » est de plus sur le vrai ton, je veux » dire, intéressante, pure, animée. » Personne ne lui conteste le mérite éminent d'avoir donné aux preuves morales qui ne dépendent que de la réflexion et du raisonnement, tout le développement convenable. Son ouvrage ne laisse presque rien à désirer sur cet article, et doit servir de modèle ; les questions de fait n'y sont pas traitées avec la même étendue ; mais ceux qui lui reprochent sa brièveté à cet égard, devraient faire attention que de son temps on n'avait pas mis à contribution, avec autant de succès qu'on l'a fait depuis, les règles de la grammaire, les langues anciennes, l'histoire, la chronologie, pour faire sortir de l'obscurité des siècles tout ce que ces diverses sources peuvent fournir de difficultés contre les monuments sacrés de la révélation. Les éloges presque sans bornes donnés à cet excellent ouvrage, souffrent cependant quelques modifications pour la troisième partie où l'on croit apercevoir plus de sécheresse moins de force et de vivacité. *La Vérité de la Religion chrétienne réformée*, publiée à Rotterdam en 1718 2 vol. in-8°., n'eut pas à beaucou[p] près le même succès. C'est une controverse contre les catholiques, qu[i] ne pouvait avoir d'intérêt que pou[r] les calvinistes. *L'Art de se connaîtr[e] soi-même*, qui parut dans la mêm[e] ville en 1692, in-8°., a été tradu[it] en différentes langues, et réimprim[é] plusieurs fois en France. L'éditio[n] de Lyon en 1693, subit quelques altérations sous la plume de l'édite[ur] (Cohade) : ce que l'auteur y dit d[u] principe des actions vertueuses qu'[il] fait consister dans l'*amour de soi* fut attaqué par D. Lami qui prit c[et] amour pour l'*amour-propre*. Abbadie fut défendu victorieusement pa[r] Mallebranche dans son *Traité de l'amour de Dieu*, et il s'expliqua lui même d'une manière satisfaisante pa[r] une *lettre* qui a été insérée dans l

eil de pièces de l'abbé Archim- Les autres ouvrages d'Abbadie, connus, sont : I. *Les Carac- du Chrétien et du Christianis-* avec des réflexions sur les af- de l'Église, La Haye, 1685, ; II. *Le Triomphe de la Pro- ce et de la Religion*, ou l'*Ou- re des sept sceaux par le fils ieu*, où l'on trouvera la pre- partie de l'Apocalypse claire- expliquée par ce qu'il y a de onnu dans l'histoire, et de moins té dans la parole de Dieu, avec ouvelle et très sensible démons- de la vérité de la religion chré- ; Amsterd. 1723, 4 vol. in-12 : vrage, dans lequel Abbadie en- nd de réfuter sur plusieurs l'*Explication de l'Apoca-* de Bossuet, prouve que l'âge un peu affaibli ses organes quand omposa; III. *Réflexions sur la ice réelle du corps de J.-C. l'Eucharistie*, en forme de ; La Haye, 1685, in-12, édi- ésavouée par l'auteur, à cause ites d'impression dont elle four- ; celle de 1713, publiée à Rot- dans une collection de traités Eucharistie, est plus correcte ; *ermons, Discours, Panégy-* , prononcés et imprimés en ntes occasions ; V. *Défense de tion britannique*, où les droits u, de la nature et de la société tablis au sujet de la révolution leterre, contre l'auteur de l'*A- portant aux Réfugiés* (Bayle); es, 1692, in-8°., rare ; seconde , la Haye, 1693, in-12; VI. *ire de la grande conspiration gleterre, avec le détail des di- entreprises contre le roi et la , qui ont précédé le dernier at*; Londres, 1696, in-8°.; ou- très rare, composé par ordre du roi Guillaume, sur les pièces originales. On trouve dans le 15e. vol. de la *Bibliothèque anglaise*, le projet d'une édition générale de ses œuvres, en 4 vol. in-4°., que sa mort l'empêcha d'exécuter. Elle devait contenir une *nouvelle manière de prouver l'immortalité de l'ame*, et des *notes sur le commentaire philosophique* de Bayle ; il ne s'en est rien trouvé parmi ses papiers, parce que ce profond méditatif composait quelquefois ses ouvrages dans sa tête, et ne les écrivait qu'à mesure qu'il les livrait à l'impression. — Un autre Abbadie, chanoine de Comminges, a donné une *Dissertation touchant le temps auquel la religion chrétienne a été établie dans les Gaules*, Toulouse, 1703, in-12. Il soutient qu'elle y fut prêchée avant le milieu du second siècle. T—D.

ABBAS, fils d'Abdel-Mothaleb, oncle de Mahomet, fit d'abord la guerre à son neveu, l'accusant d'imposture et d'ambition. Mais le sort des armes lui fut contraire, et il tomba entre les mains de Mahomet, au célèbre combat de Bedr, l'an 2 de l'hégire (623—4 de J.-C.). Mahomet exigea de lui une rançon considérable. Abbas se plaignit de la dureté de son neveu qui voulait le réduire à la mendicité; mais Mahomet qui n'ignorait pas qu'il avait de l'argent caché, lui dit : « Où sont les bourses d'or que vous » avez données à garder à votre mère » lorsque vous quittâtes la Mekke? » Et aussitôt il lui déclara qu'une révélation l'avait instruit de ce secret. Abbas ne doutant plus alors de la vocation de son neveu, lui remit la somme, embrassa sa religion et en fut un zélé défenseur. Sept ans après, au combat d'Honaïn, les soldats de Mahomet étaient près de fuir, et le prophète lui-même, attaqué de toutes parts, allait succomber. Ab-

bas, aussi intrépide qu'éloquent, les anime par son exemple et ses discours, les ramène au combat et revient triomphant. Cette belle action jointe à beaucoup d'autres, à sa piété et à son zèle, lui mérita la vénération des Musulmans et des khalyfes Omar et Othman (*Voy.* ces noms), qui descendaient toujours de cheval pour le saluer lorsqu'ils le rencontraient. Abbas mourut l'an 32 de l'hégire (652 — 3 de J.-C.) Il laissa un fils nommé Abd-allah, qui fut un des plus célèbres docteurs musulmans. Cent ans après la mort d'Abbas, s'éleva une nouvelle dynastie dont le premier prince fut Aboul-Abbas-al-Saffah (*Voy.* ce nom), un de ses descendants. C'est de son nom que les khalyfes qui la composèrent ont été nommés *Abbacydes*. J—N.

ABBAS, premier du nom, septième *chdh*, ou roi de Perse, et 3e. fils de Mohhammed-Khoda-Bendeh, n'attendit pas la mort de son père, ni celle de ses frères pour se faire reconnaître solennellement souverain du Khoraçan, province dont l'administration lui était confiée. Cette cérémonie eut lieu à Hérat, le 3 mohharrem 996 (5 décembre 1587), c'est-à-dire deux ans avant son installation sur le trône de Perse; car ce ne fut qu'en 998 (1589—90), qu'il monta sur ce trône, abandonné par son faible père, et souillé du sang de ses deux frères. Aussitôt il quitta Qazwyn, qui avait été jusqu'alors la capitale de la Perse sous les Sofy, ses prédécesseurs, et fixa le siége de l'empire à Ispahan. Il débuta par faire la paix avec les Ottomans, ces éternels ennemis des Persans; et, malgré cette paix, son règne ne fut pas moins agité. Dès le commencement, les Ouzbeks s'étant emparés de Hérât, l'année qui suivit l'inauguration d'Abbâs dans le Khorâçân, cette province fut long-temps livrée aux plus affreux brigandages, et il serait difficile de dire combien de fois elle fut prise, saccagée et évacuée par ces nomades. Les gouverneurs du Fârsistône, du Kermân et d'Yezd levèrent l'étendard de la révolte, et l'on ne parvint à la réduire qu'en l'an 1000 (1591—2). La conquête du Guylân suivit de près cette expédition. Les malheureux Guylâniens furent vengés par les Ouzbeks qui, sous la conduite de leur sulthan, nommé Tilym, mirent l'armée persanne en pleine déroute, et en firent un horrible carnage. Abbâs trouva quelque dédommagement du côté du Mâzendérân, dont la conquête pourtant lui coûta trois années, de 1005 à 1007 de l'hég. (1596—1599) L'expédition du Mâzendérân éloigna Abbâs du pays des Ouzbeks, et leur donna la facilité de tenter une nouvelle invasion dans le Khorâçân, d'où ils furent encore chassés. Tandis que le monarque persan se mesurait avec ces audacieux ennemis, son général Allah-Veyrdy-Khân réunissait à la Perse le Bahhréin et le Laristân. Ce fut vers cette époque, si glorieuse pour ses armes, qu'il empoisonna sa vie et imprima à sa mémoire un opprobre ineffaçable, par un de ces actes de cruauté si ordinaires chez les Persans. Sséfy-Myrzâ, son fils aîné, eut le malheur de lui inspirer quelques soupçons. A l'instant même l'ordre fut donné de faire périr ce jeune prince, et Sséfy-Myrzâ n'existait plus lorsque son père se rétracta. Livré aux regrets les plus douloureux, il porta pendant dix jours un bandeau sur les yeux pour ne point voir la lumière, et pendant le même temps ne mangea qu'autant qu'il était nécessaire pour ne pas périr de besoin; il porta le deuil pendant un an, et affecta tout le reste de sa vie de n'avoir qu'un costume extraordi-

rement simple. Il combla de cares-
set de bienfaits le fils de Sséfy, le
igna pour son héritier, et afin de
assurer la couronne, il fit crever
yeux aux deux fils qui lui res-
nt. Abbâs était alors à Recht, dans
Mâzendérân; quand les dix pre-
ers jours de son deuil furent écou-
, il se rendit à Qazwyn, où il con-
qua plusieurs *khâns*, ou gouver-
urs de province, dont la fidélité lui
it suspecte. On leur servit des breu-
ges empoisonnés, et on ne leur
mit plus de sortir de la salle d'au-
nce. Tous expirèrent en présence
monarque. Quoiqu'il eût accordé
meurtrier de son fils la récompense
mise, la vue de ce misérable lui
it odieuse, et il cherchait l'occasion
le punir de cet excès de zèle. « Va,
lui dit-il un jour, couper toi-même
la tête à ton fils, et fais-la rouler à mes
pieds. » L'infâme courtisan baisse
s yeux, s'éloigne et revient bientôt
ec cet horrible présent. « Ton fils et
le mien n'existent plus, dit Abbâs;
tu es maintenant aussi à plaindre
que moi, et notre malheur est ton
ouvrage. » Ce trop zélé serviteur pé-
t quelque temps après, de la main
un de ses esclaves, aposté sans
ute par le roi, qui se félicita hau-
ment d'être délivré de la présence
un personnage odieux. Les troubles
e les Ottomans fomentaient dans les
ovinces occidentales de la Perse,
rachèrent Abbâs à l'espèce de stu-
eur où l'avait plongé l'événement que
ous venons de raconter. La guerre
t déclarée, et les campagnes de 1602
1603 procurèrent aux Persans les
rteresses de Nakhdjevân, de Tauris,
Érivân, etc. Le monarque voulant
parer ses états de ceux du sultan de
onstantinople par un immense dé-
ert, transporta au mois de juin 1604,
s habitants de l'Arménie, dans l'in-
térieur de la Perse, tant du côté de Tauris que dans le Lâristan. Quant aux habitants de Djulfah, celèbres alors par leurs immenses richesses, et surtout par leurs talents pour le commerce, ils eurent ordre de se rendre à Ispahan. On leur assigna un vaste emplacement situé au-delà de la rivière qui borde cette ville à l'orient. Là ils bâtirent un faubourg auquel ils donnèrent le nom de la ville qu'ils avaient été contraints d'abandonner. Cette mesure si désastreuse pour la portion la plus intéressante des habitants de la Perse, n'eut d'autre résultat que de forcer les armées ottomanes à prendre une autre direction. Elles fondirent sur la Géorgie, et le Chyrvân. Sinân-Pâcha essaya de reprendre Tauris, et livra, en 1605, une bataille, dans laquelle il fut complètement défait par les Persans qui reconquirent l'Arménie. Teflys et Tauris retombèrent en leur pouvoir. La ville de Qaudjah éprouva le même sort en 1606, suivant Antoine de Gouvéa qui nous apprend qu'Abbâs fit trancher la tête au gouverneur turc et à tous les soldats de la garnison, en représaille du traitement qu'ils avaient fait subir l'année précédente à un seigneur persan. Des événements plus importants encore, tels que la conquête du Chyrvân, de grandes victoires sur les Ottomans, et la soumission du Kourdistân, signalèrent les années suivantes. Enfin, les Ottomans, lassés d'une guerre désastreuse, demandent la paix et l'obtiennent en 1611. Abbâs profite de cette tranquillité pour embellir la nouvelle capitale de ses états. Le *meydân*, ou grande place, fut tracé, environné d'un immense portique et de différents édifices, parmi lesquels on distingue encore aujourd'hui la grande mosquée. Mais la guerre ne tarda pas à se rallumer avec

les Turcs qui avaient fomenté des troubles en Géorgie. Et, après plusieurs défaites, ils s'estimèrent encore une fois trop heureux de conclure, en 1617, une paix qui assura à leurs ennemis la paisible possession de leurs conquêtes. Le nom d'Abbâs retentit dans tout l'Orient; il reçoit successivement des ambassadeurs de la Russie, de Golconde, du Dekehar et du grand mogol Akbar. Depuis long-temps le voisinage des Portugais, maîtres d'Hormouz (Ormus), l'importunait; il forma le projet de les chasser; mais la première tentative n'ayant pas été heureuse, le monarque persan réclama l'assistance des Anglais. Il fit avec eux un traité qu'il se garda bien d'observer après avoir chassé les Portugais de l'île d'Hormouz. Tandis qu'Abbâs dirigeait en personne cette expédition, une autre armée persanne, conduite par son généralissime Allah-Veyrdy-Khân, enlevait le Qandahar à l'empire Mogol. Des succès aussi éclatants et aussi multipliés, excitèrent la piété du monarque; il voulut faire un pélerinage aux tombeaux d'Aly et de ses enfants, situés en Irâc-Araby. Cet acte de piété lui suggéra le projet de retirer des mains des Ottomans, qui sont Sunnytes et conséquemment hérétiques aux yeux des Persans, des lieux vénérés par tous les Chyïtes. De-là une nouvelle guerre entre les deux nations. Baghdad fut prise, et ensuite tint une année entière contre l'armée turque, qui fut obligée de lever le siège, en 1625. Le prince victorieux alla prendre quelques délassements à Sulthangéh, delà à Qazwyn, où il reçut les hommages du souverain des Afghâns, et se rendit ensuite dans le Mâzendérân, son séjour favori, à cause du gibier très abondant dans cette province. Son premier soin fut d'assurer la couronne à Aboûl-Nazr-Sâm Myrzâ, fils du prince dont Abbâs avait ordonné la mort, et qu'il ne cessait de regretter. Mais il n'eut pas la satisfaction de consommer lui-même l'acte expiatoire qu'il méditait. Tout à coup il ressentit les atteintes d'une maladie qui le conduisit au tombeau la nuit du jeudi 24 de djomady 1er l'an 1037 de l'hégire (du 27 au 28 janvier 1628). Il était, suivant le voyageur Herbert, âgé de 70 ans et en avait régné 41. Sa taille était petite, ses yeux animés, mais petits et sans aucuns cils, le nez gros et aquilin, le menton pointu et épilé, à la manière des Persans. Il portait des moustaches excessivement longues, épaisses et frisées. Si les grands talents militaires et politiques, si les plus brillants succès justifiaient de grands forfaits, ou pouvaient seulement atténuer l'horreur qu'ils inspirent, la postérité aurait peut-être approuvé les éloges et sanctionné le surnom de GRAND, que certains voyageurs et ambassadeurs européens, bien accueillis par Abbas lui ont décerné; mais elle ne lui pardonnera pas les innombrables atrocités qu'il décorait du beau nom d'actes de justice, et qui lui étaient réellement suggérées par son caractère vindicatif et sanguinaire. Tel fut au reste le caractère commun à tous les princes de la dynastie des Ssofys; mais les grandes vues politiques d'Abbâs, ses rares talents pour l'administration et pour la guerre, ses profondes conceptions n'appartiennent qu'à lui seul. Un corps de milice qui avait puissamment contribué à l'élévation des Ssofys (les *Coûrtchys*), commençait à abuser de son influence et inspirait de justes inquiétudes. Abbâs se délivra des chefs et des plus mutins, réduisit ce corps à 15 ou 20.000 hommes, et leur opposa une milice nouvellement formée de Tur-

...ans. Sous ce règne les limites de Perse furent prodigieusement recu... Ispahan, devenue la capitale de ...pire, acquit une population de ...s de 500,000 ames; on vit s'élever, ... seulement dans cette ville, mais ...s les principales cités du royaume, ...gnifiques monuments consacrés ...ulte et à l'utilité publique, tels que ... mosquées, des karvanséray, des ...léges, des hôpitaux. Abbâs essaya ...me de percer une très grande mon...ne, pour amener de l'eau à Ispahan, ...augmenter le Zendéh-Routd. Les ...nds imitaient l'exemple du souve...n, et on voit encore à Ispahan un ...u pont qui porte le nom d'Allah-...rdy-Khân, généralissime des ar...s d'Abbâs. Tous les étrangers ...ent bien accueillis à sa cour, et il ...oignait beaucoup de bienveillance ...x Européens. Les rois de Portugal, ...spagne, d'Angleterre, les États de ...llande lui envoyèrent des ambas...leurs, qu'il reçut et traita avec ma...ificence. Il avait une prédilection ...ur le pape, qu'il regardait comme ...plus grand ennemi des Turks, en...mis naturels des Persans, tant à ...se de la proximité des deux états ... par l'animosité religieuse qui existe ...tre les sectateurs d'Omar et ceux ...ly. Bien plus occupé des vrais in...rêts de l'état que des querelles reli...uses, il fermait les yeux sur les im...issantes prédications de nos mission...ires, et les employait adroitement ...tromper les princes chrétiens de la ...orgie, qu'il conquit et réunit au ...yaume de Perse. Il est digne de re...arque qu'à la même époque, c'est-...dire vers la fin du 16e. siècle et au ...mmencement du 17e. siècle, trois ...narques justement célèbres occu...aient les trois principaux trônes de ...nivers. Les Persans intimidés bais...saient la tête sous le sceptre ensanglanté d'Abbâs; les Indiens, sagement gouvernés par Akbar, joignaient la gloire littéraire à celle des armes; et le bon Henri IV, idolâtré de son peuple, acquérait chaque jour de nouveaux titres à l'amour des Français. Parmi les histoires les plus exactes et les plus circonstanciées d'Abbâs, nous citerons la 2e. et la 3e. partie du *Târykh-A'âlem-Araï-A'bbâcy*, dont la première partie renferme l'histoire des *Ssofys*, prédécesseurs d'Abbâs. Cet ouvrage finit avec le règne de ce monarque. Nous en possédons à la bibliothèque impériale, les 1re. et 3e. parties. La 2e. et la 3e. se trouvent à la bibliothèque de l'Arsenal. M. Silvestre de Sacy possède aussi une excellente copie de ces deux parties. Il a eu la complaisance de me la communiquer, de manière que j'ai pu conférer ces différents manuscrits, pour composer l'article qu'on vient de lire. L—s.

ABBAS II, fils unique de Sséfy, lui succéda au mois de mai 1642 : il n'était alors âgé que de 13 ans. Il fit son entrée dans Ispahan au commencement de l'année suivante, et les circonstances de cette cérémonie ont été soigneusement décrites par Tavernier. Son père avait ordonné qu'on lui brûlât les yeux avec un fer rouge; mais l'eunuque chargé d'exécuter cet ordre eut le courage de ne pas obéir; Abbâs contrefit l'aveugle jusqu'au moment où Sséfy sentant sa fin approcher, se repentit de cette cruauté. Alors l'eunuque l'assura qu'il avait un secret infaillible pour rendre la vue; et il feignit d'en faire l'épreuve sur le fils du monarque mourant. L'événement le plus remarquable du règne d'Abbâs, fut la conquête du Qandahar. Cette province enlevée d'abord à l'empire Mogol, par Allah-Veyrdy-Khân, généralissime d'Abbâs Ier., avait été

reconquise par Abkar, sous le règne de Sséfy. Abbâs II la reprit, et il dut cette importante conquête plutôt à son adroite politique qu'à la force de ses armes. Son règne, qui dura 24 ans, fut très paisible. Le monarque persan aimait les arts et les plaisirs. Il avait appris à dessiner de deux peintres hollandais, et il donna à Chardin et à Tavernier les dessins de différents bijoux, tracés de sa propre main, qu'il les chargea de faire exécuter en France. Il avait une assez belle écriture et tournait avec beaucoup d'adresse. Heureux ce prince et ses sujets, si des occupations aussi innocentes eussent rempli tous ses moments, et ne lui en eussent laissé aucuns pour se livrer à la débauche! Il aimait le vin avec passion, et au milieu de ses orgies il ordonnait ou faisait lui-même les exécutions les plus sanglantes. Un jour il fait couper la langue à son *qalyoundjy* ou porte-pipe qui lui avait fait une réponse peu respectueuse. Un autre jour il commande que l'on attache dans une cheminée et qu'on enfume la plus belle femme de son harem, qui avait essayé de se soustraire à ses sollicitations. En sortant d'une orgie, privé de force et de raison, il voulait encore boire avec ses femmes : elles profitèrent de l'état où il se trouvait pour disparaître successivement. Après quelques instants de repos, le roi s'aperçut qu'on l'avait laissé seul. Un eunuque se rend aussitôt au harem, amène toutes ces infortunées. Abbâs ordonne qu'on allume un bûcher, et les fait toutes brûler vives en sa présence. Les voyageurs qui ont rapporté ces anecdotes et plusieurs autres non moins tragiques, louent beaucoup son affabilité envers les étrangers, et voudraient même diminuer l'horreur qu'un pareil monstre doit inspirer. A la vérité Tavernier fut admis, en 1665, à s'enivrer avec lui Chardin eut le même honneur, et reçu de sa propre main le brevet de *bijoutie[r] du roi*. Le récit de sa mort est une es[-]pèce de dédommagement que nou[s] devons à nos lecteurs. On aime [à] apprendre comment l'espèce humain[e] fut délivrée d'un aussi épouvantabl[e] fléau. Parmi les danseuses de la cour il en remarqua une singulièremen[t] belle; vainement elle le prévint de l[a] maladie incurable dont elle était atta[-]quée, Abbâs ne voulut point l'écou[-]ter : la malheureuse connaissait le[s] dangers auxquels l'exposait une plu[s] longue résistance; elle céda; et pe[u] de temps après le roi éprouva le[s] symptômes les plus alarmants; se[s] débauches non interrompues accé[-]lérèrent les progrès du mal; un énorm[e] abcès se manifesta à la gorge et creva de manière que, ne pouvant prendr[e] aucune nourriture, il périt, âgé de 3[.] ans, au milieu des plus cruelles dou[-]leurs, le 26 de rabyi 1er., 1077 d[e] l'hégire, (25 septembre 1666.), [à] Khosrou-Abad, maison de plaisanc[e] située à 2 lieues de Damégan dans l[e] Thabaristan, et fut enterré à Com, o[ù] on lui éleva un magnifique tombeau dont Chardin a donné le plan et l[a] description. L—s.

ABBAS III, fils du faible et infor[-]tuné Thahmas, dernier roi de la dy[-]nastie des Ssofys, n'avait que hui[t] mois lorsque l'ambitieux Thahmas Couly-Khan, posa sur son berceau la couronne, le fit proclamer sou[-]verain de la Perse, et ordonna qu[e] les monnaies porteraient le nom d[e] ce roi-enfant. Cette grotesque céré[-]monie, qui eut lieu au commence[-]ment du mois de rabyi 1er., 1144 de l'hégire (c'est-à-dire dans les pre[-]miers jours de septembre 1731, e[t] non en 1732, comme le prétend le voyageur Hanway), avait un but pro[-]

...ément politique. Thahmas voulait ...débarrasser de la présence importu... de Chah-Thahmas, qui fut aussitôt ...voyé dans la terre sainte du Khora...n, pour y passer le reste de ses ...rs dans les exercices de piété, et ...se mit ouvertement à la tête du ...uvernement, en qualité de *régent* ...royaume. Abbâs vécut quatre ans, ...l'histoire de son régne est, comme ...l'imagine bien, celle du conquérant ...rsan, qui se fit couronner le 24 ...chawwal 1148 (1er. mars 1736). ...dater de cette époque, son histo...en, ou plutôt son panégyriste Myrza...Mehdy, ne parle plus du jeune Ab...bâs; mais Hanway nous apprend ...qu'il était mort peu de temps avant ...l'inauguration de Nadir-Chah, c'est-...à-dire au commencement de 1736. Ce monarque-enfant était d'une santé fort délicate, dit ce voya...geur, cependant on n'est pas cer...tain qu'il ait péri de mort naturelle; il est très possible qu'on ait voulu faire disparaître le très faible ob...stacle qui s'opposait à l'exécution des projets ambitieux de Thahmas-Couly-Khân. » L—s.

ABBASSA (A'bbaçah), sœur d'Ha...roun-al-Réchyd, 5e. khalyfe Abacyde. Sa beauté, ses talents pour la poésie, et surtout ses malheurs, la rendirent célèbre. Elle fut donnée en mariage par son frère au grand-visir Giafar, (Dja'far-ben Yahya), chef de la fa...mille des Barmécydes, et ami du khalyfe; mais Haroun y mit l'étrange condition qu'ils ne se considéreraient point comme époux, et borneraient leur liaison à la simple amitié. On a prétendu que le khalyfe leur fit cette défense parce qu'épris d'Abbassa, et trop pieux pour se livrer à un com...merce incestueux, il ne voulait pas qu'un autre éprouvât le bonheur au...quel lui-même ne pouvait prétendre. D'autres donnent à cette défense un motif moins odieux; ils disent que le khalyfe n'avait marié sa sœur à son favori que pour permettre à Gia...far l'entrée du sérail, et lui faire ainsi partager tous ses plaisirs. Quoi qu'il en soit de ce caprice singulier, la jeunesse et une passion mutuelle eu...rent plus de pouvoir que la volonté tyrannique du monarque. Abbassa de...vint mère et donna le jour à un fils que Giafar et elle envoyèrent élever secrètement à la Mekke (quelques écrivains disent même qu'elle accou...cha de deux jumeaux). Le fait parvint à la connaissance du khalyfe, qui fit périr Giafar avec tous les Barmé...cydes, et ne se montra pas moins cruel envers sa sœur, en la chassant de son palais et en l'exposant à toutes les horreurs de l'indigence. Dans un pélerinage qu'il fit à la Mekke, Haroun témoigna le désir de voir l'enfant, sans doute pour lui faire aussi ressentir les effets de sa haine; mais on par...vint à le soustraire à ses regards. L'a...troce conduite d'Haroun paraît une preuve bien forte qu'il avait regardé la malheureuse Abbassa avec d'autres yeux que ceux d'un frère. Plusieurs années après, une femme qui l'avait connue pendant sa prospérité, la rencontra et lui demanda ce qui lui avait attiré son infortune. « J'ai eu au...trefois 400 esclaves, lui répondit » Abbassa; je ne possède plus mainte...» nant que deux peaux de mouton, » dont l'une me sert de chemise et » l'autre de robe. J'attribue mes mal...» heurs à mon peu de reconnaissance » pour les bienfaits de Dieu. Je fais » pénitence de ma faute, et je vis con...» tente. » La femme lui fit présent de 500 dragmes d'argent, et Abassa mon...tra, dit d'Herbelot, autant de joie que si elle eût été rétablie dans son premier état. Parmi les vers d'Abbassa que les

Arabes ont conservés, on remarque ceux que Ebn-Abou-Hadjelah rapporte dans son ouvrage intitulé *Saba*. Ils sont adressés à Giafar, et annoncent un cœur passionné. D—T.

ABBATE (NICCOLO DELL'), peintre, né à Modène en 1509 ou en 1512 (on ne sait pas l'époque précise de sa naissance), fut élève, non pas du Primatice, comme on l'a cru jusqu'ici, mais de Ruggiero Ruggieri que le Primatice amena avec lui en France, et qui l'aida à orner de peintures le château de Fontainebleau. Il est vrai que dell' Abbate a souvent rappelé le Primatice dans les compositions qu'il a laissées à Bologne. Toute la famille de Niccolo, comme celle des Bassan et quelques autres, s'était vouée aux arts, et de père en fils, ils furent tous des artistes recommandables. On cite avec honneur parmi les peintres modénois, Jean son père, Pierre-Paul son frère, Jules-Camille son fils, Hercule, fils de Jules-Camille, et Pierre-Paul fils d'Hercule. Les principales fresques de Niccolo sont à Bologne, dans les salles et sur les plafonds de l'institut. Il les a peintes de concert avec Pellegrino-Pellegrini, dit Tibaldi, vers 1650. Ces fresques représentent différents sujets de l'*Odyssée*. Elles ont de la vérité, de la noblesse et de la grâce. Antoine Buratti les a gravées, et on y a joint la vie des deux auteurs par Zanotti, Venise, 1756, in-fol. Niccolo mourut en 1571, laissant après lui la gloire de son nom dignement soutenue par son petit-fils Hercule, et son arrière-petit-fils Pierre-Paul dell' Abbate. Le musée possède un tableau de Niccolo, représentant le mariage mystique de Ste.-Catherine d'Alexandrie. Sur le devant, est un buste d'homme, présumé le donataire. Les tableaux de ce maître sont rares en Italie. A—D.

ABBON, surnommé LE COURBÉ (en latin, *Abbo Cernuus*), né dans la Normandie, vers le milieu du 9e. siècle, vint étudier à Paris sous Aimoin l'ancien, qui était alors en grande réputation. Après avoir fait profession à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, il devint diacre et prêtre dans ce même monastère, où il mourut, vers l'an 923. Nous avons de cet écrivain un poëme épique, divisé en trois livres, *sur le siége de Paris par les Normands* (*de Bello Parisiacæ urbis*), qui dura depuis le mois d'octobre 886 jusqu'à celui de février 887. L'auteur publia cet ouvrage en 896, et le dédia à Gozlin, diacre, et non à Gozelin, évêque de Paris. Abbon fut témoin des événements qu'il rapporte. Sa piété lui fait attribuer la délivrance de la capitale, et les succès de l'armée des Parisiens aux reliques de St. Vincent, de St.-Germain et de Ste.-Geneviève. Il a réuni dans ses vers tous les défauts des poètes de son siècle; il écrit mal; ses constructions sont toujours vicieuses; et ses métaphores tirées de si loin, qu'à peine la comparaison qu'elles renferment se laisse-t-elle entrevoir; il a cependant souvent affecté d'employer les propres expressions de Virgile: c'est même le poète qu'il s'était proposé pour modèle, lorsqu'il entreprit d'écrire en vers l'histoire du siége de Paris. *Maronis*, dit-il dans son épître dédicatoire, *proscindebam eclogas*. Cependant, comme il a été le témoin de la plus grande partie des événements qu'il raconte, son poëme est précieux pour les détails et la certitude des faits. Le savant P. Pithou, à qui le seul manuscrit connu de cet ouvrage avait appartenu, le fit imprimer pour la première fois à Paris, en 1588, dans son recueil de divers annalistes, chroniqueurs ou

istoriens de France, et donna en-
suite ce manuscrit à l'abbaye St.-Ger-
main-des-Prés: il est à présent à la
bibliothèque impériale, sous le n°.
655, fonds de l'Abbaye. Ce poëme
a encore été publié par Dom Jacques
du Breul, 1602, à la suite de l'édition
d'Aimoin; ensuite par André Duches-
ne, et par plusieurs autres. Mais la
meilleure édition est la septième qui a
été mise au jour par Dom Toussaint
Duplessis dans ses *Nouvelles Annales
de Paris*, 1753, in-4°., p. 215.
Des trois livres qui composent le
poëme d'Abbon, les divers éditeurs
n'ont jugé à propos de publier que les
deux premiers; outre que le troisième
ne contient rien d'intéressant et que le
manuscrit est fort imparfait, l'auteur
a rempli de digressions et de diverses
allégories qu'il a eu soin d'expliquer
par des gloses ou scholies aussi peu
intelligibles que le texte. En s'expli-
quant mal, dom Rivet (*Hist. litt. de
la France*, tom. VI, p. 192) a laissé
penser qu'il existait, outre le texte
latin d'Abbon, une ancienne glose ou
traduction en vers français de ce
poëte, qu'il cite d'après le président
Fauchet (p. 521.). Cette méprise du
savant bénédictin a fait avancer par
tous les dictionnaires historiques qu'on
avait publié une traduction du *Poëme
du siége de Paris*. Abbon a laissé en-
core: I. *Epistola ad Desiderium epis-
copum*, qui se trouve dans le tom. V
de la *Bibliot. patr.*; II. un *Recueil de
sermons*, dont cinq seulement ont
été publiés par les soins de d'Achery,
dans le 9e. tome de son *Spicilegium*.
Celui qui a pour objet les *progrès du
christianisme*, est sans contredit le
chef-d'œuvre de cet auteur; il s'y mon-
tre très instruit dans l'histoire de l'égli-
se; et on y trouve une déclamation vrai-
ment pathétique contre les usurpateurs
des biens ecclésiastiques. R—T.

ABBON, moine, ensuite abbé de Fleury ou de St.-Benoît-sur-Loire- (en latin *Abbo Floriacensis*), né à Orléans dans le milieu du 10e. siècle, fut poète, historien et mathématicien. Dès son enfance son père Létus et sa mère Ermengarde l'envoyèrent à l'abbaye de Fleury pour y étudier sous Gunbolus et Christianus, savants professeurs de ce monastère. A un zèle ardent et un travail excessif, Abbon joignait un jugement sain et le plus grand amour pour les lettres; aussi fut-il en état de les enseigner de bonne heure, ayant fait profession et reçu l'habit de religieux. Voulant encore posséder les hautes sciences, il demanda la permission de voyager pour étudier dans les écoles les plus célèbres, et alla successivement de Paris à Reims pour se former dans la dialectique, de là à Orléans, où il apprit la musique. Son abbé lui donna l'ordre d'aller en Angleterre pour y instruire les religieux bénédictins de l'abbaye de Ramsey; au bout de deux ans, sur la fin de 987, il revint à Fleury, dont il fut nommé abbé l'année suivante. Alors tout entier aux devoirs de sa place, il ne s'occupa qu'à l'étude de l'Écriture sainte et aux ouvrages des Pères. Dans un voyage qu'Abbon fit en Gascogne pour rétablir l'ordre dans l'abbaye de la Réolle, qui dépendait de celle de Fleury, il s'éleva une émeute violente; un Gascon lui porta dans le côté gauche un coup de lance dont il mourut le même jour, 13 novembre 1004. Abbon avait assisté à trois conciles, et fait deux voyages à Rome en qualité d'envoyé du roi Robert, sous les papes Jean XV en 986, et Grégoire V en 996, qui lui donnèrent des témoignages de leur estime. Ses contemporains avaient la plus haute idée de ses lumières et de son érudition. Fulbert de Char-

tres l'appelle, dans une de ses épîtres : *Summæ philosophiæ Abbas, et omni divinâ et sæculari auctoritate totius Franciæ magister famosissimus.* Ses principaux ouvrages sont : I. des lettres qu'on trouve à la suite du *Codex Canonum vetus*, Paris, 1687 ; ces lettres sont au nombre de quatorze ; la treizième n'est pas d'Abbon, mais d'Albert, abbé de Mici. La dixième est un traité philosophique du serment ; c'est la plus curieuse et la mieux écrite ; II. l'*Apologétique* d'Abbon contre Arnulphe, évêque d'Orléans, qu'on trouve à la suite de ses lettres ; III. un *Recueil de Canons*, adressé aux rois Hugues et Robert son fils, que le P. Mabillon a inséré dans les *Analecta*, tom. 2 ; IV. un *Recueil de Sentences* de la Bible et des pères, publié avec des notes par D. Mabillon ; V. *Abrégé des Vies de* 91 *Papes*, tiré de l'histoire d'Anastase le bibliothécaire ; Mayence, 1602, in-4°. quoique le titre annonce l'abrégé de l'histoire de 91 papes, le manuscrit sur lequel l'ouvrage a été imprimé par les soins du P. Busée, ne parle que de 87, et finit à Grégoire II, successeur de Constantin ; à la suite de cet ouvrage on trouve celui de Luitprand, diacre de Pavie, sur la même matière ; VI. quelques Lettres dispersées dans diverses collections, entre autres dans le tom. 1er. des *Miscellanea* de Baluze ; Paris, 1678, in-8°. Aimoin, disciple d'Abbon, a écrit la vie de son maître, et y a inséré quelques fragments de ses écrits. On trouve le tout dans le tom. 8e. des *Acta sanctorum Ordinis sancti Benedicti.* R—T.

ABBOT (GEORGE), archevêque protestant de Cantorbéry, célèbre dans un temps où les controverses religieuses, mêlées partout aux querelles politiques, commençaient à remuer vivement l'Angleterre. Né en 1562, d'un tisserand, à Quilford, dans le comté de Surrey, élevé successivement dans l'école de sa ville natale, qui avait pour fondateur Edouard VI, puis dans le collége de Bailleul à Oxford, il était docteur en théologie et l'un des plus fameux prédicateurs de l'église anglicane, lorsque le roi Jacques I, après l'avoir fait doyen de Winchester en 1599, le nomma en 1604 un des huit théologiens chargés par ce prince de traduire le Nouveau Testament. Elu en 1605, pour la troisième fois, vice-chancelier de l'université d'Oxford, Abbot, perdit, en 1608, dans la personne de celui qui en était chancelier, le plus puissant et le plus chéri de ses protecteurs, Thomas Sackville, comte de Dorset, grand trésorier d'Angleterre. Il trouva sur-le-champ un nouvel appui dans le trésorier d'Ecosse, George Hume, comte de Dunbar, qui le sollicita d'être son chapelain, et l'emmena à Edimbourg, où ce lord avait à remplir depuis deux ans la pénible mission de réunir le *kirk*, ou la congrégation d'Ecosse, avec le *church* ou l'église d'Angleterre. Le roi cruellement vexé par l'esprit et le pouvoir du presbytérianisme dans ces contrées, attachait la plus grande importance à y rétablir l'épiscopat. Déjà le comte de Dunbar semblait y avoir remporté un grand avantage, en obtenant de l'assemblée générale un acte qui ordonnait la restitution de tous les biens des évêques et de leurs siéges. Mais les zélés du parti venaient de faire éclater une résistance nouvelle et si vigoureuse, que loin d'espérer de gagner encore du terrain sur eux, on craignait de perdre tout celui que l'on avait tenu pour acquis. Lord Dunbar s'abandonna aux conseils d'Abbot, et toute cette résistance fut

domptée, toute opposition abattue par l'esprit, l'habileté, et surtout la modération d'Abbot; modération, au reste, qui lui coûtait peu quand il mesurait les droits de l'épiscopat, et qu'il oubliait complètement lorsqu'il se ralliait avec les presbytériens à la haine du papisme. Quoi qu'il en soit, il servit peut-être mieux la cause des évêques par son indifférence, qu'il ne l'eût fait par son zèle. Le résultat de sa négociation fut un acte émané du *kirk* et ratifié par le parlement écossais, portant: « qu'au roi seul ap-
» partiendrait la convocation des as-
» semblées générales et le droit d'en
» nommer le modérateur; que les
» évêques ou leurs députés seraient
» modérateurs nés et perpétuels de
» tous les synodes diocésains; que
» personne ne pourrait être ni ex-
» communié ni absous sans leur ap-
» probation; que ce serait eux qui
» présenteraient à tous les bénéfices,
» dont aucun ministre de l'Evangile
» ne serait susceptible, sans avoir
» prêté le serment de suprématie et
» d'obéissance canonique; qu'enfin la
» visite du diocèse serait partout une
» fonction attribuée exclusivement
» aux évêques ou à leurs délégués,
» et qu'aucun conciliabule ne pour-
» rait se tenir, aucune réunion se
» former pour *exercer, prophétiser*,
» etc., sans avoir pour modérateur
» l'évêque du territoire sur lequel on
» s'assemblerait. » Ce succès inespéré et toute la conduite d'Abbot en Ecosse, plurent tellement à Jacques I[er]., qu'il résolut de ne plus rien décider en pareille matière, sans avoir consulté le chapelain de lord Dunbar. A quelque temps de là, ce prince convoqua une assemblée du clergé, pour qu'elle eût à prononcer: *Si le roi d'Angleterre pouvait légitimement secourir les états généraux de Hollande contre le roi d'Espagne?* Abbot était membre de cette assemblée, et l'un de ceux qui se faisaient le plus écouter. Jacques fut mécontent des opinions. Il ne savait comment se mettre d'accord avec lui-même. Outré dans sa théorie sur le *droit divin des rois*, et voulant dans la pratique secourir des sujets révoltés contre le leur, il reprochait tour à tour à son clergé de soutenir trop la *royauté de fait*, et trop la *royauté de droit*. Il avait proposé des questions, et il trouvait mauvais qu'on les examinât avant de les décider, dût-on les décider pour lui en définitif. De ces perplexités intérieures et de ces contradictions ouvertes sortit une lettre écrite par le roi Jacques au docteur Abbot; lettre peu connue hors de l'Angleterre, qui, même dans ce pays, n'a vu le jour que long-temps après la mort des personnages intéressés, mais dont l'authenticité est incontestable, et qui, par son étonnante singularité, ne peut manquer d'exciter l'attention de nos lecteurs. Elle était ainsi conçue. — « Bon docteur Abbot, je ne puis
» m'empêcher de vous faire savoir le
» jugement que je porte sur la con-
» duite de votre assemblée. J'y suis
» doublement intéressé, et comme
» roi sur le trône (*rex in solio*), et
» comme une ouaille du troupeau
» dans l'église (*unus gregis in ec-*
» *clesiâ*). Tout ce que vous et vos
» confrères avez débité d'un *roi de*
» *fait* (expression, je suis bien aise
» de vous le dire, à laquelle se ré-
» duisent toutes celles employées
» dans vos canons) ne me regarde en
» rien. Je suis l'héritier direct et im-
» médiat. La couronne m'appartient
» par tous les droits que vous pouvez
» articuler, le seul droit de conquête
» excepté. Enfin, mon avocat général
» vous a suffisamment expliqué ma

» pensée tant sur la royauté en elle-» même, que sur l'espèce de royauté » qui réside en ma personne; et je » dois vous croire tous de son avis, » puisque le langage qu'il vous par-» lait en mon nom n'a été contredit » par aucun de vous. Mais ce dont je » pense que vous êtes tous bien po-» sitivement instruits, c'est que mon » seul motif, en vous convoquant, a » été de vous faire prononcer jus-» qu'à quel point, dans votre opinion, » un roi chrétien et protestant peut » aider une nation voisine à secouer » le joug de son souverain naturel, » pour cause d'oppression, de ty-» rannie, ou de tout autre grief, de » quelque nom qu'il vous plaise de » le qualifier. Du temps de la feue » reine, ce royaume se crut parfaite-» ment libre d'aider de ses conseils » et de ses armes la cause de la Hol-» lande, et aucun de votre robe ne » m'a jamais dit que personne s'en » fût fait un scrupule. C'est seulement » depuis mon arrivée en Angleterre, » que quelques-uns d'entre vous ont, » comme vous ne l'ignorez pas, élevé » quelques difficultés à cet égard; et » quoique j'aie souvent manifesté ce » que je pensais du droit des rois sur » leurs sujets, particulièrement au » mois de mai dernier, dans la » chambre étoilée, à l'occasion du » pamphlet de Hale, cependant je » n'ai jamais fait mention de ces » nouveaux scrupules, jusqu'au mo-» ment où je m'y suis vu forcé par » les affaires de Hollande et d'Es-» pagne. Le fait est que tous mes » voisins me pressent de concourir à » un traité entre cette Espagne et » cette Hollande. Notre honneur na-» tional ne souffrira certainement pas » que les Hollandais soient abandon-» nés, surtout après tant de trésors » et de sang prodigués en leur faveur. » Je me suis donc déterminé à con-» voquer tout mon clergé, non pas » tant pour satisfaire ma propre » conscience, qui est en pleine sécu-» rité, que pour démontrer à tout ce » qui nous environne que j'ai pu, en » toute justice, épouser aujourd'hui » la cause hollandaise. Je n'avais au-» cun besoin réel de cette convoca-» tion, et vous me forcez à vous » dire que je voudrais n'y avoir ja-» mais songé. Vous avez fouillé trop » avant dans ces *mystères de l'em-» pire*, dont tous les rois se ré-» servent à eux seuls de connaître. » Vous aurez beau désormais profes-» ser aversion pour la doctrine qui » fait Dieu l'auteur du péché; vous » l'avez frisée de très près, vous avez » bronché sur le bord de l'abîme, en » disant, à propos de la question ac-» tuelle, que *même l'autorité d'un » tyran est l'autorité de Dieu, et » doit être représentée comme telle.* » Si le roi d'Espagne allait en reve-» nir à réclamer encore son vieux » droit pontifical sur mes états, je » vois qu'il me faudrait chercher » d'autres défenseurs que vous contre » ses prétentions; car vous avez » prononcé d'avance, que s'il était » vainqueur, son autorité devien-» drait celle de Dieu. Je n'ai pas le » temps, monsieur le docteur, de » vous en dire davantage sur cette con-» troverse de théorie. Mes ordres vous » seront notifiés incessamment par » mon avocat général. Jusque-là, si » vous m'en croyez, vous ne mettrez » plus rien du vôtre dans cette dis-» cussion. C'est une arme à double » tranchant, ou plutôt c'est cette lance » qui guérissait d'un côté, mais qui » blessait de l'autre. Sur ce, bon » docteur Abbot, je vous recommande » à la protection de Dieu, et demeure » toujours votre bon ami, JACQUES.

» Roi. » Après avoir cité en entier cette lettre, qui, pour le plus grand nombre des lecteurs, est la circonstance la plus intéressante de la vie d'Abbot, il nous suffira de dire qu'ayant passé rapidement par les évêchés de Lichfield et de Londres, il fut fait archevêque de Cantorbéry à la mort de Baucroft, en 1610; qu'on le vit d'abord jouir tout à la fois d'une grande faveur et d'une popularité extrême; que les amis de la paix aimèrent son esprit conciliant; que les presbytériens comptèrent au moins sur son indulgence; que le clergé anglican lui reprocha d'ensevelir sa primatie, et que les philosophes le louèrent d'être si peu altéré de pouvoir. Il paya cependant le tribut à l'esprit de corps, en defendant avec plus de vivacité qu'on ne s'y serait attendu, l'existence de la haute-cour de commission, même contre les injonctions du célèbre lord Cook : mais on le vit conserver toute la pureté incorruptible, toute la noble fermeté de son ministère, en s'opposant jusqu'à la fin au divorce du comte et de la comtesse d'Essex, si ardemment et si indiscrètement poursuivi par le roi. La dissolution du mariage prononcée à la pluralité seulement de deux voix, l'archevêque de Cantorbery fut à la tête des membres de la commission, qui protestèrent contre le jugement. Moins intéressant, lorsqu'avec un fanatisme puéril il cherchait à soulever tout le clergé contre une proclamation royale qui permettait les récréations innocentes pendant une partie du dimanche; bon calviniste plutôt que bon politique, lorsqu'il travaillait à enflammer Jacques Ier. pour le projet d'établir son gendre, l'électeur Palatin, sur le trône de Bohême; plus digne de compassion que de haine quand il voyait dans cette chimère l'*accomplissement des prophéties de S. Jean, et le pouvoir de* LA BETE, c'est-à-dire du pape, *tombant pièce par pièce, selon la parole de Dieu*, il s'attira de nombreux ennemis qui crièrent *au scandale!* et *à la déchéance!* lorsque, peu de temps après cette dernière discussion, il eut le malheur de tuer à la chasse un des gardes de lord Zouch. Il lui fallut obtenir le pardon et la réhabilitation du roi qui les lui accorda emphatiquement, en disant qu'*un ange eût pu pécher de cette manière.* Cet événement le plongea dans une mélancolie qui aggrava d'autres infirmités. Il put encore recevoir les derniers soupirs de Jacques Ier., et couronner le fils qui lui succédait. Mais alors il se trouva en butte à des inimitiés terribles, celle du duc de Buckingham, le plus haineux, le moins généreux des hommes puissants, et celle de l'évêque Laud, aussi suspect de papisme que l'archevêque l'était de calvinisme. La première occasion que le primat d'Angleterre donna au ministre favori de lui faire éprouver sa malveillance, fut encore une circonstance glorieuse pour Abbot. Il était en quelque sorte le précurseur de Hampden. Une proclamation royale avait été publiée pour lever, sous le nom d'emprunt, un subside excusé par l'exemple, mais non autorisé par la loi. Un ecclésiastique de cour avait prêché en faveur de l'emprunt. Le primat reçut de Buckingham un ordre du roi, qui lui enjoignait d'autoriser de sa signature l'impression de ce discours : il s'y refusa; et comme en Angleterre on exilait encore à cette époque, il fut relégué à sa maison de campagne, près de Cantorbéry, et l'exercice de sa primatie mis en commission. Il fallut bientôt convoquer un Parlement, et rendre à la

chambre des pairs son premier membre, à Cantorbéry son archevêque, à l'Angleterre son primat. La cour s'en vengea, en faisant baptiser le prince de Galles par l'évêque de Londres. Abbot succomba enfin sous le poids des années, des infirmités et de toutes ces petites vexations; il mourut le 5 août 1633, âgé de 71 ans, laissant deux réputations bien différentes, selon les diverses églises et les divers partis qui le jugeaient. On peut voir ce qu'en ont écrit Heylin, Fuller, Aubrey, Wellwood, Clarendon. Ce dernier a été bien sévère dans son jugement; n'a-t-il été que sévère? A en croire ce noble auteur, *tout le christianisme d'Abbot consistait à détester et avilir la papauté. Dans ce genre, plus on lui montrait de fureur, et plus on lui inspirait d'estime. Peu versé dans les études de l'ancienne et solide théologie, aveuglément livré à la doctrine de Calvin, il avait fait de sa maison une espèce de sanctuaire pour les chefs les plus éminents de ce parti de factieux, et il mourut laissant à son successeur une tâche difficile, celle de réformer et de ramener à l'ordre une église que sa longue négligence avait remplie de ministres faibles, et plus encore de ministres vils.* Quant aux ouvrages nombreux de l'archevêque Abbot, on ne peut guère citer aujourd'hui que sa *traduction du Nouveau Testament*, son *Histoire des massacres de la Valteline*, insérée à la fin du 3e. vol. des *Actes et Monuments de l'église gallicane*, 1631, in-fol.; ses *Mémoires et Discours sur la proposition du divorce du comte et de la comtesse d'Essex*. Tous ces ouvrages sont en anglais. L—T—L.

II. ABBOT (Robert), frère aîné du précédent, né, instruit, formé dans la même ville, dans la même université, et pour le même état que lui; comme lui, célèbre de bonne heure par ses sermons; comme lui, élevé par son mérite à la dignité épiscopale; comme lui, calviniste dans le cœur, plus modéré cependant que son frère, mais plus modéré surtout que Holland et Humphri, ses prédécesseurs dans la chaire de théologie d'Oxford. Ce fut en 1612, et âgé de 52 ans, que Robert Abbot fut nommé par Jacques Ier., professeur royal de cette chaire. Dès l'année 1597 ce prince l'avait fait son chapelain; il avait tenu à honneur de s'associer à un théologien si éloquent; et l'imprimerie royale avait mis au jour, dans un même volume, la *Démonstration* du docteur *sur l'Ante-Christ*, et le *Commentaire* du monarque *sur l'Apocalypse*. La faveur d'un de ces deux théologiens devait nécessairement porter l'autre aux premiers honneurs de sa profession. Un sermon de Robert Abbot, prêché par hasard devant Jean Stanhope, avait valu au prédicateur, encore tout jeune, en 1583, le riche bénéfice de Bingham, qui était à la nomination du noble auditeur. Des lectures publiques qui n'étaient pas sans dessein, et qui avaient pour objet de défendre le pouvoir suprême des rois contre Bellarmin et Suarès, valurent au docteur consommé l'évêché de Salisbury. Il en fut pourvu par le roi, et en reçut la consécration des mains de son frère, l'archevêque de Cantorbéry, le 3 décembre 1615. Tous les écrivains s'accordent à louer l'assiduité, le zèle, la libéralité qu'il porta constamment dans l'exercice de ses fonctions pendant deux ans qu'il occupa ce siége. Une maladie cruelle (la pierre), suite de sa trop grande application à l'étude, vint l'enlever à ses amis et à son diocèse, le 2 mars

17, âgé seulement de 57 ans. ... son frère lui survécut 16 ans. ... avaient les mêmes talents et les ... opinions, ils étaient d'une ... fort différente. Leurs con... porains citaient avec complaisance ... *sourire* de Robert, et avec une ... de crainte le *sourcil* de George ... bot. Robert s'était marié deux fois, ... grand déplaisir de George. Il ... mourut laissant un fils, et une fille ... mariée au chevalier Nathaniel Brent. ... laissait aussi une grande quantité ... d'ouvrages, prisés dans le temps où ... furent composés, mais qui devaient ... bientôt s'enfoncer dans le fleuve de ... l'oubli. A peine la *Défense du pou... voir souverain des rois*, 1619, in-4°., ... en latin, a-t-elle surnagé. Quant au ... *Miroir des subtilités papistes*, 1594, ... in-4°., en anglais; à la *Démonstra... tion de l'Ante-Christ*, en latin, 1603, ... in-4°., 1608, in-8°.; à l'*Antilogia*, ... en latin, 1613, in-4°.; à la *Défense ... du catholicisme réformé de Guil... laume Perkins, contre l'anti-catho... licisme bâtard de Guillaume Bishop, ... prêtre de séminaires*, 3 parties (en ... anglais), 1606 et 1607, in-4°., réunies ... et réimprimées en 1611 in-4°. etc., etc., ... ce sont autant d'écrits qu'on ne cite ... plus que pour la bizarrerie de leurs ... titres. On en trouve la liste dans le ... tom. 16e. des *Mémoires de Nicéron*.

L—T—L.

ABBRACCIAVACCA MEO, de ... Pistoie, poète italien du 13e. siècle, ... était contemporain de Fra Guitone, ... et ses vers, écrits dans un jargon com... posé d'italien, de français et de pro... vençal, contribuèrent dans ces pre... miers temps à enrichir la langue tos... cane. On a conservé de lui un sonnet ... dialogué entre le Poète et l'Amour. ... Crescimbeni l'a imprimé dans le 3e. ... vol. de son *Histoire de la Poésie vul... gaire*, p. 58.

G—É.

ABBT (THOMAS), naquit, le 25 novembre 1738, à Ulm, où son père s'était retiré après avoir exercé le métier de perruquier. Son goût pour l'instruction commença à se développer dans sa ville natale; et ce fut là qu'il fit paraître en 1751 sa première dissertation de *Historia vitæ magistra*. Il y soutint encore deux thèses, l'une sur les *miroirs ardents*, l'autre sur la *rétrocession miraculeuse de l'ombre d'Achaz*. En 1756 il alla à l'université de Halle, où il fut distingué par le professeur Baumgarten, qui lui donna un logement dans sa maison. Abbt publia une thèse *De Extasi*; il dirigea ses études vers la philosophie et les mathématiques; et dès 1758, où il reçut le grade de maître-ès-arts, il en fit son occupation principale, abandonnant la théologie, à laquelle il s'était d'abord destiné. En 1760 il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie à l'université de Francfort-sur-l'Oder; ce fut là qu'au milieu du tumulte de la guerre, il parvint à faire sortir ses concitoyens de leur découragement, en composant son ouvrage intitulé: *De la Mort pour la patrie*. L'année suivante il passa six mois à Berlin, et alla occuper la chaire de professeur de mathématiques à l'université de Rinteln en Westphalie; mais dégoûté bientôt de la vie académique, il étudia le droit, afin de pouvoir occuper un emploi civil. En 1763 il voyagea dans l'Allemagne méridionale, la Suisse et une partie de la France; il revint à Rinteln à la fin de la même année, et y publia l'année suivante l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, et qui est intitulé: *Du Mérite*. Ce livre, réimprimé trois fois dans la même ville, 1767, 1772, 1790, est rempli de sentiments élevés, d'observations fines; on y trouve une bonne philoso-

phie pratique ; il est très différent du *Traité du vrai mérite*, de Lemaître de Claville, ouvrage médiocre et superficiel qu'Abbt ne connaissait pas. Celui d'Abbt a été traduit en français par M. Dubois, ancien préfet du Gard. Cette traduction porte le titre de Berlin, 1780, in-8°. ; elle est peu estimée. Cet écrit valut à Abbt, en 1765, la place de conseiller de la cour, de la régence et du consistoire à Buchebourg, auprès du comte régnant de Schaumbourg-Lippe, qui l'honora d'une amitié particulière, dont il jouit peu de temps, car il mourut le 27 novembre 1766, âgé seulement de 28 ans. Le respectable prince fit enterrer son ami avec beaucoup de pompe dans sa propre chapelle, et plaça sur sa tombe une inscription touchante qu'il avait composée lui-même. Il était généralement aimé et estimé; on trouve dans ses productions tant de pénétration, d'imagination et d'esprit, qu'il est aisé de juger que, s'il avait vécu plus long-temps, il serait devenu un des meilleurs écrivains de l'Allemagne. Quoiqu'il ait été enlevé très jeune aux sciences, il est un de ceux qui ont le plus contribué à faire renaître le goût de la langue allemande, qui était tellement tombé, qu'avant Abbt et ses illustres amis, les Allemands découragés par la désastreuse guerre de 30 ans, n'écrivaient plus guère qu'en français et en latin. Il a composé, outre les deux écrits que nous avons cités, un assez grand nombre d'ouvrages en allemand ou en latin. Ses premiers écrits sont sur des matières théologiques ; il traita d'abord cette question : *si Moïse a été inhumé par Dieu*, Halle, 1757, in-4°.; il y soutient, contre l'opinion de plusieurs théologiens, que Moïse a été enterré par les hommes. Il publia ensuite une thèse pour prouver que *la confusion des langues n'a pas été une peine i[...] fligée au genre humain*, Halle, 17[...] in-4°. Une autre sur la *recherche de [la] vérité*, Halle, 1759, in-4°. Lorsq[u'il] se livra plus spécialement à la philo[so]phie il publia une thèse *sur la vé[ri]table manière d'étudier cette scien[ce]*, Halle, 1760, in-4°. Son *Traité [de] l'influence du beau sur les science[s]*, Rinteln, 1762, in-4°., avait po[ur] objet d'inviter à son cours de bell[es-]lettres. Il fit paraître ensuite son *Pr[o]gramme sur la difficulté de mesur[er] les facultés de l'ame*, Rinteln, 176[...] in-4°.; et son *Epître consolatoire [à] M. le docteur Schwarz, surinte[n]dant d'église, et professeur à Ri[n]teln*, 1763, in-8°. Son livre intitul[é] *Recherches sur les sentiments m[o]raux, traduites de l'allemand, [de] M. Moses* (Mendelssohn), Genèv[e,] 1763, in-12, fut revu par Bonnet ; i[l a] été réimprimé à Berlin en 1764, in-8[°.] C'est le seul ouvrage qu'Abbt ait éc[rit] en français. Son *Essai sur la vie [et] le caractère d'Alexandre Gottli[eb] Baumgarten*, Halle, 1765, in-8°., [a] paru d'abord dans les *Annonces litt[é]raires de Rinteln*, de l'année 176[...] L'ouvrage sans nom d'auteur qui [a] pour titre : *Nouvelle agréable [de] l'établissement prochain d'un trib[u]nal d'inquisition protestant, et d'[un] autodafé luthérien qui aura lieu [en] attendant en effigie*, est une sati[re] ingénieuse contre l'esprit de persécu[tion] qui animait alors plusieurs thé[o]logiens protestants; quoiqu'il porte [la] date d'Hambourg, 1766, in-8°., il [a] été réellement imprimé à Berlin. L[es] *Réflexions sur le plan des première[s] études d'un jeune homme de condi[tion]*, Leipsic et Berlin, 1767, in-8°. ont été composées en 1759, ma[is] elles n'ont été imprimées qu'après [la] mort d'Abbt, par les soins d'un majo[r] de troupes rhénanes. Il y en a eu un[e]

le édition à Berlin, 1780, in-8°.
'est aussi essayé dans le genre
toire; on a de lui un livre qui a
itre: *Fragment des événements
is anciens du genre humain*,
ne préface de Jean Pierre Mil-
alle, 1767, grand in-8°. C'est
mencement d'un abrégé d'his-
niverselle; Abbt ne l'ayant pas
né, M. Miller a publié après sa
ce qu'il en avait fait, en lui
nt le titre qu'on vient de lire;
*istoire du Portugal jusqu'à la
15e. siècle*; une *Vie de Baum-
t*. La *Traduction de la cons-
on de Catilina, par Salluste*,
agen, 1767, in-8°., est regar-
mme un de ses meilleurs ouvra-
lle a été publiée après la mort de
r, au profit de son père, mais
ais du comte de la Lippe. Il
une autre traduction allemande
lluste sous le nom d'Abbt, pu-
à Lemgow 1772, par Wagner
abruck; mais on prétend qu'il
eu aucune part. Ses *Œuvres
ses* ont été recueillies par M. Ni-
en 6 vol. qui ont paru à Stettin
Berlin, de 1768 à 1781, in-8°.
n a eu des contrefaçons à Reut-
, 1782, et à Francfort, 1783.
icolaï y a réuni plusieurs écrits
avaient pas encore été imprimés.
. et le 5e. tom. contiennent la cor-
ndance d'Abbt avec MM. Blum,
e, Gleim, Klotz, Moses Mendels-
, Nicolaï et autres; le troisième
si été imprimé séparément sous ce
: *Œuvres diverses de Th. Abbt,
artie, qui contient sa corres-
ance familière*, Berlin et Stettin
, in-8°. Ces œuvres complètes
tom. ont été réimprimées à Ber-
en 1790, in-8°. Outre les ouvra-
u'on vient de citer, il existe encore
ues petits Traités et Mémoires
ème auteur, insérés dans diffé-
rents recueils: dans le *Journal hebdomadaire allemand*, intitulé: le *Règne de la nature et des mœurs* (Halle, 1757 et suiv.), dans les *Annonces de Halle*, 1760, n°. 12, et dans la *Bibliothèque générale de l'Allemagne*; La liaison de Abbt avec Lessing, Moses Mendelssohn, et d'autres écrivains du premier ordre, l'avait engagé à devenir leur coopérateur, et, depuis 1760, il a eu beaucoup de part aux *Lettres concernant la littérature moderne*, journal célèbre, dont la publication a fait époque dans l'histoire littéraire de l'Allemagne; la 148e. lettre du 9e. volume est la première qui soit de lui. Ses lettres et ses mémoires, dans ce recueil, sont signés de la lettre B. La vie d'Abbt a été écrite en allemand par Frédéric Nicolaï, et publiée à Berlin, en 1767, in-4°., sous le titre de *Monument à la mémoire de M. Th. Abbt*. On en trouve un extrait dans la *Bibliothèque historique* de Gatterer, t. 6. A. L. M.

ABDALLAH, père de Mahomet, né en Arabie, était de la célèbre tribu des Coreïch, et fut plus distingué par sa beauté et la pureté de ses mœurs que par ses richesses. Abdel-Mothaleb son père, dont il avait mérité toute la tendresse, le chargea d'acheter pour leur stérile patrie les provisions dont elle manquait. Abdallah partit et s'avança jusqu'à Yatreb, (aujourd'hui Médyne) où il mourut, ne laissant, dit-on, pour héritage à son fils, âgé de deux mois, que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Selon les auteurs arabes, Abdallah fut recherché par une reine de Syrie, charmée de sa beauté et de ses vertus; mais il est évident que, pour donner quelque éclat à l'origine de leur prophète, ces auteurs ont environné l'histoire de son père d'autant de fables que celle de Mahomet lui-même. J—N.

ABDALLAH, oncle d'Aboûl-Abbâs Al-Saffâh, le premier des khalyfes-abbaçides, rendit de grands services à cette dynastie, par sa bravoure. Ce fut lui qui vainquit, à la bataille du Zâb, le khalyfe Mérouân, et renversa par cette victoire la dynastie des Ommiades (*V.* Mérouan). Mais il se déshonora par des cruautés envers les vaincus. Plusieurs princes de la maison des Ommiades étant venus auprès de lui, se fiant à son serment, Abdallah les invita à un grand festin, et lorsqu'ils furent rangés autour de la table, des assassins apostés les firent périr; aussitôt des tapis étendus sur leurs cadavres servirent de table aux meurtriers. Abdallah ne respecta pas même l'asyle des morts : il fit ouvrir à Damas les tombeaux des Ommiades, et le corps du khalyfe Hechâm ayant été trouvé intact, il le fit mettre en croix, brûler, et fit jeter ses cendres au vent. Après la mort d'Al-Saffah qui l'avait fait gouverneur de Syrie, Abdallah manifesta ses prétentions à la couronne, et se fit déclarer khalyfe: mais Mansoûr (*Voy.* ce nom), envoya contre lui Aboû-Moslem, qui le vainquit dans plusieurs combats, et le força de se retirer dans l'Irâc, où il fut tué en 138 de l'hég. (755 de J.-C.) J—n.

A'BDALLAH-BEN-YASYN, fondateur de la secte des *Morâbethoun* (Marabout ou Almoravides), habitait la ville de Néfis en Mésanrédeh : s'étant fait remarquer par sa piété et son intelligence, il fut choisi l'an 427 de l'hég. (1035 de J.-C.), pour instruire dans l'Islamisme Yahhya, roi du pays de Senhadjéh. Ce prince avait résigné la couronne à son fils, pour se vouer entièrement aux pratiques de la religion. Devenu le disciple d'A'bdallah, il l'accompagna dans le Senhadjéh, pour gagner les peuples au mahométisme. N'ayant pu d'abord y réussir, le maître et le disciple se retirèrent dans une île près de la côte. Le bruit de leur retraite et de leur piété leur attira bientôt une foule de prosélytes. A'bdallah leur expliquait le Coran et les dogmes de la religion musulmane. Touché de leur zèle, et voulant exprimer leur assiduité à fréquenter sa retraite, il les appela *Morâbethoun.* Il eut bientôt une petite armée et menaça d'employer la violence contre quiconque ne se convertirait point. La tribu de Djoudola fut la première qu'il attaqua les armes à la main, à la tête de 3000 *Morâbet.* Elle fut vaincue l'an 434 de l'hég. D'autres victoires lui soumirent bientôt toutes les tribus du Senhadjéh. Chaque nouveau prosélyte était purifié par cent coups de fouet, et s'obligeait à verser au trésor de l'armée les dîmes destinées à l'acquisition des armes et au paiement des troupes. La nouvelle secte s'étendit bientôt dans le Mesamedah, et jusque parmi les Nègres. Yahhya étant mort dans ces entrefaites, A'bdallah fit élire à sa place, en qualité d'émir, Yahhya-Ben-O'mar, de la tribu de Lamtouna, prince faible et qui n'avait que l'ombre de l'autorité, dont le rusé A'bdallah jouissait réellement. Il se rendit maître de Dara'a l'an 447 de l'hég., de Seldjel-Arâcah, de tout le pays voisin, et mit à la place de Ben-O'mar, qui venait de périr dans la guerre entreprise contre les nègres, l'émir Aboubekr-Ben-Omar. Sous ce nouveau prince la puissance d'A'bdallah n'eut presque plus de bornes dans cette partie de l'Afrique. Enfin, ayant porté ses armes contre les puissantes tribus de Barakaouâta, il fut tué dans une bataille rangée, l'an 451 de l'hég. (1059 de J.-C.). A'bdallah était plein de courage, habile à dissimuler, et il réunissait toutes les qualités nécessaires à un imposteur conquérant. B—r.

DALLAH-BEN-ZOBAIR, kha- e la Mekke. Les excès auxquels tait le khalyfe de Syrie, Yézyd, les descendants d'Aly, ayant osé les habitants de la Mekke, rent pour chef Abdallah-Ben-, qui se trouvait à la tête des ns de la maison de Hachem, née par Yézyd. Moawyah, père alyfe de Syrie, parlant à son fils actère de ses antagonistes, lui it: « Abdallah-Ben-Zobaïr est nme que vous devez le plus idre; il a un génie entreprenant pable de tout. Il vous attaquera la force du lion et la subtilité enard. » Abdallah ne tarda pas fier cette prédiction. Il se ren- Mekke; et, après la bataille de lah, dans laquelle Hoceïn, fils fut tué, les habitants de la Mekke Médyne, dont Abdallah s'était l'affection par son zèle religieux manières affables, le proclamè- halyfe, l'an 680, (62e. de l'heg.) uvelle de cet événement, Yézyd a vers Abdallah un officier avec lier d'argent, et l'ordre de lui e, s'il reconnaissait son autorité, rait en paix à la Mekke, mais rement on mettrait ce collier à u pour l'amener à Damas. Ab- refusa la proposition, et Yézyd ne armée qui d'abord pilla Mé- et ensuite assiégea Abdallah dans kke. Le siège fut poussé avec r; mais à la mort d'Yézyd l'ar- retourna à Damas, et Abdal- t laissé paisible possesseur du fât. Toutes les provinces le re- rent, à l'exception de la Syrie la Palestine; et il régna paisi- nt pendant neuf ans. Alors le fe Abdel-Melek, qui avait dé- tué Mosab, frère d'Abdallah, a contre lui-même le célèbre dj, son général. Abdallah vaincu se réfugia dans la Mekke, et soutint le siége pendant 7 mois avec une grande fermeté, quoiqu'il eût été abandonné par ses deux fils. Sa mère, âgée de 90 ans, ne cessa d'animer son courage et celui de ses soldats. A la fin, Abdallah, après s'être fortifié par un breuvage mêlé de musc qu'elle lui présenta, prit congé d'elle, et s'élança contre les ennemis. Il en tua un grand nombre de sa propre main; mais, obligé de faire retraite, il se plaça dans un endroit de la ville où l'on ne pouvait l'attaquer que de face, et continua de se défendre. Les assiégeants l'assaillirent à coups de pierres, et l'on dit que quand il sentit son sang couler le long de son visage, il récita ce vers d'un poète arabe: « Le sang de nos blessures ne » tombe pas sur nos épaules, mais sur » nos pieds. » Il succomba enfin, et sa tête fut coupée et portée à Abdel-Melek. Il était âgé de 72 ans. Les écrivains arabes vantent beaucoup le courage d'Abdallah; mais ils lui reprochent son extrême avarice, qui donna lieu à ce proverbe: « Avant Ab- » dallah on n'avait jamais vu d'homme » brave qui ne fût libéral. » On cite pour preuve de sa piété et de son attention à prier, qu'un jour, tandis qu'il s'acquittait de ce devoir, un pigeon se posa sur sa tête, et y resta long-temps sans qu'il s'en aperçût. La famille de Zobaïr, père d'Abdallah, passait pour être sujette à la folie, et n'était pas moins ennemie de celle d'Aly que des Ommiades. J—N.

ABDALLAH-IBN-CAIS-EL-FEZARY fut le premier musulman qui fit une descente en Sicile, où il avait été envoyé, vers l'an 46 de l'hég. (666-7 de J.-C.,) par Moawyah-Ben-Khodai, gouverneur de la partie orientale de la côte de Barbarie, pour les Arabes. Abdallah s'em-

para de plusieurs villes, fit un grand nombre de prisonniers, et s'en retourna chargé d'un riche butin, qu'il porta au khalyfe Moawyah. J—N.

ABDALLATIF (ABDÈL-LATHYF), historien arabe, naquit à Baghdâd en 557 de l'hégire (1161 de J.-C.). Son père le fit instruire dans toutes les sciences que l'on enseignait alors dans cette ville. Abdallatif dirigea d'abord ses études vers la médecine qu'il professa jusqu'en 581 (1185). A cette époque il quitta Baghdâd et vint habiter successivement Moussoul, Damas, et enfin Jérusalem, d'où il se rendit au camp de Saladin. Il s'y lia d'amitié avec le visir Bohadin, qui jouissait de toute la faveur du sulthan. L'Égypte avait depuis long-temps attiré son attention : il désirait ardemment parcourir cette antique contrée et connaître les hommes fameux qui y florissaient. Bohadin l'y fit précéder de lettres de recommandation, et il y fut très bien accueilli. Au retour de ce voyage, il alla auprès de Saladin : ce prince, ami des lettres, lui assigna une pension sur son trésor à Damas, qu'Abdallatif allait habiter. Au bout de quelques années, il voulut s'acquitter du pèlerinage de la Mekke, et revoir Baghdâd sa patrie. Mais la mort le surprit dans ce voyage le 12 de moharrem 629 de l'hég. (9 novembre 1231). Parmi les nombreux ouvrages composés par Abdallatif, deux l'ont placé au rang des plus grands historiens de l'orient. Le premier, qui est perdu pour l'Europe, était une *Description de l'Égypte*, divisée en 13 livres, où l'auteur avait rassemblé non seulement ce qu'il avait vu, mais encore tout ce que les anciens historiens avaient dit sur cette contrée; l'autre, qui est intitulé : *Instructions et Réflexions sur les objets et les événements vus en Égypte*, se divise en deux parties : la première traite de la situation et du climat de l'Égypte, de ses plantes, de ses animaux, des monuments antiques, des édifices, navires, et des différentes espèces de nourriture; la seconde traite du Nil et de ses particularités, et enfin de l'horrible famine qui affligea l'Égypte en 1200 et 1201. L'exactitude de ses descriptions, et le soin avec lequel il relève les erreurs de ses devanciers décèlent l'homme non moins érudit qu'observateur. Pococke le fils fut le premier qui s'occupa de traduire en latin ce précieux ouvrage; mais la mort l'empêcha de l'achever. Hyde et Hunt y travaillèrent ensuite; mais ce projet resta encore sans exécution. Enfin, un savant anglais, M. White, sur le point d'en donner le texte qu'il avait fait imprimer, céda l'édition entière à M. Paulus, qui l'a publiée à Tubingue. M. Whal en a donné à Hale en 1790, une traduction allemande et M. White, en 1800, a fait réimprimer à Oxford le texte, avec la traduction latine de Pococke, revue, continuée et enrichie de notes. Mais ces traducteurs avaient encore laissé beaucoup à désirer. M. Silvestre de Sacy en a fait une traduction française, à laquelle il a joint des notes, et qui a paru en 1810. J—N.

ABDAS, évêque persan, vivait au commencement du 5e. siècle, sous le règne d'Isdegerde. Un évêque de Mésopotamie, nommé Marathas, ayant été envoyé à ce roi par Théodose-le-Jeune, obtint que le christianisme serait protégé en Perse, et consacra Abdas évêque de ce pays. Le bonheur facile qu'ils eurent de guérir le roi qui se croyait possédé, augmenta encore leur crédit; mais, en 421, Isdegerde étant mort, et son fils Varane V lui ayant succédé, Abdas, par un zèle inconsidéré, détruisit un temple d

...ateurs de Zoroastre, adorateurs ...u feu. Les mages se plaignirent au ...i, qui, à l'exemple de son père, ...ait jusque-là traité les chrétiens ...ec bienveillance. Ce prince se con-...nta d'abord de réprimander Abdas, ...de lui ordonner de faire rebâtir le ...mple : il ajouta toutefois que, si Ab-...s lui désobéissait, il ferait démolir ...s églises chrétiennes. Le refus d'Ab-...s, et l'indignation du peuple, excité ...r les mages, portèrent Varane à ...écuter sa menace. Alors commença ...e persécution dont Abdas fut la pre-...ière victime, et l'on pourrait dire le ...remier martyr, si sa conduite, cause ...e tant de malheurs, n'eût pas été ...excusable. Les chrétiens de la classe ...ommune furent abandonnés aux ...ages, et traités avec la plus cruelle ri-...ueur. On épargna la vie des hommes ...iches et puissants, dans l'espoir qu'ils ...eviendraient adorateurs du feu ; mais ...n leur fit subir les plus pénibles hu-...iliations. On leur ôta leurs charges et ...urs biens. Hormisdas, entre autres, ...ui était de l'illustre famille d'Ache-...ène, fut réduit à garder des cha-...eaux : un autre seigneur eut la dou-...eur de se voir enlever sa femme, qui ...ut donnée à l'un de ses esclaves. Les ...hrétiens implorèrent contre cette per-...écution les secours de Théodose-le-...eune, et il s'ensuivit entre les sujets ...e ce prince et les Persans une guerre ...ongue et sanglante, où les haines reli-...gieuses se joignirent aux haines natio-...nales. Les Grecs finirent par avoir l'a-...vantage; mais trente années suffirent ...à peine pour éteindre ces fureurs.

D—T.

ABDEL-AZYZ, second vice-roi arabe d'Espagne, fils de Mouça, lieu-tenant du khalyfe Wésid Ier., secon-da son père dans la conquête de l'Es-pagne, et s'empara lui-même, l'an 713 de J.-C., des provinces de Jaën, de Murcie et de Grenade. L'année sui-vante, il livra bataille dans les plaines de Carthagène au comte Théodomire, prince du sang royal des Goths, le vainquit, et, par un traité, se mit en possession des principales villes de cette province ; il assiégea ensuite Tarragone, dont la prise acheva la conquête de la péninsule. Mouça ayant été rappelé à Damas, laissa à son fils le titre de vice-roi, qui lui fut confirmé par le khalyfe Soleïman. Abdel-Azyz fit de nou-velles conquêtes; il envoya un de ses lieutenants à la tête d'une armée qui pénétra en France, et, voulant affer-mir son autorité, il fit venir d'Afrique un grand nombre d'Arabes auxquels il distribua des terres. Il adoucit le sort des chrétiens qui s'étaient soumis, releva les villes détruites, en construi-sit de nouvelles, et fixa sa résidence à Séville. Mais la passion que lui inspi-ra la reine Egilone, veuve de Rode-ric, dernier roi des Goths, lui fit per-dre en peu de temps le fruit de ses talents et de ses vertus guerrières. Cette princesse ambitieuse lui persuada de se faire proclamer roi, et lui mit, dit-on, elle-même la couronne sur la tête, ce qui indigna tellement les principaux officiers de l'armée, qu'ils le massacrèrent. Les historiens arabes rapportent autrement sa mort : ils as-surent qu'Abdel-Azyz, ayant appris la disgrâce de son père Mouça, ne voulut plus reconnaître l'autorité du khalyfe Soleïman, et que ce prince irrité char-gea secrètement cinq Arabes de se rendre en Espagne pour l'assassiner. Les émissaires du khalyfe choisirent le jour où Abdel-Azyz devait faire la prière dans une mosquée située dans les prai-ries de Séville. A peine avait-il lu le premier chapitre du Coran, qu'ils se jetèrent sur lui, et l'égorgèrent, l'an 717 de J.-C. (*Voy.* MOUÇA).

B—P.

ABDEL-AZYZ, prince des Wahabis, fils d'Ebn-Sehoud, lui succéda vers la fin du 18e. siècle, dans l'autorité souveraine chez les Mahométans réformés. Ne manquant ni de courage ni d'adresse, il profita du zèle des nouveaux sectaires pour achever de soumettre le reste des tribus qui n'avaient pas encore plié sous le wahabisme, amassa des trésors immenses et se vit maître d'une grande nation toute composée de soldats. La puissance toujours croissante des Wahabis ayant donné de l'inquiétude à la Porte, elle ordonna en 1801, au pacha de Baghdâd, d'aller les attaquer. A l'approche des Turcs, les Wahabis abandonnèrent leurs foyers. Abdel-Azyz, obligé de prendre la fuite, eut recours à la ruse, et les Turcs, trompés par ses négociations et séduits par ses présents, retournèrent à Baghdâd; ce qui lui donna le temps de rassembler son armée, pour se signaler bientôt par la prise imprévue d'Iman-Hussein, ville importante qui renfermait le tombeau du fils d'Ali; et peu de temps après par celle de la Mekke. Mais au milieu de ces triomphes il fut poignardé pendant qu'il était en prière, le 13 nov. 1803, par un Persan qui s'était fait *Wahabis* pour l'immoler à sa vengeance. Abdel-Azyz laissa un fils nommé Sehoud, qui lui succéda par le suffrage unanime de sa nation, et sut maintenir parmi ses sectaires le fanatisme religieux et le désir des conquêtes. (*Voy.* SEICK-MAHMOUD.) B—P.

ABDEL-CADIR-BEN-MOHAMMED, originaire de Médyne et natif de Djézyréh, est auteur d'un Traité arabe sur le café, écrit vers la fin du 10e. siècle de l'hégire (16e. de J.-C.). M. Silvestre de Sacy en a publié un extrait curieux dans sa *Chrestomathie arabe.* J—N.

ABDEL-CAHER-ABOU-BACHAR, grammairien arabe, natif Rey, et mort en 471 de l'hég. (10 de J.-C.). Le plus connu de ses vrages est celui qu'il a intitulé *A'w mil* ou *Traité des particules.* Er nius l'a traduit en latin, et il a été primé à Leyde avec la grammaire d *Djéroumyyah* en 1617. M. Baill professeur d'arabe à Calcutta, en donné une nouvelle édition en ce ville en 1802; et il a été imprim Scutari, en 1805, un Comment sur le même ouvrage. Abdel-Caher en outre auteur d'un traité de rhé rique et d'éloquence, et d'un abr du dictionnaire arabe de Djéwhary J—N.

ABDEL-MELEK, 5me. khal ommiade de Damas, succéda à M wan Ier., son père, au mois de madhân, 65 de l'hég. (avril 685 J.-C.). Avant son élévation au trôn il étudiait le droit; mais ayant app la mort de Merwan, il referma Coran qu'il lisait, en disant: « Am » c'est le dernier entretien que no » aurons ensemble. » Il signala première année de son règne p une démarche aussi habile que n cessaire. L'empire qu'exerçait Abd lah à la Mekke empêchait les M sulmans de la Syrie et des provinc soumises à Abdel-Mélek de s'acquitt du pèlerinage, et les plus zélés déser taient son empire pour se livrer leur dévotion dans les lieux où r gnait Abdallah. Abdel-Mélek, pou remédier à cet inconvénient, se rend à Jérusalem, en aggrandit le temp et voulut qu'on s'acquittât du péler nage dans cette ville. Il fit ensuit rentrer dans le devoir tous les petit gouverneurs de Syrie; mais il luttai avec peine contre les troupes de l'em pereur Justinien II (*voy.* ce nom) qui lui accorda enfin la paix, à con dition qu'il lui donnerait chaque jou

000 pièces d'or, un esclave et n cheval arabe. Ce traité permit au halyfe de marcher contre Mossab, frère d'Abdallah-Ben-Zobaïr, qui s'était emparé de l'Irac; mais à peine fut-il sorti de Damas, que le gouverneur qu'il y avait laissé se révolta. Abdel-Melek fut forcé de revenir sur ses pas pour lui livrer bataille : il le tua, et rentra triomphant dans sa capitale. Enfin en 71 de l'hég., il se dirigea de nouveau contre Mossab, le rencontra sur les bords du Tigre, le vainquit, le tua et reçut le serment de fidélité de ses troupes. Abdel-Mélek était dans le château de Coufah lorsqu'on lui apporta la tête de Mossab : « C'est dans ce château, lui dit un vieux » officier, que j'ai vu apporter à Obeid'Allah la tête de Hocéïn, celle d'Obeid'Allah à Mokhtar, celle de Mokhtar à Mossab, maintenant on vous » apporte celle de Mossab.» Abdel-Mélek fut si profondément affecté de cette remarque, qu'il quitta le château sur-le-champ, et ordonna qu'on le démolit. Cette victoire rendit Abdel-Mélek maître de l'Irac. Sa puissance était déjà établie en Syrie, en Egypte et dans la partie de l'Afrique soumise alors aux Arabes. Mais une partie de l'Arabie obéissait encore à Abdallah-Ben-Zobaïr. La même année, Abdel-Melek envoya pour le réduire le célèbre Hedjadj-Ben-Yoùsoûf. (*Voy.* ce nom). Ce général vint mettre le siége devant la Mekke, et Abdallah ayant péri, il s'en rendit maître le 18 de djoumady 1er., 71 de l'hég. Abdel-Mélek obtint encore d'autres succès par ses lieutenants dans l'Arménie et la Mésopotamie, mais la faction des Alides s'étant accrue dans cette dernière contrée, Hedjadj n'y eut pas tout l'avantage qu'on attendait de son habileté : plusieurs fois ses troupes furent vaincues, et peu s'en fallut que Koùfah ne tombât au pouvoir des rebelles. La mort de Chebyb, leur chef, mit fin à cette guerre en 82 (de l'hég.). Adbel-Rahmân, lieutenant d'Hedjadj, s'étant révolté peu de temps après, Abdel-Mélek se joignit à son général; mais leurs armées réunies furent complètement battues et Abdel-Rahmân se rendit maître de Bassorah et de Koùfah. Les deux partis se préparèrent à une seconde bataille, et pendant 100 jours qu'ils se harcelèrent, il se livra 81 combats. Enfin Hedjadj mit en fuite Abdel-Rahmân et le força à se réfugier à Sahanah, où il fut pris par le gouverneur qui y commandait pour Abdel-Melek. Ces troubles furent les derniers qui agitèrent le règne de ce prince jusqu'à sa mort, arrivée en chawâl, 86 de l'hég. (décembre-octobre 705): il avait régné 21 ans et 15 jours. Tous les historiens orientaux vantent les talents politiques et militaires d'Abdel-Meleck. Il avait une instruction peu commune chez les princes de sa maison, et protégeait les savants. Fier de son rang et de son autorité, ce fut lui qui le premier défendit aux officiers de sa cour de s'entretenir long-temps avec le khalyfe, de tenir des discours suivis en sa présence et de se familiariser avec lui : il exclut les étrangers qui s'étaient introduits dans le conseil pour y faire entrer des Arabes. On vante sa modération envers les chrétiens, à qui il laissa dans Damas une église qu'ils ne voulurent pas abandonner. Mais ces qualités furent ternies par une sordide avarice, qui lui fit donner le surnom de *Rachyh-el-Hedjarah*, sueur de la pierre. Les premières années de son règne offrent quelques traits d'injustice et même de barbarie, et ce fut l'apologue suivant qui, dit-on, le fit changer de conduite. S'ennuyant un jour, il ordonna à un de ses bouffons de lui faire quel-

que récit qui pût le dissiper. Ce bouffon lui fit ce conte : « Il y avait une » chouette à Bassorah et une autre à » Moussoul. La chouette de Moussoul ayant demandé à celle de Bassorah sa fille en mariage pour son » fils, la chouette de Bassorah ré- » pondit qu'elle ne l'accorderait pas, » à moins qu'on ne lui donnât cent » maisons ruinées. La chouette de » Moussoul répondit : il me serait im- » possible de te satisfaire; mais si, par » le secours de Dieu, notre prince vit » encore un an, je te promets de donner » à mon fils ce que tu lui demandes. » Le khalyfe saisit facilement le sens de cet apologue; et depuis ce temps, dit un historien arabe, il écouta les plaintes des opprimés et rendit justice à tout le monde. Abdel-Melek passe pour le premier souverain qui ait fait frapper de la monnaie arabe. Il transmit le khalyfat à son fils Wélyd, qu'il avait reconnu pour son successeur, et nommé au gouvernement d'Egypte peu de temps avant sa mort. J—N.

ABDEL-MÉLEK Ier., fils de Nouhh, 5e. prince de la dynastie des Samanides, monta sur le trône en 343 de l'hég. (954 de J.-C.), et mourut d'une chute de cheval, au bout de 7 ans de règne, pendant lequel il eut toujours à combattre Rokn-Eddaùlah, qu'il força enfin à la paix. Son équité, son énergie et l'art de bien gouverner l'ont distingué des autres princes de sa maison. J—N.

ABDEL-MÉLEK II, fils de Nouhh, 9e. et avant-dernier prince de la dynastie des Samanides, succéda en 388 de l'hég. (998 de J.-C.), à son frère Mansour II (*V.* ce nom). Élevé sur le trône par la faction de Bektouroùn et de Faïc, il n'eut que l'ombre d'un pouvoir qui était dans les mains de ces deux rebelles. Cependant Mahmoùd-Sebekteguy (*Voy.* ce nom.), voulant venger la maison des Samanides, envoya des députés vers Bektouroùn et Faïc, pour leur reprocher leur conduite criminelle envers Abdel-Melek, et les menacer de son ressentiment. Ils se retirèrent d'abord à Merou, et revinrent ensuite camper devant Mahmoùd, espérant le séduire par leurs promesses. Le faible Abdel-Mélek les accompagnait partout et prêtait son nom à leurs démarches. Quoique Mahmoùd fût convaincu de leur perfidie, il n'osa pas refuser la paix qu'ils lui proposèrent, craignant de trahir la fidélité qu'il devait aux Samanides. A peine fut-elle conclue, que l'arrière-garde de Mahmoùd fut harcelée par les troupes d'Abdel-Mélek. Mahmoùd, obligé de se défendre, marcha contre son ennemi et le mit en déroute. Abdel-Mélek fut assez heureux pour se réfugier à Bokhârâ avec Faïc. Mahmoùd le laissa en repos, et envoya seulement des corps de troupes à la poursuite de Bektouroùn. Les ministres ou plutôt les ennemis d'Abdel-Mélek entretenaient depuis long-temps des intelligences avec Ilek-Khân, roi du Turquestân. Ils parvinrent à persuader à Abdel-Mélek d'appeler à son secours ce barbare, qui n'avait, selon eux, d'autre intention que de rendre à la maison des Samanides son ancienne splendeur. Abdel-Mélek, jeune et sans expérience, céda encore à leurs conseils et implora le secours d'Ilek-Khân. Celui-ci s'avança en toute diligence, s'empara de Bokhârâ, fit conduire le trop crédule Abdel-Mélek dans une forteresse et s'assit sur son trône, le 10 de dzoùl-caadah, 389 de l'hég. 24 oct. 999. Le malheureux prince Samanide fut ainsi détrôné après un règne de 8 mois et 17 jours. Il mourut dans sa prison. Son frère Montaser lui succéda. J—N.

ABDEL-MOUMEN (Abou-Mohammed), second prince des Almohades, en Afrique (Al-Mowahhad ou unitaires), né l'an 495 de l'hég. (1101 de J.-C.), était fils d'un potier de terre du village de Nadjereh, dans le royaume de Tremessen. Après avoir acquis de grandes connaissances dans l'histoire et le droit public, il s'attacha au célèbre Tomrut (*Voy.* ce nom), et unit sa fortune à celle de cet imposteur qui, sous prétexte de ramener les peuples de la Mauritanie à la doctrine pure de Mahomet, se frayait un chemin au trône. La nouvelle secte fit des progrès rapides, et Tomrut eut bientôt une armée d'ardents prosélytes, dont Abdel-Moûmen devint à la fois le lieutenant et l'iman ou grand-prêtre. Sa première expédition fut dirigée contre Tachefyn, roi de Maroc, qui venait de prendre les armes pour arrêter les progrès des nouveaux sectaires. Tomrut étant mort avant d'avoir pu achever la révolution qu'il avait commencée, ses principaux disciples résolurent de conférer son autorité à Abdel-Moûmen; mais comme il eût été dangereux d'annoncer subitement la mort de Tomrut, on la tint cachée quelque temps. L'adroit Abdel-Moûmen avait apprivoisé secrètement un perroquet qui savait répéter ces mots : *Gloire, puissance, au Khalyfe Abdel-Moûmen, prince des croyants!* Les principaux Al-Mowahhad ou unitaires, convoqués pour l'élection d'un nouveau chef, proclamèrent Abdel-Moûmen khalyfe et *Emyr-el-Moumenyn*, l'an 526 de l'hég. (1131 de J.-C.). Habile à manier les esprits et à s'emparer de la multitude, Abdel-Moûmen traita le peuple avec douceur et diminua les impôts; mais dévoré d'ambition, et réunissant en sa personne le sacerdoce et l'empire, il conçut le projet d'étendre sa domination sur toute l'Afrique occidentale. La vie de cet homme extraordinaire ne présente plus qu'une suite non interrompue de batailles et de conquêtes. A peine avait-il 3,000 hommes sous ses ordres, lorsqu'il sortit de Tynmâl pour s'emparer de Tâdlâ, qu'il livra au pillage. Les provinces de Durâh, Tyghan, Fazâz et Ghayâtah furent les premières soumises. Il attaqua ensuite l'empire de Maroc, s'empara de Tremessen et d'Oren, prit Fez après un long siége, nourrit la guerre par la guerre, augmenta rapidement son armée, équipa une flotte, et, profitant des troubles qui agitaient le midi de l'Espagne, y fit passer des troupes, sous prétexte d'envoyer des secours aux musulmans contre les chrétiens. Ses lieutenants lui soumirent les villes de Xerès, Malaga, Cordoue et Séville. Presqu'en même temps, il prit Tanger en personne; et ayant fait ensuite la conquête de Maroc, après dix ans d'une guerre opiniâtre, il mit fin à la dynastie des Almoravides (Al-Morabeton), en faisant décapiter en sa présence, l'an 541 de l'hég., le malheureux Ysakam, fils de Tachefyn, dernier prince de cette dynastie. Tout plia dès lors sous la puissance d'Abdel-Moûmen. Il s'empara de Bugie et de Cayrouân, défit et dissipa les Arabes qui s'étaient ligués contre lui, marcha contre Tunis, s'en rendit maître après avoir battu la flotte des chrétiens, et donna des lois à toute l'Afrique occidentale. En 1160 il aborda lui-même en Espagne, et forma le projet d'en chasser les chrétiens. Plein de cette grande idée, il revint en Afrique et rassembla toutes ses forces de terre et de mer : 100,000 fantassins et plus de 100,000 hommes de cavalerie allaient être conduits en Espagne sur des milliers de bâtiments de transport, lorsque la mort inopinée du conquérant, arrivée à Salé, l'an 558

de l'hég. (1162 de J.-C.), sauva peut-être la péninsule entière du joug africain. Abdel-Moùmen, appelé Abd-Ulmenon par les historiens espagnols, mourut à l'âge de 63 ans, après avoir régné 33 années lunaires. Fondateur d'une dynastie, il assura l'empire à son fils Abi-Gakoub, qui, n'ayant point hérité de son génie, abandonna ses vastes projets. Abdel-Moùmen unit la prudence et le courage à une activité infatigable; mais ce fut surtout à son érudition, à son adroite politique et à sa douceur envers les peuples, qu'il dut tant d'admirateurs et de soldats fidèles. Les détails qui concernent ce conquérant ont été défigurés dans la plupart des compilations historiques. B—P.

A'BDEL-REZZAK, fondateur de la dynastie des Sarbédariens, était né à Batchyn, bourg dépendant de Sebzwâr, où son père tenait le premier rang par ses richesses. Il s'attacha, dès sa jeunesse, au sultan Aboù-Saï'd-Khan qui lui donna une place dans ses yéçaoul ou huissiers, et ensuite l'envoya dans le kirmân pour en percevoir les impôts, dont il dissipa le produit. Tandis qu'il cherchait les moyens de couvrir ses dilapidations, la mort d'Aboù-Saï'd vint le délivrer de son inquiétude : il se rendit secrètement à Batchyn, où l'un des visirs d'Aboù-Saï'd s'était attiré la haine publique par une administration tyrannique. A'bdel-Rezzak profite de l'irritation des esprits pour les porter à la révolte, et le visir est sacrifié. Le rebelle sort ensuite de Batchyn, accompagné de ses parents, et attache à une potence des toquets et des bonnets, que tous ses partisans attaquent à coups de pierres. C'est de là que cette dynastie a pris son nom; *Sarbédar* signifiant *tête sur une potence*: 700 personnes lui prêtèrent serment de fidélité. Cependan le visir A'lâ-Eddyn Mohammed en voya une armée contre lui. Mais ell fut mise en fuite, et A'lâ-Eddyn pour suivi, tomba entre les mains du vain queur, qui le fit mourir en 737 d l'hég. (1336-7 de J.-C.). Après cett victoire, A'bdel-Rezzak s'empara d Sebzwâr et du souverain pouvoir Mais ayant ensuite excité beaucou de mécontentement par sa fierté e sa brutalité, et ayant été jusqu'à le ver la main sur son frère Maçoùd celui-ci tira son épée; et A'bdel-Rezzâk effrayé se tua en sautant par une fenêtre. Maçoùd lui succéda, et affer mit par ses conquêtes la nouvelle dynastie. J—N.

ABDENAGO est le nom chaldéer d'Azarias, l'un des trois jeunes Hébreux compagnons de Daniel, qui furent jeté dans la fournaise ardente, pour n'avoi pas voulu adorer la statue qu'avai fait ériger Nabuchodonosor. Le non d'Abdenago signifie *serviteur de Nago* ou *Nego*, qui est le soleil. Le mot d *Nego* s'applique aussi à l'étoile du matin, à cause de son éclat. On croi que Daniel était absent de Babylone lorsque ses trois compagnons furen précipités dans la fournaise, puisqu'i ne partagea pas leur sort. Dieu ne permit pas qu'ils périssent au sein des flammes, et il envoya un ange pour les délivrer. Le roi de Babylone, frappé de ce miracle, combla les trois jeunes hébreux d'honneurs, et donna un édit pour défendre à tous ses sujets, sous peine de mort, de prononcer le moindre blasphême contre le dieu d'Israël. (*V.* DANIEL.) C—T.

ABDÉRAME (ABDOUL-RAHAMAN-BEN-ABDOULLAH-EL-GHAFIKI), gouvern. ou vice-roi d'Espagne, sous le khalyfe Yésid, avait porté les armes dès sa plus tendre jeunesse. Ambi-

eux, jaloux de son autorité, cruel
atout envers les Chrétiens dont il
ait l'ennemi implacable, Abdérame
rojetait de faire une irruption en
rance, lorsqu'il fut rappelé à Da-
as, en 722, cinq mois après son ar-
rée en Espagne. Ce dernier gouver-
ement lui fut donné pour la seconde
is, neuf ans après. A peine fut-il
aître des forces musulmanes de la
éninsule, qu'il reprit son projet fa-
ri d'envahir la France, dont la
nquête lui paraissait facile, quoi-
ie Zama, lieutenant du khalyfe,
rès y avoir pénétré avec de grandes
rces, eût perdu la vie et presque
ute son armée, sous les murs de
oulouse. Avant de passer les Pyré-
ées, Abdérame voulut étouffer la
évolte de Munuza, gouverneur de
Catalogne, son ennemi personnel,
ui s'était allié à Eudes, duc d'Aqui-
ine, dont il avait épousé la fille.
Munuza vaincu se donna la mort, et
a femme captive fut conduite à Ab-
érame qui, frappé de sa beauté,
envoya en présent au khalyfe Hec-
ham. Après avoir triomphé de Munu-
a il traversa la Navarre, entra dans
Aquitaine avec une armée formidable,
ssiégea et prit Bordeaux, passa la
aronne et la Dordogne sans opposi-
on, et rencontra les troupes d'Eudes,
uc d'Aquitaine, et de Charles-Mar-
el. Abdérame les tailla en pièces, et
ette défaite fut si fatale aux chré-
ens, que, de leur aveu, Dieu seul put
ompter le nombre des morts. Ab-
érame envahit alors l'Aquitaine; et
ientôt le Périgord, la Saintonge et le
oitou, furent ravagés par les Musul-
ans, qui poussèrent des détachements
usqu'en Bourgogne. La tradition a
onservé long-temps le souvenir de
ette invasion, dont les circonstances
ont dénaturées d'une manière si
izarre dans les romans de chevalerie.
Les soldats d'Abdérame portèrent le fer et le feu partout où ils passèrent, et surtout dans les monastères et les églises. Ils étaient déjà maîtres de la moitié de la France, et Abdérame s'avançait triomphant vers la Loire, lorsque parut, entre Tours et Poitiers, Charles-Martel, à la tête des forces de trois royaumes. Une chaîne de collines avait couvert sa marche, qui fut tellement bien calculée, qu'Abdérame fut saisi d'étonnement en voyant l'armée française. C'était au mois d'octobre 733. Les six premiers jours se passèrent en escarmouches. Enfin, le septième, on en vint à une action générale; les Sarrasins ayant attaqué avec peu de précaution, furent écrasés par l'impétuosité des soldats de Charles-Martel. On combattit cependant jusqu'aux derniers rayons du jour. Abdérame fut tué, et les vaincus se retirèrent en désordre. Au milieu de la confusion de la nuit, les diverses tribus musulmanes de l'Orient, de l'Afrique et de l'Espagne, tournèrent leurs armes les unes contre les autres; et chaque émir ne songeant qu'à sa sûreté, fit avec précipitation sa retraite particulière. 80,000 Sarrasins se retirèrent, pendant la nuit, sans être poursuivis par les vainqueurs qui, le lendemain, pillèrent le camp d'Abdérame, où ils trouvèrent les tentes toutes dressées et des richesses immenses, dépouilles des provinces que les Arabes avaient ravagées. La nouvelle de cette grande victoire fut bientôt répandue dans le monde chrétien. Les moines des Gaules et de l'Italie assurent, dans leurs chroniques, que le marteau de Charles écrasa près de 400,000 Musulmans, et que les Chrétiens ne perdirent que 1500 hommes. Mais l'inaction du vainqueur après la victoire prouve assez que sa perte fut

plus considérable. On s'étonne, avec raison, que les anciens historiens n'aient pas donné des détails plus complets et plus authentiques de cette journée mémorable, qui sauva la France du joug des Arabes, et fut l'époque de leur décadence. Les débris de l'armée d'Abdérame se réfugièrent à Narbonne, et les Musulmans ne songèrent plus à la conquête des Gaules. B—P.

ABDÉRAME (Abdoul-Rahman-Ben-Moa'wyah, dit Abou-Mothref-el-Safar), premier khalyfe ommiade d'Espagne, né à Damas l'an 113 de l'hégire (731 de J.-C.), n'avait que 18 ans lorsqu'il échappa au massacre des princes de sa famille qui régnait à Damas. Poursuivi par des soldats chargés de le tuer, il se réfugia dans une forêt sur les bords de l'Euphrate, où il vit égorger son frère et son fils. Après avoir erré long-temps, il passa en Afrique, y courut de nouveaux dangers, et ne trouva d'asyle contre la fureur des Abaçydes, qu'à Bargah, dans la puissante tribu de Zenata. Ce fut de là qu'il envoya en Espagne l'arabe Bedr pour sonder les esprits. Ce pays était alors en proie aux divisions des conquérants qui y avaient passé d'Afrique, de Syrie et même du Khoraçan. Accoutumés à la puissance des Ommiades, et fidèles à ces princes malheureux, ils reçurent avec joie l'émissaire de l'illustre fugitif, qu'ils s'engagèrent à reconnaître pour leur chef dès qu'il viendrait combattre à leur tête. Abdérame débarqua à Almonecar au mois d'août 755, avec quelques amis attachés à sa fortune; et réunit bientôt un grand nombre de partisans, qui le proclamèrent émir d'Occident le 15 mars 756, à Archidona. Séville lui ouvrit ses portes; le 20 mai suivant il passa le Guadalquivir, et remporta une victoire complète sur Jousouf-el-Fahry, vice-roi pour les Abbaçydes, qui prit la fuite et laissa toute l'Espagne au pouvoir du vainqueur. Sous Abdérame cette contrée devint florissante, de faible et misérable qu'elle était sous des vices-rois amovibles. Le nouvel émir d'Occident forma d'abord le projet de détrôner les Abacydes, qui avaient usurpé le khalyfât; il en fut détourné par les troubles que ceux-ci lui suscitèrent en Espagne. Après quelques tentatives malheureuses pour enlever la Galice et les Asturies aux chrétiens, Abdérame renonça aux conquêtes, et favorisa le commerce et les arts. Mais il ne fut pas long-temps en paix; de nouvelles révoltes excitées par les Abaçydes, des guerres renaissantes avec les rois de Léon, l'irruption des Français dans la Catalogne, l'occupèrent sans cesse: il triompha par sa valeur et son activité de tant d'ennemis; et soutenant le sceptre avec gloire, il mérita le surnom de *Juste*. Au milieu des troubles et des périls, Abdérame chérit les arts et les lettres, fortifia et embellit Cordoue, éleva un palais magnifique, et commença cette belle mosquée qui fait encore aujourd'hui l'admiration des voyageurs. Ce prince mourut l'an 787 de J.-C., âgé de 59 années lunaires, après en avoir régné 33. De tous les monarques de son temps, Charlemagne seul l'effaça par la gloire des armes; mais ne put lui disputer celle d'avoir été le plus éclairé et le plus généreux des princes de son siècle. Les chrétiens eux-mêmes eurent à se louer de sa modération. Il a laissé des poésies très estimées des Arabes. Son autorité, qu'il avait établie sur des fondements solides, passa sans obstacle à son fils Hakem. B—P.

ABDÉRAME II (Abdoul-Rah-

AN-BEN-AL-HAKEM), surnommé ...-MOUZZAFFER, c'est-à-dire, *le Victorieux*, 4e. khalyfe ommiade d'Espagne, fils d'Al-Hakem, auquel il succéda l'an 822 de J.-C., 206 de l'hég., âgé de 30 ans. La fortune le seconda à son avènement au trône, et le déra d'Abdoullah son grand'oncle, qui, ayant pris les armes pour lui ravir le sceptre, fut poursuivi et forcé à s'enfermer dans la ville de Valence, où il mourut de chagrin. L'année suivante, Abdérame s'empara de Barcelone et en chassa les Français. Fidèle au plan de ses prédécesseurs, il songeait à poursuivre cette guerre, lorsque la révolte des villes de Mérida et de Tolède le força de différer son entreprise. Il lui fallut rétablir le calme dans son royaume, et chasser les pirates normands qui avaient pillé les îles de Lisbonne, Medina-Sidonia, Cadix et Séville. Reprenant ensuite ses projets contre les chrétiens, Abdérame envoya successivement contre Ramire, roi de Léon et des Asturies, deux armées qui furent repoussées. Après une longue alternative de succès et de revers, ce prince renonça aux conquêtes pour faire fleurir les arts au sein de la paix. Cordoue fut pavée, ornée de beaux édifices; plusieurs forteresses et une flotille garantirent sa sûreté. La cour d'Abdérame devint la plus brillante de l'Europe; il y attira les poètes et les philosophes de l'Orient, et en fit le séjour des arts, des sciences et les plaisirs. Cependant ce prince, dont les mœurs étaient si douces, fut, dit-on, intolérant. Il permit aux musulmans, par un édit, de tuer sur-le-champ tout chrétien qui parlerait mal du Coran et de Mahomet. Son règne fut l'époque où les chrétiens commencèrent à balancer la puissance des musulmans. Ramire le vainquit; l'Aragon eut ses souverains particuliers; la Navarre devint un royaume; tout le nord de l'Espagne enfin se déclara contre le khalyfe de Cordoue. Il mourut dans sa capitale, d'une attaque d'apoplexie, l'an 852 de J.-C., âgé de 62 ans; il en avait régné 31. Il a composé, en arabe, des *Annales de l'Espagne.* Il eut de ses différentes femmes 45 fils et 41 filles. Mohammed, l'aîné de ses fils, lui succéda.

B—P.

ABDERAME III (ABDOUL-RAHAMAN), huitième khalyfe ommiade d'Espagne, surnommé AL-NASSIR-LIDYN-ALLAH (protégeant le culte du vrai Dieu), était neveu d'Abdoullah, khalyfe de Cordoue. A la mort de ce prince, les Arabes de la capitale intervertirent l'ordre de la succession, et écartèrent les fils d'Abdoullah, en faveur d'Abdérame qu'ils placèrent sur le trône, l'an 912. Tout était dans le trouble; des provinces entières avaient secoué le joug. Abdérame justifia le choix des musulmans, et dissipa les rebelles que ses prédécesseurs n'avaient pu soumettre. Il prit le titre pompeux d'*Emyr el-Moumenyn* (prince des croyants), que les chrétiens d'Espagne ont altéré et traduit par le mot *miramolin.* Tandis qu'il s'efforçait de rendre quelque éclat au trône de Cordoue, les chrétiens, devenus redoutables, sortirent de leurs montagnes et vinrent l'attaquer. Il fut battu successivement près de Talaveyra et de St.-Etienne-de-Gormaz par Ordogno II, roi de Léon. Cette guerre, après avoir été suspendue plusieurs années, se ralluma avec une nouvelle fureur. Déjà amollis par les arts et le luxe, les musulmans n'étaient plus en état de soutenir seuls les efforts réitérés d'un ennemi qu'ils avaient presque anéanti deux siècles auparavant. Abdérame implora le secours des Maures d'Afrique; et secondé par eux, il rassembla une

armée de 150 mille hommes, et s'avança au centre de la Castille, portant le fer et le feu sur son passage. Ramire II, roi de Léon, le joignit le 6 août 938, dans la plaine de Simancas. La bataille dura une journée entière, et ce ne fut qu'après 8 heures de carnage que la victoire se déclara en faveur des chrétiens. 80,000 musulmans périrent par l'épée et dans les eaux de la Pisuergua et du Duero. Abdérame voulut rallier les débris de ses troupes près de Salamanque; mais attaqué une seconde fois par les chrétiens, et blessé dans l'action, il se vit obligé de fuir avec les restes de son armée. Il sut cependant réparer ses pertes, et profita habilement de quelques légers avantages. Battu souvent, quelquefois vainqueur, toujours grand et redouté, il soutint long-temps la guerre contre les rois de Léon et les comtes de Castille, qui lui enlevèrent la ville de Madrid, alors peu considérable. Il fut assez habile pour fomenter la division parmi les princes chrétiens, et porta vingt-deux fois ses armes dans le centre de leurs états. Créateur d'une marine, il s'empara de Ceuta, sur les côtes d'Afrique. Mouça, roi de Mauritanie, le reconnut pour souverain, et fit faire la prière en son nom dans toutes les mosquées de son empire. Abdérame fit aussi une alliance avec l'empereur de Constantinople, et reçut à sa cour des ambassadeurs grecs. Malgré les guerres continuelles qu'il eut à soutenir, et les secours qu'il acheta en Afrique, il fit briller à sa cour un luxe dont les détails paraîtraient fabuleux, s'ils n'étaient attestés par tous les historiens de son siècle. Sous son règne les arts et les sciences furent cultivés. Il fonda une école de médecine, la seule qui fût alors en Europe; et fit construire, à 3 lieues de Cordoue, une ville et un palais magnifique, auxquels il donna le nom de *Zhéra*, que portait une de ses plus belles favorites. Ennemi généreux, il accueillit don Sanche roi de Léon, qui, chassé de ses états et malade d'une hydropisie, était venu se faire traiter à Cordoue, par des médecins arabes. Il lui donna un corps d'armée, et l'aida, en 960, à remonter sur son trône. Abdérame mourut l'année suivante, à l'âge de 73 ans, après avoir porté le sceptre pendant un demi-siècle, avec plus de gloire encore que de bonheur, si l'on en juge par l'écrit suivant, tracé de sa main, et trouvé dans ses papiers: « Cinquante » ans se sont écoulés depuis que je suis » khalyfe. Richesses, honneurs, plai» sirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épui» sé. Les rois, mes rivaux, m'esti» ment, me redoutent et m'envient. » Tout ce que les hommes désirent, » m'a été prodigué par le ciel. Dans ce » long espace d'apparente félicité, j'ai » calculé le nombre de jours où je me » suis trouvé heureux: ce nombre se » monte à quatorze. Mortels, appré» ciez la grandeur, le monde et la » vie! » Abdérame eut pour successeur son fils aîné Al-Hakem II, qui prit aussi le titre d'*Emir el-Moumenyn*. B—P.

ABDIAS, 4e. des 12 petits prophètes, a été confondu par les juifs et par S. Jérôme avec Abdias, intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, qui cacha et nourrit dans des cavernes les cent prophètes que Jésabel voulait faire mourir, et qui se conserva pur au milieu d'une cour impie. Abdias le prophète vécut plusieurs siècles après Achab, au temps de Jérémie et de la captivité de Babylone. Nous avons de lui un seul chapitre qu'il a composé contre les Iduméens. Il imite quelquefois le style de Jérémie, et se sert même de ses paroles. S. Jérôme parle du tombeau d'Abdias que Ste.

le vit à Samarie; mais comme il fond ce prophète avec l'intendant Achab, peut-être n'a-t-il indiqué que tombeau de celui-ci. Il dit dans l'épaphe de Ste. Paule, que cette dame ...se étant sortie de Samarie, alla r les montagnes et les cavernes où tendant d'Achab avait caché cent ophetes, et que de là elle vint à Nazeth. C—T.

ABDOLONYME, issu du sang royal Sidon, fut réduit à faire le métier jardinier pour vivre. Alexandre-le-and s'étant rendu maître de Sidon, rmit à Ephestion d'en nommer roi i il voudrait à la place de Straton, aché à Darius. Ephestion offrit la uronne à deux frères chez lesquels logeait; mais ils la refusèrent, en éguant que, selon leurs lois, elle pouvait être portée que par quel'un du sang royal. Sur la demande i leur fut faite de désigner ce-l à qui elle appartenait de droit, nommèrent Abdolonyme. Ephesn chargea les deux frères de lui rter la couronne et les vêtements yaux. Ils obéirent, et le trourent bêchant son jardin. L'ayant vêtu des ornements de la royauté, le conduisirent à Alexandre. Ce ince, qui distingua en lui un esprit gne de son origine, se retourna vers ux de sa suite et dit: « Je désirerais savoir comment il a supporté sa pauvreté. — Fasse le ciel, répondit le nouveau roi, que je puisse supporter aussi bien ma prospérité! Ces mains ont fourni à tous mes besoins, et ne possédant rien, je ne manquais de rien. » Alexandre fut si charmé cette réponse, qu'il confirma la nomination faite par Ephestion, donna Abdolonyme le palais et les biens rticuliers de Straton, son prédécesseur, et même augmenta ses possessions d'une partie du territoire voisin. C'est ainsi que Quinte-Curce et Justin rapportent cette histoire: mais Diodore, qui appelle ce personnage Ballonimus, dit qu'il fut fait roi de Tyr; et Plutarque, qui le nomme Alonyme, le fait roi de Paphos. Il est probable que ce récit est fondé sur quelque vérité, quoique Quinte-Curce paraisse l'avoir orné, selon son usage, de circonstances fabuleuses. M. Delille en a fait un bel épisode de son poëme des *Jardins*. C—R.

ABDON, dixième juge du peuple hébreu, de la tribu d'Ephraïm, succéda à Ahialon, l'an 1164 avant J.-C.; jugea Israël pendant huit ans, et fut enterré à Pharaton, dans la terre d'Ephraïm; il laissa 40 fils et 30 petits-fils, que l'Écriture nous représente montés sur 70 ânons; c'était, chez les anciens Israélites, la monture des personnages distingués. Il y a eu encore trois autres Abdon. Le dernier, dont il est parlé dans l'Écriture, était fils de Micha, et vivait du temps de Josias, à l'époque où le livre de la loi fut trouvé dans le temple. Josias envoya le fils de Micha vers la prophétesse Holda, pour la consulter sur ce livre. C—T.

ABDOUL-KÉRYM, fils de Khodjah, ou maître A'âgib'en-Mahhmoud, et petit-fils de Mohhammed Bolâqy, était un personnage très distingué, originaire du pays de Kachemyr. Nous ignorons l'époque de sa naissance et celle de sa mort; mais nous savons que, lorsque Nâdir-châh fit son invasion dans l'Inde, au commencement de l'année 1738, il demeurait à Dehly, et eut le bonheur d'échapper au carnage que les Persans firent dans cette ville. Abdoul-Kérym trouva accès auprès du garde des archives de Nâdir; celui-ci le présenta à son maître, et le fit recevoir au nombre des commensaux de la

maison impériale. Il suivit donc l'armée victorieuse à son retour en Perse, et visita, en passant par Kâboul, le tombeau de son aïeul maternel. Arrivé à Cazwyn, il obtint de Nâdir la permission de faire le pèlerinage de la Mekke. C'était le principal motif qui l'avait déterminé à quitter l'Inde, et à suivre l'armée victorieuse. Il partit donc le 16 du mois de reby'i 2e., 1154 (4 juin 1741), avec A'louy, célèbre médecin, fit ses dévotions à Médyne et à la Mekke, s'embarqua ensuite à Djeddah, aborda à Mascât, de là à Pondichéry, et arriva à Dehly le 21 juillet 1743, après plus de 4 années d'absence. Abdoul-Kérym a écrit ses Mémoires en persan, sous le titre de *Béyóni Oüâq'i* (éclaircissement nécessaire); ils contiennent des détails très circonstanciés et très exacts sur les opérations militaires et la vie de Nâdir-châh, la relation de son pèlerinage, et un précis curieux des événements politiques de l'Hindoustân vers la fin du règne de Mohhammed-châh, et au commencement de celui d'Ahhmed-châh; ces Mémoires ont été traduits en anglais par M. Gladwin, qui a cru devoir supprimer tout ce qui concernait Nâdir-châh, avant son retour de l'Hindoustân. En effet, cette portion de l'histoire du conquérant persan a été parfaitement décrite par le myrzâ Mehdy. La traduction de M. Gladwin a paru à Calcutta en 1788, en 1 vol. in-8°. Cette édition est devenue extrêmement rare. On trouve au bas des pages les noms orientaux de personnes et de lieux écrits en très beaux caractères taalyc. J'ai extrait des *Mémoires* d'Abdoul-Kérym, la relation de son pèlerinage à la Mekke; elle forme le premier volume de ma *Collection portative de Voyages*, traduite de différentes langues orientales et européennes, Paris, 1797 et années suiv. in-18, 5 vol. et un atlas. L—s.

ABDOUL-RAHHYM, le Khân Khânân, était un des personnages les plus recommandables de l'empire mogol, tant par la distinction de sa naissance que par ses talents politiques et son immense érudition. Il rendit d'importants services à l'empereur Akbar, dans différentes négociations. Le même souverain chargea ce savant de traduire en persan les *Commentaires* que l'empereur Bâbour avait composés en langue turke, c'est-à-dire tatare, et, proprement oïgoure. La Bibliothèque impériale possède un exemplaire de cette intéressante traduction persane, intitulé *Oüaqa'ti Bâbour* (Actions de Bâbour). J'y ai puisé d'excellents et nombreux matériaux pour mon ouvrage sur l'Hindoustân. Abdoul-Rahhym était également très versé dans les langues arabe et hindoue, et passait, avec raison, pour un excellent poète. Il mourut à Dehly en l'an de l'hég. 1036 (1627-8 de J.-C.) dans la 72e. année de son âge. *Voy.* Babour. L—s.

ABDUL-HAMID, sultan, le dernier des 5 fils d'Achmet III, parvint à l'empire en 1774, après la mort de son frère aîné Mustapha III. Il était né le 20 mai 1725. Tiré de prison pour monter sur le trône dans un âge qui touchait à la vieillesse, il n'y porta ni courage ni activité. Agé de 50 ans, il en avait passé 44 dans le vieux sérail, où son occupation ordinaire était de faire des arcs et des flèches. Il s'en fallait de beaucoup qu'un tel caractère convînt aux circonstances difficiles où le sort le faisait régner; et jamais l'empire ottoman n'éprouva plus d'humiliation. Mustapha III avait commencé les préparatifs de la guerre contre la Russie; son successeur, ami de la paix, ma

ıx de l'honneur de son trône, ›nna des préparatifs immenses : ırmées, sous les ordres du grand- Mussum-Oglou, furent portées à ,ooo combattants ; mais la disci- : et la valeur des Russes triom- ›nt partout du nombre et de orance de leurs ennemis. Les ıs, déjà battus par les généraux kow, Kamensky et Suwarow, ıt enfermés dans leur camp de ımla, par les manœuvres savantes feld-maréchal Romanzow, et le , séparé de ses détachements et es magasins, ne pouvant ni se er, ni combattre, ni recevoir des urs, fut réduit à demander la . Les préliminaires furent signés à ıardji, sur un tambour, par le maréchal Romanzow et le lieute- du grand-visir ; Mussum-Oglou ıant d'être malade, pour éviter la e de se trouver en présence de vainqueur. Ce traité honteux fut lu dans le mois de juillet 1774. 'orte reconnut l'indépendance des s Tatares, et toutes les mers de pire ottoman furent ouvertes au merce russe : tant d'avantages ıpêchèrent pas le cabinet de Péters- g de faire, pendant plusieurs an- , une guerre sourde au malheureux ıl-Hamid. Les généraux russes en- rent la Crimée ; le divan consterné, souffrait, sans se plaindre, leurs iètements frauduleux, osa à peine murer contre cette agression pu- ıe. Abdul-Hamid voyait la déca- e de son empire ; il en gémissait, : pouvait la prévenir ni l'arrêter. n, en 1787, excité par les con- et les promesses de l'Angleterre, :clara de nouveau la guerre à la ıe ; mais il était trop tard ; la ıée était déjà mise au rang des inces de Catherine. En vain le roi uède Gustave III fit en faveur des Ottomans une diversion puissante ; les armées turkes ne combattirent pas sans honneur contre celles de l'Autriche, que l'empereur Joseph II avait réunies aux forces de Catherine ; mais la fortune et l'audace du prince Potemkin (*Voy.* ce nom) rendirent ces premiers succès inutiles. Toutes les provinces turkes au-delà du Danube furent conquises ; Choczim et Oczakoff tombèrent au pouvoir des Russes, et l'Orient parut menacé d'une grande révolution. Abdul-Hamid mourut le 7 avril 1789, au milieu des préparatifs d'une nouvelle campagne, laissant à son neveu Sélim, fils de Mustapha III, un empire affaibli par des pertes irréparables, des ministres lâches et corrompus, des pachas révoltés, des armées sans discipline, des généraux sans talents et sans expérience. C'est avec ces moyens et sous ces tristes auspices que ce jeune prince monta sur le trône, pour en être précipité seize ans après par une catastrophe encore plus funeste.

E—D.

ABEILLE (Gaspard), né à Riez en Provence, vers l'an 1648, vint de bonne heure à Paris, et fut introduit chez le maréchal de Luxembourg, qui ayant goûté son esprit, se l'attacha en qualité de secrétaire. L'abbé Abeille fut aussi recherché du duc de Vendôme ; le prince de Conti l'estimait beaucoup, et l'emmenait souvent à l'Isle-Adam. Il plaisait à ces deux princes par sa conversation vive et animée, par le tour piquant qu'il donnait aux bons mots les plus communs. Un visage fort laid et plein de rides, qu'il arrangeait comme il voulait, lui tenait lieu de différents masques. Quand il lisait une comédie ou un conte, il se servait fort plaisamment de cette physionomie mobile pour faire distinguer les différents interlocuteurs.

Reçu à l'Académie française le 11 août 1704, à la place de Charles Boileau, abbé de Beaulieu, Abeille fut ensuite nommé secrétaire-général de la province de Normandie; il était prieur de Notre-Dame-de-la-Mercy, et mourut à Paris le 22 mai 1718. Quoique engagé dans l'état ecclésiastique, il ne crut pas apostasier en travaillant pour le théâtre. Il a composé : I. *Argélie, reine de Thessalie*, trag. en 5 actes et en vers, représentée en 1673, impr. en 1674, in-12; II. *Coriolan*, trag., représentée et imprimée en 1676, in-12. Cette dernière pièce eut 17 représentations. D'après une tradition populaire, appuyée sur un passage du *Recueil des pièces fugitives d'histoire et de littérature anciennes et modernes*, par Flachat de St.-Sauveur, on a très souvent répété que l'un des personnages de *Coriolan* après avoir dit ce vers :

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père?

Étant resté court, un rieur du parterre répondit par celui-ci du prince Jodelet :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Titon du Tillet et le P. Nicéron citent cette anecdote à propos d'*Argélie*. Mais le vers qui fait le fonds de cette plaisanterie ne se trouve ni dans *Coriolan* ni dans *Argélie*. On n'en a pas moins fait l'épitaphe suivante :

Ci-gît un auteur peu fêté,
Qui crut aller tout droit à l'immortalité;
Mais sa gloire et son corps n'ont qu'une même bière;
Et quand Abeille on nommera,
Dame postérité dira :
Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

III. *Lyncée*, trag., représentée en 1678, imprimée en 1681 à la Haye. Cette édition, la seule qu'on connaisse, est très incorrecte. L'abbé Abeille, cédant aux suggestions de quelques personnes scrupuleuses, ne mit plus son nom aux autres ouvrages qu'il composa pour le théâtre. Ce fut sous le nom de La Thuilerie qu'il donna *Hercule*, trag., jouée et imprimée en 1681; et *Soliman*, trag., jouée en 1680, imprimée en 1681. (*Voy.* La Thuilerie.) La comédie de *Crispin bel-esprit*, qu'on trouve dans les œuvres de ce dernier, est attribuée par quelques personnes à l'abbé Abeille, qui a aussi composé *Silanus* et *la Mort de Caton*, tragédies. Ces dernières pièces ne sont pas imprimées. L'abbé Abeille a publié en différentes occasions des épîtres *sur le Bonheur*, *sur l'Amitié*, *sur l'Espérance*; et des odes *sur la Valeur*, *les Sciences*, *la Prudence*; *contre les Stoïciens*, et *la Constance ou Fermeté de courage*. Toutes ces pièces sont imprimées. C'est à l'occasion de la dernière que Chaulieu fit l'épigramme suivante :

Est-ce Saint-Aulaire ou Toureille,
Ou tous deux qui vous ont appris
Que, dans l'ode, seigneur Abeille,
Indifféremment on ait pris
Patience, *vertu*, *constance*?
Peut-être en saurez-vous un jour la différence;
Apprenez cependant comme on parle à Paris :
Votre longue persévérance
A nous donner de mauvais vers,
C'est ce qu'on appelle *constance*;
Et dans ceux qui les ont soufferts
Cela s'appelle *patience*.

L'abbé Abeille avait aussi composé 2 opéra, *Hésione* et *Ariane*; ces deux ouvrages que Quinault aurait pu lui envier, si l'on en croit M. de Sacy n'ont pas vu le jour. Il a eu part à la traduction de *Justin* par Ferrière dont la 1re. édit. est de 1693. D'Alembert a fait l'éloge de l'abbé Abeille; on le trouve dans le tome III de son *Histoire des Membres de l'Académie française*; d'Alembert y rapporte une autre épigramme contre Abeille attribuée à Racine, et qui paraît être de Faydit. Le style de l'abbé Abeille est presque toujours lâche et languissant. A—B—t.

ABEILLE (Scipion), frère du précédent, né dans la même ville, cultiva la poésie avec quelques succès

mais il dirigea principalement ses études vers l'art de guérir. Il fit deux campagnes en Allemagne, en qualité de chirurgien-major du rég. de Picardie, et mourut à Paris le 9 déc. 1697. On a de lui des ouvrages aujourd'hui peu dignes d'attention : I. *Histoire nouvelle des os, selon les anciens et les modernes*, enrichie de vers, 1685, in-12; II. *Anatomie de la tête et de ses parties*, 1689 et 1696, in-12; III. *Chapitre singulier tiré de Guidon*, 1689 et 1693, in-12; IV. *Traité des plaies d'arquebusades*, 1695, in-12; V. *Le parfait Chirurgien d'armée*, 1696. A la suite de ce dernier, on trouve les trois ouvrages précédents. — Abeille son fils embrassa la profession de comédien, et l'exerça en province, où il est mort. Il donna en 1712 *la Fille Valet*, comédie en vers et en 3 actes, non imprimée, et qui eut sept représentations; on attribue aussi cette pièce à l'abbé Gaspard Abeille, son oncle. Il avait composé une petite comédie intitulée : *Crispin jaloux*, qui n'a pas été représentée. A—B—T.

ABEILLE (Louis-Paul), né à Toulon, le 2 juin 1719, de la Société d'agriculture de Paris, successivement inspecteur-général des manufactures de France, et secrétaire-général du conseil du bureau du commerce, mort à Paris, le 28 juillet 1807, a publié : I. *Corps d'observations de la Société d'agriculture, de commerce et des arts, établie par les états de Bretagne*, 1761, in-8°.; II. *Principes sur la liberté du commerce des grains*, 1768, in-8°. Il a eu part, avec quelques uns de ses confrères, à la rédaction *des Observations de la Société d'agriculture de Paris, sur l'uniformité des poids et mesures*, 1790, in-8°., etc.; et a été éditeur des *Observations* de Malesherbes *sur l'Histoire naturelle de Buffon*, 1796, 2 vol. in-8°. et in-4°. A—B—T.

ABEL, 2e. fils d'Adam, était, selon l'opinion commune, et d'après l'historien Josèphe, frère jumeau de Caïn. Plusieurs le font naître un an après son frère, c'est-à-dire la 2e. année du monde; d'autres lui donnent 15 ans, et quelques uns enfin 30 ans de moins. Caïn était laboureur, et Abel se livrait à la vie pastorale. Tous deux offraient des présents au Seigneur: Caïn, les prémices de ses fruits; et Abel, les premiers-nés de son troupeau. Dieu témoigna qu'il agréait les offrandes d'Abel, et qu'il rejetait celles de son frère. Celui-ci, consumé d'envie, invita Abel à sortir, et le tua au milieu des champs. Le sang innocent de ce juste cria vers le ciel, et le Seigneur demanda à Caïn ce qu'était devenu Abel. Il répondit : « Suis-je le » gardien de mon frère ? » L'Eglise cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modèle d'un sacrifice saint, pur, désintéressé, c'est particulièrement dans le Canon de la messe : *Sicut accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel*. Plusieurs Pères de l'Eglise ont cru qu'Abel était mort sans avoir été marié; et c'est sans doute cette opinion qui a donné lieu à une secte d'hérétiques qui s'éleva aux environs d'Hippone en Afrique, sous les règnes d'Arcadius et d'Honorius, et qui prit, du nom d'Abel, celui d'Abélites ou d'Abélonites. Cette hérésie consistait à condamner l'usage du mariage. Au rapport de quelques voyageurs, on montre à 16 milles de Damas un tombeau que l'on dit être celui d'Abel; et S. Jérôme assure que, de son temps, la tradition constante des Hébreux était qu'Abel avait été tué dans la contrée qui environne Damas. Mais on sait quel est le goût des peuples de l'Orient pour

les monuments qui semblent les reporter jusqu'aux premiers temps du monde. Ce que nous savons de plus positif au sujet d'Abel, c'est que sa mémoire a toujours été en grande vénération. S. Paul dit de ce patriarche que son sang parle encore après sa mort. Jésus-Christ lui-même le qualifie du nom de Juste; et son sacrifice est loué dans l'église comme ceux de Melchisedech et d'Abraham. Tout le monde connaît la *Mort d'Abel*, poëme par Gessner. M. Legouvé a donné sur ce même sujet une tragédie en 3 actes.

C—T.

ABEL, roi de Danemarck, 2e. fils de Waldemar II, eut en partage le duché de Sleswick ou le Jutland méridional; mais le trône étant échu, en 1241, à Eric, son frère aîné, l'ambition divisa bientôt ces deux princes. Abel fit une étroite alliance avec Adolphe de Holstein, dont il avait épousé la fille, nommée Mechtilde. Se voyant appuyé, il déclara la guerre à son frère, et soutint ses autres frères dans leur rebellion contre Eric. Ce monarque, successivement vainqueur de tous ses rivaux, força Abel à demander la paix et à se reconnaître son vassal. Peu après, en 1250, les comtes de Holstein ayant refusé de restituer à la couronne la ville de Rendsborg, Eric marcha contre eux; comme il passait par le duché du Jutland méridional, Abel, qui avait formé le plus horrible dessein, l'invite à un repas près de Sleswick, comme pour resserrer les nœuds de l'amitié: au repas succèdent des jeux et des fêtes; les deux frères se mettent à jouer aux échecs, jeu favori des Scandinaves. Tout à coup Abel dit au roi, son frère: « Te souvient-il quand tu » livrais au pillage la ville de Sleswick? » Te rappelles-tu avoir forcé ma » fille à se sauver nu-pieds au milieu » des filles du peuple? » Eric répondit: « Soyez content, mon cher frère, » j'ai, dieu merci, de quoi lui payer » ses souliers. — Non, réplique Abel, » d'une voix de tonnerre, tu ne seras » plus dans le cas de le faire. » Eric est aussitôt chargé de fers et jeté dans un bateau, sur la rivière de Sley, où il est livré à un danois nommé Gudmundson, autrefois exilé par ses ordres, qui le décapita, et jeta son corps dans la rivière. Pour voiler son crime, Abel témoigna en public la plus vive douleur. Cet artifice réussit, et tout le Danemarck crut Abel innocent du meurtre de son frère, meurtre découvert par le corps déchiré du roi que les vagues avaient jeté sur le rivage. D'ailleurs, six nobles holstenois affirmèrent par serment qu'Abel n'était point coupable de la mort de son frère, occasionnée, suivant ces faux témoins, par une chute accidentelle. Le malheureux Eric ne laissait pas d'enfants mâles, et les états de Danemarck, pour ne point s'écarter de la coutume établie, élurent pour souverain, en 1250, le fratricide Abel. Ce prince obtint les suffrages de la nation, en accordant aux États plus de pouvoir qu'ils n'en avaient eu sous les règnes précédents; mais, ayant voulu maintenir une taxe extraordinaire, établie par son frère, les Frisons se révoltèrent; il marcha contre eux et les défit en 1252. Le lendemain de la bataille, les rebelles revinrent à la charge, attaquèrent le roi dans son camp, mirent son armée en déroute et le tuèrent. Aussi fourbe qu'inhumain, Abel avait eu l'art de cacher sa cruauté sous une apparence d'humanité. Son frère Christophe Ier. lui succéda.

M—B—N.

ABEL (GASPARD), prédicateur à Westdorf, dans la principauté d'Halberstadt, né à Hindenburg, en 1676, mort à Westdorf en 1763, fit ses

études à l'université de Helmstædt, et fut successivement recteur à Osterburg et à Halberstadt. C'était un savant antiquaire : ses *Antiquités allemandes, saxonnes, hébraïques* et *grecques* en sont la preuve. Outre ces grands ouvrages, il a écrit : *Historia monarchiarum orbis antiqui*, (Leipzig, 1715, in-8°.), et plusieurs dissertations et traités particuliers. Il était aussi poète ; il a traduit en vers allemands les *Héroïdes d'Ovide* et les *Satires de Boileau*. G—T.

ABEL (Frédéric God.), fils de Gaspard, médecin à Halberstadt, où il naquit le 8 juillet 1714, et mourut le 25 nov. 1794. Après avoir reçu une éducation classique à Halberstadt et à Wolfenbuttel, il étudia dans la première de ces deux villes la théologie, sous Mosheim, en 1731, et, un an après, se rendit à Halle, où il assista aux discours publics de Wolf et de Baumgarten, et prêcha souvent avec beaucoup de succès. Quoiqu'il eût de grandes espérances de remplacer le chef de l'école de St.-Jean dans sa ville natale, il quitta l'état ecclésiastique après quelques années, par la crainte de se priver de la faculté de professer librement ses opinions, et de se voir forcé de faire violence à l'extrême franchise et à la loyauté parfaite qui le distinguaient ; mais l'état qu'il embrassa lui offrit un écueil d'un autre genre. Quoique praticien zélé et heureux pendant près de cinquante ans, il n'avait aucune confiance dans les moyens de la médecine, et ne cessait de répéter que cette science manquait tout-à-fait de principes solides, et que l'organisation humaine, comme il s'en était convaincu par la dissection d'un grand nombre de cadavres, variait tellement d'individu à individu, qu'on ne pouvait jamais être certain de l'effet des remèdes. On a de lui une *Diss. de stimulantium mechanicâ operandi ratione*, et une *Traduction de Juvenal*, en vers métriques, qui est plus remarquable par la fidélité que par l'élégance et l'harmonie. Cette traduction avait été faite dans sa jeunesse, par le conseil de son ami Gleim ; il la retoucha peu d'années avant sa mort, et la publia en 1788. Il avait l'intention de corriger et de publier une autre traduction du *Remedium amoris* d'Ovide, qu'il avait également composée dans un âge peu avancé, et de s'essayer sur les satires de Perse ; mais l'âge et d'autres occupations l'en empêchèrent. Abel se maria en 1744, et laissa trois filles et deux fils, dont l'un, Jean Abel, médecin à Dusseldorf, s'est fait un nom comme écrivain. *Schlichtegroll's Nekrolog*, auf das J. 1794. B. I. S. 246, 270. S—R.

ABEL (Charles-Frédéric), musicien célèbre, né à Coethen en 1719, fut élève de Séb. Bach, et, pendant près de 10 ans, attaché à la troupe du roi de Pologne, à Dresde ; mais les malheurs de la guerre ayant réduit cette cour à une rigoureuse économie, il quitta Dresde en 1758, et parcourut successivement, dans un état voisin de la détresse, plusieurs des petites capitales de l'Allemagne ; enfin, l'année suivante, il arriva en Angleterre, où il trouva bientôt à tirer parti de ses talents. Le duc d'York devint son protecteur, et lorsqu'on forma la troupe de la reine, il y fut compris avec des appointements de 200 l. st. par an, et devint directeur de la chapelle de cette princesse. Abel était moins renommé pour la composition que pour l'exécution ; cependant ses morceaux furent très répandus et souvent joués dans les fêtes publiques. Il passait pour le plus habile violon de son temps (*viola da*

gamba). On a de lui 27 œuvres gravées à Londres, et publiées, depuis 1760 jusqu'en 1784, en Angleterre, à Paris, à Berlin et à Amsterdam. Quoique d'un caractère irascible et emporté, il était bien vu dans la société. Son principal défaut était la passion du vin, qui probablement abrégea ses jours. Il mourut à Londres le 22 juin 1787, à la suite d'une espèce de léthargie qui dura trois jours. G—T.

ABEL *Voy*. ABLE.

ABELA (JEAN-FRANÇOIS) naquit à Malte vers la fin du 16e. siècle, d'une famille illustre, qui s'éteignit avec lui. Il entra de bonne heure dans l'ordre des chevaliers de Jérusalem, et s'y distingua au point qu'il obtint, avant 1622, le titre de vice-chancelier, et enfin celui de commandeur. Il est principalement connu par un ouvrage curieux et devenu rare, intitulé : *Malta illustrata, ovvero della descrizione di Malta, con le sue antichità, ed altre notizie*. Malte, 1647, in-folio. L'auteur y montre une grande érudition et semble avoir embrassé tout ce qui concerne sa patrie. L'ouvrage est divisé en quatre livres : le 1er. traite de la topographie et de la statistique de l'île de Malte; le 2e. en retrace l'histoire; le 3e. contient des notices sur les églises, les couvents; et le 4e. d'autres notices sur les grands-maîtres, sur les familles et les hommes les plus remarquables. On trouve dans cet ouvrage quelques particularités sur la vie d'Abela; on y voit qu'en 1610 il était, avec la flotte des galères de la religion et le vaisseau amiral, dans l'île de Lampédouse. Il voyagea dans une grande partie de l'Europe, recherchant avec le plus grand soin les monuments et les livres anciens. Abela entretenait des correspondances avec les savants les plus distingués de son temps : il nomme lui-même Georgio Gualteri, auquel il fut très utile, lorsque celui-ci parcourut la Sicile pour en recueillir les monuments; Luc Holstein, qu'il amena lui-même dans l'île de Malte, au retour de ses voyages; et Peiresc, auquel il envoya divers objets rares de cette île. On voit, par quelques passages de son ouvrage, qu'il l'a composé dans un âge avancé. Ce livre a été traduit en latin par Jean-Antoine Seiner, qui y a ajouté une courte préface; cette traduction a été publiée séparément, et insérée en 1725, dans le 15e. volume du recueil de J.-G. Grævius, intitulé : *Thesaurus antiquitatum et historiarum Siciliæ*. Leyde, in-fol. Seiner, dans sa préface, s'exprime sur Abela d'une manière très honorable; et Pierre Burrmann, dans celle qu'il a faite au 11e. vol. du *Thesaurus* de Grævius, en parle à peu près dans le même sens. Ce dernier lui reproche bien d'avoir admis quelquefois des traditions fabuleuses; mais, ajoute-t-il, ces légers défauts sont plus que compensés par sa vaste érudition. A. L. M.

ABELIN (JEAN-PHILIPPE), historien, né à Strasbourg, mort vers l'an 1646, est le même que Jean-Louis Gottfried, ou Gothofredus, nom supposé sous lequel il est plus connu, parce qu'il l'a mis en tête de la plupart de ses écrits qui sont assez nombreux. Il n'a publié, sous son véritable nom, que le 1er. volume de son *Theatrum Europæum*, qui contient l'histoire de l'Europe depuis 1617 jusqu'à la fin de 1628; et les 17e., 18e., 19e. et 20e. tomes du *Mercurius Gallo-Belgicus*, commencé par Gothard Arthus, ouvrage où l'on trouve la relation des événements qui se sont passés en Europe, et surtout en France, depuis 1628 jus-

qu'en 1636 : ces volumes ont été imprimés à Francfort, dans les mêmes années, in-8°. Le *Mercurius* est écrit en latin, le *Theatrum* en allemand. Le second vol. de ce dernier ouvrage porte aussi le nom d'Abelin ; cependant Chrétien Gryphe, dans sa *Dissertatio isagogica de scriptoribus historiam seculi XVII. illustrantibus*, Leipzig, 1710, p. 18, prétend qu'il n'est pas de lui, mais de Jean-George Schleder, qui est aussi l'auteur de quelques-uns des volumes suivants. La meilleure édition du *Theatrum Europæum*, qui contient en tout 21 vol. in-fol., est celle qui a paru à Francfort depuis 1662 jusqu'à 1738 ; elle est ornée de gravures de Matthieu Maittaire. Cette énorme compilation parut en l'année 1718. Les volumes qui ont été composés par Abelin, Schleder et Schneider, sont encore assez estimés ; mais ceux qui sont l'ouvrage de leurs nombreux continuateurs, n'ont ni la même réputation ni le même mérite. Abelin publia en 1619, une explication des *Métamorphoses* d'Ovide sous ce titre : *P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon plerarumque historica, naturalis, moralis* ἐκφρασις, Francfort, in-8°. Il l'avait rédigée pour accompagner de jolies gravures de Jean-Théodore de Bry, qui représentaient quelques-unes des fables d'Ovide. Le titre du livre est sans nom d'auteur, mais il se nomme, dans la dédicace, Ludovicus Gottofridus. En 1628 il parut à Francfort une traduction allemande, et, l'année suivante, une traduction latine des *Estats, Empires, Royaumes et principautez du Monde*, de D. T. V. Y. (d'Ativy). La dernière est intitulée : *Archontologia cosmica, sive imperatorum, regnorum, principatuum, rerumque publicarum omnium per totum terrarum orbem commentarii locupletissimi*.... Francfort, 1629, in-fol. La traduction allemande, qui a aussi été publiée in-fol., porte à peu près le même titre en allemand; mais l'ouvrage original français n'y est pas nommé. Elle a été réimprimée à Francfort, du vivant de l'auteur, en 1638, et après sa mort, en 1646 et 1695 ; ces deux dernières éditions, qui ont été faites par les soins de Matthieu Mérian et de ses héritiers, ont reçu des augmentations considérables, et sont ornées de gravures faites par Mérian ; dans celle de 1695, l'auteur n'est pas nommé. L'*Archontologia cosmica* jouissait de beaucoup de crédit dans le siècle où elle parut, et où l'on n'avait, pour les sciences géographiques, que la *Cosmographie* de Sébastien Münster : aujourd'hui que nos connaissances sont plus étendues, son importance a beaucoup diminué. On doit aussi à Abelin le 12e. et dernier volume de l'*Histoire des Indes Orientales*, publié à Francfort, en 1628, in-fol., sous ce titre : *Historiarum orientalis Indiæ tomus XII.* J. Ludovicus Gottofridus *ex Anglico et Belgico sermone in Latinum transtulit*, etc. Cet ouvrage, qui embrasse la description des Indes orientales et occidentales, est extrêmement rare et précieux, lorsqu'il est complet ; il a été payé 4000 francs pour la Bibliothèque impériale. En 1632, Abelin publia en allemand, dans la même ville, sa *Description du royaume de Suède* ; et, l'année suivante, parut aussi, en allemand, sa *Chronique historique*, ou *Description de l'histoire, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an* 1619, avec un grand nombre de figures gravées par Matthieu Mérian. Cet ouvrage n'a même été composé que pour servir de texte à la suite des gravures historiques que Mérian voulait publier. Ces ouvrages

sont l'un et l'autre in-folio. Le second a eu plusieurs éditions; Jacques de Meurs a fait une traduction hollandaise du 1er. volume, avec des augmentations. Enfin Abelin est l'auteur d'un livre allemand, intitulé : *Historia Antipodum*, ou *le Nouveau Monde ;* c'est-à-dire, *Description de la partie de la terre connue sous le nom d'Indes Occidentales*, par Jean-Louis Gottfried. Francfort, en 1655, in-fol. On croit aussi qu'Abelin est le même que Jean-Philippe Abel, qui a publié à Francfort, en 1627, in-8°., une traduction allemande de la comédie de Daniel Cramer, intitulée : *Plagium, comœdia de Alberto et Ernesto surreptis.*

A. L. M.

ABELL (Jean), célèbre chanteur anglais et joueur de luth, renvoyé par Charles II, comme catholique, passa sur le continent, dissipa follement l'argent qu'il y gagna, et voyagea son luth sur le dos. Arrivé à Varsovie, le roi de Pologne voulut l'entendre. Abell refusa d'abord, fut conduit au palais, placé dans un fauteuil, et guindé fort haut au milieu d'une grande salle. La cour parut dans une galerie. Des ours entrèrent, et Abell eut l'option de chanter ou de leur être livré. Il n'hésita pas, et de sa vie il n'avait si bien chanté. Après avoir erré plusieurs années, il revint en Angleterre, en 1701, y publia un recueil de chansons en plusieurs langues, et mourut dans l'obscurité, après avoir conservé sa voix jusqu'à une extrême vieillesse. N—l.

ABELLI (Louis), né en 1603 dans le Vexin français (ou à Paris, suivant quelques auteurs). Après avoir pris le bonnet de docteur en théologie, il fut d'abord curé de St.-Josse à Paris, puis évêque de Rhodez. Abelli, alors âgé d'environ 60 ans, et ayant passé la plus grande partie de sa vie avec les gens de lettres, ne put trouver agréable le séjour de son évêché. Il s'en démit en 1664, et revint à Paris s'établir dans la maison de St.-Lazare, où il mourut le 4 octobre 1691. Les ouvrages d'Abelli sont en très grand nombre. Le père Nicéron en donne la liste dans le 41e. vol. des *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres.* Les principaux sont : I. *Medulla theologica* (*La Moelle théologique*), imprimée pour la première fois en 1650, et très souvent réimprimée ; production pernicieuse selon les uns, estimable suivant les autres, mais qui n'est plus lue de personne. C'est au titre de cet ouvrage que Boileau faisait allusion, quand il appelait l'auteur *le moelleux Abelli* (*Lutrin*, ch. IV). Le prélat s'en plaignit hautement, et il cita Boileau au tribunal de Dieu. Abelli avait composé cet ouvrage principalement pour réfuter un autre traité sous le même titre, par Amésius, puritain anglais; et pour établir des principes d'une morale moins sévère sur la probabilité et la pénitence. II. *Tradition de l'Église, touchant la dévotion des chrétiens envers la Ste. Vierge*, in-8°. 1652, 1662, 1672. Bayle prétend que cet ouvrage fit plaisir aux protestants, qui s'en servirent pour l'opposer à l'*Exposition* de Bossuet. III. *La Vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent-de-Paul*, 1664, in-4°. Cette édition, quoique la première, est préférable à celles qui l'ont suivie, et dans lesquelles on a retranché plusieurs passages contre les Jansénistes. Ces passages ayant déplu à quelques personnes, et ayant donné naissance à un écrit intitulé : *Défense de M. Vincent-de-Paul, contre le faux discours de sa vie, publié par M. Abelli*, 1668, in-4°., Abelli publia sa défense, à laquelle on fit une *Réplique* l'année sui-

ble. *La Vie de S. Vincent-de-Paul*, r Collet, a fait oublier l'ouvrage d'A-li. IV. *La Couronne de l'année rétienne*, ou *Méditations sur les s importantes vérités de l'Evan-e*, formant d'abord 4 vol. in-12, dont l'abbé Baudran a donné une uvelle édition en 2 vol. La diction cet ouvrage fait tort au fonds. Il a été duit en latin, en 1732. V. Divers its polémiques sur le jansénisme, i annoncent que l'auteur était grand nemi de Port-Royal. Le style d'Abelli dur en latin, lâche et plat en fran-is; c'était d'ailleurs un homme rem-de toutes les vertus de son état.

A—B—T.

ABEN-BITAR (ABDALLAH-BEN-MED), ou, correctement, *Al Beïthâr*-vétérinaire, célèbre botaniste et mé-cin arabe, né à Benana, village ès de Malaga. Il voyagea long-temps ur se perfectionner dans la connais-nce des plantes. Sa réputation était lle que, lorsqu'il alla en Egypte, il en t, d'un concert unanime, nommé remier médecin. Mélek Al-Kamil, ince de Damas, le combla de bien-its, et le nomma intendant-général e ses jardins. Il mourut dans cette lle, l'an 646 de l'hégire. (1248 e J.-C.). Aben-Bitar a laissé un mo-ument précieux pour la botanique, us le titre de *Recueil de médica-ents simples*. Cet ouvrage, dont Ca-ri nous a fait connaître la préface, *Bibl. Arab. Hisp.* tom. I. p. 278), e divise en 4 parties où l'auteur traite, n suivant l'ordre alphabétique, de utes les plantes, pierres, métaux et nimaux qui ont une vertu quelconque n médecine, avec une telle exacti-ude, que les ouvrages de Dioscorides, le Galien et d'Oribazius, y sont sou-vent corrigés, et qu'on y trouve des faits et des détails qu'on chercherait en vain dans ces auteurs. On a imprimé à Paris, en 1602, la traduction latine de l'article consacré aux limons dans ce grand traité.

J—N.

ABEN-HEZRA, ou ABEN-ES-DRA (ABRAHAM-BEN-MEIR), célèbre rabbin espagnol, surnommé, à cause de la multitude de ses connaissances, *le Sage*, *le Grand*, *l'Admirable*, naquit, suivant l'opinion commune et d'après Rossi, à Tolède, en 1119. Il fut à la fois astronome, philosophe, médecin, poète, philologue et grammairien; possédant à fond toutes les langues savantes, et très versé dans la littérature arabe. Les auteurs juifs le vantent, en outre, comme habile cabaliste, et l'un des plus fameux interprètes de l'Écriture sainte. Aben-Hezra embrassa, en effet, toutes les connaissances, et les perfectionna par de longs voyages en Angleterre, en Italie et en Grèce. Il se fit surtout remarquer par ses explications hardies de l'Écriture sainte; il soutenait que les Hébreux n'avaient pas traversé la mer rouge par un miracle; mais que Moïse profita d'une basse marée, pour passer de l'autre côté, à l'extrémité du golfe. Aben-Hezra acquit tant de réputation dans l'astronomie, que les plus grands savants de son siècle adoptèrent ses découvertes. Cependant ceux qui lui ont attribué l'invention de la méthode de partager la sphère céleste en deux parties égales, par le moyen de l'équateur, paraissent avoir ignoré que cette méthode est aussi ancienne que l'astronomie. La Bibliothèque de la Sorbonne possédait une traduction française de *la Sphère*, d'Aben-Hezra, faite en 1273 par maître Dejade. Il est probable que ce savant rabbin aurait porté beaucoup plus loin ses innombrables travaux, si la mort ne l'eût enlevé à Rhodes, en 1174, à l'âge de 55 ans. Les époques de sa naissance et de sa mort n'étant pas très

exactement connues, quelques auteurs l'ont fait vivre jusqu'à 75 ans. Quoi qu'il en soit, ce fut pendant ses voyages qu'Aben-Hezra, voué exclusivement à la culture des sciences et des lettres, composa une grande partie de ses ouvrages. Son Commentaire complet sur les livres saints a été publié par Bomberg, à Venise, en 1526. Quelques parties de ce grand ouvrage ont été imprimées séparément. On n'y trouve ni les allégories si familières aux rabbins, ni les ridicules futilités de la cabale. L'auteur n'ose pas censurer ouvertement les Caraïtes, ennemis des traditions, parce que les docteurs et le peuple étaient fort attachés à leur méthode: mais il n'en fait guère usage et se sert avec discernement de l'autorité des anciens, recherchant avec exactitude le sens grammatical des mots, et expliquant le texte le plus littéralement qu'il lui est possible. Son style est élégant, mais trop concis, ce qui le rend obscur, au point qu'il a fallu composer d'autres Commentaires pour expliquer les siens. Arn. Pontacus publia une traduction latine des *Commentaires d'Aben-Hezra sur Abdias, Jonas et Sophonias*, à Paris, 1559, in-4°. Leusden en publia une autre à Utrecht, en 1657. Le texte hébreu d'Aben-Hezra, sur Joel, fut imprimé à Paris, en 1563; le même, avec des notes par Leusden, Utrecht, 1656. Robert Etienne imprima à Paris, en 1556, en 1 vol. in-4°., le Commentaire d'Aben-Hezra, sur Osias, avec celui de deux autres rabbins. Le *Cantique des cantiques* fut imprimé séparément; Paris, 1570. On publia aussi à Constantinople, en 1532, son *Commentaire sur la loi.* On ne trouve presque plus l'édition faite à Naples, en 1488, de son *Commentaire sur le Pentateuque.* Aben-Hezra est aussi auteur d'un ouvrage de morale, intitulé: *Chai-Ben-Megir*, c'est-à-dire, *vive le fils qui ressuscite.* Quelques auteurs modernes lui attribuent aussi le petit traité *Amicus Medicorum;* mais cet ouvrage est de Jean Ganivete. L'erreur vient de ce qu'il se trouve joint dans les anciennes éditions au traité d'Aben-Hezra, intitulé: *De luminaribus et diebus criticis liber*, imprimé à Lyon, 1496, 1508, in-4°., et 1550, in-8°. Rome, 1544, in-4°. Francfort, 1614, in-12. Il y a un commentaire d'Aben-Hezra sur Josèphe (Joseph-ben-Govion) *De bello Judaïco.* Basileæ, 1599, in-8°. héb. lat. Enfin, on a de cet auteur, un livre de géom. et d'alg.; un Traité d'astr., intitulé *Porte des Cieux;* un poëme publié en hébreu et en latin, par Th Layde. Oxford, 1694; et un livre d'astrologie, dont la bibliothèque de l'Escurial possède deux traductions manuscrites en limousin. Bailli (*Astr mod.* tom. 1, p. 600,) a été mal informé, lorsqu'il dit qu'il ne nous es rien resté des ouvrages de cet astronome: il convient cependant qu'Aben-Hezra a rendu service à l'histoir de l'astronomie, en nous conservan les trois sphères dont Scaliger nous laissé la description. On trouve un notice détaillée sur la vie de ce fameu rabbin dans Bartholomio. D—G.

ABEN-PACE, correctement *Ib Bâdjeh*, dont le nom entier est: ABOU BECR-MOHAMMED-EBN-EL-SAYEG, u des plus fameux philosophes arabes naquit à Cordoue, et mourut trè jeune à Fez, en Afrique, l'année 53 de l'hég. (1138), par excès d'appl cation, ou, selon quelques historien arabes, empoisonné par des envieu Ses ouvrages ne sont que des esquiss et des pensées que sa mort prématur l'empêcha de développer. La métaph sique et la morale étaient le sujet de s

méditations. Sa réputation est très rande parmi les savants arabes, c'est ur Vauvenargues. Aboùl-Haçan, qui fait un recueil de ses ouvrages, n'hé- te point à le préférer à tous les au- urs de sa nation, même à Avicenne à Algazaly. On trouve des détails téressants sur Aben-Pace, ses ou- ages et l'estime dont ils ont joui, ns la *Vie du philosophe Ebn-Yok- n*, écrite par Ebn-Tophail, que Po- ck a traduite et imprimée à Oxford, 1671, et dans la *Bibl. arab. hisp.* Casiri. C—S—A.

ABEN-RAGEL (ALI), astrologue abe, natif de Cordoue, vivait vers le mmencement du 5e. siècle de l'hég. 1e. de J.-C.), sous le khalyfe Ma- oûn. Il jouit d'une grande célébrité rmi les mahométans, et même parmi s chrétiens qui croyaient à la science culte de l'astrologie. Le livre qu'il a issé sur le jugement et le sort des étoi- s, a été traduit en latin et imprimé à âle, par Henricus Petri, et à Venise, 1485, par Erhard Radelez, sous ce re: *De Judiciis seu Fatis stellarum.* est de la plus grande rareté. Aben- agel est aussi l'auteur d'un second ivrage, connu sous le titre: *De re- lutionibus nativitatum, seu de fre- ariis*, Venise 1524. Les historiens abes racontent des choses merveil- uses sur la certitude des prédictions Aben-Ragel. La bibliothèque de l'Es- rial possède un poëme de cet auteur abe, sur l'astrologie judiciaire. C'est robablement l'original du premier es deux ouvrages imprimés.

C—S—A.

ABEN-ZOHAR, dont les noms sont: BOU-MERWAN-BEN-ABDEL-MELCK-BEN-ZOHR, fameux médecin arabe, na- f de Penaflor, près de Séville, vécut u 12e. siècle. Il était juif de religion, fils t petit-fils de médecin. Son père com- mença à l'instruire dans son art à l'âge de dix ans, et lui fit faire, bien jeune encore, serment de ne jamais employer de poisons. Ce serment qui a tout lieu de nous étonner, montre à quel point les empoisonnements étaient multipliés chez les Arabes. Aben-Zohar guérit le frère d'Ali-Ben-temin, tyran de Séville, que sa propre famille avait empoisonné; les parents irrités persécutèrent avec acharnement ce médecin, et le retinrent long-temps en prison. A la fin il entra au service de Yousef-Ben-Tachefyn (*Voy.* ce nom), prince de Maroc, qui venait de chasser les petits tyrans d'Espagne. Ce souverain généreux le combla d'hon- neurs et de richesses, et il mourut à son service l'an 557 de l'hég. (1261-2 de J.-C.), à l'âge de 92 ans. Il fut le maître d'Averroès qui, tout détrac- teur qu'il est des autres médecins, en parle toujours avec vénération et même avec enthousiasme. « Pour parvenir, » dit-il, à une connaissance profonde » de la médecine, il faut lire avec soin » les ouvrages d'Aben-Zohar, qui en » sont le vrai trésor. Il a connu tout ce » qu'il est permis à l'homme de con- » naître dans ces matières, et c'est à » sa famille que l'on doit la vraie » science médicale. » Il fut aussi le maître de son fils, dont nous parlerons dans l'article suivant. Aben-Zohar n'est pas un simple compilateur, comme presque tous les savants de cette na- tion; il voulait ramener la médecine à la méthode sage de l'observation. Cela même l'a fait accuser d'empy- risme, mais à tort; car il tendait à ré- duire les faits en principes; il cherchait à s'élever à la connaissance des causes des maladies; et profondément nourri de la lecture de Galien, on le voit d'ailleurs sans cesse professer la doc- trine de ce grand maître. Il osa, contre les préjugés de son temps, unir à l'étude de la médecine, celle de la chirurgie

et de la pharmacie; il chercha même à démontrer l'utilité de cette triple alliance : aussi la matière médicale lui doit-elle l'emploi de quelques médicaments nouveaux ; la chirurgie, la première idée de la bronchotomie ; et la médecine, la description de quelques maladies nouvelles, comme l'inflammation du médiastin, du péricarde, etc. Cependant Aben-Zohar ne secoua pas en entier le joug de toutes les superstitions et de toutes les erreurs de son temps. Son livre intitulé : *Thaisser*, correctement *Téïçyr*, où il indique les remèdes et le régime qui conviennent à la plupart des maladies, semble faire croire qu'un hôpital lui fut confié. Ce livre, traduit en latin, a paru plusieurs fois sous ce titre : *Rectificatio medicationis et regiminis*, Venise, 1490, in-fol.; 1496, 1497, *id.* avec le colliget d'Averhoès, 1514, in-fol., à Lyon, 1531, in-8°., etc. Aben-Zohar écrivit ce livre pour le prince de Maroc qu'il servait. On y trouve un grand nombre d'anecdotes sur sa propre vie. Cet ouvrage fut d'abord imprimé à Venise, d'après une traduction latine faite en 1285 par le docteur Paravici et le docteur Jacob, médecin juif, non d'après l'arabe, mais d'après une traduction hébraïque. Le texte arabe de cet ouvrage existe manuscrit à la Bibliot. imp., et à celle dite Bodléïenne. Aben-Zohar est encore auteur : I, d'un *Traité de la guérison des maladies*, dédié à Ibrahym, fils de Yousef-Ben-Tachefyn; II, De deux *Traités des fièvres*, traduits en latin, et imprimés à Venise en 1570. C—S—A.

ABEN-ZOHAR le jeune, fils du précédent et son disciple, né à Cordoue en 1142, et mort en 1216, fut aussi très célèbre médecin, et en grande faveur auprès de l'Emyr Yousouf-Ben-Tachefyn. Léon, africain, nous a conservé un trait de ce souverain, qui montre sa générosité, son esprit et la bonté qu'il avait pour Aben-Zohar. Cet empereur, partant pour l'Afrique, emmena avec lui ce médecin, qui était aussi un poète élégant. Un jour il entra à l'improviste dans l'appartement de ce dernier; et, ne le trouvant pas, se mit à regarder les papiers qui étaient sur la table ; il y vit des vers où Aben-Zohar exprimait les regrets d'être séparé de sa famille. Le prince, sans rien dire à Aben-Zohar, envoya un ordre au gouverneur de Séville, de faire venir en toute hâte la famille du médecin à Maroc, où elle fut logée dans une belle maison, richement meublée, et dont il lui fit présent. Aben-Zohar, envoyé dans cette maison sous prétexte d'y voir des malades, fut bien agréablement surpris de se trouver ainsi au milieu de sa famille, dont il se croyait si éloigné. Ce médecin a laissé des ouvrages estimés, dont aucun n'a été imprimé. Nous observerons que la famille des Zohar a produit plusieurs médecins célèbres, souvent confondus, et à chacun desquels Abou-Osaïbah a consacré un article dans sa *Biographie des médecins*. C—S—A.

ABERCROMBY (THOMAS), savant écossais, né en 1656 à Forfar, fut médecin du roi Jacques II, qui lui fit abjurer la religion protestante. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Martial atchievements of Scotland* (*Exploits militaires de l'Écosse*), en 2 vol. in-fol., et d'un *Traité sur l'Esprit*, presque oublié aujourd'hui. Il mourut en 1726, âgé de 70 ans. X—

ABERCROMBY (SIR RALPH), général anglais, d'une ancienne famille d'Écosse, entra de bonne heure au service, en qualité de cornette, dans les gardes du corps ; obtint en 17.. le grade de lieutenant, et fut successivement capitaine de cavalerie, li...

olonel, major-général et com-
t du 7ᵉ. régiment de dragons.
é à l'armée anglaise, sur le
t, en 1793, il se distingua
ne du camp de Famars, le 23
ensuite devant Dunkerque. Il
la également dans l'affaire de
Cambresis; reprit le fort St.-
sur la Meuse, et dirigea une
cipales attaques du siége de
ennes. Abercromby commanda
arde de l'armée anglaise pen-
campagne de 1794; et le duc
eut souvent occasion de ren-
compte le plus honorable de
uite. Blessé à Nimègue, au
cement de l'hiver de 1796,
a néanmoins la retraite des
anglaises, et fut nommé l'au-
ante commandant en chef des
des Indes orientales. Il s'em-
à Portsmouth au mois de févr.,
ara de quelques établissements
et hollandais. A son retour en
en 1797, il fut fait chevalier de
du Bain, et gouverneur de l'île
nt; peu de temps après, on l'é-
grade de lieutenant-général.
8, on lui donna le comman-
de l'armée anglaise en Ir-
ù il montra de l'habileté et de
ration; mais l'insubordination
pes, les agitations des divers
et les contrariétés de l'admi-
n, ne lui permirent pas de
er long-temps ce commande-
l repassa en Angleterre, et
da en 1799, sous le duc
, l'expédition contre la Hol-
bercromby adressa aux amis
onderat une proclamation qui
effet. Il commandait la gauche
ille du 17 sept. perdue par le
rck, à qui on reprocha de n'a-
ut assez écouté les avis de ce
dont le corps avait eu des suc-
tait emparé de Horn. L'armée anglo-russe fut défaite de nouveau, le 2 octobre suivant, et Abercromby eut deux chevaux tués sous lui dans cette journée. Ces mauvais succès ne lui firent rien perdre dans l'opinion publique, et n'empêchèrent pas qu'il ne fût regardé comme le meilleur officier de l'armée britannique. Il se retira quelque temps en Ecosse, et fut bientôt désigné pour commander en chef l'expédition qui se préparait contre l'Egypte, occupée alors par une armée française. Abercromby entra dans la Méditerranée avec une flotte. Tout entier à ses grands desseins sur l'Egypte, il refusa de se rendre aux sollicitations du roi de Naples, qui le pressait de débarquer ses troupes dans ce royaume, où s'étendait le feu de l'insurrection. Il avait auparavant insulté Cadix, dont l'état de défense respectable l'obligea de renoncer à toute attaque sérieuse. Ce ne fut que le 1ᵉʳ. mars 1801, que la flotte anglaise, qui avait quitté Rhodes en janvier, parut dans la rade d'Aboukir. Le 7, Abercromby ordonna le débarquement, et força les troupes françaises qui défendaient la côte, à se retirer. Il attaqua d'abord le fort d'Aboukir, dont il s'empara, et marcha ensuite sur Alexandrie, à la tête d'une armée de 16,000 hommes. Il s'avançait avec précaution, couvrant sa marche par des ouvrages et des lignes de défense. Le 21 mars il fut attaqué dans ses retranchements par l'armée française, sous les ordres du général Menou (*Voy.* ce nom). Malgré leur bravoure, les Français furent repoussés sur tous les points. Les troupes revinrent cependant à la charge, et la cavalerie pénétra même jusqu'à la seconde ligne de l'infanterie anglaise et de la réserve. Abercromby, qui s'y trouvait avec son état-major, fit des prodiges de valeur, et fut blessé mor-

tellement. Il eut assez de sang-froid et de courage pour cacher sa blessure jusqu'au moment où le sort de la bataille fut décidé. Le général Hutchinson prit alors le commandement, et fit poursuivre les Français, qui abandonnèrent successivement toutes leurs positions. Cette bataille entraîna pour eux la perte de l'Égypte, et confirma la haute opinion que les Anglais avaient de leur général. Il mourut 7 jours après, à bord d'un vaisseau qui le conduisait à Malte. Ses restes furent déposés dans cette île, à la suite d'une pompe funèbre à la fois simple et touchante. Abercromby avait été deux fois appelé à siéger au parlement comme député du comté de Kindoss, en 1774 et en 1796 ; mais il est plus connu par ses services militaires que par ses travaux législatifs. Deux de ses frères étaient entrés comme lui dans la carrière des armes ; l'un d'eux fut tué à la bataille de Bunker's-hill en Amérique. B—P.

ABERLI (Jean-Louis), peintre de paysages, né à Winterthur en 1723, mourut à Berne en 1786. Après avoir passé 3 ans chez un peintre médiocre à Zurich, il vint à Berne, et reçut de meilleures instructions chez J. Grim. Il peignit d'abord le portrait. En 1759 il fit un voyage à Paris. Ses dessins coloriés de paysages suisses ont fait époque, et ont trouvé un grand nombre d'imitateurs, parmi lesquels Rietter et Biderman ont égalé et même surpassé leur maître. Les plus grandes et les plus belles de ses 30 planches représentent les vues de Cerlier, d'Yverdun, de Muri et de Vimmis. Son ami Rietter, qui, depuis 1777, avait partagé ses travaux, tant pour le dessin que pour la gravure, a donné sa vie dans le *Journal helvétique des Arts et de la Littérature* (en Allem. cah. 1 à 3, Zurich, 1806). U—I.

ABERNETHY (Jean), théologien irlandais, né à Colraine, dans le comté de Londonderry, en 1680. Fils d'un ministre presbytérien, il se destin à la même carrière. Dans les troubles qu'occasionna en Irlande l'insurrectio de 1689, ses parents l'envoyèrent e Écosse pour y suivre ses études. Il le fit avec succès, et à 21 ans il revint e Irlande, où il se distingua par des se mons fort goûtés, et par des écri qui, pour la plupart, étaient pureme polémiques ; car, dans ces temps-là, o dominaient l'esprit de secte et le go de la controverse, la vie des théolo giens, même les plus éclairés, se pa sait presque en entier dans les qu relles religieuses. C'était le règne d fanatisme, de l'intolérance et la haine théologique. Trois commu nions religieuses étaient établies e Irlande, mais y exerçaient une i fluence très inégale. La religion cath lique, adoptée généralement par l classes inférieures, avait pour elle l quatre cinquièmes de la nation ; ma elle était opprimée par des lois rigo reuses qui excluaient de toute partic pation aux fonctions publiques ce qui la professaient. La communi anglicane, beaucoup moins nombre se, était la plus puissante, parce q c'était celle du gouvernement, d fonctionnaires publics, et de tous grands propriétaires. Un assez gra nombre de presbytériens et d'aut sectaires, qu'on appelait Dissid (*Dissenters*), parce qu'ils refusai de souscrire au symbole anglican de prêter le serment du *Test*, ex par le gouvernement, formaient u troisième secte, dont les membr moins nombreux encore que les glicans, et, comme les catholiqu exclus de toute participation places, étaient, par une suite né saire de toute persécution, plus éc rés dans leur doctrine, plus zélés d

leur croyance, et plus réguliers dans leurs mœurs. Les Dissidens irlandais formaient plusieurs congrégations distinctes, qui avaient chacune leur pasteur. Non seulement le synode jugeait de la capacité des jeunes ecclésiastiques qui aspiraient aux fonctions du ministère, mais il s'était encore arrogé le droit de choisir le pasteur qui pouvait convenir à chaque congrégation, ainsi que la congrégation qui convenait au pasteur; ce qui était une gêne également désagréable aux uns et aux autres. Les églises de Colraine et d'Antrim ayant eu besoin d'un ministre, désiraient toutes deux d'avoir Abernethy. Il aurait préféré Colraine, mais le synode l'obligea d'aller à Antrim. Quelque temps après, il fut invité à passer à Dublin; il refusa; le synode décida qu'il quitterait Antrim pour s'établir à Dublin; mais ce théologien, ferme dans ses principes de républicanisme presbytérien, se révolta ouvertement contre la décision du synode, qu'il regarda comme une injustice et un attentat à la liberté religieuse. Il se mit à écrire contre les usurpations de la juridiction ecclésiastique. D'autres sujets de dispute lui fournirent les occasions de soutenir et d'étendre cette controverse. De là sortirent un grand nombre d'écrits polémiques, qui divisèrent non seulement les théologiens, mais encore tous les membres de la colonie presbytérienne; et ceux-ci s'échauffaient d'autant plus dans la querelle, qu'ils étaient moins éclairés sur les questions qui en étaient l'objet. Ainsi un homme qui avait des lumières et du zèle, consuma à des travaux pour le moins inutiles, des talents qui auraient pu être employés avec plus d'édification pour ses contemporains, et plus de fruit pour la postérité. Après une vie très occupée et très agitée, mais irréprochable et pure, il mourut en 1740. Les plus importants de ses ouvrages sont 2 volumes de Sermons *sur les Attributs divins*. Londres, 1748. S—D.

ABGARE, nom de plusieurs souverains qui régnèrent sur l'Oshroëne, pays de la Mésopotamie dans lequel était Édesse. L'un des plus célèbres est Abgare Mannus, que quelques historiens appellent aussi Abarus, Ariamne; et Achare, qui monta sur le trône vers l'an 57 av. J.-C., époque à laquelle la Mésopotamie était soumise aux Romains. Il tenait par conséquent d'eux son autorité. Lorsque Crassus entreprit son expédition contre les Parthes, Abgare Mannus s'offrit à lui servir de guide, le conduisit à travers des déserts pour épuiser son armée, et le fit enfin tomber entre les mains des Parthes. Plusieurs de ces rois ont fait frapper des médailles en grec, qu'on trouve rassemblées dans l'ouvrage de Bayer, intitulé : *Historia Osrhoena et Edessena ex nummis illustrata; Petropoli*, 1734, in-4°. C—R.

ABGARE, l'un des successeurs du précédent, vivait du temps de J.-C., et Procope dit qu'il jouissait de la faveur d'Auguste. Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, rapporte que ce prince, attaqué d'une maladie très grave, qu'aucune science humaine ne pouvait guérir, entendit parler des cures miraculeuses que Jésus-Christ opérait en Judée, qu'il lui écrivit pour le prier de venir lui rendre la santé, et lui promit un asyle contre ses ennemis. Le même historien ajoute que Jésus-Christ répondit au monarque; et que, quoiqu'il refusât de venir le voir, il promit de lui envoyer un de ses disciples. Eusèbe rapporte le texte de ses deux lettres, et il ajoute qu'après l'ascension de Jésus-Christ, S. Thomas, un des 12 apôtres, envoya dans Edesse, Thaddée, l'un des

70 disciples, qui convertit Abgare à la foi chrétienne, le guérit miraculeusement, et opéra plusieurs autres prodiges. Eusèbe ajoute qu'il ne parle que sur des rapports traduits litteralement de la langue syriaque. Malgré l'autorité de cet historien, qui n'élève aucun doute sur l'authenticité de cette histoire, il est permis de penser qu'elle est fabuleuse; rien ne prouve qu'il ait possédé la langue syriaque, ni qu'il soit allé lui-même à Edesse, pour y consulter les traditions et les archives d'où il dit avoir tiré les deux lettres. Le fait n'est rapporté par aucun écrivain ecclésiastique antérieur à lui, et ceux qui lui sont postérieurs n'en ont parlé que rarement. S. Jérôme en fait mention dans ses *Remarques sur S. Mathieu;* et il s'appuie sans doute sur l'autorité d'Eusèbe, car il dit: « l'Histoire ecclésiastique nous apprend » que l'apôtre S. Thaddée fut envoyé à » Edesse vers le roi Abgare. » Sans s'arrêter aux raisons qui peuvent faire rejeter cette histoire, il suffira d'ajouter que la lettre de Jésus-Christ à Abgare paraît avoir été inconnue aux Pères de l'Eglise (qui étaient d'ailleurs persuadés que Jésus-Christ n'avait rien écrit); qu'elle n'est mentionnée dans aucun ancien catalogue de lois canoniques; et qu'enfin elle ne paraît point avoir fait partie du *Nouveau-Testament*, où, sans doute, une lettre écrite de la propre main de Jésus-Christ aurait obtenu la première place. Ajoutons encore qu'au concile de Rome, tenu en 494, sous le pape Gélase, cette lettre fut rejetée comme apocryphe. Au reste on peut consulter au sujet de cette prétendue correspondance, Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, tom. 1er.; l'*Histoire ecclésiastique* du père Alexandre, tom. 1er.; et la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* du P. Dupin, tom. 1er. D-

ABIA, fils de Samuel, (*V*. SAM et SAUL.)

ABIA, fils de Jéroboam, 1er. des 10 tribus d'Israël, est co dans l'*Ancien-Testament* par la diction terrible que fit à son su prophète Ahias. La mère du j Abia alla consulter un jour ce prop en secret, pour savoir si ce fils, qu' chérissait tendrement, releverait d maladie qui menaçait sa vie. Le p phète répondit qu'Abia expirera l'instant où elle remettrait le pied la porte du palais, et que cette p ne serait que le prélude des malh encore plus grands qui devaient fo sur la postérité de Jéroboam, en p tion des iniquités de ce roi im mais qu'il serait le seul des des dants de Jéroboam qui aurait les h neurs de la sépulture, et serait pl de tout Israël, tandis que les au seraient mangés par les chiens dévorés par les oiseaux, en puni des crimes de Jéroboam. Le je Abia mourut effectivement, comm prophète l'avait annoncé, l'an 958 J.-C. Sa mort excita les regrets de Israel, parce qu'il donnait les belles espérances. C—r

ABIA, roi de Juda, l'un des fil Roboam, et petit-fils de Salom fut préféré à ses autres frères, p qu'il avait pour mère Machaïe, d'Uriel, celle que Roboam aima plus parmi ses 78 femmes ou co bines. Abia succéda à Roboam, 958 av. J.-C. Son règne ne dura 3 ans, et fut troublé par les gue continuelles qu'il eut à soutenir co les 10 tribus schismatiques. Il vainq sur la montagne de Someron, J boam Ier., qui avait marché co lui à la tête d'une armée très su rieure en forces, et Israël fut hum sous la main de Juda. Les rabb

reprochent à Abia de n'avoir pas profité d'une victoire aussi éclatante pour détruire l'autel sacrilége que Jéroboam avait érigé à Béthel. Un succès si brillant, loin d'inspirer à Abia des sentiments religieux, ne fit que le remplir d'orgueil. Son cœur ne fut point droit devant le Seigneur, et il fut aussi criminel que son père. Il épousa 14 femmes, qui lui donnèrent 22 fils et 16 filles. Il mourut vers l'an 955 av. J.-C. Dieu, par considération pour la piété de David, laissa la postérité d'Abia subsister avec honneur sur le trône de Juda, dans la personne de son fils Asa, qui lui succéda paisiblement. C—T.

ABIATHAR, 13e. grand-prêtre des Juifs, est quelquefois nommé Achimélech ou Abimélech, du nom de son père, qui descendait d'Aaron par Ithamar. Étant encore jeune, il fut sauvé du carnage, lorsque Saül fit mettre à mort, dans la ville sacerdotale de Nobé, tous les prêtres du Seigneur, et le père même d'Abiathar; celui-ci se retira auprès de David dans le désert, tandis que Saül, en haine d'Achimélech, père d'Abiathar, donna la souveraine sacrificature à Sadoc. Il y eut donc dans la suite deux grands-prêtres en Israël, Abiathar dans le parti de David, et Sadoc dans celui de Saül. Abiathar donna souvent à David des preuves de fidélité, surtout pendant la révolte d'Absalon; mais, après la mort de David, s'étant mis du parti d'Adonias, il fut privé du sacerdoce sous le règne de Salomon, qui l'envoya en exil à Arathath, et ne lui conserva la vie qu'en considération des services qu'il avait rendus à son père. La race de Sadoc demeura seule alors en possession de cette dignité, selon la prédiction qui avait été faite au grand-prêtre Héli. Cet événement eut lieu vers l'an 1060 av. J.-C. On ne vit plus depuis deux grands-prêtres en même temps. C—T.

ABICHT (JEAN-GEORGE), savant orientaliste et théologien, né en 1672 à Kœnigssee, dans la principauté de Schwartzbourg, mort en 1740, à Wittenberg, où il remplissait les fonctions de professeur académique et de pasteur; il venait d'être nommé membre de l'Académie royale des sciences de Berlin. Il a beaucoup écrit sur la langue et les antiquités hébraïques; la plupart de ses dissertations se trouvent dans le *Trésor d'Ikénius*. Sa dispute avec Jean Francke sur l'usage grammatical, prosodique et musical des accents hébraïques a répandu quelque jour sur cette matière obscure. Il a écrit contre l'harmonie préétablie de Leibnitz, et montré beaucoup de sagacité dans toutes les questions dont la nature mixte exige la réunion toujours rare de profondes connaissances philosophiques, philologiques et théologiques. Parmi ses nombreux ouvrages, dont la liste a été donnée par Michel Ranft, dans ses *Vies des Théologiens saxons*, tom. Ier., p. 1; par les auteurs des *Acta hist. eccles.* Ve. 5, p. 289; et, avec encore plus d'exactitude, dans un ouvrage allemand, intitulé: *Unpartheyische kirchenhist.* (v. 3, p. 3275), il faut distinguer: *Selecta rabbinico-philologica*, qui sont proprement une 3e. édition augmentée du *Scherzeri Trifolium orientale; Accentus hebræorum ex antiquissima usu lectorio explicati; usus accentuum hebr. musicus et oratorius; de mendacii bonitate et malitiâ; de limitibus humani intellectûs*. On trouve, dans les ouvrages cités ci-dessus, une notice de sa vie, ainsi que dans l'*Europe savante* de Gœtten (en allemand). Il a été un des collaborateurs des *Acta eruditorum* de Leipzig. S—R.

ABIGAIL. *Voy.* DAVID.

ABILDGAARD (Pierre-Curétien), mort en 1808. Ce fut un des médecins et des naturalistes les plus habiles du 18e. siècle. Il a contribué à fonder l'école vétérinaire de Copenhague. En 1789, il fut encore un des savants qui eurent le plus de part à l'établissement de la Société d'histoire naturelle, société qui a publié une suite de mémoires très intéressants. On a d'Abildgaard plusieurs ouvrages et opuscules sur la médecine, la minéralogie et la zoologie, et beaucoup de mémoires particuliers insérés dans ceux de l'Académie des sciences de Copenhague, dont il était secrétaire, et dans ceux de la Société d'histoire naturelle. Il a donné une description du fameux *Mégathérium*, en même temps que M. Cuvier. M--B—n.

ABILDGAARD (Nicolas), frère du précédent, peintre d'histoire, a vécu à Copenhague vers la fin du 18e. siècle, et y est mort en 1806. Dessinateur habile, il composa avec goût; mais son coloris est grisâtre. Ses principaux tableaux ornent les maisons royales du Danemarck; mais ceux qui se trouvaient au château de Copenhague, et qu'on regardait comme ses chefs-d'œuvre, furent détruits par l'incendie de cet édifice en 1794. Le chagrin que ce désastre fit éprouver à Abildgaard, le conduisit lentement au tombeau. M—B—n.

ABIMÉLECH; ce nom, qui signifie *père-roi*, paraît avoir été commun à tous les rois de Gérare, princes philistins, selon l'usage des anciens peuples d'Orient. Le premier Abimélech dont parle l'Écriture, était contemporain d'Abraham; il enleva Sara, femme de ce patriarche. Sara, quoiqu'âgée de plus de 80 ans, était encore d'une rare beauté, et Abraham la faisait passer pour sa sœur, comme elle l'était en effet, étant née du même père, mais d'une autre mère; il n'avait pas [dit] qu'elle était aussi sa femme, c[rai]gnant d'être tué à cause d'elle. Abi[mé]lech allégua pour excuse son ignora[nce] lorsque Dieu lui eut apparu en song[e] et l'eut menacé de le faire mou[rir] pour avoir enlevé Sara. Abiméle[ch] la rendit donc au patriarche, s[on] époux. Il donna à Sara mille piè[ces] d'argent pour en acheter un voi[le] afin de se couvrir le visage et [de] cacher sa beauté. Il offrit à Abrah[am] de demeurer dans ses états, et fit av[ec] lui une alliance dont la durée et [les] effets devaient s'étendre à leur pos[té]rité. L'endroit où elle fut jurée s'a[p]pela dans la suite *Ber-Sabee*, ou *Puits du serment*. Le saint patriarc[he] obtint de Dieu la guérison des infir[mi]tés qui empêchaient Abimélech et [ses] femmes d'avoir des enfants. C—

ABIMELECH. L'Écriture pa[rle] d'un autre Abimélech, que quelq[ues] interprètes croient être le même q[ue] le précédent, mais qui, selon l'opini[on] la plus probable, était son fils. Il ma[n]qua de lui arriver à l'égard de Rebec[ca,] épouse d'Isaac, ce qui était arriv[é à] son père, à l'égard de Sara, épou[se] d'Abraham. Isaac avait aussi fait p[as]ser Rebecca pour sa sœur, craign[ant] que les Philistins ne le fissent mou[rir] pour enlever Rebecca, s'ils eussent [su] qu'elle était sa femme; mais Abim[é]lech avait reconnu que Rebecca ét[ait] l'épouse d'Isaac, à la manière dont [le] patriarche en usait avec elle, il fit u[ne] loi qui défendait, sous peine de mo[rt,] de toucher à l'épouse d'Isaac. Dans [la] suite, jaloux de sa prospérité, il l['é]loigna de la contrée. Cependant, voy[ant] que le Seigneur était avec le fils d'[A]braham, il l'alla trouver à Ber-sabé et renouvela avec lui l'alliance que le[urs] pères avaient faite entre eux vers l['an] 1804 av. J.-C. Isaac célébra par un f[es]tin cette heureuse réunion. C—r

ABIMELECH, fils de Gédéon et d'une des concubines de ce capitaine des Hébreux, nommée Druma, montra de bonne heure un génie hardi, entreprenant et ambitieux. Il connaissait l'indifférence du peuple pour les enfants de Gédéon, et le peu de concert qui régnait entre eux. Soutenu par le crédit des parents de sa mère, il représenta aux habitants de Sichem les inconvénients qu'il y aurait à mettre le gouvernement entre les mains des 70 enfants de Gédéon, dont les divisions ne pouvaient être que funestes au peuple; et leur ayant persuadé qu'il leur convenait bien mieux de n'avoir qu'un seul chef, il se fit reconnaître pour juge d'Israël. Ayant levé ensuite, avec l'argent que lui fournirent les Sichimites, une troupe de vagabonds, il marcha vers le séjour de la famille de Gédéon, massacra sur une même pierre tous les fils que son père avait laissés dans sa maison d'Ephra. Le seul Joathan échappa à cet horrible massacre. Les Sichimites, qui avaient vu naître parmi eux la mère d'Abimélech, s'assemblèrent près du chêne de Sichem, pour le faire roi. Joathan, placé sur la montagne de Garizim, leur reprocha leur ingratitude et leur mépris pour la mémoire de Gédéon, puisqu'ils avaient pris pour roi le plus indigne de ses fils, et le meurtrier de 70 de ses frères. Le Seigneur permit alors que les habitants de Sichem détestassent la cruauté d'Abimélech; ils se choisirent un chef nommé Gaal. Abimélech le vainquit, passa au fil de l'épée les habitants de Sichem, rasa leur ville, et brûla leur temple, où plus de mille personnes étaient rassemblées. Après cette expédition, il marcha sur la ville de Thèbes, qui était à trois lieues de Sichem. Les habitants de Thèbes s'étaient, pour la plupart, retirés et fortifiés dans une tour située au milieu de leur ville. Abimélech s'en approcha pour mettre le feu à la porte. Alors une femme lui jeta du haut de la tour un éclat de meule de moulin, et lui fracassa la tête. Abimélech, près d'expirer, fit venir son écuyer et lui dit : « Tirez votre épée et tuez-moi, de » peur qu'on ne dise que j'ai été tué » par une femme. » L'écuyer obéit, et Abimélech mourut l'an 1235 av. J.-C. Thola lui succéda dans la judicature d'Israël. (*V.* ABIATHAR.) C—T.

ABIOSI (JEAN), professeur de médecine et de mathématiques, né à Bagnuolo, dans le royaume de Naples, vivait vers la fin du 15[e]. siècle. Il est surtout connu par son *Dialogue sur l'astrologie judiciaire*, dédié à Alphonse II, roi de Naples, imprimé à Venise, in-4°., et qui a été censuré par la cour de Rome. Nous avons encore de lui : *Vaticinium à diluvio usque ad Christi annos* 17. *Venetiis, apud Lapicida*, 1494, in-4°. A—N.

ABIRON. *Voy.* AARON et MOÏSE.

ABISAG. *Voy.* DAVID.

ABISAI, fils de Sarvia, sœur de David, se trouvait dans le désert de Ziph avec ce prince, lorsque Saül vint pour l'y surprendre; il accompagna son oncle à travers le camp ennemi, et était disposé à profiter du sommeil du roi pour le tuer, lorsque David modéra son zèle, et se contenta de lui ordonner d'emporter la lance et la coupe du monarque placées auprès de sa tête. Abisaï se distingua à la bataille de Gabaon, où les troupes d'Isboseth furent défaites par Joab; et il poursuivit les fuyards jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit les eût dérobés à ses yeux. Il commandait sous David l'armée qui tailla en pièces celle des Iduméens dans la vallée de Sell. A la bataille de Medalla, Joab le chargea de faire tête aux Ammonites, pendant qu'il combattrait lui-même les Syriens qui cherchaient à

l'envelopper, et il les mit en déroute. Lors de la révolte d'Absalon, il resta fidèle à David, l'accompagna dans sa retraite à Bahurim, et aurait réprimé l'insolence de Séméï, en le perçant de sa lance, si le prince ne l'en eût empêché. Il commandait un des trois corps de l'armée royale qui défit entièrement celle des révoltés dans la forêt d'Ephraïm. On le vit depuis partager avec Joab le commandement de l'armée envoyée contre Séba; commander sous David contre les Philistins, et tuer de sa main Jesbibenob, au moment où ce géant allait percer le roi. Abisaï avait toujours avec lui une compagnie de trente hommes, à la tête desquels il défit, dans une occasion, un corps de 300 ennemis, sans qu'aucun pût éviter la mort. Ce guerrier, l'un des trente braves de David, avait contracté dans les camps une dureté de caractère qui ternit quelquefois ses grandes qualités. On en a la preuve dans le meurtre d'Abner, auquel il participa, et dans les reproches que David lui fit en différentes occasions. T—D.

ABIU. *Voy.* AARON.

ABLAINCOURT. *Voy.* BRUHIER.

ABLANCOURT. *Voy.* PERROT D'.

ABLAVIUS ou ABLABIUS, vivait sous Constantin, fut préfet du prétoire, depuis l'an 326 jusqu'à l'an 337, et obtint un grand crédit à la cour de ce prince. En 331, Ablavius fut consul avec Bassus. Lorsque Constantin mourut, il nomma Ablavius conseil de son fils Constance; mais cet empereur, loin de suivre les volontés de son père, commença par ôter à Ablavius sa charge, sous prétexte de se conformer aux désirs des soldats. Ablavius se retira dans une maison de plaisance qu'il avait en Bithynie; mais quoiqu'il se fût ainsi résigné de lui-même à une sorte d'exil, il ne put jouir du repos qu'il avait espéré. Constance, qui redoutait toujours son crédit, lui envoya quelques officiers avec des lettres par lesquelles il semblait l'associer à l'empire; mais lorsqu'Ablavius demandait où était la pourpre dont il allait être revêtu, d'autres officiers survinrent et le tuèrent. On pense que, victime d'une si odieuse trahison, il n'obtint même pas après sa mort les honneurs de la sépulture. Ablavius ne laissa qu'une fille, nommée Olympiade. Elle avait été fiancée à l'empereur Constant, qui, tant qu'il vécut, vit toujours en elle son épouse future; mais, en 350, ce prince fut tué; et en 360, Constance fit épouser à Olympiade le roi d'Arménie, Arsace. D—T.

ABLE, ou ABEL (THOMAS), ecclésiastique anglais, fit ses études à Oxford, où il fut créé bachelier; il obtint, en 1516, le grade de maître-ès-arts, et, après avoir pris les ordres, il devint chapelain de Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, à laquelle il apprit les langues et la musique. L'extrême attachement qu'il montra pour cette princesse, lorsque Henri manifesta l'intention de se séparer d'elle, lui devint funeste : il publia à cette occasion un traité intitulé : *De non dissolvendo Henrici et Catharinæ matrimonio.* Ce livre, où il soutenait l'indissolubilité du mariage de Henri avec Catherine, lui attira le ressentiment de ce prince. On l'accusa en 1534 d'avoir eu part à l'affaire d'Elisabeth Barton, dite la Sainte Fille de Kent, visionnaire qui fut condamnée à mort pour avoir parlé contre le divorce du roi. Able ayant entrepris lui-même de prouver que Henri ne pouvait se faire reconnaître chef de l'église anglicane, on lui fit son procès, et il fut condamné à être étranglé, éventré et écartelé. Cette terrible sentence fut exécutée à Smithfield le 30 juillet 1540. X.—N.

ABNER, général des armées de Saül, son cousin-germain, commandait sous ses ordres dans la vallée de Térébinthe, lorsque David tua le géant Goliath. Ce fut par sa négligence que Saül fut surpris endormi dans sa tente au désert de Ziph. Après la mort de Saül, l'ambitieux Abner, assuré de gouverner l'état sous le faible Isboseth, le fit proclamer roi par l'armée. La 6e. année du règne de ce prince, ses troupes, commandées par Abner, et celles de David par Joab, s'étant rencontrées à Gabaon, restaient en présence, sans oser en venir aux mains, lorsque, sur la proposition d'Abner, acceptée par Joab, douze jeunes gens de chaque côté, armés à la légère, s'avancèrent entre les deux camps, se prirent d'une main aux cheveux, de l'autre plongèrent chacun leur épée dans le sein de son antagoniste, et périrent tous sur le coup: le lieu où ils s'étaient battus fut appelé le *champ des embûches*. Ce combat singulier engagea le même jour une affaire générale, dans laquelle Abner, mis en fuite et poursuivi par Azael, le plus jeune des frères de Joab, ne put s'en délivrer qu'en le perçant de sa lance; et profitant du retard que cet événement mit dans la poursuite, rallia les débris de son armée, repassa le Jourdain et revint à Manaïm, après avoir perdu 300 hommes. La guerre ayant continué, Isboseth, à qui les talents et le crédit d'Abner étaient si nécessaires, eut l'imprudence de se brouiller avec lui, en lui reprochant d'avoir admis dans son lit Raspha, concubine de Saül. Les suites de cette querelle portèrent Abner à proposer à David de mettre tout Israël sous son obéissance. La proposition fut acceptée avec de grands témoignages de reconnaissance, et la réconciliation solennelle se fit à Hébron. Abner admis, par une distinction singulière, à la table de son nouveau roi, parcourut toutes les tribus pour l'en faire reconnaître. Joab, jaloux des honneurs prodigués à son rival, et nourrissant dans son cœur des projets de vengeance contre celui qui avait tué son frère Azaël, en fit de vifs reproches à David, et chercha à lui inspirer des soupçons sur la sincérité d'Abner. Ces insinuations n'ayant pas réussi, Joab alla au-devant d'Abner pour le recevoir à la porte d'Hébron, au retour de sa mission; et l'ayant pris à part, sous prétexte de lui communiquer un secret, il le tua en trahison. David, affligé d'un tel attentat, ne se crut pas assez puissant pour en punir le coupable; il se borna à lui lancer de funestes malédictions, laissant à son fils Salomon le soin d'en tirer une vengeance plus éclatante. Ne voulant pas néanmoins qu'on pût le soupçonner d'y avoir participé, il ordonna à tous les grands de sa cour et à Joab lui-même de déchirer leurs habits, de se revêtir de sacs, et de marcher en pleurant devant le convoi d'Abner. Il l'accompagnait en personne, suivi de tout le peuple d'Hébron en deuil; et lorsqu'on fut arrivé au lieu de la sépulture, il prononça ces paroles sur son tombeau, en l'arrosant de ses larmes: « Malheureux guerrier! vos mains » n'ont point été flétries par des liens » déshonorants; vos pieds n'ont point » été chargés de fers; mais vous êtes » mort victime d'une trahison, comme » meurent ceux qui ont affaire à des » hommes méchants. » A ces mots, le peuple redoubla ses pleurs; et après la cérémonie, il reconduisit le roi à son palais, croyant qu'il donnerait un repas funèbre, comme c'était la coutume. Mais ce prince protesta qu'il ne prendrait aucune nourriture jusqu'après le coucher du soleil. Il ar-

rosa de ses larmes le tombeau magnifique qu'il avait fait élever à Abner, et sur lequel on grava une épitaphe que David lui-même avait composée. Quelques auteurs ont même cru que ce fut dans cette occasion qu'il composa le psaume CXXXVIII : *Seigneur, vous m'avez éprouvé, et vous m'avez connu.* T—D.

ABNER, rabbin, né à Burgos, vers l'an 1270, professa la médecine à Valladolid, et embrassa le christianisme dans cette ville en 1295. Depuis cette époque, il prit le nom d'*Alphonse de Burgos* (Alfonso el Burgales), et obtint la charge de sacristain dans la cathédrale de Valladolid. Étant encore juif, il avait composé un ouvrage sur la concordance des lois, et accompagné de gloses le commentaire d'Aben-Hezra sur les dix préceptes de la loi; après sa conversion, il écrivit en hébreu une réfutation de l'ouvrage que le rabbin Quinchi avait dirigé contre les Chrétiens, sous le titre de *Milchamoth Hasem*, c'est-à-dire, guerres du Seigneur. Sur la demande de l'infante Blanche, il en fit dans la suite une traduction espagnole. Alphonse de Spina traite longuement de cet ouvrage dans le troisième livre de son *Fortalitium fidei.* Abner mourut vers l'an 1346, après s'être signalé par son zèle pour la religion chrétienne. On a de lui un *Traité sur la peste* (en espagnol), imprimé à Cordoue en 1551, in-4°. D—G.

ABOU-BEKR, le premier des quatre khalyfes successeurs immédiats de Mahomet. Il se nommait Abou-Kaab avant l'islamisme, et il reçut, après avoir embrassé cette religion, le nom d'*Abdallah* (serviteur de Dieu) et ensuite le surnom d'*Aboû-Bekr* ou *Aboû-Bikr*, c'est-à-dire, *père de la pucelle*, qui lui fut donné parce que Mahomet épousa sa fille Aïchah encore vierge, tandis que ses autres femmes avaient été déjà mariées. L'un des premiers partisans du prophète, et le compagnon de sa fuite, Aboû-Bekr avait rendu témoignage de son ascension nocturne, et mérité par cette déclaration le titre de *Siddyc* ou témoin. A la mort de Mahomet, qui n'avait point désigné de successeur, les habitants de la Mekke et de Médyne se disputaient pour en choisir un; et la guerre, près de s'allumer, allait peut-être anéantir tout ce qu'avait fait le prophète, lorsque Omar, se déclarant pour Aboû-Bekr, lui fit conférer la dignité de *khalyfe*, c'est-à-dire vicaire ou successeur en réby 1er., an 11 de l'hég. (mai-juin 632). Parvenu à la suprême puissance, dans des circonstances difficiles, Aboû-Bekr prouva qu'il était digne de succéder à Mahomet. Les succès du prophète avaient exalté l'esprit d'une foule d'ambitieux qui, de son vivant même, s'étaient annoncés comme chargés d'une mission divine, et qui crurent trouver dans sa mort une occasion pour renouveler leurs prétentions. Parmi ceux qui suivaient sa doctrine, les uns chancelaient dans leur foi, et les autres, fatigués des impôts dont il les chargeait, quittèrent son parti. Aboû-Bekr fut obligé d'envoyer contre eux des armées dans l'Arabie déserte, dans le Téhamah, dans l'Oman, dans le Yémen; et tandis que ses généraux assuraient au loin, par leurs armes, le triomphe de l'islamisme, il s'appliquait au dedans à faire respecter et suivre le Corân, dont les feuilles, jusqu'alors éparses, furent rassemblées par ses ordres en corps d'ouvrage. Aussitôt que, par sa fermeté et par une adroite politique, il eut assuré la tranquillité de son empire, il s'occupa d'en reculer les bornes. Khaled-ben-Wélyd

(*Voy.* ce nom) venait de pacifier l'Arabie et de triompher de l'imposteur Moçaïlah (*Voy.* ce nom); Aboù-Bekr lui ordonna de se diriger vers l'Irac, tandis qu'Aboù-Obeïdah marcherait vers la Syrie. Le bruit de cette dernière invasion attira l'attention de l'empereur Héraclius, qui envoya Sergius avec une armée nombreuse, pour arrêter les progrès de cette nouvelle secte. Mais Khaled, après avoir pris Hyrah, avait déja fait sa jonction avec Aboù-Obeïdah, et ces deux généraux réunis battirent les troupes de l'empereur grec. Ce fut dans le même moment qu'Aboù-Bekr mourut, le 8 de djoumâdy 2e., an 13 de l'hég. (9 août 634 de J.-C.), à l'âge de 63 ans, et après un règne de deux ans et quatre mois. Aboù-Bekr fut un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à répandre la loi de Mahomet, par les voies de la douceur et de la persuasion plutôt que par la contrainte. « Invitez » les peuples à la foi, disait-il à ses gé» néraux, avant de leur déclarer la » guerre; respectez les envoyés de paix; » triomphez des ennemis par la bra» voure, jamais par le poison; fuyez » la cruauté. Conservez les jours des » vieillards, des femmes et des en» fants. Ne coupez point les arbres » fruitiers, ne dévastez point les » champs en culture. » Il ne prit jamais dans le trésor que de quoi entretenir un chameau et un esclave, et, à sa mort, on lui trouva pour tout bien trois dragmes. Lorsque son successeur Omar eut reçu, d'après ses dernières volontés, son chameau, son esclave et son habit, il dit en versant des larmes : « Dieu fasse misé» ricorde à Aboù-Bekr: mais il a vécu » de manière que ceux qui viendront » après lui auront bien de la peine » à l'imiter. » Les Sunnytes, touchés de ses éminentes qualités, en ont fait un héros pieux. Les Chyites, au contraire, maudissent sa mémoire. (*Voy.* Aly.) J—n.

ABOU-HANYFÉH-EL-NOMAN-BEN-TSABIT, chef des Hanéfytes, l'une des quatre sectes orthodoxes de l'islamisme, naquit à Koùfah l'an 80 de l'hég. (699 de J.-C.), et exerça dans sa jeunesse le métier de tisserand. Il s'adonna ensuite au droit. Le khalyfe âl-Mânsoùr, instruit de son mérite, le fit venir à Baghdâd, dont il voulut le faire juge (câdhy); mais Aboù-Hanyféh, effrayé des obligations de cette charge, la refusa. Les prières, les menaces et même la prison, ne purent ébranler sa résolution. Ce ne fut pas en cette occasion seulement que sa fermeté lui coûta le repos. Aboù-Hanyféh était un des partisans de la maison d'Aly, et déclamait hautement contre l'usurpation des Abbâçydes, qui le respectaient à cause de ses vertus; mais enfin Abdâllah II le sacrifia à son ressentiment. Les habitants de Moùssoul, qui violèrent le traité fait avec ce khalyfe, s'étaient engagés à être punis de mort dans le cas où ils se soustrairaient à son obéissance. Abdâllah II, ayant résolu de les faire périr, assembla ses oùlémâ (docteurs) pour prendre leurs avis. Tous souscrivirent à sa volonté, à l'exception d'Aboù-Hanyféh. « N'est-il pas évident, dit» il, que cet engagement est inad» missible; car les hommes ont-ils le » droit de disposer d'une existence » qui n'appartient qu'au maître de » l'univers. » Abdâllah II, irrité de sa courageuse résistance, le fit jeter dans les prisons de Baghdâd et empoisonner peu de temps après, l'an 150 de l'hég. (767 de J.-C.) Son principal ouvrage est intitulé *Mesned* ou *appui*. Il y établit tous les points de l'islamisme sur l'autorité du Corân et de

la tradition. Le trait suivant fera juger du caractère d'Aboù-Hanyféh. Un homme brutal lui ayant donné un soufflet, ce Socrate musulman se contenta de lui dire : « Vindicatif, je vous » rendrais outrage pour outrage ; délateur, je vous accuserais devant le » khalyfe ; mais j'aime mieux demander à Dieu qu'au jour du jugement » il me fasse entrer au ciel avec vous. » Trois cents ans après sa mort, on lui éleva un mausolée, et on fonda un collége pour ses disciples. J—N.

ABOU-JOSEPH (YACOUB), célèbre disciple d'Aboù-Hanyféh, naquit à Koùfah, l'an 133 de l'hég. (731 de J.-C.), et contribua beaucoup à répandre la doctrine de cet imam, qui lui avait toujours témoigné une estime particulière et l'avait même aidé de ses bienfaits dans l'étude du droit, à laquelle il se livrait, contre le gré de ses parents. Abou-Joseph, malgré sa grande réputation, vécut dans la médiocrité jusqu'à son élévation à la dignité de cadhy al-codhât (juge des juges ou juge suprême). Ce fut lui qui l'obtint le premier en 166 de l'hég. (782 de J.-C.), et il la conserva sous les khalyfes Mehdy, Hady et Haroùn-El-Rachyd (*voy.* ces noms) jusqu'à sa mort, arrivée en 182 de l'hég. Les oùlémas n'avaient porté, jusqu'au temps d'Abou-Joseph, aucune marque qui les fît distinguer. Il leur assigna un costume particulier, qu'ils ont encore aujourd'hui. Quoique profondément instruit, il avait une modestie peu commune parmi les érudits. On lui reprochait un jour de toucher des sommes immenses du trésor du prince, pour résoudre les questions qu'on lui proposait, et de n'avoir pu néanmoins éclaircir un point important : « Je reçois à proportion de ce que je » sais, répondit-il ; car si je recevais » à proportion de ce que je ne sais pas, » toutes les richesses du khalyfe ne » suffiraient pas pour me payer. » J—N.

ABOUL-ABBAS dit AL-SAFFAH (ABDALLAH), 1er. khalyfe abbâçyde. A la mort de son frère Ibrahym l'imâm (*voy.* ce nom), il fut obligé de se sauver d'Homaïmah à Koùfah, dont les habitants le proclamèrent khalyfe, l'an 132 de l'hég. (749 de J.-C.) Dès qu'il fut investi de la puissance, il disposa de toutes les charges en faveur de sa famille, et s'appliqua à affermir son autorité. Quoique l'histoire ne présente pas de faits suffisants pour faire connaître son caractère, il paraît cependant qu'il sut conserver par sa fermeté les conquêtes de ses généraux. Le surnom d'*Al-Saffah le sanguinaire*, sous lequel il est connu, lui fut donné, parce qu'il ne parvint au khalyfat qu'après une grande effusion du sang des Ommiades. Il mourut à Anbar, de la petite vérole, au mois de dzoul-hedjah, 136 de l'hég., à l'âge de 33 ans et après quatre ans de règne. Mansour lui succéda. (*Voyez* ABOU-MOSLEM et MERWAN.) J—N.

ABOUL-CACEM, nommé par quelques historiens grecs *Apelchasem*, s'empara de Nicée après la bataille où périt Soléïman Ier, Sulthan-Seldjoucyde-d'Iconium, et, dirigeant ensuite ses efforts contre les Grecs, il pénétra jusqu'à la Propontide. Alexis Comnène, qui occupait alors le trône de Constantinople, après lui avoir offert inutilement la paix, envoya contre lui Taticius, qui vint l'assiéger dans Nicée. L'arrivée d'Acsancar-Borsky, l'un des émyrs de Mélik-Châh (*V.* ce nom), avec une armée de 50,000 hommes, força le général grec à la retraite, ce qui ne l'empêcha pas ensuite de battre Aboùl-Cacem, sorti de la ville pour le harceler. Aboùl-

cem ne se laissa point abattre par le défaite, et peu après il s'empara Chio, qui devint son arsenal ritime. Cette action hardie porta ouvante jusqu'à Constantinople. xis donna alors le commandement sa flotte à Manuel Butumite, Taticius celui de l'armée de terre. rmée d'Aboùl-Cacem était comée pour la majeure partie de carie qui, par le peu d'espace qu'il upait, lui devenait inutile. Pour relier à cet inconvénient, il s'écarta sa flotte, ne laissant qu'un très it nombre de soldats pour la gar-, et vint camper à Alicas. Ce mounent irréfléchi causa la perte de sa tte, attaquée et incendiée par Ma-l; et ce revers fut suivi bientôt rès de la déroute de son armée de re, attaquée par Taticius: il semit qu'après cette double victoire mée grecque dût s'emparer de Ni-, où Aboùl-Cacem s'était réfugié. exis, joignant la ruse aux succès ses armes, lui fit offrir la paix, le détermina à venir à Constanople, où il le plongea dans toutes tes de délices, tandis qu'une flotte, mandée par Eusthate, s'emparait Nicomédie, et qu'on y construisait e forteresse au nom et à l'insu d'A-ùl-Cacem. Pendant ce temps, Accar, général de Mélik-Châh, s'aançait à grandes journées sur Nicée, était pour Aboùl-Cacem un ennemi n moins dangereux qu'Alexis. Il lait cependant ou se livrer entièreent à celui-ci, ou se soumettre à élik-Châh. Aboùl-Cacem choisit le emier parti, et implora le secours l'empereur. Alexis lui envoya le néral Taticius, qui arbora le draau impérial sur les murs de Nicée. sancar crut avoir affaire à Alexis -mème lui-même, et se retira; mais lik-Châh persistant dans sa haine contre Aboùl-Cacem, envoya contre lui une nouvelle armée, sous la conduite de Boùzân; et tandis qu'il négociait la paix avec Alexis, il offrait de lui rendre les pays conquis par Aboùl-Cacem, et demandait sa fille en mariage pour son fils aîné. Alexis, qui ne voulait ni donner sa fille à un musulman, ni favoriser l'établissement d'un voisin aussi dangereux, lui envoya un ambassadeur pour l'amuser par de vaines promesses, et donna secrètement des secours à Aboùl-Cacem, qui força Boùzân à lever le siége de Nicée. Mais ces secours, suffisants pour arrêter les progrès de Mélik-Châh, ne l'étaient pas pour le vaincre. Aboùl-Cacem, lassé d'être le jouet d'Alexis, résolut d'aller se justifier auprès de Mélik-Châh. Il partit pour Ispahan avec des présents considérables qui ne purent apaiser son ennemi. A son retour, il fut atteint par 300 cavaliers, qui l'étranglèrent. Sa mort, et celle de Mélik-Châh, arrivée peu après, rendirent la liberté et le trône à Kilidj-Arslan, fils de Soleïman. Ce prince était renommé par ses grandes richesses; et l'on dit encore aujourd'hui les *trésors* d'Aboùl-Cacem. J—n.

ABOUL-FARADJ (Grégoire). *Voy.* Abul-Farage.

ABOUL-FARADJ-ALY, célèbre auteur arabe, issu de Merwân, dernier khalyfe des Ommyades, naquit à Ispahan l'an 284 de l'hég. (897 de J.-C.), et fut élevé à Baghdâd. Doué d'une mémoire prodigieuse, il embrassa toutes les connaissances alors cultivées. La jurisprudence, la médecine, et surtout la poésie et l'histoire, furent l'objet de ses études. Le *Kitâb Aghany*, ou *Recueil des anciennes chansons arabes*, où il a déposé le fruit de ses travaux, est un monument précieux pour l'histoire de la littérature arabe. Le prince Séïf-ed-Daulah, au.

quel il le présenta, le récompensa généreusement, et son docte visir Saheb-ebn-Abad, en faisait un tel cas, qu'il le portait dans tous ses voyages; parce que ce livre lui tenait lieu, disait-il, de tous ceux qu'auraient portés 20 chameaux. La bibliothèque impériale possède un exemplaire de ce précieux ouvrage, en 4 vol. in-fol., rapporté d'Égypte, et qu'on a lieu de soupçonner incomplet. Aboûl-Faradj en avait composé plusieurs autres sur les généalogies. Ibn-Khalécân nous en a conservé la nomenclature. Il mourut à Baghdâd le 14 de dzoûl-hédjah, 356 de l'hég. (20 nov. 967.) J—N.

ABOUL-FAZL (le Cheykh-Alamy), le plus élégant écrivain de l'Inde, suivant Férichtah, remplit à la fois les fonctions de 1er. visir et d'historiographe du grand-mogol Akbar. La vie politique de ce ministre nous est peu connue; mais nous savons qu'il eut le talent de plaire infiniment à son maître, et qu'il jouit même d'une faveur capable d'exciter la jalousie de l'héritier présomptif de la couronne, Sélym, nommé ensuite Djihânguyr. Des malveillants avaient trouvé le moyen de semer la division entre le monarque et son fils. Ce fut à cette époque qu'Aboûl-Fazl fut appelé du Dékehan où il se trouvait, pour se rendre à la cour. Cet éclatant témoignage de confiance fut la cause de sa perte. Sélym, craignant que ce ministre n'abusât de son crédit pour épaissir le nuage qui s'était élevé entre lui et son père, pria un râdjah ou prince hindou, de ses amis, sur le territoire duquel Aboûl-Fazl devait passer, de le traiter en rebelle et de l'exterminer. Cette invitation était appuyée de promesses magnifiques. Aboûl-Fazl fut en effet assassiné l'an 1013 de l'hég. (1604), non par des brigands qui voulaient le dépouiller, comme l'écrit officieusement le courtisan Férichtah, mais p émissaires de Sélym, comme cel raconte lui-même dans ses pr *Commentaires* (*Voy.* Djihang Akbar fut profondément afflige perte d'un ministre dont les co lui étaient extrêmement utiles, e les travaux littéraires répandai plus grand éclat sur son règne. A Fazl a composé, d'après l'ordre e de son souverain, une histoire i lée: *Akbar-Nâmèh* (livre d'Ak en 3 vol. in-fol. Le 1er. renferm précis historique des ancêtres bar; le 2e., les événements du d'Akbar, depuis son avènement qu'à la 47e. année de son rè époque de la mort de l'auteur. C lume est divisé en deux parties, contient les 30 premières an l'autre, les suivantes jusqu'à la L'*Ayïn-Akbéry*, ou *Institutes d bar*, forme l'autre partie ou 3e. vol C'est un ouvrage indépendant d cédent, et composé par une soci savants, présidée par Aboûl-Fazl près l'ordre d'Akbar, qui v avoir une description géographi physique, historique de l'Hindou ainsi que la statistique la plus cir tanciée de ses états. En effet, ch des 16 *Soûbah*, ou gouvernemen l'Hindoustân, y est décrit avec un nutieuse exactitude; la situation graphique et relative des villes, bourgs, y est indiquée; l'énumér des produits naturels et industrie ces *soûbah* y est soigneusement tr ainsi que la nomenclature des pri auxquels ils ont été soumis avant d enclavés dans l'empire des Gra Mogols. Le lecteur trouve ensuite militaire de l'Hindoustân, et l'énu ration la plus détaillée de tout ce compose la maison du souverain, tat de sa garderobe, de celle de femmes, les recettes des parfum

description des chasses, le menu de sa table, etc., etc. L'ouvrage est terminé par un précis très bien fait de la religion brâhmanique, des nombreux systèmes de la philosophie hindoue, et par des extraits de plusieurs ouvrages samskrits, traduits en persan. Ce rapide aperçu suffit pour donner une idée de toute l'importance de cet ouvrage, dont on ne connaissait qu'un exemplaire exact et complet dans toute l'Inde; c'est celui qu'Aboûl-Fazl présenta à son souverain, et que l'on conservait bien soigneusement dans la bibliothèque impériale de Dehly. De cette bibliothèque, il a passé dans la mienne, par une suite d'événements que j'ai racontés dans plusieurs de mes ouvrages. Le sable d'or répandu sur chacune des pages de cet inestimable volume, atteste son origine impériale. L'écriture en est d'une beauté étonnante, surtout dans les immenses tableaux qu'il renferme. Il est fâcheux que, par une recherche d'érudition fort déplacée, l'auteur ait affecté d'imiter le style des anciens auteurs persans, des premiers siècles de l'hég. Ce style est non seulement très dur, mais souvent inintelligible. On peut se convaincre de la justesse de cette observation, due à un excellent écrivain persan (Mohhammed-Chéryf-Mo'tamed-Khân), par les extraits que j'ai insérés et traduits dans mes notes sur les deux 1ers. volumes des *Recherches Asiatiques*, traduction française. M. Gladwin a publié en anglais un autre extrait très long et très bien fait de cet ouvrage, sous le titre de *Ayeen-Akbery or the Institutes of emperor Akbar*, etc.; Calcutta, 1783-86, 3 vol. in-4°. Cette édition est extrêmement rare et chère; les réimpressions faites à Londres, in-4°. et in-8°., sont très incorrectes. Aboûl-Fazl traduisit aussi du samskrit en persan, l'*Hitopadésa* de Vichnou-Sarma, qui paraît être le prototype des fables attribuées à Pidpaï. Il profita du séjour de deux missionnaires que Akbar avait fait venir de Goa à Agrah, pour acquérir quelques notions de la religion chrétienne. Son érudition était immense, et sa réputation dans l'Inde avait donné lieu à ce proverbe: « Les monarques » de la terre redoutent encore plus la » plume d'Aboûl-Fazl que l'épée d'Ak- » bar. » (*Voyez* AKBAR, VICHNOU-SARMA). L—s.

ABOUL-FÈDA (ISMAEL, connu sous le nom D') prince de Hamah, surnommé *Al-Mélik Al-Mouwayyed et Imâd Eddyn, le roi victorieux et la colonne de la religion*, célèbre historien et géographe arabe, naquit au mois de djoumady 1er. 672 de l'hég. (nov.-déc. 1273 de J.-C.), à Damas, où l'approche des Tartares avait forcé sa famille de se retirer. Issu d'Ayoûb Ben Châdy (*voyez* ce nom), chef des Ayoubites, de cette famille illustrée par Saladin et la gloire des armes, il ne démentit point la noblesse de son origine. Dès 684 de l'hég. (1285-6 de J.-C.), il assista au fameux siége de la forteresse de Marcab, appartenant aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ce fut par cette expédition qu'il débuta dans la carrière militaire. Depuis ce moment, il se passa peu d'années sans qu'il fît la guerre. En 688 (1289 de J.-C.), il se trouva au siége de Tripoli, et en 690 (1291 de J.-C.), à celui de Saint-Jean d'Acre. Obligé de transporter de Hasn-el-Akrâd à Saint-Jean d'Acre les machines de siége, il eut à combattre les rigueurs de la saison et les difficultés des chemins, et ses troupes souffrirent beaucoup. Par une prérogative particulière, elles formaient toujours le front de l'aile droite des armées impériales. En marchant sur la ville assiégée, leur situation était très

périlleuse, à cause du voisinage de la mer, d'où les vaisseaux ennemis les assaillaient à coup de flèches : elles avaient en outre devant elles les assiégés qui les attaquaient vivement. Ces obstacles furent pour les troupes de Hamah le sujet d'une nouvelle gloire. Les assiégés furent repoussés, et plusieurs de leurs principaux chefs tombèrent au pouvoir des vainqueurs. En 691 (1292 de J.-C.) Aboùl-Fédâ accompagna son père Aly dans l'expédition contre le château de Roum (Calaat el-Roum), situé sur le bord de l'Euphrate; et, l'année suivante, son cousin Al-Mélik Al-Modhaffer, prince régnant à Hamah, voulant reconnaître ses services, le nomma émyr du *Thabelkhâněh*. Les Tatares menaçaient alors la Syrie d'une nouvelle invasion, Al-Melek Al-Modhaffer marcha contre eux en 698 (1298-9 de J.-C.), et laissa le pouvoir suprême entre les mains d'Aboùl-Fédâ à qui il était lié par une étroite amitié. Ce prince chéri des siens périt la même année. Cette mort, qui semblait devoir assurer la principauté de Hamah à Aboùl-Fédâ, suscita, dans le cœur de ses deux frères, des prétentions illégitimes. Les démêlés qu'elles occasionnèrent entre eux les privèrent d'un domaine, dont la concorde et la bonne intelligence leur auraient assuré la possession. Le sulthan alors régnant, instruit de leur désunion, envoya à Hamah un gouverneur, nommé Cara Sancor, qui y exerça l'autorité en son nom. C'est ainsi que la maison des Ayoubites fut privée de la possession de Hamah. En 701 (1301-2 de J.-C.), Aboùl-Fédâ, qui avait déjà mérité la bienveillance du sulthan, fit partie de l'expédition contre Sys. A son retour, Ketboghâ, ce mamlouk élevé au trône par ses partisans et déposé par Ladjyn, mourut à Hamah, dont il était gouverneur. Aboùl-Fédâ crut a[voir] trouvé l'occasion de rentrer dan[s le] domaine de ses pères. Il écrivi[t au] sulthan Al-Mélik El-Nâssir, fils d[u cé]lèbre Kélâoùn (*voyez* ce nom), [pour] lui demander d'être investi d[e la] principauté de Hamah. Ses lettres [ar]rivèrent trop tard; un nouveau g[ou]verneur était déjà en route pour [cette] ville. Mais le sulthan lui répondit d'[une] manière affectueuse et promit de r[em]plir ses vœux aussitôt que les circ[ons]tances le lui permettraient. Ce nouv[eau] gouverneur, nommé Capdjac, pass[a au] gouvernement d'Alep en 709 (1309 de J.-C.) Le sulthan, à peine écha[ppé] à la catastrophe qui semblait devo[ir le] priver pour toujours d'un trône ch[an]celant, fut forcé par politique de d[on]ner le gouvernement de Hamah [au] mamlouk Asandemor. Celui-ci, [de]venu l'ennemi d'Aboùl-Fédâ, c[her]chait avec ardeur les occasions d[e le] perdre, et sa vie fut même en dan[ger]. Rester à Hamah c'était se livrer à [son] ennemi. Aboùl-Fédâ écrivit au sult[han] pour en obtenir la permission d[e se] retirer à Damas. Al-Mélik El-Nâssi[r la] lui accorda, le confirma dans la p[os]session de ses domaines à Hamah, [et] lui assigna des revenus sur ceux [de] Damas. Enfin, en 710 (1310-1 de [J.-]C.), Asandemor ayant été élevé [en] dignité, Hamah fut rendu à Abo[ùl-]Fédâ, non à titre de principauté, m[ais] comme un gouvernement. Ainsi, ce[tte] ville rentra sous la domination de [sa] famille, qui en fut privée 11 ans [...] mois et 27 jours. Depuis l'époque [de] son élévation jusqu'en 712 (1312 [de] J.-C.), il fut occupé à poursuivre [le] rebelle Cara Sancor. Cette même a[n]née, il se rendit en Égypte, où le s[ul]than lui fit expédier le diplôme de prin[ce] de Hamah, de Baryn et de Moarra[h,] avec un pouvoir absolu. Ce diplôm[e,] qui nous donne la date précise de s[...]

élévation à la puissance souveraine, fut délivré le 15 de reby 2e. 712 de l'hég. (20 août 1312 de J.-C.). La reconnaissance d'Aboûl-Fédâ envers le sulthan fut proportionnée aux bienfaits signalés qu'il en recevait. Chaque année, il envoyait des présents considérables au sulthan, et souvent il se rendait lui-même en Égypte pour les lui offrir. Al-Melik El-Nâssir, qui l'affectionnait particulièrement, faisait les dépenses du voyage, le comblait d'honneurs, ainsi que ceux de sa suite, et le renvoyait chargé de tout ce que l'Égypte produisait de plus précieux. En 719 (1319 de J.-C.) quoique Aboûl-Fédâ eût déjà fait trois fois le pélérinage de la Mekke, Al-Melik El-Nâssir voulut en être accompagné dans cet acte de piété. Ce fut au retour de ce voyage qu'il le décora du titre de sulthan. Aboûl-Fédâ, qui nous a fourni dans son histoire les détails où nous sommes entrés sur sa personne, jouit paisiblement de la principauté de Hamah jusqu'à sa mort, arrivée le 23 de moharrem, 732 de l'hég. (26 oct. 1331 de J.-C.), à l'âge de 60 ans. Il remarque, dans un de ses ouvrages, que personne dans sa famille n'était encore parvenu à cet âge. Tous les écrivains postérieurs à Aboûl-Fédâ s'accordent à nous le représenter comme un prince doué des plus éminentes qualités, également propre à la guerre, où il se distingua par sa bravoure, et au conseil, où il brillait par la sagesse de ses vues. Au milieu des troubles qui agitaient sa patrie, et des incursions fréquentes des Tatares, il cultiva les lettres avec ardeur, protégea et rassembla près de lui les savants, et n'employa son pouvoir et ses richesses qu'au progrès des sciences. Il partageait son temps entre l'étude de l'histoire et celle du droit, de la médecine, de la botanique, des mathématiques et de l'astronomie : plusieurs ouvrages ont été les fruits de ses longs travaux. Deux d'entre eux ont suffi pour lui assurer, dans l'Orient et même en Europe, une grande célébrité. Son histoire porte le titre de *Al-Mokhtassar fy akhbâr Albachar*, c'est-à-dire, *Histoire abrégée du genre humain*. Elle se divise en cinq parties. La première traite des patriarches, des prophètes, des juges et des rois d'Israël; la deuxième, des quatre dynasties des anciens rois de Perse; la troisième, des Pharaons ou rois d'Égypte, des rois de la Grèce, des empereurs romains; la quatrième, des rois de l'Arabie avant Mahomet; la cinquième, traite de l'histoire des différentes nations, des Syriens, des Sabéens, des Coptes, des Persans, etc., et enfin des événements arrivés depuis la naissance de Mahomet jusqu'en 729 de l'hég. (1328 de J.-C.), que finit son histoire. En composant cet ouvrage d'une grande érudition, Aboûl-Fédâ a suivi le goût de son siècle, ou plutôt des Arabes, c'est-à-dire, qu'il n'en a fait qu'une chronique exacte, mais souvent trop concise, aride et dénuée des réflexions, des aperçus, et du style qui constituent le mérite de l'histoire. Cependant, tout imparfaite qu'elle est, cette chronique abonde en faits tellement curieux et importants pour l'histoire politique et littéraire de l'Islamisme, pour celle même des empereurs grecs des 8e., 9e. et 10e. siècles, qu'elle sera toujours lue avec intérêt et consultée avec fruit. Plusieurs parties en ont été traduites et publiées avec ou sans le texte. Dobélius, professeur d'arabe, traduisit, vers le commencement du 17e. siècle, pour Antonin de Amico, son ami, la partie qui a rapport à l'histoire de Sicile sous les Arabes. De Amico avait intention de faire imprimer cette traduction; mais la mort l'en empêcha. Il

publia seulement à Palerme, en 1640, la liste des émyrs qui avaient gouverné la Sicile pour les khalyfes depuis 842 jusqu'en 904. Inveges ayant eu en sa possession le manuscrit de Dobélius, en fit une mauvaise version italienne, qu'il inséra dans le 2ᵉ. vol. de ses Annales de la ville de Palerme, publiée en 1650. Carusius a donné la traduction de Dobélius dans sa *Bibliothèque historique du royaume de Sicile*, et Muratori l'a réimprimée dans le tom. I de la *Collection des Historiens d'Italie*. Gregorio, qui en 1790 a publié à Palerme, en 1 vol. in-fol., une nouvelle Collection des fragments sur l'histoire de la Sicile sous les Arabes, a extrait de la traduction des annales d'Aboûl-Fédâ, par Reiske, la portion qui a rapport à cette même histoire de Sicile. Voici la liste des autres parties de cette chronique, publiées jusqu'à ce jour : 1°. *De vitâ et rebus gestis Muhamedis, liber arab. et lat. edente, cum notis, Joh. Gagnier, Oxoniæ* 1723, in-fol. La traduction de Gagnier n'est pas toujours exacte, et Koehler l'a souvent rectifiée; 2°. *Auctarium ad vitam Saladini, extractum ex Abul-Fedæ historiâ universali cum vers. lat. ab Alb. Schultens*, à la suite de *Vita et res gestæ sultanii Saladini, aut. Bohaedino, Lugd.*, *Batav.* 1732, in-fol.; on refit un frontispice en 1755; 3°. *Annales Muslemici lat. à Jo. Jac. Reïskio Lipsiæ*, 1754. Cette traduction, publiée sans le texte, et dont il ne parut que le 1ᵉʳ. volume, contient la partie de l'histoire d'Aboûl-Fédâ depuis la naissance de Mahomet jusqu'à l'an 406 de l'hég. (1015 de J.-C.). 4°. *Abul-Fedæ annales Muslemici arabice et latine, opera et studiis Jo. Jacobi Reiskii*, etc., *nunc primum edidit Adler*, etc., *Hafniæ*, 1789-94, 5 vol. in-4°. Cette belle

édition est enrichie des notes du c[...] bre Reiske; 5°. enfin, M. Silvestr[...] Sacy a donné, à la suite de la nou[...] édition du *Specimen historiæ A[...] bum*, publiée à Oxford, en 1806, [...] les soins de White, l'*Histoire* [...] *Arabes avant Mahomet*, avec le t[...] arabe et une traduction latine. [...] bibliothèques de l'Escurial, de Ley[...] celle dite Bodléienne et la biblio[...] que impériale de Paris, possèdent [...] manuscrits de cette histoire. Mais [...] plus célèbre et le plus précieux [...] tous est celui de la bibliothèque im[...] riale, qui a le mérite d'être auto[...] phe. Le second ouvrage d'Ab[...] Fédâ, sa géographie, porte le t[...] de *Tacoûym El-Boldân*, c'est [...] dire, *vraie situation des pays.* [...] mot *Tacoûym* a, je crois, ici le mê[...] sens qu'en astronomie, où il sig[...] fie le *vrai lieu* des étoiles. Cette g[...] graphie est divisée en deux p[...] ties; dans la première, Aboûl-F[...] donne un aperçu général des clima[...] des mers, des lacs, des fleuves et [...] montagnes; dans la deuxième, il [...] crit par table les villes, les lon[...] tudes, les latitudes et les climats [...] provinces où elles sont situées. Il p[...] en outre des villes anciennes ou [...] truites et des monuments qui en s[...] sistent. Les tables sont au nombre [...] 24. Le mérite de ce Traité, com[...] celui de tous les Traités géographiq[...] arabes, consiste dans les notices [...] l'état des villes, leurs production[...] les mœurs de leurs habitants. L'[...] toire peut en tirer de grands fr[...] mais la géographie proprement [...] n'y trouvera que des matériaux [...] imparfaits, et les données qu'el[...] puisera ne pourront point servi[...] redresser les cartes géographique[...] Levant. La Géographie d'Aboûl-F[...] n'est pas moins célèbre ni moins c[...] nue que son Histoire. On en ju[...]

la nomenclature des différentes [illegible] qui en ont été publiées : 1°. *Chorasmiæ et Mawaralnahræ, hoc est, regionum extra fluvium Oxum descriptio, ex tabulis Abul-Fedæ Ismaelis principis Hamah, arab. et lat. [illegible] Gravio, Londini*, 1650. in-4°. [illegible] portion a été réimprimée dans la [illegible] *lection des petits Géographes*, [illegible] née par les soins d'Hudson, à [illegible] ord, en 1698-1712, 4 vol. in-8°. [illegible] trouve aussi la description de [illegible] abie du même Aboûl-Fédâ, traduite par Greaves; 2°. *Geographia [illegible] facta ex Arabico à Jo. Jac. [illegible] skio.* (Voy. Busching, *Magasin pour l'histoire et la géographie*, tom. [illegible] 5); 3°. *Caput primum geographiæ ex Arabico in latinum translatum promulgari jussit, L. A. Muratorius, in antiq. ital. med. æv.*, t. 3; 4°. *Tabula Syriæ, arab. [illegible] lat. cum notis Koehleri et animadversionibus Jo. Jac. Reiskii, [illegible] siæ*, 1766 in-4°.; 5°. *Descriptio [illegible] gypti, arab. et lat., ed. Jos. Dav. [illegible] chaelis. Gottingæ*, 1776, in-8°.; [illegible] *Tabulæ quædam geographicæ [illegible] alia ejusdem argumenti specimina, arabicè ed. F. T. Rink, Lip-[illegible]*, 1791 in-8°. Rink avait déjà pu[illegible] à Leyde, en 1790, la Nigritie à [illegible] suite de l'histoire des Rois musul[illegible] ns d'Abyssinie; 7°. *Africa, arab. [illegible] notis : excudi curavit J. G. [illegible] hhorn, Gottingæ*, 1791. M. [illegible] hhorn a donné dans le tom. 4 de [illegible] *Bibliothèque théologique universelle*, des notes et additions pour cet [illegible] vrage; 8°. *Tabula septima ex [illegible] ul-Fedæ geographiâ Mesopotamiam exhibens, arabicè curâ E. F. Rosenmuller, notas adspersit E. G. Paulus*, 1791; dans le [illegible] uveau *Répertoire de la Littérature orientale*, vol. 3; 9°. *Abulfedæ Arabiæ descriptio, commentario perpetuo illustravit Chr. Rommel, Goettinguæ*, 1801, in-4°. Gaguier, éditeur et traducteur de la *Vie de Mahomet*, avait entrepris de donner une traduction de la *Géographie d'Aboûl-Fédâ*. Dès 1728 il avait publié le Propectus de cette traduction. Les 18 premières feuilles en furent même tirées in-fol.; mais la mort l'empêcha de continuer l'impression de cet ouvrage. De Laroque a en outre placé à la suite du *Voyage du chevalier d'Arvieux* une traduction française de la *Description de l'Arabie*. Thévenot a inséré dans son *Recueil des Voyages* une traduction latine des climats d'Alhend et d'Alsind d'Aboûl-Fédâ. Herbin a donné en 1803, dans sa *Grammaire arabe*, plusieurs extraits de la description de l'Égypte. Enfin, on a publié à Vienne, en 1808, une traduction en grec moderne faite par M. Démétrius Alexandrides, des parties de la *Géographie d'AboulFédâ* précédemment publiées. J—N.

ABOUL-GHAZY-BÉHADER, Khan du Khawarizme, et prince de la famille de Djenguyz-Khân, naquit l'an de l'hég. 1014 (1605-6), à Ourguendje en Khawarizme, et monta sur le trône en 1054 (1644-5). Il abdiqua peu de temps avant sa mort, qui arriva en 1074 (1663-4), et composa, après son abdication, une *Histoire généalogique des Tatârs*, en tatar, qui fut traduite d'abord en russe, puis en allemand par des officiers suédois relégués en Sibérie, après la bataille de Pultawa. La traduction française, faite d'après cette dernière version, et publiée à Leyde en 1726, 2 vol. in-12, par Bentinck, est augmentée d'un grand nombre de notes excellentes. Je crois pourtant y avoir découvert quelques inexactitudes, que j'ai essayé de rectifier dans ma *Notice des Khans de Crimée*, insérée à la suite du *Voya-*

ge de Forster, tom. III, p. 237 et 328, note. Aboùl-Ghâzy s'est principalement servi du *Târykh-Rachydy*, ou *Djemà-l-téwârykh de Rachydéd-dyn* : il dit aussi lui-même avoir consulté dix-sept autres histoires (Voy. *Histoire généalogique des Tatârs*, p. 79). Un exemplaire manuscrit du texte original de son ouvrage existait du temps du baron de Tott, à Bâghtchéh-Sérâï, capitale de la Crimée, et l'on continuait d'y insérer les événements mémorables (*Voy.* RACHYDÊD-DYN). L—s.

ABOUL-HAÇAN (ALY), astronome arabe, vivait à Maroc vers le commencement du 13e. siècle. Selon la coutume des savants de l'Orient, il voyagea beaucoup, parcourut le midi de l'Espagne, le nord de l'Afrique, où il releva la latitude de plusieurs villes, et résida au Caire, ainsi qu'on en peut juger par quelques passages de son ouvrage intitulé : *Des commencements et des fins*, titre sous lequel il a donné un Traité d'astronomie qui, selon Hadjy-Khalfah (*voy.* ce nom), est le plus complet qu'aient les Arabes sur les instruments astronomiques. M. Sédillot a mérité, d'après le rapport du jury, l'un des prix décennaux en 1810, par une savante traduction française de ce traité. J—N.

ABOUL-MAHAÇAN (BEN-TAGHRY-BERDY), historien arabe, naquit à Alep où son père était émir, et quitta par la suite cette ville, pour habiter le Caire, sous la protection des sulthans circassiens, qui le comblèrent de bienfaits et l'élevèrent à la dignité d'émir. Aboùl-Mahaçân s'appliqua à toutes les sciences, mais principalement à l'histoire. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue celui qu'il a intitulé : *Nodjoùm élzahéréh, les étoiles brillantes*, ou *Histoire de l'Égypte et du Caire*. On y trouve l'histoire de cette contrée, d[...] sa conquête par les Arabes [...] qu'au temps où vivait l'auteur, [...] à-dire, jusqu'à l'an 857 de [...] (1453 de J.-C.). Dom Berth[...] (*voy.* ce nom) s'en est servi utile[...] pour son *Histoire des Croisades*, [...] a laissé de nombreux extraits m[...] crits. M. Sylvestre de Sacy, en re[...] compte des travaux du savant bé[...] tin, observe que les *Annales d'A[...] Mahaçân* sont un des ouvrage[...] mériteraient le plus d'être tra[...] Comme elles étaient très volumine[...] Aboùl-Mahaçân en a composé plus [...] abrégés. L'un d'eux intitulé : [...] *red Allethafeh*, a été publié en [...] à Cambridge en 1792, par Car[...] avec une traduction latine. A[...] Mahaçân est encore auteur du [...] *tionnaire biographique*, connu [...] le titre de *Menhel-el-Sâfy*, et [...] tiné à faire suite à celui de Kh[...] ben-Ibek-Safady. Cet ouvrage c[...] mence par la vie d'Ibek, 1er. sul[...] des Mamlouk-Baharytes, mort en [...] de l'hég. (1258 de J.-C.), après [...] l'auteur suit l'ordre alphabétique [...] lon Hadjy-Khalfah, ce Diction[...] ne devrait avoir que trois volu[...] mais, quoique la bibliothèque in[...] riale en possède cinq, cet exemp[...] est incomplet, car il finit à la l[...] *mym*. Quant à la grande Histoire [...] boùl-Mahaçân, on en trouve plusi[...] volumes et manuscrits dans la bi[...] thèque impériale, dans celle de L[...] et dans la bibliothèque Bodleïenne[...] sulthan Sélym, après la conquête [...] gypte, en fit faire une tradu[...] turke. J—N.

ABOU-OBAID-AL-CAÇEM-B[...] SALLAM, auteur arabe, naqu[...] Hérat vers le milieu du 2e. siècl[...] l'hég. Parmi ses nombreux ouvr[...] on distingue : I. son Traité sur [...] *Hadyts*, ou traditions prophétiq[...]

intitulé *Gharybel-hadyts* ; il employa 40 ans à en rassembler les immenses matériaux. Lorsqu'il commença à le composer, il se retira auprès d'Abdallah, fils de Thaher, qui lui assigna un revenu de 10,000 dirhem, afin qu'il fût sans inquiétude sur les besoins de la vie. Cet ouvrage se trouve manuscrit à la bibliothèque de Leyde. II. Un recueil de proverbes ou d'apologues, intitulé *Al-amtsâl al-sayrêh*, que possède la bibliothèque impériale. C'est particulièrement de ce recueil, et de ceux d'autres auteurs arabes, que Scaliger, cédant aux instances de Casaubon, composa ses deux *Centuries de proverbes arabes*, publiées par Erpenius, à Leyde, en 1614 et 1623. Aboû-Obaïd joignait à une rare pureté de mœurs une ardeur infatigable pour le travail. Il exerça pendant 12 ans la charge de cadhy de Tarsous, et mourut en 224 de l'hég. (838-39) à la Mekke, où il avait fixé sa demeure, après s'être acquitté du pèlerinage. J—N.

ABOUL'-OLA, célèbre poëte arabe, naquit à Moarrah en 363 de l'hég. (973 de J.-C.). Dès l'âge de quatre ans, il fut privé de la vue par la petite vérole. Il étudia néanmoins sous son père, et alla ensuite à Baghdâd, où il passa un an et sept mois à s'instruire. Revenu dans sa patrie, il s'enferma dans sa maison, et se livra entièrement à la poésie. Malgré l'obscurité dont il s'efforçait de se couvrir, on venait le voir de toutes les parties de l'empire. Ses mœurs et sa doctrine ont été censurées par les musulmans. Ils l'ont accusé de suivre la religion des brahmanes, ou plutôt de n'en avoir aucune, et de s'abandonner au libertinage. Il faut avouer que Aboûl'-Ola, quoiqu'il se prétendît musulman, favorisait ces opinions par ses poésies libres et hardies, et plus encore par la pratique qu'il adopta pendant les 40 dernières années de sa vie, de ne point vivre comme les autres musulmans. Ses poésies sont dans un genre futile ; mais la facilité de son talent et la grande connaissance qu'il avait de la langue arabe, les feront toujours lire avec plaisir. Elles se composent *de différentes Collections*, où la vanité des choses de ce monde, le ridicule des mœurs humaines, le peu de fondement de la plupart des religions et l'insuffisance de notre intelligence, sont adroitement exposés. Aboûl'-Ola mourut à Moarrah en 1057. Fabricius et Golius ont publié, l'un en 1638, l'autre en 1656, des extraits de ses poésies. J—N.

ABOUL-WAFFA (MOHAMMED-BEN-YAHYA), ALBOUZDJANY, célèbre mathématicien et astronome, naquit à Boûzdjân en 328 de l'hég. (939 de J.-C.). Il passa dans l'Irâq en 959 ; et, aidé de plusieurs astronomes, il y fit des observations, pour corriger celles de la *Table vérifiée*. L'ouvrage qui en contient les résultats, s'appelle *Zydj-âl-chamil*, ou *Table qui comprend*. Aboûl-Wâffâ a beaucoup écrit sur l'astronomie et l'arithmétique. Il mourut en 998. J—N.

ABOU-MANSOUR, astronome arabe, dont le nom est YAHYA-BEN-ALY-BEN-ABY-MANSOUR, dit MOUNEDDJEM, ou L'ASTRONOME. Il naquit l'an 241 de l'hég., 855 de J.-C. L'étendue de ses connaissances lui acquit une grande réputation ; il fut comblé d'honneurs et de bienfaits par les khalyfes sous le règne desquels il vécut, et surtout par Mâmoûn (*V.* ce nom), dont le nom rappelle les plus beaux jours de la gloire des Arabes. Ce prince mit Aboû-Mansoûr à la tête des astronomes qu'il avait rassemblés. Ce fut ce savant qui dirigea les observatoires

de Baghdâd et de Damas ; aussi lui attribua-t-on la *Table vérifiée*, résultat des observations faites dans ces deux villes. L'astronomie n'occupait pas tous les moments d'Aboù-Mansoùr ; il en consacrait quelques-uns à la littérature ; et il composa un *Recueil des Vies des Poètes arabes*, qui commence à Bachar-ben-Berd, et finit à Mérowân-ben-Aby-Hafasah. Son fils a donné une suite à ce recueil. Aboù-Mansoùr a en outre composé plusieurs ouvrages sur le motazélisme, dont il était sectateur. J—N.

ABOU-MOSLEM, capitaine arabe, à qui la dynastie des Abbaçydes dut en partie son élévation. Ibrahym, dont les prétentions au khalyfat s'accroissaient chaque jour par la faiblesse des Ommyades, entretenait des correspondances dans le Khoraçân, où ses partisans, quoique nombreux, étaient sans chef. Il y envoya Aboù-Moslem, qu'il avait, dit-on, élevé lui-même, et qui y justifia ses espérances en le faisant reconnaître khalyfe à Méroù, en 746 ; en mettant en fuite Nasr, gouverneur du Khoraçân pour les Ommyades ; et en soumettant à Ibrahym cette vaste province, tandis qu'un de ses lieutenants triomphait d'Yézyd, gouverneur de l'Irac. Ibrahym étant mort, Aboùl-Abbâs-al-Saffâh (*V.* ce nom), confirma Aboù-Moslem dans le gouvernement du Khoraçân. Pendant les années paisibles qu'il y passa, il propagea le dogme de la métempsycose. En 755, il fit le pèlerinage de la Mekke, et ce fut la cause de sa perte. Arrivé à la cour d'Aboùl-Abbas, et lui ayant demandé la charge d'émyr ou chef du pèlerinage, remplie par Mansoùr, frère du khalyfe, il éprouva un refus, dont il fut tellement irrité, qu'il devança Mansoùr, et agit pendant la route et à la Mekke comme s'il eût été le véritable émyr. Aboùl-Abbâs étant mort, et Mansoùr lui ayant succédé, celui-ci dissimula d'abord sa haine contre Aboù-Moslem, dont les armées lui étaient nécessaires pour vaincre Abdallah, son oncle ; mais, après la défaite de ce rebelle, n'ayant plus rien à ménager, il fit assassiner Aboù-Moslem en sa présence, en 755 de J.-C. J—N.

ABOU-NOWAS (ABOU-ALY-AL-HAÇAN), poète arabe, naquit à Bassorah, selon quelques auteurs, ou dans l'Ahwâs, selon d'autres, vers l'an 127 de l'hég. (744-5), et fut élevé à Koùfah. Le bruit de ses talents étant parvenu au khalyfe Haroùn-el-Rachyd, il le fit venir à sa cour, où il le logea, et répandit sur lui ses bienfaits. Aboù-Nawas, par ses saillies, aussi heureuses que hardies, par la gaîté de son esprit et le charme de ses poésies, fit les délices de la cour brillante de ce prince. Après la mort du poète, arrivée en 810, ses œuvres furent recueillies par plusieurs musulmans ; on en possède plusieurs manuscrits en Europe. J—N.

ABOU-OBÉIDAH, général musulman dans les premières années de l'islamisme, contribua beaucoup à la propagation de cette religion. Lorsque Aboù-Bekr mourut, Omar l'éleva au commandement de la Syrie, qu'il avait en partie conquise. Il mourut victime de la peste qui ravagea cette contrée, l'an 18 de l'hég. (639 de J.-C.). Aboù-Obéidah avait autant soumis les peuples par sa douceur et son équité, que par la force des armes. Il préserva Damas du pillage, lorsque cette ville était près de tomber au pouvoir de Khaled, et il eut assez de crédit sur ce farouche général pour lui faire accepter une capitulation raisonnable. Mahomet, qui savait l'apprécier, l'avait mis au nombre des dix musulmans qui devaient entrer dans le Paradis. J—N.

ABOU-OSAIBAH (Aboul-Abbas-Muwaffec-eddyn-Ahmed), médecin abe du 13e. siècle, élève du célèbre Bitar, ou Aben-Bitar (*V.* ce dernier nom), est auteur d'une *Histoire des Médecins*, divisée en 15 chapitres ; le 1er. traite de l'origine de la médecine ; le 2e. des premiers médecins ; le 3e. des médecins nés après Esculape ; le 4e. de l'école d'Hippocrate ; le 5e. de l'école de Galien ; le 6e. des médecins qui fleurirent à Alexandrie avant le mahométisme ; le 7e. des médecins arabes des premiers temps de l'hégire ; le 8e. des médecins syriens qui vécurent sous les Abbaçydes ; le 9e. de ceux qui traduisirent les livres grecs en arabe ; le 10e. des médecins de l'Irac, de la Chaldée et de la Mésopotamie ; le 11e. des médecins de la Perse ; le 12e. des médecins de l'Inde ; le 13e. des médecins africains ; le 14e. des médecins d'Égypte ; et enfin le 15e. des médecins de la Syrie. Cette simple notice suffit pour donner une idée de l'importance de cette Biographie, et des connaissances de son auteur, mort en 1269. On la trouve manuscrite dans plusieurs bibliothèques de l'Europe. La Bibliothèque impériale en possède un exemplaire qui n'est pas complet. Doitius Freind, qui a profité de cet ouvrage, dit que ce n'est qu'une inutile rapsodie. Mais ce médecin anglais n'avait aucune connaissance des langues orientales, et s'était servi d'une mauvaise traduction latine faite par un Syrien. Le célèbre Jean-Jacques Reiske, très versé dans les langues orientales, porte sur le recueil d'Aboû-Osaïbah, un jugement bien différent de celui de Freind ; il dit qu'il contient beaucoup de traits historiques sur les médecins arabes, et plusieurs remarques intéressantes sur leur pratique. Aboû-Osaïbah est encore auteur d'un traité de médecine. On trouve dans les *Opuscula medica ex arabum monumentis*, ouvrage posthume de Reiske, la liste de tous les médecins dont sa Biographie contient la vie. L'éditeur, M. Gruner, nous apprend, dans une note, que Reiske en avait fait une traduction latine qu'il communiqua de son vivant à un médecin hollandais nommé Bernard. J—n.

ABOU-RYHAN, astronome, astrologue, et philosophe arabe. Son nom propre était Mohammed-ben-Ahmed ; il fut surnommé *Al-Byroûny*, parce qu'il était né dans la ville de Byroûn. Pour se perfectionner dans l'astronomie, il parcourut l'Inde, et y passa 40 années. Il fut ensuite envoyé à la cour des sulthans Mahmoûd et Maçoûd-Gaznevites, par Mâmoûn roi du Khawârizme. Alfarabius et Aboulkhaïr l'y accompagnèrent. Avicenne ne voulut point se joindre à eux, parce qu'il craignait de disputer avec Aboû-Ryhân, à qui les musulmans ont donné l'épithète de *Très subtil* (*Al-Mohaccac*). Aboû-Ryhân est auteur d'une *Table astronomique ;* et d'une *Géographie*, qu'il dédia au sulthan Maçoûd : cet ouvrage est souvent cité par Aboûl-Fédâ. Il composa encore un *Traité de chronologie*, qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris ; quelques traductions du grec, et une introduction à l'*Astrologie judiciaire*. Les orientaux rapportent un grand nombre de fables pour prouver qu'Aboû-Ryhân avait le don de prédire l'avenir. Il mourut l'an 330 de l'hég. (941 de J.-C.). J—n.

ABOU-SAHAL, médecin arabe, surnommé *Al-Mecyhy, le Chrétien*, fut, selon d'Herbelot, le maître d'Avicenne, ce qui nous a paru douteux. On ne trouve dans ses écrits ni le temps où il a vécu, ni le nom des auteurs qu'il a consultés. Avicenne avait connu à la cour du roi du Khawarisme

(la Chorasmie) un savant nommé Aboû-Sahal, qui l'accompagna dans sa fuite, et qui périt dans le trajet. Nous ne savons si c'est le même que celui qui fait l'objet de cet article. La Bibliothèque impériale possède, sous les n°s. 109 et 110 des manuscrits arabes, un Traité de médecine dont Aboû-Sahal Al-Meçyhy est auteur. Il est intitulé *Al-Myah* (*Centiloquium*), parce qu'il se divise en cent chapitres, où l'auteur traite de toutes les maladies. Ali-Ben Al-Abbas Al-Madjoucy (*V.* ce nom), reproche à Abou-Sahal d'être peu instruit en physique, ce qui fait qu'il a omis, ou mal décrit plusieurs maladies, dont les causes et la cure étaient connues. J—n.

ABOU-SAID-BEHADUR-KHAN. *V.* Behadur-Khan.

ABOU-SAID-BEN-ABOUL-HOCEIN, est auteur d'une version arabe du *Pentateuque*, qu'il entreprit pour remplacer celle du juif Saadias, reconnue inexacte. MM. Silvestre de Sacy et Schnurrer en ont publié la préface. Il en existe en Europe six ou sept manuscrits, dont le plus précieux est celui en trois langues de la bibliothèque Barberine à Rome. Morino, Bianchini, Le Long, Biornsthat et Hwid en avaient déjà parlé, lorsque le savant Rossi en donna en 1782 une notice détaillée et exacte, à la suite du *Saggio delle varianti del codice ms. di Pio VI.* J—n.

ABOU-SAID-MYRZA, arrière-petit-fils de Tamerlan, profita des guerres civiles qui éclatèrent l'an 853 de l'hég. (1449-50 de J.-C.), entre le sulthan Oulough-Beyg (*V.* ce nom), et son fils Abdallathyf, pour faire valoir ses prétentions à la souveraineté de la Transoxane et du Turkestan. Il s'empara d'abord de Samarcand; mais il en fut chassé par le sulthan. Fait prisonnier ensuite par Abdallathyf, qui était monté sur le trône, il parvint à s'échapper, et reprit les armes à la mort de ce prince, qui eut lieu peu de temps après. Battu par Abdallah, frère et successeur d'Abdallathyf, Aboû-Saïd le vainquit à son tour dans une grande bataille où le sulthan perdit la vie. Cet événement le rendit maître de la Transoxane et du Khoraçân; mais il eut encore à combattre les enfants d'Abdallathyf, qui cherchaient à rentrer dans les possessions de leur père. Aboû-Saïd les défit, et força même à la paix Djehânchâh, prince de la dynastie du Mouton Noir, qui, par une agression imprévue, avait envahi le Khoraçân. Aboû-Saïd, vainqueur, fit son entrée à Asterâbad, et y fut proclamé sulthan. Il tourna ensuite ses vues ambitieuses sur l'Irac et l'Azerbaïdjan, et s'avança avec une armée formidable vers ces deux provinces. Ses conquêtes furent rapides; mais, ayant refusé de traiter de la paix avec Ussun-Cassan, ce prince parvint à s'emparer des défilés et à couper les vivres à l'armée d'Aboû-Saïd, qui, pressé par la famine, fut obligé de se retirer, et tomba dans une embuscade en fuyant. Il fut pris et conduit devant Ussun-Cassan, qui le reçut d'abord avec égard, et voulait lui sauver la vie; mais, d'après l'avis de ses ministres, il le fit périr peu de jours après, en 1469. Aboû-Saïd était alors âgé de 42 ans, et en avait régné 20. Son empire s'étendait depuis Kachghar jusqu'à Tauris, et depuis les frontières de l'Inde jusqu'à la mer Caspienne. Son caractère était généreux, et il ne souilla son règne par aucun acte sanguinaire. Avec lui finit l'empire de Tamerlan. Il laissa onze enfants qui démembrèrent son héritage. J—n.

ABOU-TACHEFYN (Abdel-Rahacan-ben-Mouça), roi de Tremecen en Afrique, de la dynastie des Zyâny,

rvint au trône par un parricide, n 718 de l'hég., 1318 de J.-C., et s'y fermit par ses libéralités. Sous son gne, l'agriculture fut honorée et les lles s'ornèrent de beaux édifices; ais, aussi injuste envers ses voisins 'il avait été cruel envers son père, oû-Tâchefyn s'empara, sous les plus voles prétextes, de la presque totaé des états du roi de Tunis. Ce prince plora le secours d'Aboûl-Haçan, i de Fez, qui se mit aussitôt en camgne. La terreur des armes de ce onarque lui soumit presque tout le yaume de Tremecen, mais la catale, défendue par Aboû-Tâchefyn en rsonne, fit une résistance opiniâe, et ce ne fut qu'après trois ans de ège que le roi de Fez la prit par esdade. Aboû-Tâchefyn se jeta dans la tadelle avec son fils et ses plus braes soldats, résolu à se défendre jusu'à la dernière extrémité; mais la forresse ayant aussi été emportée d'asaut, il fut fait prisonnier, et conduit vec son fils devant le vainqueur, qui eur fit trancher la tête, et éteignit en ux la dynastie des Zyâny. B—P.

ABOÛ - TEMAM - HABYB BEN-IWS, surnommé ALTHAYY, le prince les poètes arabes, naquit à Djâçem, ourg situé entre Damas et Tibériade, vers l'an 170 (786-7 de J.-C.), de la ribu de Thay, illustrée par Hatem et Dawoûd (*V.* ces deux noms). Il fut élevé en Egypte, où il était occupé dans une mosquée à présenter la boisson à ceux qui la fréquentaient. D'autres disent qu'il exerçait à Damas le métier de tisserand. Quoi qu'il en soit, il obtint bientôt une réputation brillante, par la fertilité de son imagination, et la pureté de son style. Les khalyfes sous le règne desquels il vécut, le comblèrent de bienfaits : il chanta leur générosité et leurs exploits, et composa trois recueils de poésies extraites des diwâns des meilleurs poètes arabes avant et depuis Mahomet. Ces recueils sont intitulés : *Hamaçah*; *Fohoul-al-Choarà*, et *Ketab-alikhtyâr-min-chaar-alchoárâ*. Plusieurs fragments du premier de ces recueils ont été publiés par Schultens, à Leyde, en 1748, à la suite de la *Grammaire d'Erpénius*; par Hirt, dans son *Anthologia Arabica*, imprimée à Iena en 1774. Schultens en a inséré encore quelques pièces en 1740, dans ses *Monumenta antiquissima historiæ Arabum.* Carlyle a réimprimé ces fragments en 1796, dans ses *Essais*. Enfin, on trouve encore des extraits du *Hamaçah*, à la suite du *Poëme de Zoheïr*, publié par M. Lette. Les poésies d'Aboû-Temâm ont été réunies en corps d'ouvrage par Aboû-Bekr al-Souly, qui les a disposées dans l'ordre alphabétique, et par Aly ben-Hamzah-al-Ispahany, qui les a classées selon leur genre. Aboû-Temâm mourut à Moussoul; mais l'époque de sa mort est aussi incertaine que celle de sa naissance. Aboûl-Féda la place en l'an 228 de l'hég. La force de son imagination fut cause de sa mort, ou, pour nous servir de l'expression d'un de ses contemporains, « la vivacité de son esprit » consuma son corps, comme la lame » d'une épée en use le fourreau. » J—N.

ABOU - THAHER, prince des Carmates, secte arabe qui s'éleva vers l'an 891 de J.-C., succéda en 301 de l'hég. (913 de J.-C.), à son frère qu'il détrôna, et signala son règne par plusieurs expéditions dignes d'un chef de brigands. En 923 il s'empara de Bassorah, la livra au pillage pendant huit jours, et se retira ensuite dans les cavernes de l'Irac-Adjem. C'était de ce repaire, siége de sa monarchie, qu'il partait pour ses expéditions barbares.

En 924 Koûfah tomba en son pouvoir, et éprouva le sort de Bassorah. Le khalyfe alors régnant, alarmé pour lui-même, envoya contre Aboû-Thaher une armée nombreuse qui fut vaincue, et prit la fuite vers Baghdâd, où elle porta la terreur. L'ambition et les forces d'Aboû - Thaher s'étant accrues par cette victoire, il prit en 929 Rahabah, Raccah, Sindjâr, et poussa ses conquêtes jusqu'à la Mekke, qu'il dévasta. Il en tua l'émyr, et eut l'audace d'enlever la pierre noire de la Kaâbah, ou Maison-Sainte. On ignore l'époque de sa mort. J—n.

ABOU-THALEB-AL-HOCEINY, florissait sous le règne du sulthan de Damas et d'Égypte, Milékel - Aâdel-Séyféd-dyn Aboû-Bekr, nommé par nos écrivains des croisades Saladin, conséquemment vers la fin du 12e. siècle et au commencement du 13e. Il dédia à ce prince sa traduction persane des *Touzoûkâti-Tymoûr*, Institutes (politiques et militaires) de Tymoûr (Tamerlan), faite d'après l'original turk, c'est-à-dire, Oïgour, qui se trouvait dans la bibliothèque de Djâfer, gouverneur de l'Yémen. J'ai traduit cet ouvrage en français d'après la version persane, Paris, 1787, in-8°. (*V.* Tamerlan). L—s.

ABRABANEL, ou ABRAVANEL (Isaac), ministre des finances en Portugal et en Espagne, et savant rabbin, naquit à Lisbonne en 1437, d'une famille qui prétendait descendre de David, et fut, par ses emplois et ses richesses, un des hommes les plus distingués de sa nation. Il parut de bonne heure à la cour d'Alphonse V, roi de Portugal, qui lui confia la direction de ses finances; mais, à la mort de ce prince, Abrabanel fut accusé d'être entré dans une conspiration tendante à livrer le Portugal à l'Espagne. Que ce soupçon fût fondé ou non, il est certain qu'Abrabanel, v lant se soustraire à ses ennemis, pa secrètement en Castille, où il fut cueilli par Ferdinand et Isabelle, qu servirent de lui pour rétablir les fin ces de l'Espagne. Il résida plusie années dans ce pays; mais la fav dont il jouissait à la cour, ne le fit po excepter de la mesure générale qui, 1492, ordonna l'expulsion des ju Abrabanel se retira d'abord à Napl où il obtint la confiance de Ferdina Ier. A la mort de ce prince, Char VIII s'étant emparé du royaume Naples, Abrabanel s'enfuit en Sic avec Alphonse II, qui avait succéd son père Ferdinand. Il demeura fid à Alphonse au milieu de ses malheur et ayant survécu à ce prince, il encore forcé de changer de retrait passa à Corfou, de là dans la Pouill et alla mourir à Venise, en 1508, l'âge de 71 ans. Lorsqu'il était da cette ville, il fut chargé d'accomm der un différend entre les Vénitiens les Portugais, au sujet du commer des épiceries, et obtint beaucoup considération par la manière dont s'en acquitta. Il employait ses heur de loisir à étudier les écritures hébra ques, et écrivit des Commentair très estimés des Juifs. Ils le regarde comme un de leurs écrivains les plu instruits, et le comparent même Maimonides. Plusieurs nobles vén tiens et les juifs les plus distingués assistèrent à ses funérailles. Son corp fut transporté et enterré à Padou Abrabanel est célèbre par ses nombreu ouvrages, écrits d'un style pur e facile, et qui lui donnent un ran distingué parmi les rabbins. On peu en voir la liste dans le tome 41e. de *Mémoires de Nicéron*, et dans le 2e. vol. des *Mémoires de Littérature portugaise*. Les principaux sont: I. *Commentaire sur le Pentateuque*,

Venise, 1579, in-fol., et réimprimé dans la même ville, et à Hanovre en 1710; et enfin à Amsterdam en 1768. Dans l'édition donnée en 1584, on a fait des changements et retranchements par ordre de l'inquisition. Plusieurs parties de cet ouvrage, qu'Abrabanel écrivit à l'âge de 20 ans, ont été traduites en latin et publiées séparément. II. Des *Commentaires sur le Lévitique, le Deutéronome, les Prophètes*, etc. III. *Huit Dissertations*, qui ont été traduites de l'hébreu en latin, par Jean Buxtorf, et imprimées à Bâle, 1642, in-4°. IV. Les *Œuvres de Dieu* (en hébreu), Venise, 1592, in-4°., ouvrage où l'auteur combat l'opinion d'Aristote sur la durée du monde. V. *Caput fidei* (en hébreu), Constantinople, 1506, in-4°., réimprimé à Venise en 1557, in-4°. *Altenaviæ*, 1750, in-4°. C'est un traité des articles de foi des juifs. Abrabanel était infatigable dans le travail; il y passait les nuits entières, et pouvait jeûner fort long-temps. Il écrivait avec beaucoup de facilité; et quoiqu'il traite avec le dernier emportement les chrétiens, qu'il regardait comme les auteurs de ses disgrâces, il vivait avec eux d'une manière civile et polie. « Abrabanel, » dit Richard Simon, est celui de tous » les rabbins dont on puisse le plus » profiter pour l'intelligence de l'Écri» ture, bien qu'il soit trop étendu: sa » méthode est cependant ennuyeuse, » parce qu'il fait quantité de ques» tions qu'il résout ensuite. D'ailleurs, » il ne fait le plus souvent que raffi» ner sur les explications des autres » rabbins, et il est en plusieurs en» droits trop subtil. » Il laissa trois fils, Juda, Joseph et Samuel. Juda, qu'on nommait ordinairement *maître Léon*, exerça la médecine à Gênes, et publia en 1535, à Rome, des *Dialogi d'Amore*, sous le nom de *Léon l'Hébreu*. Dans l'une des traductions espagnoles, on appelle cet auteur *Mestre Léon Abarbanel*. Denis Sauvage Duparc, et Pontus de Tyard, ont donné chacun une traduction française de cet ouvrage qui, au jugement de plusieurs écrivains, ne méritait pas d'être traduit aussi souvent. (*V*. Abraham-Ben-R.-Chija. B—p.

ABRADATE était roi de la Susiane, qui faisait alors partie de l'empire d'Assyrie; s'étant brouillé avec son souverain, il l'abandonna pour passer du côté de Cyrus, à qui il rendit de grands services. Il fut tué dans un combat contre les Egyptiens. Son histoire et celle de Panthée, son épouse, sont le sujet d'un épisode touchant de la *Cyropédie*. C—r.

ABRAHAH, roi d'Yémen et d'Éthiopie, bâtit à Ssanâà, une église, pour y attirer les pèlerins qui avaient coutume d'aller à la Mekke. Un homme de la nation des Kananiens, vint, par mépris, déposer des ordures devant la porte de cet édifice. Abrahah jura de détruire la Kaâbah; et il marcha vers la Mekke, avec son armée montée sur des éléphants. Le sien, nommé Mahhmoùd, marchait en avant. Les écrivains arabes rapportent qu'au moment où l'on allait procéder à la démolition de la Kaâbah, Dieu envoya contre cette armée des bandes nombreuses d'oiseaux gros comme des hirondelles, et venus du côté de la mer, qui lancèrent des pierres de terre cuite; ils portaient ces briques dans le bec et dans chaque patte; le Très-Haut anéantit chacun des soldats avec une pierre qui portait son nom; elles étaient plus grosses qu'une lentille, et moindres qu'un pois; elles brûlaient les casques, les hommes et les éléphants. Dieu lança un torrent qui emporta les cadavres dans la mer.... Lorsque Abrahah s'approchait de la Mekke, et qu'il

voulait y entrer, l'éléphant qu'il montait se jetait à terre et s'endormait; quand il essayait de marcher d'un autre côté, aussitôt l'éléphant se levait et y courait; enfin, ce souverain retourna en Yémen, où il fut frappé de la main de Dieu; ses membres se détachèrent. C'est dans ce triste état qu'il parvint jusqu'à Ssanâà, où il mourut. Le Prophète a consigné cet événement, arrivé l'année même de sa naissance, dans la 105e. surate du Corân, intitulée: *Surate de l'éléphant*, qui contient cinq *miracles* ou versets. Malgré le témoignage formel du *Livre Saint*, je partage le naïf embarras du R. P. Maracci; ce docte confesseur du pape Innocent II, trop pénétré de vénération envers les écrivains arabes pour rejeter une seule circonstance d'un fait défavorable, même à la religion chrétienne (car Abrahah professait cette religion), ne doute pas que, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, les démons n'aient obtenu de Dieu même la permission d'outrager les temples et les simulacres sacrés: « *Neque vero » novum et inauditum est..... Sex- » centa sunt hujus rei exempla,* etc.» *Refutationes in Alcoranum*, p. 824, *et Prodromus ad refutationem Alcorani*, pars II^{a}., cap. 4, pag. 14. Au reste, l'expédition fabuleuse ou réelle d'Abrahah a donné lieu à une époque connue parmi les chronologistes arabes, sous le nom de *Tárykh-el-Fyl*, époque de l'éléphant. La 1re. année de cette ère correspond à l'an 571 de l'ère vulgaire, à la 41e. du règne de Khosroû-Nouchryrvân, en Perse, à la 43e. de l'empire des Ethiopiens, en Arabie, à l'an 882 de l'ère d'Alexandre, et à l'an 1316 de celle de Bakht-Nassar ou Nabuchodonosor. Le prophète des musulmans naquit cette année-là. L—s.

ABRAHAM. Ce nom, auquel se rattachent l'histoire du peuple de Dieu, les promesses faites à ce peuple, et les merveilles opérées en sa faveur, tout, jusqu'aux grands mystères accomplis par le divin fondateur de la religion chrétienne, est celui du plus célèbre patriarche des Hébreux. Né à Ur, en Chaldée, environ 2000 ans avant J.-C., Abraham descendait de Sem, fils aîné de Noé, à la 8e. génération. Il passa ses premières années dans la maison de son père Tharé, où il fut préservé de l'idolâtrie qui régnait dans sa famille. Docile à la voix de Dieu, qui, en lui faisant entrevoir ses hautes destinées, lui ordonna d'aller s'établir dans la terre de Chanaan, il partit avec son père, son épouse, son neveu, et fixa sa demeure à Haran, dans la Mésopotamie. Depuis la mort de Tharé, il ne cessa de mener une vie errante, autant pour se conformer aux ordres de Dieu, que pour trouver des pâturages commodes à ses nombreux troupeaux. On le vit successivement à Sichem, à Béthel, et dans le pays de Gérare, d'où il revint encore à Béthel. Les disputes fréquentes qui survenaient entre ses bergers et ceux de Loth, mirent l'oncle et le neveu dans la nécessité de se séparer. Le premier s'arrêta à Mambré, et le dernier alla s'établir à Gomorrhe. Informé quelque temps après que quatre rois, ou plutôt quatre chefs de quelques bourgades arabes, ennemis de celui de Gomorrhe, avaient enlevé Loth et tout ce qu'il possédait, Abraham les poursuivit à la tête de ses serviteurs, au nombre de 318, les défit, remit son neveu en liberté, et lui rendit ses troupeaux. Comme il revenait de cette expédition, Melchisedech, roi de Salem, et prêtre du Très-Haut, alla à sa rencontre, lui offrit, du pain et du vin, le bénit au

n du Seigneur, et en reçut la 10e. tie des dépouilles enlevées aux rois nens. Sara, épouse d'Abraham, e de 75 ans, ne lui avait point en- e donné d'enfants, et avait passé le ps où les femmes conservent l'es- ance d'en avoir : mais, comme c'é- une espèce d'opprobre alors de urir sans postérité, elle engagea ce riarche à épouser sa servante Agar, nt il eut Ismaël. Cet enfant, né d'une lave, ne pouvait être le dépositaire s magnifiques promesses que Dieu ait faites à Abraham, et qui étaient ntes liées à la destinée d'un fils qui vait naître de son épouse légitime. s promesses lui annonçaient qu'il rait le père d'un grand peuple (ce e désignait le changement de son m d'*Abram* en celui d'*Abraham*) et e toutes les nations seraient bénies en n nom. Dieu ne lui avait pas laissé norer les diverses épreuves par les- uelles passeraient ses descendants, ur servitude en Égypte, leur déli- rance miraculeuse, leurs longues ourses dans le désert avant d'arriver ans la terre de Chanaan. Ces pro- messes lui étaient confirmées dans outes les occasions, ici par des globes le feu qui sortaient du sein de la terre pour consumer la chair des victimes; à par l'établissement de la circoncision, pour être le sceau de l'alliance du Sei- gneur avec le patriarche et avec sa posté- rité, jusques aux dernières générations. Au moment où le grand âge des deux époux semblait devoir faire naître des doutes sur l'accomplissement de ces promesses, trois anges arrivent chez lui sous la forme de voyageurs. Leur mission était de punir Sodome et Go- morrhe, dont les iniquités avaient pro- voqué la destruction, et que le saint patriarche aurait cependant détournée par ses prières, s'il se fût seulement trouvé dix justes dans ces villes cri- minelles. Celui des trois anges dont les deux autres paraissaient n'être que les serviteurs, et que les anciens Pères ont regardé comme étant le fils de Dieu, assura à Abraham qu'à leur retour, Sara serait devenue mère. En effet, quoique âgée de 90 ans, elle conçut et enfanta Isaac au terme fixé par l'ange. Lors- que cet enfant eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu, pour mettre la foi d'A- braham à de nouvelles épreuves, lui ordonna d'aller lui immoler ce fils unique sur la montagne de Moria. Le patriarche, convaincu que celui qui avait fait naître Isaac contre le cours ordinaire de la nature, était assez puis- sant pour le rappeler à la vie, ou pour lui donner de nouveaux fils, se mit en devoir d'obéir au souverain arbitre de la vie et de la mort. La victime était déjà sur le bûcher, près de recevoir le coup fatal, lorsque Dieu, satisfait de cet acte mémorable d'obéissance, ar- rêta le bras du docile sacrificateur, qui substitua un bélier à la personne de cet enfant de la promesse. Sara mourut, et Abraham épousa Céthura, qui lui donna encore six enfants. Il termina ses jours à 175 ans, et fut en- terré à côté de Sara, dans une caverne du champ qu'il avait acheté, pour sa sépulture, des fils de Heth. Tout est mystérieux dans les événements de la vie de cet illustre patriarche. Son nom, devenu célèbre parmi toutes les na- tions de l'Orient; sa nombreuse pos- térité par Isaac et même par Ismaël; cette suite de peuples et de rois issus de sa race; la conquête du pays de Chanaan, possédé pendant tant de siècles par ses descendants; les mi- racles signalés que Dieu opéra dans tous les temps en leur faveur; la nais- sance du Messie accordée à sa posté- rité : voilà ce qui a frappé les juifs dans les promesses faites à celui qu'ils re- connaissent pour leur père, et voilà ce

qui fait la véritable gloire d'Abraham. Nous n'avons sur le Thaut des Egyptiens, le premier Zoroastre des Perses, sur l'Hercule des Grecs, sur l'Orphée de la Thrace, et sur tant d'autres héros célèbres avec lesquels on a prétendu confondre Abraham, que des faits incertains, des époques douteuses, des récits opposés ou contradictoires. On a, au contraire, d'Abraham, une histoire suivie, détaillée, par un auteur qui touche à son temps, et dont le bisaïeul avait vécu plus de 30 ans avec le petit-fils de ce patriarche. L'historien nous apprend l'origine de ce grand homme, ses voyages, ses vertus et ses fautes. Il marque aux Hébreux, rentrant dans le pays qu'Abraham avait habité, les lieux où ce patriarche, son fils et son petit-fils avaient fait leur résidence, les autels qu'ils avaient érigés, les puits qu'ils avaient creusés, les terrains qu'ils avaient acquis, les peuples et les rois avec lesquels ils avaient eu des démêlés et fait des alliances. Il entre dans les mêmes détails sur les divers endroits que ses douze petits-fils avaient rendus célèbres par leurs aventures ou leurs crimes : il constate leur descendance, en produisant les généalogies sur lesquelles étaient fondés les droits de la nation à la possession de la terre promise. Enfin, le Dieu que les juifs adoraient, la terre qu'ils habitaient, leurs monuments, leurs traditions, leurs livres sacrés, tout annonçait Abraham. Les Arabes, comme les juifs, toujours jaloux, toujours ennemis les uns des autres, se réunissent pour attester leur commune descendance de ce patriarche, et ces deux peuples en portent l'empreinte et la preuve par la circoncision. Ce témoignage est confirmé par celui des peuples voisins et ennemis, tels que les Moabites et les Ammonites qui prétendaient tirer leur origine du neveu d'Abraham; par celui d'une foule [d'au]teurs même payens, qui tous r[epré]sentent Abraham comme un pe[rson]nage aussi distingué par ses rich[esses] et par son rang, que célèbre pa[r ses] lumières et par ses vertus. Les é[glises] grecque et latine ont mis son nom [dans] leurs légendes. Il en est aussi que[stion] dans le Corân; et quelques auteurs [mu]sulmans, entre autres rêveries [con]cernant ce patriarche, prétendent [qu'il] fit le voyage de la Mekke, et [qu'il] commença à y bâtir le temple. [Les] juifs ont toujours honoré sa sépul[ture] et sa mémoire; mais leurs rabbins [ont] mêlé dans l'histoire d'Abraham la v[érité] avec le mensonge. Le traité *Jetzir[ah]* ou *De la Création*, Paris, 15[52], Mantoue, 1562, et Amsterdam, 16[42], in-4°., qu'on lui a faussement attri[bué], est, dit-on, du rabbin Akiba : il a [été] traduit en latin par Postel et Rittang[el]. Aux premiers siècles du christianis[me], les hérétiques séthiens débitèrent [une] *Apocalypse* d'Abraham. Origèn[e] cite aussi un prétendu ouvrage de [ce] patriarche (*V.* l'*Hist. d'Abrah[am]*, par le père Masson, minime, 168[8], in-12.) T—D.

ABRAHAM-BEN-R.-CHIJA [ou] Chaja, c'est-à-dire, le *Prince*, rab[bin] espagnol, naquit vers l'an 1070. [Il] écrivit un ouvrage sous le titre [de] *Meghillath Hamegaleh*, c'est-à-di[re] *volume du révélateur*, dans lequel [il] traite de l'époque de la résurrectio[n] des morts et de celle à laquelle, sel[on] lui, le véritable Messie doit naître. [Ce] livre est cité par Pic-de-la-Mirandole dans son *Traité contre les Astro-logues*, et par Abrabanel, dans so[n] *Commentaire sur le Pentateuque*. Abraham-Ben-R.-Chija se distingu[a] surtout par ses connaissances astro-nomiques, et il composa un ouvrag[e] de géographie et d'astronomie, don[t] une copie fut, dans la suite, envoyé[e]

à Sébastien Munster, qui la publia en hébreu, sous le titre suivant : *Sphæra mundi describens figuram terræ, dispositionemque orbium cœlestium et motus stellarum, auctore Rabi Abraham*, etc., Bâle, 1546, in-8°. Buxtorf et Wolf se trompent en disant que cette édition fut accompagnée d'une traduction latine d'Oswaldus-Schreckenfuchsius. Abraham-Ben-R.-Chija est aussi l'auteur d'un autre ouvrage astronomique, dans lequel il traite *des Planètes, des deux Sphères, et du Calendrier des Grecs, des Romains et des Ismaëlites*, et d'un livre *de Géométrie, avec l'explication des triangles sphériques, et la conversion des angles et des cercles ;* d'un *Traité de musique* et d'un ouvrage de *Morale*. Tous ces écrits se trouvent à la bibliothèque du Vatican. D—G.

ABRAHAM de Ste.-Claire (proprement Ulrich-Megerle), né en 1642 à Krœhenheimstetten, en Souabe, entra en 1662 dans l'ordre des Augustins, et fut long-temps prédicateur du couvent de Taxa en Bavière. Appelé à Vienne en 1669, il y vécut comme prédicateur de la cour jusqu'en 1709. Il porta dans la chaire un esprit comique et original qui le faisait écouter, et auquel il dut souvent l'utilité de ses remontrances : il mêlait dans ses sermons des plaisanteries et de petits contes. Ses écrits sont remarquables par leur singularité et la bizarrerie de leur titre : *Judas archicoquin ; Fi du monde ; Attention, soldat !* Il en a laissé un grand nombre : un des principaux est un traité de morale, divisé en 100 chapitres, contenant des préceptes pour tous les états, et intitulé : *Quelque chose pour tous.* G—T.

ABRAHAMSEN (Isaac), né à Flessingue en 1663, mort en 1714. Il y occupa long-temps la fonction de visiteur des malades. On a de lui en flamand quelques ouvrages de piété, peu importants, et une *Table chronologique des principaux événements de l'histoire ecclésiastique et civile, depuis la création*, etc. Middelb. G. Eling, 4e. édit., in-12. Cet ouvrage contient des particularités assez exactes sur les six villes de la Zélande. N—L.

ABRAHAMSON (Pierre), jurisconsulte suédois, mérite d'être cité pour l'édition qu'il donna en 1704, du *Jus Christophorianum*. On y trouve en marge les ordonnances des rois, qui donnent l'explication ou l'interprétation des diverses lois, et on y décide beaucoup de questions particulières, ce qui en forme un répertoire de jurisprudence. (*Voy.* Christophorus le Bavarois. A. B—T.

ABRAM (Nicolas), né en 1589 à Xaronval, village voisin de la petite ville de Charmes en Lorraine, entra en 1616 chez les jésuites, fut appelé à professer la théologie à Pont-à-Mousson, remplit cette chaire durant 17 ans, et mourut dans ces fonctions pénibles, le 7 décembre 1655. Modeste jusqu'à la simplicité, et ne soupçonnant pas son mérite, il porta la défiance de soi-même à un degré rare parmi les gens de lettres. Ses ouvrages sont : I. un savant Commentaire en 2 vol. in-fol., sur quelques *Harangues de Cicéron*, Paris, 1631. Les excellentes observations qu'il contient se trouvent noyées dans une diffusion qui en rend la lecture très pénible. Osorius et d'Olivet ont beaucoup profité de ce Commentaire; on en a détaché les analyses de ces discours, qui sont plus estimées que le commentaire même, Pont-à-Mousson, in-4°., 1633; II. une édition de Virgile avec des notes, in-8°., Rouen, en 1633,

37, 48, 82; à Pont-à-Mousson en 1633, et à Toulouse en 1644; ouvrage plus estimé que le précédent, parce qu'il est plus précis, plus clair, et que l'auteur réussit assez à expliquer les endroits difficiles; III. des *Questions théologiques*, sous ce titre: *Pharus Veteris Testamenti*, Paris, in-fol. 1648; IV. un Commentaire sur la Paraphrase de S. Jean en vers grecs par Nonnus, que Simon met au-dessus de tous ses autres ouvrages; V. un Traité latin *de la Vérité et du Mensonge;* VI. un abrégé des *Rudiments de la langue hébraïque*, en vers latins; VII. l'*Histoire* (manuscrite) *de l'Université de Pont-à-Mousson*, en latin, où, dit Chevrier, entre une foule de traits intéressants, on trouve des petitesses capables de jeter du doute sur les faits les plus importants du reste de l'histoire; D. Calmet se proposait de la faire imprimer à la suite de sa *Bibl. de Lorraine;* mais il en fut empêché par des personnes intéressées à ce que différentes particularités, contenues dans cet ouvrage, ne fussent pas rendues publiques. On trouve la liste complète de ses ouvrages dans Bayle, Sotvell, (*Bibliotheca Soc. J.*) etc., etc. N—L.

ABRANCHÈS (ALVARÈS D'), général Portugais, l'un des chefs de la révolution qui fit passer la couronne à la maison de Bragance en 1640, déploya l'étendard royal à Lisbonne, parcourut les rues de cette capitale en criant: « Vive D. Juan IV, roi de Portugal! » Et ayant entraîné le peuple, assura ainsi le succès de la révolution. Nommé par le nouveau roi gouverneur de la province de Beira, il la mit en état de défense, rassembla des troupes, et conduisit une armée en 1643 contre les Espagnols; il obtint sur eux différents avantages, entra en Castille, prit et saccagea Zarca, Fontaine-Guinal, signala encore son zèle et sa va[illegible] pendant plusieurs campagnes, et m[illegible] rut estimé de ses compatriotes e[illegible] son souverain. B—1

ABRESCH (FRÉDÉRIC-LOU[illegible] naquit à Hombourg, le 29 décem[illegible] 1699; son père y était alors bailli[illegible] occupa ensuite la même charge à Br[illegible] fels. Il existe une colonie franç[illegible] dans un village de ce comté nom[illegible] Dabhausen ou Taubhausen, près [illegible] la petite ville de Greifenstein. Abre[illegible] y fut envoyé à l'âge de treize a[illegible] pour être instruit dans la langue fr[illegible] çaise, dans laquelle en sept moi[illegible] fit tant de progrès, qu'on aurait [illegible] que c'était sa langue maternelle. [illegible] retour chez son père, il s'appli[illegible] à l'étude des langues latine et grecq[illegible] Comme son père le destinait à la th[illegible] logie, il l'envoya en 1717 au coll[illegible] de Herborn, petite ville de la prin[illegible] pauté de Nassau-Dillenbourg, o[illegible] suivit, pendant deux ans et demi, [illegible] cours de philosophie, de langue h[illegible] braïque et de théologie. En 1720 [illegible] se rendit à l'université d'Utrecht, [illegible] les leçons du célèbre Arnold-Drake[illegible] borg et de Charles-André Duker, [illegible] inspirèrent un goût si décidé pour [illegible] littérature ancienne, qu'afin de s'y co[illegible] sacrer exclusivement, il renonça à [illegible] théologie. A la fin de 1723 il avait te[illegible] miné ses études à Utrecht, et il voul[illegible] encore suivre les cours de l'universi[illegible] de Leyde, lorsqu'il fut nommé vic[illegible] recteur du collége de Middelbourg. E[illegible] 1725 il fut promu à la place de recte[illegible] au même collége, et en 1741 il pass[illegible] à celui de Zwol dans l'Over-Yssel, [illegible] y occupa le même emploi jusqu'e[illegible] 1782, époque où il mourut à l'âg[illegible] de 82 ans. Ce fut à Middelbourg qu'A[illegible] bresch commença à se faire connaîtr[illegible] par des articles critiques sur divers au[illegible] teurs grecs, insérés dans le recueil qu[illegible] paraissait alors à Amsterdam, sous l[illegible]

titre de *Miscellaneæ observationes criticæ in auctores veteres et recentiores.* Ces articles sont fort estimés; en voici l'indication : *Spicilegia in Herodotum, Thucydidem et Xenophontem* (*Misc. Obs.* III, I, p. 141-152; II, p. 302-308; III, p. 426-432). *Animadversiones ad Hesychii quædam loca* (ibid. V. I, p. 81-111; III, p. 79-100; VI, I, p. 269-291; II, p. 397-411; VII, II, p. 293-307; X, I, p. 1-10; *Misc. Obs. nov.* I, p. 63-90). Ces notes et observations sur Hesychius se trouvent aussi dans la belle édition de cet auteur faite par Jean Alberti. *Vindiciæ et conjecturæ in Aristidis hymnos in Jovem et Minervam* (*Misc. Obs.* V. II, p. 225-245). *Addenda et corrigenda in observat. ad Aristidem* (ibid. V, III, p. 100-102). *Supplementi vocum omissarum specimen in H. Stephani Thes. linguæ Græcæ* (ibid. VI, I, p. 179-189). C'est l'extrait d'un grand recueil qu'Abresch avait fait de mots grecs qui ne se trouvent pas dans le *Thesaurus* de Henry Etienne. Guillaume Otto Reitz, qui en parle dans sa *Belga grecisans*, cite plus de cent mots qu'Abresch avait rassemblés seulement pour la lettre A. *Observata ad Æschyli Prometheum vinctum et scholiastes* (ibid. VII, III, p. 405-417). *Prætermissa in observatis ad Æschyli Prometheum vinctum* (ibid. VIII, III, p. 341-346). Ἐξέτασις *epistolica de verbo* ἐκπιάζεσθαι (ibid. VIII, III, p. 347-351). *Exercitatio critica ad I. Tim.* V. 8. (ibid. IX, III, p. 430-438). *Notæ in Xenophontem Ephesium.* (ibid. X, II, p. 201-218; III, p. 345-358; *Misc. Obs. nov.* III, p. 2-36; VI, p. 489-512). *Ad viri clarissimi de quibusdam locis Flori epicrisin animadversiones* (*Misc. Obs. nov.* VI, p. 621-631). Quelques uns portent le nom de leur auteur. Les autres sont signés de la lettre H, qui signifie peut-être *Homburgensis*, ou des lettres H. L., probablement *Homburgensis Ludovici*, ou de celles P. B. A. A. H., dont on ne connaît pas bien la signification; il y en a qui n'ont aucune signature, ou qui portent le nom supposé de *Petrobasilius.* Abresch a encore publié les ouvrages suivants, qui sont tous du même genre, et donnent des preuves de l'étendue de ses connaissances philologiques et de son talent pour la critique. *Animadversionum ad Æschylum libri duo; accedunt adnotationes ad quædam loca Novi Testamenti;* Middelbourg, 1743, in-8°. On y trouve beaucoup d'observations neuves et utiles. Les deux livres sur Eschyle n'embrassent que 5 tragédies de ce poète. Mais il y éclaircit encore ce passage de beaucoup d'autres auteurs grecs. Viennent après cela les notes sur le *Nouveau Testament*, et ensuite une liste des mots grecs employés par Eschyle, qui ont été omis dans le *Thesaurus* de Henri Étienne. On lui doit encore la meilleure édition des *Lettres d'Aristenète*; Zwol, 1749, in-8°. Abresch a joint à cette édition deux livres de notes critiques : il indique aussi les mots grecs qui se trouvent dans Aristenète et qui ne sont pas dans le *Thesaurus* d'Étienne. Abresch publia, avec le secours de Jean-Jacques Reiske, avec lequel il entretenait une correspondance, des suppléments à ces *Lectiones Aristæneteas*, qui ont été imprimés à Amsterdam, in-8°., 1752, et un essai d'un plus grand ouvrage sur Thucydide, qu'Abresch promettait alors de mettre au jour, et dont la première partie parut en effet à Utrecht, en 1755, in-8°., sous ce titre : *Dilucidationum Thucydidearum Pars prima*, et la seconde

dans la même ville, en 1755. Cet ouvrage est très utile à ceux qui se livrent à l'étude de la littérature grecque, mais plus pour l'étude des divers auteurs dont il y est question, que pour celle de Thucydide même; car Abresch n'a pas toujours été heureux dans les éclaircissements et les interprétations du texte de cet historien. La première partie comprend les deux premiers livres de Thucydide, la seconde embrasse les autres. Il a paru en 1763 un Supplément à ces éclaircissements, avec la suite des observations sur Eschyle; Zwol, 1763, in-8°. Abresch a aussi donné, en 1757, in-8°., une nouvelle édition, considérablement augmentée, du *Gazophylacium Græcorum, seu Methodus admirabilis ad insignem brevi comparandam verborum copiam*, de Philippe Cattier, qui avait paru à Paris, en 1651.
A.—L.—M.

ABREU (Alexis), d'Alcacovas, dans la province d'Alentéjo, en Portugal, savant médecin vers la fin du 16e. siècle et au commencement du 17e. Fixé d'abord dans le royaume d'Angola, en Afrique, il s'y acquit pendant 9 ans une grande réputation, et fut comblé de biens par le vice-roi, qu'il servit comme médecin et comme homme de guerre. Ramené ensuite à Lisbonne par l'amour de la patrie, il fut nommé médecin du roi, et y publia en 1622 un Traité *de Septem infirmitatibus*, ou *des maladies les plus communes aux gens de cour.*
C. et A.

ABREU (Don-Joseph-Antonio), publiciste espagnol du 18e. siècle, auquel on doit la *Collection de tous les Traités des souverains d'Espagne avec tous les états de l'Europe*, etc., en 12 vol. in-fol. Il finit cet immense ouvrage en 1751, et mourut en 1775. B—G.

ABRIANI (Paul), de Vice
entra dès sa jeunesse dans l'ordre
Carmes, prêcha en différentes vi
et professa à Gênes, Vérone,
doue et Vicence. Il fut obligé,
1654, de quitter l'habit religie
et mourut à Venise, en 1699, âg
92 ans. Il a publié : I. des Disco
académiques, qu'il intitula : *I F*
ghi, parce qu'ils étaient nés, dit
comme des champignons dans le t
rain inculte de son esprit; II. *Il*
glio (le crible), Réponses apolo
tiques aux observations de *Veglia*
le *Goffredo* du Tasse; Venise, 1
et 1687; III. des Poésies, Sonne
Canzoni, etc., Venise, 1663 et 16
in-12; IV. l'*Arte poetica d'Ho*
tio, tradotta in versi sciolti;
nise, 1663, in-12; V. *Ode di Ora*
tradotte; Venise, 1680, in-12;
Odes et l'*Art poétique* ont été
suite réimprimés ensemble plusie
fois; VI. *la Guerra civile, ove*
la Farsaglia di M. Annæo Luca
tradotta in verso sciolto; Veni
1668, in-8°., etc. G—

ABSALON, fils de David et
Maacha, était l'homme le plus
compli de tout Israël pour la bea
de la taille, les grâces de la figure.
chevelure pesait 200 sicles, c'est-à-di
31 onces, suivant Pelletier. Deux a
nées entières ne furent pas capabl
d'éteindre dans son cœur les proj
de vengeance formés contre son frè
Amnon, pour l'outrage fait à Thama
leur sœur. Il invita ce prince à un fe
tin, à cette époque de l'année où l'o
tondait les moutons et le fit massacr
sous ses yeux. Comme il craignait
ressentiment de David, dont Amno
était tendrement aimé, il prit le pa
de se réfugier chez le roi de Gessu
Joab obtint son rappel au bout d
deux ans : mais il ne put paraître
la cour et rentrer dans les bonne

grâces de son père, que trois ans après son retour. Ce fut alors, qu'animé par des vues d'ambition, il commença à se montrer en public avec un brillant appareil, pour en imposer à la multitude. On le voyait tous les matins, à la porte du palais, parmi ceux que leurs affaires y appelaient de tout Israël, donnant aux uns les plus belles espérances sur le succès de leurs requêtes, consolant les autres sur la lenteur qu'on mettait à leur accorder leur demande, et affectant de répéter souvent, que, s'il était chargé de rendre la justice, il s'en acquitterait à la satisfaction générale. Absalon tint pendant quatre ans cette conduite astucieuse; lorsqu'il crut avoir suffisamment disposé les esprits en sa faveur, il se rendit à Hébron, sous prétexte d'y accomplir un vœu, après avoir envoyé des hommes affidés dans toutes les tribus, pour annoncer au son de la trompette qu'Absalon régnait à Hébron. Il vit aussitôt la plus grande partie d'Israël se ranger sous ses étendards: Jérusalem lui ouvrit ses portes; et pour annoncer à tout le monde que sa rupture avec le roi était sans espoir de réconciliation, il jouit publiquement des femmes de son père, suivant en cela le conseil d'Achitophel. Ce perfide ministre voulait qu'on marchât promptement, avec l'élite des troupes, à la poursuite du roi fugitif; et cet avis, s'il eût été suivi, aurait entraîné la ruine de David; mais le fidèle Chusai, partisan secret de ce prince, s'y opposa. David profita du délai que lui donna le défaut de concert qui régnait dans le parti de son fils, pour rassembler autour de lui ceux qui lui étaient restés attachés. Les deux armées en vinrent aux mains dans la forêt d'Éphraïm; celle des rebelles, commandée par Amasa, fut défaite. Absalon prit la fuite; mais ses cheveux s'étant embarrassés dans les branches d'un arbre, son cheval se déroba sous lui, et il demeura suspendu. C'est dans cet état que Joab le perça de trois dards, au mépris de l'ordre formel donné par le roi, avant le combat, d'épargner son fils, dont la mort fut pour lui le sujet d'une douleur longue et amère. Cet événement arriva environ l'an 1023 avant J.-C. T—D.

ABSALON, archevêque de Lund, en Scanie, primat des royaumes de Danemarck, de Suède et de Norwége, ministre et général sous les rois Waldemar Ier. et Canut VI, naquit en 1128, à Finnesleo, village dans l'île de Sélande. Son véritable nom fut *Axel*, qu'il latinisa d'après l'usage de son siècle. Issu d'une grande et puissante famille alliée à la maison régnante, il fut élevé avec le jeune prince Waldemar, et fit ensuite ses études à l'université de Paris. En 1158 le chapitre de Roskilde (Rotschild) l'élut évêque. L'année précédente, Waldemar Ier. était monté sur le trône; il fit de l'évêque Absalon son conseiller intime, et lui dut, en grande partie, les victoires par lesquelles le Danemarck, long-temps déchiré par des guerres intestines, avili par des princes faibles, acquit de nouveau cette considération qu'il avait perdue depuis la mort de Canut-le-Grand. Les Wendes, nation très différente des Vandales, avec lesquels les annalistes du moyen âge les confondent, étaient les ennemis les plus redoutables des Danois. La ville d'Arkona, dans l'île de Rugen, était un réceptacle de pirates; c'est là que s'élevait le grand temple de Svantevit, principale divinité des Wendes; devant sa statue colossale et à quatre faces, ces pirates déposaient le butin ramassé sur les côtes danoises; une compagnie sacrée de 300 guerriers était attachée au temple et

chargée de l'enrichir. Absalon, après avoir battu les flottes des Wendes, mit le siége devant Arkona, qui se rendit après une longue défense; le vainqueur abattit le temple de Svantevit, et fit mettre en pièces cette idole; mais il épargna la nation vaincue, à condition qu'elle embrasserait la religion chrétienne et reconnaîtrait la domination danoise. Absalon tourna ensuite ses armes contre la république de Julin ou de Jomsborg, la Sparte du Nord, fondée par des émigrés danois. (*V.* Palnatoke); il soumit cet état qui s'était rendu redoutable par ses pirateries; mais cet événement est encore environné d'obscurités. Il en est de même de la fondation, ou de la restauration de Dantzick, que plusieurs historiens attribuent à Absalon. Pendant que ces victoires faisaient respecter au dehors le nom du monarque danois, l'orgueilleux archevêque de Lund, Eskild, bravait son autorité dans l'intérieur du royaume. Après beaucoup d'intrigues et d'actes de rebellion, Eskild, se voyant près de succomber sous le génie d'Absalon, prit tout à coup la résolution d'abdiquer avec dignité un poste où il ne pouvait plus se soutenir avec gloire; devant une grande assemblée du peuple, et en présence du roi, il dépose sur l'autel sa crosse et son anneau, il prononce un magnifique éloge d'Absalon, son ancien ennemi et déclare qu'il ne voit que celui-ci qui soit digne de lui succéder. Le chapitre, d'une voix unanime, proclame Absalon, archevêque de Lund et primat des royaumes du Nord. Cette élection fut faite en 1178; mais Absalon ne voulant ni quitter le siége de Roskilde, où le retenait l'amour du peuple de Sélande, ni cumuler deux bénéfices, refusa d'accepter la mitre primatiale, jusqu'à ce qu'un ordre exprès du pape Alexandre III vînt lev[er] ses scrupules. Absalon fut un d[es] plus grands hommes du moyen â[ge]. Ami de son roi, il n'en fut jamais [le] flatteur; homme d'état habile et gue[r]rier intrépide, il ne commit jamais u[ne] action déloyale ou cruelle. Sa piété l[ui] valut les éloges les plus magnifiques d[u] souverain pontife. A la tête de l'armé[e] il joignit toute la valeur d'un soldat [à] toute la prudence d'un général; ég[a]lement heureux sur mer et sur terr[e], il était adoré des troupes. En tem[ps] de paix, il veillait sans relâche à [la] sûreté des côtes; c'est lui qui, en fa[i]sant élever près d'un hameau de p[ê]cheurs, nommé *Hafn*, un châte[au] fort, posa de loin les fondements d[e] Copenhague. Il eut une grande pa[rt] aux *Codes de loix* publiés par Wa[l]demar Ier., et il est lui-même aute[ur] du *Code ecclésiastique de Sélande*, dans lequel on remarque, entre autre[s], un article qui abolit l'épreuve du f[er] dans les causes d'adultère. Une dispo[]sition encore plus remarquable fixe d[e] sages limites à la libéralité des parti[]culiers envers le clergé et les église[s]. Absalon était néanmoins plein de zèl[e] pour la religion. Voulant donner au[x] monastères de meilleures règles, [il] appela auprès de lui l'abbé Guil[]laume, du couvent de Ste.-Ge[]neviève, de Paris, avec qui il s'éta[it] lié d'amitié pendant sa jeunesse. [Il] ordonna aux moines du couvent d[e] Soroë qu'il avait fondé, d'écrire le[s] Annales du royaume; mais cet ordr[e] ne fut pas exécuté. Absalon eut plu[s] de succès lorsqu'il chargea de compo[]ser une *Histoire du Danemarck* l'élo[]quent Saxo Grammaticus et le sa[]vant Sueno Aagesen (*V.* ces deu[x] noms). Malgré tant de zèle et de vra[i] mérite, l'archevêque ministre ne pu[t] échapper à quelques moments de dé[]faveur populaire. Le peuple de la Sca[nie]

ne se révolta contre lui, en se refusant à payer la dîme ecclésiastique; on fut obligé de marcher avec des troupes contre les rebelles, qui furent défaits; le roi Waldemar allait sévir contre eux, lorsqu'Absalon parut sur le champ de bataille; et, après avoir rappelé ses nombreux services, demanda comme récompense la grâce des coupables. Lors de l'avènement au trône de Canut VI, en 1181, Absalon eut une nouvelle occasion de signaler son courage. L'empereur Frédéric Barberousse menaça ce jeune roi de donner à un autre prince l'investiture des provinces conquises sur les Wendes, comme étant, disait-il, des fiefs de l'Empire. Canut VI répondit, d'après le conseil d'Absalon: « Si l'empereur veut disposer de ce » qui ne lui appartient pas, il faut » d'abord qu'il trouve quelqu'un qui » ose accepter un tel présent. » L'empereur envoya un ambassadeur auprès de Canut VI, chargé de le fléchir, soit par des flatteries, soit par des menaces. Absalon renvoya l'ambassadeur avec ces paroles: « Apprends, comte Sigfried, que le » Danemarck n'est point la Thuringe; » dis à ton maître que, pour disposer » de ce royaume, il faut le conquérir; » qu'on n'en fait la conquête que revêtu de la cotte d'armes et du gant » d'acier; apprends-lui que les Danois portent à leur ceinture une épée » avec laquelle ils maintiennent leur » liberté, et prouvent les droits qu'ils » ont sur leurs conquêtes; enfin, » assure-le que le roi, mon maître, se » soucie fort peu de l'amitié de l'empereur d'Allemagne, et qu'il ne » craint nullement sa colère. » L'empereur, irrité de tant de fierté, engagea le duc Bogislas de Poméranie à déclarer la guerre aux Danois; une flotte de 500 bâtiments se dirigea contre le Danemarck; mais Absalon, avec une vingtaine de gros vaisseaux bien armés, fondit à l'improviste sur cette flotte, en détruisit une partie, et dispersa le reste. Le duc Bogislas ne voyant rentrer que 35 bâtiments, demanda humblement la paix et se reconnut le vassal de Canut VI. Ces événements se passèrent en 1184. Absalon aida encore son roi à conquérir le Mecklembourg, l'Estonie et d'autres provinces; il mourut à l'âge de 73 ans, une année avant Canut VI. On conserve au Muséum royal de Copenhague, sa crosse et son anneau. La Bibliothèque de la même ville possède un *Justin* écrit sur parchemin, et portant sur le dernier feuillet ces mots: *Liber Sanctæ Mariæ de Sora per manum domini Absalonis archiepiscopi*. On a longtemps cru que ce *Codex* était écrit de la main d'Absalon, mais il paraît que les mots *per manum* veulent seulement dire que le couvent de Soroë tient ce livre de la main de l'archevêque. La littérature danoise possède un bel éloge d'Absalon par Jacobi, et un autre par Vogelius. Sa vie a été écrite par Wandal. On trouve son testament dans *Langebeck*, *Scriptores rerum Danicarum*, tom. V, p. 422. C'est un morceau curieux pour l'histoire des mœurs et des usages du moyen âge. M—B—n.

ABSIMARE-TIBÈRE, empereur d'Orient. (*V.* Tibère.)

ABSTEMIUS (Laurent), en italien *Astemio*, né à Macerata, savant critique et auteur d'un *Recueil de fables latines*, en prose, florissait au commencement du XVIe. siècle. Le duc d'Urbin, Guido Ubaldo, le fit son bibliothécaire, et le nomma professeur public de belles-lettres. Les deux ouvrages qui l'ont rendu célèbre sont: I. *Libri duo de quibusdam locis obs-*

curis; Venise, sans date, in-4°. Le premier livre, qui est en dialogue, traite de plusieurs passages du poëme d'Ovide *in Ibin*, qui avaient été mal expliqués, et d'une erreur commise par Valère-Maxime sur un point d'histoire; le second roule presque uniquement sur l'orthographe et la manière dont on doit, malgré l'usage contraire, écrire certains mots latins. Ce sont quelques notes et observations tirées de cet ouvrage, que Gruter a insérées dans son *Thesaurus criticus*, publié à Francfort en 1602, in-8°., avec ce titre fastueux: *Lampas, sive fax artium liberalium.* II. *Hecatomythium, sive centum fabulæ ex græco in latinum versæ.* Ces fables parurent, pour la première fois, avec trente fables d'Ésope traduites en latin par Laurent Valla; Venise, 1495, in-4°., ainsi que dans le recueil intitulé: *Mythologia æsopica*, grec et latin; Francfort, 1610, in-8°. Celles d'Abstemius n'étaient pas toutes, à beaucoup près, traduites du grec; la plupart même étaient de son invention, ou tirées d'auteurs inconnus. Il y en ajouta depuis cent autres, *Hecatomythium secundum*, imprimées d'abord à Venise, 1499, in-4°., réimprimées ensuite avec les cent premières, à Francfort, à la suite d'une traduction de toutes les fables d'Ésope, par divers auteurs, 1520, in-16, avec des gravures en bois; ibid. en 1580, et en 1610, in-8°., et plusieurs autres fois. Il est à observer que, dans la date de la première édition du second *Hecatomythium* il y a une faute qu'on aperçoit facilement, elle porte: *Venetiis per Joannem de Cereto de Tridino*, MCCCXCIX, au lieu de MCCCC, etc. Le jésuite Desbillons reproche à l'auteur de ces fables des plaisanteries et des indécences indignes d'un honnête homme, et les Dictionnaires historiques répètent, les uns après les autres, qu'Abstemius n'y épargne pas le clergé. Il est cependant vrai que, sur 200 fables, il n'y en a que trois ou quatre qui puissent mériter ces reproches, entre autres la 4ᵉ. du second livre, qui a pour titre: *De Sacerdote qui quinque vestales prægnantes fecerat.* Quoi qu'il en soit, ces fables sont inscrites à Rome sur l'index des livres défendus. On trouve une préface d'Abstemius en tête de l'édition d'Aurelius Victor, faite à Venise en 1505, et à Bâle en 1530, in-8°.; l'on conserve à Rome, dans la bibliothèque Barberine, un manuscrit contenant un grand travail qu'il avait entrepris sur la géographie. G—É.

ABUBEKER. *V.* ABOU-BEKR.

ABUBETER-RHAZÈS. *V.* RHAZÈS.

ABUCARA (THÉODORE), évêque de Carie dans le 8ᵉ. siècle, s'attacha au parti du savant Photius dans les disputes qui troublaient alors l'église de Constantinople. Il fut envoyé avec Zacharie, évêque de Chalcédoine, en ambassade vers l'empereur Louis Iᵉʳ., pour lui présenter un livre que Photius avait écrit contre le pape Nicolas, et pour tâcher de lui persuader de se soustraire à la suprématie du pape. Pendant son voyage, il fut rappelé par Basile, qui avait usurpé l'Empire; peu de temps après, ne se trouvant pas en sûreté en soutenant les intérêts de Photius, il les abandonna prudemment; et, avant le concile de Constantinople, invoqua son pardon, en protestant qu'il avait été entraîné par artifice dans le rôle qu'il avait rempli. Par cette soumission, il parvint à son but, et recouvra sa place. Il reste de lui divers Traités contre les juifs, les mahométans et les hérétiques. Gretser les a rassemblés et publiés à Ingolstadt en 1606, in-4°. On les trouve aussi dans le *Supplément de la bi-*

bliothèque des Pères, Paris, 1624. Abucara a aussi fait un Traité: *De Unione et Incarnatione*, imprimé in-8°. à Paris, en 1685. X—Y.

ABUL-CACIM (TARIF-ABEN-TARIC), auteur supposé d'une *Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes*. Au commencement du 17ᵉ. siècle, Michel de Luna, interprète d'arabe au service de Philippe III, roi d'Espagne, publia ce livre, comme étant une traduction de l'arabe d'Abul-Cacim, lequel, d'après l'ouvrage même, aurait été un des premiers arabes venus en Espagne avec Ebn-Muza. Ce livre était composé avec tant d'art, que les littérateurs contemporains ne soupçonnèrent pas même l'imposture; et il a joui d'un grand crédit parmi les historiens espagnols, qui, pendant long-temps, l'ont copié. Ce ne fut qu'à la fin du 17ᵉ. siècle, que D. Nicolas Antonio et quelques autres savants espagnols démontrèrent que ce livre était supposé; mais il avait déjà infecté de fables sans fondement presque tous les ouvrages sur l'Histoire d'Espagne, publiés pendant le 17ᵉ. siècle. *L'Histoire de la Conquête d'Espagne* a été traduite en français par Leroux, 1680, 2 vol. in-12, et par Lobineau, 1708, in-12. C—S—A.

ABUL-FARAGE (GRÉGOIRE), dont le véritable nom est ABOUL-FARADJ, nommé aussi BARHEBRŒUS, célèbre historien et médecin, de la secte des chrétiens jacobites, naquit à Malatia, dans l'Asie mineure, en 1226. Son père, d'extraction juive, et médecin de profession, lui enseigna les premiers principes de la médecine. Abul-Farage s'appliqua successivement aux langues syriaque et arabe, à la philosophie et à la théologie. Il alla en 1244 à Antioche, puis à Tripoli de Syrie, où il fut sacré évêque de Gouba à l'âge de 20 ans. Il passa depuis à l'évêché d'Alep, et, à l'âge de 40 ans, il devint primat des Jacobites d'Orient, dignité qu'il remplit jusqu'en 1286, époque où il mourut, à Méaghah, ville d'Azerbaydjân. On a d'Abul-Farage une *Chronique*, ou *Histoire universelle depuis la création du monde*. Cet ouvrage, très estimé, surtout pour ce qui concerne les Sarrasins, les Mogols et les conquêtes de Gengis-Khan, fut composé en syriaque et traduit en Arabe, par l'auteur lui-même, à la prière de ses amis. Pococke publia en 1650, sous le titre de *Specimen Historiæ arabum*, in-4°., et avec de savantes notes, une traduction latine, avec le texte arabe, de la partie de la neuvième dynastie qui a rapport aux mœurs des Arabes avant et après Mahomet. M. J. White a donné à Oxford, en 1806, une nouvelle édition du *Specimen*, dans laquelle se trouvent plusieurs morceaux inédits d'Aboul-Féda, en arabe, avec une traduction latine de M. Silvestre de Sacy. Pococke fit imprimer en 1663, à Oxford, une traduction latine de l'ouvrage entier d'Abul-Farage, avec la version arabe, sous le titre de: *Historia compendiosa dynastiarum, historiam universalem complectens*, 2 vol. in-4°. Le second volume contient la traduction de Pococke, qui a continué le travail d'Abul-Farage. P.-J. Bruns et G.-G. Kirsh ont donné en syriaque, avec une version latine, ce grand ouvrage, sous le titre de: *Chronicon Syriacum*; Leipzig, 1789, 2 vol. in-4°. A.-J. Arnolds a publié en 1805, in-4°., des corrections et additions pour cet ouvrage. Il en existe une version allemande par Baver; Leyde, 1783-85, 2 vol. in-8°. Abul-Farage a composé aussi beaucoup d'ouvrages de théologie et de philosophie en arabe et en syriaque, dont Bar-Suma son frère, et plus amplement le

8..

docte Assemani (*Bibl. orient.*, tom. II, p. 275.) ont donné la nomenclature. Ils sont au nombre de trente-quatre.
J—n.

ABUNDANCE (Jéhan d'), nom sous lequel s'est déguisé un auteur français du XVIe. siècle, qui a pris aussi le masque de *Maistre Tyburce*, demeurant en la ville de Papetourte, sous lequel il a publié plusieurs de ses productions. Ce poëte, qui prenait les titres de bazochien et notaire royal de la ville du Pont-St.-Esprit, mourut, suivant quelques biographes, en 1540 ou 1544, et selon d'autres, en 1550. On a de lui : I. *Moralité, Mystère, et figure de la Passion de N.S.J.-C.*; nommée *secundum legem debet mori*, à unze personnaiges; Lyon, Benoist Rigaud, sans date, in-8°. Cet ouvrage est si rare, que l'on croit unique l'exemplaire de la Bibliothèque impériale, qui vient de celle du duc de la Vallière. II. Le *Joyeulx Mystère des trois Roys, à dix-sept personnaiges*, ms. in-8°., 3387, bibl. imp., fonds de la Vallière. III. *Farce nouvelle très bonne et très joyeuse de la Cornette, à cinq personnaiges*, ms, in-8°., N°. 3388. bibl. imp., fonds de la Vallière. IV. *Le Gouvert d'humanité, moralité à personnaiges*, imprimée à Lyon, ainsi que les suivantes. V. *Le Monde qui tourne le dos à chascun*, et *Plusieurs qui n'a point de conscience*, etc. A l'exemple des écrivains de son temps, Jéhan d'Abundance avait pris une devise qui était *fin sans fin*. Les titres et les dates des autres ouvrages de cet auteur, se trouvent dans la *Bibliothèque* de du Verdier ; ils consistent en plusieurs petits poëmes, ballades, rondeaux, triolets, chansons, etc. etc. R—t.

ABYDENUS ou ABYDINUS. Ce mot, qui peut signifier *natif* ou *habitant d'Abyde*, nous est donné par Eusèbe, S. Cyrille et le Syncelle, pour le nom propre d'un historien grec, auquel ces auteurs attribuent deux ouvrages, l'un intitulé *Assyriaca*, l'autre *Chaldaïca*. Il est possible que ces deux titres ne dénotent que des parties d'un seul et même ouvrage. Les fragments que citent Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, S. Cyrille dans son écrit contre Julien, et le Syncelle dans sa *Chronographie*, ont été recueillis et commentés par Scaliger dans son *Thesaurus* et dans son *Emendatio temporum*. Mais un littérateur napolitain du 16e. siècle, Scipio Tettius, assure, dans son *Catalogus libror. manuscr.* cité dans le Supplément de la *Bibliotheca nov. libror. manuscr.* de Labbe, p. 167, que l'ouvrage entier d'Abydenus existait en manuscrit dans une bibliothèque d'Italie. Ce serait un objet bien digne des recherches des savants, puisqu'Abydenus paraît avoir pris pour base de son travail la grande *Histoire babylonienne* de Berose, dont il n'existe que des fragments, à moins qu'on ne veuille, contre l'opinion unanime des savants, admettre comme authentique la prétendue édition qu'en a donnée Annius de Viterbe. L'époque où vécut Abydenus est aussi incertaine que sa véritable patrie. Le nom d'Abydus est commun à quatre villes, dont l'une est sur l'Hellespont, l'autre en Égypte, où était un temple d'Osiris et un palais de Memnon, et que Pline et Plutarque représentent comme une des plus anciennes et des plus importantes de ce pays célèbre ; une troisième dans la Macédoine, nommée *Abydon*, par Étienne de Byzance et par Suidas, qui citent Strabon ; mais, dans ce géographe, on lit *Amydon* : enfin, une quatrième dans la Japygie, nommée par Eustathe. Si maintenant on se rappelle que Berose termina son

[ouv]rage à Alexandrie, sous Ptolémée [P]hiladelphe, il devient probable, quoi[q]ue les critiques n'y aient pas encore [p]ensé, que notre Abydenus, imitateur [d]e Berose, a été un prêtre égyptien, at[ta]ché au temple d'Osiris à Abydus, et [q]u'il a vécu sous les premiers Ptolé[m]ées, lorsque le goût des lettres floris[sa]it encore à la cour d'Alexandrie. [Q]uelques savants ont cru que ce même [h]istorien était cité dans Suidas; on lit [e]n effet dans ce lexicographe: *Palæ[ph]atus-Abydenus historicus*, etc.; [m]ais par la suite de l'article de Suidas [o]n voit que cet auteur était un disciple [et] ami d'Aristote, qui avait pour nom [p]ropre *Palæphatus*, et dont le surnom [A]*bydenus* le désigne comme natif soit [d']Abydus, sur l'Hellespont, soit d'A[by]don, en Macédoine. Ce contempo[ra]in d'Aristote a pu écrire les *Cypria[ca]*, *Deliaca* et *Attica*, que Suidas [lu]i attribue d'après Philon d'Héraclée [et] Théodore d'Ilium; mais les *Ara[bi]ca*, ou l'*Histoire d'Arabie*, que [Su]idas attribue également à son *Pa[læ]phatus-Abydenus*, paraissent, à [ca]use de la nature du sujet, devoir [ap]partenir à l'auteur de l'*Histoire des* [As]*syriens et des Chaldéens*: on a [mê]me cru que c'était seulement un titre [dif]férent du même ouvrage, attendu [qu]e la Chaldée a souvent été censée [fai]re partie de l'Arabie. Nous croyons [pl]utôt que l'Abydenus égyptien avait [é]crit dans cet ouvrage les guerres de [Pt]olémée Évergète contre les peuples [qu]i habitaient les deux bords de la [me]r Rouge, et qui ont été compris [pa]r beaucoup d'auteurs sous le nom [gé]néral d'*Arabes*. Nous ne dissimu[l]ons point que le célèbre J.-G. Vos[si]us, dans son ouvrage sur les histo[rie]ns grecs, a mis en avant une hypo[th]èse qui, si elle était prouvée, ren[ve]rserait la nôtre; ce savant croit que [le] nom d'*Abydenus*, se trouvant souvent écrit *Abudinus* et *Abidinus*, est un nom propre d'homme. Mais Vossius n'ayant point donné de développements à son opinion, nous pouvons demander aux savants qu'ils prennent en considération la nôtre.

M.—B—N.

ACACE, surnommé *Monophtalmus*, *le borgne*, vivait vers le milieu du 4e. siècle, et fut élevé par Eusèbe, à qui il succéda, en 340, dans l'évêché de Césarée. Il se distingua aux conciles d'Antioche et de Sardes, et fut déposé dans ce dernier, avec plusieurs de ses frères; mais ils formèrent un autre concile à Philippopolis, en Thrace, où ils condamnèrent à leur tour la doctrine de leurs adversaires. Fort de la protection de l'empereur Constance, Acace fit déposer S. Cyrille, évêque de Jérusalem, et eut beaucoup de part à l'exil du pape Libère. C'était un homme plein de savoir et d'éloquence, mais peu sincère, dominé par l'ambition et l'esprit d'intrigue. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus. Celui qu'on regrette le plus est une *Vie d'Eusèbe de Césarée*, dont il avait été disciple. Il mourut vers l'an 365. On le considère comme le chef d'une branche d'Ariens, appelés de son nom: *Acaciens*.

D—T.

ACACE de Bérée, né vers l'an 322, embrassa la vie monastique, fut chargé de plusieurs missions importantes par les évêques d'Antioche et de Bérée, parut avec distinction à Rome, où il défendit la doctrine des deux natures en J. C. devant le pape Damase, et parvint à l'évêché de Bérée en 378. Il assista en 381 au concile de Constantinople. Ses négociations auprès du pape Sirice firent cesser le schisme qui désolait depuis 17 ans l'église d'Antioche. D'ami de S. Jean Chrysostôme, il devint un

de ses plus ardents persécuteurs, en se joignant à Théophile d'Alexandrie. Le rôle qu'il joua dans cette occasion, et la part qu'il eut à l'ordination de Porphyre, qu'il fit placer sur le siége d'Antioche, lui attirèrent, de la part du pape, une sentence d'excommunication, qui ne fut levée qu'au bout de dix ans. Son grand âge ne lui permit pas d'assister au concile d'Éphèse. Il n'approuva pas d'abord les anathématismes de S. Cyrille; mais il finit par se réunir aux évêques orthodoxes, après la condamnation de Nestorius. Il mourut à 110 ans. Sa conduite, inégale dans les affaires de l'Église, explique la variation dans les jugements à son sujet. Il était lié avec S. Épiphane et S. Flavien. Ses *Lettres*, qui se trouvent dans le recueil des conciles du P. Lupus et dans celui de Baluze, annoncent qu'il n'était pas trop favorable à S. Cyrille dans l'affaire de Nestorius. T—D.

ACACE, évêque d'Amide, sur le Tygre, vers l'an 420, vendit les vases d'or et d'argent de son église, pour racheter sept mille esclaves persans. Il subvint à leurs nombreux besoins, et les renvoya à leur roi. Ce prince, touché de cette générosité, demanda une entrevue au respectable évêque, et ce fut principalement à leurs entretiens qu'on attribua la paix qui eut lieu entre le monarque persan et l'empereur Théodose-le-Jeune. X—Y.

ACACE, patriarche de Constantinople, parvint à cette dignité en 471. Il y porta un caractère ambitieux, entreprenant et versatile. Le premier but d'Acace fut de s'élever, et il ne se rendit pas difficile sur le choix des moyens. Il essaya de faire reconnaître la suprématie de son église sur celles d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Forcé de ployer sous l'autorité du pape Simplicius, il chercha bientôt à s'en appuyer contre l'empereur Basilisque, qui favorisait *Pierre-le-Foulon*, l'un des zélés défenseurs de l'hérésie d'Eutychès. Acace souleva Constantinople, et Basilisque ayant été détrôné peu de temps après par Zénon, et s'étant réfugié dans une église, le patriarche l'en arracha et le livra au nouvel empereur. Les vices et l'hérésie de celui-ci ne trouvèrent plus dans Acace un ennemi redoutable. Las de tromper le pape par ses artifices, il se déclara contre lui et porta Zénon à publier en 485 une formule ou édit d'union qui fut nommé *Hénoticon*, et qui se trouvait entièrement favorable aux Eutychéens. Acace mit tout en œuvre pour faire recevoir cet édit dans les provinces: ce qui lui attira les anathêmes de Rome, que des moines osèrent attacher à son manteau lorsqu'il entrait dans son église. Cité par le pape Félix III devant un concile assemblé à Rome, le patriarche parut fléchir un moment; mais, à son tour, il anathématisa Félix, fit arrêter les légats, déposa les évêques orthodoxes, en mit de schismatiques à leur place, et persécuta ouvertement les catholiques. En 484, Zénon, irrité contre l'impératrice Ariadne, donna secrètement l'ordre de sa mort; Acace en fut instruit, courut au palais, remontra avec chaleur à ce prince l'énormité du crime, et parvint à l'appaiser. Il mourut paisiblement, sur son siége, en 489, après 18 ans de patriarcat. Il reste de lui deux lettres, l'une en grec, dans le 4e. tome des *Conciles*, adressée à *Pierre-le-Foulon*; l'autre en latin (dans *Cave*) au pape Simplicius, sur l'état de l'église d'Alexandrie. (*Voy.* BASILISQUE.) L—S—E.

ACADEMUS, ou plutôt HÉCADÉMUS, simple particulier d'Athènes, laissa au peuple un terrain assez consi-

dérable pour en faire une promenade. Hipparchus, fils de Pisistrate, l'entoura de murs; Cimon, fils de Miltiades, le planta d'arbres et en fit un lieu très agréable; il y avait un gymnase, et c'était là que Platon rassemblait ses disciples : ce qui fit donner à sa secte le nom d'Académique, et c'est pour cela que les réunions de savants ont pris le nom d'Académie. Cicéron donna le nom d'Académie à sa maison de campagne située près du lac d'Averne, dans le lieu appelé aujourd'hui Pouzzole, où l'on voyait des portiques et des jardins, à l'imitation de l'Académie d'Athènes. C—R.

ACAMAPIXTLI, premier roi des Astèques, ou anciens Mexicains. Ce peuple, venu du nord de l'Amérique, n'avait été gouverné jusqu'alors que par ses principaux guerriers. Acamapixtli, petit-fils d'un roi voisin, nommé Caluacan, avec lequel les Mexicains avaient été long-temps en guerre, fut élu roi vers l'an 1380, par le consentement libre de la nation astèque; il jura de veiller sans relâche à la sûreté et au bonheur de son royaume. Les Mexicains, qui avaient vécu jusqu'alors en tribus séparées, jouirent enfin des avantages d'une monarchie régulière et tempérée. Acamapixtli fut à la fois le législateur et le père de ses sujets; il fit de bonnes lois, embellit l'ancien Ténochtitlan, sa capitale, aujourd'hui Mexico; fit construire des ponts, creuser des canaux, et élever des aqueducs, qui firent, deux siècles après, l'admiration des Espagnols. Il soutint une longue guerre contre Azafazalco, roi de Tépeacan, dont les peuples habitaient les bords du lac de Mexico. Ce tyran avait imposé aux Astèques ou Mexicains un tribut annuel. Si Acamapixtli n'affranchit pas tout-à-fait ses sujets de ce joug honteux, il parvint du moins à l'alléger. Le règne de ce prince dura 40 ans; il mourut regretté des Mexicains, auxquels il laissa la liberté de se choisir un roi, quoiqu'il eût plusieurs enfants; mais les Mexicains qui chérissaient sa mémoire, proclamèrent unanimement son fils Vitzilocutli, qui lui succéda. B—P.

ACCA (S.), évêque de Hagustald, ou Hexam, dans le comté de Northumberland, succéda dans ce siége à Wilfrid, en l'an 709; il était moine de l'ordre de St.-Benoît, et Anglo-Saxon de naissance. Il accompagna Wilfrid dans un voyage à Rome, d'où il ramena des architectes et d'autres artistes qu'il employa à embellir son église. Il l'enrichit d'ornements magnifiques, et y fonda une musique permanente. Banni de son siége, on ne sait trop pour quelle raison, il y fut rétabli ensuite. Après sa mort, arrivée en 740, il fut mis au nombre des saints, et ses reliques opérèrent, à ce qu'on assure, plusieurs miracles. Acca n'était point étranger à la littérature; il forma une bibliothèque consistant principalement en livres ecclésiastiques, et écrivit en latin un *Traité sur les souffrances des Saints*, des *Offices pour son église*, et des *Lettres à ses Amis*, parmi lesquelles il en est une adressée à Bède, qui lui donne des avis sur l'étude des Écritures. S—D.

ACCARISI (ALBERT), né à Cento dans le Ferrarois. Fontanini, dans sa *Bibliothèque italienne*, dit que ce fut le premier qui publia un vocabulaire italien. Son ouvrage, imprimé en 1543, a pour titre: *Vocabolario, Gramatica e Ortografia della Lingua volgare*; mais Apostolo Zeno a fait voir qu'avant ce temps, avaient paru, en 1535, un *Vocabulaire des expressions de Boccace*, par Lucilio Minerbi, et, en 1536, celui de Fabricio Luna, imprimé à Naples, par Jean Sultzbach, et qui, s'il

est inférieur à celui d'Accarisio, donna au moins à celui-ci l'idée de travailler sur le même plan. Il a aussi laissé des *Observations sur la Langue vulgaire*, imprimées par le Sansovino, en 1562, in-8°, avec d'autres *Observations* sur ce même objet, du Bembo, de Gabriello, Fortunio et autres auteurs. G—É.

ACCARISI (FRANÇOIS), jurisconsulte italien, né à Ancône, fit ses études à Sienne. Bargaglio et Benevolente furent ses maîtres. Bientôt il professa lui-même, et expliqua pendant six ans les *Institutes* à Sienne, puis fut chargé d'expliquer les *Pandectes;* mais son plus grand titre de gloire est d'avoir été choisi par le grand-duc Ferdinand Ier., pour professer le droit civil. Accarisi professa avec distinction, et, ce qui n'est pas un éloge médiocre, ses nombreux disciples le comparèrent à Cujas. Bargaglio étant mort, Accarisi lui succéda dans la place de professeur ordinaire en droit, et la remplit avec succès pendant vingt ans. Sa réputation devint si grande que toutes les universités de l'Italie voulurent se l'attacher. Accarisi résista long-temps aux instances qui lui étaient faites de toutes parts, mais enfin il céda aux promesses du duc de Parme, et accepta le grade de conseiller dont ce souverain l'honora; cependant le grand-duc ne voulut pas souffrir qu'Accarisi fût long-temps au service d'un autre prince, et le fit revenir dans ses états, en lui donnant la première chaire de jurisprudence à l'université de Pise. Il exerça cet emploi jusqu'à sa mort, qui arriva le 4 octobre 1622. On est étonné qu'un jurisconsulte, dont l'érudition et l'éloquence étaient connues de toute l'Italie, n'ait pas laissé d'ouvrages imprimés. Moréri dit bien qu'il a laissé divers Traités de droit, mais Nicius Erythræus, le seul auteur cité par Moréri qui ait parlé de ce savant italien, n'en fait aucune mention. M—x.

ACCARISI (JACQUES), de Bologne, professa la rhétorique à Mantoue, et mourut étant évêque de Veste, en 1654. On a publié de lui un volume de discours latins sur des sujets de piété. Avant d'expliquer à Rome, en 1636, le livre d'Aristote *de cœlo*, il soutint dans un discours, par des arguments théologiques et philosophiques, l'immobilité de la terre et le mouvement du soleil autour d'elle, *Terræ quies, solisque motus demonstratus primum theologicis, tum pluribus philos. rationibus; disputatio Jacobi Accarisi*, etc., Rome, 1637, in-4°. Plusieurs dissertations et autres ouvrages du même auteur sont restées manuscrites, entre autres: I. *De natalibus Virgilii;* II. *De conscribendâ tragœdiâ;* III. *Historia rerum gestarum à sacrâ congregatione de fide propagandâ*, etc., *duobus annis* 1630, 1631; IV. *Epistolæ latinæ;* V. *la Guerre de Flandres*, du cardinal Bentivoglio, traduite en latin. Mazzuchelli croit qu'aucun de ces derniers ouvrages n'est imprimé. G—É.

ACCIAIUOLI (NICOLAS), grand sénéchal de Naples. Sa famille était originaire de Brixia, et tirait son nom du commerce de l'acier qui était sa profession. Elle se divisa en plusieurs branches, dont une s'établit à Florence, où elle obtint un rang distingué sans quitter son commerce; c'est de cette branche que sortit Nicolas Acciaiuoli. La source de sa fortune à Naples fut l'ascendant qu'il prit par les agréments de sa figure et de son esprit sur Catherine de Valois, veuve de Philippe, prince de Tarente, qu'on appelait l'impératrice de Constantinople. Elle lui confia l'éducation de son fils Louis de Tarente. Il resta fidèle à ce prince dans les circonstances diffi-

cles où le jetèrent les malheurs de la reine Jeanne Ire. qu'il conduisit à Avignon lorsqu'elle vint s'y réfugier; et, lorsque Louis l'eut épousée solennellement, il disposa tout pour leur entrée à Naples et leur couronnement. Ce fut par la reine Jeanne qu'il fut fait grand sénéchal, et chargé de l'administration générale du royaume, pour récompense de tous les services qu'il lui avait rendus. Il fut un de ses plus fidèles ministres; seul incorruptible, au milieu d'une cour licencieuse, il travaillait avec persévérance à réparer les maux que Jeanne attirait sur son royaume par ses fautes et ses imprudences. Il fut des derniers à quitter Naples lorsque la reine fut réduite à s'enfuir, et que le roi de Hongrie envahit le royaume pour venger son frère André, époux de Jeanne, qu'elle avait fait périr. Acciaiuoli alla demander des secours aux Florentins ses compatriotes; il sut les intéresser en faveur de la petite-fille du roi Robert, leur fidèle allié; par leur aide, et avec l'appui des généraux qu'il avait gagnés, il ramena Jeanne dans Naples, et leva, par son crédit, en 1355, une armée auxiliaire pour chasser les Condottieri qui ravageaient le royaume; mais la cour, toujours indigente, ayant refusé une solde à cette armée, elle alla toute entière se joindre aux ennemis. Le grand sénéchal était né en 1310; il mourut en 1366, comblé d'honneurs et de richesses. Sa Vie, écrite par Matteo Palmieri, Florentin, a été imprimée au tome 13e. de la *Collection des Historiens d'Italie*, par Muratori. S. S—i.

ACCIAIUOLI, duc d'Athènes. Le neveu du grand sénéchal, Renier Acciaiuoli, avait été appelé à Naples et adopté par son oncle, qui le plaça à la cour de Marie de Bourbon, impératrice latine de Constantinople. Les empereurs titulaires réfugiés à Naples avaient conservé la souveraineté de quelques provinces en Grèce, et ils les accordaient en fiefs d'autant plus volontiers, que le gouvernement de ces pays, toujours exposés aux invasions des Barbares, était une charge plutôt qu'un bénéfice. Renier Acciaiuoli acquit en 1364 les baronies de Vostitza et Nivelet, en Achaïe; quelque temps après, il acquit aussi la seigneurie de Corinthe; enfin il conquit sur les Catalans le duché d'Athènes, auquel la seigneurie de Thèbes était attachée. Argos, Micène et Sparte, dépendaient aussi de lui, et la Grèce presque entière était soumise à un citoyen florentin, fils d'un marchand; mais cette principauté, qui avait formé autrefois plusieurs puissantes républiques, était pauvre, déserte et corrompue. La haine des Grecs pour les Latins privait le gouvernement de toute ressource intérieure, et cependant les vices des sujets s'étaient communiqués à leurs maîtres; en sorte que l'histoire des maisons souveraines de la Grèce au moyen âge ne se compose que de forfaits. Renier n'eut pas de fils légitime, mais il maria sa fille aînée à Théodore Paléologue, fils de l'empereur grec, et il lui donna Corinthe pour dot. Il laissa Antoine, son bâtard, seigneur de Thèbes; Athènes passa au roi de Naples; mais Antoine ayant contracté alliance avec le sulthan Amurath et avec les Vénitiens, recouvra Athènes où il régna paisiblement. Il amassa de grandes richesses, et il orna sa capitale d'édifices somptueux. N'ayant pas d'enfants, il avait fait venir auprès de lui deux de ses neveux de Florence, Renier II et Antoine II, qui régnèrent après lui, mais qui se disputèrent son héritage les armes à la main. Antoine mourut le premier, en 1435, et Renier, qu'il avait obligé à s'enfuir à Florence, revint

gouverner Athènes après lui. Mais ces ducs tombaient de plus en plus dans la dépendance du sulthan des Turks, qui prenait occasion de chaque guerre civile dans leur famille pour apesantir son joug. Enfin Mahomet II se fit céder Athènes au mois de juin 1456, par François, fils d'Antoine II, qu'il avait long-temps protégé; et, après l'avoir relégué à Thèbes, il l'y fit bientôt étrangler. S. S—I.

ACCIAJUOLI (DONAT), d'une noble et ancienne maison de Florence, où il naquit en 1428. Sa mère était de la famille Strozzi. Acciajuoli eut pour premiers maîtres Jacques Ammanati, qui fut ensuite cardinal de Pavie, et Léonard d'Arezzo; il étudia la langue grecque sous Argyropile, et devint l'un des plus habiles hellénistes de son temps. Il fut un des célèbres littérateurs qui assistaient aux conversations littéraires où présidait Laurent de Médicis, dans le bois des Camaldules. Orateur, philosophe et mathématicien, Acciajuoli aurait encore laissé un nom plus grand dans les lettres, si sa faible santé, et la part très active qu'il prit aux affaires de sa patrie, ne l'avaient détourné de ses travaux; il remplit un grand nombre d'emplois publics, de commissariats, d'ambassades, dont il s'acquitta toujours avec distinction. En 1473, il fut gonfalonier de la république, et mourut en 1478 à Milan, où il était allé demander au duc des secours pour les Florentins, contre le pape et le roi de Naples. Son corps fut transporté à Florence, où ses funérailles furent faites aux frais du trésor public. Le célèbre Ange Politien fit son épitaphe, et Christophe Landino son oraison funèbre. L'extrême désintéressement d'Acciajuoli fit qu'il laissa ses enfants sans fortune; les Florentins, reconnaissants, marièrent et dotèrent ses deux filles, et donnèrent à ses trois fils pour tuteurs trois riches citoyens et Laurent de Médicis lui-même. Son portrait est un de ceux qui décorent les voûtes de la galerie de Florence. Ses ouvrages sont : I. *Expositio super libros Ethicorum Aristotelis, in novam traductionem Argyropili*, Florence, 1478, in-fol.; II. *In Aristotelis libros VIII politicorum commentarii*, Venise, 1566, in-8°.; III. dans les Recueils des *Vies de Plutarque*, traduites en latin par plusieurs auteurs, celles d'*Alcibiade* et de *Démétrius* sont de Donat Acciajuoli. On lui attribue aussi les *Vies d'Annibal* et de *Scipion*, qui sont dans les mêmes Recueils; mais comme on croit que Plutarque n'a point écrit ces deux vies, on pense qu'Acciajuoli n'en est point le traducteur, mais l'auteur. A la fin de ces *Vies de Plutarque* en latin, se trouve la *Vie de Charlemagne*, qui est aussi de lui; IV. l'*Histoire latine de Florence*, de Léonard d'Arezzo, traduite en langue vulgaire, Venise, 1473, in-fol., et réimprimée plusieurs fois. Il avait fait plusieurs autres ouvrages en prose et en vers qui n'ont point été imprimés. G—É.

ACCIAJUOLI (ZANOBIO), dominicain, né à Florence en 1461, et mort à Rome, le 27 juillet 1519, était savant dans les lettres grecques et latines; il était ami d'Ange Politien et de Marsile Ficin. Léon X le nomma, en 1518, bibliothécaire du Vatican, et le chargea de transporter, de cette bibliothèque au Château St-Ange, les plus anciens manuscrits, dont il rédigea une table qui a été publiée par Montfaucon (*Bibliot. Bibliothecarum*, vol. 1, p. 202). On a de Zanobio Acciajuoli, des traductions latines d'Eusèbe de Césarée, d'Olympiodore, de Theodoret. On dit qu'il avait aussi traduit la plus grande partie des OEuvres de Justin, martyr. Un Discours latin à la louange de l

ville de Naples, un autre à la louange de Rome, ont aussi été imprimés. Giraldi dans son 1er. dialogue *de Poëtis nostrorum temporum*, le met au nombre des bons poëtes. Plusieurs autres auteurs parlent de ses vers latins avec éloge; il y en a eu peu d'imprimés. Ce fut lui qui mit au jour, en 1495, les Epigrammes grecques de Politien qui l'en avait chargé en mourant. On y trouve une seule pièce d'Alexandre Scala. G—É.

ACCIAJUOLI (Pierre-Antoine) et Jacques son fils, Florentins d'origine, mais qui habitaient Ferrare, composèrent tous deux des poésies latines au 16e. siècle. J. B. Giraldi, dans son *Traité sur les Romans*, et Celio Calcagnini ont fait de grands éloges des vers de Jacques Acciajuoli. Quelques auteurs les ont nommés tous deux *Azioli*, et en latin *Actioli*. Leurs ouvrages n'ayant point été publiés on est obligé de s'en rapporter aux témoignages de leurs contemporains. G—É.

ACCIAJUOLI SALVETTI (Madeleine), de Florence, morte en 1610, a laissé deux volumes in-4°. de *Rime toscane*, Florence, 1590, qui eurent de son temps beaucoup de célébrité. Après sa mort, on imprima trois chants d'un poëme qu'elle avait laissé imparfait, et qui a pour titre : *Davide perseguitato, ovvero fuggitivo* (David persécuté ou fugitif), Florence, 1611, in-4°. rare. Quoiqu'elle ne soit connue que sous son propre nom, elle avait épousé un noble florentin nommé Zanobi Acciajuoli. C'est à cette dame que le chevalier Cornelio Lanci dédia sa comédie de la *Niccolasa*. G—É.

ACCIEN, emyr ou prince d'Antioche, et dont les véritables noms sont Baghy-Syân, était petit-fils d'Alp-Arçelan (*Voyez* ce nom), qui, après avoir vaincu Romain-Diogène, empereur d'Orient, et soumis une partie de l'Asie mineure, avait donné à Mohammed son fils, père d'Accien, la souveraineté d'Antioche. Accien succéda à son père, et régnait dans cette ville lorsque les Croisés vinrent l'assiéger en 1097. Méprisant leur ennemi, ils conduisirent d'abord ce siége avec négligence, ce qui fournit à Accien l'occasion d'obtenir quelques avantages; mais, devenus plus prudents, les Croisés formèrent leurs attaques avec plus de méthode, et ils donnèrent un assaut général, que le bon état des fortifications et le courage des assiégés firent échouer. Ils changèrent alors le siége en blocus; mais la rigueur de l'hiver, les courses des garnisons voisines, et l'impossibilité de recevoir des secours par mer, les réduisirent à une détresse telle, qu'ils étaient sur le point de perdre le fruit de leurs longs travaux, lorsqu'une victoire remportée par Boëmond et le comte de Toulouse sur un corps de cavalerie qui voulait se jeter dans la place, leur rendit le courage, qu'acheva de ranimer l'arrivée de deux flottes venant d'Italie, chargées de vivres. Cependant Accien se défendait toujours, et l'approche de Korboughah émyr de Moussoul, avec une armée nombreuse, allait faire lever le siége, lorsque la ville fut livrée aux Croisés par trahison, en 1098 (*Voyez* Boëmond). Quand les chrétiens en furent maîtres, Accien, soit qu'il perdît le courage et la tête, soit qu'il désespérât de se défendre, sortit d'Antioche, erra jusqu'au lendemain, au matin; alors, réfléchissant sur le sort de sa famille restée dans la ville, et sur l'horreur de sa position, il s'abandonna à sa douleur, et se couvrit la tête avec sa robe, résolu d'attendre la mort. Ses esclaves le firent enfin consentir à monter sur son cheval; mais il était tellement troublé et affaibli qu'il ne put s'y tenir. Pressés

par la crainte des ennemis, ses esclaves l'abandonnèrent. Bientôt après, un bûcheron arménien l'ayant reconnu, lui coupa la tête, et l'apporta aux chefs des Croisés. J—N.

ACCIO-ZUCCO, surnommé DA SUMMACAMPAGNA, poète italien du 15e. siècle, né à Vérone, florissait vers l'an 1470. Maffei a dit de lui, dans sa *Verona illustrata*, qu'il avait traduit en autant de sonnets italiens les Fables d'Esope; que chaque fable est précédée d'une épigramme latine, et suivie d'un second sonnet qui renferme la moralité. L'ouvrage fut imprimé pour la première fois à Verone, en 1479, in-4°., sous ce titre: *Accii Zucchi Summa Campaneæ, Veronensis, viri eruditissimi, in Æsopi fabulas interpretatio per rhythmos, in libellum Zucharinum inscriptum*, etc. C'est par erreur que quelques bibliographes donnent à cette édition la date de 1478. Le Quadrio en cite trois autres éditions du même siècle, 1491, 1493 et 1497. G—É.

ACCIUS TULLIUS. *V.* CORIOLAN.

ACCIUS NEVIUS, ou ACTIUS NAVIUS, l'un des augures romains, du temps de Tarquin l'Ancien. Ce prince, étant en guerre avec les Sabins, voulut lever quelques nouveaux corps de cavalerie; mais Accius, secondé de ses collègues, s'y opposa. Dans la vue de décréditer leur art, Tarquin les fit paraître devant lui en public, et demanda à Accius si ce qu'il pensait alors pouvait s'exécuter. Accius, ayant consulté ses oiseaux, déclara que la chose était possible. « Je songeais, reprit » alors le roi, à couper ce caillou avec » ce rasoir. — Essayez, lui répondit » Accius, et si vous n'y réussissez pas, » faites-moi punir comme vous le ju- » gerez à propos. » Le roi, selon Denys d'Halycarnasse, coupa le caillou avec tant de facilité, qu'il se blessa même légèrement à la main dont il le tenait. Ici, comme en plusieurs autres circonstances relatives aux premiers temps de Rome, les historiens diffèrent; car Tite-Live prétend que le caillou fut coupé par l'augure lui-même. Quoi qu'il en soit, le peuple fut transporté d'admiration; Tarquin renonça à son projet, et dès-lors on n'entreprit plus rien sans consulter les augures. Accius Nevius disparut peu après cet événement, et les fils d'Ancus Martius accusèrent Tarquin de sa mort. Le peuple les livra au roi, qui, par clémence, par politique, ou peut-être d'après les témoignages de sa conscience, ne les punit point. Au reste, Tarquin fit dresser à Accius Nevius une statue d'airain, qu'on voyait encore à Rome du temps d'Auguste. Le rasoir et le caillou, preuves matérielles du prodige, furent enterrés près de là, sous un autel, devant lequel ceux qui servaient de témoins dans les causes civiles, prêtèrent serment dans la suite. Quoique tous les écrivains de Rome aient parlé du caillou et du rasoir d'Accius Nevius, et que quelques Pères de l'Église, en admettant la vérité de cette aventure merveilleuse, l'attribuent à la magie, l'opinion de Cicéron est la seule qu'on puisse adopter aujourd'hui. « Re- » gardez, dit-il, avec mépris le ra- » soir et le caillou du fameux Accius; » tout ami de la sagesse n'a aucun res- » pect pour les fables. » D—T.

ACCIUS, ou ATTIUS (LUCIUS), poète tragique latin, fils d'un affranchi, naquit, selon S. Jérôme, l'an de Rome 584, 170 av. J.-C. On citait Accius et Pacuvius comme les plus anciens auteurs tragiques dont les pièces eussent été représentées par ordre des édiles. Quoique Pacuvius fût plus âgé de 50 ans, ils furent cependant contemporains; et Accius récita un jour à Pacuvius une tragédie, dont celui-ci trouva le style pompeux et élevé, mais dur et sans

élégance. Tacite adressa depuis le même reproche au style d'Accius, cependant on préférait en général ce poète à Pacuvius. Quintilien loue dans tous les deux la solidité des pensées, la force des expressions, et la dignité des caractères; mais il reconnaît aussi chez eux les traces de cette dureté inévitable pour tous ceux qui, dans quel art que ce soit, ouvrent la carrière. Horace et Ovide ont accordé à Accius de l'élévation et de la vigueur; et il est évident que l'épithète d'*atroce* que lui a donnée Ovide, n'a rapport qu'aux sujets de ses tragédies, qui, presque toutes, retracent les grandes catastrophes des temps héroïques de la Grèce. Accius composa cependant une tragédie nationale sur l'expulsion des Tarquins. Il écrivit encore des Annales historiques en vers, citées par plusieurs auteurs latins, et quelques comédies, dont deux étaient intitulées : le *Mariage* et le *Marchand*. Decimus Brutus, consul, l'an de Rome 615, fut son ami et son protecteur. Accius célébra ses victoires sur les Espagnols, dans des poésies que le choix du sujet rendit si précieuses au consul, qu'il en orna l'entrée des temples et des monuments qu'il fit élever. Cicéron, qui était au nombre des amis d'Accius, estimait sa tragédie de *Philoctète*. Valère Maxime parle d'un poète nommé Accius, qui, dans les réunions savantes, ne se levait point lorsque Jules César entrait, parce qu'en ce lieu-là il se considérait comme son supérieur; mais on ne sait si cette anecdote assez piquante a rapport au poète dont il s'agit. Il ne reste plus d'Accius que des fragments peu considérables, recueillis par Robert Etienne, etc., et les titres de plusieurs de ses pièces. Ce sont, outre celles qu'on a déjà citées : *Andromaque*, *Atrée*, *Clytemnestre*, *Médée*, *Andromède*, *Méléagre*, *Térée*, *la Thébaïde*, *les Troyennes*, etc. Ce poète mourut dans un âge très avancé; mais on ne peut indiquer l'époque précise de sa mort.

D—T.

ACCOLTI (Benoit), jurisconsulte et historien du 15e. siècle, le premier de cette ancienne famille de Toscane qui se soit fait un nom dans les lettres, naquit à Arezzo en 1415. Il fut d'abord professeur en droit à Florence. S'étant concilié l'estime des Florentins, il obtint les droits de citoyen, et fut élu, en 1459, chancelier de la république, charge qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1466. On dit qu'il avait une mémoire si prodigieuse, qu'après avoir entendu un ambassadeur du roi de Hongrie prononcer un discours latin devant les magistrats de Florence, il le répéta tout entier mot pour mot. L'étude de l'histoire lui avait fait abandonner celle du droit. Il a laissé : I. *De bello à Christianis contra Barbaros gesto, pro Christi sepulchro et Judæa recuperandis, libri quatuor* : cet ouvrage ne renferme que la première croisade; l'historien néglige trop les détails; les discours qu'il met dans la bouche de ses personnages sont beaucoup trop longs; le style d'Accolti n'est pas toujours pur; en un mot, cette histoire était peu propre à inspirer le Tasse, qui, selon l'opinion de quelques biographes, s'en est servi pour sa *Jérusalem délivrée*. Elle a été imprimée à Venise en 1532, in-4°.; à Florence, 1623, in-8°., avec des commentaires de Scotus; II. *De præstantiâ virorum sui ævi*, publié pour la première fois à Parme, en 1689, et réimprimé plusieurs fois. Il eut, de son mariage avec Laura Federighi, trois fils, dont nous parlerons, après avoir d'abord parlé de son frère, qui fut plus célèbre que lui.

G—É.

ACCOLTI (François), frère de

Benoît, nommé aussi *François d'Arézzo*, ou *Arétin*, du nom de sa patrie, naquit dans cette ville en 1418. Il eut pour maître dans les belles-lettres le célèbre François Philelphe. Après avoir étudié le droit sous les plus habiles professeurs, il le professa lui-même à Bologne, à Ferrare, à Sienne. Il fut pendant cinq ans secrétaire du duc de Milan, François Sforce, et mourut de la pierre, aux bains de Sienne, en 1483. On l'a accusé, mais sans preuve, d'une avarice sordide. S'il laissa de grandes richesses, c'est que l'état de jurisconsulte était alors le plus lucratif de tous, et qu'il était le plus célèbre jurisconsulte de son siècle. Un voyage qu'il fit à Rome, sous le pontificat de Sixte IV, a donné lieu à un conte sans vraisemblance comme sans preuve. On prétend qu'il se rendit auprès du pape, dans l'espérance d'obtenir le chapeau de cardinal, mais que Sixte le refusa, en disant qu'il craindrait de nuire aux lettres s'il leur enlevait un savant aussi distingué. On raconte de lui un trait d'une autre espèce. Lorsqu'il enseignait le droit à Ferrare, voulant prouver à ses disciples combien il importe d'obtenir et de conserver une réputation intacte d'honneur et de probité, et ne les croyant pas aussi persuadés qu'il le désirait, il alla lui-même, pendant la nuit, accompagné d'un seul domestique, forcer des coffres où les bouchers renfermaient leurs viandes, et leur en déroba plusieurs pièces. On ne manqua pas d'accuser de ce vol les étudiants en droit, et l'on mit en prison les deux qui avaient la plus mauvaise réputation. Le professeur se présenta devant le duc, demanda leur liberté et s'accusa lui-même. On refusa de le croire; mais il prouva facilement le fait: on le crut plus volontiers, lorsqu'il dit quel avait été le motif de cette action, et il en [...] la double preuve des avantages d'[...] bonne renommée, et des dangers d'[...] mauvaise. Il laissa un grand nomb[...] d'ouvrages, dont les principaux so[...] I. *S. Chrysostomi homiliæ in Ev[...]gelium S. Joannis*, *interprete [...] Aretino*, Romæ, 1470, in-fol.: on [...] doit pas dissimuler qu'Érasme, d[...] deux de ses lettres, accuse de peu [...] fidélité cette traduction, et son aute[...] de peu de connaissances dans la lan[...] grecque; II. *Phalaridis Episto[...] Fr. Aretino interprete* (Romæ, U[...] Han, circa 1469) in-8°., edit. p[...]ceps, (Parisiis) Michel Friburger, [...] 1471, in-8°., avec les Épîtres [...] Brutus et celles de Cratès (ci[...] 1474); in-4°., 1475, in-8°. Tarvi[...] 1471, in-4°., traduction latine, [...]duite elle-même en italien par *B[...]tolomeo Fontio*, Florentin, et [...]bliée la même année, 1471, in-[...] III. *Diogenis Cynici Philoso[...] Epistolæ*, *Fr. Aretino interpre[...]* cette traduction est ordinairem[...] réunie à la précédente, et à d'au[...] traductions latines des Lettres s[...]posées de Brutus et de Cratès le [...]nique, sous le titre commun d'*E[...]tolæ Cynicæ*, etc.; IV. *Authori[...] certi libellus de Thermis pute[...]rum, et vicinis in Italiâ*, *à Fr. Accoltis Aretino repertus*, *publi[...]tus*, etc., Neapoli, 1475, in-4°. [...] voit, par ce titre même, que Fr. [...]colti ne fut que l'éditeur de cet [...]vrage qu'il avait trouvé, et don[...] ignorait l'auteur: la plupart des bib[...]graphes le lui ont attribué par err[...] V. *Consilia seu responsa*, Pi[...] 1481: ce sont 165 Consultations [...] des questions de droit; VI. *Comm[...]taria super lib. II*, *Decretali[...]* Bononiæ, 1481; VII. *Commenta[...]* Papiæ, 1493, in-fol.: ces derni[...] Commentaires sont encore un [...]

vrage de jurisprudence. Il cultiva aussi la poésie italienne; on conserve en manuscrit plusieurs de ses productions poétiques, dans les bibliothèques Chigi et Strozzi. Crescimbeni en a tiré quelques sonnets, qu'il a insérés dans son *Histoire de la Poésie vulgaire*. Ses *Lettres Latines* sont conservées à Milan dans la Bibliothèque ambroisienne. G—É.

ACCOLTI (BERNARD), d'Arezzo, que la célébrité dont il jouissait de son temps, comme poète, fit surnommer l'*Unico Aretino*, était fils de Benoît Accolti l'historien, et neveu de François le jurisconsulte. Les poésies qui restent de lui sont bien au-dessous de l'idée que ses contemporains nous ont laissée de son talent poétique. A les entendre, il n'y a point d'exemple d'un succès aussi extraordinaire que celui qu'il obtint à la cour d'Urbin, et même à Rome du temps de Léon X. Sitôt que le bruit se répandait que l'Unico réciterait des vers, on fermait les boutiques, on accourait en foule pour l'entendre. Il fallait mettre des gardes aux portes. On illuminait toutes les salles; et une assemblée, composée des hommes les plus savants et des prélats les plus distingués, interrompait souvent le poète par de vifs applaudissements. Le témoignage de ses plus illustres contemporains, et entre autres du cardinal Bembo, ne permet pas de douter qu'il n'eut un mérite au-dessus du commun; mais peut-être réussissait-il mieux dans les vers improvisés que dans ceux qu'il travaillait davantage; au reste, l'élégance du style manque seule à l'Accolti, et l'on reconnaît souvent dans ses vers l'imagination et la verve d'un poète. Il écrivait dans ce style pénible, dur et bizarre du Tibaldeo, du Cariteo, du Notturno, etc., qui régnait à la fin du 15e. siècle et au commencement du 16e. Ses poésies, imprimées pour la première fois à Florence, en 1513, sous ce titre: *Virginia comedia, capitoli, e strambotti di Messer Bernardo, Accolti Aretino, in Firenze (al di Francesco Rossegli)*, 1513, in-8°.; et à Venise, en 1519, sous ce titre: *Opera nuova del preclarissimo messer Bernardo Accolti Aretino, scrittore apostolico ed abbreviatore*, etc., in-8°., ont été réimprimées plusieurs fois. On y trouve une comédie intitulée: *Virginie*, écrite, selon l'usage de ce temps, en octaves, ou *Ottava rima*, et en plusieurs autres mesures de vers. On dit qu'il lui donna ce titre de *Virginie*, du nom d'une fille naturelle qu'il maria, et qu'il dota richement. Léon X, qui l'aima beaucoup, lui conféra l'emploi d'écrivain et d'abbréviateur apostolique. On a aussi prétendu que ce pape lui avait donné le domaine de Nepi; mais l'Unico nous apprend lui-même, dans une lettre à Pierre Arétin, qu'il avait acheté ce domaine de ses propres fonds, et il se plaint qu'il lui ait été enlevé par Paul III. On ignore l'époque précise de sa naissance et de sa mort. Il paraît seulement qu'il survécut à l'Arioste. Ce grand poète parle de lui, dans son 4e. chant, comme d'un chevalier fort considéré à la cour d'Urbin, et qui accompagnait les dames de cette cour.

Il cavalier che tra lor viene, e ch'elle
Onoran sì, ...
E' il gran lume Aretin, l'unico Accolti.

G—É.

ACCOLTI (PIERRE), fils, comme le précédent, de Benoît l'historien, naquit en 1455 à Florence, où ses parents avaient acquis les droits de cité. Dans sa jeunesse, il étudia les lois à Pise, où il fut docteur et même professeur en droit. Il entra ensuite dans l'église, fut fait auditeur de Rote par

Alexandre VI, évêque d'Ancône par Jules II, qui le nomma six ans après cardinal, du titre de St.-Eusèbe; mais il est plus connu sous le nom de *Cardinal d'Ancône*. Il fut ensuite revêtu successivement de sept évêchés, en Espagne, en Flandres, en France, en Italie. Il ne garda que deux mois l'archevêché de Ravenne, qu'il échangea avec son neveu Benoit Accolti, pour l'évêché de Crémone. Il exerça de plus à Rome la charge de cardinal-vicaire, et celle de légat dans l'armée du pape contre les Français. Il mourut à Rome le 12 décembre 1532, âgé de 77 ans. Il a laissé quelques ouvrages de droit peu importants. Ce fut lui qui rédigea, en 1519, la bulle contre Luther, où furent condamnées 41 propositions de ce réformateur. Aucun historien n'accuse le cardinal d'Ancône de mauvaises mœurs; mais l'arbre généalogique de sa famille (Mazzuchelli, *scrit. It.*, tom. 1, p. 60.), lui donne une fille et deux fils, dont le second, Benoît Accolti, fut, en 1564, chef d'une conspiration des Florentins contre Pie IV, et ayant été pris, fut pendu avec ses complices. G—É.

ACCOLTI (BENOIT), connu sous le nom de *Cardinal de Ravenne*, eut pour père un troisième fils de Benoît l'historien, nommé Michel, et fut par conséquent neveu de l'Unico Aretino et du cardinal d'Ancône. Il naquit à Florence en 1497. Le cardinal son oncle, qui était en faveur auprès de Léon X, lui procura la place d'abbréviateur apostolique, et bientôt après l'évêché de Cadix, d'où il fut transféré à celui de Crémone, qu'il échangea bientôt avec son oncle pour l'archevêché de Ravenne. Clément VII le nomma son secrétaire, en même temps que Sadolet. Il n'avait alors que 25 ans. Il fut fait cardinal en 1527, et envoyé légat en 1532 dans la marche d'Ancône. Sous Paul III, il tomba dans la disgrâce, fut renfermé au château St.-Ange, et subit un procès rigoureux; les uns disent pour péculat; les autres, pour quelque autre cause plus grave encore. Il lui en coûta, pour avoir sa liberté, la somme énorme de 59 mille écus d'or. Alors il se retira à Ravenne, puis à Ferrare, à Venise, et enfin à Florence, où il mourut en 1549. Il a laissé quelques ouvrages latins, dont une partie seulement a été imprimée, et des poésies latines insérées dans le recueil *Quinque illustrium Poetarum*, Florence, 1562, et depuis dans le tome Ier. des *Carmina illustrium Poetarum italorum*, Florence, 1719, in-8°. L'arbre généalogique dont il est parlé à l'article précédent, donne aussi trois fils à ce cardinal, Hyppolite, Fabrice et Marcel. G—É.

ACCOLTI (LÉONARD et PIERRE), eurent pour père Fabrice, l'un des trois Accolti que l'on vient de nommer. Léonard fut chancelier des archives publiques de Florence en 1600. Il n'est connu dans les lettres que pour avoir publié en 1623, avec son frère, l'Histoire de Benoit leur trisaïeul; *de Bello à Christianis contrà Barbaros gesto*, avec les Notes de Thomas Dempster. — Pierre fut docteur en droit et professeur de droit-canon à Pise en 1609, membre de l'académie florentine et de celle du dessin. On lui doit les deux ouvrages suivants : I. *Delle lodi di Cosimo II, gran duca di Toscana, orazione*, etc., Florence, 1621; II. l'*Inganno degli occhi, o prospettiva pratica*, etc., Venise, 1625, in-fol. Il eut, de son mariage avec Léonore Spini, deux filles et un fils nommé Jacopo, le dernier de cette famille illustre qui s'éteignit avec lui à Florence en 1699. G—É.

ACCORAMBONI (Virginie), épouse de François Peretti, neveu de Sixte-Quint. Son mari ayant été assassiné, elle fut accusée de sa mort, et enfermée pendant quelques années au château St.-Ange; mais, étant parvenue à prouver son innocence, elle fut mise en liberté, et se remaria avec Paul Girolamo Orsini, duc d'Arcenno. Ce seigneur, qui était aussi soupçonné du meurtre de Peretti, craignant la vengeance du cardinal de Montalte, devenu Pape sous le nom de Sixte V, se présenta devant le nouveau pontife pour juger de ce qu'il avait à entendre d'après l'accueil qu'il recevrait. Le pape le reçut fort bien, et l'assura qu'il n'avait rien à craindre de lui; mais il ajouta qu'il eût à se garder désormais de souffrir dans son duché, comme il le faisait auparavant, des scélérats et des assassins, et que, si cela lui arrivait encore, il le punirait sévèrement. Effrayé de cette menace, Orsini se retira dans le territoire vénitien et y mourut. Des difficultés s'élevèrent sur l'exécution de son testament, entre sa veuve et Louis Orsini son parent: ce dernier perdit son procès, et s'en vengea en faisant assassiner Virginie à Padoue en 1585. On a de cette dame, des poésies imprimées sous le nom de Virginia N..., avec celles d'Alexandre Bovarini et du chevalier de la Selva, et l'on conserve à Milan, dans la Bibliothèque ambroisienne, un poëme en *terza rima*, intitulé *Lamento di Virginia N.....*, où elle déplore la perte de son époux, et fait des imprécations contre les meurtriers. G—é.

ACCORDS (des). *V.* Tabourot.

ACCORSO (Mariangelo), natif d'Aquila, dans le royaume de Naples, a été l'un des plus savants critiques de son temps. Il fleurit dans la première moitié du 16e. siècle, et vécut pendant 33 ans à la cour de Charles-Quint, qui l'estimait beaucoup, et pour le service duquel il fit des voyages en Allemagne, en Pologne et dans d'autres pays du Nord. Il était très-versé dans les langues grecque, latine, française, espagnole et allemande, et fut un des plus célèbres antiquaires de son siècle; il rassembla un grand nombre de monuments dont il enrichit le Capitole. Son occupation favorite était de corriger les passages des auteurs anciens, à l'aide des manuscrits, qu'il recherchait avec beaucoup de soin, et le premier ouvrage qu'il publia est une preuve de son érudition et de son talent dans ce genre de travail. Ce sont des observations: *Diatribæ in Ausonium, Solinum et Ovidium*, Rome, 1524, in-fol.; le frontispice est orné de la gravure de monuments antiques, parmi lesquels on reconnaît l'*Apollon du Belvédère*, une *Minerve* et deux beaux bas-reliefs qui représentent l'un, l'*Enlèvement de Proserpine*; l'autre, la *Mort de Méléagre*. J'indique ces gravures peu connues, parce qu'elles peuvent servir pour la restauration de ces monuments. L'auteur a ajouté à la fin une fable qu'il a intitulée *Testudo*. Ces diatribes ont aussi été insérées, mais non pas en entier, quoique le titre le porte dans l'édition d'Ausone, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1671, in-8°.; on les trouve encore dans l'édition, à l'usage du dauphin, donnée par Jean-Baptiste Souchay, Paris, 1730, in-4°. On avait accusé Accorso de plagiat, en prétendant qu'il s'était approprié, dans ses diatribes sur Ausone, le travail de Fabrizio Varano, évêque de Camérino; mais il s'en justifia par un serment solennel et assez remarquable, dont voici la traduction: « Au nom des dieux et » des hommes, de la vérité et de la » sincérité, je jure solennellement, » et si quelque déclaration peut lier

» plus qu'un serment, je déclare de » cette façon, et désire que ma dé- » claration soit regardée comme stric- » tement vraie, que je n'ai jamais vu » ni lu aucun auteur dont mes re- » marques aient reçu la moindre » assistance ou le moindre avantage. » J'ai même eu soin, autant qu'il » était possible, toutes les fois qu'un » auteur a publié des observations que » j'avais déjà faites, de les effacer de mes » propres ouvrages. Si, dans cette dé- » claration, je suis un faussaire, que le » pape punisse mon parjure, et qu'un » mauvais génie pèse sur mes écrits, » de sorte que ce qu'il peut y avoir de » bon, ou au moins de tolérable, pa- » raisse à la multitude aveugle extrê- » mement mauvais, et même trivial et » méprisable aux gens instruits. Puisse » la faible réputation que je possède » aujourd'hui, être abandonnée aux » vents, et regardée comme ce qu'il y » a de plus vulgaire et de plus faible. » Ce singulier serment, inséré dans la *Testudo* d'Accorso, a été cité fort souvent. En 1533, Accorso publia à Augsbourg une nouvelle édition d'*Ammien Marcellin*, in-fol., plus complète que les précédentes; il l'augmenta de cinq livres qui n'avaient pas été connus jusqu'alors, et corrigea dans les autres plus de 5000 fautes; c'est ce qu'il affirme dans le titre. Il a aussi publié, dans la même année et dans la même ville, les *Lettres de Cassiodore*, et son *Traité de l'Ame;* Accorso est le premier à qui l'on doive le Recueil complet des Lettres de cet auteur, et il assure, à la fin de la table, qu'il a corrigé 363 fautes dans le *Traité de l'Ame*. Il nous apprend encore dans sa *Diatribe sur Ausone*, qu'il a aussi travaillé sur Claudien, et qu'à l'aide des manuscrits qu'il a trouvés dans ses voyages, il a corrigé près de 700 passages de cet auteur. Malheureusement ce travail n'a pas été publié. Pour se distraire de ces travaux sérieux, Accorso consacrait ses loisirs à la musique, à l'optique et à la poésie, et ses envieux lui reprochèrent de s'occuper de choses qu'ils regardent comme indignes d'un philosophe, ainsi qu'il le dit lui-même dans la dédicace de sa fable intitulée *Testudo*, où il s'adresse à deux princes de la maison de Brandebourg. On a un échantillon de son talent pour la poésie, dans son *Protrepticon ad Corycium*, poëme qui renferme 87 vers, et qui se trouve dans un ouvrage intitulé *Coryciana*, imprimé à Rome, en 1524, in-4°. Ce *Corycius* était, selon La Monnoie, un Allemand nommé Goritz. Ce volume contient des poésies de plusieurs autres Napolitains, tels que Giovanno Francesco Arisio, Antonio Tilesio, etc. Il y avait, du temps d'Accorso, plusieurs écrivains latins qui se plaisaient à se servir des termes les plus surannés. Il s'en moqua d'une manière fort plaisante, dans un dialogue dont le titre commence ainsi : *Osco, Volsco, Romanaque eloquentia interlocutoribus dialogus ludis Romanis actus*. Bayle a donné ce titre en entier. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup de sel et de gaîté, a paru en 1531, in-8°., sans indication du lieu d'impression. La Monnoie a présumé, avec raison, qu'il avait déjà été imprimé, puisqu'il est cité par Tori, dans son *Champ-Fleuri*, qui a paru en 1529. Cet ouvrage ne porte pas le nom de son auteur, mais il se fait connaître dans la préface qui est adressee à Piètra Santa. On trouve à la fin un autre petit ouvrage intitulé : *Volusii Metiani J.C. antiqui distributio. Item vocabula ac notæ partium in rebus pecuniariis, pondere, numero et mensura*. Le dialogue a été réimprimé à Rome, en 1574, in.4°., avec le nom de l'auteur, sous ce titre : *Osci*

et *Volsci Dialogus ludis Romanis actus a Mariangelo Accursio.* Une autre édition in-4°. est sans nom d'auteur, ni date, ni lieu d'impression. La Bibliothèque impériale de Paris possède deux éditions du même ouvrage, qui ont paru l'une et l'autre à Cologne en 1598. On voit par la dédicace de la fable intitulée *Testudo*, dont nous avons déjà parlé, qu'Accorso s'occupait aussi d'une *Histoire de la Maison de Brandebourg*, qu'il rédigeait sur des Mémoires qu'on lui avait fournis; mais cet ouvrage s'est perdu avec plusieurs autres de ses écrits, après la mort de son fils Casimir. Nicolo Toppi, *Biblioteca Napolet.*, attribue à Accorso un ouvrage sur l'invention de l'imprimerie, intitulé : *De Typographicæ artis inventore, ac de libro primum omnium impresso*, mais sans en faire connaître ni la date ni le lieu de l'impression. C'est une erreur qui vient de ce qu'il a pris pour un ouvrage une courte notice qu'Accorso a écrite de sa main dans un *Donat* imprimé en 1450, dont Angelo Rocca fait mention dans sa *Bibliotheca Vaticana*. A. L. M.

ACCURSE (François), jurisconsulte, fut le premier qui réunit en un corps d'ouvrage toutes les discussions et décisions éparses des jurisconsultes ses prédécesseurs, sur le droit romain. Comme il a été loué et critiqué avec une égale justice, et qu'il a fait époque dans l'histoire de la jurisprudence, son article doit être traité avec quelques développements. Accurse naquit à Florence en 1151, d'autres disent en 1182. Disciple d'Azon, il devint bientôt plus célèbre que son maître. On prétend cependant qu'il ne commença à étudier le droit qu'à près de 40 ans. D'abord professeur à Bologne, il abandonna peu de temps après sa chaire et ses écoliers, pour prévenir Odefroy, qui avait été comme lui disciple d'Azon, et qui travaillait à *l'Explication et à la concordance des lois*, ouvrage qu'Accurse avait conçu depuis long-temps. Il réussit en effet à devancer son rival, et acheva en sept ans son immense collection, qui porte indistinctement le nom de *Grande Glose*, ou *Glose continue d'Accurse*. On peut regarder Accurse comme le premier des glossateurs, et en même temps comme le dernier, puisque personne après lui ne se permit de faire des Gloses, si ce n'est un de ses fils, dont les ouvrages ne sont pas estimés (*Voy.* Cervot Accurse); mais il n'était point versé dans les belles-lettres, dont l'étude consistait à approfondir les historiens grecs et latins, à connaître les monnaies, les inscriptions gravées sur les marbres, les antiquités, étude nécessaire pour ne pas commettre d'erreurs dans l'interprétation des lois. Aussi les jurisconsultes littérateurs des 14e. et 16e. siècles, ont poussé la prévention jusqu'à mépriser l'érudition d'Accurse, à cause de son ignorance dans les lettres, *ob imperitiam historiarum*. C'est à l'école d'Accurse qu'on doit, dit-on, ce proverbe devenu familier : « C'est du grec, on ne peut le lire », *græcum est, non potest legi*. En effet, c'était assez la coutume des glossateurs à cette époque. Lorsqu'ils trouvaient un mot grec qu'ils n'entendaient pas, ils cessaient d'interpréter, ou donnaient pour raison que c'était du grec qu'on ne pouvait pas lire, et, après avoir, suivant l'expression de Bayle, *ainsi sauté cette fosse*, ils reprenaient l'explication du latin. Les écrivains des 12e. et 13e. siècles ne sachant au contraire quels trophées élever à la gloire d'Accurse, lui ont donné le nom d'*Idole des Jurisconsultes*. Leur admiration pour ses ouvrages était si

grande, qu'ils avaient fait passer en principe que l'autorité des *Gloses* devait être généralement reconnue, et qu'il fallait toujours se rallier sous cet étendard perpétuel de la vérité, *tanquam carrocio veritatis perpetuò adhærendum esse.* En effet, Hotman cite, d'après Fulgosius, un principe de jurisprudence consacré à cette époque, qui prouve la grande autorité que les décisions des glossateurs avaient dans les tribunaux : *Si sententia glossatoris*, dit-il, *duobus doctoribus est contraria, profecto in judiciis prævaleret sententia ipsius glossæ.* Deux opinions aussi opposées prouvent que chaque siècle a un esprit particulier qui dirige le goût et les connaissances, et que c'est d'après cet esprit que la critique impartiale doit prononcer. L'esprit dominant du temps d'Accurse était d'accumuler l'érudition, d'interpréter, de commenter les passages ou le texte des lois. Les ouvrages des jurisconsultes estimés à cette époque, doivent donc être remarquables par la profondeur de leur érudition et de leur jugement; mais, n'étant pas assez instruits dans l'étude de l'histoire, ces mêmes jurisconsultes ont dû commettre de grandes erreurs dans l'interprétation des lois. Tel est Accurse. Le goût et l'esprit dominants du temps de ses détracteurs, à la tête desquels il faut mettre Alciat, Budée, était l'étude des antiquités et des historiens grecs et latins. Ils ont dû alors relever les erreurs commises par leurs prédécesseurs : mais s'ils leur sont supérieurs par la connaissance des belles-lettres, qu'ils ont eu soin d'associer à l'etude des lois, ils leur sont inférieurs par la profondeur du jugement; tel est Alciat et beaucoup d'autres. L'injustice des reproches faits à Accurse provient aussi de ce que la grande *Glose* porte le nom de ce jurisconsulte, et qu'on lui a attribué tout ce qu'il y a de bon et de mauvais dans cette volumineuse collection qui n'est au reste qu'une compilation des meilleures décisions des jurisconsultes qui existaient avant lui, tels qu'Irnérius, Hugolinus, Martinus Bulgarus, Aldéricus, Piléus, Rogérius, Joannes, Odofrédus, Placentinus; or, comme il a mêlé souvent son sentiment avec les discussions des autres commentateurs, et qu'il n'indiquait les auteurs que par la première lettre de leurs noms, cette lettre étant disparue dans beaucoup d'endroits, on a pu prendre pour son sentiment ce qu'il n'avait dit que comme citation de la doctrine d'un autre; telle est du moins l'opinion de Bayle. Il est certain qu'Accurse a débrouillé avec netteté et précision le sens de beaucoup de lois, s'est décidé presque toujours pour le meilleur avis, dans les matières sur lesquelles les sentiments sont partagés; et qu'ainsi il a mérité les éloges que De Ferrière, Terrasson, que Cujas même lui prodiguent si souvent, en l'élevant au-dessus de Bartole. C'est donc avec plus d'esprit que de justice que Boileau s'égaye dans son *Lutrin* aux dépends de ce profond jurisconsulte, en disant :

> A l'instant il saisit un vieux infortiat,
> Grossi des visions d'Accurse et d'Alciat.

Cependant on doit avouer qu'Accurse n'aurait pas laissé subsister les fautes grossières et les absurdités dont sa grande *Glose* est remplie, sans son ignorance dans l'histoire, ignorance qui lui est d'ailleurs commune avec tous les autres glossateurs; son ouvrage étant encore souvent cité au barreau, il n'est pas inutile de dire que, si les discussions profondes qu'on y trouve peuvent étendre les connaissances des jeunes jurisconsultes,

ils ne doivent le lire qu'avec défiance. Parmi les éditions estimées de ses ouvrages, celle que l'on préfère est de Denis Godefroi, Lyon, 1589, 6 vol. in-fol. Au tome 6e., on trouve la table alphabétique des *Gloses* d'Accurse. La vie privée d'Accurse offre peu de détails intéressants; il vécut fort à son aise, et mourut, âgé de 78 ans, à Bologne, en 1229. Ceux qui fixent l'époque de sa mort en 1260, confondent le père avec un de ses fils qui portait le même prénom. Il laissa deux fils et une fille. Toute sa famille, sans exception, se livra à l'étude des lois. Sa fille se fit remarquer par une étonnante érudition, et donna des leçons publiques du droit romain à l'université de Bologne. Pancirole confirme ce fait vraiment extraordinaire. *Filiam quoque habuisse dicitur quæ jus civile Bononiæ publice docuit.* Bayle paraît en douter; mais Fravenlobius et Paul Fréher l'avaient rapporté avant Pancirole. Le tombeau d'Accurse, tel qu'il existe à Bologne dans l'église des Cordeliers, n'a rien de remarquable que la simplicité de son épitaphe: *Sepulchrum Accursii Glossatoris legum, et Francisci ejus filii.* M—x.

ACCURSE (François), fils aîné du précédent, professait le droit à Bologne avec une réputation extraordinaire, lorsqu'Édouard Ier., roi d'Angleterre, passant par cette ville en 1273, à son retour de la Terre-Sainte, l'engagea à venir remplir le même emploi dans les provinces de France soumises à sa domination; mais le gouvernement de Bologne, fier de posséder un savant si distingué, lui défendit de quitter sa chaire, et le menaça de confisquer ses biens s'il sortait de la ville. Soit inconstance, soit ambition, Accurse partit pour la France, après avoir fait à un ami une vente simulée de ses biens, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent confisqués. Après avoir enseigné le droit à Toulouse, pendant trois ans, Accurse fut attiré à Oxford par Édouard, qui le logea dans son palais, et se servit utilement de ses talents dans les démêlés qu'il eut avec Gaston, duc de Béarn. Accurse revint à Bologne vers 1280; on lui rendit sa chaire et ses biens. Il y mourut en 1321. On raconte que, pendant le temps qu'il professa à Toulouse, Jacques de Ravennes, l'un des plus savants jurisconsultes de son temps, vint incognito se mêler parmi les auditeurs. Accurse expliquait le texte de la loi sur les intérêts; Jacques lui fit des objections si fortes, si embarrassantes, que, restant sans réponse, Accurse fut obligé d'avouer que le prétendu écolier en savait plus que le maître. Les savants des siècles suivants ont établi de longues discussions pour savoir si ce François Accurse était contemporain de Barthole; mais Pancirole a prouvé que ce qui avait donné lieu à cette discussion, était qu'en effet il y a eu un Accurse collègue de Barthole, mais qu'il était fils d'un autre Accurse qui enseigna le droit à Reggio, sa patrie, en l'année 1273, qui donna des leçons à Padoue, et dont Guillaume Duranti fait souvent mention. Il ne nous est resté de François Accurse aucun écrit qui justifie sa célébrité. M—x.

ACCURSE (Cervot), frère du précédent et le second des fils de François, eut, comme son père, la passion de l'étude; il obtint d'être docteur en droit avant 17 ans, chose assez remarquable, puisqu'elle donna lieu à une longue discussion, dans l'académie de Bologne, pour savoir si les lois le permettaient. Il enseigna le droit, et fit des *Gloses* qu'il joignit à celles de son père; mais elles sont peu estimées. *Glossæ Cervotianæ vocatæ*,

dit Pancirole, *ut plurimum rejiciuntur.* M—x.

ACERNUS (SÉBASTIEN-FABIAN), polonais, dont le vrai nom était *Klonowicz*, naquit en 1551, mourut en 1608. Il fut bourguemestre et préteur de la ville de Lublin. La prodigalité de sa femme dérangea tellement sa fortune, qu'il mourut dans la plus grande misère. Son poëme latin, intitulé *Victoria Deorum, in quâ continetur veri herois educatio*, et auquel il travailla pendant dix ans, le fit appeler l'*Ovide Sarmate*. Ce poëme est très-rare, parce qu'ayant été imprimé (vers l'an 1600) chez Sébastien Sternacius, imprimeur des Sociniens à Racau, il y eut ordre de brûler les exemplaires. Acernus a fait de plus, en polonais, *Flis Albo*, etc., *Poëme de la Navigation des Dantzicois*, Crac. s. a. Vars. 1643; *Woreck Judaszow*, etc., *la Bourse de Judas*, ou *la Mauvaise acquisition des richesses*, etc., Crac. 1603; *Pamietnik*, etc., *Mémorial des Ducs et Rois de Pologne*; *Pozar*, etc., *Exhortation à éteindre l'incendie et Prédict. sur la défaite des Turcs*, 1597; *Disticha moralia Catonis*, *interprete*, *Seb. Fab. Klonowicio*, Cracov. 1595. C—v.

ACERRONIA *V.* AGRIPPINE.

ACESEUS, ou ACESAS, artiste grec, se rendit célèbre par le talent avec lequel il brodait les étoffes. Son fils Helicon partagea sa réputation et ses travaux. On voyait dans le temple d'Apollon Pythien plusieurs ouvrages sur lesquels leurs noms étaient inscrits; mais leur chef-d'œuvre fut le manteau de Minerve Poliade, dont le temple était situé dans la citadelle d'Athènes. Rien n'indique le temps où vivait Aceseus; suivant Athenée, il était né à Salamine; les commentateurs ont pensé qu'il fallait entendre le bourg de Salamine, dans l'île de Cypre, et non pas Salamine, célèbre par la défaite de Xercès. L—S—E.

ACESIUS, évêque de Constantinople, sous le règne de Constantin, fut disciple de Novatus, fondateur d'une secte dont la doctrine était que ceux qui avaient manqué de fidélité dans les temps de persécution, ou qui, après avoir reçu le baptême, avaient commis quelque péché mortel, ne devaient pas être admis à la communion de l'Eglise, même lorsqu'ils donnaient des preuves d'un repentir sincère. En 325, lors du concile de Nicée, Acésius, que Constantin avait invité à s'y rendre, quoiqu'il fût séparé de la communion de l'église, soutint de nouveau ses opinions exagérées. L'empereur, sentant les dangers d'une doctrine aussi décourageante par sa sévérité, répondit à Acésius : « En ce » cas, faites-vous une échelle et mon- » tez au ciel tout seul. » Paroles remarquables dans la bouche du premier prince souverain qui eût fait monter avec lui le christianisme sur le trône. D—T.

ACEVEDO (DON ALONZO MARIA), avocat éclairé de Madrid, à qui l'on doit, entre autres bons ouvrages, celui dans lequel il attaque l'affreux usage de la torture, défendu par certains jurisconsultes espagnols. Cet ouvrage parut en 1770; l'auteur mourut peu de temps après, à la fleur de l'âge, et laissa quelques écrits inédits qui prouvent beaucoup de lumières. B—G.

ACHA (MAIMOUN-BEN-CAIS), célèbre poëte arabe qui vivait vers la fin du 6e. siècle ou le commencement du 7e. Il est auteur d'un poëme si estimé des Arabes, qu'ils le mettent quelquefois au nombre des Moallacah (*V.* AMROU-BEN-CAIS). Ce poëme ne se compose que de soixante-quatre

vers. M. Sylvestre de Sacy en a donné l'analyse dans le tom. IV. des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du roi.* J—N.

ACHAB, roi d'Israël, fils et successeur d'Amri. Pendant son règne, qui fut de 22 ans, il surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Jézabel, son epouse, fille du roi de Sidon, femme impérieuse et cruelle, lui persuada d'elever un temple à Baal, d'offrir des sacrifices à cette divinité, et de consulter les oracles dans les bois consacrés aux faux dieux. Elie, chargé par le Seigneur irrité, d'annoncer à Achab que tout son royaume serait frappé de trois ans de stérilité, fut exposé à ses persécutions, ce qui n'empêcha pas ce prophète de se présenter de nouveau devant le roi d'Israël, pour lui rappeler ses crimes et lui en prédire la punition. Ce fut en vain que ces tristes présages furent accompagnés de prodiges éclatants. Rien ne put toucher le cœur d'Achab, ni le feu du ciel descendu à la prière d'Élie pour consumer la victime de ce prophète, sous les yeux de 850 prêtres de Baal, appelés pour faire éclater la gloire de leur Dieu, et qui furent massacrés par le peuple, ni les deux victoires qu'Achab remporta, avec une poignée de soldats, sur Bénadab, roi de Syrie, qui était venu mettre le siége devant Samarie avec une armée nombreuse. Achab, dont les succès augmentèrent l'orgueil, poursuivit le cours de ses injustices; et, toujours excité par la méchante Jézabel, fit mourir Naboth, pour s'emparer de sa vigne et la réunir à ses jardins. Depuis ce temps, la vigne de Naboth est devenue parmi les juifs un proverbe pour signifier une action injuste. Ce crime mit le comble à ceux dont le roi s'était déjà rendu coupable. Un prophète lui annonça qu'il en serait incessamment puni dans sa personne, dans sa famille et dans tout son peuple; mais Achab détourna cet orage par sa pénitence. La vengeance dont il avait été menacé fut différée jusqu'après sa mort, et tomba sur Ochosias, son fils et son successeur. Achab n'en fut pas plus docile à la voix de Dieu; et ayant voulu déclarer la guerre au roi de Syrie, contre l'avis du prophète, qui lui prédit qu'il périrait dans le combat, il crut pouvoir éluder cette prédiction en se déguisant; mais ce stratagême fut inutile, et une flèche lancée au hasard lui donna la mort, l'an 898 avant J.-C. Il fut enseveli à Samarie, et des chiens léchèrent son sang, dans le lieu même où ils avaient léché celui de Naboth. Achab avait fait rétablir plusieurs villes et construire un palais tout garni d'ivoire. T—D.

ACHÆMÉNÈS, fils de Darius et frère de Xerxès, commandait l'armée navale de ce dernier dans son expédition contre la Grèce. Ayant été chargé par Artaxercès de soumettre les Égyptiens qui s'étaient révoltés, il fut vaincu par eux et par les Athéniens qui étaient venus à leur secours; il perdit la vie dans le combat, l'an 462 avant J. C. C—R.

ACHÆUS, poète grec, natif d'Érétrie, fils de Pythodore, vivait, suivant Saxius, entre la 74e. et la 82e. olympiade, c'est-à-dire de 484 à 449 av. J.-C., et fut par conséquent contemporain d'Æschyle. Achæus était à la fois poète tragique et satyrique; il composa 30 tragédies, selon les uns, et plus de 40, selon d'autres. Toutes sont perdues, à l'exception de quelques fragments que Grotius a recueillis dans ses *Fragmenta tragic. et comicorum græcorum.* Achæus ne remporta le prix de poésie qu'une seule fois. Ses pièces satyriques sont également perdues. Athénée en cite plusieurs.

— Un autre poète grec de ce nom, natif de Syracuse, et qui est cité par Suidas, composa aussi des tragédies qui sont également perdues. A—R.

ACHÆUS, fils d'Andromachus, frère de Laodicé, femme de Séleucus Callinice, s'attacha au service de Séleucus Céraunus, roi de Syrie, et l'aida à soumettre l'Asie en deçà du Taurus, dont les rois de Pergame s'étaient emparés. Séleucus ayant été assassiné, il vengea sa mort, en faisant punir tous les coupables, et, quoiqu'il lui fût aisé de se faire reconnaître roi par l'armée, il conserva le trône à Antiochus, frère de Séleucus, qui se trouvait alors à Babylône, et lui montra dans les commencements beaucoup de fidélité. Ce prince, en récompense, lui conféra le gouvernement de toute l'Asie mineure. Sa grande élévation et ses succès éveillèrent l'envie : on l'accusa de songer à la couronne qu'il avait refusée, et il crut ne pouvoir trouver de salut que dans l'accomplissement du crime que lui imputaient ses ennemis. Antiochus se trouvant alors engagé dans une expédition contre Artabazane, qui avait soulevé les pays situés entre la Médie et le Pont-Euxin, Achæus crut qu'il ne reviendrait pas de cette guerre ; il prit le diadème 219 ans av. J.-C., et se mit en marche pour s'emparer de la Syrie. S'étant aperçu que les troupes murmuraient, et ne voulaient pas combattre contre leur légitime souverain, il les ramena dans l'Asie en deçà du Taurus, où il se fit reconnaître roi, et fit frapper de la monnaie en son nom ; mais Antiochus ayant fait une trève d'un an avec Ptolémée Philopator, après la bataille de Raphia, revint avec toutes ses forces attaquer Achæus et le força à se renfermer dans Sardes, où il soutint un siége d'un an. La ville fut prise enfin, et Achæus se retira dans la citadelle. S'y trouvant étroitement resserré, il voulut s'évader. Deux traîtres, sous prétexte de favoriser son évasion, le livrèrent à Antiochus, qui lui fit trancher la tête après l'avoir fait mutiler. Son usurpation n'avait duré que quatre ans. C—R.

ACHAIE, ou ACHAIUS, roi d'Ecosse, fils d'Etwin, ou Etfin, fut élevé en 788 sur le trône, par le choix des peuples séduits par ses vertus. Son premier soin fut de rétablir l'union dans la noblesse. Il repoussa les Irlandais et les Anglais qui venaient souvent faire des irruptions en Ecosse, et régna 31 ans avec beaucoup de prudence et de bonheur. Il contracta une alliance avec Charlemagne, auquel il envoya Alcuin, Rokan, Jean Scot, etc. Ce fut, dit-on, pour éterniser la mémoire de cet événement, qu'il ajouta aux armes d'Ecosse un double champ semé de fleurs de lys. Achaïus mourut en 819. T—D.

ACHAN, ou ACHAR, fils de Charmi, de la tribu de Juda, fut lapidé, ainsi que sa femme et ses enfants, pour avoir pris un manteau d'écarlate, un lingot d'or et 200 sicles en argent parmi les dépouilles de Jéricho, contre l'ordre du Seigneur, qui avait dévoué à l'anathême tout ce que renfermait cette ville. Tout ce qui avait appartenu à Achan fut consumé par le feu, et son corps fut couvert d'un monceau de pierres. C—T.

ACHARD, surnommé de ST.-VICTOR, naquit au comté de Domfront en Normandie, vers le commencement du 12e. siècle ; il fut d'abord chanoine régulier de St.-Augustin, ensuite 2e. abbé de St.-Victor-lès-Paris, après Gilduin qu'il remplaça en 1155. Il fut choisi en 1161, par Henri II, roi d'Angleterre, pour occuper le siége épiscopal d'Avranches, vacant par la

mort d'Herbert. Ses vertus et ses talents lui attirèrent, de la part du monarque anglais, des marques particulières de bienveillance et d'estime. Il fut parrain d'Aliénor, fille de ce prince, depuis épouse d'Alphonse IX, roi de Castille. Achard mourut le 29 mars 1171. Son corps fut inhumé dans l'église de la Trinité, de l'abbaye de la Luzerne, au diocèse d'Avranches, dont il avait été le bienfaiteur. On a de lui : I. *De Tentatione Christi*, manuscrit de la bibliothèque de St.-Victor ; II. *De Divisione animæ et spiritus*, manuscrit de St.-Victor, dont les bibliothèques de Cambridge et du collége de Bennet, possèdent des copies. C'est à tort qu'on lui attribue *Vita sancti Geselini, sive Gotselini*, dont Arnauld de Raisse a donné une édition, Douai, 1626, in-12. Cet ouvrage est d'un autre Achard, philosophe illustre et savant théologien, qui florissait également dans le 12e. siècle vers l'an 1140, et auquel S. Bernard, dont il était élève, confia la direction des novices du monastère de Clairvaux. R—T.

ACHARD (ANTOINE), né à Genève en 1696, reçu au saint ministère en 1722, dut, en 1724, à sa réputation, l'église du Werder à Berlin. Il eut la protection du prince royal de Prusse ; et ayant, en 1730, accompagné à Genève les fils de M. de Finkenstein, il fut admis dans la compagnie des pasteurs. Huit ans après, le roi de Prusse le nomma conseiller du consistoire supérieur, et, en 1740, membre du grand directoire français, avec le titre de conseiller privé. Reçu en 1743 à l'académie de Berlin, il fut ensuite nommé inspecteur du collége français, et directeur de la maison de charité. Il est mort en mai 1772. Achard avait été en correspondance avec les jésuites Colonia, Tournemine, Hardouin, Porée, avec le père Lelong, et les Génevois Turretin, Tronchin et Vernet. Il prêchait souvent devant la famille royale de Prusse, et il excellait tellement dans la déclamation, qu'un célèbre comédien français qui était à Berlin, et qui y donnait des leçons, conseillait à ses écoliers d'aller aux sermons d'Achard. Ce ministre avait une constitution très faible, et pendant 20 ans il ne vécut que de laitage. Les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, pour 1745, contiennent le canevas d'un ouvrage considérable, où il aurait prouvé que l'homme était libre, et répondu aux difficultés de Spinosa, de Bayle et de Collins. On a publié ses *Sermons sur divers textes de l'Écriture-Sainte*, Berlin, 1774, 2 vol. in-8°. — Son fils, François, né à Berlin en 1753, membre de plusieurs sociétés savantes, a fourni un grand nombre de dissertations dans le *Journal littéraire de Berlin*, dans les *Mémoires de la Société des Curieux de la Nature*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, dans les *Nouveaux Mémoires de l'Académie de Bavière*, dans les *Mémoires de l'Académie de Gottingue*. On trouve la liste de ces dissertations dans l'*Histoire littéraire de Genève*, par Senebier, t. III, p. 209 ; un grand nombre a été recueilli et publié en 2 volumes en allemand. *A. B—T.

ACHARD (FRANÇOIS), né à Genève en 1708, conseiller de justice supérieure à Berlin, membre de l'académie royale de cette ville, y mourut en 1784 ; il a publié des *Réflexions sur l'Infini Mathématique*, où il combat l'opinion de Fontenelle. Cet écrit se trouve dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*. A. B—T.

ACHARD (CLAUDE-FRANÇOIS), docteur en médecine, secrétaire de l'académie de Marseille, et bibliothé-

caire de cette ville, y naquit en 1753, et y est mort en 1809. On a de lui les ouvrages suivants : I. *Dictionnaire de la Provence et du Comtat Venaissin*, Marseille, 1785-87, 4 vol. in-4°.; les deux premiers contiennent le Vocabulaire Français et Provençal; les deux derniers sont consacrés à l'Histoire des Hommes illustres de la Provence ; Bouche, l'abbé Paul et quelques autres auteurs y ont coopéré; II. *Description historique, géographique et topographique de la Provence et du Comtat Venaissin*, Aix, 1787, in-4°.; il n'a paru que le 1er. vol. ; III. *Tableau de Marseille*, qui devait avoir 2 volumes, et dont il n'a paru que le 1er.; IV. *Bulletin des Sociétés savantes de Marseille et des départements du Midi*, 1802, in-8°.; V. *Cours élémentaire de Bibliographie, ou la Science du Bibliothécaire*, Marseille, 1807, 3 vol. in-8°., compilation assez indigeste, et très incorrectement imprimée : à l'exception de quelques pages, c'est un extrait du *Manuel Typographique* de Fournier, du *Dictionnaire de Bibliologie* de M. Peignot, etc.; l'immensité des connaissances que l'auteur exige dans un bibliothécaire, dégoûterait de la science. Achard a aussi publié le *Catalogue de la Bibliothèque de l'abbé Rive*, 1793, in-8°. et de celle de Marseille. Il n'a donné que 4 feuilles du 1er. vol. d'un *Catalogue des Monuments du Musée de Marseille*.

A. B—T.

ACHARDS (Éléazar-François de la Baume des), né à Avignon le 29 janvier 1679, d'une famille noble, prit l'habit ecclésiastique à l'âge de 16 ans, et entra dans le séminaire de S. Charles d'Avignon, où il resta jusqu'en 1701. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise, il se livra entièrement aux missions des campagnes dans le Comtat, la Provence, le Languedoc et le Dauphiné, et après dix ans de travaux fut fait prévôt de la cathédrale d'Avignon. Lors de la peste de 1720, qui affligea Marseille et toute la Provence, Des Achards se signala par un zèle qui ne se ralentit pas pendant plus de dix mois que dura ce terrible fléau. Benoît XIII, instruit de ses vertus et de son mérite, le créa évêque d'Halicarnasse ; et lorsque le S. Siége, fatigué des plaintes des différents missionnaires de la Cochinchine, résolu d'y mettre fin, Clément XII chargea des Achards de cette mission, pour laquelle il partit en 1738. Arrivé à Macao après une traversée de plus de six mois, les jésuites parvinrent à le faire emprisonner. Rendu à la liberté Des Achards alla d'abord à Canton, et arriva à la Cochinchine en mai 1739. Les missionnaires italiens, jésuites, récollets, franciscains, étaient en rivalité avec les missionnaires français et vainement le visiteur apostolique leur proposa de faire la paix. « La » paix ! s'écria le P. Martia'i, la paix » Je ferais la paix avec le diable plutôt » qu'avec les Français ! » Après deux ans de résidence inutile dans ce pays Des Achards y mourut, le 2 avril 1741. L'abbé Fabre, d'abord secrétaire de Des Achards, protonotaire apostolique, et provisiteur dans la même mission, en a donné une relation intéressante, mais diffuse, sous le titre de *Lettres édifiantes et curieuses sur la visite apostolique de M. de la Baume, évêque d'Halicarnasse, à la Cochinchine*, Venise, 1746, in-4°.; 1753, 3 vol. in-12. On trouve à la suite : 1°. une traduction de l'*Oraison funèbre de M. d'Halicarnasse, prononcée en langue du pays par un prêtre chinois, à Hué, capitale de la Cochinchine ;* 2°. une *lettre du R.*

rbert, *capucin*, *à l'auteur des* *tres*, etc. A. B—T.

ACHARY, docteur musulman, chef la secte des Achariens, naquit en 260 ou 270 de l'hég. (873-4, ou -4 de J.-C.) et mourut à Baghdâd, 324 (336-7). D'abord partisan de cte de Chafey, il l'abandonna pour lir une nouvelle doctrine dont les nts fondamentaux sont la prédestion gratuite et absolue, et la préination physique, ce qui pourrait nommer ses partisans les *Thotes* du musulmanisme. Ils soument aussi, que Dieu agit par des générales et non particulières, ropres au bien de chaque indi; qu'étant un agent général il l'auteur de toutes les actions des mmes; mais qu'ils sont libres, et uièrent un mérite ou un démérite, n qu'ils se portent vers les choses leur sont commandées ou défens. Comme la doctrine d'Achary était osée à celle des Hanbalites et des tazélites, ses disciples redoutèrent ement la fureur de ceux-ci, qu'ils terrèrent secrètement, de peur ils ne profanassent sa sépulture. J—N.

ACHAZ, roi de Juda, se rendit faux par ses impiétés et sa barbarie. tait âgé de 25 ans lorsqu'il succéda on père Joathan. Au lieu d'imiter iété de son père, il suivit les traces rois d'Israël, et sacrifia aux faux eux dans les bois sacrés; il offrit me ses enfants à Moloch, à l'exemdes princes idolâtres, que le Seieur avait mis en fuite devant les aélites. Sous son règne, les rois de rie et d'Israël, les Iduméens et les ilistins, devenus les instruments de vengeance céleste, ravagèrent la dée, et emmenèrent en captivité grand nombre d'habitants, qu'Aaz ne sut ni défendre ni préserver. Obligé d'appeler le roi d'Assyrie à son secours, il se rendit tributaire de ce prince; et pour acheter son alliance et se le rendre favorable, il épuisa ses trésors, dépouilla le temple de Jérusalem, et substitua le culte des Divinités étrangères à celui du vrai Dieu. Achaz mourut vers l'an 726 av. J.-C., après un règne de 16 ans, et fut privé de la sépulture des rois, à cause de son impiété. Sous le règne de ce mauvais prince, l'Écriture fait mention d'un *gnomon* ou cadran solaire, qui paraît être, chez les Israélites, le plus ancien monument de ce genre. C—T.

ACHÉ (le comte D'), vice-amiral des armées navales de France, né en 1716, servit avec distinction, mais sans commander des forces considérables, jusqu'en 1757. A cette époque, il fut chargé de l'escadre que le gouvernement envoyait dans les mers de l'Inde. Ses revers dans cette partie du monde, lui ont donné une célébrité malheureuse. Presque tous les combats qu'il soutint eurent des résultats funestes; il perdit en peu de mois tous les établissements que la France possédait sur les côtes du Malabar et du Coromandel, et laissa détruire presque entièrement le commerce de la compagnie des Indes, qui, depuis longtemps, rivalisait de richesses et d'ambition avec la compagnie anglaise. Le comte d'Aché n'en fut pas moins élevé, à son retour, aux premiers grades de la marine, et vieillit dans les honneurs militaires, sans relever sa réputation par aucune action d'éclat. Il mourut vers la fin du 18ᵉ. siècle. E—D.

ACHEN (JEAN VAN), peintre, né à Cologne, en 1556, d'une famille aisée. Dès sa plus tendre jeunesse il témoigna du goût pour la peinture, et, à l'âge de 11 ans, il fit un portrait qui fut trouvé très ressemblant. Ses pa-

rents le laissèrent se livrer à ses dispositions. Après avoir étudié sous un peintre médiocre, il entra dans l'école de Georges, ou Jerrigh, habile peintre de portraits. Six années d'étude mûrirent les talents de van Achen. A 22 ans il fit le voyage d'Italie, et fut adressé à Venise à un peintre flamand, nommé Gaspard Reims. Cet homme n'eut pas plutôt su que van Achen était Allemand, que, prévenu contre son talent, il l'envoya chez un Italien qui accueillait les artistes nécessiteux, parce qu'il trafiquait de leurs tableaux. Van Achen y fit quelques copies; mais ne pouvant oublier la réception que Reims lui avait faite, il peignit son propre portrait et le lui envoya. Celui-ci en fut si satisfait, qu'il adressa des excuses à van Achen, le logea chez lui, et conserva le portrait toute sa vie. De Venise, van Achen alla à Rome, où il peignit à l'huile, sur une plaque de plomb, une *Nativité*, pour l'église des Jésuites. Il se peignit ensuite de nouveau lui-même, ayant près de lui une joueuse de luth, et ce tableau passe pour le meilleur qu'il ait fait. A Florence, il peignit une femme poète, appelée Laura; revenu à Venise, il y fit un assez grand nombre de tableaux, et fut mandé à Munich par l'électeur de Bavière; il y peignit un tableau d'autel destiné à la chapelle du tombeau de ce prince: le sujet était *la découverte de la vraie croix*. Cet ouvrage satisfit tellement l'électeur, qu'il se fit peindre avec sa famille. L'empereur d'Allemagne ayant vu un portrait du célèbre sculpteur Jean de Bologne, peint par van Achen, désira que ce peintre vînt à sa cour: après 4 années d'hésitation, van Achen se rendit aux désirs du monarque, et alla le trouver à Prague, où il commença un tableau de *Vénus et Adonis*; mais il ne le finit point, et revint à Munich. Dans un second voyage à Prague, il orna les palais impériaux de ses ouvrages, et mourut dans cette ville en 1621.

D—T.

ACHENWALL (Godefroy), célèbre publiciste, qu'on doit regarder comme le créateur de la science dite *Statistique*, naquit à Elbing, ville de Prusse, le 20 oct. 1719. Il fit ses études académiques à Jéna, Halle et Leipzig. En 1746, il alla se fixer à Marbourg, où il enseigna l'histoire, le droit de la nature et des gens, et enfin cette nouvelle science dont il commençait à se former une idée nette et précise; mais où il semble n'avoir voulu comprendre, dans le principe, que la connaissance raisonnée des constitutions des divers États. En 1748, Achenwall se rendit à Gœttingue, où, quelques années après, il devint professeur. Jusqu'à sa mort, arrivée le 1er. mai 1772, il resta attaché à cette célèbre université, à la gloire de laquelle il a beaucoup contribué. Achenwall avait fait différents voyages en Suisse, en France, en Hollande et en Angleterre. Il a publié sur l'histoire des États de l'Europe, sur le droit public et l'économie politique, plusieurs ouvrages destinés surtout à ceux qui suivaient ses cours. La plupart ont eu de nombreuses éditions, que leur auteur retouchait et retravaillait avec un soin extrême. Dans ses cours et ses ouvrages historiques, il s'appliquait principalement à saisir, au milieu des événements successifs qu'offrent les annales des peuples, tout ce qui avait pu contribuer à la formation et au développement de leurs constitutions et de leur existence politique. Son principal mérite est d'avoir soumis à une forme précise et constante, d'avoir traité sous un point de vue neuf et lumineux la

science qui a pour but de faire connaître systématiquement la nature et la somme des forces vivantes d'un état, d'en découvrir les ressources et les moyens de prospérité au physique et au moral. C'est en 1748, à Gœttingue, qu'il en publia le premier plan raisonné; l'année suivante, il en donna le manuel. Avant lui, cette science n'existait que dans des matériaux épars; divers historiens, voyageurs, observateurs, lui avaient fourni ces matériaux. Parmi eux on doit surtout distinguer Hermann Conring, de Helmstædt, et Eberhard Otto, syndic de la ville de Brême, qui avaient même tenté de rédiger en un corps ces faits épars. Achenwall donna à sa nouvelle science le nom de *Statistique*, ou *Science de l'État*, *scientia statistica*). C'est mal à propos que quelques personnes ont voulu faire de la statistique une simple division de la géographie; la géographie est la description de la terre, et non de ce qui se passe sur sa surface; sans quoi on pourrait aussi prétendre que l'histoire, la diplomatie, même l'histoire naturelle, la minéralogie, la botanique, etc., appartiennent toutes à la géographie; ce qui nous ramènerait à l'enfance grossière des sociétés, où les diverses branches de nos connaissances n'étaient pas encore distinguées. Il est évident qu'il peut exister une géographie pour une contrée, quand même cette contrée n'aurait pas d'habitants; mais, sans habitants, sans l'action de l'homme et de la société, point de statistique: l'une est une science mathématique et d'arpentage, l'autre est une science dynamique et d'énumération de forces. Le dernier ouvrage d'Achenwall a pour titre: *Observations sur les Finances de la France.* Son principal disciple et son successeur à l'université de Gœttingue fut le célèbre Schlœtzer. (*Voy.* ce nom). V—s.

ACHERY (Dom Jean-Luc d'), né à St.-Quentin, en 1609, fit profession dans l'abbaye d'Isle de la même ville; mais, voyant qu'on n'y vivait pas selon la règle de l'ordre (celui de S. Benoît), il embrassa, le 4 oct. 1632, à l'âge de vingt-trois ans, la réforme de S. Maur, dans l'abbaye de la Ste.-Trinité de Vendôme. Bientôt après sa profession, il fut attaqué du calcul, ce qui obligea de le transporter à Paris: il se fixa à l'abbaye St.-Germain-des-Prés, partageant son temps, malgré ses infirmités qui ne le quittèrent jamais, entre les exercices de piété et l'étude, dont il contribua beaucoup à faire revivre le goût dans l'ordre qu'il avait embrassé. Il se livra surtout à la recherche des monuments historiques du moyen âge; il mit en ordre la bibliothèque dont l'abbaye lui avait confié la direction, en fit des catalogues exacts, et l'augmenta de plusieurs bons livres qu'il rassembla avec soin. Il entretint aussi, avec la plupart des autres abbayes de l'ordre de S. Benoît, des relations qui lui procurèrent beaucoup de pièces intéressantes, restées jusqu'alors ensevelies, et dont la publication lui acquit une grande réputation. Son premier ouvrage fut l'édition de l'*Épître* attribuée à l'apôtre S. Barnabé. Le P. Hugues Ménard, religieux de la même congrégation, qui en avait découvert le manuscrit dans l'abbaye de Corbie, l'avait déjà commentée et avait eu le dessein de la publier; mais la mort l'en avait empêché. Luc d'Achéry la fit paraître sous ce titre: *Epistola catholica S. Barnabæ Apostoli, gr. et lat., cum notis Nic. Hug. Menardi, et elogio ejusdem auctoris*, Paris, 1645, in-4°. En 1648, dom Luc rassembla, en un seul volume, la

Vie et les *OEuvres* du bienheureux Laufranc, archevêque de Cantorbery. Paris, 1648, in-fol. La Vie de Lanfranc, qui est en tête, est tirée d'un ancien manuscrit de l'abbaye du Bec; et ses OEuvres se composent de ses *Commentaires sur les Epîtres de S. Paul*, d'après un manuscrit de l'abbaye de St.-Melaine de Rennes; d'un *Traité du corps et du sang de J.-C.*, contre Bérenger. Les notes qui accompagnent cette édition, et surtout la vie et les lettres de Laufranc, sont exactes et savantes. L'appendice contient la *Chronique de l'Abbaye du Bec*, depuis sa fondation en 1304 jusqu'en 1437; la *Vie de S. Herluin*, fondateur et premier abbé de ce monastère; celles des quatre abbés qui lui succédèrent, et celle de S. Augustin, non pas l'évêque d'Hippone, comme Teissier le donne à penser dans sa *Bibliotheca Bibliothecarum*, mais l'apôtre de l'Angleterre; des *Traités sur l'Eucharistie*, l'un par Hugues, évêque de Langres, et l'autre par Durand, abbé de Troarn, contre l'hérésie de Bérenger. Le Catalogue des ouvrages ascétiques des pères et des auteurs modernes, que d'Achéry composa par ordre de dom Grégoire Tarisse, supérieur-général, parut dans la même annéee, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Asceticorum, vulgo spiritualium opusculorum, quæ inter Patrum opera reperiuntur, Indiculus*, etc., Paris, 1648, in 4°. Ce Catalogue, qui a été réimprimé et augmenté par les soins de dom Jacques Remi, Paris, 1671, in-4°., était particulièrement utile aux personnes qui embrassaient la vie religieuse; l'auteur indique le mérite de chaque livre, l'utilité qu'on en peut retirer. On y trouve les titres de plusieurs ouvrages mystiques qu'on recherchait dans l'avant-dernier siècle, mais qui, aujourd'hui, sont totalement oubliés. En 1651 dom Luc publia la *Vie et les OEuvres de Guibert*, abbé de Nogent-sous-Couci, auxquelles il a ajouté un grand nombre de *Vies de Saints* et d'autres pièces, Paris, 1651, in-fol. Les notes sont savantes et judicieuses; il y fait l'histoire de plusieurs abbayes, et publie des diplômes et des chartes encore inconnus. On a attaqué depuis, avec raison, la date de quelques-uns; mais l'erreur vient de ce que ces actes ont été imprimés d'après des copies qu'on avait communiquées à d'Achéry et non d'après les originaux. D'Achéry a aussi mis au jour la *Règle des Solitaires*, du père Grimlaïc, qu'il a enrichie de notes et d'observations, Paris, 1653, in-12 (*Voy.* GRIMLAIC). L'ouvrage le plus considérable de dom Luc, est le célèbre Recueil intitulé : *Veterum aliquot scriptorum, qui in Galliæ bibliothecis maximè Benedictinorum, latuerant, Spicilegium*, etc., 1653-1677, 13 vol. in-4°. Quoique l'auteur n'ait donné à cet ouvrage que le titre de *Spicilège*, c'est-à-dire de *glanures*, on peut le regarder comme une moisson précieuse et abondante; il contient un grand nombre de pièces du moyen âge, rares et curieuses, telles que des actes, des canons, des conciles, des chroniques, des histoires particulières, des vies de saints, des lettres, des poésies, des diplômes, des chartes tirés des dépôts de différens monastères. Chacun des 13 volumes est accompagné d'une préface destinée à faire connaître les pièces qui sont contenues, et auxquelles d'Achéry a mis des notes qui prouvent la vaste érudition de leur auteur et ses profondes connaissances. Il y a dans le 13°. tome une table chronologique. En 1723, le *Spicilège* de dom Luc éta

tenu rare, Louis-François-Joseph de Barre en donna une nouvelle édition fol., 3 vol. Les pièces y sont rans par ordre de matières, et, dans que matière, par ordre chronologue. A la tête du premier volume il t une table chronologique de tout que les trois renferment, une se de table des pièces, selon l'ordre l'ancienne édition, et une troine, dans l'ordre alphabétique. De Barre s'est aussi attaché à corriger texte, en faisant usage des variantes Baluze et dom Martène avaient ueillies; et il a ajouté quelques noules pièces. Cette seconde édition mpêche cependant pas de recherr la première, parce que les corions de La Barre sont souvent rcalées dans les textes que d'Ary avait respectés, et que ce noul éditeur a aussi beaucoup mutilé savantes préfaces du premier. On t encore à Luc d'Achéry une bonne tie du Recueil des *Actes des ints*, de l'ordre de St.-Benoît : *ta Sanctorum ordinis Sancti Belicti in sæculorum classes distri a, et cum eo edidit D. Johannes billon qui et universum opus noindicibus illustravit*, Paris, 1668-1, 3 vol. in-fol. D'Achéry avait fait ample collection de ces actes; mais t le P. Mabillon qui a eu la princi part à leur publication, et qui les a ichis de savantes préfaces, de notes, bservations et de tables. D'Achéry it dans une retraite absolue, ne sorpresque point, et évitait les vis et les conversations inutiles; c'est si qu'il se ménageait le temps nécesre pour se livrer aux immenses trax dont on vient de parler, et qui lui acquis l'estime des papes Alexandre I et Clément X, dont il reçut des méles. Il atteignit, malgré ses conuelles infirmités, l'âge de 76 ans, et mourut, dans l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, le 29 avril 1685. Il fut enterré au-dessous de la bibliothèque, dont il avait eu soin pendant plusieurs années. L'abbaye de St.-Germain-des-Prés conservait les lettres qui lui avaient été adressées par différents savants. On trouve dans le journal de Trévoux, du 26 nov. 1685, un court éloge de d'Achéry; celui de M. Maugendre qui a remporté le prix d'éloquence au jugement de l'académie d'Amiens, est plus complet; il a été imprimé dans cette ville en 1775.

A. L. M.

ACHIAB. *V.* HÉRODE-LE-GRAND.

ACHILLAS, principal ministre et général des troupes de Ptolémée Denis, roi d'Égypte, s'empara de l'esprit de ce jeune prince, et chassa Cléopâtre sa sœur, l'an 42 avant J.-C., pour gouverner sans opposition. Ayant été d'avis, après la bataille de Pharsale, de massacrer Pompée qui venait se réfugier en Égypte, il fut un des assassins de cet illustre proscrit, et envoya sa tête à César. Mais, lorsque César eut déféré la couronne à Cléopâtre, Achillas lui fit déclarer la guerre par Ptolémée, et l'assiégea dans Alexandrie. César battit les troupes d'Achillas, qui fut pris et mis à mort par ordre du vainqueur. B—P.

ACHILLES (ALEXANDRE), noble prussien, qui vécut à la cour d'Uladislas, roi de Pologne, et mourut à Stockholm en 1675, à l'âge de 91 ans. Le roi de Pologne l'envoya comme ambassadeur en Perse, et l'électeur de Brandebourg lui confia une mission du même genre chez les Cosaques; il a écrit un *Traité sur les causes des tremblements de terre et de l'agitation de la mer*, en allemand; il a laissé en manuscrit : *Consilium bellicum contra Turcas*; *Philosophia physica*, etc. G—T

ACHILLE-TATIUS ou STATIUS, écrivain grec. L'époque de sa naissance est inconnue ; il était d'Alexandrie, suivant Suidas, et ayant embrassé le christianisme vers la fin de sa vie, il devint évêque. On croit qu'il a vécu entre le 3e. et le 4e. siècle. On a de lui : I. un roman, les *Amours de Clitophon et de Leucippe*, écrit d'un style de rhéteur, et où les règles de la décence ne sont pas toujours observées ; les deux meilleures éditions sont celles de Boden, en grec et en latin, avec les notes de ceux qui l'avaient précédé, *Lipsiæ*, 1776, in-8°.; et celle de Mitscherlich, qui forme le 1er. volume des *Scriptores Erotici græci*, *Biponti*, 1792, in-8°.; 4 vol. : on recherche aussi celle qui a paru à Leyde, 1646, in-12, en grec et en latin, avec les notes de Cl. Saumaise. Ce roman a été traduit en français par Jacques de Rochemaure, 1556, in-16 ; par Belleforêt, 1568, in-8°.; par Baudouin, 1635, in-8°.; par Du Perron de Castéra, 1734. Monhenault d'Egly en a publié la même année une traduction libre. M. Clément de Dijon en a donné aussi une traduction en 1800, in-12. On a inséré la traduction de Du Perron de Castéra, dans la *Bibliothèque des Romans grecs*, 1796-97 ; II. un *Traité sur la Sphère*, pour servir d'introduction au poëme d'Aratus. Ce traité se trouve en grec et en latin dans l'*Uranologium* du père Petau. C—R.

ACHILLEUS (L. ELPIDIUS). *V.* DIOCLÉTIEN.

ACHILLINI (ALEXANDRE), né à Bologne, le 29 octobre 1463, se rendit célèbre comme médecin et comme philosophe, et professa publiquement la philosophie d'abord à Bologne et ensuite à Padoue, avec un tel éclat, qu'on l'appela un *second Aristote*. Achillini adopta les opinions d'Averroës : c'est à Padoue qu'il eut pour adversaire Pierre Pomponace. Ils disputaient souvent l'un contre l'autre ; mais quoiqu'Acchillini fut un dialecticien très subtil, Pomponace obtenait toujours l'avantage en mêlant à ses arguments des plaisanteries qui amusaient les spectateurs. Achillini se faisait tort à lui-même par son extrême simplicité, ses distractions, la singularité et la négligence de ses habillements. La guerre de la ligue de Cambrai ayant interrompu les études à Padoue, il retourna à Bologne, et y professa jusqu'à sa mort ; il mourut d'une fièvre aiguë le 2 août 1512. Il avait étudié avec soin l'anatomie, et y fit des découvertes. On lui doit celle du marteau et de l'enclume, deux osselets de l'organe de l'ouïe. Il est, avec Mundinus, le premier anatomiste qu'ait fourni l'école de Bologne, et qui ait profité de l'édit de l'empereur Frédéric II, pour disséquer des cadavres humains : cependant, malgré cette facilité que n'avaient pas eue les anciens, ses ouvrages d'anatomie sont encore inférieurs à ceux de Galien, qui n'avai étudié l'organisation de l'homme qu sur des animaux qui s'en rapprochaient. Les ouvrages philosophique d'Achillini ont été imprimés à Venis en 1508, in-fol., et réimprimés ave des additions considérables en 1545 1551 et 1568, in-fol. Il cultivait auss la poésie ; mais à en juger par quel ques uns de ses vers, que l'on trouv dans le Recueil sur la mort du poët Séraphin dall'Aquila, ce n'était pa avec un grand succès. Voici la liste d ses principaux ouvrages d'anatomi et de médecine : I. *Annotationes ana tomicæ*, Bononiæ, 1520, in-4°., Ve netiis, 1521, in-8°.; II. *De umar corporis anatomiâ*, Venetiis, 521

in-4°.; III. *In Mundini anatomiam annotationes*, traité qui se trouve avec le *Fasciculus Medicinæ*, de Jean de Katham, Venise; 1522, in-fol., IV. *De subjecto Medecinæ, cum annotationibus Pamphili Montii*, Venetiis, 1568; V. *De Chiromantiæ principiis et physiognomiæ*, in-fol., sans indication de lieu ni d'année; VI. *De Universalibus*, Bononiæ, 1501, in-fol.; VII. *De subjecto Chiromantiæ et Physiognomiæ*, Bononiæ, 1503, in-fol.; Papiæ, 1515, in-fol. C. et A.

ACHILLINI (Jean-Philotée), frère puiné du précédent, né en 1466 à Bologne, où il mourut en 1538, était très-instruit dans les langues grecque et latine, en théologie, en philosophie, en musique, dans l'étude des antiquités, et dans la jurisprudence; mais surtout il était poète, et ne se garantit point dans son style, des vices qui régnaient de son temps. Il publia, outre plusieurs autres ouvrages, un poëme scientifique et moral, écrit en octaves, et intitulé: *Il Viridario*, Bologne, 1513, in-4°., qui contenait l'éloge de plusieurs littérateurs ses contemporains; II. *Il Fedele*, autre poëme aussi en octaves: ces deux poëmes sont devenus fort rares, parce qu'ils n'ont pas été réimprimés; III. Pour répondre aux reproches qu'on lui adressa sur les locutions bolonaises dont ses vers étaient remplis, Achillini fit des remarques sur la langue italienne (*Annotazioni della lingua volgare*, Bologna 1536, in-8°.) qui ne sont qu'une satyre du toscan et un éloge du bolonais. IV. On lui doit la publication d'un recueil de poésies sur la mort de *Seraphino dall'Aquila*, intitulé: *Colletanee greche, latine e vulgari, per diversi autori moderni nella morte de l'ardente Seraphino Aquilano*, Bologna, 1504, in-8°. G—é.

ACHILLINI (Claude), poète, philosophe, jurisconsulte et médecin, né à Bologne en 1574, était petit-fils de Jean Philotée Achillini; il s'attacha plus particulièrement aux lettres et à la jurisprudence, qu'il professa à Bologne, sa patrie, à Ferrare, à Parme, où il acquit une grande célébrité. Des papes, entre autres Grégoire XV et plusieurs cardinaux, lui firent de brillantes promesses de fortune qui ne se réalisèrent jamais. Étant enfin revenu à Bologne, il passait une partie de son temps à la campagne, dans un lieu nommé *Il Sasso*, où il mourut le 1er. octobre 1640, âgé de 66 ans. Ce poète, ami, partisan et imitateur du Marino, avait l'enflure et le mauvais goût qu'on reproche aux poètes italiens du 17e. siècle. On trouve tous ces défauts dans le fameux sonnet à Louis XIII, sur la prise de Suze et la délivrance de Cazal, en 1629. Ce sonnet commence ainsi:

Sudate, o fochi, a preparar metalli.
(Suez, ô feux! préparez les métaux.)

Le célèbre Crudeli le parodia dans un sonnet burlesque, dont le premier vers était:

Sudate o forni a preparar pagnotte.
(Suez, ô fours! préparez les gâteaux.)

On a cru faussement que c'est pour ce sonnet qu'Achillini reçut de la cour de France une chaîne d'or de la valeur de mille écus; mais ce présent lui fut envoyé par le cardinal de Richelieu, à l'occasion d'une pièce de vers pour la naissance du dauphin. Les poésies d'Achillini parurent à Bologne en 1632, in-4°.; on les réimprima avec des morceaux de prose du même auteur, sous le titre de *Rime e Prose*, Venise, 1650 et 1662, in-12. On a encore de lui en latin, *Decas Epistolarum ad Jacobum Gaufridum*, etc., Parme, 1635, in-4°. G—é.

ACHIMAAS, fils et successeur du grand-prêtre Sadoc, instruit des mesures qu'Achitophel proposait dans le conseil d'Absalon, se hâta d'en aller rendre compte à David, qui dut son salut à cet avis. Absalon l'ayant fait poursuivre, il échappa à toutes les recherches en se cachant dans un puits, à Bathurim, jusqu'à ce que ceux qui le poursuivaient eussent passé outre. Après la défaite d'Absalon, Joab lui permit d'en porter la nouvelle à David. Il épousa dans la suite Sémach, une des filles de Salomon, et eut pour successeur dans la souveraine sacrificature, son fils Azorias. C—T.

ACHIMÉLECH, succéda à son père Achitob, dans le souverain pontificat des juifs. David, fuyant Saül, se réfugia chez Achimélech, à Nobé, où était alors le tabernacle. Le grand-prêtre lui donna les pains de propositions et la lance de Goliath, qu'on gardait précieusement; il consulta ensuite le Seigneur pour savoir ce que David avait à faire. Doëg, qui se trouvait alors à Nobé, alla aussitôt rapporter toutes ces circonstances à Saül qui, dans sa colère, fit passer au fil de l'épée Achimélech, ainsi que tous les prêtres, au nombre de 85, et tous les habitants de Nobé. Cette ville fut rasée par son ordre; Abiathar, l'un des enfants d'Achimélech, échappa seul à ce massacre. (*Voy.* ABIATHAR.) T—D.

ACHIOR, chef des Ammonites qui servaient comme auxiliaires dans l'armée d'Holopherne, général de Nabuchodonosor, au siége de Béthulie. Interrogé par ce général sur la situation des juifs, il vanta les mœurs et les lois de ce peuple, et raconta les effets merveilleux de la protection de Dieu dans toutes les circonstances où ils étaient restés fidèles à ses commandements. « S'ils se sont rendus coupables de quelques prévarications, » ajouta Achior, leur Dieu nous les » livrera, et nous ne risquons rien de » les attaquer; mais, autrement, il » prendra leur défense, et nous serons » couverts de confusion. » A ce discours, les officiers de l'armée voulurent le massacrer; mais Holopherne se contenta de le faire lier à un arbre sous les murs de Béthulie, pour que les assiégés vinssent le délivrer et l'emmenassent avec eux, se proposant de le faire passer au fil de l'épée, avec tous les habitants de Béthulie, quand il se serait emparé de la ville. Les juifs se saisirent en effet d'Achior, qui les toucha de compassion en leur racontant son aventure. Ozias, chef du peuple, le reçut dans sa maison. Béthulie ayant été ensuite délivrée par Judith, Achior se fit circoncire, et fut reçu parmi les enfants d'Israël: il y passa le reste de ses jours. C—T.

ACHIS. *Voy.* DAVID.

ACHITOPHEL, natif de Gilo, fut long-temps l'ami de David, qui regardait ses conseils comme venant de Dieu même; mais ayant abandonné ce prince pour passer dans le parti d'Absalon, le Seigneur confondit tous les conseils qu'il donna à ce fils rebelle. Ce fut Achitophel qui, pour ôter tout espoir de réconciliation entre les deux princes, porta le fils à abuser publiquement des concubines de son père. Ce ministre perfide, furieux de voir que le fidèle Chuzaï avait fait échouer son projet de surprendre David qui n'aurait pu lui échapper, se retira dans la ville de Gilo, et se pendit de désespoir, l'an 1033 av. J.-C. T—D.

ACHMET, fils de Seirim, vivait, ce qu'on croit, l'an 820 de notre ère. Il a écrit en arabe un ouvrage sur l'interprétation des songes, suivant la doctrine des Indiens, des Perses et des Egyptiens. L'original de cet ou

vrage est perdu, mais il a été traduit en grec. Nic. Rigault l'a fait imprimer en grec et en latin, à la suite de l'*Onirocritique* d'Artémidore, Paris, in-4°., 1603. C—R.

ACHMET, fils aîné de Bajazet II, avait le gouvernement d'Iconium, dans la Natolie, lorsque le sulthan son père, voulant abdiquer en sa faveur, le nomma son héritier, et l'invita à venir s'asseoir sur le trône à sa place; mais c'était Sélim que les vœux secrets des janissaires et des grands appelaient à régner : Bajazet, vieux et infirme, ne put faire reconnaître son choix; il lui fallut combattre le rival d'Achmet, Sélim, son second fils, qui, d'abord vaincu et mis en fuite, ne tarda pas à reparaître triomphant et à venir braver son père jusque dans Constantinople. Un parricide fit descendre Bajazet II dans la tombe, et monter Sélim Ier. sur le trône. Achmet, ne doutant pas que le même sort ne lui fût réservé, voulut prévenir son frère, et prit les armes pour défendre sa vie. Sélim, à peine couronné, passa le Bosphore, et marcha contre lui. Achmet, déterminé à vaincre ou à périr, fut accablé par le nombre; ses soldats restèrent presque tous sur la place, et lui-même, engagé sous son cheval, fut blessé et amené devant le cruel Sélim, qui le fit étrangler sous ses yeux. Ce malheureux prince fut enterré à Pruse, en Bithynie, l'an de l'hég. 918 (1512 de J.-C.). S—Y.

ACHMET Ier., 14e. sulthan des Ottomans, 3e. fils de Mahomet III, monta sur le trône à 15 ans, l'an de l'hég. 1012 (1603 de J.-C.) : c'était la première fois que les rênes de l'empire tombaient en d'aussi jeunes mains. Loin d'imiter la cruauté de son père, Achmet se montra humain, en épargnant les jours de son frère Mustapha, qui devint depuis son successeur. Il choisit de bons ministres, et les conserva long-temps. Son premier soin fut de combattre les rebelles d'Asie, dont la révolte le mit aux prises avec le sophi de Perse, Shah-Abbas, qui les avait favorisés. Les armées d'Achmet furent repoussées; mais cet échec n'eut aucune suite fâcheuse pour le sulthan, et, peu de temps après, il donna aux mécontents de la Hongrie et de la Transylvanie, armés contre l'empereur Rodolphe II, les mêmes secours que les sophis avaient accordés à ses sujets révoltés. Le luthéranisme persécuté était le prétexte, et l'ambition, le motif de ces guerres. Les Ottomans y intervenant, s'emparèrent, au nom d'Achmet, de la ville de Gran, dont le traité de Comorn, en 1606, lui laissa la souveraineté. Ainsi, arbitre et protecteur des Hongrois, des Transylvains et des Moldaves, mais plus pacifique que guerrier, il négocia sans humiliation avec les Persans, et, s'il ne put vaincre Shah-Abbas, il força du moins son orgueil à payer tribut pour ses conquêtes. Achmet porta le sceptre avec plus de modération et d'équité que de gloire. Des traités utiles au bonheur de ses peuples n'ajoutèrent pas d'éclat à son nom, mais firent aimer et respecter son caractère. Sa modération, toutefois, ressembla souvent à l'indolence, et son goût pour les plaisirs ne peut être révoqué en doute. Il passa la plus grande partie de son temps dans son harem et à la chasse. On dit qu'il avait un sérail de 3000 femmes; le nombre de ses seuls fauconniers, dans tout son domaine, était de 40,000. Quelque louable et juste qu'ait été ce prince, les musulmans, qui ne reconnaissent le droit de bâtir une mosquée qu'à leurs souverains guerriers et conquérants, virent avec scandale Ach-

met Ier. élever, dans l'Atmülan, le superbe édifice qui a reçu de lui le nom de Sulthan Achmet Igionni, et le muphti ne craignit pas de déclarer que les prières des vrais croyants n'y seraient pas agréables à Dieu. Ce beau monument n'en atteste pas moins la magnificence de son fondateur. Quoique Achmet fut d'une constitution robuste, il mourut en 1617, âgé seulement de 29 ans, après en avoir régné 14. Il laissa trois fils qui régnèrent l'un après l'autre, et dont les noms suffisent pour rappeler des destinées bien différentes. Otthman, Amurath IV et Ibrahim naquirent d'Achmet et de la fameuse sulthane Kiosem. S—y.

ACHMET II, empereur des Turcs, fils du sulthan Ibrahim, succéda à son frère, Soliman III, et fut placé sur le trône par le 3e. grand-visir du nom de Kiuperli, qui continua de gouverner l'empire. Achmet ne commença à régner qu'à l'âge de 46 ans, en 1691. Le principal événement de son règne, aussi court que malheureux, fut la bataille de Salankemen, gagnée par les impériaux, sous les ordres du prince Louis de Bade; le grand-visir Kiuperli y périt avec 25,000 Turks, et les vainqueurs s'emparèrent de toute l'artillerie et de la caisse militaire. Ce désastre fut suivi de troubles dans l'intérieur du sérail, de la famine, de la peste, de plusieurs incendies à Constantinople, et d'un violent tremblement de terre à Smyrne. De mauvais visirs se succédèrent, et augmentèrent le désordre dans l'état; mais, aux yeux des musulmans, la catastrophe la plus désastreuse fut le pillage de la caravane de la Mekke, par les Arabes, dont les hordes, redoutant peu un gouvernement aussi faible, obligèrent Achmet à leur payer tribut. Dans le même temps, les impériaux reprenaient Lippa et Waradin, en Hongrie; les Vénitiens battaient les Ottoma[ns] en Dalmatie, s'emparaient de l'île [de] Chio, et menaçaient la ville de Smyr[ne]. Frappé de tant d'humiliations et [de] revers, Achmet II tomba malade [de] chagrin, et mourut le 27 janvier 16[95] (l'an de l'hég. 1106), après un règ[ne] de 4 ans, laissant le trône à son n[e]veu, Mustapha II. Achmet, sorti [du] sérail pour s'asseoir sur le trône, f[ut] crédule et faible; et, quoique do[ué] d'un esprit juste et humain, il ne re[n]dit pas toujours justice, parce qu'il f[ut] accessible à la calomnie. Il cultiva [la] musique et la poésie, compagnes or[]dinaires des affections douces. Le tra[it] suivant donne une idée avantageu[se] de son caractère : son frère, Mah[o]met IV, avait été déposé : « J'ai ét[é] » lui disait Achmet, prisonnier 40 an[s] » pendant que vous étiez sur le trôn[e] » et je faisais alors ce que vous so[u]» haitiez. Mon tour est venu à présen[t] » et vous aurez peut-être encore » votre. » Puis il jouait de quelq[ue] instrument, et lui disait ensuite « Mon frère, vous m'avez laissé viv[re] » j'en ferai de même à votre égard, [ne] » vous affligez point. » S—y.

ACHMET III, fils de Mahomet I[V] monta sur le trône des Ottomans [en] 1703, après la déposition de Mu[s]tapha II, son frère. C'était aux jani[s]saires révoltés qu'il devait son él[é]vation; quoiqu'il eût fait tomber l[es] têtes des plus coupables, après av[oir] recueilli le fruit de leurs crimes, il [ne] régna pas sans inquiétude; il cha[n]gea sans cesse de visirs, et ne s'o[c]cupa qu'à grossir ses trésors, pe[r]suadé que l'argent est le premier re[s]sort de la puissance. Ces trésors l[ui] servirent néanmoins à de nobles entr[e]prises. Charles XII, roi de Suède s'étant réfugié sur le territoire ottoma[n] après sa défaite à Pultawa, Achm[et] l'accueillit en prince magnanime. Cha[r]

les remplissait Constantinople et le sérail de sa renommée et de ses intrigues : il parvint à rallumer la guerre entre les Turcs et la Russie. Mais Achmet III n'était pas un rival digne de Pierre-le-Grand, et le visir Battagi-Mehemed, qui commandait ses armées, n'avait aucune idée de la guerre. Sur les bords du Pruth, en 1711, il eut plusieurs jours entre les mains les destinées du czar et celles de la Russie. Pierre-le-Grand, réduit à la dernière extrémité, gagna le grand-visir à force de présents, obtint la paix, et la liberté de se retirer avec son armée ; mais il rendit la ville d'Azof à Achmet. La Morée fut reconquise sur les Vénitiens dans une seule campagne. Moins heureux contre les impériaux, commandés par le prince Eugène de Savoie, le plus habile des généraux qu'ait jamais employés la maison d'Autriche, Achmet fut forcé, par la perte de la bataille de Peterwaradin, la prise de Belgrade et celle de de Témeswar, de souscrire le traité de Passarowitz. En 1718, le sulthan perdit Témeswar, Orsova, Belgrade, la Servie, et une partie de la Valachie ; mais les Vénitiens restèrent dépouillés de la Morée. Des succès contre la Perse promettaient de contrebalancer ces revers, lorsqu'en 1730, une révolte précipita Achmet du trône sur lequel une révolte l'avait élevé. Le fameux Patrona, khalyfe, fut le chef de cette révolution. Forcé de descendre du trône, Achmet alla lui-même chercher son neveu, Mahmoud Ier., le conduisit à l'Hazada, et le saluant comme empereur : « Profitez de mon » exemple, lui dit-il ; si j'avais tou» jours suivi mon ancienne politique, » de ne pas laisser long-temps mes » visirs en place, peut-être aurais-je » terminé mon règne aussi glorieuse» ment que je l'ai commencé. Adieu, » je souhaite que le vôtre soit plus heu» reux ; je vous recommande mes fils » et ma propre personne. » A ces mots, Achmet III, vainqueur des Russes et des Vénitiens, alla s'enfermer dans la même prison d'où il venait de tirer son neveu, et où il finit ses jours dans l'obscurité, sans qu'on eût cherché à en avancer le terme. Achmet III, le 3e. sulthan que les Ottomans aient déposé en moins d'un demi-siècle, n'avait pas toujours suivi les maximes politiques de son empire et de sa maison. Il est le premier des monarques ottomans qui ait osé altérer les monnaies, et mettre de nouveaux impôts sur les peuples ; mais, par une fatalité dont les exemples ne sont pas rares dans les annales des Turks, ses fautes n'eurent aucune influence sur la catastrophe qui termina son règne, et, comme plusieurs de ses prédécesseurs, il perdit le sceptre par ses qualités plutôt que par ses défauts. Ce prince avait de l'esprit, de la finesse, et s'appliquait aux affaires publiques. Cependant, ces fêtes brillantes dont Constantinople conserve encore le souvenir, ces concerts de serins et de rossignols en cage qu'il se plaisait à écouter, entouré de toute sa cour, prouvent qu'il oubliait souvent les devoirs du trône. L'orage qui se forma contre lui, et que sa seule négligence l'empêcha de voir et de dissiper, prouve qu'il ne pensait pas même à ce que lui prescrivait sa sûreté. Il aima avec passion les plaisirs et l'argent ; il n'en fut pas moins ami des sciences ; et, sous ses auspices, une imprimerie fut établie pour la première fois à Constantinople en 1727. Des mœurs douces et un caractère humain rendaient Achmet III digne d'un meilleur sort ; il mourut d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 74 ans, le 23 juin 1736, 5 ans et 8 mois après sa déposition. E—D.

ACHMET IV, nom que quelques personnes donnent à Abdul-Hamid (*Voy.* Abdul-Hamid).

ACHMET, dey d'Alger, monta sur le trône le 30 août 1805, à la suite d'une révolution sanglante, dans laquelle son prédécesseur Mustapha fut massacré. A la fois avare et féroce, il permit à sa milice le pillage des juifs, fit périr par les supplices un grand nombre de personnes, et, en moins de trois ans, combla la mesure de tous les crimes. Sa milice s'étant soulevée pour lui nommer un successeur, le 7 novembre 1808, Achmet voulut négocier, offrit le pillage des Maures, demanda enfin qu'on le laissât partir pour le Levant; tout lui fut refusé; ses soldats forcèrent son palais, le tuèrent d'un coup de fusil, portèrent sa tête en triomphe dans toute la ville, et traînèrent son corps mutilé hors des portes. B—P.

ACHMET-BACHA, servit sous Soliman Ier. au siége de Rhodes, en 1522. D'abord, il conduisait une division de l'armée formidable des Turks, commandée par le favori du sulthan, Mustapha, jeune homme sans expérience. Quand Soliman, furieux des pertes que ses troupes avaient faites dans divers assauts, eut destitué Mustapha, Achmet reçut le commandement, et pressa les attaques avec vigueur. Après la plus héroïque résistance, le grand-maître, Villiers de l'Ile-Adam, fut obligé de songer à capituler; et fit présenter à Achmet, par des députés, le traité fait entre le grand-maître d'Aubusson et Bajazet, par lequel ce sulthan donnait sa malédiction à celui de ses successeurs qui en violerait les conditions. Il espérait ainsi obtenir une meilleure capitulation d'un prince qui se piquait de tenir sa parole; mais, quand le fougueux Achmet eut jeté les yeux sur ce papier, il le mit en pièces, le foula aux pieds, et cha[...] les députés. Sachant toutefois a[...] quelle ardeur Soliman désirait que [...] capitulation fût conclue, Achmet tra[...] de nouveau, et accorda même a[...] chevaliers des conditions assez douc[...] Il agit avec loyauté, et réprima [...] pillage. Lorsque l'île fut conquis[...] Achmet, qui avait tant contribu[...] la soumettre au pouvoir de Solima[...] leva l'étendard de la rebellion con[...] son prince, et offrit aux chevaliers [...] leur rendre la possession de Rhod[...] mais il ne put réussir dans ce proj[...] ayant été tué peu de temps après, [...] le bacha Ibrahim qui envoya sa t[...] à Constantinople. D—T.

ACHMET-GIEDICK, grand-[...]sir de Mahomet II, surnommé *G[...]dik*, c'est-à-dire, le brèche-dent, [...] Caffa aux Génois, soumit la Crim[...] et fit une descente en Italie, à la t[...] d'une armée nombreuse. Il ravage[...] Pouille, et ne poussa pas plus loin [...] succès, parce que Mahomet, son m[...]tre, le rappela pour l'opposer, sur [...] frontières de la Perse, à Ussum-C[...]san, qui menaçait les provinces a[...]tiques. Achmet-Giédik resta gra[...] visir du successeur de Mahomet [...] Il fut un des plus grands guerri[...] dont les annales ottomanes aient c[...]sacré le souvenir; mais il offre, [...] plus, un des plus beaux caractè[...] qui puissent honorer une nation. [...]homet II faisait la guerre en Asie [...] avait emmené avec lui Bajazet, [...] fils, encore très jeune. Au moment [...] livrer une bataille, le sulthan env[...] le grand-visir examiner commen[...] shézada avait disposé le corps q[...] commandait. Le sévère Achmet av[...] adressé des reproches assez vifs à l'[...]ritier du trône, devant toute l'arm[...] Bajazet offensé le menaça de le pu[...] quand il serait devenu son maîtr[...] « Que me feras-tu, reprit le vi[...]

» guerrier ? je jure, par l'ame de mon » père, de ne jamais ceindre le cimeterre pour ton service. » Bajazet, monté sur le trône, passa en revue l'armée ottomane. Le grand-visir Achmet parut à la tête des spahis; mais son cimeterre était attaché au pommeau de sa selle: « Là, là, mon père, » lui dit le nouveau sulthan, en s'approchant de lui, tu te souviens des » fautes de ma jeunesse? Reprends ton » cimeterre, et frappe mes ennemis » avec ta valeur accoutumée. » Achmet ne put résister à tant de grandeur d'ame; il pardonna, et continua de vaincre pour Bajazet, comme il avait fait pour Mahomet II. Plus sensible à l'honneur ottoman que son maître lui-même, il osa blâmer hautement le traité honteux par lequel Bajazet II s'était soumis, en 1482, à traiter avec les chevaliers de Rhodes. Offensé de sa hardiesse, et prévenu contre lui par les nombreux ennemis de sa faveur et de ses vertus, le sulthan fit jeter Achmet-Giédik au fond d'une prison. A cette nouvelle, tous les janissaires coururent au sérail, jurant que la tête même de Bajazet répondrait de celle de leur vieux général, l'idole du peuple et de l'armée. Le sulthan effrayé se vit forcé de relâcher sa victime. Achmet excusa son maître, apaisa la multitude, et rendit au sulthan une sécurité qu'il n'espérait pas pour lui-même. En effet, Bajazet pardonna le crime, parce que les coupables étaient en trop grand nombre; mais il ne pardonna pas le bienfait. Le grand-visir, rentré en apparence dans toute la faveur de son injuste maître, fut attiré par lui hors de la capitale, et l'ayant suivi à Andrinople, le vertueux et brave Achmet - Giédik fut étranglé en secret par l'ordre de Bajazet II, vers l'an 1482. S—Y.

ACHMET-PACHA, fut choisi pour grand-visir par Soliman Ier., à l'époque de la fin tragique du prince Mustapha, mis à mort au milieu du camp, dans la propre tente de son père. L'indignation de l'armée venait d'obliger Soliman à déposer Rustan, accusé par la voix publique; Achmet-Pacha avait la faveur des Ottomans, et la méritait par sa bravoure, par sa justice et sa fermeté; mais il était haï de Roxelane; tous ces titres à l'estime ne furent que des crimes aux yeux de cette sulthane, dont l'ambition ne voulait que des complices ou des esclaves soumis. C'était par ses artifices que Mustapha avait péri; et, pour frayer le chemin du trône à Bajazet, prince né d'elle et de Soliman, qu'elle faisait verser à ce père aveuglé le sang de ses propres fils. Bajazet, le seul de tous qui fut coupable, suscita un imposteur qui prit les armes sous le nom de Mustapha. Le grand-visir Achmet eut ordre de marcher contre lui; il le combattit, le vainquit, et le fit prisonnier. En vain Roxelane lui envoya secrètement la défense de faire subir la torture au faux Mustapha; Achmet, qui ne connaissait qu'un maître, livra l'imposteur aux tourments, et en arracha l'aveu de l'odieuse trame qui devint publique. L'adroite sulthane parvint néanmoins à sauver son fils et à perdre le fidèle visir. Elle le fit accuser de concussion, crime vague et toujours vraisemblable aux yeux d'un sulthan. Achmet entrait dans le divan, lorsqu'un chiaoux vint lui présenter l'ordre du sulthan qui demandait sa tête. « Je » mourrai, répondit-il, en regardant » fièrement le sinistre messager; » et comme celui-ci s'approchait pour exécuter l'ordre de Bajazet: « Retire-toi, lui » dit Achmet, tes mains viles ne sont » pas dignes de toucher à un grand-visir. » Il porte en même temps les

yeux sur l'assemblée, et voulut que la main d'un ami jetât à son cou et serrât seule le cordon dont il fut étranglé sans proférer un murmure. Ce visir mourut vers l'an de l'hégire 951, en 1554 de J.-C. S—y.

ACIDALIUS (VALENS) naquit en 1567 à Wistoch, dans la marche de Brandebourg. Il était encore enfant quand il perdit son père. A dix-sept ans, il composa des poésies latines qui sont peu estimées : il avait étudié d'abord à Rostoch. Il accompagna, en 1589, Jean Casel à Helmstadt pour y continuer ses études. Il y publia quelques-unes de ses poésies qui ont été réimprimées après sa mort, à Liegnitz, en 1603, avec celles de Janus Lernutius et de Janus Guilielmus. On les trouve encore dans le premier tome des *Deliciæ Poetarum Germanorum* ; plusieurs pièces d'Acidalius ont été insérées dans le deuxième volume de l'*Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ Jocoseriæ*, de Caspar Dornavius, Hanau, 1619. De Helmstadt, Acidalius se rendit, en 1590, en Italie, où il obtint l'estime et l'amitié des savants les plus distingués. Les lettres avaient fait jusqu'alors sa principale occupation ; il étudia la médecine, et se fit recevoir docteur, sans abandonner pourtant ses premiers travaux, pour cet art qu'il ne pratiqua même jamais. Avant d'arriver en Italie, il avait commencé à commenter *Velleius Paterculus*. Son édition de cet auteur parut à Padoue, en 1590, in-12. Il avait adopté le texte de l'édition de Schegkius ; mais il y inséra les corrections déja indiquées par divers savants, qui lui parurent indubitables, et il indiqua en marge celles qui lui semblaient moins certaines ; il rejeta les leçons qu'il trouva vicieuses ; il plaça dans ses notes ses propres leçons. Son travail a trouvé des détracteurs : Boecler, J. Mercier et Burmann surtout ont accusé Acidalius de trop de hardiesse. On a prétendu qu'il avait condamné lui-même cette production précoce : cependant il faut que ses contemporains lui aient rendu plus de justice, car on a réimprimé ses observations dans l'édition du même auteur qui parut à Lyon, en 1593, in-8°., et on les a encore ajoutées, après sa mort, à l'édition de Tacite, qui fut imprimée à Paris, en 1608, in-fol. Acidalius a eu principalement pour antagonistes ceux qui ne veulent rien laisser à l'imagination, et qui n'approuvent que les leçons qui sont appuyées de l'autorité de quelque manuscrit ; mais les plus habiles critiques reconnaissent le mérite de son travail, et conviennent qu'il s'est principalement occupé de la latinité ; que ses remarques, toutes critiques, portent sur les passages les plus difficiles et les plus corrompus. Après trois ans de séjour en Italie, il revint en Allemagne et s'arrêta d'abord à Breslau, et ensuite à Neiss, résidence de l'évêque de Breslau, où il embrassa la religion catholique ; il demeura chez Jean-Mathieu Wacker, alors chancelier de l'évêque et grand ami des sciences. Il y continua ses travaux critiques, en consacrant ses veilles à commenter *Quinte-Curce*, *Plaute*, *les douze Panégyriques anciens*, Tacite et quelques autres auteurs. Il publia lui-même, à Francfort, en 1594, in-8°., ses *Animadversiones in Q. Curtium*. On a porté sur ce travail le même jugement que sur les interprétations de Paterculus : cependant ces commentaires se trouvent aussi dans l'édition de Quinte-Curce qui a été donnée à Francfort en 1597, et dans celle qui a été publiée par Henri Snakenburg, à Leyde, en 1724, in-4°. La mort qui vint le surprendre le 25 mai 1595, à l'âge

de 28 ans, l'empêcha de donner au public ses autres ouvrages. Ses observations sur Plaute étaient alors sous presse: elles parurent l'année suivante, in-8°., Francfort, 1595 et 1607; elles se trouvent aussi dans la *Lampas critica*, de Janus Gruter, in-fol. Ces observations montrent le savoir et la sagacité de leur auteur, et lui ont acquis une juste célébrité: Barthius en faisait grand cas. Aussi, Juste-Lipse a-t-il déclaré, dans une lettre à Jacques Monavius, que si Acidalius eût vécu plus long-temps, il aurait été une des *perles* de l'Allemagne. Ce fut aussi en 1607 qu'on imprima les *Remarques d'Acidalius sur les Panégyriques anciens* et celles sur Tacite: les premières parurent avec l'édition de ces Panégyriques donnée par Janus Gruter, à Francfort, en 1607, in-12.; elles sont discutées et comparées avec les remarques d'autres savants, dans la belle édition qui a été donnée des *Panegyrici veteres*, à Utrecht, par Henri-Jean Arntzenius, 1790, in-4°.; les secondes furent publiées par Chrétien Acidalius, frère de Valens, Hanau, 1607, in-8°. Ces dernières se trouvent aussi dans l'édition de Tacite, imprimée à Paris, 1608, in-fol., où c'est par erreur qu'il est nommé *Acidalus;* et dans celle de Jean-Frédéric Gronovius, à Amsterdam, en 1635, in-4°., et 1673, 2 vol. in-8°. Le cas que Juste-Lipse et Gronovius ont fait de ces observations, puisqu'ils les ont ajoutées à leurs éditions, suffit pour attester leur mérite. Enfin, on a de Valens Acidalius des notes sur Ausone qui ont été insérées dans l'édition que Jacques Tollius a donnée de cet auteur, Amsterdam, 1671, in-8°., et des notes sur le dialogue *De Oratoribus* de Quintilien, qui ont été ajoutées à l'édition de Tacite, par Gronovius, Utrecht, 1721, in-4°., tom. 1, p. 507. On voit par ses lettres, qu'il avait aussi écrit des remarques sur Apulée et sur Aulu-Gelle; mais elles n'ont pas été imprimées. Chrétien Acidalius, qui a publié les notes de son frère sur Tacite, a aussi fait imprimer à Hanau, en 1606, in-8°., un recueil de ses lettres, intitulé: *Epistolarum centuria una, cui accesserunt Epistola apologetica ad clariss. virum Jac. Monavium, et Oratio de vera carminis elegiaci natura et constitutione.* Chrétien, dans sa préface, cherche à défendre son frère contre les bruits calomnieux que les ennemis qu'il s'était attirés par sa conversion à l'église romaine, avaient fait courir sur l'événement de sa mort. Les uns débitaient que, pendant qu'il accompagnait le S. Sacrement dans une procession, il était tombé en frénésie, et qu'on l'avait porté chez lui où il avait expiré presque subitement; d'autres prétendaient qu'il s'était tué lui-même. Chrétien réfute ces impostures, et il prouve que la maladie de son frère était une fièvre inflammatoire causée par ses veilles et par l'application avec laquelle il avait continuellement travaillé à ses notes sur Plaute. Peu de temps avant sa mort, Acidalius avait essuyé une violente secousse à l'occasion d'une dissertation qui parut en 1595, et qu'on lui attribuait; elle était intitulée: *Mulieres non esse homines*, les *femmes ne sont pas des hommes*, c'est-à-dire, *des êtres pensants et raisonnables* (*V.* Geddicus). Sa lettre apologétique, adressée à Jacques Monavius, qui termine le recueil que nous venons de citer, fait connaître comment cet écrit lui a été imputé. Le libraire qui avait imprimé ses observations sur Quinte-Curce se plaignait souvent d'avoir perdu ses avances; Acidalius cherchait à l'en dédommager,

lorsque cette dissertation, qu'il dit avoir été composée en Pologne où elle circulait depuis assez long-temps, tomba entre ses mains. Il la trouva fort plaisante, la copia et la donna à ce libraire, qui se hâta de l'imprimer, quoiqu'il lui eût recommandé de bien examiner si les plaisanteries un peu libres de cette pièce ne pourraient pas le compromettre. Cette publication excita des plaintes, le libraire fut cité en justice; il avoua d'où la copie lui était venue: on se déchaîna contre Acidalius, qui s'étonne qu'on puisse s'alarmer tant pour des jeux d'esprit, et prie, par sa lettre apologétique, son ami Monavius d'intercéder pour le libraire auprès des magistrats et des professeurs de Leipzig, et de veiller à ce qu'on ne fasse rien qui puisse flétrir sa propre réputation. Geisler l'a aussi justifié de cette accusation. Cet écrit, composé contre les théologiens sociniens, pour prouver qu'à leur exemple on peut abuser des passages de l'Écriture, a été traduit en français par Querlon, sous le titre de: *Problème sur les femmes*, Amst. 1744, in-12. Leusener publia en 1757, à Leipzig, une notice sur Acidalius, dans laquelle il cherche à prouver que cet habile critique n'est pas l'auteur de cet ouvrage. A. L. M.

ACILIUS GLABRIO (MANIUS), le plus célèbre romain de la famille *Acilia*, qui, quoique plébéienne, parvint aux premiers honneurs de la république. L. Acilius Glabrio, aïeul de Manius, avait été trois fois tribun du peuple. Manius commença par exercer différentes charges, et, avec une seule légion, étouffa en Étrurie une révolte d'esclaves. L'an de Rome 563 (191 ans av. J.-C.), il fut consul avec P. Corn. Scipion Nasica. Le sort le désigna pour commander en Grèce et combattre Antiochus, roi de Syrie. Il traversa aussitôt la mer Ionienne avec 20,000 hommes d'infanterie, 2000 chevaux et 15 éléphants. Ayant joint ses troupes à celles de Philippe, roi de Macédoine, alors allié des Romains, il subjugua toute la Thessalie, passa le Sperchius, et ravagea la Phtiotide. Antiochus qui s'était emparé du fameux défilé des Thermopyles, fit garder les sommets du mont Æta par 2000 Ætoliens. Acilius, sentant la difficulté de les chasser de ce poste, s'adressa à Caton, son lieutenant, qui lui promit de l'enlever, et y parvint après des efforts prodigieux. Cette action éclatante décida du sort de la journée: les Syriens, qui avaient jusque-là résisté courageusement, mais qui d'ailleurs étaient inférieurs en nombre, prirent la fuite et furent taillés en pièces. Alors les Béotiens qui s'étaient déclarés pour Antiochus, parurent devant le consul dans une attitude suppliante. Acilius les traita humainement: la seule ville de Coronée, qui avait élevé une statue à Antiochus, fut victime de la fureur et de la cupidité des légions. Après avoir traversé en vainqueur la Béotie, Acilius s'empara de Chalcis et de toute l'Eubée; puis, reprenant sa marche vers les Thermopyles, il assiégea Héraclée, et, malgré une vigoureuse résistance, s'en empara, tant par stratagême que par force. La prise de Lamia suivit celle d'Héraclée. Les Ætoliens envoyèrent à Acilius une députation pour obtenir des conditions supportables. Jamais la fierté des Romains ne parut plus à découvert que dans la manière dont Acilius reçut ces envoyés. Il leur ordonna de livrer leurs chefs et les rois leurs alliés, et ne répondit aux observations respectueuses qu'ils lui adressèrent, qu'en faisant apporter des chaînes dont il menaça de les faire charger. Les

ens indignés se déterminèrent
tinuer la guerre, et rassem-
it toutes leurs forces aux envi-
le Naupacte. Acilius marcha sur
ville, après avoir offert sur le
Æta un sacrifice à Hercule. Il
le dangereux mont Corax, où,
'impéritie de ses ennemis, il
d'autres obstacles à surmonter
ux que lui opposa la nature des
La vigoureuse résistance des
ens arrêta pendant presque tout
'armée consulaire devant Nau-
, tandis que Philippe recouvrait
artie des états qui lui avaient été
s. Flaminius, qui avait vaincu
, et qui résidait à Chalcis pour
r aux intérêts de la république,
tir au consul que le roi de Ma-
ne était bien plus à craindre pour
que les Ætoliens, et l'en-
à lever le siége de Naupacte.
s se rendit à la sagesse de ce con-
il accorda une trève aux Æto-
, et ramena son armée dans la
de. Les députés de l'Ætolie ne
t obtenir la paix du sénat, et
s se préparait à attaquer de
eau Naupacte, lorsque Lamia se-
le joug; Acilius marcha contre
place, et la prit de nouveau,
consulat étant sur le point d'ex-
, il hésita s'il remettrait le siége
nt Naupacte; mais les Ætoliens
ent fortifiée pendant la trêve, et
archa sur Amphisse, dont il se
it maître. Il assiégeait la cita-
, lorsqu'il apprit que L. Corn. Sci-
avait débarqué à Apollonie, à
e de 13,000 hommes de renfort,
nait le remplacer. Acilius lui re-
le commandement, et revint à
e, où il obtint un triomphe que
épouilles du roi de Syrie et de
lliés rendirent magnifique. Dans
ite, il disputa la censure à Caton,
il se désista de ses prétentions.
Pour acquitter un vœu qu'il avait fait avant la bataille des Thermopyles, Acilius fit construire à Rome un temple dit *de la piété*, qui fut ainsi nommé, parce qu'on l'éleva au lieu où avait été la prison dans laquelle une jeune femme appelée Térentia avait alaité son père condamné à mourir de faim. Le fils de Manius Acilius, étant décemvir, fit la consécration de ce temple, et y plaça la statue de son père en or pur. Jusqu'alors on n'avait encore vu aucune statue de ce métal ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie. D—T.

ACILIUS GLABRIO, consul sous Domitien, l'an 91 de J.-C., avec M. Ulpius Trajan, qui depuis parvint à l'empire. Glabrio était d'une force et d'une adresse extraordinaires; c'en fut assez pour que l'empereur, qui ne voyait dans les plus distingués des citoyens que les jouets de ses caprices, l'obligeât à descendre dans l'arène, dans le temps même de son consulat, et à y combattre un lion d'une grandeur prodigieuse. Glabrio le tua sans même avoir été blessé; le peuple applaudit à son courage et poussa de grands cris de joie; mais ces acclamations causèrent la perte de Glabrio; Domitien, jaloux de ce qu'il les avait excitées, le bannit sous un prétexte frivole; et, quatre années après, le fit mourir comme coupable d'avoir tenté de troubler l'état. Baronius a prétendu que l'attachement de Glabrio à la religion chrétienne fut la cause de sa mort; mais Dion, dont il invoque le témoignage, n'a rien dit qui pût autoriser cette assertion. D—T.

ACINDYNUS (SEPTIMIUS), consul avec Valérius Proculus, l'an 340 de Rome. Il est surtout connu par un fait assez remarquable qui eut lieu à Antioche, lorsqu'il était gouverneur de cette ville, et que S. Augustin a

rapporté. Un homme qui ne payait point au fisc la livre d'or à laquelle on l'avait imposé, fut mis en prison par ordre d'Acindynus, qui déclara qu'il le ferait mourir, si, à un jour marqué, il ne s'acquittait pas. Le prisonnier avait une très-belle femme, dont un homme fort riche était épris : ce dernier saisit l'occasion, et offrit la livre d'or à la femme, à condition qu'elle écouterait sa passion; elle crut ne devoir prendre aucun parti sans consulter son mari. Celui-ci, plus sensible à la conservation de ses jours qu'à celle de son honneur, lui ordonna de se rendre à des désirs si peu délicats; elle obéït, et reçut dans une bourse l'or qui lui avait été promis; mais cet homme, méprisable sous tous les rapports, y en substitua une autre qui ne contenait que de la terre. Aussitôt qu'elle eut reconnu la fraude, la femme alla se plaindre au gouverneur, et lui raconta ingénument la vérité. Acindynus se reconnut coupable d'avoir, par ses rigueurs, réduit les deux époux à cette extrémité. Il se condamna à payer au fisc la livre d'or, et adjugea à la femme le champ d'où provenait la terre trouvée dans la bourse. Bayle et d'autres biographes ont cru qu'il importait d'examiner si, d'après la manière dont S. Augustin raconte cette aventure, il approuve ou non la conduite de cette femme. Bayle soutient l'affirmative, et a trouvé de nombreux contradicteurs. Quoi qu'il en soit, des phrases de S. Augustin, citées par Bayle, prouvent au moins que ce saint n'avait pas des idées bien fixes sur le jugement qu'il croyait devoir porter. D—T.

ACINDYNUS (GRÉGOIRE), moine grec du 14e. siècle, se déclara contre Grégoire de Polamas, et contre les moines du mont Athos, espèce de quiétistes qui, s'imaginant voir dans leurs contemplations la gloire de Dieu apparue sur le Thabor, soutenaient qu'elle était incréée et incorruptible, quoiqu'elle ne fût pas l'essence divine. Acindynus mit beaucoup de chaleur dans cette dispute; ses adversaires l'accusèrent de croire à cette lumière créée et finie. L'empereur Jean Cantacuzene se déclara pour eux. Le synode de Constantinople condamna le sentiment et la personne d'Acindynus. Celui-ci, obligé de se cacher, composa divers écrits en faveur de la doctrine proscrite. Gretser a fait imprimer son Traité *De Essentiâ et operatione Dei*, en grec et en latin, Ingolstad, 1616, in-4°. On trouve dans la *Grèce orthodoxe* d'Allatius, un poëme qu'il avait composé contre Palamas, avec des fragments d'autres ouvrages. T—D.

ACKERMANN (CONRAD), comédien célèbre, que les Allemands regardent comme le créateur de leur théâtre : il naquit au commencement du 18e. siècle; son talent lui valut de grandes richesses, qu'il employa à perfectionner la scène et à former des acteurs. En 1765, il entreprit la direction du théâtre de Hambourg, établissement qui fait époque dans l'histoire dramatique de l'Allemagne, et auquel le célèbre Lessing donna tous ses soins. Ackermann excellait dans les rôles comiques; il mourut à Hambourg en 1771. — Sa femme, Sophie-Charlotte Biereichel, était aussi une actrice fort distinguée; elle saisissait surtout avec une rare intelligence l'esprit et les finesses de ses rôles; elle survécut à son mari jusqu'en 1792. G—T.

ACKERMANN (JEAN-CHRISTIAN-GOTTLIEB), professeur de médecine à Altdorf, en Franconie, né en 1756, à Zeulenrode, dans la Haute-Saxe, mort à Altdorf en 1801. Son père

médecin ; encore enfant, il s'ap-
à l'étude de la médecine, et à
âgé de 15 ans il sauva plusieurs
amis d'une épidémie dangereuse
gnait dans Otterndorf. Il acheva
ides à Jéna et à Gœttingue, sous
ger, et acquit des connaissances
ues fort étendues en suivant
urs du célèbre Heyne. Après
pratiqué long-temps son art dans
rie, et s'être distingué par des
tions d'excellents ouvrages ita-
français et anglais, ainsi que
s compositions originales, il fut
é professeur de médecine à Alt-
où il occupa successivement di-
places. Son habileté pratique
sa science théorique. Il fut
re de plusieurs sociétés de mé-
; il a laissé plusieurs écrits, entre
: I. *Institutiones Historiæ Me-*
e, Nuremberg, 1792, in-8°. ;
anuel de Médecine militaire,
in-8°., Leipzig, 1794-95 (en
and) ; III. *Vie de J. Conr. Dip-*
Leipzig, 1781, in-8°. (en alle-
). Il a donné les Vies d'Hippo-
de Galien, de Théophraste, de
oride, d'Arétée et de Rufus d'E-
, dans l'édition faite par Harles
Bibliothèque grecque de Fabri-
ces biographies passent pour
hefs-d'œuvre. G—T.

OLUTH (André), savant orien-
, et professeur de théologie à
m, né à Bernstadt, le 6 mars
, mort le 4 novembre 1704. On
l'à l'âge de 6 ans il savait déjà
rimer en hébreu. Ses ouvrages
us remarquables sont quelques
s (ou chapitres) d'un koran po-
te, qu'il avait le projet de don-
entier. Voici le titre de ce *speci-*
devenu très rare : I. Τετραπλᾶ
ranica, sive Specimen Alcorani
rilinguis Arabici, Persici, Tur-
et Latini, Berolini, 1701, in-
fol. 57 pages ; II. *Obadias Armenus et Latinus, cum annotationibus*, Leipzig, 1680, in-4°. Pour faire imprimer cet ouvrage, dans lequel il a suivi de mauvais guides (Ambroise Theseus et François Rivoli), il fut obligé de faire, à ses frais, fondre des caractères arméniens. Il fut en correspondance avec plusieurs de ses plus célèbres contemporains, tels que Longuerue, Spanheim, Leïbnitz, qui n'approuvèrent pas ses idées sur l'identité de l'arménien avec l'ancienne langue de l'Egypte. S—R.

ACOMAT, nommé d'abord Étienne, fils de Cheyéchius ou Chersech, prince de Montevera, dans l'Esclavonie, avait été fiancé à la fille du souverain de Servie, l'une des plus belles princesses de son temps. Il allait l'épouser lorsque son père la lui enleva et l'épousa lui-même. Le jeune prince au désespoir se retira chez les Turks, embrassa le mahométisme, et quitta son nom d'Etienne pour prendre celui d'Acomat. Bajazet II l'ayant accueilli à sa cour, lui donna sa fille en mariage. Acomat accompagna le sulthan dans son expédition contre les Vénitiens, et, toujours favorable aux chrétiens, dans le cœur, il sauva une partie de la garnison vénitienne, après la prise de Modon, en Morée ; il délivra en outre plusieurs esclaves chrétiens, par son crédit et même par son argent. Ce fut lui qui détermina Bajazet à faire la paix avec les Vénitiens, et qui obtint du sulthan que Jean Lascaris, envoyé par Laurent de Médicis, aurait la liberté de fouiller dans toutes les bibliothèques de la Grèce, pour faire une recherche exacte des ouvrages qui s'y trouvaient comme ensevelis depuis que l'empire d'Orient avait subi le joug des Turks. Acomat se distingua par sa fidélité envers Bajazet, dans la bataille que ce prince

perdit, en 1511, contre son fils Sélim. On ignore l'époque de sa mort.

B—P.

ACOMINATUS. *Voy.* NICETAS.

ACONCIO (JACQUES), philosophe du 16e. siècle, dont le véritable nom était GIACOMO CONTIO. Il était curé dans le diocèse de Trente, sa patrie, lorsque son penchant décidé vers une très grande liberté de penser, le porta à se réfugier en Suisse, en 1557, pour y faire profession de la nouvelle réforme de Calvin, puis à Strasbourg, et de là en Angleterre. La reine Elisabeth lui fit une pension, non comme théologien mais comme ingénieur. Aconcio en témoigna sa reconnaissance à cette princesse, en lui adressant son fameux *Livre des Stratagémes de Satan*, par une dédicace que Bayle appelle une *inscription canonisante*, parce qu'elle commence ainsi : *Divæ Elisabethæ*, etc. L'objet de ce livre est de réduire à un très petit nombre les dogmes essentiels du christianisme, et d'inspirer une tolérance générale pour ceux qui ne sont pas compris dans cette classe. Ces dogmes sont tous contenus dans le symbole des apôtres, à l'exclusion des diverses confessions de foi particulières, regardées comme autant de ruses de Satan pour tromper les hommes dans la grande affaire de la religion, pour exciter la cupidité du clergé et entretenir la superstition des peuples. En appliquant à l'Eucharistie sa méthode pour faire disparaître toute cause de schisme du christianisme, l'auteur n'approuve ni les catholiques qui excluent la simple figure, ni les calvinistes, qui rejettent la réalité. Il ne lui paraît pas plus difficile de croire que J.-C. est présent en plusieurs lieux à la fois, que de croire qu'il est dieu et homme tout ensemble, et il ne conçoit pas comment ceux qui admettent la présence réelle et ceux qui ne l'admettent point, ne pourrai pas vivre en paix et communier à même table. Ce plan, dans leque fait entrer tous les autres sujets controverses, proposés à une époq où le principe fondamental du prot tantisme n'avait pas encore reçu t le développement qu'on lui a don depuis, parut prématuré. On n'ét pas alors disposé, dans la réform à goûter un système de nivellem capable d'inspirer de la préventi contre le nouvel Évangile. Le *Li des Stratagémes* attira à son aut des critiques amères, et lui fit de no breux ennemis dans sa propre co munion. On lui reprocha de s'éloig de la doctrine de Calvin, d'ouvrir porte à toutes sortes d'hérésies, et conduire à l'indifférence en mati de religion. Il chercha à se justifier l'accusation d'arianisme et de sabel nisme, par une lettre que Crenit insérée dans ses *Animadversion philologicæ et historicæ*. Acon mourut en Angleterre ; mais on ign l'époque précise de sa mort, que l' rapporte toutefois à l'année 15 Ses ouvrages roulent sur un gra nombre de sujets, et annoncent homme de beaucoup d'esprit et t éclairé ; le plus remarquable est ce dont nous venons de parler, impri à Bâle, en 1565, sous ce titre : *Stratagematibus Satanæ in relig nis negotio, per superstitionem, er rem, hæresim, odium, calumnia schisma, etc., libri VIII.* Il a été so vent réimprimé depuis, et traduit da toutes les langues de l'Europe. La tr duction française, qui parut la mê année à Bâle, in 4°., a eu plusieu éditions. La première est la plus es mée. On peut considérer ce liv comme un avant-coureur des ouvrag du lord Herbert de Cherburi, et d autres philosophes anglais qui ont r

un petit nombre les articles
entaux de la religion, et sou-
e la plupart des cultes offrent
; dogmes essentiels. On a en-
lui : I. *De Methodo sive rec-
stigandarum, tradendarum-
ium, ac scientiarum ratio-
llus*, Bâle, 1558, in-8°.;
qui fut accueilli avec distinc-
nais que celui de Descartes,
même titre et sur le même su-
ublier. Il a été souvent réim-
et inséré dans la collection
it, intitulée : *De Studiis benè
ndis*, 1658; II. *Ars munien-
oppidorum*, en italien et en la-
Genève, 1585. Mazzuchelli
) est le seul qui en fasse men-
haufepié nie que cet ouvrage
imprimé. Aux connaissances
que suppose la composition de
érents ouvrages, Aconcio joi-
ssi une étude profonde de la
idence. T—D.

)RIS devint roi d'Egypte
éphéréus; on ne sait pas pré-
it à quelle époque. Il se ligua
n 386 av. J. C., avec Evago-
de Chypre, les Arabes et les
, pour faire la guerre à Ar-
s Mnémon, roi de Perse. Eva-
yant été vaincu, Acoris ne vou-
lui fournir de secours, et resta
lle pendant quelque temps. Il
les armes vers l'an 377 av.
et rassembla une armée consi-
, composée en grande partie
es qu'il avait pris à sa solde,
t venir Chabrias d'Athènes,
s commander. Le roi de Perse,
t alors en paix avec les Athé-
s'étant plaint à eux de ce qu'ils
taient qu'un de leurs généraux
a guerre, ils rappelèrent Cha-
et Acoris se trouva sans géné-
ais Artaxercès ayant rétabli la
armi les Grecs, avant de tour-
ner ses armes contre l'Egypte, et s'étant ensuite livré à des préparatifs considérables pour cette expédition, Acoris mourut dans cet intervalle, avant l'an 374 av. J.-C. C—R.

ACOSTA (JOSEPH D'), né à Médina del Campo, vers l'an 1539, entra, avant l'âge de 14 ans, dans la Compagnie de Jésus, où il avait déjà quatre frères, *Jérôme*, *Jacques*, *Christophe* et *Bernardin*. Joseph fut le plus célèbre : après avoir professé la théologie à Ocaña, il passa, en 1571, aux Indes occidentales, et fut le second provincial du Pérou. Il revint en Espagne en 1588, et y gagna les bonnes grâces de Philippe II, en l'entretenant de ce qui regardait le Nouveau-Monde. Pour rendre compte de ses travaux dans ce pays, il alla ensuite à Rome, auprès de Claude Aquaviva, général de son ordre, qui le renvoya en Espagne, en 1589, avec la charge de visiteur de l'Arragon et de l'Andalousie. La division était parmi les jésuites espagnols; quelques-uns demandaient un général particulier pour l'Espagne : Acosta espérait cette charge, mais il se contenta de proposer un chapitre général. Aquaviva, en l'excluant de la charge de provincial, le nomma supérieur de Valladolid, et députa en Espagne Alphonse Sanchez, pour engager le roi à ne point assembler le chapitre; mais Acosta s'étant fait nommer envoyé auprès du pape Clément VIII, qui ordonna la convocation du chapitre, Aquaviva envoya Acosta loger à la pénitencerie de St.-Pierre, ordonna qu'on ouvrît ses lettres, et lui fit tout le mal qu'il put; mais ayant eu l'avantage dans ce chapitre, il renvoya Acosta dans sa place de supérieur à Valladolid. Acosta, devenu par la suite recteur à Salamanque, mourut dans cette ville le 15 février 1600. On a de lui : I. *Historia natural y mo-*

ral de las Indias, Séville, 1590, in-4°., *idem*, 1591, in-8°., édition revue et corrigée; Madrid, 1608 et 1610, ouvrage fort estimé, souvent cité par Robertson et dont une traduction latine, par Jean-Hugues de Linschot, se trouve dans la neuvième partie des *Grands Voyages;* la traduction française, par Robert Regnault, a eu deux éditions, 1598 et 1606, in-8°. Le traducteur français dit que l'ouvrage original est rare, et que les Espagnols en firent brûler tous les exemplaires; Robert Regnault a voulu, par ce conte, donner du mérite à ses traductions, où il a confondu Acosta et Acuña (*V.* Christ. d'Acuña). Il existe de cet ouvrage des traductions flamandes, italiennes, allemandes, etc.; II. *De Naturâ Novi Orbis, libri duo*, Salamanque, 1589 et 1595, in-8°., Cologne, 1596, in-8°., trad. par l'auteur en espagnol, et inséré dans l'ouvrage précédent; III. *De Promulgatione Evangelii apud Barbaros*, Salamanque, 1588, in-8°., Cologne, 1596, in-8°.; IV. *De Christo revelato, libri novem*, Rome, 1590, in-4°., Lyon, 1591, in-8°.; V. *Concionum tomi tres*, Salamanque, 1596, in-4°., Venise, 1599, Cologne, 1600 et 1609, in-8°. Ces sermons sont en latin et d'un style simple. A. B—t.

ACOSTA (Christophe), chirurgien portugais, naquit en Afrique, dans les établissements qu'y possédait sa nation au 16e. siècle. Il paraît que son éducation fut très négligée. Ayant eu de bonne heure le goût des voyages, et étant allé en Asie pour y rechercher les drogues que l'on en tire pour l'usage de la médecine, il fut pris par des pirates qui l'emmenèrent en esclavage, et lui firent éprouver les traitements les plus durs. Il trouva enfin le moyen de sortir de sa captivité, et continua ses voyages. Ce ne fut qu'après en avoir fait [plu]sieurs, surtout aux Indes orienta[les] qu'il revint en Europe, et qu'il se [fixa] à Burgos en Espagne, où il exerç[a la] médecine et la chirurgie. Sur la fi[n de] sa vie, il se retira dans un couv[ent] de cette ville. Ayant eu connaissa[nce] de l'ouvrage de Garcias *ab hor[to]* sur les drogues, il en entreprit [un] sur le même sujet; mais au fond ce [ne] fut qu'une simple copie ou une t[ra]duction espagnole, à laquelle il ajo[uta] fort peu de chose. Elle parut à B[ur]gos en 1578, in-4°., sous le titre [de] *Tratado de las drogas y medi[ci]nas de las Indias orientales, con [sus] plantas*. Elle a été trad. en italien [par] Guilandini, et imprimée à Venise [en] 1585, in-4°. Clusius la traduisit en [la]tin, l'abrégea, y ajouta quelques [re]marques, et la fit imprimer dans [ses] *Exotiques,* à Anvers, en 1582, in-[8°.], à la suite de Garcias. Acosta y a[vait] joint des figures; mais quoiqu'il ass[ure] qu'elles ont été faites sur le viva[nt], Clusius les trouva si mauvaises, q[u'il] en supprima la majeure partie. [Il] l'imprima séparément à Anvers, [en] 1593. Antoine Colin, apothicaire [à] Lyon, traduisant en français l'[ou]vrage entier de Clusius, dans leq[uel] sont réunis les Traités de Gar[cias] *ab horto*, de Monardes, tradu[isit] aussi celui d'Acosta, en conserv[ant] les figures. Cette traduction paru[t à] Lyon, en 1619, in-8°. Christop[he] Acosta, quoique souvent cité, [a] rendu peu de services à la médec[ine] et à la botanique. Haller le regar[de] comme un chirurgien ignorant et p[eu] lettré. Acosta publia la relation de [ses] voyages, et un livre à la louange d[es] femmes, dédié à Catherine d'Autrich[e], Venise, 1592, in-4°. Il a aussi comp[o]sé en espagnol plusieurs autres écr[its] sur la vie solitaire et religieuse, s[ur] l'amour divin et humain. D. P—s.

ACOSTA (Uriel), gentilhomme rtugais, d'origine juive, naquit à porto vers la fin du 16e. siècle. Il çut une éducation soignée, et mon-a, dès ses plus jeunes années, ne ardeur pour la science et la vé-ité, telle qu'on en voyait à cette poque, où l'esprit humain semblait écouvrir et essayer ses facultés en-ormies depuis long-temps. Il s'a-onna particulièrement à l'étude de a théologie, et la première partie de a jeunesse s'écoula dans une pratique évère de tous les devoirs de dévotion. 'eu à peu, il en vint à se faire des dif-icultés sur les principes de la religion, t son ame passionnée s'agitait sans esse pour les résoudre. Au bout de uelques années, il crut que le judaïs-ne qu'avaient professé ses ancêtres, atisferait plus sa raison. Au péril de a vie, il prêcha cette doctrine à toute a famille, la persuada, et abandonnant une partie de sa fortune, un bénéfice assez considérable, et une posi-ion heureuse, il passa en Hollande, où il se fit juif. Il ne tarda guères à trouver que les principes des rabbins étaient mal d'accord avec la loi de Moïse. La synagogue l'excommunia. Il supporta d'abord, sans trop s'étonner, cette punition, et se mit à faire un livre pour soutenir son opinion. A force d'examiner l'*Ancien Testament*, il crut y découvrir qu'il n'y était point question des peines et des récompenses de l'autre vie. Alors il embrassa la croyance des saducéens, et publia son livre, où il combattait de toutes ses forces l'immortalité de l'ame. Les juifs le déférèrent aux tribunaux d'Amsterdam, comme attaquant toute espèce de religion. Il fut mis en prison et relâché peu après. Son doute croissant toujours, il en vint à nier que la loi de Moïse fût une révélation de Dieu ; et alors, se trouvant tout-à-fait incrédule, il lui devint indifférent de professer extérieurement un culte quelconque; il se réconcilia avec la synagogue, quinze ans après son excommunication. Peu après, il fut dénoncé pour avoir détourné deux chrétiens de se faire juifs, et aussi parce qu'il observait mal les pratiques de sa religion. La synagogue l'excommunia encore une fois, et il passa sept années en butte aux persécutions de sa famille et de tous les juifs de Hollande. Tant de tourments le déterminèrent à subir une expiation, la plus dure et la plus humiliante qui se puisse imaginer. Il la raconte dans un petit ouvrage qu'il composa, à ce qu'il semble, au moment où il prit la résolution de s'ôter la vie. Voulant en même temps se venger d'un de ses parents qui était son mortel ennemi, il l'ajusta avec un pistolet. L'arme fit long feu; Acosta avait réservé pour lui un second pistolet, et se tua sur-le-champ : on croit que ce fut en 1647. Acosta est un exemple remarquable d'une ame noble, ardente et élevée, égarée par l'orgueil de la raison humaine. Pendant la plus grande partie de sa vie, il ressentit l'insatiable besoin d'une croyance religieuse, et ne s'aperçut pas que ce sentiment est une preuve qu'il y a un genre de vérité où ne peuvent atteindre les formes du raisonnement. On ne peut s'empêcher de plaindre sa vie malheureuse et agitée : il a dû souffrir plus encore des incertitudes de son ame. Ses deux ouvrages ont pour titre : *Examen traditionum Pharisæicarum ad legem scriptam*, et *Exemplar vitæ humanæ*.

B—e. f.

ACQUAVIVA (André-Mathieu), duc d'Atri et de Teramo, et comte de Conversano, au royaume de Naples, homme d'une illustre naissance, pro-

tecteur éclairé des lettres, et qui les cultiva lui-même, naquit vers l'an 1456. Il suivit d'abord le parti des armes avec plus de gloire que de bonheur. Il éprouva quelques disgrâces après l'invasion de Charles VIII, parce qu'il s'était montré partisan des Français. Ayant été ensuite rétabli dans ses biens et dans ses emplois, il se distingua dans la guerre contre l'Espagne; mais il fut blessé grièvement et fait deux fois prisonnier : son goût pour l'étude le consola dans sa captivité. Gonsalve de Cordoue le fit conduire, pour orner son triomphe, en Espagne : il fut présenté au roi Ferdinand, qui fut charmé de son esprit, et lui rendit la liberté. Acquaviva jouit pendant 24 ans à Naples, sous le règne d'Alphonse, d'un loisir qu'il consacra aux lettres. Les éloges qu'ont faits de lui et les dédicaces que lui ont adressées les écrivains les plus distingués de son temps prouvent assez le bon accueil et les bienfaits qu'ils recevaient de lui. Il avait établi dans son palais une imprimerie où furent imprimés à ses frais des ouvrages de Sannazar et d'autres poètes. Sa générosité dérangea sa fortune; et ce qui lui coûta le plus dans la diminution de ses dépenses fut celle de ses libéralités. Il mourut à Conversano, près de Bari, en 1528. Le seul ouvrage de lui qui soit connu, est un Commentaire sur une traduction latine du Traité de Plutarque qui traite de la vertu morale: *Commentarii in translationem libelli Plutarchi Chæronei de virtute morali*, etc., Naples, 1526, in-fol. Paul Jove, dans l'éloge d'André Mathieu Acquaviva, lui attribue un ouvrage intitulé : *Encyclopédie*, sans en rien dire de plus : plusieurs écrivains en ont parlé d'après cet historien. Mazzuchelli, plus sincère, avoue qu'il n'en a jamais pu découvrir aucune édition. On a aussi parlé, sur la foi de son frère Bélisaire Acquaviva, d'un Traité de lui sur l'ordre équestre, *De Equestri ordine;* mais ce Traité est sans doute resté manuscrit dans sa famille. G—é.

ACQUAVIVA (Bélisaire), frère puîné du précédent, fut engagé par son exemple a cultiver les lettres. Il prit aussi d'abord l'état militaire. Lors de la conquête de Naples, par Charles VIII, étant resté attaché au roi Ferdinand, tandis que son frère s'était déclaré pour les Français, ce roi lui donna pour récompense le fief de Conversano, qu'il avait ôté à André Mathieu. Bélisaire accepta, mais il sut ménager si adroitement, sous le roi Frédéric II, les intérêts de son frère, qu'il lui fit rendre ce fief et le reste de ses biens. Le roi lui donna en échange la ville de Nardò, qu'il érigea en comté, et qui fut ensuite érigée en duché sous Charles V. Ce fut dans sa vieillesse qu'il se livra au goût des lettres; il fut l'un des membres les plus assidus de l'académie de Pontanus; il en rétablit lui-même une qui avait existé à Nardò, sous le titre du *Laurier*, et il la fit fleurir. Il fut aimé de Léon X, de Clément VII, de Paul III, et eut pour amis les principaux littérateurs de son temps. Il a laissé plusieurs traités, recueillis en un seul volume in-fol., Naples, 1519; savoir : *De Instituendis liberis principum*, *De Venatione*, *De Aucupio*, *De Re militari*, *De singulari Certamine*. On cite aussi de lui la préface d'une paraphrase latine des *Œconomiques d'Aristote*, une explication de l'*Oraison Dominicale*, et des *Homélies* sur quelques psaumes. — Plusieurs autres membres de cette illustre famille, cultivèrent les lettres, et surtout la

poésie, entre autres, Jean-Jérôme Acquaviva, duc d'Atri, petit-fils d'André Mathieu, et un second, Jean-Jérôme, aussi duc d'Atri, mort en 1709; on trouve plusieurs morceaux de leurs poésies dans divers recueils, et Crescimbeni parle d'eux avec éloge dans son *Istoria della volg. poesia.* — (*Voy.* AQUAVIVA.) G—É.

ACREL (OLAUS), chirurgien et médecin, naquit en Suède, près de Stockholm, au commencement du dix-huitième siècle. Il étudia d'abord à Upsal, et se rendit ensuite à Stockholm pour s'y appliquer à la chirurgie sous des maîtres habiles. En 1741, il entreprit un voyage en Allemagne et en France, séjourna quelque temps à Gœttingue, à Strasbourg et à Paris, et servit pendant deux ans, dans les armées françaises, en qualité de chirurgien. En 1745, il retourna en Suède, et se fixa dans la capitale, où il fut pendant un demi-siècle l'oracle de la chirurgie et de la médecine. Il donna des idées nouvelles sur la manière d'établir des hôpitaux dans les camps et dans les armées, et publia en suédois plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : un *Traité sur les plaies récentes*, Stockh., 1745; des *Observations de chirurgie*, ibid, 1750; une *Dissertation sur l'opération de la cataracte*, ibid, 1766; un *Discours sur la réforme nécessaire dans les opérations chirurgicales*, ibid, 1767. Les talents et le zèle d'Acrel lui firent obtenir des places importantes et des distinctions flatteuses. Il fut nommé directeur général de tous les hôpitaux du royaume. On lui accorda des titres de noblesse. Créé d'abord chevalier de Wasa, il devint ensuite commandeur de cet ordre. L'université d'Upsal lui envoya le diplôme de docteur en médecine en 1764; il était membre de l'académie des sciences de Stockholm depuis 1746, et associé étranger de l'académie de chirurgie de Paris, depuis 1750. Parvenu à un âge très avancé, il mourut en 1807. C—U.

ACRON, roi des Céciniens. (*Voy.* ROMULUS).

ACRON, célèbre médecin d'Agrigente en Sicile, vivait, selon Plutarque, lors de la grande peste qui désola Athènes au commencement de la guerre du Péloponèse, dans la 84. olympiade, 444 ans av. J.-C.; suivant le même biographe, il fit, le premier, allumer des feux dans les rues pour purifier l'air et arrêter la contagion; mais cette pratique, sur l'utilité de laquelle on élève maintenant des doutes, était déjà suivie par les prêtres d'Égypte, au rapport de Suidas. Pline regarde Acron comme le chef de la secte des empyriques; c'est une erreur dans laquelle il est tombé, parce qu'à cette époque où la philosophie grecque commençait à naître, Acron s'opposa de tout son pouvoir à ce que celle-ci s'emparât d'une science qu'il reconnaissait avec raison devoir exiger une autre méthode. Cette secte des empyriques ne commença que 200 ans plus tard, d'après Sérapion d'Alexandrie, et Philinus de Cos. Acron, après avoir enseigné et pratiqué la médecine à Athènes, revint mourir dans sa patrie, et demanda aux Agrigentins un endroit de leur ville pour s'y bâtir un tombeau; mais la jalousie d'Empedocle, qu'on a dit faussement avoir été son panégyriste, le lui fit refuser. A—N.

ACRONIUS (JEAN), professeur de médecine et de mathématiques à Bâle, naquit à Acroum, village de la Frise, et mourut de la peste en 1564, dans un âge peu avancé. Il a plus servi les mathématiques que la mé-

decine. Intimement lié avec *Suffridus Petri*, professeur à Erford, il lui indique, dans sa correspondance, le titre des ouvrages que nous lui devons, savoir : *Confectio astrolabii et annuli astronomici; De Sphærâ; De Motû terræ.* A. et C.

ACROPOLITE (GEORGE), naquit à Constantinople, vers l'an 1220, d'une famille distinguée, et y reçut l'éducation la plus brillante. A l'âge de seize ans, son père qui était, malgré lui, attaché au service des empereurs latins, l'envoya à la cour de Théodore Lascaris, empereur grec, qui se tenait alors à Nicée. Il fut chargé de différentes missions importantes, et devint grand logothète, dignité qui répond à celle de premier ministre. L'empereur Michel Paléologue l'envoya en ambassade au pape Grégoire X, pour réunir les Grecs et les Latins. Il assista, en l'an 1274, au 2e. concile général de Lyon, où il abjura le schisme, au nom de l'empereur, et reconnut que les dogmes de l'église latine étaient les mêmes que ceux de l'église grecque; mais cette réunion ne fut pas approuvée et ne produisit aucun effet. Il revint à Constantinople, où il mourut vers l'an 1282. Il a écrit une chronique contenant l'Histoire de l'empire grec, depuis la prise de Constantinople par les Latins, jusqu'à l'an 1260, époque à laquelle cette ville fut reprise par Michel Paléologue. La meilleure édition de cette histoire est celle que Léon Allatius en a donnée, avec une traduction latine et des notes, à Paris, imprimerie royale, 1651, in-fol. La situation où il s'était trouvé, comme homme d'état, lui donnait un grand avantage pour devenir l'historien de l'empire grec à l'époque où il vécut. Aussi, sa Chronique, qui fait partie de l'histoire Byzantine, malgré l'obscurité du style et le défaut de méthode, est-elle recommandable comme relation détaillée, et probablement exacte, d'événements arrivés pour la plus grande partie sous les yeux de l'auteur. On a aussi de lui quelques ouvrages sur la théologie, qui ne sont pas imprimés. C—R.

ACROPOLITE (CONSTANTIN), fils du précédent, et son successeur dans la charge de grand logothète, s'attira la disgrâce de Michel Paléologue, par son obstination dans le schisme; mais il rentra en faveur sous Andronic. Les Grecs l'appellent le Jeune Métaphraste, parce qu'il écrivit les Vies de quelques saints, à l'imitation de Siméon Métaphraste. On trouve de lui celle de S. Jean Damascène dans les Bollandistes. Il avait composé divers traités sur la Procession du St.-Esprit, une des principales questions qui divisent les églises grecque et latine; il n'en reste que des extraits. C—R.

ACROTATUS, fils aîné de Cléomènes II, roi de Sparte, de la première branche des Héraclides. Les Lacédémoniens ayant été battus par Antipater, l'an 330, av. J.-C. (*Voy.* AGIS III), ceux qui s'étaient échappés par la fuite devaient, d'après les lois, être déchus du droit de citoyens; on proposa de les exempter de cette peine; mais Acrotatus s'y opposa vivement; il s'attira par-là beaucoup d'ennemis, qui, s'étant réunis, l'insultèrent en différentes occasions. Dans ces circonstances, les Agrigentins étant venus demander du secours contre Agathoclès, Acrotatus partit avec eux, sans le consentement des éphores, n'emmenant que quelques vaisseaux. Il fut jeté par la tempête à Apollonie, sur les bords du golfe Adriatique, et trouva cette ville assiégée par Glaucias, roi des Illyriens, qu'il força de se retirer. Il aborda en-

uite à Tarente, et décida les Tarentins à envoyer 20 vaisseaux au secours des Agrigentins. Tandis qu'on faisait les préparatifs, il se rendit à Agrigente, où il donna d'abord les plus grandes espérances; mais bientôt il se plongea dans la débauche, et se livra à toutes sortes de déprédations. A la fin, ayant tué en trahison Sosistrate, l'un des principaux exilés de Syracuse, il craignit que le peuple ne se soulevât contre lui, et s'étant embarqué furtivement durant la nuit, il retourna à Sparte. Il eut par la suite, suivant Pausanias, le commandement d'une armée que les Lacédémoniens envoyaient contre Aristodème, tyran de Mégalopolis, et il fut tué dans une bataille sanglante où les Lacédémoniens furent défaits. Il laissa un fils nommé Aréus. C—R.

ACROTATUS, fils d'Aréus, et petit-fils du précédent, étant très jeune, défendit Sparte contre Pyrrhus, qui, à la sollicitation de Cléonyme, était venu attaquer cette ville en l'absence d'Aréus. Il parvint à le contenir jusqu'à ce que les secours qu'il attendait fussent arrivés, et alors il le força à se retirer. Il monta sur le trône après la mort de son père, vers l'an 268 av. J.-C. Il fut tué l'année suivante dans l'expédition contre Aristodème, dont nous avons parlé à l'article précédent. Plutarque, en effet, attribue cette expédition à ce second Acrotatus, ce qui est plus vraisemblable. Il laissa un fils en bas âge, nommé Aréus. C—R.

ACSENCAR (CACYM ÉDDAULAH), chef des Atabeks de Moussoul, était un des principaux officiers de Mélik-Châh. Le visir Nedham-Él-Mulk, jaloux de sa fortune, et voulant l'éloigner, lui fit donner le commandement des troupes que Mélik-Châh destinait à lui soumettre le Diârbekr, le Dyézyreh et la ville d'Alep. Acsencar, chargé de cette expédition, partit l'an 477 de l'hég. (1084 de J.-C.), et fit reconnaître, partout où il passa, l'autorité de son prince. Nedham-Él-Mulk, à qui ces conquêtes causaient encore plus d'ombrage, fit donner à cet officier le gouvernement d'Alep. Acsencar se fixa dans cette ville, et profita des troubles qui suivirent la mort de Mélik-Châh, pour se rendre indépendant. Il fit d'abord sa paix avec ses voisins; mais, au bout de quelques années, il eut à soutenir, contre le prince de Damas, une guerre dont l'issue ne fut pas heureuse; il fut défait et tué au mois de djumâdy 1er., 487 de l'hég., laissant à son fils Zenky, ou Sanguin, une puissance mal assurée. (*V.* SANGUIN.) J—N.

ACSENCAR-AL-BOURSKY, nommé par les historiens des croisades, BORSEQUIN, BORGEL, BURGOLDAS ou BURSO, fut un des principaux officiers de Mélik-Chah, et joua un grand rôle sous le règne de ses successeurs. En 478 de l'hég. (1086 de J.-C.), ce prince l'envoya dans l'Asie mineure pour réduire tous les petits émyrs, qui s'étaient rendus indépendants après la mort de Soléïman. (*Voy.* ABOUL-CACEM). Mohammed étant parvenu au trône après Barkiârok, son frère, donna à Acsencar le gouvernement de Baghdâd, et, en 1114, celui de Moussoul, dont le prince venait de tomber sous le glaive des Ismaëliens. Il eut alors plusieurs affaires avec les croisés, fut tantôt vainqueur, tantôt vaincu, et laissa une grande idée de son courage et de son habileté. Mohammed lui ôta ensuite le gouvernement de Moussoul, et, en 1118, Mahmoud, son fils, le nomma gouverneur de Baghdâd. Pendant les années 1121 et 1122, il fut employé à rétablir la paix entre Mah-

moud et Maçoud, son frère, et à délivrer Baghdâd et le khalyfe Mostarched, du rebelle Dobaïs. Acsencar épousa, vers le même temps, la sœur de Maçoud, et reçut, pour prix de ses services, la ville de Moussoul et ses dépendances, à titre de fiefs. En 1124, il retourna à Moussoul pour y combattre les Francs; mais il y fut assassiné par les Ismaëliens. J—N.

ACTIA, mère d'Auguste. *V.* ce nom.

ACTISANÈS, roi d'Éthiopie, selon Diodore de Sicile, déclara la guerre à Aménophis, roi d'Égypte, et fut secondé par les Égyptiens, qui se joignirent à lui pour chasser leur souverain. Ils déférèrent ensuite à Actisanès le sceptre, en reconnaissance de ce qu'il les avait délivrés de la tyrannie de leur roi. Actisanès réunit alors sous son gouvernement l'Égypte et l'Ethiopie. Modeste à la tête de deux grands empires, il foula aux pieds le luxe de ses prédécesseurs, pour ne s'occuper que de ses sujets, qui furent constamment heureux sous son règne. Il délivra ses états des brigands qui les infestaient. Au lieu de faire périr les coupables, il se contentait de leur faire couper le nez, pour leur imprimer une flétrissure qui les distinguât des autres citoyens, et les reléguait dans une ville qu'il avait bâtie dans les déserts, entre l'Egypte et la Palestine, et où la nécessité les rendit laborieux. Devenu célèbre par sa sévérité, et chéri pour son équité, Actisanès aurait pu se choisir un successeur dans sa famille; mais il voulut laisser aux Egyptiens la liberté de se donner un roi après sa mort.

T—D.

ACTIUS, ou AZZO. *V.* VISCONTI.

ACTON, dont le vrai nom est ATTON (ATTO VERCELLENSIS), évêque de Verceil, fils du vicomte Aldegaire, né en Piémont, au commencement du 10ᵉ. siècle, savant théologien et canoniste, fut nommé à l'évêché de Verceil en 945. Il en était digne par ses lumières et par la douceur de ses mœurs. A sa considération, les rois Lothaire et Hugues Capet enrichirent son église par de riches présents et par de grands priviléges; on trouve les actes de ces donations dans le vol. 4 de l'*Italia sacra*. Acton a donné les ouvrages suivants : I. *Libellus de Pressuris ecclesiasticis*, divisé en trois parties, qui sont : *De Judiciis Episcoporum*, *De Ordinationibus eorumdem*, et *De Facultatibus ecclesiarum* : ces trois parties, qui ont souvent été présentées comme trois ouvrages différents, sont insérées dans le 8ᵉ. volume du *Spicilège* de d'Achery; II. *Epistolæ*, qui se trouvent dans le même recueil; III. *Canones rursus, statutaque Vercellensis ecclesiæ, eruta è conciliis, epistolisque decretabilibus, quod opus in centum capita aptè distinxit,* dans le *Spicilège* de d'Achery; IV. *Polipoticon*, ou *Abrégé de Philosophie morale*. La bibliothèque du Vatican et les archives de Verceil contenaient aussi plusieurs productions de cet auteur; elles ont toutes été recueillies par Baronzio, qui a donné les OEuvres complètes d'Atton, en 2 vol. in-fol., Verceil, 1768. R—T.

ACTON (JOSEPH), premier ministre du royaume de Naples, naquit à Besançon, le 1ᵉʳ. octobre 1737, et fut le second fils d'Edouard Acton, ou plutôt Hecton, nom que Joseph changea en celui sous lequel il est connu. Edouard, irlandais de naissance et baronnet, était venu s'établir à Besançon, en 1735, et y exerça la médecine avec succès. Après avoir reçu une bonne éducation, dont il profita peu, Acton entra dans la marine royale, y éprouva des désagré-

ments, et, quelque temps après, quitta la France, où il ne revint plus. Il parcourut une partie de l'Italie, se fixa en Toscane, et obtint du grand-duc Léopold le commandement d'une frégate. Lorsque le roi Charles III entreprit contre les barbaresques une expédition qui ne réussit pas, Acton commandait les vaisseaux toscans réunis à ceux du roi d'Espagne, et parvint à sauver trois ou quatre mille Espagnols, qui auraient péri sans son secours. Cette belle action fut l'occasion de sa fortune : le roi de Naples, d'après l'avis du marquis della Sambucca, son ministre, lui offrit du service. Acton accepta ; et le grand duc de Toscane céda sans peine au monarque napolitain un homme qu'il avait apprécié. Dans sa réponse au roi, ce prince vanta les talents d'Acton, mais il déclara en même temps « qu'il était nécessaire de le surveiller, parce qu'il » était extrêmement intrigant et dangereux. » Acton obtint bientôt la faveur du roi, et surtout celle de la reine. Nommé ministre de la marine, il économisa sur son département, afin de fournir aux dépenses de la cour. Cette conduite lui fit obtenir bientôt après le ministère de la guerre. Il fit changer l'administration des finances, et établir un conseil, dont les principaux membres lui étaient dévoués. Pour s'assurer de plus en plus la puissante protection de la reine, il fit entrer cette princesse au conseil, et se ligua étroitement avec Hamilton, ministre d'Angleterre. Une haine constante contre la France fut le mobile de toutes ses actions. Elle eut, dit-on, pour principe le dépit qu'il éprouva de ce qu'après l'expédition de Barbarie, il ne put obtenir de M. de Sartine un grade important dans la marine française. La France avait coutume d'acheter des bois de construction dans le royaume de Naples. Acton, sous prétexte du besoin qu'on aurait de ces bois pour la marine qu'il avait le projet de former, engagea le roi Ferdinand à en refuser l'exportation. Lorsqu'un tremblement de terre désola la haute Calabre, Acton refusa de recevoir une frégate chargée de grains, que le gouvernement français avait envoyée pour aider le roi de Naples à secourir les victimes de cette calamité. Le roi d'Espagne enjoignit alors à son fils d'éloigner le ministre qui avait tenu une conduite si révoltante ; mais la reine soutint Acton, et le roi le conserva. Le cardinal de Bernis vint inutilement à Naples pour faire cesser cette lutte scandaleuse d'un fils contre son père et contre le chef de sa famille. On dit même qu'alors Acton fit assassiner un courrier du cabinet français pour se rendre maître de ses dépêches. Vers cette époque, il fut déclaré premier ministre. Fier d'avoir triomphé des rois de France et d'Espagne réunis, il ne mit plus de bornes à son orgueil, à son ambition et à ses vengeances. Il se rendit redoutable à ses maîtres mêmes, qu'il eut l'audace de menacer plusieurs fois ; et exigea que l'on disgraciât les grands seigneurs qui avaient improuvé sa conduite. Lorsqu'en 1792 Naples fut menacée d'un bombardement par une escadre française, Acton se vit forcé de céder à la nécessité, et d'accepter toutes les conditions proposées ; mais il se vengea de cette humiliation dès qu'il en trouva l'occasion. En 1793, il parvint à empêcher que le ministre français ne fût reçu près de la cour ottomane. Dirigeant, en 1794, la junte d'état, créée pour faire arrêter les personnes suspectes, il fit exiler, emprisonner ou mettre à mort ses ennemis, sous prétexte d'intelligence avec les Français. Sa cruauté souleva

les esprits, et fut une des premières causes de la faveur que les Français trouvèrent dans leurs expéditions de Naples. Il donna sa démission au mois de mai 1795; mais elle ne fut qu'apparente, et loin d'avoir éprouvé une disgrâce, Acton eut plus d'influence que jamais. On croyait que la paix qu'il conclut en 1797 avec la France lui ferait perdre la faveur de la reine, mais son crédit resta toujours le même. De concert avec cette princesse, il ne tarda pas à déterminer le roi à recommencer les hostilités contre les Français qui occupaient l'État romain; et il accompagna son souverain dans l'expédition si célèbre par la défaite de Mack. Lorsque la paix eut été de nouveau conclue, Acton fut renvoyé, sur la demande du ministre français. On s'accorde à dire que cet homme, qui gouvernait l'État, se laissait gouverner à son tour par ses subalternes, et qu'il se livrait facilement à ses préventions, qui lui firent commettre de grandes fautes; il cherchait surtout à amasser de l'argent par tous les moyens que sa place mettait en son pouvoir. A diverses époques, il plaça des fonds, et acheta des biens considérables en Angleterre. Haï de la plus grande partie des Napolitains, et surtout de la noblesse, dès le commencement de son administration, il ne se croyait jamais en sûreté, et il portait la défiance jusqu'à ne désigner que le soir l'appartement où il voulait passer la nuit; il avait jusqu'à douze chambres à coucher, et toutes les serrures étaient fermées par des moyens secrets qui n'étaient connus que de lui. Lorsqu'il fut renvoyé du ministère pour la dernière fois, en 1803, sur la demande de l'ambassade de France, il se retira en Sicile, et en 1808 les journaux annoncèrent sa mort. D—T.

ACTUARIUS. Ce nom, qu'ont porté tous les médecins attachés à la cour de Constantinople, était un office de la cour; mais il a été plus particulièrement donné à un médecin grec, qui s'appelait auparavant JEAN, fils de Zacharie. Il vivait, selon Wolfgang-Justus, dans le 11e. siècle; selon René Moreau, dans le 12e. Fabricius le place dans le 13e., et Lambecius au commencement du 14e. C'est le premier auteur grec qui ait introduit dans la pratique l'usage des purgatifs doux, de la casse, du séné, de la manne; c'est aussi le premier qui ait parlé des eaux distillées. Il est supérieur aux écrivains arabes, mais bien inférieur aux grands médecins de sa nation : Galien, Aëtius et Paul d'Ægine, sont ceux qu'il a le plus particulièrement suivis. On a de lui : I. une *Thérapeutique* en six livres, dont il n'y a aucune édition grecque, mais dont Henri Mathisius de Bruges a donné une traduction latine complète, sous ce titre : *Methodi medendi libri sex*, Venetiis, in-4°., 1554, Parisiis, 1566, in-8°.; cet ouvrage fut fait par Actuarius pour un chambellan de la cour envoyé en ambassade dans le Nord; II. deux livres sur les *Esprits animaux*, dont Goupil donna une édition grecque à Paris, en 1557, in-8°., dont une version latine est jointe à la traduction de Mathisius, et que Fischer a réimprimée en grec et en latin, à Leipzig, en 1774, in-8°., avec l'addition de deux livres d'Actuarius, sur le *Régime*; III. sept livres sur les *Urines*, qui n'ont jamais été imprimés en grec, mais dont Ambroise Levon de Nole publia en 1519, in-4°., une version latine, que Goupil ensuite a revue, enrichie de notes, et réimprimée sous ce titre : *De Urinis libri septem*, Parisiis, 1548, in-8°., Basileæ, 1558,

in-8°.. Ultrajecti, 1670, in-8°.; IV. un *Traité sur la composition des Médicaments*, avec des Commentaires de Jean Ruellius, qui n'est qu'une impression séparée des 5e. et 6e. livres de la Thérapeutique d'Actuarius. Les œuvres médicales de J. Actuarius furent recueillies en 1526. Paris, *in Biblioth. Aldina*, in-8°.; puis en 1556, apud Born-Turrisanum, *in Biblioth. Aldina*, in-8°. Henri Etienne publia, en 1567, une édition in-fol. de tous ces ouvrages, traduits par différents auteurs, dans l'édition des *Medicæ artis principes*. Ils ont aussi été imprimés réunis : *Actuarii opera*, Parisiis, apud Morellum, in-8°.; Lugduni, apud Jo. Tornesium, 1556, in-12, 3 vol. Tous les ouvrages de Jean, dit Actuarius, sont pleins de faits pratiques ; cependant l'auteur y montre la préférence qu'il donne à la médecine raisonnée. On trouve dans plusieurs bibliothèques des ouvrages d'Actuarius, qui n'ont pas été imprimés. C. et A—N.

ACUNA (DON ANTONIO-OSORIO D'), évêque de Zamora, sous les règnes de Ferdinand-le-Catholique et de Charles-Quint. Appelé par sa naissance aux plus hautes dignités de l'église, auxquelles il fut destiné de bonne heure, Ferdinand-le-Catholique l'envoya en ambassade auprès des rois de France et de Navarre. Acuña fut ensuite nommé à l'évêché de Zamora, qu'il occupait en 1519, après l'avénement de Charles-Quint, époque célèbre dans la monarchie espagnole, et malheureusement trop favorable au développement des passions et du caractère fougueux de ce prélat. Des inimitiés personnelles entre le comte d'Alba de Lisle et lui, divisaient en deux partis la ville de Zamora. L'absence de Charles-Quint ayant laissé le champ libre à l'insurrection des communautés, connue sous le nom de Sainte-Ligue, les peuples de la Castille se livrèrent d'abord à une anarchie tumultueuse, que la faiblesse du cardinal Adrien ne lui permettait pas de réprimer. Cette anarchie avait pris en fort peu de temps une force imposante, et pour ainsi dire constitutionnelle, puisqu'une assemblée des députés, ou procureurs de la nation, traitait avec les ministres de l'empereur, qui la reconnaissaient ; elle aurait infailliblement changé la face de l'Espagne, si les principaux chefs de la Sainte-Ligue avaient eu l'audace et la fermeté de l'évêque de Zamora. Obligé de s'éloigner de son siége, à cause des tracasseries de son rival (le comte d'Alba de Lisle) Acuña s'était rendu à Tordesillas au moment où les députés de la Sainte-ligue s'y réunissaient ; il se jeta aussitôt dans leur parti, et fut accueilli avec empressement. On lui donna des soldats et des canons, avec lesquels il marcha droit à son rival, qui ne l'attendit point, et fut se joindre aux forces du cardinal gouverneur. Dès cet instant, don Antonio Acuña devint l'un des principaux chefs de la ligue populaire. Il leva un régiment de prêtres, qu'il conduisit toujours lui-même aux combats. Il était alors dans sa 60e. année, et tous les auteurs espagnols s'accordent à dire qu'il avait le feu d'un jeune homme et l'adresse du militaire le plus exercé dans le maniement des armes. Dès qu'il s'agissait de fondre sur les ennemis, ce prélat sexagénaire piquait le premier son cheval, en criant : *A qui mis clerigos :* « A moi, mes prêtres. » Au premier recensement des troupes de la ligue dans le bourg de Tordesillas, Acuña parut à la tête de 5000 hommes, parmi lesquels on remarquait 70 lances qui étaient à son service particulier,

et 1000 hommes d'infanterie, dont 500 étaient des prêtres de son diocèse, sans compter un grand nombre d'habitants de Zamora qu'il emmenait également à sa suite. Les forces de la ligue devenaient chaque jour plus redoutables. Le cardinal Adrien et les grands restés fidèles à l'empereur, employaient les moyens de douceur et de persuasion pour réduire ou diviser les chefs de la ligue; mais rien ne put adoucir l'esprit du prélat, et le président de la chancellerie de Valladolid étant venu en députation auprès de lui (il était campé dans un village de Castille, appelé Villabraxima, avec 5000 hommes), pour lui exposer les fâcheux résultats de sa conduite, et l'ordre du souverain de déposer les armes, non seulement il répondit avec audace, mais il plaça une embuscade sur le chemin du président pour l'enlever à son retour à Rioseco, lui et toute sa suite : celui-ci en fut averti, et eut beaucoup de peine à l'éviter. Acuña avait pris pour sa devise : « Qu'on ne saurait revenir » sur ses pas, une fois qu'on s'est » avancé autant qu'il l'avait fait vis- » à-vis de son souverain, » et il le disait hautement. Les ligueurs s'étaient rendus maîtres de Tordesillas et de la personne de la reine Jeanne-la-Folle, mère de Charles-Quint. L'état habituel d'imbécillité de cette princesse n'empêchait pas qu'on n'en tirât un grand parti dans l'esprit des peuples. Le comte de Haro, qui connaissait l'importance de retirer Jeanne des mains de la ligue, vint attaquer les troupes qui la gardaient; après un combat opiniâtre, ce seigneur s'empara de la ville, et porta un coup mortel aux ennemis de son maître. Le régiment des prêtres soutint seul le choc des troupes impériales. Les historiens racontent qu'un de ces prêtres tua lui seul onze soldats du comte de Haro; avant de tirer le coup de fusil, il donnait la bénédiction à celui qu'il visait, et faisait une croix en l'air avec le fusil même dont il se servait. Le mauvais succès de l'affaire de Tordesillas fut imputé à la faute où à la trahison des généraux de la ligue; don Pedro Giron, fils du comte d'Urena, général en chef, fut obligé de céder le commandement; mais Acuña ne perdit point son influence, et devint chaque jour plus redoutable, par les brigandages qu'il exerçait à la tête des siens, et par des entreprises dignes d'un guerrier consommé. Il ne négligeait aucun moyen de nuire à ses ennemis; ses lettres, ses émissaires parcouraient l'Espagne, et fomentaient partout le soulèvement; mais ne perdant pas de vue l'objet particulier de son ambition, il trouva le moyen de pénétrer dans la ville de Tolède, assiégée par les royalistes, et défendue par dona Maria Pacheco, épouse de Jean de Padilla. Devancé dans cette ville par sa grande renommée, il fut proclamé archevêque de Tolède par le peuple, conduit à l'église, et revêtu des habits pontificaux. Son amour propre satisfait, il songea à se procurer de l'argent, et disposa des ornements et des richesses de l'église pour subvenir à la solde de ses troupes, qu'il alla bientôt rejoindre, et qu'il conduisit au siége d'Avila. Il est à remarquer qu'un autre prêtre, don Antonio de Tolède, prieur de l'ordre de Malte, ennemi particulier d'Acuña, commandait également une division de royalistes, et que ces ministres de paix se faisaient l'un à l'autre une guerre plus cruelle que celle des militaires des deux partis opposés. Enfin, Jean de Padilla, général en chef de la Ligue-Sainte,

ayant été battu à Villalar, le 24 avril 1521, et fait prisonnier avec ses principaux officiers, cet événement décisif étouffa la ligue, et tous les chefs de cette révolution populaire portèrent leur tête sur l'échafaud. L'évêque de Zamora chercha à se sauver en France, et pénétra, à la faveur d'un déguisement, jusques aux frontières de la Navarre, où il fut reconnu et arrêté. Charles-Quint le fit transférer au château de Simancas. C'est dans cette prison, où il était gardé avec assez d'égards, qu'il fendit la tête à l'alcayde, ou gardien de la forteresse, avec un morceau de brique qu'il avait substitué à son bréviaire, placé ordinairement dans une bourse de cuir. Le fils de l'alcayde étant accouru au bruit, rencontra l'évêque qui s'échappait, et parvint à l'arrêter. Ce crime fut le dernier d'Acuña. Charles-Quint fit usage d'un bref qu'il avait obtenu du pape, par lequel le prélat, dépouillé de son caractère épiscopal, était soumis à la justice ordinaire. L'impitoyable alcayde Ronquillo, le même dont la rigueur avait exaspéré les esprits au commencement de l'insurrection, reçut ordre de faire son procès, et don Antonio fut décapité dans la prison même; son corps fut suspendu et exposé à l'un des créneaux de la forteresse. Telle fut la fin de cet homme, remarquable par l'activité et la férocité qu'il déploya dans un âge et dans une profession qui auraient dû ralentir la fougue de son caractère. Il s'était fait remarquer par la pureté de ses mœurs, jusques à l'époque des révolutions de son pays, et il avait été utile à son prince, comme ambassadeur auprès de divers souverains. (*Voy.* Padilla, Ronquillo et Adrien.)

J. B. E—d.

ACUNA (Ferdinand de), né à Madrid, au commencement du 16e. siècle, fut un des personnages les plus remarquables de son temps, par les talents militaires qu'il déploya dans l'armée de Charles-Quint, et par le grand succès qu'obtinrent ses essais poétiques. Il traduisit d'abord en vers espagnols, l'ouvrage d'Olivier de La Marche, intitulé le *Chevalier délibéré*, et y ajouta un livre entier de sa composition. Cette traduction (Anvers, 1555, in-8o., fig. rare.) plut beaucoup à l'empereur. Acuña composa ensuite dans le mètre italien, des sonnets, des stances et des églogues, dont les pensées sont naturelles et l'expression élégante. L'églogue de Silvain, entre autres, renferme de belles pensées, et présente un tableau riant de la vie champêtre. Acuña réussit également, en traduisant Ovide, et surtout la dispute d'Ajax et d'Ulysse, au sujet des armes d'Achille, quoique ce morceau soit en vers de onze syllabes, mètre que les Espagnols regardaient comme le plus difficile dans leur poésie. Acuña commença aussi à traduire le poëme de *Roland amoureux*, du Boyardo; les quatre chants qu'il ajouta à cette traduction parurent dignes de l'original. Il mourut en 1580, à Grenade, où il s'était rendu pour soutenir un procès au sujet du comté de Buendia, dont la possession lui était contestée. Sa traduction du *Chevalier délibéré* fut réimprimée à Salamanque, en 1573, comme je l'ai dit plus haut, sous ce titre: *El Cavallero determinado*, avec des changements et des additions qui n'ont point nui à l'original. On a recueilli après sa mort ses poésies diverses, *Varias poesias*, *Salamanca*, 1591, in-4o., qui eurent l'approbation de ses contemporains, surtout du célèbre Garcillasso de la Vega, son ami.

D—c.

ACUNA (Don Pedro d'), gouverneur des îles Philippines sous Philippe II, et chevalier de Malte, se montra d'abord favorable aux Chinois qui, se voyant en grand nombre à Manille, se révoltèrent en 1603. Don Pedro les tailla en pièces et rétablit la tranquillité. En 1605, ayant reçu ordre de poursuivre avec vigueur la guerre contre les Hollandais, il mit en mer avec une flotte de 35 voiles et trois mille hommes de débarquement; il se rendit maître de l'île de Ternate, et, avec les secours du roi de Tidor, fit la conquête de toutes les Moluques; amenant prisonniers le roi de Ternate, son fils et les principaux seigneurs de sa cour, il entra avec eux en triomphe, le 10 juin 1606, dans la capitale de son gouvernement; mais il ne jouit pas long-temps de ses succès. Des envieux l'empoisonnèrent, et il mourut le 3 juillet 1606. Il a publié une relation espagnole du soulèvement des Chinois à Manille. B—p.

ACUNA (Don Rodrigue d'), archevêque de Lisbonne, d'une des plus illustres maisons du Portugal, fut, en 1640, un des chefs de la conjuration qui plaça la maison de Bragance sur le trône de Portugal. Habile, éloquent, aimé du peuple, et ennemi implacable des Espagnols, il rassembla les conjurés, leur fit un discours pathétique, et leur fit choisir pour roi le duc de Bragance. Chargé provisoirement de tenir les rênes de l'état après l'expulsion des Espagnols, il prêta, le premier, serment au nouveau roi, lui remit ensuite le gouvernement, l'affermit sur le trône, et mourut chéri des Portugais et de son souverain. (*Voy.* Jean IV et Pinto.) B—p.

ACUNA (Christophe d'), missionnaire espagnol, naquit à Burgos en 1597, et entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de 15 ans; il passa ensuite en Amérique, où il travailla pendant plusieurs années à la conversion des Indiens du Chili et du Pérou. Nommé successivement recteur du collége des jésuites de Cuença au Pérou, et professeur de théologie morale, il fut choisi en 1638, par le conseil de Lima, pour accompagner le général portugais Texiera dans son voyage, entrepris pour reconnaître le fleuve de l'Amazone jusqu'à sa source; ce voyage avait aussi pour objet d'ouvrir la communication du Brésil au Pérou. D'Acuña eut pour collégue le père André d'Artieda, professeur en théologie. Ayant reçu de la chancellerie de Quito des instructions particulières, et l'ordre de repasser en Espagne après son voyage, pour rendre compte au roi de ses observations, il partit de cette ville au mois de février 1639, avec le général portugais, s'embarqua sur sa flottille qui avait remonté l'Amazone, et n'arriva à l'embouchure du fleuve et dans la ville de Para qu'après neuf mois de navigation. Dans le cours de ce voyage célèbre, le P. d'Acuña reconnut de nouvelles peuplades d'Indiens, et très peu d'antropophages; il tira des informations curieuses des fameux Topinambous, originaires du Brésil, qu'il ne fit pas difficulté de comparer aux peuples les plus distingués de l'Europe. Les Topinambous confirmèrent au père d'Acuña qu'il existait de vraies amazones, dont le fleuve a tiré son nom. Les preuves que ce jésuite apporta en faveur d'un fait si long-temps douteux, furent ensuite adoptées par le savant La Condamine, et fortifiées par ses propres recherches. Le jésuite observateur désigna l'île du Soleil, à l'embouchure de l'Amazone, comme la clef du fleuve et de tout le pays, et proposa à son

ement d'y établir deux forte-
'est par ce résultat politique
bservations, que le père d'A-
rmina la relation historique
'oyage, qui eut pour témoins
garants plus de trente Espa-
Portugais. Il la publia à Ma-
1641, avec permission du roi,
tement après son retour dans
itale, et sous ce titre: *Nuevo
rimiento del gran Rio de
azones*, in-4°.; mais tous les
le l'Espagne sur la commu-
entre le Pérou et le Brésil,
irent dès que la maison de
e eut été élevée sur le trône.
it lieu de craindre que la rela-
père d'Acuña n'apprît aux Por-
remonter l'Amazone jusqu'à
e. Cette considération déter-
ilippe IV à faire enlever tous
plaires. Ils devinrent si rares,
gt ans après, on n'en connais-
deux: celui qui était dans la
èque du Vatican, et un autre
ant à Marin Leroi de Gom-
, qui le traduisit de l'espagnol
ais, sous ce titre: *Relation
vière des Amazones*, Paris,
2 vol. in-12, avec une disser-
urieuse; mais, dans plusieurs
s, Gomberville n'a pas rendu
ent le texte. Cette traduction a
mprimée dans le tome second
*age de Woodes Rogers au-
r monde.* Le P. d'Acuña fit
un voyage à Rome, en qualité
rareur du collége de sa pro-
t il revint en Espagne, avec
i de qualificateur de l'inquisi-
t après y avoir demeuré quel-
nées, il retourna aux Indes
tales. Il était en 1675 à Lima,
u, où il est mort, sans qu'on
récisément dans quelle année.
B—P.

SILAS, ou ACUSILAUS, fils de Cabas, historien grec, né à Argos, vivait, selon Josephe, un peu avant l'expédition de Darius contre la Grèce, et vers le temps où Cadmus de Milet écrivit le premier l'histoire en prose. Son ouvrage était intitulé: *les Généalogies*, parce qu'il y rapportait celles des principales maisons de la Grèce. Suidas prétend qu'il les avait tirées de quelques inscriptions gravées sur des tables de bronze que son père avait trouvées en fouillant la terre dans un coin de sa maison; mais Josephe et Clément d'Alexandrie, disent qu'il les avait prises des différents ouvrages d'Hésiode. Il faisait commencer les temps historiques à Phoronée, fils d'Inachus, et il comptait 1020 ans depuis lui jusqu'à la première olympiade, l'an 776 av. J.-C. Il ne nous en reste que des fragments recueillis par M. Sturz, qui les a placés à la fin de ceux de Phérécydes, Geræ, 1798, in-8°. Plusieurs auteurs ont cité les Généalogies d'Acusilas, et quelques uns l'ont mis au rang des sept Sages, au lieu du tyran Périandre. C—R.

ADA, reine de Carie, fille d'Hécatomnus, épousa Hydriéus, son frère, selon la coutume des Cariens, et, après la mort d'Artémise, régna pendant sept ans sur la Carie, conjointement avec son frère et son époux. Ce prince étant mort (344 ans av. J.-C.), les Cariens, conformément à sa dernière volonté, déférèrent l'autorité à Ada, qui gouverna seule pendant quatre ans; mais Pexodarus, le plus jeune de ses frères, voulant régner à son tour, se ménagea l'appui du satrape Orontobatès, favori du roi de Perse, et se fit accorder l'investiture du royaume de Carie. Ada se défendit avec courage; mais dépouillée enfin de ses états, elle se retira dans la forteresse d'Alinde, et s'y maintint jusqu'à l'arrivée d'Alexandre

en Asie. Lorsque ce prince victorieux pénétra dans la Carie, Ada vint à sa rencontre, et implora son secours. Alexandre chassa le satrape Orontobatès, et remit Ada en possession de son royaume l'an 334 av. J.-C. Sensible à ce bienfait, Ada adopta Alexandre, dans la vue de l'établir son héritier; mais Plutarque n'est point d'accord avec Arrien à ce sujet. Il soutient que l'adoption fut faite par Alexandre, qui depuis appela Ada sa mère. Pendant le séjour qu'il fit en Carie, cette princesse eut soin de lui envoyer les mets les plus recherchés, et lorsqu'il quitta le royaume, elle lui fit présent de ses plus habiles cuisiniers. On ne sait pas à quelle époque mourut Ada, qui fut la dernière reine de Carie.

B—P.

ADAD. L'écriture fait mention de plusieurs personnages de ce nom. Le premier, descendant d'Ésaü, successeur d'Husam dans le royaume d'Idumée, régnait à Arith; il défit les Madianites dans le champ de Moab. Le second était un prince du sang royal d'Idumée, qui échappa dans son enfance au massacre de tous les mâles de cette contrée, ordonné par Joab. Il se réfugia en Égypte, où le Pharaon l'accueillit, et lui fit épouser la sœur de sa femme. Après la mort de David et de Joab, Adad retourna en Idumée, monta sur le trône de ses pères, fit la guerre à Salomon, exerça de grands ravages sur ses terres, et servit d'instrument à la vengeance de Dieu, pour punir ce prince de son idolâtrie. Le troisième Adad fut le dernier roi d'Idumée, successeur de Balanam. Le nom d'Adad, ou d'Adab, était commun à tous les rois de Syrie.

T—D.

ADALARD, ou ADALHARD, né vers l'an 753, eut pour père le comte Bernard, fils de Charles Martel, et fut ainsi neveu de Pepin-le-Br[e] cousin-germain de Charlem[agne] Elevé à la cour, il s'en dégoût[a] embrassa la profession monast[ique] à Corbie en 772. Le désir d'une grande obscurité l'engagea à qu[itter] ce monastère pour celui du [Mont-] Cassin; mais la cour de Fran[ce le] rappela, et, quelques années apr[ès son] retour à Corbie, il en fut élu a[bbé]. Ses talents et ses qualités le f[irent] nommer conseiller et principal [mi]nistre de Pepin, en 796. Lor[sque] Charlemagne donna à ce prin[ce le] royaume d'Italie, Adalhard gouv[erna] avec tant de sagesse, qu'il cons[erva] son rang auprès de Bernard fil[s et] successeur de Pepin. Cependant C[har]lemagne le rappelait quelquefoi[s en] France pour se servir de ses lumi[ères]. Après la mort de ce prince, il fut [vic]time de la jalousie de quelques c[our]tisans. Louis-le-Débonnaire l'[exila] dans l'île de Héro, aujourd'hui N[oir]moutier. Sa disgrâce s'étendit [sur] toute sa famille. Rappelé 7 ans a[près] (en 821), Adalhard reprit son [ab]baye de Corbie, et fut même adm[is à] la cour. Il parut avec distincti[on à] l'assemblée des états qui se tin[t à] Compiègne en 823. La même an[née] il établit la célèbre abbaye de C[or]wey, ou la Nouvelle-Corbie, en S[axe], dont son frère avait jeté les prem[iers] fondements. Il mourut le 2 jan[vier] 826, et eut pour successeur W[ala] son frère. Paschase Radbert, son [dis]ciple, écrivit sa vie, ainsi que Gér[ard], abbé de Sauve-Majeure; elle se tro[uve] dans Bollandus, dans Mabillon, dans les Vies des Saints, par B[ail]let. Il ne reste que des fragm[ents] des écrits d'Adalhard. Mabillon, [qui] devait donner une édition de ses Œ[u]vres, s'est borné à faire une liste [des] sommaires, au nombre de 52, [des] divers sujets qu'il avait traités d[...]

liscours à ses moines, et a fait imer depuis, dans son *Museum* tum (tome Ier.), un jugement u par Adalhard lorsqu'il était mi- e ou régent du royaume d'Italie. lus important écrit d'Adalhard un *Traité touchant l'ordre ou t du palais et de toute la Mo- hie française.* Il était divisé en parties, et n'est pas parvenu à nous. Les *Statuta antiqua atiæ Corbeïensis*, par Adalhard, ouvent dans le tom. 4 du *Spici-* de d'Achery. A. B—T.

DALBERON, archevêque de s, et chancelier du royaume, sous ègnes de Lothaire et de Louis V, n des plus savants prélats de ice au 10e. siècle. Devenu arche- e en 969, il assembla plusieurs iles pour rétablir la discipline siastique, et sut la faire observer sa fermeté et son exemple. Il at- des savants à Reims, et donna aux es de cette ville une nouvelle ndeur. En 987, Adalberon sacra ues Capet, qui le continua dans lignité de grand-chancelier. Il urut le 5 janvier 988. On trouve ieurs de ses lettres parmi celles de bert, et deux de ses discours dans *hronique* de Moissac. L'église de ns lui était redevable de la plus nde partie de ses biens. T—D.

DALBERON, surnommé ASCE- , évêque de Laon, naquit au mi- du 10e. siècle en Lorraine, fut e de Gerbert dans l'école de ms, et fit de tels progrès dans les res, qu'il passa dans la suite pour des hommes les plus savants du aume. Il sut gagner la faveur de haire, qui le fit nommer en 977, ique très jeune, à l'évêché de Laon. lberon apporta à son église des mes immenses qui lui apparte- ent en propre. Il joua un rôle odieux dans la révolution qui fit passer la couronne des Carlovingiens aux Capétiens. Charles, duc de Lorraine, en défendant ses droits à la couronne, après la mort de Louis V, avait pris Laon et battu son compétiteur Hugues Capet, qui voulait reprendre cette ville ; Adalberon était dans les intérêts de Hugues, et ce prince fut introduit dans la place par l'évêque, qui eut la lâcheté de lui livrer le duc Charles, et Arnould, archevêque de Reims, auxquels il avait donné asyle. Adalberon assista aux conciles de St.-Basle et de Chelles; il eut des démêlés très vifs avec Gerbert, devenu son métropolitain, conserva sa faveur auprès des deux rois Hugues et Robert, qu'il avait si bien servis, gouverna l'église de Laon pendant 53 ans, et mourut le 19 juillet 1030, un an avant le roi Robert. Ses liaisons avec la veuve de Lothaire avaient nui à la réputation de l'un et de l'autre. Adalberon cultiva les lettres, et dédia au roi Robert un poëme satyrique et allégorique, de 430 vers, sur les affaires du royaume, où il n'épargne ni ses ennemis ni les moines. Adrien de Valois le fit imprimer en 1663, à la suite du *Panégyrique de l'empereur Bérenger*, in-8°. On le trouve plus correct dans le 10e. vol. des *Historiens de France.* Quoique cet ouvrage soit d'un style obscur et de mauvais goût, il est utile pour connaître certains faits et les mœurs du temps. On voyait à la biblioth. de l'abbaye de Laubes, un autre poëme de ce prélat, intitulé : *De Sanctâ Trinitate*, qui était aussi adressé au roi Robert. T—D.

ADALBERT, ADELBERT, ou ALDEBERT, fameux imposteur du 8e. siècle, qui se vantait d'avoir reçu, par le ministère d'un ange, des reliques admirables, au moyen desquelles

il pouvait obtenir de Dieu tout ce qu'il lui demandait. Le peuple, les gens de la campagne surtout et les femmes se laissèrent séduire; on le prit pour un thaumaturge; il ne marchait plus que suivi d'une foule immense. Des évêques ignorants et gagnés à prix d'argent lui conférèrent l'épiscopat. Il distribuait ses cheveux et les rognures de ses ongles, comme un objet de dévotion. Persuadé qu'il était au-dessus des apôtres et des martyrs, il refusait de leur consacrer des églises, honneur qu'il se réservait pour lui seul. On vit en peu de temps s'élever des croix et des oratoires sur le bord des fontaines et dans les bois, qui faisaient déserter les églises. Il dispensait de la confession, sous prétexte que, pénétrant dans l'intérieur des consciences, il n'en avait pas besoin pour absoudre. Enfin, les évêques, fatigués par ses extravagances, le condamnèrent lui et ses livres, au concile de Soissons, en 744. Adalbert se moqua de leur sentence. Il fallut que le pape Zacharie en assemblât un plus considérable à Rome, à la sollicitation de S. Boniface, où ce fanatique fut de nouveau condamné, ainsi qu'un autre extravagant Hibernois, qui faisait les mêmes folies en Allemagne. Carloman et Pepin l'avaient fait enfermer après le concile de Soissons. Il est vraisemblable qu'il finit ses jours en prison. Ses écrits, jugés dignes du feu, dans le concile de Rome, n'étaient qu'un tissu d'impostures et d'absurdités. Ils consistaient dans l'histoire de sa propre vie, dont il ne reste plus que le commencement; dans une prétendue lettre de J.-C., apportée du ciel par S. Michel, qu'on trouve, quoique un peu mutilée, dans l'Appendice des Capitulaires de l'édition de Baluze; enfin, dans une formule de prières à l'usage de ses sectateurs. Il s'en est conservé quelques fragments dans les actes du concile romain et dans les lettres de S. Boniface. T—D.

ADALBERT Ier., fils de Boniface II, comte de Lucques, marquis et duc de Toscane. Boniface avait été dépouillé de ses fiefs par l'empereur Lothaire Ier. Son fils Adalbert fut rétabli dans le duché de Toscane dès l'année 847. Le règne de ce prince fut long et glorieux; ce fut lui qui éleva les ducs de Toscane au premier rang parmi les feudataires italiens. Comme le pape Jean VIII, trop favorable à Charles-le-Chauve, songeait en 878 à lui transmettre la couronne de l'empire, Adalbert, qui soutenait le parti de Carloman, marcha contre Rome avec son beau-frère Lambert, duc de Spolète, et contraignit le pape à se réfugier dans la Basilique de S. Pierre, força les Romains à prêter serment de fidélité à Carloman, et méprisa, pour arriver à son but, l'excommunication dont il fut frappé. Adalbert mourut entre les années 884 et 890. Il eut pour successeur son fils, de même nom que lui. S. S—I.

ADALBERT II, duc de Toscane, fils du précédent, régnait à l'époque où la maison Carlovingienne venait de s'éteindre: les seigneurs italiens se disputèrent les deux couronnes de Lombardie et de l'Empire. Adalbert II était alors le plus puissant des grands feudataires, sa cour était la plus riche et la plus somptueuse, et quelque goût pour les lettres et les beaux arts commençait à s'y introduire. Adalbert aurait pu prétendre à la couronne, à aussi juste titre que Guido, duc de Spolète, et Bérenger, duc de Frioul; il aima mieux assurer l'indépendance et la prospérité de ses états héréditaires, et tenir la balance entre les monarques rivaux. Il s'attacha d'abord à l'empereur Guido, qui était

son oncle; mais il changea plus d'une fois de parti, et, au milieu des divisions de l'Italie, sa fortune se démentit plus d'une fois. Arnolphe, roi d'Allemagne, le fit arrêter en 894, comme il était venu lui rendre hommage. Lambert, fils de Guido, le battit en 898, près de San Donnino, et le fit prisonnier. Louis de Provence, qu'il avait appelé en Italie en 900, le força bientôt par son ingratitude à se détacher de lui. On croit qu'Adalbert mourut en 917. Les dernières années de sa vie, et le sort de sa famille sont enveloppés de beaucoup d'obscurité. Muratori le regarde comme l'un des ancêtres de la maison d'Este. Ermengarde (*Voy.* ce nom), fille d'Adalbert II, épousa Adalbert, marquis d'Ivrée. Guido, son fils, lui succéda au duché de Toscane.

S. S—I.

ADALBERT, roi d'Italie, fils de Bérenger II, fut associé par lui au trône le 15 décembre 950. Cette association était destinée à garantir son droit de succession; mais il ne partageait point l'autorité de son père; aussi n'avait-il point encouru avec lui la haine publique. Lorsqu'Othon Ier. entreprit en 961 la conquête de l'Italie, Adalbert s'avança sur l'Adige avec une armée de soixante mille hommes; mais, au lieu de combattre, les chefs de cette armée déclarèrent que, si Bérenger ne renonçait pas à la couronne en faveur de son fils, ils se sépareraient sur-le-champ. Bérenger refusa de transmettre à son fils des droits qu'il voulait conserver, et les grands feudataires quittèrent aussitôt Adalbert, et retournèrent chez eux avec leurs vassaux. Othon n'éprouva plus aucune résistance; et, tandis que Bérenger s'enferma dans la forteresse de St.-Léo, Adalbert parcourut l'Italie sous divers déguisements, s'efforçant vainement de ranimer le zèle de ses sujets. Il fut enfin obligé de se réfugier à Constantinople, à la cour de Nicéphore Phocas. Après l'année 968, l'histoire ne parle plus de lui. S. S—I.

ADALBERT, marquis d'Ivrée, épousa Gisèle, fille de Bérenger Ier.; et, de ce mariage, naquit Bérenger II, roi d'Italie. Le marquisat d'Ivrée, qui comprenait la plus grande partie du Piémont, était un des fiefs les plus importants de l'Italie; son seigneur pouvait ouvrir ou fermer aux Français le passage des Alpes; et Adalbert, non moins jaloux de l'autorité royale que les autres grands feudataires, appela deux fois, en 899 et 921, des concurrents français à la couronne d'Italie, pour en dépouiller son beau-père. Deux fois aussi il fut vaincu, et obtint son pardon de la clémence de Bérenger Ier. Ermengarde, fille d'Adalbert II, duc de Toscane, qu'il épousa en secondes noces, l'entraîna, par son ambition et ses intrigues, dans le parti de Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane, et hâta ainsi la ruine de Bérenger. Adalbert mourut en 925, avant d'avoir vu l'accomplissement des projets de sa femme. S. S—I.

ADALBERT (S.), évêque de Prague, né en 939, d'une famille noble de Bohême (Libicenski), étudia à Magdebourg, auprès de l'archevêque Adalbert, dont il prit le nom. De retour à Prague, et sacré évêque, il fit d'inutiles efforts pour corriger les mœurs du clergé de Bohême, qui le persécuta et le força de s'enfuir à Rome, où le pape Jean XV le dégagea de ses obligations envers son diocèse; il entra alors dans un couvent où, par humilité, il faisait le service de la cuisine. Les Bohémiens le redemandèrent, et le peuple de Prague le reçut avec des transports de joie; mais la corrup-

tion, toujours croissante, de son troupeau, l'en chassa encore; sa pieuse austérité s'accordait mal avec les vices des Bohémiens : il se retira de nouveau à Rome; l'archevêque de Mayence se plaignit au pape de ce qu'Adalbert abandonnait ainsi son Eglise; la Hongrie venait de se convertir au christianisme; l'évêque de Prague se rendit auprès du prince Geysa, et prêcha l'évangile aux Hongrois, à l'aide d'un interprète. Il exerça le même ministère en Pologne, d'abord à Cracovie, et ensuite à Gnesen, où il fut archevêque. Mais son zèle, et peut-être l'inquiétude naturelle de son caractère, avaient besoin d'une tâche plus pénible et plus dangereuse; la Prusse était encore idolâtre; la foi chrétienne n'avait jamais été prêchée à ses habitants; il s'y rendit avec une faible escorte, et obtint d'abord les plus grands succès à Dantzig, alors Gedanie; entraîné par son zèle, il aborda dans une petite île dont les sauvages habitants le reçurent fort mal. Le ton impérieux avec lequel il leur ordonna de quitter leurs dieux, excita leur indignation; ils le saisirent et l'enchaînèrent; ses compagnons tremblaient : « Ne vous affligez pas, » leur dit-il, qu'y a-t-il de plus glo- » rieux que de mourir pour le Christ? » Les barbares, offensés, le percèrent de coups de lance, à l'instigation de Sego, prêtre païen; et il obtint ainsi les honneurs du martyre. Cet évènement arriva en 997. Sa fête est célébrée le 29 avril. On l'appela l'*Apôtre de la Prusse* : le prince de Pologne Boleslas racheta son corps pour une quantité d'or d'un poids égal. Il passe pour l'auteur du chant guerrier *Boga-Rodzica*, que les Polonais ont coutume d'entonner avant une bataille. G—T.

ADALBERT. *Voy.* ADELBERT.

ADALGISE. *Voy.* ADELGISE.

ADALOALD, roi lombard, fils d'Agilulfe et de Théodelinde, naquit en 602, et fut proclamé roi, conjointement avec son père, dès l'an 604, par les chefs de la nation lombarde, assemblés dans le cirque de Milan. Il fut en même temps fiancé à la fille de Théodebert II, roi d'Austrasie, dont Agilulfe voulait s'assurer l'alliance. Son père mourut vers l'année 615, et sa mère fut chargée de sa tutèle. Théodelinde était catholique, tandis que la nation lombarde, presque entière, était attachée à l'arianisme. Cependant la piété de la reine, qui rétablit les églises, les couvents et les hôpitaux détruits pendant les guerres précédentes, fit beaucoup de prosélytes à la religion de la cour. A sa mort (vers l'an 625), des disputes de religion entre les ariens et les catholiques, troublèrent le règne d'Adaloald. Il voulut sévir contre les grands qu'il trouva rebelles à sa volonté, et en envoya douze au supplice. La nation attribua cette violence à une folie subite dont il avait été atteint, et le déposa, malgré les représentations du pape Honorius Ier. et de l'exarque de Ravenne. Il mourut peu après, et son beau-frère Arivald, duc de Turin, qui était arien, lui fut donné pour successeur. S. S—I.

ADAM, le père du genre humain. Dieu le tira du néant le 6e. jour de la création, grava sa propre image sur son front et dans son ame, l'établit roi de toute la nature, en soumettant à son empire tous les êtres auxquels il venait de donner l'existence, et lui associa une compagne, formée de sa propre chair, afin que, par leur union, ils pussent se perpétuer dans la postérité qui naîtrait d'eux. Le jardin d'Éden, où ils furent placés, leur offrait des arbres de toute espèce, dont le spectacle était ravissant, et dont les

fruits délicieux devaient servir à leur nourriture. Dieu ne leur avait interdit que le seul arbre de vie, planté au milieu de ce jardin. Adam, séduit par Ève, transgressa cette défense. A l'instant, les yeux des deux époux s'ouvrirent; toute la nature changea de face; leur nudité, qui ne les avait point encore frappés, mit le trouble dans leurs sens, et les couvrit de confusion; ils voulurent la cacher sous une ceinture faite de feuilles de figuier. En vain Adam chercha à se soustraire à la présence de Dieu; en vain il voulut rejeter sa faute sur la compagne qu'il en avait reçue, comme pour le rendre en quelque sorte responsable de sa prévarication. Dieu prononça irrévocablement un arrêt de malédiction sur toute la nature. Adam, déchu de l'état d'innocence où il avait été créé, se vit condamné à toutes les misères de la vie et de la mort. Il fut chassé honteusement, et pour toujours, du jardin de délices qui devait être le séjour de son bonheur. Réduit à se couvrir de vêtements faits avec la peau des animaux, ce ne fut qu'à la sueur de son front que la terre lui produisit de quoi se nourrir. Après cette terrible sentence, il eut trois enfants, Caïn, Abel et Seth, et il mourut âgé de 930 ans, dont il en avait passé 130 dans le paradis terrestre; l'Écriture marque que c'est à cet âge qu'il commença à avoir des enfants. L'opinion de Tatien, qui soutenait qu'Adam n'était pas sauvé, a été censurée par les anciens Pères. Les Grecs célèbrent sa fête le 19 décembre, et plusieurs martyrologes latins la placent au 24 avril ou au 24 décembre. L'histoire d'Adam se conserve, plus ou moins altérée, dans les traditions de tous les anciens peuples: sa chute est le fondement de presque toute leur théologie. Dans Phérécide, il est question de l'ancien serpent, ennemi de Dieu; dans Hésiode, de l'homme formé du limon de la terre, du chaos et de l'Érèbe, ou de la lumière qui succède aux ténèbres; dans Sanschoniaton, du vent colpiah, qui fait naître les deux premiers humains, ce qui rappelle Adam et Ève, sortant du néant à la voix de Dieu, et animés par son souffle. Les traditions des Chaldéens représentent toutes les nations descendant d'un seul et même homme, doué d'une intelligence que le dieu suprême lui avait donnée en le créant. Les livres des Persans avaient conservé l'histoire d'un seul homme et d'une seule femme, dernier ouvrage de la création, et premiers pères du genre humain, placés dans un jardin délicieux. Ils parlent de leur tentation, de leur chute, du grand serpent, leur ennemi et l'ennemi de leur postérité; créés d'abord l'un et l'autre comme les branches d'un arbre sur un même tronc, tous deux destinés à vivre heureux, tous deux devenus malheureux par leur désobéissance, après s'être laissés séduire par Arimane, le rusé, le menteur. Strabon assure que l'âge d'or, qui a précédé la chute de l'homme, était connu des Indiens; Abraham Roger, qui avait passé 20 ans dans l'Inde, et en savait parfaitement la langue, atteste qu'il y a trouvé l'histoire des premiers auteurs du genre humain, telle à peu près, pour le fond, que ce que Moïse en raconte; l'Edda, ou la théologie des anciens peuples du Nord, dit que l'homme et la femme étaient originairement unis, et ne formaient qu'un même corps. Il n'est pas, jusqu'à leurs noms, qui n'aient été conservés dans quelques unes de ces traditions. On lisait dans les livres des anciens Zabiens, des anciens Perses, des an-

ciens brachmanes, que le premier homme fut Adimo, l'*enfant de la terre* : c'est effectivement ce que le nom d'Adam signifie dans la langue hébraïque. C'est ainsi que tous les monuments de l'antiquité païenne, en s'amalgamant avec ceux de l'antiquité juive et chrétienne, attestent une source commune qui, dès les premiers temps, s'est transmise par les différents canaux de la tradition, soit orale, soit écrite, pour mettre hors de contestation l'histoire de nos premiers parents. Adam a donné lieu à une secte d'hérétiques, nommée *Adamites* qui, dans leurs temples, paraissaient tout nuds, sous prétexte que la mort de J.-C. avait rétabli les hommes dans l'état d'innocence où Dieu avait créé Adam et Ève. Cette secte, renouvelée à Anvers, dans le 13ᵉ. siècle, par un nommé *Taurmède*, qui, suivi de 3000 brigands, enlevait les filles et les femmes, fut portée en Bohême, au 15ᵉ. siècle, par un Flamand, nommé *Picard*, et passa de là en Pologne, où l'on croit qu'elle subsiste encore. T—D.

ADAM DE BRÊME, ainsi nommé, non parce que Brême était sa patrie, mais parce qu'il y fut chanoine, naquit, selon quelques historiens, à Meissen : il se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique, et fit ses études dans un couvent. En 1067, Adelbert, archevêque de Brême, le fit chanoine, et directeur de l'école de cette ville, place alors non moins importante qu'honorable, puisque ces écoles étaient les seuls établissements d'instruction publique. Adam consacra sa vie entière à ses fonctions, à la propagation de la foi chrétienne, et à la composition d'une *Histoire ecclésiastique*, intitulée : *Historia ecclesiastica ecclesiarum Hamburgensis et Bremensis vicinorumque locorum septentrionalium*, *ab anno* 788 *ad an.* 1072, Copenhague, 1579, in-4°.; Leyde, 1595, in-4°.; Helmstædt, 1670, in-4°. Cette dernière édition, publiée par Jean Mader, est la meilleure. Cet ouvrage, divisé en 4 livres, est le plus précieux et le plus détaillé que nous ayons sur l'histoire de l'établissement du christianisme dans le nord de l'Europe. Comme l'archevêché de Brême était le centre des missions, qu'Adam y fut employé lui-même, et qu'il parcourut les contrées du Nord qu'Anschaire avait visitées 200 ans auparavant, il tira des renseignements importants soit des archives de l'archevêché, soit de la bibliothèque de son couvent, soit enfin des conversations qu'il avait eues avec les idolâtres et les missionnaires. Adam vivait dans le temps où le haut clergé, après avoir long-temps travaillé uniquement à la propagation de la foi, commençait à s'occuper de ses intérêts temporels : il avait, entre autres, à écrire l'histoire de son protecteur, l'archevêque Adelbert, homme ambitieux, courtisan adroit, en faveur auprès de l'empereur Henri III, et toujours occupé des moyens d'étendre et d'élever le diocèse où il régnait : il s'acquitta de cette tâche difficile avec plus de sagesse qu'on ne s'attend à en trouver chez un chanoine du 11ᵉ. siècle. (*Voy.* ADELBERT.) Il avait beaucoup lu, et aimait à citer ; mais il semble, à son inexactitude, qu'il citait presque toujours de mémoire ; son style est simple et coulant, plein de rapprochements sans antithèses, mais verbeux et lâche. Il fit un voyage en Danemark, et le roi Suénon Estrithson, avec lequel il s'entretint plusieurs fois, lui donna des détails précieux sur l'histoire de ce royaume : Adam, de retour à Brême, écrivit un Traité géographique sur les États

du Nord, d'après ce qu'il avait recueilli de la bouche même du roi Suénon, et ce qu'il avait puisé dans l'ouvrage d'Anschaire. Cette description fut publiée d'abord à Stockholm, sous le titre de: *Chronographia Scandinaviæ*, 1615, in-8°., et ensuite à Leyde, sous ce titre: *De situ Daniæ et reliquarum trans Daniam regionum naturâ*, 1629. Ce petit traité est joint à l'édition que Mader a donnée de l'Histoire ecclésiastique de Brême: quoique plein de fables, il est curieux, comme le premier essai de géographie qui ait été écrit sur l'Europe septentrionale, notamment sur le Jutland, et sur plusieurs îles de la mer Baltique. On doit aussi à Adam de Brême les premières notions de l'intérieur de la Suède, dont Other et Wolfstau ne connaissaient que les côtes, et de la Russie, dont auparavant le nom seul était connu de l'Europe chrétienne. Il s'étend même sur les îles Britanniques qu'il n'avait point visitées, et sur lesquelles il se contente de répéter les contes merveilleux de Solin et de Martianus Capella. Cette description des pays du Nord, si précieuse pour la géographie du moyen âge, a été conservée par Lindenbrog dans ses *Scriptores rerum Germ. septentrional.*, Hamb., 1706; et Muray, l'un des professeurs les plus distingués de l'université de Gœttingue, l'a enrichie d'un savant commentaire. (Voy. *Nov. Comment. Gœttingens*, tom. 1). Adam de Brême avait apporté beaucoup de soin et de patience dans le rassemblement des faits. On ignore l'époque précise de sa mort. G—T.

ADAM, de St.-Victor, chanoine régulier de l'abbaye de St.-Victor-lès-Paris, surnommé *Le Bossu*, né à Arras, mort en 1177, fut inhumé dans le cloître de cette abbaye. Parmi les 10 vers qu'il avait composés pour son épitaphe, et que l'on voyait encore sur son tombeau avant la révolution, on remarque ceux-ci :

Unde superbit homo ; cujus conceptio culpa,
Nasci pœna, labor vita, necesse mori.

Il avait fait quelques ouvrages de dévotion; sa *Prose en l'honneur de la Vierge*, a éte traduite en français dans le *Grant Martial de la Mère de Vie*, 2 vol. in-4°. 1539. A. B—T.

ADAM, dit L'ECOSSAIS, parce que sa famille était originaire de l'Écosse, ou le PRÉMONTRÉ, parce qu'il était religieux de cet ordre, vivait dans le 12e. siècle. S. Nortbert, instituteur des Prémontrés, l'envoya en Écosse enseigner l'Ecriture-Sainte et professer la théologie. Il fut depuis tiré de cet emploi, pour être fait évêque de Withern, et mourut en 1180. C'est tout ce que nous savons de sa vie. Une partie de ses œuvres fut imprim. en 1518. On en a fait une édition plus complète en 1659, à Anvers, in-fol. Ce sont des sermons, des traités dogmatiques et des lettres pieuses. Dans un temps où la science était très rare, tout ce que des savants écrivaient était précieux et précieusement recueilli. Voilà ce qu'il faut souvent se dire, en lisant dans ce Dictionnaire les titres d'une foule d'ouvrages que l'on ne connaît plus depuis long-temps. G—S.

ADAM-DE-LA-HALE, ou DE LA HALLE, poète français, florissait vers le milieu du 13e. siècle. On pourrait le considérer comme un des premiers auteurs dramatiques français. Parmi ses ouvrages, on distingue des *Jeux*, petites pièces dialoguées, mêlées de chants, et assez semblables à nos comédies-vaudevilles; des *Chansons*, des *Rondeaux*, des *Motets*, dont quelques-uns sont en manuscrit à la Bibliothèque impériale. Le Grand-d'Aussy a donné un extrait assez

étendu du *Jeu de Robin et de Marion.* Adam eut des mœurs très relâchées; mais, affaibli par la débauche, et peut-être aussi tourmenté par ses remords, il se retira dans un couvent, où il termina ses jours.

P—x.

ADAM D'ORLETON, né à Herefort, évêque de cette ville, puis de Vorchester, et enfin de Winchester, dans le 14ᵉ. siècle, joignit à des lumières et du talent un esprit intrigant et factieux, et n'a figuré dans l'histoire qu'en prenant une part trop active aux troubles qui ont agité le règne du faible Edouard II. Il ne mérite même une place dans ce Dictionnaire que par une anecdote très-suspecte, quoique rapportée par quelques historiens, mais qui offre un trait assez singulier de l'esprit des temps auxquels elle appartient. On prétend qu'ayant été consulté par les factieux qui servaient les vues ambitieuses et cruelles d'Isabelle, femme du roi, pour savoir s'il convenait de tuer ce malheureux prince, l'évêque répondit, comme les oracles de l'antiquité, par une phrase à double sens : *Edwardum occidere nolite timere bonum est.* On voit qu'en plaçant une virgule après *nolite*, ou en la transportant après *timere*, cela pouvait signifier, ou : « Gardez-vous de tuer le roi, il est » bon de craindre; » ou bien : « Ne » craignez pas de tuer le roi, c'est une » bonne action. » Il est difficile de croire qu'un homme d'esprit ait pu espérer, par un si misérable subterfuge, d'échapper à l'imputation d'avoir conseillé réellement le meurtre. On ne connaît point la date de la naissance d'Adam d'Orleton; mais on croit communément qu'il mourut en 1375, aveugle et dans un âge avancé.

X—n.

ADAM (Melchior), né dans le 16ᵉ. siècle, dans le territoire de Grotkaw, en Silésie, de parents peu fortunés, fit ses études dans le collége de Brieg, sous la protection des ducs de ce nom; fut précepteur, puis recteur d'un collége à Heidelberg, et mourut en 1622. Ses ouvrages sont: I. *Apographum monumentorum Heidelbergensium*, Heidelberg, 1612, in-4°.; ce n'est pas, comme on l'a prétendu, une description des monuments d'Heidelberg, mais un recueil d'épitaphes, ainsi que l'annonce le titre, qui signifie : *Copie écrite des monuments*, etc.; II. *Parodiæ et Metaphrases Horatianæ*, Francfort, 1616, in-8°.; III. *Vitæ Germanorum philosophorum*, Heidelberg, 1615-20, 4 vol. in-8°., consacrés, le 1ᵉʳ. aux philosophes, c'est-à-dire aux poètes, humanistes et historiens, le 2ᵉ. aux théologiens, le 3ᵉ. aux jurisconsultes, le 4ᵉ. aux médecins; IV. *Decades duæ continentes vitas Theologorum exterorum principum*, Francfort, 1618, in-8°.; ces deux derniers ouvrages ont été réunis et réimprimés à Francfort, 1653, 5 vol. in-8°., et en 1706, 1 vol. in-folio, sous ce titre : *Dignorum laude virorum, quos musa vetat mori, immortalitas.* « Je » me sens, dit Bayle, très-redevable » aux travaux de Melchior Adam. » Moréri l'a souvent mis à contribution. » Les luthériens, dit Baillet, repro» chent à notre auteur d'avoir insulté » quelquefois à la mémoire de ceux qui » ont rendu les plus grands services à » la nouvelle religion; mais les calvinis» tes, dont il suivait les dogmes, ne lui » font pas ce reproche; au reste, il faut » avouer que ces vies des hommes il» lustres (tous protestants, à l'excep» tion d'une vingtaine allemands ou » flamands), sont un ouvrage de grand » travail; l'auteur s'étant donné la » peine de tirer ce qu'il dit de la vie et

» des écrits de ceux dont il parle, de » leurs ouvrages mêmes ou des éloges » qu'on a faits d'eux après leur mort. » Adam ne parle que de personnages du 16e. siècle et du commencement du 17e. siècle. Henning Witte a donné, à l'exemple de Melchior Adam, les vies des Théologiens du 17e. siècle, sous le titre de *Diarium Biographicum*, etc. Melchior Adam a fait réimprimer à Heidelberg, en 1617, le dialogue d'Érasme: *De optimo genere dicendi*, et en 1618, avec quelques notes de sa façon, l'*Oratio pro M. Tullio Cicerone* de Scaliger contre Érasme. L'*Historia ecclesiastica ecclesiæ Hamburgensis et Bremensis*, que le Catalogue d'Oxford attribue à Melchior Adam, est d'Adam de Brême, (*Voy.* ce nom). A. B—T.

ADAM (JEAN), jésuite, natif du Limousin, prêcha le carême, en 1656, au Louvre, en présence du roi et de la reine, et mourut supérieur de la maison professe de Bordeaux, le 12 mai 1684. Il s'est acquis plus de réputation par son zèle contre les nouveaux disciples de S. Augustin, qu'il appelait le docteur bouillant et l'Africain échauffé, que par ses ouvages, dont les principaux sont : I. des *Sermons pour un Avent*, Bordeaux, 1685, in-8°.; II. une *Octave de Controverse sur le St.-Sacrement de l'autel, où les paroles de J.-C. sont prises en figures par les protestants, et en vérités par les catholiques;* Bordeaux, 1675, in-8°.; III. *Triomphe de la très Sainte-Eucharistie*, etc., *contre le ministre Claude*, Sédan, 1671, in-12; Bordeaux, 1672, in-8°. Le père Adam, en prêchant en 1655 la Passion à St.-Germain-l'Auxerrois, fit un rapprochement des parisiens avec les juifs, et compara la reine à la Vierge, et le cardinal Mazarin à S. Jean l'évangéliste. Ce sermon fut très mal reçu à la cour; sur quoi un seigneur dit à la reine qu'il était *préadamite*. La reine lui demanda ce que cela voulait dire : « C'est que je ne » crois pas, madame, lui répliqua-t-» il, que le Père Adam soit le premier » des hommes. » A. B—T.

ADAM (LAMBERT-SIGISBERT), sculpteur, naquit à Nancy, le 10 février 1700. Il fut le fils aîné de Jacob-Sigisbert Adam, qui exerçait la sculpture, et s'était acquis dans sa province quelque considération. A l'âge de 18 ans, il se rendit à Metz; mais le désir d'étendre sa réputation le conduisit bientôt à Paris, où il arriva en 1719. Après 4 années de travaux, il obtint le premier prix, et alla en qualité de pensionnaire du roi, à Rome, où il passa dix ans. Le cardinal de Polignac lui fit restaurer 12 statues en marbre, dites la Famille de Licomède, que l'on venait de découvrir à 2 lieues de Rome, dans les ruines du palais de Marius. Adam s'acquitta avec succès d'un genre de travail qui ne donne pas aux artistes une réputation proportionnée aux difficultés. Il restaura également divers autres morceaux de sculpture antique dont le roi de Prusse fit l'acquisition dans la suite, et qui furent transportés à Berlin. Lorsqu'on eut l'intention d'ériger à Rome le vaste monument connu sous le nom de Fontaine de Trévi, Adam fut l'un des seize sculpteurs que l'on chargea de donner des dessins à ce sujet, et sa composition riche et spirituelle fut adoptée par le pape Clément XII; mais les artistes italiens, toujours jaloux des talents ultramontains, firent différer l'exécution de cette fontaine. Au moment où Adam allait enfin s'en occuper, les offres avantageuses que lui fit le gouvernement de sa patrie, le portèrent à revenir en France. Il partit, après s'être fait aggréger à l'acadé-

mie de St.-Luc de Rome, et à celle de Bologne. Sa première production, après son retour en France, fut un Groupe de *la Seine et de la Marne* pour la cascade de St.-Cloud. Il travailla ensuite à Choisi, pour le duc d'Antin, etc., et fut reçu le 25 mai 1737, membre de l'Académie, dont on le nomma dans la suite professeur. Son morceau de réception représentait *Neptune calmant les flots, et ayant à ses pieds un triton*, et non *Prométhée enchaîné au rocher*, comme l'ont dit quelques biographes : ce dernier ouvrage fut le morceau de réception de Nicolas-Sébastien Adam, frère de Lambert-Sigisbert. Parmi plusieurs autres ouvrages, Adam fit alors le groupe de *Neptune et Amphitrite* pour le bassin dit de Neptune, à Versailles. Il y employa 5 années, et obtint, outre le prix de son travail, une pension de 500 liv. La figure de *S. Jérôme* qu'il fit pour les Invalides, et que l'on voit maintenant à St.-Roch, fut regardée comme un de ses meilleurs ouvrages. Elle suffirait pour donner une idée précise de sa manière et de ses talents ; on y reconnaît que cet artiste travaillait bien le marbre, et qu'il ne manquait ni d'une certaine correction dans le nu, ni de quelque élégance dans les draperies ; mais le mauvais goût qui régnait de son temps l'entraîna dans une fausse route. Au lieu de s'en tenir à la majestueuse simplicité de l'antique, et de ne demander à son art que ce qu'il en pouvait obtenir, Adam, à l'exemple du Bernin et de quelques autres sculpteurs, semble avoir voulu rivaliser avec la peinture, en cherchant à produire des effets auxquels celle-ci peut seule atteindre. En un mot, ce maître qui attachait une grande importance au travail de son ciseau, ne sera jamais placé que dans la seconde ou même la troisième classe des sculpteurs, et ses ouvrages ne rappelleront qu'une époque de décadence. Les autres ouvrages de Lambert-Sigisbert Adam sont : le groupe de cinq figures et de cinq animaux en plomb bronzé, à Versailles ; le bas-relief de la chapelle de Ste.-Elisabeth, en bronze ; deux groupes en bronze, représentant *la Chasse et la Pêche*, à Berlin ; *Mars caressé par l'Amour*, à Bellevue ; une statue représentant *l'Enthousiasme de la Poésie*. Adam publia en 1754 un *Recueil de Sculptures antiques grecques et romaines*, dont il avait fait les dessins. C'étaient les gravures de morceaux de sculpture qu'il avait achetés pour la plupart des héritiers du cardinal de Polignac. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 13 mai 1759, âgé de 59 ans. D—T.

ADAM (NICOLAS-SÉBASTIEN), sculpteur, frère du précédent, naquit à Nancy, le 22 mars 1705. Il étudia sous son père, et à Paris, jusqu'à l'âge de 18 ans. A cette époque, il travailla pendant 18 mois à un château près de Montpellier, puis il partit pour Rome en 1726. Il obtint, en 1728, au Capitole, l'un des prix de l'académie de St.-Luc. Son frère aîné et un troisième frère, François-Gaspard Adam étaient alors dans la même ville. Ils travaillèrent de concert, et, après neuf ans de séjour, Nicolas-Sébastien Adam revint à Paris. Après quelques contrariétés, il fut reçu à l'Académie. Il devait donner pour son morceau de réception, *Prométhée dévoré par le Vautour ;* mais il ne termina cet ouvrage que dans la suite. L'année suivante, il exécuta pour la chapelle du roi à Versailles, un bas-relief en bronze, représentant le *Martyr de Ste. Victoire*, sous l'empereur Décius. Il seconda quelque temps son frère dans les travaux du *Bassin de Neptune ;*

mais il est assez rare que deux frères, lorsqu'ils exercent le même art, vivent en bonne intelligence. Il abandonna l'ouvrage avant qu'il fût terminé, et travailla pour l'hôtel Soubise, la Chambre des Comptes et l'abbaye de St.-Denis. Il concourut pour le *Mausolée du cardinal de Fleury*, avec Bouchardon et Lemoyne, et le public lui accorda le prix; mais Lemoyne fut chargé de l'exécution de ce monument. Le *Tombeau de la Reine de Pologne*, épouse de Stanislas, fut le plus important de ses ouvrages: il l'exécuta dans l'église de Bon-Secours, près de Nancy. Le *Prométhée* parut enfin au salon de 1763, et le roi de Prusse en fit offrir à l'artiste 30,000 fr.; mais Adam eut la délicatesse de répondre que ce morceau, fait pour le roi son maître, ne lui appartenait pas. N.-Sébastien Adam mourut le 27 mars 1778, à 73 ans. Ce qu'on a dit de la manière de son frère, peut également lui être appliqué. Le travail du marbre et la recherche d'idées ingénieuses fixaient surtout son attention. Il demandait tous les jours à Dieu, dans sa prière, de n'être ni le premier ni le dernier dans son art; mais de se tenir dans un milieu honorable, pour éviter d'exciter la jalousie ou de tomber dans le mépris. Sa prière fut à peu près exaucée. D—T.

ADAM (FRANÇOIS-GASPARD), frère des précédents, naquit à Nancy en 1710, et fut comme eux élève de leur père. Le produit de quelques ouvrages qu'il fit dans le Barrois, le mit en état d'aller, en 1728, rejoindre ses frères à Rome. Son frère aîné lui apprit à travailler le marbre. François-Gaspard Adam, revenu à Paris, gagna le premier prix de l'Académie, et retourna en 1742 à Rome, où il acheva ses études. Arrivé de nouveau à Paris, il agit de concert avec son frère aîné pour aller à Berlin à la place de Nicolas-Sébastien, qui avait été mandé par le roi de Prusse. Ce dernier ne crut pas devoir réclamer contre cette supercherie; et, après avoir travaillé plusieurs années à Berlin, François-Gaspard Adam revint à Paris, où il mourut en 1759. D—T.

ADAM (NICOLAS), né à Paris en 1716, fut élève de Louis Le Beau, et, à son tour, professa pendant plusieurs années avec distinction l'éloquence au collége de Lisieux. Le duc de Choiseul, qui avait beaucoup d'amitié pour lui, l'envoya à Venise, comme chargé d'affaires auprès de la république. Adam y resta douze ans. Il revint en France, où il donna quelques livres élémentaires, et mourut à Paris en 1792. On a de lui: I. *La vraie Manière d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue française*, 1787, 5 vol. in-8°., plusieurs fois imprimés; ils contiennent: 1°. Grammaire française, 2°. Grammaire latine, 3°. Grammaire italienne, 4°. Grammaire anglaise, 5°. Grammaire allemande; II. *les quatre chapitres, de la Raison, de l'Amour de soi, de l'Amour du prochain, de la Vertu*, 1780, in-8°.; ouvrage que l'auteur, dit Desessarts, avait présenté sous quatre faces, en bon et en mauvais latin, en bon et en mauvais français; III. *Traduction littérale des œuvres d'Horace*, 1787, 2 vol. in-8°.; IV. *Traduction littérale des œuvres de Phèdre*; V. *Traduction italienne de Phèdre*; VI. *Traduction littérale de Rasselas*, roman de Johnson. Adam savait presque toutes les langues de l'Europe, et possédait à un rare degré le talent de communiquer ce qu'il savait. A. B—T.

ADAM, ou ADAMI (JACOB), ecclésiastique de Poméranie, qui fit ses études à Dantzig: il fut prédicateur à

Bensheim en Alsace, et y enseigna la religion réformée. Ayant obtenu la cure de Ste.-Elisabeth à Dantzig, il fit plusieurs innovations dans les dogmes, abolit la confession, expliqua l'article de la Grâce comme le faisaient les réformés, introduisit le catéchisme de Heidelberg, et s'attira de violentes querelles avec Michel Colet et Jean Walther. On a de lui plusieurs dissertations théologiques. G—T.

ADAM (ROBERT), architecte célèbre, né en 1728, à Kirkaldy, dans le comté de Fife en Ecosse, fit ses études à Edimbourg. Un goût de préférence pour les arts du dessin se distingua en lui de bonne heure, et le porta vers l'étude de l'architecture. Il fit le voyage d'Italie aux frais du gouvernement d'Angleterre, qui, à l'imitation de celui de France, entretient à Rome un certain nombre d'élèves. Avant de revenir dans sa patrie, il visita différentes parties de l'Italie, pour y étudier les monuments des arts, et il y conçut le plan d'un ouvrage qu'il publia ensuite, et dont on parlera plus en détail à la fin de cet article. De retour en Angleterre, il s'établit à Londres, où il construisit plusieurs édifices qui lui firent une grande réputation, quoiqu'ils n'aient rien de distingué dans les grandes parties de l'architecture. Le talent particulier de l'artiste ne se montre que dans l'art des distributions intérieures, et surtout dans les ornements, où il a montré de l'originalité et de la variété, et quelquefois même une sorte de grandeur. Il fut nommé, en 1762, architecte du roi; mais en 1768, il donna sa démission de cette place, parce qu'il fut nommé député au parlement britannique, comme représentant du comté de Kinross en Ecosse. Il mourut en 1792, de la rupture d'un vaisseau dans la poitrine, et fut enterré avec une pompe extraordinaire; beaucoup de personnes de distinction et un grand nombre d'artistes accompagnèrent son convoi, et sa famille lui a fait élever un monument dans l'abbaye de Westminster. La noblesse de son caractère, la supériorité de ses talents, et l'étendue de ses connaissances, faisaient rechercher sa société. Il fut l'ami de Hume, de Robertson, d'Adam Smith, de Ferguson, etc., et vécut dans l'intimité de plusieurs autres personnages illustres de la Grande-Bretagne. Il a construit un grand nombre d'édifices, tant publics que particuliers, à Edimbourg et à Glascow; et ces bâtiments sont d'un goût d'architecture plus noble et plus pur que ceux qui existaient auparavant dans ces deux villes. Il a construit aussi dans plusieurs campagnes, des châteaux et des maisons particulières dont on ne peut pas louer le bon goût de composition. La plupart sont dans le style gothique; mais, en cela, l'on peut croire qu'il s'est plutôt assujéti au goût des propriétaires, qu'il n'a suivi le sien propre : c'est une disposition qui paraît naturelle aux Anglais. Les principes de l'architecture grecque y ont été importés par des hommes d'esprit qui avaient voyagé en Italie; ils ont été suivis par quelques architectes qui ont bien étudié leur art. Ils ont été appliqués avec succès à un assez grand nombre de bâtiments; mais, en parcourant l'Angleterre, en examinant la multitude d'églises, de maisons et de châteaux, répandus dans les villes et dans les campagnes, on s'apperçoit que le goût dominant, et pour ainsi dire le goût national, est pour l'architecture gothique. Robert Adam s'était associé dans tous ses travaux un frère architecte comme lui, mais qui avait plus d'habileté dans la partie méc

nique de l'art, que de génie et d'invention : ce dernier mérite appartenait tout entier à Robert. La plus considérable des constructions qu'ils ont faites à Londres, est une suite de maisons bâties sur un plan uniforme sur le bord de la Tamise, et qui a conservé le nom d'*Adelphi*, comme étant l'ouvrage des deux frères. Un Anglais, qui a vu les ouvrages des Adam, et qui en parle en juge éclairé de l'art, mais avec une partialité que nous ne pouvons approuver, a écrit que le style de l'architecte écossais est certainement « très supérieur à celui de tous les architectes français, » sans exception, qui ont vécu sous » Louis XV. » L'auteur de cet article ne connaît point les bâtiments dont les Adams ont décoré Edimbourg et Glascow, mais il a vu ceux qu'ils ont construits à Londres, et il ne peut pas croire qu'ils aient fait nulle part rien de comparable à l'église de Ste.-Geneviève et aux écoles de médecine de Paris. La réputation que Robert Adam s'est acquise se serait concentrée dans son pays, s'il n'avait donné d'autres preuves de son talent qui l'ont fait connaître au dehors. Il a publié une espèce d'ouvrage périodique, consistant en dessins, particulièrement d'ornements d'architecture, qui ont contribué à répandre un meilleur goût pour tout ce qui tient à la décoration et à l'ornement, non-seulement en architecture, mais encore dans les manufactures et les arts où le dessin entre comme objet essentiel. Celle de ses productions qui assure le plus solidement sa réputation, est la *Description des ruines du Palais de l'empereur Dioclétien, à Spalatro en Dalmatie*, dont il fit faire les dessins et les gravures en Italie, et qu'il publia à Londres, en 1764, gr. in-fol. Ce magnifique ouvrage, aussi intéressant par la grandeur du monument qu'il met sous nos yeux, que précieux par la beauté de l'exécution, est digne de faire suite aux ruines de Palmyre et de Balbeck, que l'on doit aussi à des compatriotes de R. Adam. Il a mis à la tête une introduction assez étendue et très-bien écrite, qui jette de nouvelles lumières sur l'architecture des Romains, dont il ne reste guère que quelques édifices publics, tandis qu'une foule de bâtiments élégants et superbes, habités par des citoyens de Rome, ont entièrement disparu. A peine reste-t-il quelques vestiges de ces maisons de campagne innombrables dont l'Italie était couverte, quoique les Romains eussent prodigué, pour les élever et les embellir, les richesses et les dépouilles du monde. R. Adam déplore la destruction de toutes ces habitations particulières. Les ruines du palais de Dioclétien, à Spalatro, sont le seul monument de ce genre que le temps ait épargné : c'est le palais où Dioclétien, après avoir résigné l'empire, passa les neuf dernières années de sa vie. On connaît le goût de cet empereur pour l'architecture ; il avait fait construire un grand nombre de beaux édifices : ses bains publics, qu'on voit à Rome, sont un des anciens bâtiments les plus magnifiques et les plus entiers qui se soient conservés. Tous ces motifs déterminèrent R. Adam, lorsqu'il était en Italie, à entreprendre le voyage de Spalatro. M. Clérisseau, architecte français, dont on connaît le talent et les connaissances dans les antiquités, accompagna l'architecte anglais, qui avoue avec regret qu'il ne put trouver aucun artiste de sa nation en état de le seconder dans ses travaux. Il faut voir, dans l'introduction dont nous avons parlé, les difficultés de plusieurs genres que R. Adam eut à surmonter pour mener à fin cette

grande entreprise. Il y déploya autant d'intelligence et de courage qu'il a montré de zèle et de talent dans l'exécution de l'ouvrage, qui recommandera son nom à la postérité. Les dessins de ses ouvrages d'architecture ont été gravés et recueillis à Londres, en 1778, 2 vol. in-fol. S—D.

ADAM (MAITRE). *Voy.* BILLAUT.

ADAMAN, ou ADOMAN, abbé de Jona, vivait, selon Vossius, vers l'an 690. Il eut le bonheur de donner l'hospitalité à un évêque français, nommé Arculphe, jeté par la tempête sur les côtes d'Irlande. Arculphe avait visité la Terre Sainte; il fit à son hôte le récit de son voyage, qui servit à ce dernier à composer sa *Description de la Palestine.* Adaman présenta son ouvrage au roi Alfred, qui l'accueillit avec distinction. Ce fut dans le moyen âge un des livres classiques des pèlerins de Jérusalem; et il contribua puissamment à faire naître le désir de visiter ces contrées. Parmi les autres ouvrages d'Adaman, on remarque une *Vie de S. Colomban*, évêque de Luxeuil. L. R—E.

ADAMANTIUS, médecin, était, à ce qu'on croit, juif de nation, et demeurait à Alexandrie. Il passa ensuite à Constantinople, et s'y fit catholique. Il dédia à l'empereur Constance un ouvrage en deux livres sur la Physiognomonie, qui nous est parvenu, et a été imprimé plusieurs fois avec d'autres auteurs du même genre. Quoique rien ne soit plus conjectural que l'art dont Adamantius a traité, il pouvait toutefois mettre dans son livre plus d'ordre, de méthode, et surtout ne pas tomber dans des contradictions choquantes. On trouve cet ouvrage dans un des volumes de l'édition d'Aristote donnée par Sylburge, et dans les *Scriptores Physiognomoniæ veteres gr. lat. curâ J. G. Fied. Franzii, Altenburgi*, 1780, in-8°; collection donnée avec peu de soin, comme toutes les éditions de Franzius. C—R.

ADAMI (TOBIE). *Voy.* CAMPANELLA.

ADAMI (ADAM), bénédictin, né à Mulheim, près de Cologne, en 1610, abbé de Murhart en Souabe, et évêque d'Hiérapolis. En 1643, les prélats du duché de Wirtemberg le chargèrent de les représenter dans la négociation du traité de Westphalie. Il écrivit l'histoire de ce traité sous ce titre: *Arcana pacis Westphalicæ*, Francfort-sur-le-Mein, in-4°. Cet ouvrage est fait avec esprit et impartialité: comme la première édition était très fautive, J.-God. de Meiern en donna une nouvelle en 1737, sous le titre: *Historica relatio de pacificatione Osnabrugo-Monasteriensi*, etc. Cette édition fut faite sur le manuscrit original qui se trouvait à Hildesheim. G—T.

ADAMI (LIONARDO), naquit le 12 août 1690, à Bolsena en Toscane. Il était encore enfant, lorsqu'il fut envoyé à Rome, chez son oncle, l'abbé Andrea Adami, excellent musicien attaché au cardinal Pietro Ottoboni. A l'âge de onze ans, le cardinal Ottoboni le fit entrer au séminaire de Rome, où il fit tant de progrès, qu'au bout de deux ans, il avait terminé son cours de physique. Mais alors il eut le malheur de prendre part à une espèce de révolte qui eut lieu dans le séminaire, et, pour éviter la punition qu'il avait méritée, il s'enfuit à Livourne, où il s'enrôla sur un corsaire français. Il parcourut la côte de Barbarie, et prit part à un combat que son vaisseau, réuni à d'autres de la même nation, livra aux Anglais, qui furent vaincus et conduits à Toulon. Il entra alors au service de France, et fut fait prisonnier, dans une bataille, par les Hollandais; mais il trouva le

moyen de s'évader, et revint en France. Ennuyé de cette vie errante, après 26 mois d'absence, il songea à retourner dans sa patrie, et il obtint le pardon de son oncle; le cardinal Ottoboni lui procura son congé. De retour à Rome, il s'appliqua de nouveau à l'étude, principalement à celle de la langue grecque, dans laquelle il fit des progrès si rapides, qu'en moins d'un an il fut en état de corriger et de commenter les auteurs avec une facilité étonnante. Les langues hébraïque, arabe et syriaque devinrent aussi l'objet de son application. Sa réputation engagea, en 1717, le cardinal Impériali à lui confier la garde de sa nombreuse bibliothèque; et il remplissait cette charge lorsqu'il fut enlevé aux lettres. Il mourut à 28 ans, le 9 janvier 1719, d'une maladie de poitrine, suite de sa trop grande application, et fut enterré à Rome, dans l'église de St.-Laurent *in Damaso*. Il a laissé un savant ouvrage qu'il fit imprimer à Rome, en 1716, in-4°., sous ce titre: *Leonardi Adami Volsiniensis* τοῦ ἐν Ἀρκάσιν *Philoclis Æpei Arcadicorum volumen primum.* Ce premier volume est dédié au cardinal Ottoboni, qui avait fait les frais de l'impression. Il contient, en quatre livres, l'histoire de l'Arcadie, depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne d'Aristocrate le jeune, son dernier roi. Cet ouvrage est tellement rempli d'érudition, et renferme un si grand nombre de passages d'auteurs anciens, que Jacopo Facciolati, intime ami d'Adami, le comparait à une ville dans laquelle il y avait plus d'étrangers que de citadins. Non seulement Adami y a réuni avec le plus grand soin tous les passages relatifs à l'Arcadie; mais, plus critique qu'historien, il les a discutés et corrigés, ce qui le force souvent à interrompre son récit. Son ouvrage contient d'excellents matériaux pour cette partie de l'histoire et pour celle de la Grèce entière. Le second volume devait comprendre le reste de l'histoire de l'Arcadie, depuis la 28e. olympiade; sa publication avait déjà été annoncée dans le tome XXIX du *Giornale de' Letterati d'Italia*; mais la mort prématurée de l'auteur l'empêcha de le faire paraître. Adami avait entrepris d'autres ouvrages qu'il n'a pu achever, et dont il a légué les manuscrits au cardinal Impériali. De ce nombre sont, une *Histoire du Péloponnèse*; une édition en plusieurs volumes des *OEuvres de Libanius*, augmentée de divers Discours et Lettres inédits de cet auteur; une édition de l'*Histoire de Jornandès*; un recueil considérable d'*Inscriptions* la plupart inédites; quatre livres *De varietate fortunæ*, de Poggio de Florence; enfin, 5 *Novelles*, qui manquent au code de Théodose. A. L. M.

ADAMI (Ernest-Daniel), naquit à Idung, dans la grande Pologne, le 19 novembre 1716, et, après avoir été correcteur et directeur de musique à Landshut, fut, depuis 1765, pasteur à Pomeswitz, dans la haute Silésie. Il a publié en 1750, à Liégnitz, un ouvrage en allemand, sur le triple écho qui existe à l'entrée de la forêt d'Aderbach (dans le royaume de Bohême), 1 vol. in-4°., et en 1755, des *Dissertations sur les beautés sublimes du chant dans les cantiques du service divin*, in-8°., Leipzig, 1755. On ignore l'année de sa mort. P—x.

ADAMI (André), maître de la chapelle pontificale, au commencement du 18e. siècle, publia un ouvrage ayant pour titre: *Osservazioni per ben regolare il coro dè i cantori della capella pontificia, tanto nelle funzioni ordinarie che straordina-*

rie, un vol. in-4°., Rome 1711. Cet ouvrage, assez curieux, renferme les portraits de douze principaux chanteurs de la chapelle pontificale, avec des notices sur leur vie. P—x.

ADAMS (Sir Thomas). *Voy.* Charles II.

ADAMS (Samuel), membre du congrès américain, fut un des principaux auteurs de la révolution des États-Unis. Il était natif du Massachusset, et on lui doit en grande partie l'opposition si vive qui se manifesta de bonne heure dans cette province contre les lois fiscales de l'Angleterre. Quoiqu'il fût déjà fort âgé à l'époque des premiers troubles, il ne cédait à personne, ni par la vivacité de ses idées, ni par son activité à les mettre à exécution. C'est lui qui, le premier, donna l'idée d'organiser les sociétés populaires de manière que toutes correspondissent ensemble, et eussent un point central dans celle de Boston. Cette organisation, qui créa une espèce d'état dans l'état, fut un des plus puissants leviers de la révolution. Adams s'impatientait de ce que les hostilités ne commençaient pas assez tôt entre les colonies et la mère patrie, et on l'entendit s'écrier, à la nouvelle des premiers coups de fusils tirés à la bataille de Lexington : « Quelle glorieuse matinée que celle-ci! » Il fut aussi le premier à élever ses vues vers l'indépendance, même au moment où les partisans les plus chauds de la liberté américaine, ne visaient encore qu'au redressement des griefs. Élu plusieurs fois, par l'état de Massachusset, membre du congrès, il y soutint vivement le parti de l'indépendance. Il voulait qu'il n'y eût point de troupes réglées, et qu'à l'imitation des Romains, tous les Américains fussent soldats. Il n'aimait pas Washington, parce que son esprit ardent et inquiet ne pouvait s'accommoder de la [illegible] dence et de la circonspection de c[illegible] néral. On pense même qu'il ne fut [illegible] étranger au projet formé en 1778 [illegible] lui ôter le commandement de l'arm[illegible] et le donner au général Gates. [illegible] songer aux obstacles insépara[illegible] d'une grande entreprise, il aurait v[illegible] qu'on exécutât ses plans avec la m[illegible] rapidité qu'il les formait. Il fut [illegible] des auteurs de la constitution [illegible] l'état de Massachusset. Partisan o[illegible] de la démocratie, on lui reprochai[illegible] consulter plutôt sa bibliothèque [illegible] l'expérience, et de passer toujours [illegible] les Grecs et les Romains pour arr[illegible] aux Anglais et aux Américains. [illegible] pendant il paraît qu'il était revenu [illegible] puis à des idées plus saines; car il [illegible] ploya dans la suite toute son influ[illegible] à former une armée et à établir un [illegible] vernement mixte. Sa fortune était [illegible] dessous du médiocre, et tenait m[illegible] de la pauvreté. Son extérieur si[illegible] et mesquin semblait contraster av[illegible] force et l'étendue de sa pensée. Il [illegible] le bonheur de vivre assez long-te[illegible] pour voir les efforts qu'il avait faits [illegible] l'indépendance de son pays, cou[illegible] nés du plus heureux succès. Il est [illegible] pauvre, comme il avait vécu. O[illegible] surnommé le Caton de l'Amérique. B—[illegible]

ADAMS (John), président [illegible] États-Unis d'Amérique. L'histoir[illegible] placé au nombre des premiers h[illegible] mes d'état de son pays. Issu de l[illegible] des premières familles qui fondèr[illegible] en 1608, la colonie de Massachu[illegible] Bey, il naquit à Braintrée, dans [illegible] colonie, le 19 octobre 1735. Ava[illegible] révolution qui éleva son pays au [illegible] des états indépendants, il exerça [illegible] profession d'homme de loi, dans [illegible] quelle il avait acquis une grande r[illegible] tation. A l'époque des premiers t[illegible] bles, il se signala de bonne heure [illegible]

me le défenseur des droits de son pays, dans une belle dissertation sur les lois *canoniques et féodales;* il soutint vivement le parti des colonies, et publia une *Histoire de la querelle entre l'Amérique et la mère patrie*, qui fut insérée dans la gazette de Boston, et produisit un grand effet sur l'esprit de ses concitoyens. Quoiqu'il fût l'un des principaux chefs de l'opposition qui se manifesta dans le Massachusset contre le gouvernement anglais, il combattit toujours les mesures violentes, et il défendit avec beaucoup d'éloquence, devant la cour criminelle de Boston, le capitaine Preston et ses soldats qui, lors de l'émeute qui eut lieu dans cette ville le 5 mars 1770, avaient tiré sur le peuple et tué plusieurs personnes. Preston fut acquitté, et le crédit d'Adams en souffrit auprès de ceux qui ne voulaient pas voir que l'infraction des lois criminelles est le caractère à la fois le plus évident et le plus effrayant de l'anarchie et du despotisme populaire. Malgré cela, il fut élu au congrès en 1774, et réélu en 1775. Adams fut un des premiers à s'apercevoir qu'une réconciliation franche et durable avec la mère patrie était devenue impossible. Il se prononça fortement pour l'indépendance, et fut l'un des principaux promoteurs de la fameuse résolution du 4 juillet 1776, qui déclara les colonies d'Amérique *États libres, souverains et indépendants.* Lorsque les Etats-Unis, se trouvant pressés par les armes de l'Angleterre, tournèrent les yeux vers l'Europe, dans l'espoir d'y trouver des secours, John Adams fut envoyé avec le docteur Francklin, près la cour de Versailles, comme l'un des ministres plénipotentiaires des États-Unis pour négocier un traité d'alliance et de commerce entre les deux nations. A son retour, les Massachussettes invoquèrent ses lumières pour la formation d'un plan de gouvernement, et c'est à lui que cet état est principalement redevable de sa constitution actuelle. Il revint en Europe, revêtu de tous les pouvoirs du congrès relativement aux négociations de la paix, et, peu de temps après, les États-Unis le nommèrent leur ministre plénipotentiaire près les États-Généraux des Provinces-Unies. Son habileté contribua beaucoup à entraîner la Hollande dans la guerre contre la Grande-Bretagne. Il négocia et conclut un traité d'amitié et de commerce avec les Etats-Généraux, et obtint des emprunts qui furent d'un grand secours aux Américains. Il vint ensuite à Paris, où il fut un des négociateurs du traité de paix avec l'Angleterre, qui reconnut l'indépendance des Etats-Unis. C'est principalement à sa fermeté et à son adresse que les Américains doivent le droit qui leur a été assuré par ce traité, de faire la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Après la paix, il conseilla des mesures de modération envers les *loyalistes;* ce qui lui attira l'inimitié des républicains, qui commencèrent dès-lors à le regarder comme un partisan de l'Angleterre. Il fut ensuite envoyé à Londres pour négocier un traité de commerce qu'il ne put conclure. Cependant, les circonstances où les Etats-Unis se trouvaient, et surtout la forme du gouvernement, donnaient des inquiétudes aux hommes prévoyants. En effet, quelle sécurité, ou quel espoir de stabilité pouvait inspirer un gouvernement qui était autorisé à déclarer la guerre, et ne pouvait se procurer les moyens de la faire que par le consentement de treize états indépendants? Quelle confiance devait inspirer un état qui pouvait contracter des dettes, et ne pouvait

se créer des fonds pour les payer que par la volonté de treize souverainetés distinctes? Tous les bons esprits désiraient un changement qui donnât plus de force au gouvernement central : John Adams, qui était encore en Europe, fut un des premiers à le proposer. Washington, Hamilton et d'autres hommes, qu'on appela dans la suite *fédéralistes*, se joignirent à lui; le changement eut lieu, et amena la constitution de 1787; Washington fut élu président, et John Adams vice-président. Cette nouvelle constitution eut cependant de nombreux ennemis, auxquels on donna le nom de *républicains*, et à la tête desquels on plaçait Jefferson. Ils soupçonnaient les fédéralistes de vouloir établir l'aristocratie, et peut-être même la royauté. John Adams excitait particulièrement leurs craintes; on connaissait son opinion sur la nécessité d'une balance entre les pouvoirs, et on supposait que la conséquence de cette opinion conduirait à des ordres distincts et héréditaires. On lui reprochait d'entretenir un état de maison semblable à celui d'un monarque. Les haines entre les deux partis s'envenimèrent davantage, lorsque la révolution commença en France, et que la guerre éclata entre cette puissance et la Grande-Bretagne. Les fédéralistes voulaient garder la neutralité, et les républicains désiraient se rapprocher davantage de la France. L'exaspération fut portée au comble, lorsque le gouvernement des Etats-Unis conclut un traité d'amitié, de commerce et de navigation avec l'Angleterre. Ce traité, qui donna de justes motifs de plainte au gouvernement français, aurait assuré aux républicains la supériorité, sans les excès auxquels on venait de se livrer en France, et sans la conduite impolitique des agents du directoire exécutif en Amérique. John Adams seconda constamment l'administration dans toutes ces circonstances. Il fut réélu vice-président sous la seconde présidence de Washington. A la troisième élection, Washington ayant déclaré son intention formelle de se retirer des affaires publiques, les républicains se croyaient sûrs de la victoire, et se flattaient de porter Jefferson à la première magistrature. Ils furent encore trompés dans leur attente, par le zèle irréfléchi de l'agent du gouvernement français qui, au moment des élections écrivit, au secrétaire d'état, une lettre dans laquelle il reprochait au gouvernement des Etats-Unis sa partialité pour l'Angleterre, et son ingratitude envers la France. Il semblait vouloir en appeler du gouvernement au peuple. Cette lettre fut imprimée le lendemain de sa date dans une gazette Elle produisit un effet contraire à celui que son auteur s'était proposé. Tout le monde se mit en garde contre l'influence étrangère, dans un moment si important. Beaucoup de républicains votèrent pour un fédéraliste Adams l'emporta sur Jefferson, et fut porté à la magistrature suprême, où il suivit le même plan de conduite. Il la suivit peut-être d'autant plus volontiers, qu'il était persuadé, et qu'il avait déclaré plusieurs fois que le gouvernement républicain serait de courte durée en France. Pendant l'administration d'Adams, les contestations avec le Directoire de France furent très vives et elles auraient fini par une rupture sans la sagesse du gouvernement qui fut établi à l'époque du 18 brumaire A la fin de la présidence de John Adams, Jefferson fut élu à sa place Adams, devenu vieux, se retira des affaires, et mourut à New-Yorck, en 1803, âgé de 82 ans. John Adams

fut non seulement un homme d'état célèbre, mais un littérateur distingué : ce fut pendant son séjour en Europe qu'il publia son savant ouvrage intitulé : *Défense des Constitutions*, etc. Londres, 1704, 3 vol. in-8°. Il publia aussi une *Histoire des Républiques*. Le but de ce dernier ouvrage, rempli d'érudition, est de prouver que la démocratie pure est le pire de tous les gouvernements. B—A.

ADAMSON (PATRICK), théologien écossais, né à Perth en 1543, après avoir fait de bonnes études dans l'université de St.-André, se fit maître d'école dans un village. Il accompagna ensuite en France le fils d'un gentilhomme de son voisinage, pour lui faire suivre l'étude du droit à l'université de Paris, qui attirait alors beaucoup d'élèves étrangers. A la naissance de Jacques Ier., Adamson publia un poëme latin dans lequel il donnait au prince nouveau-né le titre de sérénissime et très-noble prince d'Écosse, d'Angleterre, de France et d'Irlande. Cette dénomination choqua la cour de France, qui fit arrêter le poète et le tint en prison pendant 6 mois. Lorsqu'il fut en liberté, il se retira avec son pupile à Bourges. Ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'arriva l'horrible massacre de la St.-Barthélemi. Les deux Ecossais n'échappèrent à la proscription générale qu'en restant cachés dans un appartement de l'hôtellerie où ils étaient logés ; mais le propriétaire de la maison paya cher cet acte d'humanité ; il fut dénoncé, et, quoiqu'âgé de 70 ans, on le précipita du toit de sa propre maison dans la rue, pour avoir donné asyle à deux hérétiques. Adamson avait composé pendant sa détention une traduction en vers du *Livre de Job*, et une tragédie latine sur la *Mort d'Hérode* ; ces deux ouvrages furent imprimés en 1572. La vie de ce théologien était destinée aux agitations et aux dangers. De retour dans sa patrie, il y prit les ordres, et fut nommé ministre de Paisley. Le comte de Morton, régent d'Écosse, l'ayant choisi pour être membre d'une commission chargée de régler la juridiction et la police de l'église nationale, Adamson y montra un zèle en faveur de l'épiscopat, qui engagea le régent à le proposer pour l'archevêché de Saint-André. Ce choix trouva une vive opposition de la part des presbytériens qui, dans une assemblée générale, voulurent le soumettre à un examen sévère, et ne lui conférer l'épiscopat qu'avec des limitations très-rigoureuses. Cette opposition n'empêcha pas le chapitre de St.-André d'élire Adamson ; mais l'assemblée presbytérienne attaqua la validité de l'élection, qui ne fut confirmée qu'aux conditions qu'il lui plut de prescrire, et auxquelles le nouvel archevêque fut obligé de souscrire. On lui a reproché d'avoir montré dans toute cette affaire une grande pusillanimité, qui ne fit qu'encourager la violence de ses ennemis, et qui le rendit la victime d'une éternelle persécution. Des accusations sans cesse renaissantes le tenaient dans un état de défensive humiliant et pénible. Une aventure extraordinaire vint agraver encore sa situation : il fut attaqué d'une maladie dangereuse qui résistait à tous les moyens que les médecins purent employer. N'attendant plus rien des secours de l'art, il consentit à faire un remède qui lui fut proposé par une vieille femme inconnue, et ce remède eut un effet aussi heureux que prompt. L'archevêque fut accusé d'avoir eu recours au diable pour se guérir d'une maladie regardée comme incurable ; la vieille femme fut dénoncée comme sorcière, emprisonnée et soumise à un jugement L'ignorance et la crédulité

publique étaient égales à la fureur de l'esprit de parti ; et les juges entraînés par l'effervescence populaire, condamnèrent la malheureuse femme à être brûlée. Le roi Jacques étant venu en 1583 visiter la ville de St.-André, Adamson prononça devant lui un sermon et soutint une espèce de thèse de controverse, dans laquelle il défendit avec autant de zèle que de talent les droits de l'église épiscopale; le roi fut si satisfait de sa conduite dans cette occasion qu'il le nomma son ambassadeur auprès de la reine Élisabeth. Adamson prêcha devant cette princesse d'après les mêmes principes, avec tant d'éloquence et de succès, que la reine, jalouse de la popularité naissante de Jacques, défendit au prédicateur de remonter en chaire. De retour en Écosse, Adamson continua de servir les desseins du roi pour l'établissement de l'épiscopat dans ce royaume, et il fit passer au parlement plusieurs actes favorables à ce plan. Sa conduite ne fit qu'exaspérer de plus en plus la rage des presbytériens ; et comme ce parti était celui de la majorité de la nation, il parvint aisément à rompre toutes les mesures du roi, et à se venger sur le prélat qui en était le principal instrument. Un synode tenu à St.-André, en 1586, excommunia formellement l'archevêque Adamson, qui, de son côté, excommunia le modérateur du synode. On intenta contre lui diverses accusations, et l'on nomma une commission pour en faire un rapport. Une des accusations était d'avoir violé une loi existante dans l'église d'Écosse, en mariant le comte de Huntley sans lui avoir fait souscrire une profession de foi ; l'archevêque fut condamné. Pour mettre le comble aux disgrâces d'Adamson, il ne lui manquait plus que d'être abandonné par le prince au service duquel il s'était sacrifié, mais à qui il ne pouvait plus être utile. Jacques accorda le revenu de l'archevêché de St.-André au duc de Lenox, et laissa le malheureux Adamson dans une telle détresse, qu'il ne pouvait, à la lettre, donner du pain à sa famille. Abattu par la misère, il prit le parti d'adresser à l'assemblée presbytérienne un désaveu formel de toutes les opinions qu'il avait soutenues sur la discipline ecclésiastique, et qui avaient donné de l'ombrage aux presbytériens. Cette démarche ne fut pas suffisante pour désarmer la haine de ses ennemis qui la regardèrent comme dictée par la nécessité, et il ne paraît pas qu'elle ait contribué à améliorer sa situation. Adamson ne trouva de moyens de subsister que dans des contributions charitables, et il termina sa malheureuse vie à la fin de 1591. Une teinte de fanatisme, jointe à une extrême faiblesse de caractère, a été la source de ses malheurs. Il ne sut ni modérer ses opinions, ni les soutenir avec la fermeté et l'adresse que les circonstances exigeaient. Quant à ses talents, ils se réduisaient à faire d'assez bons vers latins et à prêcher avec une éloquence populaire. Thomas Wilson, son gendre, à la tête de l'édition in-4°. qu'il a donnée en 1619, des ouvrages de son beau-père, n'a pas craint de le présenter comme un miracle de la nature, qui paraissait plutôt une production immédiate du Dieu Tout-Puissant, qu'un être sorti du sein d'une femme. S—d.

ADANSON (Michel), botaniste, naquit à Aix en Provence le 7 avril 1727. Son père, écossais d'origine, s'était attaché à M. de Vintimille, alors archevêque de cette ville. Ce prélat ayant quitté ce siége pour celui de Paris, Adanson fut amené dans cette capitale à l'âge de trois ans. Son éducation fut très-soignée, et il y répondit par des succès prématurés.

Comme il était d'une petite stature, il paraissait plus jeune encore qu'il ne l'était; et il excita une admiration générale, lorsqu'on le vit remporter les premiers prix de l'Université, et qu'il se trouva, pour ainsi dire, caché sous un Pline et un Aristote. Tel était le genre de livres que l'on distribuait alors dans ces occasions solennelles. Nédham, naturaliste célèbre par ses découvertes microscopiques, témoin du triomphe de cet enfant, lui fit présent d'un microscope, et lui dit: « Puisque, jusqu'à présent, vous avez » si bien appris à connaître les ouvrages des hommes, vous devez » étudier ceux de la nature. » Ces circonstances entraînèrent Adanson vers l'histoire naturelle. Bientôt il voulut, comme Pline, l'embrasser toute entière, et, comme Aristote, en lier toutes les parties. Il ne négligea cependant aucun genre de connaissances; et suivit assidûment tous les cours du collége royal. Réaumur et Bernard de Jussieu furent ses principaux guides. Il partagea son temps entre le Jardin du Roi et les cabinets de ces savants, si connus par leur affabilité. La nomenclature des plantes cultivées dans cette enceinte lui devint bientôt familière: ce qui était loin de suffire à son activité. Le système de Linné, qui commençait à se propager, excitant son émulation, il en imagina de nouveaux qui lui présentèrent plus de certitude, et, dès l'âge de 14 ans, il en avait esquissé quatre. Ses parents l'avaient destiné à l'état ecclésiastique, et on lui avait donné un canonicat; il y renonça, ne voulant pas prendre un état dont les devoirs ne lui auraient pas permis de se livrer tout entier à son goût pour les sciences. Entraîné par le noble désir de contribuer de tous ses moyens à leur progrès, il voulut voyager dans des contrées qui n'eussent pas encore été visitées, et il se décida pour le Sénégal, pensant que le climat insalubre de ce pays s'opposerait long-temps aux recherches de tout autre naturaliste. Plusieurs botanistes célèbres s'étaient transportés avant lui aux extrémités du globe; mais ils y avaient été invités par des souverains, dont la munificence leur assurait un juste dédommagement de leurs dépenses et de leurs dangers. Adanson donna, le premier, l'exemple d'un plus grand dévouement; il fit cette entreprise à ses frais, et y sacrifia la plus grande partie de son patrimoine. Ce fut en 1748, âgé de 21 ans, qu'il exécuta ce projet courageux. Dans la traversée, il visita les Açores et les Canaries; et, dès qu'il eut débarqué à l'île de Gorée sur la côte du Sénégal, il se livra aux recherches de tout genre, avec une ardeur si persévérante, qu'il recueillit des richesses immenses dans les trois règnes de la nature. Les décrire et les conserver, eût été pour tout autre une occupation assez grande; mais il alla beaucoup plus loin: il découvrait, par son expérience journalière, les défauts et l'insuffisance des méthodes employées jusqu'alors pour classer les êtres naturels, et pour donner à ceux qui les voyent pour la première fois, le moyen de les reconnaître. Les auteurs les plus célèbres, tels que Tournefort et Linné l'avaient exposé à des méprises. Voyant que les défauts de la méthode et du système de ces grands botanistes, tenaient à ce qu'ils les avaient fondés sur un petit nombre de caractères, il s'attacha à perfectionner cette partie importante de la science, et il créa une méthode, établie sur l'universalité des parties. Ce fut d'abord aux plantes qu'il en fit l'application; mais il reconnut bientôt qu'elle devait s'étendre à tous

les êtres, et, suivant son expression, *à toutes les existences*. Il adressa plusieurs lettres à son maître, Bernard de Jussieu, pour lui faire part de sa découverte. Il fit aussi, pendant son séjour au Sénégal, et durant sa traversée, des observations météorologiques suivies jour par jour, et il leva des plans très-détaillés des contrées qu'il parcourut, d'après lesquels il dressa une carte du cours du fleuve du Sénégal, à une assez grande distance. De plus, il recueillit des vocabulaires des langues des diverses peuplades nègres qu'il avait été à portée de fréquenter. Ce fut avec toutes ces richesses, qu'Adanson revint dans sa patrie, après 5 ans de séjour dans un climat brûlant et malsain : elles suffisaient bien pour le dédommager de ses fatigues et de ses dangers; mais il serait difficilement parvenu à les faire connaître, s'il n'eût trouvé de puissantes ressources dans la fortune et l'amitié de M. de Bombarde, amateur zélé des sciences. Stimulé par ses conseils, et aidé de ses secours, il fit paraître en 1757, son *Histoire naturelle du Sénégal*, 1 vol. in-4°. avec une carte. Jamais on n'avait fait connaître un pays éloigné avec autant de détails; et ce n'était cependant qu'une petite partie des matériaux recueillis par l'auteur. Cet ouvrage est terminé par une nouvelle classification des *Testacées* ou animaux à coquilles. Jusqu'à ce moment, leurs dépouilles brillantes avaient seules occupé les naturalistes, qui les regardaient plutôt comme une décoration des cabinets, que comme un sujet d'études. Adanson fit connaître, pour la première fois, les animaux qui les formaient, et les rangea suivant sa méthode universelle, dont il commençait ainsi à donner un aperçu. Il se borna cependant à leurs formes extérieures, les seules qu'il eût étudiées. Un demi-siècle devait s'écouler, avant qu'un de nos savants les plus distingués, nous fît connaître leur anatomie. Adanson saisit encore cette occasion pour faire un autre essai, celui d'une nouvelle nomenclature. Elle consiste à désigner chaque être, regardé comme espèce, par un nom primitif, ne tenant à aucune langue, et étant exclusivement affecté à cette désignation. Cette innovation, qu'on peut au moins regarder comme ingénieuse, trouva quelques partisans et beaucoup de détracteurs. Honoré du titre de correspondant par l'Académie des sciences, pendant son voyage en 1750; à son retour, en 1756, il se fit connaître plus particulièrement de cette illustre compagnie, en lui lisant un mémoire sur le *Baobab*, qui fut inséré d'abord dans les *Mémoires des Savants étrangers*, et ensuite dans ceux de l'Académie pour l'année 1761. Avant cette époque, on ne connaissait cet énorme végétal que par le rapport de quelques voyageurs, et on était tenté de mettre au rang des hyperboles, qui ne sont que trop fréquentes dans leurs relations, le volume de 40 à 60 pieds de diamètre qu'ils lui donnaient. Adanson rendit non seulement témoignage de la vérité de leur récit, mais, de plus, il fit connaître l'accroissement progressif de cet arbre extraordinaire, ainsi que la famille des Malvacées, à laquelle il le rapportait. Sous tous les rapports, ce mémoire est un chef-d'œuvre qui n'a point encore été surpassé. Ce fut sur les mêmes principes qu'il donna, dans les *Mémoires de l'Académie*, l'histoire des arbres qui produisent la gomme dite d'Arabie, l'un des principaux objets de commerce du Sénégal. Ces ouvrages méritèrent à Adanson, en 1759, la place d'Académicien titulaire; mais

ce n'était encore que des essais, auxquels il s'en serait peut-être long-temps tenu, si M. de Bombarde, par ses sollicitations et par les secours généreux qu'il lui fournit, ne l'eût déterminé à publier ses *Familles des Plantes*, 2 vol. in-8°.; elles parurent en 1763. Adanson a rassemblé dans ces deux volumes des connaissances immenses, et cet ouvrage devait faire prendre une nouvelle face à la botanique, en la débarrassant à jamais des liens systématiques, en la ramenant à l'étude des rapports naturels. Mais Linné, qui soutenait l'opinion contraire, avait pris un tel ascendant sur son siècle, qu'Adanson ne put le surmonter. On profita de quelques accessoires qui donnaient prise à la critique; telle était, entre autres, la tentative d'une nouvelle orthographe; et bientôt cette excellente production parut tombée dans l'oubli. Cependant elle n'a pas été négligée par tout le monde; car, depuis sa publication, on a présenté comme des découvertes, des faits qui s'y trouvent énoncés. Il est vrai que, dans l'état où sont les *Familles des Plantes*, on ne peut les compter au nombre des livres élémentaires; mais il n'en est aucun qui puisse donner autant de connaissances à ceux qui ont vaincu les premières difficultés. L'auteur ne tarda pas à reconnaître lui-même les taches, ou, pour mieux dire, les bizarreries qu'on lui avait reprochées; et il résolut de donner 5 ans après une nouvelle édition de son ouvrage. Il y avait fait les changements nécessaires et des additions nombreuses; mais, entraîné par des idées gigantesques, il conçut le plan d'une encyclopédie complète. On lui avait fait espérer que Louis XV favoriserait cette entreprise. Bercé par cette espérance, il ne s'occupa qu'à en rassembler les matériaux. En peu de temps, ils devinrent immenses, et, en 1775, il les soumit à l'Académie, sous ce titre: *Plan et Tableau de mes ouvrages manuscrits et avec figures, depuis l'année* 1771 *jusqu'en* 1775, *distribués suivant une méthode naturelle découverte au Sénégal en* 1749. Ier. ouvrage: *Ordre universel de la nature, ou Méthode naturelle comprenant tous les êtres connus, leurs qualités matérielles et leurs facultés spirituelles, suivant leur série naturelle, indiqués par l'ensemble de leurs rapports*, 27 vol. in-8°. IIe. *Histoire naturelle du Sénégal*, 8 vol. in-8°. IIIe. *Cours d'histoire naturelle*. IVe. *Vocabulaire universel d'histoire naturelle, servant de table à l'ordre universel*, 1 vol. in-fol. de 1000 pages. Ve. *Dictionnaire d'histoire naturelle*. VIe. 40,000 *figures de* 40,000 *espèces d'êtres connus*. VIIe. *Collection de* 34,000 *espèces d'êtres conservés dans mon cabinet*. On peut imaginer quel fut l'étonnement que produisit une telle annonce. Les commissaires, nommés sur sa demande pour examiner son plan, trouvèrent ce travail prodigieux; mais il ne leur parut pas également avancé dans toutes les parties; par exemple, les 40,000 figures n'étaient autre chose que la collection de toutes celles qui avaient été publiées jusqu'alors. Cet examen donna une haute idée des connaissances et de l'activité d'Adanson; mais il n'eut pas le résultat qu'il en attendait. Il avait cru que le gouvernement, sur le rapport qui en serait fait, lui fournirait les moyens de l'exécuter. On s'accoutuma dès-lors à le regarder comme livré à la poursuite d'un projet chimérique. Le tort d'Adanson n'était pas de tenir à ce plan, mais de croire qu'il pouvait l'exécuter à la fois et d'un seul jet; s'il eût voulu le publier par parties, succes-

sivement, on ne peut douter, vu son application au travail et sa longue carrière, qu'il ne fût parvenu à le réaliser. La seconde édition des *Familles* était réellement l'Encyclopédie de la botanique. Sa classification des coquilles du Sénégal démontre qu'il était en état de traiter tout le règne animal d'une manière aussi complète. Quant aux autres sciences, il est certain que, malgré l'étendue de ses connaissances, il y aurait eu de la témérité de sa part de prétendre les tirer de son propre fond : aussi n'était-ce pas son intention, et l'état même de ses manuscrits le prouve. C'étaient des cadres, dans lesquels il voulait enchâsser les matériaux pris ailleurs. Il ne fut pas découragé par ce défaut de succès, et il continua à augmenter ses matériaux. Chaque année, il croyait atteindre au terme; cependant il ne publia plus aucun ouvrage considérable. Il se borna à donner à l'Académie des sciences un petit nombre de mémoires, dont l'importance et le mérite font regretter ce qu'il ne publia pas. C'est ainsi qu'en 1766, il traita la grande question de savoir si les espèces des plantes changent par le mélange des poussières des étamines, ou si elles sont invariables. Il avait, d'après Linné, adopté la première opinion dans ses *Familles des Plantes;* mais de nombreuses observations lui prouvèrent le contraire. En 1767, il avait observé des plantes aquatiques, auxquelles il donna le nom de *Tremella*, et qui paraissent avoir des mouvements spontanés. Ce n'est que depuis peu que des naturalistes les ont observées de nouveau, et ont confirmé ses découvertes. Il publia, en 1767, des observations sur les ravages de l'hiver précédent; par-là, il fit connaître avec un peu de détail sa manière d'observer les phénomènes météorologiques. Enfin, en 1773, il fut chargé de faire les articles de botanique concernant les végétaux exotiques, pour le Supplément de l'*Encyclopédie.* La botanique avait été extrêmement négligée dans cet ouvrage, et, pour réparer ce défaut, on l'avait choisi avec le baron de Tschoudi; celui-ci se chargea des arbres indigènes et de ceux qui sont naturalisés. Rien de plus opposé que la marche de ces deux collaborateurs. Tschoudi s'était beaucoup occupé de la culture des arbres et arbustes de pleine terre; il intéressa par des phrases brillantes, qui couvrirent le peu de profondeur de ses connaissances. Adanson y mit, au contraire, tout l'appareil de l'érudition; chacun de ses articles fut un traité complet de la plante qui en est le sujet. Il donna encore par-là l'idée de la manière dont il voulait traiter l'universalité des plantes; mais cette extension était inconciliable avec la limite dans laquelle il fallait se renfermer, et les éditeurs l'arrêtèrent à la quatrième lettre. Dans quelques autres mémoires, Adanson fit connaître l'étendue et la variété de ses connaissances, d'abord en faisant l'histoire des Tarets, ou des vers destructeurs des navires; ensuite en indiquant l'électricité comme la cause de la commotion que font sentir certains poissons, la Torpille et le *Gymnotus*. Il fut aussi le premier qui annonça la propriété de la Tourmaline. Ce fut dans une lettre adressée au comte de Buffon, sous le nom supposé de Ruga Carafa, publiée in-4°. en 1759. Il avait, en 1753, fourni à l'administration de la compagnie des Indes, un vaste plan pour former, sur la côte d'Afrique, une colonie où l'on pourrait cultiver toutes les plantes qui produisent les denrées coloniales, sans vouer les nègres à l'esclavage. Ce plan, qui pouvait conduire sans troubles à l'abolition de la traite, fut dans le temps mieux appré-

ié par les étrangers que par les Français. Les Anglais surtout, qui s'étaient emparés du Sénégal en 1760, lui firent des propositions les plus avantageuses, pour l'engager à communiquer ce plan, ainsi que les renseignements qu'il avait rapportés sur ce pays ; mais il s'y refusa par un sentiment d'amour de la patrie qu'il portait jusqu'à l'exaltation. C'est un établissement de ce genre que cette nation a formé depuis quelques années, sur les côtes de la Sierra-Leona. Ce fut avec le même désintéressement qu'Adanson, vraiment philosophe, rejeta les offres brillantes qui lui furent faites, en 1760 par l'empereur d'Autriche, en 1766 par Catherine II, et enfin par le roi d'Espagne, pour venir se fixer dans leurs états. Malgré ses nombreux travaux, il fit plusieurs voyages dans les différentes parties de la France. Il visita les côtes de l'Océan et celles de la Méditerranée. En Provence, il découvrit l'Araignée si célèbre sous le nom de Tarentule, qui passait autrefois pour être si dangereuse dans le royaume de Naples. Elle existe vraisemblablement de toute antiquité en Provence, sans s'être jamais fait remarquer par l'effet de son venin. Adanson avait été nommé censeur royal en 1759 : le traitement de cette place, celui d'académicien et les pensions qu'il avait obtenues successivement, lui procurèrent une aisance qui aurait été fort au-delà de ses désirs ; mais, toujours dominé par l'idée qu'il pourrait un jour réaliser le vaste plan qu'il avait conçu, il sacrifiait tous ses moyens pour en accélérer l'exécution. La révolution arriva, et ces moyens lui furent enlevés. La perte à laquelle il fut le plus sensible, fut celle d'un jardin dans lequel il suivait depuis plusieurs années des expériences multipliées sur la végétation. Il y avait particulièrement réuni un grand nombre de variétés de mûriers, et il eut la douleur de le voir ravager en sa présence. Il continua néanmoins ses travaux, malgré le dénûment auquel il était réduit. On l'eût peut-être long-temps ignoré, si l'Institut, lors de sa création, ne l'eût invité à venir prendre place parmi ses membres. Il répondit qu'il ne pouvait se rendre à cette invitation, *parce qu'il n'avait pas de souliers*. Le ministre de l'intérieur lui fit accorder une pension. Il avait acquis, des débris de sa fortune, une maison, petite, incommode et malsaine, avec un jardin, dont le peu d'étendue ne lui avait permis de réunir, pour ainsi dire, que des représentants de chacune de ses *familles*. Adanson avait reçu de la nature un tempérament robuste ; mais l'excès du travail, et surtout un long séjour dans le Sénégal, l'avaient altéré ; il était très sensible au froid, et il lui était survenu des douleurs rhumatismales ; il se plaignait que le siége de son mal était dans les os. Un jour, en allant de son lit à un fauteuil, il sent fléchir une cuisse ; il s'écrie qu'elle est cassée, ce qui se trouva vrai. Reporté sur son lit, il y languit encore six mois, pendant lesquels il conserva toutes ses facultés morales. Il s'entretenait de son grand ouvrage, qu'il se flattait de faire imprimer dès qu'il serait rétabli. Il mourut le 3 août 1806. Un petit nombre d'ouvrages imprimés a marqué sa carrière littéraire ; mais il a laissé une immense quantité de manuscrits. Pour juger de leur mérite, il faudrait que son chef-d'œuvre, les *Familles des Plantes*, reparût dans une 2e. édition, avec les changements et les additions qu'il voulait y faire. L'auteur de cet article s'est chargé de cette entreprise, la jugeant utile à la mémoire d'Adanson et à l'avantage de la science. Des circonstances particulières en ont empêché

jusqu'à présent l'exécution. Adanson attachait trop peu d'importance aux agréments extérieurs, et aux ménagements qu'exige la société : aussi n'a-t-il pas joui de ses avantages. Il s'emportait et se calmait facilement, et, dans toutes les occasions, il manifestait avec excès la vivacité et la franchise de son caractère. Son amour-propre était extrême; mais la bonhomie et la naïveté avec lesquelles il l'exprimait, le faisaient excuser, et n'offensaient personne. Si on lui témoignait de l'intérêt, il était susceptible de la plus vive reconnaissance. On l'a vu, peu de jours avant sa mort, occupé à faire des vers latins adressés à l'Empereur et à M. de Champagny, alors ministre de l'intérieur, pour les remercier d'un bienfait qu'il venait de recevoir. Il était de petite taille, mais bien proportionné, très-adroit; ses cheveux étaient roux; sa figure ne plaisait pas au premier abord; mais, quand il parlait, sa physionomie s'animait par degrés, et ses yeux étincelaient. Le buste qu'on a fait d'Adanson est très-ressemblant. On en a tiré son portrait, dans une gravure seulement esquissée, qui a paru dans le N°. XIII des *Annales des voyages*. Bernard de Jussieu, frappé des connaissances qu'annonçait Adanson par son mémoire sur le *Barbab*, avait nommé *Adansona* le genre de ce végétal. Mais Adanson a constamment refusé cet honneur, à cause de la différence de son opinion sur la nomenclature. Linné ne voulait admettre que les noms grecs ou latins, et, à leur défaut, ceux qui proviennent des botanistes, traitant les autres de barbares : Adanson, au contraire, voulait conserver avant tout les noms de pays. Peu de temps après la mort d'Adanson, M. Le Joyand fit paraître une *Notice* sur sa vie. M. Cuvier, en 1807, a payé à sa mémoire le tribut académique. L'auteur de cet article a puisé dans ces ouvrages quelques uns des principaux faits; mais il en a ajouté d'autres, qu'il tient de la bouche d'Adanson, ou qu'il a trouvés dans ses manuscrits. D. P—s.

ADDAS. *Voy.* ADIMANTUS.

ADDINGTON (ANTOINE), médecin anglais, fit ses études à Oxford, au collége de la Trinité, où il prit le grade de maître-ès-arts en 1740, et celui de D. M. en 1744. Il fut admis dans le collége des médecins de Londres en 1756. Le docteur Addington s'établit à Reading, y fut très-recherché, surtout pour le traitement de l'aliénation mentale, et fit une fortune considérable. Son intimité avec lord Chatam était si grande, que le parti du lord Bute le choisit pour négocier secrètement la rentrée de ce ministre, qui venait de se retirer après la paix de 1762. Addington a rendu compte de cette négociation dans une brochure. Il mourut en 1790. Ses ouvrages sont : I. *Essai sur le scorbut, suivi d'une méthode pour conserver l'eau douce à la mer*, 1753, in-8°.; II. *Essai sur la mortalité des bestiaux*, in-8°. Addington était le père de Henri Addington, depuis ministre et vicomte Sidmouth, qui fut élevé avec M. Pitt, fils de lord Chatam. Il ne faut pas le confondre avec le docteur Etienne Addington, prêtre non conformiste, qui a publié une grammaire grecque, et une vie de S. Paul, in-8°.

B—R J^e.

ADDISON (LANCELOT), né en 1632, à Mauldismaburne, dans le Westmoreland, fut élevé à l'université d'Oxford, et se destina à l'état ecclésiastique. Il se signala par un zèle extraordinaire pour Charles Ier., dès le commencement des troubles dont ce prince fut la victime. Dans une thèse publique, que le jeune théolo-

en soutint en 1658, il fit une satire violente contre le parti républicain, que cette faction dominante l'obligea de faire une rétractation publique, et de demander pardon à genoux. La honte et le dégoût l'engagèrent à quitter l'université. A la restauration, il n'obtint, pour récompense de son zèle, que la place de chapelain de la garnison de Dunkerque, d'où il passa à Tanger avec les mêmes fonctions. Ce ne fut qu'en 1683 qu'on le nomma doyen de Lichtfield. Il fut des membres de la convocation ecclésiastique qui se tint en 1689, et il exprima si ouvertement son attachement aux principes *torys*, qu'il perdit toute espérance d'avancement sous le gouvernement qui venait de se former. Il mourut en 1703. On a de lui plusieurs ouvrages estimables, dont les principaux sont : I. *La Barbarie occidentale*, ou *Courte Relation des révolutions opérées dans les royaumes de Fez et de Maroc*, imprimée en 1674 ; II. *L'État présent des Juifs, particulièrement de ceux des États barbaresques ;* Londres, 1675, in-8°. III. *Modeste Apologie pour le clergé.* Mais ce qui honore le plus la mémoire de cet ecclésiastique, c'est d'avoir donné naissance au célèbre Addison, qui fera le sujet de l'article suivant. S—D.

ADDISON (JOSEPH), né le 1er. mai 1672, à Miston dans le Wiltshire, bourg où son père était recteur (curé). Il fit ses premières études dans le lieu de sa naissance, et les acheva à Lichtfield, où son père avait été nommé doyen. Il montra de bonne heure des dispositions à l'étude, qui annonçaient les talents qui l'ont distingué dans la suite. A quinze ans, il fut envoyé à l'université d'Oxford, où il s'appliqua plus particulièrement à la poésie latine. Il composa plusieurs poëmes qui excitèrent l'admiration de ses maîtres, et furent publiés dans un recueil intitulé : *Musarum anglicarum analecta.* Il avait vingt-deux ans lorsqu'il commença à écrire dans sa langue, en prose et en vers. Son premier essai fut une traduction en vers de la plus grande partie du 4e. livre des *Géorgiques* de Virgile. Il s'était destiné, jusque-là, à la carrière ecclésiastique ; mais sa réputation naissante lui ayant procuré la connaissance du célèbre lord Somers et de milord Montague, alors chancelier de l'Échiquier, et depuis lord Halifax, il trouva en eux des protecteurs disposés à s'occuper de sa fortune, et cette circonstance développa peut-être en lui les germes de l'ambition qui devait le conduire à des honneurs, pour lesquels il ne paraissait pas né. En 1695, il adressa un poëme au roi Guillaume, qui n'avait aucun goût pour la littérature et pour les arts, mais qui avait le sens assez droit pour estimer tout ce qui portait un caractère de supériorité d'esprit, et qui, sur la foi de ses ministres, plus éclairés que lui, n'eut pas de peine à accorder quelque encouragement à un jeune homme d'une si grande espérance. Addison témoigna le désir de voyager, et il obtint, pour cet objet, une pension de 300 livres sterling. Il passa en France, et s'arrêta une année entière à Blois, vraisemblablement pour y apprendre la langue du pays. Il traversa ensuite le royaume pour aller en Italie, l'objet principal de son voyage. Dans un court séjour qu'il fit à Paris, il vit Boileau, à qui il présenta un exemplaire de ses poésies latines. On prétend que Boileau, après les avoir lues, dit à l'auteur que, s'il les avait connues plus tôt, il n'aurait pas écrit contre Perrault, parce qu'il les trouvait dignes d'être comparées aux plus beaux ouvrages de l'antiquité. Cette anecdote a

peu de vraisemblance : Boileau, recevant d'un étranger un témoignage d'estime, ne pouvait manquer d'y répondre avec politesse, et en louant, peut-être avec un peu d'exagération, les poëmes dont Addison lui faisait hommage; mais il est difficile de croire qu'il les ait comparés aux écrits de Virgile ou d'Horace, quand on se rappelle le peu de cas qu'il faisait de la latinité des poètes modernes. On conçoit plus aisément qu'un compatriote d'Addison, M. Smith, n'ait pas craint d'appeler son poëme sur la paix de Riswick, *le meilleur poëme latin qui ait paru depuis l'Énéide.* Il faut convenir cependant que la latinité d'Addison a un caractère d'originalité qui la distingue, et qu'il s'était formé un style d'après l'esprit général de la langue latine, et non d'après l'étude et l'imitation d'un auteur particulier, comme on l'a remarqué de la plupart des poètes et même des prosateurs qui ont écrit en latin depuis la renaissance des lettres. Addison vit l'Italie, plus en poète qu'en observateur politique ou moral, si l'on en juge par la relation de son voyage, où il rappelle avec complaisance tous les passages des auteurs classiques qui peuvent s'appliquer aux lieux qu'il parcourt et aux objets qui le frappent; mais, sous ce rapport même, son voyage est particulièrement intéressant et instructif : on en a fait plusieurs éditions en Angleterre, et il a été traduit en français. Pendant son absence, il s'était fait de grands changements dans le ministère; ses protecteurs, Montague et Somers, avaient perdu leurs places. Sa pension ne lui étant plus payée en Italie, il fut réduit, pour être en état de continuer son voyage et de revenir, à se charger de ramener en Angleterre un jeune anglais qui avait perdu son gouverneur en Italie. De retour à Londres, il se trouva d un état de dénûment assez pénil mais qui ne fut pas de longue du La bataille de Blenheim vint eniv de joie la nation, en 1704. Les p tes médiocres s'empressèrent à l'en comme c'est l'usage, de céléb cette victoire. Le lord Godolphin plaignit un jour au lord Halifax ce que ce glorieux événement n'é pas célébré comme il devait l'êt et témoigna le désir qu'une si no tâche fût confiée à quelque gr poète. Halifax lui répondit que le nie ne trouvait pas d'encourageme tandis qu'on prodiguait le revenu blic à des hommes sans mérite, négligeant ceux dont les talents p vaient être employés d'une mani honorable pour leur pays. Godolp convint du fait, et promit des réco penses distinguées pour le poète chanterait plus dignement le triom national à Blenheim. Halifax nom alors Addison, mais exigea, en mê temps, que Godolphin verrait même cet écrivain, et lui propose le travail dont il voulait le char Cela fut exécuté, et Addison n'a pas encore achevé son poëme, q pour récompense de son zèle, il obt la place de commissaire des app que quittait le célèbre Locke. En 17 il accompagna le lord Halifax à Ha vre; l'année suivante, il fut fait sous crétaire d'état. Il s'établit alors à L dres un opéra italien, qui excita grande division dans toutes les clas de la société. Cette nouvelle musi était encouragée dans le grand mon par air plus encore que par goût; m elle déplaisait aux oreilles qui étaient point accoutumées, et choq surtout les préventions naturelles peuple anglais contre tout ce qui étranger. Au milieu de cette efferv cence des esprits, Addison tenta

ntendre un drame musical en
anglaise. Il composa l'opéra
amonde, sagement conduit et
ment écrit; mais, soit que la
e en fût mauvaise, ou que
manquât d'intérêt, l'opéra
ucun succès au théâtre. L'au-
persuadé que l'ouvrage serait
jugé à la lecture, le fit impri-
et le dédia à la duchesse de
orough, femme intrigante, géné-
nt haïe, qui n'avait aucun goût
a littérature, et n'en avait pas
la prétention. Cette dédicace fit
honneur au caractère d'Addi-
e marquis de Warton ayant été
é vice-roi d'Irlande, Addison
it comme secrétaire du gouver-
t, et fut en même temps nommé
des archives de la tour de Bir-
am, place à peu près sans fonc-
avec un traitement de 300 livres
g par an. C'était un contraste
bizarre que l'association de deux
ères aussi différents que ceux de
on et d'Addison : le premier était
ne homme impie, débauché, non
nent dépourvu de toute vertu,
même affichant ouvertement
es vices. Addison, au contraire,
rait dans toute sa conduite un
l respect pour la religion et pour
rale; mais ils étaient l'un et l'autre
gents du même parti, et, à cette
e, l'esprit de parti était en Angle-
à son plus haut degré d'efferves-
. C'est pendant son séjour en Ir-
, que Steele, avec qui il était uni
tié dès l'enfance, conçut le projet
feuille périodique d'un genre
eau, à laquelle il donna le titre de
er (le *Babillard*). Il n'avait point
nuniqué son secret à Addison, qui,
dant, ne tarda pas à reconnaître
ur, et s'associa bientôt à l'entre-
. Le *Babillard* ne fut continué
quelques mois, et fut remplacé
par un autre ouvrage du même genre, mais conçu sur un plan plus étendu, plus réfléchi, plus particulièrement consacré à la peinture des mœurs, et à l'application des principes de la morale aux devoirs habituels de la vie sociale. Il eut pour titre le *Spectateur*, ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues, qui a obtenu partout à peu près le même succès, et qui semble avoir contribué à la célébrité de son auteur plus qu'aucune autre de ses productions. Avant le *Tatler*, il n'avait paru en Angleterre aucun ouvrage qui eût le même but et la même forme. On y connaissait, depuis long-temps, des feuilles périodiques qui avaient pour objet la politique et les nouvelles; mais le *Tatler* et le *Spectateur* furent les premières où l'on se proposa de présenter un tableau des mœurs du temps, en peignant les caractères, en censurant les vices, en relevant les ridicules et les travers dominants dans la société, et en employant alternativement la gravité de la raison, le ton du sarcasme et de l'ironie, et quelquefois les formes ingénieuses de l'apologue et de l'allégorie. Dans ces différents genres d'esprit et de style, Addison est celui qui a montré le plus de talent et le meilleur goût. Il a servi de modèle à beaucoup d'écrivains distingués qui, pendant long-temps, coopéraient à l'envi aux nombreuses imitations du *Spectateur* qui ont paru depuis en Angleterre. On ne peut nier que ce genre d'ouvrage n'ait eu une influence aussi étendue que salutaire sur les mœurs de la nation; et cet effet s'explique aisément, si l'on considère le caractère général des Anglais, leur manière de vivre, plus intérieure et domestique que dans tout autre pays, et le goût de lecture et d'instruction répandu dans presque toutes les classes de la société, depuis le laboureur et le manufactu-

rier, jusqu'au plus grand seigneur du royaume. Les différences de gouvernement et de mœurs expliqueront aussi pourquoi les ouvrages écrits dans d'autres pays, à l'imitation du *Spectateur,* n'ont pu y obtenir ni le même succès, ni la même influence. En 1713, Addison se montra au monde littéraire avec un nouveau caractère. Il fit jouer sa tragédie de *Caton.* Il en avait, dit-on, conçu le plan et esquissé les premières scènes dans son voyage en Italie. Plusieurs années après son retour, il en avait composé les quatre premiers actes, et il fut arrêté par les difficultés qu'il trouva à en faire le dénouement. Il en vint cependant à bout, et se détermina à faire jouer sa pièce. Elle eut un succès extraordinaire : trente-cinq représentations, données sans interruption, purent à peine rassasier la curiosité publique. Elle fut également admirée et applaudie dans les représentations qu'on en donna ensuite, tant à Londres que dans d'autres villes de l'Angleterre. On voyait, pour la première fois, sur le théâtre anglais, une action tragique conduite avec régularité sans événements bizarres, des scènes intéressantes sans les mouvements exagérés des passions, un style constamment noble et élégant, sans enflure et sans disparate. Voltaire a parlé de cette tragédie avec autant de goût que d'impartialité : « M. Addison, dit-il, est le premier anglais qui ait fait une tragédie raisonnable. Je le plaindrais s'il n'y avait mis que de la raison. Sa tragédie de *Caton* est écrite, d'un bout à l'autre, avec cette élégance mâle et énergique dont Corneille, le premier, donna chez nous de si beaux exemples dans son style inégal. Il me semble que cette pièce est faite pour un auditoire un peu philosophe et très républicain. Je doute que nos jeunes dames et nos petits-maîtres eussent aimé Caton en robe de chambre, lisant les *Dialog[ues] de Platon*, et faisant ses réflex[ions] sur l'immortalité de l'âme. » Ma[is il] n'y a aucun théâtre en Europe où [la] scène de Juba et de Siphax ne m[é]ritât d'être applaudie comme un ch[ef-]d'œuvre de caractères bien dével[op]pés, de beaux contrastes, de sentime[nts] élevés, et d'une diction continuu[ellement] élégante et pure. Mais il faut conve[nir] que ces genres de mérite n'aurai[ent] pas suffi pour exciter à ce point l'a[d]miration du peuple anglais, si [elle] n'avait été échauffée et soutenue [par] un intérêt plus puissant encore [que] celui qui naissait du fond du sujet et [de] la perfection du style. Addison, co[ns]tamment attaché au parti des *Whi[gs]*, c'est-à-dire, à celui dont les princi[pes] de liberté avaient une tendance p[lus] républicaine, flattait particulièrem[ent] ce parti par les sentiments exaltés [de] liberté qu'il mettait dans la bouche [de] Caton, et par l'éloquente énergie a[vec] laquelle il savait les exprimer. A c[ette] époque, la lutte des *Whigs* et des *T[o]rys* agitait avec violence la nation [an]glaise. Le succès de *Caton* fut donc [un] triomphe pour la faction des *Whi[gs]*. Cependant, comme Addison, en [fai]sant parler des Romains, n'exaltait [la] liberté que d'une manière généra[le], sans aucune allusion directe aux f[ac]tions qui divisaient l'Angleterre. [Les] *Torys* ne voulurent pas se mont[rer] les ennemis de cette liberté, qu'ils v[ou]laient ainsi que les *Whigs*, mais qu['ils] voyaient dans l'augmentation du p[ou]voir monarchique, tandis que ceux[-ci] la cherchaient dans l'augmentation [du] pouvoir populaire. Ainsi, les *Tor[ys]* affectèrent de joindre leurs applaud[is]sements à ceux du parti opposé ; *Bolingbroke*, qui était le chef [du] parti *Tory*, assistant à la première r[e]présentation de *Caton*, fit venir da[ns] sa loge l'acteur Booth, chargé [du]

principal rôle, et lui remit une bourse de 50 guinées, comme une « récompense, dit-il, de ce qu'il avait si bien » défendu la cause de la liberté contre » un dictateur perpétuel. » Les *Whigs*, dit Pope, se proposaient de faire aussi un présent à Booth, mais ils attendaient qu'ils pussent l'accompagner d'une phrase aussi heureuse. Lorsque la chaleur des factions se fut amortie, l'effet de cette tragédie s'affaiblit insensiblement au théâtre, où, bientôt, elle parut trop languissante dans l'action et trop dénuée de mouvement et d'intérêt. On fut frappé de l'insipidité des scènes d'amour que l'auteur y avait introduites, pour se conformer à l'usage. Lorsqu'après quelques années, on essaya de remettre cette pièce au théâtre, on parut beaucoup moins touché des beautés qu'on y avait admirées autrefois, que des défauts dont l'effervescence des esprits avait affaibli l'impression ; elle fut froidement accueillie, et, depuis, presque entièrement abandonnée ; mais c'est un ouvrage que les gens de goût liront toujours avec intérêt, et où ils admireront non seulement une versification élégante et harmonieuse, mais encore des descriptions animées et poétiques, des scènes touchantes, et une foule de sentiments nobles, exprimés avec énergie. Le *Caton* fut censuré à Oxford, comme un ouvrage de parti ; mais il y trouva de chauds défenseurs. Peu de temps après sa publication, il fut traduit en italien par Salvini, et la traduction fut représentée sur le théâtre de Florence ; d'un autre côté, les Jésuites de Saint-Omer en donnèrent une traduction latine qu'ils firent jouer par leurs écoliers. Les pièces de vers qui furent composées dans le temps, à l'honneur de *Caton*, sont innombrables. Addison s'essaya aussi dans la comédie : il composa le *Tambour*, ou *la Maison où il revient des esprits*, joué en 1715. Il ne s'en fit pas connaître pour l'auteur, même à ses amis. Quoiqu'on trouve dans cette pièce beaucoup d'esprit, des scènes comiques et un caractère original bien tracé, la représentation n'eut aucun succès. L'imitation qu'en a faite Destouches, sous le titre du *Tambour nocturne*, a été mieux reçue sur notre théâtre, où elle est restée comme pièce de répertoire. Après la mort de la reine Anne, Addison fut porté, par les circonstances, à divers emplois publics. Il alla, pour la seconde fois, en Irlande, en qualité de secrétaire du viceroi, le comte de Sunderland ; il fut fait ensuite lord du bureau du commerce; enfin, en 1717, il se vit élevé à la place de secrétaire d'état. Dans l'année précédente, il avait épousé la comtesse douairière de Warwick; mais ce mariage ne contribua pas plus à son bonheur, que son élévation au ministère n'ajouta à l'opinion qu'il avait donnée de son esprit et de ses talents. Il n'était parvenu qu'à force de temps et de soins à obtenir la main de la comtesse, femme vaine, qui croyait descendre de son rang en s'unissant à un homme sans titre et sans dignités. Elle consentit à l'épouser, dit Samuel Johnson, à peu près sur le même pied qu'une princesse du sang ottoman épouse un sujet turk ; le Grand-Seigneur, en la mariant, lui dit : *Fille, je te donne cet homme pour esclave*. Quant à la place de secrétaire d'état, Addison ne tarda pas à faire remarquer son incapacité à en remplir les fonctions. Dans la chambre des communes, il se montra hors d'état de prononcer un discours, et, par conséquent, d'appuyer et de défendre les mesures du gouvernement. On a conservé l'anecdote suivante. Peu de temps après son entrée dans la chambre des

communes, Addison se leva pour parler sur une question importante; et, s'adressant à l'orateur, suivant l'usage, il dit : *Monsieur, je conçois*..... puis, voyant tous les yeux fixés sur lui, il se troubla, répéta trois fois, en bégayant, les mêmes mots; enfin, ne pouvant trouver le fil de ses idées, il se rassit fort confus. Alors un membre, *Tory*, se levant, dit, d'un ton très grave : « Monsieur, les trois avortements dont » nous venons d'être témoins, de la » part d'un auteur connu par sa fécondité, prouvent évidemment la faiblesse de la cause qu'il voulait défendre.» La figure des *avortements* excita dans la chambre un grand éclat de rire, qui contribua, sans doute, à dégoûter tout-à-fait Addison de l'ambition de se montrer comme orateur. Dans les détails de l'administration, il ne pouvait ni donner un ordre, ni écrire une lettre, sans perdre un temps précieux à soigner son style, à corriger ses phrases, et à rechercher une élégance, très-inutile en pareille circonstance. On pourrait citer son exemple comme une preuve de l'opinion accréditée par ces esprits routiniers, qui sont si vains d'une certaine aptitude aux détails de l'administration où se distinguent tant d'hommes médiocres, que les gens de lettres ne sont pas propres aux grandes affaires. Une foule d'exemples d'hommes d'état du plus grand mérite, et qui, en Angleterre même, joignent au talent des affaires ceux de la littérature, a prouvé le contraire; et si Newton, Locke, Addison se sont montrés au-dessous des places qu'ils ont occupées, c'est que leur esprit ne pouvait, comme on l'a dit, s'abaisser à des détails trop peu dignes de fixer leur attention. En considérant Addison comme homme de lettres, il se présente sous différents aspects : il a publié un assez grand nombre d'ouvrages dans des genr[es] très-divers; dans aucun, il est vra[i] il ne s'est élevé au degré de supériori[té] qui distingue les génies du prem[ier] ordre; mais, dans tous, il s'est pla[cé] fort au-dessus de la médiocrité; e[t] dans quelques-uns, il a montré u[ne] réunion d'esprit et de raison, de bo[n] goût et de bonne plaisanterie, aus[si] rare que ce qu'on appelle le géni[e]. Comme poète, il a commencé p[ar] des poëmes latins fort admirés da[ns] le temps, mais qu'on ne conna[ît] guères hors des îles britanniques, [et] vraisemblablement ils sont même p[eu] lus aujourd'hui. Il a composé en a[n]glais un assez grand nombre de piè[ces] de vers, sur différents sujets, dont [la] plupart sont des traductions ou imit[a]tions de Virgile, d'Horace et d'Ovid[e]. Le plus considérable comme le pl[us] célèbre de ces poëmes, est celui qu'il [a] composé sur la bataille de Blenheim et qu'il a intitulé la *Campagne* (*t[he] Campaign*). Il y a de grandes beaut[és] dans cet ouvrage, mais plus enco[re] d'enthousiasme patriotique que [de] verve poétique; et la victoire qu'il [a] célébrée a donné plus d'éclat au poè[te] qu'elle n'en a reçu. Addison est rega[r]dé par les gens de goût, en Angleter[re] comme un poète ingénieux et sag[e] toujours élégant et harmonieux, m[ais] jamais original ni sublime. On le pla[ce] généralement au-dessous de Dryd[en] et de Pope; des critiques éclairés [lui] préfèrent même Gray et Cooper, q[ui] sont venus après lui. Comme poè[te] tragique, il n'occupe qu'un rang tr[ès] inférieur. Sans parler de Shakespea[re] à qui les Anglais ne comparent rie[n] les bonnes tragédies d'Otway, [de] Rowe, et beaucoup d'autres, do[nt] les auteurs sont moins célèbres, m[ais] qu'on joue tous les jours avec succè[s] sont préférées avec raison au *Cat[on]* qui a des beautés supérieures, m[ais]

qu'on ne peut plus mettre au théâtre. « Dans cette tragédie d'un patriote et » d'un philosophe, a dit Voltaire, le » rôle de Caton me paraît surtout » un des plus beaux personnages qui » soient sur aucun théâtre. Il est bien » triste que quelque chose de si beau » ne soit pas une belle tragédie; des » scènes décousues qui laissent sou- » vent le théâtre vide; des *à parte* » trop longs et sans art; des amours » froids et insipides; une conspiration » inutile à la pièce; un certain Sem- » pronius, déguisé et tué sur le théâ- » tre, tout cela fait, de la fameuse tra- » gédie de *Caton*, une pièce que nos » comédiens n'oseraient jamais jouer, » quand même nous penserions à la » romaine ou à l'anglaise. La barbarie » et l'irrégularité du théâtre de Lon- » dres ont percé jusque dans la sa- » gesse d'Addison. Il me semble que » je vois le czar Pierre, qui, en ré- » formant les Russes, tenait encore » quelque chose de son éducation et » des mœurs de son pays. » La comédie du *Tambour* se joue encore, mais rarement et avec un effet médiocre. On ne peut pas compter l'opéra de *Rosamonde*, quoique beaucoup mieux écrit que presque tous les drames destinés à être mis en musique. Parmi ses ouvrages en prose, on trouve, 1°. la relation de son *Voyage en Italie*, dont on a parlé plus haut; 2°. un *Dialogue sur les Médailles*, où le sujet paraîtra superficiellement traité aux antiquaires, mais où les bons esprits trouveront une érudition choisie, un bon goût de littérature, et une instruction agréable et facile; 3°. l'ébauche d'une *Défense de la Religion Chrétienne*, qu'il n'a pas eu le temps d'achever; 4°. un grand nombre d'*Essais* sur la littérature, la morale et la politique, insérés dans le *Tatler*, le *Spectator*, le *Guardian* (le *Tuteur*), le *Free-Holder* (le *Franc-Tenancier*) et le *Whig Examiner* (l'*Examinateur Whig*). C'est dans ces essais, surtout dans ceux du *Spectateur*, qu'Addison se montre tour-à-tour un sage moraliste, un observateur pénétrant de la nature humaine, un censeur, tantôt sévère, tantôt plaisant des vices et des travers de son temps, et, surtout, un écrivain pur, clair, élégant, et qui a contribué, plus qu'aucun autre, à fixer la langue anglaise au degré de perfection où elle est parvenue. « Tout écrivain, dit Johnson, » qui voudra se former un style véri- » tablement anglais, familier sans tri- » vialité, noble sans enflure, et élé- » gant sans affectation, doit étudier, « jour et nuit, les ouvrages d'Addi- » son. » Dans la critique littéraire, Addison a montré un goût sain plutôt qu'étendu, et un esprit sage, sans originalité ni profondeur dans les vues. Il y a d'excellentes observations dans l'analyse du *Paradis perdu* de Milton, qui occupe plusieurs feuilles du *Spectateur*; mais ses principes sur la nature et les règles de l'épopée sont évidemment calqués sur la doctrine poétique d'Aristote; et même, en quelques endroits, il paraît copier le traité du P. Bossu *sur le Poëme épique*, ouvrage presque oublié aujourd'hui. On a dit avec raison que les règles d'Aristote ne se trouvaient observées ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée*; elles sont bien moins appliquables encore au *Paradis perdu*. On ne peut pas douter cependant que les articles du *Spectateur* sur ce poëme n'aient puissamment contribué à ranimer l'attention des Anglais sur ses beautés originales, et à préparer la grande réputation qu'il a obtenue depuis. Mais cette justice tardive rendue à Milton ne fut pas l'ouvrage d'Addison seulement. On avait déjà fait une nouvelle édition du *Pa-*

radis perdu, qui avait eu beaucoup de succès. Plusieurs gens de goût s'occupaient à faire revenir leurs contemporains de l'espece d'oubli où ils avaient laissé tomber un des plus beaux ouvrages qui existât dans leur langue ; et ce furent les protecteurs même d'Addison, le lord Somers et le marquis d'Halifax, qui l'engagèrent à écrire sur ce sujet. Il avait conçu l'idée d'un dictionnaire de cette langue, sur le même plan que Samuel Johnson a suivi pour la composition du sien. Il pensait aussi, comme Swift, qu'il y aurait un grand avantage à établir à Londres une académie uniquement occupée, comme l'Académie française, des moyens d'épurer, de fixer et de perfectionner la langue. Swift a développé cette idée dans un morceau très bien écrit. Addison a eu une conduite constamment irréprochable du côté des mœurs : il était sincèrement attaché à la religion, mais sans austérité et sans superstition ; grave et réservé dans son maintien, timide et même embarrassé dans la société, il parlait peu devant les personnes qu'il ne connaissait guère. *Je n'ai jamais vu*, disait le lord Chesterfield, *un homme plus modeste et plus gauche*. Cependant, lorsqu'il était avec ses amis particuliers, et que surtout le plaisir de la table et un peu de vin animaient son imagination, il parlait avec beaucoup d'intérêt et de grâce, et sa conversation charmait tous ceux qui l'entendaient. Son caractère n'a pas été à l'abri de tout reproche. On l'a accusé d'être jaloux des talents et des succès des autres, et les mémoires du temps ont conservé quelques anecdotes qui semblent autoriser cette imputation. Il suffit de rappeler, à ce sujet, les vers, aussi mordants que spirituels, que Pope a insérés dans son *Épître à Arbuthnot*. Ces vers ont été rendus par M. Delille, avec le rare talent qui distingue ce grand poète. Les voici :

Mais représentez-vous un écrivain vanté,
Plein de grâce et d'esprit, sachant penser et vivre,
Charmant dans ses discours, sublime dans un livre;
Partisan du bon goût, amoureux de l'honneur;
Fait pour un nom célèbre, et né pour le bonheur;
Mais qui, comme ces rois que l'Orient révère,
Pense ne bien régner qu'en étranglant son frère;
Concurrent dédaigneux, et cependant jaloux,
Qui, devant tout aux arts, les persécute en vous,
Blâmant d'un air poli, louant d'un ton perfide;
Cherchant à vous blesser, mais d'une main timide;
Flatté par mille sots, et redoutant leurs traits,
Tellement obligeant qu'il n'oblige jamais;
Dont la haine caresse et le souris menace;
Bel esprit à la cour, et ministre au Parnasse;
Faisant d'une critique une affaire d'état;
Ainsi que son héros (*Caton*), dans son petit sénat,
Réglant le peuple auteur; tandis qu'en son extase,
Tout le cercle ébahi se pâme à chaque phrase....
Parle, qui ne rirait de ce portrait sans nom?
Mais qui ne pleurerait si c'était Addison?

Il ne faut cependant pas s'en rapporter aveuglément au témoignage de Pope : il avait été l'ami d'Addison, et ils s'étaient brouillés sans aucun motif apparent. Pope était très-susceptible, jaloux, vindicatif et satyrique amer; un tel caractère est justement suspect. Addison avait été long-temps tourmenté d'un asthme dont les accès étaient fréquents. L'hydropisie s'y étant jointe sans que l'art pût y apporter aucun secours, il mourut le 17 juin 1719, âgé seulement de quarante-huit ans. Nous terminerons cet article par un trait qui peint et honore le caractère de cet homme illustre. Lorsqu'il épousa la comtesse de Warwick, elle avait un fils dont il voulut soigner l'éducation, mais qui répondit très-mal à ses instructions. Ce jeune homme se livra à tous les vices où peuvent entraîner le goût du libertinage et le défaut de principes. Addison, se sentant près de sa fin, fit venir le jeune lord, et, le faisant approcher de son lit, lui donna encore quelques conseils paternels, et finit par lui dire d'un ton attendri : « J'ai désiré que » vous assistassiez à mes derniers » moments, afin que vous vissiez » avec quel calme meurt un chré-

» lien. » On a une belle édition des *OEuvres d'Addison*, (Addison's Works) Birmingham, Baskerville, 1761, 4 vol. in-4°. Le *Spectateur* a été réimprimé en 1797, 8 vol. in-8°.; le *Gardien*, 1797, 2 vol.; le *Tatler*, 1797, 4 vol. Les traductions françaises sont : I. *Remarques sur divers lieux d'Italie, faites en* 1701, 1702, 1703, formant le 4e. tome du Voyage de Misson ; Utrecht, 1723, in-12. II. Le *Babillard*, trad. par Armand de la Chapelle, 1734-35, 2 vol. in-12 ; 1737, 2 vol. in-8°. III. Le *Spectateur*, trad. en partie par Jean-Pierre Moët, 1754-55, 9 vol. in-12 ou 3 vol. in-4°. IV. Le *Mentor moderne*, trad. par Van-Effen ; Rouen, 1725, 3 vol. in-12 ; Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12. V. Le *Free-Holder* ou l'*Anglais jaloux de sa liberté*, 1727, in-12. VI. *Caton*, tragédie ; Dubos, Guillemard, Deschamps en ont donné chacun une traduction. M. Dampmartin en a donné une nouvelle à la suite de la *Rivalité de Carthage et de Rome*, 1792, 2 vol. in-8°. Chéron-Labruyère en a donné une imitation en vers français, et en 3 actes, 1789, in-8°. VII. *Remarques sur le Paradis perdu de Milton*, trad. par Dupré de St.-Maur ou Boismorand ; par Barrett ; et enfin, à la tête de la traduction de Milton, en vers français, par M. Delille. VIII. *De la Religion chrétienne*. trad. par G. Seigneux de Correvon ; Lausanne, 1757, 2 vol. in-8°.; Genève, 1772, 3 part. in-8°. IX. *Dialogue sur les Médailles*, trad. par Jansen, dans les deux vol. in-8°. *de l'Allégorie*, publiés en 1799. La *Vie d'Addison*, par Johnson, a été traduite par M. Boulard, avec celle de *Milton*. Paris, 1805, 2 vol. in-18. L'on a encore celle de des Maizeaux en anglais ; Lond., 1733, in-12. On a imprimé à Yverdon, en 1777, l'*Esprit d'Addison*, ou *les Beautés du Spectateur, du Babillard, du Gardien*, 3 vol. in-8°. On a publié à Londres, *Addissoniana* (en anglais) 1804, 2 vol. in-8°. S—D.

ADDY (WILLIAM), auteur anglais, né au commencement du 17e. siècle, a publié à Londres, en 1627, in-16 : *Vetus et Novum Testamentum Anglicum, litteris tachygraphicis impressum.* On a aussi de lui, en anglais, une *Méthode sténographique*, ou *Art d'écrire par abréviations ;* Londres, 1695, in-8°. On a beaucoup écrit en Angleterre sur cet art d'abréviation, parce qu'il y est d'un usage fréquent et important. Les discours des membres du Parlement sont improvisés, ainsi que ceux des juges, des avocats. On a souvent un grand intérêt à les recueillir : les copies des procédures et des jugements des tribunaux, faites par des tachygraphes, et imprimées, sont souvent citées en justice comme des autorités. On s'est occupé en France, pendant notre révolution, d'imiter et de perfectionner ces méthodes, et on a pu en faire quelque usage dans certaines occasions ; mais ces occasions sont devenues très-rares, et l'art en lui-même y est aujourd'hui de bien peu d'importance. S—D.

ADEL, ou ADIL, roi de Suède, succéda, dans le 6e. siècle, à son père Othar, qui avait péri dans une bataille contre les Danois ; et, regardant comme son premier devoir de le venger, il attaqua le Danemarck par mer. Après une bataille sanglante, qui dura trois jours, il accorda la paix à Jarmerick, à condition que ce roi de Danemarck épouserait sa sœur Swavilda ; mais ce mariage, loin de devenir le nœud d'union entre les deux peuples, fut l'occasion d'une guerre encore plus terrible. Swavilda, accusée d'entretenir

un commerce criminel avec Broder son beau-fils, fut condamnée à être mise en pièces par des chevaux sauvages. Adel, à cette nouvelle, fit une irruption en Danemarck, assiégea Jarmerick, le fit prisonnier, lui enleva ses trésors, et le fit périr dans les supplices. Il réunit ensuite plusieurs provinces du Danemarck à la Gothie; et, laissant ce royaume sous la domination de Broder, fils de Jarmerick, il obligea ce prince à payer un tribut annuel à la Suède. A son retour, Adel triomphant offrit en action de grâces des sacrifices aux dieux d'Upsal, et, comme il faisait à cheval le tour du temple, il tomba, se démit les vertèbres du cou, et mourut après 6 ans de règne. Le trône de Suède fut ensuite occupé par Ostan, ou Eisten. B—P.

ADÉLAIDE, impératrice, était fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, l'un de ceux qui disputèrent le royaume d'Italie à Hugues, comte de Provence. Ces deux rivaux ayant fait la paix en 933, convinrent qu'Adélaïde épouserait Lothaire, fils de Hugues. Cependant ce mariage ne s'effectua qu'en 947, lorsqu'Adélaïde fut parvenue à sa 16ᵉ année: en même temps, sa mère Berthe, veuve depuis dix ans, épousa Hugues lui-même. Le mariage d'Adélaïde avec Lothaire fut empoisonné par des craintes et des chagrins continuels. Bérenger, marquis d'Ivrée, avait pris les armes contre Hugues, et l'avait forcé de résigner la couronne à son fils; mais il n'était point satisfait de cette première révolution; il voulait régner lui-même, et l'on croit qu'il fit empoisonner Lothaire en 950. Alors il se fit couronner sous le nom de Bérenger II: en même temps, il voulut faire épouser Adélaïde à son fils Adalbert; et cette princesse s'y étant refusée, il la fit enfermer au château de Garda, au bord du lac de même nom. Retenue au fond d'une tour, elle n'y avait qu'une seule femme pour la servir; mais sa beauté, sa sagesse et sa piété lui avaient gagné tous les cœurs, et quiconque l'avait connue ne songeait qu'à l'arracher à cette affreuse captivité. Un prêtre, nommé Martin, réussit enfin à creuser un souterrain qui pénétrait jusque dans la tour, et à faire évader la reine avec sa suivante. Il les conduisit à l'autre extrémité du lac de Garda; et n'osant se confier à personne, il les cacha parmi des roseaux, les nourrissant du poisson qu'il pêchait lui-même dans le lac. Pendant ce temps, Alberto Azzo, seigneur de Canossa, qui d'avance avait été prévenu par le prêtre, réunit une troupe de cavaliers, avec laquelle il vint enlever Adélaïde, et la conduisit dans sa forteresse. Canossa, dans le district de Reggio, près du fleuve Enza, était bâtie sur un rocher isolé et taillé à pic: sa situation la rendait imprenable. Cependant les seigneurs italiens, irrités contre Bérenger, avaient invoqué contre lui les secours d'Othon de Saxe. Le monarque allemand entra en Italie peu de mois après la fuite d'Adélaïde; il arriva jusqu'à Pavie sans éprouver de résistance, et Alberto Azzo lui conduisit dans cette ville Adélaïde, qu'Othon épousa aux fêtes de Noël de l'an 951. Ce mariage ne donnait pas à l'empereur de nouveaux droits sur le royaume d'Italie; mais l'amour qu'avaient les Italiens pour leur belle et malheureuse princesse, lui en facilita la conquête. Adélaïde, pendant le règne de son second mari, et celui de son fils Othon II, se rendit toujours plus chère à ses sujets par sa piété et ses vertus. Le clergé, reconnaissant de sa munificence, l'a canonisée. Le pape Silvestre II l'appelait l'*effroi des royaumes et la mère des rois*; mais

Il se plaignit quelquefois de
;cessive libéralité. En 978, le
la mère se brouillèrent, et
de, éloignée de la cour, fixa sa
nce à Pavie. Elle fut, en 980, ré-
ée à l'empereur par les soins de
ïeul, abbé de Cluni. Othon III,
tit-fils, écoutant trop la jalousie
éophanie sa mère, l'éloigna de
au de la cour; mais une mort
ayant enlevé Théophanie, on
a Adélaïde de se charger de la
:e. Détachée en quelque sorte du
:, cette princesse ne regarda
ı puissance dont elle était revê-
ne comme un fardeau. Cepen-
lle se livra avec un soin infati-
à l'administration des affaires
ues; et, loin de se venger des
s de ses maux passés, elle cher-
:s occasions de leur faire du
Forcée quelquefois de montrer
sévérité, elle la tempérait par la
ur. L'ordre et la régularité de sa
n offraient l'image d'un monas-
Adélaïde fit de pieux établisse-
; en diverses provinces, et sur-
dans la ville de Magdebourg, où
ésida long-temps. Elle ne négli-
en pour opérer la conversion des
:ns, et autres idolâtres du Nord.
la dernière année de sa vie, elle
prit un voyage en Bourgogne
réconcilier le roi Rodolphe, son
ı, avec ses sujets; elle mourut
oute à Seltz, en Alsace, le 16
nbre 999. Son nom ne se lit
dans le Martyrologe romain;
sa piété lui a valu une place dans
eurs calendriers d'Allemagne, et
conserve une portion de ses re-
s dans une belle châsse qui fait
e du trésor de Hanovre. S. Odi-
abbé de Cluni, a écrit sa vie,
que Gr. Aug. de Breitenbach (en
n.) S. S—1.

DÉLAIDE, marquise de Suze, fut contemporaine de Mathilde, la grande comtesse de Toscane. Elle gouverna le Piémont avec sagesse et fermeté, et partagea avec Mathilde l'admiration de son siècle; mais, plus douce dans ses sentiments, et plus modérée dans ses passions, elle s'offrit plusieurs fois comme médiatrice entre Grégoire VII et l'empereur Henri IV; et elle s'efforça de terminer les guerres de l'Empire et de l'Église, autant que Mathilde essayait de les ranimer. Fille et unique héritière d'Odelric Manfred, marquis de Suze, elle fut mariée successivement à un duc de Souabe, à un marquis de Montferrat, et à un comte de Maurienne. Chacun de ces mariages, promptement dissous par la mort, augmenta sa puissance; et le marquisat de Suze devint entre ses mains un des fiefs les plus importants de l'Italie. Sa fille Berthe, qu'elle avait eue d'Odon, comte de Maurienne, épousa l'empereur Henri IV. Aussi, lorsqu'Adélaïde mourut en 1091, Conrad, fils de Henri, prétendit-il recueillir sa succession. Les fils de Frédéric, comte de Savoie, et frère du comte de Maurienne, réclamèrent de leur côté l'héritage d'Odon et d'Adélaïde. Ils l'obtinrent par des guerres et des négociations dont on ignore le détail; et c'est de cette époque que commença la puissance de la maison de Savoie en Piémont. Ainsi Adélaïde est considérée comme l'une de ses fondatrices. S. S—1.

ADÉLAIDE, femme de Hugues Capet. (*Voy*. ce nom.)

ADÉLAIDE de France, épouse de Louis-le-Bègue, vécut peu de temps avec ce prince, qui, pour s'unir à elle, répudia Ausgarde sa femme légitime, quoiqu'il en eut deux enfants. Il prétendait suivre en cela les volontés de Charles-le-Chauve, son père; cependant le pape Jean VIII refusa

14..

de reconnaître la validité du divorce, et de couronner la nouvelle reine. Adélaïde était enceinte lorsque Louis-le-Bègue mourut, le 10 avril 879, à l'âge de 35 ans; le 17 septembre suivant, elle accoucha d'un fils qui régna sous le nom de Charles-le-Simple. F—E.

ADÉLAIDE, ou ALIX DE SAVOIE, fille de Humbert, comte de Maurienne, épousa en 1114 Louis VI, dit le Gros, roi de France, avec lequel elle vécut dans une union parfaite pendant vingt-deux ans. Après la mort de ce monarque, dont elle avait eu six fils et une fille, elle épousa en secondes noces Mathieu de Montmorency, connétable, qui lui-même était veuf; mariage moins disproportionné dans les mœurs de ce temps, qu'il ne le paraît de nos jours; aussi ne perdit-elle rien de la considération qu'elle s'était acquise par ses mœurs pures et son zèle pour la religion. Elle eut du connétable de Montmorency une fille qui fut mariée à Gaucher de Châtillon. Après avoir vécu quinze ans avec son second mari, Adélaïde obtint de lui la permission de se retirer à l'abbaye de Montmartre qu'elle avait fondée; elle y mourut l'année suivante, 1154, étant presque sexagénaire. F—E.

ADÉLAIDE, nommée communément ALEID, ou ALYT VAN POELGEEST, à cause de la famille hollandaise de ce nom dont elle était issue, gagna par sa beauté le cœur du duc Albert de Bavière, et devint sa maîtresse. Née hautaine et ambitieuse, elle se mêla des affaires d'état, et s'attira la haine d'un parti puissant. Guillaume, fils d'Albert, indigné de voir son père dans les chaînes d'une concubine qui dictait des lois aux nobles, et dépouillait de leurs dignités tous ceux qui ne lui étaient pas dévoués, entretenait dans le cœur de ceux-ci la haine qu'il avait lui-même conçue contre Adélaïde. Un complot fut formé contre la vie de cette femme; et les conspirateurs, ayant pénétré la nuit dans son appartement, l'assassinèrent à coups de poignard, l'an 1392. Le duc, furieux, se mit en campagne contre les meurtriers, qui étaient pour la plupart des nobles hollandais; mais ils s'étaient déjà retirés dans leurs châteaux forts. Ils furent cités à comparaître à la cour du duc; et, sur leur refus d'obéir, on confisqua leurs biens. Le fils d'Albert essaya en vain d'obtenir leur pardon. Son attachement à leur cause le fit soupçonner d'avoir eu part à l'assassinat de la maîtresse de son père, et il fut obligé de s'enfuir. D—G.

ADÉLAIDE (MADAME) de France, fille aînée de Louis XV, tante de Louis XVI, naquit à Versailles, le 3 mai 1732, et vécut à la cour, où elle fut toujours respectée par sa piété et la pureté de ses mœurs, jusqu'à l'époque de la révolution. En 1791, elle demanda la permission de sortir du royaume, à cause des troubles dont il était agité, et elle quitta Paris avec sa sœur, Madame Victoire, le 19 février 1791. Ces deux princesses furent arrêtées d'abord à Moret, et ensuite à Arnay-le-Duc; et il fallut des ordres précis du roi et de l'assemblée nationale pour qu'on leur permît de continuer leur route. Elles se retirèrent à Rome, dans le palais du cardinal de Bernis, et y résidèrent jusqu'à l'approche des armées françaises en 1799. Madame Adélaïde se rendit alors à Trieste, où elle mourut dans le courant de la même année. K.

ADELARD, ou, plutôt, ATHELHARD, moine bénédictin de Bath, en Angleterre, vivait sous le règne de Henri I, et fut, pour l'époque où il vécut, un homme très-instruit. Afin

ugmenter ses connaissances, il voya-
t, non seulement dans les princi-
ux pays de l'Europe, mais en Égypte
en Arabie. Ayant appris l'arabe, il
duisit, de cette langue en latin, les
éments d'Euclide, avant qu'on en
découvert aucun exemplaire grec.
raduisit encore un ouvrage arabe
les sept Planètes. Il écrivit un
aité *sur les sept Arts libéraux*,
signés alors sous le titre de *Cercle
l'Instruction*, qui comprenait le
ium, ou la grammaire, la rhéto-
ue et la dialectique, et le *quadri-
m*, ou la musique, l'arithmétique,
géométrie et l'astronomie. Son prin-
al ouvrage est intitulé : *Per diffi-
es quæstiones naturales* (circà,
72) in-4°. On lui en attribue plu-
urs autres sur la physique et la
édecine. Les colléges de Corpus
risti et de la Trinité, à Oxford,
ssèdent quelques-uns de ses ma-
iscrits. D—T.

ADÉLARDS (GUILLAUME-MARCHE-
LLI DES), chef de la faction Guelfe, à
errare, y partageait l'autorité, d'a-
ord avec Guy de Saxe, surnommé *Sa-
guerra* Ier., puis avec Torello son
s, pendant la guerre de Frédéric
arberousse contre la premiere ligue
ombarde. Les habitants d'Ancône,
siégés en 1174 par l'archevêque
hristian, lieutenant de Frédéric, im-
lorèrent le secours de Guillaume
s Adelards, et d'Aldrude, comtesse
e Bertinoro. Guillaume engagea tout
n patrimoine pour se procurer de
argent et lever des soldats. Aldrude,
emeurée veuve à la fleur de son âge,
vait assemblé à Bertinoro une cour
rillante, où se réunissaient tous les
hevaliers distingués par leur bra-
voure et leur galanterie; elle leur pro-
posa la délivrance d'Ancône comme
une croisade d'amour. Guillaume et
Aldrude forcèrent en effet l'archevê-
que à lever le siége, au moment où les habitants d'Ancône étaient réduits par la famine aux plus horribles extrémités. Guillaume des Adelards vit mourir successivement son frère et tous les héritiers mâles de sa famille. Afin que son malheur domestique tournât du moins à l'avantage de sa patrie, il voulut que sa nièce et seule héritière, Marchesella, épousât Arriverio, fils aîné de Torello, et il la confia dès l'âge de 7 ans à ce dernier, pour l'élever dans son palais, espérant ainsi réunir les deux partis par l'alliance des deux familles qui les avaient formés; mais, à la mort de Guillaume, vers 1184, quelques nobles de Ferrare, du parti des Adelards, mécontents de Torello, appelèrent à leur tête le marquis d'Est (*voy.* ce nom); et, secondés par Traversari, puissant seigneur de Ravenne, ils enlevèrent la nuit, à main armée, la jeune Marchesella, de la maison de Torello, et la firent épouser au marquis Obizzo Ier., chef de leur faction. S. S—I.

ADELBERT, archevêque de Brême et de Hambourg, reçut cette dignité, en 1043, des mains de l'empereur Henri III et du pape Benoît IX. Il était d'une naissance illustre, d'une stature imposante, ambitieux, magnifique, éloquent, habile à faire servir sa magnificence et ses talents au profit des desseins que l'époque à laquelle il vivait semblait faite pour inspirer et faire réussir. Le pouvoir temporel du clergé devenait redoutable; le désir de l'étendre s'emparait de tous les ecclésiastiques : Adelbert en fit le but de sa vie; toujours occupé du soin de satisfaire son ambition personnelle, et d'élever son archevêché à un hau- degré de splendeur, il gagna la faveur de l'empereur Henri III, qui le consulta sur toutes les affaires de l'Empire. L'archevêque lui suggérait les dé-



terminations les plus favorables au clergé, et s'assurait ainsi les moyens de suffire aux dépenses qu'entraînait la pompe qu'il avait introduite dans le culte divin. Il fit démolir les murailles de Brême, pour en employer les pierres à la construction de l'église; un couvent magnifique s'éleva par ses ordres; l'inimitié des ducs de Saxe n'arrêta ni ses intrigues, ni ses projets. Il avait pour les princes temporels une aversion déclarée, et ne s'inclinait jamais devant eux. Il accompagna néanmoins l'empereur dans ses voyages en Italie, en Flandre, en Hongrie, et lui servit partout de négociateur. A Rome, en 1046, il eût pu obtenir la tiare; mais il aima mieux la faire donner à Svidger, évêque de Bamberg, sous le nom de Clément II. En 1051, il dirigea le concile de Mayence. L'empereur le comblait chaque jour de nouveaux bienfaits, et l'Europe entière lui témoignait une haute considération; il reçut du roi de France et de l'empereur grec d'honorables marques d'estime et d'amitié. L'influence dont il jouissait dans les États du Nord était telle, que le roi de Danemarck, Suénon, qui avait épousé une de ses proches parentes, fut forcé de la répudier, par les ordres de l'archevêque, qui le menaçait de l'excommunication. Non moins actif qu'impérieux, Adelbert multipliait et protégeait les missions chrétiennes dans les États des souverains qu'il assujétissait au pouvoir ecclésiastique. Le désir d'ériger son archevêché en patriarcat l'occupait sans cesse: le soin du christianisme naissant chez les barbares septentrionaux, lui fournissait un prétexte spécieux; mais la mort de Henri III attira dans l'Allemagne méridionale son activité et son ambition. Appelé à la régence pendant la minorité de Henri IV, il exerça le souverain pouvoir avec le despotisme qui lui était naturel. Peu inquiet de la haine de ses ennemis, tant qu'ils n'aspiraient pas à devenir ses rivaux, il ne chercha point à s'entourer de partisans, et sembla ne vouloir que des flatteurs: comme son amour-propre égalait son ambition, il désirait presque autant être loué que de régner. « Au milieu de la plus violente colère, » dit Adam de Brême, son historien, » il se laissait apaiser par une flatte» rie, et ses regards, naguère irrités, » se tournaient avec un sourire gra» cieux vers l'adroit complaisant. » Séduit par son goût pour le faste et l'éclat, il porta ses projets et ses dépenses au-delà de ses moyens; son diocèse fut chargé d'impôts; les grands et le peuple se soulevèrent: Henri fut sommé de le renvoyer ou d'abdiquer. Adelbert sut engager l'empereur à s'enfuir la nuit suivante avec les joyaux de la couronne; mais le projet transpira; le palais fut entouré, et peu s'en fallut que l'archevêque ne fût victime de son opiniâtreté. De retour dans ses propres États, il eut à soutenir une guerre désastreuse contre Ordulf, duc de Saxe, et son fils Magnus. Vaincu, fugitif, dépouillé des deux tiers de ses domaines, il se voyait réduit dans Brême à une existence tranquille et presque obscure, lorsqu'il fut rappelé à la cour impériale, où ses ennemis avaient cessé de dominer: il reprit avec ardeur la direction des affaires; mais l'âge avait diminué les forces de son corps: une sombre mélancolie s'empara de son esprit, et il mourut à Goslar le 16 mars 1072, lassé, mais non rassasié de faste et de pouvoir. G—T.

ADELBOLD, 19e. évêque d'Utrecht, né vers la fin du 10e. siècle, d'une famille noble de l'évêché de

Liége, fit ses études avec un grand succès dans cette ville et dans les écoles de Reims. Sa réputation de savant s'étendit en Allemagne, et l'empereur Henri II, l'ayant attiré à sa cour, l'admit dans son conseil, le nomma son chancelier, et lui fit ensuite obtenir le siége épiscopal d'Utrecht. Cette faveur de l'empereur augmenta l'ambition de l'évêque, et le jeta dans des entreprises peu convenables à son état. Ne pouvant obtenir du comte Didéric la cession de Merwe, île située entre la Meuse et le Waal, il prit les armes, et ravagea la Hollande; non content de cette vengeance, il rendit le comte suspect à l'empereur, lui suscita d'autres ennemis, tels que l'évêque de Cologne et le duc de Lorraine; et, aidé de leurs secours, il fit long-temps à Didéric une guerre sanglante. Forcé enfin de faire la paix, il cultiva les sciences, il fonda des églises dans son diocèse, et montra un grand zèle pour la religion. La cathédrale que Baldoïcus avait fait commencer à Utrecht, fut abattue par ses ordres, et remplacée par une autre beaucoup plus belle, dont il reste encore une partie. Quand cet édifice fut achevé, la dédicace s'en fit en présence de l'empereur et de douze évêques. Adelbold rebâtit aussi et fonda la collégiale de Riel. La grande activité avec laquelle il travaillait à la prospérité de son évêché, ne cessa qu'à sa mort, le 27 novembre 1027. Ce prélat laborieux a écrit la vie de son bienfaiteur Henri II; ouvrage estimable, dont il ne reste plus que la première partie. La préface contient des règles très-judicieuses sur les devoirs d'un historien, règles dont Adelbold ne s'est point écarté: la fidélité et l'exactitude qu'on remarque dans son ouvrage, font regretter qu'il ne soit pas parvenu tout entier jusqu'à nous. Ce précieux fragment a paru, pour la première fois, dans les *Vies des Saints de Bamberg*, données par Gretser, en 1611. Leibnitz l'a fait réimprimer dans le 1er. vol. des *Script. rer. Brunswic.* On a aussi de ce savant prélat un traité *De Ratione inveniendi crassitudinem Spheræ*, précédé d'une lettre au pape Silvestre II, son ancien maître à Reims, inséré par B. Pez, dans le 3e. vol. de son *Thesaurus anecdotorum.* Les bibliothèques renferment en outre divers petits ouvrages et manuscrits d'Adelbold, tels que la *Vie de Ste. Walburge*, *Éloges de la Sainte Vierge*, *les Louanges de la Croix*, quelques *Sermons*, etc. Son style clair, facile, et même élégant, le place parmi les bons écrivains de son siècle. D—G.

ADELBURNER (MICHEL), mathématicien et médecin, né à Nuremberg, en 1702. Son père était libraire; destiné à la même profession, il s'appliqua à l'étude des sciences, et suivit plusieurs cours à Altdorf. En 1735, il publia son *Commercium Astronomicum*, qui le fit nommer membre de l'académie royale des sciences de Prusse. Appelé en 1743 à Altdorf, pour y donner des leçons de mathématiques et de physique, il fut fait professeur de logique en 1746, et mourut en 1779. Ses principaux écrits sont: I. *Commercium literarium ad Astronomiæ incrementum inter hujus scientiæ amatores communi consilio institutum*, Nuremberg, in-8°.; II *Phénomènes célestes remarquables*; il en paraissait une feuille tous les mois (en allemand). G—T.

ADELER (CORT SIVERSEN), grand-amiral de Danemarck, naquit en 1622 à Brévig, en Norwège, où son père était directeur d'une saline royale. La passion du jeune Adeler pour la navigation le conduisit de bonne heure

en Hollande, où il fit ses premières armes sous l'amiral Tromp. S'étant rendu ensuite à Venise, il entra au service de cette république, sous le nom de Curtius Siversen, et parvint, de grade en grade, au commandement d'une flotte. Venise fut redevable à son habileté et à sa bravoure des succès qu'elle obtint contre les Turks vers le milieu du 17e. siècle. Pendant 15 années, Adeler remplit du bruit de ses exploits l'Archipel et la mer Adriatique. Il signala particulièrement sa valeur le 16 mai 1654, à l'entrée de l'Hellespont : une flotte turke de 77 batiments ayant attaqué les Vénitiens, qui n'avaient que 22 voiles, Adeler, avec un seul vaisseau, brûla ou coula à fond 15 galères turkes; 5000 musulmans périrent dans les flots; la nuit sépara les combattants. Le lendemain, Adeler rencontra la Capitane turke, montée par Ibrahim, pacha, qui aussitôt donna ordre d'attaquer à l'abordage le vaisseau d'Adeler. Il s'ensuivit un combat terrible; le pacha turk et le capitaine norwégien se rencontrèrent le sabre à la main; Ibrahim périt, et Adeler lui enleva sa riche armure, qui est encore conservée comme trophée dans le muséum de Copenhague. La république reconnaissante l'éleva au rang de chevalier de St.-Marc, le fit lieutenant-amiral, et lui assura une pension de 1400 ducats, reversible à ses héritiers jusqu'à la 3e. génération. Adeler vit ses services recherchés par l'Espagne, la Hollande et d'autres puissances; mais ses exploits n'avaient point échappé à l'attention de ses compatriotes du Nord; Frédéric III le rappela en Danemarck en 1663, et lui confia le commandement de ses forces navales. Adeler revint en Danemarck par Amsterdam, où il se maria à une femme d'un rang distingué. La flotte danoise était dans un état déplorable, ou, pour mieux dire, elle n'existait point. Adeler, aussi habile constructeur, aussi sage administrateur que guerrier intrépide, créa des vaisseaux, des matelots et des officiers; en moins de 12 ans, le Danemarck eut une marine respectable. Adeler fut anobli, et nommé général-amiral en 1675, au commencement de la guerre contre la Suède; mais la mort le surprit la même année, au sein des honneurs, dans la 53e. année de son âge, au moment où il se préparait à mettre à la voile contre les Suédois. Il a laissé des descendants dignes de lui, qui ont en vain demandé aux ingrats Vénitiens le paiement de la rente qui leur était due, et dont heureusement la famille Adeler n'a aucun besoin. M. B—N.

ADELGISE, roi lombard, fut associé au trône en 759, par Desiderio ou Didier, son père (*Voy.* DESIDERIO), et marié en 770 à Gisèle, sœur de Charlemagne, en même temps que ce monarque et Carloman son frère devaient épouser deux sœurs d'Adelgise. Le pape Étienne III, qui, à plusieurs reprises, avait armé les Francs contre les Lombards, employa vainement son crédit pour empêcher ce triple mariage, qui semblait devoir donner une garantie inébranlable à la monarchie italienne. « C'est le comble de la » honte et de la folie, écrivait-il à » Charlemagne, que d'allier la noble » nation des Francs, la plus éminente » de toutes, et la glorieuse race de vos » rois, avec la perfide, la dégoûtante » nation lombarde; nation par qui la » lèpre nous a été apportée; nation » détestable et abominable, et qui ne » peut pas même être comptée parmi » les nations ». Charlemagne épousa cependant Désiderata ou Désirée, fille du roi lombard; mais il la répudia l'année suivante, et le lien qui semblait devoir unir les deux familles, fut la cause

de leur inimitié. En 773, Charlemagne envahit la Lombardie ; Adelgise l'attendait pour le combattre dans les défilés du Piémont ; mais son armée, saisie d'une terreur panique, se dissipa toute entière sans combat. Désiderio s'efforça de défendre Pavie. Adelgise s'enferma dans Vérone, et, lorsque son père eut été fait prisonnier, il passa en Grèce pour demander des secours aux empereurs Constantin Copronyme et Léon IV. Il fut traité avec distinction à Constantinople, et revêtu de la dignité de patrice ; mais, pendant 13 ans, on le nourrit de vaines promesses, sans lui donner aucun secours. Enfin Constantin VII, fils de Léon, l'envoya en 787 en Sicile, avec une armée destinée à porter la guerre dans le midi de l'Italie. Le roi lombard comptait sur l'appui d'Arigise, son beau-frère, qui était alors duc de Bénévent ; mais ce duc mourut à cette époque même, et son fils Grimoald, élevé à la cour de Charlemagne, était attaché au parti français. Adelgise ayant débarqué en Calabre, en 788, fut vaincu dans une grande bataille. Les uns assurent qu'il resta lui-même parmi les morts ; d'autres, qu'il retourna en Grèce, où il mourut sans avoir fait de nouvelles tentatives sur l'Italie.

S. S—I.

ADELGISE, prince de Bénévent, succéda en 854 à Radelgaire son frère. Il fut appelé pendant tout son règne à combattre les Sarrasins, qui dévastaient l'Italie méridionale. Défait par eux vers l'année 856, dans le voisinage de Bari, d'où il avait voulu les chasser, et après avoir vu pendant six ans ses états désolés par ce peuple barbare, il fut contraint, en 862, d'acheter la paix moyennant un tribut. Cette humiliation même ne put pas assurer sa tranquillité, car les Sarrasins, ne subsistant en Italie que par la guerre et le brigandage, se détachaient de celui de leurs chefs qui avait fait la paix, pour suivre le premier qui offrait de les conduire à de nouveaux combats. Adelgise recourut alors à l'empereur Louis II, et celui-ci conduisit en 866 une armée considérable contre les Sarrasins de l'Italie méridionale. Les empereurs grecs, Constantin et Basile, et le roi de Lorraine, Lothaire, frère de Louis, lui envoyèrent des secours. Enfin Bari se rendit aux chrétiens, au mois de février 871, et le sulthan sarrasin qui commandait dans cette ville, demeura prisonnier d'Adelgise. Mais le long séjour de l'empereur Louis avec ses gens de guerre dans le duché de Bénévent, avait été plus à charge à cette province que les dévastations mêmes des Sarrasins. Les habitants étaient poursuivis jusque dans l'intérieur de leurs maisons par l'orgueil, l'avarice, ou l'intempérance des Francs, tandis que les murs des villes les mettaient à couvert des insultes des infidèles. Adelgise lui-même n'avait pas moins à se plaindre que ses sujets ; de souverain, il était devenu vassal de l'empereur d'Occident ; tous les ordres étaient donnés dans ses états, dans sa capitale, dans son propre palais, par un monarque étranger ; Angelberga, femme de l'empereur, faisait sentir davantage encore la pesanteur du joug imposé aux Bénéventains. Son orgueil et son avarice étaient également insupportables ; elle affectait en toute occasion de témoigner son mépris pour les Lombards, et d'humilier la nation au milieu de laquelle elle se trouvait. Le sulthan de Bari, toujours prisonnier d'Adelgise, jouissait des mortifications qu'éprouvait son vainqueur ; mais, après que Louis l'eut vengé du prince de Bénévent, il voulut que le prince de Bénévent le

vengeât de Louis ; il éveilla son ressentiment, il échauffa sa colère, il rendit plus piquantes toutes les mortifications qu'il lui voyait éprouver, et il l'engagea enfin dans une conjuration contre l'empereur. L'armée des Francs, qui était dispersée dans les villes et les châteaux du duché de Bénévent, fut attaquée et désarmée partout en même temps par les Lombards, le 25 juin 871 ; à midi, Adelgise, suivi des conjurés, se présenta devant la porte du palais ; la garde française se mit en défense ; mais les Bénéventains mirent le feu aux portes, et Louis fut contraint à se réfugier avec sa femme dans une tour élevée, où il se défendit jusqu'à ce que la faim le contraignît à se rendre. Adelgise n'eut pas plutôt l'empereur d'Occident entre ses mains, qu'il vit avec effroi les conséquences de son entreprise. Les monarques Carlovingiens qui occupaient presque tous les trônes de l'Europe, se préparaient à délivrer et à venger le chef de leur maison ; tous les feudataires de Louis et tous ses soldats se mettaient en mouvement pour venir à son aide ; en même temps, une nouvelle armée de Sarrasins avait débarqué à Salerne, et menaçait les Lombards. Adelgise, effrayé, offrit à son prisonnier de traiter avec lui, et lui rendit la liberté le 17 septembre, ainsi qu'à sa femme et à sa fille, après lui avoir fait prêter le serment le plus solennel de ne jamais tirer vengeance de l'affront qu'il avait reçu, et de ne jamais rentrer lui-même, ou renvoyer d'armée dans le duché de Bénévent; mais, après une aussi mortelle offense, les serments du monarque étaient une faible garantie pour Adelgise. Dans une diète du royaume d'Italie et de l'Empire, tenue à Rome, Adelgise fut déclaré ennemi de la république et du sénat romain ; le pape Adrien II dégagea Louis de son serment. Celui-ci ne voulut pas cependant conduire lui-même son armée dans le duché de Bénévent ; mais il en donna le commandement à sa femme, moins pour éviter le parjure, que pour n'être pas enveloppé dans son châtiment, si Dieu voulait le châtier. Adelgise opposa une égale bravoure à l'armée d'Ermengarde, à celle des Sarrasins débarqués devant Salerne, et à une troisième armée que Louis, qui avait surmonté ses scrupules, conduisit contre lui en 873. Le pape Jean VIII, voyant alors que l'empereur commençait à désespérer de triompher de ce prince, rétablit la paix entre ces deux souverains. Chaque année cependant, les Sarrasins, maîtres de la Sicile, faisaient de nouvelles tentatives sur les côtes d'Italie, et Adelgise, épuisé par de longues guerres, ne luttait plus contre eux qu'avec désavantage. Il éprouva deux grandes défaites en 875 et 876, et fut contraint d'acheter la paix à des conditions honteuses. Il mourut peu après, en 878 ou 879, assassiné par ses gendres et ses neveux. Gaiderise, fils de sa fille, fut élu pour lui succéder. S. S—I.

ADELGREIFF (Jean-Albert), fanatique du 17e. siècle, était fils naturel d'un curé de village, près d'Elbing. Il disait que sept anges l'avaient chargé de représenter Dieu sur la terre, d'en bannir le mal, et de battre les souverains avec des verges de fer : il se donnait les titres d'*Empereur*, *Roi du royaume des cieux*, *Dieu le père*, *Juge des vivants et des morts*, etc. Ces prétentions étaient dangereuses, dans un siècle où la folie n'excusait pas l'impiété. Il fut arrêté à Kœnigsberg, accusé d'hérésie, de magie, condamné à mort, et exécuté le 11 octobre 1636. Il savait parfaitement le grec, le latin, l'hébreu et plusieurs langues modernes. En mou-

il soutint qu'il ressusciterait le
r. Ses douze articles de foi furent
mes avec tous ses écrits. G—T.
ELMAN, clerc de l'église de
, où il fut fait ensuite préfet des
, vivait dans le onzième siècle.
it fait ses études à Chartres,
e célèbre Fulbert, et y avait eu
ondisciple Berenger. Il écrivit à
résiarque, qui niait la présence
rps et du sang de J.-C. dans
aristie, une lettre pour le rame-
la foi de l'Eglise. On croit que
vers l'an 1047. Il fut nommé
48 à l'évêché de Brescia, et y
ut en 1057 selon les uns, et,
d'autres, en 1061. Sa lettre à
iger fut imprimée pour la pre-
fois à Louvain, avec d'autres
sur la même matière, en 1551,
mprimée en 1561, in-8°. Elle a
u dans les différentes éditions
Bibliothèque des Pères ; Paris,
, 1581, etc. Le chanoine Ga-
li en a donné une édition soignée
des notes, à la fin des Sermons
Gaudence, *Patavii, Typis Jos.*
ini, 1720, in-4°. Adelman com-
un poëme rhythmique : *De Viris*
tribus sui temporis. Ce poëme est
mé *Alphabétique*, parce que
un des tercets qui le composent
mence par une des lettres de l'al-
et, rangées par ordre. Il a été
ié pour la première fois par Ma-
n, dans le tome Ier. de ses *Ana-*
, et, ensuite, conjointement avec
ttre sur l'Eucharistie, dans l'édi-
ci-dessus, donnée par le chanoine
liardi. G—É.

DELME, ou, mieux, ALDHEL-
, fils de Kentred, et neveu d'Inas,
des Saxons occidentaux, fut élevé
s le monastère de S. Augustin de
torbéry, gouverna pendant trente
l'abbaye de Malmesbury, et par-
t à l'évêché de Sherburn, aujour-
d'hui Sarisbury. On le regarde comme le premier auteur anglais qui ait écrit en latin, et qui ait cultivé la poésie. Adelme a écrit sur la nature des êtres insensibles, sur l'arithmetique, l'astrologie, la discipline des philosophes, et sur les huit vices principaux. Delrio fit imprimer à Mayence, en 1601, ses Traités de *Laude Virginum*, de *Virginitate*, de *Celebratione Paschatis*. Le but de ce dernier ouvrage était de ramener les Bretons à l'usage légitime de la Pâque. Adelme mourut en 709. Sa vie a été écrite par Guillaume de Malmesbury. Elle se trouve dans les *Acta. Sanct. O. S. B.* T—D.

ADELSTAN, ou ATHELSTAN, 8e. roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne. Fils naturel d'Édouard-l'Ancien, l'amour et les suffrages du peuple le portèrent sur le trône en 925, de préférence à ses deux frères qui, rendant eux-mêmes justice à son mérite, le laissèrent régner paisiblement. Il remplit l'espérance qu'on avait conçue de lui. Dans ces temps où l'on voyait peu de vertus sans tache, et peu de héros qui ne fussent trop souvent barbares, Adelstan est cité pour n'avoir jamais répandu que le sang de ses ennemis, à la tête de ses armées, et dans des guerres justes. Un seigneur anglais conspira contre lui, fut découvert et légalement convaincu ; sa seule punition fut d'être exilé du pays qu'il avait voulu troubler. Les Danois de Northumbrie, ou Northumberland, voulurent se détacher de la domination anglaise, et rétablir ce royaume, qui avait été un des sept de l'Heptarchie : ils furent défaits. Les vaincus, conduits par leur chef Amlaff, fils de Sitrick, se réfugièrent en Ecosse, et engagèrent dans leur parti Constantin, roi de cette contrée, qui, oubliant ses traités avec Adelstan, fondit à l'improviste sur les provinces

anglaises, et y porta d'abord les ravages et la désolation. Adelstan courut arrêter ce torrent, déconcerta les ruses de la perfidie, et, dans les plaines de Bromfeld, força ses ennemis d'en venir à une bataille rangée, qui dura 30 heures, tant la nuit que le jour. Il s'y conduisit en héros, dont la valeur puisait encore une nouvelle force dans la justice de sa cause, « invoquant en même temps, disent les » historiens, le Dieu des batailles et » le vengeur des parjures. » Il fut exaucé : la victoire se déclara enfin pour lui, et fut décisive. Cinq rois ou chefs écossais, irlandais, gallois, furent trouvés morts sur le champ de bataille parmi des milliers de leurs soldats. Adelstan, poursuivant sa course, conquit toute l'Écosse, et, content d'avoir fait sentir sa puissance au prince qui l'avait bravée, lui rendit ses états, en disant « qu'il » était plus glorieux de faire des rois » que de les détrôner. » Il marcha aussitôt contre les princes de Galles et de Cornouailles, qui étaient entrés dans la ligue des Danois, dompta leur férocité, rendit les uns tributaires, et réduisit les autres à s'enfermer dans leurs cavernes et leurs mines d'étain. Adelstan, désormais sans ennemi et sans rival, couvert de gloire, et d'une gloire pure, en chercha une plus douce encore dans ses soins continuels pour assurer le bonheur de son peuple. Il renouvela et perfectionna les lois de son père; infatigable dans sa vigilance pour préserver ses sujets des attentats du crime, et clément jusque dans les peines qu'il infligeait aux coupables. Après un règne trop court, qui n'avait duré que 16 ans, il mourut en 941, laissant l'Angleterre dans la paix et l'abondance, adoré de ses peuples, respecté des étrangers, ayant marié ses trois sœurs, l'une avec l'empereur Othon Ier., la seconde avec Charles-le-Simple, roi de France, et la troisième avec Hugues-le-Grand. Les historiens ont célébré les présents que le dernier de ces trois beaux-frères d'Adelstan lui envoya, en lui demandant sa sœur Éthilde. Parmi ces dons, où la piété le disputait à la magnificence, ils ont distingué l'épée de l'empereur Constantin, au pommeau de laquelle était enchâssé un des clous trouvés avec la Vraie-Croix; par l'impératrice Hélène une couronne d'or enrichie de diamants, qui avait été sur le front de Charlemagne; la lance dont ce monarque s'était servi, et la bannière de S. Maurice, qu'il avait fait porter devant lui dans ses batailles contre les Sarrasins. Adelstan eut pour successeur son frère Edmond, l'aîné des fils légitimes d'Edouard-l'Ancien. L. T—L.

ADELUNG (Jean-Christophe), littérateur et grammairien allemand, né le 30 août 1734, à Spantekow en Poméranie, fit ses premières études tant au gymnase d'Anclam, qu'à l'école de Closterbergen, près de Magdebourg, et les acheva à l'université de Halle. En 1759, il fut nommé professeur au gymnase d'Erfurt, qu'il quitta au bout de deux ans pour se fixer à Leipzig, où il se livra, jusqu'en 1787, aux immenses travaux qui furent si utiles à la langue et à la littérature allemandes. Dans cette année, il fut nommé bibliothécaire de l'Électeur à Dresde, où il mourut le 10 sept. 1806. Adelung a fait, à lui seul, pour sa langue, ce que l'Académie française et celle de la Crusca ont fait pour le français et l'italien. Son *Dictionnaire grammatical et critique*, qui parut à Leipzig, 1774, 1786, in-4°. (les 4 premiers vol. ont chacun 1800 pag. environ; le 5e. est moins considérable, sa 2e. partie ayant dû contenir des

suppléments qui n'ont pas été donnés), est très-supérieur au Dictionnaire anglais de Johnson dans tout ce qui concerne les définitions, la filiation, l'ordre des acceptions, et surtout l'étymologie des mots ; il lui est inférieur pour le choix des auteurs classiques cités à l'appui des significations ; soit qu'à l'époque où Adelung prépara les matériaux de son travail, un grand nombre des meilleurs écrivains de l'Allemagne ne fussent pas connus, ou n'eussent pas encore l'autorité qu'ils ont acquise depuis, soit que les préventions d'Adelung pour les auteurs nés dans la Saxe supérieure, lui aient fait injustement négliger ceux dont la patrie ou le style ne lui inspirait pas assez de confiance. Il avait pris pour type du bon allemand, le dialecte du margraviat de la Misnie, et réprouvait tout ce qui est contraire à l'usage des hautes classes de la société dans cette province, et des auteurs les plus célèbres qui en sont sortis. Persuadé que les langues sont l'ouvrage des nations, et jamais celui des individus, même les plus distingués, et donnant à juste titre à l'idiome misnique, comme au plus riche et au plus anciennement cultivé de l'Allemagne, la préférence sur les autres, il oublia trop peut-être que la langue des livres est, dans ce pays plus que dans tout autre, l'ouvrage des hommes de lettres, et que le manque d'un centre politique, joint au dédain des cours pour l'idiome national, avait imposé aux écrivains la loi, et leur avait donné le droit de tirer du fonds de la langue toutes les richesses qu'il offrait, et de mettre à contribution les dialectes particuliers. L'esprit sage et méthodique d'Adelung fut sans doute effrayé de l'espèce d'anarchie et du déluge de mots nouveaux dont l'organisation sociale de l'Allemagne et les droits de création illimitée que quelques beaux génies s'arrogèrent, menaçaient la langue; mais il ne lui rendit pas toute la justice qu'il avait d'ailleurs tant d'intérêt à lui rendre, et méconnut sa prodigieuse flexibilité, ainsi qu'une des propriétés qui lui sont communes avec le grec, celle de se prêter indéfiniment, et sans nuire à la clarté ni à la noblesse, à tous les développements avoués par l'analogie. Le traducteur d'Homère, Jean H. Voss. et Joa. H. Campe, ont vivement, et peut-être avec trop peu d'égards, reproché à Adelung les lacunes de son Dictionnaire, et sa partialité dans le choix de ses autorités; l'un et l'autre ont promis, et déjà commencé de remédier à ces défauts, en refaisant le *Dictionnaire critique de la langue* sur un plan plus étendu. Celui d'Adelung a été réimprimé en 4 vol. in-4°., à Leipzig, de 1793 à 1801, avec des augmentations qui ont donné plus de prix à ce bel ouvrage, mais qui ne sont en aucune proportion avec l'accroissement des richesses et le perfectionnement de la langue durant l'intervalle de temps qui s'était écoulé depuis la 1re. édition; nouvelle preuve que les plus éminentes facultés, la plus vaste érudition et le travail le plus infatigable, ne parviennent jamais à corriger les défauts du plan d'une première ébauche. Les autres principaux ouvrages de cet homme universel, sont : I. *Glossarium manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, Halle, 1772-84, 6 vol. in-8°. C'est un abrégé du *Glossaire* de Ducange et des additions de Charpentier ; II. trois Grammaires allemandes ; 1°. la première est un *Traité sur l'origine, les vicissitudes, la structure et toutes les parties de la langue*, en 2 vol. gr. in-8°.,

Leipzig, 1782, qui est rempli de recherches utiles, et qui a, plus qu'aucun autre ouvrage, contribué à répandre des notions justes et profondes sur la nature, la syntaxe et les idiotismes de l'allemand; cet ouvrage est comme le commentaire ; 2°. d'une *Grammaire usuelle*, en un vol. in-8°., Berlin, en 1781, 1792, 1795, 1800, etc., adoptée dans les écoles ; 3°. un *Abrégé destiné aux commençants*, et souvent réimprimé ; III. un *Traité du style allemand*, Berlin, 1785, 1788, 2 vol., la 3e. édit. est de 1790 ; c'est un des meilleurs livres sur la philosophie de la rhétorique, qui existent en aucune langue ; IV. *Des suppléments*, en 2 vol. in-4°., *au Dictionnaire des gens de lettres de Jœcher*, 1784 et 1787 ; ils s'arrêtent malheureusement à la lettre J.; V. *Histoire des folies humaines*, ou *Biographies des plus célèbres nécromanciens, alchymistes, exorcistes, devins*, etc., sept parties, Leipzig, de 1785 à 1789 ; VI. *Tableau de toutes les sciences, des arts et métiers qui ont pour objet de satisfaire aux besoins ou d'augmenter les agréments de la vie*, 4 parties, Leipzig, 1778, 1781, 1788 ; cette petite Encyclopédie est un modèle de précision et de clarté ; aucune des nombreuses divisions des connaissances humaines, ou des arts pratiques, n'y est traitée superficiellement. On peut considérer cet ouvrage comme un des plus beaux titres par lesquels Adelung a prouvé ses droits à devenir le lexicographe et le législateur de sa langue. VII. *Essai d'une Histoire de la civilisation du genre humain*, Leipzig, 1782, 1788 ; VIII. *Histoire de la philosophie*, 3 vol., ib. 1786, 1787, gr. in-8°.; ces deux ouvrages ne sont pas très-profonds, mais exempts de rêves métaphysiques et de vaines subtilités, et pleins d'aperçus fins et

d'idées lumineuses ; IX. un *Tr*
fort étendu sur l'orthographe a
mande, in-8°., 1787. Plus
grands écrivains de l'Allemagne, (W
land entre autres), ont eu le b
esprit d'adopter les principes d'A
lung, et de se soumettre à cell
ses décisions qui n'étaient pas
demment erronées : cette défére
également honorable pour ce cél
grammairien et pour les hommes
se rallièrent à lui, contribua beau
à remédier aux inconvénients du
faut d'une Académie et d'un ce
national pour les travaux relatifs
perfectionnement de la langue ; X.
plus ancienne Histoire des Teu
de leur langue et de leur littérat
jusqu'à l'époque de la grande
gration des peuples, Leipzig, 18
gr. in-8°.; XI. *Mithridate*, ou *T*
bleau universel des langues, a
le Pater en cinq cents langues
idiomes, Berlin, 1806, in-8°.
premier volume, qui contient les l
gues asiatiques, fut imprimé immé
tement avant sa mort ; le second,
a paru en 1809, et qui traite
langues de l'Europe, a été achevé
un savant philologue, M. Jean-
verin Vater, alors professeur à Ha
maintenant à Kœnigsberg. La p
mière partie appartient seule à A
lung ; elle comprend les langues c
tabrique ou basque, celtique, g
manique, et un commencement
recherches sur la langue qu'il appe
thracico-pelasgico-grecque et lati
M. Vater a complété le travail d'
delung, en faisant la revue des d
lectes esclavons et des idiomes d
Lettes, des Finlandois, des Lapo
des Hongrois, des Albanois et d
Valaques. Le 3e. et dernier volu
qui embrasse les langues d'Afrique
d'Amérique, est presqu'en entier l'o
vrage de M. Vater ; il doit parait

dans le courant de 1810, et devra un de ses principaux ornements aux matériaux que MM. de Humboldt (*nobile par fratrum*), ont mis à la disposition de l'éditeur. Les deux derniers ouvrages d'Adelung, fruit des travaux de sa vieillesse, quoique très-recommandables par une vaste érudition et des discussions lumineuses, n'égalent pas les premiers. Cela n'empêche pas que son *Mithridate* ne surpasse celui que Conrad Gessner avait publié plus de deux siècles auparavant, sous le même titre, de toute la somme des connaissances acquises en glossologie, depuis l'époque où ce savant vivait. Adelung ayant, jusqu'à sa mort, consacré quatorze heures par jour à des travaux purement littéraires, il est fort simple que sa vie n'offre aucun événement remarquable. Il ne fut jamais marié; sa femme, disait-on de lui, c'est sa table à écrire; ses enfants, ce sont 70 volumes grands ou petits, tous sortis de sa plume. Il aimait la bonne chère, et sa seule dépense était de se procurer une grande variété de vins étrangers; sa cave, qu'il avait coutume d'appeler sa *Bibliotheca selectissima*, en renfermait de 40 espèces. Une constitution très-robuste lui permettait de travailler sans relâche, et ce qui contribua sans doute à lui conserver sa santé, ce fut une gaîté franche qui le faisait rechercher de ses nombreux amis. Adelung a laissé un neveu, M. Frédéric Adelung, précepteur des grands-ducs de Russie, et anobli par l'empereur Alexandre; il a hérité du goût de son oncle pour l'étude de sa langue, et il s'est montré digne de son nom par des recherches curieuses sur les anciens poëmes allemands qui ont passé de la Bibliothèque de Heidelberg dans celle du Vatican. V—s. et S—r.

ADEMAR, ou AYMAR, né en 988, de l'ancienne maison de Chabanais, moine de S. Cybar d'Angoulême et de St.-Martial de Limoges, se rendit célèbre dans le 11e. siècle par l'ardeur avec laquelle il soutint la querelle sur le prétendu apostolat de S. Martial, d'après de faux actes récemment fabriqués. Il mourut dans un voyage à la Terre-Sainte en 1030. Sa *Chronique de France* va depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1029. Quoiqu'il n'y soit point exact pour la chronologie, et que les événements y soient rapportés sans ordre, elle ne laisse pas d'être un monument utile pour notre histoire, principalement depuis le temps de Charles-Martel. Elle a été donnée au public par le P. Labbe, dans sa *Nouvelle Bibliothèque des manuscrits*, avec des retranchements et des corrections, et elle a passé depuis dans la plupart des compilations sur l'histoire de France. Le P. Labbe a encore fait imprimer *Commemoratio abbatum S. Martialis*, depuis 848 jusqu'en 1020, où l'on trouve plusieurs traits de l'histoire du diocèse de Limoges. On a, dans les *Analecta* du P. Mabillon, la grande lettre d'Ademar sur l'apostolat de S. Martial, et quelques vers acrostiches. Il avait composé d'autres ouvrages, restés manuscrits dans différentes bibliothèques. T—d.

ADENEZ (le Roi), littérateur du 13e. siècle, appelé aussi Adam, du nom de son père. Il serait difficile d'expliquer le motif qui lui fit donner le surnom de *Roi;* on peut cependant présumer que les couronnes poétiques qu'il reçut, étant ménestrel de Henri III, duc de Flandres et de Brabant, lui valurent ce titre fastueux. On trouve dans les manuscrits du fonds de La Vallière, plusieurs romans d'Adenez: I. le *Roman de Guillaume d'Oran-*

ge, surnommé *au court nez*, connétable de France : l'*Histoire du Languedoc*, par Catel, renferme quelques extraits de ce roman à l'article de Guillaume d'Orange; II. le *Roman de l'enfance d'Ogier le Danois*, mis en rimes par ordre de Gui, comte de Flandres; il paraît qu'Adenez, en composant cet ouvrage, eut pour objet de rétablir la vérité de l'histoire de l'enfance d'Ogier, que les jongleurs avaient altérée : ce roman eut beaucoup de succès, et il en existe plusieurs traductions en prose imprimées dans le 16e. siècle; III. le *Roman de Cléomadès*, mis en rimes par ordre de Marie de Brabant, fille de son protecteur : ce roman a été traduit en prose par Philippe Camus, et imprimé plusieurs fois, sans date, in-4°. gothique, Paris et Troyes; l'édition de Lyon est de 1488, in-4°; IV. le *Roman d'Aymeri de Narbonne;* V. le *Roman de Pepin et de Berthe sa femme;* les faits sur lesquels Adenez composa cet ouvrage étaient tirés des chroniques conservées à l'Abbaye de St.-Denis, et lui servirent à rectifier les erreurs que les jongleurs débitaient sur Pepin et sa femme : Girardin d'Amiens a publié, dans le 13e. siècle, une suite à cette histoire sous le titre de *Roman de Charlemagne, fils de Berthe;* VI. *Roman de Buenon de Commarchis :* c'est le moins estimé des ouvrages d'Adenez, sans doute à cause du peu d'importance du personnage qu'il y fait connaître. P—x.

ADEODAT, pape. *V.* DIEUDONNÉ.

ADER (GUILLAUME), médecin de Toulouse, au 17e. siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Enarrationes de Ægrotis et Morbis in Evangelio; opus in miraculorum Christi Domini amplitudinem ecclesiæ christianæ eliminatum.* Tolosæ, 1620, in-4°. Dans ce traité, il cherche à prouver que toutes les guérisons opérées par J.-C. ne pouvaient l'être par les secours de l'art, et sont réellement miraculeuses. Méad avait traité en partie cette question dans son commentaire *De morbis biblicis.* Vigneul-Marville dit qu'Ader n'avait composé ce livre que pour en faire oublier un autre, où il avait d'abord soutenu le contraire. Ader a écrit un ouvrage latin sur la peste, *De pestis cognitione, prævisione et remediis.* Tolosæ, 1628, in-8°. On a encore de lui : I. *lou Catounet Gascoun*, 1612, in-8°. ; II. *lou Gentilhomme Gascoun*, 1610, in-8°. C'est un poëme macaronique en quatre livres, en l'honneur de Henri IV.

C. et A—N.

ADGANDESTES, prince des Cattes. *Voy.* ARMINIUS.

ADGILLUS Ier. fut le premier prince chrétien qui gouverna la Frise : il fut mis à la tête de ce duché ou royaume par Clotaire, roi des Francs, qui s'en était rendu maître. Adgillus, d'un caractère paisible, fit beaucoup pour le bonheur de ses sujets. Sous son règne, la religion chrétienne s'étendit de plus en plus en Frise. C'est aussi à Adgillus que la Frise doit en partie son existence actuelle, car il fut le premier qui songea à mettre ce pays à l'abri des flots de la mer par des digues; à cet effet il fit élever des tertres ou *terpes*, pour servir d'asyle aux habitants et à leurs troupeaux lors des grandes inondations. Plusieurs de ces constructions existent encore. — Adgillus II, qui lui succéda en 710, suivit un plan de conduite tout opposé, se déclarant ouvertement contre le christianisme, et ramenant le peuple à son ancienne superstition. D G.

ADHAD-EDDAULAH, empereur de Perse, 4e. prince de la dynastie des Bouides, et fils de Rokn-Eddau-

lah, naquit à Ispahan l'an 325 de l'hég. (936 de J.-C.), succéda en 949 à son oncle Imâd-Eddaulah, et, partageant l'empire des Bouides avec son père, ne régna d'abord que sur le Farès et le Kirmân. Inquiet et jaloux de l'accroissement de la puissance des Bouides, Mansour Ier. le Samanide leur déclara la guerre. Adhâd-Eddaulah marcha sur le Khoraçan, tandis que son père résistait à l'armée ennemie, et après avoir ravagé cette province, il revint aussitôt tomber à l'improviste sur les derrières de l'armée des Samanides; mais une négociation vint suspendre les hostilités; la paix fut cimentée par le mariage de Mansour avec la fille d'Adhâd-Eddaulah. Son cousin Azz-Eddaulah, qui régnait à Bagdhâd, s'étant attiré le mépris des Turks de son armée par sa conduite déréglée, ceux-ci se révoltèrent: trop faible pour les réduire, il appela à son secours Adhâd-Eddaulah, qui chassa les Turks et reprit Bagdhâd; mais le pouvoir d'Azz-Eddaulah avait cessé le jour où Adhâd-Eddaulah avait mis le pied dans sa capitale. Ce prince ambitieux employa toutes les ruses de la politique pour déterminer son cousin à abdiquer, et l'ayant mandé ensuite auprès de lui, il le constitua son prisonnier; mais forcé d'obéir à son père, alors chef de la maison des Bouides, qui le menaçait de marcher contre lui avec une armée, s'il ne rendait pas la liberté et le sceptre à Azz-Eddaulah, il obéit et retourna dans le Farès. A la mort de son père, arrivée en 976, il eut en partage le Farès, le Kermân et l'Ahwâz, jusqu'au territoire de Bagdhâd, et ses frères s'engagèrent à le reconnaître pour chef de leur maison. Adhâd-Eddaulah, en rendant le sceptre à Azz-Eddaulah, avait obéi aux circonstances, mais il enviait toujours la possession de l'Irâc. Rokn-Eddaulah avait à peine fermé les yeux que son fils se dirigea vers Bagdhâd. Azz-Eddaulah, trop faible pour s'opposer à cette invasion, abandonna sa capitale, et se retira vers la Syrie; mais ayant obtenu des secours d'Abou-Taghlab, qui régnait à Moussoul, il marcha contre Adhâd-Eddaulah. La bataille eut lieu près de Tekryt, le 30 mai 978; elle fut opiniâtre, et se termina par l'entière déroute de l'armée de Taghlab et d'Azz-Eddaulah. Ce dernier tomba au pouvoir du vainqueur, qui le fit périr sur le-champ. Cette victoire valut à Adhâd-Eddaulah la conquête du Dyar-Bekr et du Dyar-Modhar; et dès-lors sa puissance surpassa celle de ses prédécesseurs. Les savants fréquentaient sa cour, et les poètes chantaient à l'envi ses louanges; mais une affreuse maladie vint interrompre tant de prospérités. Adhâd-Eddaulah ressentit de premières atteintes d'épilepsie qui le privaient de la mémoire, et menaçaient même ses jours; cependant la fortune sembla vouloir le consoler par de nouvelles faveurs; l'empereur grec et le prince de l'Yémen lui envoyèrent des ambassadeurs et recherchèrent son amitié; le khalyfe Thayi lui accorda la main de sa fille, les Kurdes réprimés redoutèrent sa puissance, et ses généraux, vainqueurs de Cabous et de Fakhr-Eddaulah son frère, réunirent à son empire le Djordjan et le Tabaristan. Mais sa maladie prenait tous les jours un caractère plus alarmant, et sentant les approches de la mort, il s'écria douloureusement: « A quoi m'auront servi mes richesses » et ma puissance, puisqu'elles m'a» bandonnent aujourd'hui? » Il mourut le 24 fév. 983 (372 de l'hég.), à l'âge de 47 ans et 11 mois lunaires. Il régna sur tous les pays possédés par ses prédécesseurs, et y ajouta le Dyar-

Bekr et le Dyar-Modhar. Il fut le premier dont on prononça le nom immédiatement après celui du khalyfe dans les prières publiques. Si la morale condamne sa conduite à l'égard d'Azz-Eddaulah, la politique, si impérieuse chez les princes, justifie en quelque sorte ce monarque persan. C'était de Bagdhâd, de cette Rome du monde musulman, que le khalyfe ou pontife donnait ses décrets d'investiture, en faveur des princes barbares qui s'arrachaient les débris du royaume de Perse et de l'empire de Mahomet. Il importait donc à Adhâd-Eddaulah de s'emparer de cette ville, dont la possession devait consacrer son autorité aux yeux des peuples. L'usage qu'il fit de sa puissance sembla faire oublier les moyens qu'il avait employés pour l'obtenir. Sous son règne, les infirmes et orphelins trouvèrent dans ses bienfaits une existence et des secours assurés. « Le fleuve de sa générosité, dit » un poète persan, fertilisa les cam» pagnes et désaltéra le philosophe et » le savant.» Des hôpitaux et des mosquées furent construits à Bagdhâd, et Moussoul brilla d'une nouvelle splendeur. Il bâtit une nouvelle ville près de Chyras qu'il embellit, et s'immortalisa par la construction de la digue appelée *Bend-Emyr;* enfin, de superbes mausolées reçurent les dépouilles mortelles d'Aly et d'Hocein, et Médyne fut entourée de murs. Tel est le tableau qu'offre le règne d'Adhâd-Eddaulah, dont le vrai nom est *Fánâ-Khosrou.* Adhâd-Eddaulah est un surnom qui lui fut donné par le khalyfe, selon l'usage, et qui signifie *le soutien et l'aide de l'empire.* Il laissa 4 fils, entre lesquels il partagea ses états.

J—N.

ADHÉMAR, ou ADZÉMAR (GUILLAUME), troubadour du 13e. siècle, n'était point fils de Gérard Adhémar, seigneur du château de Griguan, ainsi que le pense Nostradamus, mais bien un pauvre gentilhomme de Marveil, aujourd'hui Marjevols, dans le Gévaudan. Adhémar ayant quitté le manoir de ses pères, et ne pouvant soutenir l'état de chevalier, composa des chansons en l'honneur des dames, et fut accueilli d'elles comme troubadour et même comme jongleur. Parmi plusieurs pièces, dans la plupart desquelles il se plaint du sort et de l'inconstance des femmes, il y en a de satiriques, qui peignent les mœurs très-relâchées des seigneurs. Il paraît que Guillelm Adhémar vécut pendant quelque temps à la cour de Ferdinand III, roi de Castille, et que, dégoûté du monde, il entra dans l'ordre monastique de Grammont. On trouve 18 pièces de ce poète dans les manuscrits de Ste.-Palaye, à la Bibliothèque de l'Arsenal; ils renferment aussi une *Chanson* d'un Adzémar de Roca-Ficha, sur lequel les manuscrits ne nous ont donné aucun renseignement.

P—X.

ADHÉMAR DE MONTEIL, évêque du Puy en Velay, avait embrassé le métier des armes, avant d'entrer dans l'état ecclésiastique; il fut le premier qui, au concile de Clermont tenu par Urbain II, en 1095, se présenta pour demander la croix. Le pape le nomma son légat auprès de l'armée des Croisés. Adhémar, à la tête d'un clergé nombreux, et d'une foule de guerriers accourus sous ses drapeaux des provinces d'Auvergne, de la Provence, du Limousin, partit pour la Terre-Sainte avec Raimond, comte de St.-Gilles et de Toulouse. Après avoir traversé les Alpes et la Dalmatie, arrivé sur les frontières de l'empire Grec, il fut surpris par les Albanais, et courut risque de perdre la vie; Alexis Comnène, assis sur le

trône de Constantinople, redoutait les entreprises des Croisés; il essaya tour à tour les promesses et les menaces pour intimider ou corrompre les principaux chefs des Latins. Après de longues contestations, pendant lesquelles les Grecs et les Francs en vinrent plusieurs fois aux mains, les chefs de la Croisade jurèrent foi et hommage à Alexis; Adhémar se soumit comme les autres, et c'est sans fondement que Voltaire assure que ce prélat conseilla aux Croisés de commencer la guerre sainte par le siége de Constantinople. Adhémar, en quittant la capitale de l'empire grec, se rendit au siége de Nicée, où il réussit, par ses discours et son exemple, à entretenir l'union, la discipline et la bravoure dans une armée où l'on comptait six cent mille combattants. Il se distingua dans plusieurs combats livrés aux Sarrasins, maîtres de l'Asie mineure; mais ce fut surtout au siége d'Antioche qu'il montra toutes les qualités d'un chef habile et le génie d'un politique profond. Les Croisés, qui s'étaient rendus maîtres de la ville par surprise, se trouvèrent bientôt livrés à la plus horrible famine, et assiégés à leur tour par une armée innombrable de Sarrasins commandés par Karbouga, roi de Mouzoul. Ils n'avaient plus d'espérance que dans la protection du Dieu pour lequel ils avaient pris les armes; tout à coup, le bruit se répand dans la ville qu'on a découvert la lance dont fut percé le flanc du Sauveur; et bientôt une lance, trouvée sous le maître-autel de l'église de S. Pierre, est montrée en triomphe aux soldats de J.-C. Cette vue ranime leurs forces et leur courage; ils brûlent de combattre les musulmans. Malgré le silence des historiens contemporains, on est porté à croire qu'Adhémar ne fut point étranger à cette pieuse fraude, qui fut reconnue quelque temps après, mais qui sauva l'armée des Croisés. Ils firent une sortie dans laquelle ils tuèrent cent mille musulmans, et rapportèrent un immense butin. L'évêque Adhémar était au centre de l'armée, portant la lance merveilleuse, et exhortant les Croisés à vaincre ou à mourir pour J.-C. Au milieu de la bataille, plusieurs cavaliers, vêtus de blanc, parurent tout à coup sur les montagnes voisines; Adhémar éleva la voix, et dit à ses compagnons que les martyrs SS. Georges et Démétrius venaient combattre avec eux; les paroles d'Adhémar, répétées de rang en rang, redoublèrent la bravoure des chefs et des soldats, et décidèrent la victoire. Dès-lors les Chrétiens n'eurent plus d'ennemis à combattre pour arriver dans la Palestine. Adhémar mourut quelque temps après la bataille d'Antioche, vivement regretté de l'armée, qui, après sa mort, fut livrée à la discorde, et souffrit tous les maux qu'amènent l'imprévoyance, la désunion et l'indiscipline. Guillaume de Tyr, et tous les historiens des croisades, s'accordent à louer sa modération, son courage et son éloquence, le Tasse nous le peint comme un pontife saint et révéré; usant du privilége de la poésie, il le fait mourir au siége de Jérusalem, d'un coup de flèche lancée par Clorinde; tandis que l'histoire, qui le représente comme un autre Moïse, le fait mourir d'une épidémie à Antioche, avant qu'il eût pu voir la terre promise. Adhémar était d'une famille illustre de Provence, qui s'est éteinte dans celle de Grignan.

M—D.

ADHERBAL, général carthaginois, commandait en Sicile pendant la première guerre punique, et allait être bloqué dans le port de Drepane, par les Romains, lorsqu'il mit en mer

avec un grand nombre de galères, et attaqua la flotte de Claudius avant qu'elle eut le temps de se ranger en bataille. Adherbal remporta, l'an 250 avant J.-C., la victoire navale la plus complète dont aient jamais pu se glorifier les Carthaginois. Les Romains perdirent 93 vaisseaux, 8000 hommes, tant tués que noyés, et eurent 20,000 prisonniers. Après avoir ravitaillé Lylibée et Drepane, Adherbal retourna à Carthage, où il reçut les honneurs et les récompenses dus à son habileté et à son courage. B—P.

ADHERBAL, roi de Numidie, fils de Micipsa, allié des Romains, hérita de la couronne avec son frère Hiempsal, et Jugurtha, son cousin, que Micipsa avait adopté. Ces trois princes se partagèrent la Numidie; mais Jugurtha, pour s'en assurer la possession entière, assassina Hiempsal, et chassa Adherbal de ses états. Ce malheureux monarque s'étant réfugié à Rome, pour implorer la protection du sénat, trouva la majorité des sénateurs corrompus par l'or de son perfide cousin. Une décision inique, en faveur de Jugurtha, fut suivie d'un nouveau partage : Adherbal n'eut que la basse Numidie; les plus riches provinces et les plus fortes places échurent à Jugurtha. Persuadé qu'il n'avait plus rien à craindre de la part des Romains, ce prince résolut de se rendre maître de toute la Numidie. Adherbal, de retour dans ses états, fut réduit à la nécessité de combattre, courut les risques d'une bataille, fut défait, et se réfugia dans Cirta, sa capitale. Assiégé vivement, et se voyant abandonné à la discrétion de Jugurtha, il se rendit, à condition que le vainqueur lui laisserait la vie; mais, sans égard pour la foi jurée, le barbare Jugurtha le fit massacrer dans son propre palais, l'an 113 av. J.-C. Ce ne fut qu'après avoir expié par plusieurs défaites leur honteuse partialité, que les Romains se vengèrent enfin du meurtrier d'Adherbal. B—P.

ADIMANTUS, général athénien, fut le seul qui, pendant la guerre du Péloponèse, osa s'opposer à la proposition qui fut faite par Philoclès, et adoptée par le peuple athénien, de couper le pouce droit aux prisonniers qui seraient faits, afin qu'ils ne pussent pas porter la lance, mais seulement ramer. Aussi lorsque l'escadre athénienne fut prise par Lysandre, à Ægos Potamos, l'an 403 av. J.-C., fut-il le seul que les Lacédémoniens ne condamnèrent pas à mort. Conon l'accusa par la suite d'avoir trahi les Athéniens dans cette occasion : on ne sait pas quelle fut l'issue de cette dénonciation; mais Xénophon ne paraît pas ajouter beaucoup de foi à l'inculpation. C—R.

ADIMANTUS, disciple de Manès, et zélé propagateur de sa doctrine, vivait vers la fin du 3e. siècle. Il composa un livre pour démontrer que le Nouveau Testament contredit l'Ancien, et que, par conséquent, celui-ci ne peut être d'autorité divine. Ce livre fut très-estimé des Manichéens, et S. Augustin y répondit : l'ouvrage est perdu; mais la réponse subsiste. S. Augustin dit qu'Adimantus s'appelait aussi Addas; mais d'autres écrivains prétendent que cet Addas fut un autre disciple de Manès, et qu'il composa, en faveur du manichéisme, un autre traité, intitulé : *Modion*. D—T.

ADIMARI, l'une des familles les plus anciennes et les plus illustres du parti guelfe, à Florence, produisit beaucoup d'hommes célèbres. Tegghiaio Aldobrandi des Adimari passait en 1255 pour le plus vertueux magistrat de Florence, à une époque

où cette ville était fertile en grands hommes. Le Dante le place dans l'enfer, car un vice honteux se mêlait chez lui aux plus nobles qualités; mais le poète dit qu'à peine il apprit le nom de Tegghiaio, qu'il voulut se jeter à ses pieds, en s'écriant que, dès son enfance, il avait appris à vénérer sa mémoire. Forèse des Adimari, l'un des émigrés guelfes de Florence, après la défaite de l'Arbia, forma de ces fugitifs un corps d'armée avec lequel il rendit des services importants au parti guelfe, d'abord en Lombardie, et ensuite dans le royaume de Naples. Plus tard, cette famille fut écartée des emplois, par la jalousie du peuple de Florence, qui excluait la noblesse des magistratures. S. S—I.

ADIMARI (Alexandre), poète italien, né en 1579, fut de cette ancienne famille des Adimari de Florence, qui était déja noble, nombreuse et puissante lors de la fondation, en 1010, après la destruction de Fiésole, et qui ne s'est éteinte qu'en 1736. Alexandre participa, dans ses poésies, au mauvais goût qui caractérise la plupart des poètes de son temps; à cette recherche fatigante de pensées, et à ce luxe d'expressions figurées qui *sort*, comme le dit notre Misantrope, *du bon caractère et de la vérité*. Il fit paraître, depuis 1637 jusqu'en 1642, six Recueils de cinquante sonnets chacun, sous les noms de six des neuf Muses, Terpsichore, Clio, Melpomène, Calliope, Uranie et Polymnie. Il était très-savant dans la langue grecque; il entreprit de traduire Pindare: les vers de cette traduction, qui parut en 1631, à Pise, in-4°., sont faibles, et Apostolo Zeno a dit avec raison: « Je cherche Pindare dans Adimari, et je ne le » trouve pas; » mais il se garantit du moins des vices que l'on peut reprocher à ses autres ouvrages. Il y joignit des notes savantes, et d'autres explications utiles pour l'intelligence du texte, entre autres des arguments qui précèdent les odes, et des *synopsis*, ou tableaux qui présentent aux yeux du lecteur le plan qu'a suivi le poète, et l'ordre qui règne dans son désordre apparent. Il en avait emprunté l'idée, et même l'exécution entière, d'Erasme Schmidt, dont la traduction latine, avec des *synopsis* tout semblables, avait paru en 1616. Adimari, dans son avis aux lecteurs, dit bien que l'ouvrage de Schmidt lui a été donné, ainsi que plusieurs autres, pour l'aider dans son travail; mais il ajoute qu'il ne lui est parvenu que lorsque ce travail, commencé depuis seize années, était presque fini, et il ne dit rien de ces tableaux synoptiques qu'il a entièrement copiés. Il paraît, par un passage du même avis, qu'Alexandre Adimari ne fut point favorisé des biens de la fortune, et qu'il vécut même fort malheureux; il mourut en 1649. G—É.

ADIMARI (Louis), poète satirique florentin, de la même famille que le précédent, naquit à Naples, le 3 septembre 1644, de Zanobi, fils de Louis Adimari et de Donna Allegra di Bivero Tassis, dame espagnole, et fit ses études à l'université de Pise, où il eut pour maître le célèbre Luca Terenzi. Il parcourut dans sa jeunesse les différentes cours d'Italie, où il se fit aimer par ses talents et par les rares qualités de son esprit. Adimari obtint du duc Ferdinand Charles de Mantoue, le titre de marquis et de gentilhomme de sa chambre: il fut membre de l'Académie florentine, de celles de la Crusca, des Arcades et de plusieurs autres. Il succéda au fameux Redi dans la chaire de langue toscane, à l'académie de Florence; il fut aussi

professeur de science chevaleresque dans celle des nobles; ses leçons y eurent beaucoup d'éclat; il savait les semer à propos de traits tirés de l'histoire ancienne et moderne qu'il possédait également. Elles n'ont point été imprimées, mais plusieurs bibliothèques de Florence les possèdent en manuscrit. On a imprimé de lui un Recueil en prose sur des sujets de piété: *Prose Sacre*, Florence, 1706, petit in-4°. Tous ses autres ouvrages sont en vers; ce sont: I. Des sonnets et autres pièces lyriques, entre autres un Recueil d'odes ou *canzoni*, et de sonnets, consacré à Louis XIV, magnifiquement imprimé à Florence, en 1693; II. *Roberto*, drame en musique; *le Gare dell'amore et dell' amicizia*, comédie en prose composée pour une société particulière, et imprimée à Florence en 1679, in-12, pièce si rare qu'aucun historien de la littérature italienne n'en a parlé, pas même l'Allaci dans sa Dramaturgie; *il Carciere di se medesimo*; *Amante di sua figlia*, etc.; III. cinq satires qui sont le fondement le plus solide de sa réputation. Le style en est élégant, et quoique les vices y soient sévèrement repris, elles n'ont rien d'âcre ni de mordant, si ce n'est sur le chapitre des femmes. Il a fait contre elles une satire qui a près de 1500 vers: c'est la quatrième; il est vrai qu'elle est principalement dirigée contre les femmes de théâtre; mais la 5e. et dernière l'est contre le sexe en général: elle n'a guère moins de 1000 vers; les deux vers qui la terminent peuvent donner l'idée du reste. *Il en est jusqu'à trois*, a dit au moins Boileau; mais Adimari n'en connaît aucune. « S'il existe, dit-il, quelque » femme digne d'éloge, tu ne la con- » nais pas, ni moi non plus. »

Tu non la vedi, ed io non la conosco.

On peut juger, par la longueur de ces deux pièces, que le défaut de l'auteur n'est pas le trop de concision; celui de toutes ses satires est au contraire une excessive prolixité. Louis Adimari mourut à Florence, après une longue maladie, le 22 juin 1708; il eut trois enfants de sa femme Maria Cerbini de' Buonaccorsi, de Florence, une fille mariée avant la mort du père, et deux garçons; Buonaccorso, qui mourut encore enfant, et dont il a déploré la perte dans un de ses sonnets, et Smeraldo, qui avait hérité d'une partie des talents poétiques de son père, et qui fut avocat du collége des nobles et académicien des Arcades. G—É.

ADLERFELDT, (GUSTAVE D'), historien de Charles XII, naquit aux environs de Stockholm en 1671. Son père était trésorier de la couronne, et lui fit donner une éducation soignée. Lorsqu'il eut achevé ses études à Upsal, il entreprit un voyage en Hollande, en Angleterre et en France. Étant en 1697 à la Haye, il fut employé par l'ambassadeur de Suède dans plusieurs négociations relatives au traité de Ryswik. Il repassa en Suède sur le vaisseau qui conduisait le duc de Holstein, et ce prince le présenta à Charles XII, qui le nomma gentilhomme de la chambre. Adlerfeldt accompagna le roi dans toutes ses campagnes, et fut témoin de ses succès et de ses revers. Il rédigea le journal des opérations de l'armée suédoise, jusqu'à la bataille de Pultawa, pendant laquelle il fut tué d'un boulet de canon. Le journal d'Adlerfeldt fut sauvé par le prince Ch. Marin de Wurtemberg, qui était à l'armée, et qui le fit mettre en sûreté à Stuttgard. Il passa ensuite dans les mains du fils de l'auteur, qui le fit traduire en français. C'est cette traduction qui a été impri-

à Amsterdam, sous le titre d'*His-militaire de Charles XII*, 1740, 4 vol. in-12. On y a ajouté une tion de la bataille de Pultawa et séjour de Charles à Bender, par officier suédois. Adlerfeldt s'était rié à une demoiselle Steeben de smar, qui fit un extrait de l'ouge de son mari en allemand, qu'à l'année où l'armée suédoise ra en Saxe, et cet extrait fut immé à Wismar en 1707. L'ouvrage dlerfeldt contient un récit impar-l et fidèle des campagnes du héros édois, et de plusieurs événements litiques. L'auteur avait obtenu par dre du roi tous les secours nécessai-s. Gustave Adlerfeldt avait un frère Jean Adlerfeldt), qui parvint à la gnité de sénateur. Lorsqu'en 1743 s Dalécarliens se furent rendus à ockholm pour obtenir le redressement de leurs griefs, le sénateur Adrfeldt, pendant qu'il allait au-devant eux pour les apaiser, fut atteint d'un oup de fusil, dont il mourut trois jours près. C—AU.

ADLUNG (JACQUES), professeur u gymnase d'Erfurt, et organiste de église luthérienne de cette ville, né Bindersleben, en 1699. On a de i plusieurs ouvrages écrits en allemand, parmi lesquels on distingue *Instruction sur la construction, l'usage et la conservation des orgues, lavecins*, etc., *avec des augmentaions, par J.-F. Agricola*, compoiteur de la cour, Berlin, 1768, in-4°., avec figures. J.-L. Albrecht, maître le musique à Mulhausen, qui en fut l'éditeur, y a ajouté des notes. La vie d'Adlung, écrite par lui-même, se trouve dans la préface de cet ouvrage. Le même Albrecht est aussi l'éditeur des *sept Étoiles musicales*, Berlin, 1768, in-4°. Adlung choisit ce singulier titre pour publier des réponses à sept questions sur des objets relatifs à l'harmonie musicale; son *Introduction à la Science musicale*, imprimée d'abord à Erfurt, in-8°., 1758, a été réimprimée en 1783. L'éditeur, Ch. Hiller, de Leipzig, l'a augmentée d'un chapitre. Dans un incendie qui priva Adlung d'une partie de sa fortune, plusieurs de ses manuscrits furent la proie des flammes. Ce célèbre organiste est mort à Erfurt, le 5 janvier 1762. P—X.

ADLZREITER (JEAN), de Tottenweiss, chancelier privé de l'électeur de Bavière, né à Rosenheim, en 1596, fit ses études à Munich et à Ingolstadt, servit habilement la maison de Bavière dans plusieurs occasions importantes, et se fit un nom, comme historien, par ses *Annales Boïcæ gentis*. Cet ouvrage, puisé dans des sources authentiques, renferme l'histoire de la Bavière depuis le commencement jusqu'à l'an 1662, époque de sa publication à Munich. Leibnitz le publia de nouveau en 1710. Le jésuite Ferveaux aida Adlzreiter dans la rédaction de ces Annales. Adlzreiter mourut en 1662. G—T.

ADOLPHE II, comte de Holstein, régnait à l'époque où Henri-le-Superbe et Albert-l'Ours se disputaient la souveraineté de la Saxe; il embrassa le parti du premier, et éprouva une alternative de succès et de revers, qui, tour à tour, agrandirent ses états, et l'en dépouillèrent. Rendu enfin à une situation paisible, il rebâtit la ville de Lubeck qui venait d'être détruite: la splendeur de la nouvelle cité nuisant à celle de Lunebourg, Adolphe se brouilla avec Henri-le-Lion, vit brûler Lubeck, et fut contraint d'en abandonner le sol à son ennemi, qui fit relever la ville en lui laissant son nom. Adolphe fut tué en 1164, au siége de Demmin en Poméranie. G—T.

ADOLPHE DE NASSAU, élu empereur le 1er. mai 1292, et couronné à Aix-la-Chapelle, le 25 juin de la même année, n'était qu'un simple gentilhomme, d'une famille illustre à la vérité et d'une bravoure éprouvée, mais sans autre patrimoine que son épée, sans influence, sans fortune, et n'ayant aucune des qualités morales qui avaient aidé Rodolphe de Habsbourg, son prédécesseur, né comme lui loin du trône, à y monter et à s'y maintenir. Adolphe dut son élection au désir qu'avaient les électeurs de se rendre indépendants du chef de l'empire, à leur haine contre Albert, fils de Rodolphe, dont l'arrogance les avait blessés (*Voy.* ALBERT Ier.); enfin à des transactions honteuses et illégales avec les archevêques de Cologne et de Mayence. Ces électeurs ecclésiastiques crurent l'occasion favorable pour imiter les papes, qui, depuis quelque temps, avaient essayé de prescrire de certaines lois aux empereurs avant de ratifier leur nomination. Ils imposèrent à Adolphe les conditions les plus onéreuses, le forçant à leur abandonner des portions de territoire et des villes qui ne lui appartenaient pas. Le comte Adolphe, qui se sentait faible, les accepta toutes. L'empereur Adolphe, qui se crut puissant, n'en voulut tenir aucune. De-là ses fautes et ses revers. Décoré de la couronne impériale, ce prince se trouva dénué même de l'argent nécessaire aux frais du couronnement. Il essaya de l'extorquer aux juifs de Francfort, qui lui résistèrent avec courage et succès. L'électeur de Mayence, son cousin germain, Gérard d'Eppenstein, qui avait été le principal auteur de son élévation, lui prêta les sommes indispensables; mais les embarras du monarque ne cessèrent pas après qu'il eut été couronné. Cherchant partout des ressources, il se mit d'abord à la solde de l'Angleterre contre Philippe-le-Bel, et se fit payer par Édouard Ier., 100,000 liv. sterl. somme énorme pour le temps; mais il révolta contre lui l'Allemagne, qui rougissait de voir son chef au rang des mercenaires. Boniface VIII, qui n'était pas encore l'ennemi de Philippe, défendit à Adolphe de prendre les armes. Celui-ci, payé d'avance des efforts qu'il devait faire, ne demanda pas mieux que d'obéir au pape pour s'en dispenser; et licenciant 2000 cavaliers qu'il avait rassemblés pour le service d'Édouard, il ne garda du traité conclu entre eux que les subsides. L'électeur de Mayence saisit ce moment pour lui demander la restitution des avances qu'il lui avait faites. Adolphe crut plus utile d'acquérir des états que de satisfaire à des engagements dont il avait déjà reçu le prix; il profita de l'aversion d'Albert-le-Dénaturé, landgrave de Thuringe, contre ses fils légitimes, pour acheter de lui sa principauté. Par cette transaction, doublement injuste, Adolphe se fit un ennemi mortel de l'archevêque auquel il devait son trône, et souleva contre lui l'Allemagne entière, qui ne vit plus dans son monarque qu'un vil spoliateur. La Thuringe se déclara pour les princes dépouillés. Adolphe se vit engagé dans une guerre qui dura 5 ans; il ne parvint jamais à soumettre les peuples qu'il prétendait avoir achetés, et, contraint de tolérer les excès de ses troupes, qui ne le servaient qu'à regret, et dont il fallait vaincre la répugnance par le pillage, il acheva de s'aliéner tous ses partisans. Albert d'Autriche, qui, depuis l'élection d'Adolphe, épiait l'instant favorable pour ressaisir le sceptre que son père avait porté, se réunit à l'électeur Gérard, dont les intrigues disposaient du plus grand nombre de ses collègues. La majorité des

électeurs, après avoir cité Adolphe à comparaître devant le collége électoral, le condamna par contumace. On lui reprochait de s'être vendu à un prince étranger, d'avoir usurpé des états qui n'avaient pu lui être cédés, et chacun joignait à ces griefs généraux des griefs particuliers. Adolphe enfin fut déposé le 23 juin 1298. Ses torts étaient avérés, mais sa déposition était illégale. Trois beaux-frères d'Albert avaient siégé parmi les juges; l'injustice qu'Adolphe éprouvait affaiblit le souvenir de celles qu'il avait commises. L'Allemagne se divisa; Adolphe parvint à réunir une armée supérieure à celle de son compétiteur, et le parti d'Albert semblait avoir tout à craindre; mais ce dernier, trompant son ennemi par de faux rapports, l'enveloppa près de Gelheim, dans les environs de Worms, et, le tuant de sa propre main, devint ainsi, de rebelle, souverain légitime. Adolphe périt le 2 juillet 1298; il avait combattu avec tant de bravoure, que l'auteur de sa perte, l'archevêque de Mayence, ne put s'empêcher de s'écrier en voyant son corps: « L'Allemagne a perdu en ce jour le plus brave chevalier du siècle. » Adolphe fut enterré d'abord à Rosenthal, près du champ de bataille; mais une destinée singulière mêla ensuite ses cendres à celles de son ennemi: Albert et Adolphe, transportés à Spire, et placés d'abord dans deux cercueils séparés, reposent ensemble, confondus et paisibles, depuis la destruction de la cathédrale de cette ville. Adolphe avait essayé, dans les premiers moments de son règne, de marcher sur les traces de Rodolphe de Habsbourg. Il avait tenté de se créer des appuis par des alliances et des mariages. Il avait rappelé dans une diète les ordonnances de Rodolphe sur la paix publique. Il voyageait fréquemment, pour juger par lui-même de l'état de l'Empire. Ses premières fautes ne vinrent peut-être que de la disproportion qui existait entre sa situation et ses moyens. Faible, il appela au secours de sa faiblesse la duplicité et l'injustice. Engagé dans cette route, il ne put s'arrêter; il alla d'erreurs en erreurs, de crimes en crimes; il en fut sévèrement puni; et ce qu'il y a de triste, c'est que ses peuples, qu'Albert n'opprima pas moins que lui, ne gagnèrent rien à sa punition. B. C—T.

ADOLPHE X, comte de Clèves et de la Marche, 2e. fils d'Adolphe IX, comte de la Marche, et de Marguerite, fille de Théodoric X, comte de Clèves, était encore fort jeune lorsqu'il fut élu à l'évêché de Munster en 1357. Il se fit d'abord chérir de ses sujets; mais s'étant mêlé des querelles de ses voisins, il attira dans ses états la guerre et ses désastres, ce qui le rendit bientôt odieux. Guillaume de Gennep, archevêque et électeur de Cologne, étant mort en 1362, le pape Urbain V, nomma Adolphe de Clèves archevêque, contre son gré et sans l'assentiment du chapitre de Cologne, qui ne tarda pas à accuser le nouveau primat de prodigalité et d'inconduite. Adolphe fut cité à comparaître devant le S. Père, à Avignon; mais soit qu'il se fiât peu dans ses moyens de défense, soit qu'il fût las de l'état ecclésiastique, il se démit de son archevêché, et épousa Marguerite, fille de Gérard, comte de Juliers et de Berg, qu'il aimait depuis long-temps, et qui avait été destinée d'abord à prendre le voile. Jean, comte de Clèves, étant mort sans enfants mâles, sa succession fut dévolue à Adolphe par l'empereur Charles IV, et il hérita pareillement du comté de la Marche, à la mort de son frère aîné, Engelbert, arrivée en 1392. On lui attribue l'institution de l'ordre

des Fous, qui n'a subsisté que peu de temps, et qui n'avait guère d'autre but que d'entretenir l'union parmi les gentilshommes du pays de Clèves. Les chevaliers portaient sur leurs manteaux un fou brodé en argent. Le dimanche, après la fête de la St.-Michel, ils se rassemblaient à Clèves, faisaient des banquets à frais communs, et s'appliquaient à terminer les différends survenus entre eux. Adolphe mourut à Clèves, le 7 septembre 1394, laissant plusieurs fils, dont l'aîné, Adolphe, fut élevé au rang de duc de Clèves.

G—T.

ADOLPHE Ier., duc de Clèves, fils du précédent, né en 1371, surnommé LE VICTORIEUX, à cause des nombreuses victoires qu'il remporta, dut le titre de duc et de prince de l'Empire à la reconnaissance de l'empereur Sigismond, qui le lui conféra en 1417, au concile de Constance, pour le récompenser des services qu'il lui avait rendus. A peine revêtu de ces nouvelles dignités, Adolphe eut une longue guerre à soutenir avec son frère Gérard, qui s'opposa, en 1418, à la réunion des pays de Clèves et de la Marche. L'électeur palatin ayant rendu, en 1425, une sentence fort avantageuse à Gérard, Adolphe mécontent en appela au pape, qui désigna pour médiateur l'évêque de Cambrai. La sentence de celui-ci n'ayant favorisé que le duc de Clèves, la guerre éclata de nouveau entre les deux frères : elle dura 10 ans, et se termina, en 1437, par un congrès où tous les différends furent enfin arrangés. En 1399, Adolphe avait épousé Agnès, fille de l'électeur palatin Ruperti ; cette princesse étant morte sans enfants deux ans après, le duc de Clèves épousa Marie, fille de Jean-l'Intrépide, duc de Bourgogne. Ce mariage, en étendant ses états et son pouvoir, assura le bonheur de ses nouveaux sujets : sa piété, sa justice et sa fidélité étaient si reconnues, que sa simple parole avait plus de poids que les traités les plus solennels. Il mourut le 19 septembre 1448. G—T.

ADOLPHE VIII, duc de Sleswigh, fils de Gérard, comte de Holstein, de la famille de Schaumbourg, n'avait que trois ans lorsqu'il perdit son père tué dans une bataille. Élevé à la cour de l'empereur Sigismond, il montra une sagesse prématurée, et un grand mépris pour le luxe. Marguerite, reine de Danemarck, ayant voulu un jour attacher elle-même au col de ce jeune prince un collier de perles, il jeta cette parure avec une sorte d'horreur, ce qui fut regardé à la cour comme un signe fâcheux. Ce fut en 1440 qu'il reçut du roi de Danemarck l'investiture du duché de Sleswigh. Le sage Adolphe ne s'occupa depuis que du bonheur de ses sujets : il étouffa leur esprit de révolte en leur donnant des lois. Après la mort de Christophe de Bavière, la couronne de Danemarck lui fut offerte par les grands et le peuple ; mais il la refusa, en disant que ce fardeau était au-dessus de ses forces. Il désigna Christian Ier., fils de sa sœur Hedwige, que les Danois couronnèrent en 1448. Adolphe mourut en 1459, estimé de ses contemporains, et chéri de ses sujets. B—P.

ADOLPHE, fils unique d'Arnold, duc de Gueldre, naquit en 1438. Dès son enfance, il montra une résistance formelle aux volontés de son père. Catherine de Bourbon, sa mère, femme méchante que le duc avait répudiée, le fortifia dans ses mauvaises dispositions. Devenu plus grand, Adolphe se forma un parti considérable, dans lequel entrèrent aussi les principales villes du duché, Nimègue, Arnhem et Zutphen, mécontentes de la

négligence avec laquelle Arnold gouvernait ses états. Enfin, encouragé par les insinuations de sa mère, et par les forces toujours croissantes de son parti, Adolphe forma, en 1464, le projet de déposer son père, et de se mettre à sa place : l'année suivante, Arnold fut arrêté dans son château, et transporté en robe de chambre, par-dessus la glace, au château de Buren, qui fut sa prison jusqu'en 1470. Cependant Jean, duc de Clèves, entreprit de le délivrer, et remporta quelques avantages sur Adolphe. Le résultat en fut qu'en 1469 on fit une trève à Gand, par la médiation de Charles, duc de Bourgogne, et beau-frère d'Adolphe. Le duc Arnold sorti enfin de prison, se rendit à Hesdin, où il eut une entrevue avec son fils rebelle, devant le duc de Bourgogne. Le père et le fils cherchèrent à se justifier, en s'accusant l'un l'autre avec beaucoup d'animosité. Adolphe ne voulut entendre parler d'aucun accommodement, avant que son père ne s'engageât par serment à abdiquer et à renoncer au titre de duc; Charles, en qualité de médiateur, rejeta cette proposition. Plusieurs autres entrevues eurent lieu sans succès. Adolphe, suivant son impétuosité naturelle, quitta secrètement la cour de Bourgogne; mais il fut arrêté dans sa fuite, et transporté, par ordre de Charles, au château de Vilvorden, où il resta jusqu'à la mort du duc. Après plusieurs aventures, il périt dans une escarmouche devant la ville de Doornick, en 1477, n'ayant pas encore atteint l'âge de 39 ans. Il fut enterré dans l'église de Notre-Dame de cette ville. D—G.

ADOLPHE Ier., duc de Holstein, fils de Frédéric Ier., roi de Danemarck, et de Sophie, duchesse de Poméranie, tige des ducs de Holstein-Gottorp, né le 25 janvier 1526. C'était un prince d'une humeur singulièrement belliqueuse, et qui passa sa vie à faire la guerre. Il se rendit en 1548 à la cour de Charles-Quint, et suivit l'empereur au siége de Metz. Après avoir pris part aux querelles de plusieurs princes allemands, il fit un voyage en Angleterre, où la reine Elisabeth le reçut avec beaucoup de distinction; il reçut de sa main l'ordre de la Jarretière : on parla même d'un mariage projeté entre ces deux souverains; mais ce projet n'eut pas plus de suite que tous ceux du même genre dont Elisabeth fut l'objet. De retour en Allemagne, le duc Adolphe ne fut pas long-temps sans prendre les armes : il entra au service de Philippe II, et se battit contre les Hollandais. Rassasié cependant de guerres et de victoires, il se retira dans ses états, rebâtit la ville de Gottorp, qu'un incendie avait presque entièrement détruite, et mourut le 1er. oct. 1586. G—T.

ADOLPHE (Jean), duc de Saxe, de Querfurt et de Weissenfels, né le 4 septembre 1685. La nature l'avait doué de facultés brillantes; une bonne éducation les développa; ses voyages en Hollande et en France lui donnèrent cette expérience si nécessaire à qui doit gouverner. Entré comme capitaine dans les troupes hessoises, en 1701, il monta un des premiers à l'assaut au siége de Juliers, s'élança par-dessus les palissades, et entra dans la citadelle. De pareils traits, souvent répétés, lui acquirent bientôt l'estime de Marlborough et des autres généraux. En 1704, il fut fait lieutenant-général des troupes hessoises. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes contre les Français, il entra en 1710 au service d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, qui le nomma major-général de son armée. Charles XII et ses gé-

néraux éprouvèrent souvent sa valeur : non moins habile à calmer les troubles intérieurs qu'à vaincre les ennemis, il pacifia la Lithuanie et la Pologne, et, en 1718, marcha avec 6000 hommes contre les Turks, à qui l'empereur Charles VI venait de déclarer la guerre. La paix, conclue la même année, lui permit enfin le repos ; il épousa Jeanne-Antoinette, princesse de Saxe-Eisenach, et ne la quitta qu'au bout de deux ans, pour reprendre les armes. Il se distingua sous Auguste III par la prise de Dantzig : comblé d'honneurs et de gloire, il se vit appelé, en 1736, à une vie plus tranquille ; la mort de son frère, le duc Christian, le rendit souverain du pays de Weissenfels : il quitta le service de l'électeur, et se consacra tout entier au bonheur de ses sujets, jusque-là opprimés et malheureux ; par sa sagesse et son économie, il releva de sa décadence ce petit État, qui s'aggrandit, en 1739, par la réunion du comté de Barby. La guerre qui éclata en Bohême força Adolphe à reprendre les armes ; en 1744, il signala contre les Prussiens son ancienne valeur : mais il était déjà malade, et, de retour à Weissenfels, après la bataille de Willdorf, il y mourut le 16 mai 1744, âgé de 59 ans. G—T.

ADOLPHE-FRÉDÉRIC DE HOLSTEIN-EUTIN, roi de Suède, né le 14 mai 1710, proclamé le 6 avril 1751, après la mort de Frédéric Ier., était auparavant évêque de Lubeck et administrateur du duché de Holstein-Gottorp. Dès l'année 1743, les états de Suède désirant se rapprocher de la Russie, après une guerre malheureuse, avaient déjà déféré à ce prince la succession au trône, quoiqu'un parti considérable penchât pour un prince de Danemarck. Ce fut pour empêcher une élection aussi contraire aux intérêts de la Russie, que l'impératrice Élisabeth consentit à la paix, à condition qu'Adolphe-Frédéric serait appelé au trône de Suède. L'élection eut lieu le 3 juillet 1743, et la paix définitive fut signée à Abo le 18 août suivant. Adolphe-Frédéric fit aux États le serment de maintenir les lois, et de gouverner la Suède suivant la forme établie en 1729, et il dirigea ensuite tous ses efforts vers le bonheur et la prospérité de son royaume. Il protégea les sciences et les arts, et fit élever, en 1755, à Tornéo, dans la Bothnie occidentale, un monument destiné à consacrer le souvenir des opérations de plusieurs académiciens français qui y étaient venus pour déterminer la figure de la terre. Il confirma, dans la même année, l'académie des inscriptions et belles-lettres établie à Stockholm par Louise Ulrique, son épouse, et fonda plusieurs établissements où la jeunesse fut instruite, et où la vieillesse indigente trouva un asyle. Il établit une compagnie d'assurance, et fit réparer les fortifications de la Finlande ; mais l'acharnement des factions ne s'était pas apaisé, et les atteintes que portaient continuellement les états et le sénat à l'autorité royale, entravèrent plus d'une fois ses projets d'améliorations. Obligé de permettre que le sénat se servît du sceau royal, lorsqu'il refusait sa signature, il ne lui resta bientôt plus qu'une ombre d'autorité. Cependant, ces usurpations excitèrent l'indignation de quelques grands du royaume, et un complot se forma pour soustraire le roi à cette humiliante dépendance ; mais ce complot fut découvert au moment de l'exécution, et les conjurés furent arrêtés et livrés à la question par la faction aristocratique, connue sous le nom de parti des *chapeaux*. Les États firent nom-

mer une haute cour de justice qui les condamna à être décapités, pour avoir voulu rétablir l'autorité arbitraire, à laquelle Ulrique, sœur de Charles XII, avait renoncé à son avénement. Le comte de Brahe, le baron de Horn, et plusieurs autres seigneurs subirent leur jugement, malgré les sollicitations auxquelles le roi et la reine ne dédaignèrent pas de s'abaisser pour les arracher à la mort. Le triomphe du parti dominant mit le comble à son audace, et acheva de plonger l'autorité royale dans le dernier avilissement. L'influence des cours étrangères ne servit qu'à prolonger les dissensions. Tandis que la France, cherchant à entretenir la mésintelligence entre la Russie et la Suède, demandait que cette dernière puissance s'unît au Danemarck, l'Angleterre s'efforçait de diminuer l'influence de la France, par la distribution de quelques faibles libéralités dans le parti des *bonnets* ; mais les sommes promises hautement par cette dernière puissance, à titre de subsides, assurèrent l'influence de sa politique, et le roi se jeta entièrement dans son parti. Ce fut par les conseils du cabinet de Versailles qu'il abdiqua la couronne le 12 décembre de la même année, et la reprit 8 jours après, lorsque la convocation des états eut été décidée. A cette diète, ouverte le 17 avril 1769, quelques chefs du parti des *chapeaux*, qui penchait pour la couronne, parurent d'abord l'emporter; mais les principaux nobles, excités par l'Angleterre et la Russie, suspendirent les résultats de la révolution préparée en faveur du pouvoir monarchique. Le roi ne montra pas d'ailleurs assez de fermeté ni de résolution. Près de la vieillesse, né avec un caractère paisible et presque indolent, et effrayé d'une tentative périlleuse, il se contenta d'envoyer son fils Gustave à Paris, afin de régler, avec le ministère français, la marche qu'il serait convenable de suivre pour substituer, à la constitution existante, une monarchie plus absolue; mais il mourut pendant le voyage de son fils, en fév. 1771, laissant à ce jeune prince l'exécution de ses projets. (*V.* GUSTAVE III.) B—P.

ADON (SAINT-), archevêque de Vienne, en Dauphiné, naquit en Gâtinois, vers l'an 800, d'une famille ancienne. Élevé dans l'abbaye de Ferrières, il s'y consacra à la vie monastique, et passa ensuite quelque temps au monastère de Prum, y éprouva des dégoûts, alla voyager en Italie, séjourna 5 ans à Rome, et partout amassa des matériaux pour les ouvrages qu'il composa depuis. S. Remi, archevêque de Lyon, le retint à son retour, et après l'avoir employé dans son diocèse, le fit élire archevêque de Vienne, en 860. Le pape Nicolas lui envoya le Pallium. Adon ne changea rien à l'humilité de sa vie chrétienne. Son clergé attirait sa principale attention. Il fit aussi de sages réglements pour la décence du culte public, fonda des hôpitaux, parut avec éclat dans divers conciles, et en tint lui-même plusieurs à Vienne pour maintenir la pureté de la foi et des mœurs. Adon mérita la confiance des papes Nicolas Ier. et Adrien II, et l'estime des rois Charles-le-Chauve et Louis II, qui déférèrent souvent à ses avis. Il eut part aux affaires publiques qui se traitèrent de son temps; et lorsque Lothaire voulut renvoyer la reine Thietberge, il fit à ce prince les plus fortes représentations pour l'en détourner. Il mourut le 16 déc. 875, à 76 ans. L'église de Vienne a toujours honoré sa mémoire. La longue carrière d'Adon fut remplie par les devoirs de la religion,

de l'épiscopat, et par l'étude des lettres et surtout de l'histoire. Il est auteur, I. d'une *Chronique universelle*, commençant à la création du monde, et divisée en 6 âges : elle fait autorité pour les premiers temps de l'histoire de France. On voit qu'Adon connaissait les bons auteurs; mais le défaut de critique lui a fait mettre beaucoup de confusion dans cet important ouvrage, imprimé à Paris en 1512, 1522, in-fol.; 1561, in-8°.; Rome, 1745, in-fol.; II. d'un grand et d'un petit *Martyrologe* : le 1er. fut reçu avec avidité, parce qu'il est dans un meilleur ordre que ceux qui avaient déjà paru, qu'il ne laissait point de jours vides, et qu'on y trouvait d'assez longs extraits de la vie des saints. On remarque qu'Adon a, le premier, inséré dans la liste des fêtes celle de la Toussaint; qu'il a préféré les anciens actes de S. Denis à la fabuleuse histoire fabriquée par Hilduin; qu'il ne confond point Sainte Marie-Madelaine avec la pécheresse de l'Évangile, et qu'à l'exemple des Grecs, il donne le nom de *Dormition* à l'Assomption de la Sainte Vierge. La meilleure édition de cet ouvrage est celle donnée par Rosweide, Anvers, 1613; Paris, 1645, in-fol. C'est la même qui est dans la *Bib. des Pères*. Ces deux ouvrages annoncent une grande connaissance de l'histoire, tant profane qu'ecclésiastique. Adon est aussi l'auteur d'une *Vie de S. Didier, martyr*, l'un de ses prédécesseurs, qui se trouve dans Canisius, et de celle de *S. Theudier* ou *S. Chef*, imprimée dans les *Acta sanctorum, O. S. B.* L'ouvrage qu'il avait écrit contre le schisme des Grecs est perdu. T—D.

ADONIAS, 4e. fils de David, ne lui avait jamais donné le moindre sujet de plainte; mais, après la mort de ses frères aînés, il conçut le projet de se faire couronner du vivant même de son père. Dès-lors, il ne parut plus en public qu'avec un superbe appareil, escorté de gardes à cheval, et précédé de 50 coureurs. Joab et le grand prêtre Abiathar entrèrent dans ses vues. Adonias alors, ne doutant plus du succès de ses projets ambitieux, alla offrir des sacrifices près de la fontaine de Rogel, où furent invités tous ses frères, excepté Salomon. Les principaux de Juda, parmi lesquels se trouvaient plusieurs serviteurs du roi, proclamèrent Adonias. David, instruit de cet événement par le prophète Nathan et par Bethsabée, mère de Salomon, fit aussitôt sacrer ce prince à Gihon, par le grand-prêtre Sadoc. Tout Israël le reconnut, et Adonias, pour prévenir la punition qui le menaçait, courut se réfugier au pied de l'autel, et n'en sortit qu'après que le nouveau roi lui eût promis son pardon. Adonias n'abandonna pas entièrement ses projets. Après la mort de David, il fit demander en mariage Abisag sa veuve, contre la défense de la loi, qui proscrivait les unions entre le fils et la belle-mère, et contre l'usage qui ne permettait pas que la veuve d'un roi fût unie à d'autres qu'à un roi. Salomon pénétra l'intention de son frère, et le fit mettre à mort vers l'an 1014 avant J.-C. T—D.

ADONIBESECH, roi de Besech, dans la terre de Chanaan, sur les confins de la tribu de Juda, prince féroce et puissant, qui, ayant fait prisonniers 70 rois, leur fit couper les extrémités des pieds et des mains, et ne voulut pas qu'on leur donnât d'autre nourriture que ce qu'ils pouvaient ramasser avec la bouche des restes de sa table. Ayant fait la guerre aux Hébreux, qu'il avait juré d'exterminer, il fut défait, pris dans sa fuite, et eut le même sort qu'il avait fait éprouver aux rois ses captifs.

On le conduisit, les pieds et les mains coupés, à Jérusalem, où il mourut.
T—D.

ADONISEDEC. *Voy.* JOSUÉ.

ADORNO (GABRIEL), marchand génois, d'une famille du parti gibelin. Simon Boccanegra, le premier doge de Gênes, étant mort en 1363, le peuple choisit, pour lui succéder, Gabriel Adorno, dont la prudence et la probité étaient universellement reconnues. Ce fut le commencement de la grandeur de cette maison. Les Génois, fatigués des dissensions éternelles entre quatre familles de la haute noblesse, qui, jusqu'à l'an 1340, s'étaient partagé tous les emplois, avaient résolu d'exclure à jamais les nobles de la magistrature suprême, et ils avaient créé un doge pour être le défenseur du peuple contre les grands : mais ils éprouvèrent bientôt que la rivalité de pouvoir n'était pas chez les plébéiens une passion moins violente que chez la noblesse, et que les Adorni n'étaient pas moins ambitieux que les Doria ou les Spinola. Gabriel Adorno eut sans cesse à combattre les nobles qui s'étaient retirés dans les montagnes de la Ligurie, et qui infestaient par leurs brigandages tout le territoire de la république. Les Visconti, seigneurs de Milan, donnaient des secours à tous les rebelles, et, pour les repousser, le doge fut contraint d'établir de nouveaux impôts. Le peuple ne voulut pas s'y soumettre long-temps ; il se souleva en 1370, envoya Gabriel Adorno en exil à Voltaggio, et lui donna Dominique Frégoso pour successeur.
S. S—I.

ADORNO (ANTONIOTTO) joignait à une ambition insatiable un génie vaste et profond : son cœur était généreux, ses manières grandes et nobles, et son nom respecté par tous les princes de l'Europe. Quatre fois, depuis 1384, il fut élevé sur le trône ducal ; mais jamais des factions plus acharnées ne s'étaient combattues dans Gênes que pendant sa vie ; de même que ses amis étaient prêts à tout sacrifier pour le rendre puissant, ses ennemis, pour le renverser renouvelaient chaque année leurs attaques avec un redoublement de fureur ; aussi fut-il obligé, à plusieurs reprises, de s'enfuir pour faire place à Léonard et Antoine de Montalto, à Pierre et à Jacob Frégoso, à Antoine de Guerco et à d'autres encore, qu'on lui opposa successivement. Antoniotto Adorno se signala par la délivrance du pape Urbain VI, assiégé, dans le château de Nocéra, par Charles III, roi de Naples. Le doge lui envoya, en 1385, une flotte puissante, pour le ramener à Gênes avec ses cardinaux. Il songea ensuite à punir les Maures de leurs brigandages, et prit sur eux, en 1388, l'île de Gerbi, autrefois des Lotophages ; après quoi, il transporta une armée sur les rivages de Tunis. Le duc de Bourbon, avec un grand nombre de gentilshommes français et anglais, avait marché à cette expédition comme à une croisade. Le roi de Tunis fut obligé de rendre la liberté à tous les chrétiens captifs, de payer un tribut aux Génois, et de promettre qu'à l'avenir ses sujets s'abstiendraient du brigandage. Antoniotto Adorno était allié de Jean Galéas Visconti, duc de Milan ; mais il s'aperçut bientôt que ce voisin ambitieux et perfide excitait les factions de Gênes, pour accabler ensuite la république lorsque ses forces seraient épuisées. Déterminé à ne point lui laisser recueillir les fruits de cette politique cruelle, il résolut de mettre sa patrie sous la protection puissante du roi de France. Charles VI s'engagea par un traité, signé le 25 octobre 1396, à respecter tous les pri-

viléges des Gênois qui reconnurent sa suzeraineté ; Antoniotto Adorno renonça au titre de doge pour prendre celui de vicaire ou gouverneur royal. Il se flatta que le nom seul du roi mettrait Gênes à couvert des entreprises du duc de Milan, tandis que la faiblesse du caractère de Charles VI l'empêcherait d'attenter à la liberté gênoise. Adorno mourut de la peste l'année suivante, avant d'avoir pu reconnaître combien il s'était trompé. S. S—I.

ADORNO (George), fils du précédent, fut créé doge en 1413, par le peuple gênois, au moment où il parvint à secouer le joug des Français qu'Antoniotto lui avait imposé. George était recommandable par la douceur et la pureté de ses mœurs ; mais ses talents ou son caractère ne suffisaient point pour dompter la violence des factions, qui s'était encore augmentée pendant que Gênes était privée de sa liberté. Il renonça volontairement à sa dignité en 1415, pour faire place à Bernabas Goano. S. S—I.

ADORNO (Raphael), fils de George et petit-fils d'Antoniotto, fut élu doge en 1443. Philippe Marie, duc de Milan, et Alfonse, roi d'Aragon et de Naples, faisaient à la république une guerre acharnée, et donnaient des secours aux rebelles ; Raphaël réussit à obtenir la paix du roi d'Aragon, et à réprimer Pierre Frégoso, son ennemi personnel ; mais ses partisans se plaignirent de sa modération et de son impartialité, qui ne leur laissaient recueillir aucun fruit de leurs victoires. Ils lui demandèrent, comme une marque de dévouement à sa patrie, de renoncer de lui-même à la magistrature suprême, l'assurant qu'il apaiserait ainsi toutes les factions. Raphaël suivit leurs conseils ; il donna son abdication en 1447 ; et quoique son désintéressement demeurât sans avantage pour la république, il fut applaudi par tous les citoyens vertueux. S. S—I.

ADORNO (Barnabas) s'empara, en 1447, à force armée, de la dignité que Raphaël venait d'abdiquer. C'était lui que les partisans de la famille Adorni avaient voulu élever au trône ducal, préférant les qualités d'un chef de parti à celles d'un magistrat ; mais Barnabas ne conserva pas plus d'un mois cette dignité suprême. Il fut chassé de son palais par la faction ennemie, et Pierre Frégoso lui fut donné pour successeur. S. S—I.

ADORNO (Prosper), sixième doge de la même famille, chassa en 1461 les Français de Gênes, avec l'assistance de François Sforza, duc de Milan, et se réconcilia aux Frégosi, en élevant l'un d'eux à la dignité d'archevêque de Gênes ; mais il ne put voir sans jalousie la gloire dont Paul Frégoso se couvrait dans la guerre contre les Français ; il lui défendit de rentrer dans la ville, après une victoire sur René d'Anjou. Frégoso y rentra de force, et en chassa Prosper avec ses partisans. Ce même homme fut mis en prison, par les ducs de Milan, lorsque Gênes se fut soumise à eux. Jean Galéas Sforza crut ensuite pouvoir le tirer de la forteresse de Crémone où il était arrêté, pour le faire, en 1477, gouverneur de Gênes. Prosper employa l'aide des Milanais à réduire les factions ennemies ; et, dès qu'il eut rétabli l'ordre dans la ville, il en chassa ces auxiliaires dangereux. Il battit les troupes de Jean Galeas, le 7 août 1478 ; et à peine avait-il assuré par cette victoire la liberté de sa patrie, qu'une sédition des Frégosi le contraignit à s'enfuir. Il se rendit à la nage sur un vaisseau de Naples, qui le conduisit dans cette ville, où il mourut en 1486. S. S—I.

ADORNO (ANTONIOTTO II), fut créé doge en 1513 et en 1522, par le crédit de son frère Jérôme, l'un des hommes d'Italie en qui les talents de guerrier et de négociateur étaient le mieux réunis. Il avait recherché pour sa famille et pour celle des Fieschi la protection de la France. Ce fut par elle qu'Antoniotto fut élu doge la première fois; la perte de la bataille de Novare, et les revers des Français en Italie forcèrent Jérôme à se retirer, et son frère, à céder la place de doge à Octavien Frégoso, son adversaire. Les Adorni embrassèrent ensuite le parti de l'empereur, et c'est avec l'appui d'une armée de Charles-Quint qu'Antoniotto fut élu doge la seconde fois; mais son installation fut souillée par le pillage de Gênes, que le marquis de Pescaire permit à ses soldats. Jérôme, cependant, conseiller intime de Charles-Quint, entreprit de réunir par une ligue toutes les puissances de l'Italie contre les Français; il détermina le duc de Ferrare à entrer dans cette alliance, et il y avait presque décidé les Vénitiens, lorsqu'il fut surpris par la mort, en 1523, au milieu de ses négociations. La ligue qu'il avait projetée fut conclue au mois de juillet de la même année. Antoniotto Adorno conserva son pouvoir sur Gênes, jusqu'à l'année 1527, époque où cette ville fut prise par André Doria, alors amiral des Français. Le doge se retira dans la forteresse nommée Castelletto; et il y avait peu de temps qu'il avait été obligé de la rendre, lorsqu'André Doria, passé au service de l'empereur, remit Gênes en liberté le 12 sept. 1528, et anéantit les factions qui avaient coûté tant de sang à sa patrie. Alors, fut abolie la loi qui excluait les nobles du gouvernement; le nom des Adorni et des Frégosi, qui avait fait verser tant de sang, et qui avait précipité si souvent la république sous le joug du duc de Milan, des Français et de l'empereur, ce nom fut aboli pour jamais; les individus de ces deux familles furent obligés de le quitter, pour prendre, à leur choix, celui d'un des vingt-huit Alberghi, entre lesquels on partagea la noblesse, et cette adoption forcée, dans une famille étrangère, mit fin à une rivalité et à des haines qui avaient duré 165 ans. S. S—I.

ADRAMAN, plus connu sous le nom de FILS DE LA BOUCHÈRE DE MARSEILLE, pris par les Turks dans son enfance, devint pacha de Rhodes, grand amiral et général des galères, se rendit cher aux soldats par sa justice et son désintéressement, apaisa une révolte de janissaires, fut accusé par ses envieux d'avoir suscité un incendie dans la capitale, et étranglé en janvier 1706, laissant 22 enfants, dont l'aîné, capitaine de vaisseau, hérita de la valeur de son père. Son innocence fut reconnue après sa mort, et ses ennemis furent punis du dernier supplice. N—L.

ADRAMYTTUS, frère de Crésus, roi de Lydie, fonda la ville d'Adramyttium, dans la Lydie. Il imagina le premier de faire subir à des femmes une opération du même genre que celle que subissent les eunuques pour les employer ensuite dans son palais aux mêmes fonctions. On croit avoir trouvé son portrait sur une médaille d'Adramyttium. C—R.

ADRETS (FRANÇOIS DE BEAUMONT, baron DES), de l'ancienne maison de Beaumont en Dauphiné, naquit dans cette province, au château de la Frette, en 1513. Étant entré dans une compagnie de gentilshommes volontaires du Dauphiné, il fit, dès l'âge de 15 ans, son apprentissage de la guerre en Italie, et il en avait à peine 19 lorsqu'il fut reçu dans la 1re. compagnie des

cent gentilshommes ordinaires de l'hôtel du roi, François Ier., formée de la première noblesse du royaume. Après la mort de ce prince, la guerre s'étant rallumée en Allemagne et en Italie, le maréchal de Brissac, général de l'armée de Piémont, lui fit donner le titre de colonel des légions de Dauphiné, de Provence, de Lyonnais et d'Auvergne. Un événement de cette guerre fit alors beaucoup de bruit, et fixa l'attention de la cour sur le baron Des Adrets. Moncalvo, place du Mont-Ferrat, où il occupait un poste, fut prise par les Espagnols (en 1559) sans que d'Ailly de Pecquigny, qui en était gouverneur, eût fait la moindre résistance. Outré de ce revers, Des Adrets en rejeta publiquement la faute sur le gouverneur, et offrit de prouver par le duel, selon les anciennes lois du royaume, la vérité de ce qu'il avançait. Ce différend partagea la cour: Brissac était pour Des Adrets; mais d'Ailly, soutenu par les princes de la maison de Lorraine, alors tout-puissants, obtint un jugement qui le déchargea de cette accusation du baron. On fit défense à l'un et à l'autre de s'attaquer, sous peine d'être traités comme criminels de lèze-majesté. Des Adrets, irrité, jura hautement de se venger, non de d'Ailly, à qui il avait eu, disait-il, la satisfaction de reprocher en face sa lâcheté, en présence du roi, mais des princes de la maison de Guise, qu'il regarda dès-lors comme ses ennemis particuliers. Tel fut le premier motif qui l'entraîna dans un parti qu'il n'aima jamais. Vers le même temps, s'allumèrent les premières étincelles des discordes civiles qui bientôt embrasèrent la France. Les Guises, regardés comme les défenseurs de la religion catholique, avaient élevé leur pouvoir sur l'opinion des peuples. Condé, trop long-temps humilié, chercha en vain à opposer une digue à la puissance des princes lorrains; il ne vit de ressource que dans la faction contraire, dont il se déclara l'appui. Médicis, se flattant de régner sur les deux partis écrasés, se jeta dans les bras des protestants, pour y chercher un contrepoids à l'ascendant des Guises. Alors cette reine se ressouvint du baron Des Adrets, et elle lui écrivit: « Qu'il lui ferait plaisir de s'attacher » à détruire en Dauphiné l'autorité du » duc de Guise; que tous les moyens » étaient bons, pourvu que l'affaire » réussît; qu'il pouvait prendre parmi » les protestants des forces pour lui » opposer; que ce n'était point ici une » affaire de religion, mais de politi- » que; que l'église y était moins inté- » ressée que le roi; qu'enfin elle pre- » nait tout sur elle, et le soutiendrait » partout. » (*Voy*. Bayle, art. ***Beaumont Des Adrets***, Mézerai, etc.) Cette lettre, comme Médicis l'avait prévu, réveilla tous les ressentiments du baron, et il se déclara pour le prince de Condé, qui venait de surprendre Orléans. L'esprit de parti, et sa réputation, firent courir en foule sous ses drapeaux la noblesse du pays, qui avait en secret adopté la nouvelle doctrine, et il fit, en moins d'une année, à la tête des protestants, des choses si extraordinaires, qu'elles paraîtraient incroyables si elles n'étaient attestées par tous les historiens. Valence fut la première ville dont il s'empara. Lamothe-Gondrin, lieutenant de Guise, et qui était détesté des protestants, fut percé d'un coup de hallebarde; on pendit son cadavre aux fenêtres. Des Adrets fut alors revêtu de toute l'autorité qu'avait auparavant Gondrin; et, après avoir établi dans Valence, dont il fit sa place d'armes, la liberté de religion, il s'empara de Lyon, de Grenoble et de Vienne, avec

une diligence incroyable. Nous nous abstiendrons de tracer le tableau des fureurs dont le fanatisme couvrit ces malheureuses contrées. Des Adrets ordonna l'abolition de la messe. Le prêche se tint à Grenoble, dans l'église des Jacobins, convertie en temple. Le parlement et la chambre des comptes y allèrent en corps, ayant à leur tête le baron; et la crainte que le souvenir de cet événement inspira fut telle, que, pendant une année, la messe ne se dit dans le bas Dauphiné, qu'en secret, et par des prêtres déguisés. Orange, Montelimart, Pierrelatte, le Bourg, Boulène, etc., furent successivement le théâtre des exploits et des fureurs du baron Des Adrets. Rien ne lui résista, si ce n'est Montbrison, où il se livra à une cruauté qui ternit tous ses succès. Ses troupes s'étaient emparées de la ville, et l'avaient inondée du sang des habitants; il restait un fort où s'étaient retirés ceux qui avaient échappé au carnage; Des Adrets le prit, et fit couper la tête à une partie des soldats. On raconte qu'après le dîner, il fit monter les autres sur une tour très-élevée, et qu'il forçait ces misérables à se précipiter eux-mêmes en sa présence. Un soldat seul dut son salut à une répartie qui a été conservée. Cet infortuné prit deux fois son élan d'un bout de la plate-forme à l'autre, comme pour mieux sauter, et deux fois il s'arrêta au moment de se précipiter. « Allons donc, lui dit le baron, » je n'ai pas de temps à perdre. Voici » déjà deux fois que tu te reprends. » — M. le baron, répartit le soldat, » je vous le donne en dix. » Des Adrets, admirant la force d'esprit d'un homme qui pouvait plaisanter dans un danger si pressant, lui accorda sa grâce. Après ces cruelles expéditions, Des Adrets revint à Lyon, où Soubise venait d'arriver en qualité de lieutenant-général du prince de Condé, à l'exclusion du baron. Ce fut le commencement de la décadence de son autorité. Il ne put dissimuler son mécontentement; Soubise sut ménager sa fierté, et il eut soin de l'adoucir et de l'exhorter à faire dorénavant la guerre avec plus de modération, et à ne pas traiter si rigoureusement ceux qui se rendaient. Des Adrets s'excusa sur la manière dont les catholiques avaient traité la ville d'Orange; et il prétendit que, pour relever le nom et la réputation des protestants, qu'on regardait comme un parti vil et abattu par les outrages, il avait fallu quelque action d'éclat et quelque châtiment capable d'inspirer de la terreur à ceux qui n'avaient eu jusqu'alors que du mépris pour eux. Malgré ces excuses, on l'accusa bientôt d'avoir compromis les intérêts des protestants par des lenteurs, et enfin de les avoir trahis. Ce fut dans ce temps que le duc de Nemours gagna deux combats sur le baron; mais il n'osa s'engager à un troisième. Celui-ci, plus irrité qu'abattu, fit tête aux catholiques, et les obligea à quitter la campagne. Les troupes du duc de Nemours, épouvantées du nom seul de ce général, se retirèrent avec tant de précipitation, que leur marche avait l'air d'une fuite. Le duc de Nemours, jugeant qu'il était plus sûr et plus expédient pour le service du roi de gagner Des Adrets que de le combattre, entra en négociation avec lui. La circonstance était favorable; les désagréments qu'il éprouvait depuis quelque temps augmentaient chaque jour. Soupçonné par quelques-uns, haï de plusieurs, envié par les autres, on le craignait, on lui marquait de la défiance. Rebuté de servir un parti ingrat qui lui devait tous ses succès; mais, d'un autre côté, retenu par la considération de

tout ce qu'il avait fait contre les catholiques, il flottait encore; quelques lettres injurieuses que l'on surprit, et l'adresse de Nemours achevèrent de le déterminer. Il écrivit au duc qu'il n'était entré dans cette guerre que pour défendre et maintenir la liberté du roi et des protestants contre les violations des édits de sa majesté. Il ajoutait que, si l'on voulait remettre le roi en liberté, et rendre justice aux protestants, il était prêt à renoncer au titre de gouverneur de Dauphiné qu'on lui avait donné. Durant les démarches qui précédèrent le traité de pacification proposé aux états de la province par Des Adrets, on cherchait, auprès du prince de Condé, à le rendre suspect de trahison. Il fut arrêté à Romans par Monbrun et Mouvans, ses anciens lieutenants. Son premier mouvement fut de porter la main sur son épée; mais on ne lui donna pas le temps de se défendre; il fut saisi et retenu par ceux qui l'entouraient. Nemours fut très-fâché de cet événement, parce qu'il s'était flatté de s'emparer de la plupart des villes de la province par l'autorité du baron. On voulut d'abord lui faire son procès; « mais il » récusa ses juges, vendus, disait-il, à » ses ennemis. » Tous les auteurs conviennent qu'il fut en grand danger pour sa vie. Dans les divers interrogatoires qu'il subit, il repoussa avec tant de fermeté tous les chefs d'accusation, que, lorsque la paix survint, on n'avait point encore prononcé sur son sort. L'édit de pacification fut signé à Amboise le 19 mars 1563. Le prince de Condé, fait prisonnier à la bataille de Dreux, fut mis en liberté; Des Adrets fut délivré, de son côté, par les protestants, *sans absolution ni condamnation*, dit Théodore de Beze. Cet édit portait le pardon et l'oubli de tout le passé. Les calvinistes évacuèrent Orléans et Lyon, les deux seules grandes places qui leur restaient encore, « et dont la der- » nière, dit l'historien de la ligue, pou- » vait être regardée comme la conquête » de Des Adrets. » Le baron n'avait pas été neuf mois à la tête des protestants, et il avait fait des choses si extraordinaires qu'on n'avait point d'exemple d'une telle activité; son nom fut connu de toute la France. « Jamais homme, dit Le Laboureur, » ne s'acquit tant de réputation en si » peu de temps, et jamais grand ca- » pitaine n'en déchut plus tôt. » Si l'on veut en croire Brantôme, il devait pousser la fortune, et ne point abandonner un parti où il s'était fait un si grand nom; « car depuis, ajoute-t-il, » il ne fit jamais si bien pour le parti » catholique comme pour le parti hu- » guenot. » Il est certain que, depuis cette époque, le baron n'a plus, comme auparavant, joué le premier rôle; mais peut-on lui faire un crime d'être rentré dans son devoir? Cependant les troubles se rallumèrent dans toute la France; le roi voulut mettre à profit le changement de Des Adrets, et il remit sur pied pour lui la légion de Dauphiné, sous le nom de *bandes françaises*. Le baron fut la terreur des protestants, comme il l'avait été des catholiques; et il disait souvent, en se rappelant ses anciennes victoires, « qu'il avait fait les huguenots, mais qu'il » voulait les défaire. » Cependant on le peignait à la cour comme un homme dangereux, qui avait trop fait pour les protestants pour ne pas leur être resté attaché: il fut en conséquence arrêté et conduit à Pierre-Encise. La paix, publiée au commencement de 1571, lui rendit la liberté. Il se rendit à Paris auprès du roi Charles IX; et, en présence de tout son conseil, il lui déclara « qu'il » était venu pour rendre compte de

» ses actions durant les premiers et » les seconds troubles; qu'il n'entendait point s'aider ni se servir du » bénéfice des édits de pacification » pour aucune sorte de punition, au » cas qu'il fût trouvé s'être départi de » la fidélité qu'un sujet doit à son roi;» il ajouta « qu'il était prêt à soutenir, » soit en jugement devant qui il plairait au roi ordonner, soit par les » armes contre quiconque se présenterait, avoir été faussement et méchamment calomnié et accusé. » Le monarque lui répondit « qu'il demeurait bien content et satisfait des » informations qu'il avait prises; qu'il » le tenait pour homme de bien, pour » fidèle serviteur et sujet, hors de tout » soupçon. » Les frères du roi, le duc de Lorraine, le cardinal de Guise et le duc de Nemours, furent présents à cette espèce de désaveu. Il en fut dressé un acte authentique que le roi signa de sa main, et qui fut enregistré en la chambre des comptes de Dauphiné. Cette démarche pleine de fierté, et le succès dont elle fut suivie, durent calmer les inquiétudes du baron et faire taire ses ennemis. Il fut chargé par le roi de marcher vers le marquisat de Saluces, de réprimer les entreprises du duc de Savoie, et ce prince ne put rien entreprendre tant que Des Adrets demeura dans ces contrées. C'est là qu'ayant appris le massacre de la St.-Barthelemi, où l'aîné de ses fils fut enveloppé, et le siége de La Rochelle, où périt le second, il demanda son rappel, et revint au sein de sa famille. Épuisé de fatigues, accablé de vieillesse, et dégoûté du monde, il se retira dans son château de la Frette. Il avait été emprisonné, près d'être assassiné dans un parti, négligé dans l'autre, en butte à tous les traits que les protestants et les catholiques lançaient contre lui; ceux-ci, parce qu'il avait combattu avec tant d'avantage pour les premiers; ceux-là, parce qu'il les avait quittés. Il expira le 2 février 1586, dans la religion de ses pères, qu'il avait tour-à-tour persécutée et défendue. S'il a fait tant de choses contraires à l'exercice de son culte, pendant près d'un an qu'il fut à la tête des protestants, c'est la vengeance et la haine, bien plus que le fanatisme religieux, qui lui avaient mis les armes à la main. Il fut enterré dans la chapelle du château de la Frette où il était mort. Son portrait gravé se trouve à la Bibliothèque impériale, au cabinet des estampes. Jamais capitaine ne porta plus loin que lui l'intrépidité, l'activité et les autres vertus guerrières; mais aussi jamais gentilhomme français ne poussa si loin la vengeance. Il ne connaissait ni obstacles ni dangers. Son ame est peinte dans la devise qu'il avait choisie : *Impavidum ferient ruinæ*. Il avait pour maxime, suivant La Popelinière, « que le mal » rend presque tous les hommes plus » traitables, et mieux reconnaissant » leurs devoirs en toutes choses, que » toutes les vertus dont on saurait » user en leur endroit. » Né avec une fortune médiocre, il n'augmenta point le patrimoine de ses pères; c'est le témoignage que lui rendent les historiens des deux partis. « Si Des Adrets » eût fait pour le roi comme pour les » huguenots, dit Brantôme, il eût été » fait maréchal de France, comme je » l'ai ouï dire à la reine. » On doit, à la vérité, remarquer que, quelque effrayant que soit le tableau de ses cruautés, il a encore été chargé par quelques historiens, qui lui ont imputé des crimes qu'il n'a pas commis. Du nombre de ces historiens sont le P. Maimbourg, plus zélé catholique qu'écrivain judicieux; Brantôme, dont

on connaît la légèreté à accueillir des anecdotes controuvées ; Moréri et le P. Daniel, égarés par des guides infidèles. (Voy. *Diction. critique* de Bayle, édit. de 1697, p. 520.) Ce qui a véritablement noirci Des Adrets aux yeux de la postérité, c'est d'avoir violé les capitulations, en faisant précipiter du haut d'une tour ou d'un rocher escarpé les soldats des garnisons de Mornas, de Pierrelatte et de Montbrison : il est prouvé qu'il n'était pas à Mornas, place emportée en son absence par son lieutenant Monbrun; M. De Thou justifie aussi le baron de l'expédition de Pierrelatte : reste Montbrison. Ce qu'on en a rapporté passe pour constant, et n'a jamais été contredit. Cet événement, transmis de bouche en bouche, a servi de canevas à toutes les histoires que l'on a forgées sur son compte. N'y eût-il que ce seul trait, il en restera toujours assez pour condamner Des Adrets, et l'on doit souhaiter, pour le bonheur de l'humanité, qu'il ne naisse pas souvent de tels hommes. Deux siècles écoulés n'en ont point affaibli la mémoire; aujourd'hui même, en Dauphiné, on ne prononce son nom qu'en frémissant. Sa vie a été écrite par Allard, Grenoble, 1675, in-12, et par J. C. Martin, 1803, 1 vol. in-8°. Le baron Des Adrets était d'une branche puînée de la maison de Beaumont, qui subsiste toujours dans les branches d'Autichamp, de Beaumont et de St.-Quentin. (*V.* BEAUMONT.) T—L.

ADRIA (JEAN-JACQUES), historien et médecin de Mazara, en Sicile, étudia d'abord sous Augustin Niphus, à Naples, fut ensuite reçu docteur à Salerne, en 1510; il pratiqua la médecine avec succès à Palerme, ce qui lui mérita le droit de bourgeoisie de cette ville. Charles V le fit ensuite son médecin. Il mourut en 1560 à Mazara, sa patrie, dont il a publié une *To[...]graphie*. Il a aussi écrit sur la *pes[...]* sur la *saignée*, les *bains de Sicile*, [...] C. et A—[...]

ADRIAN, proprement ADRIA[...]SEN (CORNEILLE), franciscain [...]honté, que van Meteren, dans [...] *Histoire des Pays-Bas*, et J. Boi[...] dans son *Historia flagellantium*, [...]cusent d'avoir souillé par ses mœur[...] sainteté du confessional : il était n[...] Dordrecht, en 1521, et fut lo[...] temps gardien de son ordre. Il [...]mêla des affaires politiques pendan[...] guerre des Pays-Bas, et changea p[...]sieurs fois de parti, en restant toujo[...] fidèle à celui du vainqueur. Ce [...] pour échapper à sa haine, que Geo[...] Cassander quitta Bruges, où il ens[...]gnait les belles-lettres. On appe[...] communément Adrian, *le frère C[...]neille*. Il mourut à Ypres, en 15[...] On a plusieurs éditions de ses s[...]mons, 1569, in-8°., Amsterdam, 16[...] et 1640, in-8°. A ces deux dernie[...] est jointe une figure qui représe[...] l'infâme discipline à laquelle Adri[...] assujétisait ses pénitentes avant [...] confession, discipline que Voet [...]pelle *Disciplinam Gymnopygic[...] Cornelianam*. (*Disp. Select.* p. [...] p. 262.) On a prétendu qu'Adrian [...] avait été calomnié par les protestan[...] mais cela paraît peu probable. G—

ADRIANI (MARCEL VIRGILE), p[...]fesseur de belles-lettres et chance[...] de la république de Florence, né [...] 1464, était très-versé dans la c[...]naissance des langues grecque et [...]tine. Varchi, dans une de ses Leço[...] l'appelle l'homme le plus éloquent [...] son temps. Adriani mourut en 152[...] des suites d'une chute de cheval : [...] avait donné en 1518 une traducti[...] latine de Dioscoride, *De Materiá m[...]dicá*, avec des Commentaires. Vers [...] fin de cette traduction, il parle d'[...]

traité de *Mensuris*, *ponderibus et coloribus*, qu'il était près de publier; mais ce traité n'a point paru. Mazzuchelli parle d'Adriani avec assez d'étendue dans ses *Scrittori italiani*, et, plus encore, le chanoine Bandini, dans la préface de son ouvrage, intitulé: *Collectio Veterum Monumentorum*. La traduction de Dioscoride, qu'il dédia au pape Léon X, lui fit une si grande réputation, qu'on l'appelait le Dioscoride florentin. G—É.

ADRIANI (Jean-Baptiste), fils du précédent, né en 1513, et mort à Florence en 1579, porta d'abord les armes avec distinction dans sa jeunesse, pour défendre la liberté de sa patrie, et se livra ensuite à des études agréables et solides. Il professa l'éloquence, pendant trente ans, dans l'université de Florence, et compta parmi ses amis ses plus illustres contemporains, Annibal Caro, Varchi, Flaminio, les cardinaux Bembo et Contarini. Le principal ouvrage d'Adriani est l'*Histoire de son temps*, qui s'étend depuis 1536 jusqu'en 1574, et fait suite à celle de Guichardin. L'abbé Lenglet du Fresnoy, Bayle, et surtout de Thou, qui en a tiré beaucoup de secours, en ont fait de grands éloges, ils en ont principalement loué l'exactitude. Adriani la composa sur de bons mémoires, et, entre autres, à ce que l'on croit, sur ceux du grand-duc Cosme Ier., par l'ordre duquel il l'avait entreprise; elle ne parut qu'après la mort de l'auteur, à Florence, chez les Junte, 1583, in-fol. Cette édition est rare et plus recherchée que celle de Venise, 1587, 3 vol. in-4°. On a encore imprimé d'Adriani des *Oraisons funèbres* de Cosme Ier., de Charles V et de l'empereur Ferdinand. On répète, de dictionnaires en dictionnaires, le reproche qu'on lui a fait de s'y être écarté de l'histoire, comme si l'histoire et les oraisons funèbres étaient ordinairement d'accord. Sa lettre à George Vasari, sur les peintres de l'antiquité que Pline a nommés dans son histoire, est plutôt un traité qu'une simple lettre; elle fut imprimée à Florence, 1567, in-4°. Vasari l'a insérée au commencement du 2e. volume de ses *Vies de Peintres*; il reconnaît qu'Adriani était un amateur très-éclairé des beaux arts, et que ses conseils lui avaient été d'un grand secours lorsqu'il peignit à Florence le palais du grand-duc. G—É.

ADRIANI (Marcel), fils de Jean-Baptiste, né en 1533, et mort en 1604, se distingua dans ses études, au point de mériter et d'obtenir, dès la plus tendre jeunesse, la chaire de belles-lettres que son père avait occupée dans l'université de Florence. Adriani était membre de l'académie florentine, dont il fut censeur et quatre fois conseiller. On lui doit l'édition de l'histoire écrite par son père. On a de lui: I. une traduction italienne du *Traité de l'élocution de Démétrius de Phalère*, qu'il avait laissée manuscrite, et qui n'a été imprimée qu'en 1738, in-8°., par les soins d'Antonie-Francesco Gori; l'éditeur y a mis une savante préface, pleine de détails sur la vie et les écrits de Marcel Adriani; II. deux leçons sur l'*Education de la Noblesse florentine*, imprimées dans la 2e. partie du volume 4 des *Prose Fiorentine*. Il a encore traduit en italien les *Œuvres Morales de Plutarque*; Ammirato, et d'autres auteurs ont fait l'éloge de cette traduction, restée inédite. Il y en avait une copie à Florence, dans la bibliothèque Magliabecchi, et une autre dans celle du chanoine Riccardi, réunies toutes deux à la Laurentienne. G—É.

ADRIANO, peintre espagnol, né à Cordoue, et frère lai dans l'ordre

des Carmes déchaussés. Ses ouvrages sont en petit nombre, et ne se trouvent que dans le lieu de sa naissance. Le plus remarquable est un *Crucifiement*, dans le goût de Sadeler, peintre dont il estimait beaucoup la manière. Cet artiste se défiait tellement de lui-même, qu'il était dans l'usage d'effacer ses tableaux aussitôt qu'il les avait exécutés. Ses amis lui demandèrent de les conserver, au nom des ames du purgatoire, pour qui le pieux Adriano adressait de fréquentes prières au ciel; ils parvinrent ainsi à préserver de la destruction des ouvrages dignes d'estime. On ignore l'année de la naissance d'Adriano; il mourut à Cordoue en 1630. D—T.

ADRICHOMIUS (CHRISTIAN), né à Delft, en Hollande, le 14 février 1533, embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre le 2 mars 1561, et eut la direction des religieuses de Ste.-Barbe, jusqu'au moment où, les guerres de religion l'ayant contraint de quitter sa patrie, il se retira d'abord à Malines, ensuite à Maëstricht, et enfin à Cologne, où il mourut le 20 juin 1585. On a de lui : I. *Vita Jesu Christi, ex quatuor evangelistis breviter contexta*, Anvers, 1578, in-12; il donna, sous le nom de *Christianus crucius*, cet ouvrage, à la suite duquel il fit imprimer un discours de *Christiana Beatitudine*; II. *Theatrum terræ sanctæ*, ouvrage orné de cartes géographiques, et imprimé cinq fois 1590, 1593, 1600, 1628, 1682, in-fol. Il est divisé en trois parties, la première est une géographie de la Terre-Sainte, la seconde, une description de Jérusalem, que l'auteur avait déjà fait imprimer en 1584, 1588 et 1592, in-8°., et la troisième, une Chronique depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de S. Jean l'Evangéliste, qu'il place à l'année 109 de J.-C. La partie géographique de cet ouvrage est encore estimée. Adrichomius a pris souvent le nom de *Christian. crucis*. A. B—T.

ADRIEN (P. ÆLIUS ADRIANUS ou HADRIANUS), empereur romain, eut pour père Ælius Adrianus Afer, cousin germain de Trajan, et pour mère, Domitia Paulina, d'une illustre maison de Cadix. Sa famille était originaire d'Italica en Espagne, ville natale de Trajan, et Eutrope dit qu'Adrien lui-même y naquit. Selon Spartien, Rome lui donna la naissance le 24 janvier de l'an 76e. de J.-C., sous le 7e. consulat de Vespasien et le 5e. de Titus. Il n'avait que 10 ans lorsqu'il perdit son père, et eut pour tuteurs Trajan et Tatien, chevalier romain. Après avoir fait de grands progrès dans la langue grecque, il servit en Espagne jusqu'à ce que Trajan le rappelât. Il conduisit ensuite en Mœsie la 2e. légion auxiliaire, vers la fin du règne de Dioclétien. Ce fut dans ce pays, dit-on, qu'Adrien, qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie judicaire, apprit d'un nécromancien qu'il parviendrait un jour à l'empire. Son grand-oncle lui avait déjà fait la même prédiction, et, dans la suite, Sura, favori de Trajan, lui prédit en mourant que ce prince l'adopterait. Lorsque Trajan fut adopté par Nerva, Adrien vint le féliciter au nom de l'armée, et ce fut encore lui qui annonça à ce prince la mort de Nerva. Il paraît que Trajan n'avait pas pour Adrien une affection réelle; mais il était mieux vu de l'impératrice Plotine; elle obtint de l'empereur qu'il lui donnât en mariage sa petite-nièce, Julia Sabina. Adrien, nommé questeur, et chargé des registres du sénat, abandonna cet emploi pour accompagner l'empereur dans la guerre contre les Daces, la 12e. année du règne de Tra-

jan. Il devint consul, fut ensuite tribun du peuple, et marcha de nouveau contre les ennemis, à la suite de l'empereur. Il se distingua tellement dans cette guerre, que Trajan lui fit présent du diamant que lui-même avait reçu de Nerva, lorsque ce prince l'avait adopté. Adrien regarda avec raison ce présent comme le gage de son adoption future. Devenu préteur, il donna au peuple des jeux magnifiques en l'absence de Trajan, et, dans la suite, fut nommé archonte d'Athènes. Trajan étant tombé malade, laissa l'armée sous les ordres d'Adrien, qu'il avait fait gouverneur de Syrie, et mourut peu de temps après. Les historiens varient sur la manière dont Adrien parvint à l'empire. Les uns prétendent qu'adopté par Trajan, depuis une année, il lui succéda légitimement; d'autres assurent que Plotine, toujours portée à favoriser Adrien, avait tenu secrète pendant trois jours, la mort de Trajan, et que les lettres d'adoption envoyées au sénat étaient supposées. Dion va même jusqu'à déclarer qu'il tenait ces détails d'Apronien son père, qui avait été gouverneur de la Cilicie, où Trajan était mort. Quoi qu'il en soit, Adrien, parvenu à l'empire, commença par gouverner avec douceur; il annonça l'intention de pardonner à ses ennemis, et on cite le mot qu'il dit à l'un d'eux à son avénement : « Vous voilà » sauvé. » Il se montra bienfaisant envers le peuple, ennemi du faste, et rempli de bonté pour les gens de guerre, dont il partageait les fatigues et les dangers. Il fit plusieurs réglements dont l'ordre et l'équité étaient le principe. Les sénateurs, les chevaliers pauvres et le peuple furent comblés de ses largesses; et, dès le moment où il commença ses voyages, qui occupèrent la plus grande partie de son règne, il laissa partout des traces de sa magnificence. Enfin, on ne verrait en lui qu'un excellent prince, si ces qualités brillantes n'eussent été mêlées de défauts, et même de vices tellement odieux, que, selon la manière dont on le considère, Adrien peut également être comparé à Domitien ou à Titus. On a déjà vu qu'il croyait à l'astrologie; il était en effet très-superstitieux, et c'est à cette disposition d'esprit que l'on attribua la persécution qu'il fit subir aux chrétiens. On n'eut aussi que trop sujet de lui reprocher ses débauches et sa cruauté. S'étant fait déclarer empereur à Antioche, le 11 août 117, il écrivit au sénat que ses soldats l'avaient forcé de prendre ce titre, et nomma son tuteur Tatien, préfet du prétoire. Il abandonna ensuite toutes les conquêtes de Trajan, soit qu'il ne voulût pas trop étendre un empire déjà immense, soit qu'il fût jaloux de la gloire de son prédécesseur. Il fit même abattre les arches du magnifique pont élevé sur le Danube, par ordre de Trajan, dans la crainte, disait-il, qu'il ne servît aux barbares pour faire des incursions sur les terres de l'Empire. Arrivé à Rome, Adrien refusa les honneurs du triomphe préparé pour Trajan, que le sénat lui offrait, et il les fit rendre à l'image de son prédécesseur. Il fit remise de tout ce qui était dû au fisc depuis 16 ans, et en brûla publiquement tous les comptes, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet. Plusieurs autres libéralités achevèrent de lui concilier la faveur publique, et il marcha ensuite contre les Sarmates qui avaient fait une irruption en Illyrie. Il les défit; mais, des lieux mêmes où il venait d'obtenir la victoire, il écrivit au sénat contre quatre personnages consulaires qui avaient été honorés de l'amitié de Trajan, et les accusa d'avoir conspiré contre lui; le sénat les fit mettre à mort, sans même leur apprendre de

quoi ils étaient accusés. L'indignation publique força Adrien de revenir promptement à Rome, et de déclarer que ces illustres victimes avaient péri à son insu; mais on ajouta d'autant moins foi à cette justification, qu'Adrien ne laissa pas de faire périr encore plusieurs autres citoyens distingués. Il cessa cependant enfin de faire couler le sang; et, se contentant d'ôter la charge de préteur à Tatien, dont il redoutait l'ambition, il lui donna en échange une place dans le sénat. Adrien, qui aimait les voyages, et qui disait souvent, « qu'un empereur devait » imiter le soleil qui éclaire toutes les » régions de la terre, » se mit à visiter toutes les provinces de l'Empire, et employa 17 ans à ces courses continuelles. Il passa d'abord dans les Gaules et en Germanie, d'où il se rendit en Angleterre. Pour garantir les pays que possédaient les Romains des incursions des Calédoniens ou Écossais, il fit bâtir une muraille qui s'étendait dans la longueur de 80 milles, depuis la rivière d'Eden, dans le Cumberland, jusqu'à celle de Tyne, en Northumberland. Il disgracia alors plusieurs Romains d'un rang distingué, qui avaient manqué de respect à l'impératrice Sabine, et l'historien Suétone fut de ce nombre. De retour dans la Gaule, il y fit élever divers monuments. On lui attribue même la construction de l'arène de Nîmes et du pont du Gard. A Tarragone, en Espagne, un esclave courut sur lui l'épée à la main, et manqua de le tuer. Adrien, ayant appris que cet esclave était fou, se contenta de le faire mettre entre les mains des médecins. Ce fut en Afrique qu'il apprit la mort de Plotine; il s'empressa de retourner à Rome, et après lui avoir rendu de grands honneurs funèbres, il la plaça au rang des Dieux: il n'avait jamais oublié que c'était à elle qu'il devait la couronne. Ce fu[t] qui donna les plans du temple qu'[il fit] bâtir en l'honneur de la ville de R[ome] et de Vénus; mais il ne put souffri[r la] critique qu'en fit le sculpteur Ap[ollo]dore, dont la mort, arrivée peu ap[rès], est un des crimes qui souillent la [mé]moire d'Adrien (*Voy.* APOLLODO[RE]). Ce prince passa de nouveau en A[sie], appela près de lui tous les rois vois[ins], et combla de présents ceux qui se r[en]dirent à son invitation. Étant en Ég[ypte], il fit rebâtir le tombeau de Pompée, [et] honora ses mânes par des cérémo[nies] funèbres. Ce voyage est devenu h[on]teusement fameux, en ce qu'on y [vit] éclater l'odieuse passion de l'emper[eur] pour Antinoüs, jeune Bithynien d'[une] beauté rare, qui, selon les uns, [se] noya dans le Nil, et selon d'autr[es,] s'immola pour prolonger la vie [d'A]drien. Toujours livré à la plus folle [su]perstition, l'empereur avait eu [re]cours à la magie pour conserver [ses] jours, et avait appris que, pour y p[ar]venir, il lui fallait trouver quelqu'un [qui] s'immolât pour lui. Son favori fu[t le] seul qui voulût lui faire un si grand [sa]crifice. Si la seule reconnaissance p[our] un dévouement aussi rare eût p[ro]duit les regrets immodérés d'Adri[en,] à peine oserait-on en blâmer l'exa[gé]ration; mais l'infâme passion qui s'y [joi]gnait les rendit aussi odieux que ridi[cu]les. Adrien, dit Spartien, pleura [son] Antinoüs comme une femme adoré[e;] lui érigea une multitude de templ[es,] et lui donna des prêtres, qui rendai[ent] des oracles composés par lui-mê[me.] Enfin le bruit se répandit qu'on a[vait] vu dans le ciel un nouvel astre, et [que] c'était celui d'Antinoüs. Les arti[stes] eurent ordre d'immortaliser la d[ou]leur d'Adrien, en multipliant les i[ma]ges de l'objet de son culte; les peint[res] et les statuaires travaillèrent à l'en[vi]. Quelques-uns des chefs-d'œuvre qu[i]

produisirent sont parvenus jusqu'à nous. Peu de temps après, Pauline, sœur d'Adrien, mourut, et celui qui avait poussé jusqu'à l'extravagance les profusions pour les obsèques d'un vil favori, laissa ensevelir sa propre sœur sans la moindre pompe. Tout corrompus qu'étaient les Romains, un contraste si choquant ne manqua pas de faire sur eux une profonde impression. Vers ce temps, les juifs se révoltèrent contre Adrien, qui, après avoir établi une colonie romaine à Jérusalem, avait donné à cette ville le nom d'Ælia Capitolina, et bâti un temple aux divinités payennes dans le lieu même où l'on avait adoré Jéhovah. Les Juifs, indignés, choisirent pour chef un certain Barcochebas (*Voy.* ce nom), et lui donnèrent le titre de roi. Tinnius Rufus, qui commandait en Judée, eut d'abord sur eux quelques avantages; mais leur nombre croissant toujours, tous les Romains qui s'y trouvaient furent massacrés. Adrien confia la conduite de cette guerre à Jules-Sévère; ce général, regardé comme le plus habile de son temps, reprit Jérusalem, et la réduisit en cendres, l'an 136 de J.-C., 20ᵉ. du règne d'Adrien. Bitther ou Béther, place forte, fit plus de résistance; mais elle se rendit aussi, lorsque la plupart des assiégés furent morts de faim. La guerre cependant ne fut point terminée; elle dura 30 ans et demi, jusqu'à ce qu'une victoire complète des Romains, et la prise de Barcochebas y eussent mis fin. On assure que 580,000 juifs furent massacrés; les Romains eux-mêmes essuyèrent de grandes pertes; les juifs qui survécurent furent vendus au même prix que les chevaux, tant à une foire dite du Térébinthe, qu'à Gaza; ceux qu'on ne put vendre furent traînés en Egypte et livrés à un peuple qui les avait en horreur. Adrien leur défendit ensuite, sous peine de mort, d'entrer dans Jérusalem; et, pour porter leur humiliation au comble, il fit placer sur la porte du chemin de Bethléem un pourceau de marbre. On sait qu'aux yeux des juifs, cet animal est immonde. Peu de temps après, les Alains ou Messagètes attaquèrent l'empire; mais Adrien envoya contre eux Arrien, alors gouverneur de la Cappadoce, et célèbre par son histoire d'Alexandre. L'empereur se rendit ensuite à Athènes, et décora cette ville, qu'il affectionnait, de plusieurs monuments dont les ruines subsistent encore. Il eut le fol orgueil de s'y consacrer à lui-même un autel, et de permettre aux Grecs de lui dédier un temple qui fut appelé Panhellénien. Revenu à Rome, après tant de voyages, Adrien, dont la santé s'affaiblissait, résolut de se choisir un successeur. Commodus-Vérus, qui l'emporta sur plusieurs concurrents, était un homme de mœurs dépravées, et on prétendit qu'Adrien ne l'avait adopté qu'à des conditions déshonorantes. Quoi qu'il en soit, le nouveau César fut créé préteur, et mis à la tête de l'armée de Pannonie. Adrien fit ensuite construire près de Tivoli cette fameuse Villa, dont aujourd'hui encore les restes attestent la magnificence. Il s'y plongea, selon Aurélius-Victor, comme autrefois Tibère à Caprée, dans de honteuses débauches. Il eut encore une autre ressemblance non moins odieuse avec cet empereur, c'est la cruauté à laquelle il se livra en faisant périr, par des moyens secrets, et même ouvertement, plusieurs personnages illustres, parmi lesquels on compta Servien son beau-frère, et Fuscus, petit-fils de Servien, chargés de l'accusation vague d'avoir aspiré à l'empire. Vérus étant mort, Adrien lui accorda les honneurs de l'apothéose, et, après avoir hésité quelque temps

sur le choix d'un autre successeur, il nomma Titus-Antonin, à condition que celui-ci adopterait à son tour M. Annius-Vérus, appelé depuis Marc-Aurèle, et L. Vérus, fils de Commodus-Vérus. L'impératrice Sabine mourut peu de temps après l'adoption d'Antonin, et Adrien fut accusé de l'avoir empoisonnée, ou de l'avoir traitée si indignement qu'elle se donna la mort. Toutefois, il ne manqua pas d'en faire une divinité. Sa maladie augmentant, il eut recours à la magie; puis, devenu féroce par l'excès de ses souffrances, il ordonna la mort de quelques sénateurs, et chargea Antonin d'en faire périr plusieurs autres. Antonin n'exécuta point cet ordre barbare. Fatigué d'exister, Adrien demanda plusieurs fois une épée ou du poison, et promit de récompenser ceux qui l'aideraient à abréger ses jours; mais personne ne voulut s'exposer au danger de lui rendre un pareil service. Il alla à Bayes, où, méprisant les médecins et leurs ordonnances, il se livra à l'intempérance de la table, et parvint ainsi à avancer le terme de sa vie. Il mourut dans cette ville, le 10 juillet 138, à 62 ans. Peu de jours auparavant, il avait composé les vers suivants, que la situation où il les fit, plus que leur mérite réel, a rendus célèbres :

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.

Fontenelle a traduit en vers français ce petit morceau de poésie, qui semble prouver qu'Adrien, persuadé de l'immortalité de l'ame, était inquiet du sort qui l'attendait dans une autre vie. Il nous est parvenu encore quelques fragments des poésies d'Adrien, que l'on trouve dans l'*Anthologie grecque* de Brunck et dans celle de Burmann. Melchior Goldast a recueilli des sentences de cet empereur; gr. lat. Genève, 1601, in-8°. Il avait composé une *Alexandriade* qui ne nous est pas parvenue. Le talent de la poésie n'était pas le seul que possédât Adrien. On a vu qu'il connaissait l'architecture; il était aussi peintre et musicien; il réussissait dans beaucoup d'exercices qui demandent de la force et de l'adresse, et avait une mémoire prodigieuse. Lorsqu'il fut mort, le sénat, qui se ressouvenait des cruautés dont le commencement et la fin de son règne avaient été souillés, voulait casser tous ses édits; mais Antonin fit observer qu'alors il faudrait aussi casser sa propre adoption, et le sénat n'insista plus. Adrien obtint même, selon l'usage, les honneurs de l'apothéose. Parmi les nombreux édifices que ce prince fit élever, on distinguera toujours le pont sur le Tibre, nommé aujourd'hui pont St.-Ange, ainsi que son mausolée placé près de ce pont, et connu sous le nom de Château-St.-Ange. Dès le règne de Justinien, cet immense édifice servit de forteresse, usage auquel il est encore destiné de nos jours. On voyait autrefois à son sommet un char sur lequel était la statue d'Adrien, maintenant ce char est remplacé par la figure en bronze d'un ange tenant une épée.

D—T.

ADRIEN, sophiste, né à Tyr, dans la Phœnicie, vint fort jeune à Athènes, où il se livra à l'étude de l'éloquence, sous la direction du célèbre Hérodes Atticus; il lui succéda dans son école, et s'acquit une si grande réputation, que l'empereur Marc-Aurèle l'ayant entendu à son passage à Athènes, l'emmena à Rome pour y professer. Il mourut sous le règne de Commode : il nous reste quelques extraits de ses déclamations, publiés en grec et en latin par Léon Allatius ou Allacci, dans un recueil assez rare,

qui a pour titre : *Excerpta varia Græcorum sophistarum ac rhetorum*, Romæ, 1641, in-8°. On voit par ces extraits que la perte de ses ouvrages n'est pas à regretter.

C—R.

ADRIEN Ier., pape, né à Rome, d'une famille distinguée, fut élu en 772, après la mort d'Etienne III, dans un moment où l'église de Rome avait besoin d'un nouveau protecteur. Les vexations des empereurs d'Orient contre quelques uns des prédécesseurs d'Adrien (*Voy.* MARTIN Ier, EUGÈNE Ier., et SILVÈRE), avaient fait naître, au peuple romain, aussi bien qu'au pape, le désir de se soustraire à la domination de la cour de Constantinople. Cette puissance était d'ailleurs bien affaiblie en Italie, par son éloignement et par l'établissement des Lombards. Ceux-ci, de leur côté, n'en agissaient pas toujours très-bien avec la cour de Rome. Quelques-uns de leurs monarques avaient fait au pape des donations que leurs successeurs avaient révoquées; Etienne II avait imploré le secours de Pepin, qui avait obligé Astolfe à une entière restitution. Didier, à son tour, revenait sur l'exécution du traité. Déjà il avait repris plusieurs villes de l'exarchat. Adrien s'adressa encore au roi de France. Charlemagne, qui régnait alors, vint secourir le pontife, et porta ses armes dans la Lombardie. Au milieu des opérations du siége de Pavie, il se rendit à Rome pour visiter Adrien, qui le reçut avec des honneurs extraordinaires. Ce fut là qu'il confirma au pape la donation de Pepin, en y faisant de grandes augmentations. Adrien, à son tour, créa Charlemagne patrice de Rome. Ainsi commençait une révolution mémorable qu'Adrien ne vit pas achever, le rétablissement de l'empire d'Occident. Il ne fut témoin que de la chute de la monarchie des Lombards. Au reste, il est bon d'observer que la donation de Charlemagne ne consistait encore qu'en droits utiles. Adrien en fit un digne usage; il secourut les Romains affligés de la famine, enrichit l'église de St.-Pierre de magnifiques ornements, et répandit d'abondantes aumônes. Adrien envoya des légats qui occupèrent la première place au second concile de Nicée, convoqué contre les iconoclastes, et à celui de Francfort, où fut condamnée l'opinion d'Elipand (*Voy.* ce nom). Il mourut le 26 décembre 795, après avoir occupé le St.-Siége pendant 23 ans dix mois et dix-sept jours. Il fut regretté des Romains, qui le pleurèrent comme leur père. Charlemagne l'honora aussi de ses larmes, et lui fit une épitaphe où il joignit son nom à celui du pontife, dans ces vers dictés par une religieuse amitié:

Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra :
Hadrianus, Carolus, rex ego, tuque pater.
Quisque legas versus, devoto pectore supplex,
Amborum mitis, dic, miserere Deus.

Adrien joignait à de grandes vertus, des talents politiques et des talents littéraires. En faisant présent à Charlemagne du Recueil des Canons, des Epîtres des Papes et des Décrétales, il l'accompagna d'une Epître en forme de poëme, dont chaque vers commence par une lettre du nom du monarque. C'était, pour ce temps-là, un ouvrage très-recherché. D—s.

ADRIEN II, élu pape le 14 décembre 867, après la mort de Nicolas Ier., était romain, et son père, qui fut ensuite évêque, se nommait Talare. Il avait refusé deux fois le pontificat, quoiqu'il y eût été porté généralement après la mort de Léon IV et de Benoît III. Cette fois, le concours du peuple et du clergé fut si unanime, et leurs instances si puissantes, qu'il ne put se dispenser d'ac-

cepter. Les ambassadeurs de l'empereur Louis se plaignirent de n'avoir pas été invités à cette élection. Les Romains répondirent qu'ils ne l'avaient point fait par mépris; mais de peur qu'il ne passât en coutume d'attendre les envoyés du prince pour l'élection du pape. Le peuple voulait même qu'il fût consacré sur-le-champ; mais on attendit la réponse de l'empereur, qui ratifia l'élection, en déclarant qu'il n'entendait pas que l'on donnât rien pour la consécration d'Adrien, et qu'il voulait, au contraire, que, loin d'ôter quelque chose à l'église romaine, on lui rendît ce qui lui avait été enlevé. Ces circonstances sont essentielles à remarquer, pour faire voir à quel point le pape et les Romains aspiraient dès-lors à l'indépendance. Fleury prétend qu'Adrien était marié, et que sa femme, nommée Stéphanie, dont il avait une fille, vivait encore. Ce fait, assez extraordinaire, n'est pas cependant relevé par la plupart des historiens et des biographes modernes. Quoi qu'il en soit, Adrien, parvenu au siége pontifical à l'âge de 76 ans, déploya une vigueur qu'on semblait ne devoir pas attendre de lui. Il poursuivit avec chaleur la condamnation de Photius, patriarche de Constantinople, qu'il fit déposer et soumettre à la pénitence publique. Adrien se brouilla dans la suite avec l'empereur Basile et avec l'archevêque Ignace, pour s'être opposé au rétablissement du patriarche de Carie et des prêtres de Bulgarie, qui avaient participé au schisme de Photius : il voulait qu'ils comparussent à Rome pour y être jugés, quoiqu'ils ne relevassent pas de son siége. Adrien obtint que Lambert, duc de Spolette, fût privé de son duché, pour avoir pillé la ville de Rome le jour même de sa consécration. Sa conduite avec Lothaire le jeune fut aussi ferme que prudente. Ce monarque avait répudié Thietberge pour épouser Valdrade; les prédécesseurs d'Adrien II, Benoît III et Nicolas Ier., avaient prononcé l'excommunication contre Lothaire (*Voy.* LOTHAIRE et GONTHIER, arch. de Cologne). Peut-être Charles-le-Chauve, qui convoitait les états de son neveu, travaillait-il sourdement à faire condamner Lothaire sans retour. Adrien préféra l'engager à lui demander un pardon général. Au reste, il ne préjugeait rien sur la question principale du divorce qu'il avait renvoyée à un concile. Adrien fut moins heureux dans le projet qu'il forma de favoriser les prétentions de l'empereur Louis II, contre les intérêts de Charles-le-Chauve qui s'était emparé d'une partie de la succession de Lothaire. Le pape menaça Charles de l'excommunier comme usurpateur. Ce fut à cette occasion qu'Hincmar de Reims lui écrivit avec vigueur, pour lui faire sentir que sa dignité ne lui donnait aucun droit de prononcer sur les démêlés qui s'élevaient entre les souverains. Adrien n'en voulut pas moins prendre ensuite le parti de Carloman, révolté contre le roi son père. Hincmar de Laon, neveu de l'archevêque de Reims, qui s'était rendu odieux par sa conduite, se déclara aussi pour Carloman. Condamné dans le concile d'Attigny, il en appela au pape, qui voulut le protéger et le soustraire au jugement du concile; mais Adrien éprouva une telle résistance de la part du roi et des évêques de France, qu'enfin il céda, et fit à Charles-le-Chauve une réponse remplie de bienveillance et d'éloges. Adrien mourut vers la fin de 872, laissant des souvenirs respectables de ses lumières et des qualités de son cœur. On loue surtout beaucoup son désintéressement et sa munificence envers les pauvres. Il montra quelques idées

exagérées sur l'autorité pontificale; mais il reconnut ses torts: il eut des vertus et répandit des bienfaits. On a conservé quelques lettres de lui. Dans son épître au concile de Constantinople, Adrien convient qu'il est permis aux évêques d'accuser, de juger et de condamner le pape pour cause d'hérésie. D—s.

ADRIEN III, romain de naissance, fils de Benoît, élu pape en 884, succède à Marin, et n'occupe le siége qu'un an et quatre mois. Il rompit, à l'exemple de son prédécesseur, avec Photius, patriarche de Constantinople, qui n'admettait point que le St.-Esprit procédât du fils ainsi que du père. C'est le seul trait que l'on connaisse de la vie d'Adrien III, qui semblait d'ailleurs donner de grandes espérances. D—s.

ADRIEN IV, élu pape le 3 décembre 1154, était né vers la fin du siècle précédent à Langley, près St.-Albans, dans le Hertfordshire. C'est le seul Anglais qui ait été élevé au siége pontifical. Son nom était *Brekspère*, ou *Brise-lance*. Son père était serviteur dans le monastère de St.-Albans, où il fut reçu depuis au nombre des religieux. Le fils ne fut pas jugé digne d'y être admis, à cause du défaut absolu d'éducation dont son extrême pauvreté était cause. Obligé de mendier son pain, et d'aller chercher fortune sous un ciel étranger, après avoir traversé la France, il parvint à se faire recevoir domestique dans le monastère de St.-Ruf, près Avignon. Ce fut là qu'il s'initia aux lettres et aux sciences, dans lesquelles il fit des progrès aussi rapides que brillants. Sa conduite officieuse, son application au travail le rendirent agréable aux religieux, qui l'admirent parmi eux; et, après la mort de l'abbé, en 1137, son mérite le fit choisir pour supérieur, d'une voix unanime. Mais l'envie ne tarda pas à lui susciter des querelles; les moines l'accusèrent auprès du pape Eugène III, qui lui donna gain de cause, et dit à ses adversaires, en les renvoyant: « Allez, faites choix d'un » supérieur avec lequel vous puissiez, » ou plutôt, avec lequel vous veuil» liez vivre en paix: celui-ci ne vous » sera pas long-temps à charge. » En effet, Eugène le retint près de lui, le fit, en 1146, cardinal-évêque d'Albano, et l'envoya ensuite, en qualité de légat, en Danemarck et en Norwège. A son retour, il fut traité avec beaucoup de distinction par le pape Anastase IV, auquel il succéda. Henri II, roi d'Angleterre, l'envoya féliciter; et les moines de St.-Albans accompagnèrent les ambassadeurs du roi, apportant au pape de riches présents. Adrien n'en accepta qu'une partie, en rappelant à ces religieux, mais sans aigreur, et même avec une espèce de gaîté, qu'autrefois ils lui avaient refusé un habit. Le nouveau pape signala d'abord son zèle contre Arnaud de Bresse, disciple d'Abailard, enthousiaste séditieux et turbulent, dont les sectateurs avaient attaqué et blessé le cardinal Gérard, dans la rue Sacrée. Adrien mit la ville de Rome en interdit, jusqu'à ce que cet attentat fût puni (*Voy.* ARNAUD). Adrien eut ensuite quelques contestations avec l'empereur Frédéric Barberousse. La première s'éleva au sujet du cérémonial qui devait être observé pour l'onction impériale que ce prince reçut du pape. Frédéric se trouva ensuite choqué qu'Adrien le traitât comme un vassal, dans une lettre sur laquelle le pape donna des explications qui adoucirent le prince, et la paix se rétablit entre eux. Elle fut encore troublée au sujet de la nomination à l'archevêché de Ravenne, qu'Adrien re-

fusait de confirmer. Cette querelle embrasse les questions les plus importantes; elle se prolongea bien au-delà du pontificat d'Adrien. Nous la suivrons sous le gouvernement de ses successeurs. Dans les intervalles de paix et de bonne intelligence entre Frédéric et Adrien, celui-ci, avec le consentement de l'empereur, voulut soumettre Guillaume, roi de Sicile, qui lui refusait l'hommage de ses états, et quelques restitutions. Adrien marcha lui-même à la tête d'une armée contre Guillaume. Le succès répondit d'abord aux espérances du pape, qui refusa des conditions avantageuses; mais la fortune le trahit à son tour; et Guillaume l'ayant enfermé dans Bénévent, obtint qu'aucun appel de ses tribunaux ne serait porté à la cour de Rome; que le pape n'enverrait point chez lui de légat sans son consentement, et que les élections ecclésiastiques seraient entièrement libres. Il se soumit néanmoins à un tribut annuel. Henri II, méditant alors la conquête de l'Irlande, en demanda l'investiture au pape, sous prétexte d'arracher ces peuples à l'idolâtrie. Adrien accorda au roi d'Angleterre ce qu'il désirait; et c'est ainsi que les souverains eux-mêmes se soumettaient volontairement à une autorité que, dans d'autres circonstances, ils se faisaient un devoir de méconnaître et de combattre. Ici se terminent les principaux événements politiques du pontificat d'Adrien. Sa vie privée offre des particularités qui ne sont pas dénuées d'intérêt. Il aimait la vérité et la cherchait avec ardeur. Jean de Salisbery, son ami et son compatriote, l'étant venu voir tandis qu'il était dans la Pouille, Adrien lui ouvrit son cœur, et lui dit qu'il voyait l'église accablée de tant de maux, qu'il aurait voulu n'être jamais sorti d'Angleterre. Lui ayant ensuite demandé ce qu'on disait de lui et de l'église de Rome, Salisbery répondit avec une admirable liberté : « On dit qu'on y voit des gens » qui dominent sur le clergé, sans se » rendre l'exemple du troupeau. Ils » sont avares et insensibles aux mi» sères des pauvres; ils semblent faire » consister toute leur religion à s'en» richir.... » C'est dans les historiens, et surtout dans Fleury qu'il faut lire toute entière cette conversation, dont l'esprit et l'objet peuvent servir de modèle aux princes qui préfèrent les leçons de la bonne foi à l'encens des flatteurs. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de la douceur d'Adrien, ou de la franchise de son ami. Cependant, on peut observer que les reproches d'avarice et de cupidité que celui-ci se permet n'étaient nullement applicables à Adrien, dont la générosité et le désintéressement étaient avoués par tout le monde. Il augmenta le patrimoine de S. Pierre de plusieurs acquisitions; mais il était, dit Fleury, si éloigné d'enrichir ses parents, qu'il ne laissa pour subsistance à sa mère, qui lui survécut, que les charités de l'église de Cantorbéry. Adrien mourut à Anagni, le 1[er]. septembre 1159, avec une grande réputation d'habileté et de vertu. Ce n'était pas un homme ordinaire, celui qui s'était élevé, de la mendicité et de l'état de domestique, à la première dignité de l'Eglise. Il eut du savoir, de l'éloquence et de la générosité; mais ces qualités ne doivent pas empêcher de reconnaître en lui un attachement excessif aux prérogatives de la cour de Rome. Le système de Grégoire VII était dans toute sa vigueur; et c'est une chose digne de remarque qu'il ait été suivi constamment, même par beaucoup de pontifes, dont la vie a été digne d'ailleurs d'admiration et de respect. On trouve des Lettres d'Adrien IV

dans la Collection des Conciles. Il avait, en outre, écrit l'histoire de sa légation dans le Nord, un traité de la Conception de la Vierge, et des Homélies, dont il est fait mention dans la *Bibliothèque pontificale*. D—s.

ADRIEN V, élu pape le 12 juillet 1276, était génois de naissance, et se nommait Ottobon de Fiesque. Il succéda à Innocent V, qui n'avait occupé le siége que cinq mois, et n'y resta lui-même qu'un seul. Il était déjà malade lorsqu'il fut élu. On le transporta de Rome à Viterbe, où il mourut, après avoir dit à ses parents qui venaient le visiter : « J'aimerais mieux que vous » me vissiez cardinal en santé, que » pape mourant. » On a dit, mais sans l'avoir prouvé d'une manière évidente, qu'il n'était point évêque, et que même il n'avait jamais été ordonné prêtre. D—s.

ADRIEN VI, élu pape en 1522, était connu sous ce nom d'ADRIEN, qu'il ne voulut point changer lors de son avénement au pontificat. Il naquit à Utrecht en 1459. Son père, nommé Florent Boyers, était ou tisserand, ou brasseur de bierre, ou, selon d'autres, menuisier. Adrien fit ses études à Louvain, dans le collége des Portiens, où l'on nourrissait de pauvres écoliers gratuitement. Quelques succès brillants qu'il eut dans la philosophie et dans la théologie, engagèrent Marguerite d'Angleterre, sœur d'Edouard IV, et veuve de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, à faire les dépenses nécessaires pour sa réception au grade de docteur. Devenu successivement chanoine de St.-Pierre, professeur de théologie, doyen de l'église de Louvain, et enfin vice-chancelier de l'université, il paya dans la suite sa dette de reconnaissance envers cette université, en fondant à Louvain un collége qui porta son nom, et fut destiné à l'entretien gratuit des pauvres qui voudraient s'appliquer à l'étude. Bientôt Maximilien Ier. le choisit pour précepteur de son petit-fils, Charles-Quint, et ensuite l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de Ferdinand-le-Catholique, qui le nomma à l'évêché de Tortose en Espagne. Après la mort de Ferdinand, Adrien partagea la régence de ce royaume avec le cardinal Ximénez; il fut élevé au cardinalat en 1517, et demeura seul gouverneur de la monarchie en l'absence de l'empereur Charles-Quint, lorsque celui-ci partit pour l'Allemagne en 1520. C'est à cette époque que prirent naissance les troubles de l'Espagne, connus sous le nom de *communautés*, ou *guerre de la Ste.-Ligue*. Le nom d'Adrien est attaché à ces événements. La conduite d'Adrien VI, dans ces moments orageux, doit fixer sur lui l'opinion de la postérité, plus que son gouvernement pontifical, qui fut de trop courte durée pour avoir laissé des traces historiques. L'Espagne était portée à un soulèvement général depuis l'avènement de la maison d'Autriche; les impôts excessifs et renouvelés chaque jour étaient insupportables au peuple; les faveurs accordées aux Flamands, et l'insatiable avidité de M. de Chièvres et de ses créatures révoltaient la noblesse; enfin la dispensation des bénéfices, où ces mêmes Flamands avaient une très-grande part, animait la jalousie et le ressentiment du clergé espagnol. Ce dernier motif de haine n'était pas le moins violent et se dirigeait en particulier contre Adrien lui-même, et surtout contre Guillermo de Croy, pourvu de l'archevêché de Tolède. Un violent orage menaçait la régence d'Adrien, et, quoique le nombre des gentilshommes à la tête des mécontents ne fût pas très-considérable, cepen-

dant Padilla, Maldonado, Pedrolaso de Guzman, Pedro Giron, Acuña, le comte de Salvatierra, présentent des noms distingués en Espagne; et quantité d'autres seigneurs attendaient un moment favorable pour lever le masque, ou même favorisaient en secret les efforts de la Ste.-Ligue. Adrien n'avait ni assez de fermeté, ni assez d'habitude des affaires politiques, pour tenir une marche assurée au milieu de la révolution qu'il était chargé de réprimer. Après avoir consenti à la commission militaire et civile de l'alcade Ronquillo contre la ville de Ségovie, et à la marche de Fonseca contre Medina del Campo, il donna la mesure de sa faiblesse, en rappelant ces deux hommes, trop fougueux peut-être, mais d'une fidélité inébranlable, et ils furent obligés de quitter l'Espagne pour aller porter leurs plaintes à Charles-Quint. Le cardinal était sans cesse en prières dans son cabinet, pour demander au ciel le remède à tant de maux, dont il accusait de Chièvres. Il écrivait de longues lettres aux insurgés, et il en faisait écrire par l'empereur à leurs chefs, qui jugeaient par-là des faibles moyens qu'on avait à leur opposer; enfin Charles-Quint fut obligé de donner à son précepteur, qu'il ne voulait point trop humilier, un conseil de six personnes, choisies parmi les hommes les plus considérables, et entre lesquels il désigna l'amiral de Castille, don Fadrique Henriquez, et don Iñigo Velasco, connétable. Ces deux illustres Castillans conservèrent la monarchie à leur maître, qui n'hésita point à confesser dans les lettres qu'il leur écrivait, que c'était à leurs bons services qu'il était redevable de la couronne. Le cardinal, en proie à ses irrésolutions, fit des démarches capables de décourager le parti de l'empereur; il s'échappa tout seul, pendant la nuit, de la ville de Valladolid, pour se rendre à pied à celle de Rio-Secco, et envoya demander aux insurgés, dans les termes les plus humiliants, ses effets qu'il avait abandonnés. Heureusement pour lui, l'amiral Henriquez et le connétable se rendirent aussitôt à Rio-Secco, rassemblèrent les principaux membres de la noblesse, armèrent leurs vassaux, et se mirent à même d'opposer des forces égales à la Ste.-Ligue : ils parvinrent d'abord, soit par violence, soit par adresse, à détacher quelques chefs, et finirent par anéantir l'insurrection dans la plaine de Villalad. L'année suivante, 1522, Adrien fut élevé au pontificat, pour succéder à Léon X, qu'il était si difficile de remplacer. Il se trouvait alors à Vittoria avec le connétable et l'amiral de Castille, qui ne rendirent pas moins de services à l'empereur dans la guerre contre les Français, dont Adrien n'aurait jamais pu se tirer, sans le secours de ces deux hommes, si dévoués à leur prince. Le nouveau pape arriva à Rome le 31 août. Il entreprit quelques réformes, et signala particulièrement son zèle à cet égard dans les instructions qu'il donna au nonce François Chéregat, qu'il envoyait à la diète de Nuremberg, assemblée au sujet des troubles excités par Luther. « Avouez ingénument, dit-il, que Dieu a permis ce » schisme et cette persécution, à cause » des péchés des hommes, et surtout » de ceux des prêtres et prélats de » l'Église..... car nous savons qu'il » s'est passé dans ce St.-Siége beaucoup de choses abominables; des » abus dans les choses spirituelles; » des excès dans les ordonnances et » les décrets qui en sont émanés, etc. » Ces aveux, faits avec une humilité profonde, mais que la prudence humaine

ut-être pas conseillés, renfer-
une censure implicite de la
e de tous les prédécesseurs
a indistinctement; ils furent
t de triomphe pour les parti-
la réforme, et de blâme pour
vains attachés à la cour de
Le cardinal Pallavicini dit d'A-
I: « Ce fut un excellent ecclé-
que; mais, au fond, un pape
médiocre. » Adrien disait « qu'il
donner les hommes aux bé-
s, et non pas les bénéfices
hommes, » et ses choix furent
s dictés par cette sage maxime.
alité, la simplicité de ses mœurs,
éloignement pour toute espèce
, contrastaient fortement avec
nificence de son prédécesseur.
umés à l'éclat d'une cour impo-
toujours occupés du souvenir
n X, dont le génie, la politique
our passionné pour les beaux-
aient fait une seconde fois de
le centre de la puissance, des
es et des lumières, les Romains
nt plus capables d'apprécier les
religieuses d'Adrien, qui, sans
à l'esprit de son siècle, les
ait à des mœurs simples et aus-
en les rappelant aux temps de
mitive Église. Adrien porta la ré-
jusque dans les moindres détails.
o palefreniers qu'avait Léon X,
conserva que 12, afin, disait-
n avoir un peu plus que les car-
. Tout le reste de sa maison fut
ur ce pied. Cette économie parut
e et méprisable au peuple romain,
n vengea par des sarcasmes. A sa
on trouva écrit sur la porte de
médecin: *Au libérateur de la*
. Adrien VI mourut le 24 sep-
e 1523, après un an environ
ntificat. Rempli de savoir et de
il manqua de cette prévoyance
oit présider aux actes de la politique, et de cette fermeté de caractère qui impose la confiance et le respect. Il renouvela l'alliance du St.-Siége avec l'Empire; mais les partisans de la cour de Rome, lui reprochent d'avoir porté trop loin la reconnaissance envers l'empereur, qu'il laissa en quelque sorte l'arbitre des décisions du Vatican. Son plus grand malheur fut d'être obligé de commander, ainsi que l'apprend à la postérité son épitaphe, que l'on dit avoir été composée par lui-même: *Adrianus VI hic situs est, qui nil sibi infeliciùs in vitâ quàm quòd imperaret, duxit.* Adrien a laissé quelques écrits de piété, et, dans son *Commentaire sur le 4e. livre des Sentences*, on trouve cette proposition remarquable, qu'*un pape peut errer, même dans ce qui appartient à la foi.* Il avait composé cet ouvrage avant d'être pape; il le fit réimprimer depuis, sans y rien changer. Il y en a une édition in-fol., Paris, 1512. On a encore de lui: *Quæstiones quodlibeticæ*, in-8°., 1531; et ses *Regulæ Cancellariæ*, Romæ, 1526, in-8°. Gaspard Burmann a publié la vie de ce pontife à Utrecht, 1727. (*V.* ACUÑA, CHARLES-QUINT, XIMÉNEZ, etc.) D—s.

ADRIEN, cardinal, né vers 1458, à Corneto, et, suivant quelques auteurs, de la famille des Castellesi, suivant d'autres, d'une naissance obscure. Après avoir étudié à Rome, avec beaucoup d'ardeur, le grec, le latin et l'hébreu, il se distingua tellement par son savoir et par son habileté dans les affaires, qu'il fut envoyé, par le pape Innocent VIII, nonce en Écosse et en Angleterre. Alexandre VI le rappela auprès de lui, lui donna le titre de son secrétaire, l'admit à sa confiance la plus intime, le chargea de plusieurs nonciatures importantes, lui conféra la charge de trésorier, et enfin le décora de la pourpre. Les richesses qu'il

avait acquises excitèrent la cupidité de César Borgia, qui le fit, dit-on, empoisonner dans le même repas où l'on prétend qu'Alexandre VI prit le poison qu'il destinait à plusieurs cardinaux. Adrien ayant échappé à l'effet du poison, fut, quelques années après, obligé de s'enfuir de Rome, sous le pontificat de Jules II, et resta dans le territoire de Trente jusqu'à la mort de ce pontife. Il revint à Rome après l'exaltation de Léon X; mais, accusé d'être entré dans la conspiration du cardinal Petrucci, il fut condamné à une amende, et s'enfuit encore, dans la crainte d'un sort plus funeste. On n'a plus de détails sur sa vie après cet événement. L'opinion la plus commune est qu'il fut tué par un de ses domestiques qui en voulait à son argent. Adrien a composé des poésies latines écrites avec élégance, et parmi lesquelles on remarque le morceau sur la chasse et le voyage de Jules II à Bologne. Il a fait deux autres ouvrages qui ont été réimprimés plusieurs fois: I. *De Verâ Philosophiâ*; c'est un traité de la Religion chrétienne, élégamment écrit et rempli d'erudition; II. *De Sermone Latino et de modis Latinè loquendi.* Les deux parties de cet ouvrage, après avoir paru séparément, furent ensuite imprimées ensemble, Rome, 1515, in-fol.; la première renferme l'histoire de la langue latine, depuis sa première origine jusqu'à sa décadence totale; la seconde contient les expressions et les manières de parler les plus élégantes, tirées des meilleurs auteurs de l'antiquité. L'une et l'autre partie prouvent que l'auteur avait fait une profonde étude de cette langue. G—É.

ADSON (HERMERIUS, ou HENRICUS), né au commencement du 10ᵉ. siècle, dans les montagnes du Jura, aux environs de Condat, aujourd'hui St.-Claude, était d'une famille noble. Ses parents l'envoyèrent faire ses études à l'abbaye de Luxeuil, qui possédait une école déja célèbre. Cette école était dirigée par des moines de l'ordre de St.-Benoît. Adson se distingua bientôt par son zèle à remplir ses devoirs, et il se résolut facilement à ne plus quitter une vie qui avait pour lui des charmes. Il prononça ses vœux à l'abbaye de Luxeuil, et en devint le trente-sixième abbé, suivant Dunod (*Hist. de l'église de Besançon*). Il fallait qu'il jouît d'une grande réputation, et qu'elle fût méritée, puisque plusieurs évêques le chargèrent d'organiser des écoles dans leur diocèse, et que, dans des occasions importantes, des souverains ne dédaignèrent pas de le consulter. Il mourut en 992, dans un voyage qu'il avait entrepris pour visiter les lieux saints, à la suite d'Hilduin, comte d'Arci, en Champagne. Adson a écrit les Vies de quelques saints religieux, et d'autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. D. Calmet a fait imprimer sa *Vie de S. Mansuet*, premier évêque de Toul, et dom Martenne l'a insérée dans le 3ᵉ. tome de son *Thesaurus novus anecdotorum*, etc., Paris, 1717, 5 vol. in-fol. Il a aussi écrit la *Vie et les Miracles de S. Valbert*, ou Wandalbert, 3ᵉ. abbé de Luxeuil, et, en même temps, l'histoire de son abbaye. Cette pièce fort curieuse a été publiée par Mabillon, *Sæc. Benedict. III*, part. 2., p. 451; et comme elle est d'un auteur presque contemporain, elle ne peut manquer d'être intéressante pour l'histoire du moyen âge. On attribue au même Adson un *Traité de l'Antechrist*, qu'il avait, dit-on, composé à la demande de la reine Gerberge, épouse de Louis d'Outre-Mer. Il est imprimé dans les Œuvres d'Alcuin et de Raban-Maure. On trouvera la liste des ouvrages d'Adson,

ainsi que l'indication des collections dans lesquelles ils sont insérés, dans *Script. Eccles.* de Cave. W—s.

ÆACIDE, fils d'Arymbas, roi des Molosses de l'Epire, ne succéda pas immédiatement à son père; Philippe, roi de Macédoine, ayant fait nommer au trône Alexandre, fils de Néoptolème, et frère d'Olympias, son épouse. Mais Alexandre ayant été tué en Italie, Æacide devint roi. Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il se laissa entièrement subjuguer par Olympias, qui l'entraîna, malgré ses sujets, dans la guerre contre Aridée et les Macédoniens; et les Épirotes profitèrent de son absence pour nommer un autre roi. Æacide parvint à se réconcilier avec eux; mais Cassandre s'opposa à son retour dans l'Epire, et envoya pour cet effet une armée commandée par Philippe son frère, qui, ayant rencontré Æacide avec ses troupes sur la côte voisine des îles OEniades, dans l'Acarnanie, lui livra un combat dans lequel Æacide fut tué. Il eut pour fils le célèbre Pyrrhus. C—R.

ÆDESIA. *Voy.* HERMIAS.

ÆDESIUS, de Cappadoce, philosophe éclectique, était d'une famille noble, mais pauvre. Ses parents l'envoyèrent en Grèce pour y acquérir quelque talent qui pût le faire subsister: mais il trompa leur espoir, et ne rapporta de son voyage que l'amour des lettres et de la philosophie. Son père irrité le chassa de sa maison. Bientôt, vaincu par ses prières, il consentit à le reprendre auprès de lui, et lui permit même de continuer ses études. Ædésius justifia cette condescendance par ses succès. En peu de temps il surpassa les maîtres les plus habiles de son pays. Pour se perfectionner dans la connaissance de la sagesse, il se rendit en Syrie, auprès de Jamblique le Chalcidien, qui jouissait alors d'une grande réputation, et ne tarda pas à devenir son disciple le plus fervent. Constantin-le-Grand régnait alors; son zèle pour le christianisme ne pouvait qu'être fatal aux philosophes; après la mort de Jamblique, son école fut dispersée; chacun prit parti de son côté. Ædésius, comme le disciple le plus distingué de cette école, était celui que les persécutions menaçaient le plus; dans cette conjoncture difficile, il eut recours à des moyens theurgiques pour connaître ses destinées. On peut lire dans Eunape les détails de cette espèce de divination. Un oracle en vers hexamètres lui présenta la vie pastorale comme un refuge assuré; mais il ne fut pas le maître de suivre cet avis des Dieux. Ses disciples, par leurs importunités, par leurs menaces même, le contraignirent à reprendre ses leçons. Alors il quitta la Cappadoce, et vint s'établir à Pergame, où le suivirent les plus brillants succès. Ce fut de sa nouvelle école que sortirent Chrysanthe, Maxime d'Éphèse, Eusèbe et l'empereur Julien. Ædésius était d'un esprit gai, d'un caractère affable. Quoique valétudinaire, il parvint à un âge avancé; mais on ignore l'époque de sa mort. D. L.

ÆELREDE. *Voy.* ETHELREDE.

ÆGIDIUS, religieux bénédictin, était natif d'Athènes, et vivait vers le milieu du 8e. siècle. Plusieurs écrivains le regardent comme le véritable auteur d'un poëme attribué généralement à Gilet de Corbeil (*Ægidius Corboliensis*), et intitulé: *Carmina de urinarum judiciis; item de pulsibus; cum expositione, et Comment. M. Gentilis de Fulgineo*, Venise, 1494; Lyon, 1505, in-8°., puis avec des corrections de Avenantius de Camerino, Lyon, 1526, Bâle, 1529, in-8°. O—x.



ÆGIDIUS, diacre et poète de Paris, enseigna la grammaire vers la fin du 13ᵉ. siècle; il écrivit en latin *Carolinus*, ou *Instruction puérile à Louis*, fils du roi de France; une *Histoire de la première Expédition de Jérusalem*, qui se trouve dans la collection des Historiens de Duchesne; il enrichit d'un commentaire l'*Aurora* de Pierre de Riga. N—L.

ÆGIDIUS (Pierre), natif d'Anvers, vivait à la fin du 15ᵉ. et au commencement du 16ᵉ. siècle; il fut éditeur des Lettres latines d'Ange Politien, Anvers, 1514, in-4°. — Ægidius (Gabriel), auteur du 17ᵉ. siècle, a laissé: I. *Specimina moralis Christianæ et moralis diabolicæ in praxi*, Bruxelles, 1675, Rome, 1680, in-8°.; II. *De Philosophiâ Universâ de Microscomo*, Anvers, 1667, in-8°. Il y a eu plusieurs autres Ægidius. Ils sont trop obscurs pour que nous en parlions. O—N.

ÆGIDIUS A COLUMNA, ou ÆGIDIUS ROMANUS. *V.* Colonne (Gilles).

ÆGIDIUS-CORBOLIENSIS. *Voy.* Gilles-de-Corbeil.

ÆGIMUS, ou ÆGIMIUS, médecin de Velie ou d'Elis; le premier, selon Galien, qui ait écrit sur le *Pouls*, dans un ouvrage intitulé des *Palpitations*, expression jadis synonyme de celle de *Pouls*. Galien le croit antérieur à Hippocrate. C. et A—N.

ÆGINETA. *Voy.* Paul Ægineta.

ÆGINUS-SPOLETINUS. *Voy.* Apollodore.

ÆLF (Samuel), docteur en théologie et archidiacre de la cathédrale de Linkœping en Suède, mort vers la fin du dernier siècle. C'était un théologien savant, et en même temps un littérateur plein de goût. Il avait enseigné les belles-lettres à Upsal, et on a de lui des poésies latines, remarquables par l'harmonie de la versification autant que par la pureté du style. Le docteur Ælf joignait à ses talents et à ses connaissances un caractère doux et modeste, et des mœurs exemplaires. C—AU.

ÆLIAN. *V.* Elian, et Spartien.

ÆLIANUS MECCIUS, médecin du 2ᵉ. siècle, sous l'empire d'Adrien, employa le premier, et avec succès, dans un temps de peste, la thériaque, comme remède et préservatif. Galien, dans son *Traité de la Thériaque*, loue Ælianus, non seulement comme le premier de ses maîtres, mais à cause de ses grandes lumières et de son habileté à traiter les malades. C. et A—N.

ÆLIUS SEXTUS POETUS CATUS, jurisconsulte célèbre, vécut dans le 6ᵉ. siècle de la fondation de Rome, fut successivement édile, consul et censeur, et donna son nom à une partie du Droit Romain. Lorsque Cnæus Flavius divulgua les formules et les fastes, les patriciens, pour conserver le droit d'en être toujours les seuls dépositaires, en composèrent de nouvelles, et les cachèrent avec plus de soin. Mais Ælius, étant édile, parvint à se les procurer et les divulgua à son tour. Ces dernières formules, rendues publiques, retinrent le nom de *Droit Ælien*, comme celles que Flavius avait communiquées retinrent celui de *Droit Flavien*. Au reste, il paraît constant, malgré l'opinion de Grotius et de Bertrand, qu'Ælius est aussi l'auteur de l'ouvrage appelé *Tripartites d'Ælius*. Cet ouvrage, qui était comme l'origine, et pour ainsi dire la naissance du Droit, s'appelait *Tripartites*, parce qu'on y trouvait, 1°. le texte de la loi; 2°. son interprétation; 3°. sa formule, ou *legis actio*, c'est-à-dire, la procédure à observer pour user du bénéfice de la loi. Nommé consul, l'an 556 de la fondation de

Rome, à la fin de la seconde guerre punique, Ælius se fit remarquer par la rigidité de ses mœurs, mangeant dans de la vaisselle de terre, et refusant les vases d'argent que lui offraient les ambassadeurs Etoliens. Parvenu à la censure avec M. Céthégus, il assigna au sénat, dans les jeux publics, une place distincte de celle du peuple. M—x.

AELST (Guillaume van), natif de Delft en Hollande, peignait avec beaucoup de vérité et de naturel des fleurs et des fruits. Dans sa jeunesse, il se rendit en France pour s'exercer dans son art; de là, il alla à Rome, et y fut accueilli par plusieurs personnes de distinction. En 1656, il retourna dans sa patrie, et s'établit à Amsterdam, où ses tableaux furent très-estimés; les cabinets des amateurs dans cette ville en conservent encore plusieurs. Van Aelst connaissait son mérite, et ne craignait pas d'en convenir. Un des bourguemestres d'Amsterdam lui répondant avec hauteur dans une affaire qui intéressait vivement Aelst, celui-ci découvrit sa poitrine, lui fit voir une chaîne où pendait une médaille d'or qu'il avait reçue du grand-duc de Toscane, et lui dit: « Vous êtes venu au monde avec un » sac d'argent, voilà tout votre mé» rite; quant au mien, il est dans mes » talents. » Aelst mourut en 1679. Il ne faut pas le confondre avec Evert, ou Everard Van Aelst, son oncle, également peintre, et natif de Delft. Ce dernier, né en 1602, excella dans la représentation des petits objets, tels que fruits, herbes, oiseaux morts, cuirasses et armes polies. Il avait le talent de rendre avec une grande vérité les plus petits détails. Il mourut en 1658. D—g.

ÆMILIANUS. *Voy.* les Emilien.

ÆMILIUS. *Voy.* les Emile.

ÆMILIUS (Antoine), professeur d'histoire à l'académie d'Utrecht, naquit à Aix-la-Chapelle en 1589. Son père, Jean Meles, était bourgmestre d'Hasselt; mais, ayant embrassé la religion réformée, il fut obligé de se retirer d'abord à Aix-la-Chapelle, ensuite à Dordrecht. Antoine fit une partie de ses études sous Gérard Vossius, recteur de Dordrecht, qu'il remplaça ensuite. Il employa alors une grande partie de son temps à commenter et à expliquer les *Annales de Tacite*. Il fut lié avec Descartes, dont il embrassa la philosophie, et mourut en 1660. Il a laissé un *Recueil de harangues et de vers latins*, 1651, in-12, qui ne sont pas sans mérite. — On connaît aussi un autre Æmilius (Georges), proprement OEmler, né à Mansfeld, en 1517, parent de Luther, et dont on a aussi des poésies latines: il a traduit les Évangiles en vers héroïques: *Evangelica heroïco carmine reddita*, 1509, in-8°., réimpr. plusieurs fois. G—t.

ÆNEAS. *Voy.* les Énée.

ÆNEAS-SYLVIUS. *Voy.* Pie II.

ÆNESIDÈME, philosophe pyrrhonien, de Gnossus, dans l'île de Crète, fut disciple d'Héraclide du Pont, et contemporain de Cicéron. On lui donne quelquefois le surnom d'*Alexandrin*, parce qu'il enseigna la philosophie à Alexandrie. Ænesidème fut le restaurateur de la secte de Pyrrhon, qui, depuis la mort de Timon de Phliase, était peu considérée. Il écrivit, au rapport de Diogène Laerce, huit livres de la *Philosophie sceptique*, dont il ne nous reste qu'un extrait dans Photius. Il paraît avoir encore été très-partisan des opinions d'Héraclite. On ignore l'époque de sa mort. D. L.

ÆPINUS (Jean), célèbre coopérateur de Luther, né en 1499, dans la Marche de Brandebourg, mort le 13 mai 1553; son nom de famille était *Huch* ou *Hœck*, *Hoch* (haut),

qu'il changea en Αἰπεινὸς; de αἰπὺς (élevé), selon l'usage des savants de son temps. Étant entré dans l'ordre de saint François, il revint, d'Angleterre où il se trouvait lorsqu'il fit ses vœux, en Allemagne, et alla recommencer ses études théologiques sous Luther, à Wittemberg. Partageant les opinions et les projets de ce réformateur, il voulut introduire la réforme dans sa patrie; mais n'y ayant pas trouvé les esprits disposés, et rendu à la liberté après une détention que son zèle lui avait attirée, il s'établit d'abord à Stralsund, où on lui avait donné la place de recteur, et ensuite à Hambourg, où il exerça, comme pasteur de l'église de St.-Pierre, et comme inspecteur ecclésiastique, une influence, sinon égale à celle de Calvin à Genève, au moins très-remarquable, et dont les institutions, tant civiles que religieuses de cette ville anséatique, ont conservé des traces. Lorsqu'en 1547, Charles-Quint, après la victoire de Muhlberg, eut proposé aux protestants d'adopter l'*interim*, en attendant le nouveau concile qu'il avait demandé au pape, et auquel l'arrangement définitif des affaires de l'Église devait être confié selon les vues de ce monarque, Æpinus fut un de ceux qui s'opposèrent avec le plus de force aux théologiens wittenbergeois, à la tête desquels était Melanchthon, et qui, tout en refusant d'adopter dans son entier le projet d'organisation provisoire de l'empereur, se montraient disposés à un accommodement, en admettant plusieurs points de doctrine et de discipline romaine que Luther avait rejetés, comme choses indifférentes (*adiaphora*) et étrangères aux articles fondamentaux de la communion d'Augsbourg. Æpinus se déclara contre les adiaphoristes, et se réunit à Flacius-Illyricus, leur plus savant antagoniste. Il avait, dès 1534, rempli une mission de son parti auprès d'Henri VIII, roi d'Angleterre, et signé, en 1538, les articles de Smalcalde. Parmi ses ouvrages, qui sont presque tous d'un esprit polémique contre l'église romaine, l'*Interim* et les *Adiaphoristes*, on doit remarquer quelques écrits dans le dialecte de la basse Saxe, dont les théologiens ne se sont guère servis depuis lui. S—R.

ÆPINUS (François-Marie-Ulrich-Théodore), l'un des physiciens les plus recommandables qui aient existé, naquit le 13 décembre 1724 à Rostock. Il s'est distingué surtout par un ouvrage intitulé: *Tentamen Theoriæ electricitatis et magnetismi*, imprimé à Pétersbourg, en 1 vol. in-4°. Il y entreprend de soumettre au calcul les phénomènes de l'électricité et du magnétisme; et, quoiqu'il n'ait pu traiter ainsi que ceux qui dépendent de l'équilibre des forces électriques ou magnétiques, neutralisées à distance, indépendamment de la figure des corps sur lesquels elles sont répandues, cependant son travail a rendu un grand service aux sciences; d'abord en représentant dans leurs plus petits détails une foule de faits sur lesquels on n'avait que des idées très-vagues, ensuite en montrant la manière dont on pouvait appliquer le calcul à ces sortes de questions. La généralité, et, si l'on peut ainsi dire, l'abstraction des considérations mathématiques dont il faisait usage, lui fit découvrir plusieurs modes d'expériences auxquels on n'avait pas encore songé; et il peut être regardé, à juste titre, comme le véritable inventeur du condensateur électrique et de l'électrophore, deux appareils dont il a donné complètement la théorie. Les phénomènes qu'Æpinus n'a point considérés, sont ceux qui dépendent

du mouvement de l'électricité et du magnétisme, de leur neutralisation au contact, des lois suivant lesquelles ces fluides (si toutefois ce sont des fluides) se distribuent sur la surface des corps. Mais ces recherches exigent une analyse très-profonde, qui n'a pas encore été donnée en général, et peut-être demanderaient-elles aussi que l'on eût, sur la nature de l'électricité et du magnétisme, des idées plus sûres et plus approfondies que celles que l'on a eues jusqu'à présent. M Haüy a donné un abrégé de l'ouvrage d'Æpinus, 1787, in-8°.; mais ce n'est qu'un exposé succinct de sa doctrine, et non pas une traduction, comme on l'a dit trop souvent. Æpinus a encore publié un autre ouvrage, 1762, in-4°., intitulé : *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre* (traduites en français par Raoult de Rouen). Il a aussi donné plusieurs mémoires intéressants dans les volumes de l'académie de Pétersbourg. Il est le premier qui ait fait des expériences exactes sur l'électricité de la tourmaline, et il a publié ses recherches sur ce sujet, conjointement avec celles de quelques autres physiciens, dans un petit ouvrage in-8°., publié en 1762 à Pétersbourg. Il mourut à Dorpt, en Livonie, en août 1802, âgé de 78 ans. Le caractère principal qui distingue les ouvrages d'Æpinus, c'est une grande sagacité dans les expériences, unie à une grande rigueur de raisonnement dans les démonstrations. Il devait le premier de ces avantages à la nature, et le second, à l'emploi des mathématiques qu'il savait manier habilement. L'union de ces deux qualités constitue le vrai physicien. B—T.

AERIUS, hérésiarque du 4e. siècle, naquit dans le Pont, et suivit d'abord les opinions d'Arius. Vers l'an 355, il disputa vainement à Eustathe l'évêché de Sébaste, en Arménie. On a conjecturé qu'il prit alors la résolution de se séparer des chrétiens, dont il avait jusque-là fait partie; il est seulement certain qu'il fonda une nouvelle secte, et eut beaucoup de partisans qui, de son nom, furent appelés *Aériens*. S. Augustin, qui écrivit, en 428, son livre *des Hérésies*, dit que les aériens étaient alors nombreux dans la Pamphilie. Le principal point de leur doctrine était que les évêques ne sont distingués des prêtres par aucun droit divin; mais que, d'après le Nouveau Testament, leurs devoirs et leur autorité sont les mêmes. Aérius soutint aussi qu'il ne fallait point prier pour les morts, et nia la nécessité d'observer les fêtes établies, ou de célébrer le jour de Pâques. Il appelait *Antiquaires* les fidèles qui suivaient les cérémonies établies par l'église, et qui s'attachaient aux traditions ecclésiastiques. Ces erreurs furent également combattues par les ariens et par les orthodoxes : elles excitèrent un grand scandale. Aérius et ses sectateurs, exclus des églises et des villes, furent obligés de mener une vie errante.

D—T.

ÆRTSEN. *Voy.* AARTSEN et AARSSEN.

ÆSCHINE. *Voy.* ESCHINE.

ÆSCHRIOU, de Pergame, médecin empyrique du 2e. siècle, s'appliqua beaucoup à la matière médicale. Galien, qui l'appelle son concitoyen et son maître, le cite avec éloge, comme l'inventeur d'un remède contre la morsure des animaux enragés. C'était un mélange de cendres d'écrevisse, de gentiane et d'encens, qu'il faisait prendre intérieurement. Il appliquait en même temps sur la plaie un emplâtre composé de poix, d'opoponax et de vinaigre; et cette dernière pratique, dont les modernes ont trouvé un ana-

logue plus puissant dans la cautérisation, explique le succès qu'obtenait Æschrion. Très-confiant dans l'astrologie, Æschrion recommandait expressément de ne brûler les écrevisses qu'en un certain temps de la lune. La crédulité de Galien n'est-elle pas aussi étonnante que la folie de l'empyrique?

C. et A—N.

ÆSCHYLE. *Voy.* ESCHYLE.

ÆSOPE. *Voy.* ESOPE.

ÆTHÉRIUS, architecte, vivait sous le règne d'Anastase Ier., empereur d'Orient, qui le combla d'honneurs, et lui donna une place dans son conseil. On attribue à cet artiste la grande muraille qu'Anastase fit construire pour préserver Constantinople des insultes des Huns, des Goths et des Bulgares. Elle avait 18 lieues de long et 20 pieds de largeur; ce monument de la grandeur et de la faiblesse romaine s'étendait du Pont-Euxin à la Propontide, au midi de Selymbria. Æthérius éleva aussi plusieurs édifices dans Constantinople. Il florissait vers l'an 500 de J.-C.

L. S—E.

AETION, peintre grec, exécuta et fit porter à une exposition publique, aux jeux olympiques, un tableau dans lequel il avait représenté les *Noces d'Alexandre et de Roxane*. Cet ouvrage eut un si grand succès, que Proxenidas, l'un des juges nommés pour décider du mérite des productions de l'art, enchanté du talent d'Aëtion, lui donna sa fille en mariage. Lucien assure avoir vu ce tableau en Italie, et en fait une description brillante, d'après laquelle Raphaël a tracé l'une de ses plus riches compositions.

L. S—E.

AÉTIUS, hérésiarque du 4e. siècle, surnommé L'ATHÉE, naquit à Antioche; il était fils d'un soldat de Célé-Syrie. Sa pauvreté l'obligeant de vivre du travail de ses mains, il commença par être vigneron, puis chaudronnier, et ensuite orfèvre; mais forcé de quitter cette dernière profession, parce qu'il avait substitué un bracelet de cuivre doré à un bracelet d'or, il suivit un charlatan, pratiqua ensuite la médecine avec quelques succès; s'étant fait chasser d'Antioche il alla étudier la dialectique à Alexandrie. Comme il était très-exercé dans cette science, et peu versé dans l'Écriture-Sainte, il donna dans les nouvelles erreurs, auxquelles il en ajouta plusieurs autres. S. Epiphane a conservé 47 propositions erronées, tirées de ses ouvrages, qui en contenaient plus de 300. Les principales consistaient à enseigner que le fils de Dieu n'est pas semblable à son pere; à prétendre connaître Dieu comme soi-même, et à faire regarder les actions les plus blâmables comme des besoins de la nature; à rejeter l'autorité des prophètes et des apôtres; à rebaptiser, au nom d'un Dieu incréé, et du St.-Esprit procréé par le fils créé; Aétius soutenait enfin que la foi seule, sans les œuvres, suffisait. Ses autres erreurs n'étaient que de purs sophismes, fondés sur des équivoques de mots. Il fut ordonné diacre par Léonce, évêque arien, qui se vit ensuite forcé de lui interdire les fonctions de cet ordre. Les Anoméens l'excommunièrent, quoiqu'il fût leur chef. Rétabli par Georges d'Alexandrie, condamné par les Eusébiens dans les conciles d'Ancyre et de Séleucie, dégradé par les Acaciens dans celui de Constantinople, il fut exilé en Cilicie par Constance. Lorsque Julien parvint à l'empire, il rappela Aétius, lui écrivit une lettre pour l'inviter à venir à sa cour, et lui donna des terres près de Mytilène, dans l'île de Lesbos. Eusoius d'Antioche

leva la sentence d'excommunication portée contre lui, et on l'ordonna évêque; enfin, ayant échappé au supplice qu'il était sur le point de subir pour être resté attaché à l'empereur Valens, lors de la révolte de Procope, il vint mourir en 366 à Constantinople, où Eudoxe lui fit des obsèques magnifiques. T—D.

AÉTIUS, général romain, né à Dorostore, dans la Mœsie. Gaudence, son père, scythe d'origine, parvint aux premiers emplois militaires, et fut tué dans les Gaules par des soldats mutinés. Aëtius, élevé parmi les gardes de l'empereur, et donné bientôt en otage au redoutable Alaric, apprit l'art de la guerre sous ce conquérant, et profita de son séjour chez les barbares, pour se faire aimer de ces peuples, qu'il devait un jour avoir alternativement pour ennemis et pour alliés. En 424, l'usurpateur Jean ayant voulu s'emparer du sceptre d'Occident, Aëtius se chargea de le faire secourir par les Huns; mais Jean fut vaincu, et son défenseur se soumit aussitôt à Valentinien, qui régnait en Occident, sous la tutelle de Placidie sa mère. Avide des faveurs de la cour, et jaloux du crédit du comte Boniface, Aëtius ourdit contre lui une trame odieuse, dont le résultat fut la révolte de Boniface, qui appela Genseric et les Vandales en Afrique. Une explication tardive entre Boniface et Placidie ne sauva pas l'Afrique; mais elle fit découvrir l'intrigue d'Aëtius qui, dans ce moment, écrasait dans les Gaules les Francs et les Bourguignons. Placidie n'osa le punir, mais elle accorda de nouvelles dignités à Boniface. Aëtius, furieux, revole en Italie à la tête de quelques troupes, rencontre son rival, lui livre bataille, est vaincu; mais il blesse de sa propre main Boniface, qui mourut quelque temps après, en 432; Placidie voulut venger sa mort; Aëtius, retiré chez les Huns, revint exiger son pardon à la tête de soixante mille barbares; l'impératrice lui rendit ses charges et ses honneurs, et Aëtius retourna dans les Gaules servir l'Empire, qu'il défendait avec courage lorsque son ambition n'en décidait point autrement. Il battit successivement les peuples qui se partageaient les provinces, et se servit souvent du crédit qu'il avait sur eux pour les ruiner les uns par les autres. Bientôt, il eut besoin de les réunir tous pour s'opposer aux hordes barbares conduites par Attila. Ce roi des Huns avait passé le Rhin et la Seine, et s'avançait vers Orléans, qu'il assiégea bientôt; Aëtius, dans ce danger, rassemble les Saxons, les Bourguignons, les Francs, entraîne dans cette alliance Théodoric, roi des Visigoths, et marche avec une armée formidable contre son ennemi. Attila avait quitté Orléans, repassé la Seine, et se trouvait près de Châlons en Champagne, dans les champs *Catalauniques;* Aëtius le joignit, et lui présenta la bataille en 451. Cette journée devait décider du sort du monde entier; Attila, le *fléau de Dieu* et le *roi des rois*, allait trouver enfin un vainqueur; la mêlée fut affreuse; les deux armées étaient innombrables; les peuples et les princes alliés rivalisaient de courage; la nuit vint couvrir la retraite d'Attila, et cacher aux deux partis l'horreur du carnage. Près de 300 mille morts jonchaient la terre; Théodoric fut trouvé percé d'un dard. Son fils voulait le venger en attaquant sur-le-champ l'armée d'Attila, affaiblie et effrayée de sa défaite; il paraît qu'Aëtius craignit à son tour de voir ses alliés trop puissants; il retint leur courage, leur persuada de se séparer, et laissa échapper Attila. Ce barbare,

menaça de nouveau l'Italie, où le nom d'Aëtius suffit encore pour l'arrêter en 452; mais la perte de ce dernier se tramait en secret à la cour de Valentinien. Ce lâche empereur venait d'outrager la femme du sénateur Maxime, qui méditait d'en tirer vengeance, et qui, redoutant le courage et le dévouement d'Aëtius, voulut d'abord priver le trône d'un si solide appui. Il fut facile de rendre ce général criminel aux yeux d'un prince ingrat, faible et soupçonneux; Aëtius, mandé au palais avec quelques-uns de ses amis, s'y rend sans défiance; il s'approche de l'empereur qui, dans l'instant, tire son épée et la plonge lâchement dans le sein d'Aëtius; de vils eunuques l'achevèrent, et ses amis partagèrent son sort. Le meurtre de ce grand capitaine indigna tout l'Empire, et sa mort ne tarda pas à être vengée (*Voy.* VALENTINIEN). Aëtius était d'une taille moyenne, d'une figure mâle, d'un tempérament robuste, et d'une adresse remarquable aux exercices du corps; il supportait facilement la fatigue et les privations; son esprit était cultivé; son ambition, déguisée avec adresse, ressemblait quelquefois à la grandeur d'ame. Ses belles actions ont fait oublier les intrigues et les viles manœuvres auxquelles il s'abaissa pour perdre ses rivaux et ses ennemis. Sa mort arriva en 454. L—S—E.

AETIUS, médecin d'Amida, ville de Mésopotamie, vivait sur la fin du 5e. siècle et au commencement du 6e. Dans un ouvrage intitulé *Tetrabiblos*, il a compilé avec assez de discernement tous les médecins qui l'avaient précédé, particulièrement Galien, Archigène, Dioscoride, etc.; il y décrit aussi quelques maladies nouvelles, et on y trouve des notions ignorées avant lui sur les maladies des yeux, et l'emploi des médicaments externes. Il s'est attaché à décrire tous les prétendus spécifiques, charmes et amulettes qui étaient en vogue chez les Égyptiens, ce qu'aucun médecin grec n'avait encore fait. Il est surtout recommandable sous le rapport de la chirurgie. Son ouvrage, divisé, par les divers copistes auxquels nous le devons, en quatre tétrabibles, et chaque tétrabible en quatre discours, se composait primitivement de 16 livres: les huit premiers seulement furent imprimés en grec, à Venise, chez les héritiers d'Alde Manuce, in fol., 1534. Les autres sont restés en manuscrit dans les bibliothèques de Vienne et de Paris. Il y en a eu plusieurs éditions latines, de la version de Janus Cornarius, sous ce titre: *Contractæ ex veteribus Medicinæ tetrabiblos*, à Venise, 1543, in-8°.; Bâle, 1542, 1549, in-fol.; une autre à Bâle, 1535, in-fol., dont les sept premiers livres et les trois derniers étaient de la version de J.-B. Montanus; deux à Lyon, 1549, in-fol, et 1560, 4 vol. in-12, avec des notes de peu d'importance, par Hugo de Soleriis; et une à Paris, 1567, in-fol., parmi les *Medicæ artis principes*. On a confondu souvent Aétius d'Amida avec Aétius l'hérésiarque, qui fut aussi médecin. — On connaît un 3e. médecin de ce nom, Aétius Sicanus, ou Siculus, des écrits duquel le livre *De Atrâ bile*, attribué à Galien, est, dit-on, tiré en partie. Et enfin Aétius Cletus, de Segni, auteur d'un *Dodecaporion Chalcanthinum*, Romæ, 1620, in-4°.; d'un Traité *De Morbo Strangulatorio*, Romæ, 1636, in-8°., etc. C. et A—N.

AFER (CN. DOMITIUS), célèbre orateur sous les règnes de Caligula, de Claude et de Néron, naquit à Nîmes, l'an 15 ou 16 av. J.-C., de

parents obscurs, et non de l'illustre famille Domitia, comme l'a dit Faydit dans ses *Remarques sur Virgile.* Elevé dans l'étude des lettres, au sein de sa patrie, il se rendit jeune à Rome, où ses mœurs dépravées ne l'empêchèrent pas de briller au barreau, et de parvenir aux honneurs sous l'empire de Tibère. Modèle des délateurs, il devint cher à Tibère, qui le nomma préteur; et, pour gage de sa reconnaissance, il accusa de divers crimes supposés, et fit condamner à mort les derniers amis de la veuve de Germanicus. Il avait commencé par attaquer Claudia Pulchra, amie et parente d'Agrippine. Les succès qu'il obtint dans cette cause développèrent en lui des talents qui le mirent au-dessus de tous les orateurs de ce temps-là. L'année suivante, Afer accusa Quintilius Varus, fils d'Agrippine; et trouvant que cette carrière était le chemin de l'opulence et des charges, il la parcourut jusqu'à sa vieillesse, quoique le déclin de ses facultés finît par nuire à son ancienne réputation d'éloquence. Aussi adroit flatteur qu'orateur brillant, son habileté le tira d'un danger dans lequel l'avait jeté son imprévoyante bassesse. Il avait érigé une statue à Caligula, avec cette inscription: *Caïus à 27 ans a été deux fois consul.* Le fantasque tyran, qui avait des prétentions à l'éloquence, et qu'offusquaient les succès d'Afer, prononça au sénat une harangue étudiée, pour accuser son adulateur d'avoir voulu le signaler comme coupable d'une violation des lois, qui fixaient l'âge du consulat à 25 ans. La condamnation d'Afer était sûre; mais l'habile flatteur se jette aux pieds de son adversaire couronné, et affectant une grande admiration pour l'éloquence de l'empereur, déclare qu'il la redoutait plus que son pouvoir souverain, et répète les traits les plus saillants de son discours, avec une sorte d'enthousiasme. Caligula charmé, loin de poursuivre son accusation, envoya près d'Afer l'un des consuls en charge pour lui donner les faisceaux consulaires. Cet orateur adroit était fait pour conserver toute sa faveur sous Claude et sous Néron; il fut revêtu pendant leur règne d'emplois importants, et mourut d'intempérance sous l'empire du dernier, l'an 59 de J.-C. Afer a été le maître de Quintilien: c'est ce qu'on peut dire de plus honorable en faveur de ses talents, pour diminuer le mépris qu'inspirent ses vices. Quintilien dit, de son éloquence, qu'elle était pleine d'art et de variété, digne enfin d'être comparée à celle des plus fameux orateurs du plus beau temps de l'éloquence romaine. Il mêlait souvent dans ses plaidoyers des bons mots et des traits plaisants, pour lesquels il avait un talent particulier. Il en restait des recueils du temps de Quintilien, qui les propose comme des modèles. Ce célèbre critique faisait aussi un grand cas d'un traité sur *les Preuves*, qu'avait donné Afer: l'ouvrage ne nous est pas parvenu. Il eût été curieux de voir traiter un tel sujet par le modèle des délateurs. Afer écrivit également deux livres sur l'*Art oratoire.* Il ne nous reste de lui que quelques sentences dans Quintilien, dans Dion et dans Pline le jeune. V. S—l.

AFFICHARD (Thomas l'), né à Pont-Floh, diocèse de S. Pol-de-Léon, le 22 juillet 1698, mort à Paris le 20 août 1753, a travaillé pour le théâtre français, pour le théâtre italien, pour l'opéra-comique, et même pour les marionnettes. A l'exception des pièces qu'il a faites pour ce dernier théâtre, il a presque toujours eu pour collaborateurs ou Panard, ou Romagnesi, ou

Valois Dorville, ou Gallet. On trouve la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, tom. III, p. 253; dans *la France Littéraire*, 1769, tom. II, etc.; beaucoup de ces pièces ne sont pas imprimées; quelques-unes de celles qui le sont ont été recueillies sous le titre de *Théâtre de l'Affichard*, 1746, in-12; ce vol. contient les *Acteurs déplacés*, la *Famille*, l'*Amour imprévu*, la *Nymphe des Tuileries*, le *Fleuve Scamandre*, les *Effets du Hasard*. Une nouvelle édition, 1768, in-12, contient le *Fleuve Scamandre*, les *Effets du Hasard*, la *Nymphe des Tuileries*, le *Retour imprévu*, la *Famille*, la *Béquille*. Il a aussi composé des romans : I. le *Songe de Clydamis*, 1732, in-12; on y trouve un *Voyage à Cythère*; II. *Voyage interrompu*, 1737, 2 parties in-12; III. *Caprices romanesques*, 1745, in-12. On lui attribue aussi le *Pouvoir de la Beauté*, 1755, in-12. De son vivant, l'Affichard avait été apprécié. Voici une épigramme d'un de ses contemporains :

Quand l'afficheur afficha l'Affichard,
L'afficheur afficha le poète sans art.

A. B—T.

AFFLITTO (Mathieu), petit-fils de Mathieu Afflitto, conseiller royal en 1409 sous Ladislas, naquit à Naples vers 1430. S'étant adonné à l'étude des lois dès sa jeunesse, il y fit des progrès prodigieux, et acquit une réputation qui le porta au conseil d'etat sous le roi Ferdinand I[er].; il jouissait de la confiance de ce prince et de celle du duc de Calabre son fils (depuis Alphonse II). Nommé ensuite président de la chambre royale, Mathieu Afflitto fut employé dans les affaires les plus importantes, sous cinq rois successifs; il joignait, aux connaissances profondes dont ses ouvrages font foi, une probité et une douceur extrême : les envieux même rendaient hommage à ses vertus, et surtout à son savoir. Camerario, lieutenant de la même chambre royale, très-savant feudiste, s'exprime ainsi à son sujet: *Mattheum Afflictum, virum plane litteratissimum, nostra et præcedenti ætate prestantissimum.* Arnoldo Ferron, conseiller de la même chambre, appelle ce magistrat *Probus vir et juris civilis scientia illustris.* Fontanella, qui vivait long-temps après lui, dans le 17[e]. siècle, cite *Mattheum Afflictum cujus autoritas valet pro mille.* Cependant, Pancirole dit de lui, dans son traité *De claris legum interpretibus*, lib. II, p. 256: *potius laboriosus in scribendo quàm acutus habitus est.* Les orages de ces règnes et la fatigue de ses nombreux travaux n'empêchèrent pas Afflitto de pousser sa carrière jusques à 80 ans. Il mourut vers 1510, et fut enterré à Naples dans l'église conventuelle de Monte-Vergine, au bas d'un tableau représentant S. Eustache, dont sa famille prétendait être issue. La piété d'Afflitto, qui était très-grande, l'avait porté à composer l'*Office de la Translation du corps de S. Janvier*, approuvé depuis par le St.-Siége. Mathieu perdit jeune les enfants qu'il avait eus d'Orsina Caraffa, sa première femme; de Diana Carmignana, qui fut la seconde, descendent les Afflitto, barons de Rocca-Gloriosa. Les ouvrages que Mathieu a laissés s nt: I. *Matthei de Afflictis Commentarius in Constitutiones Siciliæ et Neapolis*, in-fol., Francfort, 1603; II. *Commentarius super tres libros feudorum*, Venetiis, 1534, in-fol., réimprim. à Lyon en 1548 et 1560, à Francfort en 1598, 1608 et 1629; III. *Decisiones Neapolitanæ antiquæ et novæ*, Venet., 1564, réimprim. en 1600 et 1635 in-fol., réim-

prim. dans le même format à Francfort, 1616 et 1635; IV. *Lecturæ super consuetudinibus Neapolitani Siciliæque Regni*, Lugd., 1535, in-fol., réimprim. sous divers titres, et avec les additions de divers jurisconsultes; V. *De jure Protomiseos cùm Baldo et Marantha*, Tr. Tr. XVIII, Francfort, 1571 et 1588, réimprimé à Spire en 1603, in-8°. VI. *Enumeratio Privilegiorum fisci*, Basileæ, 1550, in-fol.; VII. *Lecturæ super 7 Codicis Justiniani*, 1560; et enfin, VIII. *De consiliariis principum et officialibus eligendis, ad justitiam regendam*, Naples : ce dernier ouvrage est très-rare. La famille Afflitto a produit plusieurs autres hommes célèbres par leur rang et par leur savoir. H.

AFFO (IRÉNÉE), né à Bussetto, petite ville de l'ancien état Pallavicin, fit profession aux récollets de Santa-Maria degli Angeli, et fut nommé en 1768, par l'Infant, don Ferdinand, professeur de philosophie à Guastalle. Ce fut là qu'il composa son *Historia di Guastalla*, Guastalla, 4 vol. in-4°. Il la commence au règne de Charlemagne, embrasse les trois dynasties qui possédèrent ce petit état, c'est-à-dire, celle des Torelli, des Gonzagues, des Bourbons, ducs de Parme, et finit en 1776. Cet ouvrage lui valut la direction de la superbe bibliothèque de Parme. Affo est diffus, ainsi qu'il l'avoue lui-même dans sa préface; mais il offre des recherches précieuses et exactes. Ecrivant sous un prince aussi minutieux que le dernier Infant, cet auteur a été obligé de se taire sur quelques points délicats. Il est mort à l'âge de 60 ans, au commencement de ce siècle. On a encore de lui l'*Historia di Parma*, Parme, 2 vol. in-4°., et plusieurs ouvrages relatifs aux antiquités et à la biographie des souverains de ces deux états. Il a de plus laissé manuscrite une *Histoire de Pierre-Louis Farnèse*, très-curieuse, dont l'Infant défendit l'impression. H.

AFFRY (LOUIS-AUGUSTE-AUGUSTIN D'), d'une des plus anciennes familles du canton de Fribourg, fils de François d'Affry, lieutenant-général au service de France, naquit à Versailles en 1713, devint capitaine aux gardes en 1734, et se trouva à la bataille de Guastalla, où son père fut tué. Maréchal de camp en 1748, à la suite d'une conduite pleine de valeur pendant les campagnes de 1746, 47 et 48, il fut, en 1755, choisi par le roi pour son envoyé extraordinaire auprès des Etats-Généraux des Provinces-Unies. Revêtu ensuite du caractère d'ambassadeur, il le conserva jusqu'en 1762, où il fut envoyé à l'armée de Hesse avec le grade de lieutenant-général. Il soutint sa réputation dans cette campagne. Nommé colonel des gardes-suisses en 1780, et placé, à l'époque de la révolution française, à la tête des régiments chargés de la garde de Louis XVI, il servit ce prince avec zèle dans les journées des 5 et 6 octobre 1789, et parvint à conserver la discipline parmi ses soldats, au milieu des premières tentatives faites pour les corrompre; mais, presque abandonné ensuite, et affaibli par l'âge, il s'offrit le premier à servir l'assemblée nationale, lors du départ du roi pour Varennes. Depuis 1792, il ne prit plus aucune part aux événements politiques. Arrêté néanmoins le 10 août, et conduit dans les prisons de la capitale, il échappa aux malheurs de septembre; et ayant été mis en liberté peu de temps après, il se retira à son château de St.-Barthélemy, dans le canton de Vaud, où il mourut en 1793, inconsolable de la perte d'un de ses fils, qui avait été

tué aux Tuileries le jour où il avait lui-même été arrêté. U—I.

AFFRY (LOUIS-AUGUSTIN-PHILIPPE, comte D'), 1er. landammann de la Suisse, fils du précédent, naquit à Fribourg en 1743. Destiné de bonne heure à l'état militaire, il accompagna son père à la Haye, en qualité de gentilhomme d'ambassade, et fut ensuite aide-major aux gardes-suisses, capitaine, brigadier, maréchal de camp et lieutenant-général. Au commencement de la révolution française, il commanda l'armée du Haut-Rhin, jusqu'au 10 août 1792, et, après le licenciement des troupes suisses, il se retira dans sa patrie, fut adjoint au conseil secret de Fribourg, et nommé commandant des forces militaires lorsqu'en 1798, ce canton se trouva, ainsi que toute la Suisse, menacé à la fois d'une révolution et d'une invasion. Le comte d'Affry, sentant toute l'inutilité d'une résistance armée, se conduisit avec une grande prudence, et contribua à détourner de sa ville natale les maux de la guerre, et ceux surtout qui, dans des moments de crise, naissent du choc des partis. La ville de Fribourg ayant été occupée par les troupes françaises, le comte d'Affry devint membre du gouvernement provisoire ; mais il ne remplit aucune place pendant la révolution de la Suisse, en ayant été exclu par une mesure générale. Il n'entra néanmoins dans aucun projet contre le nouveau gouvernement helvétique, et resta étranger aux insurrections de 1801 et de 1802; mais ce fut avec joie qu'il accepta sa nomination pour Paris, au moment où le Ier. consul y appela les députés de l'Helvétie, en leur offrant sa médiation. Il recueillit alors les fruits de sa modération, et de l'adresse avec laquelle il avait su se ménager des liaisons avec des hommes de principes opposés aux siens. Quoique le parti des unitaires qui, en nommant le comte d'Affry, avait cru se donner un auxiliaire non équivoque, l'eût ensuite vu passer dans les rangs des fédéralistes, ses manières conciliantes le firent constamment préférer aux autres députés dont il avait embrassé les opinions, et les unitaires s'empressèrent de le présenter, en toute occasion, comme celui des hommes de son parti qui avait l'esprit le plus conciliant, et auquel ils étaient le plus disposés à se rallier, en faisant à la patrie le sacrifice de leur système et de leurs affections particulières. Le médiateur de la Suisse le distingua en effet parmi les députés de l'Helvétie, et lui confia l'établissement d'une constitution qui devait assurer la tranquillité et le bonheur des anciens alliés de la France. Le 19 février 1803, le comte d'Affry reçut des mains du Ier. consul l'acte de médiation, par lequel il se trouva lui-même nommé landammann pour cette année, et revêtu de pouvoirs extraordinaires jusqu'à la réunion de la diète. Rentré en Suisse, il fut nommé par ses concitoyens 1er. avoyer de Fribourg, ne s'occupa que de remplir les intentions du médiateur, et d'épargner à son pays de nouvelles crises, en amortissant les haines de parti. Il remplit cette tâche avec beaucoup de dextérité, et offrit un exemple mémorable du bonheur avec lequel, dans une position délicate, un tact sûr et fin supplée à l'instruction, et l'usage du monde, aux grandes vues et à l'expérience du véritable homme d'état. Dans l'exercice des hautes fonctions auxquelles des circonstances extraordinaires l'appelèrent, et qui semblaient exiger plus de connaissances qu'il n'en avait pu acquérir, il fut secondé par son discernement naturel, et par un art que personne ne

possédа à un plus haut degré l'art de parler sans rien dire, ou de se taire, sans que son silence eût jamais ni l'air de l'ignorance ni celui du dédain. Des lumières et des facultés plus remarquables ne l'auraient peut-être pas servi aussi efficacement. Depuis l'an 1803, où il fut revêtu de pouvoirs extraordinaires pour remplir les fonctions de premier landammann de la nouvelle confédération, jusqu'à la fin de sa vie, il fut employé dans les missions les plus honorables. Au couronnement de l'empereur, il porta la parole, à la tête de la députation chargée de présenter à son médiateur les félicitations des Helvétiens, et, à l'ouverture de la campagne de 1807, il fut député vers l'empereur pour lui recommander les intérêts de la neutralité suisse. Choisi encore, en mars 1810, pour complimenter ce monarque à l'occasion de son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, il fut comblé de faveurs, reçut des présents, et la grande décoration de la légion d'honneur. Au moment où il allait faire à la diète assemblée à Berne le rapport de sa mission, une attaque d'apoplexie termina ses jours, le 26 juin de la même année. Des honneurs funèbres lui furent rendus avec beaucoup de pompe. Son nom occupera une place distinguée dans les annales de l'Helvétie. Landammann de la Suisse, et chargé d'établir une constitution qui devait mettre un terme aux dissensions civiles, il s'acquitta avec succès du rôle de conciliateur et de magistrat suprême d'une nation divisée d'opinions et d'intérêts. L'aménité de ses mœurs, un certain enjouement mêlé à beaucoup de bonhomie, et les formes de la franchise militaire, tempéraient en lui les effets d'une sorte de finesse, qui, sans ce mélange, aurait déplu à ses compatriotes, et balancé l'influence heureuse de ses autres qualités. U—I et S—R.

AFRANIUS (L.), poète comique latin, vivait environ 100 ans av. J.-C. Cicéron dit qu'il imita C. Titius, et loue la finesse de son esprit, ainsi que la facilité de son style. Horace parle de lui comme d'un imitateur de Ménandre; toutefois Afranius n'emprunta point ses sujets au théâtre grec, comme ses devanciers; il s'attacha surtout à peindre les coutumes de son temps et de son pays; ce qui fit prendre à la comédie le nom de *Togata*, de la toge romaine, au lieu de celui de *Palliata*, du mot *Pallium*, manteau grec. Quintilien vante les talents d'Afranius; mais il le blâme d'avoir souillé ses pièces par des peintures obscènes contraires à la nature, et qui ne se retrouvent que trop souvent répétées chez la plupart des écrivains de l'antiquité. Suétone parle, dans la vie de Néron, d'une comédie d'Afranius intitulée l'*Incendie*, et dit que le pillage de la maison brûlée fut abandonné aux acteurs. Il ne reste de cet auteur que quelques fragments dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire, Lond., 1713, in-fol., et dans la *Collectio Pisaurensis*. D—T.

AFRANIUS-NÉPOS (L.), avait servi sous Pompée, qui le fit nommer consul l'an de Rome 694, lorsqu'il commença à redouter César. Afranius ne fit rien de remarquable dans ces moments de trouble, parce qu'il avait de l'éloignement pour les affaires publiques. Quatorze ans plus tard, lorsque César et Pompée en furent venus à une rupture ouverte, Afranius était dans l'Espagne ultérieure, comme lieutenant de Pompée, avec Pétréïus, à l'époque où César entra dans ce pays. Les deux généraux réunirent leurs troupes, et attendirent César dans

un poste avantageux, près d'Ilerda, aujourd'hui Lérida. César fut battu dans la première action, et, deux jours après, il se vit comme bloqué dans son camp par l'accroissement subit de deux rivières entre lesquelles il était campé. On le crut perdu, et, à Rome, la femme d'Afranius reçut des félicitations sur le succès des armes de son mari; mais le génie de César le sauva; et il finit par forcer les deux lieutenants de Pompée à se soumettre, même sans combat. Ils licencièrent leurs troupes, et retournèrent en Italie, après avoir promis de ne plus porter les armes contre César. Soit qu'Afranius n'eût pas tenu sa promesse, soit qu'il en eût été dégagé dans la suite, il combattit pour Pompée à Pharsale, et commanda l'aile droite de son armée, quoique sa capitulation en Espagne l'eût fait accuser d'avoir trahi les intérêts de son chef. Après la journée de Thapsus, Afranius et Faustus-Sylla longèrent, avec un corps de troupes peu nombreux, les côtes d'Afrique, dans le dessein de passer en Espagne, et de s'y réunir aux restes du parti de Pompée; mais ils furent rencontrés par Sitius, l'un des lieutenants de César, qui les battit et les fit prisonniers. Il avait intention de sauver leurs jours; mais ses soldats les massacrèrent.

D—T.

AFRANIUS (QUINTIANUS). *Voy.* PISON.

AFRICAIN (SEXTE-JULES), historien, né dans la Palestine, d'une famille originaire d'Afrique, vivait sous l'empereur Héliogabale, et avait fixé sa demeure à Emmaüs. Cette ville ayant été ruinée, il fut député près de l'empereur, depuis l'an 218 jusqu'en 222, pour obtenir l'ordre de la rebâtir; il réussit dans sa mission, et Emmaüs prit depuis le nom de Nicopolis. Vers l'an 231, Jules Africain alla à Alexandrie pour entendre les discours publics d'Héraclas. Il avait été élevé dans le paganisme; mais il embrassa dans la suite le christianisme, parvint même à la prêtrise, et mourut dans un âge très-avancé. Il savait l'hébreu, s'était appliqué à toutes sortes de sciences, et surtout à l'étude de l'Écriture-Sainte, sur laquelle il avait composé des *Commentaires;* mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation est sa *Chronographie*, écrite en 5 livres, où il avait renfermé toute l'histoire, depuis le commencement du monde jusqu'à la 3e. année du règne d'Héliogabale, l'an 221, avec des discussions chronologiques sur les points douteux. Il ne nous en reste que des fragments, qui nous ont été conservés par Eusèbe et le Syncelle, par l'auteur du *Chronicon Paschale*, et par quelques Pères de l'Église. Photius dit de cet ouvrage que, quoique concis, il n'omet rien de ce qu'il faut rapporter. Eusèbe surtout en a beaucoup profité; dans sa *Chronique* même, il le copie souvent. Il nous a aussi conservé un fragment de la *Lettre de Jules Africain à Aristide*, pour concilier S. Mathieu et S. Luc, au sujet de la généalogie de J.-C. Nous avons encore de lui sa *Lettre à Origène* sur l'histoire de Suzanne, dont il conteste l'authenticité; elle a été imprimée à Bâle, en grec et latin, 1674. On admire également dans cette lettre le savoir et la modération de l'auteur. On croit qu'il était encore payen lorsqu'il composa l'ouvrage qu'on lui attribue sous le titre de *Cestes;* il y traitait de l'agriculture, de la médecine, de la physique, et surtout de l'art militaire. Il n'est pas sûr que l'ouvrage imprimé avec ce titre sous son nom, dans les *Mathematici veteres*, Parisiis, 1693, in-fol., et réimprimé dans le 7e. vol. des *OEuvres de Meursius*, Florence, 1746, soit de Jules Africain.

Il a été traduit par Guischardt, dans ses *Mémoires militaires des Grecs et des Romains*, 1758, in-4°. Nous avons encore de Jules Africain, une version du livre d'Abdias de Babylone, intitulé: *Historia certaminis Apostolici*, 1566, in-8°. C—R.

AGANDURU (RODERIC MORIZ), missionnaire espagnol, vécut sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV. La congrégation des Augustins déchaussés, dont il était membre, se distinguait par un grand zèle apostolique. Ces religieux eurent une grande part aux rapides, mais éphémères progrès de la religion catholique au Japon, et convertirent la nombreuse nation des Tagales, qui occupait la grande île de Luçon, et qui sont restés chrétiens jusqu'à ce jour. Aganduru fut choisi par ses confrères, en 1640, avec l'autorisation de Philippe IV, pour aller à Rome rendre hommage et prêter obéissance au pape Urbain VIII, de la part de ces nouveaux convertis. Il écrivit l'*Histoire des Conversions faites au Japon et aux Philippines*, à laquelle il ajouta la *Relation détaillée de son Ambassade religieuse*. Cet ouvrage parut à Rome, et fut offert par l'auteur au cardinal François Barberini, archevêque de Reims, neveu du pape. Aganduru a laissé un autre ouvrage en 2 vol., qui contient une *Histoire générale des îles Moluques et Philippines*, depuis leur découverte jusqu'au milieu du siècle où il vivait. C—S—A.

AGAPET, diacre de la grande église de Constantinople, vivait vers l'an 527 de J.-C. Il adressa à l'empereur Justinien, lorsqu'il monta sur le trône, un ouvrage en 72 chapitres, intitulé: *Charta regia*, contenant des conseils sur les devoirs d'un prince chrétien. Cet ouvrage fut très-estimé, et donna à l'auteur une place parmi les meilleurs écrivains de cette époque. Il a été imprimé, pour la première fois, en grec et en latin, Venetiis Zacharias Calliergi, 1509, in-8°.; on l'a souvent joint depuis aux *Fables d'Ésope*. L'édition la plus correcte est celle que Banduri en a donnée dans le recueil intitulé: *Imperium Orientale*, Parisiis, 1711, in-fol., 2 vol. La dernière édition est celle de Leipzig, 1733, in-8°., en grec et en latin, curâ Jo. Aug. Grœbelii, avec des notes très-peu importantes. Louis XIII, dans sa jeunesse, l'avait traduit en français sur le latin. Cette traduction a été imprimée en 1612, in-8°., et plusieurs autres fois. C—R.

AGAPET Ier. (S.), élu pape vers le commencement de juin 535, était romain de naissance et archidiacre de l'église de Rome. A l'époque où ce pape vivait, l'Italie était soumise à la domination des Goths; les papes n'en étaient pas moins sous la protection des empereurs d'Orient, qui conservaient des prétentions sur des provinces autrefois dépendantes de l'empire romain. Les pontifes de Rome, souvent froissés entre ces deux puissances, étaient tour à tour leurs victimes ou leurs médiateurs; Théodat, roi des Goths, craignait que l'empereur Justinien ne songeât à reconquérir l'Italie, ce qui arriva effectivement quelques années après, sous le commandement de Bélisaire. Pour détourner en ce moment l'orage, Théodat envoya Agapet en ambassade à Constantinople. Le pape était alors si pauvre, qu'il fut obligé d'engager les vases sacrés de l'église pour fournir aux frais de son voyage; il ne réussit point dans sa négociation politique, et il tourna tous ses soins vers les affaires de l'église. Malgré les intrigues de l'impératrice Théodora, qui proté-

geait le patriarche Anthyme, partisan d'Eutychès, Agapet le fit déposer, et fit élire en sa place Mennas, qu'il sacra lui-même. Agapet mourut à Constantinople le 17 avril 536. Son corps fut rapporté à Rome, et inhumé dans la basilique de St.-Pierre. On a quelques Lettres de lui. Sa mémoire est honorée le 20 septembre par l'église latine, et, par les grecs, le 17 avril.

D—s.

AGAPET II, élu pape en 946. L'histoire ne dit rien de son origine, et peu de chose de sa vie. L'Italie était en proie aux troubles; Bérenger aspirait à la couronne; Agapet voulait lui opposer Othon, roi de Germanie, qui désirait, de son côté, recevoir du pape la couronne impériale, et qui ne la tint que du successeur d'Agapet. Ce pontife envoya aussi à Othon un légat, afin d'assembler un concile, qui se tint à Ingelheim, et où l'on jugea les différends entre Hugues, comte de Paris, et Louis d'Outre-Mer, et dans lequel on déposa Hugues du siége métropolitain de Reims qui avait été ôté à Artaud, à cause de sa fidélité envers son souverain légitime. Agapet mourut en 956, honoré pour ses vertus, regretté surtout pour sa bienfaisance. D—s.

AGAR. *Voy.* Ismael.

AGARD (Arthur), né en 1540, à Foston, dans le Derbishire, fut d'abord clerc de l'échiquier, et devint, en 1570, *deputy chamberlain* auprès de la même cour, charge qu'il exerça pendant 45 ans. C'était un des membres les plus distingués de la société des antiquaires qui exista à Londres, depuis 1572 jusqu'en 1604; il possédait une ample collection d'antiquités relatives à l'Angleterre : sa place lui en avait facilité la recherche. Il mourut à Londres, le 22 août 1615, et fut inhumé dans le cloître de Westminster. On a de lui un *Discours* qui est inséré dans *Discourse on Parliaments*, de J. Dodderidge, imprimé en 1658, et cinq autres *Discours* qu'il a lus dans la société des antiquaires, et qu'on peut trouver dans la *Collection of curious Discourses written by eminent antiquaries upon several heads in English antiquities*, de Thomas Hearne, Oxford, 1720, in-8°. Ces *Discours* traitent de l'*autorité de l'état*, de *la constitution de l'état*, des *personnes et des formes des hautes cours d'Angleterre*, de *l'antiquité des Comtés* (Agard attribue cette division au roi Alfred), de *la mesure des terres en Angleterre* : Agard y explique très-bien, d'après d'anciens manuscrits qui sont conservés à l'échiquier, le sens des mots *solin*, *hida*, *carcucata*, *jugum*, *virgata*, *ferlingata*, *ferlinges*; — de l'*autorité des priviléges des Hérauts en Angleterre* : il regarde cette institution comme contemporaine de celle de l'ordre de la jarretière; — de l'*antiquité et des priviléges des colléges d'avocats et des chancelleries*; de *la diversité des noms de l'Angleterre*. C'est aussi lui qui a découvert que l'auteur des Dialogues *De Negotiis Scaccarii*, qu'on attribuait à Gervais de Tilbury, est Richard, fils de Nigellius. Il existe aussi d'Agard, dans la bibliothèque de Robert Cotton, un savant ouvrage manuscrit, intitulé : *Tractatus de usu et obscurioribus verbis libri de Domesday*; il avait encore composé, pour l'usage de ses successeurs, un *Catalogue de toutes les pièces qui existaient dans les quatre trésoreries du roi*; une *Notice de tous les traités d'alliance, de paix, et des mariages avec les nations étrangères* : il laissa à l'échi-

quier onze manuscrits relatifs à cette cour, et il donna les autres, qui formaient plus de vingt volumes, à son ami, Robert Cotton. A. L. M.

AGASIAS, sculpteur d'Éphèse. On ne sait rien de la vie de cet artiste; mais il n'en est pas moins célèbre dans l'histoire des arts, puisqu'on doit à son ciseau la belle statue connue sous le nom du *Gladiateur* de la Villa-Borghèse, qui est maintenant au Musée Napoléon, à Paris. Elle fut trouvée, avec l'*Apollon du Belvédère*, à Nettuno, autrefois Antium, lieu de la naissance de Néron, où cet empereur avait rassemblé un grand nombre de chefs-d'œuvre enlevés en Grèce par l'affranchi Acratus. La forme des lettres de l'inscription fait regarder ce monument comme étant d'une haute antiquité; le style, moins idéal que celui de l'*Apollon*, n'est pas moins admirable. « Le *Gladiateur*, » dit Winckelmann, est un assemblage » des beautés seules de la nature » dans un âge parfait, sans aucune » addition de l'imagination. » Ce monument était parfaitement conservé, à l'exception du bras droit qui a été restauré par l'Algarde. Il est reconnu aujourd'hui que cette statue n'est point celle d'un gladiateur; elle paraît avoir appartenu à un groupe, et l'attention et l'action de la figure se portent vers quelque objet plus élevé, tel, par exemple, qu'un cavalier dont elle soutiendrait l'attaque; les traits du visage indiquent une ressemblance étudiée: on juge d'ailleurs cette statue antérieure à l'introduction des jeux de gladiateurs en Grèce. L—S—E.

AGASICLÈS, qu'Hérodote nomme HÉGÉSICLÈS, fils d'Archidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 580 av. J.-C. Les Lacédémoniens firent sous son règne la guerre aux Tégéates, mais sans succès. Il eut pour successeur Ariston son fils. On trouve dans le recueil d'*Apophthegmes Laconiques*, attribué à Plutarque, que quelqu'un disait à ce prince, « qu'il » s'étonnait de ce qu'étant avide de » s'instruire, il ne faisait pas venir le » sophiste Philophanès, » et qu'il répondit: « Je veux être le disciple de » ceux dont je tiens le jour. » Pour faire sentir l'absurdité de ce conte, il suffit de remarquer qu'à l'époque du règne d'Agasiclès, il n'y avait point encore de sophistes dans la Grèce. Nous faisons cette observation pour répondre d'avance au reproche qu'on pourrait nous faire d'avoir négligé de rapporter des apophthegmes et des anecdotes, qui se trouvent répétés dans toutes les compilations, sans qu'on ait jamais examiné jusqu'à quel point on devait y ajouter foi. C—R.

AGATHARCHIDES, géographe et historien, né à Gnide, avait été, dans sa jeunesse, lecteur de l'historien Héraclide, surnommé Lembus, et fut, par la suite, tuteur de Ptolémée Alexandre, qui régna sur l'Egypte vers l'an 104 av. J.-C., suivant Dodwell. Agatharchides fut attaché à la doctrine des péripatéticiens. Parmi ses nombreux ouvrages, relatifs à l'histoire et à la géographie, les anciens nous en font connaître trois: I. *De mari rubro*, en 5 livres; c'était un *périple* du golfe Arabique, contenant en même temps des détails curieux sur les Sabéens et autres peuples de l'Arabie heureuse; les fragments conservés par Diodore et Photius, ont été imprimés par H. Étienne, 1557, in-8°., et recueillis plus complètement par Hudson, dans les *Geographi minores*, vol. Ier. M. Gosselin l'a commenté, avec le savoir qu'on lui connaît, dans ses *Recherches sur la géographie*. Dans cet ouvrage, il est, pour la première fois, question de la mala-

die singulière appelée *dragonneaux*, espèce de vers qui s'engendrent sous la peau, quelquefois longs de plus d'un pied; maladie que l'auteur dit être endémique chez les peuples de la mer Rouge. II. *De Asiâ*, ouvrage en 10 livres, cité par Diodore, Phlegon, Lucien, Athénée, Photius, et qui paraît aussi avoir été connu de Pline, qui cite Agatharchides au sujet des Macrobiens de l'Inde (VII, 2), cet ouvrage semble avoir été du genre historique; III. *Europiaca*, grand ouvrage dont Athénée cite les liv. 28, 34 et 38. Il paraît encore, d'après Pline (*loc. cit.*), qu'Agatharchides avait écrit sur les fameux Psylles de la Libye. Le nom de l'auteur de tant d'écrits doit donc exciter les plus vifs regrets chez les amateurs de l'histoire ancienne. On ignore s'il est le même qu'Agatharchides de Samos, auquel sont attribués les *Phrygiaca*, ou *Traité des choses mémorables de la Phrygie*, cité dans le *Traité des fleuves*, ouvrage faussement attribué à Plutarque, et dont l'autorité n'est pas d'un grand poids, ainsi que les *Persica*, cités dans le même ouvrage, dans Diodore, Josèphe et Photius. On peut croire que l'*Agathyrsides* de Samos, auquel Stobée (*Serm. VII*), attribue une histoire de la Perse, est le même que ce dernier Agatharchides; la ressemblance des noms a pu causer une erreur de copiste. M—B—N.

AGATHARQUE, peintre, fils d'Eudemus, naquit à Samos; mais ce fut à Athènes qu'il exerça son art. Il travaillait avec une grande facilité, et se faisait remarquer surtout par le talent avec lequel il peignait les animaux. Agatharque se piquait aussi de terminer avec une extrême promptitude les peintures qu'il entreprenait. Zeuxis l'ayant entendu se vanter de cette célérité, presque toujours nuisible à la perfection, lui répondit froidement : « Moi, je me fais honneur de ma lenteur. » Agatharque ne peignait pas avec moins de succès les ornements et les décorations; et le plus somptueux des Athéniens, Alcibiade, voulut avoir une maison décorée par cet artiste. Démosthènes, dans son discours contre Midias, donne à entendre qu'Agatharque profita de son séjour dans cette maison pour séduire la maîtresse d'Alcibiade, et que celui-ci, revenant chez lui dans un moment où on ne l'attendait pas, ne put douter de l'outrage qu'il avait reçu; mais il ne se vengea de son rival qu'en le retenant prisonnier, pour le forcer à finir promptement les ornements de sa maison, et, lorsqu'ils furent terminés, il le renvoya comblé de riches présents. Plutarque raconte cette dernière partie de l'aventure, dans la Vie d'Alcibiade et dans celle de Pélopidas; mais il n'attribue l'emprisonnement d'Agatharque qu'à l'impatience qu'Alcibiade éprouvait de voir finir sa maison. On peut conclure des rapports d'Agatharque avec Zeuxis et Alcibiade, qu'il vivait vers la 95ᵉ. olympiade, 400 ans avant J.-C.; mais ce calcul ne s'accorde plus avec ce que Vitruve rapporte du même artiste. Suivant ce dernier auteur, Agatharque fut le premier qui peignit des décorations pour le théâtre, idée qui lui fut donnée par le poète Eschyle, dont les conseils firent faire de tels progrès à l'artiste, qu'il composa même un Traité sur cette partie de l'art. Eschyle est mort 480 ans av. J.-C.; il avait quitté la Grèce six ans auparavant; Agatharque devait en avoir au moins vingt à cette époque, et ce n'eût été qu'à près de cent ans qu'il aurait pu se trouver le rival d'Alcibiade et le contemporain de Zeuxis : cette contradiction autorise à penser qu'il y a eu deux Agatharques, dont l'un flo-

rissait quatre cent quatre-vingts ans ou environ avant J.-C., et l'autre quatre-vingts ans plus tard. L—S—E.

AGATHE (SAINTE), vierge et martyre, née à Palerme ou à Catane, car ces deux villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Noble, belle, et d'une famille illustre, Agathe s'était consacrée à Dieu dès ses plus tendres années. Quintianus, homme consulaire, et gouverneur de Sicile, instruit de la beauté et des richesses de cette jeune vierge, se flatta de pouvoir satisfaire sa passion et son avarice, au moyen des édits que l'empereur Dèce avait rendus contre les chrétiens. Il ordonna qu'on se saisît d'Agathe, et qu'on la conduisît devant son tribunal à Catane. La jeune vierge, se voyant livrée à ses persécuteurs, fit cette prière : « J.-C., souverain Seigneur de toutes choses, vous voyez mon cœur, vous savez quel est mon désir, soyez le seul possesseur de tout ce que je suis. » Quintianus, irrité de cette fermeté, fit conduire Agathe en prison, après lui avoir fait meurtrir le visage. Le lendemain, ce juge inique, trouvant en elle la même résistance, lui fit souffrir la plus horrible question; et, furieux de se voir vaincu par sa patience héroïque, il ordonna qu'on lui arrachât le sein, et qu'on la fît rouler toute nue sur des charbons ardents. Agathe, traînée en prison après ce supplice, expira en finissant une prière à Dieu, l'an 251 de J.-C. On a deux Panégyriques de Ste. Agathe, écrits, l'un dans le 7e. siècle, par S. Adelme d'Angleterre; l'autre, dans le 9e. siècle, par S. Méthodius, patriarche de Constantinople, et, en outre, deux hymnes composés en son honneur par le pape Damase et par S. Isidore de Séville. Il existe au Musée Napoléon un beau tableau de Sébastien del Piombo, qui représente *le Martyre de Sainte Agathe*. B—P.

AGATHEMERE, géographe grec. On ignore l'époque à laquelle il a vécu; mais il est certain qu'il est postérieur à Ptolémée, et probablement du 3e. siècle de notre ère. Nous avons de lui un abrégé de géographie, intitulé: *Hypotyposes geographicæ*, dont la première édition est celle de Tennulius, en grec et latin, Amst. 1671, in-8°. On le trouve aussi dans un recueil d'anciens géographes, que Jac. Gronovius a fait imprimer à Leyde, in-4°., en 1697 et 1700; et enfin, dans les *Geographi minores*, vol. II. Ce petit ouvrage, qui contient plusieurs particularités échappées à Strabon et à d'autres géographes célèbres, semble nous être parvenu dans un état très-imparfait. C'est une série de leçons, dictées à un certain Philon; mais les choses déjà exposées dans le Ier. livre, reviennent, avec tant de contradictions et d'obscurités dans le 2e., que nous ne saurions regarder cette dernière partie comme étant véritablement du même auteur; ce sont probablement deux extraits du même Cours de géographie, donné par Agathémère. Le Ier. livre pourrait même, à la rigueur, être considéré comme composé de deux fragments; car, dans les cinq premiers chapitres, on trouve un résumé des différentes mesures générales et particulières, données par des auteurs antérieurs à Ptolemée; dans le 6e., l'auteur s'adresse, par une sorte de préface, à Philon, dont le nom n'est pas prononcé dans les cinq chapitres précédents. Une question aussi minutieuse sur un simple abrégé pourrait paraître déplacée, si l'on ne savait pas que le déplorable naufrage de l'antiquité a donné de l'importance aux moindres fragments qui nous sont restés. M—B—N.

AGATHIAS, poète et historien, né à Myrine, ville Eolienne de l'Asie, vint à Constantinople, où il s'attacha à la profession du barreau. Il a continué l'*Histoire de Procope* de Cæsarée, depuis l'an 532 jusqu'à l'an 559 de notre ère. Cette histoire, en 5 livres, a été publiée, pour la première fois, par Bon. Vulcanius, Leyde, 1594, in-4°.; il fit imprimer la même année sa traduction latine et ses notes, également in-4°.: on a réimprimé le tout au Louvre, en 1660, in-fol., pour faire suite à la *Byzantine*. Cet ouvrage a été traduit en français par le président Cousin, dans le tome second de son *Histoire de Constantinople*. Agathias avait fait un Recueil des épigrammatistes grecs qui avaient écrit depuis Auguste, pour faire suite aux Anthologies précédentes: ce recueil ne nous est pas parvenu, mais il se trouve en grande partie dans les *Anthologies* de Planude et de Constantin Cephalas. Il nous reste d'Agathias un assez grand nombre d'épigrammes, recueillies par Brunck dans le 3e. volume de ses *Analecta*: ses vers valent mieux que sa prose: sa diction est prolixe, peu naturelle, et remplie de termes uniquement consacrés à la poésie. Il est encore plus difficile de lui pardonner son peu de jugement et sa légèreté d'esprit. L'envie d'étaler toute son érudition l'entraîne toujours hors de son sujet. Il n'avait aucune idée de la manière d'écrire l'histoire; on trouve toutefois, dans son ouvrage, des choses curieuses et exactes. C—R.

AGATHOCLÉE. *Voy.* PTOLÉMÉE IV, surnommé PHILOPATOR.

AGATHOCLES, tyran de Syracuse, fils d'un potier de terre, nommé Cercinus, qui, banni de Reggio, sa ville natale, s'était établi à Thermes, en Sicile, naquit vers l'an 359 avant J.-C. Les Syracusains goûtaient le fruit des victoires et de l'administration paternelle de Timoléon, qui, pour repeupler Syracuse, avait invité les Grecs à s'y établir. Cercinus s'y rendit avec son fils Agathocles, alors âgé de 18 ans. Agatocles exerça d'abord la même profession que son père, fit des vases et des statues d'argile, et servit ensuite comme simple soldat. Sa beauté, sa taille et sa force extraordinaire le firent remarquer de Demase, général des Agrigentins, homme riche et sans mœurs, dont il devint le favori, et qui le fit nommer chiliarque, c'est-à-dire, chef de 1000 hommes. Après la mort de Demase, il épousa sa veuve, héritière de ses richesses, et fut dès-lors puissant dans Syracuse. Cette ville, depuis la mort de Timoléon, était de nouveau en proie aux factions et aux déchirements. Sosistrate, s'étant emparé de l'autorité, chassa Agathocles, qui penchait pour la démocratie, et le força de se réfugier à Crotone. Accueilli d'abord par les habitants de cette ville, mais ingrat envers eux, il voulut s'emparer de l'autorité, et fut obligé de s'enfuir pour se dérober à la fureur du peuple. Il éprouva le même sort à Tarente. N'ayant plus d'asyle, son caractère audacieux lui suggéra l'idée d'assembler une bande de brigands, et de vivre de rapine à leur tête. C'est ainsi qu'il se rendit d'abord redoutable en Sicile. Cependant son ennemi Sosistrate ayant été chassé à son tour de Syracuse, avec plus de 600 des principaux citoyens que le peuple accusait de vouloir abolir la démocratie, Agathocles fut rappelé, et on lui donna le commandement de l'armée destinée à combattre le parti de Sosistrate; il exerça l'autorité militaire avec plus de valeur que de désintéressement; car, ayant défait les troupes réunies de Sosistrate et des Carthaginois, dans un

combat où il reçut sept blessures, il s'empara aussitôt du pouvoir souverain, et aspira ouvertement à la tyrannie. Les Syracusains alarmés, et n'osant plus se confier à aucun de leurs concitoyens, eurent recours aux Corinthiens, qui leur envoyèrent Acestoride pour les commander. Ce général ne vit d'autre moyen de délivrer Syracuse que de faire mourir Agathocles. Instruit du danger, ce tyran n'évita la mort qu'en faisant prendre ses armes et ses habits à un jeune homme qui lui ressemblait, et que des gardes apostés assassinèrent, croyant le tuer lui-même. Il s'échappa, leva des troupes à la hâte, et parut tout à coup devant Syracuse, où personne ne doutait de sa mort. Les habitants effrayés lui envoyent des ambassadeurs, et lui offrent de le rappeler, s'il veut s'engager par serment à licencier ses troupes, et à ne rien entreprendre contre la liberté publique. Ce fut dans le temple de Cérès qu'Agathocles donna solennellement cette vaine garantie aux Syracusains. Oubliant bientôt ses serments, il gagne ses soldats par ses largesses, recherche la faveur de la populace, se déclare son protecteur, et se fait nommer général en chef malgré le sénat. Résolu alors de se défaire de tous ceux qui pouvaient encore traverser ses desseins, il assemble ses soldats hors de Syracuse, et leur dit qu'avant de tourner leurs armes contre les ennemis extérieurs, il faut purger Syracuse de 600 tyrans ou ennemis du peuple, bien plus dangereux que les Carthaginois mêmes; provoquant ainsi le massacre de tout le corps de la noblesse, dont il promet les dépouilles à ses soldats. A peine a-t-il achevé sa harangue homicide, que la trompette donne le signal du massacre. En peu d'heures, 4000 personnes tombent sous le fer des mercenaires d'Agathocles, qui leur permet de tuer et de piller pendant deux jours et deux nuits: les rues de Syracuse étaient couvertes de corps morts; le troisième jour, Agathocles assemble tous ceux qui avaient survécu à cette boucherie, et leur déclare que la grandeur du mal l'avait obligé d'y appliquer un remède violent, mais que son dessein est de rétablir la démocratie, et de se retirer ensuite pour mener une vie libre et tranquille. A ces mots, il jette son épée, se confond dans la foule, et laisse dans la consternation les assassins auxquels il avait abandonné les dépouilles de ses victimes. Ceux-ci, voulant s'assurer l'impunité, et jugeant qu'Agathocles désirait se faire offrir la couronne, lui déférèrent le pouvoir souverain, avec une autorité absolue et sans bornes. Agathocles signala sa puissance en ordonnant l'abolition de toutes les dettes, et le partage égal des terres entre les riches et les pauvres. Sûr alors de l'affection du peuple et de l'impuissance de ses adversaires, il change de conduite, devient accessible, équitable, donne plusieurs lois sages, met de l'ordre dans les finances, fait forger des armes, construire des vaisseaux, et n'oublie rien pour se concilier la bienveillance de ses sujets, afin qu'ils le secondent dans ses vues ambitieuses. En effet, en moins de deux ans, il soumit toute la Sicile, à l'exception de quelques places qui restaient encore aux Carthaginois. Alarmée du succès d'Agathocles, la république de Carthage envoya contre lui une armée sous les ordres d'Amilcar. Les mécontents se joignirent à Amilcar aux environs d'Himéra. Agathocles attaqua ce général, força ses retranchements, et aurait remporté une victoire complète, si les Syracusains ne s'étaient amusés

à piller le camp des vaincus. Un renfort venu à propos, trouvant les vainqueurs en désordre, ramena les fuyards à la charge, et tailla en pièces les Syracusains, l'an 311 avant J.-C. Agathocles fut contraint de se réfugier d'abord à Géla, puis dans sa capitale, dont les Carthaginois formèrent le siége. Ce fut dans cette extrémité qu'il conçut l'audacieux projet de porter la guerre en Afrique, se flattant d'obliger les Carthaginois d'abandonner au moins la Sicile. Aucun obstacle ne put arrêter Agathocles. Il arma les esclaves, forma une armée de 14,000 hommes d'élite, pourvut à la sûreté de Syracuse, dont il donna le commandement à son frère Antandres, et, lui laissant la moitié des familles puissantes, il emmena avec lui l'autre moitié, pour qu'ainsi divisés, les principaux Syracusains servissent réciproquement d'otages; puis, mettant à la voile avec 60 galères, il trompe la vigilance des assiégeants qui le poursuivent, remporte une victoire navale, débarque en Afrique, et brûle ses vaisseaux, pour ne laisser à ses soldats d'autres ressources que la victoire. La nouvelle de ce débarquement jeta la consternation dans Carthage; cette république n'avait point d'armée à opposer aux Syracusains; mais les Carthaginois ayant tous pris les armes, 40,000 hommes marchèrent contre Agathocles et furent défaits par la trahison de Bomilcar, qui laissa tailler en pièces les troupes d'Hannon. Celui-ci périt dans le combat. Rien alors ne s'opposa plus aux progrès d'Agathocles; il réduisit sous son obéissance toutes les villes sujettes aux Carthaginois, et se prépara même à mettre le siége devant Carthage. Tous les peuples de la Lybie, qui supportaient impatiemment le joug, se déclarèrent pour Agathocles, et Ophellas, roi des Cyrénéens, le joignit avec 20,000 hommes, sous la condition qu'il aurait toute l'Afrique, et Agathocles toute la Sicile; mais, par la plus noire perfidie, le tyran de Syracuse, après avoir attiré Ophellas sous le voile de l'amitié, le fit tuer, et, à force de promesses, engagea ses soldats, qui n'avaient plus de chef, à servir dans son armée. Prenant aussitôt le titre de roi d'Afrique, il investit Carthage, dans l'espoir de s'en emparer par famine. Cependant son audacieuse entreprise avait déjà sauvé Syracuse. Amilcar, qui avait reçu l'ordre de ramener son armée en Afrique, voulut, avant son départ, emporter la ville d'assaut. Comme il fut repoussé et fait prisonnier, les Syracusains lui coupèrent la tête et l'envoyèrent à Agathocles. Informé néanmoins qu'après la défaite des Carthaginois, plusieurs villes s'étaient liguées pour se soustraire à sa domination, le tyran de Syracuse jugea sa présence nécessaire en Sicile, et repassa la mer, laissant le commandement de l'armée d'Afrique à son fils Archagathe. Le bruit de ses victoires l'ayant précédé en Sicile, son arrivée subite répandit une telle frayeur, que tout rentra presque aussitôt sous son obéissance. Sans perdre de temps, il retourne en Afrique; mais tout y avait déjà changé de face; son fils Archagathe venait de perdre une bataille, et son armée, qui manquait de vivres, était sur le point de se révolter. Agathocles, au désespoir, attaque le camp ennemi; mais il est repoussé, et les Africains l'abandonnent après cet échec. Ne se trouvant plus en état de résister aux Carthaginois, et manquant de vaisseaux, il ne songe qu'à se sauver seul, avec quelques amis, et Héraclide le plus jeune de ses fils qu'il aimait tendrement; mais son dessein est découvert, les soldats courent aux armes, se ré-

voltent, se saisissent d'Agathocles et l'emprisonnent. L'armée une fois sans chef, tout n'est que confusion et désordre. Une terreur panique est semée de nuit dans le camp; Agathocles en profite pour s'évader et mettre à la voile, laissant ses deux fils exposés à la fureur des soldats, qui les massacrent, élisent d'autres chefs, et font la paix avec les Carthaginois. Diodore de Sicile observe qu'Agathocles perdit son armée et ses enfants, le même mois et le même jour qu'il avait fait périr Ophellas. Malgré cette fuite honteuse, Agathocles, à peine débarqué en Sicile, marcha contre les Egestins qui s'étaient révoltés, prit leur ville d'assaut, et fit égorger les habitants sans distinction d'âge ni de sexe; puis, tournant sa fureur contre tous ceux qui, par les liens du sang et de l'amitié, tenaient aux soldats d'Afrique qui venaient de massacrer deux de ses fils, il remplit Syracuse de carnage; les enfants mêmes ne furent point épargnés. Tant de cruautés ne firent qu'augmenter le nombre de ses ennemis, et la plupart se joignirent à Dinocrate qu'il avait banni de Syracuse. Effrayé de ce danger, Agathocles rechercha l'amitié des Carthaginois, et acheta la paix par la cession de toutes les places qu'ils avaient possédées autrefois en Sicile; il envoya même des ambassadeurs à Dinocrate, pour lui offrir la souveraineté, moyennant deux forteresses qui pussent lui servir de retraite; mais Dinocrate, dont l'armée était de 20,000 fantassins et de 3,000 chevaux, rejeta sa proposition. Agathocles l'attaque aussitôt dans son camp, et remporte une victoire complète, quoiqu'il n'eût que 5000 fantassins et 800 cavaliers; les restes de l'armée vaincue mettent bas les armes, Agathocles leur ayant promis la vie; mais, à peine sont-ils désarmés, qu'il les fait tous massacrer, à l'exception du seul Dinocrate, auquel il trouve une telle conformité avec lui, que, sans hésiter, il lui accorde son amitié et toute sa confiance. Agathocles passa ensuite en Italie, où il subjugua les Bruttiens, plutôt par la terreur de son nom que par la force des armes; puis il dévasta les îles Lipariennes; et, pour compléter une contribution de cent talents imposée aux insulaires, il pilla leur trésor sacré, et dépouilla leurs temples, revint à Syracuse, et essuya en mer une si violente tempête, que tous ses vaisseaux périrent, à l'exception de celui qu'il montait. Une mort plus terrible lui était réservée dans sa propre famille. Son petit-fils Archagathe, qu'il voulait écarter du trône pour en assurer la possession à Agathocles son fils, se révolta, fit périr son concurrent, et excita Ménon à empoisonner le tyran dont il était le favori, mais qui lui avait fait le plus sanglant outrage. Ménon trempa le cure-dent d'Agathocles dans un poison si subtil que, dès que ce prince s'en fut servi, ses dents et ses gencives se consumèrent; tout son corps se couvrit de plaies, et ses souffrances devinrent si cruelles que, pour s'en délivrer, il se fit porter vivant sur un bûcher auquel on mit le feu. Ainsi périt Agathocles, l'an 287 av. J.-C., à l'âge de 72 ans, après en avoir régné 28. Malgré le témoignage de l'histoire, le genre de sa mort a paru si extraordinaire que quelques écrivains l'ont révoqué en doute. Agathocles, disent-ils, était alors septuagénaire; ainsi le chagrin que lui causa la révolte d'Archagathe, et la mort de son fils durent suffire pour abréger ses jours. Quoi qu'il en soit, la vie de ce tyran offre des traits apparents de modestie et de grandeur d'ame qui sembleraient peu compatibles avec ses vices et sa

cruauté, si l'on ne savait que le cœur humain sait allier les contraires et réunir les extrêmes. Il se faisait gloire, par exemple, de son origine obscure; et, parvenu au pouvoir suprême, il affecta de faire mêler des vases de terre aux vases d'or qu'on servait sur sa table, disant qu'il n'était pas moins potier, quoiqu'il portât le diadême, ce qu'Ausonne a très bien exprimé dans une pièce de vers dont voici la fin :

. . . . Rex ego qui sum
Sicaniæ, figulo sum genitore satus.
Fortunam reverenter habe quicumque repente
Dives ab exili progrediere loco.

Agathocles affectait aussi de se montrer aux assemblées publiques, seul et sans gardes. Là, naturellement railleur et comédien, il contrefaisait avec tant de vérité les orateurs qui étaient auprès de lui, que le peuple en riait aux éclats, et oubliait sa tyrannie en faveur de sa popularité. L'opinion de Polybe est qu'Agathocles ne dut son élévation et ses succès qu'à ses grands talents et à sa valeur; Timée prétend au contraire qu'elles furent uniquement l'ouvrage de la fortune; mais cet historien a été réfuté en cela par Polybe, qui lui reproche sa partialité. Diodore de Sicile, qui nous a fait connaître Agathocles, loue l'exactitude de Timée, dans les choses où il ne pouvait satisfaire sa malignité contre ce tyran qui l'avait chassé de Sicile. Scipion l'Africain pensait comme Polybe à l'égard d'Agathocles. Consulté un jour sur les hommes célèbres qui avaient, à son avis, témoigné le plus de prudence dans l'arrangement de leurs desseins, et de hardiesse dans l'exécution, il désigna Denys l'Ancien et Agathocles. C'est évidemment de ce dernier que Scipion apprit que, pour vaincre Carthage, il fallait l'attaquer en Afrique. En répondant à Fabius, qui n'approuvait pas une entreprise si hardie, ce grand homme n'oublia point de citer l'exemple d'Agathocles; mais la prudence, l'habileté et la valeur d'Agathocles n'en ont pas moins été effacées par ses perfidies et sa cruauté. La *Vie d'Agathocles*, publiée à Londres, en 1661, et traduite en français par Eidous, Paris, 1752, in-8°., est une sorte de satyre de la tyrannie de Cromwel. Agathocles a fourni à Voltaire le sujet de sa dernière tragédie. M. Philippon a publié un petit ouvrage intitulé : *Agathocles et Monk, ou l'Art d'abattre et de relever les Trônes*, Orléans, 1797, in-18.

B—P.

AGATHON, d'Athènes, et non de Samos, comme le prétend Gyraldi, poète assez distingué de son temps, et dont Aristote (dans ses *Ethiques* à Nicomaque), cite entre autres cette pensée, « que Jupiter même n'a pas » le pouvoir de revenir sur ce qui est » fait. » C'est ce même poète qui dit ailleurs, avec autant de justesse, « que » l'industrie et le hasard ont un égal » besoin l'un de l'autre. » Agathon avait composé des tragédies et des comédies. Aristote en nomme une avec éloge, intitulée *la Fleur*. On cite encore de lui : *Ærope*, *Thieste* et *les Grands Criminels* (Μυσοι). Sa première tragédie fut couronnée aux jeux olympiques. Grotius a rassemblé, dans son *Recueil de Fragments des Tragiques et Comiques grecs dont les ouvrages sont perdus*, quelques vers d'Agathon, qu'il a recueillis dans Aristote et dans Athénée. Agathon, homme de bonnes mœurs, était magnifique dans la dépense de sa table, ce qui prêta sans doute aux plaisanteries d'Aristophane et des autres poètes comiques. Quelques auteurs prétendent que le *Banquet de Platon*, son contemporain, fut composé à sa table. Agathon introduisit le chant dans la

tragédie. L'antithèse était sa figure favorite. A—D—R.

AGATHON (S.), pape, né à Palerme, entra d'abord dans l'ordre de St.-Benoît, devint trésorier de l'église, et se distingua par son humilité et son inclination à faire le bien. Élu pape, et consacré le 26 juin 678, il abolit le tribut que les empereurs exigeaient des papes à leur élection, et combla de bienfaits le clergé et les églises de Rome. Son pontificat est surtout remarquable par la condamnation des monothélites, qui furent jugés dans le sixième concile général tenu à Constantinople, et auquel assista l'empereur Constantin-Pogonat. Les légats du pape revinrent à Rome chargés des bienfaits de l'empereur, et de témoignages d'estime pour Agathon, qui mourut en 682, le 10 janvier, jour auquel l'église honore sa mémoire. D—s.

AGÉLADAS, ou AGELAS, sculpteur célèbre, qui fut maître de Polyclète et de Myron; il était d'Argos, et ses ouvrages étaient répandus dans toute la Grèce. Il avait fait pour la ville d'Egium deux statues de bronze, dont l'une représentait un Jupiter enfant, et l'autre un Hercule sans barbe; et, pour celle de Tarente, des chevaux d'airain et des femmes captives; Ithôme et Delphes renfermaient aussi plusieurs ouvrages de cet artiste. Pline dit positivement qu'Agéladas florissait dans la 87e. olympiade, 432 ans av. J.-C.; l'exactitude de cette date est encore prouvée par plusieurs autres passages de Pline et de Pausanias, dans lesquels les principaux artistes de ce temps se trouvent nommés, comme émules, contemporains ou disciples d'Agéladas. Cependant une phrase de Pausanias semble contredire cette version. « Agéladas, dit-il, a fait le char de Cléosthènes d'Épidamne. » Or, ce Cléosthènes a gagné le prix dans la 66e. olympiade. La différence est de 84 ans, mais le monument de Cléosthènes a pu être élevé long-temps après sa victoire, et les faits qui plaçent le sculpteur vers la 87e. olympiade, sont multipliés et positifs. L—S—E.

AGELET (JOSEPH LE PAUTE D'), de l'académie des sciences de Paris, naquit à Thone-la-Long, près Montmédi, le 25 novembre 1751. Il étudia l'astronomie sous Lalande. En 1773, il partit comme astronome dans l'expédition aux Terres Australes, commandée par M. de Kerguelin. Lorsqu'il se présenta à l'académie, en 1780, il offrit des journaux qui contenaient plus de 1600 observations sur les planètes, et un plus grand nombre sur les étoiles. En 1783, il composa des Memoires sur l'aphélie de Vénus, et sur la longueur de l'année. En 1785, il partit de nouveau, comme astronome, dans l'expédition de la Peyrouse autour du monde, et périt dans ce malheureux voyage. B—T.

AGELNOTH (en latin ACHELNOTHUS), prêtre anglais, fils du comte Agilmaer, vivait sous le règne de Canut. En 1020, il fut fait archevêque de Cantorbéry. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il rapporta, selon l'usage du temps, plusieurs reliques; mais ce qui lui acquit plus d'estime, c'est le zèle avec lequel il employait son influence auprès de Canut pour réprimer les excès de ce prince. Lors des troubles qui suivirent la mort de Canut, Harold, en l'absence de Hardicanut, s'empara de tout le royaume. Agelnoth refusa de le couronner, alléguant que le dernier roi avait obtenu de lui la promesse de ne pas placer la couronne sur la tête d'un prince qui ne serait pas issu de la reine Emma. Ce fut à l'autel même qu'il fit ce refus, en l'accompagnant d'une imprécation

contre tout évêque qui oserait condescendre à la demande de Harold. Ni prières ni menaces ne purent le faire changer de résolution, et il est douteux que la cérémonie du couronnement ait jamais eu lieu pour Harold. Agelnoth a écrit un *Panégyrique de la Vierge ;* une *Lettre au comte Leofric sur S. Augustin*, et des *Lettres à différentes personnes.*

D—T.

AGERIUS, ou AGER (Nicolas), professeur de médecine et de botanique, à Strasbourg, était contemporain et ami des deux frères Bauhin; il leur a communiqué plusieurs plantes nouvelles qu'il avait observées. Depuis, en mémoire de cet auteur, on a désigné par le nom d'*Ageria.*, une espèce du genre *Pæderota*, qu'il avait fait connaître le premier. Agerius avait aussi, sur la philosophie physique et sur l'histoire naturelle, des connaissances fort étendues; il est l'auteur d'un ouvrage sur les zoophytes, intitulé : *Disputatio de Zoophytis*, Argentorati, 1625, in-4°., et d'un ouvrage, *De animâ vegetativâ*, Argentorati, 1629, in-4°. Carrère lui attribue encore : *Thèses méd. phys. de homine sano et de dysenteriâ.* Argent. 1593, in-4°. *de infractibus mesariam ibid.*, 1629, in-4°.

D—P—s.

AGESANDRE, sculpteur rhodien, fit, de concert avec Athénodore son fils et avec Polydore, le groupe admirable qui représente *Laocoon et ses deux fils dévorés par deux serpents*, et qui, après avoir été long-temps exposé à Rome, dans le Vatican, est aujourd'hui placé dans le Musée Napoléon. On ne peut douter que ce ne soit le même ouvrage qui, du temps de Pline, décorait les bains de Titus, et c'est à cet auteur qu'on doit la connaissance des noms des artistes qui y ont travaillé. Un destin favorable aux arts a conservé ce chef-d'œuvre, pour attester à la postérité la plus reculée jusqu'à quel point le génie des anciens avait porté l'imitation de la nature et le sentiment du beau idéal. Le Laocoon fut trouvé dans les bains de Titus, sous le pontificat de Jules II, au lieu même où Pline assure qu'on l'admirait de son temps, comme l'ouvrage de sculpture le plus parfait. Une seule circonstance a causé quelque incertitude. Suivant Pline, le groupe était d'un seul morceau; celui que nous avons est de plusieurs; mais il est probable que le temps aura rendu plus sensible la fissure qui existe entre les blocs, et que l'œil exercé de Michel-Ange aperçut le premier. Jules II, ravi de la découverte du Laocoon, accorda de grands priviléges à Félix de Fredis qui l'avait trouvé. L'ignorance dans laquelle Pline paraît être sur la réunion des blocs de marbre qui composent ce groupe, et l'enthousiasme avec lequel il en parle, enfin l'excellence de l'ouvrage, ont fait regarder le Laocoon et ses sculpteurs, comme appartenant à l'époque la plus brillante de l'art dans la Grèce; Borghini semble partager cette opinion, par l'ordre dans lequel il place Agésandre et ses deux collaborateurs; Winkelmann se range du même avis; cependant il éprouve aujourd'hui des contradictions. Lessing, dans son ingénieuse *Dissertation sur la poésie et la peinture*, dont le Laocoon a fourni le sujet et le titre, cherche à démontrer que ce groupe a été fait d'après le sublime morceau de Virgile, relatif au même événement. Le fini précieux et une certaine recherche du ciseau qu'on ne trouve point dans les ouvrages grecs, lui servent aussi d'arguments pour prouver que le Laocoon a été sculpté sous les Césars. Quoi

qu'il en soit, cet ouvrage inimitable a immortalisé les noms d'Agésandre, d'Athénodore et de Polydore.

L—S—E.

AGÉSILAS II était le second fils d'Archidamus, roi de Sparte. Agis, son frère aîné, étant mort, il entreprit de faire déclarer illégitime Léotychide, son neveu, et de monter sur le trône à sa place. Effectivement, Timæa, femme d'Agis, avait eu des liaisons avec Alcibiade, et il était échappé à Agis de dire qu'il ne croyait pas que Léotychide fût son fils, paroles qu'il avait démenties en mourant, mais sur lesquelles se fondait Agésilas. Les deux prétendants s'autorisaient d'un oracle, qui menaçait Sparte des plus grands malheurs, lorsqu'on y verrait un règne boiteux; Léotychide opposait cet oracle à Agésilas, qui était boiteux; mais Lysandre, tout-puissant à Sparte, tourna contre Léotychide le sens de l'oracle. Il prétendit qu'il ne s'agissait pas du roi, mais du règne, qui serait boiteux, si l'un des deux rois n'était pas légitime. Agésilas aurait cependant eu beaucoup de peine à réussir, si ses prétentions n'avaient pas été appuyées par Lysandre, qui espérait régner sous son nom; il l'emporta, et monta sur le trône l'an 399 av. J.-C. La gloire de Sparte était alors au plus haut période; Athènes, sa rivale, après avoir vu sa puissance navale anéantie par la bataille d'Ægos Potamos, avait été obligée de laisser abattre ses murs. Les Lacédémoniens dominaient donc sur presque toute la Grèce, et sur une partie de l'Asie mineure, au sujet de laquelle ils étaient sans cesse en guerre avec le roi de Perse, Artaxercès Memnon, qui cherchait à leur susciter des ennemis parmi les Grecs. Agésilas résolut, par le conseil de Lysandre, de pousser la guerre contre eux plus vivement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors; et s'étant fait demander par les villes de l'Asie, à l'exemple d'Agamemnon, il s'embarqua à Aulis, et passa en Asie avec 8000 hommes, l'an 395 av. J.-C., 60 avant qu'Alexandre ne formât la même entreprise. Le crédit dont jouissait Lysandre en Asie parut d'abord éclipser l'autorité d'Agésilas, qui affecta de l'humilier en lui donnant dans l'armée le soin des vivres. Lysandre sentit cependant qu'il fallait céder; et, par cette conduite adroite et modeste, il obtint bientôt d'Agésilas la dignité d'ambassadeur près des alliés de Sparte, sur les côtes de l'Hellespont. Ayant réuni ses troupes avec celles qui y étaient déjà, Agésilas se rendit en peu de temps maître de la plus grande partie de l'Asie mineure; il est difficile de prévoir où il se serait arrêté, si Artaxercès n'avait pas trouvé le moyen, en répandant de l'argent dans la Grèce, de former une ligue contre les Lacédémoniens: ce qui les obligea de rappeler Agésilas, environ deux ans après son départ. Il ne quitta pas sans regrets l'Asie, dont la conquête lui paraissait si facile; il passa par la Macédoine, où l'on n'osa pas l'attaquer, et par la Thessalie, où il trouva une nombreuse cavalerie qui voulut s'opposer à son passage, et qu'il défit. Étant ensuite entré dans la Béotie, où il reçut quelques renforts, il défit, auprès de Coronée, l'armée combinée des Béotiens, des Argiens, des Athéniens, de leurs alliés, et donna, quoiqu'il eût été blessé grièvement dans le combat, un grand exemple de modération, en épargnant ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve; il ramena ensuite son armée dans le Péloponnèse, où venait d'éclater la guerre de Corinthe, remporta plusieurs avantages sur les alliés, et fit même célé-

brer les jeux isthmiques, malgré les Corinthiens. C'est dans ce temps-là qu'il fut obligé de laisser partir pour la Laconie le bataillon des Amycléens, qui formait une portion considérable de son armée, pour célébrer à Amyclée les Hyacinthies, fêtes en l'honneur d'Apollon. Ce bataillon fut attaqué en route par Iphicrate, général athénien, qui le tailla en pièces. Agésilas marcha ensuite au secours des Ætoliens, qui se trouvaient vivement pressés par les Acarnaniens, et força ces derniers à faire la paix. Les Lacédémoniens ayant fait, l'an 387 av. J.-C., avec le roi de Perse, par l'entremise d'Antalcidas, un traité de paix dans lequel furent compris tous les Grecs, on vit renaître la tranquillité; mais elle ne fut pas de longue durée. L'an 382 av. J.-C., Phœbida, spartiate, conduisant des troupes dans la Thrace, et passant par la Béotie, s'empara par trahison, et contre la foi des traités, de la Cadmée, citadelle de Thèbes; s'étant ainsi rendu maître de la ville, il y établit un gouvernement, et fit exiler tous ceux qui lui faisaient ombrage; les Lacédémoniens eurent l'air de désapprouver sa conduite, et le rappelèrent pour le faire juger; mais Agésilas, ayant pris son parti, assura son impunité, et les Lacédémoniens gardèrent la citadelle. Elle fut reprise trois ans après par Pélopidas; ce qui amena une guerre ouverte entre les deux peuples. Peu de temps après, Sphodrias, spartiate, qui était resté avec une armée dans la Béotie, fit une tentative pour s'emparer par trahison du Pirée, quoiqu'on fût en paix avec les Athéniens; on le rappela pour le faire juger; Agésilas le sauva encore, en disant ouvertement qu'il désapprouvait cette action, mais que Sphodrias était un excellent soldat dont la république avait besoin. Il fit ensuite quelques incursions dans la Béotie, et harcela les Thébains par différents petits combats, dans lesquels il fut tantôt vainqueur, tantôt vaincu; il fut même blessé dans une de ces escarmouches, et ce fut à ce sujet qu'Antalcidas lui reprocha d'avoir formé les Thébains à l'art militaire, en les forçant à se battre. Il ne se trouva pas à la bataille de Leuctres qui se livra l'an 371 av. J.-C. La ville de Sparte, plongée dans la consternation à la nouvelle de cette défaite, s'attendait à chaque instant à voir l'ennemi à ses portes; d'un autre côté, on était fort embarrassé sur la conduite à tenir envers ceux qui avaient pris la fuite; les lois les déclaraient infâmes; mais ils étaient si nombreux, qu'il était dangereux de les pousser à bout, et impolitique de se priver de leurs secours. On prit le parti de décerner à Agésilas le pouvoir législatif, et il ordonna que les lois fussent suspendues pour un jour seulement. On profita de cet intervalle pour rétablir dans tous leurs droits les citoyens qui les avaient perdus, et les lois reprirent leurs cours le lendemain. Agésilas alla aussitôt faire des incursions dans l'Arcadie, où il prit une petite ville des Mantinéens, ce qui rendit un peu courage aux Lacédémoniens; mais cette joie fut bientôt interrompue par l'arrivée d'Épaminondas, qui vint avec son armée victorieuse ravager la Laconie et assiéger la ville de Sparte. Agésilas n'exposa point ses troupes à un combat, dont la perte eût entraîné des maux irrémédiables; il se contenta de défendre la ville, et obligea Epaminondas à se retirer. Les Thébains ayant alors offert la paix, Agésilas la refusa, et peu s'en fallut que la prise de Sparte ne fût la suite de ce refus; il parvint cependant à sauver encore une fois sa patrie des armes d'Epaminondas. Ce général ayant été tué quelques jours après à

la bataille de Mantinée, qu'il gagna sur Agésilas et les alliés de Sparte, les Thébains et les autres peuples de la Grèce firent la paix. Agésilas empêcha encore les Lacédémoniens d'y accéder; il paraît cependant qu'il y eut au moins une suspension d'armes; car, quelque temps après, Agésilas passa en Egypte pour prendre le commandement des troupes de Tachos, qui s'était révolté contre le roi de Perse; il l'abandonna peu de temps après, pour se mettre au service de Nectanébus, cousin de Tachos, et son compétiteur. Agésilas lui fit remporter deux victoires signalées, qui furent entièrement dues à son génie; et lorsqu'il l'eut affermi sur le trône, il retourna à Sparte avec des trésors considérables, qu'il avait reçus pour pirx de ses services; mais ayant été assailli par une tempête, et étant tombé malade, il fut obligé de relâcher à un petit port de l'Afrique, nommé le port de Ménélas, et il y mourut l'an 361 av. J.-C., à l'âge de 84 ans. Agésilas avait régné 44 ans, et, pendant plus de 30 ans, il avait tenu le premier rang dans la Grèce. On cite de lui un assez grand nombre de mots heureux. On lui demandait quelle vertu méritait la préférence, de la valeur ou de la justice; il répondit que, si tout le monde était juste, la valeur serait inutile. Lorsqu'il fut obligé de revenir de l'Asie, il dit qu'il en était chassé par 30 mille archers du roi de Perse; c'était effectivement avec des pièces de monnaie qui portaient l'effigie d'un archer, que le roi de Perse avait corrompu quelques-uns des principaux de Thèbes et d'Athènes, pour faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens. Agésilas a eu le bonheur d'avoir pour historien Xénophon son ami, qui, en cette qualité, a quelquefois un peu déguisé la vérité. On voit avec peine que sa partialité pour le roi de Sparte l'ait empêché de rendre justice à Epaminondas, qui lui était supérieur à tous égards, puisqu'ayant trouvé les Thébains habitués à être vaincus par les Lacédémoniens, il fit tourner la fortune par la seule supériorité de ses talents, et les rendit victorieux tant qu'ils combattirent sous ses ordres; tandis qu'Agésilas, par la manière injuste dont il se conduisit envers les Thébains, fut la principale cause de la ruine de sa patrie, qui ne se releva jamais de l'échec de Leuctres. Ce prince réunissait des qualités qui semblent s'exclure. Ambitieux et hardi, il était aussi doux et aimable; sa fierté, sa valeur n'excluaient point en lui la liberté; non seulement il préférait l'intérêt de sa patrie au sien, mais il trouvait juste tout ce qui avait pour objet de la servir, et compromettait alors volontiers son honneur et sa réputation. Monté sur le trône, il témoigna au sénat la plus affectueuse confiance; ceux-mêmes qui s'étaient opposés à son élection reçurent de lui des présents et des honneurs; enfin il se conduisit avec tant de prudence et de bonté, que les éphores le condamnèrent à une amende, parce qu'il s'attirait trop l'affection du peuple. Il ne permit jamais qu'on lui élevât des statues ou des trophées. « Mes actions, » disait-il, seront mes monuments, » si elles le méritent. » Il aimait tendrement ses enfants, et quelqu'un l'ayant surpris jouant avec eux, monté à cheval sur un bâton, ne put retenir son étonnement. « Avant de me blâ» mer, dit Agésilas, attendez que vous » soyez père. » Outre Xénophon, Plutarque, Diodore de Sicile et Cornélius Népos ont encore écrit sa vie, et l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* en fait un bel éloge, d'après ces historiens. Agésilas a fourni à Corneille le sujet d'une de ses tragédies. C—R.

AGÉSILAS, éphore. *V.* AGIS IV.

AGESIPOLES Ier., fils de Pausanias, roi de Sparte, de la branche aînée, était encore enfant lorsque Pausanias fut obligé de prendre la fuite, et de l'abandonner, ainsi que Cléombrote son frère; il eut pour tuteur Aristodème, également de la race des Héraclides. Lorsqu'il fut en âge de régner, il commanda les Lacédémoniens dans différentes expéditions contre les Argiens et contre les Arcadiens de Mantinée. On l'envoya ensuite contre les Olynthiens, et il avait déjà obtenu de très-grands succès, lorsqu'il mourut à la fleur de son âge, l'an 380 av. J.-C., regreté d'Agésilas II, son collégue, qu'il aimait, et avec lequel il n'avait jamais eu le moindre différend; il ne laissa point d'enfants, et Cléombrote, son frère, lui succéda. C—R.

AGÉSISTRATE, mère d'Agis IV. *Voy.* AGIS.

AGGÉE, le dixième des petits prophètes, et le premier de ceux qui prophétisèrent après le retour de la captivité. Tout ce que l'on sait de lui se réduit à ce seul fait, qu'il nous apprend lui-même, c'est qu'en la seconde année du règne de Darius, roi de Perse, Dieu le chargea d'aller exhorter les juifs, qui étaient revenus à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel, à rétablir le temple du Seigneur. Ce Darius, qui, suivant l'opinion la plus généralement reçue, n'est autre que Darius Histaspe, nous autorise à dater la prophétie d'Aggée de l'an 516 av. J.-C. Seize ans s'étaient écoulés depuis le retour de la captivité, sans que les juifs eussent fait les moindres efforts pour reprendre la construction du temple, que la jalousie de leurs voisins les avait contraints de suspendre, lorsqu'Aggée vint leur reprocher leur négligence pour un si saint ouvrage, tandis qu'ils se bâtissaient des maisons commodes et agréables. Ce reproche, accompagné de menaces et de promesses, eut tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Cependant, la médiocrité du nouvel édifice, arrachant des larmes à ceux qui avaient vu la magnificence du temple bâti par Salomon, commençait à les décourager, lorsqu'Aggée, pour les rassurer, leur annonça que la gloire de cette dernière maison serait plus grande que celle de la première, parce que c'était dans son enceinte que devait se montrer le *Désiré* des nations pour y accomplir les promesses faites à leurs pères. Le nom de ce prophète signifie gai, joyeux, homme de fête; ce qui fait allusion aux deux événements favorables qui étaient l'objet de sa mission, celui de la construction du temple, et celui de la venue du Messie. Sa prophétie ne contient que deux chapitres. Les Grecs célèbrent sa mémoire le 16 décembre, et les Latins l'honorent, avec Osée, le 4 juillet. T—D.

AGILA, roi des Visigoths en Espagne, fut porté sur le trône, en 549, par des seigneurs conjurés qui, sans attendre ni demander le consentement de la nation, le proclamèrent à la place de Théodisèle qu'ils avaient égorgé. Cette odieuse usurpation irrita les Visigoths, le peuple le plus fier et le plus libre qu'il y eut alors en Europe; et la guerre civile commença par le soulèvement de Cordoue. Agila rassemble aussitôt une armée et assiège cette ville; mais il est forcé de se retirer, après avoir vu ses troupes vaincues par les assiégés, et son fils tué dans une sortie. L'Andalousie entière prit les armes contre lui, et reconnut Athanagilde, qui battit à Séville les troupes de son adversaire. Les malheurs d'Agila, sa lâcheté

et sa tyrannie achevèrent de lui aliéner le cœur de ses partisans, qui, pour obtenir grâce du vainqueur, massacrèrent Agila l'an 554, après qu'il eut régné cinq ans. B—P.

AGILULPHE, duc de Turin, et roi de Lombardie. Lorsqu'Antharis, 3e. roi des Lombards, mourut à Pavie, le 5 septembre 590, les chefs de la nation invitèrent Théodelinde sa veuve à se choisir un nouvel époux, qu'ils promirent de reconnaître pour leur roi. Théodelinde fit choix d'Agilulphe, duc de Turin, prince belliqueux, parent du dernier roi, et qui joignait à la figure la plus propre à plaire, des talents et des vertus qui le rendaient digne de commander. La reine, sans lui annoncer son choix, le fit prier de se rendre à la cour. Elle alla au-devant de lui jusqu'à Lomello, et là, s'étant fait apporter une coupe, elle en but la moitié, puis elle l'offrit à Agilulphe pour qu'il l'achevât. Celui-ci, en lui rendant la coupe, baisa respectueusement la main de sa souveraine : « Ce n'est point là, reprit » Théodelinde, en rougissant, le bai» ser que je dois attendre de celui que » je destine à être mon seigneur et mon » maître. La nation Lombarde m'ac» corde le droit de lui choisir un roi, » et c'est vous qu'elle invite, par ma » voix, à régner sur elle et sur » moi. » Le royaume des Lombards était toujours en guerre avec les Grecs, qui possédaient encore l'exarchat de Ravenne et le duché de Rome. Ceux-ci réussirent à soulever contre Agilulphe plusieurs seigneurs lombards, et entre autres le duc de Pérouse. Le roi, après avoir puni ce dernier, vint mettre le siége devant Rome; l'effroi du pape, Grégoire-le-Grand, et de son troupeau fut extrême, d'autant plus qu'Agilulphe et son armée professaient l'arianisme; mais Théodelinde, attachée à la religion catholique, interposa ses bons offices en faveur des Romains. Grégoire travailla ensuite avec chaleur à négocier une paix entre Agilulphe et l'empereur grec Maurice, et cette paix fut enfin conclue en 599; il est vrai que Callinicus, exarque de Ravenne, qui l'avait signée, ne l'observa pas long-temps. Les villes de Crémone et de Mantoue dépendaient encore de l'empire; de là, l'exarque envoya, en 601, une petite armée qui surprit Parme, et enleva dans cette ville Godescalchi, gendre du roi, avec sa femme et sa famille. Agilulphe, pour venger cette injure faite au sein de la paix, mit le siége devant Padoue, l'enleva aux Grecs après de longs combats, la livra aux flammes, et en rasa les murailles. Deux ans plus tard, il s'empara de Crémone et de Mantoue, et détruisit entièrement la première de ces deux villes; mais il observa la capitulation qu'il avait accordée à la seconde. Après ces conquêtes, il consentit à une trève avec le nouvel exarque de Ravenne, successeur de Callinicus, à condition que la liberté serait rendue à son gendre et à sa fille. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'Agilulphe abjura l'arianisme pour embrasser la foi catholique. Peu de temps après, il assembla les chefs de sa nation à Milan, et associa au trône, en leur présence, son fils Adelvald, quoiqu'il fût encore en bas âge; il le fit couronner en plein cirque, de la manière la plus solennelle. La paix fut alors renouvelée avec le roi des Francs, dont les ambassadeurs avaient assisté à l'inauguration du jeune prince, et une ligue perpétuelle fut conclue entre les deux nations. Pendant la paix, Agilulphe embellit et fortifia Ferrare, qui, jusqu'alors n'avait été qu'un simple village, très-heureusement situé sur le Pô. Le roi l'entoura

de murs, l'orna de plusieurs édifices, et en fit une des villes les plus considérables de l'Italie. Après avoir régné 25 ans, Agilulphe mourut en 615 ou 616. — ADELVALD son fils, lui succéda. Pendant les dernières années de sa vie, Agilulphe avait maintenu le royaume des Lombards dans une profonde paix. Sa puissance s'étendit sur toute l'Italie, à l'exception de Ravenne et de Rome. La couronne d'or d'Agilulphe avait la forme d'un cercle, orné de figures de saints; on la voyait dans le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale; elle a été volée en 1804, et fondue par les voleurs.

S. S—I.

AGIS Ier., fils d'Eurysthènes, roi de Sparte, vers l'an 980 av. J.-C. Les Lacédémoniens envoyèrent plusieurs colonies sous son règne. Ses actions ne sont point connues. On prétend qu'il soumit le premier les habitants d'Hélos, autrement les Ilotes, mais cela ne paraît pas probable. Il eut pour successeur Echestratus son fils. Les rois de sa branche prirent de lui le nom d'Agiades. C—R.

AGIS II, fils d'Archidamus, de la seconde branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 427 av. J.-C., dans la 4e. année de la guerre du Péloponnèse. Il commanda les Lacédémoniens dans différentes expéditions contre les Argiens et les Athéniens. Ayant conclu la paix avec les Argiens, dans un moment où il pouvait facilement les vaincre, il fut mis en jugement; cependant il ne fut pas condamné. Peu de temps après, les Argiens ayant recommencé la guerre, il les attaqua auprès de Mantinée, et les défit; il s'empara de Décélée dans l'Attique, la fortifia, et y laissa une garnison qui fit beaucoup de mal aux Athéniens; il commanda aussi les Lacédémoniens dans la guerre contre les Eléens, et les força à faire la paix. Il mourut bientôt après, dans un âge très-avancé, l'an 399 av. J.-C., laissant un fils nommé Léotychides, qui ne lui succéda pas. Ce fut Agis II qui dit à un ambassadeur dont la harangue avait été longue et pénible : « Dis » à ceux qui t'ont envoyé que tu as eu » beaucoup de peine à finir, et moi » à t'entendre. ». C—R.

AGIS III, fils d'Archidamus, de la 2e. branche des Héraclides, et petit-fils d'Agésilas, monta sur le trône des Parthes, l'an 338 av. J.-C. Dans sa jeunesse, il fut envoyé en ambassade vers Philippe, roi de Macédoine, alors au plus haut degré de sa puissance. Philippe l'ayant vu seul, tandis que les autres états de la Grèce le faisaient complimenter par plusieurs députés, et s'étant écrié : « Quoi! Sparte ne » m'envoie qu'un seul ambassadeur! » Agis lui répondit, en style laconique : « Il suffit pour un seul homme. » Agis succéda à son frère, l'an 346 av. J.-C., et, quoiqu'il détestât la domination des Macédoniens, craignant d'exposer son pays à une ruine complète en leur résistant, il attendit l'époque où Alexandre fut tout-à-fait engagé dans son expédition de Perse. Après la bataille d'Issus, un grand nombre de mercenaires grecs, à la solde du roi de Perse, étant allés chercher un asyle dans leur patrie, Agis en enrôla 8,000, avec l'argent que Darius lui avait envoyé; et, ayant équipé une flotte, fit voile pour l'île de Crête, dont il subjugua une partie. Lorsque Alexandre eut gagné la bataille d'Arbelles, Agis excita plusieurs états de la Grèce à secouer le joug des Macédoniens, et leva une armée de 20,000 hommes de pied et de 2,000 chevaux, qu'Antipater, qui commandait en Macédoine pour Alexandre, vint attaquer à la tête de 40,000 soldats. Malgré l'infériorité

de ses forces, Agis ne refusa point le combat. La bataille fut sanglante, et les Lacédémoniens, secondant le courage de leur roi, disputèrent longtemps la victoire; mais enfin ils succombèrent, et Agis lui-même fut tué. Quelques-uns de ses soldats l'emmenaient grièvement blessé, du champ de bataille, lorsqu'ils furent sur le point d'être enveloppés par l'ennemi; Agis leur ordonna de l'abandonner, et de conserver leurs jours pour le service de leur pays; quoique seul, il combattit ensuite à genoux, et tua plusieurs des assaillants, jusqu'à ce qu'enfin il eut le corps percé d'un dard. Agis avait régné 9 ans; il eut pour successeur son frère Eudamidas.

C—R.

AGIS IV, fils d'Eudamidas II, monta sur le trône de Sparte l'an 243 av. J.-C. La république marchait alors vers sa ruine; il n'y restait pas plus de 700 Spartiates, dont 600 n'avaient aucune propriété, le territoire appartenant en entier aux 100 autres, et, pour la plus grande partie, aux femmes, qui avaient fini par hériter de tous les biens. Agis chercha à arrêter cette décadence; et, quoiqu'il eût été élevé délicatement par sa mère Agésistrate et son aïeule Archidamie, qui vivaient dans une grande opulence, il eut le courage, étant à peine âgé de 20 ans, de renoncer aux plaisirs. Sa figure était belle : dans la crainte d'en tirer vanité, il s'habilla simplement. Pour tout le reste de sa manière de vivre, il observait la rigoureuse austérité des anciens Spartiates. Son oncle maternel, Agésilas, homme éloquent, mais peu vertueux, sa mère et quelques autres personnages distingués secondèrent ses vues; mais son collègue Léonidas, fils de Cléonime, qui avait vu le faste des cours asiatiques, et qui affectait un luxe bien éloigné des premiers temps de Sparte, forma contre Agis un parti considérable. Celui-ci n'en persista pas moins dans son projet, et, assisté de Lysandre, qu'il avait fait nommer éphore, il proposa une loi portant l'abolition des dettes, et un nouveau partage des terres; savoir: en 4,500 parties pour les Spartiates, et en 15,000 pour les Laconiens; et, comme il ne se trouvait pas un nombre suffisant de citoyens, il proposa de reconnaître pour citoyens des étrangers, choisis parmi ceux qui avaient reçu une bonne éducation, et qui étaient en âge de porter les armes. Il offrit de plus, pour obtenir que sa loi fût acceptée, toutes ses terres et 600 talents en argent; mais ce fut en vain qu'il fit une offre si magnifique; les riches apportèrent tous les obstacles qu'ils purent à la loi; et Agis, voyant qu'il ne pouvait vaincre leur opposition, consentit, d'après le conseil d'Agésilas, à diviser sa loi, et à proposer d'abord l'abolition des dettes qu'il fit adopter. Agésilas avait de bonnes raisons pour lui donner ce conseil; il devait de grosses sommes d'argent, et possédait des terres considérables. Agis ayant été obligé de conduire des troupes au secours des Achéens, emmena avec lui les jeunes gens qui lui étaient attachés; il fut vainqueur dans une grande bataille, et se couvrit de gloire; mais ses ennemis profitèrent de son absence pour soulever contre lui le peuple, qui était irrité de ce que le partage des terres n'était pas encore adopté; et, de son côté, Agésilas, qui était à la tête de son parti, se fit tellement haïr par ses vexations, qu'il fut obligé de prendre la fuite. Agis, de retour, se voyant ainsi abandonné, se réfugia dans le temple de Minerve; là, attendant la mort, il méditait, au pied des autels, sur l'ingratitude de ses compatriotes;

mais Léonidas parvint, par artifice, à l'en faire sortir ; on le conduisit alors à la prison, où les nouveaux éphores établis par Léonidas s'étaient déjà rendus pour le condamner. Il répondit avec calme et noblesse aux reproches qui lui furent faits, et fut condamné à être étranglé. Les bourreaux et les soldats étrangers refusèrent d'exécuter ce jugement ; mais Démocharès, autrefois son ami, et l'un de ceux qui l'avaient livré aux éphores, le traîna lui-même dans le cachot où se devait faire l'exécution. Agis voyant pleurer un des exécuteurs lui dit : « Mon ami, » ne pleure pas sur moi, je n'ai pas » mérité le supplice ; je suis plus heu- » reux que ceux qui m'ont condamné » contre toute loi et toute justice » ; en disant ces mots, il tendit le cou au fatal cordon. Ampharès, qui présidait à l'exécution, ayant rencontré à la porte Agésistrate, mère d'Agis, et son aïeule Archidamie, qui craignaient pour Agis, les rassura, et fit d'abord entrer Archidamie qu'il livra à l'exécuteur ; quand il jugea qu'elle ne vivait plus, il dit à Agésistrate qu'elle pouvait entrer à son tour. Les premiers objets qu'elle vit furent son fils étendu mort à terre, et sa mère suspendue à un cordon. Lorsqu'elle fut un peu revenue de l'horreur d'un tel spectacle, elle aida les exécuteurs à détacher sa mère, puis, baisant tendrement le corps d'Agis : « O mon fils ! lui dit- » elle, c'est l'excès de ta bonté qui t'a » perdu, et qui nous as perdues avec » toi ! » Ampharès furieux lui dit que, puisqu'elle approuvait son fils, il était juste qu'elle partageât son sort. A ces mots, Agésistrate présenta sa tête au cordon, et ne dit en mourant que ces paroles : « Veuillent les Dieux qu'au » moins ma mort puisse être utile à » Sparte ! » Cet événement tragique eut lieu vers l'an 235 av. J.-C. Archidamas, frère d'Agis, parvint à mettre ses jours en sûreté par la fuite. La mort d'Agis est le sujet de plusieurs tragédies : *La Mort d'Agis*, par Guérin du Bouscal, 1642, in-4°. ; *Agis*, tragédie en cinq actes et en vers, par M. Laignelot, 1782, in-8°. ; *Agis*, tragédie d'Alfiéri. Crébillon avait commencé une *Mort d'Agis* ; on prétend que c'était la mort de Charles Ier., déguisé sous ce nom.

C—R.

AGIS, ou, selon d'autres, HAGÈS. C'était, au rapport de Quinte-Curce, le plus détestable des poètes, après Chérile, et l'un de ces vils flatteurs à gages qui tâchent de couvrir, à force d'adulation, la nullité de leur talent. Arrien n'en fait pas une mention plus honorable. Agis obtint la faveur d'Alexandre, en lui répétant sans cesse qu'à son arrivée dans l'Olympe, Hercule, Bacchus, Castor et Pollux s'empresseraient de lui céder leurs places. Athénée rapporte qu'il avait écrit sur l'art de la cuisine. Pausanias (*in Corinth.*) parle d'un autre Agis qui avait composé un poëme sur Antiope. A—D—R.

AGLAOPHON, peintre de l'île de Thasos, vivait dans la 90e. olympiade, 420 ans av. J.-C. ; il fut le père et le maître de Polygnote et d'Aristophon, qui soutinrent la réputation qu'il s'était acquise. Quintilien dit « que la simplicité du coloris d'Aglaophon, en annonçant les premiers pas de l'art, n'en était pas moins estimée, et qu'on la préférait, pour le naturel et la vérité, à l'art des grands peintres venus depuis. » Cette remarque s'appliquerait avec la même justesse aux ouvrages des fondateurs des écoles modernes. Suivant Athenée, ce fut Aglaophon qui peignit Alcibiade et la courtisanne Némée, assise sur ses genoux, lui prodiguant les plus vives caresses. Al-

cibiade exposa ce tableau publiquement, et les Athéniens ne rougirent pas de se porter en foule à sa maison pour y voir ce singulier trophée. Plutarque attribue ce tableau au pinceau d'Aristophon. L—S—E.

AGLIATA (FRANÇOIS), de Palerme, fils du prince de Villa-Franca, auteur de *Chansons Siciliennes*, dans le 17ᵉ. siècle. On ne doit pas le confondre avec Gérard Agliata, sicilien d'une autre famille, qui composa, au 16ᵉ. siècle, quelques vers insérés dans le *Recueil* de l'Académie des *Accesi* de Palerme; François Agliata fut protonotaire de Sicile au temps du roi Alphonse et de Jeanne II, et a laissé quelques écrits sous le titre d'*Allegazioni*. Il y eut à Palerme plusieurs autres Agliata, qui se distinguèrent aussi dans la poésie et dans les lettres. Voy. la *Bibliotheca Sicula*, de Mongitore, les *Rime degli accademici Accesi di Palermo*, etc. G—É.

AGNAN ou AIGNAN (S.), appelé ANIANUS par les historiens du moyen âge, originaire de Vienne en Dauphiné, fut attiré à Orléans par la réputation du saint évêque Euverte. Ordonné prêtre, il fut chargé de diriger le monastère de St.-Laurent des Orgerils, et succéda dans la suite à Euverte. Il fit rebâtir l'église de Ste.-Croix, fondée par son prédécesseur, et c'est à lui qu'on fait remonter le privilége qu'avaient les évêques d'Orléans de délivrer les prisonniers à leur entrée dans la ville. Il occupait le siége épiscopal depuis 60 ans, lorsqu'Orléans fut assiégé par Attila en 451; il avait prévu l'invasion des Barbares, et demandé des secours à Aétius, général des Romains. Lorsque les Huns pressaient le siége, et s'étaient déjà rendus maîtres des faubourgs, Agnan soutint le courage des assiégés jusqu'à l'arrivée des secours qu'on attendait. Il envoya sur le rempart un homme de confiance, chargé d'examiner si l'on n'apercevait rien dans l'éloignement; le messager revint deux fois sans lui apporter la moindre espérance; mais, à la troisième fois, il déclara qu'il avait découvert un faible nuage à l'extrémité de l'horizon. « C'est le secours de Dieu, s'é» cria le prélat, » et tout le peuple répéta après lui: *C'est le secours de Dieu.* On aperçut bientôt les étendards des Goths et des Romains, qui, sous la conduite d'Aétius et de Théodoric, venaient au secours d'Orléans. La ville fut sauvée, et les habitants n'attribuèrent pas moins leur délivrance aux vertus et aux prières de leur évêque, qu'au courage des Goths et des Romains. Agnan mourut deux ans après, en 453. On a publié à Orléans, en 1803, un *Abrégé de la Vie et des Miracles de St.-Aignan*, in-8°. M—D.

AGNELLO (ANDRÉ), de Ravenne, historien du 9ᵉ. siècle, a fait l'histoire des évêques et archevêques de sa ville natale. Elle est écrite avec peu d'exactitude; et l'auteur s'y est laissé entraîner à la haine que lui inspiraient pour les papes le schisme qui divisait alors les églises de Ravenne et de Rome, et, en particulier, la mort de son aïeul ou bisaïeul, qui, ayant conspiré contre Paul Iᵉʳ., fut enfermé à Rome, et y mourut en prison. Le P. Bacchini, bénédictin, publia en 1708, et enrichit de notes savantes cet ouvrage, qu'il tira de la bibliothèque de la maison d'Est, et dont le titre est: *Agnelli qui et Andreas, abbatis S. Mariæ ad Blachernas, liber pontificalis, sive vitæ Pontificum Ravennatum*, etc., 2 vol., in-4°. Muratori l'a réimprimé dans son recueil *Scriptor. Rer. Italic.*, t. 2, part. 1. Malgré les défauts de cette histoire, elle est précieuse, tant par un grand

nombre de faits qui ne se trouvent point ailleurs, que par les pièces et les dissertations qui l'accompagnent. Desiderio Spreti, dans un petit Commentaire publié, en 1460, sur la grandeur, la ruine et la restauration de Ravenne; après lui, Vossius, dans ses *Historiens latins*, et Moréri ont confondu cet Agnello ou André, d'abord abbé ou recteur du monastère de Ste.-Marie *ad Blachernas* et de celui de St.-Barthélemi, et ensuite chanoine de Ravenne, avec l'archevêque Agnello qui vécut au 6ᵉ. siècle. C'est peut-être de ce dernier qu'est une lettre que cite Moréri, et qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, sous ce titre: *De ratione fidei ad Armenium.*

G—É.

AGNELLO (Jean), seigneur de Pise. C'était un marchand d'une famille obscure de Pise, qui, envoyé par sa république en ambassade auprès de Bernabas Visconti, seigneur de Milan, fut encouragé par ce prince à s'emparer du pouvoir suprême. Visconti, qui avait donné des secours à Pise pour soutenir la guerre contre les Florentins, désirait voir cette ville passer sous le joug d'un maître, afin de pouvoir plus aisément l'asservir à son tour. Il fournit à Jean de l'Agnello de l'argent et des soldats, et celui-ci, au mois d'août 1364, s'empara une nuit du palais public, fit enlever de leurs lits tous les magistrats; et, les faisant conduire successivement devant lui, leur déclara que la Vierge Marie lui avait accordé la seigneurie de Pise, et leur fit prêter serment de fidélité, au milieu des épées nues dont ils étaient entourés. Il déploya ensuite une pompe royale, et exigea de ses concitoyens les marques de respect les plus avilissantes. On lui obéit cependant tant qu'il put se faire craindre; mais, le 5 septembre 1368, jour même où l'empereur Charles IV lui avait accordé le titre de doge et l'avait armé chevalier, un échafaud sur lequel il était monté s'écroula sous lui, sur la place de Lucques où il avait reçu l'empereur. Le peuple, averti que le doge avait eu la cuisse cassée par sa chute, prit aussitôt les armes, chassa des forteresses les satellites d'Agnello, et recouvra sa liberté.

S. S—I.

AGNÈS (Sainte), vierge et martyre. Selon S. Augustin et S. Ambroise, elle n'était âgée que de 13 ans, lorsqu'en 303, l'empereur Dioclétien éleva contre les chrétiens une persécution fameuse dans l'histoire de l'église. Issue d'une des premières familles de Rome, et douée d'une rare beauté, Agnès vit plusieurs jeunes gens distingués demander sa main; mais elle annonça la ferme résolution de se consacrer uniquement à Dieu. Dénoncée alors comme chrétienne, elle souffrit avec une constance héroïque les plus cruels tourments, et refusa de sacrifier aux idoles. Le juge prit le parti de l'envoyer dans un lieu de prostitution; mais les vertus de la jeune vierge frappèrent de respect les débauchés qui avaient l'intention de la déshonorer; l'un d'entre eux, fils de Simphronius, préfet du prétoire, ayant porté l'audace plus loin que les autres, fut, dit-on, renversé à terre, demi-mort, et frappé d'aveuglement; mais ses compagnons effrayés obtinrent d'Agnès qu'elle lui rendît sur-le-champ la vue et la santé. Malgré cet évènement extraordinaire, le juge, toujours animé contre Agnès, la condamna à perdre la vie. Elle reçut son arrêt sans effroi, et, selon l'expression de S. Ambroise, elle alla au lieu de son supplice avec plus de plaisir que toute autre n'aurait été au lit nuptial. On lui éleva, du temps de Constantin, une église dans l'endroit

même où était placé son tombeau ; le pape Innocent X en fit bâtir une autre, sous l'invocation de la même sainte, dans le lieu où l'on croit que sa chasteté fut exposée. Tous les martyrologes font mention de la fête de Ste. Agnès, mais à différents jours. L'église latine la célèbre le 21 janvier. S. Ambroise et S. Augustin ont écrit son panégyrique, si toutefois l'écrit de S. Ambroise n'est pas supposé, comme on le pense. S. Martin avait, pour cette sainte, une grande dévotion. Les peintres ont souvent retracé son dévouement, et le Musée Napoléon possède deux tableaux dont elle est l'héroïne. Dans l'un, le pinceau vigoureux et brillant du Tintoret l'a représentée rendant la vue au fils de Simphronius ; l'autre est une des plus admirables compositions du Dominiquin. Ce grand artiste a peint la vierge chrétienne élevant ses yeux vers le ciel, d'où quelques anges lui apportent les palmes du martyre, tandis qu'un des bourreaux lui plonge un fer dans le sein. D—T.

AGNÈS de France, impératrice de Constantinople, fille de Louis-le-Jeune et d'Alix de Champagne, et sœur de Philippe Auguste, naquit en 1171. N'ayant encore que 8 ans, elle fut accordée au jeune Alexis, fils de Manuel Comnène, empereur d'Orient, et elle partit sur-le-champ pour Constantinople, où ses fiançailles furent célébrées avec magnificence en 1180. A l'âge de 11 ans, elle vit massacrer, par l'ordre du cruel Andronic Comnène, le faible Alexis qui venait d'être placé sur le trône. Agnès ne fut point entraînée dans cette chute, mais elle devint avec la couronne la proie du meurtrier. Il ne naquit point d'enfant de cette coupable alliance, que la mort tragique d'Andronic rompit quatre ans après. Agnès resta à la cour de Constantinople, où, après 20 années de veuvage, elle épousa, en 1205, Théodore Branas, gouverneur d'Andrinople, dont elle eut une fille qui fut belle-mère de Guillaume de Villehardouin. L—S—E.

AGNÈS, reine de France, fille du duc de Méranie, épousa en 1196 Philippe-Auguste, qui avait répudié Ingelburge, fille de Valdemar, roi de Danemarck. Le frère de cette princesse s'adressa au pape Célestin, qui envoya en France deux cardinaux pour connaître les motifs que le roi avait eu de divorcer, et pour juger de la légitimité de son nouveau mariage. Philippe-Auguste employa toute sa puissance pour résister au pape, et mit beaucoup de politique à gagner du temps, afin de ne pas se séparer d'Agnès de Méranie ; mais, quand il vit qu'il ne pouvait éviter d'être condamné dans un concile à reprendre sa légitime épouse, il prévint la sentence, alla lui-même chercher Ingelburge dans le couvent où elle s'était retirée, et la ramena à la cour. Agnès de Méranie mourut au château de Poissy en 1201, la même année où elle fut obligée de renoncer au titre de reine de France, et à l'amour que Philippe-Auguste avait pour elle. Le pape Innocent III légitima le fils et la fille qu'elle avait eus de ce monarque, parce qu'elle avait contracté son mariage dans un moment où elle était autorisée à croire que le roi était libre ; et, comme Philippe-Auguste avait de son premier mariage avec Isabelle de Hainault un fils qui lui succéda sous le nom de Louis VIII, la légitimité accordée aux enfants d'Agnès de Méranie fut d'autant moins contestée, qu'elle ne donna lieu à aucune prétention politique. F—E.

AGNÈS d'Autriche, fille de l'empereur Albert Ier., et petite-fille de

Rodolphe de Habsbourg, naquit en 1280. Cette princesse avait hérité de son père son caractère ferme, et même féroce. Sans elle, la maison d'Autriche serait peut-être retombée dans une position secondaire après le meurtre de l'empereur. La famille d'Albert était frappée d'effroi, parce qu'elle considérait cet événement comme le signe du mécontentement universel, provoqué par le despotisme du monarque. Agnès découvrit, par des recherches infatigables, que l'assassinat de son père n'avait eu pour cause que l'inimitié d'un de ses neveux, Jean-le-Parricide, et que les peuples avaient été spectateurs satisfaits, mais paisibles, d'un crime qui brisait leur joug. Aussitôt, elle excita ses frères, et surtout Frédéric et Léopold, à prendre les armes contre les conspirateurs. Ces derniers se réfugièrent d'abord dans quelques places fortes; mais, ne pouvant s'y maintenir, ils prirent la fuite, et les habitants de toutes les villes qui leur avaient donné asyle ou livré passage, portèrent la peine d'un crime qui leur était étranger. Agnès poursuivait ses frères de clameurs et de reproches, lorsque leur ressentiment semblait s'affaiblir; et, à ses instigations, ils passèrent au fil de l'épée toutes les garnisons des forteresses où les meurtriers d'Albert avaient essayé de se défendre. Agnès prononça un arrêt de mort contre tous leurs domestiques et tous leurs vassaux, sans distinction; exigea la confiscation de leurs biens, et le bannissement de leurs familles. La veuve d'Albert unit sa vengeance à celle de sa fille. L'un de ses fils, Frédéric-le-Beau, voulant un jour arrêter les torrents de sang que la fureur de ces deux femmes faisait répandre: « On voit bien, lui dit sa » mère, que tu n'as pas contemplé le » cadavre sanglant et défiguré de celui » qui fut ton père et mon époux. Je » consentirais volontiers et avec joie » à prolonger mes jours par le travail » de mes mains, ou en demandant » l'aumône sur les chemins publics, » si je pouvais rappeler mon Albert » à la vie. » Agnès présida, du haut d'une espèce de trône, au supplice de soixante-trois paysans, sujets de Rodolphe de Balm, l'un des assassins d'Albert. Ces malheureux moururent en prenant le ciel à témoin de leur innocence. Durant l'exécution, Agnès répétait, un chapelet à la main, ces mots d'une ancienne légende, dite de Ste. Élisabeth: « Je me baigne à pré» sent dans la rosée de mai. » Rodolphe de Wart, un autre des coupables, périt à ses yeux sur la roue, et le hasard ayant mis en sa puissance un fils encore enfant de Walter d'Eschenbach, celui qui avait porté à Albert le coup mortel, elle voulut l'étrangler de ses propres mains: des soldats le lui arrachèrent. L'histoire porte à plus de mille personnes le nombre des victimes immolées par Agnès sur le tombeau de son père. Après s'être ainsi couverte de sang, elle fonda un monastère sur le lieu même où le meurtre avait été commis; et se livra dans cette retraite à la dévotion la plus austère; elle y passa plus de cinquante ans au pied des autels. Un vieux hermite, qui traversait la Suisse, arriva un soir près du cloître qu'habitait Agnès: elle s'empressa de lui témoigner sa vénération, et de lui offrir un asyle. « Princesse, » lui dit-il, des édifices cimentés du » sang innocent, des aumônes, fruit » de la spoliation des familles, ne » plaisent ni à Dieu ni à ses servi» teurs. Ce que le ciel exige, c'est » l'oubli des injures, la miséricorde » et la pitié. » Agnès avait épousé, en 1296, André, roi de Hongrie, mort

peu de temps après son mariage. Elle mourut elle-même en 1534, âgée de plus de 80 ans. B. C—T.

AGNÈS SOREL, ou SOREAU, fille du seigneur de St.-Gérand, gentilhomme attaché à la maison du comte de Clermont, naquit au village de Fromenteau, en Touraine, vers l'an 1409. Les avantages d'une éducation soignée ajoutèrent encore aux dons qu'elle avait reçus de la nature. Dès l'âge de 15 ans, Agnès fut placée en qualité de fille d'honneur près d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, l'une des femmes le plus distinguées de son temps. Lorsque cette princesse vint à la cour de France, en 1431, pour y solliciter la liberté de son mari fait prisonnier à la journée de Bullegneville, Agnès, qu'on appelait *la Demoiselle de Fromenteau*, était dans tout l'éclat de sa beauté. Rien n'égalait l'enjoûment et la délicatesse de son esprit, et sa conversation, dit un auteur du temps, était si fort au-dessus de celle des autres femmes, qu'on la regardait comme un prodige. Il n'en fallait pas tant pour subjuguer un jeune roi. Charles VII devint passionnément amoureux d'Agnès; et, pour la fixer à la cour, il lui donna, près de la reine, la place qu'elle occupait auprès de la duchesse d'Anjou. Agnès résista quelque temps à la passion du roi, et le plus profond mystère couvrit ensuite leurs amours; mais les nombreuses faveurs prodiguées aux parents d'Agnès, et les dépenses extraordinaires qu'elle faisait à la cour de France, alors la plus pauvre de l'Europe, ouvrirent les yeux des courtisans. Lorsque la reine vint à Paris, en 1437, Agnès parut à sa suite, avec un éclat qui scandalisa le peuple et le fit murmurer. Ces murmures humilièrent la favorite. « Les Parisiens, dit-elle, » ne sont que vilains, et si j'avais su » qu'ils ne m'eussent pas fait plus » d'honneurs, je n'aurais jamais mis » le pied dans leur ville. » Cependant les Anglais possédaient la moitié de la France, et le roi, quoique naturellement brave, se laissait abattre par l'adversité. La reine, Marie d'Anjou, avait essayé vainement de ranimer en lui le désir de la gloire; ce prince, qu'on avait vu au siége de Montereau escalader les murailles l'épée à la main, et faire des prodiges de valeur, oubliait à Loches et à Chinon, dans le sein des plaisirs, qu'il lui fallait reconquérir son royaume et combattre le duc de Betford. Un astrologue s'étant un jour présenté à la cour, le roi le consulta devant Agnès, qui voulut aussi connaître le sort qui l'attendait. Le devin, sans doute pour la flatter, lui prédit qu'elle devait fixer long-temps le cœur d'un grand roi. Agnès, saisissant cette occasion, se lève, fait une profonde révérence à Charles, et lui demande la permission de se retirer à la cour du roi d'Angleterre pour y remplir sa destinée: «Sire, » ajouta-t-elle, c'est lui sans doute que » regarde la prédiction, puisque vous » allez perdre votre couronne, et que » bientôt Henri va la réunir à la sienne.» — « Ces paroles, dit Brantôme, piquèrent si fort le cœur du roi, qu'il se mit à pleurer, et de-là, prenant courage, quittant la chasse et ses jardins, il fit si bien, par son bonheur et sa vaillance, qu'il chassa les Anglais de son royaume. » Quoi qu'il en soit de cette anecdote, il est certain qu'Agnès se servit de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit du roi pour lui rappeler ce qu'il se devait à lui-même et à son peuple. Sans craindre que les soins de la guerre diminuassent la passion de son amant, elle parvint à le tirer de sa léthargie, et peut-être les conseils d'une femme

firent-ils perdre aux Anglais le fruit des victoires de Poitiers et d'Azincourt. Cette opinion régnait à la cour de François Ier., et tout le monde sait les vers que fit ce prince à la louange d'Agnès :

> Gentille Agnès plus d'honneur tu mérites,
> La cause étant de France recouvrer,
> Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
> Clause nonain ou bien dévot hermite.

Les succès du roi augmentèrent encore la faveur d'Agnès. Son crédit, dont pourtant elle n'abusa jamais, lui attira la haine du dauphin. « Ce jeune prince, mal conseillé, disent les Ste.-Marthe, se laissa aller à des promptitudes contre la belle Agnès. » Ces promptitudes n'étaient rien moins qu'un soufflet, que lui donna Louis XI dans le château de Chinon. Sans être moins aimée du roi, Agnès se retira, en 1445, à Loches, où Charles VII lui avait fait bâtir un château; il lui donna en outre le comté de Penthièvre en Bretagne, les seigneuries de Roche-Servière et d'Issoudun en Berri, et le château de Beauté, situé sur les bords de la Marne, d'où elle prit le nom de *Dame de Beauté*. Elle fut environ cinq ans sans paraître à la cour; mais toujours dans une liaison intime avec le roi, qui fit plusieurs voyages en Touraine pour la voir. Vers la fin de l'année 1449, la reine, qui n'oublia jamais les nobles conseils qu'Agnès avait donnés au roi, l'engagea de revenir à la cour; elle y parut; et, lorsqu'après la prise de Rouen et l'entière expulsion des Anglais, Charles VII prit ses quartiers d'hiver à l'abbaye de Jumiège, Agnès se rendit au château de Masnal-la-Belle, situé à une lieue de cette abbaye. Le but du voyage d'Agnès était d'avertir le roi d'une conspiration contre sa personne; mais elle devait trouver à Jumiège le terme de son bonheur et de sa vie. Le 9 février 1450, elle y fut attaquée d'une dysenterie qui l'enleva en six heures. On la crut empoisonnée; les uns dirent que c'était par les ordres du dauphin, d'autres accusèrent de ce crime Jacques Cœur, trésorier du roi, et désigné par Agnès comme son exécuteur testamentaire : cette seconde accusation était l'ouvrage des ennemis de Jacques Cœur, qui fut condamné à mort trois ans après, comme concussionnaire; la conduite de Louis XI n'a pu que fortifier les soupçons élevés contre le dauphin. Le corps d'Agnès Sorel fut déposé au milieu du chœur de l'église collégiale du château de Loches, qu'elle avait enrichie de ses dons. Son tombeau se voyait encore à Loches, en 1792, et l'épitaphe attestait la bienfaisance de celle à qui on l'avait érigé. Les chanoines de cette ville, croyant faire leur cour à Louis XI, supplièrent ce prince de faire enlever de leur église, ce tombeau qui était à leurs yeux un objet de scandale : « J'y con- » sens, répondit Louis, mais il faut ren- » dre auparavant ce que vous avez reçu » d'Agnès. » Les historiens ne sont pas d'accord sur l'opinion qu'on doit avoir d'Agnès Sorel; les uns la traitent avec mépris, et l'accusent d'avoir dilapidé les finances par des dépenses scandaleuses; les autres lui attribuent la gloire d'avoir sauvé la France. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'Agnès n'abusa jamais de son pouvoir; qu'elle fut sincèrement attachée au roi, et qu'elle se conduisit avec assez d'art pour conserver jusqu'à sa mort l'amitié de la reine. Agnès eut de Charles VII trois filles, reconnues par ce monarque et par Louis XI son successeur; toutes trois furent mariées et dotées aux frais de la couronne, et reçurent le titre de Filles de France, qui se donnait encore à cette époque aux enfants naturels des rois. Les poètes du temps ont célébré à l'envi les charmes de la belle Agnès : la

plupart des vers faits en son honneur sont tombés dans l'oubli ; mais on lit encore avec plaisir le petit poëme de Baïf, adressé au seigneur de Sorel, parent d'Agnès, et inséré dans le second volume du recueil des œuvres de ce poète, imprimé à Paris en 1573. On conservait encore, en 1789, dans la bibliothèque du chapitre de Loches, un manuscrit contenant près de mille sonnets latins à la louange d'Agnès, tous acrostiches, et faits par un chanoine de cette ville. Il reste d'elle un buste en marbre, conservé long-temps au château de Chinon, et déposé maintenant au muséum des Augustins.

B—Y.

AGNÈSI (Marie-Gaetane), née à Milan, le 16 mars 1718, morte dans la même ville, le 9 janvier 1799, savait le latin à l'âge de 9 ans ; elle eut bientôt appris le grec, l'hébreu, le français, l'allemand, l'espagnol ; elle s'adonna ensuite à l'étude de la philosophie ; et, à l'âge de 19 ans, elle soutint 191 thèses, qui furent imprimées en 1738, sous ce titre : *Propositiones philosophicæ.* Elle se distingua tellement par ses connaissances dans les mathématiques, que son père, étant tombé malade en 1750, elle obtint du pape Benoît XIV la permission d'occuper sa chaire à l'université de Bologne. Elle renonça par la suite au monde et aux sciences, pour se consacrer au service des malades et des pauvres. Ses *Instituzioni analitiche*, 1748, 2 vol. in-4°., ont été traduites en partie par d'Antelmy, sous les yeux et avec quelques notes de M. Bossut, sous ce titre : *Traités élémentaires du Calcul différentiel et du Calcul intégral*, traduits de l'italien de mademoiselle Agnési, 1775, in-8°. L'*Eloge historique de mademoiselle Agnesi*, par Frisi, trad. en français par M. Boulard, a été imprimé séparément, et reproduit à la suite de la traduction des *Bienfaits de la Religion chrétienne*, 1807, 2 vol. in-8°. A. B—T.

AGNODICE, jeune Athénienne qui, pour satisfaire son goût pour la médecine, se déguisa en homme afin de suivre les écoles, dont la loi interdisait l'entrée aux personnes de son sexe. Suffisamment instruite par Hérophile, médecin célèbre, elle conserva son déguisement, et eut de grands succès dans la pratique, qu'elle borna particulièrement aux accouchements et aux maladies des femmes. Les médecins, jaloux de sa réputation, la citèrent devant l'aréopage, comme ne faisant servir son ministère qu'à corrompre les femmes. Agnodice n'eut besoin, pour se justifier, que de faire connaître son sexe. Ils l'accusèrent alors d'avoir violé la loi qui défendait aux femmes et aux esclaves d'étudier la médecine ; mais les femmes des principaux citoyens d'Athènes prirent sa défense, et obtinrent la révocation de cette loi. C. et A—N.

AGNOLO (Baccio d'), sculpteur et architecte florentin, né en 1460, se fit d'abord connaître par des ouvrages de *rimesso* ou *tarsia*, sorte de marquetterie ou de gravure sur bois, fort en usage pour les meubles. Les stalles du cœur de l'église de Santa Maria-Novella sont ornées suivant ce procédé, par Baccio d'Agnolo. Il exécuta aussi de la sculpture ; et les ornements en bois ciselés qui enrichissaient l'orgue de la même église, ainsi que l'autel de la Nunziata, etaient de la main de cet artiste ; mais un attrait particulier le portait vers l'étude de l'architecture, et il partit à cet effet pour Rome. Il n'abandonna pas pour cela la sculpture, et fit briller ces deux talents réunis dans une occasion favorable. Le pape Léon X voyageait en Italie ; toutes les villes par où il

passait s'empressaient de fêter le pontife ; Baccio donna les dessins de plusieurs arcs de triomphe qu'on éleva sur la route. De retour dans sa patrie, il reprit son premier état; et son attelier de menuiserie devint une sorte d'académie, où se réunissaient, pour converser sur les arts, des gens instruits, des artistes, et même des étrangers. On cite, comme faisant partie de cette réunion, Raphaël, alors fort jeune, et Michel-Ange. Par ce moyen, Baccio acquit beaucoup de réputation, et fut chargé de tous les travaux importants qui se faisaient à Florence. Il exécuta, avec le Cronaca, la décoration de la grande salle du vieux palais, et bâtit le bel escalier qui y conduit. Baccio se distingua particulièrement dans la construction du palais Bartolini, et il en traça le jardin. Cet édifice est le premier où l'on ait vu des fenêtres carrées surmontées de frontons, et des portes ornées de colonnes. Cette innovation, imitée par la suite avec succès, fut blâmée par les Florentins, qui appliquèrent sur les murs, des sonnets satiriques, et des guirlandes de feuillage pareilles à celles qu'on suspend à la façade des églises les jours de fête, voulant faire entendre par-là que ce genre d'architecture convenait mieux à un temple qu'à un palais; mais Agnolo, qui avait pour lui une grande autorité, celle de l'antique, se moqua des critiques, et y répondit en faisant graver, au-dessus de la porte, ces mots en gros caractères : *Carpere promptius quam imitari*. Parmi ses autres ouvrages d'architecture, on cite les palais Lanfredini, Taddei et Borgherini, où il exécuta de belles sculptures en bois; la Villa Bello Sguardo, le modèle de l'église de St.-Joseph et St.-Nofri, le clocher de l'église du St.-Esprit, l'un des plus beaux qui existent, et celui de St.-Miniato il Monte, si solidement construit, que, lors du siége de Florence, en 1529, il résista à l'artillerie ennemie. L'architecture extérieure du Duomo de Florence était restée imparfaite depuis la mort de Brunelleschi, dont les dessins s'étaient perdus; Baccio d'Agnolo fut chargé d'achever ce monument ; il proposa d'entourer la coupole d'une galerie à jour (*ballatojo*), supportée par des colonnes ; il en fit le modèle, et en exécuta même une partie; mais Michel-Ange étant venu à Florence, et remarquant qu'on détruisait les pierres saillantes que Brunelleschi n'avait point laissées sans intention, trouvant d'ailleurs qu'on s'écartait beaucoup trop des idées et de l'intention de Brunelleschi, proposa lui-même un autre projet, et il compara la galerie de Baccio à une cage à poulets; le résultat de cette discussion fut qu'on n'exécuta ni l'un ni l'autre de ces projets. Agnolo composa le magnifique pavé de Ste.-Marie del Fiore, et continua de travailler à l'embellissement de l'intérieur de cette vaste fabrique. Il conserva jusqu'à son extrême vieillesse son activité, sa force et le jugement le plus sain, et mourut en 1543, âgé de 83 ans. On voit son tombeau à St.-Laurent. Baccio d'Agnolo laissa trois fils, Philippe, Giuliano et Domenico, auxquels il transmit une partie de ses talents. Giuliano est le plus connu des trois; il continua les ouvrages commencés par son père; mais il exécutait mieux qu'il ne composait. C—n.

AGNOLO (Gabriel d'), architecte napolitain. Vers l'an 1480, florissaient à Naples trois architectes de mérite : Gabriel d'Agnolo, Novello di San-Lucano, et Gio. Francesco Mormando ; ils abandonnèrent la manière greco-gothique, et ramenèrent le bon goût, qu'ils avaient puisé dans l'étude des monuments antiques de Rome. Ils élevaient à l'envi des fabriques im-

portantes, et l'une des plus célèbres est le palais Gravina, construit sur les dessins de Gabriel d'Agnolo, mais que les troubles survenus à cette époque empêchèrent d'achever. Ce même architecte bâtit les églises de Ste.-Marie-Égyptienne, de St.-Joseph, et quelques autres monuments ; il mourut vers l'an 1510. C—n.

AGNOLO, ou ANGELO da Siena. *Voy.* Agostino.

AGNONIDE, était l'un de ces orateurs ennemis de toute vertu, et tels qu'il s'en trouvait beaucoup à Athènes. Il eut l'audace d'intenter contre Théophraste une accusation d'impiété, que le peuple repoussa avec indignation, et peu s'en fallut qu'Agnonide n'en fût lui-même victime. Chassé d'Athènes par Antipater, après la mort d'Alexandre, ainsi que beaucoup d'autres orateurs, il obtint de Phocion la permission de revenir. Au mépris d'un tel service, lorsqu'Antipater fut mort, il se porta accusateur de Phocion, devant Polysperchon et devant le peuple, et il le fit condamner à mort; mais il ne tarda pas à recevoir le châtiment de son ingratitude; car le peuple, revenu à lui-même, le condamna à son tour au dernier supplice. C—r.

AGOBARD, né dans la Gaule belgique, au diocèse de Trèves, à la fin du 8e. siècle, fut ami de Leydrade, archevêque de Lyon, qui le choisit non seulement pour son coadjuteur, mais encore pour son successeur, et le fit même ordonner par trois évêques. Cette ordination, très-irrégulière, fit grand bruit parmi les évêques de France; mais elle fut ratifiée, ou plutôt rectifiée. Agobard était un de ces hommes impétueux qui vont au bien sans ménagement et sans tolérance, et qu'il est souvent facile d'égarer. Il prit part à la révolte des enfants de Louis-le-Débonnaire, et se fit distinguer par ses écrits à ce sujet: on croit même qu'il fut le rédacteur du bref que le pape Grégoire IV publia contre Louis-le-Débonnaire; mais il reconnut son erreur; et, après avoir été déposé en 835 par le concile de Thionville, il fut rétabli, et mourut le 6 juin 840, en Saintonge, où il était allé pour des affaires publiques. A propos du bouleversement qu'il y eut dans le royaume, on a dit « qu'Agobard était né dans le siècle d'or de Charlemagne; qu'il avait brillé dans le siècle d'argent de Louis-le-Débonnaire, et qu'il était mort dans le siècle de fer des enfants de cet empereur. » Nous remarquerons cependant qu'il est mort sous le règne de Louis-le-Débonnaire, qui descendit au tombeau quatorze jours après lui. Agobard était un très-savant personnage, et fut lié avec Adalhard, et autres hommes illustres du temps. Il a laissé un grand nombre d'écrits; les trois premiers qu'il composa, et les trois plus célèbres, sont ceux qu'il donna contre Félix d'Urgel, contre les juifs, et contre la loi Gombette. Cette loi, qui autorisait les duels juridiques, fut abrogée à sa sollicitation. Agobard écrivit contre les épreuves de l'eau et du feu, etc., qu'on appelait alors les jugements de Dieu. Les orages fréquents, occasionnés à Lyon par le voisinage de deux rivières et de montagnes élevées, furent la matière d'un écrit d'Agobard qui combattit l'opinion généralement reçue alors, que ces tempêtes étaient excitées à volonté par des sorciers qui tiraient parti de cette erreur. Agobard a composé beaucoup d'autres ouvrages; on trouve la traduction de quelques-uns dans l'*Histoire de Lyon*, par le P. Menestrier. Papyre Masson entra chez un relieur qui allait mettre en pièces un manus-

crit en parchemin pour en couvrir des livres; ce manuscrit contenait les ouvrages d'Agobard; il en fit l'acquisition, le déchiffra et le fit imprimer à Paris, 1606, in-8°. Il y avait ajouté des sommaires, des notes et une préface : cette édition fut censurée à Rome, à cause du *Traité du culte des images*. Le grand nombre de fautes qui s'y étaient glissées, engagea Baluze à en donner une seconde, qui parut en 1666, 2 vol. in-8°. Elle est augmentée des quatre livres d'Agobard contre Amalarius, et a été réimprimée dans le tome 14e. de la *Bibliothèque des Pères*. A. B—T.

AGOCCHI (JEAN-BAPTISTE), archevêque d'Amasie, et secrétaire d'état du pape Grégoire XV, né à Bologne, et mort en 1631 à Venise, où il était nonce du St.-Siége. On a de ce savant prélat une lettre en réponse au chanoine Barthélemi Dolcini, sur la fondation et la puissance de la ville de Bologne, l'*Antica fondazione e Dominio della città di Bologna*, *Lettera responsiva*, etc., Bologne, 1638. Agocchi avait aussi laissé en latin un traité des *Comètes*, un autre des *Météores*; des lettres; et, en italien, plusieurs traités sur la morale, sur les arts, et sur divers autres sujets; mais aucun de ces ouvrages n'a été rendu public. G—É.

AGORACRITE, de Paros, fut l'élève favori de Phidias, qui, pour le mettre au-dessus de ses rivaux, lui sacrifiait jusqu'à sa gloire. « Phidias, » dit l'abbé Barthélemi, traçait sur » ses propres ouvrages le nom de » son jeune disciple, sans s'aperce- » voir que l'élégance du ciseau dévoi- » lait l'imposture et trahissait l'amitié. » Agoracrite ayant concouru pour une statue de Vénus avec Alcamènes, autre élève de Phidias, et originaire d'Athènes, eut la douleur de voir couronner son rival, par l'injuste prévention des Athéniens en faveur de leur compatriote. Agoracrite indigné vendit sa statue aux habitants de Rhamnus, bourg de l'Attique, sous la clause expresse qu'elle ne rentrerait jamais dans Athènes; et, pour éterniser son ressentiment, il la nomma *Némésis*. C'est de là que venait le surnom de *Rhamnusienne*, que les anciens donnaient quelquefois à la déesse de la vengeance. Varron regardait cette statue comme la plus belle de l'antiquité. Agoracrite se faisait remarquer par sa beauté, et par l'agrément de ses manières; il vivait dans la 83e. olympiade. (*V*. ALCAMÈNES.) L—S—E.

AGOSTI (JULES), de Reggio, mort très-jeune en 1704. On a de lui deux tragédies, *Artaxerce*, 1700, *Cianippe*, 1709, et un oratorio des *Larmes de Marie pendant la Passion de J.-C.* Apostolo Zeno, après avoir lu le premier acte de *Cianippe*, en a loué le style dans une de ses Lettres, et a témoigné le plus grand regret de la mort prématurée de l'auteur. G—É.

AGOSTINI (NICOLAS DEGLI), poëte vénitien du 16e. siècle, est auteur: I. d'un poëme en octaves, sur *les succès des guerres d'Italie* depuis 1509 jusqu'en 1521, ouvrage que le savant Tiraboschi range parmi ceux qui n'ont rien de poétique que la mesure des vers; II. d'un poëme en trois chants, intitulé *Lo innamoramento di Lancilotto e di Ginevra*; III. des trois livres qui font suite au *Roland Amoureux*, du Boiardo; IV. d'une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, inférieure à celle de l'Anguillara, etc. Il ne faut pas le confondre avec le P. Jean Agostini, franciscain, de qui l'on a les *Vies des auteurs vénitiens*, 2 vol. in-4°., Venise, 1760, et qui avait donné précédemment plu-

sieurs ouvrages de différents genres en prose et en vers. G—É.

AGOSTINI (LIONARDO), célèbre antiquaire, natif de Sienne, fleurit vers le milieu du dix-septième siècle ; sous le pontificat d'Urbain VIII, il vivait à la cour du cardinal Barberini, et, plus tard, le pape Alexandre VII, qui l'estimait beaucoup, lui donna la charge d'inquisiteur ou d'examinateur des antiques dans tout le pays latin. Il a laissé les deux ouvrages suivants, qui sont rares et estimés : I. *la Sicilia di Filippo Paruta descritta con Medaglie, con la Giunta di Lionardo Agostini*, Rome, 1649, in-fol. Ce n'est qu'une nouvelle édition de l'ouvrage que Paruta avait publié à Palerme en 1612, in-fol., sous le titre : *Della Sicilia di Filippo Paruta descritta con Medaglie, parte prima.* Cette première partie, qui est devenue très-rare, ne contenait que la représentation gravée des médailles : leur explication devait suivre, dans une seconde partie qui n'a jamais paru. Agostini a employé les mêmes planches qui avaient servi à Paruta ; il a augmenté d'environ quatre cents médailles le nombre de celles qui étaient dans la première édition ; mais il n'y a pas non plus ajouté d'explications. Après sa mort, les planches de Paruta ayant passé dans les mains d'un libraire, nommé Marc Maier, celui-ci donna à Lyon, en 1697, une nouv. édit. in-fol. du même ouvrage, sous ce titre : *La Sicilia di Filippo Paruta descritta con Medaglie, e ristampata con aggiunta di Lionardo Agostini, hora in miglior ordine disposta da Marco Maier, arrichita d'una Descrittione compendiosa di quella famosa Isola*, etc. ; mais, malgré ces explications, et les détails historiques ajoutés par l'éditeur, cette édition est beaucoup moins estimée que celles de Paruta et d'Agostini. L'édition la meilleure et la plus complète est celle que Sigebert Havercamp en a faite en latin, à Leyde, 1723, en 3 vol. in-fol., avec des Commentaires où il y a des recherches utiles ; ces trois volumes forment les 6e., 7e. et 8e. du *Thesaurus Antiquitatum et Historiarum Siciliæ*, de Jean-George Grævius et Pierre Burmann ; II. *le Gemme antiche figurate di Lionardo Agostini, con le Annotazioni del Sig. Gio. Pietro Bellori*, première partie, Rome, 1636 et 1657, in-4°. ; seconde partie, Rome, 1670, in-4°. Les deux parties ont été réimprimées ensemble à Rome, en deux volumes in-4°., en 1686. En 1702, Dominique de Rossi en donna une édition augmentée, qui fut aussi imprimée à Rome, en deux vol. in-4°. ; et, en 1707, il en parut dans la même ville une quatrième en 4 vol. grand in-4°., publiée, avec une foule d'additions, par Paul Alexandre Maffei, sous ce titre : *Gemme antiche figurate, date in luce da Domenico de Rossi, colle Sposizioni di Paolo Alessandro Maffei*, etc. Quoique cette édition soit beaucoup plus considérable que les précédentes, la première est celle que l'on estime le plus, à cause de la beauté des dessins dont elle est ornée. L'ouvrage d'Agostini a été traduit en latin par Jacques Gronovius, qui y a ajouté une savante préface : cette traduction a été publiée à Amsterdam, 1685, in-4°. : elle a été réimprimée à Franeker en 1694, in-4°. Clément (*Bibliothèque curieuse*) ne paraît pas avoir eu connaissance de l'édition de 1636 ; Chrétien Gottlieb Jœcher, *Dictionnaire des Savants*, attribue encore à Lion. Agostini un autre ouvrage, intitulé : *Consiglier di pace.* C'est une erreur : cet ouvrage est de Lionardo Agosti. A. L. M.

AGOSTINO et AGNOLO, ou ANGELO DA SIENA, sculpteurs et architectes, étaient frères ; le premier naquit vers l'an 1269. Ils appartenaient à une bonne famille de Sienne, et leurs aïeux s'étaient déjà distingués dans la carrière des arts ; car on trouve qu'ils bâtirent, en 1190, la *Fonte-Branda*, célèbre fontaine de Sienne. En 1284, Giovanni, fameux architecte pisan, qui revenait de Naples, s'étant arrêté à Sienne pour construire l'église cathédrale *il Duomo*, et ayant reconnu les talents précoces d'Agostino (il n'avait que 15 ans), lui confia la direction de ces travaux. Ce jeune artiste, qui chérissait son frère Angelo, voulut lui faire partager les avantages de sa position ; il devint son maître, et le mit bientôt en état d'associer son nom au sien. Tous deux, adoptés en quelque sorte par Giovanni, accompagnèrent leur protecteur à Pistoie, à Pise et en d'autres lieux, et l'aidèrent jusqu'à sa mort dans l'exécution de ses importants travaux ; revenus dans leur patrie, les deux frères, qui avaient acquis une grande réputation, furent nommés architectes de la ville en 1317. Ils exécutèrent la façade du *Duomo*, commencé par leur maître, et, en 1321, ils bâtirent, sur leurs propres dessins, la porte romaine et celle nommée *la Tufi*. L'an 1326, ils commencèrent l'église et le couvent de St.-François, et furent appelés à Orviette pour décorer de sculptures la façade de l'église de Ste.-Marie. Favorisés par la fortune, autant que le méritaient leur tendre union et leurs talents, ces deux artistes inspirèrent le plus vif intérêt à Giotto, qui passant par Orviette, admira leurs sculptures, et les choisit pour exécuter sur ses dessins le fameux tombeau de Guido, seigneur et évêque d'Arezzo. Ce monument est très-remarquable, et l'un des plus beaux du 14e. siècle. On y remarque seize bas-reliefs qui ont été décrits avec soin par Vasari, et surtout par Lorenzo Quazzesi. Les deux frères firent aussi pour Bologne un grand bas-relief, qu'on voit au-dessus du maître-autel de l'église de St.-François, et qui leur coûta huit ans de travail. La ville de Bologne s'étant donnée au pape Jean XXII, ce pontife, pour s'en assurer la possession, fit élever une forteresse, dont on confia la construction aux deux frères ; mais le pape n'ayant point tenu les promesses qu'il avait faites aux Bolonais, ils secouèrent le joug, et abattirent cette forteresse. Dans le même temps, le Pô déborda sur le territoire de Mantoue et de Ferrare ; il périt plus de 10,000 personnes dans cette inondation. Agostino et Angelo, appelés comme ingénieurs, contraignirent le fleuve à rentrer dans son lit, et lui opposèrent de puissantes digues. A leur retour dans leur patrie, en 1338, ils érigèrent plusieurs monuments, tels que l'église Ste.-Marie, une belle fontaine, la grande salle et la tour du Palais. Angelo avait été seul à St.-François d'Assise pour construire le tombeau d'un cardinal ; pendant cette absence, Agostino, qui était resté à Sienne, où il faisait exécuter les ornements de sculpture de la fontaine, mourut presque subitement, et fut enterré avec honneur dans la cathédrale. Il semble que le sort d'Angelo fût lié à celui de son frère ; car, depuis la mort de celui-ci, on n'entendit plus parler de l'autre, et l'époque, aussi bien que le lieu où il mourut, sont également inconnus. C—n.

AGOSTINO (Paolo) de Valerano, compositeur de musique, né en 1593, fut élève de Bernardo Nanini, musicien de l'école romaine, et succéda à Soriano, comme maître de la chapelle pontificale de St.-Pierre. On

le regardait comme un des plus savants et des plus féconds compositeurs de son temps dans tous les genres, et ses compositions pour 4, 6 et 8 voix, étaient l'objet de l'admiration de toute la ville de Rome. Le père Martini a conservé d'Agostino un *Agnus Dei*, à 8 parties, qui est d'une composition très-remarquable. Dans quelques Biographies étrangères, ce compositeur est désigné sous le nom d'*Agostini*. P—x.

AGOSTINO (ANTON.). *V*. AUGUSTIN.

AGOTY. *Voy*. GAUTIER D'.

AGOULT (GUILLAUME D'), gentilhomme et poète provençal du 12e. siècle, mourut en 1181. « Il était, dit » Duverdier, excellent en savoir et » honnêteté, exemplaire et vrai cen» seur, en toute sa vie, benin et mo» deste. » Il épousa Jausserande de Lunel, à la louange de laquelle il fit maintes chansons, qu'il adressa à Ildephonse, premier du nom, roi d'Aragon, prince de Provence et comte de Barcelone, de la maison duquel il était le premier gentilhomme. Il se plaignait que, de son temps, on n'aimait plus comme on devait, et fit à ce sujet un Traité intitulé : *la Maniera d'amar del temps passat*. Il y dit que nul ne doit être prisé, s'il n'a l'amour en singulière recommandation. Ses œuvres ne sont point imprimées. La famille Agoult existe encore dans le Dauphiné et la Provence. A. B—T.

AGRÆUS (CLAUDE-JEAN), savant jurisconsulte suédois, du 17e. siècle. Il enseigna le droit à l'université de Dorpat, relevant alors de la Suède, et publia des ouvrages qui répandent du jour sur la législation des pays du Nord; le principal a pour titre *Leges Sudromanicæ et Wesmanicæ ex antiquis archivi regii cod. descriptæ et ad leges regni suetici reliquas collatæ*, Stockh., 1666. — Il y a eu en Suède quelques autres savants du même nom, qui ont écrit sur les antiquités, l'histoire et la morale. C—AU.

AGRAIN (EUSTACHE D'), fut, pendant la première croisade, prince de Sidon et de Césarée, connétable et vice-roi de Jérusalem. Il était parti de Languedoc, en 1096, avec Raymond, comte de Toulouse, qui conduisait une armée forte de cent mille croisés, à la tête desquels on voyait les plus illustres chevaliers du temps (*Voy*. RAYMOND). Les brillants exploits de d'Agrain lui méritèrent, du roi Baudouin, les dignités dont nous venons de parler, et, de plus, la souveraineté de Sidon et de Césarée, qu'il transmit à ses enfants. Ce monarque ayant été pris dans une embuscade, le patriarche et les généraux de l'armée élurent d'Agrain, vice-roi d'Acre; et les succès qu'il obtint contre le soudan d'Égypte, le firent surnommer *l'épée et le bouclier de la Palestine*. — Hugues D'AGRAIN, son petit-fils, se fit remarquer dans une ambassade au Kaire, qui lui fut confiée, en 1182, par Amaury, roi de Jérusalem; au rapport de Guillaume de Tyr, il s'y conduisit avec une habileté au-dessus de son âge, et parvint à conclure un traité de paix avec le khalyfe. Ses descendants se sont alliés aux maisons souveraines. Julien, le septième d'entre eux, épousa, en 1253, la fille du roi d'Arménie. Cette famille, originaire du Vivarais, obtint le privilége de porter l'épée nue à la procession de la fête de Notre-Dame-du-Puy, en mémoire des services qu'elle avait rendus à l'Église en Orient, et des reliques qu'elle avait envoyées à la Métropole du Velay. Deux branches de cette ancienne maison existent encore. O—N.

AGRAZ (ANTOINE), né à Palerme, en 1640, et mort en 1672, était d'o-

rigine espagnole, et fils d'Alfonse Agraz, qui avait exercé en Sicile une charge de magistrature. Son savoir lui obtint l'amitié de Pierre d'Arragon, vice-roi de Naples, et des papes Clément IX et X. Il n'a publié que deux ouvrages latins peu importants, l'un est un Discours adressé au pape Clément X, au nom du roi d'Espagne Charles II, et de la reine, Rome, 1671; l'autre est intitulé: *Donativum voluntarium politicum, diatribe*, Romæ, 1672, in-4°. Il a laissé plusieurs autres ouvrages non imprimés, dont on peut voir les titres dans la *Bibliotheca Sicula* de Mongitore. G—É.

AGREDA (MARIE DE), de la famille Coronel, qui toute entière embrassa l'état religieux. Le père de Marie (François Coronel) et ses deux frères prirent l'habit de S. François. Sa mère (Catherine de Arena), et sa sœur firent profession dans un couvent que cette famille fonda en 1619, à Agreda, ville d'Espagne, sur les frontières d'Aragon, pour obéir à une prétendue révélation. Marie, née en 1602, y fit ses vœux en 1620, le même jour que sa mère, et fut élue supérieure sept ans après. Depuis ce temps, elle crut avoir de fréquentes visions, dans lesquelles Dieu et la Ste.-Vierge lui donnaient l'ordre réitéré d'écrire la Vie de la Mère de Dieu. Marie d'Agreda résista pendant dix années à ces ordres; enfin elle commença à les exécuter; mais un prêtre, qu'elle consulta en l'absence de son confesseur ordinaire, l'engagea à jeter ses écrits au feu: ce dernier lui fit recommencer son travail mystique. Dieu et la Ste.-Vierge lui réitérèrent en songe le même commandement, et Marie Agreda acheva enfin, en 1655, la *Vie de la Ste.-Vierge*. Cet ouvrage singulier, divisé en huit livres, fut imprimé à Lisbonne, à Madrid, à Perpignan et à Anvers. Marie de Agreda y raconte qu'aussitôt que la Vierge fut venue au monde, Dieu ordonna aux Anges de transporter cette aimable enfant dans le Ciel empyrée; qu'il assigna cent Anges de chacun des neufs chœurs pour la servir; qu'il en destina douze autres pour être toujours auprès d'elle, en forme visible et corporelle, et encore dix-huit, des plus distingués, qui descendaient par l'échelle de Jacob, pour faire les ambassades de la reine au grand roi. Dans le 20e. chapitre, elle fait le récit de ce qui arriva à la Vierge pendant les neuf mois qu'elle fut dans le sein de sa mère Anne; elle raconte ensuite, qu'avant l'âge de trois ans, Marie balayait la maison, avec l'aide des anges, etc. Le 15e. chapitre contient une foule de détails indécents qui offensent la pudeur. Du reste, ce roman, tout bizarre qu'il est, ne laisse pas d'être assez bien tissu, et même élégamment écrit. Le père Thomas Crozet, récollet, le traduisit en français, sous le titre suivant: *La mystique cité de Dieu, Miracle de la Toute-Puissance, Abîme de la Grâce, Histoire divine de la Vie de la très-sainte Vierge-Marie, mère de Dieu, notre Reine et Maîtresse, manifestée dans ces derniers siècles par la Ste. Vierge, à la sœur Marie de Jésus, abbesse du couvent de l'Immaculée Conception de la ville d'Agreda, et écrite par cette même sœur, par ordre de ses supérieurs et de ses confesseurs*, Marseille, 1696. Cette traduction causa de vifs débats dans le sein de la Sorbonne à Paris; quelques docteurs prirent la défense de l'ouvrage; d'autres le condamnèrent et rendirent leurs censures publiques; ce qui irrita leurs adversaires, au point qu'ils firent paraître en 1697, à Cologne, un pamphlet sous ce titre: *Affaire de Marie d'Agreda, et la manière dont on a cabalé en Sor-*

bonne sa condamnation. L'auteur anonyme dit que les partisans de la censure, dont il dévoile les trames, traitèrent leurs adversaires d'*Agredins*, et il ajoute que c'est pour favoriser l'imprimeur, que quelques docteurs séduits condamnèrent l'ouvrage. « Car, dit-il, pour faire vendre un » livre, il suffit qu'on le veuille con» damner ; chacun y court comme au » feu. » Du reste, l'auteur défend toutes les folies que le cerveau malade de la religieuse visionnaire avait enfantées. Le *Journal des Savants*, année 1696, et Bayle, traitent longuement de ce procès qui mérite aujourd'hui peu d'attention. Il suffit d'ajouter que le parti de la censure et du bon sens triompha, et que la condamnation des rêveries de Marie d'Agreda ne fut point révoquée, malgré les efforts que fit l'ambassadeur d'Espagne, pour sauver l'honneur de la religieuse inspirée. Marie d'Agreda mourut le 24 mai 1665. Son ouvrage fut censuré à Rome, en 1681 ; mais la publication du décret fut suspendue en Espagne, où ce livre avait été approuvé, et même la Congrégation de l'*Index* en permit la lecture dans ce royaume, en 1729. La traduction de *la Cité mystique de Dieu*, etc., par le père Crozet, a été réimprimée à Bruxelles, 1715, 3 vol. in-4°.; 1717, 8 vol. in-8°. Bossuet a fait quelques remarques sur cet ouvrage ridicule, et il en a relevé les indécences. D—G.

AGRICOLA (CNÆUS JULIUS), consul et général romain, immortalisé par son gendre Tacite, et digne en effet d'avoir un tel historien, par la réunion qu'il offrit en sa personne, de la plus sage politique jointe à la plus brillante valeur, et d'un caractère aussi aimable que son ame était élevée. Petit-fils de deux procurateurs des Césars, fils d'un sénateur, Agricola reçut le jour au sein de l'illustre et ancienne colonie de Fréjus, fit ses études à Marseille, ses premières armes dans la Bretagne, passa de l'enthousiasme de la philosophie à celui de la gloire militaire; et, dans les camps ainsi que dans l'école, dans la ville, comme dans les provinces, conserva toujours une pureté inaltérable. Questeur intègre auprès d'un proconsul concussionnaire, tribun muet sous Néron, préteur religieux sous Galba, gouverneur chéri d'Aquitaine, et consul honoré sous Vespasien; lorsque ce dernier empereur commençait à rendre moins pénible pour les Romains la perte de leur liberté, Agricola fut envoyé chez ces Bretons à qui Jules-César avait voulu ravir la leur, et qui la défendaient depuis 50 ans avec une opiniâtreté indomptable. Les Romains même, devenus esclaves, étaient encore élevés à croire que les autres nations avaient été créées pour leur obéir. Il était dans la mission d'Agricola de subjuguer les Bretons, et dans son cœur de les civiliser : il réussit à l'un et à l'autre. Voulant signaler son arrivée par un début qui, tout à la fois, frappât l'esprit de ces différentes peuplades, et remontât le courage de sa propre armée, il courut en plein hiver contre les Ordoriques, qui venaient d'exterminer une division de cavalerie romaine, entraîna ses troupes qui hésitaient, en marchant partout à leur tête; gravit les montagnes, atteignit les insurgés, les tailla en pièces, revint conquérir à la nage l'île de Mona, dont les habitants, le voyant sans vaisseaux, n'avaient pas même songé à se défendre contre une agression de sa part. Pendant six campagnes, Agricola marcha de succès en succès, poussant toujours les Barbares devant lui, employant les étés à soumettre de nouvelles nations, les hivers à instruire

dans les arts de la paix ceux que le sort de la guerre avait mis en son pouvoir, et à se concilier, par la justice de son gouvernement, ceux qu'avait domptés la force de son bras. Parvenu aux deux golfes et à la langue de terre qui sépare la Bretagne de l'Écosse, appelée alors Calédonie, il osa le premier traverser ces golfes sur un navire, borda les deux rives de ses flottes, occupa le défilé par ses troupes; et les Barbares, qui avaient toujours reculé, emmenant avec eux leurs familles, leurs trésors, leur bétail, se virent enfermés, pour ainsi dire, dans une seconde île. Alors le désespoir vint ranimer le courage de ces fiers Bretons, qui n'avaient plus à choisir qu'entre la vengeance et les fers, et qui aimaient mieux mourir que de servir. L'issue de la sixième campagne fut indécise; et, dès l'ouverture de la septième, d'un côté Galgacus à la tête d'une multitude innombrable rassemblée de tous les cantons de la Bretagne, de la Calédonie, de l'Hibernie; de l'autre, Agricola conduisant une armée où des Bretons soumis s'étaient déjà mêlés aux Romains vainqueurs, se trouvèrent en présence, impatients de décider cette grande querelle. Ils furent encore vainqueurs ces Romains, non par l'ascendant d'une bravoure supérieure à celle de leurs adversaires, mais par l'avantage que la discipline donne toujours à une valeur exercée sur une intrépidité aveugle, et aux mouvements mécaniques des corps sur les plus nobles transports du cœur humain. Tacite nous peint en traits de feu, à côté de la joie et du butin des vainqueurs, la désolation et la misère des vaincus; errant tous à l'aventure, hommes et femmes confondant leurs lamentations, traînant leurs blessés, s'appelant les uns les autres, abandonnant leurs maisons, et y mettant eux-mêmes le feu; les pères et époux, allant et revenant de la r à l'abattement, et de l'abattement rage, à l'aspect de leurs enfants et leurs femmes; plusieurs même massacrant par une espèce de pi Alors Agricola fut le triomphateur la Bretagne, de la Calédonie, de tou les îles Orcades. Il se disposait à ê celui de l'Hibernie. Un des rois cette île, chassé de ses états par u sédition (on croit que c'est le *Thuath* *Téachmar* des Chroniques irla daises), était venu implorer le secou du gouverneur romain, et Agricola retenait près de lui, dit Tacite, so le voile de l'amitié, avec le projet d' faire l'instrument d'une nouvelle co quête; mais Vespasien n'étant plu Domitien, monté sur le trône monde, y fut jaloux des victoires d' gricola. Forcé de le louer en publi il lui envoya l'ordre secret de reve et de rentrer dans Rome pendant nuit. Un froid embrassement, un s lence ténébreux, décelèrent l'ame tyran, dès sa première entrevue av le vainqueur de la Bretagne. Ni la pr fonde sagesse d'Agricola, ni sa vie r tirée après son modeste retour, ni sacrifice qu'il avait fait sans murmu des honneurs du triomphe, ni le r fus qu'il y joignit d'un gouverneme qui lui appartenait de droit, ni la ca deur avec laquelle il se justifia de pl sieurs accusations intentées contre lu rien ne put le sauver de la mort il était âgé de 56 ans. Son père av été tué par l'ordre de Caligula, s mère massacrée par les satellites d'O thon, et l'opinion générale fut qu' avait été empoisonné par Domitien qui n'en parut pas moins les yeux ba gnés de larmes au milieu du deuil pu blic. « Désormais en repos sur l'ob » de sa haine, dit Tacite, et cacha » mieux la joie que la crainte. » On cr

vrit le testament du défunt : Domitien s'y trouva institué co-héritier avec le plus tendre des fils et la meilleure des femmes ; on le vit s'en réjouir comme d'un honneur et d'un hommage. « Les adulations continuelles l'avaient fait arriver à ce degré d'aveuglement et de corruption, qu'il ignorait que les bons pères n'appellent à leur succession que les mauvais princes. » — « O Agricola ! s'écrie le sublime et pieux historien de ce grand homme, heureux par l'éclat de ta vie, tu le fus encore par l'époque de ta mort. Tu n'as pas vu les portes du sénat assiégées, les sénateurs investis de soldats, tous ces consulaires enveloppés dans le même massacre, tous ces illustres Romains exilés et fugitifs !... » L. T—L.

AGRICOLA (GEORGE), proprement BAUER, médecin, né à Gleuchen en Misnie, l'an 1494, étudia d'abord à Leipzig, puis en Italie, sous les savants qui rendaient alors cette contrée la patrie des sciences et des lettres. Il revint ensuite exercer la médecine à Joachimsthal en Bohême ; mais son goût pour la métallurgie l'entraîna bientôt exclusivement. Il alla à Chemnitz, près des riches minières des électeurs de Saxe ; en visitant ces mines et s'entretenant familièrement avec les mineurs, il acquit une connaissance parfaite de tous les procédés qui ont rapport à l'exploitation des métaux. Ce fut en vain qu'il assura alors aux ducs de Saxe que la portion souterraine de leurs états valait mieux que la superficie ; il en fut peu secouru, et employa tout son bien à ses savantes recherches. Parmi ses nombreux ouvrages, on doit principalement distinguer ses douze livres *De re metallicâ*, dans lesquels il expose les diverses opérations propres à l'exploitation des mines, les machines qu'on y emploie, avec une synonymie des expressions grecques et latines relatives à cette science, et beaucoup de planches qui éclaircissent le texte. Ce livre fut imprimé à Bâle, 1546, 1556, 1558, 1561, 1621, 1657, in-fol., et plusieurs fois in-8°. Il contient en outre les traités suivants : *De animantibus subterraneis;* cinq livres *De ortû et causis subterraneorum* (qui ne se trouvent pas dans les quatre premières éditions) ; quatre *De naturâ eorum quæ effluunt è terrâ;* dix *De naturâ fossilium;* deux *De veteribus et novis metallis;* et un dialogue *De re metallicâ.* Agricola a aussi publié à Bâle, cinq livres *De mensuris et ponderibus Romanorum et Græcorum*, 1550, in-fol., 1553, in-4°. Nous avons encore sous son nom, un traité *de Lapide philosophico*, Cologne, 1531, 1534, in-12. Agricola mourut en 1555, à Chemnitz, à 61 ans. Les luthériens, auxquels il s'était montré opposé, laissèrent cinq jours son corps sans sépulture. George Agricola est le premier minéralogiste qui parut après la renaissance des sciences en Europe. Il est en minéralogie ce que fut Conrad Gesner en zoologie ; la partie chimique, et principalement docimastique de la métallurgie, est déjà traitée dans son livre avec beaucoup de soin, et même a été peu perfectionnée depuis, jusqu'à la fin du 18e. siècle : on voit qu'il connaissait les auteurs classiques, les alchimistes grecs, et même beaucoup de manuscrits. Cependant il croyait encore aux esprits follets, auxquels les mineurs attribuent les effets des moffettes ou exhalaisons dangereuses qui les tourmentent dans les mines. C-v-R.

AGRICOLA (GEORGE ANDRÉ), docteur en médecine et en philosophie, qui vivait à Ratisbonne, au commencement du 18e. siècle. Il se rendit cé-



lèbre en parlant des prétendues découvertes qu'il avait faites sur la multiplication des arbres et des plantes; il avait, disait-il, trouvé le moyen de faire sortir rapidement d'une feuille ou d'une petite branche, de grands arbres, si bien que 60 arbres ne devaient pas mettre plus d'une heure à pousser; le feu était son seul instrument; mais il ne voulait révéler son secret qu'à 160 personnes, qui devaient promettre de le garder et de le payer 25 florins. Un charlatan trouve aisément 100 dupes : Agricola eut celles qu'il voulait. Il publia divers écrits à l'appui de ces prétendues inventions : le principal est un *Essai sur la multiplication universelle des Arbres, des Plantes et des Fleurs*, Ratisbonne, 1716, 2 vol. in-fol., traduit en français sous ce titre : *Agriculture parfaite*, ou *Nouvelle découverte*, etc., Amsterdam, 1720, 2 vol. in-8°. G—T.

AGRICOLA (MICHEL), né en Finlande. Il étudia la théologie et la médecine à l'université de Wittenberg. S'étant fait connaître avantageusement de Luther, ce réformateur le recommanda à Gustave Ier., et, de retour dans son pays, il fut fait recteur à Abo, en 1539. Gustave l'envoya ensuite en Laponie, pour prêcher le christianisme aux Lapons. En 1554, Agricola fut nommé évêque d'Abo, et il fit, quelque temps après, avec l'archevêque d'Upsal, Laurent Pétri, un voyage en Russie, pour avoir des conférences avec le clergé de ce pays: il mourut en 1557. On a de lui une *Traduction du Nouveau Testament* en finnois, imprimée à Stockholm en 1548; on lui attribue aussi une traduction dans la même langue, du livre intitulé : *Rituale Ecclesiæ ab erroribus pontificiorum repurgatus*. C—AU.

AGRICOLA (JEAN), aussi appelé MAGISTER ISLEBIUS, ou MAITRE EISLEBEN, parce qu'il était d'Eisleben, dans le comté de Mansfeld, ville natale de Luther. Contemporain et disciple de ce réformateur, il eut une part assez remarquable, bien que subordonnée, aux travaux et aux actes qui assurèrent le succès de la réformation et préparèrent l'organisation de l'église luthérienne. Son véritable nom était *Schnitter*, ou *Moissonneur*, qu'il latinisa, suivant l'usage de son siècle. Il prêcha successivement et avec un grand zèle à Eisleben, à Francfort-sur-le-Mein, à la diète de Spire, comme aumônier de l'électeur de Saxe, et à Wittenberg. C'est dans cette dernière ville qu'il donna naissance à la secte des *antinomi*, ou *antinomiens*, en soutenant, contre Mélanchthon, dont la célébrité excitait sa jalousie, l'inutilité de la loi de Moïse dans l'œuvre de la conversion chrétienne : c'était là son véritable sentiment, et l'on a eu tort de lui attribuer des opinions beaucoup plus erronées. Il n'enseigna jamais que les bonnes œuvres étaient inutiles, et mérita encore moins le titre d'*anoméen*, qui désigne une secte d'ariens, et qui n'a pu être appliqué à Jean Agricola que par une extrême ignorance dans l'histoire des opinions religieuses de son temps. Mosheim, qui d'ailleurs le traite assez mal, et qui lui donne les épithètes de *ventosus* et *versipellis* (vain et inconséquent) le justifie sur ce point. Un des théologiens de la communion luthérienne les plus distingués, Mr. C.-L. Nitzsch, professeur à Wittenberg, est allé plus loin, et a pris la défense de Jean Agricola. Les disputes qui s'élevèrent sur sa doctrine, et qui allaient lui attirer l'animadversion de l'électeur de Saxe, le déterminèrent à quitter Wittenberg, et à accepter la

place de premier prédicateur de la cour de Berlin, que l'électeur de Brandebourg lui offrit en 1540. Il se livra avec zèle à ses nouvelles fonctions, et se rétracta à la fin de cette année. On a élevé des doutes sur la sincérité de cette rétractation ; ce qui est plus certain, c'est la part qu'il eut, en 1548, avec Jules Pfug et Michel Sidonius, à la rédaction de l'*Interim d'Augsbourg*, et aux controverses des Adiaphoristes, ou des théologiens protestants qui consentaient à admettre comme indifférentes plusieurs parties du rituel romain, regardées d'abord comme incompatibles avec la doctrine des réformateurs. Né le 20 avril 1490, selon Seidel et Kuster, ou en 1492, selon d'autres, il tint, avec le docteur Eck, la plume au fameux colloque de Leipzig, en 1519; fut associé à Mélanchthon et à Brentz, pour la remise de la confession d'Augsbourg, et l'un des signataires des articles de Smalcalde, en 1537; il mourut à Berlin le 22 septembre 1566. Outre des ouvrages de controverse et d'exégèse, on a de lui une traduction allemande de l'*Andrienne* de Térence, et un *Recueil de 750 Proverbes allemands*, accompagnés d'un *Commentaire*. Ce dernier ouvrage a contribué à former et à enrichir la langue allemande. Son style n'est pas aussi animé que celui de Luther, mais il est plein d'énergie et de dignité. S—R.

AGRICOLA (RODOLPHE), professeur de philosophie à Heidelberg, l'un des restaurateurs des sciences et des lettres en Europe ; il s'appelait proprement *Huesmann*, et était né à Baffeln, près de Groningue, en 1443. Après avoir étudié sous Thomas à Kempis, il parcourut l'Italie, s'arrêta quelque temps à Ferrare, où le duc Hercule d'Est fut son protecteur, et Théodore de Gaze son maître de philosophie. Lorsqu'il revint dans les Pays-Bas, en 1477, il passa par Deventer : il vit Érasme, alors âgé seulement de 10 ans, et prédit qu'il deviendrait un grand homme. De retour en Allemagne, il fut nommé syndic de Groningue, et envoyé comme tel à la cour de l'empereur : en 1482, il accepta la place de professeur à Heidelberg, que lui offrit le chancelier Jean de Dalberg, et y mourut en 1485. Il était bon musicien, bon peintre, bon écrivain, bon poète et savant philologue : ses contemporains, entre autres Érasme, lui ont prodigué les plus grands éloges ; on a dit que, lorsqu'il écrivait en vers latins, c'était un autre Virgile, et, en prose, un autre Politien. Peu ambitieux, il sut conserver son repos en gardant son indépendance, et cultiva les lettres avec ardeur. Bayle compare le savoir d'Agricola à celui des plus illustres savants que l'Italie eût alors. Parmi ses écrits, recueillis à Cologne sous ce titre : *R. Agricolæ lucubrationes, aliquot lectu dignissimæ*, etc., 1539, 2 vol. in-4°., les plus remarquables sont les traductions de quelques morceaux des classiques anciens, tels que Platon, Isocrate, des notes sur Boëce, son Traité incomplet *De inventione dialecticâ*, où il développe la méthode de raisonnement de l'antiquité, et son discours *In laudem philosophiæ*. G—T.

AGRICOLA (JEAN-AMMONIUS), médecin allemand de la fin du 15[e]. siècle, professeur de langue grecque à Ingolstadt, et l'un des meilleurs commentateurs d'Hippocrate et de Galien. On lui doit aussi deux livres sur la botanique médicale (*de Medicina herbaria*), l'un contenant les plantes qui étaient déja employées par les anciens médecins, l'autre, celles auxquelles la médecine n'a recours que depuis Ga-

lien; et de plus un discours : *de Præstantia corporis humani.* C. et A—n.

AGRICOLA (Jean-Frédéric), compositeur de musique, naquit en 1718 à Dobitschen, dans la principauté d'Altenbourg. Après avoir étudié le droit à Leipzig, et pris des leçons de musique de Jean-Sébastien Bach, il alla en 1741 à Berlin, où il se perfectionna dans la composition, et fut reconnu pour un excellent organiste. Dix ans après, il épousa la Molteni, célèbre cantatrice, et fut nommé, en 1759, directeur de la chapelle royale. Il a publié plusieurs dissertations sur la musique, et traduit de l'italien les *Éléments de l'art du Chant*, par Tosi, auquel il a ajouté des notes. Ses compositions musicales sont nombreuses; mais il y en a peu de gravées : parmi les opéras dont il fit la musique pour le théâtre de Berlin, on remarque ceux d'*Achille à Scyros*, et d'*Iphigénie en Tauride.* J.-F. Agricola mourut d'hydropisie le 12 novembre 1774. P—x.

AGRIPPA LANATUS (Menenius), fut nommé consul l'an 251 de la fondation de Rome, avec Publius Posthumius Tubertus. Son collégue ayant été battu par les Sabins, Menenius Agrippa alla le secourir à la tête de toute la jeunesse romaine, et remporta une victoire complète, qui lui valut les honneurs du triomphe. Ce fut la première fois, depuis l'établissement du consulat, que la cérémonie du triomphe eut lieu à Rome. Dix ans après, éclatèrent entre le peuple et le sénat des dissensions funestes. Les plébéiens qui composaient l'armée, irrités des rigueurs que l'on exerçait contre les débiteurs, se retirèrent sur le mont qui reçut depuis le nom de *Sacré.* Menenius Agrippa fut député vers eux avec neuf autres sénateurs, disposés ainsi que lui à accueillir les représentations du peuple. Ayant des hommes grossiers à persuader, et n'étant pas sans doute lui-même un grand orateur, il leur récita l'apologue des membres qui, ne voulant plus fournir de nourriture à l'estomac, s'aperçurent, par la langueur où ils tombèrent, qu'en prenant ce parti ils se nuisaient à eux-mêmes. Frappée de la justesse de la comparaison, la multitude se calma; mais elle obtint une partie de ce qu'elle demandait : les dettes furent abolies, et on institua cette magistrature du tribunat qui occupe une place si importante dans l'histoire de la république romaine. La personne des tribuns du peuple fut déclarée sacrée par une loi, avant que le peuple rentrât dans la ville. Ils ne furent dans l'origine que cinq, mais ensuite on en porta le nombre jusqu'à dix. Après avoir terminé par son esprit conciliant un soulèvement qui menaçait de détruire la république à peine affermie, Menenius Agrippa mourut très-âgé, et emporta l'estime de tous ses concitoyens; mais il était dans un tel état d'indigence, qu'il ne laissa pas même de quoi payer ses funérailles. Ses parents allaient l'inhumer sans aucune pompe, lorsque le peuple s'y opposa, et se taxa à deux onces par tête. Alors le sénat déclara que ses funérailles seraient faites aux dépens de l'état, et le peuple, ne voulant point reprendre la contribution qu'il s'était volontairement imposée, en fit présent aux enfants de Menenius. D—t.

AGRIPPA (M. Vipsanius), né d'un Romain appelé Lucius, était, selon Suétone, d'une naissance peu relevée; mais Cornélius Népos assure qu'il appartenait à une famille de l'ordre des chevaliers. Élevé avec Octave, il contribua plus que tout autre à l'accroissement de sa puissance, et reçut de lui des marques de gratitude

qui le rendirent la seconde personne de l'empire. Agrippa commença sa carrière politique en se chargeant d'accuser Cassius, lorsque, sur la demande d'Octave, les assassins de César furent mis en jugement. Quand les dissensions entre Antoine et Octave commencèrent à éclater, Agrippa se signala contre Lucius Antoine, frère du triumvir, et délivra d'un péril imminent le corps d'armée de Salvidien, un des lieutenants de l'héritier de César. Après avoir été chargé de combattre Sextus, fils de Pompée, il marcha dans la Gaule, dont il soumit les peuples qui avaient essayé de secouer le joug des Romains. Il passa même le Rhin, à l'exemple de César, pour inspirer la terreur de ses armes aux peuples de Germanie. Octave le nomma ensuite commandant général de ses flottes, et Agrippa commença par porter du secours à Cornificius, qui, enfermé par les troupes de Sextus Pompée, eût été obligé de se rendre; ensuite, dans une grande bataille navale, il défit complètement son ennemi. Outre les prodiges de valeur qu'Agrippa fit dans cette journée, il dut principalement sa victoire à une machine de guerre qu'il inventa, et dont l'effet terrible fut de détruire presque tous les vaisseaux de Pompée. C'était ainsi qu'il préludait à cette journée d'Actium, où le sort de l'univers devait être décidé. La supériorité des manœuvres d'Agrippa, et l'inconcevable conduite d'Antoine assurèrent un triomphe complet à l'heureux Octave. Cependant, après s'être montré si fidèle à la cause d'Octave, Agrippa n'hésita point à lui conseiller d'abdiquer et de rétablir la république, lorsqu'Auguste, devenu empereur, le consulta ainsi que Mécène. Rien n'est plus connu que cette conférence, qui a fourni à Corneille l'une des plus admirables scènes de *Cinna*. En se déterminant à suivre le conseil de Mécène, qui s'accordait bien mieux avec ses sentiments secrets, Auguste n'en rendit pas moins justice à la franchise d'Agrippa. Pendant un voyage que l'empereur fit en Espagne, Agrippa, resté à Rome, orna cette ville de plusieurs monuments magnifiques, tels que le Portique et le temple de Neptune, les bains qui portèrent son nom, et le Panthéon qui subsiste encore. Auguste, attaqué d'une maladie grave, ne nomma point de successeur; mais il remit publiquement son anneau à Agrippa, et les Romains en conclurent qu'il le désignait à leur choix, s'ils désiraient après sa mort être gouvernés par un seul homme. Nommé gouverneur de Syrie, Agrippa était déjà arrivé à Lesbos, lorsqu'il fut rappelé à Rome pour y exercer la dignité de gouverneur de la ville, qu'Auguste venait de créer spécialement pour lui. Quoiqu'Agrippa eut épousé Marcella, nièce du prince, Auguste la lui fit répudier; et il lui donna pour femme sa propre fille Julie, si fameuse par ses déréglements. Mécène avait porté l'empereur à cette démarche, en lui disant : « Vous » avez rendu Agrippa si puissant, qu'il » faut ou le nommer votre gendre, ou » le faire mourir. » Agrippa fut ensuite envoyé en Gaule pour arrêter les incursions des Germains qui avaient passé le Rhin, et commis d'affreux dégâts. Ils se retirèrent à l'approche d'Agrippa, qui alla ensuite en Espagne attaquer les Cantabres. Il éprouva une vigoureuse résistance de la part de ce peuple, qui, depuis plus de 200 ans, défiait les armes de Rome; cependant il parvint à le dompter, et un tel succès parut au sénat digne du triomphe. Agrippa eut la circonspection de refuser cet honneur, pour ne pas ex-

citer la jalousie d'Auguste. Il continua ensuite à multiplier dans la capitale de l'empire les établissements publics, et Rome lui dut surtout de magnifiques aqueducs, qui subsistent encore aujourd'hui. A cette époque, Auguste, pour ôter tout espoir au petit nombre de partisans de la république qui existaient encore, partagea en quelque sorte le pouvoir suprême avec Agrippa, qui se montra de plus en plus digne d'une si haute fortune. L'an 740 de Rome, 14e. av. J.-C., il marcha en Orient, où Hérode, roi de Judée, seconda ses armes qui furent partout victorieuses. Cette fois encore, il refusa le triomphe, et attribua tous ses succès à l'empereur, sous les auspices duquel il avait combattu. Auguste prolongea pour 5 ans son autorité tribunitienne, et l'envoya contre les Pannoniens qui, effrayés de son nom seul, se soumirent à toutes les conditions qu'il voulut leur imposer. Il était de retour en Italie, lorsqu'en traversant la Campanie, il fut attaqué d'une maladie violente, qui le mit au tombeau en peu de jours. A la première nouvelle de sa maladie, Auguste quitta les jeux auxquels il assistait pour se rendre auprès de son ami; mais il n'arriva que pour le pleurer. Sentant la perte qu'il venait de faire, il ordonna que le corps d'Agrippa fût transporté à Rome, se chargea de prononcer lui-même son oraison funèbre, et fit déposer ses restes dans son propre mausolée, près de ceux de Marcellus, l'an 742 de Rome, 12e. av. J.-C. Agrippa mourut à 51 ans. Il légua au peuple romain ses biens et ses jardins. Parmi les dons qu'il fit à Auguste, on remarque celui de la *Chersonnèse taurique ;* mais on n'à pu savoir comment il avait eu la souveraineté de ce pays. Agrippa laissa, de sa première femme, Cæcilia Attica, fille d'Atticus, une fille nommée Agrippine, qui épousa Tibère. Il n'eut point d'enfants de Marcella, sa seconde femme. Julie, qui fut la troisième, lui donna trois fils, Caïus, Lucius et Agrippa Posthumius, et deux filles, Julie et Agrippine, femme de Germanicus. Agrippa, comme on l'a dit, avait été plusieurs fois tribun; les faisceaux consulaires lui avaient été décernés trois fois, et il avait exercé une fois la censure avec Auguste. D—T.

AGRIPPA (MARCUS JULIUS), 3e. fils du précédent et de Julie. Le surnom de Posthume lui fut donné, parce qu'il naquit après la mort de son père, 12 ans av. J.-C. Il était d'un naturel grossier et sans culture, fier de sa force de corps extraordinaire ; mais il n'était point connu par des vices. Auguste, son aïeul, l'adopta après la mort de ses frères, Caïus et Lucius César, en même temps qu'il adoptait Tibère : il révoqua bientôt l'adoption, et relégua Agrippa dans l'île de Planasie. Quelques auteurs assurent qu'Auguste conçut contre lui une haine mortelle, à cause de la vie scandaleuse qu'il menait ; mais Tacite attribue la disgrâce d'Agrippa aux artifices de Livie, qui désirait écarter le seul homme qui pût porter obstacle à la grandeur de son fils Tibère. Cet empereur commença son règne par le meurtre du jeune Agrippa, qu'il fit assassiner par un tribun militaire, avant même que la mort d'Auguste fût publiquement connue; et ensuite, feignant de n'avoir point donné cet ordre, il voulut l'attribuer à Auguste mourant. Personne ne crut à cette fable. Quoique le tribun militaire chargé de commettre ce crime fût un homme fort, et qu'il attaquât Agrippa désarmé, il eut beaucoup de peine à lui donner la mort. La postérité mâle d'Auguste s'éteignit avec Agrippa, qui périt ainsi malheureusement à 26 ans. Dans la

suite, un des esclaves d'Agrippa, nommé Clément, forma un projet très-hardi. Il n'avait pu parvenir à l'enlever de l'île de Planasie, lors de la mort d'Auguste, et à le présenter aux armées de Germanie; il résolut, à la faveur de quelque ressemblance, de passer pour lui; et étant débarqué à Cosa en Étrurie, il fit répandre le bruit qu'Agrippa n'était pas mort. Ses démarches mystérieuses accréditèrent ce bruit: il fut accueilli par la foule au port d'Ostie, et des assemblées secrètes se formèrent dans Rome même. Enfin, deux émissaires de Tibère étant parvenus à gagner sa confiance, se saisirent de lui, et le firent conduire à l'empereur. Quand ce prince le vit, il lui demanda « Comment il était devenu Agrippa? » Clément eut l'audace de lui répondre: « De même que tu es devenu César. » Comme on présumait qu'un grand nombre de personnages distingués l'avaient aidé de leur argent et de leurs conseils, Tibère le fit mourir secrètement dans l'intérieur du palais, et ne fit point de recherches pour découvrir des complices que Clément avait eu le courage de ne pas révéler. Q. R—y.

AGRIPPA (Hérode), roi de Judée, fils d'Aristobule et de Bérénice, fille d'Hérode, dit le Grand, fut élevé à la cour d'Auguste, avec Drusus, fils de Tibère. Son goût pour la profusion le jeta dans des dépenses si excessives, qu'à la mort de Drusus, il fut obligé de revenir en Judée. Il passa quelques années en un château de l'Idumée, dans une situation si misérable, qu'il se serait volontairement laissé mourir de faim, si sa femme Cypres, fille de Phasaël, et quelques-uns de ses amis ne fussent parvenus à lui rendre le courage. Il revint à Rome, où il s'attacha à Caligula, et eut l'imprudence de faire connaître le désir qu'il avait de la mort de Tibère. Cet empereur le fit aussitôt charger de chaînes; mais il ne porta pas plus loin son ressentiment; et Hérode Agrippa vivait encore lorsque Caligula parvint à l'empire. Ce prince le fit sur-le-champ mettre en liberté, et lui donna une chaîne d'or du même poids que celle de fer qu'il avait portée, avec le titre de roi, auquel il joignit deux tétrarchies. Un an après, Agrippa partit pour visiter son royaume. Prenant sa route par Alexandrie, il fit dans cette ville une entrée si pompeuse, qu'il excita l'envie des habitants, qui, toujours enclins à la raillerie, l'insultèrent par une procession satirique, où un mendiant faisait le personnage d'un roi juif. Agrippa et ses compatriotes, qui étaient en grand nombre dans la ville, furent très-offensés de cette insulte, dont ils ne purent tirer vengeance, parce que Flaccus, gouverneur romain de la ville, n'aimait pas les juifs. Il s'ensuivit dans Alexandrie une persécution violente contre ces derniers; mais Agrippa, en ayant informé l'empereur, obtint le rappel et la perte de Flaccus. Cependant Hérode Antipas, qui avait épousé la sœur d'Agrippa, voyant avec envie son élévation, fit un voyage à Rome pour obtenir de semblables honneurs; Agrippa l'accusa d'avoir pris part à la conjuration de Séjan, le fit bannir, et fut mis en possession de sa tétrarchie et de tous ses trésors. Agrippa se vit ensuite placé dans une situation critique à l'égard de Caligula. Ce tyran avait ordonné que son image fût adorée dans le sanctuaire même du temple de Jérusalem; mais les juifs s'opposèrent avec tant d'énergie à cette profanation, que le gouverneur fut obligé de différer l'exécution de l'ordre de l'empereur, et de lui demander de plus amples instructions. Agrippa vint à Rome, afin d'intercéder

pour ses compatriotes, et se présenta devant Caligula au moment où il lisait la lettre du gouverneur. Il fut tellement frappé de la colère que sa vue causa à l'empereur, qu'il s'évanouit, et que l'on fut obligé de le porter à son palais. Là, il écrivit à l'empereur une lettre flatteuse, insérée dans les *OEuvres de Philon*, et qui, jointe à une conduite très-adroite, détourna pour le moment Caligula d'effectuer son dessein; cependant il le reprit dans la suite, et les conséquences en auraient été terribles, s'il n'eût été assassiné l'an 41 de J.-C. Agrippa fut employé comme négociateur entre Claude et le sénat, et il contribua à faire prendre à Claude la résolution d'accepter l'empire. C'est du moins ce qu'affirme Josephe; mais aucun auteur latin ne rapporte ce fait. Quoi qu'il en soit, Claude favorisa beaucoup Agrippa, non seulement en confirmant les dons qu'il avait reçus de Caligula, mais en donnant à ses royaumes de Judée et de Samarie toute l'étendue qu'ils avaient eue sous Hérode-le-Grand. Il le décora des ornements consulaires; et, à sa prière, il accorda le petit royaume de Chalcis, en Syrie, à Hérode, frère et gendre du roi des juifs. A cette époque, Agrippa fixa son séjour en Judée, et gouverna ses sujets avec douceur. En peu de temps, il fit et déposa plusieurs grands prêtres. Il mêlait quelques pratiques du paganisme aux cérémonies des juifs, de manière à scandaliser ces derniers; il donna même des combats de gladiateurs et d'autres spectacles dans le goût romain. Un certain Simon, austère partisan de la loi de Moïse, lui ayant fait à ce sujet, en public, de violents reproches, Agrippa le fit asseoir à côté de lui au théâtre; et, par des attentions flatteuses, adoucit tellement sa sévérité, qu'il le vit ensuite approuver toutes ses actions. Ce fut probablement pour complaire aux juifs qu'il persécuta les chrétiens. On lui attribue le martyre de S. Jacques le mineur, frère de S. Jean, et l'emprisonnement de S. Pierre. Il était à Césarée, avec une cour aussi nombreuse que brillante, pour y célébrer des jeux en l'honneur de Claude, lorsqu'il fit un discours aux députés de Tyr et de Sidon qui étaient venus solliciter sa faveur. Ces députés, et les autres vils flatteurs qui étaient présents, s'écrièrent que sa voix était celle d'un dieu et non d'un homme, adulation extravagante dont Agrippa parut touché. Presque dans le même temps, il fut attaqué d'une maladie d'entrailles qui, après des douleurs affreuses, prolongées pendant cinq jours, le fit périr en l'an 44, à l'âge de 54 ans, dont il avait régné sept. Il laissa un fils et trois filles, dont l'aînée fut la fameuse Bérénice qui épousa Hérode. Le peuple de Césarée et de Sébaste fit éclater beaucoup de joie à sa mort, et poussa les outrages à sa mémoire jusqu'à arracher du palais les portraits des princesses ses filles, pour les porter dans des lieux de débauche; mais Cuspius Fadus, envoyé quelque temps après dans le pays comme gouverneur, eut ordre de punir ces excès. D—T.

AGRIPPA (Hérode), fils du précédent, fut élevé à Rome, et n'avait que 17 ans, lorsque son père mourut. On le crut trop jeune pour régner, et la Judée, redevenue province romaine, eut de nouveau des gouverneurs de cette nation. Cependant, à la mort de son oncle Hérode, roi de Chalcis, Agrippa obtint la surintendance du temple, le privilége de nommer le grand prêtre, et ensuite le royaume de Chalcis, au préjudice d'Aristobule, fils du roi défunt. Ayant entendu la

défense de S. Paul devant le gouverneur Festus (selon les *Actes des Apôtres*), il fut presque entièrement convaincu. Il offensa fortement les juifs, en bâtissant un palais assez élevé pour que, de sa terrasse, on pût voir la cour intérieure du temple; et, au commencement de cette révolte contre les Romains, qui devint si fatale à la nation hébraïque, Hérode Agrippa, essayant d'adresser au peuple un discours pour l'apaiser, fut attaqué à coups de pierres et chassé de Jérusalem. Il se rendit alors près de Cestius, gouverneur de la province, qu'il assista, contre les juifs, de sa personne et de ses soldats. Quand Vespasien fut envoyé en Judée, Agrippa lui amena un renfort considérable. Pendant le siége de Jérusalem, il rendit de grands services à Titus; et, après la prise de cette ville, il vint à Rome, ainsi que sa sœur Bérénice, avec laquelle on soupçonne qu'il eut une liaison incestueuse. Il y mourut l'an 90, à l'âge d'environ 70 ans. Il fut le dernier de la race d'Hérode qui porta le titre de roi. D—T.

AGRIPPA DE NETTESHEIM (HENRI CORNEILLE), médecin et philosophe, naquit à Cologne le 14 sept. 1486. Doué de beaucoup d'esprit et d'érudition, il était d'une humeur chagrine, et tous ses écrits sont marqués au coin d'une critique outrée et d'une satire amère; comme Paracelse, son contemporain, auquel on l'associe, il se plaisait à avancer des paradoxes. Sa carrière, moitié scientifique, moitié politique, fut toujours orageuse; il suivit d'abord le parti des armes, servit pendant sept ans en Italie dans les armées de Maximilien Ier., et reçut, en récompense de sa valeur, le titre de chevalier; quittant ensuite cette carrière, il étudia le droit, la philosophie, la médecine et les langues; venu en France, en 1506, il fut nommé, en 1509, professeur d'hébreu à Dôle, où il expliqua publiquement le livre de Reuchlin, de *Verbo mirifico*. Ses querelles avec les Cordeliers le firent bannir de cette ville; alors il alla à Londres, où il donna aussi des leçons. A son retour d'Angleterre, il professa la théologie à Cologne; et, en 1511, fut choisi par le cardinal Santa-Croce pour siéger comme théologien à un concile tenu à Pise. Peu après, il professa à Pavie, et ouvrit des Cours sur *Mercure Trismégiste*. En 1515, il professait à Turin; mais, toujours agité par son humeur inquiète, il ne put y rester long-temps. Nommé syndic et orateur à Metz, en 1518, cette ville semblait enfin lui offrir un asyle et un repos durable; cependant il fut encore contraint de s'en éloigner, parce qu'il avait combattu avec trop de violence l'opinion vulgaire qui donnait trois époux à Ste. Anne, et surtout parce qu'il avait pris le parti d'une jeune paysanne, accusée de sorcellerie. Après avoir demeuré pendant quelque temps à Fribourg, en Suisse, et à Genève, et vu s'anéantir l'espérance d'obtenir une pension du duc de Savoie, il s'établit à Lyon, en 1524, et y commença l'exercice de la médecine, dix-huit ans après avoir reçu le titre de docteur. Sa hardiesse et sa suffisance suppléèrent au défaut de connaissances pratiques. Les siennes se bornaient à un répertoire de formules qu'il employait empiriquement. Il n'en obtint pas moins une réputation assez brillante, pour que Louise de Savoie, mère de François Ier., le nommât son médecin; mais cette princesse voulait qu'il fût aussi son astrologue. Agrippa répondit qu'il ne devait pas être employé à satisfaire une vaine curiosité. Cette réponse eût

pu n'être que l'expression de son mépris pour un art toujours futile et quelquefois dangereux ; mais que dût-on penser d'Agrippa, lorsque l'on sut que, dans le même temps, il pronostiquait au connétable de Bourbon, armé contre la France, les plus brillants succès? Chassé de France, il se livra d'abord à tout l'emportement de son caractère; mais enfin il fut obligé de songer à un nouvel établissement. Tel était le renom qu'il s'était acquis parmi ses contemporains ignorants et superstitieux, que le roi d'Angleterre, deux seigneurs d'Allemagne et d'Italie, et Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, l'appelèrent en même temps près d'eux. Il préféra s'attacher au service de la princesse, sœur de Charles IV, qui le fit nommer historiographe de cet empereur. Elle ne tarda pas à être fortement prévenue contre lui; mais elle mourut peu de temps après, et Agrippa composa son oraison funèbre. Il avait publié, quelque temps auparavant, son ouvrage *de la Vanité des Sciences*, qui fut vivement censuré par ses ennemis; mais ils s'élevèrent avec encore plus de force contre la *Philosophie occulte*, qu'il publia peu après à Anvers, et qui le fit accuser de magie. Des protecteurs puissants ne purent empêcher qu'il ne fût jeté dans les prisons de Bruxelles. Après un an de détention, il se rendit à Cologne, dont l'archevêque avait reçu la dédicace de sa *Philosophie occulte*, et ne craignit point de retourner en France, avec le dessein de s'établir à Lyon; mais à peine était-il dans cette ville, qu'il y fut arrêté pour avoir écrit contre la reine mère : sorti de prison, il alla finir à Grenoble sa carrière orageuse, dans un hôpital, en 1535, à l'âge de 49 ans, ou, suivant d'autres, à Lyon, en 1534. Il avait parlé avec de grands égards de [...]ther et de Mélanchthon ; mais [...] professa jamais publiquement la [...]gion réformée, et fut catholique [...]tant que pouvait l'être un homm[...] distribuait des formules pour co[...]ser des parfums et des talismans [...]giques, etc. On a peint assez bi[...] homme singulier, lorsqu'on a d[...] lui : *Nulli hic parcit; contem[...] scit, nescit, flet, ridet, irasc[...] incitatur, carpit omnia. Ipse [...]losophus, dæmon, heros, deu[...] omnia.* Son portrait se trouve [...] les *Icones* de Reusner, dans la [...] *chalcogr.* de Boissard, et au fr[...]pice de plusieurs de ses écrits [...] deux principaux ouvrages d'Agr[...] cités ci-dessus, ont été imprimés [...] les titres suivants : I. *De ince[...]dine et vanitate scientiarum, d[...]matio invectiva*, sans date, i[...] Coloniæ, 1527, in-12; Paris, 1[...] in-8°.; apud Agrippinatem, 1[...] in-8°.; 1532, in-8°.; 1537, in[...] 1539, in-8°. Ces sept éditions [...] entières et non mutilées; les suiv[...] ont éprouvé des retranchement[...] ouvrages supprimés ont été rec[...] par David Clément. Ce traité a é[...]duit en français par Louis de Ma[...] Turquet, 1582, in-8°.; et par [...]deville, Leyde, 1726, in-12, 3 [...] avec l'ouvrage du même auteu[...] les femmes. La traduction du pr[...] est complète, celle de Gueud[...] mutilée. Ce livre a été traduit [...] en italien, en anglais, en allem[...] en hollandais. Agrippa veut [...]ver « qu'il n'y a rien de plus [...]cieux et de plus dangereux pour [...] des hommes et le salut de leurs a[...] que les sciences et les arts.» Les [...]tés particuliers de médecine attr[...] à Agrippa, savoir : *Contra p[...] antidota securissima, De med[...] in genere, De medicinâ operat[...]*

De pharmacopolia, *De chirurgia*, *De anatomistica*, *De veterinaria*, *De diætaria*, etc., ne sont que des chapitres de ce grand ouvrage, tant loué par les uns, tant blâmé par les autres; mais dans lequel Agrippa, établissant une proposition, sans doute fausse, comme vérité première, a toutefois, dans les faits accessoires, signalé de nombreux abus et de monstrueuses erreurs; II. *De Occultâ philosophiâ*; *libri tres*, Anvers et Paris, 1531; Mechliniæ, Basileæ, Lugduni, et absque loco, 1533, in-fol.; Lyon, in-8°., trad. en français par Le Vasseur; la Haye, 1727, 2 vol. in-8°.; III. *De nobilitate et præcellentiâ fœminei sexûs, declamatio*, Anvers, 1529, in-8°. Il fit cette déclamation pour plaire à Marguerite d'Autriche. Elle a été traduite en français par Louis Vivant, Angevin, 1578, in-16; par Arnaudin, 1713; par Gueudeville, avec le *Traité de l'Incertitude des Sciences*; par M. Peyrard, sous le nom de Rœtitg, Paris, 1803, in-12; IV. *Commentaria in artem brevem Raymondi Lulli*, Cologne, 1533, Salinginci, 1538, in-8°.; V. *Orationes decem; de duplici coronatione, Caroli* V, *apud Bononiam : Ejusd. Epigramm.*, etc. Coloniæ, 1535, in-8°. Les Œuvres d'Agrippa ont eté recueillies plusieurs fois. La seule bonne édition est *Lugduni*, *ap. Beringos*. s. d. in-8°., 3 vol. en lettres italiques, dont la contrefaçon est *litteris quadratis*. Cette collection contient un 4e. livre de la philosophie occulte, *de cæremoniis magicis*, qui n'est point d'Agrippa. On a prétendu que ce dernier s'était beaucoup aidé des compositions manuscrites de Piscatris (voyez ce mot). Jean Belot a composé contre Agrippa, les *Fleurs de la Philosophie morale et chrétienne*; Paris, 1603, in-12.

G—T.

AGRIPPA (Camille), célèbre architecte de Milan, vivait au 16e. siècle; il avait fait une étude particulière des mathématiques, de la physique et même de la philosophie. Sous le pontificat de Grégoire XIII, on voulut, à Rome, transporter un obélisque sur la place St.-Pierre; Agrippa fut un de ceux qui s'occupèrent le plus de cette opération, alors très-difficile. Le résultat de ses recherches est consigné dans son ouvrage, intitulé : *Trattato di trasportar la guglia in su la piazza di San Pietro*, Roma, 1583, in-4°. Nous avons encore d'Agrippa : I. *Tratatto di Scientia d'arme*, *con un Dialogo di Filosofia*, Roma, 1553; Venet., 1568, 1604, in-4°.; II. *Dialogo sopra la generatione de' Venti*, etc., Roma, 1584, in-4°.; III. *Nuove Invenzioni sopra il modo di navigare*, Roma, 1595, in-4°. Tous les ouvrages d'Agrippa sont rares.

D. L.

AGRIPPA, astronome de la fin du 1er. siècle de l'ère chrétienne, célèbre par une observation astronomique qu'il fit sur la lune; il observa en Bithynie, la 4e. année de la 217e. olympiade (l'an de J.-C. 92), que la lune était en conjonction avec les pléiades. (Voyez l'*Almageste* de Ptolomée, lib. VII, c. 3, p. 170 de l'éd. de Bâle, 1538.)

D—T.

AGRIPPINE, fille de M. Vipsanius Agrippa, et de Julie, fille d'Auguste, épousa Germanicus : elle lui donna neuf enfants, entre autres Caligula et Agrippine, mère de Néron. Sa fécondité, son attachement à son mari, et son caractère fier et inflexible, la rendirent odieuse à Livie et à Tibère. Elle montra de la grandeur et de la fermeté lors de la révolte des légions romaines dans la Pannonie, et ne céda qu'à la dernière extrémité aux instances de Germanicus, qui la priait

de quitter le camp et de se mettre en sûreté, ainsi que son fils et l'enfant qu'elle portait dans son sein. Elle disait qu'elle descendait du divin Auguste, et avait hérité de sa constance dans les dangers. Lorsque l'armée romaine, commandée par Cæcina, eut échappé aux armes d'Arminius et d'Inguíomar, et fut parvenue à regagner les bords du Rhin, Agrippine s'opposa à ce qu'on rompît un pont qui avait été jeté sur ce fleuve, et qui était nécessaire aux légions pour rentrer sur le territoire de l'empire; elle fit, pendant quelques jours les fonctions de général, distribuant aux soldats qui souffraient de leurs blessures et de la faim, des soulagements et des vivres. Une conduite si généreuse ne pouvait plaire à Tibère; il l'attribua à des vues ambitieuses; et son favori Séjan fortifia encore ses soupçons. Lorsque Germanicus partit pour l'Orient, Agrippine l'accompagna encore. Pison et Plancine sa femme prirent à tâche d'insulter Agrippine et de l'irriter; ils se montrèrent dans toutes les circonstances ennemis déclarés de Germanicus, qui mourut à Antioche, persuadé qu'il était empoisonné par eux. Outrée de douleur et d'indignation, la veuve de ce grand homme s'embarqua avec ses cendres, et arriva à Brindes, où elle donna un grand spectacle de deuil : les habitants la reçurent avec les témoignages de la plus vive douleur. Elle attira tous les regards lorsqu'elle sortit du vaisseau, accompagnée de deux de ses enfants, Caïus et Julie, et portant l'urne funéraire. Tibère, qui ne voulait pas laisser paraître sa joie, ne se montra point en public lorsqu'à Rome on déposa les cendres de Germanicus dans le tombeau d'Auguste; mais Agrippine put voir combien le peuple était sensible à cette perte. On conçut pour elle une ad-ration qui blessa profondément [Ti]bère. On l'appelait l'honneur de [la] patrie, l'unique rejeton d'Augu[ste], le seul modèle des mœurs antiqu[es]. Tibère se vit obligé d'imposer, [en] quelque sorte, silence aux regrets p[u]blics, par un édit; mais Agrippine [eut] au moins la consolation de voir q[ue] Pison, accusé de la mort de Germ[a]nicus et d'actes d'insubordinatio[n] périt avant que le procès fût jug[é], soit qu'il se fût tué lui-même, soit q[ue] plus vraisemblablement l'empereur [lui] eût fait donner secrètement la m[ort]. Toujours implacable, quoique son m[ari] l'eût suppliée en mourant d'adoucir [sa] fierté, elle fut en butte aux persécutio[ns] de Séjan et de Tibère; mais elle n'[en] fut pas moins hardie à poursuivre [de] ses reproches l'empereur lui-mêm[e]. Lorsque sa parente, Claudia Pulch[ra] fut accusée d'adultère par Afer, elle [lui] parla avec tant de véhémence en [fa]veur de cette femme, que Tibère sortant de son caractère dissimul[é] lui appliqua, avec une sorte de fra[n]chise, un vers grec dont le sens éta[it]: « Votre chagrin vient de ce que vo[us] ne régnez pas. » Fatiguée par les ma[ux] de l'ame et par la maladie, elle eut [la] faiblesse de demander un mari à l'em[pe]reur qui vint la visiter. Elle ajout[a], il est vrai, que c'était pour qu'elle-mêm[e] et les enfants de Germanicus eusse[nt] un protecteur contre leurs ennemi[s]; toutefois, cette demande est une e[s]pèce de tache au caractère d'Agri[p]pine. Tibère savait trop que l'épo[ux] d'Agrippine serait un homme dang[e]reux pour sa puissance : il se retira sa[ns] lui répondre. Agrippine accrut enco[re] la haine qu'il lui portait, lorsque, s[ur] des rapports que Séjan lui avait fa[it] parvenir en secret pour la perdre, elle refusa de manger à la table de l'emp[e]reur, et lorsqu'elle remit aux esclav[es]

des fruits qu'il lui présentait. Tibère ne lui en fit aucun reproche ; mais, se tournant vers sa mère : « On ne sera » pas étonné, dit-il, si je traite avec » quelque sévérité une femme qui » veut me faire passer pour un em- » poisonneur. » Mots qui, quelque modérés qu'ils parussent, accréditèrent le bruit que l'on tramait la perte d'Agrippine. Bientôt Tibère, ne gardant plus de mesures, l'accusa formellement : dans une lettre qu'il écrivit au sénat : il s'exprimait avec une extrême dureté sur Agrippine et sur Néron son fils, auquel il reprochait des mœurs dissolues. La réputation d'Agrippine était tellement intacte, que Tibère n'osa pas essayer de la ternir, mais il l'accusa d'arrogance et d'inflexibilité. Quelque porté que fût le sénat à souscrire aux volontés de Tibère, il hésita d'abord à prendre un parti; le peuple, de son côté, se prononçait hautement en faveur d'Agrippine et de son fils, dont il portait les images autour du lieu où siégeait le sénat. Séjan, furieux, écrivit aux sénateurs une lettre menaçante; Tibère se plaignit à la fois du sénat et du peuple. Il n'en fallait pas tant pour déterminer des hommes accoutumés depuis longtemps à la plus basse obéissance. Agrippine fut exilée dans l'île de Pandataire, aujourd'hui *Santa Maria*, où sa mère avait aussi été reléguée à cause de ses débordements. Le malheur ne put fléchir son caractère ; elle témoigna hautement toute l'horreur et tout le mépris que lui inspirait Tibère, et le centurion qui la gardait eut la lâcheté de la frapper au visage avec tant de férocité, qu'elle en perdit un œil. On conduisit Néron dans l'île de Ponsa, où il ne tarda pas à mourir, sans qu'on sache de quelle mort, et Drusus, déclaré ennemi de l'état, fut détenu dans le palais (*V.* Drusus). Agrippine vécut encore quatre ans, jusqu'à l'an 33 de J.-C. On ignore si elle se laissa mourir de faim, ou si Tibère lui refusa la nourriture, pour donner à croire qu'elle périssait volontairement. Il eut la bassesse de charger d'outrages sa mémoire, l'accusant d'adultère avec Gallus, et ajoutant que la mort de son amant lui avait inspiré ce dégoût de la vie. Tacite la défend contre ce reproche, en disant : « Agrippine ne pouvait supporter l'égalité, elle était avide de domination ; les soucis qui appartiennent aux hommes avaient remplacé chez elle les vices de son sexe. » Tibère, dans la lettre qu'il écrivit au sénat, se vanta, de ce que, par clémence, il n'avait pas fait étrangler ni exposer aux gémonies sa belle-fille, et le sénat le remercia de sa clémence.

Q. R—Y.

AGRIPPINE, fille de Germanicus et d'Agrippine, naquit dans la cité des Ubiens, sur les bords du Rhin. Elle n'avait que 14 ans lorsque Tibère lui donna pour époux Cn. Domitius Ahenobarbus, dont elle eut un fils, qui d'abord porta le même nom que son père. Domitius étant mort, Agrippine mena une vie scandaleuse, et Caligula son frère l'exila, non par amour de la vertu, puisque ses liaisons incestueuses avec elle et avec Drusille, son autre sœur, n'avaient que trop éclaté, mais par caprice, ou peut-être par jalousie. Après le meurtre de Caligula, Claude monta sur le trône, et Agrippine fut rappelée. Elle devint alors la femme de Crispus Passienus, patricien d'une illustre famille, et le fit assassiner, pour posséder ses biens qu'il lui avait légués. Agrippine eut un grand pouvoir sur l'esprit de Claude, et l'on pense que Messaline, non moins cruelle que débauchée, l'aurait fait périr, si elle n'avait pas eu

d'autres projets à exécuter. Après la mort de cette femme, Agrippine, aidée par les intrigues de l'affranchi Pallas, régna entièrement sur le cœur de l'imbécille Claude, qui était son oncle, et elle exerça sous son nom toute l'autorité. Elle maria son fils à Octavie, fille de l'empereur. Lucius Vitellius, père de celui qui parvint ensuite à l'empire, exerçait alors la censure. Agrippine lui ordonna de porter contre L. Silanus, fiancé d'Octavie, une accusation d'inceste avec sa sœur, et Silanus fut chassé du sénat. Peu après, l'oncle et la nièce, qui avaient eux-mêmes depuis long-temps un commerce incestueux, levèrent le masque, et ils voulurent que le sénat légitimât leur union; ce qu'ils obtinrent sans peine. Il y eut même des pères conscrits qui, dans l'excès de leur zèle, déclarèrent que, si l'empereur balançait à prendre ce parti, ils auraient recours à la contrainte. Silanus se donna la mort le jour même où le mariage fut célébré. Rome prit alors un autre aspect; l'empire fut entièrement asservi à une femme qui, non moins esclave de ses passions que Messaline, avait dans le caractère une bien plus grande énergie. Les Romains eurent le spectacle, nouveau pour eux, d'une impératrice, accompagnant jusque dans les cours de justice le fantôme de souverain qu'elle gouvernait. Pour plaire au peuple, Agrippine rappela Sénèque de l'exil, et le nomma précepteur de son fils. Ce même fils, l'objet d'une affection aveugle, et qui devait donner au monde le spectacle de la plus effroyable ingratitude, devint, par son mariage avec Octavie, l'égal de Britannicus, fils de l'empereur. Ce n'était pas assez pour Agrippine : après avoir fait périr, par l'absurde accusation de magie, Lollia Paulina, qui lui avait disputé la main de l'empereur, elle fit adopter, par Claude, son fils, fut alors appelé Néron. L'affran[chi] Pallas, lié avec Agrippine par un co[m]merce criminel, s'était chargé [de] porter Claude à cet acte aussi inju[ste] que dénaturé. Le sénat, toujours [su]ject, décerna en cette circonstanc[e à] Agrippine le titre d'*Auguste*. L'élé[va]tion de ce fils était sa plus chère pe[n]sée; et, lorsqu'on lui avait prédit q[u'il] parviendrait à l'empire, mais qu'il [la] ferait mourir, elle avait répond[u] « Qu'il me tue, pourvu qu'il règne[. »] Cette même année, Agrippine étab[lit] dans la cité des Ubiens, où elle ét[ait] née, une colonie qui s'appela de s[on] nom, *Colonia Agrippinensis;* c'[est] aujourd'hui la ville de Cologne. Ch[a]que jour fournissait une preuve no[u]velle que sa puissance était à son co[m]ble. Lorsque le brave Caractacu[s,] chef des Silures, peuples de la Grand[e-]Bretagne, forcé de céder à la fortu[ne] de Rome, parut comme captif deva[nt] Claude, il rendit à Agrippine les m[ê]mes hommages qu'à l'empereur. P[eu] de temps après, l'impératrice, h[a]billée d'une casaque militaire tiss[ue] d'or, présida à un combat naval livr[é] sur le lac Fucin. Claude y donna au[x] Romains l'atroce divertissement d[e] voir jusqu'à 19,000 hommes, to[us] criminels à la vérité, s'acharner le[s] uns contre les autres, comme s'ils eus[]sent été ennemis. Quand le massacr[e] eut duré long-temps, on voulut bie[n] permettre à ceux qui n'avaient pa[s] péri de survivre à ces horribles jeux. Agrippine sacrifia ensuite Domitia Lépida, sœur de Cnéus Domitius so[n] ancien mari, comme elle avait sacrifié Lollia Paulina; elle l'accusa d'avoi[r] employé des sortiléges pour parvenir à épouser l'empereur, et força Néron à servir de témoin contre Lépid[a] sa tante. Le véritable crime de cette femme était d'avoir disputé à Agrip-

pine son influence sur le cœur de Néron, par des moyens que lui avait suggérés son immoralité, égale à celle d'Agrippine. Claude devint malade, et Agrippine employa la fameuse Locuste, pour l'empoisonner. Selon Tacite, le médecin Xénophon hâta sa mort, en lui donnant une nouvelle dose de poison, sous prétexte de lui administrer un remède. Suétone rapporte d'autres particularités, mais il y est aussi question d'empoisonnement. On cacha la mort de l'empereur aussi long-temps qu'il fut nécessaire pour que Néron fût proclamé. Burrhus, chef des cohortes prétoriennes, eut la plus grande part à cet événement, qui soumit Rome et l'univers au plus cruel des tyrans. A peine Néron fut-il empereur, qu'Agrippine se hâta de faire condamner à mort l'affranchi Narcisse, qui l'avait offensée par ses discours et par son attachement à Britannicus. Il se tua lui-même, et Zonare assure que ce fut sur le tombeau de Messaline. Agrippine fit ensuite emprisonner le proconsul Julius Silanus. Elle voulait même, avant que les funérailles de Claude fussent achevées, sacrifier à son ressentiment tous ceux qui lui portaient ombrage; mais Burrhus et Sénèque l'en empêchèrent. Ils étaient sans cesse occupés à adoucir son humeur implacable, et à combattre ses vues ambitieuses. La passion que Néron conçut pour l'affranchie Acté ne tarda pas à diminuer l'influence d'Agrippine. Cette liaison, que Burrhus et Sénèque favorisèrent, excita les fureurs d'Agrippine, non qu'elle éprouvât quelques sentiments de vertu, mais parce qu'elle redoutait le crédit de sa rivale. Ses plaintes n'eurent d'autre effet que de porter Néron à l'éloigner, et à se livrer aux conseils de Sénèque. Tandis qu'elle passait ainsi sans cesse de l'espoir de dominer sur Néron, au découragement, et des fureurs aux bassesses, Néron fit empoisonner Britannicus. Agrippine profita de l'horreur qu'inspirait cet attentat pour recommencer ses intrigues. Néron la punit en la renvoyant du palais. Il paraît cependant qu'ils ne tardèrent pas à se réconcilier, puisque c'est surtout alors que le commerce incestueux entre le fils et la mère fut regardé comme un fait authentique. Agrippine employait ce moyen infâme pour combattre l'amour que la fameuse Poppæa Sabina inspirait à Néron. Toutefois, parvenu à la sixième année de son règne, il accomplit l'horrible résolution de faire périr celle à qui il devait la vie et l'empire. Poppée, brûlant d'obtenir le rang d'impératrice, détermina sans peine Néron à empoisonner Agrippine; mais le crime était trop familier à Agrippine, et elle connaissait trop bien ses ennemis, pour ne pas être sur ses gardes. Néron résolut de consommer ce parricide d'une autre manière, et il en chargea Anicet, l'un de ses affranchis, général des galères à Misène. Pendant la célébration des fêtes de Minerve à Bayes, il feignit de se réconcilier avec sa mère; elle crut à la sincérité de ce retour, et vint le trouver à Baule, entre Bayes et le cap de Misène; là, après les plus vives démonstrations de tendresse filiale, il prit congé d'elle, ordonnant à Anicet de la conduire à Antium. Elle partit. « La mer, dit » Tacite, était tranquille, le ciel clair » et serein; les Dieux avaient voulu » ôter toute excuse au parricide. » Le vaisseau n'était pas encore fort éloigné du rivage, lorsque, tout à coup, à un signal donné, le plancher de la chambre, chargé de plomb, tombe et écrase Crépéréius qui, seul avec une femme de la suite d'Agrippine, nommée Acer-

ronia, avait accompagné cette princesse. Une cloison les empêcha d'éprouver le même sort. Les matelots, qui n'étaient pas du complot, en arrêtèrent l'exécution, et le vaisseau n'acheva point de se rompre. Les assassins cherchèrent alors à le renverser, et Agrippine tomba dans la mer avec Acerronia qui, dans l'espoir d'être secourue, s'écria qu'elle était Agrippine, et fut aussitôt assommée à coups d'avirons. Agrippine échappa au même sort en gardant le silence; elle tomba dans la mer; mais des esquifs sortis du port la transportèrent dans son palais par le lac Lucrin : elle n'avait qu'une légère blessure à l'épaule. Quoiqu'elle ne pût douter du véritable but des agents de Néron, elle résolut de dissimuler, et envoya dire à son fils qu'elle avait échappé au danger par la protection des Dieux et la félicité de son règne. Néron avait été trop loin pour reculer; il voyait déjà sa mère dénonçant son crime au sénat et au peuple, et demandant vengeance. Burrhus et Sénèque conclurent qu'il devait périr lui-même ou la faire périr; et Tacite prétend qu'ils n'ignoraient pas le premier attentat de Néron. Il fut résolu qu'Anicet achèverait ce qu'il avait commencé, et Néron lui en donna l'ordre. Il fit jeter un poignard entre les jambes du messager que sa mère lui envoyait, et prétendit qu'elle avait eu l'intention de le faire tuer; mais que, voyant son crime découvert, elle s'était donné la mort. Cependant, le peuple qui ignorait les affreux desseins de Néron, se hâtait de procurer des secours à Agrippine, et de la féliciter d'être échappée au danger, lorsque l'apparition d'Anicet arrêta ces transports; suivi de deux autres scélérats, il pénétra dans la chambre où Agrippine était avec une seule femme qui se retira aussitôt. Trop sûre du sort qui lui est destiné, elle s'écrie qu'elle ne peut croire que Néron ait ordonné un parricide; les assassins ne lui répondent rien, et environnent son lit. Ce fut alors qu'Agrippine dit au centurion qui avait tiré son épée, le mot célèbre : *Ventrem feri.* Elle expira aussitôt, percée de coups. On a dit que Néron, mettant le comble à son forfait, eut la curiosité de la considérer nue après sa mort, et de vanter la beauté de son corps; mais ce fait est rejeté par plusieurs historiens. Le corps d'Agrippine fut brûlé la nuit même, sans aucun appareil, sur le lit où elle prenait ses repas. Mnester, l'un de ses affranchis, se perça de son épée au moment où on allumait le bûcher. On ne lui érigea un tombeau qu'après la mort du parricide. Agrippine avait composé des Mémoires intéressants, dont Pline fait mention, et qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous; mais Tacite déclare qu'ils lui ont été utiles, et qu'il en a tiré parti pour écrire cette époque de l'histoire des Césars. D—T.

AGROECIUS, et non AGRYCIUS. Ausone loue ce rhéteur dans la 15e. épigramme de son livre, intitulé : *Commemoratio professorum Burdigalensium.* Vinet, dans son commentaire sur Ausone, semble douter que ce rhéteur soit le même qu'Agrœcius dont nous avons un ouvrage sur la grammaire. *Herillo quem eumdem esse rhetorem Agrœcium, nec aio, nec nego.* Celui-ci ne laisse aucun doute sur la manière dont s'écrit son nom : *Agrœcius*, dit-il; *et cum latine scribis, per diphthongum scribendum:* NON, UT QUIDAM PUTANT, PER Y, AGRYCIUS. Son ouvrage a pour titre : *De Orthographiâ, proprietate et differentia sermonis*; il le dédie à Eucher, probablement évêque de Lyon.

Cet ouvrage a été imprimé dans le *Recueil des anciens grammairiens*, publié par Bonaventure Vulcanius, Basileæ, 1577, in-fol.; dans celui de Georges Fabricius, 1595, et enfin dans celui de Putschius, Hanoviæ, 1605, in-4°.; c'est un supplément, assez court, au Traité de Cuper sur le même sujet; on n'y trouve aucune étymologie, aucune racine, aucune explication satisfaisante: c'est tout simplement une table fort riche de la différence des mots, dans le genre de celles qu'on voit à la suite du petit Dictionnaire latin de Boudot. Ainsi on a eu bien tort de comparer l'ouvrage d'Agrœcius à celui de Gardin-Dumesnil. Il est probable que c'est le même Agrœcius qui recueillit et mit en ordre les ouvrages de grammaire d'Isidore de Séville, imprim. pour la première fois, in-fol., sans date, sans nom de ville ni d'imprimeur, mais avant 1472, et peut-être par Jean Mantel. W—s.

AGUESSEAU (Henri-François d'), chancelier de France, naquit à Limoges, le 7 novembre 1668, de Henri d'Aguesseau, alors intendant du Limousin, et depuis conseiller d'état. Le nom de d'Aguesseau, allié à d'anciennes familles de la Saintonge et du Limousin, avait été illustré, dès le seizième siècle, par des hommes distingués dans la magistrature. Antoine d'Aguesseau, aïeul du chancelier, avait été premier président du parlement de Bordeaux. Henri-François, celui dont nous nous occupons, eut le bonheur d'être formé par son père à toutes les sciences et à toutes les vertus qui conviennent au magistrat. Reçu, en 1690, avocat du roi au châtelet, il devint, peu de mois après, avocat-général au parlement de Paris, à l'âge de 22 ans. Le roi, en le nommant si jeune à une place aussi importante, fut déterminé uniquement par le témoignage et la recommandation de son père. « Je le connais, dit-il, incapable de me tromper, même sur son propre fils. » Le jeune d'Aguesseau justifia complètement cette honorable confiance, et Denis Talon, qui avait obtenu tant de réputation dans cette même place, ne put s'empêcher de dire « qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait. » Après avoir exercé, pendant six ans, ces fonctions, avec l'éclat qui avait signalé son début, il devint procureur-général, et de nouveaux devoirs lui fournirent l'occasion de montrer d'autres talents et de rendre plus de services. L'administration des hôpitaux fut améliorée par ses soins; un grand nombre de réglements sages, rendus sur ses conclusions, prévinrent ou corrigèrent des abus; l'ordre et la discipline furent maintenus ou rétablis dans les tribunaux, et l'instruction criminelle fut perfectionnée. Dans les questions relatives aux intérêts du domaine, il étonna par la sagacité de ses recherches, et par sa profonde connaissance de nos monuments historiques. En 1709, les malheurs publics donnèrent plus d'importance à sa place: la famine se joignit aux désastres de la guerre. Le contrôleur-général Desmarets, dans ces circonstances difficiles, forma une commission des principaux magistrats, et y appela d'Aguesseau, qui en devint bientôt l'ame par ses lumières et son dévouement. Il anima tout par son exemple; il découvrit des accaparements et fit punir les coupables; il rétablit la circulation, et dissipa les inquiétudes et les défiances. Depuis ce temps, d'Aguesseau fut souvent consulté sur les matières les plus difficiles de l'administration, et chargé de rédiger différents mémoires pour le roi. Sur la fin du

règne de Louis XIV, d'Aguesseau parut menacé d'une disgrâce absolue, à cause de sa résistance à l'enregistrement de la trop fameuse bulle *Unigenitus*. Ce fut à cette occasion que sa femme, en le voyant partir pour Versailles, lui dit : « Allez, oubliez, devant le roi, femme et enfants ; perdez tout, hors l'honneur. » D'Aguesseau, sans juger le fond de la doctrine condamnée par cette bulle, avait vu dans sa forme et dans plusieurs de ses dispositions, une atteinte aux droits de la monarchie, qu'il osait défendre contre le monarque lui-même. C'est ce qu'il exprima d'une manière énergique dans sa réponse au nonce Quirini, qui lui disait un jour à Fresnes, où il était venu le visiter. « C'est ici que » l'on forge des armes contre Rome?— » Non, monsieur, reprit vivement d'A- » guesseau; ce ne sont point des armes, » ce sont des boucliers. » (V. *l'Hist. chr.* du Pr. Hénault.) Louis XIV mourut, et d'Aguesseau continua de jouir, sous la régence, de tout le crédit que méritaient ses vertus. Il succéda au chancelier Voisin en 1717; mais un an ne s'était pas encore écoulé depuis sa nomination, lorsque le régent lui retira les sceaux, et l'envoya en exil, pour s'être opposé à l'établissement de la banque royale, et à tous ces dangereux projets connus sous le nom de *systéme de Law*. Cette effrayante émission de billets, dont la valeur ne reposait que sur une hypothèque imaginaire, révolta le sentiment profond d'équité que le chancelier portait dans l'administration; il combattit de toutes ses forces pour faire triompher la raison et la bonne foi ; mais l'intrigue et l'amour de la nouveauté l'emportèrent : les sceaux furent donnés à d'Argenson, et d'Aguesseau fut relégué à sa terre de Fresnes. Les folies du *systéme* remplirent entièrement les deux années qu'il y passa. On connaît la funeste catastrophe qui détrompa le public, et plongea le gouvernement dans de nouveaux embarras. Pour apaiser les mécontentements, le régent rappela d'Aguesseau en 1720 ; les sceaux lui furent rendus. Ce fut Law lui-même et le chevalier de Conflans, premier gentilhomme de la chambre du régent, qui allèrent chercher le chancelier à Fresnes, tandis que Dubois allait redemander les sceaux à d'Argenson (Voy. les *Mémoires de Duclos*). Ce retour fut désapprouvé par un parti d'opposition qui se composait des parlementaires et de quelques gens de lettres. On trouvait inconvenant que d'Aguesseau acceptât une grâce dont Law était le porteur. Il eût été bien plus blâmable de se refuser à un rappel qui, par les formes même qu'on y avait employées, pouvait passer moins pour une faveur que pour une réparation de la part du chef de l'état. d'Aguesseau se crut honoré d'être rappelé dans un moment de danger, et s'occupa sur-le-champ de remédier au désordre commis pendant son absence. Il appliqua, autant qu'on le pouvait encore, les règles de la justice à la liquidation des billets de banque ; et la plus grande partie n'eut à subir qu'une réduction proportionnelle. Tout immense qu'elle était, elle eut un caractère moins odieux que la banqueroute entière et absolue qu'on avait proposée. De nouveaux orages l'attendaient dans cette cour corrompue, pour laquelle il n'était pas fait. Le régent, qui avait d'abord caressé le parlement pour faire anéantir le testament de Louis XIV, le tourmenta bientôt pour lui faire enregistrer la déclaration du roi portant acceptation de la bulle, par complaisance pour Dubois, devenu archevêque de Cambray, et qui, dans l'espérance d'obtenir le chapeau de car-

dinal, avait flatté la cour de Rome de cet enregistrement. D'Aguesseau s'y était refusé du temps de Louis XIV, sans être dirigé par aucun esprit de parti, uniquement par attachement aux droits de la couronne. Mais, devenu chancelier, et voyant alors les choses de plus haut, il crut devoir négocier avec le parlement. Cette cour se refusa à toutes les propositions, et fut exilée à Pontoise. Ce fut alors que le régent imagina de faire enregistrer la déclaration au grand-conseil. La séance solennelle qui y fut tenue, mérite d'être remarquée par un trait mordant dirigé contre d'Aguesseau. Un des magistrats de cette cour, nommé Perelle, s'opposant avec vigueur à l'enregistrement, le chancelier lui demanda où il avait puisé toutes les maximes dont il appuyait son avis : « *Dans les plaidoyers de feu M. le chancelier d'Aguesseau*, répondit-il froidement. Ce ne fut pas le seul sarcasme que le chancelier eut à essuyer; on trouva affichés à sa porte ces mots : *Homo factus est*, application ironique des termes sacramentels d'une religion, au nom de laquelle on prétendait combattre. La cour ayant menacé d'envoyer le parlement à Blois, le chancelier offrit la remise des sceaux au régent, qui le pria de différer. Il n'est pas douteux que d'Aguesseau n'eût été alors victime de sa résistance, si les choses ne se fussent arrangées, et si le parlement n'eût enfin consenti à l'enregistrement, avec les modifications obtenues ou consenties par les conseillers Menguy et Pucelle, qui dirigeaient toute la compagnie. (*Voy. les mém. de Duclos.*) D'Aguesseau ne jouit pas long-temps du rétablissement de sa faveur. En 1722, il ne voulut pas céder au cardinal Dubois, premier ministre, la préséance au conseil. Cet homme pervers, qui voulait éloigner de la cour et des conseils tout ce qui avait quelque vertu ou quelque dignité, fit exiler de nouveau le chancelier, qui ne fut rappelé qu'en 1727; mais les sceaux ne lui furent point rendus. La querelle au sujet des affaires ecclésiastiques ne manqua pas de se rallumer entre la cour et le parlement; le cardinal de Fleuri, qui avait alors (en 1732) la principale autorité, engagea d'Aguesseau à employer ses bons offices pour vaincre la résistance de la magistrature; mais les combattants des deux partis se tournèrent bientôt contre le chancelier; les magistrats le traitaient de déserteur de la cause qu'il avait autrefois défendue, tandis que la cour se plaignait de son dévouement aux intérêts de la magistrature. On ne lui rendit les sceaux qu'en 1737; mais il crut devoir se renfermer dans les fonctions de ministre de la justice; jusqu'à la fin de sa vie, il fut aussi étranger aux affaires d'état qu'aux intrigues de cour. Ses travaux eurent surtout pour but de perfectionner notre législation, non pour la réformer ni en changer le fond, mais pour en déterminer le véritable esprit et en rendre l'exécution uniforme par toute la France. C'est sous ce point de vue qu'on doit considérer les ordonnances publiées pendant qu'il était chancelier; les principales sont celles des donations, des testaments et des substitutions. Plusieurs eurent aussi pour but de régler la forme des instructions judiciaires; telle est l'ordonnance sur l'instruction du faux, et celle qui a pour objet les évocations et les réglements de juges. Le chancelier rédigea aussi l'ordonnance de Louis XV qui rétablit les droits de la noblesse en faveur des services militaires (Voy. *l'Hist. chr.* du Pr. Hénault). En 1750, d'Aguesseau, âgé de 82 ans, se sentit, pour la pre-

mière fois, obligé, par ses infirmités, d'interrompre son travail, et ne voulut plus garder une charge dont il ne pouvait pas remplir tous les devoirs. Le roi, en acceptant sa démission, lui conserva les honneurs de chancelier, avec une pension de 100,000 fr. dont il ne jouit pas long-temps. Il mourut le 9 février 1751. D'Aguesseau avait épousé, en 1694, Anne Le Fèvre d'Ormesson, que ses rares qualités avaient rendue digne d'être associée à l'éclat et au bonheur de sa vie. M. de Coulanges avait dit, au sujet de cette union, que « c'était la première fois qu'on avait vu les grâces et la vertu s'allier ensemble. » Madame d'Aguesseau était morte au village d'Auteuil en 1735, et avait été, d'après ses ordres, inhumée dans le cimetière commun de la paroisse; son époux voulut partager la gloire de cette humble sépulture. Une simple croix, sans ornements, élevée par la piété de la famille, indiquait la tombe du chancelier de France. La reconnaissance publique réclamait des honneurs plus distingués; le gouvernement s'en occupa; on choisit, en face de l'église, un lieu plus convenable pour ces cendres illustres; Louis XV donna les marbres et les bronzes qui servirent à la construction d'un obélisque funéraire. L'épithaphe de Mme. d'Aguesseau, qui se trouve dans l'édition in-4°. des œuvres du chancelier, avait été composée par lui-même. Le terrorisme révolutionnaire, qui voulait niveler tout, jusque dans la région des souvenirs, porta sa main sur le mausolée de d'Aguesseau. Les ornements en furent arrachés, les bronzes et les plombs enlevés, les deux tombeaux ouverts, et les ossements jetés sans honneur hors de leur sépulture. Mais, la municipalité veillait sur ces restes précieux, elle attendit un temps plus calme pour les réunir dans un même cercueil, et les rendre à leur asile primitif. Le monument a été rétabli, autant que les circonstances ont pu le permettre. Il ne reste que les inscriptions sur les marbres de la base. On donna un appareil public, mais simple et décent, à cette cérémonie qui eut lieu au mois de décembre 1800, en présence de la famille, sous les auspices et avec les secours du gouvernement consulaire, et par les soins du préfet du département de la Seine. La statue de d'Aguesseau a été placée, en 1810, devant le péristile du palais législatif, parallellement avec celle de l'Hôpital. D'Aguesseau avait occupé pendant trente-quatre ans la première magistrature de l'état; il en passa dix dans l'exil : au milieu de ces alternatives de faveurs et de disgrâces, toujours calme, toujours élevé au-dessus des passions et des intérêts, inaccessible à la crainte ainsi qu'à l'orgueil, il n'eut besoin d'aucun effort pour supporter l'adversité; il jouit du pouvoir sans ivresse. Cette heureuse sérénité d'ame était due à une pureté de conscience, à une douceur de caractère, en un mot, à toutes les vertus domestiques qui lui concilièrent sans cesse l'estime des gens de bien et l'adoration de sa famille. On disait de lui qu'il pensait en philosophe, et qu'il parlait en orateur. Ses contemporains en ont parlé avec respect, mais sans adulation. Le duc de St.-Simon n'a pu s'empêcher d'en dire du bien. « Beaucoup d'esprit, dit-il, » d'application, de pénétration, de » savoir en tout genre, de gravité, » d'équité, de piété, d'innocence » de mœurs, faisaient le fond du » caractère de M. d'Aguesseau. » Cet éloge est bientôt tempéré par des traits de censure; il accuse le chancelier de lenteur et d'indécision dans l'expédition des affaires. Le comte de

Céreste Brancas lui en faisait un jour le reproche : « Quand je pense, disait « ce magistrat, qu'une décision de « chancelier est une loi, il m'est bien « permis d'y réfléchir long-temps. » Duclos ajoute dans ses mémoires que souvent il manquait de fermeté pour exécuter des réformes qu'il croyait cependant nécessaires. Le duc de Grammont, lui demandant un jour s'il n'y aurait pas moyen d'abréger les procédures et de diminuer les frais : « J'y ai souvent pensé, dit le » chancelier ; j'avais même commencé » un réglement là-dessus ; mais j'ai » été arrêté en considérant la quantité » d'avocats, de procureurs et d'huis- » siers que j'allais ruiner » St.-Simon et Duclos sont deux écrivains de la plus grande probité. Mais leur causticité est connue ; tous deux étaient hommes de parti, et l'on peut se permettre de les soupçonner quelquefois d'exagération. Quoi qu'il en soit, il est des titres glorieux que l'on ne contestera jamais à la mémoire de d'Aguesseau, ceux de grand magistrat, d'écrivain supérieur, d'orateur éloquent. Il possédait à fond le grec et le latin, l'hébreu et d'autres langues orientales, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Consulté pour la réforme du calendrier en Angleterre, il y contribua en grande partie. Quand on lit ses plaidoyers et ses réquisitoires, on cesse d'être étonné de sa prodigieuse renommée ; partout on y trouve, avec la connaissance la plus étendue des lois et des auteurs, une sagacité lumineuse dans la discussion et dans l'application des principes ; partout l'exposition des moindres détails est aussi claire que complète, et les grâces d'une élocution facile ne semblent être ajoutées que pour empêcher l'attention de se fatiguer. On nous a conservé aussi les harangues et les mercuriales qu'il prononça pendant un assez grand nombre d'années à la rentrée du parlement : elles ont des beautés qui peuvent être senties plus généralement, et dont la source mérite d'être connue. La liaison intime qu'il avait formée dans sa jeunesse avec Racine et Boileau, l'habitude qu'il avait contractée de faire, sous les yeux de ces grands maîtres, de très-beaux vers, qu'il eut toujours la modestie de ne point faire connaître, avaient donné à son style cette noblesse et cette harmonie qui se font sentir jusque dans la moindre période, et qui, quelquefois, offrent le défaut d'une trop grande perfection. C'était le sentiment du père de d'Aguesseau lui-même. « Mon » fils, lui disait-il quelquefois, votre » ouvrage serait plus beau, si vous ne » l'aviez pas retouché. » Ces discours ont un mérite de plus ; les devoirs du magistrat y sont tracés, et l'orateur y dévoile, sans le savoir, tous les secrets de son ame. C'est à cet accord si parfait entre ses paroles et sa conduite ou ses sentiments, qu'il faut attribuer le grand succès de ces discours au moment où ils furent prononcés. Ce fut par-là que d'Aguesseau obtint un triomphe réservé à ceux dont l'éloquence vient du cœur, lorsque, faisant l'éloge de l'avocat-général Le Nain, son collègue et son ami, il fut interrompu par sa propre douleur et par les sanglots de tous ceux qui l'écoutaient. On aime à trouver cette douce et profonde sensibilité à côté d'un grand talent, et d'une haute vertu. Les *Œuvres de d'Aguesseau* composent 13 vol. in-4°., 1759-89 ; les premiers volumes ayant été réimprimés, quelques exemplaires portent les dates de 1787-89. Le *Discours sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau*, père du chancelier, est dans le 13e.



vol. et avait été imprimé à part à 60 exemplaires, en 1778, sous la date de 1720. L'édit. des *OEuvres*, Yverdun, 1772-75, 12 vol. in-8°., n'est pas complète. D'Aguesseau qui, dans les *Instructions à son fils*, parle des belles-lettres avec une espèce de passion, et compare l'amour qu'il a pour elles à celui qu'on a pour *la terre natale;* qui appelle ses *plus beaux jours* ceux où il pouvait, dans sa première jeunesse, s'occuper sans distraction de la lecture des poètes anciens, n'a jamais rien écrit ni pour la gloire littéraire, ni pour satisfaire le goût si vif qui le portait à ce genre d'occupation, de peur de dérober aux fonctions publiques une portion de temps qu'il leur devait. Duclos l'a très-injustement accusé du contraire. Le *Discours sur la vie* de son père, offre une des lectures les plus attachantes. Dans cet écrit, qui n'était point destiné à être public, d'Aguesseau se livre sans réserve à toute la tendresse, à toute la reconnaissance filiale. L'exagération même des louanges a quelque chose de touchant, quand on songe que cet épanchement des sentiments de son cœur ne devait avoir pour témoin que ses propres enfants. On y trouve plusieurs anecdotes curieuses, et on y suit, avec un grand intérêt, le père du chancelier, dans les provinces dont l'administration lui fut successivement confiée. C'est pendant son intendance en Languedoc que le canal fut achevé, et l'on aime à voir combien ses soins y ont contribué. Il fonda aussi presque tous les établissements de manufactures de draps pour le Levant. Il se distingua par une piété pleine de tolérance et de douceur, et fut jugé digne d'être rappelé de son intendance, lorsqu'on voulut faire exécuter dans ces contrées des mesures militaires contre les protestants, après la révocation de l'édit de Nantes. Il entra alors au conseil d'état, et, pendant près de trente ans, il prit part à tout ce qu'on y fit de plus important. Ce fut lui qui, le premier, eut l'idée d'instituer l'ordre de St.-Louis. Il en rédigea l'édit de création, et en fit tous les réglements. Il fut recommandable par de grandes qualités, et même par celles qui constituent un homme d'état. Il ne posséda pas d'aussi grandes places que son fils; mais il eut la gloire de l'avoir formé, et, à ce titre encore, il mériterait l'attention de l'histoire et la reconnaissance de la postérité. (*V.* THOMAS.) B—E et D—S.

AGUILLON (FRANÇOIS D'), jésuite de Bruxelles, qui introduisit le premier l'étude des mathématiques parmi ses confrères des Pays-Bas, professa la philosophie à Douai, la théologie à Anvers, où il fut recteur, et mourut en 1617, à l'âge de 50 ans. Il est auteur d'un *Traité d'optique*, en six livres, imprimé à Anvers, 1613, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on vit, pour la première fois, le nom de *Projection stéréographique;* cette projection était connue depuis Hipparque, mais elle n'avait pas reçu de nom. Aguillon travaillait à la *Catoptrique* et à la *Dioptrique* quand il mourut. D-L-E.

AGUIRRE (JEAN SAENZ D'), cardinal, né le 24 mars 1630, à Logroño, en Espagne, fut d'abord religieux de l'ordre de St.-Benoît, successivement professeur de théologie à Salamanque, secrétaire du saint-office et cardinal. Il mourut à Rome, le 19 août 1699, estimé pour son savoir et ses vertus, même de ceux qui avaient été dans le cas de combattre ses principes ultramontains. Bossuet l'appelait *la lumière de l'église*, *le modèle des mœurs*, *l'exemple de la piété*. Ses principaux ouvrages sont: I. *Ludi Salmanticen-*

ses, 1668, in-fol.; ce sont des dissertations, d'usage à Salamanque, avant d'y recevoir le bonnet de docteur; II. divers ouvrages de philosophie et de morale, 1671, 3 vol. in-fol; III. *Sancti Anselmi Theologia*: la meilleure édition est celle de Rome, 1690, 3 vol. in-fol.; il y corrige les erreurs que des préjugés d'éducation lui avaient fait adopter dans ses ouvrages précédents et dans la première édition de celui-ci; il y rétracte, entre autre chose, tout ce qu'il avait dit contre les disciples de S. Augustin, dont il était devenu à Rome un des plus zélés protecteurs; IV. *Defensio Cathedræ Sancti Petri, advers. declarat. cleri Gallic. anni* 1682, Salamanque, 1683. Cet ouvrage, proscrit par un arrêt du conseil d'Espagne, et qui valut à l'auteur le chapeau de cardinal, offert au grand Arnauld, si ce docteur avait voulu écrire dans les mêmes principes, est une preuve de sa candeur, de son zèle et de son érudition, plus que de son jugement et de son talent pour la critique. Il y copie presque partout Bellarmin. On est étonné qu'un homme de son caractère se soit permis tant d'emportement contre le clergé de France, surtout dans son Epître dédicatoire à Innocent XI; V. *Collectio Concilior. Hispaniæ*, Rome, 4 vol. in-fol., 1693-1694, édition préférée à celle de 1753, en 6 vol. On a déja donné à Madrid le 1er. volume d'une nouvelle *Collection des Conciles d'Espagne*, avec des dissertations et des notes estimées. Le pays où il écrivait l'excuse en partie de l'autorité qu'il attribue aux *Fausses Décrétales*; mais on admire sa candeur dans la préface, où il rétracte de bonne foi ce qu'il avait écrit précédemment en faveur du probabilisme. On a encore de lui quelques ouvrages moins importants. Il enseigne partout la morale la plus pure. A la mort du grand Arnauld, il fit en plein consistoire l'éloge de ce célèbre docteur. T—D.

AGYLÆUS (HENRI), jurisconsulte, né à Bois-le-Duc, vers 1533, d'Antoine Agylæus, originaire d'Italie, prit les armes dans Bois-le-Duc contre le roi catholique, et y fit recevoir l'*Union d'Utrecht*, en 1579; fut député auprès des États-Généraux, nommé conseiller au conseil suprême, avocat fiscal en 1586, et mourut en 1595, à 62 ans. Agylæus est moins connu par le rôle qu'il joua dans les troubles de sa patrie, que par son savoir et ses ouvrages. Il publia: I. les *Novelles de Justinien*, 1560, in-4°., avec la version d'Holoandre corrigée, et des variantes; II. *Justiniani edicta: Justini, Tiberii, Leonis philosophi constitutiones, et Zenonis unà*, Paris, 1560, in-8°.; III. une traduction latine du *Nomo-Canon de Photius*, avec les Commentaires de Bolsamon, traduction beaucoup plus exacte, et faite sur un exemplaire plus complet que celle de Gentian Hervet, 1561, in-fol.; elle a été réimprimée en 1615, par Christophe Juste, avec le texte grec, et en 1661 par Henri Juste, dans sa *Bibliothèque du droit-canon ancien*; IV. *Inauguratio Philippi II, Hisp. regis, quâ se juramento ducatui Brabantiæ, etc., obligavit*, avec un Commentaire sur les articles de l'inauguration, Utrecht, 1620, in-8°. N—L.

AHIAS, prophète de Sylo, connu dans l'Écriture par deux prédictions qu'il fit à Jéroboam, vers l'an 924 av. J.-C.; la première sur le schisme des dix tribus, dont il lui annonça qu'il serait roi; la seconde, sur la mort de son fils Abia, et les désastres de toute sa famille, en punition du crime d'idolâtrie dont il s'était rendu coupable. Ahias est un de ceux

qui avaient écrit l'*Histoire du Règne de Salomon*. Son ouvrage existait encore au temps où vivait l'auteur du livre des *Chroniques*, qui s'en est servi.

T—D.

AHLWARDT (Pierre), professeur de logique et de métaphysique à Greifswald, né dans cette ville le 19 février 1710, y mourut le 1er. mars 1791, jouissant de la plus haute considération. Il se l'était acquise par une bienfaisance, une véracité, un zèle à remplir ses fonctions, qui ne se démentirent jamais. Son père était cordonnier, et l'extrême économie qu'il conserva toute sa vie, lui donna seule les moyens de suivre la carrière des études dans sa ville natale, et à l'université de Jéna. Ses principaux ouvrages sont : I. la *Brontothéologie*, ou *Méditations pieuses sur les phénomènes du tonnerre et des éclairs*, Greifswald, 1745, in-8°.; la 2e. édition de 1747, a été traduite en hollandais; II. *Réflexions sur la Confession d'Augsbourg*, 8 parties en 3 vol., *ibid.* 1742-50, in-4°., ouvrage qui peut être considéré comme la continuation de celui du théologien T.-G. Reinbeck; III. quelques *Sermons* et des *Dissertations philosophiques*. Celles qu'il publia en 1734 et 1740, sur l'*Immortalité de l'Ame* et sur la *Liberté de Dieu*, se firent remarquer dans le temps, et firent connaître son respect pour la vérité, par la réfutation qu'il fit lui-même, dans un écrit subséquent, des idées qu'il avait d'abord hasardées sur la liberté de Dieu, et qui tendaient à y substituer une espèce de nécessité, incompatible avec les notions reçues en théologie. Il fut le fondateur d'un ordre auquel il donna le titre d'*Ordre des Abélites*, et dont les associés faisaient profession de candeur et de sincérité parfaites. Sa maxime favorite était : « Donnez à la chose qui vous » occupe pour le moment, quelque » minutieuse qu'elle soit, toute l'at» tention dont vous êtes capable. » Il croyait apercevoir, dans le défaut d'attention, la source de la tiédeur des hommes pour la vertu, et de la plupart de leurs vices, et rapportait à une observation constante de cette règle son inébranlable attachement à ses devoirs et à la religion. (*Voy.* sa Vie dans le *Nécrolog. de Schlichtegroll*, 1791, 1er. vol., p. 367-75, et Strodtmanns *Beytr. zur Hist. der Gelahrtheit*, p. V, pag. 63-94.

S—r.

AHMED-BEN-FARÈS, surnommé El-Razy, lexicographe et jurisconsulte arabe, fut contemporain du célèbre Djewhary. Outre plusieurs ouvrages sur la jurisprudence, il est encore auteur d'un dictionnaire arabe, intitulé : *Moudjmil-Alloghât*, qui existe manuscrit à la bibliothèque de Leyde, et à la bibliothèque Bodléïenne. Golius, qui s'en est servi pour son *Dictionnaire Arabe*, le croit antérieur à celui de Djewhary. Ahmed habita long-temps Hamdân, et mourut dans cette ville l'an 390 de l'hég. (999 de J.-C.)

J—n.

AHMED-BEN-MOHAMMED (Abou-Amrou), natif de Djaën, fut le premier arabe espagnol qui composa de petits poëmes épiques dans le goût des Orientaux. Les fragments que Dobi nous en a conservés, dans sa *Bibliothèque Arabe-Espagnole*, prouvent qu'il excellait surtout dans le genre élevé. Il a aussi laissé un ouvrage historique intitulé : *Annales d'Espagne et Entreprises des Ommiades*, divisé en 4 vol. Le trop grand usage qu'il fit du vin le conduisit au tombeau, à la suite de violentes attaques de goutte, l'an 360 de l'hégire (970 de J.-C.). Ahmed jouissait d'une

grande faveur auprès de Mostanser-Billah, qui régnait alors en Espagne. (*Voy*. Casiri, *Biblioth. Arab. Hisp.*, tom. II, p. 135.) J—N.

AHMED-BEN-THOULOUN (Aboul-Abbas), chef d'une dynastie qui a régné en Égypte. Le père d'Ahmed était un esclave turk, donné au khalyfe Mamoun, par Nouh le Samanide. Il fut distingué par ce prince, et en obtint des emplois qu'il conserva sous ses successeurs. Ahmed, né à Sâmirrâ, ville de l'Irâq, le 23 de ramadhan, 220 de l'hég. (20 sept. 835 de J.-C.), hérita de la faveur de son père, et parvint aux plus éminentes dignités. Nommé gouverneur d'Egypte, il profita de la faiblesse et des querelles des khalyfes, pour obtenir la souveraine puissance. Sa premiere expédition remarquable fut contre les habitants de Barcah, qui s'étaient révoltés; il assiégea cette ville et s'en rendit maître. Il étendit ensuite sa puissance au-delà de l'Egypte, profita de la mort du prince de Damas pour s'emparer de cette ville, ensuite prit successivement Emesse, Hamâh, Alep et Antioche, et porta ses armes jusqu'à Tarse; mais l'affaiblissement de ses troupes et la disette des vivres le forcèrent à borner là ses rapides conquêtes. En 268 (882), Loûloû, un de ses affranchis, secoua le joug de l'obéissance, à l'instigation du khalyfe Motewekkel, dont Ahmed avait rayé le nom dans la prière, pour y mettre celui de Motamed, frère de ce souverain. Ce rebelle s'empara d'Alep, d'Emesse, de Canaseryn et de Dyar-Modhar. Ahmed, occupé de la conquête de la Syrie, ne put, à ce qu'il paraît, réprimer cette insurrection; et, peu de temps après, il mourut à Antioche, au mois de dzoul-caadah 270 (mai, 884 de J.-C.), à la suite d'une maladie causée par la trop grande quantité de lait de buffle qu'il avait bu. Ce prince nous est représenté, par les historiens, comme généreux, brave, s'adonnant aux affaires d'état avec zèle, rendant justice à ses sujets, et protégeant les savants. Il avait dans son palais une table ouverte pour les grands et pour le peuple, et donnait chaque mois 1000 dynars aux pauvres. Il fit construire le château d'Iafâ et une mosquée célèbre entre Mior et le Kaire. La dynastie qu'il fonda fut désignée sous le nom des *Thoulounides;* elle n'a fourni que quatre princes, et fut éteinte en 905, par le khalyfe Moktafy, qui vainquit et fit mourir Haroun, arrière-petit-fils d'Ahmed. J—N.

AHMED-CHAH-L'ABDALY, fondateur du royaume de Candahar, fut, à proprement parler, un partisan heureux. Issu, suivant M. Crawfurd, de l'illustre famille des Seïdou, de la tribu Afghane des Abdalys, il fut, dès sa tendre jeunesse, enfermé avec son frère dans une forteresse, par Hucéïn-khan, gouverneur du Candahar. Tous deux durent leur délivrance à Nadir-Chah, qui préluda, par la conquête de cette province, à son invasion dans l'Hindoustan. Le reconnaissant Ahmed suivit la fortune de ce conquérant, et lui resta inviolablement attaché. Il remplit d'abord auprès de lui les fonctions de *àssàber-dàr*, c'est-à-dire, porte-masse, ou huissier, et devint ensuite officier de cavalerie. Après avoir fait d'inutiles efforts pour venger l'assassinat de son bienfaiteur, il fit une honorable et courageuse retraite, et repoussa l'armée des persans, qui voulait lui faire payer cher son dévouement envers leur ancien chef commun. Ahmed reconduisit ses Afghans dans leurs montagnes. A son arrivée, il s'empara d'un immense trésor que le

gouverneur de Kaboul venait d'expédier pour le camp persan. Favorisé par un si heureux concours de circonstances, il se fit reconnaître souverain des Afghans, tant à Candahar qu'à Kaboul, où il fit battre monnaie à son coin, et prit le titre d'Ahmed-Chah. Son autorité une fois établie, il pénétra dans le nord de l'Inde, et fit successivement six invasions jusque dans le milieu de cette contrée, où il avait accompagné précédemment Nadir. Parmi ces nombreuses expéditions, qui furent toutes très-funestes aux états du Grand-Mogol, nous citerons celle de l'année 1170 de l'hég. (1756). Le Chah séjourna un mois entier à Déhly, pour y célébrer le mariage de son fils Tymour-Chah avec la fille d'un frère du Grand-Mogol, Alem-Guyr II. Cette alliance n'empêcha pas les Afghans de poursuivre leur marche triomphante dans les ssoubah (ou vice-royautés) de Déhly et d'Agrah, où ils répandirent la désolation. En 1758, Ahmed fut appelé dans l'Hindoustan, par les Nababs, à qui la puissance toujours croissante des Mahrattes causait de vives inquiétudes. En arrivant dans la province de Doù-âb, il fut accueilli par plusieurs radjahs et chefs rosgllahs, qui se joignirent à lui. Ils marchèrent vers Déhly; mais différentes circonstances paralysèrent leurs opérations, et ils eurent la douleur de voir les Mahrattes s'emparer de Déhly, le 19 de dzoùlhedjeh 1173 (26 juillet 1760); l'empereur, la famille impériale, tous les joyaux de la couronne, tombèrent en leur pouvoir. Malgré la vive impatience qu'il éprouvait de se mesurer avec eux, le Chah ne put passer la Djemnah que le 10 de djomady 2e. 1174, et perdit même dans ce passage un très-grand nombre de soldats. Enfin, le 21 du même mois (le 7 janvier 1761) eut lieu cette fameuse bataille de Pannibet, dans laquelle l'armée combinée des Mahrattes et autres chefs hindoux fut mise en pleine déroute par celle d'Ahmed-Chah, réunie aux chefs musulmans. Outre une innombrable quantité de morts, les Mahrattes abandonnèrent 22,000 prisonniers. Le vainqueur visita Déhly, et résolut de tirer une vengeance éclatante des Seykes. Cette nation belliqueuse avait profité de son absence pour s'emparer d'une partie du Lâhor, et persécuter les habitants musulmans. Ils furent battus sur tous les points, obligés de reconstruire les mosquées qu'ils avaient rasées; leur sang, disent les historiens, servit à laver celles qu'ils avaient profanées. On abattit leurs temples, on combla leurs fontaines sacrées, et on éleva de nombreuses pyramides composées des têtes de vaincus. Cette terrible expédition ouvrit aux Afghans la route du Kachemyr. Ce beau pays leur fut livré par le perfide gouverneur mogol. Enfin, après une brillante et longue carrière, Ahmed-Chah mourut en 1773, non loin de la nouvelle ville de Candahar, commencée par Nâdir, et terminée par lui. Sa couronne passa à son fils Tymour-Chah. L—s.

AHMED-DJÉSAIR. *Voy*. Avéis II.

AHMED-KHAN, nommé aussi Nicodar ou Ny-Goudar, 9e. empereur Mogol, de la race de Djenguyz-Khan (Gengizcan), succéda, l'an 1282 de J.-C., 681 de l'hég., à son frère Abaca-Khan, et fut le premier souverain Mogol qui embrassa l'islamisme. Ce changement de religion excita dans sa famille et dans l'état des troubles, qu'il lui fut d'autant plus difficile d'apaiser, que sa conduite ne fut pas dictée par une sage politique. Il retrancha aux médecins et aux astrologues juifs les rétribu-

tions qui leur étaient allouées, se déclara le protecteur zélé des musulmans, et fit élever de superbes mosquées sur les ruines des anciens temples. Les émirs, mécontents de ces innovations, s'unirent à Canghour-Paï̈, frère d'Ahmed, et résolurent de renverser son autorité. Instruit de cette conjuration, l'empereur fit mettre à mort Canghour-Paï̈, et s'assura, par la prison, des princes séditieux. Mais sa cour elle-même était en proie aux factions. Arghoun-Khân, fils d'Abaca-Khân, et neveu d'Ahmed, ne voyait dans son oncle qu'un usurpateur, qui le privait du trône de son père; il prit les armes, fut vaincu et fait prisonnier; délivré ensuite par les émirs rebelles, il se vit bientôt à la tête d'une armée, et poursuivit l'empereur, qui tomba en son pouvoir, et fut livré aux enfants de Canghour-Paï̈, pour qu'ils pussent venger la mort de leur père. Ahmed subit le même sort que son frère, en 1284, après un règne de deux ans et neuf mois. Ce prince faible avait cependant des qualités qui le rendaient digne d'un meilleur sort. Nous observerons que le nom de *Ny-Goudar*, qui signifie en persan *homme de bien*, paraît être la corruption du mot *Ten-Koudâr*, nom mogol donné à Ahmed-Khan par quelques auteurs, et dont nous n'avons pu découvrir le sens.

J—N.

AHMED-RESMY-HADJY, conseiller du dyvan de la Sublime-Porte, receveur des contributions de l'Asie, et *terky* ou *nichândjy*, c'est-à-dire, chancelier du grand-seigneur; jouissait d'une grande considération auprès de son souverain, Mousthapha III, qui le chargea de deux ambassades successives. Peu de temps après l'avènement de Mousthapha, le 20 de rebyi 2ᵉ. 1171 (1ᵉʳ. janv. 1758), Ahmed partit pour Vienne, chargé d'annoncer à l'impératrice Marie-Thérèse l'avènement du nouveau sulthan, qui désirait rester en paix avec une souveraine redoutable à ses ennemis, et chérie de ses peuples. Nous avons tout lieu de croire que ce négociateur remplit de la manière la plus satisfaisante les instructions qu'il avait reçues, puisque la paix fut maintenue entre les deux états, et le sulthan ne tarda pas à lui confier une mission au moins aussi importante que la première; ce fut d'aller féliciter Frédéric-le-Grand des brillants avantages qu'il avait remportés sur les Russes, les Autrichiens et les Français, et de consolider, par cette démarche, un traité conclu, dès 1760, entre la Prusse et la Porte-Othomane. Frédéric avait entamé les négociations en 1744. Après avoir expédié différents ambassadeurs à Constantinople, il eut enfin la satisfaction d'en recevoir un de cette cour, si fière alors et si dédaigneuse envers tous les souverains de la chrétienté. Parti de Constantinople, en juillet 1763, Ahmed ne revit cette ville que l'année suivante à la même époque. La relation, très-abrégée à la vérité, de ses ambassades, écrite par lui-même, renferme des observations piquantes sur les pays qu'il a visités, et sur les personnages avec lesquels il a entretenu quelques relations. Ses observations manquent souvent de justesse, et elles portent l'empreinte des préjugés musulmans. Cependant il témoigne la plus haute estime pour Frédéric, qu'il traite de grand guerrier et de grand politique. Il a consacré à ce souverain un chapitre particulier. Les deux relations d'Ahmed-Resmy ont été insérées dans les Annales de l'empire othoman d'Ahmed-Ouassyf-Efendy, depuis 1754 jusqu'en 1774, imprimées en turk, à Scutari, en 1804, 2 vol. in-fol.

Un orientaliste allemand, qui a voulu garder l'anonyme, sans doute parce qu'il était agent diplomatique, les a traduites dans sa langue. Cette traduction a été publiée par M. Nicolaï, libraire de Berlin, avec des notes de lui, du traducteur, et du major Menu de Minotoli, officier prussien. Berlin, 1809, in-8°. L—s.

AHUITZOL, 8e. empereur des Aztèques, ou anciens Mexicains, fut élu en 1477, à la mort d'Axajacatl, qu'il remplaça sur le trône. Ahuitzol recula les limites du Mexique; et, par la réunion d'une nouvelle province, remplit la condition imposée aux empereurs nouvellement élus. Il renonça aussitôt après aux conquêtes, et ses trésors furent employés à encourager l'industrie et à embellir sa capitale; mais sa passion pour les nouvelles constructions faillit lui devenir funeste; ce prince imprudent fit arriver dans Tenochtitlan, aujourd'hui Mexico, au moyen d'un aqueduc, les eaux de la rivière Huitzilopochoco, qui, ainsi détournée, grossit considérablement le lac de Tezcuco. Un de ses courtisans ayant osé lui montrer le danger auquel cet aqueduc exposait la capitale, ce prince le fit périr. Peu de temps après, ces eaux s'accrurent avec une si grande rapidité, que Ahuitzol lui-même manqua d'être noyé dans son palais, et fut blessé grièvement à la tête en cherchant à s'échapper. Cette grande inondation eut lieu en 1498. Les historiens aztèques rapportent qu'on vit sortir des entrailles de la terre de grandes masses d'eau, qui contenaient des poissons qu'on ne trouve qu'à une grande distance dans les rivières des régions chaudes, *tierra caliente*. Puni de son imprudence, l'empereur mexicain fit agrandir et réparer la digue élevée par ordre de Montezuma Ier., pour garantir la capitale des inondations; il essaya suite d'abolir la coutume barbare sacrifier les prisonniers, et d'arr de sang humain les autels des die et, s'il n'y réussit pas entièrement moins diminua-t-il le nombre des times. Ce monarque mourut géné ment regretté, et laissa le trô Montezuma II, sous le règne du le Mexique fut découvert et con par les Espagnols. B—

AIBEK (Azed-Eddyn), Ier. than d'Égypte, de la dynastie Mamloucks-Baharytes, était turk rigine, et usurpa le pouvoir su princes de la race de Saladin, s'étant partagé entre eux ses v états, se divisèrent ensuite, au li s'unir pour repousser les Tatar menaçaient Baghdâd, les Kharism qui ravageaient les provinces de l pire, et les Francs ou Occider que le fanatisme religieux préci vers l'Orient. Affaiblis par des gu intestines et des révolutions c nuelles, les descendants de Sa ne trouvaient plus que des sédi dans leurs officiers, et des traîtr des assassins dans leurs proche formèrent alors, pour leur sûreté garde étrangère, composée de j esclaves achetés au Mogol, da Captchak. A l'imitation de ses p cesseurs, Mélek-Al-Saleh fit ven grand nombre de ces esclaves, on donna le nom de *Maml* qui signifie *possédés* ou *soumis* comme on les fit élever dans u du Nil nommée *Rodhah*, vis-à-vieux Caire, et que les Arabe pellent *Bahar*, ou *mer* les grand ves, ils prirent aussi le nom de *harytes*, ou de *Maritimes*. Ins dans l'art de la guerre, ils form la *halcah*, ou garde du prince, et fois affranchis, ils parvenaient aux mières dignités. Ils devinrent très

sants en peu de temps. Aïbek fut un de ces esclaves du Captchak amenés en Égypte; son courage l'éleva aux premiers emplois de l'armée, sous le règne de Touran-Châh, qui gouvernait l'Égypte, lorsqu'en 1250, S. Louis débarqua à Damiette. Aïbek eut part aux combats sanglants qui signalèrent cette campagne, et où les esclaves Baharytes soutinrent souvent le choc de la cavalerie française. S. Louis était prisonnier de Touran-Châh, lorsque les Baharytes, mutinés, massacrèrent ce sulthan, et reconnurent pour reine d'Égypte la favorite Chadjr-Eddour. Cette révolution éleva Aïbek à la dignité d'atabek, ou généralissime des troupes. Les Barbares, qui avaient assassiné Touran-Châh, voulaient qu'on massacrât le roi de France et tous les prisonniers; mais Aïbek, comptant partager avec les esclaves baharytes les deux cent mille livres qui devaient être payées dans la ville d'Acre pour la rançon du roi, tira son sabre, et jura qu'il ne souffrirait jamais qu'on violât ainsi la foi des traités. Cette déclaration termina les différends qui s'étaient élevés dans l'armée égyptienne, et la liberté fut rendue aux français prisonniers. Trois mois après le meurtre de Touran-Châh, la reine Chadjr-Eddour épousa Aïbek, et se démit de la souveraine puissance en sa faveur; mais les mamlouks, envieux, et les peuples, indignés de voir un esclave parvenu au rang suprême, l'en firent descendre, sans toutefois le priver de l'autorité militaire, et reconnurent pour sulthan un enfant de la famille de Saladin, nommé Mélik-Al-Achraf, dont Aïbek devint le tuteur. L'Égypte et la Syrie formaient alors deux empires qui avaient chacun leur sulthan particulier; celui de Damas, voulant profiter des troubles de l'Égypte pour l'envahir, s'avançait avec une armée, sous prétexte de venger le meurtre de Touran-Châh; Aïbek marcha à sa rencontre, et fut d'abord vaincu; mais il remporta ensuite une victoire signalée, et força le sulthan de Damas à entrer en arrangement. Ce prince eut tout le pays situé au-delà du Jourdain, et Mélik-Al-Achraf conserva l'Égypte, sous la tutelle d'Aïbek qui, pour mieux affermir son autorité, fit assassiner Fares-Eddyn, mamlouck puissant, son rival et son ennemi. Ne trouvant plus alors d'obstacles, il priva son pupille du trône, et y monta lui-même l'an de l'hég. 652 (1254 de J.-C.). Un nouveau traité avec le sulthan de Damas semblait devoir lui assurer un règne tranquille, lorsque Chadjr-Eddour, instruite qu'il projetait d'épouser la fille du roi de Moussoul, le fit assassiner le 23 de reby 1er., 655 (10 avril 1257). Aïbek avait été surnommé *Mélik-El-Moëzz*, (roi très-élevé.) Il aimait les sciences; et avait fait construire sur les bords du Nil, dans le vieux Kaire, un superbe collége, auquel il donna son nom. Il fut le premier sulthan de la race des Baharytes ou Mamloucks d'Égypte, qui se divisèrent ensuite en deux branches ou dynasties : celle des Baharytes, et celle des Bordjytes, ou Circassiens (*Voy*. Barkok), qui succéda, en 1582, à la première, et qui finit à la conquête de l'Égypte par l'empereur Sélim. Les partisans d'Aïbek vengèrent sa mort en faisant mourir ceux qui y avaient participé, et en mettant sur le trône Aly son fils, qu'ils surnommèrent *Mélik-Al-Mansour* (roi victorieux). Ce prince, après un règne très-court, fut déposé par le mamlouck Kouthouz, qui monta sur le trône l'an 657 de l'hég. (*Voy*. Kouthouz). J—n.

AICARDO (Jean), architecte, né à Cunéo en Piémont, vint à Gênes

vers le commencement du 17e. siècle, et fut chargé de construire les magasins de grains qui sont près de la porte St.-Thomas. Il éleva ensuite différentes habitations sur la place des Banchi, et refit à neuf le chœur de l'église de St.-Dominique. On lui doit aussi le plus grand aqueduc qui soit à Gênes, et qui fournit de l'eau à presque toute la ville. Ce bel ouvrage n'était pas encore tout-à-fait achevé en 1625, lorsque Aicardo mourut ; la république laissa le soin de le terminer à Jacques Aicardo son fils.—Celui-ci bâtit ensuite les magasins de sel près de l'église St.-Marc. Il agrandit, sur un plan nouveau et plus régulier, le pont des Marchands et le pont Royal, et fit exécuter la belle fontaine que l'on voit auprès de ce dernier pont. Jacques dirigea aussi la construction d'une partie des murs qui s'étendent de la Darse jusqu'à la porte du Môle. Il mourut en 1650. A—D.

AICARTS DE FOSSAT, troubadour du 13e. siècle, est connu par une pièce assez curieuse sur la querelle qui s'était élevée pour la couronne de Naples, à laquelle le pape Innocent IV avait nommé le jeune prince Edmond, fils de Henri III, roi d'Angleterre, au préjudice de Conrad IV, déjà élu roi des Romains. Dans cette pièce, le poète suppose que la couronne de Naples avait été donnée à Charles, duc d'Anjou, frère de S. Louis, quoique ce ne fût réellement qu'après la mort de Conrad que Clément IV conclût un traité avec Charles. Quoi qu'il en soit, Aicarts peint les horreurs de la guerre, et ne se prononce en faveur d'aucun des prétendants. « L'aigle, » dit-il, a un droit si égal à celui de la » fleur, que les lois n'y font rien, et » que les décretales n'y sont point con- » traires. C'est pourquoi ils iront vider » leur querelle dans les plaines, et qui » saura mieux se défendre l'em » tera. » P—

AICHAH, seconde femme de homet, était fille d'Abou-Bekr. homet, voulant s'attacher de plu plus ce musulman, que son créd sa bravoure lui rendaient préci épousa sa fille Aïchah, lorsqu'elle encore enfant. La cérémonie du riage fut différée jusque vers la fi la première année de l'hégire, à c de son extrême jeunesse : elle n'a alors que neuf ans. Aïchah fut drement chérie de Mahomet, qui faisait accompagner dans ses ex tions. Au retour de la guerre cont Moltaséky, elle était restée en ar de l'armée, pour chercher son co qu'elle avait perdu ; quelques m mans rencontrèrent son chameau. ramenèrent au camp, croyant q chah était dans la litière qu'il por lorsque l'épouse du prophète vint retrouver sa monture, et qu'el la vit plus, elle s'abandonna au d poir ; ses cris attirèrent Sawan, arabe, qui la fit monter sur son meau, et la ramena au camp. femme jeune et belle, ainsi livrée jeune guerrier, au milieu d'un désert, devait exciter les soup des Arabes ; on accusa donc la fi d'Aïchah, et elle fut obligée de s fendre devant Mahomet, Abou-B et Omm-Rauman, qui reconnuren innocence. Lorsque Mahomet s approcher sa mort, il se retira la maison d'Aïchah ; et, vers la fi sa maladie, il ne voulut pas adm d'autre témoin de ses souffrances. de l'affection de son épouse, i craignait pas de laisser échappe vant elle quelque marque de faibl et, comme c'est d'elle seule qu musulmans tiennent le récit des nières circonstances de la vie de prophète, il paraît qu'elle était in

dans les mystères de la nouvelle religion. A la mort de son époux, Aïchah ne contribua pas peu à éloigner du khalyfat Ali, à qui elle ne pardonnait pas d'avoir conseillé à Mahomet d'interroger sa suivante, lorsqu'on avait élevé des soupçons sur sa fidélité conjugale. Le rôle que joua Aïchah sous le règne d'Abou-Bekr et d'Omar, est presque nul sous le rapport politique; elle jouit paisiblement à Médyne de la vénération que lui donnait le titre sacré d'épouse du prophète; et nous ne voyons pas qu'après la mort d'Abou-Bekr, elle ait fait aucune entreprise contre Omar, dont la fermeté sut contenir l'esprit séditieux qu'elle manifesta sous le règne d'Otsmân et sous celui d'Ali. Otsmân n'avait ni les grandes qualités d'Abou-Bekr, ni le courage d'Omar, et Aïchah trouva dans sa faiblesse une occasion favorable à des intrigues, dont le but ne fut pas bien démontré. Elle parut d'abord se rapprocher d'Ali, en accusant Otsmân d'aimer trop tendrement ses parents; de dépouiller, en leur faveur, les plus braves capitaines de leurs emplois; enfin, de les enrichir aux dépens du trésor public, objet sacré pour les princes musulmans. Cette accusation eut des suites funestes qu'Aïchah n'avait pas été assez habile pour prévoir. Otsmân succomba, et Ali parvint au khalyfat. Aïchah se retira à la Mekke, dont elle fit le centre de la faction contre Ali; elle y rassembla tous les ennemis du khalyfe; et ce fut de cette ville sacrée qu'elle partit à la tête d'une armée nombreuse, dont Thalhah et Zobeïr avaient le commandement. Bassorâh tomba d'abord en son pouvoir, et ce succès l'enhardit à présenter le combat à Ali. L'issue n'en fut pas heureuse. Thalhah et Zobeïr furent tués, et Aïchah, qui, montée sur un chameau, excitait ses troupes au carnage, tomba au pouvoir du vainqueur. Ali la respecta, lui donna 40 femmes pour la servir, et la fit reconduire à la Mekke, où elle mourut, l'an 58 de l'hég. (677-8 de J.-C.), méritant le reproche d'avoir sacrifié des milliers de musulmans à son ressentiment contre Ali, et au désir d'obtenir dans le gouvernement l'influence qu'elle exerçait dans la religion; mais sa mémoire n'en est pas moins chère aux sectateurs du Korân, qui l'ont décorée du titre de *prophétesse*, et l'ont mise au rang des quatre femmes incomparables qui ont paru sur la terre. J—n.

AICHER (P.-Othon), bénédictin, rhéteur distingué, fut professeur de grammaire, de poésie, de rhétorique et d'histoire à Salzbourg, où il mourut en 1705. Il a commenté Tacite, les *Philippiques* de Cicéron, la 1re. *Décade* de Tite-Live, etc.; il a écrit plusieurs traités sur la législation, l'histoire et les mœurs des premiers temps de la république romaine, ainsi qu'un grand nombre de dissertations. Les titres de ses principaux ouvrages, imprimés à Salzbourg, sont: I. *Theatrum funebre, exhibens epitaphia nova, antiqua, seria, jocosa*, 4 vol. in-4°., 1675; II. *Hortus variarum inscriptionum veterum et novarum*, 1676, in-8°.; III. *De Comitiis veterum romanorum*, 1678, in-8°.; IV. *Iter oratorium*, 1675; V. *Iter poëticum*, 1674; VI. *De principiis cosmographiæ*, 1678; VII. *Ephemerides ab anno* 1687 *usque ad* 1699. G—t.

AIDAN, évêque anglais, né au 7e. siècle, dans une des îles Hébrides, à l'ouest de l'Ecosse, fut d'abord moine dans un couvent d'Yona, l'une de ces îles. En 634, il fut invité par Oswald, roi de Northumberland, à venir dans son royaume pour y instruire les habitants dans la connais

sance et la pratique de la religion chrétienne; Aidan remplit cette mission avec autant de zèle que de succès. Le vénérable Bède nous a laissé le portrait de cet évêque, qu'il représente comme un modèle de toutes les perfections morales et chrétiennes. Il nous a transmis aussi l'anecdote suivante, qui mérite d'être conservée, parce qu'elle caractérise l'esprit et les mœurs du temps. Le roi Oswin, en reconnaissance des services apostoliques de l'évêque Aidan, lui avait fait présent d'un beau cheval richement harnaché. Aidan, voyageant un jour, monté sur ce même cheval, rencontra un pauvre qui lui demanda l'aumône; Aidan, n'ayant point d'argent, mit pied à terre, donna au pauvre son cheval avec tout son appareil, et continua sa route à pied. Le roi ayant été informé de cet acte de charité un peu bizarre, en témoigna son mécontentement à l'évêque, en lui disant : « Milord, comment avez-vous » pu faire assez peu de cas de mon » présent pour le donner à un pauvre? » Si cet homme avait absolument be- » soin d'un cheval, ne pouviez-vous » pas lui en donner un de moindre » valeur; et s'il n'en avait pas un vé- » ritable besoin, ne pouviez-vous pas » le secourir d'une autre manière? » L'évêque lui répondit : « Sire, vous » ne me paraissez pas avoir considéré » cette affaire avec l'attention qu'elle » mérite. Est-ce que vous attacheriez » plus de prix à l'enfant d'une jument » qu'à un fils de Dieu? *Numquid* » *tibi carior est ille filius equæ quàm* » *ille filius Dei?* » Bède rapporte plusieurs miracles que l'évêque Aidan a opérés pendant sa vie et après sa mort. Le récit qu'il en fait ne doit pas être soumis à une analyse rigoureuse; mais, parmi ces miracles, il en est un qui mérite qu'on s'y arrête, parce qu'il peut servir à expliquer un fait de physique plusieurs fois observé, et encore problématique. Le roi de Northumberland, Oswin, ayant obtenu en mariage la princesse Eanfleda, fille du roi Edwin, qui résidait à Cantorbéry, chargea un prêtre, nommé Utta, de se rendre dans cette ville pour y recevoir la princesse, et la conduire dans le Northumberland. Le prêtre devait aller par terre à Cantorbéry, et revenir par mer; avant de partir, il alla trouver Aidan, et se recommanda à ses prières pour l'heureux succès de son voyage. Le bon évêque donna à Utta sa bénédiction, le recommanda à Dieu, et lui prédit qu'à son retour, il serait accueilli par une violente tempête; mais il lui donna une fiole d'huile, en lui recommandant de répandre l'huile sur les vagues de la mer, quand elles seraient le plus agitées, et que ce moyen les calmerait aussitôt. Tout se passa exactement comme l'évêque l'avait annoncé; la tempête eut lieu, et menaçait le vaisseau d'une destruction inévitable; mais heureusement la fiole d'huile apaisa tout, et le navire ramena saine et sauve la princesse Eanfleda à son royal époux. On pensera ce qu'on voudra de la prédiction; mais le récit prouve que, du temps de Bède au moins, on avait connaissance de la propriété attribuée à l'huile de calmer les flots de la mer. Il y a 20 à 25 ans que Francklin en fit l'observation, et cita plusieurs expériences qui semblaient en garantir la certitude; on se moqua d'abord de cette opinion; lorsqu'ensuite l'autorité de Francklin et des épreuves répétées qu'on ne pouvait plus contester, eurent donné à l'observation un degré de probabilité qui embarrassait les incrédules, on se borna à dire que le fait était connu même des anciens, et l'on cita des passages de Pline et de Plutarque où

il en était mention. Tel a été le sort de plusieurs découvertes modernes; cependant, la propriété supposée de l'huile a encore besoin d'être soumise à des expériences plus précises que celles qui ont été faites jusqu'ici. Aidan mourut en 651, et son corps fut enterré dans son église épiscopale de Lindisfarne. S—D.

AIGNAUX (ROBERT et ANTOINE, LE CHEVALIER sieurs D'). On doit réunir sous le même article ces deux frères, que rien ne put séparer pendant leur vie, et qui confondirent toujours leurs études, leurs travaux et leurs succès. Ils naquirent à Vire, en Normandie, vers le milieu du 16e. siècle. La protection que François Ier. avait accordée aux beaux-arts, en répandait le gout jusque dans le fond des provinces. La Normandie se distinguait dès cette époque par son zèle pour les bonnes études; les deux frères d'Aignaux en firent d'excellentes. Ils se livrèrent, d'abord à Paris et à Poitiers, à l'étude des lois et de la médecine; mais, abandonnant bientôt des professions qu'ils n'avaient embrassées que par raison, ils revinrent, dans le fond du Bocage-Normand, cultiver dans la retraite leur talent pour la poésie. Des infirmités longues et douloureuses mirent souvent obstacle à leurs travaux, et avancèrent le terme de leur vie. Tous deux moururent jeunes, Robert à 49 ans, et son frère, deux ou trois ans après lui. Les traductions de Virgile et d'Horace, en vers français, sont les deux ouvrages qui ont le plus contribué à leur réputation. Ils exécutèrent ensemble ces entreprises avec beaucoup de zèle; mais avec trop de rapidité. Leur traduction de Virgile est la première complète de ce poète en vers héroïques; et, ce qui était rare alors, l'alternative des rimes masculines et féminines y est exactement observée. Elle parut en 1582, in-4°., et fut réimprimée l'année suivante, in-8°., avec le texte latin; on trouve, à la suite, la traduction du *Moretum*, et de quelques autres pièces attribuées à Virgile. La traduction d'Horace des frères d'Aignaux n'a pas le même mérite; l'esprit, l'élégance et la grâce du favori de Mécènes, y manquent absolument. Cette version parut en 1588. On a encore des mêmes quelques poésies diverses, imprimées à la suite d'un recueil de vers à leur louange, publié par leur compatriote, Sallières, en 1 vol. in-12. L. R—E.

AIGREFEUILLE (CHARLES D'), docteur en théologie, et chanoine de l'église cathédrale de Montpellier, vivant au milieu du 18e. siècle, a donné: I. *Histoire de la Ville de Montpellier, depuis son origine*, 1737, in-fol.; cet ouvrage est divisé en 20 livres; il est estimable, quoiqu'il ne soit guère connu que dans le pays à la gloire duquel il a été entrepris; II. *Histoire Ecclésiastique de Montpellier*, 1739, in-fol.; ce volume fait suite au précédent. Dans les 13 livres de cet ouvrage, l'auteur donne la suite des évêques de Montpellier, l'histoire de ses églises, de ses monastères, de ses hôpitaux, de ses colléges et de son université. La famille d'Aigrefeuille, qui possédait en Languedoc la terre de ce nom, a donné des hommes distingués dans le clergé et la magistrature. A. B—T.

AIGUEBERRE, ou AIQUEBERT (JEAN DUMAS D'), mort le 31 juillet 1755, était conseiller au parlement de Toulouse, sa patrie. Il a donné: I. *Les trois Spectacles*, 1729, in-8°. Cet ouvrage est composé d'un Prologue, en prose; de *Polixène*, tragédie en un acte et en vers; de l'*Avare amoureux*, comédie en un acte et en vers; de *Pan et Doris*, pas-

torale héroïque, espèce d'opéra, avec des ballets et des chœurs, dont la musique est de Mouret. Il fut représenté le 9 juillet 1729, avec un grand succès : on en donna au théâtre italien une parodie, sous le titre de *Melpomène vengée*, et on l'a réimprimé dans le tome XII du *Théâtre Français*. Un anonyme publia, en 1730, des *Lettres sur la pièce des trois Spectacles*, in-12. II. *le Prince de Noisy*, comédie en trois actes et en prose, avec un prologue, jouée le 4 novembre 1730, non imprimée; III. *Colinette*, parodie de sa tragédie de *Polyxène*, non imprimée. A. B—T.

AIGUILLES (*Voy.* BOYER.).

AIGUILLON (MARIE-MADELEINE DE VIGNEROD, duchesse D'), fille de René de Vignerod, seigneur de Pont-Courlay, et de Françoise Duplessis, sœur du cardinal de Richelieu, parut à la cour de Louis XIII, après la mort de sa mère. Le crédit de son oncle lui fit obtenir la place de dame d'atours de la reine Marie de Médicis. Elle épousa, en 1620, Antoine du Roure de Combalet. Restée veuve sans enfants, Mme. de Combalet eut beaucoup à souffrir des querelles de la reine mère avec le cardinal de Richelieu. Malgré les prières et même les ordres de Louis XIII, cette princesse renvoya madame de Combalet, et poussa dans la suite la haine jusqu'à vouloir la faire enlever au milieu de Paris. Le roi, informé de cette tentative, déclara qu'il n'aurait pas hésité à aller en Flandre avec 50,000 hommes pour la délivrer. Le cardinal de Richelieu désirait ardemment l'élévation de sa nièce, qu'il aimait tendrement, parce qu'elle avait, comme lui, de la hauteur et de la générosité. Après avoir essayé inutilement de lui faire épouser le comte de Soissons, petit-fils du prince de Condé, il entama de nouvelles négociations pour la marier avec le cardinal de Lorraine. Ce ministre tout-puissant, qu'aucun obstacle n'effrayait, s'engageait à faire rentrer le duché de Bar dans la maison de Lorraine, pour dédommager le prince des biens ecclésiastiques qu'il aurait perdus en renonçant au chapeau. Ce projet ne put réussir; alors le cardinal acheta pour sa nièce le duché d'Aiguillon, en 1638. Après la mort du cardinal, en 1642, la duchesse d'Aiguillon se jeta dans la plus profonde dévotion; elle se mit sous la direction de S. Vincent-de-Paul; et, portant dans cette nouvelle manière de vivre la générosité qui lui était naturelle, elle fit des dons immenses, dota des hôpitaux, fit racheter des esclaves en Afrique; et, ne bornant point son intarissable charité à un seul hémisphère, elle fonda l'hôtel-dieu de Québec, dont elle dressa elle-même les réglements. Guidée par cette piété ardente, elle engagea en un seul jour pour 200,000 francs de biens, parce qu'on l'avait assurée qu'elle parviendrait, par ce sacrifice, à rappeler à la religion catholique la plus grande partie des ministres protestants. Madame d'Aiguillon mourut en 1675, laissant une haute idée de son esprit et de ses vertus; elle légua le duché d'Aiguillon à sa nièce, Thérèse de Vignerod, sœur du duc de Richelieu, et lui substitua son neveu, le marquis de Richelieu, dont le petit-fils, de la branche cadette des ducs de Richelieu, fut déclaré duc d'Aiguillon, par arrêt du parlement, en 1731. L'Oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon a été faite par Fléchier. B—T.

AIGUILLON (ARMAND-VIGNEROD DUPLESSIS-RICHELIEU, duc D'), neveu de la précédente, pair de France, naquit en 1720, et parut jeune, avec

beaucoup d'éclat, à la cour de Louis XV. Ce monarque, épris de la duchesse de Chateauroux, sut qu'elle aimait le duc d'Aiguillon, et il l'envoya à l'armée d'Italie pour l'éloigner. D'Aiguillon se distingua, en 1742, à l'attaque de Château-Dauphin, où il fut blessé; mais ce fut moins à ses services militaires qu'à la faveur de la cour qu'il dut d'être nommé successivement gouverneur d'Alsace, et commandant de la Bretagne. Protégé par le dauphin, fils de Louis XV, il se montra constamment opposé au duc de Choiseul, alors premier ministre. Le parlement de Bretagne ayant résisté à quelques édits bursaux, le duc d'Aiguillon déploya dans cette province un appareil et une sévérité militaires qui excitèrent contre lui la haine des Bretons. Lorsqu'en 1758, les Anglais firent une descente sur les côtes de Bretagne, d'Aiguillon les battit à St.-Cast, et les força de se rembarquer. Cette action brillante semblait devoir servir son ambition; mais l'éloignement qu'il avait inspiré à toute la province, rendit injustes ces braves bretons qui l'avaient si bien secondé. Ils l'accusèrent de n'avoir pas pris une part assez active à leurs dangers et à leurs exploits, et d'être resté dans un moulin pendant l'action. La Chalotais, procureur-général du parlement de Bretagne, se permit à ce sujet des plaisanteries offensantes qui ne se pardonnent point, et écrivit dans une lettre qui eut trop de publicité : « Si notre général ne s'est pas couvert de gloire, » il s'est du moins couvert de farine. » Acharnés contre leur commandant, les Bretons lui reprochèrent son faste, et l'accusèrent d'exaction et d'infidélité; le parlement de Bretagne informa contre lui, et sollicita sa disgrâce. Dans plusieurs provinces, l'autorité militaire, déjà aux prises avec les parlements, avait eu le dessous : ce qui augmentait en Bretagne l'audace du parlement. Le duc d'Aiguillon était en même temps forcé de lutter contre le premier ministre; mais il brava l'orage, et accusa à son tour le procureur-général d'un complot tendant à renverser les lois de la monarchie. Poursuivi et emprisonné, la Chalotais devint l'idole du parti des parlements; le tumulte redoubla en Bretagne, l'esprit de sédition commença à se manifester, et on insulta à un simulacre de parlement formé par d'Aiguillon. Enfin, le gouvernement, fatigué, déclara que la procédure de Bretagne n'aurait plus de suite. Cependant, les partisans de d'Aiguillon et de la cause royale, charmés de sa fermeté, annonçaient qu'on verrait renaître en lui le cardinal de Richelieu son grand-oncle, et l'opposaient sans cesse au parti des Choiseul qui gouvernait alors. Ce parti prévalut, et reprit même une nouvelle vigueur; le duc de Duras remplaça d'Aiguillon en Bretagne, et l'ancien parlement fut rétabli. Louis XV, laissant se ranimer une affaire qu'il avait voulu étouffer, parut céder aux plaintes que le parlement renouvelait contre d'Aiguillon; le procès fut évoqué au parlement de Paris; et cette cour, s'étant déclarée contre l'accusé, menaça de le frapper judiciairement. Tout se réunissait pour le perdre; il recourut alors à la protection de la comtesse Dubarry. Fort d'un appui si peu honorable, il obtint un ordre du roi qui supprimait la procédure. Le parlement, irrité, parut alors excéder les bornes de ses pouvoirs, en anticipant sur son propre jugement, et en rendant, le 4 juillet 1770, un décret qui déclarait le duc d'Aiguillon « pré» venu de faits qui entachaient son » honneur, et suspendu des fonc-



» tions de la pairie jusqu'à son jugement. » La France entière semblait faire cause commune avec le parlement de Paris; mais la cour l'humilia dans un lit de justice tenu à Versailles, où d'Aiguillon siégea parmi les pairs, et triompha de ses ennemis, qui n'eurent plus à lui opposer que des chansons satiriques. Aidé de la protection de la favorite, il fit enlever du greffe du parlement toutes les pièces de sa procédure, qui fut ainsi anéantie. L'année suivante, il contribua à l'exil de Choiseul, et vit enfin son ambition satisfaite, par son élévation au ministère. Le département des affaires étrangères lui fut d'abord confié. Un triumvirat, que formèrent ce ministre, l'abbé Terrai et le chancelier Maupeou, changea totalement le système de l'administration. L'autorité royale parut y gagner; cependant c'est de cette époque que date la fermentation des esprits qui, vingt ans plus tard, entraîna la chute de la monarchie. D'Aiguillon ne tarda pas à disputer sourdement au chancelier la plénitude du pouvoir qu'il prétendait avoir affermi; mais il n'était guère soutenu que par la favorite, et d'ailleurs son début dans la carrière politique avait été signalé par le premier partage de la Pologne, contre les intérêts de la France. Louis XV s'était écrié à cette occasion: « Ah! si Choiseul eût été ici, le par» tage n'aurait pas eu lieu. » D'Aiguillon n'aurait cependant pas méconnu l'utilité de soutenir le parti anti-russe en Pologne; mais, tout occupé de se maintenir à la cour, et très-mal servi par les agents diplomatiques, surtout par le cardinal de Rohan, qu'il avait envoyé ambassadeur à Vienne, il ignora totalement les projets ambitieux des trois cours co-partageantes; il est constant qu'il n'apprit le premier partage de la Pologne que lorsqu'il n'était plus temps de l'empêcher; ce qui lui eût été d'autant plus facile, que ce ne fut point sans une longue résistance, et sans de violents remords que Marie-Thérèse donna son consentement à une usurpation, jusque-là sans exemple; mais d'Aiguillon ayant payé depuis à Gustave III, pendant le voyage de ce prince à Paris, une partie des subsides arriérés, il s'attribua l'honneur d'avoir préparé la révolution arrivée en Suède, en 1772, en faveur de l'autorité royale. Ce ministre avait tant d'éloignement pour tous les projets de son prédécesseur, qu'il se déclara contre l'alliance de l'Autriche, et affaiblit le pacte de famille qui liait la France à l'Espagne. Peu de temps avant la mort de Louis XV, il réunit le département de la guerre à celui des affaires étrangères. L'avènement de Louis XVI fut le signal de sa disgrâce. Il s'attendait à être soutenu par son oncle, le comte de Maurepas; mais ce ministre ne voulut pas lutter contre la haine publique, et surtout contre celle que la jeune reine portait à d'Aiguillon, qui fut exilé en 1775, et mourut en 178 , laissant la réputation d'un courtisan plein d'esprit et de dextérité, mais dépourvu des talents et des vues profondes qui caractérisent l'homme d'état. Il avait eu quelques démêlés avec Linguet (V. LINGUET). On attribue généralement au duc d'Aiguillon: I. *Recueil de pièces choisies, rassemblées par les soins du cosmopolite;* Ancone (Veret), 1735, in-4°. ouvrage tiré heureusement à sept ou à douze exemplaires. C'est une collection des pièces les plus impies et les plus libres connues dans ce temps. Quelques personnes en font *honneur* à la princesse de Conti. II. *Suite de la Nouvelle Cyropédie*, ou *Réflexions de Cyrus sur ses voyages*, 1728, in-8°. D'Aiguillon eut pour collabora-

teurs la princesse Conti, l'abbé Grécourt, et le P. Vinot, oratorien. Nous ne savons comment concilier la date que portent ces volumes, avec la date de la naissance du duc d'Aiguillon; il faut que ces ouvrages aient été antidatés, pour qu'ils soient de lui. B—P.

AIGUILLON (ARMAND-VIGNEROD-DUPLESSIS-RICHELIEU, duc D'), fils du précédent, pair de France, colonel du régiment Royal-Pologne, cavalerie, commandant des Chevau-légers de la garde du roi, député, en 1789, de la noblesse d'Agen aux Etats-Généraux, se réunit au tiers-état, avec la minorité de la noblesse, le 25 juin; fut, dans la séance nocturne du 4 août, le second à renoncer à ses priviléges; voulut faire transférer au corps législatif la nomination des emplois, et, à la nation, le droit de paix et de guerre; remplaça, au commencement de 1792, le général Custines, dans le commandement de l'armée employée aux gorges de Porentruy; fut décrété d'accusation, après le 10 août, pour avoir traité l'assemblée d'usurpatrice; passa en Allemagne, et mourut à Hambourg, le 4 mai 1800, au moment où sa radiation lui permettait de rentrer en France. N—L.

AIKMAN (GUILLAUME), peintre écossais, né en 1682. Après avoir puisé les principes de son art dans l'étude des grands maîtres en Italie, et fait quelque séjour en Turquie, il revint en Écosse, et passa ensuite en Angleterre, où il trouva un généreux protecteur dans le duc d'Argyll. Il est estimé de ses compatriotes pour la grâce et l'élégance de ses compositions. On a conservé de lui, entre autres ouvrages, des portraits des personnages les plus distingués de son temps. Il fut l'ami des premiers poètes de sa nation; et, quel que soit son rang parmi les artistes, on lui doit de la reconnaissance pour avoir le premier fait connaître et encouragé le mérite naissant du poète Thomson. Aikman mourut en 1731. Plusieurs poètes anglais ont célébré dans leurs vers ses talents et ses excellentes qualités. Thomson a fait un poëme touchant sur sa mort. S—D.

AILHAUD (JEAN), chirurgien, né à Lourmarin en Provence, ne doit sa célébrité qu'à la poudre purgative qui porte son nom, et dont il se disait l'inventeur. On prétend qu'il en avait obtenu le secret de la fille d'un chirurgien-major. Ailhaud en fit les premiers essais à Cadenet, petit village de Provence qu'il habitait, et fit servir le gain de ce premier débit à se faire recevoir docteur à Aix. Méconnaissant les premiers principes de son art, qui rejette toutes les applications exclusives, il se rangea parmi les charlatans, les médecins à spécifiques, et eut recours à toutes les petites menées de l'intrigue pour assurer à sa poudre un emploi universel. Il se procura un privilége exclusif pour la faire débiter, et établit à cet effet des bureaux dans les principales villes du royaume. Pour lui donner encore plus de vogue, il publia, en 1738, un *Traité de l'origine des maladies et des effets de la poudre purgative*, en latin et en français. Il en donna une seconde édition, augmentée, en 1742. Le succès de cette poudre fut tel, qu'elle lui valut des sommes immenses, avec lesquelles il acheta des terres considérables, et devint un des plus grands propriétaires de Provence. On n'en sera pas surpris, quand on saura qu'un paquet de poudre qu'il vendait un louis lui coûtait deux liards. Fidèle au systême qui l'enrichissait, Ailhaud rapporta dans ses écrits toutes les maladies à une cause unique, et proclama sa poudre, (qui

n'était autre chose qu'un mélange de résine de scammonée et de suie), le remède par excellence; suivant l'usage des charlatans, il fit imprimer, à la suite de ses ouvrages, un grand nombre de lettres des malades qu'il avait séduits. Paris fut aussi le théâtre de ses empyriques travaux. Il mourut à Aix, en 1756, à 82 ans. — Son fils Jean-Gaspard AILHAUD-CASTELLET, baron de la Pellet, acheta une charge de secrétaire du roi, et mourut le 22 septembre 1800. Il avait publié : I. *Médecine universelle, prouvée par le raisonnement*, ou *Précis du Traité de J. Ailhaud*, 1760, in-12; 1764, 5 vol. in-12; II. *Lettres à M. Barbeu-du-Bourg, au sujet de la poudre purgative*, 1762, in-12; III. *l'Ami des Malades*, ou *Discours historiques et apologétiques de la poudre purgative*, 1765, in-12; IV. *Traité de la vraie cause des Maladies, et Manière la plus sûre de les guérir, par le moyen d'un seul remède*, 1776, in-12. C. et A—N.

AILLY (PIERRE D'), cardinal, surnommé l'*Aigle des docteurs de la France*, et le *Marteau des Hérétiques*, naquit à Compiégne en 1350, d'une famille obscure, et s'éleva, par son mérite, aux premières dignités de l'église. Admis comme boursier au collége de Navarre, il s'y distingua, et publia avant l'âge de 30 ans des Traités de Philosophie, suivant les principes des *Nominaux*, dont les disputes avec les *Réaux* agitaient alors tous les esprits. Reçu docteur en 1380, et grand maître du collége de Navarre quatre ans après, il forma, dans cette école, les Gerson et les Clémangis. Chargé ensuite d'aller plaider à Avignon, devant le pape Clément VII, la cause de l'université de Paris, contre Jean de Monteson, il s'en acquitta avec un tel succès, qu'à son retour il fut fait chancelier de l'université, aumônier et [con]fesseur de Charles VI. Ce roi l'[ayant] envoyé vers l'anti-pape Pierre d[e Lu]ne, il décida le conseil, au retour [de sa] mission, à reconnaître Pierre [pour] pape légitime, sous le nom d[e Be]noît XIII. Peu de temps après, [il fut] nommé successivement aux évêch[és du] Puy et de Cambray; mais il n[e prit] possession que de ce dernier si[ège. Il] avait prêché avec tant de force [sur la] Trinité, devant Benoît XIII, q[ue ce] pontife en institua la fête. Ses ins[tances] auprès de Boniface IX obtinrent [l'éta]blissement des théologaux dans les cathédrales du royaume. Les [soins] que d'Ailly se donna pour étein[dre le] schisme qui divisait l'église ro[maine,] soutenant la nécessité d'un conc[ile gé]néral pour y parvenir, amenèr[ent la] convocation de celui de Pise, en [1409.] Pierre d'Ailly s'y distingua auta[nt par] son savoir que par sa prudence. [Deux] ans après, Jean XXIII l'éle[va au] cardinalat, et l'envoya en Alle[magne] en qualité de légat. Mais c'est s[urtout] par le rôle qu'il joua au con[cile de] Constance, que ce prélat s'est [rendu] célèbre; il fut de la commission [char]gée de rechercher la cause des [héré]sies, et d'y apporter remède; il [présida] même la troisième session de ce[t] concile, fit décider que la retra[ite de] Jean XXIII et de ses cardinaux [n'em]pêchait pas que le concile ne co[nservât] toute son autorité, y soutint, [par ses] discours et ses écrits, la supé[riorité] des conciles sur le pape et la né[cessité] d'une réformation dans l'église, [à com]mencer par le chef. D'Ailly s'ét[ait dé]mis de son évêché en 1411, l[e pape] Martin V le fit légat d'Avignon [où il] mourut en 1420, comme ce[la est] marqué dans la relation de ses [obsè]ques, par Jean le Robert, éc[rite au] moment où elles furent célébré[es, et] dans les actes du chapitre génér[al]

Chartreux, qui se tenait à la même époque. Le collége de Navarre, qu'il avait comblé de bienfaits, hérita de ses livres et de ses manuscrits. On en trouve la liste dans l'*Histoire* de ce collége, par Launoi, dans le *Gersoniana* de Dupin, et dans la *Bibliothèque nouvelle des manuscrits de D. Montfaucon*. Le plus connu et le plus remarquable est son *Traité de la réforme de l'Église*, publié dans la dernière édition des *OEuvres de Gerson*; il s'y élève contre le grand nombre des ordres mendiants, contre le faste des prélats, contre les excommunications et la multiplicité des fêtes. Mais ce prélat réformateur ne put s'affranchir des erreurs de son siècle; il était persuadé que la puissance ecclésiastique pouvait disposer des couronnes, et il croyait à l'astrologie judiciaire. Dans ses livres intitulés: *Concordantia astronomiæ cum theologia et concordantia astronomiæ cum historia*, Vienne, 1490; Venise, 1594, in-4°., il fait coïncider les révolutions et la chute de empires et des religions avec les conjonctions des grandes planètes, et soutient, en outre, que le déluge, la naissance de J.-C., les principaux miracles et prodiges ont pu être devinés et prédits par l'astronomie. Ses *Traités* et ses *Sermons* furent imprimés à Strasbourg, en 1490; sa *Vie du Pape Célestin V*, à Paris, 1539, et ses *Météores*, à Strasbourg, 1504, et à Vienne, 1509. D'Ailly a aussi composé quelques pièces de vers français, qui sont tombées dans l'oubli. T—D.

AILLY (PIERRE D'), né à Paris, y exerça la chirurgie avec succès, et y mourut en 1684. On le regarde comme l'auteur d'un ouvrage estimé sur le *Traitement des plaies d'armes à feu*, imprimé en 1668, in-12; mais cet ouvrage n'est que la traduction d'un Traité latin de Plazzoni, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Padoue, auquel d'Ailly a fait seulement quelques additions.

C et A—N.

AILRED, ETHELRED, ou EALRED, historien anglais, abbé de Revesby, dans le comté de Lincoln, était né en 1109, et fut élevé en Écosse avec Henri, fils de David, roi de ce pays. Il passa sa vie dans la retraite, et la consacra à l'étude et aux lettres; il reste de lui les ouvrages suivants, écrits en latin: I. *Histoire de la guerre de l'Étendard, sous le règne du roi Étienne*; II. *Généalogie des rois d'Angleterre*; III. *Histoire de la vie et des miracles d'Édouard-le-Confesseur*; IV. *Histoire de la religieuse de Watthun* (ces quatre ouvrages se trouvent dans les *Decem Scriptores*, publiés par Twysden, à Londres, en 1652); V. des *Sermons*; VI. le *Miroir de charité*; VII. Traité sur l'*Enfant-Jésus*; VIII. Traité de l'*Amitié spirituelle*. Ces trois derniers ouvrages, publiés à Douai, en 1631, se trouvent aussi dans la *Bibliotheca Cisterciensis*, vol. V, et dans la *Bibliotheca Patrum*, vol. XXIII. X—S.

AIMAR RIVAULT (AIMARIUS RIVALIUS), jurisconsulte, né en Dauphiné, vécut sous les règnes de Charles VII, de Louis XI et de Charles VIII. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude du droit, l'enseigna dans l'université de Grenoble, et devint conseiller au parlement de cette ville; il doit être rangé dans la classe des jurisconsultes humanistes qui allièrent l'étude des lettres à celle du droit. Ses ouvrages ont eu beaucoup de réputation, et devaient en avoir; c'est lui qui, un des premiers, donna en France l'histoire du droit romain. Cet ouvrage, intitulé *Historia juris utriusque*, imprimé à Mayence, en 1533 et 1539, in-8°.,

est imparfait; il n'est cependant pas sans intérêt, en raison des commentaires qu'on y trouve sur la *Loi des douze tables*, et de la liste et des détails qu'il contient sur les plus célèbres jurisconsultes qui ont vécu sous les empereurs romains, et dont les écrits ont servi à former la collection appelée *Pandectes;* mais les détails qu'Aimar donne sur cet objet ne sont pas assez étendus: les ouvrages de Baldus, de Grotius, de Decarenus, sur le même sujet, sont beaucoup plus complets et plus utiles. M—x.

AIMAR-VERNAI (JACQUES), paysan de St.-Véran, près St.-Marcellin, en Dauphiné, s'est rendu fameux par l'usage de la baguette divinatoire. Jusqu'au 17e. siècle, on ne l'avait employée que pour la recherche des métaux; aussi les écrits des alchimistes sont-ils les premiers qui en aient fait mention. Mais, vers la fin du 17e. siècle, la puissance que manifesta la baguette devint de plus en plus merveilleuse, surtout en Dauphiné, et dans les mains de Jacques Aimar. A l'aide de sa baguette de coudrier, il prétendait découvrir les eaux souterraines, les métaux enterrés, les maléfices, les voleurs et les assassins. Le bruit de ses talents merveilleux s'étant répandu dans toute la France, il fut appelé à Lyon en 1692, pour découvrir des assassins qui avaient échappé à toutes les recherches de la justice. Arrivé dans cette ville, il est conduit sur le lieu même où avait été commis le crime: à l'instant sa baguette tourne rapidement. Il suit les coupables à la piste, s'embarque sur le Rhône, arrive à Beaucaire, reconnaît et fait arrêter un des meurtriers, qui, après avoir confessé son crime, l'expie sur l'échafaud. L'exactitude des renseignements fournis par Aimar excita l'admiration générale; on en publia plusieurs relations, et la plus complète fut celle d'un M. de Vagny, procureur du roi à Grenoble, intitulée: *Histoire merveilleuse d'un maçon qui, conduit par la baguette divinatoire, a suivi un meurtrier pendant 45 heures sur la terre, et plus de 30 heures sur l'eau.* De nouvelles épreuves furent pour Jacques Aimar de nouveaux triomphes, et on ne parla plus dans toute la France que de sa baguette merveilleuse; mais quel était le principe ou l'origine des prodiges qu'il opérait? Quelques philosophes n'y voyaient qu'un effet naturel, une suite nécessaire des lois du mouvement et de l'existence des émanations qui, selon eux, s'échappent des fontaines, des métaux et même du corps humain; mais d'autres, ne voyant dans la physique rien qui pût expliquer la propriété de la baguette, prirent le parti d'attribuer ses prodiges à l'influence de Satan et de l'enfer. Telle fut l'opinion que manifestèrent le P. Lebrun de l'Oratoire et le célèbre Mallebranche. Ils appuyaient leurs arguments de citations tirées de Porphyre et de S. Augustin. Tous ces débats occupaient le public; Jacques Aimar devenait chaque jour plus célèbre. Frappé des récits qui lui venaient de toutes parts, Henri-Jules de Bourbon-Condé, fils du grand Condé, voulut voir l'auteur de tant de prodiges. Il fit venir Aimar à Paris, où la vertu de sa baguette fut mise aussitôt à l'épreuve; mais elle prit des pierres pour de l'argent; elle indiqua de l'argent dans un lieu où il n'y en avait pas; en un mot, elle opéra avec si peu de succès, qu'elle perdit bientôt tout son crédit. Les épreuves furent répétées, et, à la grande confusion d'Aimar, la baguette resta immobile. L'on se convainquit enfin qu'il n'était qu'un imposteur adroit. Il avoua lui-

même au prince que la baguette et lui étaient sans pouvoir, et qu'il avait seulement cherché par cette ruse à gagner quelque argent. On le chassa, et il ne fut plus question de lui. Environ un siècle plus tard, Bletton, hydroscope non moins fameux que le paysan du Dauphiné, a renouvelé à Paris les prodiges de la baguette divinatoire, appliquée à la recherche des sources et des métaux. En Italie et en France, comme en Allemagne, des savants même, surtout des médecins, se sont faits les apologistes de Jacques Aimar et de Bletton, et les défenseurs des hydroscopes. Un membre de l'académie de Munich, le docteur Ritter, a soutenu les merveilles de la baguette, en s'autorisant des phénomènes du galvanisme. La rabdomancie a pris les dehors d'une véritable science, elle a été qualifiée, par ses partisans, du nom d'électricité souterraine, quoique la plupart d'entre eux ignorassent jusqu'aux lois de l'électricité. On a plusieurs fois mis leur charlatanisme à découvert; mais, comme tous ceux qui fondent leur crédit sur des erreurs populaires, ils ne se sont pas découragés. Aux hydroscopes Bletton et Pennet, a succédé le nommé Campetti, né sur les limites de l'Italie et du Tyrol; au lieu de la baguette hydroscopique, il ne se sert que d'un petit pendule que l'on tient à la main, et qui est formé par un morceau de pyrite, ou de quelque autre substance métallique suspendue à un fil, et à laquelle on attribue des choses merveilleuses, qu'on rapporte toutes à un système de polarité positive et négative, selon le sens dans lequel le pendule tourne. Sous ces nouvelles formes, l'hydroscopie n'a pas fait autant de bruit que lorsqu'elle était livrée au peuple. D'ailleurs, le progrès des lumières rend aujourd'hui le succès de toutes les charlataneries beaucoup plus difficile. Quant à l'opinion que l'on doit avoir sur le fond de la question, elle est nécessairement subordonnée à l'expérience. Il est possible qu'il s'échappe des corps fluides ou métalliques des émanations qui agissent sur le système nerveux de quelques individus, de manière à les avertir de la présence de ces substances. Mais il n'existe, jusqu'à présent, *aucun fait* qui prouve cette propriété; et, quelques efforts qu'aient faits les vrais physiciens, ils n'ont jamais pu amener les apôtres de la rabdomancie à une seule épreuve rigoureuse, dont ils se soient tirés avec honneur. B—T.

AIMERI DE BELENVEI. (*V.* BELENVEI.)

AIMERI DE BELMONT. (*Voy.* BELMONT.)

AIMERI DE PÉGUILAIN, troubadour du 13e. siècle, était fils d'un marchand de Toulouse. L'amour, en lui inspirant des vers pour une belle toulousaine, lui révéla son talent pour la poésie; malheureusement, la dame de ses pensées avait un mari très-violent; Aimeri, insulté, blessa le jaloux d'un coup d'épée; forcé de fuir, il chercha un asyle auprès de Guillaume de Bergedan, qui l'accueillit d'autant mieux que ce seigneur faisait aussi des vers. Bergedan fit plus, il revêtit Péguilain de ses propres habits, lui donna un palefroi, et le présenta à Alphonse, roi de Castille, qui lui fit des présents et l'anoblit. Tant d'honneurs n'effacèrent point l'aimable toulousaine du cœur de Péguilain, et il saisit une occasion qui s'offrait de voir sa dame pendant un pèlerinage que le mari faisait à St.-Jacques de Compostelle. Non seulement Alphonse accorda un congé au noble troubadour, mais encore il le combla

de présents et lui donna une escorte. Aimeri voyagea incognito : arrivé à Toulouse, il fit annoncer à sa belle maîtresse qu'un parent du roi d'Aragon, faisant un pèlerinage, était tombé malade en route et lui demandait un asyle. La réponse de la bonne dame ne pouvait être douteuse, et l'on juge de sa joie en retrouvant son amant. Dans les quarante-huit pièces qui nous restent d'Aimeri, on en trouve plusieurs adressées à des princes et à des dames d'un haut rang, et qui prouvent qu'il fut accueilli dans plusieurs cours où l'on apprécia ses talents. Ce troubadour mourut en Lombardie, vers l'an 1265, dans un âge avancé. Un manuscrit du temps le traite d'hérétique; mais, comme il avait chanté le comte de Toulouse et le roi d'Aragon, tous deux fameux dans la guerre des Albigeois, cette accusation peut bien avoir été dictée par l'esprit de parti. On trouve, dans les anciens manuscrits, quelques pièces de deux autres poètes du même siècle, nommés AIMERY, l'un desquels était de Sarlat. A en juger par deux chansons qui nous restent de lui, ce poete n'était point dénué de grâce et d'imagination : les quatre pièces manuscrites de l'autre Aimery, poète peu connu, roulent sur des questions amoureuses. P—x.

AIMERIC MALEFAYDA, ou de MALEFAYE, patriarche de l'église d'Antioche, naquit au commencement du 12e. siècle, dans le bourg de St.-Viance, en bas Limousin, et se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique. Son zèle et ses vertus l'ayant fait remarquer, en Orient, dans la croisade qu'avait publiée Urbain II, il fut élu doyen, puis patriarche d'Antioche en 1142. Il travailla à la réformation des hermites du Mont-Carmel, les rassembla en une congrégation, et leur donna une règle. Sa réforme fut confirmée, en 1180, par le pape Alexandre III. C'est de là que sont venus les carmes, dont St.-Berthold, frère d'Aimeric, fut le premier général. Ce patriarche, qu'Alexandre III avait nommé légat du St.-Siége en Orient, mourut en 1187. Nous avons de lui : I. *De Institutione primor. Monachor. in lege veteri exortorum, et in nova perseverantium*, au 5e. vol. de la *Bibliothèque des PP.* Ce livre, dans lequel l'auteur veut prouver que le prophète Élie est le fondateur des carmes, est la traduction d'un ouvrage faussement attribué à Jean de Jérusalem, au 5e. siècle; II. *la prise de Jérusalem par Saladin;* III. *Epistola ad Hugonem eterianum*, dans le tom. 1er. du *Trésor* de dom Martenne.

T—D.

AIMOIN, bénédictin du monastère de Fleury-sur-Loire, né à Villefranche, en Périgord, fut un des plus illustres élèves du célèbre Abbon, qui était abbé de ce monastère ; il l'accompagna dans son voyage en Gascogne, et mourut en 1008. Le plus important de ses ouvrages est son *Histoire des Français*, qu'il dédia à son maître Abbon de Fleury. On voit, par sa préface, qu'il se proposait de remonter à l'origine de la nation, et de conduire son ouvrage jusqu'à Pepin-le-Bref; mais, soit qu'il en ait été perdu une partie, soit que l'auteur ne l'ait point achevé, ce qui nous en reste ne va que jusqu'à la 16e. année de Clovis II : la suite est de quelque moine de St.-Germain-des-Prés ; d'ailleurs, cette histoire manque d'ordre, et n'est point exacte; les événements n'y sont presque qu'indiqués, et, quelquefois même, en contradiction les uns avec les autres; cependant le style en est plus élégant et plus pur que celui des auteurs du même siècle. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont

celles données dans les recueils de Duchesne et de dom Bouquet. De tous les autres écrits d'Aimoin, le plus intéressant est la vie de S. Abbon, à cause des pièces originales qu'il contient, et de certains faits particuliers liés avec divers événements de l'histoire générale. T—D.

AIMON. *V.* Aymon.

AIMONE. *V.* Aymone.

AINDJY-SOLIMAN, grand-visir, était de la Bosnie, et naquit chrétien. Il fut élevé dans la religion mahométane, et dans le palais des Kiuperlis, dont il était la créature. Son surnom d'*Aïndjy*, qui veut dire *rusé*, lui fut donné à cause de son adresse à tromper ses amis et ses ennemis, en paix comme en guerre. De grade en grade, il devint seraskier en 1685, et battit Jablonowski, grand général de la Pologne. Le grand-visir Cara-Ibrahim, dans l'intention de le perdre, l'opposa aux Impériaux, en Hongrie. Aïndjy-Soliman, averti que sa nouvelle dignité n'était qu'un piége dressé par son ennemi, se rendit à Constantinople, sous prétexte de remercier Cara-Ibrahim : il parvint à le supplanter, et partit pour l'armée, revêtu du titre de grand-visir. Il ne put empêcher les Impériaux d'assiéger Bude, en 1686. En vain essaya-t-il de secourir cette place; le duc de Lorraine l'emporta sous ses yeux : Aïndjy-Soliman fut forcé de se retirer. Le général Vétérani le battit, et lui enleva Sregedin, à la suite de la victoire. L'année 1687 fut encore plus malheureuse pour ce grand-visir : les ducs de Lorraine et de Bavière le mirent en déroute à Mohacz, champ de bataille fameux qui rappelait des souvenirs de gloire aux Othomans : il se borna à jeter des secours dans Essek et dans Péterwaradin, et se retira sous Belgrade. Ne pensant plus à attaquer, mais à se défendre, il voulut envoyer à Agria un renfort de jannissaires et de spahis, qui refusèrent de marcher, s'il ne se mettait lui-même à leur tête. Le grand-visir Soliman voulut en vain les y contraindre, et la révolte de 1688 commença. Aïndjy-Soliman fut obligé de fuir, et d'aller se réfugier aux pieds de Mahomet IV, qui reçut de lui les premières nouvelles de la sédition. Le sulthan lui promit de le protéger, et il se perdit lui-même sans sauver son malheureux grand-visir. Caché chez un Grec qui demeurait près du sérail, son asyle n'était connu que de son maître et du Kislar-Aga. Mahomet IV refusa constamment de le livrer à l'armée, qui demandait sa tête. Les rebelles avançaient sur Constantinople; il fut forcé alors de céder à la nécessité, et envoya par un chicaoux la tête d'Aïndjy-Soliman. La mort tardive de ce grand-visir n'empêcha pas la chute de son maître; et la honteuse condescendance avec laquelle Mahomet IV l'avait sacrifié, ne tourna ni à sa gloire ni à sa sûreté. S—Y.

AINSWORTH (Henri), théologien anglais, d'une secte de non-conformistes, vivait à la fin du 16e. siècle, et au commencement du 17e. On ne connaît ni la date ni le lieu de sa naissance. Il s'était attaché à la secte des brownistes, qui, ayant renoncé à toute communion avec l'église anglicane, ne voulait reconnaître aucune espèce d'autorité ecclésiastique; ce qui lui attira une persécution cruelle sous le règne très-intolérant de la reine Élisabeth. Ainsworth fut obligé, comme beaucoup d'autres non-conformistes, d'aller chercher un asyle en Hollande; là il fut choisi pour ministre d'une congrégation indépendante, dans laquelle l'esprit de secte suscita des disputes si violentes, qu'elles amenèrent bientôt la dissolution de la société.

Tout en respectant le zèle et la piété de ces hommes qui s'exilaient volontairement pour défendre ce qu'ils croyaient la vérité, on ne peut trop s'étonner de les voir donner le scandale de l'intolérance la plus furieuse, dans les pays où ils allaient solliciter l'indulgence des autres communions; et, ce qui ajoutait au scandale, c'étaient les questions futiles qui souvent composaient le sujet de leurs querelles. On lit, dans une *Histoire des Presbytériens*, par Heylin, qu'Ainsworth eut une dispute, accompagnée de beaucoup d'injures et d'invectives, avec un des théologiens de sa communion, sur la question de savoir si l'éphod de lin d'Aaron était de couleur bleue ou verte. Ces divisions entre les brownistes d'Amsterdam déterminèrent Ainsworth à quitter cette ville, pour aller chercher une retraite en Irlande; mais n'y ayant pas trouvé la tranquillité qu'il espérait, il revint en Hollande, où il resta jusqu'à sa mort, dont la cause et les circonstances sont assez singulières. Il trouva un jour, dans la rue, un diamant d'une valeur considérable; il en donna avis dans les papiers publics, et il découvrit que le diamant appartenait à un juif. Celui-ci offrit à Ainsworth une somme d'argent, en reconnaissance du service qu'il lui rendait; Ainsworth rejeta cette offre avec fierté; mais il demanda au juif, pour toute récompense, de lui procurer une entrevue avec quelques savants rabbins, à qui il voulait demander des éclaircissements sur les prophéties de l'*Ancien Testament* concernant le Messie. Le juif le promit, mais probablement ne se trouva pas en état de remplir sa promesse. Ainsworth renouvela ses instances, et l'on prétend que, pour se délivrer de ses importunités, ou, par quelque autre motif impossible à deviner, le juif prit le parti de l'empoisonner. Un tel crime, fondé sur un si étrange motif, est bien peu vraisemblable. Quoi qu'il en soit, la mort d'Ainsworth, dont la date est incertaine, est fixée, par quelques biographes, à l'an 1629. Il a été regardé comme le plus savant théologien de son parti. Le plus considérable de ses ouvrages est une suite d'*Annotations* sur l'*Ancien Testament*, dont la dernière édition, imprimée en 1 vol. in-fol., en 1639, est devenue extrêmement rare. Ce volume contient un Discours préliminaire sur la vie et les écrits de Moïse; une Traduction littérale du *Pentateuque*, avec des remarques, tirées particulièrement des écrivains rabbiniques; une Dissertation sur l'authenticité du texte hébraïque; une Vie de David; des notes sur le *Livre des Psaumes*, et une Traduction du *Cantique des Cantiques*, avec des notes. On a aussi de lui quelques écrits de controverse, dont le titre ne mérite pas d'être rappelé. S—D.

AINSWORTH (ROBERT), grammairien anglais, né en 1660, à Woodyale, dans le comté de Lancastre, dévoua la plus grande partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse. On lui doit un excellent *Dictionnaire latin-anglais*, qu'il entreprit en 1714, et qu'il composa sur le plan du *Dictionnaire latin-français*, de Claude Fabre; ce Dictionnaire fut publié en 1736, et réimprimé en 1773, avec des additions considérables, par Th. Morell, qui en a donné une nouvelle édition, Londres, 1796, in-4°. On en a fait depuis un bon abrégé. Robert Ainsworth est aussi l'auteur d'un *Petit Traité d'institutions grammaticales*, assez estimé, et de quelques poésies latines et anglaises. Il mourut en 1743. X—s.

AIOUB-BEN-CHADY (NEDJM-ED-

, père de Saladin (*Voy.* ce), et chef des Aïoubites d'Égypte, Curde d'origine, et de la célèbre de Roûdyah. Son père, nommé ly, dut sa fortune à Béhrouz, verneur de Bagdâd, qui lui con- gouvernement de Tekryt. Aïoùb éda à son père dans ce gouverne- t ; mais, ayant été forcé de l'aban- ner, il se retira auprès du célèbre ki (*Voy.* SANGUIN) qui, se rap- nt qu'Aïoub avait exercé généreu- ent envers lui les devoirs de l'hos- lité, le combla de bienfaits, et lui fia le gouvernement de Balbek, dont enait de s'emparer. Aïoub y fut ntôt assiégé par le prince de Da- s, l'Atabek-Atsec, et obligé de lui er la place, recevant en échange lques terres dont Atsec lui garantit possession. Il habita depuis cette le, jusqu'à ce que son fils Saladin fût êtu en Égypte de la dignité de visir khalyfe Adhed. Alors Saladin fit ve- son père près de lui. Aïoub fit son en- e au Caire en 565 de l'hég. (1169). fils respectueux le reçut avec les us grands honneurs, et le khalyfe, ur marquer sa bienveillance envers n visir, alla à sa rencontre. Sala- n voulut se démettre de sa dignité, l'arrivée de son père, pour la lui nférer; mais Aïoub s'y refusa, et mena ne vie tranquille auprès de Saladin, squ'à sa mort, dont une chute de heval fut la cause, en 568 de l'hég. 1173). Cette perte fut très-sensible à aladin : il fit placer le cercueil d'Aïoùb ans le palais impérial, à côté de ce- ui de Chyrkouh; et, quelques années près, ce cercueil fut transporté à Mé- lyne. J—N.

AIRAULT. *Voy.* AYRAULT.

AISSÉ (Mlle.), née en Circassie en 1693 ou 1694. De grands malheurs, et une réunion de circonstances roma- nesques ont rendu sa vie remarqua-ble et sa personne célèbre. Elle fut vendue à l'âge de 4 ans (en 1698) au comte de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, pour la somme de 1500 liv. Le marchand qui la vendit disait l'avoir trouvée entourée d'esclaves, dans un palais d'une ville de Circassie, pillée par les Turks, et la croyait fille d'un prince. Elle était belle, et d'une beauté touchante. Le comte la ramena en France, et la confia à sa belle-sœur, Mme. de Ferriol; tous les soins furent prodigués à son éducation; on n'oublia que des principes. Faite pour connaître et pour aimer la vertu, la jeune Circassienne ne revint à elle qu'après de longues erreurs. Elle fut séduite par le maître auquel elle devait tout. Ce maître avait des mœurs dépravées, et il abusa de l'ascendant que lui donnaient ses bienfaits sur son esclave. Quoique l'éditeur des lettres de Mlle. Aïssé s'abstienne de cet aveu, tous ceux qui vécurent de son temps, ont eu la même opinion sur ses liaisons avec l'ambassadeur, et on doit l'en croire elle-même, lorsqu'elle dit, dans un passage de l'une de ses lettres: « Ma » mauvaise conduite m'avait rendue » misérable; j'ai été le jouet des pas- » sions, emportée et gouvernée par » elles. » La femme qui n'aurait eu à se reprocher qu'un amour si constant pour le chevalier d'Aidy, n'aurait pas ainsi parlé de sa vie. Cependant cette même femme, dont la jeunesse avait été entraînée dans le vice par l'exemple et les maximes d'une société dangereuse, sut résister aux hommages et aux offres brillantes du duc d'Orléans, régent, qui en devint amoureux pour l'avoir vue une fois chez Mme. de Parabert, et les persécutions de Mme. de Ferriol, complice des projets du prince, ne purent l'intimider ni la vaincre. Ce ne fut pas le seul trait de

bassesse de Mme. de Ferriol. Lorsque l'ambassadeur, dont les torts étaient effacés aux yeux de Mlle. Aïssé, par le souvenir de ses bienfaits et par l'image de son danger, eut reçu d'elle, dans la maladie dont il mourut, des soins tels qu'une fille eût pu les rendre à son père, il l'en récompensa par 4000 liv. de rente viagère, et une assez forte somme qui devait être payée après sa mort. Mme. de Ferriol reprocha ce dernier bienfait à celle qui en était l'objet. Aïssé, d'un caractère naturellement noble et délicat, lui offrit d'y renoncer, et cette femme avare eut l'indignité d'accepter son offre. Parmi beaucoup d'hommes qui montrèrent de l'amour pour Mlle. Aïssé, le chevalier d'Aidy fut le seul qu'elle distingua; elle l'avait connu chez Mme. du Deffant. Cette passion fit le sort de sa vie, dont elle occupa une grande partie. Le chevalier avait prononcé ses vœux à Malthe, il voulut tenter de s'en faire relever pour épouser sa maîtresse; elle-même s'y opposa, à ce qu'elle nous apprend dans ses lettres, et Voltaire le confirme par une note qui se trouve dans le précis avant ces mêmes lettres. Elle eut du chevalier une fille, dont elle accoucha en Angleterre. Ladi Bolyngbrocke, nièce de Mme. de Maintenon, connue d'abord sous le nom de Mme. de Villette, rendit alors les plus grand services à Mlle. Aïssé, et plaça sa fille dans un couvent de France, sous le nom de miss Black. C'est à cette époque que commencèrent les remords d'une femme faible, mais capable de grands sacrifices. Une maladie de langueur décida son retour vers la religion; elle aima tant qu'elle vécut; mais, en se reprochant son ancien amour, elle exigea du chevalier d'y renoncer, et de ne plus la regarder que comme une amie. La résistance qu'elle avait opposée aux tentatives du régent n'était rien en comparaison de cet effort, c'était l'homme aimé qu'elle éloignait d'elle; c'est alors qu'elle écrivit à Mme. de Calandrini : « Qu'il faut de forces pour » résister à quelqu'un que l'on trouve » aimable, et quand on a eu le malheur de n'y pouvoir résister, couper au vif une passion violente, une » amitié la plus tendre et la mieux » fondée; joignez à tout cela de la reconnaissance; c'est effroyable : la » mort n'est pas pire. » Peut-être les combats qui occupèrent ses dernières années abrégèrent-ils sa vie. Elle mourut en 1733, âgée seulement de 38 ans. Le chevalier fut inconsolable; il se retira de Paris, emmenant sa fille avec lui, et la maria dans la suite à un gentilhomme de Périgord. Mlle. Aïssé, dont les aventures sont plus intéressantes que les œuvres, a cependant laissé un recueil de lettres adressées à Mme. de Calandrini, femme du résident de Genève à Paris. Ces lettres ne sont point un des premiers modèles du genre épistolaire; le ton n'est pas habituellement celui d'une femme de bonne compagnie; mais on a quelque indulgence pour celle qui l'emploie, quand on songe que les habitudes de galanterie de son temps, et surtout de la société dans laquelle elle vivait, devaient la tromper sur la mesure et les convenances prescrites à son sexe. Son style a du charme, sa manière de narrer est facile, coulante, et ne manque pas de piquant. Quoiqu'on la blâme, il est impossible de ne pas aimer celle qui se peint avec tant de naturel dans ces lettres; elles contiennent d'ailleurs des anecdotes multipliées et assez intéressantes sur la cour et sur plusieurs personnes célèbres qui ont été ses contemporaines; entre autres, Mme. du Deffant, de Tencin, sœur de Mme. de Ferriol; MM. d'Argental et de Pont-

de-Veyle, fils de cette dernière, qui furent élevés avec Mlle. Aïssé, et lui conservèrent la plus tendre amitié pendant toute sa vie. Au milieu de cette société spirituelle et polie, elle reçut des hommages multipliés ; elle eut beaucoup d'amis vrais, un amant qui oublia tout pour elle, et dont elle ne fut jamais oubliée ; elle dut ces avantages à son caractère, plus encore qu'aux charmes de son esprit et de sa figure, et ce caractère se voit dans toute sa correspondance. Elle dit quelque part : « C'est un mouvement naturel chez » les hommes de chercher à se pré- » valoir de la faiblesse des autres ; je » ne saurais me servir de cette sorte » d'art ; je ne connais que celui de ren- » dre la vie si douce à ce que j'aime » qu'il ne trouve rien de préférable, » et je veux le retenir à moi, par la » seule douceur de vivre avec moi. » Ailleurs : « Que n'étiez-vous Mme. de » Ferriol ! vous m'auriez appris à » connaître la vertu ! » Enfin, dans ses derniers moments : « La vie que » j'ai menée a été bien misérable. Ai- » je jamais joui d'un instant de joie ? » Je ne pouvais être avec moi-même, » je craignais de penser. » Ces trois passages semblent expliquer l'amour ardent et la constance du chevalier d'Aidy, excuser les fautes de sa maîtresse, et offrir la meilleure leçon aux femmes dans l'aveu des peines qui accompagnent et suivent les grandes passions. Les lettres de Mlle. Aïssé ont été imprimées, d'abord seules, avec quelques notes de Voltaire ; Paris, 1787, 1 vol. in-18 ; ensuite avec celles de Mmes. de Villars, La Fayette et de Tencin, Paris, 1806, 3 vol. in-12.

D. V—z.

AITON (GUILLAUME), botaniste anglais, né, en 1731, dans le comté de Lanarck, en Ecosse. D'abord simple jardinier, il fut nommé, en 1759, à la recommandation du célèbre Miller, directeur du jardin du roi d'Angleterre à Kew. C'était un immense dépôt, où, dès-lors, des végétaux de toutes les parties du globe étaient apportés et se répandaient ensuite dans toute l'Europe : Aiton contribua à l'enrichir encore, et il parvint à y faire vivre et prospérer des plantes dont la culture était regardée jusqu'alors comme impossible. Il a publié en 1789 : *Hortus Kewensis, or a Catalogue of the Plants cultivated in the royal botanic garden at Kew*, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage, fait avec beaucoup de méthode et de précision, est le catalogue de toutes les plantes cultivées dans ce jardin ; le nom de chaque espèce est suivi de la phrase Linnéenne qui en exprime les caractères distinctifs ; ses variétés, son origine et sa culture, y sont désignées avec un soin particulier ; on y trouve la description d'un grand nombre de plantes rares et nouvelles ; mais, ce qui le rend plus précieux pour l'Angleterre, c'est qu'il indique l'époque précise où chacune de ces plantes y a été introduite, ainsi que le nom de celui qui l'a envoyée ou apportée, et les jardins où elle a été cultivée pour la première fois. Cet ouvrage est orné de 13 planches, qui représentent autant d'espèces nouvelles ou rares, et dont on n'avait pas encore de bonnes figures. Le soin qu'Aiton a pris de nommer, comme ses principaux collaborateurs, les deux naturalistes suédois, Solander et Dryander, fait honneur à sa modestie. Jean Hill avait déjà fait connaître la richesse de ce jardin, par un premier catalogue, publié en 1768, sous le même titre d'*Hortus Kewensis*. Aiton est mort en 1793. Le roi a nommé ses deux fils pour lui succéder dans les deux places qu'il avait occupées. M. Thunberg lui a dédié, sous le nom d'*Aitonia*, un genre

qui fait partie de la famille des Méliacées. — Depuis sa mort, l'un de ses fils a commencé à publier un grand ouvrage, disposé suivant le système de Linnée, dans lequel il donne les figures coloriées de plusieurs plantes exotiques, cultivées au jardin de Kew, avec l'exposé de leur caractère générique.

D—P—s.

AITZEMA (Foppe van), gentilhomme Frison, résident des États-Généraux à Hambourg, remplit successivement plusieurs missions politiques en Allemagne, et fut chargé, en 1636, d'engager l'empereur à garder la neutralité; il était chargé en outre, par le prince d'Orange, d'obtenir pour lui, comme fief, le comté de Meurs, et, par la reine de Bohême, de travailler pour les intérêts de l'Empire. La cour de Vienne parut d'abord se prêter à toutes ces propositions; mais la France et l'Espagne ayant trouvé moyen de la faire changer de résolution, Aitzema fut obligé de retourner en Hollande, sans espoir de réussir. Le titre de baron de l'Empire, et un fief dans l'île d'Ameland furent les seules faveurs que l'empereur lui accorda publiquement. On répandit que, dans ce voyage, il s'était plus occupé des intérêts de la cour de Vienne que de ceux de sa patrie; les États le traduisirent devant une commission; mais le résultat de cette enquête fut tout entier en sa faveur, et ne fit qu'augmenter son crédit. Pour tirer parti de ses liaisons avec le chef de l'Empire, les États l'envoyèrent ensuite à la diète de basse Saxe. On le chargea aussi d'une mission secrète auprès du chancelier de Suède, qui se trouvait alors à Magdebourg; mais le prince d'Orange, qui ne lui pardonnait pas d'avoir donné de la publicité à ses prétentions, se réunit à la France, à l'Angleterre et à la Suède, pour l'accuser de s'être montré, dans ses négociations, partisan outré de l'Espagne et de l'Autriche; on prétendit même que le don de l'île d'Ameland n'était que le prix de ses complaisances, et les États instruisirent de nouveau son procès. Cette fois, Aitzema n'attendit pas la décision des juges, et il s'enfuit à Prague, où il fut poursuivi par la haine de plusieurs souverains et de ses compatriotes; il se vit obligé d'aller chercher un dernier asile à Vienne, où il mourut peu de temps après son arrivée. Aitzema avait publié, en 1607, à Helmstadt, des poëmes latins, plus curieux que réguliers, et des *Dissertations sur le Droit civil*, que Méerman a fait réimprimer dans le 6e. vol. de son *Thesaurus novus Juris civ. et eccles*.

D—G.

AITZEMA (Léon de), neveu du précédent, fils de Menard Aitzema, bourgmestre et secrétaire de l'amirauté, naquit à Dockum en 1600. Il avait à peine 16 ans, lorsqu'il publia ses *Poemata Juvenilia*. Nommé, par la protection de son oncle, conseiller et résident des villes Anséatiques à la Haye, il fit deux fois le voyage d'Angleterre, et acquit bientôt une grande célébrité par son *Histoire des Affaires d'Etat et de Guerre*, depuis 1621 jusqu'en 1668. La première édition de cet ouvrage important, dont le titre hollandais est : *Zaken van Staat en Oorlog*, forme 14 vol., et 16 vol. in-4°., avec le Traité de paix de Munster. Pars, dans son *Catalogue des Ecrivains bataves*, assure que cette édition, imprimée en 1657-1671, est plus recherchée des connaisseurs que l'édition in-fol. publiée en 1669-1671, parce que l'auteur, pour se conformer aux circonstances, a supprimé de cette seconde édition beaucoup de remarques essentielles. Cependant, un examen sévère a prouvé

que ces altérations ne sont pas importantes, et l'on préfère l'édition en 7 vol. in-fol., parce qu'elle est plus correcte et plus méthodique. Ce qui donne une si haute importance à l'ouvrage d'Aitzema, c'est cette foule d'actes originaux, tels qu'instructions, mémoires des ambassadeurs, lettres, réponses des souverains, etc., dont il a fait usage, et qu'il a su tirer des archives et des dépôts les plus secrets. Il avait une adresse et une activité particulières pour se mettre en possession des pièces dont il avait besoin. Ses liaisons avec les hommes en place lui en facilitaient les moyens; mais souvent il usait, pour arriver à son but, de voies détournées et peu dignes d'un homme délicat. Les Hollandais lui reprochent aussi d'avoir entretenu des correspondances secrètes avec les cours étrangères, et particulièrement avec l'Angleterre. Les papiers de Turloe, rapportés par Wagenaar, ne laissent plus de doute à cet égard. Ses compatriotes l'accusent aussi de montrer dans ses ouvrages du mépris pour la religion. Wiquefort, dans son *Ambassadeur*, critique amèrement l'histoire d'Aitzema : « Elle peut servir, » dit-il, comme d'inventaire à ceux » qui n'ont point d'accès aux archives » d'état; mais ce que l'auteur a ajouté » du sien ne vaut pas la gazette. Il n'a » point de style, son langage est tout-» à-fait barbare, et tout l'ouvrage » n'est qu'un chaos. » Bayle trouve ce jugement dur et choquant. Quels que soient au reste les défauts de l'ouvrage d'Aitzema, il lui reste un mérite réel, c'est de jeter beaucoup de jour sur les affaires de son temps, et d'offrir une source sûre et abondante pour les diplomates et les historiens. Il a été continué, jusqu'à l'an 1697, par Lambert Sylvius, ou van den Bos, 4 vol. in-fol. Aitzema est mort en 1669, âgé de 69 ans, à la Haye, son séjour ordinaire. D—G.

AKAKIA (MARTIN), professeur de médecine à l'université de Paris, reçu docteur en 1526, était de Châlons en Champagne, et, selon l'usage de son temps, changea son nom de *Sans-Malice* en celui d'Akakia, qui veut dire la même chose en grec. Commentateur de Galien, il a traduit le *De Ratione curandi*, et l'*Ars Medica quæ est Ars parva;* il a réuni ce que ce prince de la médecine avait dit dans ses cinq premiers livres, sur les propriétés des plantes médicinales. On a aussi d'Akakia des *Consilia medica*, et deux livres sur les Maladies des Femmes. Akakia a joui d'une grande considération; il fut médecin de François Ier., et un des principaux députés de l'université au concile de Trente, en 1545; il mourut en 1551. C. et A—N.

AKAKIA (MARTIN), fils du précédent, fut reçu docteur de la faculté de Paris, en 1570, et bientôt nommé professeur de chirurgie au collége royal, et second médecin de Henri III; en 1578, il prononça même en latin, devant la faculté, un panégyrique de ce roi, qui fut son bienfaiteur. Akakia mourut à l'âge de 49 ans, en 1588. Plusieurs biographes lui attribuent l'ouvrage sur les Maladies des Femmes, que nous avons dit appartenir à son père. Cette famille se distingua long-temps dans la médecine; les rois Charles IX, Henri III, Louis XIII, les attachèrent successivement à leur personne. — Le dernier, petit-fils de celui dont nous parlons en ce moment, mourut de chagrin, en 1677, pour avoir été rayé de la faculté, ou seulement interdit pendant six mois, comme ayant consulté avec des médecins étrangers, contre la teneur de son serment. C. et A—N.

AKBAR (Chah-Djemdjah-Aboul-Mouzaffer Djelal-ed-dyn Mohhamed Akbar, padchah ghazy, c'est-à-dire, le roi égal à Djemchyd, le père victorieux propagateur de la religion, Mahomet-Akbar, monarque invincible), né à Amerket, le 5 de redjeb 949 (15 oct. 1542). Lorsqu'on apprit la mort d'Houmâjoùn, son père, en 1555, les *omrâ*, ou grands-officiers de l'empire, le reconnurent aussitôt pour leur souverain; il commença à exercer l'autorité suprême sous la tutelle de Béyrâm, son ministre, qui avait dirigé ses premiers pas dans la carrière des armes, et dont l'ambition égalait les rares talents. Il ne vit pas, sans une secrète inquiétude, combien Akbar savait profiter des conseils qu'on lui donnait, et quel courage il montrait dès ses premières expéditions. Akbar eut à combattre, à la tête de 20,000 hommes au plus, les Patans, qui s'avancèrent contre lui avec une armée de 100,000 chevaux. Béyrâm n'en opina pas moins pour le combat, et ne fut appuyé que par son illustre pupille. Cette courageuse résolution fit reculer les Patans; mais ils revinrent bientôt à la charge, et, le 2 de moharrem 964 (6 nov. 1556), une action générale s'engagea entre les deux armées; le chef des Patans, qui comptait sur le nombre de ses éléphants autant que sur le courage de ses soldats, ne put, malgré des prodiges de valeur, empêcher la déroute complète de son armée. Lui-même fut pris et conduit devant Béyrâm, qui, voulant accoutumer le jeune Akbar à ces exécutions si familières aux monarques asiatiques, l'engagea à couper lui-même la tête au vaincu. Akbar tira son sabre, et lui toucha légèrement le cou avec la lame, en fondant en larmes; Béyrâm prend cette arme, et fait l'exécution, en lui disant que cette clémence déplacée avait été souvent funeste [à la] famille régnante. Il nous serait [facile] de rapporter plusieurs autres t[raits] qui prouvent combien il y avait [peu] de conformité entre le caractère [du] ministre et celui de l'intéressant [Ak]bar. On ne sera pas étonné d'appr[en]dre que le premier ne tarda pas [à se] révolter, et à énoncer ouvertement [et] à plusieurs reprises ses prétentions [à] l'empire; il n'éprouva d'autre châ[ti]ment que l'injonction de faire le pè[le]rinage de la Mekke, avec un trai[te]ment de 50,000 roupyes par an; m[ais] il fut assassiné peu de temps apr[ès] par le fils de ce chef Patan, qu'il av[ait] immolé avec tant de cruauté. La m[ort] de Béyrâm ne contribua point à [la] tranquillité d'Akbar; des rebellions éclatèrent dans la Guzarate et à M[a]lavah; un esclave d'un des princes [ré]voltés vint à Dehly pour assassin[er] le monarque, et le blessa à l'épa[ule] avec une flèche; mais la blessure f[ut] promptement guérie; les révoltés [se] soumirent; et, au milieu des troubles qui agitaient l'empire, on détruis[it] l'ancienne citadelle d'Agrah, qui éta[it] en briques, pour la remplacer par u[ne] autre en pierres de tailles rouges, éd[i]fice immense qui fut terminée en qua[]tre années. Les embellissements qu'[il] fit à sa capitale, n'empêchèrent pas [le] monarque de poursuivre et de battr[e] ses ennemis. En 1566, une action dé[]cisive eut lieu entre l'armée impériale et celle des Omrâ-Ouzbeks; ces derniers furent anéantis, les provinces orientales pacifiées; et le monarque, qui avait fait des prodiges de valeur, rentra triomphant dans Agrah. A cette brillante expédition, en succédèrent d'autres plus brillantes encore, telle que la réduction de Malavah, la prise du fort de Tchettor, dont Akbar tu[a] lui-même le gouverneur d'un coup d'arquebuse. Peu de jours après, il s'a-

tint une lutte terrible et bien dangereuse contre un tigre furieux et blessé légèrement ; mais il bravait avec la même intrépidité les hasards de la guerre, les poignards des assassins, et les griffes des bêtes féroces. Profondément affligé de voir mourir en bas âge tous les enfants qui lui naissaient, il crut devoir aller en pèlerinage à un tombeau célèbre, et consulta un saint fameux, qui vivait retiré dans le village de Sikry, près d'Adjemyr. Après un assez long colloque secret avec la sulthane favorite, Sélym (c'était le nom du béat) annonça au monarque qu'il ne tarderait pas à être père d'un fils bien portant. En effet, la grossesse de la sulthane se déclara, et, le 17 de rebyi 1er. 977 (29 août 1569), elle accoucha d'un prince qu'on nomma Sélym, et qui prit, en succédant à son père, le nom de Djihânguyr. Un an après, Akbar dut encore un autre fils aux prières de ce même saint, à qui il avait confié une femme du harem. Après avoir rendu des actions de grâces au Tout-Puissant et au dispensateur de ses bienfaits, Akbar partit pour soumettre un rebelle de Lâhor, et quitta cette dernière ville (en 1570), revint à Adjemyr, et de là à Sikry, village pour lequel il avait beaucoup de prédilection : il y fit des augmentations considérables, et le nomma *Fethhâbâd* (ville de la Victoire). Tandis qu'il se livrait à ces soins pacifiques, et qu'il se réjouissait de la naissance d'un autre fils, accordé aussi aux prières d'un autre saint personnage, nommé Daniel, de nouveaux troubles éclatèrent dans la Guzarate ; le monarque s'y transporta, et eut bientôt réduit les rebelles. Ahhmedabad, capitale de la province, ouvrit ses portes ; Surate capitula, le 2 de ssefer 981, et la réduction complète du Bengale signala l'année 983 (1573). Les insurrections continuelles de ces provinces, qui appartenaient peu de temps auparavant à de petits princes particuliers, en rendaient la conservation très-difficile, et exigeaient une activité inconcevable, de manière que le monarque était obligé de se promener continuellement, à la tête de son armée, dans les provinces de son vaste empire. Parmi les révoltés qu'il eut à combattre, il faut compter son propre fils Sélym. Profitant de l'absence de son père, alors occupé à conquérir le Dekehan, ce prince ambitieux s'empara du trésor impérial, et s'avança sur Agrah, à la tête d'une armée considérable. Cependant, il se repentit dans la suite, et se rendit près de son père pour implorer son pardon ; Akbar le traita d'abord avec beaucoup de sévérité ; mais enfin il lui accorda sa grâce, sans toutefois lui rendre entièrement sa confiance. Akbar venait de marier un de ses fils, et son cœur était digne d'une pareille jouissance, puisque la mort de ce même fils lui causa une douleur à laquelle il ne put survivre, lui qui avait bravé avec une inébranlable fermeté tous les hasards de la guerre et les caprices de la fortune. A la vérité, sa santé était déjà très-affaiblie ; mais on la vit décliner encore bien plus rapidement, quand il apprit que le prince Daniel avait succombé aux excès de la débauche. Il succomba lui-même le 13 de djomâdy second 1014 (13 octobre 1605), âgé de 63 ans solaires et un jour, après un règne de 49 ans huit mois et un jour, laissant trois fils et trois filles. La cause de sa mort ne l'honore pas moins aux yeux de la postérité, que les brillantes actions qui illustrèrent le cours de sa vie, et ne dément pas le caractère bien connu du monarque indien. Nous adoptons ici le témoignage de l'historien persan Ferichtah, préfér-

blement au conte populaire et ridicule rapporté par Manucci. Suivant ce médecin vénitien « Akbar portait toujours avec lui une boite à compartiments, renfermant d'un côté du betel, et de l'autre des pastilles empoisonnées, qu'il faisait prendre aux seigneurs dont il voulait se défaire à petit bruit. Un jour il se trompa, et prit lui-même une de ces pastilles; le poison était si actif, que tout l'art de ses médecins ne put le sauver. » Comment attribuer à une pareille cause la mort du plus grand prince dont l'Inde, nous dirons même l'Asie moderne, puisse s'honorer, qui, pendant un règne de cinquante années, se montra constamment généreux, clément quelquefois, même au-delà des bornes prescrites par la prudence? « Noble défaut, dit » Ferichtah, qu'il faut attribuer à son » excessive bonté, et non à la fai- » blesse de son caractère; car il réu- » nissait, au contraire, une fermeté » inébranlable à la plus étonnante in- » trépidité, et ses défauts n'étaient que » les vertus portées à l'extrême. » Passionné pour tout ce qui est grand et beau, son goût pour les armes ne le rendait pas insensible aux charmes des arts pacifiques; il aimait surtout l'histoire, l'école des souverains, et répandait ses bienfaits sur tous les savants; il ordonna des recherches sur la population, sur les productions naturelles et industrielles de chaque province. Le résultat de ces travaux de statistique fut rédigé par Aboùl-Fazl, digne ministre de ce monarque, vraiment philosophe, quoique musulman; il ne faisait acception d'aucune religion, accueillait avec une égale bienveillance les sectateurs de Brahmâ et les chrétiens; et, après avoir fait traduire en persan, et soumis à un examen particulier plusieurs de leurs livres sacrés, il conçut le projet de les réunir, et de fondre en une seule re-ligion le brahmânisme, le chris-nisme et l'islamisme. Les essais q fit de ce nouveau culte n'ayant p attiré un grand concours de néop tes, il eut la sagesse d'abandon cette entreprise, et dirigea ses soins v l'administration de ses états. Il les visa en 16 *Soùbahdâry*, ou gouver ments, dont quelques-uns égalaient étendue les plus vastes royaumes d'E rope. Ces gouvernements étaient s divisés en *perganah*, ou provinc administrées par un *naïb* (nom par corruption *nabâb*), soumis ssoubahdâr, mais correspondant rectement avec le ministre du souv rain. Akbar fut inhumé à trois k (une lieue et demie) d'Agrah, dans lieu nommé Skandery, sur la ro de Dehly. Son magnifique tombeau cite encore aujourd'hui l'admirati des voyageurs. M. Hodges en a don une description curieuse. Par un l conisme bien rare chez les Orienta mais bien énergique, sur le sarc phage de marbre blanc qui renfer les restes du monarque, on lit si plement son nom, *Akbar*. L—s.

AKBAR, fils d'Aureng-Zeyb. (V. Aureng-Zeyb).

AKBÉH-BEN-HEDJADJ, gou verneur arabe de l'Espagne, sous l khalyfe Hachem, l'an 735 de J.-C. répara les maux causés par son pr décesseur, qu'il fit mettre aux fers et, se montrant exact observateur d la justice, punit les malfaiteurs et le brigands. Après avoir rétabli l'ordr en Espagne, il résolut de porter l guerre en France, et passa les Pyré nées avec une armée nombreuse; i se rendit d'abord maître d'Avignon, entretint des intelligences avec Lyon, la Provence et le Languedoc, et joignit à la force des armes la politique la plus déliée; mais la valeur de Charle-

Martel rendit ses talents et ses efforts inutiles. Charles triompha une seconde fois des Arabes, et les obligea de repasser les Pyrénées. De retour en Espagne, Akbéh éprouva de nouvelles disgrâces. Les Maures incorporés dans ses troupes se révoltèrent, et Abdoùl-Melik, son prédécesseur, trouva moyen de rompre ses chaînes, et de s'emparer à main armée du gouvernement. Akbéh, n'ayant pu étouffer cette révolte, périt par le fer des rebelles en 740. Quelques historiens assurent qu'Abdoùl-Mélik se contenta de l'exiler.

B—P.

AKBEH-BEN-NAFY, gouverneur arabe d'Afrique, pour le khalyfe Moâwyah, fit une guerre cruelle aux chrétiens, étendit au loin la domination des Arabes, et bâtit la forteresse de raï Couân, pour contenir la nation africaine des Berbers, dont l'esprit remuant donnait de l'inquiétude aux khalyfes. Akbéh fut cependant destitué par le gouverneur de l'Égypte, dont il dépendait alors; il se rendit aussitôt à Damas pour implorer la justice de Moâwyah; mais il ne fut rétabli dans son gouvernement que sous le successeur de ce prince. Il passa alors en Afrique, où les Grecs possédaient encore quelques places. Akbéh leur prit d'assaut la ville de Bugie, et les tailla en pièces dans une grande bataille. Trop faibles pour lui résister, les Grecs, après avoir rallié quelques troupes, se joignirent aux Berbers qui avaient pris les armes contre les musulmans; mais, quoique réunies, ces deux nations furent battues de nouveau par Akbéh, qui s'empara de tout le pays soumis aux Grecs, et marcha ensuite sur Tanger. En vain les Berbers voulurent s'opposer à son passage : ils furent complètement défaits. Akbéh les poursuivit, et entra avec eux dans Soûs, où il fit un butin immense. Tout plia alors devant lui, et il ne s'arrêta qu'à l'extrémité de l'Afrique occidentale. Ce fut là qu'avec tout l'enthousiasme d'un zélé musulman, il poussa son cheval dans l'Océan, tira son sabre, et s'écria : « Grand Dieu! » si je n'étais pas retenu par les flots, » j'irais jusqu'aux royaumes inconnus » de l'Occident; je prêcherais sur ma » route l'unité de ton saint nom, et j'ex» terminerais les peuples qui adorent » un autre Dieu que toi. » Mais les vaincus, qui n'étaient soumis qu'en apparence, profitèrent de la dispersion des forces d'Akbéh, et l'attaquèrent avec une armée nombreuse; il se défendit avec fureur, parvint à se faire jour, et se réfugia sur la montagne d'Ouras, où il fut assassiné par Kouseiléh, l'an 63 de l'hég., 682 de J.-C., après avoir rangé sous la domination des Arabes une grande partie de l'Afrique, et préparé la conquête de l'Espagne. B—P.

AKENSIDE (Marc), né le 9 nov. 1721, à New-Castle, sur la Tyne. Son père, riche boucher, et de la secte presbytérienne, le fit élever avec soin. A dix-huit ans, il fut envoyé à l'université d'Édimbourg, où il commença les études nécessaires pour embrasser l'état ecclésiastique ; mais il renonça bientôt à cette carrière pour se livrer à l'étude de la médecine. Il passa, en 1741, à Leyde, où il reçut le degré de docteur en 1744. De retour en Angleterre, il s'établit d'abord à Northampton, de là à Hampstead, et se fixa enfin à Londres, où il n'aurait pas été en état de former un établissement, du moins dans les premières années, sans le secours d'un ami, M. Dyson, qui le força d'accepter une pension annuelle de 300 liv. st. Il fut successivement médecin de l'hôpital de St.-Thomas, agrégé au collége des médecins de Londres, et membre de la société royale. Il a écrit plusieurs ou-

vrages de médecine, publiés dans les *Transactions philosophiques* et dans d'autres recueils périodiques; le plus considérable est un *Traité sur la Dyssenterie*, écrit en latin avec beaucoup d'élégance, et imprimé séparément, en 1764; mais ce n'est pas comme médecin qu'Akenside s'est fait une réputation brillante dans son pays; son goût le portait de préférence à la poésie, qu'il n'a cessé de cultiver, tout en pratiquant la médecine. La première, comme la plus célèbre de ses productions poétiques, est son poëme des *Plaisirs de l'imagination*, qu'il avait commencé à Leyde, et qu'il publia à son retour à Londres. Il publia ensuite, à différentes époques, des odes, des épîtres et d'autres poëmes de différents genres; mais ces derniers ouvrages n'ont eu qu'un médiocre succès, et sont presque oubliés aujourd'hui. Le poëme des *Plaisirs de l'imagination*, qui a été accueilli avec enthousiasme dans son origine, est encore regardé comme un des plus beaux monuments de la poésie anglaise; il est cependant moins lu qu'il n'est admiré. Il est écrit en vers blancs, comme le poëme de Milton; et Akenside a peut-être mieux connu que Milton même l'harmonie propre à ce genre de poésie. Il semble avoir pris l'idée de son poëme dans un des essais du *Spectateur*, écrit par Addison, et qui porte le même titre *Des Plaisirs de l'imagination*. Le style est digne du sujet; le ton en est élevé, la couleur brillante, et la diction très-figurée; mais les idées trop métaphysiques qui y dominent, l'emploi trop fréquent des termes abstraits, et l'abus des métaphores répandent sur tout l'ouvrage une certaine obscurité qui fatigue l'esprit. C'est ce qui faisait dire au lord Chesterfield : « C'est le plus beau des ouvrages que je » n'entends pas. » Tout ce qu'a é[crit] Akenside respire un amour de la [li]berté qui va souvent jusqu'à l'exc[ès;] c'est le sentiment qui domine en A[n]gleterre, parmi ce qu'on appelle [les] *dissenters*, presque tous presby[té]riens. Le républicanisme est l'esp[rit] essentiel de la doctrine presbytérien[ne.] Samuel Johnson, qui était un ard[ent] *tory*, implacable ennemi des princip[es] républicains, dit, en parlant d'Ake[n]side, « qu'il montrait un zèle outr[a]» geux pour ce qu'il appelait libert[é,] » zèle qui cache trop souvent le dé[sir] » de dépouiller les riches et d'ab[ais]» ser les grands; dont la tendan[ce] » immédiate est l'innovation et l'ana[r]» chie, avec le besoin impétueux [de] » renverser et de détruire, sans s'em» barrasser de ce qu'on pourra me[t]» tre à la place. » En écrivant ce[tte] phrase, Johnson pensait à quelq[ue] autre chose encore qu'au poëme d[es] *Plaisirs de l'imagination*. Lorsqu'A[-] kenside voulut faire imprimer so[n] poëme, il en porta le manuscrit a[u] libraire Dodsley, et lui en demand[a] 150 guinées. Le libraire trouva l[a] somme un peu forte, pour l'ouvrag[e] d'un jeune homme qui n'avait pas en[-] core de nom en littérature. Il alla con[-] sulter Pope qui, après avoir lu l[e] poëme, dit à Dodsley : « Je vous co[n]» seille de n'y pas regarder de si près; » ce n'est pas là un auteur de tous les » jours. » Le poëme des *Plaisirs de l'imagination* a été traduit en fran[-] çais par feu le baron d'Holbach, 1759, in-12, et 1806, in-18; la traduc[-] tion en est fidèle, et accompagnée de notes instructives. Akenside pré[-] parait une nouvelle édition de son poëme, corrigée et augmentée, lors[-] qu'une fièvre putride l'enleva à la poé[-] sie et à la médecine, le 23 juin 1770, âgé seulement de 49 ans. M. Dyson a publié une édition complète des Œ[u-]

vres poétiques d'Akenside, Londres, 1772, in-4°. S—D.

AKERMAN, graveur, né en Suède, au commencement du dernier siècle. Ses talents ayant été connus de l'académie des sciences de Stockholm, cette société savante lui fournit, vers l'année 1750, les moyens d'établir à Upsal un attelier pour faire des globes célestes et terrestres. Il réussit dans cette entreprise, au point que ses globes furent recherchés, non seulement en Suède, mais en Danemarck, en Allemagne, en Russie. Un autre graveur suédois, nommé Akrel, les a perfectionnés dans les derniers temps pour les mesures, et leur a donné le mérite de présenter les découvertes les plus récentes. C—AU.

AKIBA, rabbin, né dans le 1er. siècle de J.-C., fut simple berger au service d'un riche habitant de Jérusalem, jusqu'à l'âge de 40 ans; il devint épris de la fille de son maître, qui lui promit de la lui faire épouser, s'il devenait savant : l'amour fit une espèce de prodige; en peu d'années, Akiba sut acquérir de si vastes connaissances, que son école, placée d'abord à Lydda, puis à Jafna, renfermait un grand nombre de disciples. Il ne faut cependant pas croire les juifs, lorsqu'ils assurent que ces disciples n'étaient pas moins de 24,000, ni lorsqu'ils ajoutent que tous moururent presque en même temps, et furent ensevelis à Tibériade, au pied d'une montagne, avec Akiba et sa femme. Akiba fut un des principaux compilateurs des traditions juives, auxquelles il ajouta beaucoup de préceptes de sa propre invention; la plupart étaient ridicules, et s'étendaient quelquefois jusqu'aux actions les plus viles. Cependant, les compatriotes de ce rabbin avaient pour lui une si grande vénération, qu'ils le regardaient comme instruit immédiatement par Dieu lui-même, et affirmaient qu'il lui avait été révélé des choses qui n'avaient pas été révélées à Moïse. Ils affirmaient encore qu'il savait 70 langues. Dans un âge avancé, Akiba embrassa le parti du chef des révoltés Barcochebas, et le seconda dans la prétention qu'il avait de se faire passer pour le Messie. Il soutint que les mots de Balaam : « Une étoile sortira de Jacob, » ne pouvaient concerner que lui. Akiba fit plus encore, il versa sur sa tête l'huile sainte, comme Samuel l'avait versée sur celle de Saül, et le suivit en qualité d'écuyer. Les troupes de l'empereur Adrien finirent par avoir l'avantage; les restes de l'armée du prétendu Messie furent faits prisonniers dans la forteresse de Bitter, et Akiba fut jeté dans un cachot. On rapporte que, pendant sa captivité, lorsqu'il était près de mourir de soif, il aima mieux se servir d'une petite portion d'eau pour laver ses mains, selon la loi rabbinique, que de la boire. Il fut écorché vif, avec son fils Pappus, vers l'an 135. On prétend qu'il était alors âgé de 120 ans. Les juifs rendirent de grands honneurs à sa mémoire, et visitèrent solennellement sa tombe. On dit que ce rabbin altéra le texte de la Bible, dans ce qui concerne l'âge auquel les patriarches commencèrent à avoir des enfants, âge qui est plus avancé chez les septantes que dans le texte hébreu. Akiba prit ce parti pour faire croire que l'époque de la venue du Messie n'était pas encore arrivée, parce que, selon la tradition des juifs, le Messie ne devait paraître qu'après six mille ans accomplis. Le plus célèbre des livres dont les juifs regardent Akiba comme l'auteur, est intitulé : *Jetsirah*, ou *de la Création*. Le docteur de Rossi en parle ainsi : « C'est un ouvrage cabalistique très-antique et » très-célèbre; quelques-uns l'attri-

» buent à Akiba, d'autres à un écrivain antérieur au *Talmud*, dans » lequel il en est fait mention. Le titre » annonce qu'il est aussi attribué à » Abraham, et il se trouve quelques » juifs qui ont le courage d'en regarder ce patriarche comme l'auteur; » mais sans aucun fondement, etc. » Ce livre fut imprimé, pour la première fois, à Paris, en 1552, traduit en latin, par Postel, avec des notes; à Mantoue, en 1562, avec 5 commentaires; à Bâle, in-fol., avec d'autres livres juifs, en 1587. Rittangel, juif converti, professeur à Kœnigsberg, en donna, en 1642, une traduction latine avec des notes et les Commentaires d'Abr. Ben Dior. D—T.

AKOUI, général tatar, et premier ministre à la cour de Pé-king, sous le règne de l'empereur Kienlong. Quoique sorti d'une famille distinguée parmi les tatars Mantchoux, il dut à son seul mérite toute sa fortune. Il employa les premières années de sa jeunesse à l'étude des sciences chinoises, et y fit de rapides progrès. Après la mort de son père, il vécut long-temps à Pé-king, obscur, confondu dans la foule, et paraissant n'avoir d'autre ambition que celle de cultiver les lettres. Un hasard heureux lui procura l'occasion d'approcher du Comte-ministre, avec lequel il eut à traiter d'une affaire délicate et compliquée: la clarté, la précision et la justesse de sens qu'il mit dans cette discussion, frappèrent le ministre d'étonnement, et lui firent naître l'idée de l'employer. Lorsque la guerre éclata contre les Eleuths, en 1757, il l'envoya servir dans l'armée chinoise, avec l'ordre secret de ne laisser échapper aucune occasion de l'instruire de l'état des affaires dans le lieu où il se trouverait. Akoui s'acquitta de sa commission avec autant de zèle que d'esprit et d'intelligence, et le ministre, de son côté, instruisait régulièrement l'empereur, sans lui laisser ignorer le nom de l'officier dont il tenait de si exactes relations. L'empereur n'oublia pas Akoui, et l'employa honorablement dans les guerres qui succédèrent, guerres dans le cours desquelles Akoui continua de donner des preuves éclatantes d'activité, de prudence et de valeur. Il fut nommé l'un des grands de sa bannière, et mis successivement à la tête de plusieurs tribunaux. L'époque de sa plus grande gloire fut la réduction des Miao-ssé, peuples demi-sauvages qui, concentrés dans les montagnes affreuses qui séparent les provinces de Se-tchouen et de Koueitcheou, bravaient depuis deux mille ans toute la puissance chinoise, qui n'avait pu ni les dompter ni les détruire. Ils formaient, dans ces montagnes, toutes hérissées de rochers, coupées de gorges, de ravines et de précipices, deux petits états soumis à des princes particuliers; ils connaissaient l'usage des armes à feu, avaient des villes, des places fortifiées, et descendaient souvent de ces hauteurs pour exercer le pillage dans la plaine et les campagnes voisines. Une armée de 40,000 Chinois, récemment envoyée contre ces barbares, venait encore d'être détruite. Cette défaite acheva d'irriter le monarque chinois, et lui fit prendre la résolution de déployer toute sa puissance pour exterminer ce féroce ennemi domestique. Il jeta les yeux sur Akoui, et le nomma général de cette expédition. Le choix d'un officier jusqu'alors subalterne, et qui n'avait point encore commandé en chef, étonna tout son conseil; mais l'événement prouva que ce choix était éclairé et réfléchi. Rien ne fut refusé au nouveau général; il fut le maître de son plan, et eut la liberté de choisir

ses troupes dans toutes les bannières. Son premier soin fut d'assurer ses vivres, et il pourvut à leur transport à bras d'hommes, seul praticable dans ces sites escarpés. Parmi ses munitions, il comprit une grande quantité de métal en lingots, pour fondre des canons sur les lieux mêmes. Le général Akoui pénétra dans les montagnes par les mêmes défilés que son prédécesseur; mais il eut soin de s'emparer de tous les rochers voisins, en y faisant grimper des troupes, et de conserver toujours ses derrières libres. Les Miao-ssé sentirent, à ce début, à qui ils avaient affaire. Akoui ne précipitait rien; il restait deux ou trois mois au pied d'un rocher; et, s'il découvrait enfin un endroit tant soit peu accessible, il profitait de la nuit ou d'un grand brouillard pour y faire monter ses soldats et s'en rendre maître. Jamais il ne reculait; chaque pas qu'il faisait en avant était une portion de terrain perdu pour l'ennemi. Ce fut en s'attachant à suivre avec constance ce plan d'opérations, que ce général parvint enfin à dompter ces sauvages montagnards, après les avoir forcés dans leurs retraites les plus profondes. Des deux princes qui les gouvernaient, l'un périt dans le cours de cette guerre, l'autre fut pris et conduit à Pé-king, avec toute sa famille. Cette conquête fut terminée en 1776. Les Miao-ssé, pour défendre leur pays et leur liberté, montrèrent tout ce qu'on peut attendre de la valeur humaine; les femmes elles-mêmes combattirent avec acharnement. On cite le trait suivant d'une de ces courageuses montagnardes. Depuis plus de deux mois, on employait la force et la ruse pour s'emparer d'un petit fort, bâti sur un roc très-élevé; mais toutes les tentatives des assiégeants restaient sans succès. Un jour, de très-grand matin, quelques soldats qui étaient de garde, ayant entendu quelque bruit, tel que serait celui que fait une personne qui s'observe en marchant, s'approchèrent doucement; ils crurent appercevoir quelque chose en mouvement; deux ou trois des plus lestes, à l'aide de crampons de fer attachés à leurs souliers, grimpèrent de ce côté-là; ils découvrirent une femme qui puisait de l'eau; ils l'arrêtèrent; elle fut sommée de déclarer quels étaient ceux qui s'obstinaient depuis si long-temps à défendre le fort; elle répondit: « C'est moi; je » manquais d'eau, je suis venue en » chercher ici avant le jour, et je ne » comptais nullement vous y rencon» trer. » Devenue leur captive, elle leur découvrit un sentier caché, par lequel elle les conduisit jusque dans le fort, où elle était restée seule, et dont elle composait réellement toute la garnison, tantôt tirant quelques coups de fusil, tantôt détachant quelques morceaux de rochers qu'elle précipitait sur les troupes, qui s'efforçaient inutilement de grimper. On tient ce fait du P. Félix d'Arocha, missionnaire jésuite, que l'empereur, après la conquête, envoya sur les lieux pour en lever la carte: en passant au pied de ce rocher, quelques officiers tatars lui firent remarquer ce petit fort, et lui apprirent la rencontre singulière qui avait donné lieu à sa reddition. L'importance de cette conquête mérita au général des honneurs extraordinaires; l'empereur alla le recevoir à huit lieues de Pé-king, et le ramena lui-même en triomphe dans sa capitale. Il fut en même temps créé comte de l'empire, décoré de la ceinture jaune, et du manteau à quatre dragons en broderie d'or, ornements affectés aux seuls princes titrés du sang impérial. L'année suivante, en 1777, il fut déclaré premier ministre, et de-

vint l'ami, le conseil et le dépositaire de tous les secrets de son maître. Cette place éminente, qui devait le fixer à la cour, n'empêcha pas l'empereur de l'employer au dehors, et de lui confier toutes les entreprises importantes dont on jugeait l'exécution difficile. Depuis quelques années, le Hoang-ho rompait toutes ses digues, surtout dans le voisinage de la ville Y-fong-hien, et portait le ravage et la désolation dans toutes les campagnes de cette partie de la province de Ho-nan; tous les efforts qu'avaient faits les mandarins, aidés des plus habiles hydrauliciens de l'empire, n'avaient pu contenir ce fleuve impétueux; la dernière ressource de l'empereur fut d'y envoyer Akoui, qui partit en 1779. Après avoir tout vu, tout examiné, il fit commencer les travaux, auxquels il employa une multitude innombrable de bras. On ouvrit et l'on creusa, par son ordre, un vaste canal, pris au-dessus de l'endroit où se faisait le plus grand effort des eaux, et il le fit continuer jusqu'a sa jonction avec une autre rivière de la province de Kiang-nan. Akoui était partout, et animait les travailleurs par sa présence. Lorsque le canal fut achevé, on y fit couler les eaux du Hoang-ho, qui s'y précipitèrent comme dans leur lit naturel, et l'on commença peu à peu à découvrir les deux rives du fleuve, qu'on n'avait pas aperçues depuis plusieurs années. Dans les endroits où les eaux avaient eu plus de 110 pieds de profondeur, elles n'en eurent plus que 40. Toutes les terres voisines ne tardèrent pas à être rendues à la culture. Ce grand ouvrage, exécuté en moins de quinze mois, coûta près de quarante millions, monnaie de France, tirés des trésors de l'empereur : mais aussi la Chine eut de plus un nouveau canal navigable, qui ouvrit des communications utiles dans une étendue de plus de 20 lie
En 1782, ce même fleuve rec
mença ses ravages, et plus de 50,
familles furent réduites à la mis
Elles erraient tumultueusement d
les lieux où elles espéraient trou
des subsistances; la cour de Pék
alarmée, chargea encore Akoui
contenir cette multitude. Il prom
ces infortunés de les nourrir, en l
faisant ouvrir les greniers de la prov
ce; mais il exigea d'eux qu'ils travaill
sent à réparer les ravages de l'inon
tion, et bientôt, aidé de cette multit
de bras, il parvint à dessécher les t
res submergées. Akoui conserva t
jours la faveur de son maître, et l'
time des deux nations chinoise et tar
Il a dû peu survivre à l'emper
Kienlong; mais on ignore l'année p
cise de sa mort. G—a.

ALABASTER (Guillaume), théologien anglais, né à la fin
16ᵉ. siècle, à Hadleigh, dans
comté de Suffolk. Après avoir fait
bonnes études à l'université de Ca
bridge, il accompagna le fameux co
d'Essex dans son expédition à C
dix. Alabaster montra de bonne he
une imagination ardente, un car
tère inquiet et inconstant. Dans s
séjour en Espagne, il se converti
la religion catholique romaine; m
il ne fut pas plutôt de retour en An
terre, qu'il rentra dans le sein de l'
glise anglicane. Il obtint un bénéf
dans le comté d'Hertford et une pr
bende dans la cathédrale de St.-Pa
de Londres. Un goût particulier
porta à l'étude de la langue hébraïqu
et cette étude lui ayant inspiré une a
miration fanatique pour les mystèr
de la cabale rabbinique, il se mit
interpréter l'Écriture, d'après les r
veries de cette cabale. C'est dans
même esprit qu'il a composé, en lati
presque tous les ouvrages qui rest

i, et dont les titres suffisent pour
uer cette intention. Il mourut en
. Ses ouvrages sont: I. *Lexicon
aglotton*, in-fol., imprimé en
; II. *Roxane*, tragédie latine,
sentée à Cambridje. Une dame,
tant à cette représentation, fut si
ment émue d'un passage qui ter-
it la pièce, qu'elle perdit connais-
e, et ne recouvra jamais l'usage de
ison. III. *Apparatus in revela-
em Jesu-Christi*, Anvers, 1607;
*Spiraculum tubarum seu fons
itualium expositionum ex equi-
s Pentaglotti significationibus.
Ecce sponsus venit, seu tuba
hritudinis, hæc est demonstra-
quod non sit illicitum nec impos-
le computare durationem mundi
empus secundi adventus Christi.*
S—D.

ALACOQUE (MARGUERITE), con-
sous le nom de MARIE ALACOQUE,
uit le 22 juillet 1647, à Lauthe-
r, diocèse d'Autun. « Elle n'a-
ait que trois ans, dit son histo-
ien, et déjà elle marquait une aver-
ion surprenante du péché. Dès l'âge
le quatre ans, elle se plaisait à s'en-
retenir intérieurement avec Dieu,
t cherchait la solitude pour s'oc-
uper de Dieu. » A l'âge de huit
, elle perdit son père, et fut mise
s un couvent à Charolles. Elle fut
aquée de rhumatisme et de paraly-
pendant quatre ans; elle attribua sa
érison à la Ste. Vierge, et ce fut
rs que, par reconnaissance, elle prit
nom de Marie. A l'âge de treize ans,
e passait la nuit dans la contem-
tion. Sa famille lui voyant de
les dispositions, l'engagea à en-
r dans le couvent des ursulines,
Mâcon, où elle avait une cousine-
rmaine, à laquelle elle dit: « Si
j'allais dans votre maison, ce serait
pour l'amour de vous; je veux aller
» dans une maison où je n'aie ni pa-
» rents, ni connaissance, afin d'être
» religieuse, sans autre motif que l'a-
» mour de Dieu. » Ne connaissant ni
la ville de Paray-le-Monial, ni le mo-
nastère de la Visitation qui y était,
elle pensa à s'y retirer, et s'y rendit
avec son frère. En entrant au parloir,
une voix intérieure lui dit: *C'est là
où* (que) *je te veux.* Elle y fut reçue
le 25 mai 1671, prit l'habit de no-
vice le 24 août de la même année,
fit profession, le 6 nov. 1672. On lui
confia alors la direction des pension-
naires. Dieu lui apparut, et lui fit de
merveilleuses communications. Elle
eut des visions, des extases, des ré-
vélations; elle fit même des mira-
cles. Une religieuse était tombée en
léthargie; Marguerite obtint de Dieu
qu'elle vécût assez pour recevoir les
sacrements, et, en effet, aussitôt qu'elle
les eut reçus, la religieuse mourut.
Les austérités et les mortifications
étaient des plaisirs pour la sœur Mar-
guerite; elle grava même sur son sein,
avec un canif, le nom de *Jésus*, en
gros caractères; elle prédit la mort
du P. de la Colombière, jésuite mis-
sionnaire qui avait été son directeur,
puis son disciple. Elle avait composé
un petit ouvrage mystique, intitulé:
La dévotion au cœur de Jésus; et
c'est à cet ouvrage, dont l'édition la
plus ample est celle qui a été donnée
par le P. Croiset, en 1698, que l'on doit
la fête du cœur de Jésus. Marguerite
Alacoque, avertie de sa mort par une
révélation, s'y prépara dans la re-
traite, et, contre l'opinion des méde-
cins, mourut le 17 octobre 1690.
Languet (Jean-Joseph) a publié sa
Vie, sous ce titre: *La Vie de la véri-
table mère Marguerite Marie*, Pa-
ris, 1729, in-4°.; on y trouve plu-
sieurs Lettres et Opuscules de Marie
Alacoque, qui doit aujourd'hui sa

plus grande célébrité à ces vers, de Gresset :

Vert-Vert était un perroquet dévot....
Il disait bien son *Benedicite*,
Et *notre mère*, et *votre charité* ;
Il savait même un peu de soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque.

A. B—T.

ALADIN (ALA-EDDYN), 8e. prince de la dynastie des Seldjoucides d'Anatolie, fut tiré, en 611 de l'hég. (1219 de J.-C.), de la prison où son frère l'avait fait jeter, et placé sur le trône par les grands de sa cour et le peuple. Ses guerres contre le sulthân d'Egypte et contre les Khowaresmiens, la conquête de la Caramanie et le rétablissement des villes de Sivas et d'Iconium, l'ont placé au rang des princes les plus célèbres; mais ses succès furent suivis de revers, et l'arrivée des Tatars humilia l'orgueil qui lui avait fait prendre le titre fastueux de *roi du monde*. Il mourut en 634 (1236), laissant un trône chancelant à son fils Kaikhosroù, dont la puissance fut détruite par les Tatars.

J—N.

ALAIN de l'Isle, ou de Lille (*de Insulis* et *Insulensis*). On a confondu sous ce titre deux personnages des mêmes nom et surnom, qui furent contemporains; celui que deux biographes modernes ont désigné par le mot *major*, naquit à Lille en Flandres, vers le commencement du 12e. siècle. Ses parents l'ayant, dit-on, voué à Dieu dès sa naissance, le mirent de bonne heure aux écoles. La réputation de S. Bernard commençant à se répandre, Alain fut envoyé, vers 1128, pour étudier, sous ce célèbre fondateur, à Clairvaux, où il ne tarda pas à se faire remarquer de ses confrères. S. Bernard le mit à la tête de l'abbaye de la Rivour, dans le diocèse de Troyes en Champagne, et le fit nommer, en 1151, à l'évêché d'Auxerre, qu'il édifia par ses vertus jusqu'en 1167, époque à laquelle il y renonça pour retourner à Clairvaux, où il est mort en octobre 1181. Il nous reste de ses écrits : I. *Vita sancti Bernardi ;* cette Vie se trouve dans les *Œuvres de S. Bernard*, tom. II, p. 1235, de l'édition de 1690, in-fol.; II. *Testamentum suum*, fait en l'année 1181 ; il se trouve dans le Recueil de Nicolas Camusat; III. *Explanationes in Prophetias Merlini Angli*, divisées en 7 livres, et imprimées à Francfort, en 1608, in-8°. Alain composa ce traité sous le règne de Louis-le-Jeune, vers l'an 1171, à l'occasion du bruit que faisaient alors ces prétendues prophéties. Ce Commentaire est rempli de citations des historiens anglais, normands et français, et même des anciens poètes latins. On conservait, dans les archives du chapitre d'Auxerre, un manuscrit qui contenait des mémoires sur Alain de l'Isle, rédigés, en 1182, par un chanoine contemporain.

R—T.

ALAIN de l'Isle ou de Lille, (*de Insulis* et *Insulensis*), surnommé le docteur universel, à cause de sa science et de son érudition, naquit, vers le milieu du 12e. siècle, non pas à Lille en Flandres, comme l'ont avancé la plus grande partie des écrivains ecclésiastiques et des dictionnaires historiques, mais soit à l'Isle, dans le Comtat-Venaissain, comme le dit le savant abbé Le Beuf, ou à l'Isle de Médoc, dans le Bordelais. Rien de plus embrouillé que la biographie de cet auteur. Venu à Paris de bonne heure, l'université s'empressa de le compter parmi ses chefs, et de l'admettre dans ses écoles, où il enseigna la théologie. Il n'est pas vrai que ce docteur ait été frère lai à Citeaux, ni qu'il fût chargé du soin de garder les troupeaux de l'abbaye, ni enfin qu'il

ait été appelé à Rome pour assister au concile général de Latran. Il mourut dans les premières années du 13e. siècle, dans la maison de Citeaux, où, à l'exemple de plusieurs personnages de son siècle, il s'était retiré pour terminer sa carrière. Il fut inhumé dans ce monastère, et on lui fit cette épitaphe :

Alanum brevis hora, brevi tumulo sepelivit,
Qui duo, qui septem, qui totum scibile scivit:
Scire suum moriens dare vel retinere nequivit.

Plus de cent ans après, lorsque la fable qui le faisait frère lai, ou qui le faisait aller à Rome fut répandue et adoptée, on ajouta à cette épitaphe les quatre vers suivants, pour appuyer les nouvelles traditions:

Labentis secli contemptis rebus egens fit,
Inter conversos, gregibus commissus alendis.
Mille ducenteno nonageno quoque quarto.
Christo devotus, mortales exuit artus.

Casimir Oudin est le premier, je crois, qui ait fait la remarque que ces vers sont postérieurs aux trois précédents; qu'ils ont été fabriqués dans un temps où l'on n'était point scrupuleux sur les anachronismes. Au reste, ce docteur jouissait de l'estime publique et de l'admiration de ses contemporains; il était même passé en proverbe de dire « que » la présence d'Alain devait tenir lieu » de tout (*Sufficiat vobis vidisse Alanum*). On remarque, parmi ses ouvrages : I. *Anti-Claudianus, seu de viro optimo, et in omni virtute perfecto, lib. IX. Carmine*, Bâle, 1536, et Anvers, 1621; II. *De planctu naturæ contrà Sodomiæ vitium*, publié avec les notes de Léon Allacci; III. *Contrà Albigenses, Waldenses, Judæos et Paganos*, publié par Masson, Paris, 1618, in-8°.; IV. *Dicta de lapide philosophico*, Leyde, 1600, in-8°., etc. Toutes les productions en vers et en prose de maître Alain, docteur de Paris, ont été recueillies par le P. Charles de Visch, et publiées à Anvers, en 1654, in-folio. On trouve dans cette édition le *Dicta de lapide philosophico*, quoique quelques personnes l'attribuent à un allemand nommé Alanus. Les *Paraboles* d'Alain ont été traduites en français. Paris, Ant. Verard, 1492, in-fol. Et Denys Janot, sans date, in-8°. — Quelques autres écrivains, nommés Alain, ont acquis une sorte de réputation. On compte parmi eux un *Alain* ou *Alani*, contemporain de J. Scott et de J. André, célèbre jurisconsulte. Il vivait à Bologne, dans le 15e. siècle, et fut également décoré du titre pompeux d'*universel*. R—T.

ALAIN (ROBERT), né à Paris, en 1680, fit de très-bonnes études. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique ; mais Alain préféra embrasser l'état de son père qui avait été sellier. Sa fortune ne lui permit pas de suivre ses goûts qui le portaient à cultiver la littérature. Il concourut, pour le prix d'éloquence à l'Académie française, et sa production balança le prix. On a de lui l'*Épreuve réciproque*, comédie en un acte et en prose. Legrand, dans les OEuvres de qui elle se trouve, est soupçonné d'y avoir eu beaucoup de part. On raconte qu'au sortir de la 1re. représentation, Lamotte, ayant trouvé la pièce un peu courte, dit à Alain, en faisant allusion à son état de sellier : « Maître » Alain, vous n'avez pas assez allongé » la courroie. » C'est, en effet, à peu près sur le même fonds que Marivaux a composé depuis le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, comédie en trois actes. Alain mourut le 22 décembre 1720. A. B—T

ALAIN-CHARTIER. *V.* CHARTIER.

ALALEONA (JOSEPH), né à Macerata, le 20 mai 1670, fit de grands progrès dans les belles-lettres; dans l'étude des lois, et fut professeur en

droit à Macerata même, lieutenant du gouverneur de cette ville, et auditeur de Rote à Pérouse, etc.; il mourut en 1749. On a de lui, outre quelques Traités de sa profession, une Lettre critique sur les *Considérations* du marquis Orsi, au sujet du livre français *De la manière de bien penser*, etc., ouvrage qui fut, en Italie, la cause d'une querelle littéraire assez vive. Le titre de cette lettre est singulier, et il faut, pour l'entendre, se rappeler la manie qu'avaient les académiciens de la Crusca, de se servir des termes de moulin, de son, de farine, enfin, de tout ce qui appartient à l'art du meûnier. La lettre en question est intitulée: *Vagliatura tra Bajone e Ciancione Mugnai, della Lettera toccante le Considerazioni*, etc., c'est-à-dire, criblure ou passage au crible entre les deux meûniers, *Bajone* et *Ciancione*, de la lettre touchant les considérations, etc. Les auteurs du *Giornale de' letterati d'Italia*, en annonçant cette critique dans le tom. V de leur journal, en font beaucoup d'éloges; ils disent que l'auteur, qui leur est inconnu, se montre doué d'un très-bon goût, et qu'il traite les choses avec un style plein d'élégance, et un jugement exquis. Alaleona a laissé de plus quelques dissertations, des poésies, et d'autres opuscules, qui ont paru, soit séparément, soit dans divers recueils. G—É.

ALAMANNI (Louis), célèbre poète italien, naquit à Florence, le 28 octobre 1495; sa famille était une des plus nobles et des plus distinguées de cette république. Son père était fort attaché au parti des Médicis, et lui-même, après avoir fait d'excellentes études dans l'université de Florence, fut dans la plus grande faveur auprès du cardinal Jules, qui gouvernait au nom du pape Léon X; mais, ayant éprouvé de sa part un trait de sévérité qu'il regarda comme injuste, il entra dans une conjuration qui se forma contre lui à la mort du pape. Elle fut découverte, et Alamanni forcé de s'enfuir à Venise, d'où il passa en France pour plus de sûreté, lorsque le cardinal Jules fut élu pape, sous le nom de Clément VII. Les revers que ce pape éprouva, en 1527, ayant donné à Florence l'occasion de s'affranchir, Alamanni y retourna. Député à Gênes, pour les intérêts de sa patrie, André Doria, qui avait pour lui beaucoup d'amitié, l'emmena en Espagne, lorsqu'il s'y rendit avec sa flotte, sur laquelle Charles-Quint passa en Italie, peu de temps après, pour terminer les affaires de Florence, et la soumettre entièrement au joug des Médicis. Après cette nouvelle révolution, Alamanni, proscrit par le duc Alexandre, revint en France, où les bienfaits de François Ier. le fixèrent. Il y composa le plus grand nombre de ses ouvrages. Le roi avait pour lui tant d'estime, qu'ayant à envoyer un ambassadeur à Charles-Quint, en 1544, après la paix de Crespi, ce fut de lui qu'il fit choix. Alamanni avait précédemment adressé à François Ier. un dialogue allégorique entre le coq et l'aigle, dans lequel le coq appelait l'aigle *oiseau de proie qui porte deux becs pour dévorer davantage;*

Aquila grifagna
Che per più divorar due becchi porta.

Il ne croyait pas que cette pièce fût connue de l'empereur. Dans le discours d'apparat qu'il prononça devant lui, à sa première audience, il commença plusieurs de ses périodes par le mot *aquila*. Charles-Quint, pour toute réponse, répéta tout haut ces vers, *Aquila grifagna*, etc. « Je parlais » alors en poète, répondit Alamanni, » sans s'étonner; maintenant, je parle

» en ambassadeur. J'étais indigné contre le duc Alexandre, gendre de » V. M., qui m'avait chassé de ma » patrie ; je suis maintenant libre de » toute passion, et persuadé que » V. M. n'autorise aucune injustice. » Cette réponse plut beaucoup à l'empereur; et Alamanni en obtint tout ce qu'il était chargé de demander. Il ne fut pas moins en crédit sous Henri II, qui l'employa aussi dans plusieurs négociations. Suivant habituellement la cour, il était avec elle à Amboise, lorsqu'il fut attaqué d'une dyssenterie dont il mourut, le 18 avril 1556. Les principaux ouvrages qu'il a laissés sont : I. un *Recueil de poésies* en 2 vol., sous le titre d'*Opere Toscane*, contenant des élégies, des églogues, des sonnets, différentes fables imitées d'Ovide, douze satires, des *silves*, ou poésies mêlées, sur différents sujets, dans le genre de celles de Stace; une tragédie d'*Antigone*, des hymnes qu'il divisa en trois parties, *ballata*, *contraballata* et *stanza*, à l'imitation des strophes, antistrophes et épodes des poètes grecs, etc.: ces œuvres furent imprimées d'abord à Lyon, chez Gryphius, en 1532 et 1533, in-8°., et on les réimprima sur-le-champ à Florence; II. la *Coltivazione*, en six livres et en vers libres (*sciolti*), excellent poëme didactique, et le fondement le plus solide de la renommée de l'auteur, Paris, Robert Etienne, 1546, petit in-4°., réimprimé plusieurs fois avec des notes et avec les *Abeilles* de Rucellai; III. *Girone il Cortese*, Giron le Courtois, poëme héroique en 24 chants, Paris, 1548, in-4°. ; IV. la *Avarchide*, ou le *Siége de Bourges* (ville que César appelle *Avaricum*), poëme épique, aussi en 24 chants, imprimé pour la première fois à Florence, chez les Junte, 1570, in-4°.; V. *Flora*, comédie en 5 actes et en vers que les Italiens appellent *Sdruccioli*, Florence, 1556 et 1601, in-8°.; VI. cent vingt-deux *Épigrammes* que l'on trouve, dans plusieurs éditions, à la fin de la *Coltivazione*, et quelques autres pièces éparses dans plusieurs recueils. Les principales qualités de ces compositions trop nombreuses sont la facilité, la clarté, et la pureté du style ; mais elles manquent trop souvent d'élévation et de force. On peut être indifférent sur le plus grand nombre ; mais on ne devrait pas l'être en France sur la *Coltivazione*, ou *le Poëme de l'Agriculture*, écrit et publié en France, rempli d'imitations élégantes des *Géorgiques* de Virgile, de traductions en beaux vers des meilleurs préceptes donnés en prose par Columelle, Varron, Pline et d'autres auteurs ; d'indications curieuses, de procédés d'agriculture particuliers à l'Italie, de descriptions aussi vraies que poétiques des beautés champêtres de l'Italie et de la France ; d'éloges du roi qui protégeait le poète, et du pays où il avait trouvé un asyle, éloges mérités qui devraient intéresser tous les Français. Pour apprendre l'italien, on se borne le plus souvent à des ouvrages fort agréables, mais vides d'instruction. La *Coltivazione* de l'Alamanni, et le charmant poëme de Rucellai sur les abeilles, devraient leur être préférés. Alamanni, marié deux fois, laissa de sa première femme deux fils, qui jouirent en France d'une fortune due aux talents et à la réputation de leur père ; Baptiste fut aumônier de la reine Catherine de Médicis, ensuite conseiller du roi, abbé de Belleville, évêque de Bazas, puis de Mâcon, et mourut en 1581 ; Nicolas fut chevalier de l'ordre de St.-Michel, capitaine des gardes du roi, et maître du

palais. — Deux autres Louis Alamanni, aussi florentins, se sont distingués dans les lettres. L'un était colonel au service de France; et fut, en 1591, consul de l'académie florentine : Salvino Salvini parle de lui dans ses *Fastes consulaires*, p. 324. L'autre était du même temps et de la même académie; c'était un littérateur instruit : il a laissé trois églogues latines insérées dans les *Carmina illustrium Poëtarum italorum*, et une oraison funèbre qui se trouve dans le recueil des *Prose fiorentine*, vol. IV. Il était petit-fils de Ludovic' Alamanni, l'un des cinq frères du célèbre poète. G—É.

ALAMANNI (Nicolas), grec d'origine, né en 1583, fut élevé à Rome, où il enseigna ensuite la rhétorique et la langue grecque. Son mérite le fit nommer secrétaire du cardinal Borghèse, et ensuite bibliothécaire du Vatican; il mourut à Rome en 1626. On a de lui : I. une Traduction latine de l'*Histoire secrète de Procope*, accompagnée de notes, Lyon, 1623, in-fol., réimprimée dans la belle édition de *Procope*, grec et latin, Paris, de l'imprimerie royale, 1663, in-fol., tom. II, part. 2, mais sans les notes; II. *De Lateranensibus parietinis ab illustr. et Rev. D. Franc. Barberino restitutis*, *Dissertatio historica figuris æneis illustrata*, etc., Rome, 1625, in-4°., réimprimée dans le *Thesaur. Antiquitat. Italiæ*, tom. VIII, part. 4; et quelques autres ouvrages moins importants.

G—É.

ALAMANNI. *Voy.* Alemanni.

ALAN DE LYNN, théologien anglais du 15e. siècle, né à Lynn, dans le comté de Norfolk, se distingua par son talent pour la prédication. Il s'était fait une habitude qui pourrait être suivie avec succès par tous ceux qui se livrent à l'étude : il faisait, pour lui-même, des tables raisonnées de presque tous les livres qu'il lisait. On a de lui les ouvrages suivants : I. *De vario scripturæ sensu*; II. *Moralia Bibliorum*; III. *Sermones notabiles*; IV. *Elucidarium scripturæ*; V. *Prælectiones theologicæ*; VI. *Elucidationes Aristotelis*. On ne connaît point la date de sa mort. — Il y a eu un autre Alan, abbé de Tewkesbury, qui florissait vers la fin du 12e. siècle, et qui mourut en 1201. Il a écrit un livre intitulé : *De vitâ et exilio Thomæ Cantuariensis*. S—D.

ALAN, ALLEN, ALLYN (Guillaume), cardinal anglais, archevêque de Malines, né en 1532, à Rossal, dans le comté de Lancastre, fut élevé à Oxford, et reçut sa principale instruction d'un professeur, très-ardent catholique, qui inspira à son élève le même zèle pour sa doctrine. L'avènement d'Elisabeth et le système d'intolérance que l'on connaissait à cette princesse, ne permettaient pas à Alan d'espérer aucun avancement dans la carrière ecclésiastique, et pouvait même lui faire craindre quelques persécutions; il prit le parti d'abandonner sa patrie, et d'aller s'établir à Louvain, où il composa, en réponse à un écrit du savant évêque Jervel, un ouvrage intitulé : *Défense de la Doctrine catholique au sujet du Purgatoire et des Prières pour les Morts*, imprimé à Anvers, en 1565. Ce livre fut le signal d'une controverse longue et animée. Le dérangement de sa santé le détermina à retourner en Angleterre. La ferveur de son zèle ne lui permit pas d'y rester tranquille; il publia de petits écrits qui le rendirent odieux au gouvernement : ce qui l'obligea de se cacher; mais, du fond de sa retraite, il publia encore un écrit apologétique, intitulé : *Courtes raisons pour la Foi catholique*. Le gouvernement parais-

sant déterminé à ne plus tolérer ce qu'on appelait le *papisme*, Alan s'enfuit de nouveau, et se retira en Flandres, en 1568. La réputation de son zèle et de ses efforts en faveur du catholicisme le fit accueillir partout avec beaucoup de distinction : à Malines, il professa la théologie avec un grand succès ; il fut reçu docteur en théologie à Douai, obtint un canonicat à Cambray, et, bientôt après, un autre canonicat à Reims. Toujours ardent à favoriser les intérêts de la religion catholique en Angleterre, Alan avait établi, à Douai, un séminaire pour l'éducation de la jeunesse anglaise ; il transporta ensuite cet établissement à Reims. Il continua d'écrire des ouvrages en faveur de la communion romaine et contre l'église anglicane. Ces écrits se répandaient en Angleterre, et y échauffaient les esprits, au point que la reine se crut obligée de rendre une ordonnance pour défendre non seulement de les vendre, mais même de les lire ; il fut regardé comme ennemi déclaré de son pays ; toute correspondance avec lui fut traitée comme un crime de haute trahison. Un jésuite, nommé Thomas Alfield, fut jugé et condamné à mort, pour avoir apporté en Angleterre quelques ouvrages d'Alan. Le principe général qui dominait dans tous ses écrits faisait regarder toutes les obligations morales, civiles et domestiques, comme entièrement subordonnées aux obligations qu'imposait le service du Christ et de l'église romaine. Ainsi, si un homme se séparait de cette église pour adopter l'hérésie, sa femme pouvait l'abandonner, ses enfants ne lui devaient plus d'obéissance, son esclave pouvait refuser de le servir, et même devenait libre, *ipso facto ;* par une suite nécessaire de cette doctrine, le souverain, entaché d'hérésie, perdait toute autorité sur ses peuples. Alan alla encore plus loin : encouragé par les conseils de son ami, le célèbre jésuite Robert Parsons, il se lia avec plusieurs nobles anglais, catholiques romains, qui s'étaient retirés en Flandres, comme lui, pour engager Philippe II, roi d'Espagne, à tenter une invasion en Angleterre. Ce projet fut adopté par le cabinet de Madrid, qui fit équiper, pour l'exécution, la grande flotte connue sous le nom d'*Armada*, dont l'expédition eut tant d'éclat et si peu de succès. Cette flotte mit à la voile en 1588 ; elle était chargée de plusieurs milliers d'exemplaires d'un livre imprimé à Anvers, et composé par Alan, le P. Parsons et d'autres jésuites. Les exemplaires devaient en être dispersés en Angleterre, après le débarquement des Espagnols. L'ouvrage était divisé en deux parties ; la première contenait une déclaration de Sixte-Quint, portant : « Qu'en conséquence d'une bulle du pape, la reine » Élisabeth était excommuniée et détrônée, et que sa couronne était » transférée au roi d'Espagne. » La seconde partie contenait une « admonition à la noblesse et au peuple d'Angleterre, déclarant Élisabeth schismatique et hérétique, non reine, » usurpatrice, et coupable d'actions » qui la rendaient incapable de régner » et même indigne de vivre ; et, en conséquence, ses sujets étaient déliés, à » son égard, de leur serment de fidélité. » De pareilles déclarations, absurdes et révoltantes en soi, devinrent encore plus ridicules par l'ignominieuse défaite de l'*Armada*, qui devait les mettre à exécution. Après ce grand revers, les Espagnols cherchèrent à ramasser et à détruire les exemplaires du livre d'Alan et consorts ; mais quelques-uns échappèrent à leurs recherches. C'est à cette occasion que le.

comte d'Arundel fut condamné à mort (*Voy.* ARUNDEL.), tandis qu'Alan fut récompensé par le chapeau de cardinal, et obtint ensuite l'archevêché de Malines. Il ne résida cependant pas dans cette ville; il alla s'établir à Rome, où il vécut avec beaucoup d'éclat, très-considéré, et employant sa fortune et son crédit à servir les catholiques anglais qui avaient quitté leur pays. On a dit que, vers la fin de sa vie, il se repentit de la violence des mesures qu'il avait provoquées contre sa patrie, et qu'il eut lieu de se plaindre de la conduite des jésuites à son égard. Ses plaintes pouvaient être fondées; on a accusé les jésuites de l'avoir empoisonné, mais il n'y en a aucune preuve. Il faut se défier de ces accusations d'empoisonnement, si fréquentes et si légèrement hasardées, surtout en Italie, dans ce siècle et dans ceux qui l'ont précédé. Alan est mort en 1574. Les ouvrages qu'il a laissés, outre ceux qu'on a cités, sont: I. *Défense du Pouvoir légitime et de l'Autorité du Sacerdoce, pour la rémission des péchés, avec un Supplément sur la Confession et les Indulgences*, in-8°., Louvain, 1567; II. *sur les Sacrements*, Anvers, 1576, in-4°.; III. *Culte des Saints et de leurs Reliques; modeste et sincère Apologie des Chrétiens catholiques qui ont souffert pour la Foi, soit dans leur pays, soit ailleurs*, 1583.

S—D.

ALAND (SIR JEAN FORTESCUE), juge anglais, né en 1670, de l'ancienne famille de Fortescue, dans le Devonshire, prit le nom de Aland pour plaire à son épouse, fille aînée de Henry Aland, écuyer de Waterford, en Irlande; il fit ses études à Oxford, vint à Inner-Temple, et parut au barreau en 1690. Il devint successivement solliciteur général du prince de Galles, et ensuite solliciteur du roi. En 1717, il fut créé baron de l'échiquier, et, l'année suivante, nommé juge de la cour du banc du roi. Destitué de ce poste à l'avènement de George II, il fut nommé ensuite juge des plaidoyers communs, place qu'il remplit jusqu'en 1746, époque à laquelle il donna sa démission. Créé alors pair d'Irlande, avec le titre de baron de Fortescue de Credan, il mourut bientôt après. Aland était habile jurisconsulte, juge intègre et profondément instruit dans la littérature saxonne. En 1714, il a publié, in-8°., un Traité de l'un de ses ancêtres, Jean de Fortescue, intitulé: *Différence entre une Monarchie absolue et une Monarchie limitée, principalement sous le rapport de la Constitution anglaise*. Après sa mort, on a imprimé, in-fol., ses *Exposés des Causes dans toutes les cours de Westminster-Hall, du temps de Guillaume III et de la reine Anne.*

B—R J.

ALARD (FRANÇOIS), d'une famille noble de Bruxelles, où il naquit au commencement du seizième siècle. Son père, Guillaume Alard de Cantier, zélé catholique converti, l'obligea à entrer dans l'ordre de S. Dominique. Il s'y distingua de bonne heure par son talent pour la prédication. Un négociant d'Hambourg, qui l'avait entendu prêcher avec beaucoup d'intérêt, lui ayant procuré le moyen de lire en secret les ouvrages de Luther, Alard eut une grande envie d'entendre ce réformateur. Avec l'aide du même négociant, il trouva moyen de s'évader de son couvent, et de faire de bonnes études théologiques à Iéna et à Wittenberg. La mort de cet ami l'ayant laissé sans ressource, il prit le parti de revenir à Bruxelles, et de demander des secours à son père; mais, avant qu'il eût en

l'entrevue secrète qu'il espérait obtenir de lui, il fut aperçu dans une des rues de Bruxelles par sa mère, catholique fervente, qui l'apostropha durement, et le dénonça à l'Inquisition. On tâcha vainement de le ramener dans le sein de l'Église qu'il avait abandonnée; sa persévérance dans ses refus irrita tellement sa mère, qu'elle fut, d'après le récit de son arrière-petit-fils, consignée dans sa *decas Alardorum scriptis clarorum*, la première à invoquer la rigueur des lois, et qu'elle offrit de fournir elle-même le bois pour le bûcher. La sentence de mort prononcée, le malheureux Alard est conduit en prison, pour y passer les trois jours qui devaient s'écouler entre sa condamnation et son supplice. La nuit d'avant le jour fixé pour son exécution, s'étant endormi de lassitude, il croit entendre une voix qui lui crie: *Francisce, surge et vade* (François, lève-toi, et sors d'ici). Il se lève, est frappé par la vue d'une ouverture que la lune éclairait. En l'examinant, il s'assure qu'il pourra y passer après s'être déshabillé; il coupe ses draps, se fait une corde, jette ses habits au bas de la tour, et se glisse le long de la corde qu'il avait attachée au barreau. Elle ne descendait que jusqu'à la moitié de la hauteur de son cachot; il se laisse tomber, et un égoût le reçoit au bas du donjon. Après avoir passé sans obstacle près de la sentinelle, il se cacha dans un buisson, où il resta trois jours sans nourriture, et entendit l'aboiement des chiens qu'on avait mis à sa poursuite; le troisième jour, il obtint, comme mendiant, de la compassion d'un roulier, un morceau de pain, et la permission de faire quelque chemin sur sa voiture. N'étant pas éloigné de la maison où demeurait une de ses sœurs, il se fit descendre à sa porte; mais sa sœur, dont le zèle n'était pas moins ardent que celui de sa mère, le repoussa avec horreur, et se mit à crier devant l'étranger: « D'où viens-tu, misérable? » veux-tu nous entraîner dans l'abîme » avec toi? » Son mari, plus humain, donna quelques secours au malheureux Alard, et engagea le charretier à le conduire en lieu de sûreté. De là, il se rendit dans le comté d'Oldenbourg, où il devint aumônier du prince; mais ayant été appelé par les Anversois, auxquels la liberté du culte venait d'être accordée, l'amour de son pays natal l'attira de nouveau dans la Belgique, et l'y ramena encore deux fois, malgré les persécutions du duc d'Albe et les dangers auxquels il s'exposait. Son père étant allé le voir pendant son séjour à Anvers, avec l'intention de le ramener au catholicisme, non seulement n'atteignit pas son but, mais finit par adopter les sentiments de son fils. Le roi de Danemarck, Christian IV, lui donna un asyle, et, lorsque tout espoir de remplir les fonctions de son ministère, dans son pays natal, se fût entièrement évanoui, ce même roi lui accorda, pour retraite, la cure de Wilster, dans le Holstein, où il mourut en 1578. On a d'Alard des livres en latin et en flamand, qui ont perdu tout leur intérêt avec les circonstances qui les dictèrent. Fr. Alard a été père de Guillaume, grand-père de Lambert et de Nicolas, et bisaïeul de Nicolas le jeune, mort à Hambourg en 1756, tous connus par des ouvrages de théologie ou de philologie. Le dernier a raconté la vie de son bisaïeul dans sa *Decas Alardorum scriptis clarorum*. Hamb. 1721. 8 vol. S—R.

ALARD. *Voy.* ALLARD.

ALARIC. Ce conquérant, le moins barbare de tous ceux qui ravagèrent l'empire romain, était de la famille des Balthes, la plus illustre de la nation

des Goths, après celle des Amales. L'histoire ne commence à parler de lui que vers l'an 395, époque où les Goths se réunirent aux armées de Théodose-le-Grand, pour combattre les Huns, nation redoutable à l'empire d'Occident. Les Goths, commandés par Alaric, rendirent de grands services pendant cette guerre, dans laquelle, en défendant un empire ébranlé de toutes parts, ils apprirent à connaître sa faiblesse, et se préparèrent à l'attaquer. Ils aidèrent Théodose à triompher du rebelle Eugène, qui voulait s'élever à la pourpre impériale; et, appelés ainsi dans les affaires intérieures de l'empire, ils devinrent bientôt des hôtes incommodes et des protecteurs dangereux. Alaric, à qui l'on avait cédé un territoire dans la Thrace, et qui n'avait obtenu qu'un titre honorifique dans l'armée romaine, se plaignit hautement de l'ingratitude des maîtres de l'Occident. La cour des empereurs était alors remplie d'hommes qui faisaient des vœux secrets pour les Barbares; les uns, parce qu'ils supportaient impatiemment l'autorité; les autres, parce qu'ils avaient des vues d'ambition, et qu'ils espéraient entrer en partage des dépouilles de l'empire, s'il venait à être renversé. Rufin, tuteur d'Arcadius après la mort de Théodose, excita secrètement Alaric à envahir la Grèce; et, lui ayant fait passer des sommes considérables, il n'eut pas de peine à le déterminer. Bientôt le chef des Goths ravagea la Pannonie, la Macédoine et la Thessalie; les plus beaux monuments des arts furent détruits par ses soldats. Sozime rapporte, dans son histoire, que l'ombre d'Achille, et Minerve, armée de sa redoutable égide, défendirent les murs d'Athènes. Cette fable, digne de figurer dans une épopée, ne s'accorde ni avec la vérité historique, ni avec le caractère du chef des Goths. Loin d'être arrêtés par les dieux du paganisme, les compagnons d'Alaric, qui avaient embrassé la doctrine des ariens, renversèrent les autels de Minerve et de toutes les autres divinités de l'ancienne Grèce; Claudien, dans son poëme intitulé : *La Guerre contre les Gètes*, fait un tableau effrayant de cette désastreuse invasion. Malheureusement, les récits du poète sont, en cela, plus exacts que ceux de l'historien. Stilicon, général romain, vint au secours des Grecs, avec une puissante armée; après plusieurs combats, il força les Goths à se retirer sur le Pholoé; et, par de savantes manœuvres, il les enferma dans leur camp, où la faim devait bientôt les livrer sans défense au glaive des Romains; mais, comptant trop sur un triomphe si facile, il quitta son armée pour assister aux fêtes religieuses des Grecs, qui tenaient d'autant plus à leur ancien culte, qu'Alaric s'en était déclaré l'ennemi, et qui croyaient insulter aux Barbares, en renouvelant, en l'honneur des dieux, les solennités et les jeux du paganisme. Tandis que Stilicon et les peuples de la Grèce célébraient la défaite des Goths, Alaric parvint à sortir du lieu où il était resserré; et, peu de jours après, on apprit qu'il était maître de l'Épire. Stilicon fut rappelé par Honorius, et l'empereur d'Orient ne trouva d'autre moyen d'arrêter l'invasion d'Alaric, que de lui donner la souveraineté de l'Illyrie. Maître de vastes provinces, le chef des Goths n'oublia point qu'il avait été l'ennemi d'Honorius, et ne s'occupa que des moyens de recommencer la guerre contre l'empire d'Occident. Après avoir été élevé sur un pavois, et proclamé roi des Visigoths, il rassembla une armée où furent appelés les Barbares des rives du Danube, auxquels il promit les

illes de Rome et de l'Italie. Il
trouver peu d'obstacles dans
nouvelle guerre; Honorius était
nce faible et timide; comme dans
es états en décadence, Rome
t plus de défenseurs dont la
é fût éprouvée. A l'approche des
, on rappela du fond des pro-
les vieilles troupes et tous les
ires qui s'étaient mis à la solde
omains. L'Italie se trouvait ou-
de toutes parts, et bientôt le
e d'Aquilée et de plusieurs autres
annoncèrent la présence des Bar-
; Honorius fut obligé d'abandon-
Milan, et de se réfugier dans le
au d'Asti, où il se trouva bientôt
gé. L'empereur était près de se
re, lorsque les troupes venues de
aule et de la Germanie, sous le
nandement de Stilicon, surpri-
Alaric, et l'assiégèrent à son tour
ses retranchements. Le chef bar-
, qui s'était laissé surprendre, dé-
a, pour réparer sa faute, le cou-
et le génie d'un habile capitaine.
leva par son exemple et par ses
urs la bravoure de ses soldats;
les Romains eurent recours à un
agème qui affaiblit l'ardeur de
ennemis; ils les attaquèrent
isqu'ils célébraient les fêtes de Pâ-
; les Goths, nouvellement con-
is à l'arianisme, croyant commet-
un sacrilége en combattant dans
our si solennel, prirent les armes
ns pour vaincre que pour se dé-
ire, et leur infanterie fut taillée en
es; les dépouilles de la Grèce et
use d'Alaric tombèrent entre les
ns des soldats d'Honorius. Cette
ille, livrée à Placentia, à 25 milles
Turin, fut représentée à la cour
onorius comme une victoire dé-
ve; et, pour nous servir de l'ex-
ssion du poète Claudien, comme
coup *mortel porté au cœur de la Scythie*. Cependant, après sa défaite, Alaric marcha vers Rome, à la tête de sa cavalerie qui n'avait point souffert, et fit redouter son courage ou son désespoir, au point qu'on résolut d'acheter sa retraite, après l'avoir vaincu. On lui rendit son épouse et ses trésors; mais il ne voulut pas quitter l'Italie avant d'avoir signalé la valeur de ses soldats par une conquête importante, et résolut de s'emparer de Véronne; surpris dans sa marche par les légions romaines, il essuya une nouvelle défaite plus désastreuse que la première. L'intrépide Visigoth sauva les débris de son armée sur des rochers voisins du champ de bataille, et fit encore trembler les Romains au milieu de leur victoire; mais, à la fin, manquant de vivres, abandonné par les Barbares, qui n'avaient plus de respect et de dévouement pour un chef deux fois vaincu, il quitta l'Italie. La terreur qu'inspirait son nom était si grande, qu'on regarda sa retraite comme un triomphe. Le peuple et le clergé remercièrent le ciel, et la capitale de l'Occident prodigua les honneurs et les louanges à Stilicon, qu'on aurait dû punir pour avoir laissé échapper un ennemi désarmé et battu. Alaric souffrit beaucoup dans cette expédition; mais il avait fait voir à ses soldats un pays riche et fertile; il avait appris à tous les Barbares du Nord et du Midi qu'on pouvait s'emparer de Rome, et le bruit de ses exploits attira bientôt sous ses drapeaux tous les ennemis du nom romain, tous les aventuriers et tous les soldats avides de pillage. Lorsqu'il se vit à la tête d'une nouvelle armée, Alaric se vanta d'avoir épargné la capitale de l'Occident, et demanda le salaire de sa clémence. Il entama pour cela des négociations; et, pendant qu'on les poursuivait, les familles barbares établies en Italie furent massa-

crées par l'ordre des ministres d'Honorius. Alors, les Goths au service de l'empire désertèrent leurs drapeaux, et allèrent, par leurs récits et le spectacle de leurs malheurs, exciter l'indignation d'Alaric. Le roi des Goths commença par se plaindre; et, comme il parla avec modération, on prit son langage pour de la faiblesse ou de la crainte; on ne répondit point à ses réclamations, et l'Italie ne prit aucune mesure pour sa défense; mais, tandis qu'à Rome on tournait en ridicule le roi des Visigoths et ses prétentions, tout à coup les rives du Pô furent couvertes de Barbares qui demandaient vengeance, et qui pillèrent Aquilée, Crémone et toutes les villes qu'ils rencontraient sur leur passage. Honorius s'était enfermé dans Ravennes; le peuple des villes fuyait dans les forêts et dans les montagnes, et les Goths marchaient sans obstacle vers Rome. A leur approche, un saint hermite, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, osa s'avancer au-devant d'Alaric, et le menacer de la colère céleste. « Je sens en » moi, lui répondit le roi des Goths, » quelque chose qui me porte à détruire » Rome. » Cette réponse est devenue célèbre, et S. Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, n'hésite point à regarder Alaric comme un instrument dont Dieu se servit pour châtier une ville, mère de tous les crimes et de toutes les erreurs. Quoi qu'il en soit, Rome fut bientôt investie par les Barbares; et les descendants des Fabius et des Scipions n'eurent d'espoir que dans leurs supplications et leurs prières. « Qu'on » m'épargne, leur dit Alaric, la peine » de piller Rome, et qu'on me donne » tout l'or et tous les objets précieux » qui se trouvent dans la ville. — Que » laisserez-vous donc aux Romains? — » La vie. » Les députés lui avaient parlé de la nombreuse population de Rome, qui pouvait prendre les armes contre lui: « Plus l'herbe est serrée, » leur dit le roi barbare, et plus la » faux y mord. » Cependant, soit qu'il craignît le désespoir des Romains, soit qu'il fût touché de leurs prières, il consentit à lever le siége, et se contenta d'exiger cinq mille livres pesant d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille pièces de drap fin écarlate, et trois mille livres de poivre. Enrichie des dépouilles des Romains, l'armée des Goths vint prendre ses quartiers d'hiver dans la Toscane. Pendant ce temps-là, la cour d'Honorius, établie à Ravennes, était en proie à plusieurs factions qui se reprochaient les malheurs de l'empire, et se disputaient les restes de l'autorité impériale; chacun désirait en secret s'appuyer des Barbares; et, devant l'empereur, on s'accusait mutuellement de favoriser Alaric. La crainte arrachait à Honorius et à ses ministres des promesses avilissantes, et je ne sais quel souvenir de la grandeur romaine, excitant leur orgueil, les empêchait de remplir les conditions des traités: Alaric ne put supporter la hauteur et les refus de ceux qu'il avait vaincus; Rome, encore une fois attaquée, fut réduite aux plus cruelles extrémités et menacée d'être livrée aux flammes. Encore une fois, les Romains livrèrent leurs richesses pour sauver leurs murailles; l'orgueilleux Alaric, dédaignant un empire qui était en son pouvoir, le donna à Attale, préfet du prétoire; et, comme s'il eût pris plaisir à avilir la pourpre impériale, il ne tarda pas à maltraiter l'empereur qu'il avait créé, et lui arracha le sceptre en présence des Goths et des Romains. Bientôt les ministres d'Honorius, qui, enfermés dans Ravennes, adressaient alternativement à Alaric de basses supplications ou de ridicules mena-

ièrent au roi des Goths un prétexte de recommencer la t, pour la troisième fois, ttaquée. A la fin, les drapeaux res flottèrent sur ses mudans l'espace de trois jours, maîtresse du monde vit disles richesses entassées par es de triomphes, et subit aux qu'elle avait fait souffrir s. Alaric recommanda cepenodération à ses soldats, et nna de respecter les trésors es. Au milieu des scènes du né brigandage, on dut voir rise des Barbares, marchant ssion et dans l'attitude du resporter sur les autels de S. s trésors enlevés dans le sancséglises furent autant d'asyles es, dans lesquels un grand le Romains sauvèrent leur vie rtie de leurs richesses. Alaric, nait pour ses soldats le séjour, se hâta d'en sortir; et, résolu la conquête de la Sicile et de, il ravagea dans sa marche la ie, l'Apulie et la Calabre; mais, a de ses triomphes, et près de quer pour la Sicile, Alaric fut d'une maladie mortelle, et sa carrière à Corentia; ses lieu-, craignant que la cendre de iéral ne fût troublée par les s, l'ensevelirent au milieu du . Les captifs qui avaient été em- détourner le cours de la rirent massacrés après la céréet le silence de la mort et de la régna long-temps sur la tombe . Tandis que les Goths se liau désespoir; Rome et l'Italie t des réjouissances publiques; et l'Afrique voyaient s'éloigner dont elles étaient menacées, et le eut un moment de repos. Le 'Alaric a quelquefois été répété par les Muses, que son aspect devait effrayer. Claudien l'a représenté comme un héros cruel et barbare. Un poète moderne, qui avait l'enflure de Claudien, sans avoir son génie, a pris le roi des Goths pour le sujet d'un poëme épique. Tout le monde connaît ce vers de Scudéri, cité par Boileau :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Alaric n'était pas sans modération; son ambition eût été flattée peut-être de la gloire de fonder un grand état; mais il connaissait les Goths, peuple turbulent et indiscipliné; et, désespérant de rien établir de durable avec de tels hommes, il se servit de leurs armes pour tout bouleverser. Ce fut lui qui, le premier, enseigna aux Barbares le chemin de Rome, et qui leur apprit que le temps était venu de braver l'ancienne maîtresse du monde. Le règne d'Alaric est une des époques les plus remarquables de l'histoire du Bas-Empire, et l'on doit regretter qu'elle ait échappé au pinceau de Montesquieu. Le chef des Visigoths forma, pendant sa vie errante, et dans le cours de ses expéditions, les éléments d'une monarchie militaire qui, après sa mort, s'établit dans l'Aquitaine, et dans la suite en Espagne, où elle a subsisté plusieurs siècles. M—D.

ALARIC II, roi des Visigoths, fils d'Euric, qui avait conquis l'Espagne, lui succéda en 484, et régna, comme lui, non seulement dans la péninsule, mais dans la province d'Aquitaine, depuis les Pyrénées jusqu'au Rhône. Plus tolérant et plus modéré que son père, il permit aux évêques de ses états de s'assembler à Agde, en 506, et chargea, la même année, Anien, l'un de ses principaux officiers, de faire un abrégé du *Code Théodosien*, à l'usage des Visigoths. De-là vient que les provinces méridionales de France ont été régies si long-temps

par le droit romain. Alaric avait senti combien les lois romaines étaient supérieures aux lois barbares que ses prédécesseurs avaient suivies. La France était partagée à cette époque entre les Romains, les Visigoths et les Bourguignons. Clovis, qui avait déjà conquis une grande partie des possessions romaines, regardait d'un œil jaloux la puissance d'Alaric, et n'attendait qu'un prétexte pour l'attaquer. Le roi des Visigoths portait, au contraire, toute son attention à maintenir le traité de paix qu'Euric, son père, avait conclu avec les Francs. Clovis lui ayant demandé Syagrius, général romain qu'il avait défait, et qui s'était retiré à la cour du roi des Goths, Alaric eut la lâcheté de livrer cet infortuné, que le roi des Francs fit mourir. Cette basse condescendance ne put garantir Alaric des projets ambitieux de Clovis. Sous prétexte de porter les lumières de la foi chez les Goths, qui avaient embrassé l'arianisme, et « pour détruire, disait-il, » cette nation impie, » ce roi marcha à la tête d'une puissante armée, contre Alaric, qu'il rencontra dans les plaines de Vouillé, à trois lieues de Poitiers; les Goths furent défaits, et leur roi, renversé de cheval par Clovis, périt de la propre main du monarque français. Cette bataille fut décisive, et Clovis aurait anéanti la puissance des Visigoths dans les Gaules, si Théodoric, roi des Ostrogoths, et parent d'Alaric, qui régnait en Italie, n'eût mis un terme à ses succès auprès d'Arles. Frédégaire, et après lui Sigebert, ont écrit que la mort d'Alaric rendit Clovis maître de tout ce que les Visigoths avaient en-deçà des Pyrénées: il est certain, cependant, qu'ils conservèrent encore la Septimanie et la Provence. La mort d'Alaric fut suivie de grands troubles. Théodoric, roi d'Italie, prit le gouvernement de l'Espagne, comme tuteur d'Amalaric, fils et successeur d'Alaric II (*V.* AMALARIC). B—P.

ALARY (JEAN), avocat, publia, en 1605, un *Recueil de Récréations poétiques*, qu'il dédia à la reine Marguerite: c'est un vol. in-4°., imprimé à Paris. Quoiqu'il soit intitulé *Premier Recueil*, c'est le seul qui ait paru; et, si l'on s'en rapporte au jugement de l'abbé Goujet, on ne doit pas regretter qu'Alary ait renoncé à la poésie. « Ses vers, » dit ce critique, ne contiennent que » des allusions insipides et de froids » jeux de mots. » Alary, fils d'un conseiller au grand-conseil, était destiné à lui succéder; la mort imprévue de son père le força d'aller s'établir à Paris, pour soutenir un procès duquel dépendait le sort de sa famille. C'est dans cette circonstance qu'il se mit à composer des vers, et ceux qui savent combien cette occupation demande de calme et de tranquillité, ne seront pas étonnés qu'il y ait si mal réussi. L'abbé Goujet est le premier biographe qui ait parlé d'Alary. Il conjecture que cet auteur était du Languedoc. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. C'est probablement le même Alary qui a donné *le Lys fleurissant pour la majorité du Roi*, 1615, in-8°.; ouvrage singulier par un grand nombre de métaphores outrées, de citations, et d'allusions ridicules. W—s.

ALARY (PIERRE-JOSEPH), prieur de Gournay-sur-Marne, né à Paris le 19 mars 1690, fut l'élève et l'ami de l'abbé de Longuerue. Accusé, en 1718, d'avoir eu part à la conspiration de Cellamare, cette circonstance, qui aurait pu le perdre, fut cause de sa fortune. Il se justifia, et son juge devint son protecteur: « Vos accusa» teurs, lui dit le régent, nous ont » servi l'un et l'autre, en me procu-

» rant l'occasion de vous connaître. » Alary fut nommé précepteur de Louis XV ; cet emploi lui ouvrit les portes de l'Académie française, où il fut reçu le 30 décembre 1723. Le poète Roi, qui se permit quelques plaisanteries sur cette élection, fut mis à la bastille. Le marquis et l'abbé de Dangeau faisaient grand cas d'Alary, qui est mort le 15 décembre 1770, sans laisser aucun ouvrage. — ALARY (Jean), médecin du 17e. siècle, a laissé : I. *Abrégé des longues Etudes*; II. *la Vertu triomphante de la Fortune*, *où il est parlé des grands services rendus par la reine mère* (Marie de Médicis), *à la France*, 1622, in-4°. — ALARY (François) a fait réimprimer à Rouen, en 1701, in-12, *la Prophétie du comte Bombaste, chevalier de la Rose-Croix, neveu de Paracelse, publiée en l'année* 1609, *sur la Naissance de Louis-le-Grand*. A. B—T.

ALASCO (JEAN), oncle du roi de Pologne. Élevé dans la religion catholique, il devint évêque ; mais ayant adopté les opinions des réformateurs, il quitta sa dignité, sortit de son pays, et se fit prédicateur d'une congrégation protestante à Embden, en 1550. Cette congrégation et son pasteur furent obligés de se réfugier en Angleterre, où Alasco continua non seulement à en être le pasteur, mais encore celui de toutes les autres églises et écoles étrangères qui se trouvaient alors à Londres. A l'avènement de la reine Marie, en 1553, il fut forcé de quitter le royaume. Mélanchton et Érasme furent les amis d'Alasco; et lui donnèrent souvent de grands éloges. Ce dernier, étant près de mourir, lui vendit sa bibliothèque qui était considérable. Alasco passa les dernières années de sa vie en Pologne, où il mourut en 1560. D—T.

ALAVA ESQUIVEL (DIEGO DE), évêque de Cordoue, natif de Vittoria, étudia d'abord le droit, et suivit à Grenade la carrière de la magistrature. Il entra ensuite dans l'état ecclésiastique, présida le conseil de Grenade, et fut promu à l'évêché d'Astorga. Il assista, en cette qualité, au 5e. concile de Trente, où il s'éleva fortement contre la pluralité des bénéfices. A son retour, il obtint l'évêché d'Avila, et puis celui de Cordoue. Il mourut en 1562. Le seul ouvrage qu'on ait de lui est un grand traité, très-bien fait, sur les conciles-généraux : *De Conciliis universalibus, ac de his quæ ad religionis et reipublicæ Christ. reformationem instituenda videntur*, Grenade, 1582, in-fol. Cet ouvrage offre des vues de réformes utiles. La famille d'Alava a produit d'autres savants, dont les deux plus connus sont Diego d'Alava de Beaumont, grand-maître d'artillerie, auteur du *Parfait capitaine* et du *Nouvel Art de l'artillerie*, Madrid, 1590, in-fol.; et François Ruis de Vergara d'Alava, conseiller du grand-conseil de Castille : celui-ci a composé une *Histoire du collège de St.-Barthélemi*, dans l'université de Salamanque, et a dirigé, par l'ordre de Philippe IV, la dernière édition des *Statuts et Réglements de l'ordre de St.-Jacques*. D—G.

A'LAWY (le Nabâb MOÂTÉMED ÉL-MÉLOUK SÉYD ALAWY-KHAN), médecin en chef de Nâdir-Châh, fils du médecin Mohhammed-Hâdy, et petit-fils de Seyd Mozafar-Eddyn Hhocéin A'lawy, de la famille de Mohhammed-Hhonéif: ce dernier était un savant médecin de Béyôbanek en Khorâçân, et alla s'établir à Chyrâz, où naquirent son fils et son petit-fils. Le premier, outre les rares connaissances qu'il possédait en médecine et en

chirurgie, et qui l'avaient rendu célèbre dans toute la Perse, réunissait différents talents agréables. Il mourut à Chyrâz, en 1107 (1695-96), laissant deux enfants, Myrzâ-Mohhammed-Hâchem, nommé aussi A'lawy-Khân, et Myrzâ-Mohhammed-Hhoceïn, qui composa un très-bon commentaire sur le *Canountchék* (petit Traité de Médecine); quant à Mohhammed-Hâchem, né à Chyrâz, au mois de ramzan 1080 (janvier 1669), il étudia sous son père et sous plusieurs autres célèbres médecins de Perse, passa de Chyrâz au Dékehan, en 1110 de l'hég. (1699-1700), il avait alors 34 ans, et fut présenté à Aureng-Zeyb, qui faisait alors le siége de Sittarah, ville des Marhates. Le monarque l'accueillit de la manière la plus distinguée, et le plaça auprès de son fils, Mohhammed-A'âzem-Châh. Les talents de notre médecin, et la grande considération dont jouissait sa famille, lui procurèrent un brillant mariage; et, sous le règne de Béhâder-Châh, il obtint le titre de A'lawy-Khân, ou le seigneur élevé, avec un grade supérieur à celui qu'il tenait d'Aureng-Zeyb, et un de ces fiefs nommé *Djahguyr*. Mohhammed-Châh, peu de temps après être monté sur le trône, accorda à A'lawy de nouvelles faveurs; et, pour comble de sa munificence, le mit dans une balance avec de l'or et de l'argent, et lui donna tout le métal dont il avait formé le poids. Il lui accorda aussi un traitement de 3,000 roupies, ou 9,000 fr. par mois, et joignit à tous ces bienfaits le titre de Moatémid el-Malouk (appui des rois). A l'époque lamentable de la prise et du sac de Dehly, par Nâdir-Châh, la réputation de A'lawy lui servit de sauve-garde. Le conquérant, qui depuis long-temps était menacé d'une hydropisie, se l'attacha, et le détermina même à venir en Perse, en lui promettant de lui procurer tous les moyens de faire le pèlerinage de la Mekke. Les soins du médecin eurent tout le succès imaginable; Nâdir, ravi de se voir complètement guéri d'un mal qui lui avait causé encore plus d'inquiétudes que de douleurs, accabla son médecin de caresses, de présents et d'honneurs. Il employa même tous les moyens imaginables pour le détourner de faire le pèlerinage de la Mekke, et le retenir à la cour; mais celui-ci, d'un caractère inflexible, persista dans son projet, et dit même, dans un moment d'humeur: « On ne gagne rien, et l'on risque » beaucoup à retenir un médecin mal-» gré lui. » Il partit donc de Cazwyn, avec Abdoûl-Kérym, autre favori de Nâdir-Châh, le 16 de djemady 2ᵉ. 1154 (juin 1741), et revint mourir à Dehly, à l'âge de 80 ans, le 29 redjet 1162 (3 juillet 1749). Il n'avait jamais fait usage de lunettes, et jouissait de toutes ses facultés. Un an avant de mourir, il avait consacré sa bibliothèque à l'usage du public; le garde était obligé de communiquer les livres à tous ceux qui se présentaient. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a composés, on distingue le *Djém'â Al-Djewam'i* (ou Recueil des Recueils), espèce d'Encyclopédie médicale « dans laquelle, » suivant Abdoul-Kérym, on trouve-» rait l'art de guérir dans toute son » intégrité, quand même les autres » Traités seraient anéantis. » (*V.* ABDOUL-KÉRYM.) L—s.

ALAYMO (MARC-ANTOINE), médecin célèbre de Sicile, naquit, en 1590, à Ragalbutum, et fut reçu docteur à Messine, en 1610. En 1616, il s'établit à Palerme, et y eut les succès les plus heureux, sur-tout en 1624, quand la peste ravagea cette contrée. En vain lui offrit-on une chaire à l'u-

niversité de Bologne, et la place de premier médecin du royaume de Naples, il préféra rester dans sa patrie, à Palerme, où il avait fortement concouru à la fondation d'un collége de médecine. Il mourut en 1662; ses principaux ouvrages sont : I. *Discours sur les préservatifs des Maladies contagieuses*, Palerme, 1625, in-4°., en italien ; II. *Consultatio pro ulceris syriaci nunc vagantis curatione*, Panormi, 1632, in-4°.; III. un *Traité de Matière médicale*, (*de Succedaneis Medicamentis*) Panormi, 1637, in-4°.; IV. des *Conseils médico-politiques*, relativement à la peste qui avait régné en Sicile, Palerme, 1652, in-4°. en italien. On a aussi de lui, manuscrits, un *Traité sur la connaissance et le traitement des fièvres malignes*, et *des Commentaires sur les épidémies d'Hippocrate*. C. et A—N.

ALBAN (S.), premier martyr de la religion chrétienne dans la Grande-Bretagne, était né, dit-on, à Vérulam, comté de Hertford, dans le 3e. siècle. Il est probable qu'il était d'une famille païenne de quelque distinction. S'étant converti à la religion chrétienne, il alla à Rome, suivant l'usage de la jeunesse anglaise d'alors, et servit 7 ans dans les armées de l'empereur Dioclétien. Il fut décapité en l'an 303, par un ordre du gouverneur de Rome, on ne sait pour quel motif. Le vénérable Bède et d'autres martyrologues rapportent les miracles qu'il opéra, même de son vivant. Ils disent que, lorsqu'il allait au supplice, il se trouva sur sa route un ruisseau qui s'ouvrit de lui-même pour le laisser passer, avec mille autres personnes; et, comme il se sentit pressé d'une soif brûlante, une source jaillit de terre pour venir l'abreuver. Des miracles si évidents ne firent aucune impression sur ceux qui le conduisaient à la mort; mais le bourreau, au moment où il lui tranchait la tête, sentit ses yeux s'échapper de leur orbite, et devint tout-à-fait aveugle. Milton, en rapportant ces miracles, dans son *Histoire d'Angleterre*, en parle avec mépris, et dit que S. Alban souffrit après sa mort un martyre plus cruel que le premier, par les fables ridicules dont une crédule superstition a déshonoré sa mémoire. S—D.

ALBAN (JEAN DE S.). *Voy.* SAINT-GILLES (Jean de).

ALBANE (FRANÇOIS ALBANI, que nous nommons L'), peintre, né à Bologne, le 17 mars 1578, fut destiné à succéder à son père, Augustin Albani, dans le commerce de la soie; mais la mort de ce dernier, qui arriva en 1590, permit au jeune Albani de suivre son goût pour les arts, et d'entrer dans l'école de Denis Calvart, peintre, originaire de Flandres, qui jouissait alors d'une grande réputation à Bologne. L'Albane ne tarda pas à devenir un des plus célèbres élèves de cette école. Il y travailla plusieurs années, ainsi que le Dominiquin, dont il se rapprocha constamment par une conformité de goûts et d'habitudes; leur amitié alla jusqu'à leur faire adopter souvent le même style. Ils ont tous deux une sorte de ressemblance dans les teintes; l'Albane offre cependant, dans les chairs, quelques teintes pourprées qu'on ne remarque pas chez le Dominiquin. L'Albane, par l'originalité de l'invention, était d'abord supérieur à son ami et à tous ses rivaux de l'école de Calvart. Selon Mengs, pour les études de femmes, il a surpassé tous les peintres : cette opinion peut être combattue. Le Corrège a peint aussi les femmes avec une grâce qu'il n'a pas été facile de retrouver chez ceux qui l'ont suivi. Mais

Mengs, comme nous le dirons à l'article du *Corrège*, n'a jamais été très-juste envers ce fondateur de l'école lombarde. L'Albane possédait une charmante *villa*, délicieusement située, où il avait sans cesse sous les yeux ces vues champêtres qu'il reproduisit si souvent dans ses ouvrages. Passeri dit que l'habitude de travailler d'après nature dans un si beau lieu, assura à l'Albane l'avantage qu'il eut de toujours bien retracer la couleur véritable des arbres, la pureté de l'eau des fontaines, la sérénité de l'air, et de les lier à ses sujets avec une harmonie incomparable. C'est sur des sites qui présentent toute la vérité de la nature, que l'Albane place ses compositions; quelquefois il les meuble de fabriques et de vues d'architecture, où il excelle également. On peut lui reprocher d'avoir reproduit les mêmes inventions dans un grand nombre de ses tableaux. Il les répétait trop souvent, et en faisait faire des copies à ses élèves. Il eut une école nombreuse à Rome et à Bologne; sa rivalité avec le Guide fit publier aux élèves de ce dernier, qui ne connaissaient rien au-dessus du talent de leur maître, que l'Albane avait un style mou et énervé; qu'il ne donnait aucune noblesse aux figures d'hommes, et qu'il a peint rarement des scènes de bacchanales, qu'on recherchait beaucoup dans ce temps. Il est vrai qu'il évitait tout ce qui demandait du feu, de l'enthousiasme et une sorte d'ivresse, et qu'il a laissé cette gloire à Annibal Carrache. On a observé que l'Albane, dans sa première manière, a pris aussi quelque chose du style d'Annibal; mais il a su l'approprier à son génie, qui n'était pas aussi mâle que celui de l'auteur immortel de la *Galerie farnèse*. Les compositions que l'on revoit le plus souvent chez François Albani, sont *Vénus endormie*, *Diane au bain*, *Danaé couchée*, *Galathée sur la mer*, *Europe sur le taureau*. Quelquefois il cache une leçon ingénieuse sous le voile de l'allégorie, comme on s'en convaincra en voyant ses *Quatre Éléments* qui sont au musée Napoléon, et qu'il a répétés avec des changements pour la galerie royale de Turin, et pour le duc de Mantoue. Il y a introduit une foule d'amours ou de petits génies. Les uns aiguisent des traits pour Vulcain; d'autres fuient épouvantés à l'approche des vents déchaînés par Éole; ceux-ci, dans les airs, tendent des piéges aux oiseaux; ceux-là nagent ou pêchent; d'autres enfin cueillent des fleurs, tressent des guirlandes et des couronnes. Il s'est peu livré à la peinture des sujets sacrés. Dans ce qui est connu de lui en ce genre, il est resté ce qu'il était dans ses sujets profanes; au lieu d'amours, il y a introduit une foule d'anges gracieux qui accompagnent la Vierge et son fils. Il a aimé à peindre des saintes familles, occupées à regarder des anges qui portent la croix, les épines et les symboles de la passion. Il a peint à fresque, à Bologne, à Saint-Michel *in Bosco*, à Rome à Saint-Jacques des Espagnols, sur les dessins d'Annibal Carrache; mais il a plus réussi dans les compositions d'une dimension peu étendue. Quelques auteurs ont appelé l'Albane l'Anacréon de la peinture: le poète s'immortalisa par des odes et quelques vers; le peintre s'illustra par une grande quantité de petits tableaux. Anacréon chanta Vénus, les amours, les femmes et les enfants; l'Albane s'étudia presque toujours à retracer ces mêmes sujets. Tous deux enfin parvinrent à une vieillesse très-avancée. L'Albane a laissé quelques écrits qui nous ont été conservés par Malvasia. Ils ne sont pas en ordre:

toutefois, on les regarde comme précieux, à cause du grand nombre de préceptes importants qu'ils renferment. On a beaucoup répété que l'Albane avait une épouse très-belle, et douze enfants d'une figure très-distinguée, et qu'ainsi il trouvait toujours ses modèles dans sa propre maison; mais il vaudrait mieux croire qu'il avait reçu de la nature l'heureux don de copier avec justesse les nombreux modèles que lui offrait le beau pays où il était né. D'ailleurs, comment peut-on penser que la même femme ait pu lui servir de modèle pendant plus de 20 ans? Comment des enfants, chez qui on ne trouve que pendant 5 ou 6 ans, ces formes arrondies que l'on donne ordinairement aux amours ou aux petits génies, peuvent-ils avoir été l'objet des études constantes de cet artiste, qui a travaillé plus de 66 ans? Heureux, s'il eût voulu se borner à jouir de sa gloire! mais il ne cessa jamais de vouloir rivaliser avec ceux de ses contemporains qui, tous les jours, cherchaient à se faire un nom dans la peinture. Aussi, on peut diviser la vie de l'Albane en deux époques bien distinctes : la première fut une longue suite de succès; la seconde, un enchaînement non interrompu de revers et de dégoûts. L'artiste qui comptait parmi ses élèves un Sacchi, un Cignani, un Speranza, un Mola di Lugano, était devenu lui-même plus faible que le plus obscur de ses écoliers. Ses ennemis accréditèrent de nouveau les opinions que l'école du Guide avait pris à tâche de propager, et l'on vit que la haine n'avait pas toujours dicté le jugement que cette école portait de l'Albane; tant il est vrai qu'il faut savoir connaître les bornes de son propre talent! Il faut savoir cesser de se livrer à ses travaux les plus favoris, lorsqu'on n'a plus rien à créer, lorsqu'on n'a plus de nouvelles palmes à mériter. On retrouvait toujours chez l'artiste sexagénaire ces mêmes bois, ces mêmes ruisseaux, ces mêmes amours qu'il avait en quelque sorte inventés. Ces sujets poétiques pouvaient-ils produire long-temps le même effet chez une nation qui avait une longue habitude des compositions élevées et énergiques des Carraches? Présentés isolément, pouvaient-ils soutenir la concurrence, depuis que des Guide et des Dominiquin avaient su fondre les mêmes sujets dans une foule de traits historiques d'un haut intérêt? Enfin, l'Albane eut le sort de ceux qui meurent trop tard pour leur gloire, et il finit ses jours le 4 oct. 1660, à l'âge de 83 ans, moins estimé qu'il ne l'avait été dans la 30e. année de sa vie.

A—D.

ALBANÈZE, chanteur du genre de ceux que les Italiens nomment *soprani*, acquit, au conservatoire de Naples, une excellente méthode de chant, qui fut extrêmement goûtée lorsqu'il vint en France, en 1747. A l'âge de 18 ans, il entra à la chapelle du roi, et fut premier chanteur au concert spirituel de Paris, où il eut beaucoup de succès, depuis 1752 jusqu'en 1762. Albanèze a composé plusieurs airs et des duo pleins de mélodie et de grâce; ces morceaux, qui ont eu long-temps beaucoup de vogue, ont tous été gravés. Ce chanteur-compositeur est mort vers l'année 1800. P—x.

ALBANI, famille riche et illustre de Rome, originaire d'Albanie, et que les conquêtes des Turks forcèrent, dans le 16e. siècle, à se réfugier en Italie, où elle se partagea en deux branches. L'une fut agrégée à la noblesse de Bergame, et l'autre à celle d'Urbin. Toutes deux ont donné des cardinaux à l'église. C'est de la branche

d'Urbin qu'est sorti Jean-François Albani, élu pape, en novembre 1700, sous le nom de Clément XI. Le crédit et les richesses de sa famille augmentèrent pendant son long pontificat; elle fut agrégée à la noblesse de Venise et à celle de Gênes, et acquit, en 1715, la principauté de Soriano. Dès-lors, il y a presque toujours eu un cardinal Albani dans le sacré collége. L'un des plus célèbres est Alexandre Albani, né à Urbin, le 15 octobre 1692, élevé au cardinalat par Innocent XIII. Il montra autant de dignité dans son ambassade près de l'empereur d'Allemagne, que de savoir dans la place de bibliothécaire du Vatican; il aima et protégea les gens de lettres, embellit des richesses de tous les arts sa maison de plaisance, nommée la Villa Albani, s'y délassa de la politique par des écrits historiques et littéraires très-estimés, et mourut le 11 décembre 1779, à 87 ans. S. S—I.

ALBANI (Jean-Jérôme), jurisconsulte italien, naquit à Bergame, en 1504. Fils du comte François Albani, il était destiné, par sa naissance, à la carrière militaire; mais son père n'employa pas moins tous ses soins à lui faire acquérir des connaissances étendues dans les belles-lettres, la jurisprudence civile et canonique. Jean Albani devint un savant distingué dans l'un et l'autre droit. Son goût pour les sciences ne l'empêcha pas de porter les armes dans les troupes de la république de Venise, et les services qu'il lui rendit furent récompensés par son élévation à la principale magistrature de Bergame, qu'il exerça avec honneur. Il se maria dans sa ville natale, et perdit sa femme, qui lui avait donné plusieurs enfants. Le cardinal Alexandrin, alors inquisiteur de la foi dans l'état de Venise, eut occasion de faire connaissance avec le comte Albani; il estima ses profondes connaissances dans la science du droit, et remarqua son zèle pour la religion, dans une circonstance difficile où ce magistrat intègre fit taire la voix du sang pour n'écouter que celle du devoir : un de ses plus proches parents fut accusé d'hérésie, et Albani n'hésita pas à déployer contre lui toute la sévérité des lois. Lorsqu'Alexandrin fut élu pape, en 1566, sous le nom de Pie V, il appela à Rome Albani, et lui donna constamment des marques de son estime et de son amitié : c'est à lui que ce savant dut le chapeau de cardinal, qu'il obtint en 1570. Albani jouissait d'une si grande considération, qu'en 1583, après la mort de Grégoire XIII, le vœu général l'aurait placé sur la chaire de S. Pierre, si les enfants qu'il avait eus de son mariage n'avaient fait appréhender qu'ils ne partageassent avec lui l'autorité. Albani mourut le 23 avril 1591. Les principaux ouvrages qui nous restent de lui sont des Traités sur le Droit canonique : I. *De immunitate ecclesiarum*, dédié au pape Jules III, imprimé en 1553; II. *De potestate Papæ et concilii*, Lyon 1558; Venise, 1561, in-4°.; III. *De Cardinalibus*, et *De donatione Constantini*, 1584, in-fol. — Moréry parle d'un autre Albani, jurisconsulte à Bergame, qui, suivant lui, a écrit un Commentaire sur Bartole, sur les conciles, l'immunité des églises, et dont Pancirole fait l'éloge; mais la date de sa naissance, fixée en 1504, celle de sa mort, en 1591, le chapeau de cardinal qu'il obtint, tout porte à croire que ce jurisconsulte, dont Moréry fait un article séparé, est le même que le comte Albani, dont on vient de parler. M—x.

ALBATEGNIUS, célèbre astronome arabe, dont le nom propre est Mohammed-Ben-Djabir-Ben-Senan,

AL-BATTANY, AL-HARRANY. Il commença ses observations astronomiques vers l'an 264 de l'hég. (877 de J.-C.), les continua jusqu'en 918, tantôt à Racca, tantôt à Antioche, et mourut en 317 de l'hég. (929 de J.-C.). Lalande le place dans le nombre des vingt plus célèbres astronomes qui aient paru. Pendant 42 ans lunaires consacrés à l'astronomie, Albategnius fit plusieurs observations, qu'il rapporte dans sa Table Sabéene (*Zydge Sáby*), partie à l'année 882 de J.-C., partie à l'année 901. Cet ouvrage a été imprimé sous ce titre: *De scientiâ stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8°., et, en 1645, in-4°., à Bologne; l'original arabe se trouve, dit-on, parmi les manuscrits du Vatican, et n'a jamais été imprimé. On n'en aurait qu'une idée très-imparfaite, si l'on croyait qu'Albategnius n'y parle que des étoiles: sous ce nom générique, sont aussi comprises les planètes. Ce livre est trop peu connu; ce qu'on doit attribuer au style barbare du traducteur, qui paraît n'avoir su ni le latin ni l'astronomie; on y trouve une trigonométrie fort différente de celle des Grecs, et fondée sur la projection orthographique. Au lieu de *cordes*, il emploie les *sinus*, auxquels il conserve le nom de *cordes*, et qu'il exprime en *parties sexagésimales du rayon.* C'est dans son livre qu'on trouve la première notion des *tangentes*; on y voit que les Arabes se servaient de ces lignes dans leur gnomonique; qu'ils en avaient des tables, qui leur donnaient la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, et réciproquement. Mais il n'a su tirer aucun parti de cette idée pour la trigonométrie. Regiomontanus, à qui l'on attribue l'introduction des *tangentes*, peut en avoir pris l'idée dans l'ouvrage d'Albategnius, qu'il a commenté. On ne cite guère d'Albategnius que ses quatre éclipses, et l'observation d'un équinoxe, qui lui fit trouver la durée de l'année trop courte de deux minutes et demie. Il mesura assez bien l'obliquité de l'écliptique; mais sa plus belle découverte est celle du mouvement de l'apogée du soleil. Son livre n'est guère qu'un discours préliminaire pour ses Tables, que le traducteur latin n'a pas publiées. Ses Théories ne sont que celles de Ptolémée et de Théon. S'il était bon observateur, il paraît avoir été un calculateur très-médiocre, et ses Problêmes 25 et 26 feraient soupçonner qu'il n'est que le compilateur de tout ce qui les précède. Albategnius a donné deux éditions de sa Table; la seconde est la meilleure, et c'est celle que nous connaissons. On trouve, dans la Biographie de Ibn-Khalacan, la liste de ses autres ouvrages. D—L—E.

ALBE (FERDINAND ALVAREZ DE TOLEDE, duc d'), ministre d'état, et général des armées impériales, naquit, en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Élevé sous les yeux de son grand-père, Fréderic de Tolède, qui lui apprit l'art militaire et la politique, il porta les armes, jeune encore, à la bataille de Pavie, commanda sous Charles-Quint, en Hongrie, au siége de Tunis, à l'expédition d'Alger, défendit Perpignan contre le dauphin de France, et se signala dans la Navarre et en Catalogne. Son caractère de circonspection, et son penchant pour la politique, avaient d'abord donné peu d'idée de ses talents militaires; Charles-Quint lui-même, à qui il avait conseillé, en Hongrie, de faire un pont d'or à l'armée turke, pour éviter une bataille décisive, le croyait peu capable de commander en chef, et ne lui accorda les premiers grades que par faveur. L'opinion de son incapacité était si généralement établie,

qu'un Espagnol osa lui adresser une lettre avec cette suscription : *A Monseigneur le duc d'Albe, général des armées du roi en temps de paix, et grand-maître de la maison de sa majesté en temps de guerre.* Ce trait de mépris piqua son amour-propre, donna l'essor à son génie, et lui fit entreprendre des choses dignes de la postérité. Parvenu au commandement des armées de Charles-Quint, il se signala contre les protestants d'Allemagne; et, en 1547, il gagna, par ses savantes manœuvres, sur l'électeur de Saxe, la bataille de Mulberg, qui rendit à l'empereur sa supériorité. L'électeur ayant été fait prisonnier dans cette journée, le duc d'Albe présida le conseil de guerre qui condamna ce prince à perdre la tête, et pressa vivement l'empereur de ne pas commuer la peine. Après la réduction des confédérés, il commanda, sous Charles-Quint, au siége de Metz, où le duc de Guise triompha de sa valeur et de ses talents. Chargé, en 1555, d'aller combattre en Italie les Français, et le pape Paul IV, ennemi implacable de l'empereur, sa fierté lui fit dédaigner la qualité de vice-roi, et il exigea celle de vicaire-général de tous les domaines de la maison d'Autriche en Italie, avec des pouvoirs illimités. Il se montra, dans cette mission importante, à la fois homme d'état et grand capitaine, fit lever le siége d'Ulpian au duc de Brissac, mit le duché de Milan en sûreté, se rendit à Naples, agitée par les intrigues du pape, et y affermit par sa présence l'autorité de l'Espagne. Le duc conserva tout son crédit, et le commandement de l'armée a l'avènement de Philippe II, successeur de Charles-Quint. Il entra sur le territoire de l'église, se rendit maître de la campagne de Rome, fit échouer les Français dans toutes leurs entreprises; et, forcé par Philippe II d'accorder une paix honorable au pape qu'il avait résolu d'humilier, il frémit d'indignation, et ne put s'empêcher de dire que la timidité et les scrupules étaient incompatibles avec la politique et la guerre. Rappelé d'Italie, en 1559, il parut à la cour de France, où il épousa, au nom du roi son maître, Elisabeth, fille d'Henri II, destinée d'abord à dom Carlos, et déploya à Paris la magnificence d'un souverain. Henri II lui ayant demandé s'il était vrai que, pendant la fameuse bataille de Mulberg, gagnée sur les protestants, on avait vu un phénomène dans le ciel, le duc répondit en riant, au monarque français : « J'étais si occupé de ce qui se » passait sur la terre, que je n'ai pas » remarqué ce qui paraissait au ciel. » Vers cette époque, les habitants des Pays-Bas, aigris de ce que la cour de Madrid attentait à leur liberté et gênait leurs opinions religieuses, se montraient disposés à prendre les armes; le duc d'Albe excita Philippe II à les réprimer avec rigueur; et Philippe, qui n'y était que trop disposé, trouva dans le duc un ministre propre à l'exécution de ses projets. Il lui confia une puissante armée, et le revêtit d'un pouvoir sans bornes, pour aller abolir dans les Pays-Bas les priviléges des provinces, pour les soumettre au despotisme, à l'inquisition, et livrer aux exécutions militaires tous ceux qui oseraient résister à la volonté du monarque. Cette nouvelle répandit la terreur dans toute la Flandre; on y regardait depuis long-temps le duc d'Albe comme un homme dur et implacable. Arrivé en Flandre, en 1566, il déploya un pouvoir souverain, et établit un tribunal pour prononcer sur les excès commis pendant les troubles. Ce tribunal, nommé *conseil des troubles* par les Espagnols, et con-

seil de sang par les Brabançons, avait pour uniques arbitres le duc d'Albe et son confident, Jean de Vargas. On y cita indistinctement tous ceux dont les opinions étaient suspectes, et ceux dont les richesses excitaient la cupidité ; on y fit le procès aux présents et aux absents, aux vivants et aux morts, et on procéda à la confiscation de leurs biens. Une consternation générale saisit tous les esprits, et l'on vit un grand nombre de négociants et de fabricants se réfugier en Angleterre, et y transporter leur fortune et leur industrie ; plus de cent mille Flamands s'expatrièrent, et la plus grande partie se rallia sous les drapeaux du prince d'Orange, qui, devenu le chef d'une confédération contre l'Espagne, fut déclaré, par le duc d'Albe, criminel de lèze-majesté, lui et ses principaux partisans. Alors éclata la guerre civile dans ces malheureuses provinces. Le comte d'Aremberg, lieutenant du duc d'Albe, ayant été vaincu et tué, en 1568, par le frère du prince d'Orange, cet échec, loin d'ébranler le duc, ne servit qu'à aigrir son caractère féroce, et il crut braver le vainqueur en faisant périr sur un échafaud les comtes d'Egmond et de Horn. Cette exécution avait été précédée de celle de trente seigneurs moins distingués ; elle fut suivie du supplice d'une foule de malheureux, condamnés comme rebelles. Couvert du sang de tant de victimes, le duc d'Albe marcha contre le comte de Nassau, l'atteignit dans les plaines de Gemmingen, et remporta une victoire complète ; mais le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt avec une armée plus considérable. Le jeune Frédéric de Tolède, chargé de l'observer, envoya conjurer son père de lui permettre d'attaquer les rebelles. Le duc, persuadé que les subalternes doivent une obéissance aveugle et passive à leurs chefs, fit répondre à son fils, qu'il lui pardonnait à cause de son inexpérience : « Qu'il se garde bien, » ajouta-t-il, de me presser davantage ; car il en coûterait la vie à » celui qui se chargerait d'un pareil » message. » Le prince d'Orange, vaincu en détail, harcelé, poursuivi, fut contraint de se retirer en Allemagne, et le duc d'Albe s'acquit, dans cette campagne, une gloire qu'il flétrit bientôt par de nouvelles cruautés. Les bourreaux répandirent, par ses ordres, plus de sang que ses soldats n'en avaient versé les armes à la main ; et, comme il n'est que trop ordinaire, les représailles vinrent ajouter aux malheurs de l'humanité. Dans le parti opposé, le barbare Senoy livra à d'horribles exécutions les paysans catholiques. Cependant, le duc d'Albe acheva de réduire les Flamands au désespoir ; il éleva de fortes citadelles dans les principales villes, et imposa de nouvelles taxes ; Malines et Zutphen, qui avaient résisté, furent livrées à l'avidité des soldats espagnols, et le duc publia un manifeste dans lequel il déclara que les citoyens n'avaient souffert que le juste châtiment de leur rebellion, et que les villes coupables devaient s'attendre à éprouver le même sort. Tout pliait sous son impitoyable rigueur. Le pape lui envoya l'estoc et le chapeau béni, que les souverains pontifes n'avaient accordés jusqu'alors qu'à des têtes couronnées. Cet honneur mit le comble à sa fierté. Déjà il avait donné lui-même son nom et ses qualités à quatre bastions de la citadelle qu'il avait fait construire à Anvers, sans y faire nulle mention du roi son maître ; et, lorsque la forteresse fut achevée, l'orgueilleux Espagnol y fit placer sa statue en bronze. Elle y paraissait avec un

air menaçant; la noblesse et le peuple étaient à ses pieds, et, sur le piédestal, était gravée une inscription fastueuse qui le représentait comme l'appui de la religion, le restaurateur de la paix et de la justice dans les Pays-Bas. Cependant, les provinces de Zélande et de Hollande résistaient encore à ses armes. Son fils Frédéric prit Woërden d'assaut, et en massacra les habitants. Il fit ensuite le siége d'Harlem, et fut sur le point de le lever; mais les vifs reproches de son père le lui firent continuer; à la fin, la fatigue et la disette triomphèrent de la constance des assiégés. Le vainqueur avait accordé des conditions supportables; mais, trois jours après la reddition de la place, le duc d'Albe y vint lui-même, et satisfit sa vengeance, en faisant périr un grand nombre de victimes auxquelles on avait fait espérer leur pardon. Alcmaër fut ensuite attaqué, mais le désespoir animait alors à tel point les Hollandais, que les vétérans espagnols furent repoussés avec perte et forcés de se retirer. Peu de temps après, une flotte, que le duc d'Albe était parvenu à mettre en mer à force de travaux et de dépenses, fut entièrement défaite par les Zélandais, et son commandant fait prisonnier; la ville de Gertruydemberg fut surprise par le prince d'Orange, et les Hollandais opposèrent partout une résistance et un courage invincibles. Ces revers, et l'altération de la santé du duc d'Albe, le portèrent à demander son rappel; quelques historiens assurent qu'il ne le sollicita que dans la crainte qu'une trop longue absence ne lui fît perdre la faveur de Philippe II. Quoi qu'il en soit, sa demande ne déplut point à Philippe; ce prince, las de voir que les cruautés ne faisaient qu'accroître la résistance des rebelles, était enfin résolu à éprouver les effets d'une administration plus douce. Ce fut au mois de décembre 1573 que le duc d'Albe, après avoir publié une amnistie, laissa le commandement à don Louis de Requesens, commandeur de Castille, et quitta un pays dans lequel il se vantait d'avoir, en six ans, livré au bourreau plus de 18,000 individus. Le premier acte d'autorité de son successeur, fut d'abattre la statue érigée à Anvers, de sorte qu'il ne resta du duc d'Albe, dans les Pays-Bas, que l'éternelle mémoire de ses cruautés. Il fut traité à Madrid avec distinction, et jouit quelque temps à la cour de son ancien crédit; mais, un de ses fils ayant été arrêté pour avoir séduit une des filles d'honneur de la reine, qu'il avait promis d'épouser, le duc d'Albe favorisa son évasion, et le maria à une de ses cousines, contre la volonté de Philippe II, qui, pour cette offense, le bannit de la cour, et l'envoya en exil à son château d'Uzeda. Le duc d'Albe était depuis deux ans dans cet état de disgrâce, lorsque les succès de don Antonio, prieur de Crato, qui s'était fait couronner roi de Portugal, obligèrent Philippe II à recourir au général dont les talents et la fidélité lui inspiraient le plus de confiance. Il envoya un secrétaire demander au duc d'Albe si sa santé lui permettrait de reprendre le commandement d'une armée; et, recevant une réponse pleine de zèle, il le nomma commandant suprême en Portugal; mais, en même temps, il ne daigna ni lui pardonner son ancienne offense, ni lui permettre de venir à la cour. Cette sévérité de Philippe II, envers un général auquel il accordait tant de confiance, est, tout à la fois, un trait caractéristique de l'inflexibilité du monarque, et un rare témoignage rendu au duc d'Albe. Ce grand capitaine se montra digne de son an-

cienne réputation ; il entra en Portugal en 1581, gagna deux batailles en trois semaines, chassa don Antonio, se rendit maître de Lisbonne, et soumit tout le Portugal à Philippe II. Il s'empara des trésors de la capitale, et permit à ses soldats d'en saccager les faubourgs et les environs, avec leur violence et leur rapacité accoutumées. Philippe, indigné, fit rechercher la conduite de son général, qu'on accusait d'avoir détourné à son profit les richesses des vaincus : « Je n'en dois » compte qu'au roi, dit le duc d'Albe; » et, s'il me le demande, je ferai entrer » dans ce compte des royaumes con» servés, des victoires signalées, des » siéges difficiles, et 60 ans de ser» vice. » Philippe craignit une sédition dans l'armée, et fit cesser les recherches. Le duc ne vécut point assez pour jouir des honneurs et des récompenses qu'il avait mérités par son dernier exploit; il mourut le 12 janvier 1582, à 74 ans, ayant horreur, dit-on, du sang qu'il avait fait répandre. Il fut, sans aucun doute, le plus habile général de son siècle, et c'est surtout dans les opérations lentes et savantes, dans la partie de la guerre la plus difficile, qu'il excella. Sa campagne contre le prince d'Orange, en 1568, est, dans ce genre, un des plus beaux exemples que les militaires puissent suivre; si on le pressait d'attaquer, il répétait sa maxime favorite : « De tous les événements, le plus in» certain, c'est la victoire. » Ses actions et ses paroles donnent une idée si complète de son caractère, qu'il serait inutile d'y rien ajouter, et de rapporter le portrait que Raynal en a tracé dans son *Histoire du Statoudhérat*. Il suffira de dire qu'il avait le maintien et la démarche grave; l'air noble et le corps robuste; qu'il dormait peu, travaillait et écrivait beaucoup; que sa jeunesse fut raisonnable, et que ce fut dans le tumulte même des camps qu'il se forma à la politique. On prétend que, dans 60 ans de guerre contre différents ennemis, jamais il n'a été battu, ni surpris, ni prévenu. Sa vie a été publiée à Paris, 1698, 2 vol. in-12. On avait imprimé à Amsterdam, en 1620, un *Miroir de la tyrannie des Espagnols, perpétrée aux Pays-Bas par le duc d'Albe*, in-4°., fig. B—P.

ALBENAS (JEAN POLDO D'), naquit en 1512, à Nîmes, et non en Vivarais, comme l'a dit Castel dans ses *Mémoires sur le Languedoc*. Sa famille était noble; mais elle fut moins distinguée par cet avantage que par les lumières de Poldo, et de Jacques d'Albenas son père. Les parents de Poldo l'avaient destiné au barreau, et il se mit de bonne heure en état d'y paraître avec éclat ; mais Nîmes étant devenue, en 1552, le siége d'un présidial, il y fut pourvu d'une charge de conseiller, qu'il exerça jusqu'à sa mort, avec distinction. Il cultiva les lettres et la jurisprudence ; son premier ouvage fut une traduction française de l'écrit de S. Julien, archevêque de Tolède, intitulé : *Prognosticorum, sive de origine mortis humanæ; De futuro sæculo, et De futuræ vitæ contemplatione, libri tres*. Cette version obtint, lorsqu'elle parut, l'estime des savants ; elle fut bientôt suivie de celle de l'*Histoire des Taborites* (hérétiques de Bohême), écrite en latin par Æneas Sylvius, avant qu'il devînt pape sous le nom de Pie II. D'Albenas publia ensuite un *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nîmes*, Lyon, 1557, in-fol., avec des planches assez grossièrement gravées en bois, où les mesures et les règles de la perspective ne sont pas toujours observées; mais qui donnent cependant, des monu-

ments qu'elles représentent, une idée plus vraie qu'on ne devrait s'y attendre d'après l'état d'imperfection où était la gravure à cette époque. On ne s'étonnera pas que ce livre, composé au milieu du 16e. siècle, ne brille pas par le mérite du style ; on doit aussi n'être pas surpris d'y trouver souvent une érudition confuse et hors de propos : c'était le défaut du temps ; mais cette production n'en est pas moins un monument curieux du profond savoir de l'auteur, et un riche dépôt d'observations et de recherches utiles. D'Albenas fut un des premiers à professer les principes de la réformation, et son exemple ne contribua pas peu à leur propagation. A sa mort, arrivée en 1563, la plupart des habitants de Nîmes et des environs étaient déjà calvinistes. V. S—L.

ALBER (Érasme), né, selon les uns, dans la Wétéravie, selon les autres, dans un petit village près de Francfort-sur-le-Mein, fit ses études de théologie à Wittenberg, et devint un des plus chauds partisans de Luther, qui conçut pour lui une véritable amitié. Il fut quelque temps prédicateur de l'électeur de Brandebourg, Joachim II ; mais, s'étant élevé contre les impôts que ce prince faisait payer au clergé de son électorat, déjà très-pauvre, il perdit sa place. Appelé successivement à divers emplois, dans des lieux différents, il en fut dépouillé par les protestants eux-mêmes ; mais alors de tels renvois n'étaient pas une honte ; un théologien se rendait dans une ville, y prêchait quelque temps, et la quittait bientôt pour aller prêcher ailleurs, sans que sa réputation en reçût la moindre atteinte. En 1548, Alber était prédicateur à Magdebourg ; le refus qu'il fit d'accéder à l'*interim* proposé par Charles-Quint aux protestants, le força de s'en éloigner ; il vécut simple particulier à Hambourg, jusqu'en 1553 ; alors il fut nommé surintendant-général à Neubrandebourg, dans le Mecklenbourg, où il mourut le 5 mai de la même année. Son principal ouvrage est l'*Alcoran des Cordeliers*, traduit en français, à Genève, par Conrad Badius, sous ce titre : *L'Alcoran des Cordeliers, tant en latin qu'en français, c'est-à-dire la mer des blasphêmes et mensonges de cet idole stigmatisé, qu'on appelle S. Francois, recueilli par le docteur M. Luther, du livre des conformités de ce beau S. François, imprimé à Milan, en 1510, et nouvellement traduit à Genève, par Conrad Badius*, 1556. Alber n'avait effectivement fait qu'extraire et traduire en allemand le fameux ouvrage de Barthélemi Albizzi, de Pise (*Voy.* ALBIZZI.), intitulé : *Liber conformitatum S. Francisci ad vitam Jesu-Christi*, où la vie et les miracles de S. François sont représentés comme fort supérieurs à ceux de Jésus-Christ. Luther ajouta une préface au livre de son ami ; et, comme Alber n'avait pas mis son nom sur le titre, Conrad Badius attribua l'ouvrage entier à Luther, et y ajouta, tant en marge qu'en notes, des passages assez plaisants. Cette traduction a eu plusieurs éditions : la 4e. parut à Amsterdam, en 1734, avec des gravures de Bernard Picart, 3 vol. in-12 ; le troisième est composé de la *Légende dorée*, ou *Sommaire de l'Histoire des Frères mendiants de l'ordre de S. François* (par Nic. Vignier, le fils). Alber a écrit des traités théologiques et 49 fables intitulées : *Le Livre de la sagesse et de la vertu*, Francfort-sur-le-Mein, 1579, in-8°., en vers allemands. La tournure satirique de son esprit perce dans tous ses ouvrages. G—T.

ALBERGATI (Fabio), natif de Bologne, florissait vers le milieu du 16e. siècle. Il fut auteur d'un livre intitulé : *El Cardinale ; Bologna*, 1599, in-4°. ; d'un *Trattato del modo di ridurre a pace l'inimicitie private*. Venetia, 1614, in-8°., sujet également traité par J. B. Olevano. Zanetti a recueilli en 6 vol. les ouvrages de morale d'Albergati. O—n.

ALBERGOTTI (François), jurisconsulte italien, fils d'Albéric Rosiati de Bergame, un des hommes les plus savants de son temps, naquit à Arezzo, près de Florence, dans le 14e. siècle. Son père l'envoya étudier sous le célèbre Balde ; dirigé par un tel maître, François Albergotti fit de rapides progrès dans les sciences, principalement dans la philosophie et la jurisprudence. Sous le nom de philosophie, on comprenait alors la connaissance de l'histoire et celle des belles-lettres. Albergotti exerça d'abord la profession d'avocat à Arezzo, et se rendit à Florence en 1349 : sa grande érudition, ses talents et son intégrité, lui acquirent le titre de *docteur de la vérité solide*, *doctor solidæ veritatis*. La république de Florence lui confia souvent ses intérêts dans des négociations importantes, notamment avec les Bolonais, en 1358, et elle eut toujours lieu de s'en louer ; pour récompense de ses services, il fut annobli. Il mourut à Florence, en 1376. Les ouvrages qui nous restent de lui sont des Commentaires sur le *Digeste*, sur quelques livres du *Code*, et des Consultations, dont Barthole fait un grand éloge.—Albergotti (Louis), fils de François Albergotti, suivit la même carrière que son père, et fut aussi un savant jurisconsulte.—Marcellin Albergotti, évêque d'Arezzo, rendit de grands services à Innocent IV contre l'empereur Frédéric II ; et Jean Albergotti, aussi évêque d'Arezzo, fut employé utilement par le pape Grégoire XI, dans les démêlés que ce pontife eut avec Galeas Visconti, duc de Milan. M—x.

ALBÉRIC Ier., gentilhomme lombard, ayant quitté le parti de Guido pour celui de Bérenger Ier., fut fait, par ce dernier, marquis de Camérino, vers la fin du 9e. siècle ; il épousa Marozia, fille de Théodora, dame romaine qui possédait le château St.-Ange, et qui, par ses intrigues galantes, s'était emparée de la souveraineté de Rome. (*Voy*. Marozia et Théodora.) Aux états de sa femme et aux siens, Albéric joignit, plus tard, le duché de Spolète. Il marcha, en 916, avec le pape Jean X, contre les Sarrasins établis près du Garigliano, et chassa de leur retraite les infidèles qui étendaient leurs ravages jusqu'aux portes de Rome. On l'accusa ensuite d'avoir appelé les Hongrois en Italie, pour se venger du même pape Jean X, qui l'avait exilé de Rome. Après la retraite de ces Barbares, Albéric fut massacré par les Romains, vers l'an 925, à Città d'Orta, où il s'était retiré. Il avait eu, de Marozia, un fils de même nom que lui, qui fut seigneur de Rome. S. S—i.

ALBÉRIC II, de Camérino, seigneur de Rome, et fils du précédent. Après la mort du premier Albéric, Marozia, sa femme, avait épousé, en secondes noces, Guido, marquis de Toscane ; le premier de ses fils fut marquis de Camérino, comme son père ; le second fut nommé pape, en 931, sous le nom de Jean XI. L'année suivante, Guido étant mort, Marozia épousa, en troisièmes noces, Hugues de Provence, roi d'Italie. Chacun de ses mariages augmentait son pouvoir, et l'autorité spirituelle du pape, son fils, était unie à la temporelle entre ses mains ; mais, aux festins qui

suivirent ses noces, Hugues, ayant demandé au jeune Albéric de lui présenter l'aiguière pour se laver, et celui-ci ayant maladroitement versé l'eau, le roi se retourna avec emportement, et lui donna un soufflet. Les Romains et les Italiens avaient déjà commencé à se ressentir de la brutalité des Provençaux qui entouraient le roi Hugues; ils s'indignèrent de l'affront fait au marquis de Camérino, premier baron de Rome, ils prirent les armes avec fureur, et forcèrent Hugues à s'enfuir dans le château St.-Ange, d'où il s'échappa peu après, au moyen d'une échelle de cordes; on jeta Marozia dans une prison; le pape Jean XI lui-même fut retenu, par son frère, sous une étroite surveillance; et Albéric fut reconnu pour seigneur de Rome, avec le titre de grand-consul. En 933, il résista courageusement au roi Hugues, qui vint l'assiéger pour recouvrer la domination de Rome, et se venger d'avoir été contraint à la fuite. Albéric fit ensuite la paix avec lui, et épousa sa fille Alda; cependant il ne voulut jamais permettre à son beau-père d'entrer dans Rome, dans un temps où cette ville était le refuge de tous les mécontents du royaume d'Italie, à qui la tyrannie de Hugues devenait insupportable. Albéric gouverna 23 ans l'ancienne capitale du monde, dans un temps où l'empire d'Occident était sans chef, et celui d'Orient sans pouvoir. Seul, il fixa les regards de toute l'Italie. Les papes, ses contemporains, n'avaient aucun crédit et paraissent n'en avoir mérité aucun. Le caractère d'Albéric était respecté, et ses talents garantirent l'indépendance de sa patrie. Mais il a vécu à l'époque où l'histoire est enveloppée des plus épaisses ténèbres, et il ne reste presque aucune trace de son long règne. Il mourut en 954, et son fils Octavien hérita de la souveraineté temporelle de Rome. Deux ans plus tard, il y joignit la souveraineté spirituelle, ayant été élu pape sous le nom de Jean XII.

S. S—I.

ALBÉRIC, moine de l'ordre de Cîteaux, dans le monastère des Trois-Fontaines, diocèse de Châlons-sur-Marne, naquit, dans les environs de cette ville, au commencement du 13e. siècle. Il est auteur d'une *Chronique*, qui contient les événements remarquables arrivés depuis la création du monde jusqu'en 1241. Leibnitz et Menckenius l'ont fait imprimer; le premier, dans le tom. II. des *Accessiones Historicæ*, Leipzig, 1698, in-4°; et le second, dans le tom. I. des *Scriptores rerum Germanicarum et Saxonic.*, Leipzig, 1728, in-fol. Cette chronique, dont la Bibliothèque impériale possède un manuscrit plus complet que ceux qui ont servi aux éditions citées plus haut, est assez estimée, à cause des choses curieuses qu'elle contient, quoique la chronologie n'en soit pas exacte, surtout pour ce qui concerne les temps anciens. Albéric avait aussi composé diverses poésies, dont une partie s'est perdue, et sur lesquelles on peut consulter *Bibliotheca ordin. Cisterc.*, par le P. du Visch. On conservait, dans la bibliothèque des dominicains de Cologne, un manuscrit qui en renfermait un assez grand nombre. R—T.

ALBÉRIC. *Voy.* ALBERT d'Aix.

ALBÉRIC DE ROSATE, ou ROXIATI, jurisconsulte, né à Bergame, sur la fin du 13e. siècle, fut regardé comme un des plus savants hommes de son temps. Barthole conserva toujours pour lui une amitié qui les honore tous les deux; les Commentaires d'Albéric, sur le VIe. livre des *Décrétales*, ont été très-estimés, et souvent imprimés. On a de lui un

Dictionnaire de droit, un Traité *De Statutis*, des Commentaires sur les *Pandectes*, sur le *Code*. M—x.

ALBERMALE (duc D'). *V.* MONCK.

ALBERONI (JULES), cardinal et ministre d'Etat, était fils d'un jardinier. Il naquit le 30 mars 1664, à Firuenzola, village du Parmesan, reçut l'éducation nécessaire pour entrer dans l'état ecclésiastique, et commença par être clerc-sonneur à la cathédrale de Plaisance. Sa fortune rapide a donné lieu à des anecdotes apocryphes, recueillies sans examen par quelques biographes, et que nous ne réfuterons que par un récit plus exact. Doué d'une rare intelligence, Alberoni devint, en peu de temps, chanoine de Parme, chapelain et favori du comte de Roncovieri, évêque de St.-Donnin. Lorsque le duc de Parme envoya ce prélat auprès du duc de Vendôme, commandant en Italie les armées françaises, Alberoni l'accompagna, et fut admis auprès du général français, qui goûta son esprit vif et enjoué, devint son protecteur, l'emmena en France et à l'armée d'Espagne, où il le chargea de commissions secrètes pour Philippe V, auquel il le fit connaître avantageusement. Après la mort du duc de Vendôme, Alberoni revint en France, et ce fut à Paris que le duc de Parme, son souverain, lui adressa l'ordre de se rendre à Madrid, pour y résider comme son agent politique. La célèbre princesse des Ursins gouvernait alors l'Espagne par ses intrigues; mais Alberoni fit des progrès rapides dans la confiance de Philippe V, et conçut le hardi projet de négocier son mariage avec Elisabeth Farnèse, héritière de Parme, à l'insu de la favorite, qu'il esperait éloigner, pour gouverner l'Espagne à sa place. Ses mesures furent si bien combinées, que la princesse des Ursins n'apprit qu'avec toute la cour l'événement qui allait renverser tout son crédit. Alberoni sut exciter avec tant d'adresse la jalousie de la nouvelle reine contre la favorite, qu'il la fit exiler; il devint l'oracle d'Elisabeth, et fut nommé, successivement, premier ministre, cardinal et grand du royaume. Arbitre de l'Espagne, dès 1715, il entreprit de lui rendre son ancien éclat; et, se montrant digne de son élévation, il rétablit l'autorité du roi, réforma les abus, créa une marine, organisa l'armée espagnole comme celle de France, et, enfin, rendit ce royaume plus puissant qu'il ne l'avait été depuis Philippe II. Mais, occupé de plans bien plus vastes, il forma le dessein de recouvrer tout ce que l'Espagne avait perdu en Italie, à commencer par la Sardaigne et la Sicile; et, trompant les puissances de l'Europe sur le but de ses armements, il chercha d'abord, par des négociations secrètes avec les princes d'Italie, à ruiner, dans cette contrée, la puissance de l'Autriche; mais, contrarié par le duc d'Orléans, régent de France, il vit avec douleur ce prince renoncer à l'alliance de l'Espagne, pour s'unir à l'Angleterre. La triple union, sourdement préparée entre ces deux puissances et la Hollande, ne lui fit point changer de système: il se contenta de couvrir ses projets d'un voile impénétrable, et de méditer en silence les moyens dont il pourrait se servir pour se venger à la fois du régent et du roi d'Angleterre. Le fier prélat lève bientôt le masque, attaque l'empereur, lui enlève la Sardaigne, envahit la Sicile, et fait triompher de nouveau la marine espagnole; mais une flotte anglaise vint détruire l'escadre de Philippe V dans la Méditerranée. Alberoni, loin d'être abattu par ce désastre, travaille avec une nouvelle ar-

deur à rassembler d'autres armées de terre et de mer, sans s'effrayer de la difficulté de soutenir la guerre contre les trois plus grandes puissances de l'Europe. Ses plans, conduits habilement et avec beaucoup de secret, tendirent dès-lors à opposer une coalition à celle qui venait de se former contre l'Espagne, et à unir cette puissance avec la Russie, la Suède et la Porte-Ottomane. Déjà il avait contribué au rapprochement de Pierre-le-Grand et de Charles XII, si obstinés dans leur haine; déjà le prince Ragotski, encouragé par l'or et les promesses du cardinal, se préparait à exciter une guerre civile en Hongrie avec le secours des Turks; et enfin le parti qui, à la cour de France, voulait arrêter le duc d'Orléans, assembler les États-Généraux, et déférer la régence à Philippe V, n'attendait plus que les derniers ordres de la cour de Madrid, lorsque, par un hasard singulier, une courtisanne eut connaissance de ce secret, et le révéla au régent. Ce prince s'unit alors encore plus étroitement au roi d'Angleterre, et déclara la guerre à l'Espagne, en 1719, après avoir exposé, dans un manifeste, les intrigues du cardinal italien. Alberoni ne fut point effrayé de ces attaques personnelles, ni de la mort inopinée de Charles XII, qui lui faisait perdre l'espérance d'une utile diversion. Résolu de soutenir une lutte inégale, il brava la quadruple alliance, et suivit avec courage le projet de détrôner Georges Ier., et d'exciter une guerre civile en France. Mais une armée française, après avoir franchi les Pyrénées, s'empara de St.-Sébastian et de Fontarabie; Alberoni marcha, avec Philippe V, à la défense des frontières, moins pour repousser les Français par la force des armes, que dans l'espoir de les entraîner à une défection contre leurs chefs; ses tentatives furent sans succès. Tandis que la constance de Philippe était ébranlée par tant de pertes arrivées coup sur coup, et par la crainte de voir l'ennemi pénétrer jusqu'au cœur de l'Espagne, il fit inutilement des propositions de paix; le renvoi d'Alberoni fut la première condition imposée par l'Angleterre et la France. La reine, à l'instigation de Laura, sa nourrice, gagnée par le régent, voulut enfin prendre quelque ascendant sur l'esprit du roi, et elle abandonna son ministre, qui reçut, le 5 déc. 1720, l'ordre de sortir dans 24 heures de Madrid, et dans quinze jours du royaume. Livré, par l'ingratitude de son roi, à toute la haine que lui avaient vouée les puissances de l'Europe, Alberoni ne vit plus aucun pays où il pût se retirer. Rome, refuge ordinaire des princes de l'église, ne lui offrait pas même un asyle assuré. Il n'était pas encore au-delà des Pyrénées, qu'on attaqua sa voiture; un de ses domestiques fut tué, et lui-même, pour échapper à une bande d'assassins apostés, fut obligé de se travestir et de continuer son voyage à pied. On prétend que la cour d'Espagne s'aperçut qu'Alberoni emportait le testament par lequel Charles II avait institué Philippe V héritier de la monarchie, et qu'il fallut user de violence pour obliger le ministre disgracié à rendre ce titre précieux, dont il aurait pu se servir pour gagner la confiance de l'Autriche. Il traversa le midi de la France, escorté par un officier chargé de le surveiller, et d'empêcher qu'on lui rendît aucun honneur. Arrivé aux frontières de Gênes, il erra d'abord sous un nom supposé, n'osant s'exposer au ressentiment de Clément XI, qu'il avait trompé, pour obtenir de lui le chapeau de cardinal,

et qui menaçait de lui faire son procès. Fatigué d'une vie si pénible, Alberoni hasarda de fixer sa résidence à Sestri di Levante, dans le territoire de Gênes; mais il y fut bientôt arrêté, à la sollicitation du pape et de Philippe V, qui se joignit à ses persécuteurs. Cette ligue des potentats de l'Europe contre le fils d'un paysan obscur est bien digne de remarque, et elle a beaucoup contribué à la renommée et à la gloire d'Alberoni. Honteux d'avoir violé le droit des gens à son égard, les Génois lui rendirent la liberté, et la mort du pape Clément mit enfin un terme à cette longue persécution. Il ne quitta sa retraite que pour se rendre au conclave, après la mort de Clément XI. Innocent XIII le fit juger légalement, et il ne se trouva coupable que de quelques irrégularités, pour lesquelles on le condamna à quatre ans de réclusion dans un couvent, ce qui fut réduit à un an, qu'il passa dans la maison des jésuites; enfin, il fut entièrement absous, dans un consistoire du 20 décembre 1723, rétabli dans tous les droits de sa dignité de cardinal; et il reparut de nouveau sur la scène politique. Nommé légat du Saint-Siége dans la Romagne, en 1738, il y apporta cet esprit inquiet et remuant auquel il avait dû sa fortune et ses malheurs. Ce fut pendant cette légation, qu'il forma l'entreprise de réunir aux états du pape la petite république de St.-Marin, entreprise qui réussit d'abord, et eut ensuite le même sort que tous les projets gigantesques qui avaient occupé Alberoni pendant son ministère; ce qui fit dire à Benoît XIV : « Alberoni ressemble » à un gourmand qui, après avoir » bien dîné, aurait envie d'un mor- » ceau de pain bis. » Telles furent néanmoins les vicissitudes de la fortune de cet homme extraordinaire, et l'admiration que son génie excita, que, dans plus d'une élection, il ne lui manqua que peu de voix pour parvenir au trône pontifical. Il mourut le 26 juin 1752, à 87 ans, avec la réputation d'un ministre plus intrigant que politique, aussi ambitieux que Richelieu, aussi souple que Mazarin; mais plus imprévoyant et moins profond que l'un et l'autre. Tel est du moins le jugement qu'en ont porté la plupart des écrivains français, soit qu'ils n'aient jugé que d'après les événements, soit que la prévention les aient rendus injustes à l'égard d'un ministre qui s'était montré ennemi de la France. Mais, si l'on considère qu'Alberoni rendit en peu d'années, à la monarchie espagnole, une grande partie de son ancien éclat; qu'au milieu même de la multitude et de l'étendue de ses desseins, son génie, qui embrassait tous les genres d'administration, établit des réglements favorables à l'agriculture, aux arts, au commerce; qu'il n'oublia rien pour inspirer aux Espagnols l'activité et l'amour du travail, tandis qu'il s'efforçait de rétablir au dehors leur ancienne réputation de valeur; si l'on considère enfin que la fortune le trahit, et qu'il ne dut le renversement de ses projets qu'à l'indiscrétion d'un de ses agents, on doit convenir qu'il ne lui manqua, pour se placer à côté des Ximénez et des Richelieu, que le succès qui justifie tout, et qui dépend plus souvent du hasard que des combinaisons du génie. Le *Testament politique*, publié sous son nom, après sa mort, comme traduit de l'italien, ne lui appartient pas; cet écrit est de Maubert de Gouvest. J. Rousset a écrit la *Vie d'Alberoni depuis sa naissance jusqu'au commencement de l'année* 1719; 1719, in-12. L'ouvrage est anonyme, et

annoncé comme traduit de l'espagnol. B—P.

ALBERT (LE BIENHEUREUX), patriarche latin de Jérusalem, et législateur de l'ordre des carmes, naquit près de Parme, et, après avoir été prieur d'une communauté de chanoines, fut nommé successivement évêque de Bobio et de Verceil. L'opinion que l'on avait de sa prudence, de sa droiture et de son habileté dans les affaires était telle, que l'empereur Frédéric Barberousse et le pape Clément III le choisirent pour arbitre de leurs différends. Henri VI, successeur de Frédéric, le nomma comte de l'Empire. Les papes Célestin III et Innocent III l'employèrent aussi avec succès dans plusieurs négociations. En 1204, les chrétiens de la Palestine nommèrent Albert patriarche latin de Jérusalem; mais il fut obligé de fixer son séjour dans St.-Jean-d'Acre, parce que Jérusalem était alors au pouvoir des Musulmans. Ce fut dans ce temps qu'il établit, pour l'ordre des carmes, des constitutions sages, mais sévères, et que des commissaires nommés par le pape Innocent IV adoucirent en quelques points. Le pape Innocent III avait invité Albert à se trouver au concile général de Latran, qui eut lieu en 1215, mais Albert fut assassiné dans la ville d'Acre, le 14 septembre 1214, à la procession de la fête de l'Exaltation de la Ste.-Croix, par un homme auquel il avait adressé des reproches sur ses crimes. Albert est honoré le 8 avril comme un saint de l'ordre des carmes. D—T.

ALBERT, anti-pape. *V.* PASCAL II.

ALBERT Ier., duc d'Autriche et Empereur, naquit, en 1248, de Rodolphe de Habsbourg, qui, de simple gentilhomme de Souabe, s'était élevé à la dignité de chef de l'empire germanique, et, peu de temps avant sa mort, avait essayé de placer la couronne sur la tête de son fils Albert. Mais les électeurs, fatigués de son ascendant, et enhardis par la vieillesse qui commençait à affaiblir son autorité, avaient rejeté ses prières, et ajourné l'élection d'un roi des Romains à un temps indéfini. Rodolphe ayant terminé sa carrière, Albert, qui n'avait hérité de son père que ses qualités belliqueuses, vit se soulever contre lui ses états héréditaires, l'Autriche et la Styrie, qu'il avait déjà gouvernées avec dureté et avarice du vivant de Rodolphe. Il étouffa cette révolte, força les insurgés à venir nu-pieds et nu-tête, lui livrer les chartres de leurs priviléges, et mit en pièces devant eux ces frêles monuments d'une liberté qu'il voulait détruire. Ce premier triomphe ayant augmenté sa confiance, il se considéra, par une présomption assez naturelle dans le fils d'un grand homme, comme appelé à succéder à Rodolphe dans toutes ses dignités; et, sans attendre la décision de la diète, il s'empara des ornements impériaux. Cette précipitation arrogante, et plus encore le spectacle des injustices qu'il venait d'exercer contre ses vassaux, fortifièrent les électeurs dans leur résolution de ne pas lui conférer une autorité dont il était si vraisemblable qu'il ferait un mauvais usage. Adolphe de Nassau fut élu (*Voy.* ADOLPHE). Albert témoigna d'abord le désir de s'opposer à cette nomination; mais des troubles qui éclatèrent contre lui dans ses possessions de Suisse, l'obligèrent à ajourner toute tentative de résistance. Il partit de Hanau, où il s'était fixé durant la diète, dans le vain espoir d'influer sur ses délibérations, et se rendit à marches forcées dans l'évêché de Constance, dont l'évêque, Rodolphe de Lauffenburg,

était l'ame de la ligue formée contre lui. Il dévasta le territoire de cet évêque, rasa plusieurs places fortes, en réduisit quelques-unes en cendres, transporta les habitants, d'une ville, dans l'autre, et parvint, à force de rigueur, à étouffer, pour le moment, cette insurrection. Craignant, au milieu de tant de guerres contre ses propres sujets, d'attirer encore sur lui les forces de l'Empire, Albert reconnut l'élection d'Adolphe, livra les ornements impériaux, et consentit à faire hommage de ses fiefs au nouvel empereur. Une maladie violente, qui le mit au bord de la tombe, et dont il ne guérit qu'après qu'elle l'eut défiguré et privé d'un œil, rendit cette résignation plus nécessaire, et peut-être aussi moins douloureuse à un homme dont la souffrance avait affaibli l'orgueil; mais il eut bientôt de nouveaux démêlés avec ses peuples d'Autriche et de Styrie, et surtout avec l'archevêque de Salzbourg, qui, sur le bruit de sa mort, avait fait une invasion dans ses états, et détruit une ville nouvellement bâtie sur ses frontières. Le duc de Bavière ayant paru vouloir embrasser la cause de cet archevêque, Albert conclut avec ce dernier une trève, que des événements importants transformèrent ensuite en une paix durable. L'empereur Adolphe, qui régnait depuis six ans, s'était aliéné tous les états de l'Empire, et même ceux des électeurs qui avaient concouru avec le plus de zèle à le porter sur le trône. Albert, informé de ce changement dans les esprits, mit tout en œuvre pour se concilier les nouveaux ennemis de son rival; il adopta, dans son administration, des mesures plus douces; ses procédés envers ses voisins furent plus équitables. La haine contre Adolphe se fortifia, de la comparaison qu'on fit de ce prince avec Albert, devenu subitement souple, affable et modéré. Enfin, le 23 juin 1298, Adolphe fut déposé à la diète de Mayence, et Albert nommé à sa place; mais il fallut que les armes jugeassent en dernier ressort de ce que la diète avait prononcé. Les deux compétiteurs, après s'être prodigué mutuellement les injures d'usage, les noms d'usurpateur et de révolté, se rencontrèrent à Gelheim, entre Worms et Spire. Albert avait des troupes de Souabe et d'Alsace, les forces des électeurs qui l'avaient nommé, et quelques auxiliaires envoyés à son aide par le roi de Hongrie; Adolphe était soutenu par les électeurs de Bavière, de Cologne, et par plusieurs princes d'un rang secondaire. La chance semblait être en sa faveur; mais Albert lui persuada, par de faux rapports, qu'il se retirait, abandonné d'une grande portion de son armée. Adolphe accourut, avec sa seule cavalerie, pour couper la retraite à son ennemi. Le fils de Rodolphe, qui avait formé le projet d'éteindre la guerre civile dans le sang de celui dont il avait fait prononcer la déposition, arma une troupe d'élite d'une espèce de poignards d'invention particulière, avec ordre d'en frapper les chevaux, et de n'avoir pour but que de pénétrer jusqu'à l'endroit où se trouverait Adolphe; ce moyen réussit; la cavalerie de l'empereur fut dispersée; lui-même reçut une blessure à la tête, et son cheval fut tué sous lui. Il s'élança sur un nouveau cheval; et, parcourant les rangs, la tête découverte, il se fraya un passage vers Albert qui encourageait ses soldats. « Tu » vas, s'écria-t-il, en l'apercevant, » quitter à la fois la couronne et la » vie. — Le ciel en décidera, répon» dit Albert, en lui portant un coup » de lance au visage ». Adolphe tomba

mourant, et les partisans d'Albert l'achevèrent. Victorieux et tout-puissant, Albert ne voyait plus de barrière entre lui et la dignité qu'il avait si longtemps ambitionnée; les débris du parti d'Adolphe étaient sans force et sans chef; toute résistance était impossible. Albert sentit alors que c'était le cas de la magnanimité; il se démit de tous les droits que la derniere élection lui donnait à la couronne; et, comme on le prévoit, les électeurs le réélurent. Son couronnement eut lieu à Aix-la-Chapelle, le 24 août 1298, et sa première diète se tint à Nuremberg, avec une extrême magnificence; les électeurs et le roi de Bohême le servirent à table; son épouse fut reconnue reine des Romains, et il donna à ses fils Rodolphe, Frédéric, et Léopold, l'investiture de l'Autriche, de la Carniole et de la Styrie. Boniface VIII occupait alors la chaire de S. Pierre; ce pape, l'un de ceux qui poussèrent le plus loin les prétentions du St.-Siége, contestait aux électeurs le droit de disposer de la dignité impériale, le pontife suprême de la chrétienté étant seul, disait-il, le véritable empereur et le légitime roi des Romains. L'élection d'Albert lui parut donc doublement illégale. Il se répandit en invectives contre ce prince, lui reprochant jusqu'à ses infirmités, et représentant sa victoire sur Adolphe, comme un assassinat. Albert lui ayant envoyé des ambassadeurs, Boniface les reçut, assis sur un trône, la couronne sur la tête, ceint de l'épée de Constantin, et prit, en leur répondant, le titre de vicaire-général de l'empire. Il adressa ensuite aux électeurs ecclésiastiques une circulaire, dans laquelle il leur ordonnait de sommer Albert de comparaître devant lui, pour y demander pardon au St.-Siége, et pour subir la pénitence qui lui serait imposée. Il défendait aux états d'Allemagne de le reconnaître, et les déliait de leur serment de fidélité. L'archevêque Gérard de Mayence, qui jouait alors dans l'empire un rôle pareil à celui de Warwick, en donnant et en ôtant les couronnes; qui d'abord avait fait élire Adolphe de Nassau, au détriment d'Albert, et qui, ensuite, offensé par cet Adolphe, avait été le premier moteur de la révolution qui l'avait chassé du trône; cet archevêque, disons-nous, mécontent d'Albert, à cause de quelques priviléges d'abord promis et bientôt révoqués, se ligua avec le pape. La présomption de cet arrogant prélat était telle, qu'il dit à Albert lui-même: « Je n'ai besoin que » de sonner du cor pour faire sortir » de terre un autre empereur. » Albert combina ses ressources avec adresse; il s'unit à Philippe-le-Bel, non moins menacé que lui par le fougueux Boniface, et conclut un mariage entre son fils Rodolphe et Blanche, sœur du roi de France; il s'assura de la neutralité des électeurs de Saxe et de Brandebourg; puis, ayant rassemblé des troupes, il fondit sur l'électorat de Mayence, en prit les principales forteresses, et contraignit l'archevêque, non seulement à renoncer à l'alliance du pape, mais à prendre l'engagement de servir l'empereur dans toutes les guerres qu'il entreprendrait pendant cinq ans. Boniface, effrayé de succès si rapides, et contrarié de ce que sa lutte contre l'empereur l'empêchait d'employer tous ses moyens contre le roi de France, entama avec Albert des négociations, dans lesquelles celui-ci montra de nouveau la duplicité de son caractère. Albert rompit ses traités avec Philippe, reconnut que l'empire d'Occident était une concession des papes aux empereurs, et que le droit des électeurs à

r un roi des Romains, était dé-
u St.-Siége; il prêta serment de
dre les prérogatives de la cour
me contre quiconque les révo-
it en doute, et s'engagea même
e la guerre aux ennemis du pape,
ue ce dernier l'exigerait. Boni-
en récompense, déclara Philippe
mmunié, déchu de tout droit à la
nne, et donna le royaume de
ce à Albert. On ne peut savoir
'à quel point Albert aurait pro-
contre son ancien allié, de cette
alité pontificale, si Philippe n'a-
mis un terme à la violence de
iface, en le faisant arrêter, et trai-
lans sa prison avec tant de sévé-
, que ce pape, bien que délivré
les Italiens, mourut des suites de
létention. Benoît XI, son succes-
r, ménagea, sinon une réconcilia-
, du moins une trève entre les
verains d'Allemagne et de France,
les difficultés dans lesquelles le
potisme et l'avidité d'Albert le pré-
itèrent, prolongèrent cette trève in-
iniment. Il serait impossible, dans
article, de rendre compte en dé-
l de toutes les guerres injustes que
mpereur entreprit. A peine sur le
ne, il attaqua la Hollande, la Zé-
nde et la Frise, les réclamant comme
s fiefs de l'Empire; quoique, sui-
nt l'ordre de succession établi dans
s Pays-Bas, ces provinces dussent
venir à Jean d'Avesnes, comte de
ainaut. Albert conduisit des troupes
ntre ce prince; mais celui-ci l'ayant
rpris, tailla en pièces un détache-
ent de son armée, frappa le reste
e terreur, et força l'empereur à se
etirer jusqu'à Cologne, où il le con-
raignit à faire la paix. Albert se porta
nsuite contre les Hongrois, pour les
bliger à recevoir un roi de sa maison,
et de la main du pape. Il pénétra en
Bohême pour y attaquer Wenceslas,
qui était en même temps roi de Hongrie; mais la terre qu'il envahissait sembla s'entr'ouvrir pour lui susciter des ennemis. Les ouvriers des mines, qui travaillaient depuis tant d'années dans ces souterrains, sans s'informer de ce qui se passait au-dessus de leurs têtes, sortirent en foule pour repousser l'agresseur. Albert s'enfuit en désordre. Bientôt après, ce fut la Bohême elle-même dont il voulut usurper la possession. Il parvint à faire élire, par les états du royaume, son fils Rodolphe, et à lui faire épouser la veuve de Wenceslas. Rodolphe était d'un naturel juste et doux; mais Albert lui dictant des mesures tyranniques, les coutumes du pays furent violées, les églises dépouillées, le clergé proscrit. Les Bohêmes s'étant soulevés, Rodolphe entra en campagne pour les soumettre, et mourut de maladie devant une ville dont il formait le siége. Albert prétendit le remplacer par son second fils, Frédéric; mais les États s'y refusèrent avec obstination, les partisans d'Albert furent massacrés, et l'assemblée choisit Henri de Carinthie, compétiteur de Frédéric, et beau-frère d'Albert. L'empereur, indigné, attaqua son beau-frère, envahit la Bohême, menaça plusieurs forteresses, fut battu et se retira. Dans le même temps, il renouvela contre la Thuringe les entreprises d'Adolphe, oubliant que ces entreprises, par la haine qu'elles avaient excitée, lui avaient autrefois servi à renverser son prédécesseur. On peut voir, dans l'article qui concerne Adolphe, l'origine des troubles de la Thuringe. A sa mort, les héritiers légitimes étaient rentrés dans la possession d'une grande partie de leurs etats; mais les troupes impériales occupaient encore quelques districts, et, d'un autre côté, Philippe de Nassau, frère d'Adolphe, revendi-

quait le tout comme acheté par son frère. Albert annonça d'abord qu'il ne voulait qu'examiner et juger les prétentions des partis divers, et il les fit citer à la diète de Fulde; mais, ne leur ayant pas laissé le temps de comparaître, il les proclama rebelles par contumace, les mit au ban de l'Empire, déclara que la propriété de la Thuringe lui était dévolue, et y envoya une armée nombreuse. L'Allemagne toute entière fut saisie d'horreur contre un prince qui dépouillait ceux dont il s'était porté le juge; l'un des fils du margrave Albert, Frédéric, reçut des secours de toutes parts, et l'armée impériale fut attaquée, vaincue dans deux combats réguliers, le 31 mai 1307 et le 15 janvier 1308, mise en déroute, et chassée. L'empereur se préparait à marcher en personne pour laver cette honte; mais, à une autre extrémité de l'Empire, trois paysans suisses forcèrent Albert à se diriger contre eux. Depuis l'avènement de Rodolphe de Habsbourg, la Suisse, divisée en un grand nombre de petites souverainetés, de villes indépendantes, de domaines ecclésiastiques, et de cantons qui se gouvernaient démocratiquement, avait été menacée de perdre ses priviléges. Rodolphe, à l'instigation de son fils Albert, avait fait quelques tentatives pour s'arroger graduellement la souveraineté d'un pays où il avait ses propriétés patrimoniales; mais ces premiers pas ayant alarmé particulièrement les cantons démocratiques, la modération et la sagesse de Rodolphe l'avaient bientôt engagé à renoncer à ses vues. Il avait confirmé, de la manière la plus solennelle, les droits de l'Helvétie, et rassuré, sans peine, de confiants et paisibles montagnards. Cependant, quelques démonstrations d'Albert, après la mort de son père, les ayant alarmés de nouveau, ils avaient embrassé le parti d'Adolphe. La mort de ce malheureux empereur, et l'élévation d'Albert à la dignité impériale, les avaient contraints de le reconnaître comme le chef de l'Empire, mais sans diminuer leur attachement à leur liberté. Albert qui, malgré les oppositions qu'il provoquait partout, se croyait le maître de toutes les forces de l'Allemagne, parce que ces oppositions n'étaient que partielles, ne prit aucune peine pour tromper une poignée d'hommes qui n'étaient protégés que par des rochers; il désirait, au contraire, les amener à la résistance, pour motiver l'oppression qu'il méditait, et ses agents le secondèrent, en prodiguant au peuple suisse l'insulte et les vexations. Enfin, le 13 janvier 1308, la révolution éclata dans les trois cantons d'Unterwald, de Schwitz et d'Uri : les gouverneurs furent tués ou chassés, et leurs châteaux tombèrent entre les mains des paysans insurgés. Albert se crut arrivé au but de ses desseins, et il se félicita d'un soulèvement qui mettait fin, suivant ses espérances, à de prétendus priviléges qui lui semblaient un scandale; mais, loin d'avoir un tel résultat, ce premier soulèvement ne fut que le commencement d'une lutte dont Albert ne vit pas la fin. Une nouvelle injustice produisit un crime, et mit un terme à son ambition et à sa vie. Jean, fils de Rodolphe, frère cadet d'Albert, avait été privé par lui de son héritage, et l'avait revendiqué plus d'une fois inutilement; marchant à la suite de son oncle, dans son expédition contre la Suisse, il crut l'occasion favorable pour renouveler ses réclamations; Albert, joignant l'insulte à la spoliation, se fit apporter des guirlandes de fleurs; et, les présentant à son neveu : « Prends ceci, lui dit-il, » qui sied bien à ton âge, et laisse

» moi le soin de gouverner des états. » Jean se retira, le cœur profondément ulcéré, et méditant une horrible vengeance. Son gouverneur, Walter d'Eschenbach, et trois de ses amis, Rodolphe de Wart, Rodolphe de Balm, et Conrad de Tegelfeld, s'associèrent à son injure. Les cinq conjurés, tombant sur Albert, séparé de sa suite par la Reuss, petite rivière qu'il venait de traverser, le massacrèrent; et le fils de Rodolphe de Habsbourg rendit les derniers soupirs, le 1er. mai 1308, entre les bras d'une femme mendiante, qui étancha son sang avec des haillons. Des talents militaires assez distingués, et quelques affections privées, plus douces et plus constantes que la dureté de sa conduite envers ses sujets ne semblait l'annoncer, ne sauraient effacer les vices dont son caractère fut entaché. Il différa presque en tout de son père, qui dut à ses vertus son élévation, et qui fonda son pouvoir sur des alliances et sur les mariages de ses nombreuses filles, dont les époux étaient devenus les fermes soutiens. Albert, au contraire, fut toujours en querelle, et quelquefois en guerre avec ses beaux-frères et ses neveux. Inquiet, arrogant, avide, souvent cruel, surtout par ses agents subalternes, violent, mais dissimulé, injuste pour ses parents, dangereux pour ses voisins, infidèle à ses alliés, sans scrupule et sans pitié pour ses ennemis, il n'eut de qualités que celles de bon père et de bon mari. Il dédaignait la flatterie; mais par mépris pour l'espèce humaine, plutôt que par un sentiment de modestie. Il regardait les hommes comme destinés, chacun dans son état, à tracer sous le joug un pénible sillon. Que le soldat soit brave, le prêtre dévot, la femme soumise, le paysan laborieux, et rien de plus, était une maxime qu'il avait rendue proverbiale à force de la répéter. L'extérieur d'Albert était grossier, ignoble et presque féroce, *homo grossus, aspectu ferox, rusticanus in personâ.* Il réussit dans la principale de ses entreprises, celle de placer sur sa tête la couronne impériale; il échoua dans presque toutes les autres, guerroyant sans cesse contre les nations que le sort soumettait à son empire. Son ambition et son inquiétude n'attendaient jamais la fin d'un projet pour en entamer un autre. Son bras fut levé sans relâche sur la foule d'ennemis qu'il provoquait. Aucun de ses succès ne fut complet, parce que son impatience abusait de la victoire avant qu'elle fût consolidée. Plusieurs de ses revers furent humiliants; et, parvenu au faîte de la puissance, sur le corps sanglant d'un rival, il opprima ses peuples, mérita leur haine, vécut dans le trouble, et mourut assassiné. Il avait été marié, en 1276, à Elisabeth, fille de Meinhard, duc de Carinthie, et il en avait eu 21 enfants. Aucun de ses fils ne lui succéda comme empereur.

B. C—T.

ALBERT II, duc d'Autriche, fils de l'empereur Albert Ier., se trouvait encore en bas âge, quand son père fut assassiné. Il était le quatrième des cinq fils de cet empereur; mais les trois aînés étant morts sans postérité, dans l'espace de quatre ans, l'administration de toutes les possessions autrichiennes échut à Albert, et à Othon son frère cadet. Celui-ci mourut quelques années après, et laissa deux fils, dont Albert exerça les droits, conjointement avec les siens, en qualité de leur tuteur; enfin, ces deux princes n'ayant survécu que peu de temps à leur père, Albert, demeuré seul de sa famille, se vit à la tête de ses diverses souverainetés. Jusqu'à la mort du dernier de ses frères, il avait pris peu de

part aux affaires publiques; on prétend même qu'il avait embrassé l'état religieux; à 27 ans, il épousa Jeanne, comtesse de Ferrete, qui, après une stérilité de 15, ou, selon d'autres, de 19 années, lui donna six enfants, quatre fils et deux filles. A 32 ans, une paralysie, suite du poison, lui enleva l'usage des jambes; il n'en continua pas moins à faire la guerre en personne, tantôt porté dans une litière, tantôt attaché sur son cheval. Il eut la prudence de résister aux sollicitations et aux offres du pape Jean XXII, qui, après avoir déposé et excommunié l'empereur Louis IV de Bavière, voulait placer la couronne impériale sur la tête du prince autrichien. Albert se déclara même pour cet empereur, contre son compétiteur, Charles, fils du roi de Bohême, et le seconda dans plusieurs expéditions contre ce rival, que Jean XXII lui avait suscité. Louis étant mort au mois d'octobre 1347, et Charles ayant réuni tous les suffrages, Albert se rangea de son parti, et obtint, pour sa famille, des avantages considérables; mais le cours de ses prospérités fut troublé par le mauvais succès de ses entreprises contre la Suisse, l'écueil éternel des princes de sa maison. Il fut séduit par l'espoir de profiter des dissensions qui s'étaient élevées dans la ville de Zurich, espoir presque toujours trompeur, parce que les nations divisées se réunissent contre l'étranger qui les attaque. Les Zurichois, dominés par Rodolphe Brunn, qui, régnant au nom du peuple, n'en exerçait que plus violemment toutes les espèces de tyrannie, avaient adopté les mesures communes dans les révolutions populaires, où la liberté sert encore de prétexte, long-temps après qu'elle a cessé d'être un but. La proscription des nobles, la confiscation de leurs biens, le bannissement de tous ceux qui avaient le malheur de leur être attachés, ou le courage de les plaindre, remplirent la Suisse de mécontents. Ceux-ci se réunirent dans le château de Rapperswyll, et parvinrent, grâces aux intelligences qu'ils avaient conservées dans Zurich même, à s'y introduire dans la nuit du 25 février 1350; mais leur tentative pour s'y maintenir ayant échoué, ne servit qu'à motiver des rigueurs nouvelles; un comte de Habsbourg fut tué, un autre jeté dans un cachot, Rapperswyll détruit jusque dans ses fondements; des vieillards, des femmes et des enfants comdamnés à périr de froid et de faim dans les forêts, tandis que les hommes, dans la force de l'âge, expiraient sur l'échafaud; et Rodolphe Brunn, sentant bien qu'en multipliant les vexations, il multipliait ses ennemis, voulut se fortifier par l'alliance de la confédération helvétique, dont jusqu'alors Zurich n'avait pas fait partie. Albert, informé de cette démarche, convoqua, dans la ville de Brouck, une diète, où il appela les gouverneurs, magistrats et barons de la Souabe, de l'Alsace et de ce qui restait en Suisse de territoire Autrichien. La guerre fut déclarée, et Albert se rendit sous les murs de Zurich, à la tête de 16,000 hommes. Le mécontentement des Zurichois contre les démagogues qui les opprimaient dans l'intérieur, fit place à la nécessité de la défense extérieure. Le duc d'Autriche fut réduit trois fois à traiter avec ceux qu'il nommait des rebelles. L'empereur Charles IV, à la tête de tous les contingents de l'Allemagne, se présenta enfin devant les portes de Zurich, ne doutant pas que sa présence ne portât les habitants à la soumission. Une garnison de 4,000 hommes opposa néanmoins à cette armée une résistance invincible. La discorde, compagne iné-

vitable des coalitions, et qui s'accroît par leurs défaites après les avoir causées, se glissa bientôt parmi les assiégeants : les prétentions de l'empereur effrayaient les États, qui avaient envoyé leurs contingents à sa suite ; les succès de la maison d'Autriche déplaisaient aux princes mêmes qui avaient pris les armes pour elle. La veille du jour fixé pour un assaut, les coalisés feignirent de se disputer le poste d'honneur ; et, tout à coup, tous se retirèrent, laissant Albert avec ses seules troupes. Hors d'état de continuer le siége, le duc d'Autriche, au défaut de la force, recourut à la corruption. Rodolphe Brunn, ce même factieux qui avait persécuté les nobles, saisi leurs biens, exilé leurs familles et leurs partisans, se vendit au duc d'Autriche : tant c'est une erreur grossière que de considérer, dans les révolutions, la violence et le crime comme un gage de sincérité! Zurich, par le moyen de Rodolphe Brunn, se déclara pour Albert ; d'autres cantons parlaient déjà de neutralité, premier pas vers la défection. Les confédérés helvétiques allaient être privés du fruit de cinquante ans de combats ; les montagnards de Schwitz, prenant seuls les armes et faisant flotter à leur tête l'étendard qu'avait illustré la bataille de Morgarten, mirent en fuite les agents d'Albert. L'alliance générale fut renouvelée sous leurs auspices, et le duc d'Autriche retourna à Vienne, où sa cour se fit une loi de ne jamais prononcer devant lui le nom des Suisses. Cette politesse de ses courtisans ne le consola pas ; car il mourut de chagrin, le 16 aout 1358, dans sa 60e année. L'histoire a donné à ce prince le surnom de *Sage*, qu'il méritait à quelques égards. Instruit, autant qu'on le pouvait être alors sur le trône, économe, actif, malgré ses infirmités ; tolérant au-delà de l'esprit de son siècle, il fut prudent, excepté dans la guerre qu'il eut le malheur d'entreprendre contre la confédération helvétique ; et, même dans cette guerre, il donna des marques de modération et de générosité ; il refusa de s'emparer de la ville de Bâle, dont les habitants l'avaient offensé, et qui, détruite en partie par un tremblement de terre, n'aurait pu résister à ses attaques. « Je ne veux pas, dit-il, accabler » ceux que la main de Dieu visite. » Rebâtissons leur ville ; après, nous » essaierons de la prendre ; » et il fit venir plusieurs de ses paysans de l'Alsace et du Brisgaw, pour aider les Bâlois à reconstruire leurs habitations. Ce fut Albert qui, le premier, ordonna que les états héréditaires de la maison d'Autriche ne seraient plus partagés entre les divers membres de cette famille ; mais appartiendraient à l'aîné ; cette ordonnance ne fut point respectée après sa mort : mais elle fut renouvelée sous Maximilien ; et, depuis, elle a été exactement observée.

B. C—T.

ALBERT III, duc d'Autriche, fils d'Albert-le-Sage, perdit de bonne heure deux de ses frères, plus âgés que lui, et se vit, le 27 juillet 1365, avant d'avoir atteint sa 17e. année, appelé au gouvernement, avec un frère plus jeune encore. Le pacte de famille, institué par Albert II, réservait à l'aîné le droit exclusif de succéder à son père ; mais Léopold, c'était le nom du cadet, aussi violent qu'Albert était pacifique, força bientôt ce dernier à consentir à un partage par lequel le testament de leur père étant annullé, Léopold fut investi de la portion la plus considérable des états autrichiens : l'empereur Charles IV favorisa, de toute son influence, les prétentions de Léopold, charmé qu'il était de voir une puissance, qui, cha-

que jour, lui faisait plus d'ombrage, concourir elle-même à son propre affaiblissement. En effet, le morcellement dont Léopold donna l'exemple, s'étant renouvelé sous ses successeurs, et jusque sous l'empereur Frédéric III, fut l'un des principaux obstacles à l'agrandissement de la maison de Habsbourg. L'ambition de Léopold échoua bientôt contre la Suisse, comme celle de son père et de son aïeul : il fut tué, le 9 juillet 1386, à la bataille de Sempach; et, durant la minorité de ses quatre fils, Albert rentra dans la jouissance d'un pouvoir dont il semble n'avoir pas été avide, puisqu'il le rendit à ses neveux, dès qu'ils furent en âge de le réclamer. Cependant, soit avant d'en avoir été dépossédé par son frère, soit après en avoir repris l'exercice, Albert ne se montra point au-dessous de ce fardeau ; il sut d'abord, par une négociation habile, engager ou contraindre la Bavière à renoncer au Tyrol, dont la souveraineté était, pour l'Autriche, d'une extrême importance. Se consacrant ensuite aux soins paternels d'une administration vigilante, il s'appliqua surtout, et avec succès, à maintenir, dans ses états, une police exacte, mérite rare dans ce siècle. Il eut à lutter fréquemment contre les seigneurs qui opprimaient leurs vassaux, vexaient les bourgeois des villes, et troublaient la tranquillité publique. Ses efforts pour restreindre les priviléges dont ils abusaient, le firent adorer de ses sujets, dont l'affliction lui rendit, autour de son cercueil, un hommage désintéressé et incontestable. Il protégea les lettres, accorda des faveurs signalées à l'université de Vienne, fonda des chaires de mathématiques et de théologie, et se livra lui-même à l'étude des sciences et des arts. Si, comme on peut le conjecturer, il dut ces goûts recommandables principalement à sa passion pour l'astrologie, il faut pardonner les faiblesses, quand elles ont de tels résultats. Malgré son penchant pour les occupations paisibles et studieuses, Albert se laissa quelquefois entraîner à des entreprises guerrières. Les habitants de Trieste, soulevés contre Venise, s'offrirent à lui, et l'invitèrent à s'emparer de leur ville. Il l'essaya, mais il fut repoussé. Il seconda l'ordre teutonique dans une espèce de croisade contre la Prusse, où le christianisme n'avait pas encore jeté des racines bien profondes. Enfin, des nobles bohémiens s'étant révoltés contre Wenceslas leur roi, Albert, qui s'efforçait de diminuer les prérogatives de la noblesse en Autriche, embrassa la cause de la noblesse en Bohême, et entra dans ce pays, à la tête d'une armée : mais il fut attaqué subitement d'une maladie dont il mourut, à 46 ans, au mois d'août 1395. Marié deux fois, il ne laissa qu'un fils qui, à sa mort, était âgé de 16 ans. Sa première femme fut Élisabeth, fille de l'empereur Charles IV ; il n'en eut point d'enfants. La seconde fut Béatrix, fille de Frédéric, bourgrave de Nuremberg. B. C—T.

ALBERT IV, duc d'Autriche, fils unique d'Albert III, et surnommé le *Pieux*, était parvenu à l'âge de seize ans lorsque son père mourut, au mois d'août 1395. On a vu, dans l'article d'Albert III, que ce prince avait été dépouillé de la plus grande partie de son patrimoine, par son frère Léopold II. Guillaume, fils aîné de ce Léopold, et qui lui avait succédé, voulut traiter son cousin comme son père avait traité son oncle, et forma des prétentions sur l'Autriche, seule province que Léopold n'eût pas enlevée à Albert III. Albert IV se défendit de son mieux, mais il fut obligé de transiger. Il fut convenu qu'Albert et

Guillaume régneraient conjointement sur l'Autriche. A peine cet accommodement avait-il eu lieu, qu'Albert, soit qu'il fût mécontent d'un traité par lequel il avait cédé des droits évidents, soit qu'il se sentît entraîné par un caractère naturellement romanesque, entreprit le pèlerinage de la Terre-Sainte, laissant Guillaume, seul en possession du pouvoir. Les aventures d'Albert, pendant cette pieuse et lointaine course, ont été célébrées, par plusieurs poètes et romanciers, en prose et en vers; et il a été surnommé, dans les ouvrages fabuleux du temps, la *Merveille du Monde;* mais, comme il n'y a rien d'authentique dans tout ce que l'on raconte de son voyage à Jérusalem, et que ce voyage ne s'associe à aucun fait de l'histoire, nous ne rendrons point ici compte des anecdotes moitié religieuses et moitié chevaleresques, rapportées à ce sujet. Revenu à Vienne, Albert IV épousa Jeanne de Hollande, dont il eut un fils. Des dissensions s'étant élevées entre ses oncles, Sigismond, roi de Hongrie, et Wenceslas, roi de Bohême, le même auquel le père d'Albert allait faire la guerre, lorsque la mort le surprit, Albert se conduisit avec tant de prudence, qu'il se concilia l'amitié des deux parties belligérantes. Sigismond s'étant emparé de la personne de Wenceslas, crut ne pouvoir le remettre en de meilleures mains qu'en celles d'Albert. Le duc d'Autriche traita son oncle, prisonnier, avec beaucoup de douceur, et lui facilita les moyens de s'échapper. Il parvint ensuite à le réconcilier avec Sigismond, et les deux rois furent tellement satisfaits de sa conduite, que tous deux, simultanément, le déclarèrent leur successeur, dans le cas où ils mourraient sans enfants mâles. Albert avait ainsi en perspective l'héritage presque assuré de deux puissants royaumes; et, pour les mériter, il secondait de toutes les forces de son duché, Sigismond, contre quelques seigneurs qui voulaient secouer son joug, lorsqu'il fut empoisonné par l'un d'eux qu'il assiégeait dans la forteresse de Znaïm, de concert avec le roi de Hongrie. Il mourut des suites du poison dans sa 27ᵉ. année, le 4 septembre 1414, laissant un fils âgé de 7 ans. Albert IV avait le même goût que son père pour la théologie, et ce goût en lui était fortifié par une extrême dévotion. Non content d'avoir visité le saint-sépulcre, il adopta, de retour en Europe, la vie d'un anachorète, autant qu'il lui fut possible. Souvent retiré dans un couvent de Chartreux, il s'y faisait appeler le *frère Albert*, assistait aux matines, lisait à haute voix les prières et les litanies, observait les jeûnes, et se conformait scrupuleusement à tous les rites prescrits. Nous sommes loin de lui faire un reproche de ces occupations pieuses; mais la même dévotion qui rendait Albert si avide de pratiques minutieuses, l'entraîna dans des mesures inexcusables. Du fond de sa cellule, il persécuta cruellement des hérétiques en Styrie, les faisant marquer d'un fer chaud, les plongeant dans les prisons, ou les condamnant à périr dans les flammes. Ces cruautés impriment sur son règne une tache indélébile. B. C—T.

ALBERT V, duc d'Autriche, connu, comme empereur, sous le nom d'*Albert II*, naquit à Vienne, le 10 août 1397. Il n'avait que 7 ans lorsqu'Albert IV son père mourut, et cette mort prématurée lui donna pour tuteurs les trois cousins-germains de son père, Ernest, Guillaume et Léopold, tous trois fils de ce Léopold qui avait dépouillé Albert III de presque tous ses états. Guillaume avait déjà, du



vivant d'Albert IV, formé des prétentions sur l'Autriche. Heureusement pour son neveu, il ne survécut guère au père de celui-ci; mais Léopold ne se montra ni moins ambitieux, ni moins avide que Guillaume. Ce fut en vain que les États, craignant son administration, appelèrent à la régence son frère Ernest. Léopold avait un parti dans Vienne, et ce parti, d'abord opprimé, parvint, après avoir perdu sur l'échafaud plusieurs de ses chefs, à reprendre sa prépondérance. Léopold chassa son frère, se fit déclarer seul tuteur d'Albert V, et vengea la mort de ses adhérents, en condamnant à des supplices cruels quelques-uns des habitants les plus considérés de la capitale. Le peuple se souleva, Ernest se mit à la tête des mécontents; le roi de Hongrie et le duc de Bavière se déclarèrent pour eux; l'Autriche entière fut livrée au plus affreux désordre. Ce fut au milieu de ces troubles qu'Albert fut élevé. Léopold ne négligea rien pour inspirer au jeune prince le dégoût des affaires, et la passion des plaisirs grossiers et des exercices violents; mais, par une destinée propice, les hommes chargés de son éducation trompèrent les calculs coupables de son tuteur; Albert acquit sous leur direction des connaissances étendues; et, ce qui vaut mieux pour tous les hommes et surtout pour les princes, une fermeté de caractère qu'il déploya fréquemment avec succès dans le cours de son règne. Les gouverneurs d'Albert, après avoir travaillé pour l'avenir, crurent que le moment était venu de s'occuper du présent. Le principal d'entre eux, Remprecht de Waldsée, négocia secrètement avec les États, leur peignit les maux qui résultaient de la longue minorité de son élève, du caractère impérieux et féroce de Léopold, des dissensions qui se ranimaient sans cesse entre les habitants de Vienne et ce prince, entre ce prince et ses frères. Entraînés par ses représentations, les États s'engagèrent, par un serment solennel, à ne recevoir d'ordres que d'Albert V, leur légitime et unique souverain. A cette nouvelle, Léopold mourut subitement de rage, le 3 juin 1411; le clergé lui refusa les honneurs funèbres, et il fut enterré, sans pompe et de nuit, dans l'église de St.-Étienne. L'enthousiasme du peuple, lorsqu'Albert se montra, pour la première fois, investi du gouvernement, ne connut point de bornes; la foule se pressait autour de lui, et lui témoignait, par ses acclamations, son dévouement et ses espérances; mais, au milieu de cette allégresse, Albert avait mille sujets de sollicitude; aucune police n'existait dans ses états, les routes étaient infestées de brigands, les tribunaux sans force, les propriétés menacées, le commerce interrompu; les nobles abusaient avec audace des avantages de leur rang, les parvenus, de ceux de leur fortune. Albert crut qu'une sévérité inflexible était nécessaire. Dès les premiers jours de son administration, il fit brûler vifs, comme spoliateurs et comme faussaires, deux de ses courtisans, dont l'un jusqu'alors avait possédé sa plus intime confiance. Ce terrible exemple fut efficace; en peu de mois l'ordre fut rétabli, l'Autriche devint le pays de l'Allemagne dont les habitants goûtèrent la sécurité la plus complète, et on y disait proverbialement, que, partout où régnait Albert, l'or et l'argent se gardaient eux-mêmes, sur les grands chemins et au milieu des bois. Albert fut fiancé, en 1417, à la fille de l'empereur Sigismond, Elisabeth, qu'il épousa en 1421. Ce mariage rendit à la maison de Habs-

es droits sur les royaumes de
: et de Bohême; mais cet avan-
balancé par de graves incon-
s. Albert se trouva d'abord pla-
ıs une situation difficile, entre
au-frère et Frédéric, l'un de
les, dont Sigismond se déclara
rable persécuteur (*Voy.* Fré-
l'Autriche, IVe. du nom). Al-
'osa fournir à son parent que
les secours pécuniaires, et vit
louleur, pendant un espace de
ns, les princes de sa maison mis
ı de l'empire, et dépouillés de
états par celui dont il devait
:r la fille. A peine était-il sorti de
position pénible, que Sigismond
aina dans la guerre des Hussites,
avait excitée en se rendant cou-
d'un exécrable parjure envers
Hus et Jérôme de Prague (*V.*
oms). Albert fut forcé de parta-
s fatigues, les dangers, les tristes
s et les honteux revers de cette
orable guerre: marchant toujours
suite de son beau-père, il eut à
rir de l'incertitude, des inconsé-
ices et plus encore de la mauvaise
de Sigismond, qui semblait se
e à négocier avec ses ennemis,
ıe quand il aurait pu les vaincre,
me s'il eût préféré au plaisir de
icre celui de tromper. Albert fit
entrée magnifique à Prague, le 20
1420, avec cet empereur, qu'ac-
npagnaient en pompe les électeurs
Cologne, de Trèves, de Mayence,
Brandebourg, l'électeur Palatin, le
: de Bavière et une foule d'au-
s princes; mais, vingt-quatre jours
ès, tous ces souverains et leurs
upes prirent la fuite devant une
ignée d'Hussites armés de faux et
bâtons. L'histoire reproche à Al-
rt des cruautés inexcusables dans sa
traite; il fit brûler, dans un village,
ux ecclésiastiques, trois notables et
quatre enfants, et ce fut avec peine
que l'évêque de Passau l'empêcha de
livrer aux flammes tout ce qui se trou-
vait sur sa route. La fortune le pré-
serva d'assister à la honteuse défaite
qui dispersa l'armée allemande diri-
gée par le cardinal Julien. Tandis que
ce cardinal, à la tête de 80 mille croi-
sés, car on avait prêché une croisade
contre les Hussites, se faisait battre
par 30 mille hommes, Albert contenait,
par des mesures très-rigoureuses, mais
du moins avec succès, les peuples de
la Moravie; et, l'année suivante, il par-
vint à chasser de l'Autriche entière,
Procope, le plus redoutable des suc-
cesseurs de Ziska. Au milieu de la
guerre des Hussites, la mort de Sigis-
mond appela Albert, le 9 décembre
1437, au trône de Bohême. Il eut à
lutter contre les intrigues de sa belle-
mère, Barbe de Cilly, femme de Si-
gismond (*Voy.* ce nom). Cependant,
il fut couronné, à Prague, le 29 juin
1438; mais la guerre suivit de près
son couronnement; les Hussites, ani-
més par l'impératrice veuve, s'armè-
rent contre un prince du choix de l'as-
sassin de Jean Hus; et les Polonais
pénétrèrent dans la Silésie et dans la
Bohême, pour soutenir les préten-
tions de leur roi. Albert eut à combat-
tre pour sa propre cause, dans les pays
où il avait si long-temps combattu pour
les intérêts de son beau-père. Maître
de diriger seul les opérations militai-
res, et secondé par son allié, l'élec-
teur de Brandebourg, il demeura enfin
victorieux. Sur ces entrefaites, les
Hongrois l'élurent pour roi; ils se
voyaient menacés à la fois par les Po-
lonais et par les Turks, et, voulant que
les soins de leur monarque leur fus-
sent consacrés exclusivement, ils exi-
gèrent de lui la promesse que, si le
choix des électeurs le portait sur le
trône de l'Empire, il n'accepterait pas

cette dignité. Albert, nommé empereur, fut fidèle à sa parole. « La possession » du monde, répondit-il au messager » qui vint lui annoncer son élection, » est d'un moindre prix à mes yeux » que la sainteté de mes serments et le » salut de mon ame. » Les princes de sa maison, les pères du concile de Bâle, les états d'Autriche, ne purent l'ébranler. Ce ne fut que lorsque les Hongrois eux-mêmes, pensant que l'accroissement de sa puissance serait favorable à leurs intérêts, le délièrent de ses engagements, qu'il se crut libre de placer sur sa tête la couronne impériale, qui depuis resta constamment dans sa famille. L'élévation d'Albert remplit l'Allemagne de joie et d'espérance, et les premières mesures qu'il prit répondirent à l'attente générale; dans les diètes de Nuremberg et de Mayence, il fit porter une foule de lois relatives à la tranquillité publique et particulière; il proposa une nouvelle division de l'Allemagne, division qui aurait facilité le maintien de la paix et la répression des désordres; il réforma l'administration de la justice, modéra les prétentions arbitraires des juges, et tâcha de restreindre surtout la puissance redoutable et mystérieuse des cours vehmiques ou des tribunaux secrets de la Westphalie; mais cette institution singulière résista long-temps encore aux efforts des empereurs. La conduite d'Albert, au milieu de la lutte qui s'était élevée entre le pape Eugène IV et le concile de Bâle, fut remarquable par sa modération et sa prudence; il n'accepta point la commission fâcheuse de dissoudre ce concile, qui lui fut déférée par Eugène IV; il ne prononça point entre les deux assemblées rivales; mais, il fit adopter, par la diète de Mayence, les résolutions des pères de Bâle, qui tendaient à réprimer les empiètements de l'autorité pontificale. L'Allemagne lui dut l'abolition des annates, des réserves, des expectatives et le rétablissement universel des élections canoniques. Enfin, la sagesse d'Albert et sa fermeté semblaient annoncer la régénération de l'Empire; mais ces heureux présages s'évanouirent tout à coup. Depuis près d'un siècle, la puissance des Othomans devenait chaque jour plus menaçante; Bajazet avait subjugué la Macédoine, la Thessalie, le Péloponèse, conquis la Bosnie et la Bulgarie, et traversé le Danube. Vainqueur de Sigismond et d'une innombrable armée de croisés, il était tombé lui-même sous les coups de Tamerlan, au moment où il allait investir Constantinople; mais son petit-fils, Amurath II, après de longues guerres civiles, dont les Grecs dégénérés n'avaient pas su profiter, reparaissait plus terrible que son aïeul; il avait, d'un côté, soumis la Grèce; de l'autre, dévasté la Transylvanie; et, forçant le despote de Servie à lui donner sa fille et à lui livrer passage, il méditait l'invasion de la Hongrie. Albert se vit forcé de suspendre tous ses projets de réforme, toutes ses vues d'amélioration, pour s'opposer à ce féroce adversaire. Contrarié par la malveillance de la noblesse, et plus encore par l'épuisement des peuples, il rassembla avec peine une armée de 24,000 hommes, et s'avança contre Amurath, qui en commandait plus de 150,000. Son courage aurait peut-être suppléé à l'infériorité de ses forces; mais les maladies et la trahison rendirent tous ses efforts inutiles; la dyssenterie moissonna ses soldats; des nobles mécontents entamèrent avec l'ennemi une correspondance coupable. Amurath eut la générosité d'en avertir Albert. Les traîtres démasqués poussèrent l'armée à la révolte; les soldats se débandèrent. Albert, que la

contagion n'avait pas épargné, fut contraint à la retraite; et, succombant aux souffrances physiques et morales qui se réunissaient pour l'accabler, il mourut dans un petit village de Hongrie, le 27 octobre 1439, à l'âge de 42 ans, sans avoir été couronné empereur, quoiqu'il eût enfin accepté sa nomination. Elisabeth, sa femme, était enceinte d'un fils, qui, né quatre mois après la mort d'Albert, fut surnommé *Ladislas-le-Posthume*. Albert avait eu trois autres enfants, dont deux seulement lui survécurent, Elisabeth, femme de Casimir, roi de Pologne, et Anne, qui fut mariée à Guillaume, électeur de Saxe, seule espérance de l'Allemagne pour son repos intérieur, et presque l'unique appui de l'Europe contre les Turks. Albert fut universellement regretté; sa taille était noble et élevée, ses yeux d'un bleu clair; mais la vivacité de ses regards, et son teint bruni par la fatigue et les exercices militaires, contrastaient avec ses cheveux blonds qui tombaient sur ses épaules. Menacé, dès son enfance, par des factions qu'il eut sans cesse à comprimer, il poussa quelquefois la sévérité jusqu'à l'excès. Entraîné par l'exemple et l'esprit de son siècle, il se livra à des cruautés et à une intolérance religieuse que nous ne concevons plus; il poursuivit les juifs avec un acharnement aveugle et sans bornes. Imbu de l'opinion absurde, mais alors accréditée, que ces malheureux enlevaient des hosties consacrées pour les outrager, il ne leur laissa que le choix du baptême, de l'exil ou du bûcher; plusieurs se tuèrent eux-mêmes; douze cents furent brûlés vifs, et leurs biens confisqués. C'est une tache horrible; mais c'est la seule qui souille le règne d'Albert. Du reste, ce prince fut tempérant, juste, intrépide, simple dans ses mœurs, sensible dans ses affections privées. Il n'exprima qu'un seul regret en mourant, celui de ne pas serrer sur son cœur son épouse, qu'il laissait enceinte. Durant 18 ans de mariage, il n'avait pas une seule fois semblé se plaire, même passagèrement, avec une autre femme. On a vu jusqu'à quel point il poussait la fidélité à sa parole, puisqu'elle pensa lui faire refuser la première couronne de la chrétienté. B. C—T.

ALBERT de Mecklembourg, roi de Suède, second fils du duc Albert Ier. de Mecklembourg et d'Euphémie, fille de Magnus, roi de Suède. Les grands de ce royaume, mécontents de Magnus et de son fils Haquin, prirent les armes et offrirent la couronne au duc de Mecklembourg, qui la refusa pour lui-même, et désigna son fils, qu'il recommanda à la noblesse suédoise. Ce jeune prince fut alors élu, et reçu à Stockholm, en 1363, par ses nombreux partisans. Les états s'assemblèrent; et, après avoir déposé Magnus, confirmèrent l'élection d'Albert. Cependant, Magnus avait encore dans le royaume un parti qui pouvait tirer des secours du Danemarck. Il entreprit de chasser Albert, mais ce prince lui livra bataille en 1365, le fit prisonnier, et conclut ensuite la paix avec le Danemarck, pour régner sans contestation. Cette paix, qui lui avait coûté d'assez grands sacrifices, dura peu; Albert entra dans la ligue des villes anséatiques contre le Danemarck; et, s'étant rendu maître d'une partie de la Scanie, il profita enfin du retour de la paix pour demeurer tranquille possesseur de son royaume. Mais, voulant affermir et étendre son pouvoir, il commit les mêmes fautes que le roi Magnus qu'il avait détrôné. Il entreprit de rendre son autorité absolue, en introduisant des Allemands dans son armée, et même dans le sé-

nat, contre les lois expresses du royaume; et, comme les revenus ne suffisaient pas pour ses favoris et ses mercenaires, il s'empara de vive force du tiers de toutes les rentes du clergé et des laïcs. Ces violences irritèrent la noblesse suédoise, toujours prompte à s'alarmer; elle reprit les armes et réclama l'appui de Marguerite, alors reine de Danemarck, et surnommée la *Sémiramis du Nord*. Cette princesse accueillit la demande des nobles Suédois, sous la condition qu'elle posséderait la couronne de Suède et la transmettrait à ses héritiers. Elle entra aussitôt dans le royaume; mais le peuple se déclara pour Albert. Marguerite, acceptant un défi qu'Albert lui avait adressé, dans une lettre pleine d'injures, le combattit à Falkœping, le 24 février 1389, et mit son armée en déroute, dans une sanglante bataille; Albert et son fils Éric furent faits prisonniers, et enfermés à Lindholm, en Scanie. On les transféra ensuite à Calmar, où Albert resta détenu 7 ans. Le parti de ce prince n'était pas encore détruit, et la guerre qui désola alors la Suède fut une des plus cruelles dont l'histoire fasse mention. Stockholm fut réduit à la plus grande détresse, par le siége qu'en formèrent les troupes de Marguerite, et par la tyrannie qu'exerça la garnison qui tenait pour le parti d'Albert. Enfin, par un traité conclu en 1394, Marguerite consentit à rendre la liberté à Albert et à son fils, sous la condition que Stockholm lui serait livré dans 3 ans; mais le premier usage qu'Albert fit de sa liberté, fut de se soustraire à cette ignominieuse capitulation, avec l'aide des chevaliers teutoniques, qui lui remirent l'île de Gothland dont ils étaient en possession. Peu de temps après, ayant perdu son fils Eric, Albert se soumit sans peine aux conditions de son traité avec Marguerite, ...
abandonna Stockholm et tous ...
droits sur la Suède. Il passa le re...
ses jours dans le couvent de D...
dans le Mecklembourg. Il y mou...
dit-on, en 1412. E—r.

ALBERT, archiduc d'Autr...
gouverneur des Pays-Bas, six...
de Maximilien II, naquit en 15...
fut destiné aux dignités de l'égl...
nommé, très-jeune, cardinal ar...
vêque de Tolède. S'étant acquis...
time universelle, Philippe II, roi...
pagne, dont il était le neveu, l'en...
en 1583, en Portugal, pour gou...
ner, en qualité de vice-roi, ce roy...
nouvellement conquis. La con...
d'Albert, dans ce pays, plut tel...
au roi d'Espagne, qu'il donna à...
neveu le gouvernement des Pays-B...
dont les sept Provinces-Unies ve...
de se séparer. Non seulement Phi...
pe II avait perdu cette partie impor...
te de ses possessions, mais le sor...
autres dépendait de l'issue incer...
d'une guerre ruineuse; cepend...
comme l'orgueil de ce monarq...
lui permettait pas encore de pro...
la paix en son nom à des sujets r...
tés, il confia le soin de cette affair...
portante au cardinal Albert, esp...
tout de la sagesse de son administra...
Ce prince, avant de quitter l'Espa...
obtint la liberté de Philippe-Guil...
de Nassau, fils aîné du dernier pr...
d'Orange, et fit consentir le roi à...
tablir dans ses biens, persuadé...
cet acte de bienveillance lui conc...
les Provinces-Unies, et serait ...
la cause royale. Résolu cependant...
faire marcher de front la politique...
les armes, le cardinal Albert ...
Luxembourg, en 1596, et comm...
ses opérations militaires par la ...
tion de Calais, d'Ardres et de H...
mais ces succès furent plus que ...
cés par ceux du prince Maur...

tre côté, les négociations pa-
échouèrent; cependant, la paix
Espagne et la France ayant été
à Vervins, en 1598, Phi-
maria, la même année, sa
belle-Claire-Eugénie à Albert,
ionça alors à la pourpre ro-
Depuis cette époque, on regarda
x époux comme souverains des
bas catholiques; ils firent leur
publique à Bruxelles, avec une
pompe, en 1599. Les Hollan-
marquant aucune disposition
entrer sous l'autorité de la mai-
l'Autriche, l'archiduc recom-
la guerre avec vigueur, et atta-
prince Maurice à Nieuport, le
et 1600; mais il fut battu, après
vu la victoire près de se décider
lui au commencement de la ba-
Cependant il tint encore la cam-
avec une puissante armée; et,
ée suivante, il fit le siége d'Os-
, qui dura trois ans. Cette entre-
était devenue pour les Espagnols
ffaire d'honneur et d'obstination;
leur coûta 100,000 hommes et
ommes immenses, et ne leur va-
'un monceau de cendres. Pendant
mps, le prince Maurice leur en-
t Grave et l'Écluse, et rendait la
tion d'Albert très-critique. Après
r fait la guerre avec quelque gloire
en de succès, ce prince s'estima
reux d'envoyer des députés à la
e pour traiter avec les Hollandais,
me avec une puissance indépen-
te; et il conclut d'abord une trève de
lques mois, puis une autre de deux
. Albert profita de ce moment de re-
pour régler les affaires intérieures
provinces catholiques, et se rendre
éable au peuple par une administra-
n douce et équitable. Peu de temps
rès l'expiration de la trève, il mourut,
1621, âgé de 62 ans, sans posté-
é, et regretté de ses sujets. B—p.

ALBERT-L'OURS, dit aussi le Beau, margrave de Brandebourg, comte d'Ascanie, de Wolge et de Bernbourg, fils d'Othon-le-Riche, né en 1106, fondateur de la maison de Brandebourg. La fortune le combla d'abord de faveurs: en 1133, il acquit le margraviat de Lusace, celui de Salzwedel, et l'empereur Conrad III lui donna le duché de Saxe. Il n'en jouit pas tant que vécut le duc Henri-le-Généreux: à sa mort, il voulut s'en emparer de force. Comme il se disposait à envahir aussi Brême, les princes saxons embrassèrent avec tant de chaleur la défense du jeune Henri, surnommé depuis le Lion, qu'Albert fut chassé de ses conquêtes et dépouillé de ses propres états; il recouvra ces derniers par un traité conclu à Francfort-sur-le-Mein, en 1143. Dès-lors, il prit le titre de margrave de Brandebourg; mais il fut obligé de conquérir ce qui lui avait été rendu. Albert fut malheureux dans la croisade contre les Vénèdes, et plus encore dans la guerre qu'il eut à soutenir, en 1159, contre le roi de Pologne Jazko, qui s'empara de ses possessions, et prit même la ville de Brandebourg, qu'Albert reprit peu après. Il peupla ses états, en invitant des Hollandais, des Flamands et autres étrangers ruinés à venir s'y établir. Tranquille possesseur, enfin, du Brandebourg, il entreprit, en 1158, un pèlerinage à Jérusalem, dont le résultat le plus important fut l'introduction des chevaliers de St.-Jean dans son margraviat. A son retour, il s'occupa d'étendre ses domaines et de fonder des villes. C'est à lui, probablement, que Berlin, Francfort-sur-l'Oder, Bernau, Landsberg, etc., doivent leur origine: il mourut en 1170.
G—t.

ALBERT, margrave et électeur de Brandebourg, surnommé l'Achille

et L'ULYSSE de l'Allemagne, à cause de sa prudence et de sa valeur, né à Tangermunde, le 24 novembre 1414, était le 3e. fils de Frédéric Ier., à qui l'empereur Sigismond avait cédé la Marche électorale. Il fit ses premières armes au service de l'empereur, et se distingua, en 1438, dans la campagne contre les Polonais. Louis-le-Contrefait, duc de Bavière, ayant épousé la sœur d'Albert, fut menacé par son père, Louis-le-Barbu, d'être déshérité, à cause de ce mariage ; il appela Albert à son secours ; celui-ci accourut, battit le vieux duc en plusieurs rencontres, le fit prisonnier, et ne le remit à son cousin Henri de Landshut, qu'à la charge, par le prisonnier, de payer les frais de la guerre, qui se montaient à 3200 fl. La ville de Nuremberg, dont il était bourgrave, lui ayant donné divers sujets de plainte, il entra en campagne contre elle, en 1449, et déploya dans ces nouveaux combats une valeur presque incroyable. Un jour il résista seul à seize ennemis, en disant : « Où » pourrais-je mourir plus glorieuse» ment? » Au siége de Grœfenberg, il monta le second à l'assaut, s'élança le premier dans la ville, et s'y maintint jusqu'à l'arrivée de ses soldats. Enfin, après avoir gagné sept batailles, et n'avoir été qu'une fois vaincu, il conclut avec les révoltés, en 1450, une paix dont l'empereur fut le médiateur. En 1464, la mort de son frère aîné, Jean-l'Alchimiste, le rendit maître de sa principauté de Bareuth ; et, en 1470, il parvint, par l'abdication de son second frère Frédéric, à l'électorat de Brandebourg. Se trouvant en possession de tous les pays qui avaient appartenu à son père, dans la Franconie et dans la Haute-Saxe, il se mit, en 1474, à la tête de l'armée que l'Empire faisait marcher contre Charles, duc de Bourgogne, qui assiégeait Neuss ; mais, ce différend s'étant terminé à l'a… Albert n'engagea point d'acti… 1476, il abandonna à son fils, … le-Cicéron, l'administration d… états, se réservant la dignité … rale et le droit de conseil : il v… core dix ans à Francfort-sur-le-…
G–…

ALBERT, margrave de Bra… bourg, premier duc de Prusse, … 17 mai 1490, fut nommé, en 1… grand-maître de l'ordre teuton… et refusa de rendre à Sigismond, … de Pologne, l'hommage qu'il lu… vait à ce titre. Après d'inutiles … ciations à ce sujet, la guerre fut d… rée : Albert fit tous ses efforts p… soutenir avec vigueur ; il parc… l'Allemagne, vendit ses biens po… ver des troupes, et essaya vaine… d'engager la diète de l'Empire … prêter du secours. L'ordre teuton… avait perdu sa considération e… puissance : Maximilien Ier. avait … mis au roi de Pologne de n'e… embrasser les intérêts. Charles-Q… reprocha à Albert son refus de … dre hommage à Sigismond, et … pape se contenta de faire des ex… tations peu écoutées. Abandon… tous, et pressé par les Polo… Albert conclut à Cracovie, en 15… un traité par lequel, renonçant … titre de grand-maître et au m… teau de l'ordre teutonique, il reç… Prusse inférieure comme fief de la P… logne, et avec le titre de duché, p… lui et ses descendants, sauf quelq… redevances au roi des Polonais. L… ainsi de ses vœux religieux, et n'a… plus de guerre à soutenir, Albert e… brassa la religion luthérienne, … épousa, en 1527, Dorothée, fille … roi de Danemarck. Ce changement d… religion et ce traité, lui attirèrent d… ennemis. Erich de Brunswick, co… mandeur à Memel, prit les intérêts …

: teutonique, et marcha con-
nouveau duc; mais ses soldats
donnèrent, et il se vit obligé de
a paix. Charles-Quint déclara
traité, comme contraire aux in-
du pape, de l'Empire et des
liers teutoniques: Albert fut mis
du ban de l'Empire. Sans l'éloi-
ent de ses états, et l'entremise de
nond, il n'eût pu se soustraire
coups qui le menaçaient : il dut
anquillité aux vives représenta-
du roi de Pologne. Devenu paisi-
ossesseur de sa nouvelle princi-
, il introduisit partout la confes-
l'Augsbourg, s'appliqua à amélio-
sort de ses sujets, fonda l'univer-
le Kœnigsberg, et fit prospérer
mmerce et l'agriculture. Quelques
elles théologiques troublèrent la
e sa vie; il mourut en 1568, lais-
ses états à son fils Albert Frédé-
G—T.

LBERT-LE-BELLIQUEUX, dit
i l'ALCIBIADE DE L'ALLEMAGNE, à
e de sa beauté, était fils de Casi-
, margrave de Culmbach et de Su-
ne, princesse de Bavière, et na-
à Quolzbach, le 28 mars 1522.
1544, il déploya une rare valeur
s les armées de Charles-Quint, en
rre avec la France. Ayant em-
ssé, en 1547, le parti de cet empe-
r contre l'électeur de Saxe, le
dgrave de Hesse, et les protestants,
ut battu à Rochlitz, fait prisonnier
le duc Ernest de Brunswick, et
enu à Gotha; il ne fut relâché qu'a-
s la bataille de Muhlberg, en 1552.
prit le parti de la France, et entra
ns la ligue formée par Maurice, élec-
ur de Saxe, et quelques autres prin-
s allemands, contre Charles-Quint. A
tête d'un corps d'aventuriers, il fit
ne guerre de brigandages, exigeant
s contributions dans tous les lieux
i il passait, brûlant les villes et les villages, et se livrant enfin aux plus odieux excès. Il força les souverains ecclésiastiques, particulièrement les évêques de Wurtzbourg et de Bamberg, à lui payer de fortes sommes : ce dernier prince fut même obligé de lui abandonner, en toute propriété, près de la moitié de son diocèse. Albert marcha jusqu'au Rhin, prit Spire, Worms, et ravagea toute la contrée voisine; dans ces courses, il n'eut aucun égard aux intérêts ni aux remontrances de ses alliés; et l'on ne pouvait guère connaître à quel parti il était attaché. Lorsque l'empereur fit une invasion en Lorraine, et vint mettre le siége devant Metz, quelques différends qu'Albert eut avec les troupes françaises, commandées par le duc d'Aumale, l'engagèrent à s'en séparer; il eut la témérité de les attaquer avec sa cavalerie, et repassa sous les drapeaux de Charles Quint. Ses déprédations et ses cruautés l'avaient rendu odieux à l'Allemagne entière, et la chambre impériale le condamna à renoncer à ses usurpations sur les évêques de Bamberg et de Wurtzbourg. Il refusa d'obéir, et vit se former contre lui une ligue dont Maurice, son ancien allié, fut le chef. Une terrible bataille se donna en 1553, entre les confédérés et Albert : ce prince y fut totalement défait; mais Maurice reçut une blessure dont il mourut. Albert, mis hors du ban de l'Empire, fut vaincu de nouveau par le duc de Brunswick, et obligé de quitter l'Allemagne. Privé de tous ses états, il languit quelques années dans l'indigence et dans l'exil. Il se rendait à un congrès que l'empereur assemblait à Ratisbonne, pour traiter de la paix, lorsqu'il mourut des suites de son intempérance à Pfortzheim, en janvier 1558. Son courage et ses exploits n'ont pas sauvé sa mémoire de la honte dont l'ont souillée sa cruau-

té, son avidité et ses débauches. On rendit, dans la suite, ses états à ses héritiers collatéraux. G—T.

ALBERT, cardinal, électeur de Mayence, fils de l'électeur de Brandebourg, Jean, né en 1490, était déjà archevêque de Magdebourg, lorsqu'il fut nommé archevêque de Mayence. Léon X approuva cette nomination, quoique la réunion de deux archevêchés sur la même tête, fût sans exemple en Allemagne. Comme Albert ne pouvait payer les 30000 ducats attachés à l'acquisition du manteau, les comtes de Fugger les lui prêtèrent; pour l'aider à les rembourser, Léon X donna à Albert le droit de vendre des indulgences, et le dominicain Tetzel fut chargé de ce trafic. Luther s'y étant opposé, l'archevêque s'efforça d'arrêter et de détruire cette opposition : à cet effet, le pape lui envoya, au concile d'Augsbourg, le chapeau de cardinal et une épée consacrée. Comme la réformation de Luther gagnait de jour en jour, Albert se déclara le protecteur de l'église catholique, et, cependant, il se vit bientôt obligé d'accorder aux habitants de Magdebourg et d'Halberstadt le libre exercice de leur nouveau culte. Il aimait la paix, et eût voulu réunir les protestants avec l'ancienne église; il s'acquittait fort régulièrement du service divin, tenait à l'adoration des reliques, à l'embellissement des églises, et se plaisait à dire : *Dilexi decorem domus Dei.* La faveur qu'il accordait aux lettres lui a valu leurs éloges. Erasme et Ulrich de Hutten l'en ont comblé : il fonda, en 1506, l'université de Francfort-sur-l'Oder, et aurait fondé celle de Halle, dont le pape avait déjà reconnu les priviléges, si les troubles ne l'en eussent empêché. Ce fut le premier prince allemand qui reçût et protégeât les jésuites; il mourut, à Mayence, en 1545. G—T.

ALBERT (CHARL. D'). *V.* LUYNES.

ALBERT (L. CH. D'). *V.* LUYNES.

ALBERT (HON. D'). *V.* CHAULNES.

ALBERT (LOUIS-JOSEPH D'), petit-fils du connétable de Luynes, était le neuvième enfant de Louis-Charles d'Albert, duc de Luynes, grand aumônier de France. Il naquit en 1672, et porta, dans sa jeunesse, le nom de chevalier d'Albert. Il se trouva, en 1688, en qualité de volontaire, au siége de Philisbourg; en 1690, il reçut deux coups de feu, à la bataille de Fleurus; il commanda, en 1693, le régiment Dauphin dragons, et combattit, à la tête de ce corps, à Steinkerque, où il fut de nouveau blessé. En 1703, il passa en Bavière avec le maréchal de Villars; il s'attacha à la cour de l'électeur, qui le créa lieutenant-général; connu alors, sous le nom de comte d'Albert, il fut fait successivement chambellan, grand-écuyer, ministre, et colonel des gardes Bavaroises. L'électeur étant monté sur le trône impérial, sous le nom de *Charles VII*, en 1742, nomma le comte d'Albert feld-maréchal, et l'envoya en France en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Par un diplôme de la même année, Charles VII créa Albert prince du St.-Empire romain, et on l'appela dès-lors le prince de Grimberghen, du nom des riches domaines que lui avait apportés en mariage une princesse de Berghes. Le prince de Grimberghen mourut le 10 novembre 1758, âgé de 87 ans. Il avait conservé, au milieu des affaires publiques, et dans les camps, le goût des lettres. On a de lui : *Le songe d'Alcibiade*, supposé traduit du grec, Paris, 1735, in-12; réimprimé avec *Timandre instruit par son génie*, et plusieurs autres opuscules, sous le titre de : *Recueil de différentes pièces de littérature*, Amsterdam, 1759, in-12. S—Y.

ALBERT, ou ALBÉRIC, chanoine et gardien de l'église d'Aix en Provence, sa patrie, où il mourut, vers l'an 1120, âgé d'environ 60 ans, est auteur d'une *Histoire de la première Croisade*, depuis l'an 1095 jusqu'à 1120, seconde année du règne de Baudouin II, roi de Jérusalem. Albert n'avait point été témoin des événements qu'il raconte; mais il avait puisé à d'assez bonnes sources, au moins pour le matériel des faits. Il faut lui savoir gré, comme dit Bongars, d'avoir donné la vérité toute nue, et avec tous les détails qui la rendent piquante. Comme tous ses contemporains, il se laisse séduire par le merveilleux, et n'épargne pas assez les miracles; il défigure quelquefois les noms des lieux et des personnages. Rhener Reineck fit imprimer cette histoire, pour la première fois, en 1584, à Helmstœdt, 2 vol. in-4°., sous le titre de *Chronicon Hierosolimitanum*. Cette édition est accompagnée de commentaires de l'éditeur, et de réflexions de Mathieu Dresser, où les papes sont peu ménagés. Bongars a réimprimé l'histoire d'Albert d'Aix, dans le premier volume du *Gesta Dei per Francos*. A. B—T.

ALBERT (LE GRAND), autrement ALBERTUS THEUTONICUS, FRATER ALBERTUS DE COLONIA, ALBERTUS RATISBONENSIS, ALBERTUS GROTUS, de la famille des comtes de Bollstœdt, naquit, selon les uns, en 1193; selon les autres, en 1205, à Lauingen, en Souabe. On a prétendu que le surnom de *Grand* n'était qu'une traduction de *Grot*, *Groot;* en haut allemand, *Gross* (*Grand*), nom distinctif d'une branche de sa famille; mais cette supposition est gratuite, les comtes de Bollstœdt n'ayant jamais porté ce nom; d'ailleurs l'étendue des connaissances d'Albert, si étonnante pour son siècle, motive assez l'épithète que ses contemporains ont ajoutée à son nom. Pour jeter le plus grand éclat, et se placer au premier rang parmi les philosophes, il ne lui a manqué que de naître dans des temps plus favorables au développement d'un grand génie. Il fit ses premières études à Pavie, où il surpassa tous ses condisciples. La rapidité de ses progrès a été consacrée par une fable qui admet plus d'une explication. Découragé, dit la légende, par les difficultés qu'il trouvait dans la carrière des sciences, il méditait de l'abandonner, quand il fut honoré d'une visite de la Ste. Vierge, qui dessilla les yeux de son entendement, et lui promit qu'il serait un jour une des plus grandes lumières de l'Eglise. L'ascendant d'un de ses maîtres, le célèbre dominicain Jordanus, le décida à entrer dans l'ordre de S. Dominique, en 1221. Sa réputation lui ayant fait confier, dans cette société, l'instruction de la jeunesse, il se rendit à Paris, et y commenta Aristote avec un grand succès. Comme la doctrine du philosophe de Stagyre venait alors d'être proscrite tout récemment par une bulle papale, plusieurs des biographes d'Albert ont exprimé leur étonnement et leur doute sur ses cours publics de philosophie péripatéticienne, à Paris; mais, outre qu'un raisonnement ne détruit pas un fait, attesté par tous les anciens historiens de sa vie, ce n'est là qu'un exemple de plus de l'inutilité des défenses qui sont en opposition avec l'opinion générale. Albert contribua vraisemblablement à faire revenir le St.-Siége sur sa décision, et il lui fut permis d'expliquer publiquement les livres d'Aristote sur la physique. La réputation d'Albert s'accrut tellement dans son ordre, qu'on l'éleva, en 1254, à la dignité de provincial des Dominicains, en Allemagne. En cette qualité, il fixa

sa résidence à Cologne, ville qui offrait alors, plus que la plupart des autres, des ressources à l'homme studieux, et au savant qui avait du goût et du talent pour l'enseignement. Aussi conserva-t-il une prédilection marquée pour Cologne, pendant tout le cours de sa longue et laborieuse vie : ni les bonnes grâces du pape Alexandre IV, qui l'appela à Rome et lui donna l'office de maître du sacré palais; ni sa nomination, en 1260, à l'évêché de Ratisbonne, qu'il ne garda que trois ans, ne purent l'en éloigner pour long-temps. C'est probablement à Cologne qu'il fit son automate, doué du mouvement et de la parole, que S. Thomas-d'Aquin, son disciple, brisa à coups de bâton, à la première vue, dans l'idée que c'était un agent du démon; ce fut aussi à Cologne qu'Albert donna au roi des Romains, Guillaume, comte de Hollande, ce fameux banquet, dans un jardin de son cloître où, au cœur de l'hiver, la parure du printemps se montra tout à coup, et disparut après le repas; toutes choses fort extraordinaires dans un siècle d'ignorance, tel que celui où il vivait; enfin, le goût qu'il avait pour les expériences, et pour ce qu'il appelle lui-même des opérations magiques (*Voy. Albert. Magn. Op.*, t. III, *de An.* p. 23, Lugd. 1651), et surtout cette variété de connaissances qui l'élevait si fort au-dessus de ses contemporains, en voilà sans doute plus qu'il n'en faut pour expliquer, et l'origine des contes absurdes dont nous avons parlé, et le titre de magicien qui lui fut donné. Après avoir payé un tribut à son siècle, en prêchant, par ordre du souverain pontife, la croisade en Allemagne et en Bohême, et avoir assisté au concile général, tenu à Lyon, en 1274, il retourna dans sa retraite, à Cologne, où il mourut, en 1280,

âgé de 87 ans, et laissant plus d'é[...] qu'aucun philosophe n'en avait c[...] posé avant lui. Un dominicain, P[...] Jammi, en a recueilli un grand n[...] bre, et les a publiés, l'an 165[...] Lyon, en 21 vol. in-fol.; il n'en ex[...] nulle part un catalogue complet[...] plus étendu se trouve dans les *Sc[...] tores Ordinis Prædicatorum*, [...] Quetif et Echard, où il tient 12 [...] in-fol., p. 171, s. du tom. I. B[...] coup d'écrits qui lui sont fausse[...] attribués, ou qui sont les ouvrage[...] ses nombreux disciples, confon[...] avec les siens, ont sans doute co[...] bué à enfler cet énorme catalog[...] mais, en défalquant tout ce qu[...] pseudonyme ou douteux, il en r[...] encore assez pour assurer à Albe[...] titre du plus fécond polygraphe [...] ait existé. Dans la plupart de ses [...] vrages, il ne fait que commenter A[...] tote et compiler les Arabes; m[...] mêle à ses extraits des discuss[...] très-subtiles, et des remarques s[...] vent fort judicieuses. Il a traité [...] toutes les parties de la philosop[...] et, quoiqu'il n'ait pas propremen[...] système qui soit à lui, et qui diffé[...] sentiellement de celui d'Aristote, [...] peut tirer de ses écrits un corps [...] doctrine assez complet. Ceux qui v[...] dront connaître l'ensemble de sa m[...] taphysique, et ses idées les plus [...] marquables en détail, pourront c[...] sulter J. Brucker, *Hist. crit. phi[...]* tom. III, p. 788-798; Bayle, art. A[...] *bert. Buhle's Lehrbuch der Ge[...] der Philosophie*, 5ᵉ. vol., pag. 29[...] 360, Gœttingue, 1800, in-8°. [...] surtout l'ouvrage de feu M. Tied[...] mann qui a, le premier, donné u[...] analyse lumineuse et complète du sy[...] tême d'Albert, dans son *Histoire* [...] *la Philosophie spéculative*, en al[...] mand, vol. V, pag. 369-447. Ce sco[...] lastique ne connaissait, parmi les a[...]

ciens, qu'Aristote, Denys l'Aréopagiste, Hermès Trismégiste, d'après des traductions latines; quelques interprètes d'Aristote, comme Thémistius et Proclus; Cicéron et Apulée; il était beaucoup plus versé dans la connaissance des Arabes et des Rabbins. En théologie, Pierre Lombard était son guide et son modèle. Son ambition aurait été de réconcilier les nominalistes avec les réalistes, au moyen d'un syncrétisme de son invention; mais il ne fit, comme cela arrive, que multiplier les contradictions et les difficultés, et mécontenter les deux partis. Parmi les ouvrages d'Albert, on distingue son explication des *Sentences* de Pierre Lombard, et ses *Commentaires* sur Aristote, qui remplissent les six premiers volumes de la Collection de ses œuvres. Son *Commentaire sur l'Histoire des animaux* (*opus de animalibus*, Rome, 1478; Mantoue, 1479, in fol.) offre des suppléments assez curieux qui ont fait penser qu'il avait eu en main des traductions de quelques-uns des livres de ce philosophe qui se sont perdus depuis (Voy. *Commentatio de fontibus, undè Albertus Magnus, libr. suorum de animalibus materiem hauserit. Commentatio. Soc., Gœttingens*, sc., vol. XII, pag. 104). L'autorité d'Albert-le-Grand a beaucoup contribué à faire régner Aristote dans les écoles jusqu'à la renaissance des lettres. Il serait à désirer qu'un savant parcourût la collection entière de ses œuvres, pour en tirer les faits et les réflexions qui mériteraient d'être sauvés de l'oubli, mais que personne n'a le courage de chercher dans le latin barbare de 21 vol. in-fol. On trouve le catalogue des écrits d'Albert, que contient l'édition de Pierre Jammi, dans *Fabricii Bibl. lat. med. et inf. ætatis*, au mot ALBERTUS. On a un grand nombre de Biographies de ce scholastique, dans Bayle, Trithemius, *De scriptoribus Eccles.*; Pope Blount, *Censura celebr. aut.*; Naudé, *Apologie des Grands Hommes soupçonnés de magie. Vita Alb. M. autore Petro de Prussia* (souvent impr.); *Ristretto della prodigiosa vita del B. Alberto Magno, descritta da Rinaldo Tacera* (nom sous lequel s'est caché l'auteur, le dominicain Raphaël Badi), Florence, 1670-78. Le portrait d'Albert est dans Boissard, *Bibl. chalcogr.*, tom. I, III et IV, et dans le *Théâtre de Freher*. Les rapsodies, connues sous le nom de *Secrets admirables du Grand-Albert*, et *Secrets du Petit-Albert*, ne sont pas des traductions d'ouvrages d'Albert-le-Grand. S—R.

ALBERT, abbé du cloître de Ste.-Marie à Stade. Quelques savants l'ont cru Italien, mais ils l'ont confondu avec son contemporain Albert de Pise. Les moines de Stade vivant dans le désordre, leur abbé se rendit à Rome, et obtint une bulle contre eux; mais elle ne produisit aucun effet, et Albert, très-affligé, entra dans l'ordre des franciscains. Il a écrit en latin une Chronique, qui va, depuis la création du monde, jusqu'à l'an 1256. André Hoier y a ajouté un Supplément qui comprend une durée de 60 ans. Cette Chronique fut publiée à Helmstœdt, en 1587, in-4°., par Reiner Reineck, qui l'accompagna de notes. G—T.

ALBERT, bénédictin du cloître de Sigeberg, près de Cologne, vivait vers l'an 1450. Il a écrit en latin une *Histoire des Papes*, depuis Grégoire IX jusqu'à Nicolas V, et une *Histoire des Empereurs romains*, depuis Auguste jusqu'à Frédéric III. Ces deux ouvrages se trouvent en manuscrit dans la Bibliothèque impériale de Vienne. G—T.

ALBERT, ou ALBERTI (Michel), professeur de médecine à Hall en Saxe, un des plus célèbres élèves de Stahl, naquit à Nuremberg, le 13 nov. 1682. Ses ouvrages se composent, en grande partie, de dissertations propres à combattre le système des mécaniciens, et à faire triompher celui de son maître; il serait trop long de les énumérer. Sagement interprétées, elles pourraient être un utile flambeau pour les médecins praticiens. Nous indiquerons surtout celle qui a pour titre : *Introductio in universam medicinam*, 3 vol. in-4°. Hall, 1718, 1719, 1721; c'est une suite de thèses où la puissance de la nature dans les maladies et le danger de la troubler sont toujours démontrés; et son *Systema Jurisprudentiæ medico-legalis*, 1725-47, 6 vol. in-4°., renfermant, avec le développement de leur motif, les décisions de la faculté de médecine de Hall sur diverses questions de médecine légale. Alberti était de l'Académie royale de Berlin, et de celle des *Curieux de la Nature*, sous le nom d'*Andronic I.* Il mourut à Hall, en 1757, âgé de 74 ans. Plusieurs hommes du même nom se distinguèrent aussi dans la médecine. C. et A—n.

ALBERT (Henri-Christophe), né à Hambourg, en 1762, mort en 1800, enseignait la langue anglaise à Halle, et en a donné une excellente Grammaire, Hall, 1784, in-8°. Il écrivit aussi en anglais, et pour les Anglais, une *Grammaire allemande;* Hambourg, 1786. On a encore de lui des *Essais sur Shakespeare;* des *Recherches sur la Constitution anglaise, d'après les données les plus récentes*, Lubeck, 1794, et un drame sur la vie et la mort de Charles Ier.; Schleswig, 1796, etc. G—t.

ALBERT, ou ALBERTET, troubadour qui florissait dans le 13e. siècle, naquit dans les environs de Gap, ce qui le fit surnommer le *Gapençois*, et résida long-temps à Sisteron, où il mourut; ce qui l'a fait désigner dans quelques histoires, sous le nom d'*Albert de Sisteron;* du moins, il est vraisemblable que les deux poètes auxquels Nostradamus donne ces deux surnoms, ne sont qu'un même troubadour, fils du jongleur Nazur, renommé par de jolies chansonnettes. Le même historien, habitué à confondre les noms et les époques, dit qu'il était de la maison de Malaspina; ce qui est plus certain, c'est qu'il aima une marquise de ce nom. Les *Tensons* d'Albert sont médiocres; cependant, on a prétendu que ce poète, en mourant, avait chargé un un de ses amis de remettre ses chansons à la dame de ses pensées, et que cet infidèle dépositaire, les ayant vendues à un troubadour nommé Fabre d'Uzès, celui-ci les publia sous son nom, et fut condamné au fouet pour ce plagiat. Si ce fait était authentique, il prouverait que l'on attachait plus d'importance alors au plagiat que dans ce siècle. P—x.

ALBERT (Érasme). *Voy.* Alber.

ALBERT-DURER. *Voy.* Durer.

ALBERT-DE-RIOMS (le comte d'), chef d'escadre des armées navales de France, né en Dauphiné, vers 1740, entra fort jeune dans la marine, et servit avec distinction dans la guerre entreprise par la France pour soutenir l'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique septentionale. En 1779, M. d'Albert, commandant le vaisseau le *Sagittaire*, de 50 canons, se trouva au combat de la Grenade, où le comte d'Estaing battit l'escadre de l'amiral Byron; le 24 septembre de la même année, il s'empara du vaisseau anglais l'*Experiment*, de la même force que le sien, et portant 650,000 fr. d'argent

monnayé. En 1781, montant le vaisseau le *Pluton*, de 74 canons, il se fit remarquer dans tous les combats livrés par l'escadre du comte de Grasse, savoir : le 25 avril, près du Fort-Royal de la Martinique, contre l'amiral Hood ; le 5 septembre suivant, devant la baie de Chesapeack, contre l'amiral Graves ; le 25 et le 26 janvier 1782, près de St.-Christophe, contre l'amiral Hood ; enfin, dans les malheureuses journées du 9 et du 12 avril, entre la Dominique et la Guadeloupe, contre l'amiral Rodney. Cette dernière action, si funeste à la marine française, donna lieu à un conseil de guerre où fut examinée la conduite de tous les officiers supérieurs : celle du comte d'Albert-de-Rioms obtint des éloges mérités. L'estime générale et le grade de chef d'escadre furent la récompense de ses longs services. Il commandait, à Toulon, en qualité de lieutenant-général, en 1789, lorsque les premières étincelles de la révolution éclatèrent dans ce port ; rigoureux observateur de la discipline militaire, il défendit aux ouvriers de l'arsenal de porter la cocarde tricolore, et de se faire inscrire dans la garde nationale. Deux charpentiers ayant enfreint ses ordres, il les fit conduire en prison : ce fut le signal d'une insurrection générale. Les troupes de ligne refusèrent de défendre M. d'Albert, qui fut arrêté par les séditieux, avec MM. du Castellet et de Villages. L'assemblée nationale décréta qu'il n'y avait lieu à aucune inculpation contre ces braves officiers, et rendit à leur chef un témoignage honorable. Peu de temps après, le roi lui confia le commandement d'une flotte de trente vaisseaux de ligne qu'on assemblait à Brest, pour soutenir les droits de l'Espagne contre l'Angleterre, dans l'affaire de Nootka-Sund. M. d'Albert, ayant inutilement essayé d'établir l'ordre et la subordination parmi les équipages, dans un temps où tous les liens sociaux étaient rompus, et toutes les autorités légales menacées, prit le parti de quitter le commandement, et de sortir de France ; il joignit à Coblentz les princes, frères de Louis XVI, et fit la campagne de 1792, dans un corps particulier, formé par les officiers de la marine, émigrés. Après la retraite des Prussiens, et la dispersion des troupes royales, M. d'Albert se retira en Dalmatie, et vécut plusieurs années dans un asyle ignoré. Il est revenu en France, dès qu'un gouvernement réparateur y a rappelé les hommes de mérite que les troubles civils en avaient éloignés ; et il a eu le bonheur, avant de terminer sa carrière, de voir renaître, dans sa patrie, les institutions monarchiques, l'ordre et la discipline militaire, dont il avait été, toute sa vie, le défenseur fidèle et courageux. E—D.

ALBERTANO, de Brescia, vécut dans le 13e. siècle, sous le règne de l'empereur Frédéric II. Tandis qu'il était *podestat*, c'est-à-dire juge et gouverneur de Gavardo, il fut fait prisonnier, et écrivit dans sa prison un Traité ayant pour titre : *De dilectione Dei et proximi*, *de formulâ vitæ honestæ*. Il en composa encore deux autres : *De consolatione et consilio* ; *De doctrinâ loquendi et tacendi*. Bastien des Rossi, nommé, dans l'académie de la Crusca, l'*Inferigno*, publia, en 1610, à Florence, chez les *Giunti*, une traduction ancienne et très-estimée des trois *Traités de morale* d'Albertano ; elle fait autorité, ou, comme disent les Italiens, texte de langue. G—É.

ALBERTET. *Voy*. ALBERT.

ALBERTI (BENOIT), d'une des familles florentines qui agitaient sans

cesse la république par leur opposition; celle d'Alberti se fit remarquer par son zèle pour l'égalité républicaine. Rival de Pierre des Albizzi, et associé de Salvestro de Medicis (*voy.* ces noms), Benoît Alberti, en 1378, au moment où les deux partis étaient le plus irrités l'un contre l'autre, et tandis que les Albizzi écartaient du gouvernement tous ceux qui leur faisaient ombrage, en les accusant d'être Gibelins, appela le peuple à prendre les armes, et commença ainsi la terrible révolution de Ciompi. La populace, secouant l'autorité de ses chefs, dépassa le but qu'ils s'étaient proposé; et, pour réformer le gouvernement, elle le renversa. Une épouvantable anarchie, l'incendie et le pillage des plus magnifiques palais, la ruine du commerce, le supplice de plusieurs des hommes les plus considérés, furent la conséquence de la faute qu'avaient commise ceux qui avaient déchaîné la populace; Benoît Alberti lui-même contribua à la mort de quelques hommes distingués du parti aristocratique. Cependant, on le vit bientôt montrer autant de force et de courage contre la tyrannie de la populace, qu'il en avait auparavant opposé à la tyrannie des grands. Il demeura fidèle à ses principes; tandis que tout son parti, parvenu au gouvernement, trouvait son intérêt à les oublier, il se déclara hautement contre ceux qui abusaient de la faveur populaire et ne craignit pas de livrer à toute la rigueur des lois, Thomas Strozzi et George Scali (*voy.* ces noms), deux de ses anciens associés, qui faisaient un usage tyrannique d'un pouvoir usurpé. La ruine de ces deux chefs entraîna cependant celle de tout leur parti; en 1382, l'ancienne aristocratie triompha de la faction dirigée par les Alberti et les Médicis; presque tous les amis de Benoît Alberti furent exilés, et il le fut lui-même en 1387. Il partit alors pour visiter le saint-sépulchre, et mourut à Rhodes en revenant de ce pèlerinage. S. S—I.

ALBERTI (Léon-Baptiste), architecte, peintre et sculpteur, d'une famille de Florence si ancienne, que l'*Ammirato*, voulant relever la noblesse des Concini, leur donne la même origine qu'aux Alberti, naquit à Florence en 1398 ou 1400. Il reçut une excellente éducation; et, à l'âge de 20 ans, il composa une comédie intitulée *Philodoxios*, dans laquelle il avait si bien imité le style des anciens, qu'Alde Manuce le jeune y fut trompé, et la fit imprimer comme ouvrage original, sous ce titre : *Lepidi comici veteris Philodoxios, fabula ex antiquitate eruta ab Aldo Manuccio;* Lucques, 1588, in-8°.; Alde ne fut qu'éditeur. Alberti entra dans les ordres pour se livrer à l'étude avec moins de distraction. En 1447, il était chanoine de la métropole de Florence et abbé de St.-Savino, ou de St.-Ermète de Pise. Littérateur, peintre, sculpteur et architecte tout à la fois, c'est par ses ouvrages d'architecture qu'il s'est particulièrement immortalisé. On doit le regarder comme l'un des restaurateurs de cet art, dont il possédait également la théorie et la pratique, et à la perfection duquel il contribua par ses travaux autant que par ses écrits. Succédant aux entreprises de Brunelleschi, il mit dans son style plus de grâce et de finesse que son prédécesseur : il avait puisé ces avantages dans l'étude approfondie des monuments antiques, qu'il avait été mesurer lui-même à Rome et dans diverses parties de l'Italie. Alberti a laissé des preuves multipliées de son talent. A Florence, il acheva le palais Pitti, et bâtit le palais Ruccellai, la chapelle de cette fa-

mille dans l'église de St.-Pancrace, la façade de l'église de Santa Maria Novella, et le chœur de l'église de la Nunziata. Appelé à Rome par Nicolas V, il fut employé à réparer l'aqueduc de l'Aqua Vergine, et à élever la fontaine de Trévi, où l'eau de cet aqueduc vient aboutir; mais il ne reste plus rien de cet ouvrage, cette fontaine ayant été refaite par Clément XII, sur les dessins de Nicolas Salvi. Alberti proposa de couvrir d'un portique le pont St.-Ange, projet dont la mort du pontife empêcha l'exécution. A Mantoue, il construisit, par les ordres de Louis de Gonzague, divers édifices, parmi lesquels on distingue l'église de St.-Sébastien, et surtout celle de St.-André qui, par la grandeur et la beauté de ses proportions, a mérité de servir de modèle à beaucoup d'autres églises. Enfin, à Rimini, il a mis le comble à sa gloire, par la construction de l'église de San Francesco, qui passe, à juste titre, pour son chef-d'œuvre. Comme écrivain, Alberti ne mérite pas moins de considération; il était versé dans la philosophie, les mathématiques, la connaissance de l'antiquité et la poésie : il était de la société intime de Laurent de Médicis. Parmi ses ouvrages de morale, composés en latin, on distingue : son Dialogue, intitulé *Momus*, ou *De Principe*, dont on fit à Rome deux éditions dans la même année, 1520; un autre ouvrage, *Trivia sive de causis senatoriis*, etc., Basileæ, 1538, in-4°., eut aussi beaucoup de succès. Cosimo Bartoli, qui a traduit en italien la plupart des écrits d'Alberti, a fait, on ne sait pourquoi, de son Traité *De Jure*, ou *de l'Administration de la Justice*, les 5e. et 6e. livres du *Momus*. Alberti composa, en outre, un livre de cent Fables ou Apologues, un Traité sur la vie et les mœurs (*costumi*) de son chien, un autre sur la mouche, et son *Hecatomphile*, poëme en prose, sur l'art d'aimer, traduit en italien, par Bartoli, en 1568; en français, en 1534 et 1584; enfin, inséré, en 1785, dans les *Mélanges de Littérature étrangère*. Il existe plusieurs autres ouvrages d'Alberti sur la philosophie, les mathématiques, la perspective et l'étude de l'antiquité; il composa même des poésies italiennes, dans lesquelles il voulut introduire le rithme latin; mais cet essai ne réussit pas. Ses écrits sur les arts sont les plus estimés; il composa d'abord son Traité sur la sculpture : *Della Statua*, qui fut suivi du Traité sur la peinture, en trois livres, remarquable par la pureté de la diction et l'importance des préceptes : *De Picturâ, prestantissimâ et nunquàm satis laudata, arte*, etc., Basileæ, 1540, aussi imprimé à Leyde, par les Elzévirs, à la suite du Vitruve, en 1649. Le dernier et le plus estimé des ouvrages d'Alberti, est son Traité d'architecture : *De re ædificatoria*, en 10 livres, trop peu connu des artistes, le seul que les modernes puissent mettre en parallèle avec celui de Vitruve; il ne fut publié qu'après la mort d'Alberti, en 1485, par Bernard son frère, qui le dédia à Laurent de Médicis, suivant les intentions de l'auteur. Cet ouvrage fut traduit en italien par Pierre Lauro, à Venise, en 1549; et, en 1550, par Cosimo Bartoli, qui l'orna de dessins gravés en bois qui manquaient à l'édition originale. Giacomo Léoni, architecte vénitien, en a publié une très-belle édition à Londres, en 1726, avec des gravures en taille-douce; et la dernière édition, où sont réunis les trois Traités sur les arts du dessin, est de Bologne, 1782, in-fol.; Bartoli traduisit aussi les Traités sur la peinture

et la sculpture, et les fit imprimer en 1568, avec d'autres opuscules d'Alberti. On connaît une autre traduction du Traité de la peinture, par Domenichi, 1547. Il paraît d'abord surprenant qu'Alberti ait eu assez de loisir pour embrasser tant de genres différents; mais les heures qu'il donnait au travail étaient distribuées de manière qu'il ne lui en restait aucune pour l'amusement, on pourrait presque dire, pour le repos. Les qualités de son ame répondaient à ses talents; aimable, généreux, ne donnant aucun ombrage aux autres artistes, parce qu'il ne leur disputait aucuns profits, Alberti vécut paisiblement, entouré de la considération due à son mérite, et mourut à la fin du 15e. siècle, dans sa patrie, à un âge très-avancé. On voit la sépulture de sa famille dans l'église de Ste.-Croix. Porretti a écrit sa vie. C—n.

ALBERTI (Aristotile), architecte et ingénieur, connu aussi sous le nom de Ridolfo Fioraventi, né à Bologne, fut un des plus grands mécaniciens du 15e. siècle, et l'on a peine à croire les merveilles qu'on lui attribue. Ce fut lui, dit-on, qui, en 1455, transporta le *campanille* de Ste. Marie, tout entier et garni de ses cloches, à une distance de 35 pieds. Chose non moins surprenante, il redressa un autre clocher, qui penchait de 5 pieds et demi. Cet homme extraordinaire alla en Hongrie, reconstruisit plusieurs ponts sur le Danube, et fit d'autres travaux qui montraient la hardiesse de son génie; aussi le souverain de ce pays le récompensa-t-il d'une manière toute particulière et qui a peu d'exemple: après l'avoir créé chevalier, il lui permit de battre monnaie en son propre nom. On ajoute que la réputation d'Aristotile perça jusqu'en Russie, où il fut appelé, et qu'il y érigea plusieurs églises. C—n.

ALBERTI (Léandre), né à Bologne, en 1479, et mort en 1552, fut dominicain et provincial de son ordre. Ce savant religieux, outre plusieurs Vies de Saints et autres ouvrages de piété, a composé en italien: I. une *Histoire de Bologne*, sa patrie, dont il ne publia que la 1re. Décade et le 1er. livre de la 2e., Bologne, 1541 et 1543, in-4°.; les 2e. et 3e. livres ne furent donnés au public que longtemps après sa mort, par le P. Lucio Caccianemici, qui y ajouta ensuite quelques suppléments; le reste de ce que Léandre Alberti avait composé, est demeuré inédit; II. *Chronique des principales Familles de Bologne*, Vicence, 1592, in-4°.; III. *Description de toute l'Italie*, etc., imprimée de son vivant, à Bologne, en 1550, in-fol., et réimprimée plusieurs fois depuis, ouvrage curieux, rempli de recherches, mais dépourvu de critique, et où l'auteur adopte les impostures d'Annius de Viterbe, etc. Ses ouvrages latins sont: IV. *De viris illustribus ordinis prædicatorum, libri sex in unum congesti*, Bologne, 1517, in-fol.; V. *Diatriba de incrementis Dominii Veneti*, et *De claris viris reipublicæ Venetæ*, deux écrits insérés dans le livre de Contarini *De republicâ Venetorum*, ed. II, Lugd. Batav., 1628. G—é.

ALBERTI (Jean), savant jurisconsulte du 16e. siècle, né à Widmannsstadt, et fait chancelier d'Autriche par l'empereur Ferdinand Ier., était très-versé dans la connaissance des langues orientales; il publia un *Abrégé du Koran*, accompagné de notes critiques et explicatives fort intéressantes: *Mahometi theologia dialogo explicata per hermannum nellingaunensem; alcorani epito-*

me; J. Alberti notatione; impietatum quæ in dialogo occurrunt, 1543, in-4°. L'empereur l'autorisa alors à faire imprimer le Nouveau-Testament, en syriaque, d'après un manuscrit dont les jacobites font usage. Les caractères syriaques dont on se servit étaient fort beaux, et sont les premiers qu'on ait employés en Europe; on n'en tira que 1000 exemplaires, dont 500 restèrent en Allemagne, les 500 autres passèrent en Orient. Cette édition parut en 1555-56, in-4°.: quelques exemplaires portent la date de 1562; on n'y trouve point la seconde Epître de S. Pierre, la seconde et la troisième de S. Jean, l'Epître de S. Jude, et l'Apocalypse, parce que ces livres n'étaient pas dans le manuscrit. On a aussi de Jean Alberti une Grammaire syriaque: il mourut en 1559.

G—T.

ALBERTI (SALOMON), élève de Jérôme Fabricio, à Padoue, né à Nuremberg, en 1540, professa la médecine à Wittemberg, et mourut à Dresde, en 1600, il fut, avec Vesale, Eustachi, etc., un des fondateurs de l'anatomie dans nos temps modernes. On lui doit les découvertes de la valvule, dite de Basilius; du limaçon de l'oreille, et des conduits lacrimaux; le premier il a donné une description exacte des reins et des voies urinaires; il a beaucoup écrit sur l'anatomie, et on estime encore celui de ses ouvrages intitulé: *Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta*, Wittembergæ, 1583, in-8°.; on consulte aussi celui qui a pour titre: *Tres Orationes*, etc., Norembergæ, 1585, in-8°., où il discute plusieurs questions de physiologie et de matière médicale. Salomon Alberti a aussi traduit quelques ouvrages de Galien, en latin; il professa la médecine à Wittemberg. — ALBERTI (Henri Christian), professeur de médecine à Erfurt, sur la fin du 17e. siècle, publia un grand nombre de dissertations sur divers objets de médecine.

C. et A—N.

ALBERTI (CHÉRUBINO), peintre d'histoire et graveur, né à Borgo San Sepolcro, en 1552, élève de son père, Michel Alberti. Il fit dans la peinture des progrès attestés par les belles fresques qu'il exécuta à Rome; mais c'est surtout dans la gravure qu'il s'est acquis de la célébrité; son œuvre, recherché des amateurs, s'élève à près de 180 pièces, dont 75 sont de sa composition, et les autres sont gravées d'après Michel-Ange, Raphaël, Polydore de Caravaggio, André del Sarte, etc., on les reconnaît à cette marque AB. Moins pur de dessin, moins expressif que son fameux contemporain Marc-Antoine, Chérubino Alberti n'en est pas moins un de ces graveurs laborieux et doués d'un talent réel, qui, ayant eu le soin de ne travailler que d'apres de grands maîtres, méritent la reconnaissance des jeunes artistes, et l'estime des amateurs. Il mourut en 1615, à 63 ans.

N—L.

ALBERTI (VALENTIN), professeur de théologie à Leipzig, né en 1635, à Lehna, en Silésie, et mort à Leipzig, en 1697. On a de lui un grand nombre d'écrits polémiques contre Puffendorf, Thomasius, le cartésianisme, les Coccejens, et plusieurs adversaires de la communion d'Augsbourg, surtout Bossuet et le comte Léopold de Collonitsch, évêque de Wienerisch-Neustadt. Alberti attaqua aussi, dans plusieurs pamphlets, l'orthodoxie du pieux Spener, ce Fénélon de l'église luthérienne, accusé, par les théologiens rigoureux de sa communion, de pencher pour le mysticisme. Ceux de ses nombreux ouvra-

ges qui ont été le mieux accueillis par ses contemporains, et le plus fréquemment réimprimés, sont : *Compendium juris naturæ* (dirigé contre le livre de Puffendorf), et *Interesse præcipuarum religionum christian.* On a de lui deux dissertations curieuses : *De fide hæreticis servanda*, Leipzig, 1662, in-4°. Adelung, qui a donné le catalogue de ses ouvrages, dit que ses poëmes allemands ne sont pas mauvais, eu égard à l'imperfection de la langue et au faux goût de son temps. Son portrait a été gravé par Phil. Kilian, in-fol. (*Voy.* Pipping, *Memor. Theolog. dec.* V. 678, *ss.*)

S—R.

ALBERTI (MICHEL). *V.* ALBERT.

ALBERTI (GEORGE-GUILLAUME), prédicateur à Tundern, bourg du Hanovre : né en 1723, après avoir fait ses études, il séjourna quelques années en Angleterre, et apprit si bien l'anglais, qu'il écrivit dans cette langue un petit ouvrage intitulé : *Pensées sur l'Essai sur la Religion naturelle* de Hume ; il prit, sur le titre, le nom d'*Alethophilus Gottingensis*. De retour en Allemagne, il publia des *Lettres sur l'état de la Religion et des Sciences dans la Grande-Bretagne*, ouvrage plein de traits intéressants et de réflexions utiles, Hanovre, 1752-54 ; ainsi qu'un *Essai sur la Religion, le Culte, les Mœurs et les Usages des Quakers*, *ib.* 1750. Il mourut en 1758. G—T.

ALBERTI (JEAN), qui fut d'abord ministre à Harlem, ensuite professeur de théologie dans l'université de Leyde, naquit, en 1698, à Asse, au pays de Drente, en Hollande. A l'exemple d'Elsner, de Raphelius, du célèbre Lambert Bos, qu'il avait eu pour maître à l'université de Francker, et de quelques autres théologiens qu'on a nommés *philologues sacrés*, il recueillit, dans les auteurs profanes, tous les passages paralièles qui pouvaient justifier les locutions grecques du Nouveau-Testament, et défendre le style des évangélistes et des apôtres, contre les critiques qui le trouvent barbare et plein d'hébraïsmes. Il publia le résultat de ce travail, en 1725, sous ce titre : *Observationes philologicæ in sacros Novi Fæderis libros*, Leyde, in-8°. Cet ouvrage, fruit de la plus vaste lecture, fit le plus grand honneur au jeune théologien. Encouragé par ce succès, et par les éloges qu'il reçut des plus savants hommes de ce temps, Alberti donna, en 1727 : *Periculum criticum in quo loca quædam cum V. ac N. F. tum Hesychii et aliorum illustrantur, vindicantur, emendantur*, Leyde, in-8°. Dans ce livre, dont le titre annonce suffisamment l'objet, Alberti montra une connaissance peu commune des lexicographes et des grammairiens grecs. Quelques années après, il conçut le projet d'une nouvelle édition du *Dictionnaire d'Hésychius*. Pour donner à ce travail la plus grande perfection possible, il se livra à d'immenses recherches, et ramassa, de toutes parts, de nombreux matériaux. Parmi les papiers qui lui furent communiqués par Fabricius, se trouva un Glossaire inédit des mots du Nouveau-Testament ; il crut à propos de le publier, en y joignant un Commentaire et quelques mélanges de critique. Le livre fut imprimé à Leyde, en 1735, in-8°., sous ce titre : *Glossarium Græcum in Sacros N. F. libros. Accedunt Miscellanea critica in Glossas Nomicas, Suidam, Hesychium, et index auctorum ex Photii lexico inedito.* Ce ne fut que dix ans après, en 1746, que parut, à Leyde, le premier vol. in-fol. de l'Hésychius. L'attente des savants ne fut pas trompée,

et cette édition sembla répondre en tout à la grande réputation d'Alberti. Il était parvenu au *kappa* du second volume, quand il fut attaqué de la *colique de Poitou*, maladie fort commune en Hollande, pendant l'hiver. Les eaux de Spa et d'Aix-la-Chapelle le rétablirent, mais lentement; et, pendant trois ans, il fut obligé de renoncer au travail; enfin, il put reprendre son édition interrompue. Déjà l'impression en était à l'*upsilon;* le manuscrit était disposé jusqu'au mot φαιλόνης ; mais un érysipèle, qu'Alberti avait négligé, fit des progrès, s'étendit sur tout son corps, rentra, et l'emporta, le 13 août 1762, à l'âge de 65 ans. Le second vol. d'Hésychius, complété par les soins de Ruhnkenius, parut, à Leyde, en 1766. B—ss.

ALBERTI, DI VILLANOVA (FRANÇOIS D'), auteur du meilleur Dictionnaire français et italien, italien et français que nous ayons, était né à Nice, en 1737. Le succès des trois premières éditions de son Dictionnaire l'engagea à le perfectionner dans une 4e., qu'il donna à Marseille, en 1796, 2 vol. in-4°. Son *Dizionario universale critico enciclopedico della lingua italiana*, imprimé à Lucques, en 1797, est fort estimé, et peut tenir lieu, à des étrangers, du Dictionnaire de *la Crusca*. Alberti était occupé à en donner une nouvelle édition, lorsqu'il mourut à Lucques, en 1800. L'abbé François Federighi, son collaborateur, resta chargé par lui d'en publier le dernier volume. Cette édition a paru en 1805, Lucques, 6 vol. in-4°. G—É.

ALBERTINELLI (MARIOTTO DI BAGIO), était élève de Cosimo-Rosselli, en même temps que Baccio della Porta, plus connu sous le nom de *Fra Bartolomeo*; ils devinrent amis et travaillèrent ensemble, jusqu'à la retraite de Baccio dans un couvent. Leur manière était si semblable, qu'on confondait leurs ouvrages: Baccio ayant laissé imparfait son tableau du *Jugement dernier*, Albertinelli le termina, et on crut qu'il était de la même main. Il peignit seul plusieurs tableaux d'église, parmi lesquels on cite celui qu'il fit pour la Chartreuse de Florence. Albertinelli était d'un esprit inquiet et inconstant; il aimait les plaisirs et la bonne chère; et, dans l'espoir de satisfaire ses goûts avec plus de liberté, il abandonna la peinture pour se faire aubergiste. Il quitta bientôt après cet état, pour aller dans un couvent, près de Viterbe, où il commença un tableau; mais, avant qu'il l'eût fini, il lui prit fantaisie de voir Rome. A son retour, il s'abandonna à la fougue de ses passions, tomba malade d'épuisement, et expira à Florence, vers l'an 1520, à l'âge de 45 ans. Il fut enterré à St.-Pierre-Majeur. Albertinelli eut plusieurs élèves, parmi lesquels on distingue Guiliano Bugiardini, Francia Bigio et le Visino, tous trois florentins. C—N.

ALBERTINI (PAUL DEGLI), né à Venise, vers l'an 1430, entra, dès l'âge de dix ans, dans l'ordre des servites, et y fit profession à 16 ans. Après avoir professé la philosophie, et s'être distingué dans la carrière de la prédication, par ses talents et par son zèle, il fut proposé à l'évêché de Torcello; mais ce fut un autre qui l'obtint. La république de Venise l'employa dans des missions honorables, et même, assure-t-on, dans une ambassade auprès du sulthan des Turks. Albertini mourut dans la force de l'âge, en 1475; sa réputation était si grande à Venise, qu'on frappa en son honneur une médaille en bronze, après sa mort. Il laissa, selon le *Sansovino*, plusieurs ouvrages écrits en latin, tels que: *De*

notitiâ Dei; De condendo christiano testamento; De ortu et progressu sui ordinis, et une *Explication du Dante*, aussi en latin, ouvrages que le P. Possevin a faussement attribués, dans son *Apparat sacré*, au frère Paul Nicolletti, ermite de St.-Augustin. G—É.

ALBERTINI (François), ecclésiastique florentin, et savant antiquaire, florissait au commencement du 16ᵉ. siècle. Il a publié : I. *De mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ*, ouvrage divisé en trois livres, et dédié à Jules II, Rome, 1505, in-4°., réimprimé en 1510, 1515, 1519 et 1520; on a eu depuis, de meilleurs ouvrages sur le même sujet; mais celui d'Albertini jouit encore de quelque estime; II. *Tractatus brevis de laudibus Florentiæ et Saonæ* (Savone). Il composa ce traité en 1509: on le trouve ordinairement réuni à la troisième édition de l'ouvrage précédent, qui est de 1515; III. un *Mémoire* en italien, sur les statues et les peintures qui sont à Florence, de la main d'habiles maîtres, anciens et modernes, Florence, 1510, in-4°. G—É.

ALBERY, ou AULBERY (George), né à Charmes, petite ville de Lorraine, sur la Moselle, poète médiocre, fut secrétaire de Charles III, duc de Lorraine. Dom Calmet, dans la Bibliothèque de cette province, n'indique ni l'époque de sa naissance ni celle de sa mort; mais on est assuré qu'il vivait encore en 1616, puisqu'il publia, cette même année, la *Vie de S. Sigisbert, roi d'Austrasie*; à la suite de cet ouvrage, imprimé à Nancy, in-8°., se trouve une *Description de la Lorraine, et en particulier de la ville de Nancy*. On a du même auteur : *Cantique sur le Miserere*, Nancy, Garnich, 1613; *Hymnes sur l'Ascension de N.-S.*, Nancy, Garnich, et *une pièce en vers pour être chantée*. Ces ouvrages doivent être extrêmement rares, puisqu'ils avaient échappé aux recherches de l'abbé Goujet, qui ne les indique que d'après dom Calmet. W—s.

ALBI (Henri), né à Bolène, dans le comtat Venaissin, en 1590, entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans. Après y avoir professé les humanités pendant sept ans, il étudia la théologie, qu'il professa avec la philosophie pendant douze ans, et fut successivement recteur des colléges d'Avignon, d'Arles, de Grenoble et de Lyon. Il mourut à Arles le 6 octobre 1659. On a de lui : I. *Eloges historiques des Cardinaux français et étrangers, mis en parallèle*, Paris, 1644, in-4°., ouvrage très-superficiel, dont le P. Lelong cite une édition, sous le titre de : *Histoire des Cardinaux illustres qui ont été employés dans les affaires d'état, augmentée des Vies des Cardinaux de Bérulle, de Richelieu et de la Rochefoucault*, Paris, 1653, in-4°.; II. *L'Anti-Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-12. Bonaventure Bassée, capucin, avait publié à Anvers, en 1635, le *Theophilus parochialis*. Benoît Puys, curé de St.-Nizier, à Lyon, en donna une traduction en 1649. Le traducteur déclarait avoir entrepris son travail pour répondre à ceux qui déclamaient contre la messe de paroisse. Albi publia alors l'*Anti-Théophile*, où il attaque avec emportement Puys, qui répliqua par sa *Réponse chrétienne*, etc. Albi reprit la plume, et fit imprimer : III. *Apologie pour l'anti-Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-8°. sous le nom de Paul de Cabiac. L'année suivante, les deux adversaires se réconcilièrent; IV. une traduction de l'*Histoire du royaume de*

Tunquin et des grands progrès que la prédication de l'Évangile y a faits depuis l'année 1627 jusqu'à l'année 1646, composée en latin par le P. Alexandre de Rhodes, Lyon, 1651, in-4°., ouvrage curieux, mais dont le style est pesant; V. les Vies de plusieurs personnages pieux, et quelques ouvrages de piété, dont on trouve la liste dans le tom. XXXIII des *Mémoires de Nicéron*.

A. B—T.

ALBICANTE (JEAN ALBERT), mauvais poète milanais, vivait au 16e. siècle; la médiocrité de son talent ne l'empêchait pas d'être rempli d'orgueil; il était même si sujet aux emportements et à la colère, qu'on lui donna les surnoms de *Furibondo* et de *Bestiale;* il eut des querelles très-bruyantes avec le Doni et Pierre Arétin: ce dernier était surtout un adversaire digne de lui. On a de l'Albicante: I. un poëme italien, en 277 octaves, sans division de chants, intitulé: *Histoire de la guerre du Piémont*, imprimé à Venise, en 1539, in-8°.; II. une espèce de poëme allégorique, intitulé: l'*Anatomie d'amour;* III. un autre *sur l'Entrée de Charles-Quint à Milan*, et un qui a pour titre: *Les Faits glorieux de l'empereur Charles-Quint*, imprimé à Rome, en 1567, in-8°., poëme dont il parle dans la dernière stance de son *Histoire du Piémont*, et qui, par conséquent, est bien de lui, quoiqu'on l'ait voulu attribuer à Jules-César Albicante, moine olivetain, que quelques-uns ont cru être son fils. Les Lettres et les Sonnets de l'Albicante se trouvent dans plusieurs recueils de son temps, dans le livre de Doni, intitulé: *La Zucca*, etc.

G—É.

ALBINOVANUS (C. PEDO), poète latin qui vivait sous Auguste et sous Tibère. Il avait composé des élégies, des épigrammes, et un poëme sur le *Voyage de Germanicus dans l'océan septentrional*. Il ne reste de lui que les ouvrages suivants: I. une *Elégie adressée à Livie, sur la mort de son fils Drusus;* elle est d'un style pur et noble; on y trouve des passages touchants, mais, étant composée de 474 vers, elle est un peu longue pour un de ces sujets où il est difficile d'éviter la monotonie; II. une *Élégie sur la mort de Mécénas*, beaucoup plus courte que l'autre, mais moins estimée; quelques critiques ont même pensé qu'elle n'était pas d'Albinovanus; III. une autre Élégie, ayant pour titre: *Les dernières paroles de Mécénas*. Elle était jointe à la précédente, dans les manuscrits; Scaliger crut devoir l'en séparer. Jean Le Clerc, sous le nom de Théodore Goralle, a donné, en 1703, à Amsterdam, une édition in-8°. de ce qui reste des poésies d'Albinovanus, avec des notes de Scaliger, d'Heinsius, etc. Il a adopté l'opinion du premier de ces savants, et pense qu'Albinovanus ne fit que mettre en vers les propres paroles de Mécénas. IV. Enfin, un fragment du *Voyage de Germanicus*, cité ci-dessus. Ce morceau, en vers hexamètres, est une description des dangers qui menacèrent le prince et ses soldats, sur une mer peu connue des Romains. Il a été conservé par Sénèque, qui le préférait à tout ce que les autres auteurs latins avaient écrit sur de pareils sujets. Martial a également donné des éloges à Albinovanus. Ovide, qui était très-lié avec lui, se félicite, dans une épître en vers qu'il lui adressa pendant son exil (*ex Ponto*, lib. IV, épist. X), de ce que, malgré sa disgrâce, il conserve toujours l'amitié d'Albinovanus.

D—T.

ALBINUS (DECIMUS CLAUDIUS), issu des illustres familles romaines,

les Céiones et les Posthumes, naquit à Adrumette, en Afrique. On lui donna le surnom d'*Albinus*, parce qu'il était d'une extrême blancheur en venant au monde; il apprit le grec et le latin, fit des progrès dans les lettres, et composa un *Traité sur l'Agriculture*, ainsi que des Contes du genre des *Fables Milesiennes;* un goût invincible l'entraîna dans la carrière des armes, et souvent, en parlant de ce penchant que sa raison combattait, il citait ce vers de Virgile, que sa fin malheureuse put faire considérer comme une espèce de prophétie :

Arma amens capio, nec sat rationis in armis.

En l'an 175 de J.-C., 15e. du règne de Marc-Aurèle, il empêcha l'armée qu'il commandait en Bithynie, de se joindre au rebelle Avidius Cassius. Le consulat fut dit-on le prix de sa fidélité; il est vrai que Marc-Aurèle ne laissait aucune action estimable sans récompense; toutefois, on doit observer que le nom d'Albinus ne paraît point à cette époque dans les Fastes consulaires. Gouverneur des Gaules sous Commode, il battit les Frisons, et commanda ensuite dans la Bretagne. Commode, qui craignait que deux chefs militaires ne méditassent une révolte, voulut s'assurer d'Albinus; il lui écrivit, et lui permit de prendre, à la tête de l'armée, le titre de César; mais Albinus, pressentant la chute prochaine de ce monstre, refusa prudemment ses offres. Lorsqu'un faux bruit de la mort de Commode se répandit en Angleterre, Albinus y ajouta foi, et fit, à son armée, la proposition de rétablir la république. En agissant ainsi, Albinus se rendit cher au sénat; mais Commode, irrité, envoya en Angleterre Junius Sévérus, pour remplacer Albinus. Ce nouveau gouverneur n'était pas encore arrivé dans l'île, lorsqu'on y reçut la nouvelle, authentique cette fois, que Commode avait été immolé à la vengeance des Romains. Sévère, proclamé empereur, avait pour concurrents Julien et Pescennius Niger; il écrivit à Albinus une lettre par laquelle il lui témoignait le désir de l'adopter, et lui donnait le nom de César. Albinus se conforma aux intentions de Sévère, et se revêtit, en présence de son armée, des marques de sa nouvelle dignité; mais Sévère n'avait ainsi contribué à l'élévation d'Albinus que pour diminuer le nombre de ses propres ennemis; lorsqu'il eut vaincu les principaux d'entre eux, il résolut de se défaire d'un rival aussi aimé du sénat que lui-même en était haï; Albinus soupçonna les projets odieux de Sévère, et fit arrêter les assassins qui devaient employer contre lui le fer et le poison : les tortures leur firent avouer la vérité. Albinus alors prit le titre d'empereur, et passa d'Angleterre dans les Gaules. Sévère, de son côté, se hâta de revenir d'Illyrie, et de marcher contre lui. Dans une bataille qui avait précédé son arrivée, ses troupes avaient été défaites : il n'en fut que plus déterminé à accélérer sa marche, et envoya une armée en Italie pour empêcher son compétiteur d'y entrer. Le sénat, qui avait témoigné tant d'affection pour Albinus, s'empressa aussitôt de le déclarer ennemi de la patrie. L'année suivante, Sévère passa les Alpes, et s'approcha de Lyon, d'où Albinus avait le dessein de se rendre en Italie. Ce dernier rassembla promptement ses troupes, et obtint d'abord un nouveau succès, en battant Lupus, un des généraux de Sévère; ensuite, les deux rivaux se livrèrent une grande bataille, le 19 février 197, dans une vaste plaine, près de Trévoux; chaque armée était composée de plus de 150,000 hommes,

et la victoire fut long-temps disputée ; à la fin, l'aile gauche d'Albinus fut entièrement défaite, et son camp pillé; l'aile droite, au contraire, commença par remporter un si grand avantage, que Sévère, selon Hérodien, fut contraint de fuir, après s'être dépouillé des ornements de sa dignité. A ces détails, Spartien ajoute que Sévère fut blessé, et que l'armée, qui le croyait mort, eut l'intention de proclamer un nouvel empereur; Dion dit qu'il eut un cheval tué sous lui, et que, s'étant jeté l'épée à la main au milieu de ses soldats qui fuyaient, il parvint à les ramener au combat, et à remporter la victoire. L'armée de Sévère, poursuivant les vaincus, entra dans Lyon, et y mit le feu; Albinus, qui s'était retiré dans une maison sur les bords du Rhône, se donna la mort, selon Dion. Si l'on en croit d'autres historiens, il se fit tuer par un de ses soldats, ou bien, ayant reçu une blessure mortelle, il fut traîné devant Sévère, qui le vit expirer. Le vainqueur fit fouler aux pieds de son cheval le cadavre de son ennemi, et voulut qu'il restât exposé sur le seuil de la porte, jusqu'à ce qu'il fût dévoré par les chiens; on en jeta les lambeaux dans le Rhône, et l'on porta sa tête à Rome, où elle fut exposée dans la place publique. Sévère se vengea d'une manière terrible, sur la femme, les enfants et les amis d'Albinus; il les fit tous massacrer, et écrivit au sénat cette phrase effrayante : « Je vous envoie la tête d'Albinus, afin que vous » puissiez sentir que vous m'avez of» fensé, et être frappés des effets de » mon ressentiment. » Les sénateurs et le peuple furent d'autant plus épouvantés, qu'ils savaient que Sévère avait en sa possession tous les papiers d'Albinus. D—T.

ALBINUS, romain, de la classe plébéienne, qui mérita, par son respect pour les dieux et leurs ministres, d'occuper une place dans l'histoire. Lors de la prise de Rome par les Gaulois, les vestales s'enfuirent avec le feu sacré, et les autres objets du culte auxquels on pensait que le salut de la république était attaché; Albinus emmenait, sur un chariot, sa femme et ses enfants, lorsque les vestales arrivèrent au Janicule. Il s'aperçut qu'elles étaient accablées sous le poids de leur pieux fardeau, et qu'elles avaient les pieds ensanglantés: aussitôt il fit descendre sa famille, et conduisit les prêtresses à Céré, bourgade d'Etrurie, où elles reçurent un accueil plein d'humanité, et continuèrent à exercer leur ministère. On prétend que le nom de *Cérémonies* fut alors donné, pour la première fois, à leurs rites religieux. D—T.

ALBINUS, philosophe platonicien, vivait à Smyrne, sous le règne d'Antonin-le-Pieux, et fut contemporain de Galien, qui suivit ses leçons. Il est auteur d'une *Introduction aux Dialogues de Platon*, que Fabricius a insérée dans le 2ᵉ. vol. de sa *Bibliothèque grecque*: on la trouve aussi dans l'édition gr. lat. de trois Dialogues de Platon, donnée par Guill. Etwal, Oxonii, typ. Clarend., 1771, in-8°. D. L.

ALBINUS (PIERRE), historien distingué, né à Schneeberg, dans la Misnie, s'appelait proprement *Weiss* (le blanc). Après avoir fait ses études à Leipzig et à Francfort, il fut nommé professeur de poésie à Wittemberg, et, peu après, historiographe et secrétaire privé de la maison de Saxe, place qu'il remplit sous les électeurs Auguste et Christian Iᵉʳ. Il mourut à Dresde, en 1598. Les défauts de son style et de sa manière historique, sont plutôt ceux du temps que les siens, et son exactitude, son érudition, lui ont valu

de justes éloges. Parmi ses nombreux ouvrages, les principaux sont : I. *Une Chronique de Misnie*, publiée à Wittenberg et à Dresde, en 1580 et 1590; II. *Scriptores varii de Russorum religione*, Spire, 1582; III. *Tablettes généalogiques de la maison de Saxe* (en allem.), Leipzig, 1602; IV. *Historiæ Thuringorum novæ specimen*: il se trouve dans les *Antiquit. regni Thuringici*, de Sagittaire. G—T.

ALBINUS (Bernard), dont le vrai nom était *Weiss*, naquit à Dessau, dans la province d'Anhalt, en 1653, d'un bourgmestre de cette ville; étudia successivement à Brême et à Leyde : en 1676, il prit le grade de docteur en médecine dans cette faculté, voyagea ensuite en Flandre, en France, en Lorraine, et revint, en 1681, occuper une chaire de professeur à Francfort-sur-l'Oder. Il fit preuve alors des grands talents qu'il avait annoncés dès sa jeunesse, et que son zèle pour l'étude avait cultivés de la manière la plus heureuse. Il devint successivement le médecin des électeurs de Brandebourg, fut comblé par eux de richesses et d'honneurs, et eut la générosité de résilier le canonicat de Magdebourg, qu'un de ces princes lui avait donné, en l'exemptant toutefois des devoirs attachés à cette place, parce que la haute fortune dont elle le faisait jouir, pouvait faire ombrage à ses confrères. Longtemps l'empressement que ces princes avaient de retenir Albinus auprès d'eux, l'empêcha de répondre aux offres qui lui étaient faites par les principales universités de l'Europe; mais enfin, en 1702, il se rendit à celle de Leyde, et y professa 19 ans, jusqu'à sa mort, arrivée en 1721: il avait alors 68 ans. On a de lui plusieurs Traités et Mémoires relatifs à la médecine, entre autres : I. *De corpusculis in sanguine contentis*, II. *De tarantula mira*; III. *De s[...] Freyenwaldensium fonte*. Carrère, dans sa *Bibl. de Médecine*, rapporte les titres de 22 ouvrages d'Albinus. Herman Boërhaave prononça en latin, après la mort d'Albinus, un Éloge académique, qui a été imprimé, et qui contient les principaux détails de la vie de ce savant médecin.

C. et A—s.

ALBINUS (Bernard-Sifroi), fils du précédent, naquit à Francfort-sur-l'Oder, en 1697, et mourut en 17[..] à Leyde, après 50 ans de professorat. C'est un des plus grands anatomistes dont la médecine ait à s'honorer. Instruit par son père, et par les célèbres professeurs de l'école de Leyde, Rau, Bidloo, Boërhaave, il vint néanmoins en France, en 1718, où il se lia avec Winslow et Senac, et entretint dans la suite avec eux cette correspondance utile à l'anatomie; leur science favorite. Il reçut, un des premiers, l'impulsion que donnait alors à l'anatomie le système mécanique de Boërhaave; ce système, remplaçant l'application chimique des phénomènes de l'économie animale par des applications et des vues toutes mécaniques, dut nécessairement faire étudier plus en détail la texture de chaque partie en particulier; puisque, d'après lui, la moindre variété de forme devait entraîner des différences dans l'action. Ce système obligea aussi à décrire avec plus d'attention et d'exactitude ce que les travaux antérieurs de Vesale, de Fallopio, d'Eustachi, avaient fait connaître seulement dans l'ensemble. Albinus travailla dans cet esprit; on lui doit les descriptions les plus précises, et les planches les plus belles en anatomie, particulièrement sur les muscles et sur les os. Pour obtenir de

bonnes figures, où la perspective ne nuisît pas à l'exactitude, il choisissait le plus beau des cadavres, le suspendait à une grande distance des dessinateurs, et en faisait faire un grand nombre de copies; puis, sur chacune de ces copies, il faisait dessiner, dans sa place convenable, un muscle qu'il avait disséqué avec soin, de manière à laisser bien visibles les lieux d'attache et d'insertion; après ce muscle, il en faisait dessiner un autre de la même manière, et ainsi de suite. Dès 1720, Albinus fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie à l'école de Leyde, en remplacement de Rau, et ce choix d'un jeune homme de 22 ans fut, tout à la fois, un hommage à la mémoire du père, et un encouragement pour les talents prématurés du fils. En 1725, parut son premier écrit, sous le titre modeste d'*Index suppellectilis anatomicæ Ravianæ*, Lugd. Batav., in-4°., dans lequel il payait un tribut d'éloges à la mémoire de son prédécesseur et de son maître Rau, exposait sa méthode de faire l'opération de la taille, semblait ne publier que les travaux de ce chirurgien, mais faisait déjà connaître plusieurs opinions qui lui étaient propres. En 1726, il publia une Histoire des os: *De ossibus corporis humani*, Lugd. Batav., in-8°., dont il donna, en 1762, une édition plus complète, où sont réunies l'élégance de style, la justesse des descriptions, et la beauté des figures. En 1734, il donna une Histoire des muscles, *Historia musculorum hominis*, Lugd. Batav., in-4°., faite avec les précautions que nous avons indiquées; aussi, selon Haller, dont le témoignage ne peut être suspect, d'après les jalouses discussions qu'il eut avec lui, c'est l'ouvrage le mieux fait en anatomie; il est parfait dans son genre; on ne peut lui faire qu'un reproche, c'est que tous les muscles sont dessinés sur la même échelle, de sorte que les plus petits sont un peu confus. Successivement, parurent des Traités sur le système vasculaire des intestins, sur les os du fœtus, 7 planches sur la situation naturelle du fœtus dans l'utérus; 4 vol. in-4°. d'*Annotationes academicæ*, avec figures, etc., tous ouvrages distingués par l'exactitude des faits, la clarté du style, et la richesse des figures qui éclaircissent le texte. Ce qui est peut-être aussi glorieux pour Albinus, c'est que, malgré tous ces titres, il ne dédaigna pas de devenir l'éditeur de plusieurs anatomistes dont il appréciait le mérite, et publia successivement les écrits d'Harvée, les œuvres anatomiques et chirurgicales de Vesale, les ouvrages anatomiques de Fabricio d'Aquapendente, et enfin les belles planches anatomiques de Barthélemi Eustachi. — Le frère de cet illustre anatomiste, Christian-Bern. ALBINUS, se distingua aussi dans la même science qu'il professa à l'université d'Utrecht; il écrivit deux ouvrages: I. *Specimen anatomicum exhibens novam tennium hominis intestinorum descriptionem*, Lugd. Batav., 1722, in-4°.; 1724, in-8°.; II. *De anatome errores detegente in medicinâ*, 1723, in-4°., Utrecht. Il mourut en 1752, âgé de 56 ans. — Les bibliographes citent encore deux autres Albinus: Jacques, natif de Hambourg, qui donna, en 1620, une Dissertation sur le scorbut; et Eléazar, qui a écrit une Histoire des insectes d'Angleterre, *Natural history of english insects*, Londres, 1720, in-4°., 1736, 4 t. en 1 vol. in-4°.; 1749, avec des notes de W. Derham; trad. en latin, 1751, in-4°.; une *Histoire naturelle des Araignées*, en anglais, avec 33 planches,

1736, in-4°.; et une *Histoire naturelle des Oiseaux*, traduite en français, la Haye, 1750, in-4°., 3 vol., avec des estampes coloriées : ce dernier ouvrage n'est qu'un recueil de figures médiocrement exécutées, avec quelques descriptions et des remarques par W. Derham, mais sans érudition ni critique; cependant il est rare et cher.

C. et A—n.

ALBIZZI (Pierre), citoyen florentin de l'ordre populaire. Après que l'ancienne noblesse eut été exclue des emplois, quelques familles arrivèrent, par leurs richesses et le grand nombre de leurs clients, à occuper un rang non moins distingué dans la république. Celles des Albizzi et des Ricci usurpèrent, pendant le 14e. siècle, la principale influence sur le gouvernement, et leur rivalité fut cause de presque tous les troubles de la république, jusqu'à ce qu'enfin les Albizzi, plus adroits et plus puissants, eussent écarté du gouvernement les partisans des Ricci, et fussent parvenus à être considérés comme les principaux directeurs du parti guelfe. Pierre Albizzi, chef de cette famille, eut la principale part à l'administration, depuis 1372 jusqu'en 1378. Il partageait son pouvoir avec Lapo de Castiglionchio et Charles Strozzi, et ce triumvirat eut la direction des affaires dans une des époques les plus glorieuses pour la république, la guerre contre Grégoire XI, qu'on nomma la guerre de la liberté; mais, dans le parti opposé, les Ricci, les Alberti et les Médicis, dévorés de jalousie, ne pouvaient pas consentir à être exclus plus long-temps du gouvernement. Aucune réconciliation n'était possible entre des factions trop divisées; les triumvirs convinrent qu'il n'y avait de salut pour eux qu'en chassant leurs adversaires de leur patrie, comme du gouvernement; seulement ils ne s'accordèrent pas sur le m[...] d'agir. Lapo pressait l'exécut[...] complot; Pierre Albizzi voulut diff[...] jusqu'à la fête de S. Jean de l'an 1378; et il se laissa ainsi prév[...] par ses adversaires. La conjurati[...] Ciompi éclata (*V.* Salvestro de M[...]dicis, Benoît Alberti, et Mi[...] de Lando); le parti démocrati[...] gibelin remporta une pleine vic[...] Lapo de Castiglionchio fut ré[...] s'enfuir. Pierre Albizzi, deme[...] Florence, était réservé à un sort p[...] rigoureux; une année après la ré[...]lution, il fut arrêté, accusé d'a[...] conspiré contre le parti démocrati[...] avec un grand nombre d'anciens m[...]gistrats. Il aurait pu éviter la pris[...] s'il avait voulu accepter les serv[...] de ses amis qui s'empressaient aut[...] de lui pour le défendre. Il fut exa[...] par ses juges, sans que ceux-ci tr[...]vassent aucun motif pour le croire c[...]pable; mais le peuple, rassemblé a[...]tour du tribunal, demandait avec d[...] cris furieux la mort de ceux qu'il reg[...]dait comme ses ennemis. « Que le p[...] » les condamne, s'écriait-il; car, s'il » les fait pas mourir, nous les mettr[...] » en pièces, et, avec eux, leurs fem[...] » et leurs enfants. Tous périro[...] » ainsi que leur juge; et leurs ma[...] » sons seront rasées avec le pal[...] » de justice. » Cante des Gabriel[...] le juge devant qui les préven[...] étaient traduits, ne se laissant pa[...] intimider par ces menaces, prote[...] que jamais il ne prononcerait u[...] sentence réprouvée par sa con[...]cience; mais Pierre Albizzi, voyant [...] fureur du peuple, comprit qu'il n'[...] avait plus de salut à espérer pour lu[...] que son supplice serait plus affr[...] s'il tombait entre les mains de ces f[...]cenés, et que sa mort serait suivie d[...] la ruine de toute sa famille. Il engag[...] ses compagnons d'infortune à s'acc[...]

volontairement avec lui de conspirations dans lesquelles ils n'avaient point trempé. Il appela Cante des Gabrielli pour lui faire ces aveux inattendus, et il marcha au supplice avec grandeur d'ame. S. S—i.

ALBIZZI (Thomas, ou Maso), neveu du précédent, fut le chef de la république florentine, depuis 1382 jusqu'à 1417. Pendant le triomphe des Alberti et celui des Ciompi, il avait été frappé coup sur coup de plusieurs calamités; un grand nombre de ses amis avaient péri du dernier supplice; ses maisons avaient été brûlées, et il avait été envoyé en exil; mais la fortune sembla prendre à tâche, pendant trente-cinq ans, de le dédommager de toutes ces pertes. Il tira une vengeance cruelle de ses ennemis; les Ricci, déchus de leur ancien crédit, et sans chef, avaient renoncé à leur rivalité; mais les Alberti et les Médicis furent exclus des magistratures, ou envoyés en exil, et leur chute ne laissa point de rivaux aux Albizzi; aussi n'y a-t-il pas d'époque dans l'histoire florentine où le gouvernement ait été animé d'une manière plus constante par un seul esprit. Nulle autre époque encore n'est signalée par des succès plus glorieux. Les villes de Pise, d'Arezzo et de Cortone furent soumises; la noblesse immédiate et indépendante dans les Apennins fut forcée à l'obéissance; deux puissants ennemis, Jean Galéas Visconti, duc de Milan, et Ladislas, roi de Naples, cédèrent à la fortune des Florentins; le commerce, la richesse, les arts, les sciences et l'élégance des manières, élevèrent Florence au-dessus de toutes les autres villes d'Italie; Maso Albizzi, dont les richesses particulières s'étaient accrues avec la fortune publique, demeura, jusqu'à la fin de sa vie, l'ame de tous les conseils; des amis dignes de lui l'entouraient et le secondaient, sans lui disputer jamais la prééminence qu'il devait à la supériorité de son esprit et à la vigueur de son caractère. C'est au milieu de ces prospérités qu'il mourut, en 1417, âgé de 70 ans. Nicolas d'Uzzano, son ami et son contemporain, hérita du crédit qu'il avait exercé, jusqu'au temps où Renaud Albizzi, fils de Maso, pût prendre la direction des affaires publiques. S. S—i.

ALBIZZI (Renaud), fils du précédent. Nicolas d'Uzzano (*Voy.* ce nom), était demeuré à la tête de la république florentine, et du parti Albizzi, depuis la mort de Maso, jusqu'à l'année 1429; mais, à cette époque, on vit Renaud manifester son impatience contre la modération et la lenteur d'un vieillard auquel il était forcé d'obéir. Renaud regardait déjà l'administration de l'état comme appartenant à sa famille par un droit héréditaire; et la jalousie républicaine des Florentins ne servait qu'à exciter davantage son ambition. Il s'associa, en 1429, avec Cosme et Laurent, fils de Jean de Médicis, pour forcer les conseils, en dépit de Nicolas d'Uzzano, à déclarer la guerre à Paul Guinigi, seigneur de Lucques. Il espérait signaler l'ouverture de sa carrière politique par la conquête de Lucques, et ne craignit pas de chercher des appuis contre le vieux ami de son père, parmi les ennemis héréditaires de sa famille, et ceux qui devaient un jour causer sa ruine; mais cette guerre ne répondit point à ses espérances; il manifesta une avarice qui ne pouvait lui permettre des succès. Les Florentins furent obligés, en 1433, d'accorder la paix à la ville de Lucques, sans avoir conservé aucune conquête, ou retiré aucun fruit de leurs immenses sacrifices. Pendant cette même guerre, la

rivalité entre Renaud Albizzi et Cosme de Médicis avait dégénéré en une haine acharnée. Renaud voulut engager Nicolas d'Uzzano à se réunir à lui pour attaquer les Médicis à force ouverte et les chasser de la ville; mais Uzzano voyait le déclin de son parti, et il voulait éviter une crise qui ne pouvait manquer de lui être fatale. L'oligarchie à laquelle Florence s'était soumise, n'avait de force que par l'horreur qu'avait inspirée le règne des Ciompi et de la populace; mais le souvenir s'en effaçait graduellement, et l'on craignait bien plus l'autorité sous laquelle on était opprimé, que le retour d'une tyrannie dès long-temps détruite. D'ailleurs, Nicolas d'Uzzano, qui voyait le pouvoir disputé entre Cosme de Médicis et Renaud des Albizzi, craignait autant le triomphe de l'un que celui de l'autre. Il maintint donc la paix jusqu'à sa mort, en 1433. Renaud, après cet événement, se trouvant sans rivaux dans son propre parti, fit arrêter Cosme de Médicis, et l'envoya en exil. Il aurait bien voulu se défaire, par une mort violente, de ce chef de parti, et exclure des emplois tous ceux qui lui faisaient ombrage. Plus tard, lorsqu'une opposition nouvelle se forma dans les conseils, il aurait voulu avoir recours aux armes, et prévenir ses ennemis par son audace; mais, dans chaque résolution vigoureuse qu'il voulait prendre, il rencontra l'opposition de gens qui pouvaient beaucoup perdre à sa défaite, et peu gagner à sa victoire. Les deux partis, près de se combattre, en 1434, acceptèrent la médiation du pape Eugène IV, qui se trouvait alors à Florence. Cosme de Médicis fut rappelé dans sa patrie, et, bientôt après, Renaud des Albizzi fut exilé avec tous ses partisans. On le vit ensuite implorer la protection de Visconti, duc de Milan, et traîner son existence à la cour et dans les camps des ennemis de sa patrie, sans pouvoir réussir à se faire rappeler à Florence. S. S—I.

ALBIZZI (Barthelemy), qu'on appelle aussi Barthelemy de Pise (*de Pisis*), né au 14e. siècle, à Rivano en Toscane, fut de l'ordre des franciscains ou frères mineurs, et s'est rendu célèbre par son livre *Des Conformités de S. François avec J.-C.*, qu'il présenta au chapitre général de son ordre, en 1399. Il mourut à Pise, le 10 décemb. 1401. Le savant Tiraboschi, dans son *Histoire de la Littérature italienne* (t. V, p. 144, 1re. édit.), parle de ce livre avec sa sagesse ordinaire : « Les » traits de simplicité, dit-il, dont le » trop crédule auteur l'a rempli, ont » fourni aux protestants l'occasion » d'en faire un grand bruit contre l'é» glise catholique, comme si elle ap» prouvait tout ce qui est écrit et pu» blié par chacun des siens. Marchand, » entr'autres, dans son *Dictionnaire* » *historique*, a cru seize grandes co» lonnes bien employées à mettre sous » nos yeux toutes les éditions qu'on » en a faites, tous les livres qu'on a » publiés contre cet ouvrage, tous » ceux dans lesquels il a été ou abrégé » ou étendu, enfin toutes les injures » que les protestants ont vomies à son » occasion contre les deux ordres des » frères mineurs et des frères prê» cheurs, injures auxquelles il ne man» que pas de joindre les siennes. » Tiraboschi a sans doute bien fait de ne pas mettre tous ces détails dans son Histoire, mais il était assez naturel que Prosper Marchand les mît, lui, dans son Dictionnaire, et comme intéressant la bibliographie, et comme pouvant jeter du ridicule sur une croyance qui n'était pas la sienne. Il est juste aussi d'observer que, du moins, l'ordre dont Albizzi portait l'habit était responsa-

ble de toutes les folies qu'il avait débitées dans son livre, puisqu'il le présenta au chapitre général assemblé dans la ville d'Assise, et que ce chapitre, qui représentait l'ordre entier, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui fit présent de l'habit complet que S. François avait porté pendant sa vie. Ce livre singulier, où l'auteur élève les actions de son héros, non seulement au-dessus de celles de tous les autres Saints, mais au niveau même des actions du fils de Dieu, fut imprimé, pour la première fois, à Venise, in-fol., sans date, et sans nom d'imprimeur; la seconde édition est de Milan, 1510, aussi in-fol., de 256 feuillets en caractères gothiques; la troisième, aussi de Milan, 1513, même format et mêmes caractères, avec une nouvelle préface de Jean Mapelli, franciscain: ces trois éditions sont très-rares, et l'on n'en trouve guère d'exemplaires qui n'aient été mutilés. Jérémie Bucchi, autre franciscain, en donna une nouvelle édition à Bologne, en 1590; mais il y retrancha beaucoup de choses, et ajouta à la fin un *Abrégé historique des hommes illustres de l'ordre de S. François*. Cette édition imparfaite ne s'étant pas vendue, on la reproduisit en 1620, en prenant soin de changer les deux premières feuilles, pour la déguiser. On y trouve l'approbation du chapitre général de l'ordre, datée du 2 août 1399. Ce même livre fut réimprimé en 1632, mais avec des changements considérables, à Cologne, in-8°., sous ce titre: *Antiquitates franciscanæ, sive Speculum vitæ B. Francisci et sociorum*, etc. Le père Valentin Marée, franciscain réformé, ou, comme on disait en France, récollet, en a donné une édition refondue et retouchée, en français, sous ce titre: *Traité des conformités du disciple avec le maître, c'est-à-dire de S. François avec J.-C., en tous les mystères de sa naissance, vie, passion, mort*, etc., Liège, 1658, in-4°. Quoique ce récollet en ait retranché beaucoup d'extravagances, il y en reste cependant encore assez pour amuser ceux qui voudraient le lire. C'est de ce livre qu'Alber, élève de Luther, rassembla les absurdités et les inepties, pour en composer l'ouvrage satirique intitulé l'*Alcoran des Cordeliers*, ouvrage publié d'abord en allemand, puis traduit en latin, par l'auteur, et enfin en français, par Conrad Badius, qui y ajouta un second livre (*Voy.* ALBER). On attribue encore à Barthélemi Albizzi, les ouvrages latins suivants: I. Six livres *de la Vie et des Louanges de la Vierge*, ou *les Conformités de la Vierge avec J.-C*, Venise 1596, in-4°. II. Des *Sermons pour le carême, sur le mépris du monde*, Milan 1498, in-4°., et Brescia, 1503, in-8°. III. *La Vie du B. Gérard Laïc*, restée en manuscrit. G—É.

ALBO (JOSEPH), savant rabbin espagnol, natif de Soria, dans la Castille-Vieille, assista, en 1412, à la fameuse dispute sur la religion, qui eut lieu entre les chrétiens et les juifs, en présence de l'anti-pape Benoît XIII. Albo composa, en 1425, sous le titre de *Hikkarim*, *fondements de la foi*, un très-grand ouvrage, dont le but était, non seulement de prouver la vérité des croyances judaïques, mais encore d'attaquer les dogmes du christianisme. Le docteur Rossi prétend qu'il composa ce livre pour affermir dans leur foi ceux de ses compatriotes que la dispute théologique avait ébranlés. Cet ouvrage eut plusieurs éditions, la première fut publiée par Soncino, en 1486; quelques écrivains, cités par Wolfius, le traduisirent en latin. Dans les éditions les plus modernes, le 25°. chapitre de la 3°. partie, plus parti-

culièrement dirigé contre les chrétiens, a été supprimé. D—T.

ALBOHAZEN. *Voy.* ALHAZEN.

ALBOIN, roi des Lombards, était fils d'Audouin, auquel il succéda en 561. Il régnait dans la Norique et la Pannonie, qui forment aujourd'hui l'Autriche, et partie de la Hongrie, tandis que Cunimond, roi des Gépides, gouvernait la Dacie et la Sirmie, et que Baian ou Cagan, roi des Avares, achevait la conquête de la Moldavie et de la Walachie. Par sa mère Rodelinde, Alboin descendait du sang illustre des Amales, et d'une sœur de Théodoric. Il épousa en premières noces Chlodosvinde, fille de Clothaire, et sœur des quatre monarques entre lesquels la France était alors divisée. Narsès, général de Justinien, qui connaissait la vaillance des Lombards, rechercha son alliance, et obtint de lui des secours dans la guerre contre Totila. Une haine violente divisait les Lombards et les Gépides; Alboin rechercha l'alliance des Avares, et, de concert avec eux, il attaqua Cunimond, dont le royaume se trouvait entre eux et lui. Cunimond, au lieu de s'opposer à l'invasion des Avares, vint offrir la bataille aux Lombards; il fut défait, en 566, périt de la main d'Alboin, dans le combat, et son peuple fut détruit presque en entier. Cette victoire acquit à Alboin une grande réputation. Après la mort de Clodosvinde, il épousa Rosmonde, fille de Cunimond, qu'il avait trouvée au nombre des captives. L'entière défaite des Gépides fut, pour Alboin, comme le prélude de la conquête de l'Italie : elle rassembla autour de lui les guerriers des nations voisines. Narsès, qui avait soumis l'Italie à Justinien, offensé par une cour ingrate, chercha dans Alboin un vengeur. Lorsque ce vieux général apprit que l'impératrice Sophie le rappelait au palais de Constantinople pour filer avec le reste des eunuques : « Je lui filerai une » toile, répondit-il, que sa vie entière » ne suffira pas à user. » Il invita, en effet, Alboin à passer en Italie. Ce roi en connaissait le chemin; il y avait envoyé, à plusieurs reprises, des troupes auxiliaires à Narsès; le rappel, et bientôt après, la mort de ce général lui en facilitaient la conquête. La nation lombarde régnait depuis quarante-deux ans en Pannonie, lorsqu'Alboin résolut, en 568, d'abandonner les pays soumis à sa domination, pour conquérir un nouveau royaume. Ses états s'étendaient des confins de la Sirmie à ceux du Tyrol, et comprenaient tout le pays situé entre le Danube et les Alpes; mais ces provinces, dévastées par de longues guerres, et privées de cultivateurs, ne pouvaient suffire à nourrir une nation qui voulait combattre et non travailler. Alboin appela sous ses étendards tous les braves des pays qui lui étaient soumis, et un grand nombre d'aventuriers des peuples voisins, non moins avides que lui de guerres nouvelles. Vingt mille Saxons se joignirent à ses Lombards; les femmes et les enfants suivirent leurs maris à la guerre, et une nation plutôt qu'une armée inonda l'Italie, abandonnant aux Avares, ses anciens alliés, la plus grande partie de la Pannonie. Dès la première année de son entrée en Italie, Alboin conquit la Vénétie, à la réserve de Padoue et de Monselice, et il institua dès lors le premier duché lombard, ou du Frioul, en faveur de Gizolfe, son neveu. Dans l'année suivante, en 569, Alboin soumit tout le pays entre les Apennins et les Alpes, à la réserve de Pavie et de Crémone. En 570, il étendit ses conquêtes dans l'Émilie et la Toscane, et un de ses généraux nommé Zotton, pénétrant au midi de

l'Italie, fonda, en 571, le duché de Bénévent. On ne voit pas qu'aucune grande bataille ait été livrée par les Grecs pour défendre l'Italie; mais plusieurs villes soutinrent des siéges obstinés, et la conquête des Lombards n'eut point la rapidité des autres invasions de Barbares. Pavie se rendit enfin en 572, après un siége de plus de trois ans. Alboin, irrité contre ses habitants, avait résolu de les faire tous passer au fil de l'épée, mais on assure que la chute de son cheval à la porte de la ville, chute attribuée à un miracle, lui fit révoquer ce vœu sanguinaire, et que son cheval se releva dès qu'il eut prononcé la grâce des Pavisans. Comme Pavie était alors une ville forte et très avantageusement située, Alboin et ses successeurs en firent le lieu de leur résidence, et la capitale du royaume des Lombards. Borné par le duché de Rome, l'exarchat de Ravenne, les lagunes de Venise et les Alpes, ce royaume acquit dès lors l'extension qu'il devait garder jusqu'à sa fin. Alboin, après avoir régné trois ans et demi en Italie, fut massacré le 28 juin 573, à Vérone, par un assassin qu'avait armé sa femme Rosmonde. Dans l'ivresse d'un festin, il avait envoyé à cette princesse une coupe faite avec le crâne de Cunimond, roi des Gépides, son père, et l'avait invitée à boire elle-même, disait-il, avec l'auteur de ses jours. Rosmonde, déterminée à se venger, par un forfait, de cette insulte féroce, engagea, dans une conjuration, Almichilde, noble lombard, qui pouvait prétendre au trône, et qui lui assura les secours des Gépides; mais Almichilde n'osait point combattre Alboin, le plus vaillant et le plus vigoureux guerrier des armées. Rosmonde choisit parmi les simples soldats un homme renommé pour sa force extraordinaire, et, ne pouvant le séduire autrement, elle prit la place d'une de ses femmes dont ce soldat, nommé Péridée, était amoureux. Après un rendez-vous nocturne, elle se fit connaître à lui, et ne lui laissa plus que le choix de périr dans d'affreux supplices, victime de la jalousie d'Alboin, ou de servir sa vengeance. Elle l'introduisit dans l'appartement du roi, comme celui-ci dormait après le repas; elle avait eu soin d'en ôter toutes les armes, excepté une épée, qu'elle avait fortement liée au fourreau. Alboin, réveillé par les coups que lui portait l'assassin, voulut vainement tirer cette épée; il saisit ensuite une escabelle, avec laquelle il se défendit quelque temps; mais, affaibli par le sang qu'il perdait, il tomba enfin sans vie. Les assassins, qui s'enfuirent à Ravenne, périrent tous ensuite misérablement; Almichilde fut empoisonné par Rosmonde, à qui il fit partager la coupe qu'elle lui avait donnée. Péridée fut aveuglé à Constantinople. S. S—I.

ALBON (Jacques), marquis de Fronsac. *Voy.* Saint-André.

ALBON (Claude-Camille-François d'), descendant de Jacques d'Albon, maréchal de S. André, naquit à Lyon, en 1753, et mourut à Paris, en 1789. Il passa sa vie à voyager et à écrire, et fut membre de plusieurs académies; il était seigneur d'Yvetot en Normandie, et y fit construire des halles, avec cette inscription fastueuse: *Gentium commodo, Camillus III.* On a de lui les ouvrages suivants : I. *Dialogue entre Alexandre et Titus*, où il plaide la cause de l'humanité contre les conquérants; II. *Observations d'un citoyen sur le nouveau plan d'impositions*, 1774, in-8°.; III. *Œuvres diverses, lues le jour de sa réception à l'académie de Lyon*, 1774, in-8°.; IV. *Eloge de Quesnay*,

1775, in-8°., et dans le *Nécrologe des Hommes célèbres*. Partisan très-zélé des économistes, l'auteur ne pouvait se dispenser de jeter des fleurs sur la tombe de leur chef; V. *Eloge de Chamousset*, 1776, in-8°.; VI. *la Paresse*, poëme traduit du grec, de Nicander, 1777, in-8°., traduction supposée: on trouve à la suite le *Dialogue entre Alexandre et Titus*; VII. *OEuvres diverses*, 1778, in-12; elles contiennent aussi quelques fables, des vers de société, un mémoire adressé à la société économique de Berne, et une lettre à un évêque suffragant; VIII. *Discours sur cette question: Si le siècle d'Auguste doit être préféré au siècle de Louis XIV, relativement aux lettres et aux sciences?* 1784, in-8°., l'auteur se prononçait en faveur du siècle de Louis XIV; son ouvrage ayant été critiqué dans le *Journal de Paris*, il publia sa défense sous le titre de: *Réponse à un Critique du 18e. siècle*, Neufchatel (Paris), in-8°.; IX. *Discours politiques, historiques et critiques, sur quelques gouvernements de l'Europe*, 1779 et suiv., 3 vol. in-8°., publiés aussi sous ce titre: *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature de plusieurs nations de l'Europe*, 1782, 4 vol. in-12.; la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, etc., sont successivement passées en revue. Le discours sur l'Espagne mérite d'être lu; celui qui traite l'Angleterre fut beaucoup critiqué: l'auteur prétend, non seulement que la constitution de ce pays tend à le corrompre, mais encore qu'elle est essentiellement mauvaise; il prétend que le peuple anglais n'est ni heureux, ni libre par ses lois, et qu'il ne peut l'être. Ces discours sont regardés comme le meilleur ouvrage de l'auteur, qui avait observé par lui-même les pays dont il parle; X. *Discours prononcé à la séance de la société d'agriculture de Lyon*, 1785, in-8°.; XI. *Eloge de Court de Gébelin*, 1785, in-8°. Ce savant était protestant, et ne devait conséquemment recevoir qu'une sépulture de tolérance: le comte d'Albon, qui fut un de ses admirateurs, ayant obtenu l'exhumation, lui éleva un tombeau dans ses jardins, à Franconville, dans la vallée de Montmorenci. Ces jardins, dans le genre anglais, étaient tellement remarquables par leur beauté, qu'on a publié: *Vues des Monuments construits dans les jardins de Franconville-la-Garenne, appartenant à madame la comtesse d'Albon*, 1784, in-8°. de 19 planches, sans texte. On en trouve d'ailleurs une ample description dans les *Curiosités des environs de Paris*, par Dulaure. Les ouvrages philantropiques et poétiques d'Albon ont fourni à Rivarol (*Petit Dict. de nos grands hommes*) des plaisanteries assez piquantes. A. B—T.

ALBORNOS (Gilles Alvarès Carillo), cardinal, issu des maisons royales de Léon et d'Aragon, naquit à Cuença, et fit ses études à Toulouse. Alphonse XI, le nomma successivement aumônier de la cour, archidiacre de Calatrava, et enfin l'éleva, quoique jeune encore, à l'archevêché de Tolède. Albornos accompagna le roi de Castille dans son expédition contre les Maures d'Andalousie, et sa dignité d'archevêque ne l'empêcha pas de porter les armes; ce fut même lui qui sauva le roi de la mêlée où il s'était engagé, à la bataille de Tarifa. Alphonse, par reconnaissance, l'arma chevalier, et lui donna, en 1343, la direction du siége d'Algésiras; mais, après la mort de ce prince, Albornos ne jouit pas de la même faveur auprès de Pierre-le-Cruel; choqué du zèle

avec lequel ce prélat osait s'élever contre ses mœurs déréglées, Pierre voulut le sacrifier à la vengeance de Marie de Padilla, sa favorite ; mais, averti à temps, Albornos se réfugia à Avignon, où le pape Clément VI l'admit dans son conseil, et l'éleva à la pourpre. Ce fut alors qu'Albornos se démit de son archevêché, en disant : « Je serais aussi blâmable de garder » une épouse près de laquelle je ne » puis demeurer, que l'est don Pédro, » roi de Castille, de quitter sa femme » pour une maîtresse. » Innocent VI, successeur de Clément, l'envoya en Italie, en 1353, en qualité de légat et de général, pour reconquérir les états de l'Eglise, qui avaient secoué l'autorité des papes, pendant leur séjour à Avignon. Albornos, manquant de soldats, et n'ayant que peu d'argent, recruta néanmoins une petite armée composée de Français, de Hongrois et d'Allemands, et sut intéresser les Italiens eux-mêmes au succès de son entreprise. Pour être mieux en état de soutenir la guerre, il met en gages presque toute son argenterie. Il se ménagea d'abord l'appui des républiques de Florence et de Sienne, et s'attacha les Romains, par le moyen du fameux Colas de Rienzo, qu'il leur avait ramené d'Avignon. Prodiguant ensuite tout à la fois des excommunications contre les usurpateurs du patrimoine de S. Pierre, et des promesses d'indulgences pour ses défenseurs, il se fit ouvrir les portes de Montefalco et de Montefiascone ; s'empara de Viterbe, d'Orvieto et d'Agobbio ; rallia à son parti Gentile de Magliano, tyran de Fermo, et le punit ensuite de son infidélité, en le dépouillant. Il réduisit aussi à l'obéissance Malatesti de Rimini, le plus puissant de tous les princes de l'Etat romain ; mais une intrigue de la cour d'Avignon vint suspendre ses succès ; il fut rappelé en 1357. Peu de temps après, son successeur ayant commencé à perdre ce qu'il avait conquis, le pape s'aperçut de son imprudence, et renvoya en Italie son habile légat. Albornos réduisit, après une longue guerre, François des Ordelaffi, seigneur de Forli, le plus redoutable des ennemis de l'Eglise, à la nécessité d'abandonner ses états. Bologne lui fut vendue et livrée, en 1360, par son tyran, Jean d'Oleggio. Il exerça même son influence jusque dans le royaume de Naples, où il extermina une nouvelle secte d'hérétiques. Ainsi, la puissance temporelle des papes, qui n'avait existé jusqu'alors que dans de vaines chartes également contestées par les empereurs, les grands et le peuple, ne fut plus illusoire, et ce fut par le courage et le zèle d'Albornos que les donations faites à l'Église dès le temps de Pépin et de Charlemagne, reçurent leur entier accomplissement. Après avoir achevé la conquête de tout l'Etat romain, il le gouverna plusieurs années, et fit chérir son administration ; Bologne reçut de lui une nouvelle constitution, et il fonda dans cette ville le magnifique collége des Espagnols ; il fit, pour d'autres parties de l'état de l'Eglise, des lois pleines de sagesse, qui étaient encore en vigueur dans la marche d'Ancône quatre siècles après leur établissement. Enfin Albornos annonça à Urbain V qu'il pouvait rentrer et régner sans crainte à Rome. Il le reçut à Viterbe ; mais le pontife, oubliant un instant les services qu'Albornos venait de rendre au Saint-Siége, lui demanda compte des sommes qu'il avait dépensées dans le cours de son importante légation. Albornos lui montre alors dans la cour de son palais un chariot chargé de clefs, et lui dit : « S. Père, les sommes que vous me » demandez, je les ai employées à vous

» rendre maître des villes et des châ» teaux dont vous voyez les clefs. » A cette vue, le pape embrasse son légat, et le remercie. Ce grand homme accompagna Urbain V dans la capitale du monde chrétien, et retourna ensuite à Viterbe, où il mourut, le 24 août 1367, regretté du peuple et de son souverain qui, se trouvant dans de nouveaux embarras, avait, plus que jamais, besoin de son appui et de ses conseils. Selon sa dernière volonté, son corps fut transporté à Tolède. Le pape, pour lui rendre les derniers devoirs, accorda des indulgences à ceux qui aideraient à porter le corps du cardinal. Beaucoup de personnes s'empressèrent à mériter ces indulgences, et portèrent le cercueil depuis Viterbe jusqu'à Tolède, où Henri, roi de Castille lui fit rendre les plus grands honneurs. On a de lui un ouvrage sur les constitutions de l'église romaine, imprimé à Jési, en 1473, et qui est fort rare. Son testament a aussi été imprimé. On y trouve plusieurs dispositions curieuses, entre autres celle qui ordonne que les moines disent pour le cardinal 60,000 messes. La vie politique d'Albornos a été écrite par Sepulveda, sous ce titre: *Historia de Bello administrato in Italia, per annos XV, et confecto ab Æg. Albornotio*, Bologne, 1623, in-fol. D—G.

ALBORNOS (Diego-Philippe), chanoine trésorier de la cathédrale de Carthagène, traduisit de l'italien *les Guerres civiles de l'Angleterre, du comte Majolino Bissacioni*, Madrid, 1658, in-4°.; et publia, huit ans après, sous le titre de *Cartilla Politica y Christiana*, un Traité de morale et de politique, à l'usage du jeune roi Charles II. Cet ouvrage n'offre qu'une liste, par ordre alphabétique, des vertus qu'un roi doit pratiquer, et des vices qu'il doit éviter. L'auteur insiste surtout pour qu'on laisse au clergé une grande influence dans l'état. Ce Traité plut tellement par la suite à l'infant Ferdinand, que ce prince, qui n'avait alors que dix ans, le copia tout entier de sa main. Philippe V, charmé du goût que l'infant son fils prenait à une lecture si grave, chargea l'évêque d'Oribuela, Élie Gomez, de faire une nouvelle édition du livre d'Albornos. Cette édition, dédiée à Philippe V, et très-soignée sous le rapport typographique, parut, quelque temps après, en 2 vol. in-12. D—G.

ALBOUY. *Voy.* Dazincourt.

ALBRECHT (Jean-Guillaume), professeur de médecine à Gœttingue, y fut remplacé par Haller, qui cite avec éloge ses ouvrages, dont les principaux sont: *Observationes anatomicæ, quibus accedit de tempestate*, Erfurti, 1731, in-4°.; *De effectibus musices in corpus animatum*, Lipsiæ, 1734, in-8°.; *Parænesis ad artis medicæ cultores*, Gottingæ, 1735, in-4°. Albrecht naquit à Erfurt, en 1703, et mourut, en 1736, âgé de 33 ans, d'une maladie que lui causa sa trop grande application au travail. C. et A—n.

ALBRECHT (Jean-Sébastien), professeur de philosophie naturelle, à Cobourg, né en 1695, et mort en 1774, s'est attaché à décrire ce que la nature offre de bizarre et de monstrueux. On a de lui un grand nombre de Mémoires, insérés dans les *Annales de l'Académie des Curieux de la Nature*; on trouve, dans le tom. IV de cette Collection, un Mémoire sur une belemnite, ornée de figures hiéroglyphiques; dans le 5e. volume, un autre Mémoire sur une courge dont les semences avaient germé dans l'intérieur du fruit; dans le vol. VI, *Spicilegium ad historiam*

naturalem Scarabæi platyceri; dans le VIIe., Description d'un agneau né cyclope (*De Agno cyclope*); dans le VIIIe., Monstruosités d'un raifort; dans les vol. IX et X, Mémoires sur des pétrifications singulières; dans le *Commercium litterarium*; Norimberg, 1731, sur les effets nuisibles du *Solanum furiosum*; ib. année 1732, Expériences sur le suc de Belladone. (*V*. aussi JUNGIUS.) — Un autre ALBRECHT (Benjamin-Gottlieb), a donné un ouvrage intitulé : *De aromatum exoticorum noxa, et nostratium præstantiæ*. Erfurd, 1740, in-4°., dans lequel, après avoir fait l'énumération des épices de l'Inde, qu'il accuse de causer de l'acrimonie et une ardeur brûlante, il dit que l'on devrait leur préférer la passe-rage, le raifort sauvage, le thym, la sarriette, le basilic, et surtout l'ail. D—P—s.

ALBRECHTS-BERGER (JEAN-GEORG.), compositeur de musique et fameux organiste, né à Kloster-Neubwr, en 1729, fut successivement directeur d'un gymnase, organiste de diverses abbayes, enfin, en 1772, organiste de la cour, et membre de l'académie musicale de Vienne, et, en 1798. membre de celle de Stockholm. Il jouissait d'une grande réputation, et l'on assure que le célèbre Haydn le consultait sur ses ouvrages. Albrechts a laissé un grand nombre de compositions pour l'église et les concerts, dont plusieurs ont été gravées; mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur, est son *Traité élémentaire de composition*, regardé comme l'un des écrits les plus méthodiques en ce genre. Il est intitulé : *Grundliche anweisung zur composition*, Leipzig, 1790. P—x.

ALBRET (CHARLES Sire D'), comte de Dreux, vicomte de Tartas, était fils d'Arnaud, Sire d'Albret, grand-chambellan de France, sous Charles V. Charles, Sire d'Albret, cousin du roi Charles VI, se trouva, en 1390, à l'expédition d'Afrique, commandée par Louis II, duc de Bourbon, et ensuite au siége de Tunis. En 1402, il fut nommé connétable, à la place de Louis de Sancerre, et, en 1405 et 1406, il commanda en Guienne, contre les Anglais, ayant sous ses ordres les comtes d'Alençon, de Clermont et d'Armagnac; il enleva plus de soixante châteaux ou places murées, et serra de si près la ville de Bordeaux, que les habitants, privés de vivres du côté de la terre, se soumirent à une forte contribution. Pendant les troubles qui suivirent la démence de Charles VI, d'Albret prit le parti des Armagnacs; et, la faction de Bourgogne l'ayant emporté, il fut destitué en 1412; mais, l'année suivante, la faction d'Armagnac prit le dessus, et Charles d'Albret rentra en triomphe dans Paris. L'ennemi commun profitait de ces divisions, et Henri V, roi d'Angleterre, étant débarqué au Hâvre avec six mille hommes d'armes et trente mille archers, vint assiéger Harfleur, qui fut emporté d'assaut. On reprocha au connétable d'avoir négligé de secourir cette place; cependant, il marcha contre l'ennemi avec quatorze mille hommes d'armes, et une infanterie beaucoup plus nombreuse que celle de l'armée anglaise. Celle-ci, épuisée par ses succès même, ne cherchait qu'à gagner Calais en traversant le pays de Caux et le comté d'Eu, pour passer la Somme au gué de Blanquetade, comme avait fait Édouard III, en 1346. Les mêmes fautes entraînèrent les mêmes désastres. Au lieu de garder les passages de la Somme, le connétable alla attendre les Anglais au-delà de la rivière, au village d'Azincourt; et, par

une suite de la même présomption, il rejeta l'offre que faisaient les ennemis de payer tout le dommage qu'ils avaient fait depuis leur descente en Normandie, et les mit dans la nécessité de vaincre ou de périr. La bataille d'Azincourt fut livrée et perdue par les Français, le 25 octobre 1415. La gendarmerie française y combattit avec le même courage, le même désordre, et le même malheur qu'aux journées de Créci et de Poitiers, les chefs mettant toute leur gloire à se battre en soldats. Une foule de princes et de chevaliers furent du nombre des six mille Français qui restèrent sur le champ de bataille. Le connétable d'Albret y fut tué à la tête de l'avant-garde. S—Y.

ALBRET (César-Phébus d'), connu d'abord sous le nom de Miossins, puis sous celui de Maréchal d'Albret, descendait d'Etienne, bâtard d'Albret, légitimé, en 1527, par François Ier. Ce fut un courtisan adroit et assidu, et il dut sa fortune militaire, beaucoup plus à la faveur dont il jouit auprès d'Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin, qu'à ses talents. Il devint chevalier des ordres du roi, gouverneur de Guienne, puis maréchal de France, en 1654; ses dignités, sa grande fortune et sa naissance le firent distinguer parmi les amants de Ninon, et les amis de Mlle. d'Aubigné. St.-Evremond a célébré, dans le maréchal d'Albret,

Un maréchal, l'ornement de la France,
Rare en esprit, magnifique en dépense.

Mais, s'il faut en croire madame Cornuel, à qui le maréchal chercha à plaire dans un âge avancé, c'était *un grand faiseur de galimathias*. Quand il eut cessé ses poursuites auprès de cette femme spirituelle, elle dit: « En » vérité, j'en suis fâché; car je commençais à l'entendre. » Le maréchal d'Albret avait appris le métier des armes sous Maurice d'Orange et Jean de Werth: il se trouva, en 1646, au siége de Mardick, et, la même année, à celui de Dunkerque. Cela n'empêcha pas l'abbé d'Ammont, qui avait loué une loge à la comédie, dont le maréchal s'était emparé, de lui dire, en se voyant forcé de lui céder la place: « Voyez le beau maréchal; il » n'a jamais pris que ma loge. » Pour achever le portrait de ce seigneur brillant et fastueux, nous ajouterons qu'il avait une faiblesse assez ridicule, qui était de se trouver mal à la vue d'une tête de marcassin. Ce qui fit demander au maréchal de Clérambault: » Si ce ne serait pas se battre avec » avantage contre le maréchal d'Albret » que de se présenter contre lui l'é» pée dans une main, une tête de » cochon dans l'autre. » D'Albret mourut en 1676, à 62 ans. S—Y.

ALBRIC, ALBRICUS, ou ALBRICIUS, philosophe et médecin, né à Londres, dans le 11e. siècle. Après avoir étudié dans les universités de Cambridge et d'Oxford, il voyagea pour se perfectionner. Balée, dans sa *Seconde Centurie des écrivains illustres de la Grande-Bretagne*, cite de lui divers ouvrages écrits en latin, mais qui n'ont jamais été imprimés; en voici les titres: I. *De origine Deorum*; II. *De ratione veneni*; III. *Virtutes antiquorum*; IV. *Canones speculativi*. On trouve, dans les *Mythographi latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-12, un petit Traité *De Deorum imaginibus*, également composé par un Albric, mais on ignore s'il faut l'attribuer au savant anglais, ou à un autre Albric, évêque d'Utrecht, qui vivait dans le 8e. siècle. L'abbé Le Bœuf l'attribue à ce dernier; mais D. Rivet, dans son *Histoire littéraire*,

prétend qu'il n'est ni de l'un, ni de l'autre, et le croit plus ancien. N—L.

ALBUCASIS, médecin arabe, nommé aussi ALBUCASA, ALBUCHASIUS, BUCHASIS, BULCARIS-GALAF, ALSAHARAVIUS et AZARAVIUS, et dont le véritable nom est ABOUL-CAÇEM-KHALAF-BEN-ABBAS, était natif d'Alzahrah, ville d'Espagne. Il s'appliqua de bonne heure à l'art de guérir, et y fit des progrès si rapides, qu'il devança de beaucoup ses prédécesseurs, et s'acquit une grande réputation en Espagne et dans les pays voisins. On a été long-temps dans le doute, relativement à l'époque où il vécut; mais on sait maintenant qu'il mourut à Cordoue, l'an 500 de l'hég. (1106-7 de J.-C.). Malgré les éloges que lui donne son premier traducteur, Paul Ricius, juif allemand et médecin de l'empereur Maximilien Ier., qui ne trouve au-dessus de lui qu'Hippocrate et Galien, on ne doit le mettre qu'au rang des compilateurs ; il est même le plagiaire de Rhasès; en plusieurs endroits, ce sont les mêmes mots, la même division de chapitres. Ses ouvrages sont réunis sous le titre d'*Al-Tacrif*, ou *Méthode de pratique*, qui est divisée en 32 Traités. On en a plusieurs éditions latines : celle de Venise, in-fol., en 1500, a paru avec les écrits d'Octavianus Horatianus ; une autre, de la même ville, en 1520, comprend la chirurgie de Pierre de Argillata. Celle d'Augsbourg, 1519, in-fol., est intitulée : *Theoriæ necnon practicæ liber ;* celle de Strasbourg, 1532, in-fol., *Manualis medicina.* La principale a pour titre : *Medendi methodus certa, clara et brevis, pleraque quæ ad medicinæ partes omnes, præcipuè quæ ad chirurgiam requiruntur, libris tribus exponens*, Basileæ, 1541, in-fol. Albucasis était plus chirurgien que médecin ; il est le premier qui ait parlé des instruments de chirurgie, et qui en ait donné des figures ; il est encore bon à consulter sous ce double rapport. M. Channing a donné à Oxford, en 1778, une nouvelle édition de la *Chirurgie d'Albucasis*, avec une traduction latine, le texte arabe, et les figures des instruments, 2 vol. in-4°., rares en France. C. et A—N.

ALBUMAZAR, ainsi nommé par les occidentaux, mais dont les véritables noms sont DJAFARBEN-MOHAMMED-BEN-OMAR (ABOU-MACHAR), naquit à Balkh, dans le Khoraçan, l'an 190 de l'hég. (805-806 de J.-C.); il s'adonna long-temps aux traditions mahométanes; et, après avoir été violent détracteur de la philosophie, il se livra, à l'âge de 47 ans, à l'étude des sciences exactes, et, par suite, à l'astronomie et à l'astrologie. Quoiqu'on ne le connaisse guère que par ses rêveries et ses nombreux écrits sur cette dernière science, on ne peut lui refuser une place distinguée parmi les observateurs que l'Orient a produits. La Table astronomique, nommée *Zydj Aboû-Machar*, a été calculée d'après ses observations; mais l'ouvrage auquel il doit le plus de réputation, est son Traité astrologique, connu sous le titre de *Milliers d'années.* Il y soutient que le monde a été créé quand les sept planètes se sont trouvées en conjonction dans le premier degré du bélier, et qu'il finira lorsqu'elles se rassembleront dans le dernier des poissons. Albumazar est mort à Vacith, en 885 de J.-C.; il avait, dit-on, alors plus de cent ans lunaires; mais, comme cet âge n'est pas d'accord avec la date de sa naissance et celle de sa mort, nous supposons qu'il y a erreur dans l'une des deux, ou qu'on a exagéré la durée de sa vie. On a imprimé à Augsbourg, en 1489, in-4°.,

et réimprimé à Venise, en 1490, 1506, et 1515, in-4°., huit Traités astrologiques de cet auteur; à Augsbourg, en 1488, in-4°., *Tractatus florum astrologiæ*; et, en 1489, in-4°., *Introductorium in astronomiam*. (*V*. le Catalogue de ses ouvrages, donné par Casiri, *Bibl. ar. hisp.*, tom. I, p. 351). J—N.

ALBUQUERQUE (Don Juan Alphonse d'), ministre de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, descendait du sang royal de Portugal. Alphonse XI, dont il était le premier ministre, le nomma gouverneur de son fils, Pierre-le-Cruel; mais, au lieu de corriger les inclinations vicieuses de son élève, d'Albuquerque ne songea qu'à le flatter, et obtint ainsi la confiance de Pierre qui, à son avènement, en 1350, lui laissa toute l'autorité, et le nomma grand-chancelier. Lié avec la reine mère, d'Albuquerque excita le jeune monarque à faire assassiner Éléonore de Guzman, maîtresse du feu roi, et à faire périr l'Adelentado Garcilasso de la Vega, le seul homme de la cour qui pût balancer son pouvoir. D'Albuquerque se rendit également odieux aux Castillans, en cherchant sans cesse à augmenter l'autorité royale, et en favorisant la passion du jeune roi pour la belle Maria de Padilla; mais, quand cette liaison commença à nuire à sa faveur, il chercha à la rompre: il n'était plus temps. Pierre, incapable de résister à ses passions, ne vit plus dans son ministre qu'un censeur chagrin et incommode; il renvoya de la cour toutes ses créatures, et l'écarta lui-même du conseil. D'Albuquerque se retira dans ses domaines avec la rage dans le cœur; et, ne songeant qu'à former une ligue contre Pierre, il s'unit aux seigneurs mécontents, et les détermina à la guerre. Maître de plusieurs places qu'il avait fait fortifier pendant ministère, il n'attendait plus q moment favorable pour pénétrer Castille, lorsque Pierre, en le p nant, le força de se réfugier en tugal. Ce monarque irrité, en des ambassadeurs à Lisbonne demander qu'on lui livrât son m ministre. Le roi de Portugal le re et d'Albuquerque, plus animé en joignit les seigneurs mécontents commença les hostilités contre roi. Il poussait la guerre avec gueur, lorsqu'il mourut presque bitement, en 1354. On soupço que le roi l'avait fait empoisonner un médecin juif, nommé Pad haine que l'on portait à Pierre, motif de la disgrâce de d'Albuq que, avaient excité en faveur d dernier plus d'intérêt et de cons ration qu'il n'en avait obtenu p dant sa faveur. B—

ALBUQUERQUE (Alphonse vice-roi des Indes, surnommé *Grand*, et le *Mars Portugais*, quit à Lisbonne, en 1452, d'une mille qui tirait son origine des rois Portugal. C'était, pour sa nation siècle de l'héroïsme, des découvert et des conquêtes. Les navigat portugais avaient déjà reconnu et s jugué la plus grande partie des c occidentales de l'Afrique; ils c mençaient à étendre leur dominat sur les mers et sur les peuples l'Inde. D'Albuquerque fut nommé v roi de leurs nouveaux établissem en Asie, où il était arrivé, pour la p mière fois, le 26 septembre 15 avec une flotte et quelques troupes débarquement. Son premier exp fut la conquête de Goa, place tr importante sur la côte du Malab dont il fit le centre de la puissance du commerce des Portugais dans l'O rient. Bientôt après, il soumit le r

labar, Ceylan, les îles de la et la presqu'île de Malaca. En il s'empara d'Ormuz, à l'en- u golfe Persique. Le roi de , suzerain de cette île, récla- léger tribut que ses princes t coutume de lui payer; Albu- ie, faisant apporter devant les sadeurs des grenades, des bou- les sabres : « Voilà, leur dit-il, ionnaie des tributs que paie le de Portugal. » Les peuples et marques de l'Orient cédaient de parts à l'ascendant de ce grand ie. Après la prise de Malaca, les e Siam et de Pegu, dont la domi- i s'étendait jusqu'aux frontières Chine, lui firent demander l'al- : et la protection du Portugal. es les actions, tous les projets uquerque, caractérisent un gé- xtraordinaire. Il s'était avancé la mer Rouge, pour y détruire le de Suez, où l'on armait une lre qui devait disputer aux Por- s l'empire de l'Asie; ne pouvant trer, avec ses vaisseaux, au fond golfe orageux, il voulut obliger pereur d'Éthiopie à détourner le s du Nil, en lui ouvrant un pas- pour se jeter dans la mer Rouge: ypte serait devenue un désert in- itable; et le port de Suez, ses ar- nents et son commerce, la rivalité gereuse dont il menaçait les Por- is, tout aurait été détruit. Mais il t pas le temps d'exécuter ce vaste jet; peu de temps après qu'il en eut çu l'idée, les Turks s'emparèrent de ypte. Alors, tranquille au centre colonies portugaises, Albuquerque rima la licence des troupes, établit dre dans les comptoirs, affermit la ipline militaire, et se montra tout à ois actif, prévoyant, sage, humain, te et désintéressé. L'idée de ses ver- avait fait une impression si pro- fonde sur les Indiens, que, long-temps après sa mort, ils allaient à son tombeau pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. C'est à lui que les Portugais durent la création de cette puissance singulière qui, même après sa ruine, a laissé dans l'Inde des souvenirs ineffaçables. Malgré les services importants qu'il avait rendus à la cour de Portugal, Albuquerque ne put échapper à l'envie des courtisans, ni aux soupçons du roi Emmanuel, qui fit partir Lopès Soarez, ennemi personnel d'Albuquerque, pour le remplacer dans la vice-royauté des Indes. Ce grand homme était alors malade à Goa. « Quoi! s'écria-t-il à cette » nouvelle, Soarez, gouverneur des » Indes! Vasconcellos et Diego Pe- » reira, que j'ai fait passer en Portugal » comme criminels, renvoyés avec » honneur! J'encours la haine des » hommes pour l'amour du roi, et la » disgrâce du roi pour l'amour des » hommes! Au tombeau, vieillard sans » reproche, il est temps; au tombeau! » Il écrivit une lettre au roi pour lui recommander son fils; la lettre était courte, et finissait par ces mots: « Je » ne vous dis rien des Indes; elles » vous parleront assez pour elles et » pour moi. » Il mourut peu de jours après, à Goa, en 1515. Emmanuel honora sa mémoire par de longs et inutiles regrets. Ce prince voulut que Blaise Albuquerque, fils du vice-roi, prît le nom d'Alphonse, afin que cette conformité lui rappelât plus souvent son illustre père, et il l'éleva rapidement aux plus hautes dignités de son royaume. — Alph. d'ALBUQUERQUE vécut 80 ans, et publia, en portugais, les *Mémoires* de son père, imprimés à Lisbonne, en 1576, in-fol., sous ce titre: *Commentarios do grando Alfonso de Alboquerque, capitan general dà India*, etc. E—D.

ALBUQUERQUE (MATHIAS D'), général des troupes portugaises, se livra de bonne heure à l'étude du génie et des fortifications, et fut envoyé, en 1628, au Brésil, pour défendre la province de Pernambuco contre les Hollandais, dont il parvint à repousser les attaques. Rappelé en Europe, en 1635, il embrassa avec ardeur la révolution qui fit passer la couronne de Portugal dans la maison de Bragance. Elevé au commandement de l'armée portugaise, en 1643, il fit la guerre avec habileté contre les Espagnols, leur prit plusieurs villes, et leur livra bataille l'année suivante, à Campo-Mayor, où, chargeant lui-même à la tête de ses soldats, il remporta la première victoire décisive qui ait signalé cette guerre entre les deux nations rivales. Jean IV, pour le récompenser, le fit comte d'Alegrette, et lui donna le titre de grand de Portugal. En 1645, d'Albuquerque ouvrit la campagne par la prise de Telena; mais, contrarié dans ses opérations par des officiers jaloux de ses succès, il se rendit à la cour pour se plaindre, fut reçu froidement, se retira aussitôt, et mourut de chagrin peu de temps après (1646).—Un autre D'ALBUQUERQUE (André), aussi général portugais, se distingua dans le même temps contre les Espagnols, et fut tué à la bataille d'Elvas, en 1659. B—P.

ALBUQUERQUE COELHO (ÉDOUARD D'), marquis de Basto, comte de Pernambuco, au Brésil, gentilhomme de la chambre de Philippe IV, se signala dans la guerre du Brésil contre les Hollandais, et particulièrement à San Salvador de Bahia. Lorsque tout le Brésil rentra sous la domination portugaise, il continua à être attaché au parti espagnol, et se retira à Madrid où il écrivit un Journal de cette guerre, commençant à l'année [illegible] et qui fut imprimé à Madrid, [illegible] in-4°. Il mourut dans cette ville [illegible] 1658. B—

ALBUTIUS (TITUS), philo[illegible] épicurien, vivait dans le 7e. si[illegible] la fondation de Rome. Instruit à [illegible] nes, dès sa première jeunesse, [illegible] tellement en affection les manières [illegible] Grèce, qu'il aimait mieux passer [illegible] Grec que pour Romain. Afin de [illegible] ler sur cette prétention ridicule, S[illegible] vola, surnommé l'*Augure*, l[illegible] recevait une visite de lui, le sa[illegible] grec, et le faisait saluer en la m[illegible] langue par tous ses gens. Al[illegible] avait gouverné la Sardaigne en q[illegible] de pro-préteur; il demanda au s[illegible] de faire rendre des actions de gr[illegible] aux Dieux, pour quelques ava[illegible] qu'il avait remportés contre les [illegible] gands, et n'obtint point cet hon[illegible] Scœvola, et quelques autres, l'ac[illegible] sèrent ensuite de concussion, et l[illegible] rent condamner au bannissement. [illegible] libre alors de se livrer à son goût p[illegible] les manières grecques, il re[illegible] Athènes, où l'on pense qu'il mou[illegible] Cicéron, dans son *Brutus*, dit qu'[illegible] butius eût été un meilleur orateur [illegible] n'eût pas eu un penchant si vif p[illegible] l'épicurisme; qu'il possédait bien [illegible] littérature grecque, et qu'il avait co[illegible] posé plusieurs harangues. D—T.

ALBUTIUS-SILUS (CAÏUS), o[illegible] teur romain, du temps d'Augus[illegible] était originaire de Novare, où il a[illegible] exercé les fonctions d'édile; mais, d[illegible] gens contre lesquels il avait pron[illegible] un jugement l'ayant insulté, il all[illegible] Rome, où il s'associa avec l'orate[illegible] Munacius Plancus. Cette union, ent[illegible] deux hommes qui parcouraient [illegible] même carrière, ne fut pas de longu[illegible] durée; Albutius ouvrit seul une éco[illegible] en son nom, et se mit à plaider. U[illegible] aventure assez singulière, et qui [illegible]

rite d'être rapportée, l'obligea de renoncer au barreau. Il crut un jour ne faire qu'une figure oratoire, en disant à l'avocat son adversaire : « Jurez par » les cendres et par la mémoire de » votre mère, et vous gagnerez votre » cause. » Son adversaire dit aussitôt qu'il acceptait la condition. En vain Albutius prétendit qu'il n'avait eu l'intention que d'employer une figure de rhétorique, et qu'on ne devait pas prendre à la lettre ce qu'il avait dit; les juges admirent le serment, et Albutius perdit sa cause. Dans sa vieillesse, ce philosophe, étant accablé d'infirmités, retourna à Novare, où il assembla le peuple, pour lui représenter, dans une harangue fort étendue, que l'âge et ses maladies lui rendaient la vie insupportable; ensuite il se laissa mourir de faim. Un passage de Quintilien donne à croire qu'Albutius avait composé une Rhétorique. D—T.

ALCAÇAR. *Voy*. ALCAZAR.

ALCADINUS, fils de Garsia, médecin célèbre du 12ᵉ. siècle, professa dans l'école de Salerne, où il avait fait ses études. Sa réputation s'étendit bientôt dans tout le royaume de Naples, et même en Sicile, où il fut appelé par l'empereur Henri VI, qui se trouvait arrêté dans ses expéditions par une maladie dangereuse. Alcadinus le guérit, et fut nommé son médecin ordinaire; après la mort de Henri, il resta attaché à Frédéric II, son fils, qui n'avait alors que 4 ans. Ce fut pour ce prince qu'il composa depuis une suite d'épigrammes latines en vers élégiaques, sur les bains de Pouzzoles, *De Balneis Puteolanis*, imprimée, pour la première fois, dans un recueil intitulé : *De Balneis omnibus quæ exstant apud Græcos et Arabes*, Venise, 1553, in-fol., avec un opuscule *De Balneis Puteolorum, Bajorum et Pithecusarum*, Naples, en 1591, in-8ᵒ., et réimprimé plusieurs fois dans d'autres recueils du même genre. Alcadinus laissa de plus deux Traités : I. *De Triumphis Henrici imperatoris*; II. *De his quæ à Friderico II, imperatore, præclarè et fortiter gesta sunt.* C. et A—N.

ALCALA (DON PARAFAN DE RIVERA, duc D'), vice-roi du royaume de Naples, sous Philippe II, roi d'Espagne, succéda au duc d'Albe, et mérita, par sa prudence et par la douceur de son gouvernement, l'amour des peuples confiés à ses soins. Lorsque la cour de Rome et Philippe II firent de concert de nouvelles tentatives pour établir l'inquisition dans le royaume de Naples, le duc d'Alcala s'y opposa avec tant de fermeté et de courage, et il en fit si bien sentir les dangers à Philippe II, que ce prince déclara, en 1565, que jamais cet effrayant tribunal n'existerait à Naples. Sous l'administration vigilante d'Alcala, les Napolitains furent préservés de la disette; il arrêta la peste dans ses progrès, repoussa les Turks des côtes, réprima les brigands, et fit disparaître un Mathieu Berardi qu'ils avaient mis à leur tête, sous le titre du *roi Marcon*. Après avoir assuré l'ordre et la tranquillité, le vice-roi ouvrit plusieurs grandes routes, et fit construire des ponts aussi utiles que solides et magnifiques, tels que ceux de la Cava, de la Dovia et du Rialto. D'Alcala mourut à Naples, en 1571, à 65 ans, dans la 12ᵉ. année de sa vice-royauté, et fut regretté universellement. B—P.

ALCALA Y HENARES (ALPHONSE DE), poète espagnol du 17ᵉ. siècle, établi à Lisbonne. Quoique marchand de profession, il se livra à la littérature, et composa un ouvrage intitulé : *Viridarium anagrammaticum*, et cinq *Nouvelles*, qui firent beau-

coup de bruit lors de leur publication, non à cause de leur mérite littéraire, mais à cause de leur originalité. Dans chacune de ces *Nouvelles*, l'auteur s'est astreint à éviter une des cinq voyelles; en sorte que, dans la 1re., on ne trouve pas un seul *a*; dans la 2e. pas un *e*, et ainsi de suite. Ces puérilités donnèrent à l'auteur plus de réputation qu'il n'en méritait. D—G.

ALCAMÈNE, fils de Téléclus, de la branche aînée des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 747 av. J.-C. Il termina la guerre d'Hélos, et commença celle de Messène, en prenant Amphée, l'an 743 av. J.-C.; il mourut peu de temps après, et eut pour successeur Polydorus, son fils. On a attribué à ce prince, des *Apophthegmes*, qui se trouvent dans le recueil des *Apophthegmes laconiques*, dont on a mal à propos désigné Plutarque comme l'auteur. C—R.

ALCAMÈNES, statuaire, élève de Phidias, était né à Athènes, où sa réputation brilla du plus grand éclat, 428 ans av. J.-C. Il décora sa patrie de plusieurs chefs-d'œuvre, parmi lesquels on citait la statue de *Vénus-Aphrodite*, dont on vantait surtout la gorge, les bras et les mains. Il concourut, pour une autre statue de *Vénus*, avec Agoracrite de Paros; l'ouvrage d'Alcamènes fut préféré; mais il dut moins cette faveur à la supériorité du talent, qu'à la prévention des Athéniens pour leur compatriote (*Voy*. AGORACRITE). L'un des plus beaux ouvrages d'Alcamènes fut le fronton postérieur du temple de Jupiter-Olympien, dont Pausanias a laissé la description. L'artiste y avait représenté le combat des Centaures contre les Lapithes, aux noces de Pirithoüs. Pausanias rapporte que, de son temps, on voyait encore une statue de *Junon* de la main d'Alcamènes, dans un temple situé sur le chemin de Phalère à Athènes. Cicéron et Valère Maxime parlent d'une statue de *Vulcain*, dans laquelle Alcamènes avait fait sentir que le dieu boitait, sans que ce défaut entraînât aucune difformité. La grande réputation de cet artiste lui valut l'honneur d'être placé dans un bas-relief au sommet du temple d'Eleusis. L—S—E.

ALCANTARA. *Voy*. GOMÈS.

ALCAZAR, ou ALCAÇAR (LOUIS DE), jésuite espagnol, né à Séville, en 1554, enseigna la théologie à Cordoue, et passa une partie de sa vie à commenter l'*Apocalypse*; mais le résultat de ses recherches, déposé dans deux ouvrages, dont l'un est intitulé: *Vestigatio arcani sensus in Apocalypsi*, Anvers, 1604 et 1619; Lyon, 1616, in-fol.; et l'autre: *In eas veteris testamenti partes quas respicit Apocalypsis*, Lyon, 1631, in-fol., prouve qu'il a perdu ses veilles, comme tous ceux qui ont suivi cette route ténébreuse. Le premier de ces ouvrages, qui lui coûta vingt années de travail, parut de son vivant; il y a joint une Dissertation sur les Poids et Mesures dont il est question dans l'Ecriture-Sainte, et il a mis, à la fin du second, un discours *De malis medicis*. Alcazar pense que l'*Apocalypse* est parfaitement accomplie jusqu'au 20e. chapitre, et il y trouve les deux témoins, sans parler d'Elie ni d'Enoch. Grotius a pris beaucoup de ses idées. Alcazar mourut à Séville, en 1613, à 60 ans. — Un autre ALCAZAR (Barthélemy), poète espagnol, né également à Séville, et contemporain de Cervantes, fut fort vanté de son temps. Il ne reste de lui que des Epigrammes, pour lesquelles il avait un goût particulier; elles ont été recueillies, en 1605, à Valladolid, dans l'ouvrage de Pierre Espinosa, intitulé: *les Fleurs des Poëtes illustres*. D—G.

E, célèbre lyrique grec, de
, dans l'île de Lesbos, floris-
lon la chronique d'Eusèbe,
14e. olympiade (l'an 604 av.
il était contemporain de Sa-
, si l'on en juge d'après un de
cité par Aristote, ne lui fut
lifférente. Il eut de violents dé-
ec Pittacus, l'un des princi-
oyens de Mytilène, qui, mal-
itre et son rang parmi les sept
la Grèce, ne fut point assez
he pour se mettre au-dessus
ques sarcasmes, d'autant plus
bles, qu'ils portaient unique-
ir des vices de conformation.
Laërce et Suidas nous ont
é des fragments des Satires
, dans lesquelles il traitait le sage
, de *pied plat*, *traîne-savate*,
revassé, *bouffi d'orgueil*,
et *gros crevé*, etc. Alcée s'é-
du formidable aux tyrans par
de sa verve, ce qui fait dire
ce : *Alcæi minaces camænæ*.
de son pays, il se rangea du
s ennemis de Mytilène; mais,
terrible guerrier que poète re-
le, il abandonna lâchement ses
; et, tombé entre les mains de
is, il en reçut un pardon qui
milié tout autre qu'Alcée. Cette
ce n'est pas la seule qu'il ait
tée dans le métier des armes :
tre fois combattant contre les
iens, il prit honteusement la
t les Athéniens, victorieux, ap-
rent dans le temple de Minerve
mes qu'il avait laissées sur le
p de bataille. Pendant son exil,
parcourut plusieurs contrées; il
l'Égypte, qui lui inspira des vers,
lesquels Strabon relève quelques
rs de géographie. Alcée avait
osé des Hymnes, des Odes, des
rammes; tantôt il invectivait con-
tyrannie, tantôt il célébrait Bacchus, Vénus, Cupidon, sans oublier le jeune Lycus aux yeux noirs et à la chevelure brune. Le style d'Alcée, au jugement de Quintilien, était plein, riche, harmonieux, d'une concision énergique; souvent il égalait Homère lui-même. Horace a fait de ce poète un éloge aussi magnifique, en disant :

> Et te sonantem plenius aureo
> Alcæe plectro.

Il ne nous reste d'Alcée que quelques fragments, conservés par Athénée et Suidas, et qui ont été recueillis par H. Etienne, à la suite de son Pindare. On en trouve la traduction dans les *Soirées littéraires*, par M. Coupé, tome VI, p. 193. A—D—R.

ALCHABITIUS, dont le véritable nom est ABDELAZYZ, astrologue arabe, vivait sous le règne de Seif-Ed-daulah, prince de la dynastie des Hamdanites, c'est-à-dire, vers le milieu du 10e. siècle de notre ère. Sa réputation pénétra jusqu'en Europe, où Jean Hispalensis traduisit en latin, vers le 12e. ou le 13e. siècle, son *Traité d'Astrologie judiciaire*. Cette traduction a été imprimée à Venise, en 1503, in-4°., sous ce titre : *Alchabitius cum commento* : au-dessous de cette indication est une figure représentant les cercles de la sphère armillaire. Ce petit ouvrage, de 140 pages, a été réimprimé; mais l'édition que nous venons d'indiquer est la plus recherchée et la plus rare. Panzer cite l'édition de 1473, in-4°., comme la première. J—N.

ALCHINDUS, ou ALCENDI (JACQUES), médecin arabe, qui, selon quelques auteurs, florissait vers 1145, et, selon d'autres, beaucoup plus tôt, puisqu'Avicenne, qui mourut en 1036, parle de pilules, de trochisques, dont Alchindus était l'inventeur. Quoi qu'il en soit, toute la célébrité de ce médecin repose sur un ouvrage de matière mé-

dicale, dans lequel il veut expliquer, et même déterminer les vertus des remèdes, d'après les règles de l'arithmétique et de la musique; prétendant fixer leur composition, et la rendre telle, que leur action soit toujours en rapport exact avec l'effet qu'on veut obtenir; par exemple, que les purgatifs ne le soient que dans la mesure propre à évacuer la quantité d'humeurs que comporte la maladie. Cet ouvrage, intitulé: *De medicinarum compositarum gradibus investigandis libellus*, malgré le ridicule des opinions, a eu de nombreuses éditions, Argentorati, 1531, in-fol.; avec les OEuvres de Mesué, Venetiis, 1561, 1603, in-fol. Patavii, 1584, in-8°. Alchindus a fait encore d'autres Traités: *De temporum mutationibus; De ratione sex quantitatum; De quinque essentiis; De motu diurno: De vegetalibus; De theoria magicarum artium.* Ce dernier ouvrage a même fait accuser Alchindus de magie, ainsi que cela est arrivé aux plus habiles physiciens de ces temps d'ignorance. Selon Jean Pic, Alchindus est, avec Roger Bàcon, un des hommes qui ont le mieux étudié ce qu'on appelait alors la magie naturelle et permise. C. et A—N.

ALCIAT (André), jurisconsulte, naquit à Milan, le 8 mai 1492; les uns le croient fils d'un marchand, les autres lui donnent une naissance plus illustre; il est au moins certain que ses parents vivaient honorablement, et que sa famille était riche. Il s'adonna à l'étude de la jurisprudence, dès l'âge le plus tendre. Après avoir fait ses humanités à Milan, il alla étudier le droit à Pavie et à Bologne. Dans la première de ces universités, il s'attacha aux leçons de Jason; dans la deuxième, à celles de Charles Ricinus; et, dans toutes les deux, il fit concevoir de son mérite les plus grandes espérances. A 22 ans, il obtint le grade de docteur, et, dans la même année, il fit paraître l'explication et la correction des termes grecs qui se trouvent dans le *Digeste*, connu sous le titre de *Paradoxes du Droit civil.* Cet ouvrage, qu'il avait composé à l'âge de 15 ans, le plaça aussitôt au premier rang des jurisconsultes. Les différents Traités qu'il publia à peu près à la même époque, tels que ses *Prætermissa*, celui *De Verborum significatione*, et autres, n'obtinrent pas moins de succès. Nommé, en 1521, professeur de droit à l'université d'Avignon, il obtint dans cette ville de si grands succès, que l'on compta jusqu'à 800 personnes dans son auditoire; mais le peu d'exactitude qu'on mit dans le paiement de ses honoraires le détermina à retourner à Milan. Alciat fut un des premiers à sentir que l'étude de l'histoire est indispensable pour ne pas commettre d'erreurs dans celle des lois, et que la culture des lettres n'est pas moins nécessaire à l'étude de la jurisprudence. Cette innovation fit déserter les chaires des autres professeurs, et suscita à Alciat des ennemis et des persécutions si violentes, qu'il fut obligé, en 1529, de se réfugier en France, où François Ier., mettant à profit l'aveugle fureur des compatriotes d'Alciat, le fixa dans ses états par ses bienfaits, et lui donna la chaire de Bourges, avec une pension de 600 écus, qui fut doublée l'année suivante. Alciat était avare, et l'argent fut toujours le meilleur moyen de se l'attirer. François Sforce, duc de Milan, le réclama; et, connaissant sa passion, le menaça de confisquer ses propriétés s'il ne revenait. Une pareille menace, accompagnée à la vérité d'offres de présents, de pensions considérables, et de la dignité de sénateur, détermina Alciat à retourner

›atrie. Alciat revint alors pro-
Pavie ; mais bientôt il passa
ersité de Bologne ; quatre ans
il vint reprendre sa chaire à
et, au bout de quelque temps,
sa encore attirer à Ferrare par
esses du duc Hercule d'Est ; et,
voir professé quatre ans dans
ille, il revint à Pavie, où il
:, à l'âge de 58 ans. Alciat était
vanité excessive ; comme on lui
hait un jour son inconstance :
onne, répondit-il, ne trouve
vais que le soleil parcourre la
, afin d'animer toutes choses par
haleur et ses rayons. Si on loue
toiles fixes, ajoutait-il encore,
'a pas l'intention, sans doute, de
lamner les planètes. » Bayle dit,
: occasion, qu'Alciat devait faire
oins comme le soleil de Coper-
se tenir dans son centre, et illu-
· de là tous ceux qui s'en appro-
ient. Alciat, en vendant ainsi son
tion et ses services au plus of-
, sut accumuler des honneurs et
richesses immenses. En effet, le
Paul III lui avait donné la place
rotonotaire ; l'empereur Charles-
it l'avait créé comte palatin et sé-
ur ; le roi d'Espagne lui fit pré-
d'une chaîne d'or d'un prix con-
rable ; et, partout, il rançonna les
ibreux écoliers que la renommée
'ait à ses leçons. Malgré son ava-
, il avait tellement le goût de la
ne chère, que rien ne lui coûtait
ir le satisfaire. *Avarior habitus est,*
Pancirole, *et cibi avidior* : cette in-
ipérance fut cause de sa mort, le
janvier 1550. Si les défauts qu'on
nt de lui reprocher peuvent ternir
réputation, sous le rapport de la
orale, rien ne peut altérer sa gloire
mme littérateur et comme juriscon-
lte. Peu d'hommes ont réuni autant
connaissances, et les ont portées à
un aussi haut degré que lui. Associant toujours l'étude du droit à celle de la littérature, il expliqua et éclaircit beaucoup de passages, restés obscurs par le peu de connaissance que les commentateurs avaient de la langue grecque et des antiquités ; il n'y a, suivant l'expression de Terrasson, aucun jurisconsulte à qui les amateurs de la belle jurisprudence aient autant d'obligations. Les œuvres d'Alciat ont eté recueillies et publiées à Lyon, 1560, 5 vol. in-fol. ; Bâle, 1571, 6 vol. in-fol. ; Bâle, 1582, 4 vol. in-fol. ; Strasbourg, 1616, 4 vol. in-fol. ; Francfort-sur-le-Mein, 1617, 4 vol. in-fol. L'édition de 1571 contient 33 traités, y compris les deux versions du *Traité des Emblémes*, qui, imprimé déjà dans le IVe. vol., l'a été avec des corrections et augmentations dans le sixième. Quelques-uns avaient été imprimés à part ; presque tous ces traités sont relatifs à la jurisprudence. On y trouve cependant des *Notes sur Tacite* ; un *Traité des Poids et Mesures*, etc., le tout en latin. Mais, indépendamment de ces ouvrages, on doit encore à Alciat : I. *Responsa nunquam antehac edita*, Lyon, 1561 ; Bâle, 1582, in-fol., publiés par les soins de François Alciat, son parent et son héritier. II. *De Formulâ romani imperii*, Bâle, 1559, in-8°. III. *Epigrammata selecta ex anthologiâ latine versa*, Bâle, 1529, in-8°. IV. *Rerum patriæ, seu Historiæ mediolanensis libri quatuor*, 1625, in-8°., réimpr. dans le *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiæ* de G. Grævius. V. *De Plautinorum carminum ratione*, et *De Plautinis vocabulis Lexicon*, dans une édit. de Plaute, Bâle, 1568, in-8°. VI. *Judicium de legum interpretibus parandis*, impr. avec le Traité de Conrad Page, intitulé : *Methodica juris*

traditio, 1566, in-8°. VII. *Encomium historiæ*, 1530, in-4°. VIII. *Palma*, dans l'*Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ Dornavii.* IX. *Judiciarii processus compendium*, 1566, in-8°. X. *Contra vitam monasticam*, 1695, in-8°. XI. *Notæ in Epistolas familiares Ciceronis*, dans l'édition de ces Épitres donnée par Thiéry, Paris, 1557, in-fol. XII. Vingt-sept lettres dans les recueils intitulés : *Marquardi Gudii et doctorum virorum ad eum epistolæ*, 1697, in-4°. ; et *Illustrium et clarorum virorum epistolæ.* Quelques ouvrages d'Alciat ont été traduits en plusieurs langues ; nous avons en français : 1°. *Le Livre du Duel*, ou *Combat singulier*, Paris, 1550, in-8°., traduction anonyme ; 2°. *les Emblémes*, trad. en vers par Jean Le Fèvre, 1536, in-8°.; 1540, in-8°.; 1543, in-8°. ; 1550 et 1556, in-16. Le même ouvrage a été traduit, aussi en vers, par Claude Mignaut, qui y a joint la *Vie* d'*Alciat*, 1584, in-12, et par Aneau (*Voy.* Aneau). L'épitaphe mise sur le tombeau d'Alciat, dans l'église de St.-Epiphane à Pavie, fait connaître jusqu'à quel degré s'était élevée la réputation de ce savant jurisconsulte: *Andreæ Alciat* (suit l'énumération de ses titres), *qui omnium doctrinarum orbem absolvit, primus legum studia antiquo restituit decori.*

M—x.

ALCIAT (François), de Milan, neveu et héritier du précédent, fut lui-même très-versé dans la jurisprudence, qu'il professa à Pavie, où il eut pour disciple S. Charles Borromée. Pie IV l'employa dans la daterie apostolique, et le fit ensuite cardinal. Il était aussi très-bon littérateur ; les écrivains de son temps ont fait de lui cet éloge. Pierre Vettori, entre autres, loue, dans une de ses lettres, l'érudition et le génie de François Alciat. Marc-Antoine Muret, dans une de ses harangues, assure qu'il était l'ornement de son siècle, et l'appui des gens de lettres ; il mourut à Rome, en 1580, âgé de 58 ans. Il avait laissé plusieurs ouvrages qui n'ont point été imprimés. (*Voy.* l'art. précédent.) G—É.

ALCIAT (Térence), Romain, se fit remarquer dans l'ordre des jésuites par son savoir en théologie. Urbain VIII faisait grand cas de lui, et disait publiquement qu'il était digne du chapeau de cardinal ; mais il mourut avant de le recevoir, en 1651, laissant les matériaux d'un ouvrage intitulé : *Historiæ concilii Tridentini à veritatis hostibus evulgatæ elenchus.* Il l'avait entrepris par ordre du pape, pour réfuter l'histoire de Fra-Paolo Sarpi. Ces matériaux servirent, après sa mort, au cardinal Pallavicino, pour composer une nouvelle histoire de ce concile. G—É.

ALCIATI (Jean-Paul), né à Milan, dans le 16e. siècle, fut du nombre des protestants qui s'éloignèrent le plus de la foi catholique, en niant la doctrine de la Trinité, et en soutenant que J.-C. n'existait pas avant d'être né de Marie. Espérant professer librement ses opinions dans une ville protestante, Alciati, accompagné du médecin Blandrata, de Gribaud, avocat, et de Gentilis, vint à Genève, où iis ne tardèrent pas à être les ennemis des protestants, autant qu'il l'étaient des catholiques. Gentilis fut emprisonné, et ses associés se virent obligés de chercher un asyle dans quelque autre pays. Ils se rendirent en Pologne, où Alciati et Blandrata répandirent avec succès leurs opinions. Alciati fut accusé de s'être ensuite fait mahométan ; mais on ne peut douter que ce ne soit une calomnie, fondée sur ce qu'en niant la préexistence de J.-C., il se

›chait, en effet, de la croyance
mane, qui n'admet qu'une per-
dans la nature divine. Son an-
associé, Gentilis, qui était venu le
dre en Pologne, et qui y avait
ec lui de violentes disputes, fut
ceux qui contribuèrent le plus
éditer ce faux bruit. Bayle en
une excellente raison : « Deux
taires qui se brouillent, dit-il,
ntre-haïssent plus qu'ils ne haïs-
t le tronc duquel ils se sont sépa-
. » Calvin et Bèze, ennemis mor-
les sociniens, n'épargnèrent pas
jures à Alciati, et le traitèrent de
t d'enragé. Alciati se retira, sur la
le ses jours, à Dantzick, où il
ut. Il avait publié *deux Lettres à
gorio Pauli*, contre la préexistence
.-C., l'une en 1564, l'autre en
5. D—T.

LCIBIADE naquit à Athènes,
la 82e. olympiade, vers l'an
avant J.-C. Clinias, son père,
endait d'Ajax de Salamine; et
omaque, sa mère, était fille de
aclès, de la famille des Alcmæo-
s. Étant encore enfant, lorsque
nias fut tué à la bataille de Coro-
, il eut pour tuteurs Ariphron et
iclès, fils d'Agariste, sœur de Me-
ès, son aïeul maternel. Il fut éle-
dans la maison de Périclès, qui,
ièrement livré aux affaires publi-
s, n'eut peut-être pas de son édu-
on tous les soins qu'exigeait la
lence de son caractère. Alcibiade
nonça, dès son enfance, ce qu'il se-
un jour. Jouant aux osselets dans
rue, avec des enfants de son âge,
e voiture survint; il pria le conduc-
r d'arrêter, et, sur son refus, il se
icha devant la roue, en lui disant:
Passe maintenant, si tu l'oses. » Près
tre vaincu à la lutte par un de ses
marades, il le mordit à la main;
Tu mords comme une femme, dit
» celui-ci.—Non, mais comme un lion,
» répartit Alcibiade. » Il réussit dans
toutes ses études, et se livra avec
succès à tous les exercices du corps;
il ne voulut cependant pas apprendre
à jouer de la flûte, trouvant que cela
le défigurait. Sa beauté, sa naissance,
le crédit de Périclès, son tuteur, lui
donnèrent un grand nombre d'amis
et de courtisans; et quelques bruits
injurieux sur ses mœurs en furent
la suite. Ce ne fut cependant point à
tous ces avantages extérieurs qu'il dut
l'amitié du sage Socrate, quoique quel-
ques sophistes d'une époque bien pos-
térieure aient cherché à répandre sur
cette liaison des soupçons démentis
par le silence des écrivains contem-
porains. Mais Socrate, voyant dans
ce jeune homme le germe des plus
grandes vertus et des plus grands
vices, se flatta de le diriger vers le bien.
Il prit effectivement beaucoup d'ascen-
dant sur lui; et, quoique entraîné par le
goût des plaisirs, Alcibiade revenait
toujours vers le philosophe, dans les
leçons duquel il puisa cette éloquence
persuasive dont il fit un si mauvais
usage par la suite. Il fit ses premières
armes dans l'expédition de Potidée;
il y fut blessé, et Socrate, qui com-
battait auprès de lui, le défendit et le
ramena. Il se trouva aussi au combat
de Délium, où il servait dans la ca-
valerie, qui fut victorieuse; l'infan-
terie ayant été défaite, il fut obligé
de prendre la fuite comme les autres,
et, ayant trouvé Socrate qui se reti-
rait à pied, il l'accompagna et veilla
à sa sûreté. Alcibiade ne se mêla point
des affaires publiques tant que Cléon
vécut, et ne se fit connaître que par
son luxe et sa dissipation; ce déma-
gogue ayant été tué l'an 422 av. J.-C.,
Nicias parvint à faire conclure une
paix de cinquante ans entre les Athé-
niens et les Lacédémoniens. Alcibiade,

âgé alors de vingt-huit ans, jaloux du crédit de Nicias, et irrité de ce que les Lacédémoniens ne s'étaient point adressés à lui, quoiqu'ils fussent unis à sa famille par les liens de l'hospitalité, et qu'il eût pris soin de leurs compatriotes prisonniers, chercha à faire rompre le traité, et profita pour cela de quelques difficultés qui s'étaient élevées entre les deux peuples. Les Lacédémoniens ayant envoyé des députés, Alcibiade feignit de les accueillir avec un vif intérêt, et leur conseilla de dire qu'ils n'avaient point de pouvoirs, dans la crainte que le peuple Athénien n'en abusât pour leur faire la loi. Trompés par ces apparences d'amitié, ces députés, appelés à l'assemblée du peuple, dirent qu'ils n'avaient point de pouvoirs; alors Alcibiade tonna contre eux, leur reprocha leur mauvaise foi, et décida les Athéniens à contracter une alliance avec les Argiens: ce qui entraîna une rupture avec Lacédémone. Il eut, dans différentes occasions, le commandement des escadres athéniennes qui allèrent ravager le Péloponnèse. Dans une de ces expéditions, il cherchait à persuader aux Patréens de quitter l'alliance des Lacédémoniens pour celle des Athéniens; quelqu'un d'eux ayant dit: « Les » Athéniens nous mangeront. — Cela, » peut être, répondit Alcibiade; mais » ce sera par les pieds, et peu à peu, » tandis que les Lacédémoniens vous » dévoreront, en commençant par la » tête. » Son goût pour le luxe et la profusion ne le quitta pas, même au milieu des travaux de la guerre. Étant sur les vaisseaux, il ne couchait point sur des planches comme les autres; mais il se faisait faire un lit sur des sangles placées dans des entailles pratiquées dans les entreponts. Il était vêtu de la pourpre la plus précieuse, et avait un bouclier doré, sur lequel il avait fait représenter l'Amour lançant la foudre. Lorsqu'il revenait à Athènes, il passait son temps dans toutes sortes de débauches. A la suite d'une orgie, se trouvant dans la rue avec quelques-uns de ses compagnons, il fit le pari d'aller donner un soufflet à Hipponicus le riche, et il le lui donna effectivement. Cette action ayant fait beaucoup de bruit dans la ville, Alcibiade alla trouver celui qu'il avait offensé; et, s'étant dépouillé devant lui, il lui dit de se venger en le frappant de verges; Hipponicus, satisfait de son repentir, lui pardonna, et lui donna même, par la suite, en mariage, sa fille Hipparète, avec dix talents (54,000 liv.) de dot; mais le mariage ne le rendit pas plus sage, et sa femme, qui était très-amoureuse de lui, irritée de ses fréquentes infidélités, le quitta, et se retira chez Callias, son frère. Voulant obtenir le divorce, elle alla elle-même, suivant la loi, déposer chez l'éphore l'acte par lequel elle le demandait; Alcibiade, en étant instruit, s'y rendit, enleva son épouse, et l'emporta à travers la place publique, sans que personne s'y opposât. Cette violence ne déplut pas à Hipparète, et elle ne songea plus à se séparer de lui. Les gens les plus riches de la Grèce croyaient déployer beaucoup de magnificence lorsqu'ils entretenaient un char pour les jeux olympiques; Alcibiade en envoya sept tout à la fois, et remporta en même temps les trois premiers prix. Euripide célébra cette victoire par un chant, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments. Il paraît qu'Alcibiade remporta aussi des prix aux jeux pythiques et aux jeux néméens; car Athénée raconte, qu'à son retour d'Olympie, il dédia à Athènes deux tableaux qu'il avait fait faire par Aglaophon (*V.* ce nom). Dans l'un, il était couronné par

npiade et la Pythiade, et, dans
e, il était assis sur les genoux de
sse Némée, et paraissait beau-
plus beau que les trois figures
emmes qui représentaient les
es des jeux. Ce mépris de toutes les
nances ne pouvait manquer de
ire beaucoup d'ennemis, dans une
où le peuple était toujours in-
pour la conservation de sa liber-
n certain *Hyperbolus*, de la plus
e classe du peuple, et qui n'était
re que par son impudence, pro-
l'ostracisme, moyen qu'em-
aient les Athéniens pour se dé-
asser de ceux qui leur paraissaient
puissants; les trois hommes
re qui cette mesure parut plus
iculièrement dirigée, étaient Alci-
le, Nicias, et Phæax, orateur cé-
e : la crainte les décida à se réu-
, et ils prirent si bien leurs me-
es, qu'ils firent tomber l'ostracisme
celui-là même qui l'avait proposé,
qui, ne jouissant d'aucune considé-
on, ni par ses talents, ni par sa
ssance, ni par ses richesses, ne
doutait pas qu'on voulût lui faire
pareil honneur. Le peuple fut
furieux de voir l'ostracisme ainsi
ofané, qu'il l'abolit, et on n'en fit
is usage par la suite. Peu de temps
rès, les Athéniens, sur la propo-
ion d'Alcibiade, résolurent de faire
ne expédition en Sicile, et lui en
nnèrent le commandement, con-
intement avec Nicias et Lamachus.
andis qu'on faisait les préparatifs né-
ssaires, il arriva qu'une nuit, tous les
ermès furent mutilés, excepté celui
ui était devant la porte d'Andocide.
e peuple crut que ce sacrilége tenait
quelque conspiration pour atten-
er à sa liberté ; il ordonna les recher-
hes les plus sévères, et un certain
Androclès produisit quelques témoins
qui présentèrent Alcibiade comme
coupable de cette mutilation, et l'accusèrent en même temps d'avoir profané les mystères d'Éleusis, en les célébrant d'une manière dérisoire dans une maison particulière. Alcibiade voulut se justifier sur-le-champ; mais ses ennemis, craignant d'avoir le dessous, parce qu'il avait pour partisans tous ceux qui devaient s'embarquer avec lui, firent remettre le jugement de cette affaire à son retour. Alcibiade ayant ainsi été obligé de s'embarquer, quoi qu'il eût pu dire pour se faire juger avant son départ, arriva en Sicile, où l'armée athénienne eut d'abord les plus grands succès ; mais, à peine Alcibiade était-il parti d'Athènes, que ses ennemis étaient parvenus à animer tellement le peuple contre lui, qu'on envoya le vaisseau salaminien pour le ramener, afin de le juger. Il ne fit point de résistance, et s'embarqua; mais, arrivé à Thurium, il descendit à terre et se cacha. Quelqu'un lui ayant dit : « Quoi, Alcibiade, tu » ne t'en rapportes pas à ta patrie? — » Je ne m'en rapporterais pas même » à ma mère, répondit-il, lorsqu'il » s'agit de la vie, de crainte qu'elle ne » mît par erreur un caillou noir au » lieu d'un blanc. » Le vaisseau étant revenu sans lui, on le condamna à mort. A cette nouvelle, il dit : « Je » prouverai bien aux Athéniens que » je suis encore vivant. » Il se retira d'abord à Argos, ensuite à Sparte. Il sut si bien s'accommoder aux mœurs des Spartiates, quelque éloignées qu'elles fussent du genre de vie auquel il s'était livré jusqu'alors, qu'il devint l'idole du peuple, qui, le voyant rasé jusqu'à la peau, se lavant dans l'eau froide, vivant de gros pain et de brouet noir, ne pouvait concevoir qu'il eût jamais eu de cuisinier, qu'il eût fait usage de parfums, ni qu'il eût porté des vêtements

de laine de Milet. Timæa, femme d'Agis, l'un des rois de Sparte, conçut pour lui une passion à laquelle il céda, non qu'il la partageât, disait-il, mais pour qu'il y eût un roi de sa race à Lacédémone. Il paraît, qu'en effet, on le crut père de Léotychide, puisque ce prince fut privé du trône pour faire place à Agésilas. Il engagea les Lacédémoniens à envoyer Gylippe aux Syracusains, à contracter une alliance avec le roi de Perse, et à fortifier Décélie, dans l'Attique; et, après la malheureuse catastrophe par laquelle se termina l'expédition des Athéniens en Sicile, les habitants de Chios, de Lesbos et de Cyzique ayant envoyé des députés à Sparte demander des secours pour secouer le joug des Athéniens, il décida les Spartiates à en envoyer d'abord à ceux de Chios; étant parti avec cette expédition, il fit, à son arrivée dans l'Asie mineure, révolter toute l'Ionie contre les Athéniens, et leur fit beaucoup de mal. Comme on lui attribuait tous les succès, Agis et les principaux Spartiates en devinrent jaloux, et écrivirent à leurs généraux en Asie de s'en défaire, en le faisant assassiner; mais il devina leurs projets, et se retira auprès de Tissapherne, l'un des satrapes du roi de Perse, qui avait l'ordre d'agir de concert avec les Lacédémoniens. Il changea alors de manières, se plongea dans le luxe asiatique, et se rendit si agréable à ce satrape, qu'il ne pouvait plus se passer de lui. N'osant plus se fier aux Lacédémoniens, il entreprit de servir sa patrie, et commença par faire entendre à Tissapherne, qu'il n'était pas de l'intérêt du grand roi que les Athéniens fussent affaiblis de manière à ne pouvoir plus résister aux Spartiates; qu'il fallait, au contraire, les laisser se détruire les uns par les autres. Tissapherne, d'après ce conseil, ne fournit plus qu'avec parcimonie aux dépenses des Lacédémoniens, qui, se trouvant dès-lors hors d'état de pousser la guerre avec activité, laissèrent un peu de relâche aux Athéniens. Ces derniers avaient alors à Samos des forces considérables; Alcibiade fit dire aux généraux qui les commandaient que, s'ils voulaient réprimer l'insolence du peuple d'Athènes, et y établir l'autorité des grands, il leur procurerait l'amitié de Tissapherne, et empêcherait l'escadre phénicienne de se réunir à celle des Lacédémoniens. Ces généraux y consentirent tous, à l'exception de Phrynichus, qui chercha même à perdre Alcibiade dans l'esprit de Tissapherne. Ils envoyèrent alors à Athènes Pisandre, l'un d'eux, qui fit donner le gouvernement à un conseil composé de quatre cents personnes. Ce conseil, ne songeant qu'à affermir son autorité, ne s'occupa point du retour d'Alcibiade; mais l'armée de Samos l'envoya chercher, lui déféra le commandement, et demanda à aller tout de suite à Athenes pour renverser les tyrans; il eut le bon esprit de leur résister; et, ne voulant pas rentrer dans sa patrie avant de lui avoir rendu quelque service, il alla attaquer l'escadre des Lacédémoniens, commandée par Mindarus, et la défit complètement. Étant revenu ensuite auprès de Tissapherne, ce satrape, qui craignait que les Lacédémoniens ne portassent des plaintes contre lui au roi de Perse, le fit arrêter, croyant se justifier par-là, et le fit enfermer à Sardes; mais Alcibiade trouva le moyen d'en sortir au bout de trente jours, et répandit le bruit que c'était Tissapherne qui l'avait fait échapper. Ayant repris le commandement de l'armée, il livra, auprès de Cyzique, un combat par mer et par terre, en

même temps, à Mindarus qui commandait les vaisseaux des Lacédémoniens, et à Pharnabaze, satrape du roi de Perse: il les défit tous les deux, reprit ensuite Cyzique, Chalcédoine et Byzance, rendit l'empire de la mer aux Athéniens, et retourna dans sa patrie, où on l'avait rappelé par une loi rendue sur la proposition de Critias. Il y fut reçu avec un enthousiasme universel, les Athéniens étant persuadés que son exil avait été la cause de tous les malheurs qu'ils avaient éprouvés. On le renvoya bientôt en Asie avec cent vaisseaux; mais, comme on ne lui fournissait pas d'argent pour payer ses équipages, il fut obligé d'aller chercher les secours dont il avait besoin dans la Carie, et il eut l'imprudence de laisser le commandement de la flotte à Antiochus, son pilote, homme vain et présomptueux, que Lysandre n'eut pas beaucoup de peine à attirer dans une embuscade où il fut tué, et perdit une partie de ses vaisseaux. Les ennemis d'Alcibiade, à Athènes, profitèrent de cette affaire pour l'accuser, et vinrent à bout de faire envoyer d'autres généraux à sa place. Ne jugeant pas à propos de retourner dans son ingrate patrie, il se retira à Pactyes, place de la Thrace qui lui appartenait, rassembla des troupes, et se mit à faire la guerre, pour son compte, aux Thraces libres, sur qui il fit beaucoup de butin, et assura la tranquillité des villes grecques du voisinage. Il contracta, à cette occasion, des liaisons d'amitié avec quelques rois de la Thrace, qui furent tout étonnés de voir qu'il supportait encore mieux qu'eux l'excès du vin. Les généraux athéniens étaient alors stationnés, avec leur flotte, à Ægos Potamos, à peu de distance de celle des Lacédémoniens. Il les avertit du danger de leur position, et leur conseilla d'aller à Sestos, leur offrant d'obliger Lysandre à accepter le combat, ou à demander la paix, en le faisant attaquer du côté de la terre par Seuthès, l'un des rois de la Thrace; mais ils dédaignèrent ses avis, et la flotte Athénienne fut défaite peu de temps après, sans qu'il s'en échappât plus de huit vaisseaux. Alcibiade alors, craignant la puissance des Lacédémoniens, se retira dans la Bithynie, voulant passer de là auprès d'Artaxercès, pour l'intéresser en faveur de sa patrie; mais les trente tyrans que Lysandre avait établis à Athènes, sentant qu'il leur serait difficile de contenir le peuple, tant qu'il pourrait compter sur Alcibiade, s'adressèrent, pour le faire assassiner, à Lysandre, qui s'y refusa, jusqu'à ce qu'en ayant reçu l'ordre de sa patrie, il ne lui fût plus possible de résister. Il chargea Pharnabaze de l'exécution de cet ordre. Alcibiade était alors dans un bourg de la Phrygie, avec la courtisane Timandra, qui lui était restée attachée. Ceux que Pharnabaze envoya pour le tuer, n'osant pas l'attaquer ouvertement, mirent le feu à sa maison. Le bruit de l'incendie l'ayant éveillé, il parvint à s'échapper avec un Arcadien qui l'avait toujours suivi. Les meurtriers n'osèrent pas l'attendre; mais, se tenant loin de lui, ils le tuèrent à coups de flèches. Lorsqu'ils se furent retirés, Timandra enleva son corps, et lui donna la sépulture d'une manière honorable. Alcibiade mourut dans la première année de la 94e. olympiade, l'an 404 avant J.-C., à l'âge d'environ quarante cinq ans. Telle fut la fin d'un homme sur qui la nature s'était plu à répandre les qualités les plus opposées, ou plutôt, comme dit Plutarque, qui, semblable au caméléon, était toujours prêt à prendre l'impression des objets dont

il se trouvait entouré. « Chez tous les » peuples, dit Barthélemi, il s'attira » les regards, et maîtrisa l'opinion » publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de » son intempérance; les Béotiens, de » son amour pour la gymnastique; » les Ioniens, de sa mollesse et de sa » volupté; les satrapes de l'Asie, d'un » luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Il ne » fallait point chercher dans son ame » cette élévation qu'excite la vertu; » mais on y trouvait cette hardiesse » que donne la conscience de sa supériorité. Aucun obstacle, aucun revers ne pouvait ni le surprendre, ni » le décourager. Il semblait persuadé » que, lorsque les ames d'un certain » ordre ne font pas tout ce qu'elles » veulent, c'est qu'elles n'osent pas » tout ce qu'elles peuvent. Il fut, toute » sa vie, suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutaient » ses talents, les autres, ses excès; » et se vit, tour à tour, adoré, craint » et haï du peuple, qui ne pouvait se » passer de lui. Comme les affections » dont il était l'objet devenaient des » passions violentes, ce fut avec des » convulsions de joie ou de fureur » que les Athéniens l'élevèrent aux » honneurs, le condamnèrent à mort, » le rappelèrent, et le proscrivirent » une seconde fois. » Alcibiade grasseyait en parlant, et ne pouvait pas prononcer la lettre ρ (*r*), ce qui ne l'empêchait pas d'être un des hommes les plus éloquents de son siècle. Il ne faut pas croire aveuglément toutes les anecdotes qu'on trouve sur son compte dans les anciens. Sa popularité lui avait attiré la haine de tous les orateurs de son temps, et les calomnies ne leur coûtaient rien. Nous en avons un exemple dans un discours qui porte le nom d'Andocide, mais qui n'est pas de lui, où l'orateur entasse contre Alcibiade des accusations peu vraisemblables. Il fallait que les Romains eux-mêmes le regardassent comme un homme bien extraordinaire; car l'oracle de Delphes leur ayant ordonné, pendant la guerre des Samnites, de dédier, dans un endroit apparent de la ville, les statues du plus sage et du plus vaillant des grecs, ils placèrent dans les comices celles de Pythagore et d'Alcibiade. La vie d'Alcibiade a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos. On trouve son portrait dans plusieurs ouvrages, et, entre autres, dans le 1er. volume de l'*Iconographie*, de M. Visconti. Meissner a composé sous le titre de *Alcibiade enfant, jeune homme, homme fait, et vieillard*, un roman historique, qui a été traduit par M. Delamarre. C—R.

ALCIDAMAS, rhéteur, né à Elée, vers l'an 420 av. J. C., était contemporain d'Isocrate, disciple de Gorgias; il avait composé un *Art de la rhétorique*, cité par Plutarque; un *Éloge de la mort*, dont parlent Cicéron et le rhéteur Ménandre; et divers autres ouvrages, nommés par Athénée et Diogène Laërce. Il ne nous en reste que deux Harangues, l'une d'Ulysse contre Palamède; l'autre, qui n'est qu'une déclamation dirigée contre les rhéteurs du temps. (Περὶ Σοφιστῶν). Elles se trouvent toutes deux dans le *Recueil* de Reiske, t. VIII, p. 64 et suivantes. L'abbé Auger en a donné une Traduction à la suite de celle d'Isocrate. A—D—R.

ALCIME, grand-prêtre des juifs, profita des troubles qui agitaient sa patrie pour s'élever à la souveraine sacrificature, par la protection d'Antiochus-Eupator, l'an 163 av. J.-C.; il s'en était frayé le chemin en se vouant à l'idolâtrie, du temps d'Antiochus-Epiphanes; mais Judas-Machabée l'empêcha constamment d'en faire

es fonctions. Alcime rendit son usurpation encore plus odieuse par son avarice et sa cruauté. Mécontent des Juifs, qui refusaient de le reconnaître, il retourna en Syrie pour demander les secours au roi Démétrius, et il l'exhorta à détruire entièrement le parti de Judas. Démétrius lui ayant accordé une armée, il se rendit maître de Jérusalem, en chassa ses ennemis, et entreprit de faire abattre le mur du parvis intérieur du temple, bâti par les prophètes ; mais il mourut frappé de paralysie, avant d'avoir pu achever cette démolition sacrilége. Les Juifs, d'un consentement unanime, choisirent, pour lui succéder, Jonathan, frère de Judas-Machabée, qui réunit en sa personne l'autorité de prince du peuple et celle de souverain pontife. T—D.

ALCIME, ou plutôt LATINUS ALCIMUS ALETHIUS, historien, orateur et poète dans le 4e. siècle, était né à Agen. Il avait composé quelques ouvrages, où il parlait avec tant d'éloges de Julien-l'Apostat et de Salluste, préfet des Gaules, sous le règne de cet empereur, qu'Ausone ne craint pas de dire qu'ils étaient plus propres à immortaliser Julien, que la pourpre dont il avait été revêtu, et qu'ils faisaient plus d'honneur à Salluste, que le consulat même auquel il avait été élevé. On ne sait pas, au reste, quels étaient ces écrits d'Alcime. Scaliger croit que c'était l'Histoire de son temps. Il ne nous reste de lui que l'Épigramme suivante sur Homère et Virgile :

Mæonio vati qui par aut proximus esset
    Consultus Pæan risit, et hæc cecinit :
Si potuit nasci quem tu sequereris, Homere,
    Nascetur qui te possit, Homere, sequi.

— Un autre ALCIME, né en Sicile, dont Athénée et Festus Pompéius font mention, a écrit un ouvrage sur l'Italie ; mais on ignore le lieu où il vivait, et l'époque de sa mort. A. B—T.

ALCINOUS, philosophe platonicien, florissait, à ce que l'on croit, au commencement du 2e. siècle. Les détails de sa vie ne nous sont point parvenus, et nous ne le connaissons guère que par son *Introduction à la doctrine de Platon*, dont Marsile Ficin fit une version latine. Elle fut publiée, pour la première fois, avec divers Traités de Jamblique, Proclus, Porphyre, Synesius, et autres platoniciens, *Venetiis, in ædibus Aldi*, 1497, in-fol. Elle a souvent été réimprimée depuis. Jacques Charpentier l'orna d'un Commentaire, qui parut à Paris, 1573, in-4°. Denys Lambin en publia une édition grecque et latine (avec des scholies) ; Paris, 1567, in-4°. et Michel Vascosan, une autre, *ibid.*, 1532, in-8°. Daniel Heinsius l'inséra, de la même manière, dans ses éditions de *Maxime de Tyr*, Leyde, 1608, 1617 ; Oxone, 1667, in-8°. On la trouve, en latin, dans les premières éditions d'Apulée, Rome, 1469 et 1472 ; Venise, Alde, 1521, etc., et dans l'*Histoire de la Philosophie*, de Th. Stanley, publiée par Oléarius. Lips., 1711, in-4°., page 326. Elle a été traduite en français, par M. Combes Dounous, Paris, 1800, in-12. — Un autre ALCINOUS, philosophe stoïcien, est cité par Philostrate, dans les *Vies des Sophistes grecs*. D. L.

ALCIONIUS. *Voy*. ALCYONIUS.

ALCIPHRON, sophiste grec du 3e. ou du 4e. siècle, dont il nous reste des lettres, supposées écrites par des pêcheurs, des gens de la campagne, des parasites, des courtisanes, etc. Le style en est en général assez naturel ; ce qui pourrait faire supposer qu'Alciphron vécut à peu près à l'époque de Lucien. Au reste, sa vie nous est absolument inconnue ; la meilleure édition

de ces Lettres est celle qu'Ét. Bergler en a donnée, en grec et en latin, avec des notes très-savantes, Leipzig, 1709, 1715; et Utrecht, 1791, in-8°., et réimprimée, avec quelques additions, par les soins de M. Wagner, Leipzig, 1798, in-8°., 2 vol. Le savant M. Bast a trouvé quelques lettres inédites et des variantes très-importantes dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale, et il est à souhaiter qu'il donne une nouvelle édition de cet auteur dont l'ouvrage, sans être bien important, renferme des détails sur les mœurs des anciens Grecs, qu'on aurait de la peine à trouver ailleurs. Ces lettres ont été traduites en français, Paris, 1785, in-12., 3 vol., par l'abbé Richard, qui n'y a pas mis son nom. L'évêque Berkley a fait un livre intitulé : *Alciphron*, ou le *Petit Philosophe ;* c'est une apologie de la religion chrétienne. — Un autre ALCIPHRON, philosophe de Magnésie, et dont Suidas fait mention, vivait au temps d'Alexandre-le-Grand. C—R.

ALCIPPUS, Spartiate, n'était pas moins distingué par sa bravoure que par sa sagesse. Ses ennemis l'accusèrent, devant les éphores, de vouloir changer les lois de la république, et le firent exiler ; non contents de cette vengeance, ils empêchèrent Damocreta, son épouse et ses deux filles, de le suivre, et confisquèrent tous ses biens. Les deux filles d'Alcippus furent néanmoins recherchées, à cause de la haute considération dont leur père avait joui : les ennemis d'Alcippus firent défendre qu'on les demandât en mariage. Alors Damocreta, poussée au désespoir, saisit l'occasion d'un jour de fête solennelle, où les femmes des principaux habitants se réunissaient pour des cérémonies religieuses ; elle se rendit dans le temple avec ses filles, et mit le feu au bois qu'on y avait ramassé pour la cérémonie. Tout le monde étant accouru, elle égorgea ses deux filles, les jeta dans le feu et s'y précipita elle-même. Les Lacédemoniens jetèrent les corps de ces infortunées hors de leur territoire. Cet événement tragique arriva peu de temps avant la 3e. guerre de Messène, C—R.

ALCMAN, poète grec, né à Sardes, en Lydie, vers l'an 670 av. J.-C., obtint le titre de citoyen à Sparte. Il s'est servi du dialecte dorique; son nom même d'Alcman, qui serait Alcmæon, dans la langue commune, est entièrement dorien. On trouve, dans Athénée et dans Plutarque, quelques fragments d'Alcman qui attestent sa passion pour Mégalostrate, femme d'esprit qui faisait fort bien des vers. Ces fragments, conservés par H. Étienne, dans son recueil des Lyriques grecs, à la suite de Pindare, 1560, in-16, réimprimés fréquemment depuis ; et par Fulvius Ursinus, à la suite de *Carmina novem illustrium feminarum*, Antwerpiæ, 1568, in-8°., ont été traduits dans les *Soirées litteraires*, tom. VII, p. 55. Cet auteur avait fait une pièce intitulée: *les Plongeuses ;* elle ne nous est pas parvenue. Il se livra avec excès aux plaisirs de l'amour et de la table, et mourut de la maladie pédiculaire. Horace doit beaucoup à ce poète, et en général à tous les lyriques, dont il a traduit ou imité une foule de pièces. — Un autre ALCMAN, de Messène, s'exerça aussi dans la poésie lyrique. A—D—R.

ALCMÆON, fils de Mégaclès, de la famille des Alcmæonides. Au milieu des factions qui divisaient la république d'Athènes, il était à la tête de ceux qui ne voulaient aucun changement dans le gouvernement ; ce qui le mit en butte aux deux autres partis, qui vinrent à bout de le faire exiler, sous prétexte que son père était souillé

es meurtres de Cylon et de ses parsans. Cet exil ne fut pas de longue urée. Alcmæon revint lorsque Solon ut rétabli l'ordre, et il eut le comandement des troupes que les Athéiens envoyèrent au secours des Amhictyons, dans la guerre de Cirrha, ers l'an 592 av. J.-C. Il fut exilé de ouveau par Pisistrate, l'an 570 av. .-C., et se retira à Delphes avec ses ils. Il rendit quelques services aux ydiens que Crœsus avait envoyés onsulter l'oracle, et ce prince, l'ayant ait venir à sa cour, le renvoya comblé de présents. Alcmæon mourut peu le temps après, dans un âge avancé, aissant un fils nommé *Mégaclès*.

C—R.

ALCMÆON, de Crotone, fils de Périthus, fut un des disciples de Pyhagore, vers les dernières années du ondateur de la secte italique. Il se livra articulièrement à l'étude de la phyique et de la médecine, et ne tarda as à jouir d'une grande réputation. Le premier, au rapport de Chalcilius, il essaya de disséquer les aninaux, et s'occupa beaucoup de la structure de l'œil. Un des premiers encore, du moins dans la grande Grèce, il écrivit sur *la Nature des Choses*. Aristote le réfuta; mais le livre du péripatéticien est perdu. Voici, d'après Plutarque et Stobée, l'exposé des opinions d'Alcmæon : Les éléments, ou qualités des choses, sont doubles, opposés, contraires. — Les astres sont les êtres divins. — La lune a la forme d'une nacelle; sa lumière est éternelle : lorsqu'elle disparaît, c'est que la nacelle se retourne. — Les planètes se meuvent à l'opposite des étoiles fixes, c'est-à-dire, d'occident en orient. — L'ame est immortelle, et mobile par sa nature; son mouvement est sans fin, comme celui du soleil. — L'audition s'opère par le moyen du vide qui est au-dedans de l'oreille; car il n'y a que les corps vides qui soient sonores. — C'est par la chaleur et l'humidité de la langue que nous discernons les saveurs. — Le siége de l'ame est au cerveau, d'où, par aspiration, nous prenons connaissance des odeurs. — C'est la tête qui se forme la première dans le fœtus, et ce fœtus aspire sa nourriture par tout son corps, de même que l'éponge boit le liquide qui l'environne. — Le sommeil est causé par la retraite du sang aux veines confluentes; et l'éveil, par la diffusion de ce liquide : son absence totale donne la mort. — L'Isonomie, ou équilibre des facultés corporelles, c'est-à-dire du chaud, du froid; de l'humide, du sec; du doux, de l'amer, etc., constitue la santé : l'équilibre rompu, survient la maladie; car la faculté prédominante corrompt toutes les autres. Du reste, la cause des maladies est, ou efficiente, par un excès de chaleur, de sécheresse; ou matérielle, par surabondance ou défaut d'un principe alimentaire; ou hydrostatique, par l'altération ou les perturbations du sang, de la bile, des humeurs; ou bien, enfin, elle dépend de causes extérieures, par l'influence du climat, des eaux, etc. » D. L.

ALCOCK (Jean), savant et pieux évêque anglais, était né, vers le milieu du 15e. siècle, à Beverley, dans le comté d'York. Après avoir étudié à Cambridge, où il prit le degré de docteur, il parvint, par son seul mérite, aux premières dignités de l'église et de l'état, ayant été nommé successivement évêque de Rochester, de Worcester et d'Ély, ambassadeur près du roi de Castille, et grand-chancelier. A ses connaissances littéraires et politiques, il joignait un talent distingué en architecture, attesté par plusieurs beaux édifices élevés sur ses dessins.

Ce talent lui valut la surintendance des bâtiments royaux. C'est à lui qu'on doit la fondation du collége de Jésus à Cambridge; il obtint, du roi Henri VII, la permission de l'établir dans un couvent, alors habité par des religieuses, si connues par leur incontinence, qu'on appelait leur communauté *spiritualium meretricum cœnobium*, qu'on peut traduire par *communauté religieuse de filles publiques*. Parmi les écrits qui restent de lui, se trouvent les suivants : I. *Mons perfectionis ad Carthusianos*, Londres, 1501, in-4°.; II. *Galli cantus ad confratres suos curatos in synodo apud Barnwell*, 25 sept. 1498; Londres, 1498, in-4°.; III. *Abbatia spiritus sancti in purá conscientiá, fundata*, Londres, 1531, in-4°.; IV. *les Psaumes de la pénitence*, en vers anglais; V. *Homiliæ vulgares*; VI. *Meditationes piæ*; VII. *le Mariage d'une Vierge avec J.-C.*, 1486, in-4°. Alcock mourut en 1500, à Wisbeach, et fut enterré dans une chapelle qu'il avait fait bâtir pour lui-même. S—D.

ALCUIN, écrivain célèbre du 8e. siècle, né en Yorkshire, ou, selon d'autres, près de Londres, fut élevé par le vénérable Bède, et par Ecbert, archevêque d'Yorck, dont il fut le bibliothécaire, et devint abbé de Cantorbéry. Sa réputation passa les mers; Charlemagne, qui avait eu occasion de le voir à Parme, l'engagea à venir en France; et, pour l'y fixer, lui donna les abbayes de Ferrières en Gâtinois, de St.-Loup à Troyes, et le petit monastère de St.-Josse. Voulant le tenir auprès de sa personne, il le fit son aumônier, et prit de lui des leçons de rhétorique, de dialectique et des autres arts libéraux. C'est de cette époque (780) qu'il faut dater l'établissement de l'école nommée Palatine, parce qu'elle se tenait dans le palais même, où, sous la direction d'Alcuin, les plus habiles instituteurs du temps formaient l'élite de la jeunesse de l'empire; école qui fleurit sous ses successeurs, et à laquelle l'université de Paris se rattache par une succession de maîtres non interrompue. A cette école, Alcuin joignit une bibliothèque et une sorte d'académie, dont Charlemagne ne dédaigna pas de faire partie, et dont chaque membre emprunta le nom d'un personnage de l'antiquité. Charlemagne y prit celui de David, et Alcuin, celui de Flaccus Albinus. Alcuin repassa en Angleterre, où il fit un séjour de trois ans; mais il revint, en 792, en France, pour n'en plus sortir. Ce fut alors qu'il fonda, sous les auspices du prince, plusieurs écoles florissantes, à Aix-la-Chapelle, à Paris, etc. Bientôt, il joignit, au titre de restaurateur des études, celui de défenseur de la foi contre Elipand, et Félix, évêque d'Urgel, qui renouvelaient, en Espagne, les erreurs du nestorianisme. Il eut, dans le même temps, l'abbaye de St.-Martin de Tours. Alcuin se trouva puissamment riche, et c'est sans doute au nombre des serfs des monastères dont il était le chef, qu'Élipand de Tolède fait allusion, lorsqu'il lui reproche, d'avoir vingt mille esclaves; mais l'éclat de ces richesses n'éblouit ni ne corrompit Alcuin. Après avoir servi utilement son prince dans les négociations, et l'avoir accompagné au concile de Francfort, en 794, il ne cessa de demander sa retraite, sans pouvoir l'obtenir; lorsqu'en 799, Charlemagne l'invita à le suivre à Rome, il s'en excusa sur son grand âge et ses infirmités. En 801, au retour du monarque, il ne reparut à la cour que pour le féliciter sur la couronne impériale que ce prince rapportait de Rome, et sollicita son congé avec de nouvelles instances. L'ayant

:nfin obtenu, il se retira dans son ab- ɔaye de St.-Martin de Tours, et ouvrit ıne école, où sa réputation attira un ;rand concours d'auditeurs. Quoiqu'éloigné de la cour, il y conserva oute la considération dont il avait oui, entretint une correspondance uivie avec l'empereur et les princes- ;es, et n'usa de son crédit que pour se lépouiller de ses bénéfices. Délivré llors de tout soin temporel, il se livra :ntièrement à la prière et à l'étude, et it, de sa main, une copie correcte de 'Ancien et du Nouveau Testament. Ce 'ut dans ces pieux exercices qu'il mou- :ut, le 19 mai, 804, âgé de près de ;o ans. Il avait, par humilité, voulu ester diacre toute sa vie. Ses *OEuvres* ɔnt été recueillies à Paris, en 1617, n-fol., par André Duchesne, qui a ɔlacé à la tête la vie de l'auteur. De- ɔuis, M. Froben, prince-abbé de St.- Emmerande, en a donné une édition ɔlus ample, Ratisbonne, 2 vol. in-fol., 1777. Le P. Chifflet a aussi publié ın écrit intitulé: la *Confession d'Al- :uin*, 1656, in-4°., que D. Mabil- on prouve être de ce savant théolo- ;ien. Fr. Pithou a placé, dans son *Re- :ueil des Rhéteurs*, son Dialogue ur la Rhétorique, dont les interlocu- eurs sont Alcuin lui-même et Char- emagne. Théologien, philosophe, ɔrateur, historien, poète, mathémati- :ien, Alcuin savait le latin, le grec :t l'hébreu, et réunit toutes les con- ıaissances de son temps. Sans doute ;es écrits se ressentent du goût de son iècle, et ils sont loin de justifier au- ourd'hui l'estime de ses contempo- :ains, qui l'appelaient le *sanctuaire des arts libéraux, artium libera- lium sacrarium*; mais il est juste aussi d'insister sur les services qu'il a rendus aux lettres, dans la nuit pro- fonde dont les ténèbres couvraient alors toute l'Europe, et sur le noble usage qu'il fit de la confiance de Charlemagne. On nous a conservé, de son intimité avec ce prince, des détails qui prouvent qu'il était capable de dire la vérité, comme le monarque était digne de l'entendre. Charlemagne disait un jour, en soupirant: « Plût » à Dieu que je trouvasse douze hom- » mes aussi savants que Jérôme et Au- » gustin! — Comment, répondit Alcuin, » le Créateur du ciel et de la terre, J.-C., » pour annoncer son nom, n'a eu que » deux hommes de cette supériorité, » et vous, Sire, vous osez en deman- » der douze! » Le trait suivant semblerait faire peu d'honneur à sa modestie, si l'on ne devait pas plutôt y voir une preuve de son discernement. Un jour, il rendait compte à l'empereur des soins qu'il donnait à l'instruction de ses sujets: « Je ne prodigue » pas à tous, disait-il, les trésors que » je possède; je les partage. Je frotte » les lèvres de l'un du miel des sain- » tes écritures; j'enivre l'autre du vin » vieux de l'histoire ancienne; je nour- » ris un troisième des fruits de la » grammaire; je fais briller aux yeux » du dernier les scintillations des étoi- » les. Chacun a son lot, et doit s'en » contenter. » N—l.

ALCYONÉE, fils d'Antigone-Gonatas (*Voy.* ce nom).

ALCYONIUS (Pierre), naquit à Venise, de parents pauvres et d'une basse naissance, vers la fin du 15ᵉ. siècle. Il est probable qu'Alcyonius, ou Alcionio, n'était point son nom de famille, mais qu'il le prit dans la suite, selon l'usage de son temps, pour se donner un air d'antiquité. L'étude des langues latine et grecque fut la principale occupation de sa jeunesse. La pauvreté le força de se faire correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce. Il se présenta, en 1517, pour remplir la chaire que Marc Musurus, son maître,

laissait vacante; mais il ne l'obtint pas, malgré son profond savoir dans les deux langues, peut-être à cause de sa jeunesse. Il s'exerçait continuellement à traduire du grec en latin les harangues d'Isocrate, de Démosthènes, et plusieurs ouvrages d'Aristote. Ces dernières traductions ont été imprimées à Venise, en 1521; celles des harangues ne l'ont pas été. L'élégance du style est remarquable; mais on reproche à l'auteur de nombreuses infidélités. Le savant espagnol Jean Genesio Sepulveda, qui était alors à Bologne, les releva dans un ouvrage qu'il fit imprimer. Alcyonius fut si sensible à cette critique, que, pour l'empêcher de se répandre, on dit qu'il en acheta tous les exemplaires et les jeta au feu, et non pas son propre ouvrage, comme quelques écrivains l'ont dit. Il passa, en 1521, de Venise à Florence, où il obtint, par la faveur du cardinal Jules de Médicis, la chaire de langue grecque, avec des conditions très-avantageuses; le cardinal y ajouta une pension, pour qu'il traduisît en latin le livre de Galien : *De partibus animalium*. Jules étant devenu pape sous le nom de Clément VII, Alcyonius, rempli des plus hautes espérances, le suivit à Rome; mais il n'y éprouva que des disgrâces. Blessé d'un coup de mousquet, en 1527, lorsqu'il accompagnait le pape dans sa retraite au château St.-Ange, et voyant que Clément VII ne l'en traitait pas mieux, il se jeta dans le parti des Colonne, ennemis du pape; mais il mourut cette année-là même, 1527, n'étant âgé que de 40 ans. Le plus célèbre de ses ouvrages est son Dialogue intitulé : *Medices legatus, sive de exilio*, imprimé d'abord à Venise, chez Alde, 1522, in-4°. L'élégance avec laquelle il est écrit donna lieu à une accusation grave contre l'auteur; on prétendit qu'il avait trouvé, dans une bibliothèque de religieuses dont il était médecin, le seul manuscrit qui existât encore du Traité de Cicéron *De Gloriâ*; qu'il l'y avait pris, en avait fondu les plus beaux passages dans son Dialogue, et l'avait ensuite supprimé, pour qu'il ne restât aucune trace de ce larcin. Paul Manuce fut le premier à former cette accusation, qui fut répétée par Paul Jove, et ensuite par plusieurs autres auteurs. Quelques-uns aussi ont défendu Alcyonius, surtout dans ces derniers temps. Le judicieux Tiraboschi, entre autres, après avoir examiné la question, dans le 1er. vol. de l'*Histoire de la Littérature italienne*, a démontré que cette accusation était dépourvue de vérité, et même de vraisemblance. Mencken a fait réimprimer le traité *De exilio* en 1707, in-12, à Leipzig, avec les *Traités* de Valérianus et de Tollius *sur le malheur des Gens de Lettres*, et d'autres écrits sur le même sujet, sous le titre commun d'*Analecta de calamitate litteratorum*. Alcyonius était d'un caractère mordant et satirique, et d'un amour-propre excessif, qui lui firent beaucoup d'ennemis. Giraldi a dit de lui, dans ses Dialogues sur les poètes de son temps, qu'il n'était pas moins impudent qu'imprudent, *Nec pudens magis quam prudens*. Pour prendre une idée juste de ce littérateur, il faut lire l'article très-soigné que lui a consacré le comte Mazzuchelli, dans ses *Scrittori italiani*, et le passage de Tiraboschi, dont nous avons parlé plus haut.

G—É.

ALDEBERT. *Voy.* ADALBERT.

ALDEGATI (MARC-ANTOINE), professeur de poésie latine à Ravenne, en 1483, a laissé quelques poésies inédites. On cite une élégie latine, un poëme, aussi latin, en douze livres,

intitulé : *Gigantomachia*, conservé à Mantoue, dans la famille des Aldegati, et le commencement d'un autre poëme intitulé : *Herculeidos*, à la louange du duc de Ferrare, Hercule Ier., dont le manuscrit est à Modène, dans une bibliothèque particulière. Enfin, la bibliothèque Laurentienne, à Florence, possède de lui quatre livres d'élégies, dont le chanoine Bandini a donné une notice exacte, et quelques extraits, dans son Catalogue des Manuscrits de cette Bibliothèque. Cet auteur a cependant échappé à l'attention de Mazzuchelli. G—É.

ALDE-MANUCE. *Voy.* MANUCE.

ALDEGRÆF, ou ALDEGREVER (HENRI), peintre et graveur, né à Soest, en Westphalie, en 1502, fut élève d'Albert Durer, et un de ceux qui ont le mieux imité la manière de ce maître. Préférant la gravure à la peinture, il abandonna en quelque sorte le pinceau pour le burin. Doué d'un génie fécond, presque toutes ses estampes sont d'après ses compositions : il en a seulement gravé quelques-unes d'après des peintres allemands. Son œuvre, formée d'abord par le bourgmestre Six, et complétée par MM. Mariette, est composée de 390 pièces, y compris quelques sujets doubles avec des différences, auxquelles on a joint quelques copies. Cet œuvre s'est vendu, en 1805, chez M. de St.-Yves, 660 fr. Les sujets les plus recherchés d'Aldegrever sont les *Quatre Évangélistes*, la *Lucrèce*, l'*Histoire de Suzanne*, les *Travaux d'Hercule* et le *Portrait de Lucas de Leyde*. On regrette que ses dernières années aient été employées à graver différentes planches pour les orfèvres. Cet artiste a peint plusieurs tableaux dans sa ville natale, qui sont en général d'une assez bonne couleur. On y remarque surtout une *Nativité*, qui n'est pas sans mérite, mais où l'on trouve les mêmes défauts que dans toutes les productions de ses compatriotes contemporains, c'est-à-dire, beaucoup de sécheresse, et un mauvais goût de dessin. Cet artiste mourut à Soest, en 1558, dans une situation voisine de l'indigence. Il est mis au rang des graveurs qu'on appelle petits-maîtres, tels que Belsam, Théodore-de-Brie, etc., à cause du grand nombre de petits sujets qu'ils ont gravés. P—E.

ALDERETE (DIÉGO GRACIAN DE), fils de Diégo Garcia, l'un des grands officiers de la maison de Ferdinand et d'Isabelle, naquit à la fin du 15e. siècle, et mourut à l'âge de 90 ans, sous le règne de Philippe II. Son père l'envoya, très-jeune, faire ses études à Louvain, auprès de Jean-Louis Vives. Sous un tel maître, il fit des progrès extraordinaires dans les lettres grecques et latines, et dans la philosophie. Charles-Quint le fit son secrétaire particulier, fut conservé dans la même qualité par Philippe II, et jouit d'une grande considération à la cour. C'était un homme doué d'une grande piété et d'une grande sagesse, un vrai philosophe chrétien. Il épousa Jeanne de Dantzig, fille de l'ambassadeur de Pologne auprès de Charles-Quint, avec laquelle il vécut long-temps heureux, et qui lui donna plusieurs enfants, qui tous lui firent beaucoup d'honneur. On a de lui, en espagnol : I. une Traduction élégante des ouvrages de Xénophon, qui parut, pour la première fois, à Salamanque, en 1552, in-fol; II. des Traductions de la plupart des ouvrages de Plutarque, d'Isocrate, de Dyon Chrysostôme, d'Agapet, diacre, des *Offices de S. Ambroise*; III. une Traduction de Thucydide, Salamanque, 1574, in-fol. Elle passe pour un des meil-

leurs ouvrages d'Alderete, qui a aussi composé une *Histoire de la Conquête de la ville d'Afrique, sur la côte de Barbarie.* Il a laissé une collection d'ouvrages militaires grecs, latins, français, traduits en espagnol, pour l'usage de ses compatriotes, et une Traduction des *Arrêts de la Cour d'Amour.* Son goût pour les lettres, et la considération dont il jouissait, eurent beaucoup d'influence sur les progrès de la littérature espagnole. C—S—A.

ALDERETE (Joseph et Bernard), deux frères, nés à Malaga, suivirent les mêmes études de belles-lettres, d'antiquités et de droit, avec une ardeur égale et une égale distinction. Ils entrèrent tous les deux dans l'état ecclésiastique; leur taille et leur figure étaient si ressemblantes, que le fameux poète Gongora les appelait les *burettes;* et, pour les distinguer, disait-il, il faut les flairer. Cette mauvaise plaisanterie faisait allusion à l'haleine forte de l'un d'eux. Joseph obtint un canonicat de Cordoue, qu'il résigna bientôt en faveur de Bernard, pour entrer dans la société des jésuites, et devint, quelque temps après, recteur du collége de Grenade. Il a imprimé, étant déjà jésuite, 1 vol. in-4°., sur l'*Exemption des Ordres réguliers*, Séville, 1605, et un autre *De religiosâ disciplinâ tuenda*, in-4°., Séville, 1615. Bernard, son frère, fut choisi pour grand-vicaire, par l'archevêque de Séville, don Pédro de Castro; mais il obtint la permission de demeurer à Cordoue. Il était un des Espagnols les plus savants de son temps et les plus respectés, à cause de sa probité et de sa modestie. Il était très-profond dans le grec, dans l'hébreu, dans les langues orientales et dans tous les genres d'antiquités. On a de lui deux ouvrages très-estimés, écrits en espagnol, le premier: *Origen de la lengua castellana*, Rome, 1606, in-4°., 1682, in-fol.; il avoue, dans cet ouvrage, que son frère Joseph lui a fourni de grands secours pour sa composition; l'autre est intitulé: *Varias antiguedades de Espana Africa y otras provincias*, in4°., Anvers, 1614. On a encore de lui une *Lettre au pape Urbain VIII*, sur les reliques de quelques martyrs; Cordoue, 1630, in-fol., et enfin une collection de *Lettres sur l'Eucharistie.* Il avait composé une *Bœtica illustrata* qui est perdue; et les savants espagnols croient, avec raison, que ce serait un trésor pour leurs antiquités. Joseph était né en 1560, et mourut en 1616. Nous ignorons l'année de la mort de Bernard. C—S—A.

ALDERETE (Bernard), né à Zamora, dans le royaume de Léon, sur la fin du règne de Philippe II, entra, très-jeune, dans l'ordre des jésuites, et se fit de bonne heure distinguer par ses grandes connaissances dans la théologie, qui était alors en vogue, et dont il devint premier professeur à Salamanque. Il s'acquit dans cette place une grande réputation, et fut, dit-on, le premier jésuite auquel l'université, jalouse de la puissance de cet ordre, consentit à donner la dignité de docteur. Alderete mourut à Salamanque, en 1657. Les ouvrages que l'on a de lui, sont: I. *Commentaria et disputationes in tertiam partem Sancti Thomæ, de incarnati verbi mysteriis et perfectionibus*, 2 vol. in-fol., Lyon, 1652; II. des Traités séparés *De visione et scientia Dei, De voluntate Dei, De reprobatione et prædestinatione*, imprimés ensemble, Lyon, 1662.

C—S—A.

ALDESTAN. *Voy.* Adelstan.

ALDHELM. *Voy.* Adelme.

NI (Tobie), médecin et botalien de Césène, dans le 17e. ait médeciu du cardin. Odoard , qui l'établit directeur de son otanique. Aldini en fit imprie description, sous ce titre : otio plantarum horti Farne- Romæ, 1625, in-fol., *cum* , plus connu sous le nom d'*Hor- rnesianus*. Aldini a donné d'asunes figures de quelques-unes plantes, et des descriptions ; mais surchargées d'érudiDans ce nombre, il y a un *aca-* ou *mimosa*, auquel on a conle surnom de *Farnesiana*, qui le la reconnaissance que l'on la mémoire du cardinal Farnèse, teur et ami des savants, et qui ne le jardin où cet arbre a été culpour la première fois. Il est au'hui naturalisé en Italie et dans ntrées méridionales de la France. eur avait promis de publier beaud'autres figures ; mais elles sont es inédites. Il paraît qu'Aldini ne ue le prête-nom de cet ouvrage, s'il était réellement de Pierre Cas-, médecin de Rome, qui dit exsément dans la préface, qu'il a tout t : *Omnia scripsi*. D—P—s.

ALDOBRANDINI (Sylvestre), rentin, professa quelque temps le it à Pise, où il s'était formé à la juprudence à l'école de Philippe Deet d'autres habiles maîtres. Il se uva, par la suite, enveloppé dans discordes civiles qui s'élevèrent à orence. Ayant toujours été du parti posé aux Médicis, quand cette faille resta maîtresse de la république, dobrandini fut forcé de s'exiler de patrie. Dépouillé de tous ses biens, mena une vie errante, et remplit ifférents emplois d'auditeur, de gouerneur, de conseiller de plusieurs rinces et de plusieurs cardinaux. Paul III l'appela à Rome, et le fit successivement avocat consistorial, avocat du fisc et de la chambre apostolique. Paul IV voulut aussi l'avoir pour un de ses couseils. Aldobrandini mourut à Rome, en 1558, à l'âge de 58 ans. Mazzuchelli, dans ses *Scrittori ital.*, tom. I, part. 2, a donné fort exactement les titres de ses ouvrages de jurisprudence, et rapporté les magnifiques éloges que plusieurs écrivains ont faits de lui. Il laissa plusieurs enfants, presque tous distingués par leur savoir ; entre autres Hypolite Aldobrandini, d'abord cardinal, et ensuite pape, sous le nom de *Clément VIII*, qui fit élever à son père un magnifique mausolée dans l'église de la Minerve, et Thomas, qui est l'objet de l'article suivant. G—É.

ALDOBRANDINI (Thomas), fils de Sylvestre, et frère du pape Clément VIII. On ignore les circonstances de sa vie ; on peut seulement conjecturer, d'après des lettres de quelques-uns de ses contemporains, qu'elle fut assez agitée sous le pontificat de Pie IV ; sous celui de Pie V, il fut plus tranquille, et remplit, auprès de ce pape, l'emploi de secrétaire des brefs. Il mourut encore jeune, avant d'avoir pu mettre la dernière main à sa traduction latine des *Vies des anciens Philosophes*, de Diogène Laërce, avec de savantes notes. Cet ouvrage fut publié, à Rome, en 1594, in-fol., grec et latin, par le cardinal Pierre Aldobrandini, neveu de l'auteur. Plusieurs savants ont fait l'éloge de la traduction et des commentaires, entre autres, Isaac et Méric Casaubon. On trouve, dans les lettres de Pierre Vettori, des traces d'un autre ouvrage de Thomas Aldobrandini : c'était une paraphrase latine du dernier livre d'Aristote, *De physico auditu*. Thomas avait envoyé à P. Vettori ce travail, pour lui

demander ses conseils, et Vettori lui répond, en date du mois de février 1568, en lui donnant de grands éloges. On compte plusieurs cardinaux du même nom et de la même famille. G—É.

ALDOBRANDINO, et, par abréviation, DINO, florentin, vécut aux 13e. et 14e. siècles, et mourut à Florence, en 1327. Il avait étudié en médecine, à Bologne, et y professa ensuite, jusqu'à ce que l'envie des autres professeurs, dont on désertait les écoles pour la sienne, le força d'en sortir, et d'aller enseigner à Sienne, d'où il ne voulut plus revenir. Il composa plusieurs ouvrages, particulièrement pour expliquer Avicenne, Galien et le Traité d'Hippocrate, *De la nature du fœtus*. Jean Villani, qui raconte sa mort, au livre X de son Histoire, fait un grand éloge de son savoir et de ses qualités morales. Il cultivait aussi les lettres. On a de lui un Commentaire de la célèbre chanson de Gui *Cavalcanti*, sur l'amour. Le savant abbé Lami parle de lui dans ses *Nouvelles littéraires*, 1748. *Voy.* aussi les *Éloges des illustres Toscans*, tom. I de l'édition de Lucques, 1771. G—É.

ALDRED, prélat anglais du 11e. siècle, fut le premier des évêques de son pays qui entreprit le voyage de Jérusalem. Edouard-le-Confesseur lui confia ensuite une ambassade importante près de l'empereur Henri II. Aldred resta un an en Allemagne, et revint dans son pays, où il possédait de riches bénéfices; mais son ambition ne s'en contenta pas. Quatre ans avant son voyage de Jérusalem, il avait obtenu l'évêché de Worcester: il se fit donner encore l'administration de ceux de Wilton et de Hereford, et ensuite obtint l'archevêché d'Yorck, avec la permission de conserver, comme commendataire, l'évêché de Worcester. Guillaume de Malmsbury prétend qu'il ne dut cette faveur qu'à la subornation. Le pape, informé de cette simonie, montra beaucoup de répugnance à confirmer la nomination du roi. La conduite politique de l'archevêque Aldred ne fut pas plus exempte de reproches, et la versatilité de ses principes parut clairement lors des révolutions qui eurent lieu pendant la dernière partie de sa vie. A peine Edouard fut-il mort, qu'Aldred appuya les prétentions que Harold formait sur la couronne. Après la victoire remportée sur ce prince, par Guillaume de Normandie, à la fameuse journée d'Hastings, Stigand, archevêque de Cantorbéry, ayant refusé de couronner le vainqueur, Aldred se chargea de cette cérémonie. Lorsque les habitants d'Yorck et des comtés du Nord, appuyés d'un corps de danois, se déclarèrent en faveur d'Edouard Atheling, Aldred, soit par chagrin, soit par crainte, tomba malade, et mourut, l'an 1069. On trouve, dans un panégyriste d'Aldred, que ce prélat, qui avait lui-même consacré les prétentions de Guillaume, eut ensuite le courage de lui adresser en face de violents reproches, lorsque ce prince abusa de son pouvoir; mais cette anecdote n'est rapportée par aucun des bons historiens de l'Angleterre, et elle est démentie d'ailleurs par le caractère connu de Guillaume. D—T.

ALDRETE. *Voy.* ALDERETE.

ALDRIC (S.), fils d'un gentilhomme saxon et de Gerilde de Bavière, tous deux issus du sang royal, mais sujets de l'empire français, naquit vers l'an 800, et passa ses premières années à la cour de Charlemagne. Sa vocation pour l'état ecclésiastique le fit renoncer aux charges importantes que voulut lui conférer Louis-le-Débonnaire. Il quitta la cour

Chapelle, se rendit à Metz,
ra dans le clergé; mais l'em-
'appela à la cour, et le nomma
pelain et son confesseur. En
passa à l'évêché du Mans, où
paisiblement jusqu'à la mort
is-le-Débonnaire. Lothaire
issa; il ne fut rétabli que par
II, après la défaite de Lothaire,
. Aldric employa le repos dont
depuis, à rétablir la discipline
gé de son diocèse; il le gou-
ivec beaucoup de sagesse, l'é-
ar ses vertus; il assista à plu-
conciles, et mourut de paraly-
7 janvier 856, après 23 ans
opat. Il avait fait un Recueil de
s, tirés des Conciles et des Dé-
s des papes, pour servir de
u clergé. On regrette la perte de
ieux monument, connu sous le
le *Capitulaires d'Aldric;* le
cle n'avait rien produit d'aussi
ni d'aussi judicieux dans ce
. Il ne nous reste de ce saint
e que trois Testaments, et quel-
Réglements de discipline, publiés
aluze. Sa vie a été écrite par Bol-
s. T—D.

DRICH (ROBERT), savant évê-
nglais, né à Burnham, dans le
de Buckingham, vers la fin du
siècle. Il occupa le siége épisco-
e Carlisle, sous les règnes de
i VIII, d'Edouard VI et de la
Marie, circonstance qui suffit
faire connaître son caractère, en
ntrant la flexibilité de ses opi-
s, selon le temps et les intérêts.
t auteur de divers écrits, parmi
iels on distingue les suivants: I.
tola ad Gulielmum Horman-
; II. *Epigrammata varia;* III.
isions diverses sur les Sacre-
ts; IV. *Réponses à quelques plain-*
concernant les abus de la Messe.
ourut en 1555. X—N.

ALDRICH (HENRI), savant théologien anglais, né à Westminster, en 1647, consacra une grande partie de sa vie à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il a publié plusieurs ouvrages utiles. Il réunissait, à ses connaissances théologiques et littéraires, des talents peu communs comme architecte et comme musicien. C'est sur ses dessins qu'ont été bâties la chapelle du collége de la Trinité et la place de Peckwater, à Oxford, ainsi que l'église de Tous-les-Saints. Il a laissé, pour le service de l'église, différents ouvrages en musique estimés de ses compatriotes. Ses principales productions littéraires sont: I. *Artis logicæ compendium*; II. des *Eléments d'Architecture* (en latin); III. deux *Traités sur l'Adoration de J.-C. dans l'Eucharistie;* IV. deux Poëmes latins estimés, qu'on imprima dans les *Musæ Anglicanæ*, l'un sur l'avènement de Guillaume III au trône d'Angleterre; l'autre, sur la mort du duc de Glocester. On doit aussi à Aldrich des éditions de différents auteurs grecs, avec la version latine, composées pour l'usage de ses élèves. Il fut chargé, avec l'évêque Sprat, de la révision et de la publication de l'*Histoire de Clarendon.* On voit, par quelques pièces de lui, qui se sont conservées, que sa muse s'égayait quelquefois sur des sujets peu conformes à la sévérité théologique, et l'on peut citer pour exemple l'épigramme suivante:

Si bene quid memini, causæ sunt quinque bibendi,
Hospitis adventus, præsens sitis, atque futura,
Aut vini bonitas, aut quælibet altera causa.

Henri Aldrich mourut en 1710, à Oxford, âgé de 63 ans. Il avait demandé à être enterré, sans aucune pompe, ni monument, dans la cathédrale de cette ville. X—N.

ALDRIGHETTI, médecin de Padoue, enseigna pendant 34 ans avec

célébrité dans l'université de cette ville. Il abandonna les travaux du professorat pour se livrer exclusivement à la pratique, que réclamait la peste qui infestait son pays. Il en fut atteint lui-même, et mourut en 1631, âgé de 58 ans. Il a fait imprimer un *Traité des Maux vénériens*, d'après les instructions du professeur Hercule Saxonia, sous ce titre : *Luis venereæ perfectissimus tractatus, ex ore Herculis Saxoniæ, Patavini medici clarissimi, in academiâ Patavinâ, ordinario loco professoris, exceptus*, Patavii, 1597, in-4°. C. et A—N.

ALDRINGER (JEAN), feld-maréchal sous le règne de l'empereur Ferdinand II, était d'une famille pauvre et obscure du Luxembourg. Après avoir été quelque temps domestique à Paris, il alla en Italie, et devint secrétaire du comte Jean Gaudentius de Madruz, qui commandait un régiment à Milan : il entra, peu de temps après, dans la maison de Charles de Madruz, évêque de Trente. Forcé d'en sortir, il se rendit à Inspruck, décidé à se faire soldat. Des recruteurs l'enrôlèrent, et sa bravoure, ses talents, le firent monter, de grade en grade, jusqu'à celui de colonel. L'empereur lui confia alors plusieurs emplois importants; en 1625, il fut fait seigneur de Roschitz, et commissaire-général auprès de l'armée de Wallenstein, dans la basse Saxe ; en 1629, il fut envoyé, avec le titre d'ambassadeur, aux négociations de Lubeck. Il passa en Italie pour faire la guerre au duc de Mantoue, et s'enrichit par le butin qu'il fit, en 1630, à la prise de cette ville. De retour en Allemagne, il servit dans l'armée de Tilly et dans celle de Wallenstein, se sépara bientôt de ce dernier, et fit une irruption en Bavière, où il emporta d'assaut Landsberg et Guntzbourg. Après la mort de Wallenstein, Ferdinand s'étant [...] lui-même à l'armée, Aldringer [...] défendre, contre les Suédois, le [...] sage de l'Iser, près de Landsh[...] n'y réussit pas; Landshut fut em[...] l'armée impériale prit la fuite, [...] dringer se noya dans l'Iser. On [...] si sa mort fut volontaire, ou s'il [...] et jeté du haut du pont par les [...] mis. G—

ALDROVANDE (ULYSSE A[...] VANDI), professeur à Bologne, [...] 1527, d'une famille noble de [...] ville qui subsiste encore, et mo[...] mai 1605, à l'âge de 78 ans, fu[...] des plus laborieux et des plus [...] naturalistes du 16e. siècle; il em[...] presque toute sa longue vie, et [...] suma sa fortune entière à recue[...] matériaux de sa grande *Histoire [...] turelle*, voyageant en différents [...] de l'Europe, et entretenant à ses [...] plusieurs peintres et graveurs, [...] croit assez généralement qu'il m[...] aveugle dans l'hôpital de Bolo[...] mais on a contesté, depuis peu, [...] dernière circonstance. En effet [...] n'est pas probable que le sénat de [...] logne, à qui il légua son cabi[...] ses manuscrits, et qui consacr[...] sommes considérables pour ter[...] après sa mort, la publication de [...] ouvrage, l'ait laissé, de son vi[...] tout-à-fait sans secours; sa vert[...] moigne même expressément, da[...] dédicace d'un de ses volumes, [...] fut honoré et soutenu par les [...] gistrats. On conserve encore [...] binet de l'institut, à Bologne, p[...] sieurs des morceaux qui compo[...] le sien, et l'on y voit, dans la bibl[...] thèque publique, les manuscrits q[...] a laissés, et dont le nombre est [...] mense; mais le Recueil des pein[...] qui ont servi d'originaux aux gra[...] res de son ouvrage, a été transp[...] pendant la révolution, au Muse[...]

'Histoire naturelle de Paris. L'*His-*
oire Naturelle d'Aldrovande est en
reize vol. in-fol., dont il n'a pu-
lié lui-même que quatre; savoir:
ois sur les oiseaux, qui parurent en
599, en 1600 et en 1603, et un
ır les insectes, en 1602. Sa veuve
ublia le volume des autres animaux
sang blanc, immédiatement après
ı mort, en 1606. Corneille Uterve-
us, son successeur, natif de Delft,
ı Hollande, rédigea, sur ses manus-
rits, le volume des solipèdes, celui
es pieds fourchus, et celui des pois-
ons et cétacées. Thomas Demster,
entilhomme écossais, également pro-
sseur à Bologne, travailla, après
Iterverius, à celui des pieds four-
hus. Un autre des successeurs d'Al-
rovande, Barthélemi Ambrosinus,
'acquitta du même devoir pour les
olumes des quadrupèdes digités,
es serpents, des monstres et des mi-
éraux; et Montalbanus, pour celui
es arbres. Tous ces volumes paru-
ent successivement à Bologne, en
lifférentes années. Ils y ont été réim-
rimés, ainsi qu'à Francfort, et il est
lifficile de les avoir tous de la même
dition; quelques-uns même, comme
elui des minéraux, sont beaucoup
lus rares que les autres. On ne peut
onsidérer les livres d'Aldrovande
que comme une énorme compilation
ans goût et sans génie; encore le
lan et la matière en sont-ils, en
rande partie, empruntés de Gessner.
Buffon dit, avec raison, qu'on le ré-
luirait au dixième, si l'on en ôtait toutes
es inutilités et les choses étrangères à
son sujet. « A l'occasion de l'histoire
» naturelle du coq ou du bœuf,
» ajoute ce grand naturaliste, Aldro-
» vande vous raconte tout ce qui a
» jamais été dit des coqs et des
» bœufs, tout ce que les anciens en
» ont pensé, tout ce qu'on a imaginé
» de leurs vertus, de leur caractère,
» de leur courage, toutes les choses
» auxquelles on a voulu les employer,
» tous les contes qui les bonnes fem-
» mes en ont faits, tous les miracles
» qu'on leur a fait faire dans certaines
» religions, tous les sujets de supers-
» tition qu'ils ont fournis, toutes les
» comparaisons que les poètes en ont
» tirées, tous les attributs que cer-
» tains peuples leur ont accordés,
» toutes les représentations qu'on en
» fait dans les hiéroglyphes, dans les
» armoiries, en un mot, toutes les
» histoires et toutes les fables dont
» on s'est jamais avisé au sujet des
» coqs ou des bœufs. » Néanmoins,
cet ouvrage est encore nécessaire aux
naturalistes, à cause de quelques figu-
res et de quelques détails qui ne se
trouvent point ailleurs. Les planches
en sont toutes en bois, et assez gros-
sières. C—v—r.

ALDRUDE, comtesse de Bertinoro. (*Voy.* Adelards.)

ALDUIN. *Voy.* Audoin.

ALÉANDRE (Jérome), cardinal, naquit, le 13 février 1480, à la Motte, dans la Marche trévisane, vers le Frioul. Son père était médecin de profession, mais descendait des anciens comtes de Landro. Après avoir étudié à Venise et à Pordenone, Aléandre étant revenu, en 1497, dans sa ville natale, fit un défi au professeur qui y enseignait publiquement, le convainquit d'ignorance, et obtint sa place. Il ne savait encore que le latin; il apprit depuis le grec, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe; il apprit aussi, d'un vieux prêtre padouan, l'astronomie, et même l'astrologie judiciaire, à laquelle il eut le malheur d'ajouter foi. Il se rendit à Venise, où il expliqua les *Tusculanes* de Cicéron, avec un grand concours d'auditeurs. Le pape Alexandre VI le chargea d'aller

en Hongrie négocier quelques affaires ; mais il tomba malade en route ; il fut obligé de revenir à Venise, et, sa maladie s'étant prolongée, de renoncer à cette mission. Il continua de s'instruire, et d'instruire les autres ; il avait à peine 24 ans, et il était déjà regardé comme un des plus savants hommes de son temps. Il joignait, à ses autres connaissances, celles des mathématiques et de la musique : il se lia d'amitié avec Alde Manuce et avec Érasme, qui se rendit alors à Venise pour faire imprimer ses *Adages*. Aléandre l'aida beaucoup dans ce travail ; ils se brouillèrent dans la suite ; mais Érasme ne cessa point de rendre justice à ses grandes qualités et à son savoir. La réputation d'Aléandre franchit les monts ; Louis XII l'appela en France, en 1508, pour professer les belles-lettres dans l'université de Paris. Il y expliquait le matin les auteurs grecs, et, le soir, Cicéron : ses succès y furent si éclatants, qu'il devint recteur de l'université, malgré les statuts qui excluaient les étrangers. La peste l'obligea de quitter cette capitale. Après avoir séjourné dans plusieurs villes de France, il s'attacha à Érard de la Marck, évêque et prince de Liége, qui le fit son chancelier, et lui conféra un des canonicats de son église. Envoyé à Rome, par ce prélat, en 1517, il y fut retenu par le pape Léon X, qui le fit, deux ans après, bibliothécaire du Vatican. Ce pontife l'envoya, en 1520, nonce en Allemagne, pour s'opposer à l'hérésie de Luther. On peut voir, dans l'*Histoire du Concile de Trente*, par le cardinal Pallavicini, le zèle qu'Aléandre déploya dans cette mission, et les succès qu'il y obtint. Ce fut alors qu'il se brouilla entièrement avec Érasme, qui soutenait de tout son pouvoir et de tous ses talents la réformation, qu'Aléandre attaquait de tous les siens. A[...] mort de Léon X, il se rendit en E[...] auprès d'Adrien VI, son succ[...] et accompagna, en Italie, le n[...] pape, qui l'en récompensa p[...] pension de 500 ducats. Clém[...] lui donna l'archevêché de Brin[...] le nomma en même temps non[...] auprès de François Ier. Aléand[...] trouver le roi dans son camp[...] de Pavie. La bataille se donna p[...] jours après (le 24 février 152[...] accompagna François Ier., en[...] épiscopaux, se tint toujours à[...] auprès de lui, et fut, comme lu[...] prisonnier : il fut remis en lib[...] 2 mars, moyennant une rançon[...] 500 ducats. Après avoir fait un[...] à la Motte, dans le Frioul, et à V[...] il se rendit à Rome. Il y était q[...] cette ville fut saccagée par le p[...] Colonne et par les Impériaux,[...] septembre 1526 ; il se retira au[...] teau St.-Ange avec le pape ; sa[...] maison fut brûlée et pillée, en q[...] sorte, sous ses yeux. Le même[...] lui confia ensuite deux nouvelles[...] ciatures, l'une en 1531, en Allem[...] l'autre à Venise, où il était enc[...] mois de mai 1535. Paul III le fit[...] revenir à Rome, et le nomma[...] 1538, cardinal du titre de S.[...] sogone. Renvoyé en Allemagne[...] même année, en qualité de lég[...] était de retour à Rome, où il s'occ[...] de la rédaction d'un ouvrage su[...] convocation d'un concile, et peut[...] d'un autre, dont parle Paul Jo[...] contre tous les auteurs des nouv[...] doctrines, lorsqu'il fut attaqué d[...] fièvre lente, dont il mourut, le[...] février 1542, âgé de 62 ans, m[...] treize jours. Paul Jove dit qu'il e[...] faiblesse de témoigner, en mour[...] un regret profond de n'avoir[...] atteindre l'âge climatérique de 63 a[...] Mais cela est sans vraisembla[...]

prouve son épitaphe, qu'il i-même en vers grecs, dont erniers signifient : *Et je suis : répugnance, parce que i d'être témoin de bien des int la vue était plus doulou- moi que la mort.* Le même prétend qu'il avait, par mal- lui, quelques connaissances ne ; qu'il s'occupait trop de sa enait trop de remèdes, les t mal, et qu'il avança ainsi l'instant de sa mort. Il laissa bibliothèque, qu'il légua au le Ste.-Marie *dell' Orto*, à l avait écrit un grand nombre es, dont la plupart n'ont le jour. Les seuls qui aient imés, sont : I. *Lexicon græ- um,* Paris, 1512, in-fol., de- s-rare. C'est une compilation six de ses écoliers ; il n'y eut part, que de revoir et corri- r travail sur les dernières s, et d'y faire un grand nom- observations et d'additions. II. *sanè utiles græcarum Mu- adyta compendio ingredi vo- s*, Argentorati, 1515, in-4°., imé depuis plusieurs fois. Ce u'un abrégé de la grammaire e de Chrysoloras ; III. Une pièce s latins élégiaques intitulée : *Ad et Neæram*, dans le *Recueil* th. Toscanus, qui a pour titre : *ina illustrium poëtarum italo-* Elle suffirait pour prouver que, ait livré à ce genre d'écrire, il y réussi. Le traité *De concilio ndo*, qu'il ne put achever, et l n'avait écrit que quatre livres, pendant utile après sa mort : on nsulta souvent avec fruit au con- e Trente. On conservait de lui, la bibliothèque Vaticane, un au- manuscrit plus précieux, et que uchelli regarde même comme ce qu'Aléandre a laissé de plus important. Il contient des lettres, et d'autres écrits relatifs à ses nonciatures et à ses légations, contre l'hérésie de Luther. Le mérite de ces lettres est suffisamment prouvé par l'usage que le cardinal Pallavicino en a fait dans son *Histoire du Concile de Trente* : les premiers livres sont en grande partie tirés de ces lettres et instructions, que le cardinal a soin de citer en marge ; et, pour mieux animer son récit, il met souvent ce qu'il en a tiré dans la bouche d'Aléandre lui-même. G—É.

ALÉANDRE (Jérôme), qu'on appelle le Jeune, pour le distinguer du cardinal, était fils d'un neveu de ce dernier, qu'on nomme ordinairement l'Ancien. Il naquit, comme lui, à la Motte, en 1574, et fit ses études à Padoue, où il se fit connaître, dès l'âge de 19 ans, par des poésies latines et italiennes ; ce qui l'a fait mettre, par Baillet, au nombre des *Enfants célèbres par leurs études.* Il n'en suivait pas avec moins d'ardeur celle du droit, et il n'avait que 26 ans quand il publia un Commentaire sur l'ancien jurisconsulte Caïus. Il était aussi très-versé dans les antiquités. S'étant rendu à Rome, le cardinal Octave Bandini le prit pour secrétaire ; Aléandre remplit pendant vingt ans cette place. Urbain VIII l'enleva au cardinal Bandini, pour l'attacher au cardinal Fr. Barberini, son neveu, avec lequel il l'envoya en France. La faible santé d'Aléandre, qui avait résisté aux fatigues du voyage, ne put résister de même à la bonne chère qu'il fit, soit à Paris, soit à Rome, après son retour, avec des amis qui étaient dans l'usage de se rassembler tous les trois jours, et de se donner chacun à son tour de bons repas. Le dérangement total de son estomac fut suivi d'une longue ma-

ladie, qui l'enleva le 9 mars 1629, à l'âge de 55 ans. Le cardinal Barberini lui fit faire des funérailles magnifiques, auxquelles assista l'académie des *Umoristi*, dont il était membre, et dont il avait même été président. Ce furent des académiciens qui portèrent le corps sur leurs épaules, jusqu'à sa sépulture, à St.-Laurent, hors des murs, où le cardinal lui fit ériger un tombeau avec son buste, et une épitaphe honorable. Plusieurs écrivains de son temps ont fait de grands éloges de son savoir, de ses talents et de l'élégance de son style. Fontanini, dans son *Aminta difeso*, et dans sa *Bibliothèque italienne*, semble avoir renchéri sur ces louanges. Les principaux ouvrages d'Aléandre-le-Jeune sont : I. *Psalmi pœnitentiales, versibus elegiacis expressi*, Tarvisii, 1593, in-4°.; II. *Caii, veteris jurisconsulti, institutionum fragmenta cum Commentario*, Venetiis, 1600, in-4°.; III. *Explicatio antiquæ tabulæ marmoreæ, solis effigie, symbolisque exculptæ*, etc., Romæ, 1616, in-4°., cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois, et inséré dans le *Thesaurus Antiquit. Roman. de Grævius*, est celui dans lequel l'auteur a montré l'érudition la plus étendue et la plus solide; IV. *Carmina varia*, imprimés avec ceux des trois Amalthée, dont il était neveu par sa mère, et dont il fit lui-même imprimer les œuvres; Venise, 1627, in-8°. (*Voy.* Amalthée); V. *Le Lagrime di Penitenza, ad imitazione de' sette Salmi penitenziali*, Rome, 1623, in-8°. L'auteur assure, dans sa dédicace, qu'il avait composé cet ouvrage à 16 ans. Le Quadrio en loue beaucoup le mérite poétique et le style; VI. *Difesa dell' Adone, poema del Cav. Marino*, etc., Venise, 1629 et 1630. Voyez les titres de ses autres ouvrages dans le P. Niceron, t. XXIV, et dans Mazzuchelli, *Scrittori italiani*, tom. I, part. 1. Enfin, Aléandre a laissé un assez grand nombre de manuscrits, qui étaient conservés à Rome, dans la bibliothèque du cardinal Barberini, et dont Fontanini (*Aminta difeso*) avait promis de donner une édition : en voici les titres : *Commentarius in legem de servitutibus*; *Observationes variæ*; *Commentarius ad vetus kalendarium Romanum sub Valente imperatore scriptum*; *Epistolarum latinarum centuriæ plures*; *Poëmata latina varia*; *Anacreonticorum liber*; *Dissertationes*; *Italicorum carminum volumen*; *De domo Mocenica libri duo*. G—é.

ALEGAMBE (Philippe), jésuite, né à Bruxelles, le 22 janvier 1592, n'avait point encore achevé ses études lorsqu'il passa en Espagne pour être attaché au duc d'Ossone, qu'il accompagna en Sicile. Après avoir pris l'habit de jésuite, à Palerme, il alla étudier la théologie à Rome, et fut ensuite envoyé à Gratz, pour y enseigner la philosophie. Il parcourut ensuite l'Europe avec le jeune prince d'Eggemberg, dont il était gouverneur, et se fixa enfin à Rome, où il fut nommé préfet de la maison professe des jésuites; il mourut en cette ville, le 6 sept. 1651, à 60 ans. Alegambe est connu par une *Bibliothèque des Écrivains jésuites*. Cet ouvrage, dont Ribadineira avait déjà donné une ébauche, fut imprimé à Anvers, en 1643, in-fol. Il est remarquable par son exactitude, quoique l'on y trouve quelques traces de partialité pour l'ordre des jésuites; il a été réimprimé, avec les additions de Sotwel, à Rome, 1676, petit in-fol. Alegambe a écrit, en outre, spécialement la vie de plusieurs religieux de la même société : I. *Vita J. Cardini*, Rome, 1640, in-12; II. *Mortes illustres et gesta eorum de societ. Jesu qui, in odium fi*

lei, ab hæreticis vel aliis occisi sunt, tome, 1657, in-fol.; III. *Heroes et victimæ charitatis societatis Jesus*, tome, 1658, in-4°. C'est la liste des jésuites qui ont sacrifié leur vie pour secourir les pestiférés. Le P. Alegambe était allé jusqu'en 1647; Jean Nadasi, qui publia cet ouvrage, le continua jusqu'en 1657. D—G.

ALÈGRE (YVES, baron D'), d'une ancienne maison de l'Auvergne, suivit Charles VIII à la conquête du royaume de Naples, en 1495. Ce prince le fit gouverneur de la Basilicate, et Louis XII lui donna ensuite le gouvernement du duché de Milan. Compagnon d'armes du chevalier Bayard, et de Gaston de Foix, duc de Nemours, il accompagna ce dernier dans son expédition contre le pape Jules II, et fut fait gouverneur de Bologne, en 1512. La même année, il décida la victoire à la bataille de Ravennes, où Bayard et Gaston allaient être enveloppés par les Espagnols, s'ils n'avaient été secourus par d'Alègre. Au moment où il se signalait par un si beau dévouement, il apprend que son fils vient d'être tué en combattant à côté du duc de Nemours. Déjà il avait perdu, quelque temps auparavant, un autre fils; il ne put survivre à cette seconde perte: « Je vous suis, mes enfants, s'écrie-t-il » d'une voix douloureuse!» et, se précipitant au milieu des bataillons ennemis, il y trouve la mort qu'il cherchait. C'était un des plus vertueux et des plus habiles capitaines de son temps. Gilbert, comte de Montpensier, ne perdit le royaume de Naples que pour n'avoir pas suivi ses conseils. On lui a reproché trop d'opiniâtreté dans ses projets, et c'est en grande partie à ce défaut qu'on attribua la défaite de Cérignole; mais ses talents étaient si généralement reconnus, et les troupes avaient tant de confiance en lui, qu'il serait parvenu au commandement en chef, si la mort ne l'eût trop tôt arrêté dans sa brillante carrière. Les d'Alègre se firent remarquer, dans le 16e. siècle, par plusieurs meurtres, dont ils furent auteurs ou victimes. Ces faits, peu dignes de l'histoire, ont encore été aggravés par quelques biographes, qui en ont fait une famille d'Atrée et de Thieste. Celui de ces faits qu'on peut considérer comme le plus authentique, est l'assassinat d'Antoine d'Alègre, par son cousin Duprat, baron de Viteaux, qui le prit en traître au moment où il sortait du Louvre, en 1571. B—P.

ALÈGRE (YVES, marquis D'), maréchal de France, se distingua à la bataille de Fleurus, en 1690, servit ensuite en Allemagne jusqu'à la paix de Riswick, et, après s'être signalé à la journée de Nimègue, défendit Bonn contre les alliés. Il fut fait prisonnier en Flandre, lorsque les lignes de Tirlemont furent forcées, et conduit en Angleterre. Il ne rentra en France qu'à la paix, servit, en 1712, au siége de Douay, prit ensuite Bouchain, fit, l'année suivante, la campagne d'Allemagne, couvrit l'armée qui força le camp des Impériaux près de Fribourg, et reçut, en 1724, le bâton de maréchal de France. Envoyé en Bretagne pour y commander en chef, il présida l'assemblée des États de cette province, en qualité de commissaire du roi, et mourut à Paris, en 1733, à 80 ans. B—P.

ALEMAGNA (GIUSTO D'), peintre, est auteur d'une fresque que l'on voit encore sur un mur du couvent de Santa-Maria di Castello, à Gênes, et qui représente une *Annonciation*. Le travail en est soigné et fini, comme celui d'une miniature. L'ange Gabriel, quoique d'un style un peu gothique, est dans une attitude qui ne manque

pas d'élégance. La peinture porte cette inscription : *Justus de Alemania pinxit*, 1451. On donne communément, en Italie, le nom d'Alemagna à ce peintre; mais nous croyons qu'il s'appelait seulement *Juste*, et qu'il était né allemand. A cette époque, on ne signait que son nom de baptême; on y joignait quelquefois celui de son pays. Les dominicains de Ste.-Marie ont fait couvrir cette fresque d'une glace épaisse, qui la garantit de l'air de la mer et des injures du temps.

A—D.

ALEMAN (Louis), cardinal, né en 1390, d'une famille noble, du Bugey. Entré dans les ordres, il parvint par degrés à l'archevêché d'Arles. En 1422, le pape Martin V l'envoya à Sienne pour diriger la translation du concile de Pavie dans cette ville; peu après, Aleman fut chargé de réformer la police dans la Romagne. Louis III, roi de Naples et comte de Provence, avait un grand respect pour Aleman. A sa considération, il confirma les priviléges que la ville d'Arles avait obtenus sous les règnes précédents. Le pape l'honora, en 1426, de la dignité de cardinal, et le fit camerlingue de l'église. Après la mort de Martin V, Aleman se brouilla avec le pape Eugène, au sujet du concile de Bâle que le cardinal présidait. Dans ce concile, Eugène fut déposé, et l'on élut, à sa place, Amédée VIII, duc de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Eugène, de son côté, excommunia le cardinal, et le déclara indigne de posséder aucun rang dans l'église; mais lorsque Félix eut cédé la tiare à Nicolas V, légitime successeur d'Eugène, le nouveau pape rendit à Aleman toutes ses dignités, et l'envoya, décoré du titre de légat, dans la basse Allemagne. A son retour, Aleman se retira dans son diocèse, où il s'occupa à rétablir la discipline dans le c[...] et à instruire le peuple. Il m[...] Salon, en 1450, à l'age de 6[...] 1527, le pape Clément VII [...] cet archevêque, dont le co[...] alors transporté dans la ville d[...]

D—

ALEMAN (Mathieu), n[...] ville, vers le milieu du 16e. siè[...] employé comme un des surint[...] et contrôleurs des finances, p[...] Philippe II qui, se fiant diffic[...] une seule personne, divisait s[...] entre plusieurs hommes les a[...] tions d'un seul ministère. Ayant [...] plusieurs années avec honneu[...] mour du repos et des lettres l[...] demander sa démission qu'il o[...] On ignore l'année de sa mort, [...] on présume qu'il vécut encore [...] dant une partie du règne de [...] lippe III. On est également p[...] formé des motifs qui le firent a[...] Mexique, où il était en 1609, é[...] à laquelle il y publia son *Orte[...] Castellan*, in-4°., ouvrage rare [...] jourd'hui, et qui jouit de quelq[...] putation. Aleman avait publié à [...] ville, en 1604, in-4°., une *V[...] S. Antoine de Padoue*, en espa[...] accompagnée d'un *Encomiastic[...] eumdem*, en vers latins qui ne m[...] quent pas d'élégance. Ce livre a été [...] primé à Valence, en 1608, in-8°. L[...] vrage qui l'a fait le mieux connaître [...] celui qui a pour titre : *La Vida y [...] chos del Picaro Guzman de Al[...] che*, imprimé pour la première [...] Madrid, en 1599, in-4°. Quoique [...] man ne soit pas comparable à celu[...] *Don Quichotte*, il peut en être reg[...] comme le précurseur. Son succès [...] prodigieux; en peu d'années, il [...] six éditions espagnoles, et fut trad[...] en italien et en français. Voici l'i[...] cation des traductions françaises : [...] *Guzman d'Alfarache, faict en fr[...]*

çois, par G. Chappuis, Paris, 1600, in-12; II. *le Gueux*, ou *la Vie de Guzman d'Alfarache* (traduit par Chapelain), 1632, deux parties in-8°.; *la Vie de Guzman d'Alfarache* traduite par Gabriel Bremond, 1696, 3 vol. in-12, 1709, 3 vol. in-12; le traducteur retrancha quelques aventures et en ajouta d'autres; IV. *Aventures de Guzman d'Alfarache*, par Le Sage. C'est une imitation plutôt qu'une traduction de l'ouvrage d'Aleman; et ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage de Le Sage qui a été publié (par Alletz), sous le titre d'*Aventures plaisantes de Guzman d'Alfarache*, 1772, 2 vol. in-12; 1783, 2 vol. in-18. C—S—A.

ALEMAND (LOUIS-AUGUSTIN), né à Grenoble, en 1643, après avoir abjuré la religion protestante, se fit recevoir docteur en médecine à la faculté d'Aix, dans l'espoir d'obtenir un brevet de médecin du roi sur les vaisseaux. Ses démarches ayant été vaines, il se rendit à Paris. Pélisson et le P. Bouhours furent amis d'Alemand, qui perdit l'amitié du dernier en obtenant, de l'abbé de La Chambre, le manuscrit des nouvelles observations de Vaugelas, qu'il publia sous ce titre : *Nouvelles Remarques de M. de Vaugelas sur la Langue française, ouvrage posthume, avec des observations de M. H...*, Paris, 1690, in-12. Alemand mourut à Grenoble, en 1728. On a de lui : I. *Nouvelles Observations*, ou *Guerre civile des Français sur la Langue*, 1688, in-12; c'était l'essai d'un Dictionnaire historique et critique des Mots : l'Académie française en arrêta l'impression, se disposant à publier le sien; II. *Histoire monastique d'Irlande*, 1690, in-12; III. *Journal historique de l'Europe pour l'année 1694*, Strasbourg (Paris), 1695, in-12 de 600 pages : on peut, sur cet ouvrage, consulter les *Nouveaux Mémoires de l'abbé d'Artigny*, tom. Ier., pag. 282; III. une traduction de la *Médecine statique de Sanctorius*. Alemand se proposait de publier un Traité de l'ancienneté des médecins méthodiques, et un ouvrage où il essayait de démontrer que les protestants ne sont pas toujours inutiles à la religion catholique. — Son frère, avocat au parlement de Grenoble, avait dédié au P. La Chaise un ouvrage à peu près semblable, contenant un nouveau système contre les protestants. A. B—T.

ALEMANNI (NICCOLÒ), antiquaire : ses parents étaient grecs et originaires d'Andros; il naquit à Ancône, le 12 janvier 1583, vint à Rome en 1592, et fut élevé dans le collége fondé par Grégoire XIII pour les jeunes grecs; il y fit de grands progrès dans les sciences, et surtout dans les langues latine et grecque. Comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il prit le sous-diaconat dans le rit grec, et ensuite dans l'église romaine. Il enseigna la rhétorique et la langue grecque dans le collége où il avait reçu son éducation, et où l'on a conservé son portrait. Il eut pour élèves plusieurs personnes distinguées, entre autres Léon Allatius ou Allacci, François Arcudi, et Scipione Cobelluti. Celui-ci, étant devenu secrétaire des brefs du pape Paul V, le fit entrer, en qualité de secrétaire, chez le cardinal Scipione Borghèse. Alemanni ne remplit pas cet emploi à la satisfaction du cardinal, qui eut souvent à se plaindre des défauts de son style, du peu d'usage qu'il avait des manières du monde, et surtout de ce qu'il mêlait toujours du grec dans ses lettres latines. Il lui fit pourtant obtenir, en 1614, la place de garde de la bibliothèque du Vatican, à la-

quelle son érudition le rendait si propre. En 1623, Alemanni publia, à Lyon, en un volume in-folio, le 9e. livre des *Histoires de Procope*, qu'il accompagna d'une traduction latine et de notes très-savantes. Cet ouvrage a été réimprimé l'année suivante à Rome, aussi in-fol.; à Helmstaedt, en 1654, in-4°., et à Cologne, en 1669, in-fol. On le trouve aussi, mais sans les notes critiques d'Alemanni, dans les *Œuvres complètes de Procope*, Paris, 1663, in-fol. Mazzuchelli cite encore une édition donnée à Rome, en 1524; mais c'est une faute typographique, puisqu'à cette époque, Alemanni n'était pas né. Les notes d'Alemanni sont critiques, historiques, et très-estimées; mais on lui reproche d'avoir été quelquefois trop hardi dans sa manière de traduire; il a excité de vives réclamations, à cause des crimes dont il charge la mémoire de Justinien (*Voy.* PROCOPE, JUSTINIEN, ECHELIUS). Deux ans après, Alemanni publia encore une *Description de St.-Jean-de-Latran*, où, après avoir tracé l'histoire de cette célèbre basilique, il en décrit les mosaïques et les autres monuments, et en explique, avec une grande sagacité, les inscriptions. Cet ouvrage est curieux pour l'histoire civile et ecclésiastique du moyen âge, et pour celle des arts dans la même période; mais l'auteur s'est attiré de vifs reproches de la part des écrivains français, et principalement de Le Blanc, dans son *Traité des Monnoies de Charlemagne*, pour avoir dit que les empereurs n'avaient jamais exercé dans Rome de souveraineté, et qu'ils n'avaient agi qu'au nom du pape, et comme ses représentants. Cet ouvrage a été réimprimé dans le 8e. tome du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*. Il en a paru une nouvelle édition à Rome, en 1756, in-4°., avec deux dissertations de César Rasponi et de Joseph-Simon Assemani. Elle a été publiée par Jean Bottari, et elle est précédée d'une notice sur son auteur. Mazzuchelli fait encore mention d'un autre ouvrage d'Alemanni, qu'il dit exister en manuscrit, sous ce titre: *De principiis apostolorum sepulcro;* mais on ignore où il a puisé cette notice. Alemanni a sûrement composé plusieurs des notes sur l'*Odegon* d'Anastase le Sinaïte, qui a été publié par Jacques Gretser; il dit lui-même avoir composé une dissertation *De Ecclesiasticorum prælatione;* mais on doit surtout regretter qu'il n'ait pas achevé et publié son grand ouvrage sur les *Antiquités ecclésiastiques*, dont il parle lui-même en plusieurs occasions. Le véritable nom de cet auteur est *Alemanni*, c'est ainsi qu'il l'écrit toujours lui-même, et non pas *Alamanni*, comme on le trouve dans plusieurs ouvrages. Cette leçon vicieuse a trompé Jules Negri, qui le compte parmi les écrivains nés à Florence, et parmi les membres de l'ancienne et illustre famille Alamanni. On lui doit encore une édition d'une donation faite à l'église de Malte, par Roger, comte de Calabre, avec la traduction du grec en latin, Rome, 1644, in-fol. Il mourut à Rome, le 24 juillet, 1626, à l'âge de 43 ans, victime de son zèle pour une mission qui lui avait été confiée: c'était de veiller à ce qu'on n'enlevât rien d'une terre où se trouvaient des ossements de martyrs, et que l'on fut obligé de fouiller pour élever des colonnes dont on voulait orner le grand autel de l'église St.-Pierre. A. L. M.

ALEMBERT (JEAN-LE-ROND D'), l'un des hommes les plus célèbres du 18.e siècle, naquit à Paris le 16 novembre 1717, et fut exposé sur les marches de Saint-Jean-le-Rond, église située près Notre-Dame, et détruite maintenant. L'existence de

et enfant parut si frêle, que le commissaire de police qui le recueillit, au lieu de l'envoyer aux Enfants trouvés, crut nécessaire de lui faire donner des soins particuliers, et le confia, dans cette vue, à la femme d'un pauvre vitrier. Peut-être avait-il déjà quelques instructions pour agir de la sorte; car, quoique les parents de d'Alembert ne se soient jamais fait connaître publiquement, peu de jours après sa naissance, ils réparèrent l'abandon où ils l'avaient laissé : son père lui assura 1200 livres de rente, revenu suffisant alors pour le mettre au-dessus du besoin. Le temps a déchiré le voile dont ils ont voulu se couvrir : on sait aujourd'hui que d'Alembert était le fils de madame de Tencin, femme célèbre par son esprit et par sa beauté, et de Destouches, commissaire-provincial d'artillerie, au nom duquel on ajoutait le mot *Canon*, pour le distinguer de l'auteur du *Glorieux*. D'Alembert annonça de bonne heure une grande facilité et de l'application : mis dans une pension à l'âge de quatre ans, il n'en avait encore que dix, lorsque le maître de cette pension, homme de mérite, déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre; ce ne fut néanmoins qu'à 12 ans qu'il passa au collége Mazarin, où il entra en seconde. Ses dispositions avaient frappé ses maîtres, au point qu'ils espéraient trouver en lui un nouveau Pascal pour le soutien de la cause du jansénisme à laquelle ils étaient fortement attachés. Il fit, dans sa première année de philosophie, un commentaire sur l'épître de S. Paul aux Romains, et commença, dit Condorcet, comme Newton avait fini; mais lorsqu'il eut étudié les mathématiques, il prit aussitôt pour elles le goût qu'elles inspirent à ceux qui ne peuvent captiver leur esprit que par des vérités absolues, et trompa l'espérance de ses maîtres en renonçant pour toujours aux discussions théologiques. En sortant du collége, il prit le grade de maître ès-arts, étudia en droit, fut reçu avocat; mais il n'en continua pas moins de se livrer aux mathématiques. « Sans maître, » presque sans livres, et sans même » avoir un ami qu'il pût consulter » dans les difficultés qui l'arrêtaient, » il allait aux bibliothèques publi» ques; il tirait quelques lumières gé» nérales des lectures rapides qu'il y » faisait, et, de retour chez lui, il » cherchait tout seul les démonstra» tions et les solutions; il y réussis» sait pour l'ordinaire; il trouvait » même souvent des propositions » importantes qu'il croyait nouvelles; » et il avait ensuite une espèce de » chagrin, mêlé pourtant de satis» faction, lorsqu'il les retrouvait » dans les livres qu'il n'avait pas con» nus. » Ce passage d'un mémoire que d'Alembert nous a laissé sur sa vie, n'est pas seulement curieux par l'idée qu'il nous donne des difficultés que cet homme illustre a eues à surmonter; mais parce qu'il montre combien il s'en fallait alors que les moyens d'étudier les sciences fussent aussi multipliés qu'ils le sont maintenant. Les amis qui dirigeaient la conduite de d'Alembert, l'engageant à choisir un état qui pût le mener à quelque aisance, il se décida pour la médecine, comme une profession moins étrangère aux sciences que toute autre; cependant, afin d'éviter les distractions, il voulut éloigner de lui, pour un temps, ses livres de mathématiques; mais, poursuivi par ses idées, tournées sans cesse vers ce sujet, il les reprit tous un à un, bien avant le terme qu'il s'était fixé : il cessa donc de résister à son goût; et

se consacra entièrement à la science où il devait paraître au premier rang. Un mémoire sur le mouvement des corps solides à travers un fluide, un autre sur le calcul intégral, présentés à l'Académie des sciences en 1739 et 1740, le firent connaître de cette compagnie, qui l'admit au nombre de ses membres en 1741; et bientôt (en 1743) il publia son *Traité de dynamique*, où, par un principe qui n'est qu'une heureuse énonciation d'une condition du mouvement évidente par elle-même, il est parvenu à réduire, aux lois de l'équilibre d'un système de corps la détermination des mouvements que ce système doit prendre. Rappelant ainsi à une méthode uniforme la mise en équation des problêmes de ce genre, qu'on faisait dépendre de principes incohérents, et plutôt devinés que démontrés, il mit fin, dit M. Lagrange, aux espèces de défis que les géomètres s'adressaient alors sur cette matière. En 1744, parut la première édition de son *Traité des fluides*, faisant suite à celui dont je viens de parler. Il fut encore obligé, dans cet écrit, de s'astreindre aux hypothèses par lesquelles Jean et Daniel Bernouilli étaient parvenus à rendre le mouvement des fluides accessible au calcul; mais en appuyant ses solutions sur le principe qu'il avait appliqué à la recherche du mouvement des corps solides, il rectifia quelques erreurs échappées à ses illustres devanciers, et mit à l'abri de toute difficulté ce qu'ils avaient trouvé d'exact. A cet ouvrage succéda la pièce qui a remporté, en 1746, le prix proposé par l'Académie de Berlin, sur la théorie des vents, et où se trouve le germe de l'application rigoureuse de l'analyse au mouvement des fluides. La société savante qui venait de couronner d'Alembert, l'adopta par acclamation au nombre de ses membres. Parmi les mémoires qu'il lui adressa, trois ont particulièrement contribué aux progrès de la science: ceux de 1746 et de 1749 sur l'analyse pure, et celui de 1748 sur les cordes vibrantes. Ce dernier a fixé l'attention des géomètres sur le calcul intégral aux différentielles partielles, dont Euler ne s'était occupé qu'en passant, et sans en faire aucune application. D'Alembert prenait également part aux recherches qui ont complété les découvertes de Newton sur le mouvement des corps célestes, et achevé de changer en théorie ce qu'on n'avait d'abord appelé qu'un système. Pendant qu'Euler et Clairaut s'en occupaient, il remit, dès 1747, à l'Académie des sciences, une solution du *problême des trois corps;* problême dont le but est de déterminer les dérangements que les attractions réciproques des planètes causent dans le mouvement elliptique qu'elles exécuteraient autour du soleil, si elles n'obéissaient qu'à leur pesanteur vers cet astre. D'Alembert suivit ces travaux avec assiduité pendant plusieurs années; ils produisirent l'ouvrage ayant pour titre: *Recherches sur différents points importants du systême du monde;* le premier volume parut en 1754, et le troisième en 1756. Les *Recherches sur la précession des équinoxes*, publiées en 1749, contiennent la première application de l'analyse à la détermination générale du mouvement de rotation d'un corps de figure quelconque, et font époque dans la dynamique, aussi bien que dans l'astronomie physique. L'*Essai sur la résistance des fluides* fut envoyé pour concourir au prix proposé en 1750 par l'Académie de Berlin; mais ce prix ayant été remis, d'Alembert retira sa pièce et la pu-

blia. L'oubli dans lequel est tombée celle qui fut couronnée l'année suivante, prouve que les tracasseries littéraires influent quelquefois sur ces décisions, malgré le voile où s'enveloppent les concurrents; car il n'est pas permis de douter que de misérables démêlés ne se soient élevés entre Euler et d'Alembert, et n'aient empêché celui-ci d'obtenir le prix qui lui était dû, non pour avoir résolu la question proposée, puisqu'elle est encore à résoudre, mais pour avoir posé, le premier, les fondements de la théorie mathématique et rigoureuse du mouvement des fluides, et ouvert la route de l'application du calcul différentiel partiel à la physique. La cause de ces démêlés n'est pas bien connue; mais il y a tout lieu de penser qu'ils devaient leur naissance aux prétentions exagérées de Maupertuis, et à sa querelle avec Voltaire, qu'Euler avait épousée. Il n'éprouva cependant point à l'Académie des sciences de Paris la même défaveur qu'il avait attirée à d'Alembert. Quoique celui-ci connût la cause du peu de succès de son ouvrage, il détermina sa compagnie à ne pas remettre un prix qu'Euler devait remporter. Les différents écrits dont je viens d'indiquer sommairement l'objet, et qui n'ont occupé qu'environ quinze années de la vie de d'Alembert, tracent une carrière brillante, qu'il acheva de fournir par de nombreux mémoires, insérés, pour la plupart, dans ses huit volumes d'*Opuscules*. Ils roulent, en général, sur des développements ou des additions à divers points de ses ouvrages, et contiennent beaucoup de vues importantes. La première ferveur de son goût pour les mathématiques ne fit que suspendre celui qu'il avait montré pour les belles-lettres; dans le cours de ses études, et qui reparut bientôt lorsque, après ses plus importantes découvertes, les recherches mathématiques ne lui offrirent plus une moisson aussi abondante de vérités nouvelles, ou qu'il sentit le besoin de délasser son esprit de ces profondes méditations. C'est ce même goût qui donnait à ses préfaces l'intérêt qu'elles présentent presque toutes, par les remarques que l'on y trouve sur la philosophie et la métaphysique de la science; mais c'est par le Discours préliminaire de l'*Encyclopédie* qu'il a commencé sa carrière littéraire; et ce morceau, ou plutôt cet ouvrage, demeurera le modèle du style dont il faut écrire sur les sciences pour unir la dignité à la précision. D'Alembert y présenta, dit-il, la quintessence des connaissances mathématiques, philosophiques et littéraires qu'il avait acquises pendant vingt années d'étude; et il faut ajouter que c'était aussi la quintessence de tout ce qu'on savait alors sur ces différents sujets. Il rédigea, en outre, la partie mathématique de l'*Encyclopédie*, pour laquelle il composa un grand nombre d'articles, dont beaucoup sont remarquables par une énonciation précise, une discussion approfondie, et souvent un dénoûment très heureux de quelque difficulté métaphysique de cette science. En attachant son nom à ce grand ouvrage, il en partagea en quelque sorte la destinée, et se vit lancé dans le monde littéraire, où les tracasseries ne sont peut-être pas plus vives que dans le monde scientifique, mais sont plus fréquentes et plus prolongées, à cause du grand nombre d'amours-propres qui peuvent y prendre part. Engagé par ce premier pas, d'Alembert, qui fut bientôt reçu à l'Académie française, continua d'allier la culture des lettres à celle des mathématiques. Ses écrits litté-

raires, constamment dirigés vers le perfectionnement de la raison et la propagation des idées exactes, furent goûtés par tous les bons esprits. Aucun de ces ouvrages n'est de longue haleine; mais tous sont remarquables par une diction pure, un style net, et des pensées fortes ou piquantes. *L'Essai sur les gens de lettres* les rappelle à ce qu'ils se doivent dans leurs relations avec les grands: la conduite de l'auteur ne démentait pas ses principes; il ne flattait point les hommes en place, et l'un de ses ouvrages est dédié à un ministre disgracié. Les *Eléments de philosophie*, et les suppléments que l'auteur y a joints, sur l'invitation du roi de Prusse (Frédéric II), étaient bien propres à faire sentir le vide de ce qu'on appelait *Cours de Philosophie*, dans les colléges. Les *Réflexions sur l'Elocution oratoire et le style*, les *Observations sur l'art de traduire*, la *Traduction de quelques morceaux de Tacite*, les *Mémoires de Christine, reine de Suède*, et plusieurs articles de littérature et de grammaire, sont des morceaux très judicieux et dignes d'attention. Dans le *Mémoire sur la suppression des Jésuites*, il a fait également justice d'eux et de leurs adversaires; et les gens raisonnables ne peuvent que lui en savoir beaucoup de gré. Enfin, les éloges qu'il a faits, tant de quelques savants que des membres de l'Académie française dont il était secrétaire, écrits d'abord d'un style ferme et soigné, ont pris plus d'abandon, lorsqu'en avançant en âge, il s'est cru plus de droits à la bienveillance du public. On lui a reproché de tomber dans la familiarité; en reconnaissant ce défaut dans les derniers, on ne peut cependant s'empêcher de convenir que ceux-là même sont remplis de traits piquants. Tous portent l'empreinte d'une raison supérieure, et respirent l'amour de la justice, la haine des préjugés; mais celle-ci contenue dans les bornes d'une scrupuleuse modération. Ce n'est que dans sa correspondance avec Voltaire, publiée après la mort de l'un et de l'autre, que le fond de sa pensée a paru à découvert; mais son ame s'était déjà fait connaître par un grand désintéressement. Atteint par la persécution suscitée à l'*Encyclopédie*, et dédaigné par le gouvernement de sa patrie, il refusa néanmoins la présidence de l'Académie de Berlin, et le roi de Prusse la laissa vacante tant qu'il eut l'espérance de l'attirer auprès de lui; il résista de même aux pressantes sollicitations de l'impératrice de Russie (Catherine II), qui lui écrivit de sa propre main pour l'engager à se charger de l'éducation de son fils. Les étrangers avertirent sa patrie de tout ce qu'il valait, et il reçut une pension du roi de Prusse, lorsqu'on lui refusait encore celle de l'Académie des sciences, à laquelle il avait tant de droits. Son revenu ne sortit jamais des bornes de la médiocrité, et pourtant il fit un grand nombre d'actes de bienfaisance. Il passa plus de 30 années chez la femme qui l'avait élevé, menant la vie la plus simple, et ne quitta ce domicile que contraint par sa santé d'en chercher un plus sain. On a prétendu que, parce qu'il avait cultivé les sciences abstraites, et qu'il voulait que la raison et la vérité, au moins celle des sentiments, servissent de base à toutes les productions littéraires; on a prétendu, dis-je, qu'il était dépourvu de sensibilité: mais les détails de sa longue affection pour Mlle. de Lespinasse répondent à ce reproche, et prouvent qu'il était susceptible de l'attachement le plus délicat et le plus solide. Chérissant

l'indépendance, il évitait la société des grands, des gens en place, et ne recherchait que celle où il pouvait se livrer à toute la gaîté et la franchise de son caractère, qui prenait quelquefois une légère teinte de causticité. D'Alembert avait de la malice dans l'esprit, et de la bonté dans le cœur, dit La Harpe, qui, d'ailleurs, lui accorde dans la littérature un rang très-distingué. Le jugement favorable d'un critique aussi sévère, et qui, dans ses dernières années, attaquait avec tant d'amertume l'esprit du siècle où brilla d'Alembert, est bien propre à réduire à leur juste valeur les censures de ceux qui ont traité d'hérésies littéraires les préceptes sages d'un écrivain qui ne pardonnait à aucun genre de déclamation. Le crédit dont il jouissait, son attachement constant pour Voltaire, et son propre mérite, lui attirèrent beaucoup d'ennemis; cependant il eut la sagesse de ne pas répondre aux attaques qu'on lui portait: on ne connaît de discussions littéraires de lui, que celle qu'il eut avec J.-J. Rousseau, à propos de l'article consacré à la ville de Genève, dans l'*Encyclopédie*. Quant aux disputes, il s'y refusait, et se réfugiait alors, disait-il, dans sa chère géométrie. Cette modération était en lui le fruit de la réflexion, car ses vivacités allaient quelquefois jusqu'à l'emportement; mais il les réparait aussitôt, lors même qu'elles lui étaient arrachées par les longues souffrances qui terminèrent sa vie. Il mourut de la pierre, sans s'être fait opérer, à l'âge de 66 ans, le 29 octobre 1783. Il institua pour ses exécuteurs testamentaires Condorcet et Watelet, et laissa l'un des portraits que lui avait envoyés Frédéric II, à Mme. Destouches, veuve de son père, et qui lui avait toujours donné des marques d'amitié et de considération. Il était membre de toutes les sociétés savantes de l'Europe; et plusieurs ont rendu des hommages publics à sa mémoire. Son éloge, fait par Condorcet, pour l'Académie des sciences, est un des meilleurs qui soient sortis de la plume de cet écrivain. L'Académie française proposa l'éloge de d'Alembert pour sujet du prix de 1787: il ne fut pas remporté; mais il donna occasion à Marmontel, dans la séance publique du 25 août de cette année, de peindre d'une manière touchante le mérite et les grandes qualités d'un confrère dont il avait été l'ami. Le roi de Prusse témoigna de véritables regrets en apprenant la mort de d'Alembert, qu'il avait connu personnellement, lorsqu'après la paix de 1763, ce savant alla le remercier de ses bienfaits. D'Alembert et Frédéric entretinrent une correspondance qui fut publiée après la mort du monarque, et dont la lecture est très-piquante. Les ennemis de d'Alembert ont voulu l'apprécier par une espèce de bon mot, en disant qu'il était grand géomètre parmi les littérateurs, et bon littérateur parmi les géomètres: la vérité est qu'en géométrie, il fut au premier rang, et, au second, en littérature; mais, par l'influence qu'exerce le style sur le sort des écrits de tous genres, les *Traités de Mathématique* de d'Alembert auront été lus moins long-temps que ses productions littéraires. On n'oserait placer au-dessus de lui aucun des géomètres ses contemporains, quand on considère les difficultés qu'il a vaincues, la valeur intrinsèque des méthodes qu'il a inventées, et la finesse de ses aperçus; mais cette finesse qui paraît former le trait caractéristique de son talent, le jetait souvent dans des voies détournées, et l'empêchait sans doute de rechercher le mérite d'une expo-

sition lumineuse et facile. C'est peut-être par cette raison, et non par une négligence qui ne saurait s'allier avec le véritable amour de la gloire, qu'en général, il a peu soigné les détails de ses ouvrages mathématiques, si l'on en excepte pourtant son *Traité de dynamique*, dont il a donné une seconde édition. Dans cet ouvrage même, la tournure des démonstrations et des calculs s'éloigne beaucoup de la marche, à la fois simple et féconde, qu'Euler a tenue dans tous ses écrits; de-là vient que les découvertes de d'Alembert ont pris, dans les écrits d'Euler et de ses successeurs, une forme nouvelle, qui détourne de plus en plus de la lecture des traités où elles ont paru pour la première fois. La simplification des méthodes, à mesure qu'elles se généralisent, fait vieillir assez promptement les ouvrages de géométrie et de calcul; et la lecture des originaux devient un travail d'érudition. Sous ce rapport, à mérite égal, les grands écrivains ont l'avantage sur les premiers savants : on ne fait plus que citer les noms de ceux-ci, et on lit toujours ceux-là. Que les hommes donc qui veulent prolonger le succès de leurs écrits dans les sciences, ne se bornent pas à les enrichir de découvertes; qu'ils ne négligent ni la clarté du discours, ni l'élégance des méthodes, s'ils veulent parler long-temps eux-mêmes à la postérité. Les œuvres mathématiques de d'Alembert ne sont point réunies en collection; elles se composent, 1°. du *Traité de Dynamique*, in-4°. 1 vol. dont la première édition est de 1743, et la seconde de 1758; il y en a une réimpression, Paris, 1796. 2°. *Traité de l'équilibre et du mouvement des Fluides*, in-4°., 1 vol., dont la première édition est de 1744, et la seconde de 1770. 3°. *Réflexions sur la cause générale des Vents*, in-4°. 1747. 4°. *Recherches sur la précession des équinoxes et sur la nutation de l'axe de la terre*, in-4°. 1749. 5°. *Essai d'une nouvelle théorie sur la résistance des fluides*, in-4°. 1752. 6°. *Recherches sur différents points importants du système du Monde*, 3 vol. in-4°. 1754, 1756. On doit joindre à cet ouvrage les *Nouvelles tables de la lune*, et *Nova tabularum lunarium emendatio*. 7°. *Opuscules mathématiques*, 8 vol. in-4°., 1761-64-67-68-73-80. A la suite des écrits précédents se placent les *Eléments de musique théorique et pratique, suivant les principes de M. Rameau, éclaircis, développés et simplifiés*, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage a eu quatre éditions; la 4e. a été imprimée à Lyon en 1779. Les productions littéraires de d'Alembert sont : 1°. *Mélanges de littérature et de philosophie*, 5 vol. in-12, réimprimés plusieurs fois. 2°. *Sur la destruction des Jésuites*, 1 vol. in-12, 1765, avec un supplément sous le titre de *Lettre*, etc., 1767. 3°. *Eloges lus dans les séances de l'Académie française*, 6 vol. in-12, 1779-87. 4°. *Œuvres posthumes*, publiées par M. Pougens, 2 vol. in-12, 1799. 5°. Quelques opuscules, tels que *l'Éloge de milord Maréchal*, 1779, in-12; *Dissertation sur le Goût*, 1776, in-8°.; *Apologie de l'abbé de Prades*, 1752, in-8°., 3 parties, etc. On a réimprimé à part les morceaux de Tacite avec d'autres traductions, 2 vol. in-12, 1784. Enfin tous ces écrits ont été rassemblés dans les *Œuvres philosophiques, historiques et littéraires de d'Alembert*, réunies et publiées par M. Bastien, 18 vol. in-8°. Paris, 1805. On y trouve plusieurs morceaux inédits, et la correspondance de d'Alembert avec Voltaire et avec le roi de Prusse. L—x.

NÇON (Charles de Valois, ...), frère du roi Philippe de Va- ... la tige de la branche d'Alençon ... sous François Ier., en 1525. Il ...tit avec courage à la bataille de ...ssel contre les Flamands, y fut ...eusement blessé, prit ensuite ...rs places en Guienne sur les An- ...et fut tué, en 1346, à la bataille ...ci, où il commandait l'avant- ... Alençon, qui ne fut d'abord ... comté-pairie, fut érigé en duché ...eur de Jean Ier., petit-fils du ... d'Alençon. Ce dernier fut tué en ..., à la bataille d'Azincourt. B—p.

...ENÇON (Jean II, duc d') sur-...mé *le Beau*, fils de Jean Ier., na-...n 1409. Il aimait le faste et la ... chère, avait les plus beaux che-..., et l'équipage de chasse le plus ...nt qu'il y eût alors en France. ...t petit-fils de princes morts pour ... patrie, il servit aussi l'état avec ...e, fut fait prisonnier à la bataille ...erneuil, en 1424; et, maître de ...vrer sa liberté en traitant avec les ...ais, il préféra la captivité au dés-...neur. Mais, ayant eu l'imprudence ...'attacher ensuite au dauphin, de-... Louis XI, et de traiter, à la sol-...ition de ce fils dénaturé, avec les ...lais, contre Charles VII, il fut le ...nier prince du sang condamné à ...t par le roi dans sa cour des pairs. ...rrêt fut rendu à Vendôme en 1458. ...rles VII lui fit grâce de la vie, et le ... transférer au château de Loches, ... il ne sortit qu'à l'avènement de ...is XI. Ayant ensuite eu des intel-...nces avec Charles-le-Téméraire, ... de Bourgogne, un second arrêt ... mort fut prononcé contre lui en ...74, et commué encore en une pri-... indéfinie au Louvre, où il resta ... mois. Louis XI lui rendit encore ...e fois la liberté en 1475, et il mou-...t l'année suivante. B—p.

ALENÇON (René, duc d') fils du précédent. Louis XI, qui le haïssait, supprima ses pensions, le dépouilla de ses biens, lui fit craindre des persécutions plus violentes encore, et lui fit donner de faux avis pour l'alarmer et le perdre. Le duc d'Alençon allait se réfugier chez le duc de Bretagne, lorsqu'il fut arrêté et enfermé à Chinon, dans une cage de fer, où il ne recevait à manger qu'à travers les barreaux. Pendant trois mois, il éprouva ce traitement barbare; jugé enfin par le parlement, qui voulait le sauver sans irriter le roi, il ne fut déclaré coupable que de désobéissance, et recommandé à la clémence du monarque; mais il ne fut rétabli dans ses titres et dans ses biens que par Charles VIII. Il mourut le 1er novembre 1492. B—p.

ALENÇON (Charles IV, duc d'), fils du précédent, né en 1489, suivit Louis XII en Italie, se trouva, en 1509, à la bataille d'Agnadel, et épousa, la même année, Marguerite d'Angoulême, depuis reine de Navarre, sœur unique de François Ier., qui fit reconnaître le duc d'Alençon pour premier prince du sang. Marguerite n'eut jamais que du mépris pour son mari, dont la figure et le mérite ne répondaient ni à sa dignité ni à son rang. Au passage de l'Escaut, en 1521, François Ier. lui donna la conduite de l'avant-garde, honneur qui appartenait au connétable de Bourbon, et ce fut une des principales causes de la défection de ce dernier, qui fut bien vengé à Pavie, par la honte du rival qu'on lui avait préféré. Au lieu de voler au secours du roi, dans cette journée fatale, avec l'aile gauche qui n'avait point encore donné, le duc d'Alençon épouvanté fit sonner la retraite, et, par-là, fut cause de la perte de la bataille et de la prise du roi. Les murmures de toute la France indignée contre lui, les reproches dont la duchesse d'Angoulême

l'accabla publiquement, le firent mourir de honte et de douleur à Lyon, le 21 avril 1525. Il fut le dernier prince de la branche d'Alençon. Ce duché fut donné depuis en apanage au 5e. fils de Henri II. (*Voy*. ANJOU François de France, duc d'Anjou.) B—P.

ALENÇON (. . . . . . D'), était fils d'un huissier au parlement de Paris, et avait été reçu dans la même charge; mais il la faisait exercer. Il était bossu, et dévoré de la passion de passer pour homme d'esprit, quoiqu'il n'en eût que médiocrement; aussi l'abbé de Pons, autre bossu, disait de lui, avec une espèce d'indignation: « Cet animal-là déshonore le corps » des bossus. » D'Alençon est auteur de deux comédies jouées au Théâtre italien: *la Vengeance comique*, en 1718, et *le Mariage par lettres de change*, en 1720. Elles ne sont pas imprimées. Il a donné une édition des *OEuvres de Brueys et Palaprat*, 5 vol. in-12. Il avait recueilli les *OEuvres de Rivière Dufresny*, imprimées en 1747, 6 vol. in-12, et les pièces fugitives de l'abbé Pons, qui furent publiées, en 1738, sous le titre de *OEuvres de l'abbé de Pons*, avec son éloge, par Melon. D'Alençon est mort au mois d'août 1744. A. B—T.

ALEOTTI (JEAN-BAPTISTE), né dans l'état de Ferrare, d'une famille pauvre, fut mis en apprentissage chez un maître-maçon, s'y distingua par ses dispositions pour l'architecture, étudia les mathématiques, cultiva les belles-lettres, et finit par être en état d'écrire sur ces matières. Il publia quelques ouvrages à l'occasion des inondations qui ravagèrent les états de Bologne, de la Romagne et de Ferrare, vers le commencement du 17e. siècle, et il proposa des moyens d'arrêter ces dévastations. Le pape Clément VII le chargea de construire la citadelle de Ferrare, et l'on voit à Mantoue, Modène, Parme et Venise, plusieurs monuments exécutés sur ses dessins. Aleotti mourut en 1630. G—

ALER (PAUL), jésuite, né en 1 à St.-Guy, dans le Luxembourg, fit ses études à Cologne, et entra, en 1 dans l'ordre de S. Ignace. Il fut professeur de philosophie, de théologie, belles-lettres dans la même ville jusqu'en 1691 : appelé, en 1701, à l'Université de Trèves, il y donna des cours de théologie, et fut nommé, en 1 régent du gymnase. Ses supérieurs lui confièrent l'organisation et la direction des gymnases de Munster, d'Aix, de Trèves et de Juliers; il mourut en 1727, à Dueren, dans le duché de Juliers. Ses principaux écrits sont: *Tractatus de artibus humanis*, Trèves, 1717, in-4°.; II. *Philosophia tripartitæ, pars 1. sive logica*, Cologne, 1710, *pars 2. sive physica*, 17 *pars 3, seu anima et metaphysica*, 1724; III. *Gradus ad Parnassum*. Cet ouvrage est devenu le livre élémentaire dont se servent les écoliers qui étudient la poésie latine : il a eu un grand nombre d'éditions; IV. plusieurs tragédies latines: *Joseph*, *Tobie*, etc. G—

ALES, ou HALES (ALEXANDRE), théologien anglais du 13e. siècle, vint à Paris, et enseigna avec éclat, dans l'école des frères Mineurs, chez lesquels il fit profession en 1222. Il est auteur d'un corps de théologie, *Summa Theologiæ*, imprimé à Nuremberg en 148 réimprimé à Venise, en 1575, en 4 vol. in-fol. Il a fait de plus un Commentaire sur le 3e. livre des *Sentences* de P. Lombard. Venise, 1475, in-fol. Ardent défenseur des prétentions ambitieuses des papes, il a soutenu que les sujets d'un roi apostat étaient déliés du serment de fidélité, et que la puissance temporelle est subordonnée à la puissance spirituelle. Ses contemporains lui ont

es titres absurdes de *Docteur* *le*, *de fontaine de vie*, etc.; it le 1er. sept. 1245. X—n.
S (Alexandre), né à Edim-en 1500, d'une famille qui se ait de la race royale d'Ecosse, d'abord contre Luther; mais, roulu disputer contre Patrice on pour le ramener à la religion que, il se laissa lui-même ébran-sa propre croyance. Il était cha-de la métropole d'Edimbourg. vot, mécontent de la manière censurait le clergé, le fit met-prison. Ales trouva le moyen ortir, et il profita de sa liberté ller faire profession du luthéra-en Allemagne. Lorsque Henri se fut constitué en état de schis-Ales revint à Londres, et y en-publiquement, sous la protec-le l'archevêque Cranmer. La dis-de ce prélat l'obligea de retour-n Allemagne, et il devint profes-de théologie à Francfort-sur-l'O-Choqué ensuite de ce que les ma-ats refusaient d'établir une peine e les fornicateurs, il se retira à zig, où il remplit les mêmes fonc-jusqu'à sa mort, arrivée en 1565. était grand ami de Mélancthon; ista, avec lui, en 1554, aux con-aces de Marbourg, où il s'agissait aiser les querelles théologiques de russe, et, l'année suivante, à celles aumbourg, convoquées pour faire er les dissensions excitées par les iples d'Osiander. L'électeur de ndebourg l'avait député, en 1541, conférences de Worms, où le cardi-Granvelle, qui y présidait pour arles-Quint, ne voulut pas lui per-ttre de disputer. Ales a composé un nd nombre d'ouvrages qui firent du uit dans le temps. Ce sont des Com-ntaires sur les Psaumes, sur l'Évan-e de S. Jean, sur l'Épître aux Romains; les deux à Timothée, celle à Tite; des Traités de controverse sur J.-C. considéré comme unique médiateur, contre Osiander; sur la Trinité, contre Valentin-Gentilis; sur la divinité de J.-C., contre Servet; une Réponse aux 32 articles des docteurs de Louvain, etc. — Un autre Ales (Jean), naquit à Oxford, en 1584; d'abord calviniste, il se fit catholique, et fut gardé comme un bon théologien. Il composa plusieurs écrits remarquables par une sage tolérance; entre autres, un *Traité du Schisme*, et mourut en 1656, à 72 ans. T—d.

ALESIO (Mathieu-Pierre), peintre et graveur, né à Rome, fut élève de Michel-Ange, et eut assez de génie pour bien saisir la manière de ce grand artiste. Jeune encore, il alla en Espagne pour y exercer ses talents: il commença par faire un grand nombre de dessins, dont il grava plusieurs à l'eau-forte. S'étant fixé à Séville, il peignit à fresque, dans la cathédrale de cette ville, un *S. Christophe*, figure gigantesque, dont les jambes ont, dans leur plus grande largeur, plus de 4 pieds. Cette figure excita l'admiration générale; finie avec soin dans toutes ses parties, elle offre un très-grand caractère, et le dessin en est d'une rare correction. Le carton en fut long-temps placé dans la grande salle du palais de Séville. Quelques éloges qu'Alésio ait reçus pour ses ouvrages, et surtout pour cette figure, sa franchise et sa modestie étaient telles, qu'il reconnaissait la supériorité du peintre espagnol Louis de Vargas, son contemporain. Contemplant un jour un tableau d'*Adam et Ève*, par cet artiste, il vanta surtout le raccourci d'une des jambes d'Adam, et dit que cette jambe seule valait mieux que tout son S. Christophe. Il fit plus encore: malgré l'estime générale dont il jouissait, il

prit le parti de retourner en Italie, parce que, disait-il, on n'avait pas besoin de ses talents dans un pays qui avait donné le jour à un aussi grand maître que Louis de Vargas. Alesio mourut en 1600. D—T.

ALESSANDRO ALESSANDRI (*Alexander ab Alexandro*), jurisconsulte napolitain, s'est rendu célèbre par son ouvrage intitulé : *Genialium dierum libri VI.* Il était de l'ancienne et noble famille des Alessandri de Naples. Né vers l'an 1461, il étudia à Rome sous trois habiles maîtres, Fr. Philelphe, Nicolas Perotti et Calderino. Il exerça d'abord à Naples la profession d'avocat; mais il y renonça bientôt, dégoûté, disait-il, par l'iniquité des jugements, plus que par les difficultés de la science des lois. Il se livra entièrement aux lettres, surtout à la philologie et à l'étude de l'antiquité. Bayle s'est trompé, dans son *Dictionnaire critique*, en disant qu'il avait été protonotaire apostolique. Il allègue l'autorité de Pancyrole, dans son Traité *De claris legum interpretibus;* mais Pancyrole dit qu'Alexandre fut protonotaire royal, et non pas apostolique. On ignore l'époque de sa naissance, et l'on a beaucoup varié sur celle de sa mort. Le savant Apostolo Zeno l'a fixée, d'après un renseignement positif, au 2 octobre 1523 (Voy. *Dissertaz. Vossiane*, tom. II, pag. 186). Alexandre mourut à Rome, à l'âge de 62 ans. Il était alors abbé commandataire de l'abbaye de Carbonne de l'ordre de S. Basile, située dans cette partie de l'ancienne Lucanie qu'on nomme *la Basilicate.* Son livre, *Genialium dierum*, est un ouvrage d'érudition et de philologie, fait sur le modèle des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, des *Saturnales* de Macrobe, du *Policraticus* de Jean de Salisbury, etc. On a beaucoup loué l'érudition dont ce livre est rempli, et l'on s'est moqué, avec raison, des preuves de crédulité que l'auteur y donne en parlant des sortiléges, des apparitions d'esprits, et de l'explication des songes. Tiraboschi se tient, à son ordinaire, dans un sage milieu entre la louange et le blâme, en parlant de cet ouvrage singulier. « On peut le comparer, dit-il, à un grand magasin, où l'on trouve des marchandises de toute espèce; parmi la confusion et le désordre qui y règnent, et au milieu de beaucoup d'objets faux, douteux ou supposés, on en trouve aussi de très-précieux; mais il faut une main habile et expérimentée pour les choisir, les repolir, et en faire un bon usage. » La première édition parut à Rome, en 1522, in-fol., sous ce titre : *Alexandri de Alexandro dies Geniales.* André Tiraqueau en donna un docte commentaire, intitulé *Semestria*, qui fut imprimé, pour la première fois, à Lyon, en 1586, in-fol. Christophe Colerus et Denis Gotefrid, ou Godefroy, y ont fait aussi de savantes notes. Elles furent imprimées, avec le Commentaire de Tiraqueau, à Francfort, en 1594, aussi in-fol. On estime l'édition de Paris, 1582; mais la meilleure de toutes est celle de Leyde, 1673, 2 vol. in-8°., où l'on a réuni les trois Commentaires ci-dessus, et quelques autres. Alexandre, avant ce livre, en avait publié un autre à Rome, in-4°., intitulé : *Alexandri J. C. Napolitani Dissertationes quatuor de rebus admirandis*, etc., sans date et sans nom d'imprimeur. Le reste du titre annonce qu'il y parle des choses admirables arrivées dernièrement en Italie, des songes qui se sont vérifiés, d'après les rapports d'hommes dignes de foi, de Junian Maius, grand interprête des songes, des démons qui ont

es hommes par de fausses ap-
, de quelques maisons de
egardées comme infâmes,
'il y revient souvent des es-
les fantômes, que l'auteur lui-
vus presque toutes les nuits.
ier ouvrage, dont on peut ju-
ce seul titre, a été entière-
ndu dans le second. Les livres
ium dierum ne sont point du
es, mais les quatre Disserta-
sont beaucoup, parce qu'elles
mais été réimprimées à part, et
méritent d'être recherchées que
ur rareté. G-É.
SSI (GALÉAS), architecte, né
ise, en 1500, suivit le style de
-Ange, qu'il sut heureusement
Depuis long-temps célèbre en
il fut appelé à Gênes, en 1552,
élever l'église de Ste.-Marie-de-
an, qui passe pour un des plus
morceaux d'architecture de cette
Vasari, dans la *Vie de Léon Léo-*
rle de plusieurs ouvrages impor-
l'Alessi. Ciprien Pallavicini, ar-
que de Gênes, lui fit construire
pole de la cathédrale, et ordonna
chœur fût refait à neuf, sur ses
s. On doit à Alessi le palais Gri-
et le palais Pallavicini, dans la
ville. Il bâtit aussi, à St.-Pierre-
na, le palais impérial. On a gravé
vers, en 1663, quelques-uns des
uments élevés par Alessi, et dont
ns lui-même avait fait les dessins.
architecte mourut à Pérouse, en
2; on trouve des détails exacts sur
ouvrages dans la *Vie des Peintres, Sculpteurs et des Architectes mo-*
nes, de Léon Pascoli, Rome, 1730,
6, 2 vol. in-4°. A—D.
LESSIO, dit MARCHIS, né à Na-
en 1700, étudia la peinture, et
acha particulièrement à composer
paysages. La galerie de Weymar
sède plusieurs de ses tableaux : on
en voit aussi dans les galeries de Naples et de Florence. Les ouvrages de ce maître manquent au musée Napoléon. Il imita beaucoup Tempesta, et prit de lui sa manière piquante d'éclairer les objets : il est resté cependant inférieur à ce peintre. Alessio mourut vers 1740, après avoir travaillé à Rome quelques années. Il faut prendre garde de confondre les compositions d'Alessio avec celles de Zuccherelli qui, dans son premier style, eut beaucoup de celui d'Alessio ; mais alors Zuccherelli n'était pas dans la force de son talent. A—D.

ALEXANDRA, mère de Mariamne. (*V*. HÉRODE-LE-GRAND.)

ALEXANDRA, femme d'Alexandre Jannée. (*V*. ALEXANDRE JANNÉE.)

ALEXANDRE, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, que sa magnificence fit surnommer le *Riche*, tua, du vivant de son père, des envoyés persans qui s'étaient permis d'insulter sa mère et ses sœurs. Étant monté sur le trône, l'an 501 av. J.-C., il se présenta aux jeux olympiques pour concourir à la course des chars ; comme les Grecs pouvaient seuls y être admis, on lui fit quelques difficultés, mais il prouva qu'il était Grec et originaire d'Argos. Il suivit Xercès dans son expédition contre la Grèce. Ce prince étant retourné en Asie après la bataille de Salamine, Mardonius, qu'il avait laissé en Europe, envoya Alexandre aux Athéniens, pour les détacher des autres Grecs, en leur faisant les offres les plus avantageuses ; mais les Athéniens se refusaient à ces propositions. Toujours attaché aux Grecs, Alexandre eut soin, la veille de la bataille de Pluteis, d'avertir Pausanias qu'il serait attaqué le lendemain. Devenu très-riche par la libéralité du roi de Perse, il envoya, à Delphes et à Olympie, plusieurs statues d'or. Il attira à sa cour Pindare, le poète lyrique, ainsi que les musiciens

les plus célèbres de son temps. Il mourut vers l'an 468 av. J.-C., et eut pour successeur Perdiccas, son fils. C—R.

ALEXANDRE II, fils d'Amyntas II, monta sur le trône de la Macédoine, l'an 367 avant J.-C. Étant passé dans la Thessalie, à l'invitation des Aleuades, qui voulaient renverser Alexandre, tyran de Phérès, il reprit Larine et Crunon, et y mit garnison pour son compte. Rappelé dans la Macédoine, par la révolte de Ptolémée Alorites, il perdit bientôt ces deux places, qui lui furent enlevées par Pélopidas; et il se vit même obligé d'appeler ce général à son secours. Pélopidas fit rentrer les rebelles dans le devoir, et contracta une alliance avec Alexandre, qui lui donna en otage Philippe son frère. Peu de temps après son départ, Alexandre fut assassiné, au milieu d'une fête, par Ptolémée Alorites, à l'instigation d'Eurydice, sa propre mère, dont ce Ptolémée était l'amant. Il ne régna qu'un an. C—R.

ALEXANDRE, tyran de Phérès, était fils de Polydore, que les Thessaliens avaient choisi pour chef, conjointement avec son frère Polyphron. Ce dernier ayant assassiné Polydore pour gouverner seul, Alexandre, sous prétexte de venger la mort de son père, tua lui-même Polyphron, s'empara de l'autorité, l'an 368 av. J.-C., et chercha bientôt à subjuguer toutes les villes de la Thessalie. Magnifique dans ses dons, terrible dans ses vengeances, d'un caractère très-belliqueux, il se fit, de tous les hommes pervers, d'avides et zélés partisans. Les dépouilles des citoyens furent le partage de ses soldats. Les Thessaliens, accablés d'un tel joug, eurent d'abord recours à Alexandre II, roi de Macédoine, et ensuite aux Thébains, qui leur envoyèrent Pélopidas avec une armée. Le tyran fut réduit à venir embrasser les genoux de Pélopidas, dont les reproches l'alarmèrent : il s'évada avec ses gardes, et rassembla une armée. Ce fut alors que le général thébain eut l'imprudence de venir, pour traiter avec lui, sans escorte et sans armes. Le tyran, le voyant ainsi sans défense, le fit plonger dans un cachot, et ne le remit en liberté que lorsqu'Epaminondas, à la tête d'une nouvelle armée, vint le menacer de la vengeance des Thébains. Il recommença à négocier, et on lui accorda une trève, à condition qu'il n'entreprendrait plus rien contre la liberté des peuples; mais, à peine les Thébains furent-ils éloignés, que le tyran reprit les armes, et renouvela ses violences et ses cruautés. Il entre dans Scotusse, ville de la Thessalie, convoque une assemblée générale des citoyens, et, les ayant fait entourer par ses troupes, les fait tous massacrer. La ville de Mélibée éprouva le même sort. Pélopidas, rappelé par les cris d'une nation au désespoir, arrive avec 7 mille hommes, et marche contre Alexandre, qui lui en oppose 20 mille; malgré cette inégalité de forces, Pélopidas obtint plusieurs avantages, et défit complètement le tyran dans la plaine de Cynocéphale; mais il périt lui-même au milieu de sa victoire. Alexandre, affaibli et vaincu, fut obligé de rendre toutes les places, et s'engagea, par serment, à ne plus prendre les armes contre les Thébains, qui ne lui laissèrent que la seule ville de Phérès. N'osant plus faire la guerre sur terre, il se livra à la piraterie, et envoya des vaisseaux pour ravager les Cyclades; défit les Athéniens près de Péparetos, et eut l'audace d'aller piller le Pirée. Devenu odieux même à sa famille, il fut assassiné par ses beaux-frères, que sa femme Thébé introduisit, pendant la nuit, dans la chambre où il était couché et endormi. Quoiqu'elle lui eût ôté son épée, ses frères

résitaient de frapper; mais elle les menaça de l'éveiller, et de lui tout dévoiler : ils l'égorgèrent l'an 357 av. J.-C. ;e monstre se plaisait à faire enterrer les hommes vivants, et à lâcher des hiens affamés sur des malheureux couverts de peaux d'ours et de sangliers. l conservait avec vénération la lance vec laquelle il avait tué son oncle Pophron, et lui offrait des sacrifices omme à une divinité. Un jour qu'il ssistait à une représentation de la tragédie des *Troyennes* d'Euripide, il uitta brusquement le théâtre; et, comne on lui en demandait la raison : « Je serais honteux, dit-il, si l'on me voyait pleurer sur les malheurs d'Andromaque et d'Hécube, moi qui n'ai jamais eu pitié de personne. » K.

ALEXANDRE-LE-GRAND, fils de 'hilippe, naquit à Pella, le 6 du mois écatombœon de la 1re. année de la 06e. olymp. (le 20 sept., 356 av. .-C.), la nuit même que fut consumé le emple de Diane à Ephèse. Il descendait 'Hercule, par son père; et sa mère,)lympias, fille de Néoptolème, roi l'Épire, était de la race des Æacides. é avec les dispositions les plus heueuses, dès son enfance, il annonça n grand caractère. Les ambassadeurs u roi de Perse étant venus à la cour e Philippe, loin de les questionner ur des frivolités, comme on devait attendre d'un enfant, il s'informa e ce qui concernait l'administration e ce royaume, de sa topographie, de es forces, du caractère du prince régnant; et, ce qu'il y a de plus remaruable, du nombre des journées de narches de la Macédoine à Suze. ;omme on le pressait un jour d'entrer en lice pour disputer le prix e la course aux jeux olympiques : Oui, répondit-il, si j'ai des rois pour concurrents. » Les victoires e Philippe l'attristaient. « Mon père, » disait-il, aux enfants de son âge, ne » me laissera donc rien à faire? » De pareilles dispositions avaient besoin d'être cultivées, et Philippe ne négligea rien pour cela. Il lui donna pour gouverneur Léonidas, parent d'Olympias, connu par la sévérité de ses mœurs, et, pour sous-gouverneur, Lysimaque d'Acarnanie, à qui on attribue les vices que la flatterie développa dans la suite chez ce prince; mais Aristote fut celui qui prit le plus de part à l'éducation d'Alexandre. Le séjour d'une cour étant peu propre aux études sérieuses, le philosophe se retira, avec son élève, dans un lieu consacré aux nymphes, près de Mieza, sur les bords du Strymon. Du temps de Plutarque, on y voyait encore les siéges de pierre sur lesquels s'étaient assis le maître et le disciple, et les allées d'arbres à l'ombre desquels ils s'étaient promenés. Aristote lui fit parcourir tout le cercle des connaissances humaines, sans en excepter la médecine, science dont Alexandre eut plusieurs fois occasion de faire usage; il s'appliqua surtout à l'instruire dans les sciences nécessaires à un souverain, et composa pour lui un *Traité sur l'art de régner*, dont on ne saurait trop regretter la perte. Comme la Macédoine était entourée de voisins dangereux, et que le souverain d'un pareil royaume devait être victime de la guerre, s'il ne s'élevait par elle sur les ruines des autres états, Aristote chercha à inspirer à Alexandre les vertus guerrières, par de fréquentes lectures de l'*Iliade*. Il prit même le soin de revoir le texte de ce poëme; et cet exemplaire, corrigé par Aristote, était le livre chéri d'Alexandre, qui ne se couchait jamais sans en avoir lu quelques pages. Ces études ne lui faisaient pas négliger les exercices du corps, dans lesquels il montrait beaucoup d'adresse. Tout le

monde sait comment, jeune encore, il dompta le cheval Bucéphale, que personne n'osait monter. Il n'avait que seize ans, lorsque Philippe, obligé de partir pour faire la guerre aux Byzantins, le chargea de gouverner en son absence. Les Médares, sujets des rois de Macédoine, pleins d'un injuste mépris pour la jeunesse d'Alexandre, crurent le moment favorable pour recouvrer leur indépendance. Alexandre prit leur ville, les en chassa, et, après l'avoir repeuplée, lui donna le nom d'*Alexandropolis*. Il fit ensuite des prodiges de valeur à Chéronée, où il eut la gloire d'enfoncer le bataillon sacré des Thébains. « Mon fils, lui » dit Philippe, en l'embrassant après » la bataille, cherche un autre royau- » me; celui que je te laisserai n'est pas » assez grand pour toi! » Cependant la discorde survint dans la maison de Philippe, lorsque ce prince répudia Olympias pour épouser Cléopâtre. Alexandre ayant pris la défense de sa mère, de vives querelles s'élevèrent entre le père et le fils. Dans un accès de colère, Philippe fut sur le point de tuer Alexandre, qui, pour se soustraire à son ressentiment, se retira en Épire avec Olympias; mais il obtint bientôt son pardon, et revint auprès de Philippe. Peu de temps après, il marcha contre les Triballes avec son père, et lui sauva la vie, en le couvrant de son bouclier, dans une mêlée. Philippe, nommé généralissime des Grecs, se préparait à porter la guerre dans les états du roi de Perse, lorsqu'il fut assassiné l'an 337 av. J.-C. Alexandre, qui n'avait pas encore 20 ans, monta sur le trône, fit punir tous ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de son père, se rendit ensuite dans le Péloponnèse, et, ayant rassemblé les Grecs, se fit décerner le commandement général pour l'expédition de Perse. De retour en Macédoine, il apprit que les Illyriens et les Triballes faisaient quelques mouvements hostiles, et, ne voulant laisser derrière lui aucun sujet d'inquiétude, il marcha contre ces peuples; mais les Thraces, dont il fallait traverser le pays, s'opposèrent à son passage. Alexandre les défit, entra chez les Triballes, et, après les avoir vaincus, traverse de nuit le Danube, sans y jeter de pont, court attaquer les Gètes, chez qui s'était retiré le roi des Triballes, ravage leur pays, répand partout la terreur, et revient en Illyrie, où il n'éprouve guère plus de résistance. Le bruit de sa mort s'étant alors répandu dans la Grèce, les Thébains, qui frémissaient au nom d'un maître, prirent les armes, et les Athéniens, excités par Démosthènes, semblaient disposés à se joindre à eux. Alexandre, ne voulant pas laisser à ces peuples le temps de combiner leurs efforts, revint sur ses pas, et envahit la Béotie. « Marchons d'abord contre » Thèbes, dit-il à ses soldats, et, lors- » que nous aurons soumis cette ville or- » gueilleuse, nous forcerons Démos- » thènes, qui m'appelle un enfant, à » voir un homme dans les murs d'A- » thènes. » Arrivé aux portes de Thèbes, il invita les habitants à se soumettre, espérant qu'ils changeraient de sentiments à l'aspect des maux près de fondre sur eux; mais ils prirent sa modération pour de la crainte, et l'attaquèrent eux-mêmes. Alexandre, les ayant défaits, prit et rasa leur ville. Six mille habitants furent passés au fil de l'épée, et trente mille réduits en esclavage; les prêtres seuls conservèrent la vie et la liberté; Alexandre fit aussi épargner la famille de Pindare, et la maison où ce poète était né fut la seule que l'on n'abattit pas. Cette sévérité frappa de terreur

te de la Grèce, et, dès lors, les
ans d'Alexandre osèrent seuls se
er. Les historiens rapportent
: prince eut toujours devant les
ies malheurs des Thébains, et,
te, dans la suite, il éprouva quel-
:vers, il l'attribua chaque fois à
anté envers ce malheureux peu-
es Athéniens n'éprouvèrent pas
rt aussi rigoureux; il se borna
· demander l'exil de Charimède,
les orateurs les plus acharnés
e lui. On attribua cette indul-
à son amour pour la gloire,
i faisait ménager une nation dont
rivains étaient les organes de la
nmée. Se disposant à passer en
il nomma Antipater son lieute-
en Europe, et se rendit à Co-
e, où, dans une assemblée géné-
les peuples de la Grèce, sa qua-
le commandant suprême fut con-
ie. Il tint à Ægé un grand conseil
uerre, où l'invasion de l'Asie fut
itivement arrêtée, et il partit au
emps, 334 ans av. J.-C., avec 30
hommes de pied, et cinq mille
aux. Alexandre était alors âgé de
ns. Il mit 20 jours pour arriver à
os, où il traversa l'Hellespont. Par-
à Ilium, il offrit un sacrifice à
erve, oignit d'huile le cippe du
beau d'Achille, et courut nu, au-
de ce monument, avec ses amis.
couronna ensuite de fleurs, et
ita Achille d'avoir eu, pendant sa
un ami comme Patrocle, et, après
iort, un chantre tel qu'Homère. Il
ussi des sacrifices aux mânes de
m. Descendant d'Achille, par sa
e, et combattant comme ce héros
r détruire un empire asiatique, il
lut conjurer la haine dont il pen-
que l'ombre du monarque troyen
ait être animée contre lui. En ap-
chant du Granique, il apprit que
ieurs satrapes du roi de Perse
l'attendaient de l'autre côté du fleuve, avec 20,000 hommes d'infanterie et un pareil nombre de cavaliers. Parménion était d'avis de ne traverser le fleuve que le lendemain, dans l'espérance que, pendant la nuit, les ennemis se disperseraient. « Il serait honteux, » répartit Alexandre, qu'après avoir » traversé si facilement l'Hellespont, » nous fussions arrêtés par un ruis» seau. » Il prend aussitôt le commandement de l'aile droite, qu'il fait entrer dans le fleuve; et, après avoir mis en fuite les barbares sur ce point, il court au secours de l'aile gauche, repoussée par Memnon de Rhodes, le plus expérimenté des généraux de Darius; apercevant Mithridate, gendre de Darius, qui s'avançait à la tête d'une troupe de cavaliers, il pousse son cheval contre lui, et le tue d'un coup de lance. Au même instant, Rhœsacès vient l'attaquer par devant, et Spithridate, par derrière; Rhœsacès, d'un coup de cimeterre, abat une partie de son casque; mais Alexandre le renverse d'un coup de lance, et Clitus coupe le bras de Spithridate, au moment où il le levait pour frapper Alexandre. Les Macédoniens, excités par l'exemple de tant de bravoure, mirent en fuite la cavalerie persanne, et toute l'armée traversa le fleuve sans obstacle. Il ne restait plus que les Grecs à la solde du roi de Perse, qui, formés en phalange, se préparaient à se défendre. On les attaqua en même temps avec l'infanterie et la cavalerie; ils furent taillés en pièces, à l'exception de deux mille, que l'on envoya dans la Macédoine comme esclaves. Alexandre fit faire des obsèques magnifiques aux Macédoniens qui avaient péri, et accorda des priviléges à leurs pères et à leurs enfants. Il envoya aux Athéniens trente armures perses, pour être placées dans le temple de Minerve,

avec cette inscription : *Dépouilles enlevées aux barbares de l'Asie, par Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs à l'exception des Lacédémoniens.* La plupart des villes de l'Asie mineure, et Sardes elle-même, qui en était le boulevart, ouvrirent leurs portes au vainqueur. Milet et Halicarnasse firent plus de résistance. Ce fut après ces conquêtes qu'Alexandre détruisit lui-même sa flotte, qui lui était devenue inutile, et qui, malgré de grandes dépenses, restait toujours inférieure à celle des Perses. Étant à Éphèse, il y rétablit la démocratie, ainsi que dans toutes les villes grecques de l'Asie mineure. A Gordium, il voulut voir le nœud connu sous le nom de *nœud gordien;* il était si difficile à délier, que l'empire de l'Asie était promis, par les destins, à celui qui y parviendrait ; Alexandre n'ayant pu en venir à bout, le coupa avec son épée. Il conquit la Lycie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie, la Cappadoce, en moins de temps qu'un autre n'en eût mis à les parcourir; mais, s'étant baigné, tout couvert de sueur, dans le Cydnus, il fut arrêté un moment par une dangereuse maladie. Tout le monde désespéra de sa guérison, à l'exception du médecin Philippe. Ce fut dans cette circonstance qu'Alexandre montra tout l'héroïsme de son caractère. Au moment où Philippe allait lui présenter un breuvage, ce prince reçoit une lettre de Parménion, annonçant que, gagné par Darius, Philippe doit empoisonner son maître. Alexandre remet la lettre à son médecin, et, en même temps, il avale le breuvage salutaire. Cette noble confiance fut suivie d'une prompte guérison. A peine rétabli, Alexandre s'avança vers les défilés de la Cilicie. La mort de Memnon venait de le débarrasser d'un adversaire dangereux ; et Darius, qui n'aurait jamais dû quitter les plaines de l'Assyrie, eut l'imprudence de s'engager dans un pays montagneux, et vint camper avec 500 mille hommes à Issus, entre la mer et les montagnes. Alexandre s'étant présenté aussitôt pour le combattre, Darius fut obligé de ranger ses troupes sur ce champ de bataille resserré, où l'immense supériorité du nombre ne fut pour lui qu'une cause d'embarras et de confusion. Alexandre, méprisant un tel ennemi, ne craignit pas d'étendre sa ligne de bataille depuis la mer jusqu'aux montagnes. Ses deux ailes étaient composées de soldats d'élite ; se plaçant lui-même à la droite, il renverse l'aile gauche des ennemis, où était Darius, la met en fuite, poursuit le roi de Perse, et revient sur ses pas au secours de Parménion qui, à la tête de l'aile gauche, luttait difficilement contre 30 mille Grecs à la solde du roi de Perse. Rien ne put résister à la phalange macédonienne, encouragée par la présence d'Alexandre qui, malgré une blessure à la cuisse, se portait partout où le péril était le plus grand. Les Grecs auxiliaires, pris à dos, furent taillés en pièces, et cette victoire fit tomber entre les mains d'Alexandre les trésors, ainsi que la mère, la femme et les enfants de Darius, qu'il traita avec une extrême bonté. Il ne poursuivit point ce prince qui s'était enfui vers l'Euphrate; et, voulant lui ôter toute communication avec la mer, il entra dans la Célé-Syrie et dans la Phénicie, où il reçut des lettres du roi de Perse, qui lui demandait sa famille prisonnière, et lui témoignait le désir de faire la paix. Alexandre répondit à Darius que, s'il voulait venir le trouver, non seulement il lui rendrait sans rançon, sa mère, sa femme et ses enfants, mais encore son royaume : une pareille réponse ne pouvait point avoir

ultat. La victoire d'Issus ouvrait es passages aux Macédoniens; ıdre envoya à Damas un détant qui se saisit du trésor royal rse, et il marcha en personne s'assurer des villes maritimes g de la Méditerranée; toutes de la Phénicie se rendirent, à ption de Tyr, qui, fière de sa poau milieu de la mer, forma la tion de se défendre. Alexandre le siége; et, surmontant des difs incroyables, il réunit au contipar une chaussée, l'île dans la- cette ville était située. Plusieurs s assiégés, et la mer elle-même, isirent ses travaux; il triompha de es obstacles, et la ville fut prise, sept mois d'efforts. Irrité de sa ance, Alexandre la détruisit entiènt, et vendit, comme esclaves, les habitants qui n'avaient pu per par la fuite. Quelques histoprétendent qu'il en fit périr 3000 croix; mais Arrien et Plutarque parlent pas. L'armée macédoniendirigea ensuite sur la Palestine, toutes les villes se rendirent, à eption de Gaza, qui soutint un, où le conquérant reçut une blesassez grave. Les habitants furent és à peu près comme ceux de Tyr, commandant Bétis, attaché par les s au char du vainqueur, fut traîné les murs de la ville, comme auis Hector, sous les remparts de ye. Suivant l'historien Josephe, andre alla ensuite à Jérusalem, et ffrir des sacrifices dans le temple e grand-prêtre Jaddus, devant lel il se prosterna, lui montra la phétie de Daniel, qui lui réservait onquête de la Perse; mais ce age n'est attesté que par l'histo- juif, toujours prêt à saisir ce qui t donner quelque éclat à sa nation. gypte, lasse du joug de Darius, reçut Alexandre comme un libérateur. Voulant assurer sa domination, il sut adroitement rétablir les anciennes coutumes, et les cérémonies religieuses abolies par les Perses; et, afin d'y laisser un monument durable, il choisit un espace de 80 stades entre la mer et les Palus-Méotides, où il fonda Alexandrie, qui devint une des premières villes du monde. Il alla ensuite dans les déserts de la Lybie, consulter l'oracle de Jupiter-Ammon. Quelques historiens ont prétendu que ce dieu le reconnut pour son fils; Arrien dit seulement qu'Alexandre le consulta sur des choses secrètes, et qu'il fut satisfait de sa réponse. D'habiles critiques, fondés sur des passages de Strabon, ont rejeté, comme des fables, tout ce qui a été raconté sur ce voyage. Au retour du printemps, Alexandre se mit en marche, par la Phénicie, pour aller chercher Darius, qui avait formé une nouvelle armée en Assyrie. Il reçut alors de ce prince l'offre d'une de ses filles en mariage, avec dix mille talents (54 millions) pour la rançon de sa famille, et la cession de toute l'Asie jusqu'à l'Euphrate. Alexandre communiqua la lettre de Darius à ses principaux officiers: « J'accepterais, dit Parménion, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, » repartit Alexandre, si j'étais Parménion. » Sa réponse au roi de Perse ne laissant aucune espérance d'accommodement, les deux armées se rencontrèrent bientôt à Gaugamèle, bourg voisin de la ville d'Arbelle, en Assyrie, à quelque distance de l'Euphrate. Justin évalue les forces de Darius à 400,000 hommes d'infanterie, et à 100,000 de cavalerie; mais Diodore de Sicile, Arrien et Plutarque, disent que ce monarque avait plus d'un million d'hommes, et 300 chariots armés de faux. Étonnés à

la vue d'une armée si nombreuse, les généraux macédoniens étaient d'avis de combattre pendant la nuit, pour cacher aux soldats l'infériorité de leur nombre. « Je ne suis pas accoutumé » à dérober la victoire, » répondit Alexandre. Il donna ses ordres pour le lendemain, et alla se reposer dans sa tente. Quoique cette bataille dût décider de son sort, il ne témoigna aucune inquiétude, et, à l'heure marquée pour ranger l'armée en bataille, ses généraux le trouvèrent plongé dans un profond sommeil. Après les avoir envoyés à leur poste, il prit son armure, fit paraître le devin Aristandre, qui prédit à l'armée le succès le plus complet; puis, se mettant à la tête de sa cavalerie, il s'avança dans la plaine, suivi de sa phalange. Avant le premier choc, l'avant-garde des Perses prit la fuite. Alexandre poursuivit avec ardeur les fuyards, et les renversa sur le corps de bataille, où ils portèrent l'épouvante. Ce fut dans ce moment qu'il apprit que son aile gauche était enfoncée par la cavalerie persane qui avait pénétré jusqu'aux équipages. Parménion, qui commandait sur ce point, lui ayant fait demander des secours. « Dites-lui, répondit Alexan» dre, que nous ne manquerons pas » d'équipages lorsque nous serons » vainqueurs des Perses; et que, si » nous sommes vaincus, nous n'en » aurons pas besoin. » Ce ne fut donc qu'après avoir enfoncé le corps de bataille de Darius, qu'il fit dégager Parménion. Son principal désir était de prendre ou de tuer le roi de Perse, qu'on voyait sur un char élevé, au milieu de son escadron royal. Les gardes de Darius le défendirent d'abord avec courage; mais, voyant Alexandre renverser tout ce qui se présentait devant lui, ils prirent la fuite, et le roi de Perse se trouva entouré du spectacle le plus effrayant. Sa cavalerie, rangée devant son char qu'elle voulait défendre, est taillée en pièces, et les mourants tombent à ses pieds. Près d'être pris lui-même, il se jette sur un cheval, et échappe au vainqueur par la fuite, abandonnant son armée, ses équipages, et des trésors immenses. Cette grande victoire mettait toute l'Asie au pouvoir d'Alexandre. Babylone et Suze, entrepôt des richesses de l'Orient, ouvrirent leurs portes au vainqueur qui dirigea sa marche vers Persépolis. Les défilés appelés Pyles-Persides, seul passage pour pénétrer en Perse, et regardés jusqu'alors comme inaccessibles, étaient encore défendus par 40,000 hommes, sous les ordres d'Ariobarzane. Alexandre sut les tourner, et prendre à dos l'armée d'Ariobarzane, qu'il tailla en pièces. Il fit alors son entrée triomphante à Persépolis, capitale de l'empire. Ici finissent les jours les plus glorieux d'Alexandre : possesseur du plus grand royaume du monde, il devient l'esclave de ses passions, se livre à l'orgueil, à la débauche; se montre ingrat et cruel; et c'est du sein des voluptés qu'il ordonne la mort, ou qu'il verse lui-même le sang de ses plus braves capitaines. Jusqu'alors sobre et tempérant, ce héros, qui aspirait à égaler les dieux par ses vertus, et qui se disait dieu lui-même, semble se rapprocher du vulgaire des hommes, en se livrant aux derniers excès de l'intempérance. Un jour, plongé dans l'ivresse, il quitte la salle du festin, sur la proposition de Thaïs, courtisane athénienne, et, portant comme elle une torche enflammée, il met le feu au palais royal de Persépolis, qui, construit presque en entier de cèdre, passait pour la merveille du monde. Honteux lui-même de cet excès, il répondit à ses courtisans qui le félicitaient d'avoir ainsi

Grèce : « Je pense que vous été mieux vengés en contem- votre roi assis sur le trône de s que je viens de détruire. » bientôt de cette ville à la tête valerie, et se mit à la pour- Darius, qu'il était impatient n sa puissance. Apprenant que satrape de la Bactriane, ve- priver ce monarque de sa li- t le menait enchaîné à sa suite, ra sa marche, dans l'espoir de r. Plutarque assure qu'il fit 132 n moins d'onze jours; mais il arriver à temps; Bessus, se serré de trop près, fit tuer , qui le gênait dans sa fuite. sur les confins de la Bactriane, dre aperçoit, sur une charette, mme couvert de blessures : c'était qu'on venait d'égorger. A ce le, le héros macédonien ne put ses larmes. Après avoir fait ren- t restes de son ennemi tous les urs funèbres usités chez les Per- se remit en marche, subjugua nie, le pays des Marses, la Bac- , et se fit proclamer roi d'Asie. Il t des desseins plus vastes encore, 'une conspiration éclata dans son camp. Les historiens, quoique accord sur les détails, convien- ous que Philotas, fils de Parmé- y fut enveloppé. On le chargea ines, et, sur ses aveux obtenus lieu des tortures, il fut condamné t. La chute de Philotas entraîna le son père, et Parménion, qui mandait en Médie, fut tué en tra- par ordre d'Alexandre : ce qui un grand mécontentement dans ée. « Ils murmuraient tous hau- ment, dit Justin, redoutant un pa- l sort. » Dans ce même temps, la ance d'Alexandre en Grèce cou- es plus grands dangers. Agis, roi parte, gagné par Darius, excitant ses compatriotes contre les Macédoniens, avait formé une armée de 30,000 hommes. La Grèce entière courait aux armes pour secouer le joug d'Alexandre, lorsqu'Antipater, son vice-roi, se hâta d'arrêter un mouvement si dangereux. Il livra bataille à Agis avec 40,000 hommes; le roi de Sparte fut défait et tué, la ligue des Grecs dissoute, et la fortune d'Alexandre triompha, même aux lieux où il n'était pas. Il parcourait alors, au milieu des neiges, avec une rapidité incroyable, la Bactriane et d'autres contrées du Nord de l'Asie, n'étant arrêté ni par le Caucase, ni par l'Oxus. Le régicide Bessus, qu'il poursuivait, lui ayant été livré, fut remis entre les mains d'Oxatrès, frère de Darius, qui le fit mourir. Alexandre voulut fonder une ville sur les rives de l'Yaxarthe, et pénétra jusqu'à la mer Caspienne, inconnue jusqu'alors aux habitants de la Grèce. Insatiable de gloire et de conquêtes, il porta ses armes au-delà de l'Yaxarthe, et alla attaquer, dans leurs déserts, les hordes sauvages des Scythes, qui, avant d'en venir aux mains, lui envoyèrent des députés. Quinte-Curce leur fait prononcer une harangue devenue célèbre, et dans laquelle il a très-bien saisi le style sentencieux et figuré des nations sauvages. Le satrape Spitamène, l'un de ceux qui avaient livré Bessus, s'étant révolté, Alexandre revint sur ses pas, et le força de se réfugier chez les Scythes, où il périt. Le vainqueur revint à Bactres pour y passer l'hiver. Maître absolu du vaste empire des Perses, et voulant accoutumer à sa domination les peuples qu'il avait soumis, il adopta en partie les mœurs et les usages asiatiques, prit le vêtement mède, la tiare des Persans, se forma un sérail, s'entoura d'eunuques, et se fit adorer, au moins par les barbares, ce qui indisposa les Macédoniens. Alexan-

dre se flattait de confondre ainsi les vainqueurs avec les vaincus, et d'étouffer l'antipathie des deux nations; mais la fierté Macédonienne apporta de grands obstacles à ce projet, et le mécontentement de l'armée donna lieu à la scène déplorable dont Clitus fut victime. Alexandre, dont il avait blessé l'orgueil, le tua de sa propre main, au milieu d'une orgie : c'était le frère de sa nourrice, l'un de ses plus fidèles amis, et de ses meilleurs généraux. Toutefois le caractère d'Alexandre n'était pas encore tellement changé, qu'il pût commettre une action si odieuse sans éprouver de remords. L'année suivante, il reprit le cours de ses conquêtes, et il acheva de soumettre la Sogdiane. Oxyarte, l'un de ceux qui avaient livré Bessus, et qui s'était révolté ensuite, avait mis sa famille en sûreté dans une forteresse, sur un rocher escarpé. Les Macédoniens parvinrent à escalader ce rocher, et s'emparèrent de la place. Parmi les captives, était Roxane, fille d'Oxyarte, l'une des plus belles personnes de l'Asie. Alexandre ne voulut point abuser de ses droits, et il l'épousa. Lorsqu'Oxyarte le sut, il se rendit de nouveau à Alexandre, qui le traita avec beaucoup de distinction. Il revint encore passer l'hiver à Bactres; et c'est alors qu'Hermolaüs, arrêté et interrogé, s'avoua chef d'une conspiration, et accusa Callisthènes et beaucoup d'autres personnages distingués, d'être ses complices. Ils furent tous mis à mort sur-le-champ, à l'exception de Callisthènes, réservé à un sort plus cruel. Ce philosophe, dont le plus grand crime était d'avoir montré trop d'attachement aux mœurs des Grecs, et d'avoir frondé trop ouvertement les ridicules et les vices du conquérant, fut horriblement mutilé, et traîné à la suite de l'armée, dans une cage de fer, jusqu'à ce qu'il se fût soustrait lui-même, par le poison, à ces odieux traitements. Le printemps suivant, Alexandre, n'ayant plus d'ennemis devant lui, voulut en aller chercher plus loin. Les vastes régions de l'Inde, dont le nom était à peine connu, lui parurent une conquête digne de son ambition, et il en fit prendre la route à son armée. Après avoir passé l'Indus, il entra dans le pays de Taxile, prince indien, dont l'alliance lui procura une armée auxiliaire et 130 éléphants. Guidé par Taxile, il marche vers l'Hydaspe, dont Porus, autre roi de l'Inde, gardait le passage avec toutes ses troupes. Porus combattit avec courage, mais ne put éviter sa défaite. Ce fut au passage périlleux de l'Hydaspe qu'Alexandre, s'exposant aux plus grands dangers, dit ce mot qui explique toute sa vie : « O Athéniens! à quels dangers je » m'expose pour être loué par vous! » Porus étant tombé en son pouvoir, il le rétablit sur son trône, et parcourut ensuite l'Inde, moins en ennemi qu'en maître de la terre. Il établit, dans cette partie du monde, plusieurs colonies grecques; et, selon Plutarque, le nombre des villes qu'il y fit bâtir s'élevait à plus de 70. Celle de Bucéphalie dut son nom au cheval que ce prince avait toujours monté, et qui avait été tué au passage de l'Hydaspe. Ivre de ses succès, et ne mettant plus de terme à son ambition, il se disposait à passer l'Hyphase, dans l'espoir d'aller jusqu'au Gange, lorsqu'il fut arrêté par les murmures de son armée, qui prirent le caractère d'une véritable sédition. Alexandre céda en frémissant, et, voulant au moins marquer le terme de ses conquêtes, il fit construire, sur le bord oriental du fleuve, douze immenses autels, semblables à des tours, et consacrés aux douze principaux dieux. Son retour fut environné de dangers. Revenu à l'Hydaspe, il embarqua ses

e sur plus de deux milles barques, descendit vers la mer, au milieu des acclamations des peuples voisins qui accouraient de toutes parts, attirés de la nouveauté de ce spectacle. Arrivé à la jonction de l'Hydaspe avec l'Acésines, Alexandre débarqua ses troupes, et alla faire la guerre aux Malliens et aux Oxydraques, qui n'avaient pas voulu se soumettre. Assiégeant la ville des Oxydraques, il monta le premier à l'assaut; mais les échelles s'étant rompues, il resta seul sur le mur, en butte aux traits des ennemis. Ses soldats lui tendaient les bras, et lui criaient de se jeter au milieu d'eux; il aima mieux s'élancer dans l'intérieur de la place, et se vit bientôt assailli par une foule d'ennemis: il se défendit long-temps, reçut une grave blessure; et Il aurait fini par succomber, si les Macédoniens ne fussent parvenus à s'emparer de la ville. Alexandre ne tarda pas à se rétablir; mais ses soldats, ne le voyant pas paraître durant plusieurs jours, crurent qu'il était mort; et la consternation devint si grande, qu'il fut obligé de se montrer. Il subjugua ensuite les Malliens, fit prisonnier Oxycanus, qui s'était déclaré contre lui, et tomba à l'improviste sur Musican, autre prince indien, qui, forcé de se soumettre, et ayant repris les armes, fut vaincu et mis en croix par son ordre, avec les brachmanes qui l'avaient engagé à se révolter. A l'arrivée des Macédoniens dans la Pattalène, l'Océan s'offrit pour la première fois à leurs regards; et, le flux et reflux de la mer leur étant entièrement inconnu, ils n'y virent que des prodiges, et un indice de la colère des Dieux. Néarque, commandant de la flotte, partit néanmoins des bouches de l'Indus pour se rendre, par mer, au golfe Persique, tandis qu'Alexandre allait reprendre, par terre, la route de Babylone. Ce prince n'ignorait pas toutes les difficultés qu'offraient les passages par la Gédrosie; mais, ayant ouï dire que Sémiramis et Cyrus y avaient perdu leurs armées, il prit cette route pour les surpasser. Ses troupes furent divisées en trois corps; il se mit en marche dans le pays des Orithes et la Gédrosie, s'avançant dans d'immenses déserts, où, ne trouvant ni eau ni subsistances, son armée resta pour la plus grande partie ensevelie dans les sables. Il ne ramena en Perse que le quart des soldats qui l'avaient suivi dans l'Inde. A son arrivée à Pasagarde, il châtia des satrapes prévaricateurs. A Suze, il épousa Barsine, fille de Darius, fit épouser la sœur de cette princesse à Ephestion, son plus cher ami; et, le même jour, fit célébrer les noces de 10,000 Macédoniens avec 10,000 Persannes. Ayant ensuite assemblé, de toutes les parties de son vaste empire, 30,000 jeunes gens qu'il nomma *épigones*, c'est-à-dire successeurs; il les fit habiller, armer et exercer suivant la coutume des Macédoniens. Le mécontentement de son armée, concentré depuis long-temps, éclata enfin, lorsqu'arrivé à Opis, sur le Tygre, il déclara, après avoir payé les dettes de ses soldats, que son intention était de renvoyer les invalides, et de ne garder auprès de lui que les hommes de bonne volonté. Cette déclaration parut n'être que le prétexte d'un véritable licenciement, et elle réveilla toutes les anciennes plaintes. Des murmures, on passa aux propos offensants, et la révolte finit par éclater. Le discours que leur tint Alexandre n'ayant pu les apaiser, ce prince saisit lui-même douze des plus séditieux, les fait conduire au supplice, et, par des reproches exprimés avec courage et éloquence, il force les autres au repentir. Les vétérans n'hésitèrent plus alors à s'en aller, et plus

de 10,000 partirent pour la Grèce, comblés d'honneurs et de biens. On évalue à 300 millions les dons faits, à plusieurs reprises, par Alexandre à ses soldats, munificence sans exemple dans l'histoire. Il se rendait à Babylone, où l'attendaient les ambassadeurs de toutes les nations, et où tous les peuples venaient se prosterner devant le maître de la terre. En passant à Ecbatane, il perdit, presque subitement, son ami Ephestion, à la suite d'une orgie. La mort de ce favori le plongea dans l'affliction la plus profonde, et il se porta à des excès de fureur et de rage. Selon quelques auteurs, il fit pendre le médecin Glaucias, parce qu'il n'avait pu guérir son ami; mais Arrien révoque ce fait en doute. Résolu d'accorder les honneurs divins à Ephestion, Alexandre se proposait de dépenser 10,000 talents pour sa pompe funèbre et pour son tombeau; mais tous ces grands préparatifs ne furent que de vains projets, et les artistes et les musiciens qu'il avait rassemblés au nombre de 3,000 pour célébrer les jeux funèbres de son favori, servirent pour ses propres funérailles. Retenu par de sinistres présages, il balança quelque temps à entrer à Babylone. Les prêtres chaldéens, secondant les vues des satrapes prévaricateurs, avaient fait parler à leur gré l'oracle de Bélus, et ils faisaient tous leurs efforts pour tenir Alexandre éloigné de Babylone, dans la crainte que ce prince ne les dépouillât de leurs richesses pour rebâtir le temple de Bélus. Alexandre erra aux environs de cette ville, plein d'incertitude, et livré à la plus ridicule superstition. Anaxarque et d'autres philosophes, l'ayant fait rougir de sa faiblesse, il la surmonte enfin; mais, à peine est-il rentré dans Babylone qu'il s'en repent, et s'emporte contre ceux qui le lui ont conseillé. Son palais se remplit de prêtres, de devins; cependant il donna audience à un grand nombre d'ambassadeurs, parmi lesquels on distinguait ceux de la Grèce. Les projets qu'il méditait étaient plus grands encore que tout ce qu'il venait d'exécuter; il voulait avoir une flotte de mille navires, plus forts que les trirèmes; faire creuser des ports et construire des arsenaux; il voulait se venger des Arabes qui avaient refusé de se soumettre, subjuguer ensuite Carthage, la Lybie et l'Ibérie; enfin, il voulait tout envahir jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Arrien pense qu'il ne se serait point arrêté, tant qu'il lui serait resté quelques régions à conquérir. L'orgueil qui, selon Bossuet, monte toujours, poussait ses desseins jusqu'à l'extravagance; mais les longs rêves de l'ambition allaient s'évanouir; le rôle éclatant et terrible qu'avait joué Alexandre, touchait à sa fin. A peine rentré à Babylone, il meurt d'intempérance, l'an 324 av. J.-C. (le 29 thargelion), âgé d'environ trente-deux ans, au milieu des débauches et des dissolutions de toute espèce, après avoir vu mourir des mêmes excès la plus grande partie de ses courtisans; il meurt au bout de onze jours de maladie; et cet empire si vaste, que soutenait seule une main puissante, tombe avec lui, et devient un théâtre de guerres sans cesse renaissantes, une proie que s'arrachent et se partagent ses lieutenants. Plutarque combat, par de fortes raisons, les soupçons de l'empoisonnement d'Alexandre, attribué, par quelques historiens, à Antipater, et même à Aristote. Le journal de sa maladie, qu'il rapporte, ainsi qu'Arrien, suffit pour prouver qu'elle n'eut pas d'autre cause que l'intempérance. Il mourut sans désigner d'héritier. Quelques auteurs prétendent qu'interrogé par ses amis à qui il laisserait son empire, il re-

« Au plus puissant » ; d'autres
nt qu'il ajouta : « Je prévois
ma mort sera célébrée par de
ntes funérailles. » Après beau-
troubles et d'agitations, les
x se décidèrent à reconnaître
oi Aridée, fils de Philippe,
ne courtisane de Thessalie,
artagèrent entre eux, sous le
Satrapies, les provinces qui
nt alors l'empire macédo-
ntipater eut la Macédoine et
ce ; Ptolémée, fils de Pagus,
te ; Laomédon, la Syrie et la
ie ; Antigone, la Lycie, la Pam-
et la grande Phrygie ; Cassan-
Carie ; Philotas, la Cilicie ;
tus, la petite Phrygie, jusqu'à
spont ; Méléagre, la Lydie ; Eu-
la Cappadoce et la Paphlago-
ython, la Médie ; Hysimaque,
ace. Les provinces les plus éloi-
, depuis l'Assyrie jusqu'à l'Inde,
laissées à ceux qui les avaient
d'Alexandre. Perdicas, à qui
nce avait donné son anneau en
ant, fut nommé premier minis-
'Aridée, trop jeune pour gou-
r par lui-même D'après la der-
volonté d'Alexandre, on de-
orter son corps dans le temple
upiter-Ammon ; mais Ptolémée
mpara, et le fit inhumer à Alexan-
dans un cercueil d'or. On lui ren-
s honneurs divins, non-seule-
en Egypte, mais dans le reste
monde ; et, tel fut l'ascendant de
énie extraordinaire, que les peu-
de l'Orient et de l'Occident le
rdèrent comme un Dieu. Parmi
istoriens du vainqueur de l'Asie,
ns l'ont mis au rang des Dieux,
ses vertus, et les autres l'ont fait
endre, par ses vices, au commun
hommes. Ceux-ci veulent que la
une ait tout fait pour lui, et ceux-
qu'il ait tout fait pour sa fortune.

Selon Montesquieu, ce fut pour étendre les limites de la civilisation qu'il entreprit de renverser toutes les barrières que la nature semblait avoir mises entre l'Europe et l'Asie. « Ce fut » pour réaliser ce beau dessein, ajoute » Montesquieu, qu'il résista à ceux qui » voulaient qu'il traitât les Grecs com- » me maîtres, et les Perses comme » esclaves : il ne songea qu'à unir les » deux nations, et à faire perdre les » distinctions du peuple conquérant » et du peuple vaincu. Il abandonna, » après les conquêtes, tous les préju- » gés qui lui avaient servi à les faire ; » il prit les mœurs des Perses pour » ne pas désoler les Perses, en leur fai- » sant prendre les mœurs des Grecs..... » Il ne laissa pas seulement aux peuples » vaincus leurs mœurs ; il leur laissa » encore leurs lois civiles, et, souvent » même, les rois et les gouverneurs » qu'il avait trouvés.... Il voulait tout » conquérir pour tout conserver ; il » respecta les traditions anciennes, et » tous les monuments de la gloire ou » de la vanité des peuples.... et, quel- » que pays qu'il parcourût, ses pre- » mières idées, ses premiers desseins, » furent toujours de faire quelque » chose qui pût en augmenter la gloire » et la puissance ». Ces considérations sur le conquérant macédonien, n'ont pas paru, à ses détracteurs, dignes de la sagacité de Montesquieu, et l'opinion de M. de Ste.-Croix, qui l'a traité avec plus de sévérité, a trouvé un assez grand nombre de partisans. S'il s'illustra par quelques vertus, par des actes de générosité, et par des vues profondes, il finit aussi par des excès de luxe, de prodigalité, de débauche, et même de cruauté, que l'histoire ne lui a point pardonnés. Son intempérance habituelle (Athénée et Justin rapportent qu'Alexandre s'enivra cinq jours de

suite, et que huit jours après il en fit encore autant), ses débauches avec l'eunuque Bagoas, le meurtre de Clitus, l'assassinat de Parménion, le supplice de Callisthènes, le sac de plusieurs villes indiennes, le massacre des brachmanes, sont des taches éternelles à sa mémoire. Si, dans l'espace de dix ans, il fonda un empire aussi vaste que celui que les Romains élevèrent en dix siècles, la chute de ce même empire fut aussi prompte et aussi déplorable que sa naissance avait été brillante et rapide. Alexandre avait les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands et pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne et dégagée, le corps bien proportionné, et fortifié par un exercice continuel. Son portrait est maintenant connu, grâce à un hermès sur lequel est son nom, trouvé dans une fouille près de Tivoli, et conservé au musée Napoléon. Cet hermès a fait retrouver le portrait du héros macédonien dans un camée et sur plusieurs médailles, d'après lesquelles a été gravé le portrait de la collection de M. Landon, que l'on peut joindre à cet ouvrage. L'histoire d'Alexandre a été écrite par un grand nombre d'auteurs; mais ce prince semblait prévoir ce qui lui arriverait, lorsqu'il enviait à Achille le bonheur d'avoir eu un chantre tel qu'Homère. Les plus anciennes histoires d'Alexandre sont perdues, et il paraît, par ce que dit Arrien, que celles de Ptolémée et d'Aristobule sont les seules à regretter, quoiqu'ils eussent plutot écrit des mémoires que des histoires. Parmi les historiens qui nous restent, Arrien passe pour avoir écrit avec le plus d'impartialité et de jugement. Le 17e. livre de Diodore de Sicile est tout entier consacré à Alexandre; mai[s] écrivain a employé de mauv[ais] moires; Plutarque, d'après ses nous a donné plutôt la biograp[hie] ce prince que son histoire. Qu[inte-]Curce, le plus connu de tous nous restent, a écrit en rhé[teur] quent plus qu'en historien exa[ct;] il faut lui rendre la justice d'av[oir dis-]tingué les belles qualités qu'Ale[xandre] devait à la nature, d'avec les qu'il avait contractés dans une p[ros-]périté sans exemple. Les récits ces historiens ont été discutés beaucoup de sagacité et de profo[ndeur] dans l'ouvrage intitulé : *Exam[en cri-]tique des anciens historiens d'A-lexandre*, par M. de Ste.-Croix (1).

M—

ALEXANDRE, fils de Poly[sper-]chon, joua un rôle assez imp[ortant] dans la Grèce. Se trouvant à la d'une armée considérable, il s'em[para] du Péloponnèse, et vit son alliance [suc-]cessivement recherchée par Ant[igone] et par Cassandre, qui étaient à la des deux factions contraires. Il ve[nait] de conclure un traité avec le dern[ier,] lorsqu'il fut assassiné auprès de cyone, l'an 314 av. J.-C., par Alex[ion] et quelques autres qui feignaient d'[être] de son parti.

C—

ALEXANDRE, fils d'Ames[tris,] reine d'Héraclée, et de Lysimaque, des lieutenants d'Alexandre, fut à la cour de son père, à qui la Thr[ace] et la Chersonèse étaient échues en [par-]tage. Après la mort d'Agathoclès, croyant plus pouvoir y rester en [sû-]reté, il s'enfuit avec Lysandra, ve[uve] de ce prince, chez Séleucus, roi Syrie. Lysimaque ayant été tué da[ns] la bataille contre Séleucus, Alexan-dre, à force de prières, obtint le corps de Lysandre; et, l'ayant e[...]

(1) J'ai été aidé, pour la rédaction de cet ar-ticle, par le savant M. Clavier.

ans la Chersonèse, il lui fit
un tombeau entre Cardie et
Il fut l'un des trois compéti-
ai se disputèrent le trône de la
ine après la mort de Sosthènes,
3, av. J.-C.; mais il n'y réussit
on ignore ce qu'il devint. C—R.
XANDRE, troisième fils de
, dernier roi de Macédoine,
ncore dans l'âge le plus tendre,
Persée fut défait par Paul-
l'an 168, av. J.-C., Alexandre
afié, avec sa sœur, avant la ba-
à la garde de Jon de Thessaloni-
des favoris du roi de Macédoi-
nais ce Macédonien infidèle,
t son maître vaincu, et fuyant de-
s Romains, leur livra ces enfants.
unes princes furent conduits à
, ainsi que toute leur famille, et
èrent devant Persée, à la suite
ar de Paul-Emile. La vue de ces
enfants attira, dit Plutarque, les
ls de tous les Romains, et excita
itié universelle. Alexandre fut
rd conduit à Albe, où on le gar-
troitement, avec son père; mais,
la mort de ce dernier, il revint
ne; il y apprit le métier de cise-
et de tourneur, et se fit distin-
par la délicatesse et le fini de ses
ages. La langue romaine lui de-
bientôt familière, et il obtint une
ge de greffier, dans laquelle il
ta des louanges par son zèle et son
ligence. Tels furent, jusqu'à sa
, les obscurs succès et le triste
loi d'un prince qui pouvait hériter
ône d'Alexandre-le-Grand.
I—S—E.

LEXANDRE, fils de Pyrrhus,
d'Epire, voulant venger la mort
on père, entra dans la Macédoine
une armée, pendant qu'Antigone
occupé dans la Grèce; celui-ci
t revenu pour le combattre, fut
ndonné par la plus grande partie
de ses troupes, et Alexandre s'empara de toute la Macédoine; mais Démétrius, ayant rassemblé une nouvelle armée, le dépouilla non seulement de sa conquête, mais encore de ses propres états. Alexandre se réfugia dans l'Acarnanie, d'où il fut bientôt rappelé par les Epirotes. Il épousa Olympias, sa sœur, et en eut trois enfants, Pyrrhus, Ptolémée, et Phthie qui fut mariée à Démétrius, roi de Macédoine; ils étaient encore fort jeunes lorsqu'il mourut, et Olympias, leur mère, gouverna l'Epire en leur nom. Alexandre avait fait, sur la tactique, un ouvrage qu'Arrien et Elien citent avec éloge, mais qui ne nous est pas parvenu. C—R.

ALEXANDRE, roi d'Epire, fils de Néoptolème et frère d'Olympias, alla très-jeune à la cour de Philippe, son beau-frère. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de 20 ans, Philippe le fit roi de l'Epire, soit en détrônant Arymbas, soit après la mort de ce prince. Il lui donna ensuite en mariage Cléopâtre sa fille, et fut tué lui-même dans les fêtes qu'il célébra à cette occasion. Notre Alexandre, non moins ambitieux que son neveu, ayant été appelé, par les Tarentins, à leur secours, contre les Bruttiens, se hata de s'y rendre, espérant déjà s'emparer de toute l'Italie. Il eut d'abord quelques avantages; mais les Lucaniens et les Bruttiens, s'étant réunis, lui livrèrent un combat, dans lequel il fut tué, l'an 328, av. J.-C. Alexandre-le-Grand se préparait à entrer dans l'Hyrcanie, lorsqu'on lui annonça la mort de son oncle; il en fit porter le deuil à son armée. C—R.

ALEXANDRE, troisième fils de Cassandre, roi de Macédoine, disputa le trône à Antipater, son frère, après la mort de Philippe leur aîné. Antipater, croyant que Thessalonice, leur mère, favorisait les prétentions

de son frère, les fit mourir de la manière la plus barbare; et, comme il était soutenu par Lysimaque, son beau-père, Alexandre eut recours à Pyrrhus, roi d'Épire, et à Démétrius, fils d'Antigone. Le premier vint sur-le-champ, et, après s'être fait payer sa protection par la cession de quelques provinces, il força Antipater à en venir à un accommodement avec son frère. Il ne se fut pas plutôt retiré, que Démétrius arriva. Alexandre, embarrassé de sa présence, chercha, dit-on, à le faire assassiner, et Démétrius le prévint, en le faisant tuer lui-même, ainsi que toute sa suite, l'an 295 av. J.-C. Alexandre avait épousé Lysandra, fille de Ptolémée, fils de Lagus, et d'Eurydice. Après l'avoir ainsi assassiné, Démétrius réunit l'armée macédonienne à la sienne, et se fit proclamer roi de Macédoine. C—R.

ALEXANDRE (BALAS), roi de Syrie, se disant fils d'Antiochus-Epiphanes, n'était, selon les meilleurs historiens, qu'un aventurier et un fourbe, étranger à la race des Séleucides. La politique et la haine se servirent de lui pour renverser Démétrius Soter, roi de Syrie, qui s'était rendu odieux à ses sujets et aux rois ses voisins. Démétrius avait contre lui, non seulement les rois de Cappadoce, de Pergame et d'Égypte, mais encore le sénat romain, et surtout un certain Héraclide, frère de Timarque, gouverneur de Babylone, qu'il avait exilé à Rhodes. Cet homme audacieux et rusé, se concerta secrètement avec les ennemis de Démétrius, pour lui susciter un adversaire dangereux; il choisit à Rhodes un jeune homme d'une extraction basse, nommé *Balas;* et, après lui avoir appris à jouer le rôle auquel il le destinait, il le fit passer pour fils d'Antiochus-Epiphanes, et réclama ses droits à la couronne de Syrie. Il condui[sit] à Rome avec Laodice, véri[table fille] d'Antiochus, qui, s'étant laissé [séduire,] servit à donner à l'imposture [plus] de vraisemblance. Le sénat, [charmé] de trouver une occasion de se [venger] de Démétrius, reconnut Bal[as pour] fils d'Antiochus, lui permit, [par un] décret, de faire valoir ses dr[oits, et] recommanda aux alliés du pe[uple ro]main de l'aider dans cette ent[reprise.] Polybe, qui alors se trouvait à [Rome,] assure que toute la ville était c[onvain]cue de l'imposture de Balas, e[t que sa] surprise fut extrême lors de la [publi]cation du décret en faveur de c[et aven]turier. Précédé en Syrie par [les or]dres du sénat, l'imposteur f[ut joint] bientôt par des troupes nomb[reuses] que lui envoyèrent successi[vement] Ariarathe, Ptolémée et Attale. [Dès] qu'il se fut rendu maître de [Ptolé]maïde, les Syriens méconten[ts vin]rent encore grossir son armée. [Démé]trius marcha contre lui, et ga[gna la] première bataille; mais l'imp[osteur] reçut de nouveaux secours, e[t, sou]tenu par les Romains et par Jo[nathas,] grand-prêtre des juifs, il marc[ha lui-]même contre Démétrius. Dan[s une] seconde bataille, l'an 151 av. J.[-C., il] lui arracha la couronne et la v[ie, et] resta maître du royaume syrien. [L'heu]reux imposteur envoya aussit[ôt une] ambassade à Ptolémée, roi d'Ég[ypte,] pour lui demander en mariage [sa fille] Cléopâtre, qui lui fut accordée. [Eni]vré alors de tant de succès, il ne [son]gea plus qu'à satisfaire son pen[chant] pour l'oisiveté, le luxe et la déba[uche,] laissant tout le poids des affa[ires à] son favori Ammonius, homme [om]brageux et féroce, qui fit gém[ir les] Syriens sous un despotisme cru[el. Le] fils de Démétrius profita alors de [l'in]dignation publique pour rallier [une] foule de mécontents. Il se mit e[n]

marcher contre l'usurpateur,
rayé de la défection des Sy-
e hâta d'appeler à son secours
ie, son beau-père. Ce prince
a en Syrie avec une armée
te; mais, arrivé à Ptolémaïde,
para de cette place et de plu-
autres, et se déclara contre son
, qu'il accusa d'avoir attenté à
Les historiens sont partagés
e circonstance. Les uns croyent
lité de ce complot; d'autres as-
que Ptolémée ne fut dirigé que
mbitieux projet de réunir sur
les couronnes de Syrie et d'É-
Quoi qu'il en soit, s'étant uni
ne Démétrius, il fit épouser à
ouvel allié sa fille Cléopâtre, qui
onna sans peine l'imposteur Ba-
ontre lequel les habitants d'An-
se révoltèrent. Il était en Cili-
orsqu'il apprit à la fois l'infidé-
son épouse, la perfidie de Pto-
, et la révolte d'Antioche. Il
nbla à la hâte une armée, et
nça vers la capitale; mais il fut
u et détrôné, après un règne de
e ans, et fut ensuite poignardé
n chef arabe, auprès duquel il
allé chercher un asyle, et sa tête
nvoyée à Démétrius. L'auteur du
nier livre des *Machabées*, pa-
croire qu'Alexandre Balas était
ement le fils d'Antiochus IV, et
be, qui pense le contraire, était
de Démétrius Soter, ainsi qu'il
it lui-même. Au reste, il est sûr
lexandre Balas n'était pas sans
ite. Il aimait les lettres, et s'en-
nait fréquemment avec les savants
es philosophes: ce qui doit, au
ns, faire supposer qu'Héraclide,
it de le mettre en scène, avait
neusement veillé à son éducation.
B—P.

ALEXANDRE II, roi de Syrie, nommé ZABINAS, mot qui, en syriaque, signifie *esclave acheté*, n'était qu'un imposteur, fils d'un fripier d'Alexandrie, que Ptolémée Physcon, roi d'Égypte, suscita contre Démétrius Nicanor, roi de Syrie, en haine de ce prince qu'il voulait détrôner. Zabinas, soutenu par le roi d'Égypte, eut l'adresse de se faire passer pour fils d'Alexandre Balas, dont il réclama l'héritage. Tout favorisait son imposture, son âge, sa taille, ses traits, et le gouvernement tyrannique de Démétrius. Dès qu'Alexandre parut en Syrie, les peuples, qui désiraient un changement, se déclarèrent en sa faveur, sans approfondir ses droits, dont le plus réel fut une victoire qu'il remporta près de Damas, sur Démétrius, qui se réfugia à Tyr, où il fut assassiné. L'imposteur monta sur le trône, l'an 126 av. J.-C., aux acclamations des peuples, et s'empara d'une partie de la Syrie; mais s'étant cru assez puissant pour ne pas s'assujétir à la honte d'un tribut annuel que Ptolémée Physcon exigeait de lui pour l'avoir aidé à monter sur le trône, ce refus irrita le roi d'Égypte, qui prit aussitôt le parti d'Antiochus-Épiphanes, roi légitime, et entra en Syrie avec une puissante armée. Zabinas fut vaincu, et forcé de se réfugier à Antioche. N'ayant plus alors de quoi payer ses soldats, il leur permit de piller le temple de la Victoire, et prit lui-même la statue de Jupiter, qui était d'or massif. Irrités de ce sacrilége, les habitants se révoltèrent contre Zabinas, et le chassèrent, au moment où Ptolémée Physcon s'avançait vers Antioche, à la tête d'une armée; les troupes de Zabinas n'osèrent point hasarder une seconde bataille, et se dispersèrent. L'imposteur abandonné, s'embarqua sur un petit navire qui mettait à la voile pour la Grèce; mais il fut pris en mer par un corsaire, et

livré au roi d'Égypte, qui le fit mourir, après un règne de quatre ans. B—P.

ALEXANDRE-JANNÉE, roi des juifs, troisième fils d'Hircan, succéda à son frère Aristobule, l'an 102 av. J.-C., et prit, comme lui, le titre de roi, qu'il réunit à la dignité de grand-prêtre. Voyant la Syrie en proie à des guerres civiles, il voulut l'envahir; mais il se vit forcé de lever le siége de Ptolémaïde, pour aller défendre ses propre sujets contre Ptolémée Lathyre, roi d'Égypte, qui le défit sur les bords du Jourdain. Alexandre fut secouru par la propre mère de Ptolémée, qui voulait détrôner son fils; il mit la Palestine à couvert de toute invasion, fit le siége de Gaza, qu'il voulait punir; et, ayant pris par trahison cette malheureuse ville, il en égorgea les habitants, et la réduisit en cendres. A son retour à Jérusalem, il fut insulté par les habitants, et, ne voulant plus confier la garde de sa personne à un peuple qu'il ne pouvait ni intimider ni gagner, il prit à sa solde 6000 étrangers. Alexandre, fatigué par les clameurs des mécontents, sortit de Jérusalem pour aller porter la guerre en Arabie. Il n'y fut pas heureux, et, sa défaite ayant augmenté l'audace des mécontents, ils se révoltèrent, et Alexandre marcha contre ses propres sujets. Cette guerre civile dura six ans, et coûta la vie à plus de 50,000 juifs. Accablés par les troupes royales, les rebelles implorèrent le secours de Démétrius Eucærus, qui parut en Judée avec une armée formidable. On en vint à une bataille, dans laquelle Alexandre fut vaincu, selon le récit de Josephe, qui ne s'accorde pas avec l'auteur du 4e. livre des *Machabées*, suivant lequel Alexandre fut vainqueur. Quoi qu'il en soit, la retraite du roi de Syrie permit à Alexandre de marcher de nouveau contre les juifs rebelles, qu'il t... pièces. Il en fit crucifier 800 le... jour, et, au même moment, on é... leurs femmes et leurs enfan... atrocités s'exerçaient pendant le... tin qu'Alexandre donnait à ses... cubines, dans un pavillon, d'o... purent repaître leurs regards de... horrible spectacle. Josephe ajoute... ce dernier trait fit donner à Alex... le surnom de *Thracide*, ou Thr... peuple fameux par sa barb... Alexandre ayant étouffé la rébel... par la terreur, recommença ses... cursions au dehors, et conqu... trois ans un grand nombre de... en Syrie, en Phénicie, en Ar... en Idumée. Il revint à Jérusal... il fut reçu en vainqueur, rep... cours de ses conquêtes, et mo... d'intempérance devant le châte... Ragaba, dont il faisait le siége, l'a... av. J.-C., après un règne de 2... Il laissa deux fils, Hircan et Aris... bule, et remit, en mourant, les r... de l'état à sa femme Alexandra. B...

ALEXANDRE, fils d'Aristobule... roi de Judée, fait prisonnier avec... père, et amené à Rome par Pomp... s'évada, reparut en Judée, et... nouvella une guerre funeste aux j... Cette nation était alors gouvernée... Hircan, que Pompée avait mis sur... trône. Alexandre, ayant rassemblé... armée de 10,000 fantassins et... 1500 chevaux, s'empara de plusie... forteresses au pied des montag... de l'Arabie, et fit de-là des incursi... en Judée. Hircan, hors d'état de... sister, implora le secours des R... mains. Marc-Antoine, envoyé par... binius, gouverneur de Syrie, d... Alexandre près de Jérusalem; ... ce prince, vaincu, se renferma dans... ville d'Alexandrion, où Gabinius l'a... siégea. Alexandre fit alors des pr... positions de paix qui furent acc...

...us, ayant repris les armes ...vir la cause de César, qui ...ché Aristobule, son père, il ... d'abord quelques avantages ... parti de Pompée ; aban...nsuite par une partie de ses ..., et serré de près, à son tour, ...inius, il hasarda près du mont ...avec environ 30,000 hommes ...estaient, une bataille qui finit ...défaite totale des juifs, dont ...e furent tués. Alexandre tomba ... temps après au pouvoir de ...s Scipion, qui lui fit trancher ...à Antioche, l'an 49 av. J.-C.

B—p.

...XANDRE SÉVÈRE (Marcus ...us Sévérus Alexander), em..., avait pour nom de famille ...inus. Il naquit à Arco, en Phé... vers l'an 209, et eut pour père ...ius Marcianus, de qui on ne ...n, si ce n'est qu'il était Syrien, ... fut consul. Sa mère, Mamæa, ...ille de Mœsa, et sœur de Sœ... mère d'Héliogabale ; de sorte ...xianus était cousin-germain de ...ipereur. Quoique d'une famille ...e par la dissolution de ses mœurs, ...ea se faisait respecter par un ... caractère, et on la croyait même ...ée aux maximes du christia...: Elle mit beaucoup de soins à ...opper chez son fils les qualités de ...it, aussi bien que celles du corps; ... excellentes dispositions du jeune ...en secondèrent parfaitement ses ...tions. Lorsque les excès d'Hélio...e firent concevoir l'espérance ... terminerait bientôt son odieuse ...ère, Mœsa, son aïeule, eut l'a...e de lui faire adopter son cousin, ...n'était que de quelques années ...jeune que lui. Il le nomma César, ...angea le nom d'Alexianus en ce... l'Alexandre, auquel on ajouta le ...om de Sévère. Héliogabale chercha d'abord à corrompre son fils adoptif, sous prétexte de diriger son éducation; Mamæa s'y opposa fortement; son ascendant sur son fils suffisait pour détruire les mauvais exemples et les maximes pernicieuses de la cour, et pour inspirer au jeune Alexandre des pensées dignes de sa haute fortune. Héliogabale conçut alors contre lui une telle haine, qu'il essaya de le faire périr par le poison. Trompé dans ce détestable projet par la vigilance de Mamæa, il l'attaqua, peu après, ouvertement; mais le jeune Alexandre s'était tellement concilié la faveur de la garde prétorienne, qu'elle prit les armes pour le défendre. Ses menaces obligèrent l'empereur de venir au camp, et de se réconcilier, du moins en apparence, avec son fils adoptif. Ce rapprochement forcé ne pouvait être durable; Héliogabale complotait la mort d'Alexandre, lorsqu'il fut tué lui-même, ainsi que sa mère, dans une sédition de soldats prétoriens, qui élevèrent aussitôt Alexandre à la dignité impériale, en 222. Il avait alors 13 ans. Le sénat confirma ce choix. On offrit à Alexandre le nom d'Antonin; mais il le refusa par modestie; et la même défiance de ses forces, portée beaucoup trop loin, fit qu'il abandonna l'administration de l'état à sa mère et à son aïeule: toutefois, l'empire n'eut point à se plaindre de la manière dont elles exercèrent le pouvoir suprême. Les grandes places furent données à des hommes dignes de les occuper; le célèbre jurisconsulte Ulpien fut préfet du prétoire. Mamæa veilla plus que jamais sur Alexandre, désirant que cet empereur fût en tous points le modèle des bons princes, et c'est dans le portrait qu'en a tracé Gibbon, d'après les historiens latins, que l'on peut voir à quel point elle y était parvenue. « Alexandre Sévère, dit cet excel-

» lent historien, se levait de bonne
» heure; il consacrait les premiers mo-
» ments du jour à des actes de piété.
» Le lieu où il s'y livrait était rempli
» des images de ces grands hommes
» qui, en améliorant ou en réformant
» la vie humaine, ont mérité le res-
» pect et la reconnaissance de la pos-
» térité; mais, regardant les services
» rendus à l'humanité comme ce qui
» est le plus agréable aux Dieux, il pas-
» sait dans son conseil la plus grande
» partie des heures de la matinée; il
» y discutait et décidait les affaires pu-
» bliques et particulières, avec une pa-
» tience et une intelligence supérieures
» à son âge. Il charmait la sécheresse
» des affaires par les agréments de la
» littérature, et réservait toujours une
» portion de son temps pour ses étu-
» des favorites de poésie, d'histoire et
» de philosophie. Les ouvrages de Vir-
» gile et d'Horace, la *République* de
» Platon et celle de Cicéron formaient
» son goût, étendaient ses connais-
» sances, et lui donnaient les plus no-
» bles idées sur les hommes et les gou-
» vernements. Les exercices du corps
» succédaient à ceux de l'esprit, et
» Alexandre, qui était grand, actif et
» robuste, surpassait la plupart de ses
» compagnons dans la gymnastique.
» Après avoir renouvelé ses forces
» par l'usage du bain et par un léger
» dîner, il reprenait avec vigueur les
» travaux de la journée; et, jusqu'à
» l'heure du souper, repas principal
» des Romains, il avait près de lui ses
» secrétaires, lisait avec eux le grand
» nombre de lettres, de mémoires et
» de pétitions qu'on lui adressait de
» toutes les parties du monde sou-
» mises à ses lois, et y faisait ré-
» ponse. Sa table était servie avec la
» simplicité la plus frugale; et, toutes
» les fois qu'il était libre de consulter
» sa propre inclination, sa société con-

» sistait en un petit nombr
» choisis, hommes instru
» tueux, parmi lesquels Ulp
» constamment sa place. Leu
» sation était familière et in
» et, par intervalles, ils se fai
» citer quelque ouvrage int
» au lieu d'appeler des danse
» comédiens, et même des gla
» comme il arrivait si souvent
» fêtes des Romains opulents
» nés au luxe. L'habillement
» dre était décent et modeste
» duite polie et affable. Aux h
» diquées, son palais était
» tous ses sujets; mais un cri
» blic se faisait entendre, com
» les mystères d'Eleusis, et pr
» la même observation salutai
» *personne n'entre dans l'i*
» *de ces saintes murailles,*
» *sûr d'avoir un cœur plein*
» *cence et de pureté.*» Une de
qui décoraient sa chapelle part
était celle de J.-C., près de
on voyait celles d'Abraham,
phée et d'Apollonius de Tyane
observer, pour qu'on ne conç
une trop haute idée de la dig
caractère qu'Alexandre mont
un âge si tendre, qu'un grand
de ses amusements était d'une
moins louable et plus enfanti
que des combats de petits chie
petits cochons, de coqs et de p
mais il est probable qu'il ne se
sait ainsi de ses travaux que d
premières années de son règn
respect pour sa mère alla jus
faiblesse, et Hérodien en rapp
trait remarquable. Mamæa lu
donné pour femme Sulpicia Me
fille de Sulpicius, personnage
laire; mais, devenant jalouse de s
fluence sur lui, elle la fit chasser
lais. Le beau-père de l'empereur
tant plaint en termes énergique

mort par ordre de Mamæa, qui fit er sa fille en Afrique, sans qu'A-dre s'y opposât. Hérodien accuse Alexandre de timidité, et cette ation n'est que trop justifiée par nité des fréquentes mutineries rétoriens, qui allèrent jusqu'à crer Ulpien dans le palais, en ésence même d'Alexandre, et rent Dion, l'historien, à se réfu-n Bythinie. Cependant, un jour sédition était au comble, Alexan- conduisit avec fermeté, et ré- les mutins. Il est probable qu'a-nt en âge, il prit enfin cette de caractère qui seule paraissait anquer; il eut aussi la faiblesse ercher à cacher son origine sy-e, en fabriquant une généalogie faisait descendre de l'illustre fa- des Metellus. Le principal évé-nt public de son règne fut la e avec Artaxerce, roi de Perse. rince s'était révolté contre son rain Artaban, roi des Parthes, ait rendu la suprématie à sa na- Il succéda à l'inimitié invétérée arthes contre les Romains, et se sa à envahir la Mésopotamie et la . Alexandre lui envoya une am-de pour l'exhorter à cesser les ités. Le superbe Artaxerce la avec mépris, entra aussitôt en potamie, et étendit ses ravages 'en Cappadoce. Alors Alexandre âta de faire des préparatifs pour oser à cette redoutable attaque. sembla une armée, composée des es prétoriennes, et d'une partie des ns de l'Europe, encouragea ses pes par d'abondantes largesses, itta Rome vers l'an 232. Dans sa che, il fit observer une discipline re, et conserva en même temps chement de ses soldats, par la plus ante attention à tous leurs besoins, s manières les plus affables. Une seconde ambassade, qu'il envoya au monarque persan, n'obtint qu'une réponse arrogante. Nous n'avons, sur les opérations militaires qui s'ensuivirent, que des rapports vagues et contradictoires. Hérodien assure qu'Alexandre vit échouer tous ses projets, et qu'il retourna ignominieusement à Antioche, avec la haine et le mépris de ses soldats. Lampride, au contraire, parle d'une victoire considérable qu'i remporta sur Artaxerce, dont les troupes étaient aussi nombreuses que l'avaient été autrefois celles de Darius. Alexandre lui-même, de retour à Rome, se vanta de ce succès dans le récit qu'il fit au sénat. Le triomphe qui lui fut décerné par ce corps, depuis si long-temps asservi, n'est pas une preuve du fait; mais le résultat de cette guerre fut qu'Artaxerce sortit de la Mésopotamie, et demeura tranquille dans ses états. Alexandre resta peu à Rome: il fut obligé de quitter cette ville, à la nouvelle d'une incursion des Germains, qui avaient passé le Rhin et attaqué la Gaule. Il marcha contre eux, en 234, avec une armée nombreuse. Il était accompagné de sa mère, qui conservait sur lui toute son influence; et offrit encore la guerre ou la paix aux Barbares, montrant l'intention, selon Hérodien, d'acheter la paix à prix d'argent. Quelques désordres ayant eu lieu parmi les légions de la Gaule, Alexandre forma l'entreprise dangereuse de les apaiser, et d'introduire parmi elles une rigoureuse discipline. Il y avait alors dans l'armée un barbare, né en Thrace, appelé Maximin. D'abord, simple soldat, cet homme avait été nommé, par Alexandre qui aimait sa bravoure, chef d'un corps de Pannoniens, et s'était concilié l'affection des soldats. Il profita du mécontentement que leur inspiraient les efforts d'Alexandre pour

rétablir la discipline, et les enflamma à un tel point, que, dans une sédition soudaine, ils le proclamèrent empereur. Ils coururent aussitôt vers Alexandre, qui ne put se défendre, et fut massacré, ainsi que sa mère, le 19 mars 235 de J.-C. Il n'avait alors que 26 ans, et avait été marié trois fois; il ne laissa point d'enfants. Le sénat et le peuple furent sincèrement affligés de sa mort, et lui déférèrent des honneurs extraordinaires. Quoiqu'il fût doué d'excellentes qualités, sa faiblesse et son irrésolution ne permettent pas de le placer au rang des grands princes. L'avarice et l'ambition de sa mère, qu'il eut la faiblesse d'écouter trop souvent, ont souillé une partie de son règne. Alexandre se montra favorable au christianisme, dont il paraît avoir admiré, sous quelques rapports, les principes, sans avoir jamais témoigné le désir de l'embrasser : en retour de cette bienveillance, les écrivains chrétiens l'ont peint avec des couleurs très-flatteuses.

D—T.

ALEXANDRE, empereur d'Orient, naquit, vers l'an 870, de l'empereur Basile-le-Macédonien, et d'Eudocie. Léon-le-Philosophe, frère aîné d'Alexandre, le désigna pour son successeur, en 911, et mourut peu de jours après. Alexandre, qui jusque-là avait été retenu dans les bornes du devoir par la crainte que lui inspirait son frère dont il n'était pas aimé, ne se vit pas plutôt maître de l'empire, qu'il s'abandonna à toutes ses passions; les ministres de ses plaisirs devinrent les maîtres de l'état. Il fit déposer et accabler de traitements ignominieux le patriarche Eutyme, et rendit le siége de Constantinople à Nicolas, qui l'avait perdu sous le règne de Léon, pour s'être opposé aux quatrièmes noces de ce prince avec Zoë, mère de Constantin-Porphyrogenete. Cependant Alexandre fit chasser cette princesse, et, craignant que le peuple ne favorisât Constantin, qui était associé à l'empire, il voulut faire mutiler ce jeune prince. Ses courtisans lui épargnèrent ce crime, en lui représentant que Constantin était trop faible pour vivre long-temps, et qu'il valait mieux laisser à la nature le soin de le délivrer de ce rival. Cependant Alexandre, par son imprudence, allait attirer à l'empire de dangereux ennemis. Siméon, roi des Bulgares, lui fit proposer de renouveler les traités que les empereurs grecs avaient conclus avec lui; Alexandre reçut les ambassadeurs avec mépris, et crut les effrayer par de vaines bravades. Le roi bulgare, irrité, rassembla toutes ses forces, et se prépara à fondre sur l'empire. Alexandre ne vit point les maux qu'il avait causés; la mort termina, le 7 juin 912, une vie funeste à l'état, et dégradée par les vices les plus honteux. Il avait régné un an et 29 jours; il ne paraît pas qu'il ait laissé d'enfants.

L—S—E.

ALEXANDRE (S.), évêque de Jérusalem, occupait un siége épiscopal en Cappadoce, lorsque Narcisse le choisit pour son coadjuteur dans celui de Jérusalem. C'est la première fois qu'il est parlé, dans l'histoire, de la translation d'un évêque à un autre siége, et de la nomination d'un coadjuteur; mais il faut observer que cette exception aux règles canoniques était fondée sur l'extrême vieillesse de Narcisse, plus que centenaire, et qu'elle eut lieu dans un concile des évêques de Palestine, convoqués à ce sujet. Alexandre avait été le condisciple d'Origène; il fut son défenseur, l'autorisa à prêcher lorsqu'il n'était encore que laïque, et l'ordonna prêtre, du consentement des évêques de Cappadoce. Il avait formé à Jérusalem une belle

thèque, qui subsistait encore du
s d'Eusèbe, à qui elle fournit
coup de ressources pour la com-
ion de son *Histoire ecclésiasti-*
Ce saint évêque avait confessé la
1 204, et était resté 7 ans dans les
il fut arrêté une seconde fois sous
rsécution de l'empereur Dèce, et
rut de misère en prison à Césarée,
51. De toutes les lettres qu'il avait
es, il ne nous reste que les frag-
ts de quatre, conservés par Eu-
. T—d.

LEXANDRE Ier. (S.), élu pape
09, succède à S. Evariste, et meurt
19. Fleury convient que les dates
tte époque sont incertaines, mais
la succession des pontifes est hors
oute. On ne connaît aucunes parti-
ités de la vie de S. Alexandre.
Épîtres imprimées sous son nom
issent supposées. D—s.

LEXANDRE II, élu pape en 1061,
pelait ANSELME de BADAGE ou de
io, d'une famille noble et ancienne
Milanais. Il montra de bonne heure
talents et des vertus, et fut hono-
le deux légations par Étienne IX
Nicolas II, l'une dans le Mila-
, et l'autre en Allemagne; il de-
ensuite évêque de Lucques. Ce
vers cette époque que parurent
x hommes célèbres dans l'histoire;
ri IV, roi de Germanie, depuis
pereur; et Hildebrand, connu en-
e sous le nom de Grégoire VII.
lévation du nouveau pontife souf-
quelques lenteurs; les Romains
ent partagés. Ils envoyèrent vers
nri, âgé alors de dix ans, et vers
pératrice sa mère, Agnès, le car-
al Étienne, auquel on refusa tout
ès; il rapporta ses lettres, qu'on n'a-
t pas daigné ouvrir. L'archidiacre
debrand craignit qu'un plus long
ai ne jetât encore plus de division
ns les esprits; il tint conseil avec les
cardinaux et les nobles romains, et ce fut après trois mois de vacance qu'Anselme fut élu, et prit le nom d'Alexandre II. On espérait qu'il serait agréable à la cour d'Allemagne, où il était connu; on se trompa. Didier, cardinal, abbé du mont Cassin, et Robert Guiscard, duc de la Pouille, appuyèrent cette nomination; mais Guibert, chancelier du royaume d'Italie, excita les évêques de Lombardie, la plupart, dit Fleury, simoniaques et concubinaires, et les détermina à un autre choix. Ils passèrent les monts, portant une couronne d'or pour le jeune Henri, avec l'offre de la dignité de patrice. Cette démarche les fit accueillir de l'impératrice-mère. On tint une assemblée ou diète générale à Bâle, dans laquelle on apprit l'élection faite à Rome sans le consentement de l'empereur. Ce défaut de forme parut une injure, et l'on élut Pierre Cadalous, évêque de Parme, sous le nom d'Honorius II. Ce prélat, de mœurs scandaleuses, avait été excommunié dans trois conciles différents. Le défaut de consentement de l'empereur, pour l'élection du pape, n'était pas un incident nouveau dans les annales ecclésiastiques. S. Etienne, S. Corneille, S. Clément, S. Alexandre, S. Pierre lui-même, n'avaient pas été élus par les empereurs de leur temps. D'ailleurs, dans la circonstance actuelle, toutes les démarches nécessaires avaient été faites pour obtenir ce consentement; c'était le silence affecté de la cour d'Allemagne qui avait forcé les Romains de passer outre. Ces raisons étaient exposées avec beaucoup d'énergie dans un écrit de Pierre Damien, l'un des hommes les plus éloquents et les plus vertueux de son siècle. Cet écrit était destiné à être lu dans le conseil d'Osbov, en Saxe, où Cadalous fut déposé. Cependant cet anti-pape voulait soutenir son élection par la force des armes. Ce fut dans cet

appareil qu'il se présenta à l'improviste devant Rome, le 14 avril 1062. Ses troupes eurent d'abord quelque avantage; mais Godefroy, duc de Toscane, étant venu au secours d'Alexandre, Cadalous se trouva tellement pressé, qu'il ne put se sauver qu'à force de prières et de présents. Il retourna à Parme, sans renoncer toutefois à son entreprise. Condamné de nouveau comme simoniaque, par le concile de Mantoue, il voulut joindre la ruse à la force; et, après avoir gagné quelques troupes par des présents, il se glissa de nuit dans la cité Léonine, et s'empara de l'église de Saint-Pierre. Le peuple y accourut en foule, et les soldats de Cadalous furent tellement épouvantés, qu'ils se dispersèrent et coururent se cacher; Cadalous lui-même se réfugia dans le château St.-Ange, auprès de Cencius, fils du préfet, méchant homme, dévoué au parti de l'empereur, et que l'on vit encore figurer sous le pontificat de Grégoire VII. Les partisans d'Alexandre tinrent Cadalous assiégé pendant deux ans, au bout desquels il parvint à s'échapper déguisé en pèlerin, après s'être racheté à prix d'argent des mains de Cencius lui-même. Cet intrus survécut peu à cette catastrophe. Cependant Alexandre était toujours méconnu par Henri. Parvenu à l'âge de 18 ans, ce jeune empereur annonçait des passions violentes, auxquelles il sacrifiait toutes les bienséances. Fleury le peint comme le plus méchant des hommes. La séduction, le rapt, étaient les moyens les plus doux qu'il employât pour satisfaire ses désirs inconstants. Il voulait répudier Berthe, fille du marquis d'Italie, qu'il avait épousée depuis peu. La diète assemblée à Worms lui avait refusé son approbation; il écrivit à Alexandre, qui envoya Pierre Damien comme légat au concile de Mayence, convoqué pour prononcer sur cette grande querelle. Le divorce fut rejeté de la manière la plus humiliante pour Henri, dont le ressentiment eut des conséquences si fâcheuses sous le pontificat du successeur d'Alexandre. Ce fut vers cette époque que Guillaume de Normandie entreprit la conquête de l'Angleterre. Il crut devoir se rendre le pape favorable, et envoya vers lui. Alexandre lui donna un étendard, comme une marque de la protection de S. Pierre. Après l'expédition, Guillaume donna au pape l'étendard d'Harold qu'il avait vaincu; il y ajouta de grandes sommes en or et en argent pour le denier de S. Pierre, et cette union fut encore cimentée par les soins que le pape se donna pour assurer la primatie à l'archevêché de Cantorbéry, occupé alors par Lanfranc. Alexandre, aidé des conseils d'Hildebrand, et des vertus de Pierre Damien, entreprit de réprimer la simonie, et de corriger les mœurs du clergé. Le scandale de ces abus était alors à son comble, surtout en Allemagne. En France, il fit régler plusieurs objets de discipline; et loua les évêques français de s'opposer au massacre des juifs, qu'un zèle inhumain livrait au fer des bourreaux. Après 11 ans 6 mois et 22 jours de pontificat, Alexandre mourut, le 20 avril 1073, regretté universellement. On lui attribua plusieurs miracles. Il est resté 45 Lettres de lui, toutes relatives à des points de discipline et de morale religieuse. D—s.

ALEXANDRE III, était de Sienne, et se nommait Roland Rainuce. D'abord chanoine de Pise, il fut appelé à Rome par le pape Eugène, qui le combla de distinctions, et le fit chancelier. « Car il était éloquent, dit » Fleury, et bien instruit des choses » divines et humaines. » Élu pape le

…tembre 1159, après la mort …en IV, son élection fut troublée …es violences inconnues jusqu'a… De vingt-cinq cardinaux qui y …rurent, tr is lui refusèrent …suffrages, et choisirent Octavien, l'entre eux, sous le nom de Vic… II. Alexandre était déjà revêtu de …ape écarlate, lorsque Victor la …racha; un des sénateurs présents …saisit; Victor, aidé de son cha…n, s'en empara de nouveau, et, …ant s'en revêtir avec précipitation, Fleury, il la mit à contre-sens: …ui fit dire qu'il avait été élu *à …urs*. Cette scène indécente et ri…le obligea Alexandre et ses amis …e retirer dans la forteresse de St.-…re, où ils demeurèrent neuf jours, …rmés sous la garde des soldats …ndiés par le parti de Victor. Pres… par les clameurs du peuple, les …iers transportèrent leurs captifs …s une prison plus étroite au-delà Tibre; mais, au bout de trois jours, …urent délivrés, à main armée, par …peuple, qui avait à sa tête Hector …ngipane et d'autres nobles. Cet …nement fut accompagné des signes …ne joie universelle. Alexandre, con…it à quelques milles de Rome, au … nommé *Sancta Nympha*, y fut …ré par six évêques; tous les cardi…ux de son parti et le peuple romain … foule assistèrent à cette cérémonie. …ctor, de son côté, trouva avec peine …is évêques qui voulussent coopérer … son sacre. Les deux adversaires …rivèrent, chacun de leur côté, à Fré…ric Barberousse, pour avoir son …probation. Cet empereur les manda …un et l'autre au concile de Pavie, …'il avait dessein d'assembler pour …révenir le schisme. Alexandre pré…ndit qu'un concile ne pouvait être …onvoqué sans la participation de l'é…glise romaine. Cependant, il y avait des exemples contraires, dans des circonstances semblables, avec cette différence qu'ici le pape était devenu souverain de Rome, et qu'il s'agissait d'annuller une élection faite par la réunion des pouvoirs politiques. Quoi qu'il en soit, le concile de Pavie, composé d'évêques de Lombardie et d'Allemagne, et où Frédéric vint, après avoir pris et brûlé Crême qu'il assiégeait, confirma l'élection de Victor. Alexandre y fut déposé, et s'en vengea, en excommuniant Frédéric, dans une assemblée d'évêques et de cardinaux tenue à Anagni. Il déclara les sujets de ce prince déliés du serment de fidélité. Persécuté avec acharnement par l'empereur et par l'antipape, Alexandre se réfugia en France, où régnait Louis-le-Jeune, alors en guerre avec Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Arnould, évêque de Lisieux, conçut le projet de faire reconnaître Alexandre par les deux monarques, ce qui s'exécuta d'abord dans deux assemblées particulières, l'une du clergé anglican, à Londres, et des évêques normands au pays de Caux; l'autre, du clergé de France à Beauvais; et enfin dans un concile général à Toulouse, après la conclusion de la paix entre les deux couronnes. Alexandre se fit également reconnaître en Palestine par la puissance des croisés. Ce fut en France qu'Alexandre connut Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, dont le meurtre excita tant de trouble et d'indignation. La canonisation du saint martyr, et l'absolution d'Henri II furent l'ouvrage d'Alexandre. Cependant, Victor, après avoir obtenu quelques partisans en Italie, mourut à Lucques, où les chanoines de la cathédrale et ceux de St.-Frigidien refusèrent de l'enterrer chez eux, comme intrus et schismatique. Frédéric ne

lui en fit pas moins donner un successeur, qui fut Gui de Crême, l'un des cardinaux sectateurs d'Octavien, et qui prit le nom de Pascal III. Alexandre donna des larmes aux erreurs et à la mort d'Octavien. Le nouvel anti-pape n'exista pas long-temps, et fut remplacé par Jean, abbé de Sturme, que l'on nomma Calixte III. Celui-ci abjura bientôt sa faute, et vint se jeter aux pieds d'Alexandre, qui le reçut avec joie et le traita avec bonté. Enfin, quelques schismatisques, à la place de Jean de Sturme, élurent Lando Sitino, de la famille des Frangipanes, qu'ils nommèrent Innocent III. Un chevalier, frère de l'anti-pape Octavien, prit le nouvel intrus sous sa protection, dit Fleury, en haine d'Alexandre, et lui donna une forteresse qui lui appartenait près de Rome. Alexandre l'en tira par la suite, et, malgré sa soumission, le traita comme un séditieux. Il le fit enfermer à Cava. La plupart des historiens ont dédaigné de s'occuper de lui. Alexandre, triomphant ainsi successivement de ses compétiteurs, était retourné en Italie, où le vœu général l'avait rappelé. Il restait dans Anagni, éloigné de Rome, où la division des partis l'empêchait encore de rentrer; il avait encore à vaincre l'inimitié de Frédéric. Cet empereur, qui avait conçu le projet de la monarchie universelle, voyait alors le bonheur de ses armes troublé par la révolte de la Lombardie, et par la perte de la bataille navale de Lignano, gagnée par les Vénitiens. Ce fut en mémoire de cet événement, qu'Alexandre donna son anneau au doge, en lui disant de le jeter dans la mer, qu'il lui donnait pour épouse. Telle est l'origine de la cérémonie qui se renouvelait tous les ans à Venise. Frédéric songea alors à se rapprocher d'Alexandre; et, après quelques hésitations, la réconciliation se fit à Venise, de la manière la plus solennelle. Quelques historiens ont raconté, de cette réunion, des détails injurieux pour Alexandre, et humiliants pour Frédéric; il est sûr qu'il ne s'y passa pas autre chose que ce qui avait eu lieu entre ce même empereur et Adrien IV, et ce qui s'est pratiqué long-temps après dans de pareilles entrevues. Alexandre rentra avec gloire dans la capitale du monde chrétien. Son premier soin fut de remédier aux maux causés par un long schisme. Il assembla le 3e. concile de Latran. Ce concile, où assistèrent tous les députés d'Occident, et où l'Orient fut aussi représenté, s'occupa de réformes nécessaires dans toutes les parties. Celles qui concernent la discipline seraient trop longues à rapporter; mais on peut remarquer le réglement par lequel il est statué qu'à l'avenir les deux tiers des voix des cardinaux suffiront pour l'élection du pape. Alexandre étendit ses soins partout où il y avait des erreurs à combattre, et des maux à guérir. Le mauvais état des affaires de Palestine l'engagea à publier une nouvelle croisade, qui fut acceptée par Philippe Auguste et par Henri II, roi d'Angleterre. S. Bernard fut canonisé par Alexandre, et ce droit, partagé d'abord par les métropolitains, fut réservé depuis exclusivement au pape. Alexandre se montra inspiré par ces grandes vues qui honorent la politique, et font aimer la religion. Ce fut lui, dit le président Hénault, qui, au nom du troisième concile de Latran, déclara que tous les chrétiens devaient être exempts de la servitude, ou plutôt, suivant Fleury, de l'esclavage, parce qu'il ne peut être question ici que de l'ancien état politique. Il mourut le 30 août 1181, à Citta di Castello, après vingt-deux ans

pontificat pénible et glorieux. ...ndre III montra une grande ...té dans ses malheurs, de la mo...ion dans la prospérité, des lu...es dans l'administration, une ...eur évangélique, et quelquefois ...uste et sage sévérité envers ses ...mis. On a beaucoup parlé de son ...ir et de son éloquence; mais on ...it point qu'il ait laissé d'ouvrages.

D—s.

...LEXANDRE IV, élu pape, à ...les, le 25 octobre 1254. Il s'ap...it RINALD, était neveu du pape ...goire IX, et de la famille des ...tes de Signi. Son oncle l'avait fait ...linal, puis évêque d'Ostie, en 1251. ...on avènement au pontificat, les der...rs rejetons de la famille de Souabe ...vaillaient à recouvrer leur héritage ...is les royaumes de Naples et des ...ux-Siciles. Mainfroy, fils naturel de ...npereur Frédéric II, et que l'on ...upçonnait, peut-être injustement, ...voir empoisonné son frère Conrad, ...vaillait avec succès à exécuter cette ...ande entreprise, et pour lui-même, pour le jeune Conradin, son neveu. ...uelquefois il avait négocié, pour cet ...et, avec le prédécesseur d'A...xandre, Innocent IV; mais, plus sou...nt, il l'avait combattu. Il suivit la ...ême marche avec le nouveau pape, ...ue ses progrès victorieux obligèrent ... retourner à Rome. Alexandre fit ...frir le royaume de Sicile à Edmond, ...ls du roi d'Angleterre, Henri III; ...ais ce projet demeura sans exécu...on. Ce n'était pas à lui qu'il était ré...ervé d'abattre de tels ennemis. Ils le ...oursuivirent jusque dans Rome. Une ...ction, dirigée en secret par Main...roy, obligea le pape de se réfugier, ...ntôt à Viterbe, et tantôt dans Anagni. ...endant le cours d'un pontificat aussi ...gité, il ne laissa pas de s'occuper de ...administration ecclésiastique; il ren-dit aux frères prêcheurs des fonctions et des priviléges que leur avait ôtés Innocent IV, sur les plaintes de l'université de Paris, et fit condamner le livre de Guillaume de St.-Amour, intitulé: *Des Périls des derniers temps*, et l'*Evangile éternel des Franciscains*. Ce fut sous le pontificat d'Alexandre IV, en 1259, que parut en Italie la secte des *Flagellants*, qui, pour expier les vices et les désordres de leur temps, donnaient en public le spectacle d'une pénitence non moins scandaleuse que cruelle. Ces fanatiques ne tardèrent pas à devenir, pour toutes les puissances, et même pour la cour de Rome, un objet de mépris et de proscription. Alexandre IV envoya à S. Louis des inquisiteurs que le roi lui avait demandés. L'histoire n'a point dissimulé ce dangereux excès de zèle de la part du monarque. Alexandre lui écrivait, dans une de ses bulles, « qu'encore que le » royaume de France soit au-dessus de » tous les autres, par sa noblesse, » S. Louis le relève plus haut par » l'éclat de ses vertus, etc. » Il mourut à Viterbe, le 25 mai 1261. Alexandre IV, dit Fleury, était pieux, appliqué à la prière, et pratiquant l'abstinence; mais il passait pour écouter avec trop de facilité les flatteurs. Le poids des affaires politiques que ses prédécesseurs lui avaient imposé, n'était pas de mesure avec la faiblesse de son caractère. Il eut des ennemis, et des malheurs, auxquels il ne sut opposer ni assez de force ni assez de dignité.

D—s.

ALEXANDRE V se nommait PHILARGE. Né dans l'île de Candie, de parents pauvres et inconnus, il passa ses premières années à mendier son pain de porte en porte. Un frère mineur italien, remarquant en lui d'heureuses dispositions, le fit recevoir dans son

ordre. Ses supérieurs l'envoyèrent perfectionner ses études à Oxford et à Paris. Galéas Visconti le fit précepteur de son fils, et lui procura ensuite l'évêché de Vicence, puis celui de Novarre, et enfin l'archevêché de Milan. Innocent VII le revêtit de la pourpre, et il avait 70 ans lorsqu'il fut élevé sur le siége de Rome, par le concile de Pise, le 26 juin 1409. C'était pour finir le schisme d'Occident, et pour opposer un adversaire respectable à Benoit XIII et à Grégoire XII, qu'Alexandre V avait été élu ; mais il ne répondit point aux espérances que sa jeunesse avait données ; il se laissa conduire par les conseils du cardinal Cossa, qui l'empêcha de se rendre à Rome, et le détermina à rester à Bologne, où il était plus sûr de le gouverner à son gré. Benoît XIII et Grégoire XII méprisèrent sa médiocrité, et persistèrent dans leur insubordination. Alexandre V, par un sentiment d'humilité, et par reconnaissance pour son premier état, rendit aux religieux mendiants des priviléges qui blessaient les intérêts et les droits de l'université de Paris, ainsi que le décret du concile général de Latran. Ces priviléges furent bientôt révoqués par le successeur d'Alexandre, Jean XXIII. Alexandre ne fit rien pour la réformation de l'église. On a loué la pureté de ses mœurs. On garde le silence sur ses autres qualités. Il mourut à Bologne, le 3 mai 1410, après dix mois et huit jours de pontificat. On soupçonna le cardinal Cossa de l'avoir empoisonné, ce qui, peut-être, n'eût d'autre fondement que le bonheur qu'il eut de le remplacer immédiatement. D—s.

ALEXANDRE VI, né à Valence en Espagne, l'an 1430 ou 1431, élu pape en 1492. Il s'appelait Roderic Lenzuoli, mais il prit le nom de Borgia, qui était celui de sa mère, sœur du pape Calixte III, et d'une famille très ancienne et très illustre. Cependant, des médailles du temps de son pontificat le nomment encore *Lenzuoli*. Sa jeunesse fut signalée par de grands talents et de grands désordres. Il eut pour maîtresse une femme célèbre par sa beauté, nommée Rosa Venozza. Cinq enfants naquirent de cette union: François, duc de Gandie; César, d'abord évêque et cardinal, puis duc de Valentinois; Lucrèce, qui fut mariée quatre fois, et que l'on soupçonna de liaisons incestueuses avec son père et ses frères; Guifry, prince de Squillace; le nom du cinquième est resté ignoré. Le pape Calixte appela à Rome son neveu Roderic, qu'il fit cardinal en 1456, et qu'il combla de biens. Ces avantages le déterminèrent à quitter un moment Venozza, qui ne tarda pas à le suivre secrètement en Italie. Ce fut à Venise qu'elle se réfugia, en attendant des circonstances plus favorables. Roderic, que l'on flattait de l'espoir de succéder à son oncle, affecta des mœurs plus régulières. Calixte mourut en 1458. Pie II lui succéda, et ensuite Sixte IV, qui, séduit par l'hypocrisie et les talents de Roderic, l'envoya en qualité de légat auprès des rois d'Arragon et de Portugal, pour régler leurs différends au sujet de la Castille. Roderic ne fut pas heureux dans ses négociations; il le fut encore moins dans son retour en Italie; il fit naufrage, et manqua de périr sur la côte de Pise. Innocent VIII, qui occupait alors le siége pontifical, fit défense à Roderic de quitter Rome; mais celui-ci, malgré les ordres du pape, alla rejoindre à Venise Venozza, qui ne tarda pas à venir le retrouver dans cette capitale du monde chrétien, où de plus grands événements allaient fixer le sort de Roderic. La santé d'Innocent VIII dé-

visiblement. Roderic se mé-
ou plutôt, suivant d'autres,
les suffrages des cardinaux
, Riario et Cibo. Le premier
eut une grande influence dans
n qui suivit la mort d'Inno-
III. On prétendit que ce fut le
d'un marché fait avec ce car-
t sa faction, et que cinq cardi-
efusèrent de prendre part à
ie. Quoi qu'il en soit, Roderic
isi et déclaré pape le 11 août
sous le nom d'Alexandre VI.
faire une juste idée de son sys-
'administration, et des projets
poursuivit l'exécution, il est né-
e de se rappeler succinctement
ition où se trouvaient alors les
en Italie. Le long séjour des
Avignon, les tentatives du peu-
Rome pour recouvrer sa liberté
pale, les concessions obtenues
barons romains, vicaires du
iége, soit des empereurs, soit
elques prédécesseurs d'Alexan-
l, sur les terres appartenant au-
nt au domaine de l'Église,
t considérablement affaibli l'au-
du souverain pontife, et dimi-
trésor public. Alexandre appli-
ous ses soins à recouvrer ces
iges. Il voulut principalement
iller des voisins puissants, qu'il
geait comme des usurpateurs.
taient les princes d'Est à Fer-
les Bentivoglio, à Bologne; les
esta, à Rimini; les Manfreddi à
a; les Colonne, dans Ostie; les
feltri, dans Urbin; les Orsini,
telli, les Savelli, et plusieurs en-
dans d'autres contrées de l'Italie.
isant rentrer le saint-siége dans
iciens droits, Alexandre travail-
l'élévation de sa famille, qui le
dait dans ses entreprises, et ce
nsi qu'en se servant de moyens
nnels pour l'accomplissement de
ses projets, il couvrait son intérêt particulier du voile de l'intéret public. Lors de son avènement au siége pontifical, le roi de Naples était celui de tous ses voisins qui lui portait le plus d'ombrage. Alexandre avait formé contre lui une ligue avec les Vénitiens et avec Ludovic Sforze, duc de Milan, ou plutôt régent de cette souveraineté pendant la minorité de Galéas, son neveu et son pupille, dont il voulait se défaire pour envahir son patrimoine. Mais Ludovic, se défiant de la sincérité d'Alexandre, et de la légèreté des Vénitiens, chercha un allié plus puissant, et le trouva dans Charles VIII, roi de France, jeune prince rempli de valeur, et animé du désir de faire valoir les droits de la branche d'Anjou sur un trône dont la famille d'Arragon l'avait dépouillée. Alexandre sentit qu'un tel auxiliaire ne tarderait pas à devenir redoutable à lui-même. Il aima mieux s'en faire un ennemi, et se rejeta du côté d'Alphonse, qui venait de succéder à Ferdinand, son père, au trône de Naples, et qui d'ailleurs haïssait dans Ludovic l'oppresseur de Galéas, auquel il avait marié sa fille. Alexandre ne manqua pas de faire payer à Alphonse cette nouvelle alliance. Il obtint que Guifry Borgia, l'un de ses fils, aurait la principauté de Squillace et le comté de Cariati, et qu'il épouserait D. Sancia, l'une filles de ce monarque. Il fit donner une riche dotation en bénéfice à César Borgia; à François Borgia, duc de Gandie, des revenus immenses, ainsi que l'expectative, pour tous, des premières charges du royaume, et du commandement des armées. Ce traité d'union, ce mariage, le couronnement d'Alphonse, donnèrent lieu à des fêtes qui furent célébrées à Rome avec une magnificence extraordinaire, et inconnue aux premiers successeurs

de S. Pierre. La fille naturelle d'Alexandre, Lucrèce, l'ornement habituel de ces fastueuses représentations, n'en était pas le moindre scandale. Alexandre cherchait des ennemis au roi de France jusque sur les rives du Bosphore. Il négociait avec Bajazet, dont le frère, nommé Gemme ou Zizime, avait tenté inutilement de le détrôner. Ce jeune prince était alors réfugié à Rome, où il s'était mis sous la protection du prédécesseur d'Alexandre. Celui-ci se servait adroitement de cette circonstance pour mettre le sultan dans ses intérêts. Il faisait craindre en outre à Bajazet que les Français, une fois maîtres de Naples, ne tournassent leurs armes contre lui, et ce projet était avoué assez hautement par Charles lui-même. Cependant, le roi de France, après avoir vaincu ou dissipé tous les obstacles qui s'opposaient à son passage, s'avançait en triomphe aux portes de Rome. Alexandre effrayé essaya d'abord la voie de la négociation; mais le vainqueur exigea une soumission absolue. Alphonse, qui était venu au secours de Rome, fut obligé de se retirer avec ses troupes pour défendre son propre territoire. Les conventions conclues entre Charles VIII et le pape furent, comme il arrive toujours dans de pareilles circonstances, dictées par la force, et consenties par la crainte. La principale fut l'investiture du royaume de Naples. Alexandre remit, entre les mains de Charles, Zizime, qui mourut huit jours après de la dyssenterie, et que beaucoup d'historiens croient avoir été empoisonné à l'avance. César Borgia, alors évêque et cardinal, sous le nom de Valentin, suivit Charles en qualité d'otage. Mais, peu de jours après le départ de l'armée française pour Naples, il s'échappa du camp à la faveur d'un déguisement ignoble, et re-

tourna à Rome, où le pape le reç
joie. Charles, dissimulant son
roux, et remettant sa vengeanc
moments plus favorables, pour
rapidement ses avantages; à s
proche, Alphonse s'enfuit en S
laissa à Ferdinand, son fils,
de défendre Naples. Les efforts
lui-ci furent également inutiles;
quête fut achevée avec une n
vable facilité. Alexandre disait
» les Français l'avaient faite av
» éperons de bois, et qu'ils n'
» fait que marquer leurs loge
» la craie. » Cependant, Ale
ne perdait pas de vue ses grand
jets contre Charles. César le ser
animé par les insultes que Ve
sa mère, avait reçues de q
Français pendant leur séjour à
Ceux qui y étaient restés, et les
tisans, éprouvèrent des outra
plusieurs y perdirent la vie. Ce
que le prélude des grands orag
litiques près d'éclater. Venise
pentait d'avoir laissé un étrang
doutable s'introduire en Italie.
vic, qui avait déjà donné de
soupçons sur sa fidélité, comm
à craindre dans Charles un au
puissant. Alexandre se hâta de
à profit ces dispositions hain
et, dans une assemblée de q
cardinaux, il proposa et fit re
une ligue composée du pape, d
pereur Maximilien, de la répu
de Venise et du duc de Milan, a
culté aux autres princes d'y ac
sous les conditions qui seraient a
par les premiers confédérés. C
sentit le danger dont il était m
Ses troupes, affaiblies par le séj
Naples, comme celles d'Annib
les délices de Capoue, ne deman
qu'à retourner en France; il se
d'effectuer ce projet. En repas
Rome, il ne trouva point Alexan

it retiré à Orviette, suivi de tisans. Charles ne resta que urs à Rome; il se porta rapien Toscane, et, de là, dans le le Parme, où les confédérés, blés à Fornoue, lui opposèrent ces et des obstacles dont la vançaise pouvait seule triompher. assé de ce formidable ennemi, dre ne songea plus qu'à l'acssement de ses projets contre ons romains, dont la plupart t aussi favorisé les armes fran- Plusieurs furent dépouillés sans nce. Les premiers exposés à ssentiment furent Prosper et Fa- Colonne. Les Orsini lui oppot plus de vigueur. Malgré tous orts du duc de Gandie, qu'Alexanvait fait nommer général de l'Éils échappèrent pour ce moment colère, et conclurent un accomment avantageux. Dans ces cirances, le duc de Gandie mourut siné; son corps fut trouvé dans bre. On soupçonna de ce meur- César Borgia, devenu jaloux de ation de son frère. Quoi qu'il en , Alexandre ne parut pas l'en acr. Toute sa tendresse, au contraire, ourna vers César. Il lui fit quitter ourpre de cardinal et la dignité êque, pour l'élever à de plus haudestinées, se proposant de lui faire user la fille de Frédéric, alors roi Naples. Cette princesse était en ce ment à la cour de France, sous la tection de Louis XII, qui venait monter sur le trône, après la mort Charles VIII. Alexandre députa s lui, pour obtenir sa coopération a bienveillance en faveur du mariage ojeté. Louis parut y consentir avec e, et fit à son tour au pape trois demdes auxquelles il attachait une ande importance. La première était l'assister dans l'expédition qu'il méditait contre le duché de Milan, sur lequel il faisait valoir ses droits, du chef de Valentine, son aïeule; la seconde était de consentir à son divorce avec Jeanne de France, pour qu'il pût épouser Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII; la troisième, enfin, était un chapeau de cardinal pour Georges d'Amboise, son ministre favori. Ces demandes ayant été accordées par Alexandre, il en résulta une nouvelle liaison politique, qui changea toutes ses anciennes relations, même avec Frédéric, qu'il abandonna bientôt après, par les motifs que nous allons expliquer. Il ne manquait à cette alliance entre Louis XII et Alexandre que la solennité des cérémonies d'apparat. Elles eurent lieu avec le plus grand luxe. César, que Louis XII créa duc de Valentinois, fit son entrée publique, et fut reçu à la cour de France avec des honneurs extraordinaires. Cependant, la fille de Frédéric le refusa avec mépris. Alexandre l'en vengea en prononçant la déchéance de Frédéric, et Louis l'en consola en lui faisant épouser la fille d'Albret, roi de Navarre. Louis, qui venait de conclure un accord avec Ferdinand-le-Catholique pour le partage du royaume de Naples, avait besoin de l'amitié d'Alexandre pour accomplir ses desseins, et celui-ci jugeait très bien qu'à la faveur des succès du roi de France, il achèverait aisément de détruire ou de dépouiller une multitude de princes ou de seigneurs particuliers, qui, sous le titre de vicaires de l'église, s'étaient enrichis de ses anciens domaines. Ce projet d'Alexandre fut découvert par Ludovic Sforce, qui fit saisir le courier et publier les dépêches. Tous ceux qui furent soupçonnés d'avoir coopéré à cette révélation, furent en butte au ressentiment d'Alexandre. Ils se réfugièrent chez le cardinal Colonne,

qui aima mieux s'enfuir avec eux que de les livrer. Toute la colère d'Alexandre tomba sur Capra, évêque de Pesaro, qui fut emprisonné, et mourut au bout de deux jours, de la frayeur dont il avait été saisi. Vers ce temps-là environ, un complot fut tramé contre les jours d'Alexandre par un certain Tomasino, qui devait l'empoisonner. Cet homme fut trahi par un de ses amis, et les conjurés furent mis en prison. L'histoire n'ajoute point que le pape portât plus loin la vengeance. Alexandre n'en fut que plus ardent à poursuivre ses violentes revendications, en élevant sa famille sur les ruines de toutes les autres. Pendant que César prenait Faenza, et joignait à ses autres titres celui de duc de la Romagne, tandis qu'il s'emparait, soit par ruse, soit par force, du duché d'Urbin, de Bologne et d'autres domaines qui étaient l'objet de son ambition, Alexandre en faisait condamner à Rome les titulaires par les tribunaux qui lui étaient dévoués, et les vaincus se trouvaient toujours coupables ou de félonie ou d'usurpations. Ce fut dans ces circonstances qu'Alexandre revêtit Lucrèce du gouvernement de Spolette : elle était veuve alors d'Alphonse d'Arragon ; Alexandre lui fit épouser Alphonse d'Est, fils du duc de Ferrare. Rodrigue d'Arragon, fils de Lucrèce, eut le duché de Sermoneta ; le duché de Nepi fut donné à Jean Borgia, que quelques uns supposent aussi fils naturel d'Alexandre ; mais d'une autre femme que Venozza, et que l'on désigna dans l'investiture comme fils de César. Pour subvenir aux frais immenses de toutes ces entreprises, Alexandre, sous prétexte d'une croisade, imposa des taxes énormes sur tous les états de la chrétienté. Dans le seul territoire de Venise, elles donnèrent 799 livres pesant

d'or, somme énorme pour un où l'Amérique n'avait pas encor en Europe le produit de ses mi nouveau monde venait d'être vert, et déjà sa possession exci différends entre les rois de Ca de Portugal. Alexandre les term traçant à ces souverains une li partage et de démarcation. A ce il obtint d'eux de reconnaître comme duc de la Romagne, avait déjà été fait par les Véni le roi de Hongrie. Alexandre ne geait pas d'autres moyens de son trésor. Il vendit les indulge s'empara de la succession des naux de la Rovère, de Capoue Zeno, au mépris des dispositio tamentaires qu'ils avaient fait sous prétexte qu'elles l'avaien sans son consentement. Ces exc cour de Rome excitèrent surto zèle de Savonarole, religieux d cain de Florence, qui, dans de gueuses prédications et des écri lents, essaya de soulever les pe et d'obtenir la réforme entière d glise, et la déposition d'un p qu'il faisait envisager comme s niaque. Cet homme avait com Luther, mais il n'eut pas l'adres mettre des puissances dans son Alexandre l'excommunia, et lui dit la prédication. Il continua ce dant d'écrire ; il proposa des épre qu'ensuite il voulut éluder. La m tude se tourna contre lui. Son pr lui fut fait par le général de son or l'évêque de Romolino et les dép d'Alexandre. Il fut condamné à pendu et brûlé, et la sentence fut e cutée. La mésintelligence s'étant m à Naples entre les Français et les pagnols, le pape commençait dé se dégoûter de l'alliance de Louis il témoignait quelques incertitud lorsqu'il mourut le 18 août 1503.

...s environ, après 11 années ...es jours de pontificat. Quel... ...toriens, à l'exemple de Guic..., prétendent qu'il s'empoi... ...ui-même, par méprise, d'un ...e qu'il avait préparé pour le ...l Adrien Corneto et plusieurs ... dont il voulait envahir les ri... . Mais ils ne sont point d'ac... ...ur les dates. Ils ajoutent que ...ensa périr victime de la même . Ainsi finit cet homme qui dés... ... la thiare par ses vices, sans ...r son gouvernement par aucun ...néreux. On ne peut lui refuser ...ents pour l'administration, du ..., de l'éloquence, de l'habileté ...a politique; et, comme il parta...utes ces qualités avec César Bor...il doit partager aussi avec lui les ...ges de Machiavel. Alexandre VI ... point usage, comme les Gre... VII, les Boniface VIII, et quel...autres, de ces anathèmes religieux ...ppelaient les peuples à la révolte ...roscrivant des souverains légi...s. Ces mesures commençaient à ...re de leur puissance : il n'avait ...eurs à revendiquer que des droits ...ropriétés domaniales; mais il y ... des vues personnelles d'ambition ...e cupidité. Il porta l'oubli des ...rs jusqu'au scandale, et la jalou...du pouvoir jusqu'à la plus odieuse ...érité. Il employa, il est vrai, beau...p de fermeté et de vigueur à la ré...ssion du brigandage et au rétablis...ment de la justice. Mais, ce qui est un ...t d'éloge dans un bon prince, n'est ...vent qu'un artifice dans un souve...n animé par des haines particulières. ... ne peut nier que ce ne fût là le ...bile principal de toute la conduite ...lexandre, et le trait dominant de ...n caractère. Mais il n'est pas égale...ent avéré qu'il ait employé tous les ...oyens qu'on lui attribue. Les enne...mis qu'il se fit pendant sa vie lui ont attiré de la part de ses contemporains des diatribes sanglantes, que d'autres écrivains se sont plu à copier et à répéter, toutes les fois qu'ils veulent décrier l'autorité pontificale. Gordon est le plus remarquable de ces écrivains; il a recueilli avec soin toutes les satires de ceux qui l'ont précédé, et les accusations d'empoisonnement contre Alexandre se multiplient sous sa plume avec une profusion qui devient suspecte. Le fait le plus frappant en ce genre est relatif à Zizime, frère de Bajazet. Ce malheureux prince mourut, suivant l'aveu de Gordon lui-même, quelques jours après avoir été remis entre les mains du roi de France, à la suite d'une dyssenterie, maladie très ordinaire et presque inévitable dans une armée un peu nombreuse, sous un climat qui lui est étranger. Cet historien assure néanmoins que Zizime périt de l'effet d'un poison qui lui avait été donné quelques jours auparavant. Il ajoute qu'Alexandre commit ce crime à l'instigation de Bajazet, qui lui promettait 300,000 ducats, s'il le délivrait ainsi de son frère. Gordon avoue que les lettres de Bajazet, où ces propositions étaient contenues, furent interceptées par le gouverneur d'Ancône, qui les envoya à Charles VIII, de manière qu'Alexandre ne dût pas les connaître. De tout cela il résulte une obscurité qui aurait dû rendre les copistes plus défiants, et leur faire observer à tous la réserve du président Hénault, qui raconte cet événement comme un bruit public, et ne le donne point comme un fait positif. Les circonstances prétendues de la mort d'Alexandre n'ont pas excité moins de doutes. Voltaire lui-même, qu'on ne soupçonnera point de partialité en faveur d'un pape, réclame contre cette assertion avec la plus

grande véhémence dans sa dissertation sur la mort d'Henri IV : « J'ose » dire à Guicchardin, s'écrie-t-il, l'Europe est trompée par vous, et vous » l'avez été par votre passion ; vous » étiez l'ennemi du pape, vous en » avez trop cru votre haine et les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, » exercé des vengeances cruelles et » perfides contre des ennemis aussi » cruels et aussi perfides que lui, etc. » Ce peu de mots d'une discussion historique qu'il est inutile de citer toute entière, parce que chaque lecteur est à même de la vérifier, contient le jugement impartial qu'on peut porter sur Alexandre. Terminons d'un seul trait ce qui le concerne. Les faits prouvés contre lui suffisent pour faire haïr sa mémoire, sans y joindre des inculpations dont l'incertitude élèverait des soupçons sur des points non contestés. L'historien peut bien louer ou absoudre sur la foi de témoignages imposants ; mais il ne doit condamner qu'à l'unanimité des suffrages, ou d'après des monuments authentiques. Les historiens principaux qui ont écrit sur Alexandre VI, sont Guicchardin, Burchard, Tomas-Tomasi, Paul Jove et Gordon. D—s.

ALEXANDRE VII, né à Sienne, le 12 février, 1599, appelé Fabio Chigi, et de l'illustre famille de ce nom, fut d'abord nonce en Allemagne, inquisiteur à Malte, puis vice-légat à Ferrare, évêque d'Imola, et enfin cardinal. Il avait fait concevoir quelques idées heureuses de ses talents et de son caractère, particulièrement pendant les négociations relatives à la paix de Munster, et on lui croyait une grande sévérité de principes, parce qu'il déclamait contre les abus. Le cardinal de Retz, qui parle de lui dans ses Mémoires, ne contribua pas peu à l'élever à la tiare, après la mort d'Innocent X, le 7 avril 1655. La querelle élevée au sujet du livre de Jansénius avait occupé les deux prédécesseurs d'Alexandre VII : cette affaire eut aussi ses premiers soins. Il confirma d'abord, par une bulle de 1656, celle d'Innocent X qui condamnait les cinq propositions. On s'était occupé ensuite de faire constater, par un acte particulier, que ces cinq propositions étaient contenues dans le livre de Jansénius. Cet acte, appelé le *Formulaire*, devait être signé individuellement par chaque ecclésiastique séculier ou régulier. Il avait été proposé et rédigé par une assemblée du clergé de France, en 1656 ; Alexandre le prescrivit par une bulle de 1665, qui change quelques termes à ce formulaire, mais qui en conserve l'essence. Louis XIV fit enregistrer ces deux bulles au parlement. Une affaire d'un autre genre, l'insulte faite, par la garde corse, au duc de Créquy, ambassadeur de France, donna beaucoup de chagrin à Alexandre ; Louis XIV exigea des réparations proportionnées à l'outrage ; le cardinal Chigi, neveu du pape, vint faire des excuses au roi ; les Corses furent chassés de Rome, et cette punition fut attestée par une pyramide élevée devant leur ancien corps-de-garde. Louis XIV consentit que ce monument fût abattu, sous le pontificat de Clément IX, à qui il rendit aussi Avignon, dont il s'était emparé, après avoir obtenu des restitutions pour ses alliés, les ducs de Parme et de Modène. Alexandre VII rendit, en 1665, une bulle contre les censures, faites par la faculté de théologie de Paris, des erreurs de Vernant et de Guillaume de Moya ; en 1667, il donna une autre bulle au sujet de l'attrition. Il reçut à Rome la fameuse Christine, reine de Suède, qui avait précédemment abjuré le luthéranisme, pour embrasser la re-

tholique. Il canonisa S. Fran-Sales, et S. Thomas-de-Ville-archevêque de Valence; em-me par des édifices, dépensa p pour achever le collége de nce, qu'il orna d'une belle bi-que, et nomma le savant Allacci acci) bibliothécaire du Vatican. les lettres, et les cultiva lui-avec quelque succès. On a de lui ume de poésies, imprimées au, 1656, in-fol., intitulé : *Phi-ii Musæ Juveniles;* il les avait sées dans sa jeunesse, lorsqu'il nembre de l'Académie des Phi-de Sienne. Alexandre eut des us qui l'accusèrent de peu de ité; ce qui tenait peut-être moins ice de cœur qu'à la versatilité conduite; en effet, il démentit, fin de sa vie, la grande austé-u'il avait d'abord affichée. Il avait nettre un cercueil sous son lit, s'habituer aux images de la; ce qui ne l'empêcha point de se ensuite à une sorte de luxe. Le tisme obtint de lui de grandes irs, après n'en avoir essuyé que refus. Le cardinal de Retz, à son nd voyage à Rome, prétend qu'il va les choses bien changées. Ce at, dans ses mémoires, a tracé le rait d'Alexandre VII, avec son e ordinaire, souvent léger et mor-t. Ce fut, à la vérité, un homme utieux, trop confiant dans ses es, et bien au-dessous du rôle t il s'était chargé; mais sa con-te morale et religieuse ne le rend indigne d'estime. Alexandre VII urut le 16 mars, 1667, après 12 ; de pontificat. D—s.

ALEXANDRE VIII était vénitien, fils du grand-chancelier de la répu-que; son nom était Pierre Otto-ni. Né le 10 avril 1610, ses pre-ières études avaient été brillantes; tous les papes, depuis Urbain VIII, avaient contribué à son élévation, et l'avaient employé dans les affaires les plus importantes. Il succéda, le 16 oct. 1689, à Innocent XI, sous le pontificat duquel le marquis de Lavardin, ambassadeur de Louis XIV, avait soutenu, avec tant de fermeté, le droit de franchise. La discussion s'étant envenimée, le roi s'était emparé d'Avignon. Il le rendit au nouveau pape, espérant obtenir de lui plus de complaisance sur ce point, sur celui de la régale, et sur les quatre articles de la fameuse assemblée du clergé, en 1682. Innocent XI avait refusé des bulles aux prelats qui avaient assisté à cette assemblée; un grand nombre d'évêchés étaient vacants; Louis XIV menaçait de rétablir la pragmatique sanction. Il espérait qu'Alexandre VIII serait plus flexible, et il se trompa. Après de vaines négociations, le pape s'était déterminé à rendre une bulle contre les quatre articles, et la mort seule en empêcha la publication. Cette conduite a été blâmée par la plupart des historiens français. Alexandre s'était fait plus d'honneur, dit l'un d'eux, en condamnant précédemment le péché philosophique, par un décret de 1690. Alexandre VIII secourut, avec de grandes sommes d'argent, les Vénitiens et l'empereur Léopold, dans leur guerre contre les Turks. Son pontificat a duré trop peu pour fournir beaucoup d'événements à l'histoire. Il n'occupa le St.-Siége que seize mois, et mourut le 1er. février 1691, dans la 82e. année de son âge. Dans ses derniers moments, il assembla sa famille et ses amis, pour leur exposer les motifs de toute sa conduite. Il avait du savoir, de l'éloquence, de l'habileté dans l'administration. Sa figure était noble, ses manières engageantes, sa conversation agreable, avec un peu

de penchant à la raillerie. Il fut assez libéral envers les pauvres, et beaucoup trop envers ses proches, qu'il se hâtait d'enrichir, à cause de son grand âge. « Il est déjà vingt-trois heures et » demie! » s'écriait-il quelquefois. Il distribua en mourant, à ses neveux, tout ce qu'il avait amassé d'argent, ce qui fit dire à Pasquin « qu'il aurait » mieux valu pour l'Eglise être sa » nièce que sa fille. D—s.

ALEXANDRE (S.), patriarche d'Alexandrie, succéda, en 313, à saint Achillas. Arius, qui avait eu des prétentions sur ce siége, devint furieux de la préférence donnée à Alexandre, et, ne pouvant l'attaquer sur ses mœurs, il le calomnia sur sa doctrine, en enseignant lui-même une doctrine nouvelle et toute contraire. Le saint-évêque, touché des progrès de l'erreur, n'y opposa d'abord que des voies de douceur, d'exhortation et de persuasion, dans l'espoir de le ramener par sa modération, qui fut même blâmée par quelques catholiques zélés; mais, n'ayant pu rien gagner sur son esprit, il le cita devant une assemblée du clergé d'Alexandrie, et, sur le refus de l'hérésiarque de renoncer à ses erreurs, il l'excommunia avec ses sectateurs. Cette sentence fut confirmée par près de cent évêques, dans le concile d'Alexandrie, en 320, dont il notifia le jugement au pape S. Sylvestre et à tous les évêques catholiques, par une lettre circulaire. Le célèbre Osius, chargé, par l'empereur Constantin, d'aller prendre des informations sur les lieux, approuva sa conduite. S. Alexandre assista au concile général de Nicée, où il se fit accompagner par S. Athanase, qui n'était encore que diacre, et il mourut, le 26 février 326, après avoir désigné Athanase pour son successeur. On trouve dans Théodoret sa lettre adressée à Alexandre de Bysance, contre les évêques qui avaient reçu Arius à leur communion, après qu'il avait été excommunié au concile d'Alexandrie. Socrate nous a conservé la circulaire dont il a été fait mention, et Cotelier a publié, dans ses notes sur les constitutions apostoliques, une troisième épître de ce saint prélat. T—d.

ALEXANDRE, évêque de Lincoln, au 12e. siècle, neveu de Roger, évêque de Salisbury, était né en Normandie. Il fut élevé sur le siége épiscopal l'an 1123. Ce prélat aimait la magnificence, et, un an avant de mourir, S. Bernard lui adressa une lettre où il l'exhortait à ne pas se laisser éblouir par l'éclat des grandeurs mondaines. Alexandre, selon l'usage des barons et de quelques évêques de son temps, dépensa des sommes considérables pour construire des châteaux : il en avait jusqu'à trois qui étaient des forteresses imposantes; ce qui fit craindre au roi Étienne, qu'ils ne fussent destinés à soutenir les prétentions de l'impératrice Mathilde qui lui disputait la couronne, et le détermina à s'en emparer. Après quelque résistance, le château de Newark se rendit, et l'évêque fut emprisonné pendant quelques mois. L'an 1142, il alla à Rome, et revint en Angleterre avec la qualité de légat, et le pouvoir d'assembler un synode pour régler les affaires de l'Église. Il fit un second voyage à Rome, vint en France l'an 1147, et mourut, à son retour, dans son pays natal. Alexandre fit aussi bâtir deux monastères; et, la cathédrale de Lincoln ayant été brûlée, il en fit construire une autre, qu'il mit à l'abri d'un semblable accident, au moyen d'un toit de pierre. C'est un des édifices les plus remarquables de l'Angleterre. D—t.

ALEXANDRE NEWISKI, ou NEWSKOI, saint, et héros mos-

, était fils du grand-duc Yaros-
naquit en 1218. A cette épo-
a Russie était pressée de tous
par de nombreux ennemis, et
alièrement au midi, par les hor-
tars. Afin d'être plus à portée
ir résister, Yaroslaf quitta No-
od, lieu de sa résidence, et laissa
eux fils, Fédor et Alexandre,
y commander en son absence. A
rt de Fédor, Alexandre eut seul
ivoir. Il épousa une princesse de
ovince de Polotzk, et, naturel-
it guerrier, défendit avec beau-
de vigueur son gouvernement
e les ennemis. Il établit une ligne
rts, le long de la rivière Shélonia,
'au lac Ilmen, pour résister aux
sions des Tshudes, ou Estho-
. En 1239, tandis que Yaroslaf
engagé dans la guerre contre les
rs, une armée combinée de Sué-
, de Danois et de chevaliers de
re Teutonique, entreprit une ex-
tion contre Novogorod, et dé-
ua sur les bords de la Néva. Fiers
eurs forces, ils prirent envers
andre le ton de la supériorité, et
njoignirent de se soumettre; mais
prince courageux préféra courir
hances d'une bataille. Elle fut san-
te, et Alexandre mit les ennemis
fuite, après avoir tué beaucoup de
nde, et blessé, dit-on, de sa propre
n, le roi de Suède. La description de
e bataille, l'un des événements les
s remarquables de l'histoire de Rus-
est ornée d'une foule de circonstan-
qui sont probablement des fictions
n siècle et d'un pays peu éclairés. Ce
du nom de la Néva, près de laquelle
tion eut lieu, qu'Alexandre reçut le
nom honorable qui lui fut alors
nné. Il passa le reste de sa vie à dé-
ndre son pays avec une valeur ex-
ordinaire, défit les Tatars en di-
rs engagements, et affranchit la Rus-
sie du tribut que lui avaient imposé les successeurs de Gengis-Khân. Alexandre mourut à Gorodetz, près de Novogorod, et la reconnaissance de ses compatriotes l'éleva au rang des saints. Pierre Ier. sut habilement profiter de la vénération que ce héros avait inspirée aux Russes, et bâtit, non loin de Pétersbourg, un très-beau monastère, au lieu même où Alexandre avait remporté sa plus glorieuse victoire; il institua de plus, sous le nom de S. Alexandre Newskoi, un ordre de chevalerie qui brille maintenant d'un grand éclat. D—T.

ALEXANDRE Ier., roi d'Écosse, fils de Malcom III, succéda à son frère Edgar, en 1107. L'impétuosité de son caractère lui fit donner le surnom de *Farouche*. Avant de parvenir au trône, il avait tellement su cacher ses mauvaises qualités, qu'aussitôt qu'il les dévoila, elles surprirent et mécontentèrent tout à la fois ses sujets. Le nord du royaume fut bientôt rempli d'insurgents; mais Alexandre les défit successivement, et assura sa puissance par la mort de leurs principaux chefs. Revenu dans le midi de ses états, il reçut un jour les plaintes d'une veuve qui lui dénonça le jeune comte de Mearns, comme ayant fait mettre à mort, sans jugement, deux de ses vassaux, l'un époux, l'autre fils de cette femme. Alexandre fit pendre le coupable en sa présence. Des assassins s'étant introduits dans sa chambre à coucher pendant la nuit, il saisit ses armes, tua six de ses aggresseurs, et parvint à s'échapper. Après avoir rétabli l'ordre dans son royaume, il rendit une visite à Henri Ier., roi d'Angleterre, à qui il fut utile, en terminant une querelle élevée entre ce prince et les Irlandais. Le reste de son règne fut paisible. Il mourut sans avoir été marié, en 1124, après un règne de 17 ans, et

eut pour successeur David, son frère puîné. D—T.

ALEXANDRE II, roi d'Écosse, fils de Guillaume-le-Lion, naquit, en 1198, et succéda à son père à l'âge de 16 ans. Il eut bientôt une guerre à soutenir contre Jean, roi d'Angleterre, et fit une irruption dans cette contrée. De son côté, Jean pénétra en Écosse, et y commit de grands dégâts. Dans une seconde expédition, Alexandre prit Carlisle, et pénétra jusqu'à Richmond. L'année suivante, il vint à Londres, sur l'invitation du prince français, Louis, fils aîné de Philippe Auguste, pour prêter son secours au parti qui s'était révolté contre le roi Jean. Lorsque ce roi se fut réconcilié avec le pape, le roi d'Écosse, qui revenait dans ses états à main armée, fut attaqué dans sa retraite, et courut de grands dangers, auxquels il échappa par la mort de Jean. Les pillages qu'Alexandre avait exercés sur sa route portèrent le pape à mettre le royaume d'Écosse en interdit. En 1221, Alexandre épousa Jeanne, sœur du roi d'Angleterre, Henri III : ce mariage maintint la paix entre ces deux royaumes pendant 18 ans. Après la mort de Jeanne, des dissensions s'élevèrent entre les deux rois; mais elles furent apaisées par la médiation du comte de Cornouailles et de l'archevêque d'York. Alexandre épousa ensuite la fille de Couci, baron français. Quelques troubles s'étant élevés dans l'Argyleshire, Alexandre s'embarqua pour ce pays; mais, étant tombé malade, il fut porté à terre dans une des îles de la côte, et y mourut, en 1249, à l'âge de 51 ans, ne laissant qu'un fils de sa seconde femme. D—T.

ALEXANDRE III, fils du précédent, naquit en 1240, et monta sur le trône à l'âge de 8 ans. Peu de temps après, on lui fit épouser Marguerite, fille de Henri III, roi d'Angleterre. Ce roi enfant fut alors, ainsi que sa femme, gardé comme en prison par les Cumings, famille puissante en Ecosse. Henri s'avança vers ce pays pour leur rendre la liberté, et y parvint, lorsque ses émissaires l'eurent rendu maître du château d'Édimbourg. Cependant, jusqu'à ce que le roi fût en âge de tenir lui-même les rênes du gouvernement, d'autres troubles eurent encore lieu. En 1263, Haquin, roi de Norwège, qui avait des prétentions sur les îles occidentales de l'Écosse, parut avec une flotte considérable, se rendit maître d'Aire, et s'avança dans l'intérieur du pays. Alexandre alla au-devant de lui, et ils se rencontrèrent à Largs, où fut livrée une bataille sanglante. Les Norwégiens, totalement défaits, y perdirent 16,000 hommes. Buchanan donne à Alexandre Stuart l'honneur de cette journée, et paraît douter que le roi eût été présent à l'action. Haquin mourut peu de temps après; et son successeur Magnus renonça, moyennant une somme d'argent, à toute prétention sur les îles qui avaient été le sujet de la guerre. L'amitié de ce prince avec Alexandre devint encore plus étroite, par le mariage d'Éric, prince de Norwège, avec Marguerite, fille d'Alexandre. Éric, devenu roi, fut toujours intimement lié avec son beau-père, et vint le joindre à la tête de 5,000 hommes, lorsqu'Alexandre eut à combattre ses barons. Le roi d'Écosse assista, avec toute sa famille, au couronnement d'Édouard, roi d'Angleterre, et au parlement, tenu en 1282, avec la qualité de premier pair d'Angleterre. Il perdit successivement tous ses enfants, et il ne lui resta qu'une petite-fille en bas âge, née de la reine de Norwège. Comme il était veuf, les états insistèrent pour qu'il contractât un second

, et il épousa une française
Iollette, fille du comte de
mais, peu de temps après, il
a chasse, l'an 1285, entraîné
cheval dans un précipice. Il
é de 45 ans, et en avait régné
s sujets le regrettèrent vive-
tant à cause de ses bonnes qua-
e de la situation critique où sa
issait le royaume. D—T.

XANDRE JAGELLON, roi de
e, troisième fils de Casimir IV,
à son frère Jean Albert, en
étant grand-duc de Lithuanie,
lui fit donner la préférence sur
is, roi de Bohême, son concur-
a diète et les grands se décidè-
faveur d'Alexandre, dans l'es-
éteindre les haines si funestes à la
nie et à la Pologne, en formant
ne corps politique de deux peu-
long-temps rivaux. En effet, les
niens, flattés de revoir la cou-
sur la tête de leur duc, consen-
à la réunion des deux états, à
ion néanmoins qu'ils auraient,
que les Polonais, droit de suf-
à l'élection des rois de Polo-
e nouveau roi commença son
par une perfidie : au lieu de se-
comme allié Schamatei, chef des
res, il se saisit de ce prince, con-
droit des gens, et le retint pri-
er. Les historiens polonais pré-
nt au contraire que le chef des
res voulait trahir le roi de Polo-
Quoi qu'il en soit, le sénat, de son
respecta peu la bonne foi et la
e pendant le règne d'Alexandre,
rait abandonné les rênes du gou-
ment à Gliuski. Ce favori fit, de
faible monarque, un instrument
s caprices et de ses vengeances.
ndre, malade et paralytique, tou-
à ses derniers moments, lorsqu'il
it que les Tatars venaient d'être
s en pièces par l'armée polonaise
sur les bords du Niémen : il n'eut que le temps de témoigner sa joie, en levant les yeux et les mains au ciel, et il expira à Wilna, le 15 août 1507, à 45 ans. Ce prince, taciturne et mélancolique, indolent et faible, fastueux sans magnificence, et prodigue sans être généreux, régna 14 ans en Lithuanie et cinq ans en Pologne; il eut pour successeur Sigismond Ier. B—P.

ALEXANDRE (Benoit-Stanislas), fils de Jean Sobieski, roi de Pologne, naquit à Dantzig, en 1677. Donnant l'exemple d'une contradiction singulière, il se mit, en 1697, sur les rangs des prétendants à la couronne de Pologne, et la refusa, en 1704, lorsque Charles XII la lui offrit. Le motif de ce refus était l'exclusion qu'on avait donnée à son frère aîné; mais, à la diète de 1697, il fut un des concurrents les plus actifs de ce même frère. Ce prince versatile mourut à 37 ans, à Rome, où il s'était jeté dans la dévotion ; il avait pris, un peu avant sa mort, l'habit de capucin. Le pape le fit enterrer avec pompe, aux dépens de la chambre apostolique. B—P.

ALEXANDRE DE MÉDICIS. *V.* Médicis.

ALEXANDRE FARNÈSE. *Voy.* Farnèse.

ALEXANDRE SAULI (Le Bienheureux). *V.* Sauli.

ALEXANDRE, surnommé Polyhistor, à cause de sa vaste érudition, et Cornélius, parce qu'il était affranchi de Cornélius Lentulus, fut disciple de Cratès, et à la fois philosophe, géographe et historien. Selon Suidas, il était originaire de Milet ; mais, selon Étienne de Bizance, il était né à Coup, ville de la Phrygie. Il fut fait prisonnier dans les guerres de Mithridate, et acheté par Corn. Lentulus, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Il

avait fixé son séjour à Rome. On ne doit pas le confondre avec Alexandre de Latiée, grammairien, du règne de Marc-Aurèle, et par conséquent moins ancien que Polyhistor, qui vivait du temps de Sylla, environ 85 ans av. J.-C. Le feu ayant pris à sa maison de Laurente, il périt malheureusement au milieu de l'incendie; sa femme Hélène ne voulut point lui survivre, et s'étrangla. Peu d'hommes, selon le témoignage d'Eusèbe, ont réuni autant d'érudition et de talent qu'Alexandre Polyhistor. Il avait écrit quarante-deux ouvrages sur divers sujets, particulièrement sur l'histoire des peuples de l'Orient, dont il ne nous reste que des fragments. Etienne de Bizance cite ses Traités sur la Bithynie, la Carie, la Syrie, l'île de Chypre, l'Égypte, la Paphlagonie, la Libye, le Pont-Euxin et l'Europe. Athénée fait mention également d'une *Description de l'île de Crète*, et Plutarque, d'une *Histoire des Musiciens de Phrygie*, du même auteur. Diogène Laërce lui attribue deux autres ouvrages, l'un, intitulé : *De l'ordre dans lequel les philosophes se succèdent les uns aux autres*, et le second : *Des Commentaires de Pythagore*. S. Clément d'Alexandrie cite ce dernier ouvrage sous le titre de *Symbole de Pythagore*, et fait mention, en outre, d'un *Traité sur les juifs*, par le même auteur, dont on trouve des fragments dans le Syncelle, et qu'Eusèbe a insérés, presque en entier, dans sa *Préparation évangélique*. Pline cite très-souvent Polyhistor; et S. Cyrille, dans son livre contre Julien, rapporte son opinion sur le Déluge et sur la tour de Babel ; enfin, Suidas lui attribue cinq livres sur la ville de Rome. Aucun de ces écrits n'est parvenu jusqu'à nous. M—D.

ALEXANDRE d'Aphrodisée, né à Aphrodisée, ville de la Carie la fin du 2ᵉ. siècle, se livra à losophie péripatéticienne, q dia sous Herminus et sous Ar Messénien, et fut un de ceux q nurent le mieux la doctrine d'A et qui ont le mieux expliqué vrages; mais il ne nous rest de détails sur sa vie. Nous a lui un grand nombre d'ouvra sont, pour la plupart, des Co taires sur Aristote, savoir: I. *D de que eo quod in nostra potest* petit Traité dédié à l'empereu calla, imprimé, pour la p fois, en grec, chez les héritiers Manuce, en 1533, in-fol., à l des ouvrages de Thémistiu Grotius l'a traduit en latin Recueil intitulé: *Veterum phil rum sententiæ de fato*, P 1648, in-4°.; enfin, il a été i en grec et en latin, Londini, in-12 : c'est un petit volume p mun. II. *Commentarius in p librum priorum analyticorum totelis*, *græce*, Venetiis, 1 *Ald.*, 1520, in-fol., et à Fl 1521, in-4°.; et en latin, traduction de Jos. Bern. Feli Venetiis, 1542, 1546 et 15 fol. ; III. *Commentarius in Topicorum libros*, Venetiis, 1513, traduit en latin par G rotheus, Venetiis, 1526 et 1 Parisiis, 1542, in-fol., ou par J. sarius, Venetiis, 1563 et 15 fol.; IV. *Commentarii in Ele sophisticos*, *græce*, Veneti dus, 1520, in-fol., à Florence le n°. II, 1521, in-4°.; en trad. par J.-B. Rasarius, Ve 1557, in-fol.; V. *In libros XII taphysicorum ex versione Jos. nesii Sepulvedæ*, Romæ, 152, siis, 1536, Venetiis, 1544 et 1 in-fol. Le texte grec n'a jama

é , quoiqu'il se trouve ma-
dans la Bibliothèque impé-
Paris, et dans plusieurs autres.
*Librum de sensu et iis quæ
sum cadunt*, en grec, à la
es *Commentaires de Simpli-*
sur les livres *De animâ*, Ve-
Aldus, 1527, in-fol.; en latin,
cilius Philothæus, Venetiis,
1549, 1554, 1559 et 1573,
; VII. *In Aristotelis Meteorolo-
græce*, Venetiis, Aldus, 1527,
, *latine ab Alexandro Pico-
eo*, 1540, 1548, 1573, in-
uelques auteurs prétendent que
mmentaire n'est pas d'Alexan-
Aphrodisée; mais Brucker croit
st de lui. VIII. *De Mistione*,
ec, avec le précédent; IX. *De
â libri duo.* En grec, à la suite
emistius, avec le n°. I. *Latine
Hieron. Donato*, Venetiis, 1502,
, in-fol.; ces deux livres forment
traités séparés; X. *Physica
lia, dubitationes et solutiones*,
duo, *græce*, Venetiis, Trinca-
s, 1536, in-fol., *latine ab Hie-
mo Bagolino*, Venetiis, 1541,
9, 1555, 1559, in-fol.; XI.
*blematum medicorum et physi-
m libri duo.* La meilleure édition
rec, est celle que Sylburge en a
née dans celle des *Œuvres d'A-
ote*, dont on parlera à l'article de
hilosophe. On croit que ces pro-
nes sont d'Alexandre de Tralles,
non de celui dont nous parlons;
. *Libellus de Febribus, latine,
orgia Valla interprete*, dans un
ueil de divers ouvrages latins, tra-
ts par ce savant; Venise, 1488,
fol. On croit que ce Traité est aussi
lexandre de Tralles; il n'a pas été
primé en grec. Alexandre avait en-
e fait d'autres ouvrages, dont plu-
urs existent en arabe, et peut-être
me en grec; car on trouve, dans le
Catalogue de la Bibliothèque impé-
riale, un livre *De nutritione et aug-
mento*, qui n'est point dans la liste
de ses écrits. Tous ces Commentaires
sont très-rares, surtout en grec, et
peu de personnes ont le courage de les
lire. Ils sont cependant fort utiles
pour l'histoire de l'ancienne philoso-
phie. C—R.

ALEXANDRE DE TRALLES, savant médecin et philosophe, naquit à Tralles, dans l'Asie mineure. Son père, médecin lui-même, eut cinq fils qui se distinguèrent tous par leurs connaissances, et dont les deux plus célèbres furent celui dont il s'agit, et Anthémius, architecte. Alexandre, après avoir voyagé pour son instruction, dans les Gaules, en Espagne et en Italie, se fixa à Rome, où il acquit une réputation justement méritée, vers le milieu du 6e. siècle, sous le règne de Justinien. On peut le considérer, avec Arétée, comme un des meilleurs médecins grecs depuis Hippocrate; il décrit exactement les maladies, et mérite d'être cité, tant pour la justesse de ses idées, que pour l'élégance de son style: il sut également s'éloigner d'un dogmatisme exclusif et d'un empyrisme aveugle. Cependant, il fut polypharmaque exagéré, partagea toutes les erreurs de son temps, et crut aux amulettes et aux enchantements: il pratiqua le premier la saignée de la jugulaire; ce fut lui qui donna aussi le premier le fer en substance. Il y a plusieurs éditions de ses œuvres; l'une en grec, à Paris, in-fol., 1548, chez Robert Estienne, avec les corrections de Jacques Goupil: ce fut P. Duchatel, évêque de Mâcon, et grand-aumônier de France, qui communiqua ses manuscrits à Goupil. Une vieille et barbare traduction latine, que Fabricius dit avoir été faite sur quelque version arabe, intitulée: *Alexandri*

iatros practica, cum expositione glossæ interlinearis Jacobi de Partibus, et Simonis Januensis, Lugduni, 1504, in-4°., Papiæ, 1512, in-8°., Taurini, 1520, in-8°., Venetiis, 1522, in-fol. Albanus Taurinus retoucha cette vieille traduction, mais sans consulter le grec, et donna une nouvelle édition des OEuvres d'Alexandre, à Bâle, in-fol., en 1533, sous ce titre : *De singularum corporis partium, ab hominis coronide ad imum calcaneum, vitiis, ægritudinibus et injuriis, libri quinque.* En 1541, il imprima même à Bâle un Commentaire sur tous les livres de ce médecin. Jean Gonthier d'Audernac a fait mieux qu'Albanus, il a travaillé sur le grec, et sa version latine a été différentes fois imprimée. On trouve, dans les OEuvres de Mercuriali, un petit Traité sur les vers, attribué à Alexandre. Edouard Milward a donné, en anglais, un *Abrégé des ouvrages d'Alexandre*, Londres, 1734, in-8°.; enfin, Sébastien Colin a traduit en français une partie de ces *OEuvres*. On attribue à Alexandre de Tralles quelques ouvrages dont d'autres personnes croient qu'Alexandre d'Aphrodisée est auteur. *Voy.* Alexandre d'Aphrodisée.

C. et A—n.

ALEXANDRE, le Paphlagonien, imposteur et magicien, né à Abonotique, dans l'Asie mineure, élève d'un charlatan de Tyanes, qui avait connu le célèbre Apollonius, courut le monde avec un autre fourbe, vendant des prophéties et des secrets. Il accrédita ses impostures par quelques cures heureuses, surprit la confiance de Marc-Aurèle, qui l'appela à Rome, l'an 174 de J.-C., se fit révérer comme le dispensateur de l'immortalité, prédit qu'il périrait à 150 ans d'un coup de foudre, et mourut d'un ulcère à la jambe, à 70 ans. Lucien nous a laissé son Histoire et son portrait; c'est un morceau très-bien écrit et qui mérite d'être lu : on serait tenté de la regarder comme un roman, si elle n'était justifiée par des médailles d'Antonin, de Marc-Aurèle et de L. Vérus. Vainement quelques personnes raisonnables s'élevèrent contre les fraudes d'Alexandre; ce charlatan leur fermait la bouche en les traitant d'épicurieus et de chrétiens, montrant un serpent qu'il avait adroitement fait sortir d'un œuf, et qu'il disait être le dieu Esculape; et faisant mille autres tours de ce genre, alors inconnus; il avait séduit la multitude, et s'en était fait un appui.

K.

ALEXANDRE de Bernay, surnommé de Paris, né à Bernay en Normandie, vers le milieu du 12e. siècle, est un des auteurs du roman d'*Alexandre*, traduit, ou plutôt imité de Quinte-Curce, de la Vie du conquérant macédonien attribuée à Callisthène, et de l'*Alexandriade* de Gaulthier de l'Isle ou de Châtillon. Ce roman est écrit en vers de douze pieds, et c'est de là, dit-on, que ces vers ont été appelés *alexandrins*, du nom du héros, et non de celui du poète, qui n'en fut que le continuateur. Le grand vers était déjà en usage au temps de la naissance d'Alexandre de Paris, et l'on peut fixer l'époque où il fut employé pour la première fois, à peu près vers 1140. Alexandre commença à se faire connaître par les romans d'*Elène, mère de S. Martin*, et *Brison*, fait par le commandement de Loyse, dame de Créqui-Canaples; et par celui d'*Atys et Prophilias*, qui se trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale, n°. 7191, in-fol., et que l'auteur annonce avoir traduit du latin. Il continua le roman d'*Alexandre*, commencé par Lambert le

le court, le petit), de Château-
es vers suivants ne laisseront
doute sur ce fait :

é de l'histoire si com li Roys la fist,
s dun Chastiaudun, Lambert li cors l'escrit,
la trait et en romant la mist.......
e mous dis. que de Bernay fu nez,
aris refu ses sou noms appellez,
es siens vers o les Lambert mellez.

manuscrits que j'ai examinés
fait connaître neuf poètes qui
coopéré aux diverses branches
ontinuations de cette collection ;
ces manuscrits n'ont pu m'indi-
la partie qui leur appartient.
nous avons : I. *le roman d'A-
ndre*, par Lambert li Cors et
andre de Paris, manuscrits n°s.
, 7190-1, 7190-2, 7190 A. B.,
o-3, 7498-3, 6987, fol. 164,
n fonds de l'abbaye St.-Germain,
7633 ; de St.-Victor, n°. 894, et
elui de Cangé, n°. 7498 ; II. le
tament d'Alexandre, par Pierre
St.-Cloud (Perrot de Sainct-Cloot),
ls de Cangé :

esce est enfermée sos une coverture,
ice a les clez qui moult affiche et jure,
ès n'en iert jetée tele iert l'enfermeture.
t de Sainct Cloot trova en l'escripture
mavés est li arbres dont le fruit ne meure.

. *li Roumans de tote Chevalerie*,
la *Geste d'Alisandre*, par Tho-
s de Kent, n°. 7190-6, ou fonds
la Vallière, n°. 2702, in-fol. parvo :

n bon livre en latin fis cest translatement.....
mun non demande, Thomas si non de Kent....

t ouvrage curieux est écrit dans le
ngage français introduit en Angle-
rre par Guillaume-le-Conquérant,
qui, déjà corrompu en Norman-
e, par l'ancien idiome normand,
altéra encore par celui de l'anglo-
xon. Il paraît que Thomas de Kent
'a fait qu'achever cet ouvrage qui au-
ait été commencé par un autre poète;
u moins la citation suivante, qui se
rouve au fol. 44, verso du manus-
rit, le fait-elle présumer : *La conclu-
ion del livre Alixandre et de mestre
Eustace qui translata l'eivre;* mais
on ne sait si cet Eustache est le même
que l'auteur du roman du *Brut;* ou
celui à qui l'on doit le roman du *Rou.*
IV. la *Vengeance d'Alexandre*,
c'est-à-dire, la vengeance que son fils
Alliénor tira de sa mort, par Jehan
le Venelais, que Fauchet et ses co-
pistes ont appelé *li Nivelois ;* V. le
Vœu du Paon, qui contient trois
branches, savoir : les *Accomplisse-
ments des Vœux du Paon;* les *Ma-
riages* et *le Restor* (rétablissement)
du Paon, manuscrit, fonds de la
Valière, n°. 2703, in-fol., et 2704,
in-4°. Cette dernière partie est de Je-
han Brise-Barre, qui mourut vers
1330. Les autres écrivains qui ont
contribué à cette collection, sont : Guy
de Cambray, Simon de Boulogne,
surnommé *le Clerc* (le savant, le
lettré), Jacques de Longuyon et Je-
han de Motelec. Le roman d'*Alexan-
dre* fut ainsi l'ouvrage des poètes les
plus fameux du 13e. siècle. Les pre-
mières parties parurent vers l'an 1210,
sous le règne de Philippe-Auguste, et
non sous celui de Louis VII, comme
on l'a dit. On y remarque des allu-
sions flatteuses sur les événements du
règne de ces deux princes, et il est
très-bien écrit pour le temps où il pa-
rut ; il renferme un assez bon nombre
de vers harmonieux et pleins de sens;
les descriptions en sont animées, les
récits naturels; mais ces beautés ne se
rencontrent en général que dans la
première partie; le style des continua-
teurs est lâche, faible et languissant.
Au 16e. siècle, il a paru un *Abrégé du
Roman d'Alexandre*, impr. à Paris,
chez Bonfons, sans date, sous le titre
d'*Histoire du très-noble et très-vail-
lant roi Alexandre-le-Grant, jadis
roi et seigneur de tout le monde,
avec les grandes prouesses qu'il a
faites en son temps.* R—T.

ALEXANDRE, ou ALEXANDER *ab* ALEXANDRO. *Voy.* ALESSANDRO.

ALEXANDRE (NOEL), savant historien ecclésiastique de l'ordre de St.-Dominique, né à Rouen, le 19 janv. 1639; docteur de Paris, en 1675; professeur de philosophie et de théologie pendant 12 ans dans son ordre; provincial en 1706; exilé en 1709, à Châtellerault, pour avoir souscrit le fameux *Cas de conscience;* privé de sa pension sur le clergé, en 1723, à cause de son opposition à la bulle *unigenitus;* mort à Paris, le 21 août 1724, après avoir perdu la vue quelque temps auparavant, par suite de son grand travail. Il joignait à une profonde érudition, toutes les vertus d'un parfait religieux. Ses sentiments sur le jansénisme ne l'empêchèrent pas de conserver jusqu'à la fin l'estime de Benoît XIII, qui ne l'appelait que son maître, des cardinaux les plus savants de la cour romaine, et des plus illustres prélats de l'église de France. La faculté de théologie, en reconnaissance de l'honneur qu'il lui avait fait par ses doctes écrits, voulut assister en corps à ses funérailles. Choisi, par M. Colbert, pour être du nombre des habiles gens chargés de faire des conférences à son fils, depuis archevêque de Rouen, il y conçut l'idée de son *Histoire Ecclésiastique*, qui parut en 24 vol. in-8°., depuis 1676 jusqu'en 1686. Cet ouvrage en était au 4e. siècle, lorsque son libraire fut instruit que le docteur Le Fèvre faisait imprimer à Rouen des *Animadversions.* Craignant qu'elles ne nuisissent au débit de l'Histoire, il remboursa tous les frais du libraire de Rouen, et anéantit tellement la critique, qu'il n'en est resté que deux exemplaires imparfaits, formés des feuilles qui se trouvaient chez les épiciers, dont l'un fut mis dans la bibliothèque du premier président Pellot, et l'autre tomba entre les mains de M. de Manneville, chanoine de la cathédrale. L'ouvrage ayant paru dans le temps des démêlés de la cour de Rome avec la cour de France, au sujet de la régale et des quatre articles du clergé, on fut choqué à Rome de voir l'auteur s'y déclarer ouvertement pour les intérêts de la France; Innocent XI le proscrivit par un décret du 13 juillet 1684, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son travail, et d'y ajouter, en 1689, l'*Histoire de l'Ancien Testament.* Le tout a été réuni en 8 vol. in-fol., réimprimés en 1749 à Venise, par les soins du P. Mansi, augmentés de plusieurs lettres de l'auteur, de la réfutation des remarques de Basnage, et de savantes notes de Constantin Roncaglia. Le P. Alexandre y réduit, en abrégé, sous certains chefs principaux, ce qui s'est passé de plus considérable dans l'église, et il discute, dans des dissertations particulières, les points contestés d'histoire, de chronologie, de critique, etc.; le style en est facile; le ton avec lequel il combat ses adversaires, sage et modeste. Comme son but principal était de fournir aux bacheliers en licence leurs matières toutes digérées, il suit, dans ses dissertations, la méthode scholastique, fatiguante pour le commun des lecteurs, mais très-commode pour ceux que l'auteur avait en vue. Cette Histoire fut suivie, en 1693, d'une *Théologie morale*, selon l'ordre du *Cathéchisme du concile de Trente*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1703, in-fol., 2 vol.; et, peu de temps après, de ses *Commentaires sur le Nouveau Testament*, également en 2 vol. in-fol. Ce savant religieux est encore auteur de plusieurs autres écrits moins considérables. Ce sont des dissertations estimées, contre le P. Frasser,

au sujet de la vulgate, contre Launoi, pour prouver que S. Thomas est auteur de la *Somme Théologique* qui porte son nom; contre les Bollandistes, pour revendiquer au même docteur l'*Office du S. Sacrement*. Parmi ses autres écrits, qui firent du bruit dans le temps, il faut compter: I. la *Dénonciation du Péché philosophique ;* II. des *Lettres sur le Thomisme* adressées aux jésuites, contre celles de leur P. Daniel, et qui ont été tronquées dans l'édition de Lyon, où elles sont réunies avec celles de son antagoniste : Louis XIV imposa silence aux deux partis; III. l'*Apologie des Dominicains missionnaires de la Chine ;* IV. la *Conformité des cérémonies chinoises, avec l'Idolâtrie des Grecs et des Romains*. En louant le P. Alexandre d'avoir combattu fortement en toute occasion les maximes ultramontaines, par rapport à l'autorité qu'elles attribuent aux papes sur les princes, on ne peut lui pardonner de s'être déclaré avec la même force en faveur des princes qui ont employé le fer et le feu contre les Albigeois. Sa *Défense de la mission de S. Denis l'Aréopagiste* en France, dont tous les bons critiques étaient alors désabusés, fit peu d'honneur à son jugement, ainsi que celle de l'arrivée de Lazare en Provence. Peut-être y entra-t-il quelque intérêt de corps, pour maintenir la tradition des dominicains, qui prétendaient en posséder les reliques dans leur couvent de St.-Maximin. On trouve la liste des autres Opuscules d'Alexandre, dans le tome XXXIII des *Mémoires de Nicéron*, et dans le Ve. du *Nécrologe des plus célèbres défenseurs de la Foi.* T—D.

ALEXANDRE (Nicolas), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à Paris, en 1654, et mort à St.-Denis, en 1728, est connu par deux ouvrages : I. *la Médecine et la Chirurgie des Pauvres*, Paris, in-12, 1758; II. *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, in-8°. Le 1er. renferme des remèdes choisis, peu couteux, et faciles à préparer pour les maladies internes et externes; le 2e. expose les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux employés dans la médecine. On ne peut qu'applaudir au zèle louable de l'auteur; mais la médecine a trop souvent à gémir de la confiance qu'inspirent, à des gens peu instruits, les connaissances puisées dans des ouvrages aussi incomplets. C. et A—n.

ALEXANDRINI de Neustain (Jules), né à Trente, dans le 16e. siècle, successivement médecin des empereurs Charles-Quint, Ferdinand Ier. et Maximilien II. Ce prince valétudinaire le combla de bienfaits et de grands honneurs, et lui permit même de les transmettre à ses enfants, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Alexandrini mourut dans sa patrie, vers 1590, à l'âge de 84 ans. Ses ouvrages, écrits tantôt en vers, tantôt en prose, sont, pour la plupart, des Commentaires de Galien. Il a laissé de plus un ouvrage sur l'hygiène : *Salubrium, sive de sanitate tuenda, libri triginta tres*, Coloniæ, 1575, in-fol.; un autre, sur l'éducation des enfants, *Pædotrophia*, Tiguri, 1559, in-8°., en vers; un autre, sur la philosophie de la médecine, *de Medicinâ et Medico dialogus*, Tiguri, 1559, in-8°.; et des Commentaires sur le *Traité des Esprits animaux* d'Actuarius; et son *Methodus medendi*, Venise, 1554, in-8°. Dans tous ces écrits, Alexandrini fait preuve d'un bon esprit, et, le premier, il indiqua le rapport interne qui existe entre les mouvements de l'ame et l'organisation du corps.

C. et A—n.

ALEXINUS, né dans l'Élide, fut disciple d'Eubulide, de la secte de Mégare, et l'ennemi de presque tous ceux de ses contemporains qui étaient distingués par leurs talents, tels qu'Aristote, Zénon, Ménédème, Stilpon, et l'historien Éphore; il se permit même, contre Aristote, les imputations les plus calomnieuses, et écrivit un livre de prétendues conversations entre Alexandre et Philippe, son père, pour déchirer la mémoire de ce philosophe. Plein de vanité, il se retira à Olympie, pour fonder, disait-il, une secte à laquelle il voulait donner le nom d'*olympique;* mais, comme cette ville était très-malsaine et presque déserte, excepté à l'époque des jeux, tous ses disciples l'abandonnèrent. En se baignant dans l'Alphée, il fut blessé par la pointe d'un roseau, et en mourut.
C—R.

ALEXIS Ier. (COMNÈNES), empereur de Constantinople, né en 1048, était le troisième des cinq fils de Jean Comnènes, frère de l'empereur Isaac qui voulut en vain faire passer la couronne qu'il abdiquait sur la tête de ce frère chéri. Jean, effrayé du délabrement de l'empire, refusa le sceptre avec fermeté, et ce ne fut qu'après les règnes de Constantin Ducas, d'Eudocie, de Romain Diogènes, de Michel Parapinace et de Nicephore-Botoniate, qu'Alexis ressaisit l'héritage dédaigné par son père, et dont ses talents retardèrent la ruine. Cependant, avant de rendre, comme souverain, quelque gloire à l'empire d'Orient, Alexis le servit en sujet fidèle et en habile guerrier; sa valeur, sa prudence et sa politique sauvèrent l'état de plusieurs crises dangereuses. Ce fut sous le règne de Michel Parapinace qu'il commença sa carrière militaire, sous les ordres de son frère Isaac, qu'on envoyait contre les Turks. La défection d'un chef des Francs (c'était ainsi que les Grecs désignaient alors les peuples occidentaux), nommé Oursel ou Rusélius, mit bientôt les deux frères dans le plus grand danger. Isaac tomba entre les mains des Turks. Alexis, avec une faible escorte, retourna à Constantinople, à travers mille périls, pour y chercher la rançon de son frère; et il la rapportait aux Turks, lorsqu'il rencontra, à Ancyre, Isaac, déjà remis en liberté; mais il leur fallut encore courir de grands dangers pour regagner la capitale. La jalousie de l'empereur et des ministres les y retint dans l'inaction. Cependant, Oursel devenant tous les jours plus redoutable, et les armées de l'empereur ayant essuyé des défaites réitérées, on jeta les yeux sur Alexis qu'appelait la confiance des troupes. Privé de ressources et de moyens, il employa tour à tour la ruse, la politique et la surprise contre un ennemi habile et aguerri, qu'il parvint enfin à se faire livrer par le tutac, général turk : ce dernier venait de s'allier avec Oursel, et le vendit pour une somme d'argent, qu'Alexis persuada aux habitants d'Amasée de payer. Il ramena son prisonnier à Constantinople, en le traitant avec une générosité et une douceur que l'empereur Michel n'imita point. Le sceptre allait échapper à ce faible prince; Bryenne, gouverneur de Dyrrachium, avait levé l'étendard de la révolte; Alexis est envoyé contre lui et repousse ses attaques; Michel, reconnaissant, accorde au vainqueur la main d'Irène, petite-fille de Jean Ducas. Mais, au même moment, Nicephore-Botoniate, commandant des troupes d'Asie, est proclamé empereur à Nicée; Constantinople s'agite; Alexis donne en vain des conseils vigoureux à son prince incertain et effrayé; Botoniate marche vers le Bosphore; Michel se

émet de l'empire, et Alexis lui-même fait au nouveau souverain la oumission la plus noble. « Ma fidélité envers votre prédécesseur, lui dit-il, vous répond de celle que je vous jure aujourd'hui. » Le nouvel mpereur l'opposa sur-le-champ à Bryenne, qui poursuivait ses projets et 'avançait à grandes journées. Alexis ui livra bataille à Calabrya, en Thrace; a victoire fut long-temps balancée; nais enfin Bryenne fut fait prisonnier. Alexis ne fut pas moins heureux contre Basilace, nouveau rebelle qui venait le surprendre Thessalonique. L'année suivante, il étouffa encore la révolte des Patzinaces, peuples habitants des rives du Danube. Tant de services ne firent qu'exciter la haine les vils ministres qui entouraient Botoniate; on résolut, dans le conseil, la perte de Comnènes. Alexis, prévenu le ce qui se passait, et déjà excité par l'impératrice Marie, consulte Pacurien, officier plein d'expérience, qui ui propose de partir sur-le-champ pour l'armée. Alexis, son frère, et quelques amis, sortent le lendemain matin le Constantinople, et se rendent à Zurule, où était le camp; la noblesse le Constantinople et le César Jean Ducas se joignent à eux, et Alexis est proclamé empereur, en 1081, du consentement d'Isaac, son aîné. Son premier soin fut de marcher à Constantinople. La ville fut surprise le jeudi saint, et livrée à un pillage horrible. Pour adoucir l'odieux que ce désastre etait sur lui, le nouvel empereur en témoigna un vif repentir, et se soumit à une pénitence publique. Botoniate fut relégué dans un cloître. Entouré de factions et d'ambitieux, Alexis fut obligé de créer une multitude de grandes dignités, pour satisfaire ses rivaux, ses parents et ses partisans; il fit ensuite couronner Irène, et confia une partie de l'administration à sa propre mère, Anne Dalascène, princesse d'un grand mérite. La situation de l'empire réclamait toute l'activité et tous les talents d'Alexis; d'un côté, les Turks ravageaient l'Asie; de l'autre, Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, et fils de Tancrède de Hauteville, avait porté ses armes dans la Grèce, sous prétexte de rendre la couronne à un imposteur, qu'il faisait passer pour Michel Parapinace. Guiscard assiégeait Dyrrachium, que défendait Georges Paléologue, un des meilleurs généraux d'Alexis. L'empereur vole au secours de cette ville, engage les Vénitiens à faire une diversion en sa faveur, et parvient à affamer le camp de son ennemi; mais il cède à l'impatience de livrer bataille, et Robert Guiscard taille en pièces la fleur de l'armée grecque, prend Dyrrachium, et fait venir de nouvelles troupes pour continuer ses conquêtes. Alexis, sans se laisser abattre, rassemble les trésors de sa famille, s'empare, non sans exciter quelques troubles, de l'argent des églises; obtient d'Henri, empereur d'Allemagne, d'attaquer l'Italie, et, par-là, force Robert à y retourner. Cependant Bohémond, fils de Guiscard, continuait les conquêtes de son père en Illyrie; il battit deux fois Alexis, qui eut à son tour plusieurs avantages. Robert accourut furieux; mais les Vénitiens et les Grecs le défirent complètement, et, bientôt après, la mort délivra l'empire de ce dangereux ennemi. Dyrrachium et les autres places enlevées par lui retournèrent sous la domination d'Alexis, qui soutint aussitôt une nouvelle guerre contre les Scythes, dont une multitude innombrable avait passé le Danube, et ravageait la Thrace; ils battirent successivement les généraux Pacurien, Branas, et l'empereur lui-même, qui

finit néanmoins par les défaire entièrement, et les forcer à la paix. Déjà l'Asie avait besoin de sa présence. Tzachas, chef d'un parti turk, s'était déclaré indépendant, et avait pris Mytilène et plusieurs autres villes. Alexis envoya contre lui Jean Ducas, qui le combattit sur terre, tandis que l'amiral Dalassène l'attaquait sur mer, et menaçait ses ports. Tzachas, pressé de toutes parts, se soumit au sulthan son beau-père, qui le fit assassiner et signa ensuite la paix avec Alexis. Les Scythes, révoltés de nouveau, donnèrent dans un piége que leur tendit Acalasée, officier grec; ils y perdirent leurs principaux chefs et leurs meilleures troupes. L'année suivante, ils revinrent encore, et perdirent deux batailles. Alexis put se flatter enfin d'avoir procuré quelque repos à l'empire; il revint à Constantinople, où il distribua une partie du butin aux militaires qui s'étaient le plus distingués. Mais un des plus grands événements dont l'histoire ait conservé le souvenir, allait mettre Alexis dans la position la plus difficile. Il apprit, d'abord avec joie, mais bientôt avec une extrême inquiétude, la nouvelle de la première croisade. En 1096, il vit, dans l'espace d'un an, toute l'Europe armée se diriger vers ses états, et les chefs des croisés, tantôt solliciter son appui, tantôt l'insulter dans son propre palais, commettre mille dégats autour de Constantinople, le menacer d'une guerre dangereuse, ou lui demander impérieusement des secours, qu'il leur promit pour s'en délivrer, qu'il ne put pas toujours leur donner, et qu'il leur refusa peut-être aussi quelquefois, dans l'intention de faire échouer des alliés si dangereux (1). Alexis, effrayé de leur présence dans sa capitale, se hâta de fa ter leur passage en Asie; il concou même avec eux à la prise de Nicée et aux premiers combats livrés a mahométans; mais les croisés se plaignirent bientôt de ce qu'il gardait adroitement leurs conquêtes, et de qu'il les laissait manquer de vivres Cependant, Tatice, général d'Alexis coopérait faiblement avec les croisés à la vérité, l'empereur avait e les Turks à repousser du cœur de états. Jean Ducas les battit près d' phèse; Alexis fit alors un armement considérable pour secourir les croisés mais, en apprenant leur triste p tion dans Antioche, où ils étaient siégés, il jugea plus prudent de se tirer. Les écrivains latins lui ont v ment reproché cette perfidie; et lo que les chefs européens eurent a vé la conquête et le partage de la S rie et de la Palestine, Alexis ayant clamé les places qui lui avaient été p mises, elles lui furent refusées, et B hémond lui déclara la guerre. Tati et Cantacuzenes, généraux d'Alexis battirent les troupes de Bohémond la flotte des Pisans, ses alliés. Bohémond lui-même fut sur le point d'ê pris dans Laodicée; mais, s'étant écha pé, il courut en Europe chercher nouveaux secours contre l'empereur grec, et bientôt il débarqua près de Dyracchium, devant laquelle il mit le siége. La ville fut vaillamment défendue. Alexis, à la tête d'une armée d'observation, coupa les vivres de l'armée ennemie, et réduisit Bohémond à une telle extrémité, que ce fier croisé fut obligé de demander la paix. Les Turks ayant ravagé de nouveau l'Asie mineure, Alexis les battit encore; il eut aussi à combattre les Manichéens,

(1) On rapporte qu'un de ces croisés, que l'histoire désigne sous le nom du comte de Paris, vint s'asseoir sur le trône impérial, en disant insolemment que l'empereur était un rustre, qui ne devait pas être assis, lorsque tant de grands capitaines restaient debout.

dont il avait voulu réprimer les erreurs; on lui reproche à cette occasion quelques traits d'une excessive sévérité. Cependant Alexis, en d'autres circonstances, montra beaucoup d'humanité; il fit grâce à plusieurs conspirateurs qui attentèrent à sa vie. L'amour de ses sujets, que ses talents et ses grandes qualités lui avaient d'abord acquis, s'était refroidi dans ses dernières années, et la longueur de son règne semblait avoir fatigué la patience de Constantinople. Il mourut, l'an 1118, d'une goutte qu'un froid très-vif fit remonter dans la poitrine. A ses derniers moments, l'impératrice et sa fille Anne Comnènes le sollicitèrent vivement d'exclure du trône son fils Jean Comnènes, et de mettre la couronne sur la tête de Bryenne, mari d'Anne; il le refusa constamment. Son règne avait duré 37 ans. Les historiens qui ont parlé de ce prince l'ont peint sous des couleurs bien différentes; sa fille, Anne Comnènes, qui a écrit sa vie, divisée en 15 livres, cherche à justifier toute sa conduite : il est certain néanmoins qu'il eut trop souvent recours aux artifices d'une politique insidieuse; mais la faiblesse de ses états, et la difficulté des circonstances dans lesquelles il se trouva, peuvent servir à justifier cette conduite tortueuse. Les histoires de Zonare et de Glycas finissent au règne de ce prince. L—S—E.

ALEXIS II (COMNÈNES), empereur de Constantinople, naquit dans cette ville, en 1168; il était fils de Manuel Comnènes et de Marie, fille de Raimond, prince d'Antioche. Cette princesse, qui avait pris dans un couvent le nom de *Xéna*, se fit proclamer régente à la mort de Manuel, et se disposa à gouverner l'empire sous le nom du jeune Alexis, qui se trouvait alors dans sa 12e. année. Ce prince annonçait un caractère sans énergie, et les ambitieux qui remplirent de troubles les courts moments de son apparition sur le trône, eurent soin de l'abrutir, en l'excitant au vice et à l'indolence. L'impératrice-mère partagea bientôt l'autorité avec le protosebaste Alexis, son amant; mais il se forma des partis contre la régente et contre le favori; tous s'appuyaient du nom du jeune empereur. Marie, sa sœur, femme de César Jean, excita un grand tumulte dans Constantinople; Andronic Comnènes profita de ces désordres pour s'ouvrir un chemin au trône; il s'avança vers la capitale, y fut reçu comme un dieu tutélaire, s'empara de l'autorité, et cependant fit couronner solennellement le jeune Alexis, auquel il ne laissa que la liberté de chasser, et de se livrer à tous les excès. Le malheureux enfant vit périr successivement tous ceux qui lui étaient attachés, et enfin sa sœur et sa mère, dont il fut contraint de signer l'arrêt. C'était un crime impardonnable de lui parler des affaires de l'état. Alexis avait été fiancé à Agnès de France; mais le mariage ne fut pas consommé, et Andronic lui fit épouser sa fille Irène. Bientôt le jeune empereur entendit tout le peuple, excité par des manœuvres secrètes, lui demander d'associer à l'empire son perfide beau-père. Alexis avait trop peu d'expérience pour ne pas croire à cet enthousiasme apparent, et, le lendemain, il reçut, au pied des autels, le serment d'Andronic. Cette cérémonie était à peine achevée, que ce dangereux collègue le fit déclarer incapable de régner, et tout le conseil fut bientôt d'accord sur le danger qu'il y aurait à lui laisser la vie. Trois assassins entrèrent la nuit dans son appartement, et l'étranglèrent avec la corde d'un arc; sa tête fut jetée dans une fosse des-

qu'ils avaient pour leur prince. Le jeune Alexis voulut tenter un accommodement; on le reçut à coups de flèches. Enfin, après des combats multipliés, les Français et les Vénitiens se résolurent à livrer un double assaut par mer et par terre. Le brave Dandolo, à la tête des Vénitiens, pénètre dans la ville, et y met le feu, qui s'étend avec fureur, et sépare les combattants par un mur de flammes; Théodore Lascaris profite de ce moment, rassemble les Grecs, et marche contre les Français. A cette nouvelle, les Vénitiens, arrêtés par l'incendie, se rembarquent pour porter du secours à leurs alliés que les Grecs menaçaient; ceux-ci n'osèrent attaquer les Latins, et rentrèrent à la nuit dans Constantinople. Le lendemain, le jeune Alexis et les croisés apprirent, avec autant de joie que d'étonnement, que le tyran effrayé s'était sauvé pendant la nuit, qu'Isaac avait été tiré de prison et remis sur le trône, et qu'Alexis était attendu pour le partager. Avant de prendre le sceptre, le jeune prince se vit forcé de renouveler les promesses qu'il avait faites aux croisés pour les engager à le secourir. Ceux-ci demandaient à grands cris les sommes qu'on s'était engagé à leur payer, et, comme l'épuisement de l'empire ne laissait pas la possibilité de les trouver sur-le-champ, il fallut consentir à ce que ces hôtes turbulents prolongeassent leur séjour dans la capitale et dans l'empire, et y exerçassent toutes sortes de vexations. Cependant, Alexis entreprit une expédition contre le tyran détrôné; mais, après l'avoir poursuivi quelque temps, il rentra dans Constantinople, où il se livra aux plaisirs et à l'indolence. Sa faiblesse, presqu'égale à l'imbécillité de son père Isaac, les subsides qu'il fallut lever pour satisfaire les Latins, la condescendance que leur [illegible] Alexis, indignèrent les Grecs. [illegible] Ducas, surnommé *Murzuphle*, [illegible] dévoré d'ambition, et qui s'éta[it] [insi]nué dans la faveur du jeune [empereur], se déclara contre les Latins; il [poussa] les deux empereurs à des entr[eprises] imprudentes contre les croisés, [qui] échouèrent honteusement; [la] haine des Grecs redoubla contre [ces] foibles souverains. On agita tout [haut] leur déposition; Alexis, toujours [trompé] par Murzuphle, fit demander [en se]cret des secours aux Latins; [la] nuit suivante, il fut arrêté par son [per]fide favori; le vieil Isaac, à cette [nou]velle, mourut de saisissement. [On] donna deux fois du poison [au jeune] Alexis, deux fois il évita la [mort]. Murzuphle, impatient, descend[it lui-]même dans son cachot, le 8 f[évrier] 1204; et, après avoir dîné avec sa [vic]time, il l'étrangla de ses pro[pres] mains, et lui brisa ensuite les [os à] coups de massue, pour faire [croire] que le prince était mort d'une ch[ute]. Alexis n'avait régné que six mo[is; il] prouva, pendant ce court interv[alle], qu'il n'avait aucune des qualités [né]cessaires aux souverains. L—S—

ALEXIS V, empereur de Cons[tan]tinople, surnommé Murzuphle, [à] cause de l'épaisseur de ses sourc[ils], était de l'illustre famille des Du[cas]. Son caractère ambitieux et perfide [lui] fit entrevoir la possibilité de mo[nter] sur le trône chancelant de Constan[ti]nople, où se succédaient rapidement [de] faibles empereurs du nom de l'A[nge]. Alexis IV venait d'y être replacé a[vec] son père Isaac, par les chefs latins [de] la 5ᵉ. croisade. Murzuphle cherch[a à] s'insinuer dans l'esprit du jeune e[m]pereur, pour être mieux à portée [de] le perdre, en profitant de ses fautes. Alexis, placé entre ses avides prot[ec]teurs et ses sujets turbulents, des[...]

aine pour les Latins égalait l'imprulence et la lâcheté, avait lui-même rop de faiblesse et d'indécision pour e tirer d'un pas aussi difficile; Murzuphle se déclara ouvertement contre es croisés, et engagea Alexis à les iriter par des trahisons ou par des attaques imprévues, que le perfide conident faisait échouer secrètement, et lont il se servait pour décrier l'empeeur auprès des Grecs mécontents. Jn incendie terrible, qui dévora Consantinople pendant huit jours, en 203, et dont les Latins furent la remière cause, porta l'aigreur à son omble; le 25 janvier 1204, le peuple 'ameuta, et força le sénat à déposer empereur, et à élire un jeune homme ommé *Canabe*. Alexis, effrayé, fit, ar le conseil de Murzuphle, demaner en secret du secours aux croiés; mais Murzuphle profita de cette émarche pour répandre une alarme énérale; et, lorsque la nuit fut venue, se rendit au palais, épouvanta l'empereur, afin de le déterminer à sortir ar une secrète issue, où l'attendaient es satellites qui saisirent ce prince, et e jetèrent dans un cachot. Le lendenain, Murzuphle se fit couronner; Canabe lui fut livré. Maître du trône, lexis Murzuphle songea d'abord à se éfaire d'Alexis et de son père (*Voy*. ALEXIS IV). Ces malheureux princes erdirent la vie; cependant ils laissèent des vengeurs inquiétants. Murzuphle employa toute son adresse pour e rendre les croisés favorables; mais es ruses furent inutiles; les chefs lains reçurent ses propositions avec inignation, et se préparèrent à attaquer Constantinople, que Murzuphle ne songea plus qu'à bien défendre; l en fit réparer les fortifications; et, pour se procurer l'argent qui lui manquait, il força à des restitutions tous ceux qui, sous les règnes des l'Ange, avaient commis des dilapidations. Peu sûr cependant de l'affection et du courage des Grecs, il tenta encore d'entamer une négociation avec le doge Dandolo. Celui-ci proposa des conditions que Murzuphle rejeta; l'une d'elles était la soumission des Grecs à la communion latine. Tout accommodement devenant impossible, les chefs latins convinrent entre eux du partage de l'empire d'Orient, et, le 9 avril 1204, ils livrèrent le premier assaut. Les Grecs, animés par Murzuphle, et rassurés par la force de leurs murailles, soutinrent vigoureusement l'attaque, et repoussèrent les croisés; après quelques jours d'incertitude et de découragement, ceux-ci donnèrent un assaut plus furieux encore, et s'emparèrent des murs et des principaux quartiers. Murzuphle, réfugié au palais Bucoléon, s'y barricada; mais, au milieu de la nuit, il s'évada, et sortit de la capitale, emportant avec lui ce que le palais contenait de plus précieux, et accompagné d'Euphrosine, femme du vieil Alexis III, et de sa fille Eudocie, que Murzuphle avait épousée, quoiqu'il fût déjà marié deux fois sans avoir été veuf. Il ne s'éloigna de Constantinople que de quatre journées, et tâcha de se former un parti dans la Thrace, où son beau-père Alexis s'était réfugié pareillement. La nécessité rapprocha ces deux misérables; après quelques pourparlers, auxquels la défiance et la trahison présidaient, Murzuphle se rendit avec ses troupes à Mosynople, dont Alexis était maître. Ce dernier fit à son gendre et à sa fille un accueil bienveillant; mais, quelques jours après, il les invita à venir prendre le bain, et Murzuphle fut à peine entré, que des soldats se jetèrent sur lui, et lui arrachèrent les yeux, malgré les cris d'Eudocie, qui accablait son père d'imprécations.

Murzuphle, abandonné des siens, erra pendant quelque temps, et se disposait à passer en Asie, lorsqu'il fut arrêté et conduit devant Baudoin Ier., empereur français d'Orient, qui le fit juger par ses barons, comme coupable du meurtre de son souverain. Murzuphle se défendit avec audace : il n'en fut pas moins condamné à être précipité du haut de la colonne que le grand Théodose avait fait élever sur la place Taurus, à Constantinople. Cet événement eut lieu en 1204. L—S—E.

ALEXIS (le Faux), imposteur, qui, sous le règne d'Isaac-l'Ange, en 1191, profita de quelques traits de ressemblance avec Alexis II, et voulut se faire passer pour le fils de Manuel Comnènes (*Voy.* ALEXIS II). Le mépris que s'attirait Isaac pouvait un moment accréditer cette fable, et le faux Alexis la débita avec assurance à la cour d'Azeddin, sulthan d'Icone, dont il sollicita le secours. Le mahométan le lui promit d'abord; mais, détrompé par l'ambassadeur d'Isaac, il se contenta de permettre au rebelle de faire des levées dans ses états. Le faux Alexis rassembla 8000 hommes, se fit proclamer empereur à la tête de cette petite armée, et vint porter le ravage dans les pays voisins du Méandre. La faiblesse de la cour de Constantinople lui laissa remporter quelques avantages, et son parti grossissait de jour en jour; mais ses soldats indisciplinés, et la plupart musulmans, commettaient d'affreux ravages, et ne respectaient pas les temples chrétiens. Un prêtre d'Asie, indigné de tant de sacriléges, pénétra dans la chambre d'Alexis, un jour que cet imposteur était assoupi par les fumées de vin; et, ayant saisi une épée suspendue au chevet du lit, il lui coupa la tête, ce qui mit fin à la rebellion. L—S—E.

ALEXIS-MICHAËLOWITZ, czar de Russie, et fils du czar Michel Fédorowitz, naquit en 1630. A la mort de son père, en 1646, il fut couronné par les soins de son gouverneur Morosou, qui devint son premier ministre, obtint sa confiance, et essaya de le détourner des affaires publiques. Il lui fit épouser la fille d'un noble peu riche qui dépendait de lui, et prit lui-même pour femme la sœur de cette jeune personne. La mauvaise administration de ce favori tout-puissant et de ses agents subalternes, occasionna une insurrection dans Moscow. Les mécontents obtinrent la punition de plusieurs des coupables, et ce fut avec peine que le czar parvint à sauver Morosou, en intercédant lui-même en sa faveur. Alexis ayant ensuite pris les rênes du gouvernement, donna de grandes preuves de vigueur et de capacité. Il fit la guerre aux Polonais, et recouvra les places et les provinces qui leur avaient été cédées à la dernière paix. Lorsque Charles Gustave, roi de Suède, fit une invasion en Pologne, Alexis conclut une trève avec le souverain de ce royaume, en 1656, et, peu de temps après, tourna ses armes contre Charles, qui s'était emparé de la Lithuanie. Les succès furent balancés, et la guerre se termina, en 1661, par le traité de Carlis. Pendant le cours de ces guerres, le czar porta la plus grande attention à l'amélioration et à la prospérité de ses états; et, quoique privé des avantages d'une bonne éducation, il montra un esprit vraiment éclairé; il fit traduire en russe un abrégé de diverses sciences, et prit un grand plaisir à étudier cet ouvrage; il rassembla en un seul corps toutes les lois des différentes provinces de son empire, et les fit imprimer ensemble dans la langue russe; idée heureuse en législation,

nais qui, vu l'état encore à demi-barbare du pays que gouvernait Alexis, pouvait à peine rien produire de mieux qu'une compilation imparfaite et mal digérée. Il introduisit plusieurs nouvelles manufactures dans son pays, particulièrement pour la soie et la toile; ajouta deux faubourgs à Moscow, et bâtit, dans divers districts, des villes à marchés, qu'il peupla de Polonais et de Lithuaniens. Il fit défricher plusieurs vastes déserts par des prisonniers de guerre qu'il y établit. Il forma aussi le dessein d'introduire des flottes sur la mer Noire et sur la mer Caspienne, et envoya chercher des constructeurs de vaisseaux en Hollande. Il reçut des ambassadeurs de la Perse, de la Chine, et d'autres pays de l'Asie, et fut le premier czar qui entretint une correspondance suivie avec les principales puissances de l'Europe. Désirant augmenter le pouvoir de la couronne, il suivit ce projet avec la circonspection nécessaire dans un pays où dominait une aristocratie puissante. Il institua une chambre particulière pour juger des offenses commises contre lui, et fit presque toujours exécuter la justice en secret. Ses revenus n'étaient pas considérables, cependant, par son économie, il parvint à avoir une cour magnifique, une armée nombreuse, et à laisser un riche trésor. Une rébellion formidable vint mettre des obstacles à ses plans de prospérité publique. Cette révolte, excitée, en 1669, par Stenko Razin, chef des cosaques du Don, fut d'abord souillée par de grands actes de barbarie, et longtemps soutenue par la fortune. Stenko s'assura d'Astracan; et, étant joint par une multitude de paysans qui avaient massacré leurs seigneurs, il réunit jusqu'à 200,000 rebelles sous les armes. Alexis se montra aussi violent et aussi cruel que les révoltés; mais la sédition ne fut entièrement apaisée qu'en 1671; Stenko fut alors livré au czar, et mis à mort. Les affaires de Pologne donnèrent lieu à quelques différends entre le czar et le grand-seigneur. Celui-ci, dans sa correspondance, donnait à Alexis le titre de *hospodar chrétien*, tandis qu'il se donnait à lui-même celui de *roi de tout l'univers*. Le czar, irrité, répondit « qu'il n'était pas fait pour » se soumettre à un chien de maho» métan, et que son sabre valait bien » le cimeterre du grand-seigneur. » Telles étaient les relations diplomatiques de ce temps-là dans ces contrées. Cependant Alexis, qui désirait engager tous les princes chrétiens dans une ligue contre les Turks, fit porter à Rome des paroles plus dignes de lui; mais son ambassadeur refusa de baiser la mule du pape. Malgré ce refus, il fut parfaitement accueilli, et obtint de grandes promesses; mais rien de plus. Alexis s'unit ensuite aux Polonais, et, par la diversion qu'il opéra contre les musulmans, contribua beaucoup à la mémorable victoire que Jean Sobiesky remporta sur eux près de Vienne. Quand la couronne de Pologne devint vacante, Alexis proposa son fils pour roi, ainsi qu'une union entre la Pologne, la Lithuanie et la Russie; mais son offre ne fut point acceptée. Durant la guerre contre les Turks, il s'éleva, entre les Russes et les Polonais, différents sujets de jalousie, et les Polonais s'emparèrent de toute l'Ukraine. Alexis mourut, en 1677, âgé de 47 ans, laissant, de sa première femme, deux fils et quatre filles, et de la seconde, une fille et un fils. Ce dernier fut Pierre-le-Grand, dont la gloire surpassa celle de son père, sans la faire oublier. D—T.

ALEXIS (PÉTROWITZ), fils du czar Pierre-le-Grand et d'Eudoxie-Lapouskin, naquit à Moscow, en 1695, et fut

marié, à l'âge de 16 ans, à Charlotte de Brunswick-Wolfenbutel, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de Charles VI. La manière odieuse et barbare dont il traita cette princesse, affaiblit l'intérêt qu'inspirent ses propres malheurs (*Voy*. CHARLOTTE DE BRUNSWICK). Alexis, né avec un caractère dur et sauvage, élevé par sa mère dans un attachement superstitieux pour les anciens usages de sa nation, et dans un mépris absurde pour les arts des peuples civilisés, montra, dans ses desseins et dans ses discours, une opposition constante aux réformes entreprises par Pierre-le-Grand. Ce monarque, craignant qu'un pareil successeur ne détruisît son ouvrage, résolut de le déshériter ; et le czarowitz, soit lâcheté, soit dissimulation, parut lui-même renoncer à l'espérance du trône. Cependant, à peine Pierre-le-Grand eut-il commencé le second de ses glorieux voyages, que son fils quitta secrètement la Russie, et se retira d'abord à Vienne, ensuite à Inspruck et à Naples. Cette imprudence fut regardée comme un crime par le sévère réformateur des Moscovites ; mais l'histoire n'y découvre pas la plus légère preuve du projet vague dont Alexis fut accusé. Rappelé par le czar, il obéit sans hésiter, et vint se remettre entre les mains d'un père inflexible : arrêté à son arrivée, il fut obligé de renoncer solennellement à l'empire, devant les principaux membres de la noblesse et du clergé russe. Pierre ne se borna point à cette mesure, qui semblait suffisante pour assurer le succès de ses grands desseins : sa justice eut presque toujours le caractère de la vengeance. Les confidents et les amis de son fils, ceux qui l'avaient suivi dans sa fuite, ceux qu'il soupçonna d'avoir entretenu le jeune prince dans ses idées et dans ses espérances, périrent sur la roue. Eudoxie, sa mère, fut enfermée dans un monastère près du lac Ladoga, et la princesse Marie, sœur de Pierre, dans la forteresse de Schlusselbourg ; le czarowitz lui-même fut condamné à mort, comme coupable du crime de lèze-majesté. Pour donner à cet arrêt barbare une apparence d'équité, on força le malheureux Alexis d'écrire, de sa main, « que » s'il y avait eu dans l'empire des ré» voltés puissants qui l'eussent appelé, » il se serait mis à leur tête. » Cette étrange déclaration fut admise comme preuve dans un procès criminel, et la seule supposition d'un cas qui n'était point arrivé fut jugée un attentat digne du dernier supplice, dans le fils d'un empereur. Son arrêt et sa grâce, qui lui furent annoncés presque en même temps, lui causèrent une révolution si violente, qu'il mourut le jour suivant. Le czar manda à ses ministres dans les cours étrangères, que son fils était mort d'une apoplexie causée par le saisissement qu'il avait éprouvé. Quelques personnes prétendent que le czar dit au chirurgien qui fut appelé pour saigner le prince : « Comme la révolution a été terrible, » ouvrez les quatre veines. » Ainsi le remède serait devenu l'exécution de l'arrêt. Le corps du czarowitz fut exposé, à visage découvert, pendant quatre jours, à tous les regards, ensuite inhumé dans la citadelle de Pétersbourg, en présence de Pierre et de l'impératrice Catherine I[re]. Cet événement tragique se passa en 1718. Alexis était alors âgé de 25 ans. Sa mort déplorable a fourni le sujet d'une tragédie à M. Carrion de Nisas. E—D.

ALEXIS, poète comique, était né à Thurium, colonie des Athéniens, dans la Lucanie, et vint, dès sa jeunesse, à Athènes. Il était oncle de Mé-

mandre, à qui il donna des leçons de composition théâtrale. Il existait du temps d'Alexandre, vers l'an 363 av. J.-C., et vécut fort vieux. Comme il traînait sa débile existence, quelqu'un lui dit un jour : « Que faites-vous, » Alexis ? — Je meurs en détail. » Dans le recueil de Crispinus, intitulé : *Vetustissimorum Authorum græcorum Georgica, Bucolica et Gnomica poëmata*, etc., 1570, in-16, on trouve les fragments d'Alexis, dont M. Coupé a donné une traduction dans ses *Soirées Littéraires*, t. V, p. 150. — Un autre ALEXIS, de Tarente, écrivit sur la philosophie de Pythagore. — Un troisième, statuaire de l'école de Polyclète, et natif de Sicyone, florissait dans le 5e. siècle avant l'ère vulgaire. A. B—T.

ALEXIS (GUILLAUME), surnommé LE BON MOINE, fut d'abord religieux bénédictin de l'abbaye de Lyre, dans le diocèse d'Evreux, sa patrie, ensuite prieur de Bussy ou Buzi, dans le Perche. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort; mais on est certain qu'il vivait encore en 1505. Partageant son temps entre les exercices de piété et le culte des muses, ce religieux a composé plusieurs ouvrages en vers et en prose, qu'on lit peu à présent, mais dans lesquels on trouve de la grâce et de la naïveté; les plus estimés et les plus connus, sont : I. *le Grant Blason des Faulces Amours*, Paris, 1493, in-4°., souvent réimprimé depuis : on le trouve encore à la suite des éditions des *Quinze Joyes de Mariage*, la Haye, 1726 et 1734, avec des commentaires, par Jacob le Duchat. Le même éditeur a aussi orné le *Poëme du Moine de Lyre*, d'une préface, composée avec les remarques que La Monnoye lui avait communiquées. II. *le Passe-temps de tout Homme et de toute Femme, avec l'A. B. C. des doubles, le tout en vers*, Paris, in-4°., sans date, réimprimé plusieurs fois. Ce titre semblerait annoncer de la gaîté et un poëme amusant; c'est pourtant un ouvrage très-sérieux, et une traduction libre d'un écrit latin en trois livres (*De Vilitate Humanæ conditionis*), attribué au pape Innocent III; l'auteur n'y parle que des mépris du monde, et des misères humaines. Alexis nous apprend lui-même qu'il l'acheva en 1480; il paraît que, peu de temps après la publication de cet ouvrage, Guillaume Alexis entreprit un voyage à Jérusalem, et qu'il y était en 1486. Ce fut à la prière des personnes qui l'avaient accompagné qu'il composa, dans cette ville, le *Dialogue du Crucifix et du Pèlerin*, Paris et Rouen, in-4°., sans date; ouvrage moral, dans lequel il y a beaucoup moins de prose que de vers. C'est à tort que l'auteur du *Contre-Blason des Faulces Amours*, poëme attribué, sans fondement, à Guillaume Alexis, a dit que ce religieux avait été mis à mort par les infidèles, à Jérusalem. Il est certain qu'il revint en France, et qu'il publia encore plusieurs autres ouvrages, sur les titres et les dates desquels on peut consulter les *Bibliothèques françaises* de La Croix-du-Maine, de Du Verdier et de l'abbé Goujet. Toutes les productions de ce moine sont avouées par la décence, et il n'a jamais perdu de vue les obligations de son état, chose digne de remarque dans le siècle où il a vécu. La Fontaine, qui admirait le tour vif et aisé de la poésie d'Alexis, voulut, pour marquer l'estime qu'il en faisait, essayer une petite pièce en ce genre, qu'on trouve dans le recueil de ses contes. R—T.

ALEXIS (DEL ARCO), peintre espagnol, est aussi connu sous le nom

d'El Sordillo de Pereda, parce qu'il était sourd et muet, et que Pereda fut son maître. Il naquit à Madrid, l'an 1625. On peut trouver extraordinaire que cet homme, si cruellement traité par la nature, soit parvenu à obtenir un rang assez distingué parmi les artistes de son pays. Toutefois, il ne montra une supériorité décidée que dans le portrait; et l'on croira sans peine ce qu'ajoute Palomino Velasco, qu'il réussissait beaucoup moins bien dans l'histoire. Ce biographe n'aurait pas dû alors vanter, comme il le fait, la *belle ordonnance* des compositions d'Alexis, puisque c'est surtout dans le genre historique que l'on peut se montrer habile en cette partie de l'art. Quoi qu'il en soit, Alexis, bon dessinateur et habile coloriste, fit, outre un grand nombre de portraits, plusieurs tableaux d'église pour sa ville natale. On cite avec éloge une *Assomption* et une *Conception*, exécutées, lorsqu'il était encore très-jeune, pour le cloître des Trinitains déchaussés. La chapelle de *Notre-Dame-de-la-Novena*, appartenant aux comédiens, fut peinte en entier de sa main, et la chapelle *del Santo Christo*, dans l'église de *San Salvador*, possède de lui une *Ste. Thérèse*. Alexis mourut à Madrid, en 1700, à l'âge de 75 ans. D—t.

ALEYN (Charles), poète anglais, du règne de Charles Ier., fut élevé au collége de Sidney, à Cambridge, et vint ensuite à Londres, où, en 1631, il publia, en stances de 6 vers, deux *Poëmes sur les batailles de Poitiers et de Crécy*. Il composa, en 1638, un autre ouvrage, également en vers, en l'honneur du roi Henri VII, sous ce titre : *Histoire du sage et heureux prince Henri VIIe. du nom, roi d'Angleterre, avec la fameuse bataille donnée entre ce roi et Richard III, près de Bosworth*. Outre ces trois poëmes, il composa des vers qui furent imprimés en tête des ouvrages de quelques autres écrivains : on les trouve surtout dans les premières éditions des pièces dramatiques de Beaumont et Fletcher. En 1639, il publia l'*Histoire d'Euriale et de Lucrèce* : cette histoire, qui n'est qu'une traduction, se trouve parmi les épîtres latines d'Æneas Sylvius. Aleyn mourut en 1640. D—t.

ALEYRAC. *Voy*. Daleyrac.

ALFARABIUS, le premier des philosophes arabes, naquit à Fârâb, aujourd'hui Othrâr, ville de la Transoxane. C'est du lieu de sa naissance qu'il a pris le surnom sous lequel nous le connaissons. Son vrai nom est Mohammed. Turk d'origine, il s'éloigna de sa patrie pour acquérir une parfaite connaissance de l'arabe, et des ouvrages des philosophes grecs. Il vint d'abord à Baghdâd, où il étudia la philosophie sous un célèbre docteur, nommé Abou Bachar Mattey, qui expliquait Aristote. Après un court séjour dans cette ville, il se rendit à Harrân, où Jean, médecin chrétien, professait la logique avec un grand succès. Alfarabius surpassa, en peu de temps, ses meilleurs disciples; il vint ensuite à Damas, de là en Égypte, et retourna enfin à Damas, où le retinrent, jusqu'à sa mort, les bienfaits de Séïf-ed-Daûlah, prince de cette ville. Alfarabius, dont tous les moments étaient consacrés à l'étude, connaissait peu les usages de la société, et encore moins ceux de la cour. Lorqu'il se présenta, pour la première fois, devant Séïf-ed-Daûlah, il manqua aux usages pratiqués alors. Ce prince, qui voulait s'égayer aux dépens du philosophe, fit part de ses intentions à ses gardes, dans une langue étrangère ; mais sa surprise fut

, quand Alfarabius lui eut que cette langue lui était con- lorsqu'il eut affirmé qu'il en 70 autres. La conversation mbée ensuite sur les sciences ral, Alfarabius s'expliqua avec érudition et d'éloquence, que ants qui étaient présents fu- duits au silence, et se mirent à son discours. Le prince, charmé nouvel hôte, et voulant le dis- , fit venir ses plus habiles mu- s ; mais leurs instruments pa- t si peu d'accord à l'oreille déli- ' Alfarabius, qu'il ne put s'empê- d'en témoigner son impatience. rince lui demanda s'il joignait en- à toutes ses connaissances celle de usique. « Oui, prince, répon- -il, et j'espère vous le prouver. » s il prit un luth, dont il joua avec d'habileté, qu'il excita tour à tour, s l'ame de ses auditeurs, la joie, istesse et l'abattement. Séïf-ed-Daû- ne voulut plus dès-lors se séparer lfarabius, et lui fit donner chaque r quatre dragmes, jusqu'à sa mort, ivée à Damas, l'an 339 de l'hég. 50 de J.-C.). « Alfarabius, dit un biographe arabe, menait une vie très-retirée, méprisait le monde, et ne prenait aucun soin d'acquérir des richesses ; il avait trouvé l'art de charmer sa vie par son ardeur pour l'étude. » Le grand nombre d'ou- rages composés par ce philosophe at- ste, en effet, son érudition et son nfatigable activité. Il s'était exercé ur la philosophie, la logique, la phy- ique, l'astronomie et les mathémati- ques. Il avait surtout une prédilection particulière pour Aristote, dont il avait lu, disait-il, quarante fois la métaphysique, sans en avoir pleinement saisi le sens. Deux ouvrages ont principalement établi sa réputation : l'un est une encyclopédie (*Ihsâ-él-o'loûm*) où il donne une notice et une définition précise de toutes les sciences et de tous les arts ; cet ouvrage se trouve manuscrit à l'Escurial ; l'autre est un Traité de musique très-célèbre, où il explique les sentiments des théoriciens, fait voir les progrès de chacun d'eux, corrige leurs erreurs, et supplée à l'imperfection de leur doctrine. Dirigé par les lumières de la physique, il met dans tout son jour le ridicule de l'opinion des pythagoriciens sur les sons planétaires et l'harmonie céleste ; enfin, il prouve, par cette même physique, l'influence des vibrations de l'air sur les sons, et donne des règles certaines sur la forme et la construction des instruments. Il faut se reporter au temps où vivait Alfarabius pour apprécier ses principes. La plupart de ses ouvrages, dont Casiri nous a donné la nomenclature (*Bibl. arab. hisp.* t. I, p. I, pag. 190), existent en hébreu. C'est, vraisemblablement, d'après ces versions que les Européens ont connu les écrits d'Alfarabius. On a imprimé, I. dans les *OEuvres philosophiques d'Avicenne*, publiées à Venise, en 1495, son Traité *De intelligentiis* ; II. dans celles d'*Aristote*, avec les *Commentaires d'Averroès*, son petit ouvrage *De causis* ; III. et enfin, à Paris, en 1638, ses *Opuscula varia*. J—N.

ALFARO-Y-GAMON (Juan d'), peintre, naquit à Cordoue, en 1640. Il reçut de Castillo les premières leçons de son art, et acheva de l'étudier à Madrid, dans l'école de Velasquez, dont il imita d'abord la manière, principalement dans les portraits. Ce dernier, étant premier peintre du roi d'Espagne, lui facilita les moyens de travailler d'après les tableaux qui décoraient les maisons royales. Alfaro étudia de préférence les admirables

portraits du Titien, de Rubens et de Van Dyck. Plusieurs de ses ouvrages, particulièrement ceux de petite proportion, se rapprochent de la manière facile et savante de ce dernier maître. Traitant avec supériorité, tant à l'huile qu'en miniature, le genre lucratif du portrait, Alfaro semblait devoir s'assurer, par ses talents, une existence agréable : il n'en fut cependant pas ainsi. Palomino Velasco dit que des incommodités, dont il avait été affligé dès sa jeunesse, finirent par lui ôter les moyens de travailler, et que la mélancolie où il tomba le fit périr à l'âge de 40 ans. L'anglais Richard Cumberland, qui a écrit, sous le titre d'*Anecdotes*, etc., un ouvrage sur les plus célèbres peintres d'Espagne, attribue la mort d'Alfaro à une cause particulière. Voici la substance de son récit, dont les détails ont un grand caractère de vérité, et peuvent d'ailleurs se concilier facilement avec ce que rapporte Palomino Velasco. Alfaro, s'étant lié d'une étroite amitié avec l'amiral de Castille, demeura dans sa maison jusqu'à l'époque où ce seigneur fut exilé. Désespéré de cet événement, l'artiste ne put plus supporter le séjour de Madrid, et, en 1678, il se retira dans sa ville natale. Vers ce temps, un édit fixa le prix des tableaux : Alfaro, déjà malade du chagrin que lui causaient les malheurs de son ami, fut indigné d'un acte administratif si propre à décourager les artistes, et ne toucha plus à ses pinceaux, quoiqu'il eût acquis déjà une grande réputation, et qu'il fût dans toute la force de l'âge. Cet abandon de lui-même l'avait réduit à une grande détresse, lorsqu'il apprit que son ami était rentré en faveur. Il prit sur-le-champ la route de Madrid pour l'en féliciter, sans songer que ses facultés ne lui permettaient pas d'entreprendre un voyage long et pénible ; il comptait sur l'hospitalité de ses compatriotes, et surtout des religieux, dont les demeures étaient toujours ouvertes aux voyageurs indigents. Arrivé enfin à Madrid, il se rendit à l'hôtel de l'amiral. Soit à cause de son extérieur misérable, soit pour tout autre motif, on lui refusa la porte, et, malgré sa persévérance, il ne put jamais parvenir à être admis en présence de celui qui l'avait autrefois aimé et protégé. Alfaro, profondément blessé de ce refus, et dénué de toutes ressources, ne trouva pas dans son caractère assez de force pour lutter contre ses infortunes, et mourut quelques jours après. Ainsi périt, en 1680, à l'âge de 40 ans, un des plus habiles peintres que l'Espagne ait produit. Non seulement Alfaro fut un bon artiste : mais il écrivit encore sur son art avec succès. Palomino Velasco avoue que ses Notices sur la vie du célèbre Velasquez, de Cespèdes et de Becerra lui ont été très-utiles. Cordoue possède, d'Alfaro, une *Incarnation* ; Madrid, un *Ange Gardien* et un portrait de *Don Pedro Calderon de la Barca*, placé au-dessus de son tombeau, dans l'église de St.-Salvador. Ce dernier morceau doit surtout attirer l'attention, si, comme tout l'annonce, il représente l'un des plus fameux poètes dramatiques de l'Espagne. D—T.

ALFENUS VARUS, jurisconsulte, célèbre à Rome, vers l'an 754 de la république. Il naquit à Crémone, d'un cordonnier, dont il quitta la boutique, jeune encore, pour venir étudier à Rome, sous Servius Sulpicius, dont il fut bientôt le meilleur disciple. Il y eut pour compagnon d'école Cælius Tubero. Alfenus Varus avait un jugement profond, des mœurs pures. Ces qualités, jointes à des connaissances très-étendues, lui acquirent une

grande réputation, qu'il parvint à la dignité de consul. C'est à lui qu'on doit les premières collections du Droit civil, auxquelles il donna le nom de *Digestes ;* Aulu-Gelle en parle comme d'un homme qui avait de grandes connaissances de l'antiquité, et le jurisconsulte Paulus a fait un Abrégé des quarante livres de Digestes composés par Alfenus: quelques auteurs ont confondu Alfenus Varus avec plusieurs autres personnages du même nom, qui ont vécu à peu près à la même époque. M. Dacier croit que c'est de ce jurisconsulte que parle Catulle, dans une de ses Épigrammes, et Virgile, dans plusieurs de ses Églogues; le même savant pense que c'est à Alfenus que le poète de Mantoue eut l'obligation de ne pas voir ses terres partagées entre les soldats. Il serait possible, quoique la chose ne soit pas prouvée, que le consul Alfenus eût rendu ce service à Virgile; mais il n'est certainement pas l'Alfenus cité par Catulle dans sa dixième Épigramme. On doit croire, dit Bayle à ce sujet, qu'un homme qui s'appliqua à l'étude du droit avec tant d'ardeur, que non seulement il effaça, par ses progrès, la honte du métier mécanique qu'il avait exercé à Crémone, mais qu'il succéda à Servius Sulpicius, le plus grand maître de jurisprudence qui fût alors à Rome, que cet homme, dis-je, a été assez grave pour n'être pas lié d'intimité avec les compagnons de débauche de Catulle, et n'être pas cité par lui comme un de ses complaisants. On ne peut pas non plus expliquer l'humeur d'Horace contre Alfenus,

Alfenus vafer, omni
Abjecto instrumento artis, clausaque taberna
Sutor erat, sapiens operis sic optimus omnis
Est opifex, sic rex solus... .

Alfenus Varus n'était point rusé; tous les historiens s'accordent à dire qu'il ne dut sa fortune qu'à son mérite, et le mettent au nombre des jurisconsultes les plus distingués de son siècle. Ses contemporains eurent pour lui une si haute estime, que ses funérailles furent célébrées aux dépens de la république. M—x.

ALFERGAN (Ahmed-ben-Kotsaïr), astronome arabe, fut nommé Alfergany, parce qu'il était né à Ferghañah, ville de la Sogdjane. Il excellait tellement dans les calculs astronomiques, qu'on lui donna le surnom de Calculateur (*Hâcib*). On ne peut déterminer d'une manière précise l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort. On sait seulement qu'il vivait sous le règne du khalyfe Al-Mamoun, mort en 833. Alfergan est auteur d'une *Introduction à l'Astronomie*, divisée en 30 chapitres : c'est l'abrégé de l'astronomie grecque, qui commençait à se naturaliser chez les Arabes, vers le temps où Alfergan parut. Le dénombrement des étoiles y est, comme dans l'*Almageste*, de 1022, et la précession, d'un degré en cent ans; mais l'obliquité de l'écliptique n'y est que de 23°. 35'. Il existe, de cet ouvrage, trois traductions latines; la première, de Jean Hispalensis, faite dans le 12e. siècle, imprimée à Ferrare, en 1493, et réimprimée à Nuremberg, en 1537, avec une préface de Mélanchton; la seconde, de Jean Christman, d'après une version hébraïque publiée à Francfort, en 1590; et la troisième, de Golius, 1669, in-4°. Il l'a enrichie de notes savantes, que la mort ne lui a pas permis d'achever. Alfergan a encore composé deux autres ouvrages, l'un, sur les cadrans solaires, l'autre, sur la construction de l'astrolabe et son usage. Il en promit un sur l'obliquité de l'écliptique, et sur la manière de l'observer chaque siècle; mais ce traité ne nous est pas parvenu. Son introduction à l'Astronomie est fort superfi-



cielle; elle ne renferme rien que ce qu'on lit partout, à l'exception des noms arabes de quelques étoiles, des domiciles de la lune, des distances des planètes et des étoiles à la terre, et de leurs diamètres. Il supposait que les orbites des planètes étaient disposées de manière que la plus petite distance d'une planète quelconque était égale à la plus grande distance de la planète inférieure, et la plus grande distance, égale à la plus petite de la planète supérieure; ainsi, toutes les orbites se touchaient, et l'orbite de Saturne touchait la sphère des étoiles fixes.

D—L—E.

ALFES (Isaac), rabbin, né en Afrique, dans un village près de Fez, l'an 1013. Il était âgé de 75 ans, lorsqu'à la suite d'une querelle, il fut obligé de se retirer en Espagne, et vint d'abord à Cordoue. Il ajouta, par sa doctrine, un nouvel éclat à l'académie de cette ville, et mourut à Lucène, en 1103, à l'âge de 90 ans. Ce fut là qu'il composa, sur le *Talmud*, un ouvrage qui en est l'abrégé très-exact; les juifs en font la plus grande estime, le consultent, l'étudient plus qu'aucun autre, et l'appellent le *Petit Talmud*. On en a fait un grand nombre d'éditions; quelques-unes n'offrent que le texte seul; mais on a joint des commentaires à la plupart; la première, et la plus rare, est celle de Constantinople, 1509. Sabioneta en a donné une autre à Venise, 1552; c'est une des plus complètes et des plus estimées.

D—T.

ALFIERI (Oger), d'Asti, en Piémont, écrivit, au 13e. siècle, une Histoire, ou Chronique de sa patrie; il y raconte brièvement les faits les plus mémorables des temps anciens, et s'étend un peu davantage sur les modernes, jusqu'à l'année 1294, sans s'attacher cependant à suivre rigoureusement l'ordre des temps. Cette Chronique, que l'auteur dit avoir recueillie de chroniques plus anciennes, a été insérée dans la grande collection de Muratori, *Script. rer. ital.*, vol. XI. Il est vraisemblable que cet Alfieri était un des ancêtres de l'homme célèbre qui fait le sujet de l'article suivant.

G—É.

ALFIERI (Victor), poète italien, qui a puissamment contribué, dans le 18e. siècle, à soutenir l'honneur littéraire de sa patrie, et qui lui a même procuré une gloire nouvelle, en créant pour elle un genre de poésie qui lui manquait. Il a, lui-même, laissé des matériaux surabondants pour la partie historique de cet article, dans un ouvrage imprimé après sa mort, où il serait à désirer qu'il n'eût fait entrer que des faits dont sa mémoire et l'histoire littéraire pussent s'enrichir. Il naquit à Asti en Piémont, le 17 janvier 1749, de parents nobles, honnêtes et riches. Il n'avait pas encore un an lorsqu'il perdit son père, Antoine Alfieri. Il eut pour tuteur son oncle Pellegrino Alfieri, gouverneur de la ville de Coni. Cet oncle le fit entrer, en 1758, à l'académie ou collége des nobles, à Turin, où résidait la famille de sa mère, qui était de la maison de Tournon. Il y fut principalement confié aux soins du comte Benoît Alfieri, cousin de son père, qui était premier architecte du roi. Le jeune Alfieri n'avait fait que très-faiblement ses premières études. Il ne fit aucun progrès à l'académie. Des maladies dégoûtantes, un caractère violent qu'elles aigrissaient, et les désagréments que ce caractère lui attirait, remplirent fort tristement les premiers moments de sa jeunesse. La mort de son tuteur l'ayant rendu totalement libre, et maître de sa fortune à 16 ans, il sortit de l'académie, à peu près dans l'état d'ignorance où il y

:ait entré, sans avoir pris aucun goût ıême aux exercices agréables, excepté l'équitation. Sa première passion fut elle des voyages, mais sans aucun utre but que le mouvement et le chan-ement de lieu. D'abord, en moins de eux ans, il parcourut une grande par-ie de l'Italie, vint à Paris, passa en ıngleterre, séjourna en Hollande, et evint en Piémont, sans avoir cher-hé à rien connaître, à rien étudier, ı rien voir. Son second tour fut encore lus étendu et plus rapide : en 18 mois, l parcourut l'Allemagne, le Dane-narck, la Suède, la Russie, la Prusse, evint par Spa et par la Hollande en An-gleterre. Son second séjour à Londres ne fut marqué que par des folies d'a-mour, et par les aventures scandaleuses qui en furent la suite. Il y resta sept mois, et reprit sa course par la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal, d'où il s'élança, avec toute la rapidité des chevaux de poste, à travers l'Espagne et la France, et fut de retour à Turin le 5 mai 1772. Un amour violent et mal placé, quoiqu'il eût pour objet une grande dame de ce pays, l'absorba tout entier pendant deux ans; mais cette passion eut pour lui l'heureux effet de lui inspirer, pour la première fois, le goût de la poésie, et le désir de faire des vers. Après quelques faibles essais, il parvint à composer une espèce de tragédie de *Cléopâtre*, qui fut jouée à Turin le 16 juin 1775, avec une petite pièce (les *Poètes*), où l'auteur se mo-quait lui-même de sa tragédie. Le suc-cès de ce double essai, quoique borné à deux représentations, décida du sort d'Alfieri, et ce fut pour lui l'époque d'une nouvelle vie. Il ne savait alors que médiocrement le français, pres-que pas l'italien, et point du tout le latin. Il entreprit d'oublier entière-ment la première langue, d'apprendre parfaitement la seconde, et assez la troisième pour entendre les auteurs classiques. L'étude du latin et du tos-can pur, et la composition dramatique, selon un nouveau plan qu'il conçut, et de nouvelles idées qu'il se proposa de suivre dans toutes ses pièces, rempli-rent alors son temps, fournirent un aliment à l'activité de son esprit, et fi-rent, de l'homme le plus oisif, l'homme le plus laborieux et le plus occupé. *Philippe II* et *Polinice* furent ses deux premières tragédies : *Antigone* suivit de près; puis, à différents intervalles, *Agamemnon*, *Virginie* et *Oreste*; la *Conjuration des Pazzi* et *don Gar-cia*; *Rosmonde*, *Marie Stuart*, *Ti-moléon* et *Octavie*; *Mérope* et *Saül*; cette dernière en 1782. C'était 14 tragédies en moins de sept ans; encore l'auteur avait-il écrit plusieurs autres ouvrages, soit en prose, comme la *Traduction de Salluste*, et le *Traité de la Tyrannie*; soit en vers, comme le poëme de l'*Étrurie vengée*, en 4 chants, et les cinq grandes Odes sur la *Révolution d'Amérique*. Il avait été de plus détourné par des déplace-ments et des voyages, dont un en Angleterre, seulement pour acheter des chevaux; enfin, par les agitations d'une passion vive et constante pour une femme distinguée par son mérite et par son rang. Séparés en Italie par divers obstacles, ils se rejoignirent en Alsace, où Alfieri reprit le cours de ses travaux. Il y fit *Agis*, *Sophonisbe*, *Mirrha*, et, dans un autre voyage, *Brutus* Ier. et *Brutus* II. Malgré son peu de goût pour la France, il vint alors à Paris, pour y faire imprimer son théâtre, en même temps qu'il fai-sait imprimer à Kehl d'autres ouvra-ges, en vers et en prose, qui auraient éprouvé des difficultés en France, en-tre autres le *Traité de la Tyrannie*, et celui *du Prince et des Lettres*, qu'il avait fait depuis. Il était à Paris

depuis près de trois ans avec son amie, qui, étant devenue libre, s'était réunie à lui, et ne l'a plus quitté. Ses éditions étaient presque terminées quand la révolution éclata. L'ode qu'il fit sur la prise de la Bastille (*Parigi Sbastigliato*), prouve assez de quel œil il vit cet événement; mais bientôt les circonstances devinrent plus difficiles, et, après un assez court voyage en Angleterre, le 10 août 1792 ayant donné à Paris, à la France et à la révolution un aspect effrayant, Alfieri et son amie partirent, avec des difficultés nées de ce moment de trouble, regagnèrent précipitamment l'Italie, et se fixèrent à Florence. On commit, après son départ, l'injustice barbare de traiter en émigré cet étranger célèbre, de saisir et de confisquer ses meubles et ses livres. La plus grande partie de sa fortune était placée dans les fonds de France, il la perdit. Il ne sauva enfin de tout ce naufrage que les ballots de la belle édition de son théâtre, sortie des presses de P. Didot; ceux qui contenaient ses éditions de Kehl se perdirent, et n'ont jamais été retrouvés depuis. De-là vint cette haine implacable qu'il conçut contre la France, qui n'a fait que s'accroître ensuite par les événements survenus dans son pays même, et qu'il n'a cessé d'exhaler dans tout ce qu'il a écrit jusqu'à la fin de sa vie. Le travail était devenu un besoin pour lui. Parmi les études auxquelles il se livra dans ses dernières années, il faut mettre celle du grec, qu'il entreprit à 48 ans, et qu'il ne cessa de suivre avec une ardeur infatigable. Des traductions du grec, quelques nouvelles compositions dramatiques, des comédies d'un genre nouveau, des satires, occupaient le reste de son temps. Il s'excéda enfin de travail; des erreurs de régime achevèrent de l'épuiser, et il mourut à Florence le 8 octobre 1803. Peu de temps avant sa mort, voulant, disait-il, se récompenser lui-même d'avoir réussi, après tant de peines, à apprendre le grec, il imagina un collier d'ordre, sur lequel devaient être gravés les noms de vingt-trois poètes, tant anciens que modernes, et dont il voulait se décorer. Ce collier devait être exécuté en or, en pierres dures, et enrichi de pierres précieuses. Un camée, représentant Homère, y était attaché, et, à l'exergue, étaient deux vers grecs de la composition de l'auteur, qui les traduisit ensuite en italien; mais il dissimula en partie dans sa traduction l'orgueil du texte grec. Il signifie littéralement: « Alfieri, en se faisant lui-même chevalier d'Homère, inventa un ordre plus noble (plus divin) que celui des empereurs. » Il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix, où reposent un grand nombre d'hommes célèbres. La respectable amie qui lui survit, lui destina aussitôt un tombeau magnifique, en marbre, dont le célèbre Canova fit le dessin; on le voit gravé en tête du second volume de la vie d'Alfieri, écrite par lui-même. Canova l'a exécuté avec une perfection digne de son talent, et il est dignement placé dans cette église, entre le tombeau de Machiavel et celui de Michel-Ange. Alfieri avait fait lui-même ainsi son épitaphe:

QUIESCIT. HIC. TANDEM.
VICTORIUS. ALFIERIUS. ASTENSIS
MUSARUM. ARDENTISSIMUS. CULTOR.
VERITATI. TANTUMMODO. OBNOXIUS.
DOMINANTIBUS. IDCIRCO. VIRIS.
PERÆQUE. AC. INSERVIENTIBUS. OMNIBUS.
INVISUS. MERITO.
MULTITUDINI.
EO. QUOD. NULLA. UNQUAM. GESSERIT.
PUBLICA. NEGOTIA.
IGNOTUS.
OPTIMIS. PERPAUCIS. ACCEPTUS.
NEMINI.
NISI. FORTASSE. SIBIMET. IPSI.

DESPECTUS.
[illegible]IXIT. ANNOS...... MENSES ..... DIES......
OBIIT...... DIE...... MENSIS......
ANNO. DOMINI. M. D. CCC......

es œuvres posthumes, que l'on com-
ıença de publier dès l'année suivante,
: qui n'ont pas moins de treize volu-
ıes, 1804 et suiv., Londres (Floren-
e), contiennent un drame d'*Abel*,
uquel il a donné le singulier titre de
'ramélogédie, genre dans lequel il
vait compté en composer plusieurs
utres; une traduction de l'*Alceste*
'Euripide, et une autre *Alceste* de sa
omposition, qu'il appelle *Alceste
econde; les Perses*, traduits d'Es-
hyle, le *Philoctète* de Sophocle, et
s *Grenouilles*, d'Aristophane; seize
atires, dont plusieurs sont fort cour-
s, et qui ne remplissent, toutes en-
emble, qu'un très-petit volume: elles
ont principalement dirigées contre les
'rançais, mais on peut dire qu'elles le
ont aussi contre tout le monde; la tra-
luction de *Salluste*, faite à loisir, re-
ouchée avec soin, et digne en tout de
on auteur; une traduction complète
n vers, des comédies de Térence;
'*Enéide* de Virgile, aussi traduite en
ers, ouvrage qui n'en est pas un, et
ivré à l'impression dans un état d'im-
erfection qui fait peine; sept comé-
lies d'un genre bizarre, satirique, po-
itique si l'on veut, mais peu plaisant;
ın petit recueil de sonnets, pour
oindre à ceux que l'on trouve dans
es œuvres diverses; et enfin, sa *Vie*,
ui remplit les deux derniers volumes.
l paraît qu'on n'a rien laissé inédit, si
e n'est *le Miso-Gallo* (l'ennemi des
Français), dont il est souvent parlé
lans sa vie. On ne voit pas trop pour-
uoi cette exception; il est difficile
ue l'auteur soit plus anti-français
lans son *Miso-Gallo*, que dans sa vie
et dans ses satires. On a publié en
France trois traductions d'Alfieri. I. *De
la Tyrannie* (par un anonyme); Paris, Molini, an X, 1802, in-8°.; II. *Œuvres dramatiques du comte Alfieri*, traduites par C. B. Petitot, Paris, Giguet et Michaud, 1802, 4 vol. in-8°.; III. *Vie de Victor Alfieri*, écrite par lui-même, et traduite par M***, Paris, H. Nicolle, 1809, 2 vol. in-8°. Alfieri était d'une taille haute et noble, d'une figure distinguée, mais peu imposante, quoique son air fut habituellement dédaigneux et hautain; son front était grand et ouvert; ses cheveux épais et bien plantés, mais roux; ses jambes longues et maigres. Il aimait passionnément les chevaux: il en a eu jusqu'à douze ou treize à la fois, presque tous fins et de prix. Il se plaisait peu dans le monde, et ne prenait aucun soin pour y plaire. La qualité distinctive de son esprit et de son ame était l'élévation: son défaut dominant était l'orgueil. Ce fut par orgueil, plutôt que par penchant, ce fut pour exciter l'admiration, pour être le premier en quelque chose, pour vivre dans la postérité, qu'il devint poète. Au milieu de ses succès poétiques et littéraires, il eut un grand malheur: c'est, à ce qu'il paraît, de n'aimer véritablement ni la poésie ni les lettres. Ses passions étaient ardentes. On l'aurait cru peu sensible; il l'était pourtant en amitié; il y était aussi très-fidèle. Dans d'autres affections, il fit souvent de mauvais choix; mais, dès qu'il eut trouvé une femme digne de l'attacher, il fut constant, et le fut pour la vie. Sa réputation littéraire s'est établie avec peine. On trouvait à son style des défauts, qui ont été regardés depuis comme des qualités. Il n'écrivait pas comme tout le monde; on l'en blâmait; mais tout le monde, ou du moins tous les poètes tragiques ont fini par vouloir écrire comme lui. Le système dramatique

qu'il a introduit en Italie est, quoi qu'il en ait dit, celui de France : il n'a fait qu'essayer d'en corriger les longueurs et les langueurs. Il a supprimé les confidents et presque tous les personnages secondaires : il en résulte plus de vigueur sans doute, et une action plus serrée, mais aussi moins d'épanchements, de la sécheresse et de la roideur. Notre théâtre est déjà maigre, auprès de celui des Grecs; celui d'Alfieri est, à l'égard du nôtre, presque dans la même proportion. Il parle rarement au cœur; mais il est éloquent et nerveux dans les passions fortes; il a de la grandeur, et, dans ses idées comme dans son style, il aspire toujours au sublime; ses caractères ont de l'énergie, quelquefois aux dépens de la vérité historique et même dramatique; ne donnant rien aux yeux et peu au cœur, il fait peu d'effet au théâtre, mais il en fait beaucoup à la lecture. Son dialogue est souvent un modèle de précision, de justesse et d'argumentation dramatique. La coupe de ses vers est savante et harmonieuse; mais son style, toujours fort, est quelquefois un peu dur. Il en sera de lui comme de la plupart des inventeurs : d'autres Italiens feront mieux que lui, mais en l'imitant; ils iront plus loin, mais en suivant la route qu'il leur a tracée. G—É.

ALFONSE. *V.* les art. ALPHONSE.

ALFORD (MICHEL), cité quelquefois sous les noms de FLOOD, ou de GRIFFYTH, était un jésuite anglais, né à Londres, en 1582. Il étudia la philosophie à Séville, la théologie à Louvain, fut cinq ans pénitencier à Rome, puis coadjuteur du supérieur du collége anglais de Liége; enfin, recteur de la maison des jésuites de Gand. Ayant été envoyé en Angleterre, il fut arrêté et mis en prison, en débarquant à Douvres, et délivré, aussitôt après, par la protection de la ... ford se retira dans la province ... castre, où les occupations de ... tère lui laissèrent le loisir de ... les matériaux pour son *Histoire ... siastique et civile d'Angleterre* ... repassé sur le continent ... pour les mettre en ordre, il ... la même année à St.-Omer : son travail ne fut pas perdu ... auteur des trois ouvrages sui... I. *Vie de S. Winefrid*, trad... *latin de Robert, prieur de S... bury*, 1635, sous le nom de Flood; II. *Britannia illustrata ... Lucii, Helenæ, Constantini ... et fides*, Anvers, 1641; III. *... nales ecclesiastici et civiles ... norum, Saxonum*, etc., Liége, ... 4 vol. Cressy a beaucoup pro... cet ouvrage, dans son *Histoire ... siastique* T—...

ALFRED, ÆLFRED, ou ALF... surnommé LE GRAND, 6ᵉ. roi d'An... gleterre de la dynastie saxone, le ... jeune des cinq fils du roi Ætheh... leur successeur dans l'empire, ... des monarques qui ont le plus ... le trône et l'humanité. Petit-fils d'... bert, qui n'avait réuni sous un sce... unique les sept royaumes de l'Hep... chie, que pour avoir à les défen... contre les invasions et la cupidité ... heureuse des Danois, Alfred, à p... couronné, en 871, à l'âge de 22 a... eut à combattre ces fiers et cruels ... presseurs de son pays, contre les... il avait déjà déployé sa valeur sous ... règne de son frère Æthelred. Il re... porta d'abord des victoires, fut ... accablé par le nombre, se vit ... abandonné des siens dans leur dé... ragement, résolut de ne pas les aban... donner dans leur malheur, et con... tout à coup l'étrange projet de les sau... ver par sa fuite, et d'aller s'ense... dans une retraite ignorée, pour ...

moment de se remontrer.
nt arriva bientôt. Le comte
ı, qui seul avait le secret de
-e, fit parvenir un signal d'es-
dans la cabane solitaire où,
confluent de la Parret et de la
e royal fugitif était depuis six
serviteur d'un pâtre. Instruit
lques réunions étaient prêtes
mer contre les Danois, et que
ion commençait à se mettre
ux, Alfred songe à s'intro-
ans leur camp, pour y appren-
les connaître et à les vaincre.
t reçu sa première éducation
, sous la tutelle du grand pape
V, qui l'avait marqué de l'onc-
inte, et appelé du nom de *son*
éri. Il y était retourné depuis
on père, et, en y puisant les con-
nces précieuses pour les fonc-
qu'il devait remplir un jour, n'a-
as dédaigné les arts d'agrément:
ellait dans la musique. Une harpe
ain, déguisé en espèce de berger
adour, Alfred entre dans le camp
is. Il est conduit aux généraux,
ne leurs oreilles, n'excite pas leurs
çons, peut errer parmi les soldats
ne parmi les chefs, assiste à leurs
s, entend leurs projets et leurs
elles, examine leur position, vole
les bras du comte de Dévon, et
ent avec lui porter la terreur et
destruction totale dans ce même
p qu'il charmait tout à l'heure par
accords mélodieux. A la nouvelle
son roi vainqueur, l'Angleterre se
ime, et semble ressusciter toute en-
e. D'heure en heure de nouveaux
aillons joignent l'armée royale,
ès avoir signalé leur marche par
elque action éclatante de patriotis-
et de loyauté. Des bataillons da-
is s'y rallient bientôt eux-mêmes. Un
leurs princes vient dans le camp
Alfred lui demander la grâce du baptême, l'honneur d'être son filleul, et la faveur de devenir son vassal dans une principauté tributaire. Alfred lui accorde toutes ses demandes, l'établit roi feudataire de la Northumbrie et de l'Est-Angle, sous la suprématie du monarque anglais, comble de libéralités les seigneurs danois qui avaient suivi leur prince, et gagne les uns par sa munificence, tandis qu'il continue à dompter les autres par son active intrépidité. Une nouvelle irruption de barbares menace Rochester : Alfred accourt, fait lever le siége, et chasse les barbares sur leurs vaisseaux, où bientôt il doit les atteindre. La ville de Londres était encore occupée par eux: Alfred l'assiége, la prend, la fortifie, et la met à l'abri de toutes leurs attaques. Des vaisseaux leur restaient : Alfred construit, équipe, arme une flotte qui soumet, dissipe ou prend la leur. Enfin, ses négociations, son habileté, plus que toutes ses vertus lui font des sujets volontaires de la plupart des Danois que son bras n'a pas encore frappés, et il force les autres à l'admiration et à la reconnaissance, en leur laissant la liberté de se retirer dans leur pays natal ou originaire, sous la conduite d'un chef qu'il met à leur tête. Tranquille au dedans, sans crainte du dehors, Alfred est assis sur un trône inébranlable, et ne s'occupe plus que de la civilisation et du bonheur de ses peuples. La division de toute l'Angleterre en comtés, districts et cantons; un code de lois civiles ; des lois pénales, remarquables par le soin avec lequel l'humanité y tempérait la justice, en même temps que la justice y pourvoyait à la sûreté publique ; en tête de toutes ces lois, l'institution céleste du jugement par jury, qu'Alfred eut au moins la gloire de consolider, si, comme le pensent quelques écrivains, il la trouva déjà existante ; l'usage des par-

lements établi en statut fondamental, et, par-là, les droits politiques de la nation non moins assurés que ses droits civils et naturels; la création d'une marine, de laquelle les Anglais datent leurs prétentions au domaine de l'Océan; le commerce de l'Égypte, de la Perse, des Indes, déjà ouvert à l'audace de leurs pilotes et à l'industrie de leurs négociants; enfin, la fondation de cette illustre université d'Oxford et de sa bibliothèque : tels sont les bienfaits qui, toujours sentis, toujours présents, et devant, par leur nature, durer autant que l'Angleterre, y font et y feront bénir d'âge en âge le nom du grand et bon Alfred. Il n'eut pas une vertu, ne posséda pas un genre de connaissance, qu'il ne fît servir à la félicité de ses sujets. Cultivateur, architecte, géomètre autant qu'on l'était alors, il leur apprenait à féconder leurs champs et à les enclore, à se bâtir des maisons plus solides et plus commodes, à construire des forts pour leur défense, et des temples pour leur culte. Excellent historien, il travaillait à orner leur esprit et à exciter leur émulation par des ouvrages d'histoire nationale ou étrangère, que tantôt il composait, et tantôt traduisait du latin. Il eut même recours à la poésie pour les enflammer davantage; et, en lisant quelques-unes de ses productions historiques qu'on a eu le bonheur de conserver, on regrette d'autant plus vivement la perte de ses poëmes, cités dans les anciennes chroniques comme les meilleurs de son temps. Roi citoyen, il avait pour axiome favori, et il le consigna dans son testament, que *les Anglais devaient être aussi libres que leurs pensées*. Roi philosophe, il voulait que l'intruction fût un bien commun à tous ses sujets, punissait par des amendes les parents qui n'envoyaient pas leurs enfants aux écoles publiques, et proclamait dans ses lois « que, la raison et l'intelligence étant les signes privilégiés de l'espèce humaine, c'était la dégrader, c'était se révolter contre le Créateur, que d'ôter à sa plus noble créature l'exercice des facultés par lesquelles il a distingué l'homme de la bête. » Enfin, roi religieux, il fonda toutes les bases et de l'instruction et de la législation sur le christianisme, sur le respect pour les ministres comme pour les préceptes de l'Évangile; pour la hiérarchie comme pour le caractère de l'apostolat, depuis le chef suprême de l'Église jusqu'au dernier de ses pasteurs. Mais il gagna les cœurs par sa doctrine unie à sa vertu, et ne contraignit pas les consciences par le glaive; en quoi sa religion fut plus éclairée, et sa grandeur plus parfaite que celle de Charlemagne. On a souvent comparé ces deux princes, qui vécurent à un siècle l'un de l'autre, et qui, pour le bonheur de l'humanité, auraient dû être contemporains. Joignant tous deux à la valeur guerrière de grandes vertus civiles et religieuses, tous deux fidèles observateurs des lois, et généreux protecteurs des libertés nationales de leurs sujets, fondateurs des lettres et des sciences dans leurs empires respectifs, animés d'une ferveur égale pour la propagation de l'église chrétienne, et pour le maintien de l'autorité apostolique de son chef, Alfred eut une piété douce comme son cœur, et un zèle juste comme ses lois: Charlemagne avait cru servir la cause de Dieu, en répandant des déluges de sang idolâtre; Alfred instruisit des missionnaires, Charlémagne avait armé des bourreaux. Le monarque français avait été l'orgueil de son armée et le héros de son siècle; le souverain anglais se contenta d'être le libérateur de son pays, et le père de son peuple:

n avait eu plus de sujets, l'autre fit us d'heureux. La gloire du premier t sans bornes, celle du second est stée sans tache, et, de ces deux andes puissances, l'une a obtenu en rée ce que l'autre avait occupé en pace: « Au règne d'Alfred, a dit de nos jours lord Littleton, commencent l'histoire et la constitution anglaise. » 'an 900 vit finir ce règne, si fécond en ertus et en bonheur; ce monarque loré eut pour successeur Édouard, n fils aîné (*V.* Édouard l'ancien), à i, par son testament, il recommanda e s'intituler, ainsi que lui: « Roi par la grâce de Dieu, par le consentement des seigneurs et du peuple, etc. » 'ous terminerons cet article, un peu tendu, mais auquel il faut en sacrier beaucoup d'autres, quand on écrit our instruire, par ce mot de Voltaire, ussi vrai que frappant: « Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred-le-Grand.... L'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain, qui, sans ces hommes extraordinaires, eût toujours été semblable aux bêtes farouches. » Au urplus, Voltaire s'est trompé en diant, et les éditeurs du dernier *Dictonnaire historique* se sont tromés en répétant que « ce prince bâtit beaucoup d'églises, mais pas un seul monastère. » Malmesbury, Léland, *Polychronicon*, la *Biographie britnnique*, tous les auteurs anglais dit au contraire que « non seulement rebâtit presque tous les monastères truits par la fureur des Danois; ais qu'il en construisit plusieurs, et améliora un plus grand nombre. » en faisait bâtir un à Winchester, rsque la mort le surprit. Son corps yant été déposé dans la cathédrale de cette ville, les chanoines se prétendirent troublés pendant les nuits par son *esprit* et par des gémissements, qui leur faisaient conclure que cette sépulture lui déplaisait. Par ordre de son fils, sa tombe fut transportée dans l'église de ce *nouveau monastère*, dont il n'avait pu compléter la fondation, et ses restes vénérables y ont reposé en paix jusqu'à la destruction des monastères par Henri VIII. A cette époque, l'évêque de Winchester, Richard Fox, recueillit les ossements de tous les rois saxons de l'Angleterre, les enferma dans des coffres de cuivre inscrits du nom de chacun; et, pour les préserver de toute profanation, les déposa dans l'intérieur d'un mur artistement construit, qui servait de clôture au presbytère de la cathédrale. — Les ouvrages qu'on a eu le bonheur de conserver d'Alfred-le-Grand, outre le corps de lois qu'il rédigea, et qui ont été publiées en anglo-saxon par Guillaume Lombard, dans son Αρχαιονομια, Londres, 1568, in-4°., sont: I. une Traduction de *l'Histoire ecclésiastique de Bède*, impr. à Cambridge, 1644, in-fol.; II. une Traduction de l'*Histoire d'Orose*, imprimée avec une version anglaise, Londres, 1773, in-8°.; III. *Epistola ad Vulfsigeum episcopum*, insérée dans les recueils de Camben et de Vulcanuis; Alfred y dit avoir traduit du latin le *Pastoral* du pape S. Grégoire; IV. *Boetii consolationis philosophicæ libri quinque, anglo-saxonice redditi ab Alfredo rege;* tel est le titre du volume in-8°. impr. en anglo-saxon, à Oxford, en 1698: cependant quelques personnes attribuent cette traduction à Alfred-le-Philosophe; V. Traduction de quelques psaumes, publiée par Jean Spilmann, fils de Henri, avec le texte latin, Londres, 1640, in-4°. Il paraît qu'Alfred avait traduit tous

les psaumes ; on dit même qu'il avait traduit toute la *Bible* ; VI. Son *Testament*, imprimé dans sa Vie par Assérius, et réimprimé à Oxford, en 1807, in-4°. avec les notes de M. Manning, par les soins de M. le chevalier Croft. C'est dans ce testament qu'on lit ces paroles remarquables : « Et les Anglais doivent être aussi » libres que leurs pensées. » Fabricius (*Bibl. lat. med. æt.*) et Cave (*Script. eccl. hist. litt.*) parlent de quelques autres ouvrages. Parmi ceux qui ont été perdus, était une traduction des *Quatre Dialogues du pape S. Grégoire*. La Vie d'Alfred par Assérius a été imprimée en caractères anglo-saxons, in-fol. de quelques pages, sans date; mais que le catalogue manuscrit de la Bibliothèque du roi, dit être de 1574. A la suite de la Vie, on trouve la Lettre à Vulfsig, en saxon, avec une version anglaise interlinéaire, et une traduction latine.

L—T—L.

ALFRED II, descendant d'Alfred-le-Grand, est placé par les uns, est omis par les autres dans la liste des rois d'Angleterre de la dynastie saxone. Fils aîné suivant les premiers, puîné suivant les seconds, du roi Ethelred II, après lequel trois princes danois occupèrent successivement le trône britannique ; il paraît qu'Alfred s'était retiré, avec son frère Edouard, en Normandie, lorsque leur mère, veuve d'Ethelred, avait épousé en secondes noces Canut Ier. Le fils et le petit-fils de Canut étant morts, vers l'année 1042, sans laisser aucun rejeton de leur famille, Alfred se hâta d'accourir en Angleterre avec une flotte de 50 voiles ; mais l'ambitieux comte Godwin, ministre et beau-frère du monarque qui venait de mourir, s'était déjà fait régent du royaume, et aimait bien mieux placer sur le trône le faible Edouard, sous le nom duqu[el] sûr de régner, que le vif et e[ntrepre]nant Alfred, qui lui faisait [craindre] un maître impérieux et sév[ère] fut assassiné ; Edouard, app[elé en An]gleterre, y fut fait roi par G[odwin] et y devint aussitôt son g[endre,] croyant se ménager un appu[i par ce] mariage, et le regardant com[me un] nouveau bienfait du comte c[…] Il avait raison, sous le rap[port du] mérite de sa jeune épouse. M[odèle de] vertu et de beauté, Edith se[mblait] d'avoir un autre père. Un poè[te dit] d'elle : « L'épine engendra la r[ose,] » Godwin engendra Edith » : [Spina] *rosam genuit, genuit God[winus Edi]tham.* Les auteurs varient sur l'é[poque] du meurtre d'Alfred II, com[me sur] celle de sa naissance, dans l'or[dre de] primogéniture. Quelques-uns [le font] périr, non seulement avant la m[ort de] Hardi-Canut, mais du vivant [même] de Hérald, fils du premier Can[ut, et] père du second ; mais, à toutes [les da]tes et dans toutes les versions, [Alfred] est toujours le frère sacrifié, Ed[ouard] le frère préféré, et Godwin l'a[mbi]tieux criminel. L—T—[L.]

ALFRED, surnommé LE PH[ILOSO]PHE, anglais de nation, floriss[ait vers] l'an 1270, et même plus tôt, s['il est] vrai, comme le prétend Leland, [que] Roger Bâcon l'avait cité dans son [traité] de l'utilité des langues. Alfred s'ap[pli]qua particulièrement à la philoso[phie] d'Aristote, et composa des Comm[en]taires sur les quatre livres des *Mé[téo]res*, et sur ceux des *Plantes*. Il é[crivit en]core une dissertation sur le mo[uve]ment du cœur. Pitz lui attribue d'[au]tres commentaires sur le *Traité de [la] Consolation*, de Boëce ; mais il p[a]raît que c'est une erreur du biog[ra]phe anglais, qui a confondu ces p[ré]tendus Commentaires avec la tra[duc]tion saxone du même livre de Boë[ce]

le roi Alfred-le-Grand. — Alfred, de Malmesbury, is évêque, composa un livre ture des Choses. D. L.
GIDIN. V. Hacan-Sabbah.
RDI (Alexandre), que nous s l'Algarde, sculpteur et ar- naquit à Bologne, en 1593. l'excellents conseils de Louis e, et vécut dans une grande avec l'Albane, dont les en- servirent de modèles pen- lque temps. L'Algarde les at- ez lui par des caresses et des , et les modelait en terre pour les particulières. Pline parle s garçons, sculptés par Cési- e, qui, dans leurs jeux, entre- leurs bras, et semblaient im- leurs doigts délicats plutôt a chair que dans le marbre. de se proposa constamment odèle ce fils de Praxitèle, digne de ses talents, et ses ouvrages nt pas inférieurs, sous quelques ts, aux beaux morceaux antiques us possédons. C'est surtout dans tues d'enfants que l'Algarde a ; on lui doit aussi d'avoir étendu u statuaire, en ce qui concerne gures portées en l'air dans des liefs. On voit différents ouvrages sculpteur dans l'église de *Santa a della Vita*, à Bologne. L'Al- alla à Rome; il y travailla com- rchitecte et comme sculpteur: ie architecte, il fit exécuter le de la villa Pamphili. Cette magni- maison de plaisance, située à roit où étaient les jardins de Galba, mmencement de la voie Aurélia, ne des plus belles *villa* de Rome. asin a été orné, par l'Algarde, tatues, de bustes et de bas-reliefs ques d'un grand prix, et qu'il a su sir avec discernement. On doit à cet artiste, la façade de l'église de St.-Ignace; elle est bâtie en *travertin*, et soutenue par des colonnes de l'ordre corinthien et de l'ordre composite. Comme sculpteur, l'Algarde a fait, dans la même ville, pour l'église de *Santa Maria in Vallicella*, la statue de *S. Philippe de Néri*, et pour l'église de St.-Nicolas de Tolentin, un maître-autel qu'on regarde comme un chef-d'œuvre. Cette dernière église présente encore des statues sculptées sur les dessins de ce maître, par deux de ses élèves, *Hercule Ferrata*, et *Dominique Guidi*. Mais la plus belle composition de l'Algarde est à St.-Pierre, sous l'autel de Léon-le-Grand. Entre deux colonnes de granit noir oriental, on voit son fameux bas-relief, représentant *S. Léon qui défend à Attila de s'approcher de Rome*, et qui lui montre S. Pierre et S. Paul, irrités contre lui. Il y a quelques années qu'un imprudent a cassé un morceau de ce bas-relief qui est posé trop bas, et à la portée des personnes qui veulent le toucher. Cette sculpture est d'une grande beauté; cependant on peut y reprendre quelques incorrections. Le pape Innocent X paya très-généreusement cette production, et créa l'Algarde chevalier. Peu de temps après, on lui ordonna la statue colossale, en bronze, qui représente ce pontife assis, et qu'on voit encore au musée du Capitole; l'artiste fit cet ouvrage avec beaucoup de soin, et fut principalement animé du désir de montrer toute sa reconnaissance pour son bienfaiteur. L'Algarde mourut en 1654; il tient, parmi les sculpteurs, le rang que l'Albane tient parmi les peintres. Il n'a pas été maniéré comme Le Bernin, mais il n'a pas atteint le grandiose de Jean de Bologne, et il semble, dans ses ouvrages soignés et finis, avoir particulièrement recherché

le genre de réputation qu'avait dédaigné Michel-Ange. A—D.

ALGAROTTI (François), l'un des auteurs italiens du 18e. siècle qui a réuni, avec le plus de succès, l'étude des sciences exactes à la culture des lettres et des arts. Il naquit à Venise, le 11 décembre 1712. Son père, riche négociant, eut deux autres fils et trois filles. L'un des deux fils mourut, encore enfant; l'autre, Bonomo Algarotti, a vécu honorablement, chargé, depuis la mort du père, de tous les soins de la famille, et a survécu à son frère, plus jeune que lui, dont il a été l'exécuteur testamentaire. Algarotti fit ses études d'abord à Rome, ensuite à Venise, et enfin à Bologne, sous les deux célèbres professeurs Eustache Manfredi et François Zanotti. Son heureux naturel leur inspira une affection particulière, et ils lui firent faire des progrès rapides dans les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, la philosophie et la physique. Il se livra plus particulièrement à cette dernière science, et à l'anatomie, sous d'autres habiles maîtres. Il n'en avait pas moins ardemment étudié le latin et le grec; il avait aussi donné une attention particulière à la langue toscane, et il alla s'y perfectionner à Florence. Dès son premier voyage en France, il fut lié avec les savants les plus illustres, dont il était déjà connu par d'excellents Mémoires insérés dans le Recueil de l'institut de Bologne. Il se retirait souvent à la campagne, et ce fut au mont Valérien qu'il écrivit, en 1733, son *Newtonianismo per le Dame*, où il se proposa de mettre à la portée des dames et des gens du monde les découvertes et le système de Newton, comme Fontenelle y avait mis ceux de Descartes. Il n'avait alors que 21 ans. Ce livre, publié l'année suivante, fit beaucoup de bruit. Il a été fort mal traduit par Duperron de Castera, dont la version, mal écrite, et souvent infidèle, ne peut donner qu'une fausse idée de l'ouvrage; et c'est sur cette version seule que plusieurs critiques français en ont jugé: c'est sur la même version qu'il fut traduit en allemand, et même en anglais. Algarotti avait cultivé la poésie dès ses premières années; après d'heureux essais dans le genre lyrique, il composa plusieurs épîtres en vers libres (*sciolti*), sur différents sujets de sciences et de philosophie. Ces épîtres furent recueillies, avec d'autres de Frugoni et de Bettinelli, et publiées avec les prétendues Lettres de Virgile, où l'on critiquait inconsidérément le Dante et Pétrarque. Cette publication fit grand bruit en Italie, révolta les admirateurs de ces deux grands poëtes, et fournit des armes à leurs détracteurs. Algarotti protesta hautement contre ces Lettres, dont il ignorait l'auteur: on a su depuis qu'elles étaient de Bettinelli. Les beaux-arts servaient de délassement à son esprit avide de tout savoir. Il dessinait parfaitement, et gravait en taille douce. Il parcourut l'Italie avec un peintre et dessinateur qu'il s'était attaché: tout ce qu'il a écrit sur les arts marque autant de connaissances que de goût. Frédéric-le-Grand, qui l'avait reçu à Rheinsberg, étant encore prince royal, lorsqu'Algarotti revenait de St.-Pétersbourg, s'empressa de l'appeler auprès de lui dès qu'il fut monté sur le trône. Algarotti se rendit de Londres à Berlin. Il y resta plusieurs années, jouissant auprès du roi de la faveur la plus intime. Frédéric lui conféra le titre de comte du royaume de Prusse, pour lui, son frère et leurs descendants; il le fit ensuite son chambellan, et chevalier de l'ordre du mérite. Il le combla de présents, d'attentions, de

:s de confiance. Lorsqu'Alga- quitté Berlin, le roi corres- vec lui pendant 25 ans, et pour lui le même intérêt jus- mort. L'électeur de Saxe, roi ne, Auguste III, le retint aussi temps à sa cour, et le décora du on conseiller intime de guerre. verains d'Italie, entre autres Benoît XIV, le duc de Savoie nt, duc de Parme, lui prodi- les distinctions les plus flat- Partout la bonté de son carac- pureté de ses mœurs, l'élé- t la politesse de ses manières, : espèce de magnificence qui e un riche amateur des arts, uaient à ses succès, autant que ériorité de ses talents et de ses es. Dans tous les pays où il voya- l se fit aimer des grands, des s, des gens de lettres, des ar- et des gens du monde. Le cli- 'Allemagne ayant sensiblement sa santé, il retourna d'abord à e; il se fixa ensuite à Bologne; la phthisie, dont il etait attaqué, entant toujours, il y succomba en- Pise, le 3 mars 1764, à l'âge de 52 l vit approcher la mort avec une nation philosophique. Il passait natinées avec le même artiste, mé Maurino, qui l'avait accom- é dans ses voyages, à s'entrete- le peinture, d'architecture, et de les beaux arts. L'après-dîner, il se it lire ses ouvrages, qu'on réim- ait alors à Livourne, et dont il re- ait et corrigeait l'édition : le soir, faisait chez lui de la musique, qu'il tait avec attention et avec plaisir : t ainsi qu'il s'éteignit, sans éprou- , ni les ennuis de la maladie, ni les reurs de la mort. Il avait fait lui- me le dessin de son tombeau et épitaphe, plutôt par une suite de goût pour les arts et pour la poé- sie, que par orgueil. L'épitaphe est remarquable par une heureuse application du *non omnis moriar*, d'Horace : *Hic jacet Fr. Algarottus non omnis*. Le roi de Prusse voulut qu'il lui fût élevé un monument plus magnifique dans le *Campo Santo*, de Pise, et que l'on joignît à l'inscription ordonnée par Algarotti, cette seconde inscription latine : *Algarotto Ovidii æmulo, Neutoni discipulo, Fridericus rex ;* à quoi les héritiers ne firent d'autre changement que de mettre *Fridericus Magnus*. Les *OEuvres d'Algarotti*, publiées d'abord à Livourne, en 1765, en 4 vol-in-8°., puis à Berlin, en 1772, 8 vol. in-8°., ont été réimprimées à Venise, en 17 vol., pareillement in-8°., de 1791 à 1794. Cette édition, complète et soignée, est ornée de vignettes, et de ce que nous appelons culs-de-lampe, dont le plus grand nombre est d'après les dessins de l'auteur. On n'en a parlé jusqu'à présent dans aucun Dictionnaire historique ; c'est ce qui nous engage à donner ici l'aperçu de ce qu'elle contient. Ier. volume, *Mémoires sur la vie et les ouvrages d'Algarotti ;* ses poésies; IIe. l'exposition du système de Newton, et tout ce qui a rapport au même sujet; IIIe. écrits sur l'architecture, sur la peinture et sur l'opéra en musique; essais divers sur les langues, sur la rime, sur plusieurs points d'histoire et de philologie, sur Descartes, sur Horace, etc.; IVe. écrits sur l'art militaire, sur différentes questions qu'il présente, sur quelques auteurs qui en ont traité, sur quelques faits d'armes anciens et modernes, etc; VIe. *Voyages en Russie*, précédés d'un *Essai sur l'histoire métallique* de cet empire : le reste du volume est rempli par le joli opuscule intitulé *le Congrès de Cythère*, par *la Vie de Pallavicini*, poète italien,

et par une plaisanterie contre les abus de l'érudition, sous ce titre : *Prospectus d'une introduction à la Néréidologie, ou à un traité sur les Néréides;* VIIe. pensées sur différents sujets de philosophie et de philologie; VIIIe. Lettres sur la peinture et sur l'architecture; IXe. et X^e^. Lettres sur les sciences et sur divers objets d'érudition. Les sept derniers volumes contiennent la suite inédite de cette correspondance avec des savants et des gens de lettres d'Italie, d'Angleterre et de France; la dernière moitié du XVIIe. est remplie par un *Essai critique*, aussi inédit, *sur le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César*, ouvrage resté imparfait, mais où l'auteur montre beaucoup d'érudition, de saine politique, et de philosophie. Ses correspondants, dont on trouve ici les lettres, étaient, en Italie, Manfredi et Zanotti, ses premiers maîtres, Fabri de Bologne, Métastase, Frugoni, Bettinelli, le célèbre mathématicien et physicien Frisi, Mazzuchelli, Paradisi, etc.; en Prusse, le roi Frédéric II, plusieurs princes de sa famille, l'académicien Formey, etc.; en Angleterre, lord Chesterfield, Hervey, Hollis, Tailor, milady Montaigu; en France, Voltaire, Maupertuis, Mme. du Chastellet, Mme. du Boccage, etc. La plupart des lettres adressées à des Français ou des Françaises, sont écrites dans leur langue. La Correspondance générale de Voltaire offre un grand nombre de ses lettres à Algarotti; on trouve ici, dans les lettres ou les réponses d'Algarotti, le complément de cette partie de la correspondance. Voltaire aimait beaucoup celui qu'il appelait, à l'exemple de Frédéric II, son cher Cygne de Padoue, *caro Cigno di Padova;* il fit, mais inutilement, tous ses efforts, quand il le sut attaqué d'une maladie

de poitrine, pour l'engager à ve[nir à]
Ferney prendre le lait de ses [vaches,]
et se mettre entre les mains de [Tron]-
chin. Quelques voyageurs ont jugé
favorablement le caractère d'Algar[otti]
après l'avoir vu à la cour de [Prusse;]
mais, quoiqu'il fût aimé du roi, [autant]
que celui-ci pouvait aimer, ce [n'est]
point à la cour des rois, et sur[tout à]
celle de Frédéric, que l'on peut [juger]
les hommes. On a aussi prononcé
peu légèrement sur la prétendue l[égè]-
reté de son esprit : quoiqu'il se [mo]-
quât très-librement des pédants, [il ne]
tenait qu'à lui de l'être : beaucoup [le]
sont avec moins de savoir; mais c'[est]
dans sa langue qu'il faut le lire, et [non]
dans de plates traductions. On p[eut]
souscrire alors à ce jugement q[u'a]
porté le dernier éditeur italien de [ses]
œuvres. « Universalité et choix ex[quis]
de connaissances, fécondité d'ima[gi]-
nation, vues lumineuses, pensées [dé]-
licates et brillantes, traits ingénieux [et]
originaux, philosophie sévère, em[bel]-
lie et adoucie par les grâces, de[s traits]
poétiques soutenus par les forces d[u]
véritable savoir; partout de la cla[rté,]
de la précision, de la justesse et de [la]
propriété dans l'expression, de la d[é]-
cence dans les images, de la douceur,
de la fraîcheur, de la variété dans [le]
coloris : telles sont, en raccourci, l[es]
qualités qui constituent le vrai cara[c]-
tère de ses ouvrages; aussi ont-ils just[e]-
ment obtenu le rare avantage d'occu-
per, avec un plaisir égal, les méditations
sérieuses du philosophe, et les lo[isirs]
agréables de l'homme de goût. » [Une]
partie des *œuvres d'Algarotti* a é[té]
trad. en français, et impr. à Berlin,
1771, 8 vol. petit in-8°. On a impri-
mé à part : I. le *Newtonianisme des*
Dames, trad. par Duperron de Cas-
tera, 1752, 2 vol. in-12; II. le *Con*-
grès de Cythère, trad. par Duper[ron]-
du-Tertre, 1749, in-12; et sous l[e]

'ssemblée de Cythère, par
non, 1748, in-12; III. *Es-*
l'Opéra, trad. par de Chas-
1773, in-8°.; IV. *Essai sur*
ture, trad. par Pingeron,
n-12. G—É.

AZELI (Abou-Hamed-Mo-
), philosophe arabe, né à
l'an 450 de l'hég. (1058-9 de
acheva ses études dans le col-
célèbre Imân-Al-Haremeïn, et
t en peu de temps de vastes
sances. Ce docteur étant mort,
se rendit auprès du vézyr Néd-
l-mulk, qui le combla d'hon-
et de bienfaits, et lui donna la
n du collége qu'il avait fondé à
l. Algazeli, après l'avoir dirigé
t quatre ans, embrassa la vie
tique. Après plusieurs voyages
ie et en Palestine, il se rendit à
drie. De retour dans sa patrie,
songea plus qu'à la composition
ouvrages, jusqu'à sa mort, ar-
le 14 de djoumady 2e. 505 de
(1111 de J.-C.) On trouva
ses papiers un Traité de sa com-
on, où il censurait librement
nes points de la loi mahométane.
uvrage fut condamné, et on or-
a que toutes les copies en fussent
es. Algazeli joignait, à une vaste
tion, une philosophie fausse et
érée, et fit souvent servir ses con-
ances à en établir les fondements.
laissé, en outre, un grand nom-
d'ouvrages, dont plusieurs ont
aduits soit en latin soit en hébreu,
trouvent manuscrits dans la bi-
hèque du savant de Rossi. Son
ité des Sciences religieuses (*ihyâ*
m ed-dyn), est très-célèbre en
nt, et a été commenté par plu-
rs auteurs. On a publié à Cologne,
1506, in-4°., un de ses ouvrages,
s le titre de *Philosophica et logica*
gazeli. Averroës qui vint après lui, se déclara contre sa philosophie, et la combattit dans un de ses ouvrages, intitulé : *Destructio destructionum philosophiæ Algazeli*, et qui se trouve dans le 9e. vol. des *Œuvres d'Aristote*, avec le commentaire d'Averroës. Ce dernier nous a conservé dans sa réfutation plusieurs passages du livre d'Algazeli. J—N.

ALGER, ou ALGERUS, pieux et savant prêtre de l'église de Liége, dans le 12e. siècle, refusa, par amour de l'étude et par goût pour la retraite, les offres avantageuses de plusieurs évêques d'Allemagne, qui, sur sa grande réputation, cherchèrent à l'attirer auprès d'eux. En 1121, il alla se renfermer à Cluni, où il mourut, environ dix ans après, dans la pratique exacte de toutes les observances monastiques. Nous avons de lui : I. un *Traité de la Miséricorde et de la Justice*, mis au jour par D. Martenne, dans le Ve. tome de ses *Anecdotes*. C'est un recueil de passages des livres des saints PP., des canons et des lettres des papes, accompagné de courtes réflexions de l'auteur qui sont presque toujours justes. II. Un *Traité du sacrement du corps et du sang de N.S.*, divisé en 3 liv., publié par Erasme, en 1530, à Fribourg, inséré depuis dans la bibliothèque des PP. Il semble regarder la communion sous les deux espèces comme étant de l'essence du sacrement; mais on le justifie d'avoir dit que le pain et le vin, une fois changés, ne sont plus sujets à corruption; III. un opuscule sur *le libre arbitre*, rendu public par D. Bernard Pez, dans le IVe. tome de ses *Anecdotes*. C'est, pour le temps, un petit chef-d'œuvre de précision et de netteté sur les matières les plus difficiles de la théologie, et qui contient plus de choses que beaucoup d'in-fol. scholastiques. Algérus avait composé beaucoup d'autres ou-

vrages qui ne nous sont point parvenus. On regrette surtout ses *Lettres*, qui avaient pour objets des sujets très-importants, et son *Histoire de l'église de Liége*. T—D.

ALGHISI GALEAZZO, architecte et géomètre du 16e. siècle, né à Carpi, a publié un ouvrage sur les fortifications, en trois liv., imprimé avec un grand luxe typographique, à Venise, 1570, in-fol. Tibaldi a gravé, d'après lui, une estampe qui représente un grand palais royal, sous la date de 1566. Plusieurs auteurs ont mis à contribution les œuvres d'Alghisi, qui fut architecte du duc de Ferrare. K.

ALGHISI (THOMAS), chirurgien de Florence, né le 17 sept. 1669, étudia l'anatomie sous le célèbre Laurent Bellini, et s'appliqua particulièrement à la lithotomie. Le pape Clément XI l'eut en grande considération, à raison d'une opération de la pierre qu'il fit avec succès à l'un de ses officiers. Il mourut, le 24 sept. 1713, par un accident (une arme à feu lui éclata entre les mains), regretté des savants, et n'ayant encore publié qu'un *Traité de la lithotomie*, en italien, Florence, 1707, in-4°., fig.; Venise, 1708; et une lettre fort savante *De vermi usciti per la verga*, adressée à Valisniéri, des mains duquel il avait reçu le bonnet de docteur en l'université de Padoue. C. et A—N.

ALGISI, ou ALGHISI (D. PARIS-FRANCESCO), fameux compositeur de musique, né à Brescia, vers l'an 1666. Après avoir été organiste dans sa ville natale, il alla à Venise, où il fit représenter, en 1690, deux opéras : *l'Amor di Curzio per la patria*, et *il Trionfo della continenza*, ce dernier surtout eut un succès si brillant, qu'il fut repris l'année suivante; honneur fort extraordinaire en Italie. La vie austère de ce musicien lui acquit, dans sa patrie, la réputation d'un saint. Il mourut le 29 mars 1733. P—X.

ALHAZEN, astronome arabe, dont les noms sont : ABOU-ALY-AL-HAÇAN-BEN-ALHAÇAN, était natif de Bassorâh. Il se vanta un jour de construire, dans le Nil, une machine qui mettrait les habitants à l'abri des inondations, et du trop grand décroissement des eaux de ce fleuve. Ce mot fut rapporté à Hakem Bi-Amrillah, khalyfe Fathémite, qui, malgré ses extravagances, protégeait les savants et les rassemblait à sa cour. Il fit venir Alhazen, sortit à sa rencontre lorsqu'il fut près du Caire, le combla de bienfaits, lui fournit des ouvriers, et le mit en état de remplir sa parole; mais lorsqu'Alhazen eut parcouru l'Égypte, et reconnu le cours du Nil, il vit l'impossibilité d'exécuter ce projet, qu'un orgueil irréfléchi lui avait fait concevoir, et il retourna au Caire, couvert de honte. Comme il craignait la colère de Hakem, il feignit d'être fou, et continua de jouer ce rôle jusqu'à la mort de ce prince. N'ayant aucun moyen d'existence, il employait les moments qu'il dérobait à la composition de ses ouvrages, à copier des livres qu'il vendait, et il passa ainsi le reste de sa vie, se contentant de peu, et travaillant beaucoup. Il mourut au Caire, l'an 430 de l'hég. (1038 de J.-C.). Alhazen a composé un grand nombre d'ouvrages, dont Casiri nous a conservé la liste (*Bibl. Arab. Hisp.*, tom. I. p. 415), et dont une partie existe, manuscrite, dans la bibliothèque Bodléienne et dans celle de Leyde. Son *Traité d'optique*, très-connu en Europe, a été traduit et publié par Risner, sous ce titre : *Alhazen*, ou *Allaken opticæ Thesaurus*, *libri 7*, *primùm editi. Ejusdem liber de Crepusculis et nubium ascensionibus*, *cum commentariis Risnerii Basil. Episc.*, 1572,

.e Traité des crépuscules avait
 donné, par Gérard de Cré-
en 1542. La doctrine d'Al-
sur les crépuscules, l'atmos-
et la réfraction astronomique
ticulièrement louée par les sa-
qui prétendent qu'elle a beau-
ervi à Képler. J—N.

, ou ALY BEN ABY-THALEB,
nier des quatre khalyfes suc-
rs immédiats de Mahomet. Éle-
s la maison du prophète, dont il
 cousin, il devint son confident,
 de ses plus zélés sectateurs. De
té, Mahomet le combla de bien-
Lorsqu'il annonça à ses proches
gion qui lui était révélée, il leur
ıda qui d'entre eux serait son
 personne ne répondait : « C'est
i, prophète de Dieu, dit Aly, qui
ıx être ton vizir; je partagerai
 travaux; j'arracherai les yeux
tes ennemis; je leur briserai les
ıts, et leur fendrai la poitrine. »
ombreux exploits réalisèrent bien-
ette promesse. Au siége de Kkaï-
Abou Bekr et Omar avaient posé
 fois l'étendard sur la brèche, et
 fois ils avaient été repoussés :
emain, leur dit Mahomet, je
nfierai l'étendard aux mains d'un
ave, ami de Dieu, et de l'apôtre
'il aime, d'un guerrier intrépide
ıi ne sait point tourner le dos à
nnemi. » Le lendemain, l'éten-
l fut confié à Aly, qui monta aus-
: sur la brèche où il le planta. Il
dit à ses pieds l'illustre Marhab,
rsuivit les juifs, et entra avec eux
s le château, dont il se rendit maître.
homet, sur le point de marcher
s la Syrie, confia le gouvernement
y, qui ne tarda pas à gémir de rester
etif, tandis que les autres musul-
ns moissonneraient de nouveaux
riers : « Quoi! lui dit le prophète,
efuseriez-vous de remplir auprès de
» moi la place qu'occupait Aaron au-
» près de Moïse? » Aly se tut et obéit.
Au retour de l'expédition de Syrie, il fut chargé de prêcher aux habitants du Yémen la doctrine du Koran. Le bruit de ses exploits l'avait déjà devancé, et il conquit en peu de temps, soit par les armes, soit par la persuasion, cette belle partie de l'Arabie. Tous ces services déterminèrent Mahomet à lui donner sa fille bien-aimée, et semblaient devoir lui assurer le khalyfat à la mort du prophète; mais sa jeunesse, la haine de Aïchah (*V.* ce nom) et les intrigues de ses ennemis, l'éloignèrent du trône, jusqu'en 656, époque à laquelle il succéda à Otsmân, dont on croit qu'il avait dirigé les meurtriers. A peine en possession d'une autorité mal affermie, il priva Moawyah et ses alliés des gouvernements qu'ils avaient; il refusa même à Zobéir et à Thalhah, deux principaux Arabes de son parti, les gouvernements de Bassorâh et de Koufah qu'ils lui demandaient. Cette conduite impolitique fut la source des guerres qu'il eut à soutenir, et causa la ruine de sa maison. Moawyah, n'ayant plus rien à ménager, leva l'étendard de la révolte, se fit reconnaître émyr à Damas, et soumit la Syrie. Zobéïr et Thalhah, irrités, se retirèrent à la Mekke, et unirent leur ressentiment à la haine d'Aïchah. Cette ville devint le centre d'une faction où était admis tout ennemi d'Aly, et qui prenait tous les jours de nouveaux accroissements. Déjà Zobéïr, Thalhah et la vindicative Aïchah s'étaient emparés de Bassorâh, qui devint le point de leurs communications avec les rebelles de Syrie; Aly marcha contre eux à la tête de 30,000 hommes. La bataille fut sanglante. Zobéïr et Talhah ayant été tués, la victoire se déclara pour Aly, et Aichah tomba en son pouvoir : il

eut pour elle beaucoup d'égards, et la fit reconduire à la Mekke. Cette célèbre bataille, où périrent 17,000 Arabes, se donna en djumady 2e. de l'an 36 de l'hég. (4 novembre 656 de J.-C.) Elle est appelée, ou la bataille de Kharybah, du lieu où elle se livra, ou la bataille du chameau, parce qu'Aïchah en montait un. Aly se contenta de réprimander les habitants de Bassorâh sur leur manque de fidélité au khalyfe, et se rendit à Koufah, dont il fit le siége de sa monarchie. Moawyah, loin d'être abbatu par la défaite de ses alliés, n'en mit que plus d'activité à fortifier son parti. Il excitait le peuple à la révolte, par la vue des vêtements ensanglantés d'Otsmân; et, secondé par le célèbre Amrou-Ben el-Ass (V. ce nom), il réunit un parti nombreux. Aly chercha d'abord à employer les moyens de conciliation; mais, n'ayant obtenu aucun succès, il marcha contre lui à la tête de 80,000 hommes. Les révoltés n'étaient pas aussi nombreux. Pendant près de 11 mois que les armées restèrent en présence, il se livra 90 combats, dans lesquels Moawyah perdit 45,000 et Aly, 25,000. Enfin, ce dernier, lassé du carnage, et peut-être poussé par les insinuations secrètes de son ennemi, lui proposa un combat singulier, prenant Dieu pour arbitre de leur différend. Moawyah refusa; mais l'astucieux Amrou lui suggéra un stratagême qui le délivra d'Aly. Le Korân ordonne, en cas de contestation, de choisir deux arbitres qui la jugent. Amrou fit attacher ce passage du livre sacré aux piques de ses soldats, qui s'écrièrent: « Voici le livre qui doit terminer nos » différends. » Les soldats d'Aly, pénétrés de respect pour le Korân, et séduits par la demande juste en apparence de leurs ennemis, acceptèrent la proposition, et nommèrent pour arbitre Abou-Mouça âl-Achary, homme probe, mais simple. Les troupes de Moawyah désignèrent Amroû, et, après cette élection, Aly et Moawyah se retirent, l'un à Koufah, l'autre à Damas, pour y attendre leur sort. Amroû, le plus rusé de ces deux arbitres, vint à bout de persuader à Abou-Mouça que le moyen de faire revivre la paix était de déposer les deux khalyfes. Le jour pris pour cette cérémonie, les troupes s'assemblèrent, et Amroû, accompagné de son collègue, monta à la tribune; mais, affectant une profonde vénération pour lui, il le força à s'expliquer le premier. Alors le crédule Abou-Mouça prononça la déposition d'Aly. Amroû confirme cette déposition; mais, au lieu de prononcer celle de Moawyah, il le proclame khalyfe. Cette perfidie fut très-funeste au pouvoir d'Aly, et il perdit dès-lors beaucoup dans l'esprit des musulmans. Une secte puissante, celle des Khâridjy, s'éleva contre lui: cette secte, dont l'opinion était que tout péché dispense les sujets d'obéir au souverain qui s'en est rendu coupable, accusait Aly d'avoir abandonné aux hommes le jugement d'un différend sur lequel Dieu seul devait prononcer; et, d'après cela, elle refusait de lui obéir. Aly, forcé de combattre ces rebelles, fit planter un étendard hors de son camp, et promit le pardon à quiconque viendrait se ranger sous ce signe de paix. Ce moyen lui réussit: une partie des séditieux se dissipa, l'autre fut mise en fuite. Peu de temps après, trois de ces sectaires fanatiques résolurent d'assassiner, le même jour, Aly, Moawyah, et Amroû. Ces deux derniers échappèrent à leur fureur; mais Aly reçut un coup de sabre sur le crâne, au moment où il appelait le peuple à la prière dans la mosquée de Koufah, le 17 de ramadhân 40 de l'hég. (24 janv.

: J.-C.) Transporté chez lui, abla ses enfants et ses amis, et t : « Si je reviens en santé et 'attentat d'Abdel-Rahmân, mon sin, n'abrège ma vie que de ques jours, je lui pardonne; , si je meurs, qu'il périsse à tant, afin que nous comparais-s ensemble devant le maître de ivers. » Peu de temps après, il le dernier soupir, et son meur-xpira dans les plus cruels sup-. Ainsi mourut, à l'âge de 63 et au bout de 4 ans 9 mois de , un des plus célèbres héros de uisme. Son corps fut enseveli se-nent par ses fils, près de Koufah. : fut que sous le règne des Ab-les qu'on découvrit son tombeau. d-ed-Daulah, le bouïde, lui fit ruire un superbe monument, qui isité par tous les pieux chytes. honoré, pendant son vivant et s sa mort, de plusieurs surnoms peux. Celui de *Morthady*, c'est-e, *agréable à Dieu*, a été cor-ou par les écrivains occidentaux elui de *Mortus*. Reiske l'a com-à Auguste pour le savoir, à Tra-pour la clémence, à Marc-Aurèle la philosophie et la piété, et à pée pour la valeur et la fin tra-e. Sans adopter ces rapproche-ts, plus ingénieux qu'exacts, l'his-n impartial est forcé de recon-re, dans ce zélé propagateur de unisme, un prince brave, généreux igne d'une autre fin. Quoique ses ts au khalyfat fussent incontes-es, il n'employa jamais la force r les faire valoir, et se soumit à la sance, comme un simple musul-. Élevé au trône par le vœu de concitoyens, il montra peu de ta-s politiques, parce que l'art de dre ne pouvait s'allier avec sa fran-e. « Souviens-toi, écrivait-il à » Moawyah, que j'ai immolé plusieurs » des tiens, et que tu trouveras en moi » un ennemi redoutable, mais franc » et méprisant la trahison. » Il avait pour ses soldats la tendresse d'un père, et ne les conduisait au combat que lorsqu'il avait épuisé tous les moyens propres à ramener les rebelles à leur devoir. Son esprit était cultivé par l'étude, et il a laissé plusieurs Recueils de Sentences, de Proverbes et de Poésies. Golius et Letté ont publié des fragments de ces sentences; le premier à Leyde, en 1629, et le second en 1748, à la suite du poëme de Ben-Zobaïr. Vattier a traduit en français, et fait imprimer à Paris, en 1660, celles qui ont été publiées par Golius. Ockley a donné, dans la troisième édition de son *Histoire des Sarasins*, une version anglaise de 169 Sentences d'Aly. Wasmuth observe, dans la préface de sa *Grammaire arabe*, que Tocherning a publié une centurie de ses Proverbes. Quant aux Poésies, Guadagnoli est le premier qui les ait publiées, avec une traduction latine, à Rome, en 1642. Kuypers en a donné une nouvelle édition plus correcte, Leyde, 1745 in 8°. Ce recueil contient six petits poëmes, dont le premier avait été donné par Golius, à la suite de la *Grammaire* d'Erpenius, Leyde, 1656; et les second, troisième et quatrième, par Agapito, à la suite de sa *Grammaire arabe*, Rome, 1687. Aly, tant que Fathimah vécut, n'eut pas d'autre femme : elle lui donna trois fils, Haçan, Hoçeïn et Mohaçan, morts en bas âge. Il contracta, après sa mort, plusieurs mariages, dont il eut douze autres fils et dix-huit filles. Sa postérité, multipliée à l'infini, s'est répandue dans tout l'Orient. Le titre vrai ou supposé d'*Alyde*, ou descendant d'Aly, a consacré le règne des Almohades d'Afrique et d'Espagne, des Fathi-

mites d'Égypte, des Ismaëliens, des princes de l'Iémen, des chérifs de la Mekke, et d'une foule d'imposteurs, dont la puissance passagère ne s'est établie que par le meurtre et les guerres civiles. La morale douce et facile d'Aly, ses vertus, et peut-être ses malheurs, lui avaient gagné l'estime et l'amour d'un grand nombre de musulmans, qui embrassèrent sa cause avec chaleur. Ils ne virent, dans l'élévation des trois premiers khalyfes, que l'usurpation d'un pouvoir qui appartenait au gendre du prophète. Les *sunnytes* (orthodoxes), ou partisans des trois premiers khalyfes, ne les regardèrent, au contraire, que comme des séditieux, des hétérodoxes, qualifications exprimées par le nom de *chytes* qu'ils leur donnent. Les deux partis en vinrent aux mains, et Baghdâd vit plusieurs fois ses rues teintes du sang des *croyants*. Cette distinction de sunnytes et de chytes existe encore; les Turks sont sunnytes, les Persans sont chytes, et c'est une des principales causes de la haine entre ces deux nations. Ainsi, les Persans, comme tous ceux de leur secte, maudissent la mémoire des trois premiers khalyfes, et ne reconnaissent de succession légitime au khalyfat que dans la maison d'Aly. Ils donnent le titre d'*Imâm* aux princes de cette maison. Ces princes sont au nombre de douze, Aly en est le premier, et Mehdy le dernier. (*Voy.* ce nom et celui de Haçan qui succèda à Aly, son père.) J—N.

ALI, roi de Maroc, troisième monarque Almoravide, fils de Yusef, ou Joseph, lui succéda en 1110. Moins guerrier que son père, il négligea ses conquêtes en Espagne, et ne s'occupa, au commencement de son règne, qu'à faire bâtir de somptueux édifices, entre autres la grande mosquée de Maroc. Déterminé enfin par les pressantes sollicitations des musulmans d'Espagne, il vint à leur secours, en 1113, mais ne fit rien de mémorable dans plusieurs campagnes consécutives, et dont la dernière fut très-malheureuse; il perdit le sceptre et la vie, dans une grande bataille contre Alphonse d'Aragon, en 1115. Ali aimait les sciences et les lettres. C'est lui qui fit former, par une société de savants arabes, le Recueil des ouvrages d'Avicenne, tel que nous l'avons. B—P.

ALI-BEN-AL-ABBAS-AL-MADJOUCY, célèbre médecin, était d'origine persanne, et mage de religion. Il est auteur de l'ouvrage connu sous le nom d'*Al-kamel*, c'est-à-dire, *Traité complet de médecine*, et d'*Al-Maleky*, le *Livre royal*. Ali le dédia à Adhad Ed-Daulah, prince bouïde. Ce Traité a été traduit en latin, publié à Venise, en 1492, in-fol., et réimprimé à Lyon, en 1523, in-4°. J—N.

ALI-BEY, chef de mameloucks, naquit vers 1728, dans le pays des Abazes, ou Abares, voisin du Caucase, et pépinière des soldats et des beys qui tiennent l'Égypte sous le joug. Ali-Bey fut amené au Caire, comme esclave, à l'âge de 12 ou 14 ans, et vendu à Ibrahim-Kiaya, ou chef vétéran de janissaires, qui parvint, en 1746, à s'emparer de l'autorité, et à soustraire cette province à l'obéissance de la Porte ottomane. Elevé près de lui dans tous les exercices qui assimilent les mameloucks aux jeunes nobles des temps de la chevalerie, Ali-Bey s'y livra avec tant de pétulance et d'ardeur, qu'il reçut le surnom de *Djendali* (le fou). Affranchi à vingt ans, il se maria, et acquit le privilége de laisser croître sa barbe. Bientôt, il fut mis au rang des vingt-quatre beys qui gouvernent l'Egypte. La mort de son protecteur, Ibrahim, en 1757,

ısuite concevoir les plus hardis
s. Il succomba d'abord sous
rts d'une faction opposée, et
lé dans le Saïd, ou haute
. Il y demeura deux ans, et
a ce temps à mûrir ses projets.
66, il les mit à exécution. Son
:, ses intrigues, le portèrent
g de chef suprême : il tua quatre
ses ennemis, chassa le pacha,
cre de l'autorité légitime, refusa
ıt, et fit battre monnaie en son
: nom. La Porte, occupée de la
: contre les Russes, fut obligée
nporiser, et Ali-Bey en profita
reprendre un port du Saïd,
un chef arabe s'était emparé. Il
ême sortir de Suez une flotte
rit possession de Djedda, port
Mekke, tandis qu'un corps de
:rie, commandé par son favori
n fils adoptif, Mohammed-Bey,
ɔait et pillait la Mekke même. Un
: marchand vénitien avait suggéré
i le projet de faire reprendre au
nerce de l'Inde la route de la
iterranée et de la mer Rouge.
1770, il fit alliance avec le fa-
x Scheik-Daher, révolté contre
orte, en Syrie, et projeta la con-
e de toute cette province, ainsi
de la Palestine. Il envoya d'abord
corps de mamelouks s'assurer de
a, et fit marcher, sous les ordres
Mohammed, la plus forte armée
l pût lever. Ce général, s'étant joint
s Acre aux troupes de Daher,
rcha sur Damas. Il livra bataille le
uin 1771, aux forces réunies des
:has turks, et remporta la victoire.
mas se rendit, et le château venait
capituler, lorsque Mohammed re-
ırna tout à coup en Egypte. Il s'était
ssé gagner par le pacha de Damas.
i-Bey, déçu dans son espoir, son-
a cependant à renouveler cette ex-
dition; mais ses efforts furent sans
succès. Il voulut en vain se saisir de Mohammed, qui s'enfuit dans le Saïd, d'où il revint bientôt avec un fort parti. Ali-Bey, défait dans une escarmouche, aux portes du Caire, s'enfuit vers son ancien allié, le scheik Daher. Ayant réuni ses forces à celles de ce chef, il alla faire lever le siége de Sidon, alors investie par le général turk, Osman; et, dans une bataille qui eut lieu en juin 1772, les deux alliés défirent complètement l'armée turke, quoiqu'elle fût trois fois plus nombreuse que la leur. Ils prirent ensuite Jaffa, après un siége de huit mois. Ali-Bey nourrissait toujours l'espérance de dominer de nouveau, et de se venger. Les instances pressantes que ses amis du Caire lui faisaient de reparaître; l'indignation publique, excitée par l'ingratitude de son esclave; l'impatience où il était lui-même de cesser de vivre exilé et proscrit, le portèrent à marcher sur le Caire avec ses mameloucks, restés fidèles, et 1500 Jaffadiens, commandés par un fils de Daher. Mais le malheureux Ali-Bey courait à sa perte, et tombait dans un piége: il était attendu, dans le désert qui sépare Gaza de l'Egypte, par un corps de 1000 cavaliers d'élite. Mourad-Bey avait juré à Mohammed de lui livrer Ali-Bey; et c'était à cette condition que Mohammed avait donné d'avance la femme d'Ali à ce jeune et fougueux Mourad. Il fondit avec sa troupe sur le bey, qui ne s'attendait pas à être attaqué : Mourad le rencontra dans la mêlée, le blessa d'un coup de sabre à la tête, le prit, et le conduisit à Mohammed. Celui-ci reçut son ancien maître avec toutes les marques du respect, se disant son esclave, baisant la poussière de ses pieds, *parce qu'il avait mangé son pain et son sel;* mais, le troisième jour, Ali-Bey mourut de poison, ou

des suites de sa blessure. Ainsi périt ce mamelouk fameux, qui fixa quelque temps les yeux de l'Europe, sans avoir eu ni conduite, ni moyens. Ce fut une grande idée dans Ali-Bey, souverain de l'Egypte, que d'essayer de faire, de Djedda, l'entrepôt du commerce de l'Inde; de faire abandonner la voie du cap de Bonne-Espérance, et de rappeler le commerce européen à l'ancienne route de la mer Rouge et de la Méditerranée; mais, avant les richesses, il avait à introduire les lois dans l'Egypte; il devait assurer le nécessaire aux Egyptiens, avant de leur promettre le superflu. Aussi les peuples ont-ils beaucoup moins rendu justice à quelques grandes pensées qui n'ont pas eu d'exécution, qu'ils n'ont détesté les impôts, les vexations, les folles dépenses, et les prodigalités déréglées de l'ambitieux Ali-Bey. C'est parce que l'expédition de Djedda lui avait coûté 26 millions de France, et que la poignée de son candjiar était estimée 225,000 francs, que la famine désolait le Caire, en 1770 et 1771. Aussi le mamelouk Ali-Bey, moins juste, moins grand qu'ambitieux et vain, ne fut pas un maître plus regretté des Egyptiens, que ceux qui l'avaient précédé ou que ceux qui le suivirent. S—Y.

ALI-BEY, ou ALI-BEIGH, premier drogman du sulthân Mahomet IV, naquit à Léopold, en Pologne, sous le nom de BOBROWSKI, au commencement du 17e. siècle. Enlevé très-jeune par les Tatars, il fut vendu aux Turks, qui l'élevèrent dans le sérail jusqu'à l'âge de 20 ans. Il accompagna alors un seigneur turk, qui se rendait en Egypte, fut mis par lui en liberté, et revint à Constantinople, où il fut nommé interprète du grand-seigneur. Il se voua dès-lors à l'étude des langues. On prétend qu'il en apprit dix-sept, et qu'il connaissait surtout à fond le français, l'anglais et l'allemand. Forcé à professer la religion des musulmans, il resta toujours dévoué aux chrétiens, et il avait même pris la résolution de retourner au christianisme. Il voulait, pour cet effet, passer en Angleterre, où il avait des relations; mais la mort l'empêcha d'exécuter son projet; il mourut à Constantinople, en 1675. On a d'Ali-Bey des *Mémoires*, *en latin*, *sur la liturgie des Turks*, *sur les pèlerinages à la Mekke*, etc., rédigés à la demande de Thomas Smith, et publiés par Thomas Hyde, dans son édition de *Péristol*, Oxford, 1691, avec des notes; une *Grammaire turke*, un *Dictionnaire turk*, une *Traduction*, en turk, *du catéchisme anglais*, une *Traduction de la Bible*, dans la même langue, restée manuscrite, et déposée à la bibliothèque de Leyde. Ses *Dialogi Turcici*, et sa *Traduction*, en turk, du *Janua linguarum de Commenius*, furent envoyés manuscrits à la bibliothèque royale de Paris. On croit qu'Ali-Bey fournit des Mémoires à Ricaut pour son *État de l'empire Ottoman*, et qu'il fut le principal auteur de la traduction en langue turke du Traité de Grotius, *De veritate religionis christianæ*. C—AT.

ALI, surnommé COUMOURGI, parce qu'il était fils d'un vendeur de charbon. L'empereur Achmet II l'ayant rencontré, encore enfant, dans un bois près d'Andrinople, fut frappé de sa beauté, et le fit conduire dans le sérail. Il était devenu sélictar aga, lorsque la faveur d'Achmet III vint mettre le comble à sa fortune. Coumourgi élevait et déposait presque à son gré les grands-vizirs, avant que l'âge permît qu'il le devînt lui-même. Élevé, en 1714, à cette dignité, Charles XII eut en lui l'ennemi le plus nuisible à ses

es et à ses intérêts : Ali refusa
nment de servir le roi de Suè-
le força, malgré son obstina-
 quitter le territoire ottoman.
lui qui décida, en 1715, la
contre les Vénitiens, dont le
t, pour leur république, fut la
le la Morée. Cette infraction au
le Carlowitz amena la guerre de
, entre la Porte et l'empire d'Al-
ue. Coumourgi, fier de com-
r cent cinquante mille hommes,
yant que son bonheur supplée-
son inexpérience, entra dans
igrie pour y combattre le prince
ie. « Je deviendrai un plus
d général que lui, et à ses dé-
, » disait le présomptueux grand-
Les deux armées se rencontrè-
à Peterwaradin; les Ottomans
t complètement battus, et Ali-
iourgi expira deux jours après
défaite, de la suite des blessures
avait reçues en cherchant à ral-
es fuyards. S—y.

.I-EFFENDI, né à Philippopo-
en Bulgarie, florissait sous le
e du sulthan Sélim Ier., et publia
bonne *Histoire des quatre Sul-
s Mahomet II, Bajazet II, Sé-
et Soliman.* On remarque, dans
ouvrage, devenu très-rare, un
d amour de la vérité, beaucoup
igaement pour la flatterie, et sur-
une modération envers les chré-
s, peu commune aux historiens de
ation. Ali-Effendi fut secrétaire de
ésorerie sous le defterdar Fuher-
ha. S—y.

ALI-PACHA, capitan-pacha sous
règne du sulthan Sélim II, com-
ndait la flotte ottomane dans l'ex-
lition de l'île de Chypre, l'an 978
l'hég. (1570 de J.-C.), et tint la
r pendant que le grand-vizir Mus-
ha assiégeait les Vénitiens dans
cosie, et ensuite dans Famagouste.
L'année suivante ayant amené la chute de cette dernière place, et la réduction de l'île entière, Ali-Pacha pourvut à la sûreté de sa nouvelle conquête, et alla ravager ensuite les îles de Candie, de Zante et de Céphalonie, appartenant alors aux Vénitiens; il s'empara aussi de Dulcigno, d'Antivari et de Budoa, en Dalmatie; mais il échoua devant Cattaro. Cependant, Sélim ayant eu avis de la ligue formée entre les princes chrétiens contre les Turks, ordonna à son amiral de porter la guerre chez les confédérés. Ali-Pacha remit en mer avec une flotte de 280 galères, et ravagea les côtes de Dalmatie, d'Istrie et celles d'Italie avec tant de fureur, que les Vénitiens tremblèrent pour leur capitale. Ali quitta enfin la mer Adriatique, et fit voile pour le golfe de Lépante. Là, il apprend que la flotte chrétienne, armée par les Vénitiens, les Espagnols et les princes d'Italie, s'avançait sous le commandement de don Juan d'Autriche. Il assemble aussitôt un conseil de guerre pour délibérer s'il faut accepter ou refuser la bataille. Tous ses lieutenants soutinrent qu'il n'y avait aucune nécessité d'en venir à une action décisive; mais l'ardent amiral fut d'avis de combattre sans délai. Il sortit du golfe avec toute sa flotte, rencontra les galères chrétiennes entre Lépante et Patras. Là fut livrée, le 7 octobre 1571, la bataille la plus mémorable dont ces mers eussent été le théâtre depuis la journée d'Actium. Ali-Pacha soutint avec intrépidité un combat inégal; pendant quelques heures, il retint la victoire en suspens, et, ayant aperçu la galère amirale des chrétiens, il fondit sur elle avec tant d'impétuosité, que les proues de l'une et de l'autre se brisèrent et tombèrent dans la mer. Ce combat entre les deux amiraux fut

terrible; enfin la galère d'Ali fut emportée à l'abordage, le pacha fut tué, et sa tête exposée au bout d'une pique, comme un signal de la victoire. Ce spectacle et les cris de joie qui s'élevèrent dans toute la flotte chrétienne, firent perdre courage au reste des galères turkes ; la plupart furent prises ou coulées à fond, ou brûlées.

S—r.

ALIADEULET, fils de Zunlcadir, et prince d'Arménie, régnait l'an de l'hég. 920 (1514), sur le vaste pays qui s'étend depuis Amasie jusqu'aux confins de la Caramanie, et qui traverse le mont Taurus. Sélim Ier., en voulant combattre Chah-Ismaël, sophi de Perse, rechercha l'alliance d'Aliadeulet; et, sur la foi de ce prince, s'engagea avec son armée dans les déserts qui séparent la Perse de l'empire ottoman; mais Aliadeulet craignait également ses deux redoutables voisins ; il désirait que leur querelle les affaiblît mutuellement, et que les succès se balançassent. Aussi, malgré sa parole, loin de fournir des vivres à Sélim, qui était le plus puissant des deux rivaux, il empêcha tous les convois d'arriver au camp ottoman. Aliadeulet ne recueillit pas le fruit de sa perfidie : Sélim, après la victoire de Schaldiran, revint sur ses pas punir le crime de son allié. Aliadeulet se défendit dans ses montagnes avec autant de courage que d'habileté : la difficulté du terrain ne permettait pas à Sélim de développer sa nombreuse armée; mais, malgré quelques succès et une longue résistance, le prince arménien fut vaincu, chassé de montagne en montagne, et abandonné de tous les siens. Réduit à se cacher au fond d'une caverne, avec tous ses enfants, il y fut découvert par suite d'une trahison; et, conduit devant Selim, il fut envoyé à la mort, avec toute sa famille, après avoir essuyé les plus cruels reproches d[e] ennemi.

S—

ALIAMET (JACQUES), grav[eur] l'Académie de peinture, né à [A]ville, en 1728, mort à Paris, 1788, se fit connaître d'abord de petits sujets gravés avec g[oût] établit ensuite sa réputation par ouvrages plus importants, et qu[i] fort estimés, tels que ses Es[tampes] d'après Berghem, Wouwermans, [Ver]net, et deux des seize planches représentent les batailles des C[hi]nois contre les Tatars. Il porta [l'art] de graver à la pointe sèche à un[e per]fection beaucoup plus grande que maître Lebas. Sachant parfait[ement] conserver l'harmonie des teints, blâmait les graveurs qui pouss[aient au] noir, et il les comparait aux a[cteurs] qui, au lieu de mériter les appl[audis]sements des gens de goût par l'[ex]pression naïve des passions, font grimaces qui ne peuvent plaire [qu'à] la populace. — Son frère (Fra[nçois-]Germain), aussi graveur, mais [fort] au-dessous de lui pour le talent, gravé, à Londres, pour Boy[dell] d'après les anciens maîtres, et d'après quelques peintres anglais.

ALIDOSIO II, d'Imola, fils ou [ne]veu de Petro Alidosio, surno[mmé] PAGANO, était arrière-petit-fils d'[Ali]dosio Ier., qui vivait en 1207, d[ont] l'on croit issu d'*Hala*, frère de S[aint Ro]muald, de la famille des Onesti. P[etro] Pagano, l'un des nobles les plus p[uis]sants d'Imola, s'était emparé du g[ou]vernement de cette ville, en 12[..]; mais n'ayant pu s'y maintenir q[u'un] an, elle était retournée sous la do[mi]nation des Bolonais. Alidosio II f[ut] plus heureux. Aidé par Maynard Pa[gano], il s'en empara de nouveau, [en] 1292, et y établit si bien son autorité que ses descendants s'y maintinrent jusqu'en 1424. On ignore l'époque

mort. — *Lippo* et *Guy* Alido-
:s deux fils, associés à l'autorité
r père, continuèrent de gouver-
njointement, et reçurent ensem-
n 1351, du pape Clément VI,
stiture d'Imola, à titre de vi-
de l'église. Depuis cette époque,
stèrent guelphes fidèles, et fu-
oujours protégés par les papes.
› laissa un fils unique, Robert,
ème seigneur d'Imola, qui résista
succès aux Visconti, seigneurs
ilan, et laissa deux fils héritiers
valeur. — Azzo, troisième sei-
: d'Imola, se distingua dans pres-
outes les affaires de son temps,
ourut en 1373, ne laissant qu'une
mariée à Ammurath Torelli, sei-
r de Ferrare, frère du célèbre
II, premier comte de Guastalla.—
rrand, quatrième seigneur d'Imo-
onnu par la bataille qu'il avait ga-
, en 1330, sur les Mantouans, suc-
à son frère Azzo, le 7 sept. 1373,
ourut en 1399. — Louis, son fils
ue, cinquième seigneur d'Imola,
a quelque temps paisiblement,
é de ses sujets et de ses trois enfants,
ébaud, Jean et Lucrèce. Il avait
ié cette dernière à Georges Orde-
, seigneur de Forli, qui mourut en
12, laissant son fils en bas âge,
s la tutelle de Philippe-Marie Vis-
ti, duc de Milan. Lucrèce, s'aper-
ant des mauvais desseins du tuteur,
oya son fils à Louis Alidosio. Le
:, mécontent de cette conduite, et
ce que Louis venait de faire une
ance avec les Florentins, envoya
corps de troupes contre la ville
mola, où un transfuge les intro-
isit pendant la nuit. Le malheureux
uis Alidosio, surpris, fut conduit
ec son fils aîné à Milan. Jean, son
cond fils, seigneur de Castel de Rio,
happa et continua la postérité des
idosio. Le duc fit enfermer les deux prisonniers au château de Monza, et ne permit à Louis d'en sortir que pour se faire bénédictin. Ce prince malheureux finit saintement ses jours dans cet ordre, à Modène, et la seigneurie d'Imola sortit pour jamais de la famille des Alidosio. X.

ALIBRAI, *V.* Dalibrai.

ALIBRANDO (François), jurisconsulte sicilien, vivait au 17e. siècle. Il publia quelques ouvrages savants de sa profession. On lit aussi quelques-unes de ses poésies dans les recueils de l'Académie *della Fucina*, établie à Messine, et qui publia, pendant ce siècle, plusieurs volumes de prose et de vers. G—é.

ALIGHIERI (Dante). *V.* Dante.

ALIGNAN (Benoit), né à Alignan-du-Vent, village à six lieues de Pézenas, à la fin du 12e. siècle, d'une famille noble, fut élevé dans un monastère de bénédictins, et prit l'habit de cet ordre; en 1224, il était abbé de la Grasse, dans le diocèse de Carcassonne. Il rendit de grands services à Louis VIII, dans la guerre des Albigeois, et contribua beaucoup à lui soumettre les villes de Béziers et de Carcassonne, qui prêtèrent serment de fidélité entre ses mains. En 1229, il fut fait évêque de Marseille; mais il n'oublia jamais ses vœux monastiques, et se nomma toujours *frère Benoît, évêque de Marseille*. Dès l'année 1226, le pape Grégoire IX le chargea de la réforme des moines noirs, (c'est ainsi qu'on appelait les Bénédictins) de la province de Narbonne. Lorsqu'il arriva à Marseille, en 1229, les habitants étaient divisés en deux partis, à l'occasion de droits seigneuriaux qu'ils avaient rachetés, et auxquels des moines prétendaient; Alignan termina ces différends. Quelques années après, il voulut persuader à ces mêmes habitants de rétablir cette mê-

me seigneurie qu'ils avaient éteinte; cette seule idée indigna les Marseillais, et les indisposa tellement contre leur évêque, qu'il se croisa et partit, en 1239, pour la Terre-Sainte, avec Thibauld, roi de Navarre et comte de Champagne. Lorsque les croisés revinrent, Alignan resta en Syrie; et, par ses éloquentes exhortations aux pèlerins, les décida à rétablir la forteresse de Saphet, pour couvrir le pays jusqu'à Saint-Jean-d'Acre. Il en posa la première pierre, après avoir dit la messe au lieu même. Lorsqu'il vit le fort dans un parfait état de défense, il songea à revenir dans son diocèse: il y était en 1242. Il assista, en 1245, au concile de Lyon. La paix était rétablie entre ses diocésains et lui. Il s'occupa d'un Traité de théologie qu'il avait commencé en Syrie, et qu'il dédia au pape Alexandre IV. *Tractatus fidei contra diversos errores super titulum de summâ trinitate et fide catholica in decretalibus*. Le manuscrit de la Bibliothèque impériale, outre ce traité, en contient l'*Epitome*, une exposition de l'*Oraison dominicale* et de la *Salutation angélique*, et un opuscule sur les dîmes. Baluze a publié, dans le tome VI de ses *Miscellanea*, la préface de ce recueil, et l'opuscule sur les dîmes. On trouve, dans un autre manuscrit de la Bibliothèque impériale, une lettre d'Alignan au pape Innocent IV: *De Rebus in terrâ sanctâ gestis*, insérée au tome VII du *Spicilegium* d'Achery. Alignan, occupé de la publication de ses ouvrages, et retenu d'ailleurs par la tenue du concile de Valence, ne put accompagner S. Louis, qui s'embarqua à Aigues-Mortes pour sa première croisade, en 1248. Ayant eu de nouvelles contestations avec les Marseillais, en 1260, il paraît que cette circonstance le décida à retourner en Palestine. Ce voyage n'eut rien de remarquable, et ne dura que deux ans. En 1264, Alexandre IV chargea Alignan de prêcher une nouvelle croisade. Il ne restait aux croisés que le fort de Saphet, qui fut bientôt rendu, par la trahison et l'apostasie du commandant, nommé Léon. Alignan, après avoir prêché cette croisade qui préparait la seconde expédition de S. Louis, voulut expier ce que sa vie avait eu de trop mondain. Il crut devoir renchérir sur ses vœux monastiques, et, s'étant démis de son évêché, en 1266, il entra chez les frères mineurs, dont la règle était plus austère que celle des bénédictins, et mourut en 1268. A. B—T.

ALIGRE (Etienne d'), chancelier de France, originaire de Chartres, était, en 1587, président au présidial de cette ville, et devint ensuite conseiller au grand conseil, et intendant de la maison de Charles de Bourbon comte de Soissons, qui le nomma tuteur honoraire de son fils. La réputation qu'il devait à ses connaissances et à son intégrité, l'avait fait désigner, par Henri IV, pour la présidence du parlement de Bretagne; mais Louis XIII le fit entrer dans le conseil d'état. Le marquis de la Vieuville, qui protégeait Etienne d'Aligre, parvint à nuire dans l'esprit du roi, au vieux chancelier de Sillery, à qui, cependant, il était redevable de sa fortune, et fit donner les sceaux à son protégé en 1624; le vieux chancelier étant mort cette même année, d'Aligre, qui lui avait enlevé les sceaux, fut encore revêtu de la dignité de chef de la magistrature; mais il suivit lui-même la fortune de la Vieuville, que Richelieu supplanta quelques mois après. D'Aligre, privé de son appui, ne resta guère chancelier de France que deux ans. Ce fut à l'occasion de l'emprisonnement du maréchal d'Ornano, gouver-

: Gaston, frère de Louis XIII,
:t renvoyé et exilé. Le jeune
indigné de l'insulte faite à un
qu'il aimait, ayant rencontré
:, lui demanda fièrement raison
prisonnement de son gouver-
: Je n'en sais rien, monsieur,
: chancelier interdit; je n'étais
au conseil, et je n'ai pris au-
part à cette affaire. » Ayant
même question à Richelieu, ce
e altier répondit au frère de son
: « Monsieur, je vous répon-
autrement que M. le chancelier;
t moi nous avons conseillé au
le faire arrêter M. le maréchal
nano, parce qu'il le méritait. »
dinal affecta de blâmer haute-
a faiblesse du chancelier, et en
étexte pour éloigner un homme
était pas sa créature et ne vou-
is dépendre de lui. D'Aligre fut
é de la cour, et relégué dans sa
de la Rivière-du-Perche, où il
es jours, le 11 déc. 1635, âgé de
s, laissant la réputation d'*un des
honnêtes hommes de la robe*;
l'application au travail, la pro-
:t la douceur de caractère, n'é-
pas les qualités nécessaires pour
intenir à la cour où régnait Ri-
:u. — Etienne d'ALIGRE, son fils,
ssivement conseiller au grand
il, intendant en Languedoc et
ormandie, ambassadeur à Ve-
directeur des finances, doyen
onseillers d'état, garde des sceaux
672, et chancelier deux ans après,
ut estimé, le 25 oct. 1677, à
ns. S—Y.

LIGRE (ETIENNE-FRANÇOIS D'),
1172..., était d'une famille noble
ncienne, qui s'était distinguée dans
ervice militaire, et qui, depuis,
rassa la carrière de la magistra-
, dans laquelle plusieurs de ses
ibres ont été revêtus des premières dignités. *Voyez l'article précédent.* Il était président à mortier, en 1768, lorsque Laverdy le fit agréer au roi pour la place de premier président du parlement de Paris. On s'étonna de voir à la tête du premier corps de la magistrature, un homme encore jeune et célibataire; Louis XV lui-même en fit la réflexion. Cependant d'Aligre remplit cette place avec distinction; il prononçait les arrêts d'une manière à la fois claire et précise. Dans le cours des deux années qui précédèrent la révolution, il fit, à la tête de son corps, plusieurs remontrances contre les impôts et contre les opérations du ministère, qui lui paraissaient saper les principes monarchiques qu'il défendit toujours avec courage. On cite de lui un trait de caractère remarquable. Au moment où le ministre Necker exerçait le plus d'influence sur le monarque et sur le peuple, et où il s'occupait de la convocation des états-généraux, le premier président supplia le roi de lui accorder une audience particulière avec ce ministre; le magistrat, dans cette audience, fit lecture d'un mémoire, dans lequel il annonçait énergiquement la nature des événements qui se préparaient, et les dangers qui menaçaient le monarque. Un silence absolu régna pendant et après cette lecture; et le premier président ne reprit la parole que pour remettre sa démission, qu'il avait apportée. d'Ormesson de Noyseau lui succéda, en 1788. D'Aligre fut un des premiers Français qui émigrèrent; il se retira en Angleterre, où il avait une fortune de 4 millions et demi, placée sur la banque de Londres. Il repassa sur le continent au bout de quelques années, et mourut à Brunswick, en 1798. Sa première femme, dont il n'eut point d'enfants, était la dernière descendante de la fa-

mille Talon. Il a laissé un fils et une fille de sa seconde femme, sœur de M. Baudry, maître des comptes. K.

ALIPE. *Voy.* ALYPIUS.

ALIPRANDI (BUONAMENTE), de Mantoue, mais d'une famille originaire de Monza, écrivit, en *terza rima*, l'histoire de sa patrie, jusqu'à l'an 1414. Elle n'est recommandable ni par le style, ni par la véracité. Cependant, il y a plus d'exactitude dans le récit des événements dont l'auteur fut contemporain; et Muratori en a publié une partie dans le vol. V de ses *Antiquités italiennes*. G—É.

ALIX, 4e. fille de Thibaud IV, comte de Champagne, épouse de Louis VII, roi de France, et mère de Philippe-Auguste, a laissé la réputation d'une princesse accomplie. Elle faisait, par son esprit et ses grâces, l'ornement de la cour de son père, quand Louis VII, devenu veuf, en 1160, de Constance de Castille, sa seconde femme, la demanda en mariage. La maison des comtes de Champagne était alors si puissante, qu'elle portait ombrage au pouvoir royal; Louis VII donna en mariage les deux filles qu'il avait eues d'Eléonore d'Aquitaine, sa première femme, aux deux frères de la reine Alix, et rapprocha doublement de la couronne, des vassaux dont l'autorité balançait la sienne. Ce monarque n'avait pas eu de fils de ses deux premiers mariages; Alix fut quatre ans sans lui donner d'héritier; mais, le 22 août 1165, elle accoucha d'un fils qui reçut le surnom de *Dieu-Donné*, parce que les peuples crurent l'avoir obtenu du ciel par leurs prières: il régna glorieusement sous le nom de Philippe-Auguste. Lorsque Louis VII mourut, Alix réclama la régence; mais son fils, quoiqu'il ne fût que dans sa 15e. année, voulut gouverner par lui-même, et se montra digne de soutenir une résolution si extraordi[naire] pour son âge. Il avait épousé Is[abelle] de Hainault, fille du comte de [Flan]dre, dont la puissance sup[passait] celle des comtes de Champagne; [il se] servit habilement des prétentio[ns de] son beau-père pour se soustrair[e à la] tutelle dangereuse que voulait ex[ercer] sur lui la famille de sa mère. Al[ix se] mit à la tête des mécontents; el[le ap]pela même à son secours Henri II d'Angleterre; ce qui n'était pa[s cri]minel, à une époque où les rois d'[An]gleterre, grands vassaux en Fr[ance] par les domaines qu'ils y possédai[ent,] avaient, à ce titre, le droit d'inter[venir] dans les affaires de l'état. Philipp[e ne] se laissa point abattre; par son [cou]rage, et surtout par son activi[té, il] dissipa les mécontents, et trai[ta avec] sa mère, qui craignait autant qu[e lui] de voir augmenter la puissance [des] comtes de Flandre. C'est ains[i que] Philippe se servit de la jalous[ie de] deux maisons redoutables, pou[r se] soustraire à leur domination; pol[itique] admirable dans un prince de 15 [ans,] et qui annonça tout ce qu'il devait [être] un jour. Lorsqu'il eut formé la ré[solu]tion d'aller combattre dans la Pa[les]tine, il assembla les grands de l'é[tat,] et, de leur consentement, il nom[ma,] en 1190, Alix, tutrice de l'hériti[er du] trône, et régente du royaume. Elle g[ou]verna avec douceur et sagesse, e[t] résista avec fermeté aux prétent[ions] du pape. Elle mourut à Paris, le 4 [...] 1206, respectée des grands, et sin[cère]ment regrettée des peuples. On v[oyait] son tombeau dans l'abbaye de Po[nti]gni, en Bourgogne, fondée par s[on] père. — L'histoire fait mention [de] plusieurs autres princesses du n[om] d'Alix: l'une, fille de Henri-le-Je[une,] comte de Champagne, devint rei[ne de] Chypre, ayant épousé Hugues de L[usi]gnan, et ensuite Bohémond II[...]

prince d'Autriche ; elle mourut en 1246. — Une autre épousa Bertrand, comte de Toulouse. — Une autre, femme de Jean de Châtillon, comte de Blois, fit, avec son époux, le voyage de la Terre-Sainte. — Une, héritière de Bretagne, fut mariée à Pierre de Dreux, dit *Mauclerc*. — Deux filles de Louis VII portèrent aussi ce même nom ; la première fut mariée à Thibaud, comte de Blois, et la seconde, fiancée d'abord à Richard d'Angleterre, fut la cause ou le prétexte de la guerre civile qui éclata entre ce prince et Henri II, son père (*Voy.* HENRI II et RICHARD). De retour d'Angleterre, où elle avait été envoyée, Alix épousa Guillaume, comte de Ponthieu. F—E.

ALIX (PIERRE), né à Dôle en 1600, nommé abbé de St.-Paul de Besançon en 1632, et ensuite chanoine de l'église St.-Jean de la même ville, défendit avec courage, contre le pape Alexandre VII, les droits de son chapitre touchant l'élection des archevêques. Il publia à ce sujet plusieurs petits ouvrages : *Pro capitulo imperiali Bisuntino, super jure eligendi suos archiepiscopos et decanos commentarius*, Besançon, 1672, in-4°. ; *Refutatio scripti Romà nuper transmissi contrà jura capituli Bisuntini*, in-4°. ; *Synopsis rerum gestarum circà decanatum majorem ecclesiæ metropolitanæ Bisuntinæ, ab anno* 1661 *ad annum* 1667, in-4°. ; *Dialogue entre Porte-Noire et le Pilori*, in-4°. Ce dialogue satirique fut censuré par le P. Dominique Vernerey, inquisiteur à Besançon. L'abbé Alix lui répondit par une brochure intitulée : *Eponge pour effacer la censure du P. Dom. Vernerey*, etc., in-4°. Ce petit ouvrage, écrit avec beaucoup de force, est fort rare, ainsi que tous ceux du même auteur. Le P. Le Long, dans sa *Bibliothèque historique de la France*, lui attribue une *Histoire de l'abbaye de St.-Paul*, manuscrite. Ses connaissances ne se bornaient pas à celles de son état ; il avait étudié les mathématiques avec succès, dans un temps où cette science ne menait ni à la considération ni à la fortune, et il avait composé plusieurs traités d'algèbre qui se sont perdus. Il mourut le 6 juillet 1676. — Jacques ALIX, son frère, avocat au parlement de Dôle, a fait imprimer quelques Oraisons funèbres, et le *Panégyrique de J.-J. Bonvalot*, chevalier, président du comté de Bourgogne. Besançon, 1667, in-4°. W—s.

ALIX DE SAVOIE. *V.* ADÉLAÏDE.

ALKEMADE (CORNÉLIUS VAN), savant antiquaire hollandais, né en 1654, publia un grand nombre d'ouvrages pleins de recherches, malgré les soins qu'exigeait son emploi de premier commis des convois et licences de Rotterdam. Il débuta, en 1699, par une *Dissertation sur les Tournois*, dans laquelle il traite des cérémonies usitées à la cour de Hollande, sous les premiers comtes. La troisième édition de cet ouvrage, publiée en 1740 sous le titre de *Verhandeling over't Kamprecht*, par Pierre van der Schelling, gendre de l'auteur, a été augmentée d'une *Dissertation sur l'origine, les progrès et la cessation des tournois et combats singuliers*. Alkemade fut ensuite l'éditeur de la Chronique rimée de Melis Stoke, intitulée : *Hollandsche Jaarbœken of Rym-Kronyk van M. Stoke*, Leyde, 1699, in-fol., contenant l'histoire de la Hollande, jusqu'en 1337, avec les portraits de tous ses comtes, gravés d'après les anciens tableaux des carmelites de Harlem. Un an après, ce laborieux savant publia *Muntspiegel der Graven van Holland*, etc., Delft, 1700, in-fol. C'est un recueil chronologique des mon-

naies frappées sous le règne des comtes, depuis Floris III jusqu'à Philippe II. Dans sa préface, l'auteur traite des priviléges monétaires sous l'ancien gouvernement. L'ouvrage qu'Alkemade mit au jour ensuite, concerne les coutumes pratiquées dans les inhumations : *Inleiding tot het ceremonieel der Begraafnissen en der Wapenkunde*, Delft, 1713, in-8°.; ce n'est, selon l'auteur lui-même, qu'une esquisse destinée à engager les amateurs à des recherches plus profondes. Alkemade rendit encore un plus grand service à ses compatriotes, en publiant ses *Nederlandsche Displechtigheden*, 1732, 3 vol. in-8°.; ouvrage extrêmement curieux, tant à cause des recherches auxquelles l'auteur s'y livre sur les usages des anciens Hollandais dans la vie civile, que par le grand nombre de figures dont il est orné : ce livre instructif, qu'Alkemade n'a pas eu le temps d'achever, a été complété et publié par son gendre. Il écrivit aussi : *Jonker Fransen Oorlog ;* c'est un récit curieux de tout ce qui s'est passé dans la guerre singulière entre le parti des *Hocksen* et celui des *Kabbeljauwsen*, à Rotterdam, pendant les années 1488 et 1489. Il contribua aussi beaucoup aux deux éditions corrigées de *Katwijkse Oudheden* de Pars. Alkemade termina sa carrière littéraire par la description de la ville de Brill : Rotterdam, 1729, in-fol., et il mourut en 1737, à l'âge de 83 ans. Il est du petit nombre des antiquaires qui ont su présenter sous des formes intéressantes les résultats de leurs travaux. D—G.

ALKENDI. *Voy.* ALCHINDUS.

ALKMAR (HENRI D'), a passé pour l'auteur d'un poëme en vieux langage allemand, très-fameux en Allemagne, et dont le titre est *Reineke de Voss*, ou *Rainier le Renard.* C'est une espèce d'apologue d'une contexture particulière, contenant une critique, souvent très-plaisante et pleine de sel, des divers états de la société, tels qu'ils étaient dans le moyen âge, pendant le régime féodal. Tout ce qu'on sait d'Alkmar, c'est qu'il vivait vers l'an 1470, et qu'il fut gouverneur d'un duc de Lorraine. En 1498, parut à Lubeck la première édition que l'on connaisse en vers rimés du *Reineke* : elle fut réimprimée fort souvent à Rostock, à Francfort, à Hambourg. C'est dans la préface de cette édition que se nomme H. d'Alkmar; et, comme elle a passé long-temps en Allemagne pour la plus ancienne, ce personnage a passé aussi pour l'auteur du poëme. Cependant, il se trouve, dans la bibliothèque de la ville de Lubeck, un exemplaire d'un ouvrage du même titre, et presque du même contenu, mais moins étendu et en prose, imprimé à Delft, en 1485; on a même découvert une édition plus ancienne, faite à Goudes ou Tergow, chez Gérard Leew, en 1479. Ces deux anciens *Reineke* sont entièrement semblables, et écrits en dialecte hollandais, ou flamand, qui diffère peu du dialecte frison, westphalien et bas-saxon. Il paraît donc qu'Alkmar a simplement versifié et étendu les fictions de ces anciens *Reineke.* En effet, il dit lui-même, dans la préface citée, « qu'il a traduit le » présent livre du welche et du fran» çais. » On ne sait trop ce qu'il entend par la langue welche; mais comme il désigne le français, son témoignage est d'accord avec les faits connus, et avec l'opinion exposée par Le Grand d'Aussy, dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque de Paris* (t. V., p. 249), savoir : « que le poëme du *Renard* est » d'origine française, et que le pre» mier auteur de cette facétie fut

» Pierre de St.-Cloud, qui écrivit au » commencement du treizième siècle » un *Renard* en prose; que le poëme » rimé du même nom (le *Nouveau* » *Renard*), que publia Jaquemars » Gélée ou Giellée, à Lille, vers la » fin du même siècle, n'en est qu'une » imitation. » On doit cependant ob-erver qu'il se trouve plusieurs traits emblables à ceux du *Reineke* dans es poètes allemands du 12e. et du 13e. iècle, d'où l'on pourrait inférer que le onds primitif de l'apologue est d'ori-ine allemande, et plus ancien que ouvrage de Pierre de St.-Cloud. Cet pologue a toujours eu une grande vo-ue en Allemagne; mais il n'a pas ob-enu autant de succès en France, où a cependant été traduit. Entre les ombreuses éditions allemandes, on istingue celle du grammairien Got-ched, avec une introduction, une nterprétation et des planches. Le cé-èbre Goëthe n'a pas dédaigné de ra-eunir le texte, et de le paraphraser n hexamètres. Le poëme de *Reineke* a l'ailleurs été traduit dans la plupart des angues, en latin, en italien, en danois, n suédois, en anglais; on cite une édi-ion en anglais, dès l'an 1481, donnée ar William Caxton, à Westminster. La traduction latine de Schopperus est ort élégante, et a été réimprimée sou-ent. Dreyer, syndic de Lubeck, a fait n ouvrage curieux sous ce titre : *De l'usage qu'on peut tirer de l'excellent poëme Rainier le Renard, pour l'é-ude des antiquités du droit germa-ique*, 1768, 1 vol. in-4°. V—s.

ALLACCI (LÉON), en latin *Allatius*, l'un des plus savants littérateurs aliens du 17e. siècle, était né, en 586, dans l'île de Chio, de parents recs schismatiques; mais il fut trans-orté dès l'âge de neuf ans en Calabre, ù il commença ses études : il se ren-it à Rome en 1600, et, après les avoir finies, il y obtint plusieurs emplois. Le pape, Grégoire XV, l'envoya en Allemagne, en 1622, pour faire transporter à Rome la bibliothèque de Heidelberg, dont l'électeur de Bavière avait fait présent à ce pontife. Le cardinal Fr. Barberini le fit ensuite son bibliothécaire. Enfin, il fut nommé, en 1661, bibliothécaire du Vatican. Il mourut, au mois de janvier 1669, âgé de 83 ans, après avoir fondé plusieurs colléges dans l'île de Chio, sa patrie. « C'était, dit le P. Niceron, un » homme laborieux et infatigable, » doué d'une mémoire prodigieuse, et » qui savait beaucoup en tout genre » d'érudition; mais il manquait de » justesse et de critique, et l'on remar-» que dans ses ouvrages beaucoup » plus de lecture et de savoir, que » d'esprit et de jugement. » Il vécut dans le célibat, mais sans vouloir s'engager dans les ordres. Alexandre VII lui demandait un jour pourquoi il ne voulait pas les recevoir. « C'est, » lui répondit Allacci, pour pouvoir » me marier quand je voudrai.—Mais, » reprit le pape, pourquoi donc ne » vous mariez-vous pas? — C'est, ré-» pliqua-t-il, pour pouvoir prendre » les ordres quand la fantaisie m'en » viendra. » Un trait minutieux fait voir combien il était constant dans ses habitudes. On assure qu'il se servit, pendant quarante ans, de la même plume, et que, l'ayant perdue, il fut près d'en pleurer de chagrin. Il écrivait si vite, qu'il copia, en une nuit, le *Diarium Romanorum Pontificum*, qu'un moine cistercien lui avait prêté. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart de théologie ou de liturgie, et dont plusieurs ont pour objet la conversion des schismatiques grecs. Les principaux sont : I. *De Ecclesiæ Occidentalis et Orientalis perpetuâ consensione*, Cologne, 1648,

in-4°.; c'est le plus considérable de ses ouvrages : il s'y propose, comme le titre l'annonce, de prouver que l'église latine et l'église grecque ont toujours été unies dans la même foi; II. *De utriusque ecclesiæ*, etc., *in dogmate de purgatorio consensione*, Rome, 1655, in-8°.; III. *De libris ecclesiasticis Græcorum*, Paris, 1645, in-8°.; IV. *De templis Græcorum recentioribus*, Cologne, 1645, in-8°.; V. *Græciæ orthodoxæ scriptores*, Rome, 1652 et 1657, 2 vol. in-4°.; VI. *Philo Byzantinus de septem orbis spectaculis, gr. et lat. cum notis*, Rome, 1640, in-8°.; VII. *Eustathius archiepiscopus Antiochenus in exahemeron; ejusdem de Engastrimytho in Origenem dissertatio; Origenis de Engastrimytho in prima regum homilia gr. et lat.; addidit in Eustathii exahemeron notas uberiores et collectanea et suum de Engastrimytho syntagma*, Lyon, 1629, in-4°. Il y a beaucoup d'érudition dans ses notes et dans sa dissertation sur l'*Engastrimythe*. Il y soutient, avec Eustathe, que ce ne fut point l'ame de Samuel qui apparut à Saül; mais que cette apparition ne fut que l'effet des prestiges de la pythonisse et du diable. VIII. *Symmiha, sive opusculorum græcorum ac latinorum vetustiorum ac recentiorum libri duo*, Cologne, 1653, in-fol.; IX. *De mensurâ temporum antiquorum et præcipuè græcorum*, Cologne, 1645, in-8°.; X. *Concordia nationum christianarum Asiæ, Africæ et Europæ in fide catholicâ*; XI. *De octavâ Synodo Photii*, etc., Rome, 1662 (*Voy.* dans le P. Niceron, t. VIII et X, la liste de ses autres ouvrages). Il se délassait de ses travaux théologiques par des études littéraires : on a de lui, dans ce genre : XII. *De patriâ Homeri*, Lugduni, 1640, in-8°., réimprimé dans le t. X des *Antiquités grecques* de Gronovius. L'auteur, zélé pour l'honneur de sa patrie, prétend qu'Homère était natif de Chio. Il y traite durement Jules Scaliger, pour se venger du mépris que ce fameux critique faisait des Grecs, et principalement d'Homère, qu'il plaçait au-dessous de Virgile. A cet ouvrage est jointe une pièce de l'Allacci, en vers grecs, intitulé : *Natales Homerici*, avec la traduction latine d'André Bajano; XIII. *Apes Urbanæ*, etc., Rome, 1633, in-8°.; titre emprunté des abeilles qui étaient les armoiries d'Urbain VIII; il y fait l'énumération de tous les savants qui fleurirent à Rome depuis 1630 jusqu'à la fin de 1632, et y a joint le catalogue de leurs ouvrages; ce livre a été réimprimé à Hambourg, en 1711, in-8°.. par les soins de Fabricius; XIV, en italien, la *Dramaturgia*, ou *Catalogue alphabétique de tous les Ouvrages dramatiques italiens publiés jusqu'à son temps*, réimprimé en 1755, à Venise, in-4°., avec des additions considérables qui s'étendent jusqu'à cette même année; XV. *Poeti antichi raccolti da Codici manoscritti della Bibliotheca Vaticana e Barberina*, Naples, 1661, in-8°. rare. C'est un recueil précieux d'anciennes poésies italiennes, jusqu'alors inédites, dédié aux académiciens de Messine, appelés *della Fucina*, dont nous avons parlé à l'article ALIBRANDO, et précédé d'un avis de l'Allacci aux lecteurs, où l'on trouve des détails instructifs sur tous ces poètes italiens des premiers temps. Le P. Niceron n'en a point parlé G—É.

ALLAINVAL (LÉONOR-JEAN-CHRISTINE-SOULAS D'), abbé, naquit à Chartres, et mourut à Paris, à l'Hôtel-Dieu, le 2 mai 1753, dans la même misère où il avait vécu. On raconte qu'il n'avait souvent d'autre asyle,

asser les nuits, que ces chaises-
urs qu'on voyait alors au coin
es. En 1725, il commença à
er pour le théâtre, et donna
itre Français: la *Fausse Com-*
l'*Ecole des Bourgeois*, les *Ré-*
ances publiques, ou *le Gratis*,
Mari curieux; au théâtre Ita-
l'*Embarras des richesses*, le
de carnaval et l'*Hiver;* à l'O-
omique: la *Fée Marotte.* L'*Em-*
s des richesses et l'*Ecole des*
geois sont ses deux meilleures
. Il y a un intérêt touchant dans
emière, qui d'ailleurs est bien
nite et bien dénouée; l'*Ecole des*
geois reparaît souvent sur la scè-
Cette pièce, dit La Harpe, a peu
ntrigue; mais il y a du dialogue
des mœurs..... Le naturel et le
a comique y dominent; on y re-
rque surtout une excellente scène,
le où l'homme de cour se concilie
moment M. Mathieu, *son cher*
cle.» On a de d'Allainval plusieurs
es ouvrages : *** *Ana*, ou *Biga-*
s calotines, 1732—33, 4 par-
in 12, rare; *Lettres à Milord* ***
sujet de Baron et de la demoi-
e Le Couvreur, 1730, in-12;
ge de Car, 1731, in-12; *Al-*
nach astronomique, géographi-
, *et, qui plus est, véritable;* et
ecdotes de Russie, sous Pierre Ier.
45, 2 parties in-12. En 1739, il
nna une édition corrigée et augmen-
de l'ouvrage du P. Rigord, jésuite,
nt pour titre : *Connaissance de la*
rthologie, par demandes et par
onses; et, en 1745, une nouvelle
ition des *Lettres du cardinal Ma-*
rin, 2 vol. in-12. A—G—R.

ALLAIS (DENIS VAIRASSE D'), exis-
it vers la fin du 17e. siècle. Selon
uns, il ne s'appelait Allais que parce
'il était de la ville d'Allais, en Lan-
edoc; selon les autres, il était d'une
famille noble de cette province, et pa-
rent d'un baron d'Allais qui vivait peu
de temps après lui, et fut comman-
dant des armées du roi. Prosper Mar-
chand a, dans son *Dictionnaire his-*
torique, consacré près de dix pages
à Allais, tout en disant qu'on n'en
connaît qu'imparfaitement l'histoire.
On a d'Allais: I. *Grammaire métho-*
dique, contenant les principes de cet
art et les règles les plus nécessaires
de la langue française, 1681, in-
12, ouvrage vanté par l'abbé de la
Roque (dans le *Journal des Savants*),
mais où l'on trouve plus d'une locu-
tion vicieuse; II. *Courte et métho-*
dique introduction à la langue fran-
çaise (en anglais), 1683, in-12:
c'est un abrégé de sa Grammaire; III.
Histoire des Sevarambes, Ire. par-
tie, 1677, 2 vol. in-12; IIme. partie,
1678 et 1679, 3 vol. in-12; nou-
velle édition, Bruxelles, 1682, 5 vol.
in-12; Hollande, 1716, 2 vol. in-
12; réimprimée dans la collection des
Voyages imaginaires, in-8°. Ce n'est
que dans les deux premières éditions
qu'on trouve la dédicace à Pierre-Paul
Riquet. L'*Histoire des Sevarambes*
est un roman politique; il a été traduit
en plusieurs langues. A. B—T.

ALLAIS DE BEAULIEU. *Voy.*
BEAULIEU.

ALLALEONA. *Voy.* ALALEONA.

ALLAM (ANDRÉ), sous-principal
du collége de St.-Edmond, à Oxford,
se fit d'abord connaître par des édi-
tions de plusieurs ouvrages de ses
compatriotes, qu'il orna de préfaces
et de notes intéressantes, surtout par
celle du *Théatre historique et chro-*
nologique d'Elvicus, augmenté d'un
supplément, Londres, 1687, in-fol. Al-
lam publia en anglais, la *Vie d'Iphy-*
crates, d'après le grec de Plutarque:
il aida le savant Wood dans son grand
ouvrage de *Athenæ Oxonienses.* Sa

mort prématurée, en 1685, lorsqu'il n'avait encore que 30 ans, l'empêcha d'exécuter un ouvrage important, qu'il avait entrepris, sous ce titre : *Notitia ecclesiæ anglicanæ.* Il s'était aussi occupé de la controverse avec les catholiques et les presbytériens. Il n'eut pas le temps de livrer au public ses Traités sur ces matières. C'était un homme dont les vertus et la modestie égalaient le savoir. T—D.

ALLARD (Guy), né en Dauphiné, avocat, conseiller du roi, président en l'élection de Grenoble. Pour soutenir un procès que lui suscitèrent des ennemis, il fut obligé de vendre cette dernière charge. Lorsqu'il mourut, en 1716, doyen des avocats, il emporta les regrets de ses compatriotes. Il consacra sa plume à la gloire de la province qui l'avait vu naître. Lors de sa mort, il travaillait à un *Traité de la justice*, *de la police et des finances de France*, et à une *Histoire complète du conseil delphinal au parlement de Grenoble.* Il laissa de nombreux manuscrits. Voici la liste de ses ouvrages imprimés : I. *Zizime*, nouvelle historique, 1673, 1712, 1724, in-12 ; II. *Eloges de Des Adrets*, *Dupuy-Montbrun*, *Colignon*, 1675, in-12 ; III. *les Aïeules de madame de Bourgogne*, 1677, in-12 ; IV. *Bibliothèque du Dauphiné*, 1680, petit in-12. P.-V. Chalvet donna, en 1797, in-8°., une nouvelle édition de cet ouvrage. Cette nouvelle édition, dit le savant Mercier-de-St.-Léger, est mutilée, et ne remplace pas la première, qui est très-rare. L'éditeur, dont le livre était imprimé sept ans avant sa publication, n'a consacré aucun article aux Dauphinois illustres, morts pendant cet espace de temps; il eût pu faire un Supplément ; V. les *Inscriptions de Grenoble*, 1683, in-4°. ; VI. *la Vie de Humbert II*, 1688 ; VII. *les Présidents uniques et les premiers Présidents au parlement du Dauphiné*, 1695 ; VIII. *Recueil de lettres*, 1695 ; IX. *Nobiliaire du Dauphiné*, 1671, in-12, 1696 ; X. *Généalogie de la famille Simiane*, 1697 ; XI. *Histoire généalogique du Dauphiné*, 4 vol. in-4°, 1697. Cet ouvrage valut à l'auteur le titre de Généalogiste du Dauphiné ; XII. *État politique de Grenoble*, 1698, in-12 ; XIII. *les Gouverneurs et Lieutenants au Gouvernement du Dauphiné*, 1704, in-12. — Allard (Marcellin), auteur du 17e. siècle, né dans le Forez, a laissé la *Gazette Française*, 1605, in-8°., ballet en langue forésienne, de trois bergers et trois bergères. A. B—T.

ALLARD (.....), célèbre danseuse, née le 14 août 1738. Ses débuts à l'Académie royale de Musique, dans la danse vive et enjouée, furent très-brillants ; mais, quoiqu'elle eût été reçue en janvier 1762, à ce théâtre, elle fut au moment de demander sa retraite, et même de quitter Paris, en 1763, par suite d'un événement arrivé chez elle à un grand seigneur ; cependant cette aventure eut le sort de toutes celles du même genre dans les grandes villes : on l'oublia, et Mlle. Allard n'en jouit pas moins de la faveur du public, jusqu'en 1782, époque de sa retraite. Cette danseuse était d'une taille moyenne ; elle avait à la fois beaucoup d'embonpoint et de légèreté, et ses traits avaient moins de régularité que d'expression. Une de ses émules a dit d'elle : « Thalie » semblait lui avoir prêté son masque, » sa gaîté et son enjouement ; Terp- » sichore, sa légèreté et ses grâces. » Mlle. Allard eut, du fameux Vestris, un fils, non moins célèbre que son père, sous le nom d'Auguste Vestris. Cette danseuse est morte le 14 janv. 1802. P—x.

ATIUS. *Voy.* Allacci.

É (Jerôme), né à Bologne vers du 16e. siècle, entra dans la gation de S. Jérôme de Fiésole, sa la théologie à Bologne, sa, et parvint aux premières dignison ordre. Il joignit l'étude des aux sciences ecclésiastiques; il tingua dans la prédication, et des Sermons et quelques ouen vers, entre autres quatre *sentations*, comme on les apalors, espèce de drames pieux, n mettait en action des sujets tie l'Histoire Sainte. Ce sont: *la heureuse Catherine de Bologne; ortunée et la fortunée Clotilde; ontrition triomphante*, et *l'Ée inconnue et connue de Salo-, avec les intermèdes de Samde David et d'Absalon*. Elles at imprimées succesivement à Boe, de 1641 à 1650; l'affectation hétique de tous ces titres, tra- de l'italien, annonce celle qui e dans les pièces mêmes: c'était yle à la mode dans le temps où furent écrites. Voici le titre d'un rage de morale du même auteur, nous mettrons en italien, en iant qu'il serait difficile de le trae: *Il concatenato sconcatenauto de i pensieri, parole et attioni ane, che letto e praticato conca- le virtù nell' animo, e li sconena i vitii*, etc., Bologne, 1653, 4°. G—é.

ALLECTUS, tyran de la Grandetagne, au 3e. siècle, dont la naisce et l'origine sont restées ignorées. venu le confident et le ministre de urpateur Carausius, qui régnait Angleterre, il finit par l'assassiner, de n'être pas recherché pour ses lversations. Allectus, revêtu de la urpre impériale, prit le nom d'Auste, l'an 294, et maintint pendant trois ans son autorité. Constance-Chlore, qui régnait alors, ayant résolu de le soumettre, forma le projet de faire une descente en Angleterre. Une de ses flottes, commandée par Asclépiodote, échappa, à la faveur d'un brouillard, à celle d'Allectus, qui était stationnée près de l'île de Wigt, « convainquant » ainsi les Bretons, dit Gibbon, que » la supériorité des forces navales ne » protégerait pas toujours leur pays » contre une invasion étrangère. » Asclépiodote mit à terre ses troupes de débarquement, vis-à-vis Boulogne, et Constance-Chlore débarqua luimême sur un autre point. Allectus était campé à quelque distance; mais soit qu'il n'osât point en venir à une action décisive, soit qu'il crût plus facile de vaincre Asclépiodote avant que les deux corps d'armée eussent pu se réunir, il quitta le poste qu'il occupait, et alla au devant du lieutenant de Constance-Chlore. Ce prince marcha aussitôt au secours d'Asclépiodote; mais il n'arriva qu'après la bataille, dans laquelle Allectus fut défait et tué, après trois ans de règne. Il avait ôté sa robe impériale pour n'être pas reconnu, de sorte que les vainqueurs ne trouvèrent qu'avec peine son corps mutilé, parmi les monceaux de barbares qui avaient péri. Allectus avait mérité la haine des Bretons, par son avidité et par la dureté de son gouvernement. Sa défaite les fit rentrer sous la domination romaine. B—p.

ALLEGRAIN (Christophe-Gabriel), sculpteur, naquit à Paris, en 1710, d'Etienne Allegrain, paysagiste, peintre du roi. Cet artiste est un de ceux qui ne peuvent être bien appréciés, si l'on ne distingue leur talent de leurs ouvrages, c'est-à-dire ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils auraient pu faire dans des circonstances plus heureuses. De son temps, le plus

mauvais goût régnait dans l'école française, et y était en possession des récompenses et des éloges. Un homme qui, comme Allegrain, se sentait capable de suivre une meilleure route, qui voulait penser et travailler d'après lui-même, devait éprouver bien des difficultés; et il en éprouva en effet, quoiqu'il eût épousé la sœur de Pigal, dont la réputation, aujourd'hui réduite à sa juste valeur, était alors très-imposante. Allegrain fut cependant reçu à l'académie, sur une figure de *Narcisse*. Cette statue n'est pas *admirable*, comme on le dit dans quelques Biographies, où, ne donnant sur l'art aucune idée fixe, on ne fait que répéter les opinions contemporaines, si souvent indignes de la postérité; mais elle est supérieure à la plupart des sculptures du temps. Allegrain travailla ensuite pour Mlle. Du Barry, qui fit placer, dans son jardin de Luciennes, plusieurs statues de cet artiste. On vanta beaucoup sa *Vénus entrant au bain*, et surtout sa *Diane*, pour laquelle, alors, on épuisa toutes les formules d'éloges. Ces deux statues sont aujourd'hui placées dans la galerie du Luxembourg : leur examen prouve qu'Allegrain aurait été digne de paraître à une époque où l'affectation et les systèmes ont fait place à l'étude de la belle nature, dirigée par celle des chefs-d'œuvre antiques. Allegrain mourut le 17 avril 1795, à l'âge de 85 ans, ne laissant ni enfants ni élèves.
D—T.

ALLÈGRE (ANTOINE), chanoine de Clermont, natif de la Tour, en Auvergne, a traduit de l'espagnol, de Antoine de Guevare, évêque de Mondoñedo, et confesseur de Charles-Quint : I. *le Mépris de la Cour, et la Louange de la Vie rustique*, Lyon, Dolet, 1545, in-8°., édition recherchée des curieux; et Paris, 1551, in-16; II. *Décade contenant les Vies de dix empereurs* (Trajan, Adrien, Antonin-le-Pieux, Commode, Pertinax, Julien, Sévère, Caracalla, Héliogabale, Alexandre Sévère), Paris, Vascosan, 1556, in-4°., et 1567, in-8°.; cette dernière édition se joint au *Plutarque* d'Amyot, du même imprimeur. Cette *Décade*, imitée plutôt que traduite de Guevare, se trouve dans les éditions de *Plutarque* données par Brottier, Vauvilliers et M. Clavier, 25 vol. in-8°. A. B—T.

ALLEGRETTI (JACQUES), de Forli, poète latin et astrologue, au 14e. siècle. Il fonda une académie à Rimini, où il s'était rendu pour enseigner les belles-lettres à Charles Malatesta, qui devint ensuite seigneur de cette ville. Coluccio Salutato, dans une lettre en vers, où il le détournait de l'astrologie, et dont l'abbé Mehus a parlé dans sa *Vie d'Ambroise le Camaldule*, p. 308, loue son talent pour la poésie latine : ses ouvrages sont restés manuscrits. Il mourut vers 1400. Marchesi a écrit sa vie, dans ses *Vitæ illustrium Foroliviensium*.
G—É.

ALLEGRETTI (ALLEGRETTO DEGLI) a écrit, en italien, un Journal de Sienne : *Diarii Sanesi*, de 1450 à 1496, publié par Muratori, *Scriptor. rerum italic.* vol. XXIII. On voit, dans son Journal, qu'il fut lui-même acteur dans plusieurs des faits qu'il raconte; qu'en 1482, il fut fait membre du conseil du peuple, et, l'année suivante, l'un des conseillers de toute la république. L'Ugurgieri s'est donc trompé, dans ses *Pompe Sanesi*, en disant que cet auteur florissait en 1440. Muratori avoue, dans la préface qu'il a mise à ses *Diarii*, qu'ils contiennent des particularités minutieuses et souvent frivoles. G—É.

ALLEGRI. *Voy*. CORRÈGE.

ALLEGRI (ALEXANDRE), l'un des poëtes italiens qui se distingua le plus, vers la fin du 16e. siècle, dans le genre burlesque; genre plus estimé en Italie qu'en France, et qui, à la vérité, n'est pas tout-à-fait le même dans ces deux pays. Allegri était né à Florence, et, dans sa jeunesse, il suivit le métier des armes: il s'attacha ensuite à quelques grands; mais ses goûts paisibles lui firent enfin donner la préférence à l'état ecclésiastique. C'est ce qu'il dit lui-même dans un seul vers, qui est le dernier d'un de ses sonnets:

Che voi sapete
Scolare, Cortigian, soldato e prete.

Il joignait, à beaucoup de connaissances, un esprit toujours vif et agréable; les charmes de sa conversation attiraient dans sa maison, située à Florence, sur la place de Ste.-Marie-Nouvelle, un cercle nombreux d'hommes de lettres et de savants. Ses *Rime piacevoli* n'ont été imprimées qu'après sa mort; la première partie à Vérone, 1605; la 2e., *ibid.*, 1607; la 3e. à Florence, 1608; et la 4e. à Vérone, 1613. La plupart des pièces de vers y sont précédées de morceaux de prose, qui ne sont pas moins facétieux ni moins bizarres. Le tout est ordinairement relié dans le même volume avec les trois *Lettere di ser Poi Pedante*, adressées au Bembo, à Boccace et à Pétrarque, Bologne, 1613, et avec la *Fantastica Visione di Parri da Pozzolatico*, adressée au Dante, Lucques, même année 1613; pièces satiriques, où l'auteur tourne les pédants en ridicule, en affectant leur langage. Ce volume, petit in-4°., est très-rare, et recherché des curieux. On a réimprimé les *Rime piacevoli* en 1754, à Amsterdam, in-8°., sur de fort vilain papier, et avec de fort mauvais caractères; mais cette édition a l'avantage de présenter une notice sur la vie de l'auteur. Il était resté de lui beaucoup de poésies manuscrites entre les mains de sa famille; cette famille s'étant éteinte, les manuscrits se sont perdus. Il avait aussi composé une tragédie intitulée: *Idomenée roi de Crète*; le sujet était la mort du fils de ce roi immolé par son propre père; le savant Carlo Dati, à qui il l'avait lue, en faisait de très-grands éloges. Le Recueil de Poëtes latins, publié à Florence en 1719, contient plusieurs pièces de notre Allegri, qui prouvent beaucoup de talent pour la poésie latine. Elles sont dans le genre héroïque, et l'on ne s'y aperçoit nullement du ton habituel de son esprit, tel qu'il paraît dans toutes ses poésies toscanes.
G—É.

ALLEGRI (JÉRÔME), célèbre chimiste de Vérone, au milieu du 16e. siècle, y présida long-temps l'académie des *Alethophiles*, consacrée à découvrir les erreurs populaires qui pouvaient se glisser dans la pratique de la médecine; mais s'écarta de l'objet de cette institution, en se livrant aux rêveries de l'astrologie et de la philosophie hermétique. On a de lui un Traité de chimie, des Dissertations sur la poudre d'Algaroto et la composition de la thériaque. C. et A—N.

ALLEGRI (GRÉGOIRE), compositeur de musique, né à Rome, embrassa l'état ecclésiastique. Elève de Nanini, et admis, en 1629, comme chanteur, dans la chapelle du pape, il obtint une grande réputation comme compositeur de musique sacrée. Parmi ses productions, on distingue un *Miserere*, qu'on exécutait, pendant la semaine sainte, à la chapelle Sixtine, et auquel on attachait tant d'importance, qu'il était défendu de le copier, sous peine d'excommunication. Cette défense fut éludée par Mozart, qui, l'ayant entendu

chanter deux fois, le retint, et en présenta une copie conforme au manuscrit. Ce fameux *Miserere* fut envoyé, en 1773, par le pape, au roi Georges III; dès 1771, il avait été gravé à Londres, et l'a été à Paris, en 1810, dans la *Collection des classiques*, recueillie par M. Choron. Allégri était de la famille du Corrège; il mourut le 16 février 1640. Doué d'une grande piété, il visitait souvent les prisons, pour y pratiquer des œuvres de charité. P—x.

ALLEIN (Richard), ecclésiastique anglais, né, en 1611, à Ditchet, était presbytérien, mais d'un caractère paisible, et ennemi de l'intolérance religieuse; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fut persécuté et dépouillé de sa cure. On a de lui des sermons, et quelques ouvrages de piété, qui ont été souvent réimprimés; les principaux sont: I. *Vindiciæ pietatis*, 1664 et 1669; II. *le Ciel ouvert*, etc., 1665; III. *la Crainte religieuse* (Godly Fear), in-8°., 1674; IV. une *Notice sur Joseph Allein*. Richard Allein mourut en 1681, âgé de 64 ans. — Un autre Allein (Joseph), parent de Richard, est auteur de plusieurs ouvrages de religion très-estimés des presbytériens. X—n.

ALLEMANT. *Voy.* Lallemant.

ALLEN (Guillaume). *V.* Alan.

ALLEN (Thomas), mathématicien anglais, né en 1542, à Utoxeter, dans le Staffordshire, étudia dans le collége de la Trinité, à Oxford. Le comte de Northumberland, protecteur des mathématiciens, le reçut quelque temps chez lui, et le comte de Leicester lui offrit un évêché, qu'il refusa par amour pour la solitude et pour les travaux qu'il avait entrepris. Les connaissances d'Allen en mathématiques le firent considérer, par le vulgaire ignorant, comme un sorcier; l'auteur d'un livre, intitulé: *République de Leicester*, l'accusa d'avoir employé la magie pour servir le comte de Leicester, dans son projet d'épouser la reine Elisabeth. On ne doit pas s'arrêter à une imputation si absurde; mais il est certain que le comte avait tant de confiance dans Allen, que rien d'important ne se faisait dans l'État sans que celui-ci en eût connaissance. Allen amassait, avec une persévérance infatigable, de vieux manuscrits concernant l'histoire, l'antiquité, l'astronomie, la philosophie et les mathématiques. Plusieurs auteurs les ont cités comme ayant formé la *Bibliothèque Allenienne*. Outre les collections précieuses que ce savant a laissées, on a de lui: I. *Ptolomei Pelusiensis, de astrorum judiciis, aut, ut vulgò vocant, quadripartitæ constructionis liber secundus; cum expositione Thomæ Alleyn Angli Oxoniensis*: II. *Claudii Ptolomei de astrorum judiciis lib. tertius, cum expositione Th. Alleyn.* Il mourut, en 1632, dans un âge très-avancé. Il est à regretter qu'un homme, si estimé de ses contemporains, et regardé comme l'un des premiers mathématiciens de son temps, n'ait pas laissé un plus grand nombre d'ouvrages sur la science à laquelle il s'était livré. — Un autre Thomas Allen, mort en 1638, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Observationes in libellum Chrysostomi in Esaiam.* X—n.

ALLEN (Jean), archevêque de Dublin, en 1528, et, peu après, chancelier d'Irlande, dut sa fortune au cardinal Wolsey, qu'il avait servi avec beaucoup d'activité dans la suppression de plusieurs monastères, dont ce cardinal employa les revenus à la dotation de deux colléges de son nom. Lors de la révolte du comte de Kildare, Thomas Fitz-Gérard, fils de ce comte,

n'ayant pu obliger Allen, devenu son prisonnier, à fléchir le genou devant lui, lui fit sauter la cervelle d'un coup de massue, le 28 juillet 1534, ce prélat étant alors âgé de 58 ans. Le lieu où arriva ce meurtre, fut entouré de haies, et soustrait à toute espèce d'usage. Le peuple regarda la fin tragique d'Allen comme une punition du ciel, pour avoir détruit quarante monastères, et les malheurs qui fondirent depuis sur la famille des Fitz-Gérard, comme une autre punition, pour la cruauté de Thomas en cette occasion. Allen était un savant canoniste; on a de lui : I. *Epistola de Pallii significatione activa et passiva*; II. *De consuetudinibus ac statutis intuitionis causis observandis*. T—D.

ALLEON-DULAC (Jean-Louis), avocat, né à Lyon, quitta le barreau, et prit la place de directeur de la poste aux lettres à St.-Etienne en Forez, pour pouvoir s'adonner à l'étude de l'histoire naturelle. Il est mort en 1768. On a de lui : I. *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais*, Lyon, 1765, 2 vol. petit in-8°.; II. *Mélanges d'Histoire naturelle*, 1762, 2 vol. petit in-8°., réimprimés en 1765, 6 vol. petit in-8°. A. B—T.

ALLERSTAIN, ou HALLERSTAIN (le Père), jésuite allemand et missionnaire à la Chine. Ses connaissances mathématiques et ses talents pour l'astronomie le firent appeler à la cour de Pékin, où il ne tarda pas à obtenir l'estime de l'empereur Kien-long. Il fut créé mandarin, et nommé président du tribunal des mathématiques, poste qu'il occupa long-temps à la satisfaction du souverain. Nous lui devons un dénombrement des habitants de chaque province de la Chine, pour la 25e. et la 26e. année du règne de Kien-long (1760 et 1761). Il obtint ces états de population du *Heou-pou* (tribunal des fermes), et les traduisit lui-même du chinois. L'original et la traduction furent reçus en Europe, en 1779. La politique des conquérants tatars a depuis supprimé ces dénombrements, ou, du moins, empêché leur publicité, dans la crainte qu'ils ne révélassent aux Chinois le secret de leurs forces. Cette pièce est d'autant plus précieuse, qu'elle confirme tous les calculs du célèbre missionnaire Amiot, et donne la preuve de l'augmentation progressive de la population chinoise. L'an 25 du règne de Kien-long, la population était de 196,837,977 ames, et, dans l'année 26, elle s'éleva à 198,214,624. Le dénombrement, procuré par le père Allerstain, se trouve inséré dans la *Description générale de la Chine*, page 283 de l'édit. in-4°.; et t. I, pag. 420 de l'édit. in-8°. On n'a pas la date précise de la mort de ce missionnaire; mais il avait cessé de vivre en 1777. G—R.

ALLESTRY (Richard), théologien anglais, né en 1619, à Uppington, dans le comté de Shrop, étudiait avec distinction à Oxford, lorsque les troubles de la guerre civile engagèrent la plupart des élèves de l'université à prendre les armes pour Charles Ier. Allestry se montra aussi ardent pour acquérir des connaissances que pour défendre la cause royale, et on le vit souvent tenant son fusil d'une main et un livre de l'autre. Il avait repris ses études, lorsqu'un détachement de l'armée républicaine entra dans Oxford pour piller les colléges. Quelques soldats se portèrent dans l'appartement du doyen, où ils rassemblèrent tout ce qui s'y trouvait de plus précieux, et le renfermèrent dans une chambre dont ils emportèrent la clef. Allestry, qui les

avait observés, trouva moyen d'entrer dans la chambre où était renfermé le butin, s'en empara, et alla le cacher ailleurs. Les pillards étant revenus, et se trouvant frustrés de leur proie, se seraient vengés cruellement d'Allestry, si un ordre imprévu n'avait rappelé le détachement à l'armée. Allestry reprit de nouveau les armes, et se trouva à la bataille de Keinton-Field, dans le comté de Warwick. En retournant à Oxford, il fut fait prisonnier par un parti de républicains, et conduit à Broughton-House; mais il fut bientôt délivré par un corps de royalistes qui chassa de ce poste les républicains. Oxford étant de nouveau tranquille, il reprit la robe et les exercices du collége; mais il y fut atteint d'une maladie pestilentielle qui faisait de grands ravages dans cette ville, et qui mit sa vie dans le danger le plus imminent. A peine était-il rétabli, qu'il fut obligé de s'armer une troisième fois pour la défense de son roi : il s'enrôla dans un régiment de volontaires, composé d'étudiants d'Oxford qui servaient sans paie, et qui, sans autres motifs que leurs principes politiques, se soumettaient gaîment aux dangers et aux fatigues du service militaire. Il ne quitta les armes qu'après le triomphe du parti républicain, et ce fut alors qu'il entra dans les ordres, quoique la part qu'il avait prise contre la faction dominante ne lui laissât aucune espérance d'avancement dans la carrière ecclésiastique ; toujours fidèle aux mêmes principes, il signa le fameux décret rendu par l'université contre la *ligue solennelle* et contre le *covenant*. Il fut en conséquence chassé d'Oxford, ainsi que tous les membres de l'université qui avaient signé le même acte. Pendant la persécution exercée contre les royalistes, Allestry trouva une retraite paisible chez plusieurs familles respectables, dont il mérita l'estime et l'amitié. Ses talents et ses principes inspirèrent une telle confiance aux partisans de la famille royale, qu'il fut employé dans des négociations secrètes pour remettre Charles II sur le trône. Après la restauration, Allestry revint à Oxford, où il prit le degré de docteur en théologie; le roi le nomma prévôt du collége d'Eton, place lucrative, mais dont il employa les émoluments en bienfaits et en travaux utiles au collége. Il mourut en 1681, laissant ses Sermons, imprimés in-fol. à Oxford en 1684, et une réputation de talent et de lumières, de courage et de vertu, qui a survécu à ses ouvrages.

S—D.

ALLETZ (Pons-Augustin), né à Montpellier, est mort à Paris, le mars 1785, à l'âge de 82 ans. Après avoir été quelque temps dans la congrégation de l'Oratoire, il exerça la profession d'avocat, qu'il abandonna bientôt pour s'adonner entièrement à la littérature. Ses nombreux travaux sont presque tous des compilations utiles; il en est même quelques-unes qui méritent d'être distinguées. Nous citerons : I. *Précis de l'Histoire sacrée, par demandes et par réponses*, 1747, 1781, 1805, in-12; II. *Modèles d'éloquence*, ou *les Traits brillants des orateurs français les plus célèbres*, 1753, 1789, in-12; III. *Excerpta è Cornelio Tacito*, 1756, in-12, ouvrage qui fut long-temps ad *usum scholarum*, et que l'on a reproduit dernièrement avec quelques changements, sans en faire honneur à Alletz; IV. *Dictionnaire portatif des conciles*, 1758, in-8°.; V. *l'Agronome*, ou *Dictionnaire portatif du cultivateur*, 2 vol. in-8°., 1760, 1764, 1799, etc.; VI. *Selectæ Fabulæ ex libris Metamorphoseon Ov-*

s onis, 1762, in-12, très-sou- imprimé; VII. *Abrégé de l'his- -ecque*, 1763, 1774, in-12; rage fut traduit en anglais, en en polonais, en 1775; en alle- en 1776; VIII. l'*Esprit des listes de Trévoux*, 1771, n-12; IX. l'*Esprit des Jour- s de Hollande les plus célè-* 1777, 2 vol. in-12; X. l'*Al- oderne*, ou *Nouveaux Secrets és et licites*, 1768, 1769, in-12, réimprimés depuis en n-8°.; XI. *Victoires mémora- s Français*, 1754, 2 vol. in-12; *Histoire abrégée des Papes, de- . Pierre jusqu'à Clément XIV*, 2 vol. in-12, ouvrage assez su- el; XIII. *Tableau de l'Histoire ance*, 2 vol. in-12, 1766, 1769, ; XIV. *Cérémonial du sacre ois de France*, 1775, in-8°.; es *Ornements de la mémoire*, *Traits brillants des Poètes ais les plus célèbres*, 1749, . Ce livre, réimprimé souvent, reproduit sous le titre de: *Petit s de littérature*, 1801, in-8°. e Texier, qui publia l'ouvrage ce dernier titre et sous son n'a eu d'autre mérite que de er une édition extraordinaire- incorrecte. Les libraires Capelle nand ont publié, en 1808, une elle édition des *Ornements de émoire*, 1 vol. in-12, en tête du- on trouve la liste des ouvrages etz. Cette édition est préférable à s les autres, même à celles qui été publiées par Alletz lui-même, e qu'elle est faite avec beaucoup oin; les citations y sont exactes, s erreurs, rectifiées. D—M—T.

LLEY (GUILLAUME), prélat an- du 16e. siècle, né à Great- comb, dans le comté de Buckin- m. Son zèle pour la religion réfor- mée l'obligea, sous le règne de la reine Marie, d'aller chercher un asyle dans le nord de l'Angleterre; là, il se livra, pour subsister, à la pratique de la médecine, et à l'instruction de la jeunesse. L'avènement d'Elisabeth le rappela à Londres, où il se fit connaître par ses leçons de théologie. Il fut nommé évêque d'Exeter, en 1560. Alley est auteur, I. d'un Recueil intitulé: *la Bibliothèque du Pauvre*, en 2 vol. in-fol.: ce sont douze discours qu'il avait prononcés dans l'église de St.-Paul, sur la première épître de St.-Pierre; II. d'une *Grammaire hébraïque*; III. de la traduction du *Pentateuque*, dans une version de la *Bible* entreprise par ordre de la reine Elisabeth, et de quelques autres écrits. Il mourut le 15 avril 1507. X—N.

ALLEYN (EDOUARD), le plus célèbre acteur du théâtre anglais, sous les règnes de la reine Elisabeth et du roi Jacques Ier., naquit à Londres le 1er. septembre 1566. Son père avait une fortune aisée, et pouvait lui donner une bonne éducation; mais le goût du jeune Alleyn l'éloignait de toute occupation sérieuse: une mémoire facile et sûre, une élocution douce et coulante, un génie flexible, une figure agréable, un maintien et une taille avantageuse, étaient de grandes dispositions pour le théâtre. Il embrassa cette profession, et jouissait, dès 1592, de la réputation d'un acteur distingué. Modulant sa voix, et pliant ses gestes à toutes sortes de caractères, il avait l'art de dérober aux spectateurs les défauts des auteurs, d'exprimer les sentiments de ses personnages avec une vérité qui les faisait passer dans l'ame des spectateurs; enfin, il poussa l'art dramatique à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Alleyn occupait les principaux rôles dans les pièces de Shakspeare et de Ben

Johnson; mais, comme on n'était pas alors dans l'usage d'imprimer les noms des acteurs à côté des personnages qu'ils représentaient, on ne peut pas savoir au juste quels sont ceux que jouait Alleyn, dans les pièces de ces deux grands poètes. Alleyn n'est pas moins connu en Angleterre, par la fondation qu'il fit du collége ou hôpital de Dulwich, dans le comté de Surry, à 2 lieues de Londres, que par son rare talent de comédien. Son père lui avait laissé une assez belle fortune; il était propriétaire d'un théâtre, où il attirait un très-grand concours; il était gardien de la ménagerie royale, ce qui lui procurait 500 livres sterlings de revenu; il eut trois femmes, mortes sans enfants, dont le douaire lui resta. Il se trouva alors assez riche pour faire construire cet établissement, dont Inigo-Jones fut l'architecte, en 1617: l'édifice seul lui coûta 10,000 liv. st., et il y attacha des fonds du produit de 8000 liv. de rente, pour l'entretien d'un supérieur, un gardien, quatre maîtres, six hommes pauvres, autant de femmes, douze enfants de l'âge de 4 à 6 ans, qui y étaient élevés jusqu'à 14 et 16 ans. Il voulut en être le premier pauvre, et y passa le reste de sa vie, se soumettant exactement à toutes les règles de la maison, qu'il avait rédigées lui-même; il y mourut le 25 novembre 1626. On prétend que, représentant un jour le diable, dans une tragédie, il crut le voir réellement devant lui; que ce spectacle l'effraya, et lui fit faire le vœu d'ériger l'établissement en question, pour réparer tous les scandales qu'il pouvait avoir donnés dans sa profession. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passa les dernières années de sa vie dans les exercices de piété. Son établissement subsiste encore, et il a même été augmenté. T—D.

ALLEYN. *Voy.* ALLEN.

ALLIER (CLAUDE), prieur-curé de Chambonas, un des agents principaux du rassemblement royaliste connu sous le nom de *camp de Jalès*, décrété d'accusation par l'assemblée législative, le 18 juillet 1792, fut condamné à mort, le 5 septembre 1793, par le tribunal criminel du département de la Lozère, et exécuté à Mende. —Un autre ALLIER (Dominique), aussi chef du camp de Jalès, mis en accusation avec le précédent, parvint à s'évader, et se rendit à Coblentz, auprès des princes. Il revint ensuite dans les départements méridionaux, pour y opérer quelque soulèvement; et, après diverses tentatives infructueuses, il fut arrêté et exécuté en nov. 1798. N—L.

ALLIONI (CHARLES), médecin piémontais et professeur de botanique à l'université de Turin, naquit en 1725, et mourut, en 1804, dans sa 79e. année. Ses vastes connaissances l'avaient fait aggréger à beaucoup de sociétés savantes, telles que l'institut de Bologne, les sociétés royales de Montpellier, de Londres, de Gottingue, de Madrid, etc. Il est auteur de plusieurs bons ouvrages sur la botanique, la médecine et l'histoire naturelle, dont voici la liste: I. *Pedemontii stirpium rariorum specimen primum*, Augustæ Taurinorum, 1755, in-4°., avec 12 planches; cet ouvrage contient la description et les figures de 50 plantes nouvelles, ou très-peu connues, dont la plupart sont indigènes des montagnes du Piémont; II. *Oryctographiæ Pedemontanæ specimen*, Parisiis, 1757, in-8°.; l'auteur décrit, dans cet ouvrage, les fossiles qu'il avait observés dans le Piémont, et donne une idée de ses connaissances dans la géologie et l'oryctographie; III. *Tractatio de miliarium origine, progres-*

urâ et curatione, Augustæ rum, 1758, in-8°; ouvrage cine fort estimé; IV. *Stirpium arum littoris et agri Nicœen-umeratio methodica, cum aliquot animalium ejusdem* Parisiis, 1757, in-8°.; cet e est souvent cité par les natu-, sous le titre abrégé d'*Enu-o stirpium Nicœensis*. La plus partie des matériaux qui le sent avait été rassemblée par Giudice, botaniste de Nice, et Allioni. Celui-ci, dépositaire des s de Giudice, après sa mort, les en ordre, et a rangé les plantes t la méthode de Ludwig. Il rap-pour chaque espèce, la déno-ion, ou la phrase de divers au-, surtout de G. Bauhin, de efort et de Linné. Les animaux, il traite à la fin du volume, se sent à quelques espèces de sè-d'étoiles de mer, d'oursins et de s. Ce livre est une esquisse de la e de Nice, qui diffère peu de celle Provence; V. *Synopsis metho-horti Taurinensis*, Taurini, 1762, . C'est le tableau méthodique de s les plantes qui étaient cultivées le jardin de botanique de Turin: sont divisées en 13 classes. La mé-e d'Allioni ne diffère de celle de n, que parce qu'il ne considère pas égularité ou l'irrégularité de la lle. Les sections qui divisent les ses sont tirées du système sexuel Linné; VI. *Flora Pedemontana, enumeratio methodica stir-m indigenarum Pedemontii*, Au-tæ Taurinorum, 1785, 3 tom. fol. Dans les deux premiers volu-s, l'auteur donne la notice et les onymes de 2800 plantes, distri-ées en 12 classes, qui sont fondées la forme de la corolle, ou le nom-e des pétales; les sections sont éta-blies, en général, sur la considération du fruit, sous le rapport du nombre, de la forme et de la structure; le troisième volume contient un abrégé des éléments de botanique, et 92 planches, renfermant les figures de 237 espèces: elles sont bien dessinées et exactes. Les dessins originaux sont déposés au musée de Turin; à chaque espèce, Allioni indique le lieu natal, la nature du sol, et le nom vulgaire qu'on lui donne dans les divers idiomes des provinces du Piémont. Il cite avec reconnaissance tous les botanistes qui lui ont communiqué leurs travaux, ou qui l'ont aidé dans ses recherches; possédant toutes les parties de la physique moderne, il traite de la matière médicale en savant médecin, mais d'une manière qui lui est particulière; ce qu'il dit des propriétés des plantes est le résultat de l'expérience d'un praticien éclairé et d'un grand observateur. La *Flore du Piémont* est, de tous les ouvrages d'Allioni, le plus important par son sujet, et le plus considérable par son étendue; la partie typographique en est belle et très-soignée; sa distribution a de la ressemblance avec celle de l'*Histoire des plantes de la Suisse*, de Haller, qu'il estimait beaucoup, et avec qui il avait entretenu une correspondance jusqu'à sa mort; VII. *Auctuarium ad Flora Pedemontana*, Taurini, 1789, tab. 2; cet ouvrage renferme les additions et les corrections que l'auteur a faites à la *Flore du Piémont*, et les plantes qui ont été découvertes depuis sa publication. Pendant sa longue carrière, Allioni a publié plusieurs Mémoires qui sont insérés dans les *Mélanges de l'Académie de Turin*; VIII. *Fasciculus stirpium Sardiniæ in dioecesi Calaris lectarum, à M. Ant. Plazza* (*in Miscellan. Taurin.*, tom. I). C'est un

cahier de plantes recueillies dans le diocèse de Cagliari, capitale de la Sardaigne, par M. Ant. Plazza; IX. *Florula Corsica, à Felix Valle, edita à Carol. Alliono.* (*Miscellan. Taurin.* tom. II). C'est l'esquisse d'une *Flore* de l'île de Corse, faite par Félix Valle, rédigée et publiée par Allioni. Il y en a une seconde édition, qui est augmentée des écrits de Jaussin, par Nicolas-Laurent Burmann, insérée dans les *Nouveaux actes de l'académie des curieux de la nature*, tom. IV. Allioni doit être placé parmi les botanistes du second ordre qui ont fait faire des progrès à la science, en ajoutant un petit nombre de plantes à celles qui étaient déjà connues. Loeffling lui a consacré un genre, sous le nom d'*Allionie.* Linné l'a adopté; il est de la famille des Dipsacées. D—P—s.

ALLIOT (Pierre), médecin, né à Bar-le-Duc, se fit une réputation par un prétendu spécifique contre le cancer. Il en fit vainement l'essai sur la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Son fils Jean-Baptiste, et son petit-fils Dom. Hyacinthe, soutinrent cette découverte, qui, selon Haller, consistait en une préparation arsenicale. Pierre Alliot fut nommé médecin ordinaire de Louis XIV. Tous les trois ont écrit sur la maladie qui fut l'objet principal de leurs observations, et contre laquelle la médecine n'a encore trouvé de remède que l'extirpation, ou la destruction de la partie attaquée, par le moyen d'un caustique. C'est, en effet, de cette manière qu'agissait le remède des Alliot, que quelques médecins emploient encore avec succès, mais qui, entre les mains des charlatans et des ignorants, a produit de grands maux; car il ne peut être efficace que lorsque le mal attaque une partie si petite et si exactement isolée, que toute sa sphère soit entièrement embrassée dans le mouvement que détermine le caustique appliqué extérieurement : hors ce cas, cette application ne fait que hâter le mal, et peut déterminer de plus grands accidents, par l'absorption inévitable, pendant le contact, d'une certaine quantité d'arsenic. — Un autre petit-fils de Pierre Alliot fut chargé de l'administration de la maison du roi de Pologne Stanislas, à Nancy, et publia divers Mémoires sur cette partie. C. et A—n.

ALLIX (Pierre), né, en 1641, à Alençon, d'un ministre protestant, qui, après l'avoir dirigé dans ses premières études, l'envoya faire ses exercices académiques à Saumur, puis à Sédan, où il se distingua, dès l'âge de 19 ans, par des thèses théologiques sur le jugement dernier. Il n'en sortit que pour être ministre à St.-Agobile en Champagne. L'idée qu'il avait donnée de son mérite le fit appeler, en 1670, à Charenton, pour succéder dans le ministère au savant Daillé; il y travailla, avec le fameux Claude, à une nouvelle version française de la *Bible*. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea de se réfugier en Angleterre avec sa famille. Il y fonda une église française conformiste, ou du rit anglican. En 1690, le docteur Burnet, évêque de Sarisbery, lui donna un canonicat, et la trésorerie de sa cathédrale : les universités d'Oxford et de Cambridge se l'agrégèrent, en qualité de docteur honoraire. Il termina sa carrière à Londres, le 3 mars 1717. C'était un homme d'une vaste érudition, qui possédait parfaitement le grec, l'hébreu, le syriaque et le chaldéen. Il était très-zélé pour son parti, et avait pris beaucoup de peine, fait beaucoup de démarches inutiles auprès des ministres de Hollande, de Genève et de Berlin, pour tâcher d'opérer

:union de toutes les églises pro-
:tes, surtout des deux princi-
sectes de Luther et de Calvin.
point donné au public de ces
s ouvrages qui fixent un rang
ulier à leurs auteurs dans les
: ; mais nous avons de lui un
re de productions qui font hon-
à son profond savoir dans les
:es ecclésiastiques. On peut voir,
le tome XXXIV des *Mémoires
icéron*, la liste de ces ouvrages,
les principaux sont : I. *Réflexions
'ues et théologiques sur la con-
rse de l'Eglise*, 1686 ; II. *Ré-
ɔns sur tous les livres de l'an-
et du nouveau Testament*,
. 1589, 2 vol. in-8°., ouvrage judi-
:, instructif, mais mal écrit, et
méthode ; III. *Défenses des Pè-
etc.*, *Jugement de l'ancienne
se Judaïque contre les Uni-
:s*, Londres, 1699, in-8°., et
ieurs autres savants écrits contre
iociniens, les nouveaux Ariens,
ialement contre Nye, Dodwel,
iston ; IV. *Remarques sur l'His-
: ecclésiastique des Eglises du
mont et des Albigeois*, 1690 et
2, en anglais, in-4° : il y fait ses
rts pour prouver, contre Bossuet,
ces Eglises n'ont point été enta-
:s de manichéisme ; que, depuis
ipôtres jusqu'au 13e. siècle, elles
iont conservées dans l'indépen-
ce de l'Eglise romaine, dans la
fession constante de la pure doc-
e de l'Evangile, et qu'elles ont
une succession non interrompue
vrais ministres ; son but est de
ıner une origine et une tradition
ıstolique à la nouvelle réforme ; V.
*aduction du livre de Ratramne,
Corps et du Sang de J.-C.*, avec
e dissertation pour montrer que
sentiments de cet auteur sont con-
ires au dogme catholique. (*Voy.*
Jacques Boileau). C'est dans les mêmes vues qu'Allix fit imprimer à Londres, en 1686, sur un manuscrit de la bibliothèque de St.-Victor, qui lui avait été envoyé par l'abbé de Longuerue, l'ouvrage de Jean de Paris, dominicain, intitulé : *De modo existendi corporis Christi in sacramento altaris, aliò quam sit ille quem tenet Ecclesia*, etc. ; cet ouvrage a en tête une préface historique, où l'éditeur veut prouver que la doctrine de la transsubstantiation n'était pas regardée dans l'Eglise comme un article de foi, avant le concile de Trente. C'est encore dans le même dessein, qu'il fit imprimer en même temps un petit livre, attribué également à l'abbé de Longuerue, intitulé : *Traité d'un auteur de la communion romaine touchant la transsubstantiation, où il fait voir que, selon les principes de son Eglise, ce dogme ne peut être un article de foi.* VI. Des Dissertations, en latin, sur le sang de J.-C ; sur l'année et le mois de la naissance de J.-C. ; sur l'origine du Trisagion ; sur la vie et les écrits de Tertullien ; sur le double avènement du Messie ; sur la Pénitence, et l'intention du ministre dans l'administration des sacrements ; sur le droit de soumettre à un nouvel examen les décisions des conciles, etc. ; VII. quelques Ecrits en faveur de la révolution d'Angleterre, dont l'un est intitulé : *Examen des scrupules de ceux qui refusent de faire le serment de fidélité*, Lond., 1689, in-4°.
T—d.

ALLORI (Alexandre), dit le Bronzino, né à Florence, en 1535, resta orphelin à l'âge de 5 ans ; son oncle, Angelo Bronzino, le recueillit, et lui donna les éléments du dessin. Il composa, à dix-sept ans, un tableau digne d'être placé dans la chapelle

d'Alexandre de Médicis. Peu de temps après, il alla à Rome, où il se perfectionna par l'étude de l'antique, et des ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il y fit un grand nombre de peintures de différents genres, telles que portraits, tableaux d'église, sujets tirés de la Fable, de l'*Odyssée*, et même de la *Batrachomyomachie* d'Homère; il travailla à fresque, en détrempe, et à l'huile, dessina des *cartons* pour des tapisseries que faisait exécuter le grand-duc François. Il était laborieux, expéditif, et très-scrupuleux sur la théorie de son art. Savant dans l'anatomie, et grand imitateur de Michel-Ange, il estimait plus le dessin que la couleur; aussi, ses ouvrages ont-ils, en général, peu de vérité et de délicatesse dans le coloris. Il faut en excepter cependant quelques tableaux de chevalet, qu'on admire dans les galeries de Rome, et surtout le *Sacrifice d'Abraham*, du Musée de Florence, qui, pour la couleur, est digne de l'école Flamande. *La Femme adultère*, qu'il a peinte dans une des chapelles de l'église du St.-Esprit, prouve aussi qu'Allori ne manquait ni d'invention ni d'expression; enfin, il a excellé dans les portraits. On prétend qu'il composa des Poésies burlesques, et un Dialogue sur les principes du dessin, orné de figures. Ce dernier ouvrage, que l'Orlandi assure avoir été imprimé en 1590, est perdu. Baldinucci et Borghini en ont vu seulement quelques fragments manuscrits. Allori mourut en 1607, âgé de 72 ans. C—N.

ALLORI (CRISTOFANO), fils du précédent, né à Florence, en 1577. Quoiqu'élève de son père, il ne partagea pas son admiration pour la manière de Michel-Ange, et sortit de chez lui pour étudier sous la direction du *Cigoli*. Son premier tableau étonna son maître, qui s'avoua vaincu. Mécontent des modèles, qui ne rendaient point à son gré l'expression et le mouvement des figures de ses compositions, il posait lui-même, priait le Pagani, son ami, de dessiner sa pose, et terminait ensuite son tableau; il se plaisait à faire des études de paysages d'après nature, et il exécuta de beaux ouvrages de ce genre, qu'il ornait de petites figures bien touchées. On raconte, à l'occasion de son fameux tableau de *Judith*, qu'après avoir fait la figure principale d'après sa maîtresse, nommée la *Mazzafirra*, ne trouvant point de modèle pour la tête d'Holopherne, il se laissa croître la barbe et les cheveux, et copia sa propre figure. On cite aussi un tableau, représentant *S. François*, pour lequel il tint un capucin pendant quinze jours, afin de terminer un œil. Il n'était jamais content de ses ouvrages, effaçait sans cesse; et, souvent, les gâtait à force de chercher la perfection. Il avait l'esprit agréable, composait des vers badins, et excellait dans tous les exercices du corps. Ses ouvrages ont de l'expression, et ses figures, beaucoup de relief. Son tableau de *S. Julien*, qui, après avoir été l'un des principaux ornements du palais Pitti, a été transporté au Musée Napoléon, peut donner la mesure du talent de ce maître, qui est, à juste titre, regardé comme l'un des meilleurs coloristes de l'école florentine. Il mourut à 42 ans, à la suite d'une blessure au pied, qui s'aggrava à tel point, que l'amputation de cette partie pouvait seule lui sauver la vie; mais il ne voulut point y consentir, et attendit la mort avec sérénité, en peignant de petits tableaux jusqu'au dernier moment; il laissa plusieurs élèves, dont le plus connu est César Dandini. Cristofano Allori est le dernier des trois habiles peintres qui ont porté le surnom de BRONZINO, et entre les-

n observe une espèce de gra-
de talent, qui peut servir à les
riser. Angelo, le plus ancien,
entièrement le goût de Michel-
qui était celui du siècle où do-
l'étude de la sculpture; Alessan-
est efforcé de tempérer, par un
ur coloris, ce que ce style avait
r et d'exagéré; Cristofano y re-
tout-à-fait, pour adopter celui du
, le plus grand coloriste de l'école
atine. C—N.

LUTIUS, prince des Celtibé-
. (*Voy.* SCIPION l'Africain.)

MAGRO (DIÉGO D'), gouver-
du Chili, et marquis du Pérou,
d'une extraction si basse, qu'il ne
naissait pas même sa famille. Il
son nom du village espagnol où il
it, vers 1463. Sobre, infatigable,
oué de beaucoup de patience et
dace, il passa de bonne heure en
érique, dans la vue de s'enrichir.
ès y avoir suivi la carrière des ar-
, il s'associa à Pizarre, en 1520,
r faire la conquête du Pérou. Ce
fut néanmoins que douze ans après,
, mettant à la voile, de Panama, il
ena quelques renforts à Pizarre,
r le seconder dans cette grande
reprise. Almagro dispersa plusieurs
ps d'Indiens, et partagea la gloire
premiers conquérants du Pérou.
récompense de ses services, Char-
-Quint lui accorda, en 1534, le
e d'*adelentado*, ou gouverneur.
juridiction d'Almagro comprenait
o lieues de terrain, au sud des pro-
ices du ressort de Pizarre, et s'éten-
t même sur le Chili, qui n'était pas
core acquis aux Espagnols. Chargé
soumettre toute cette contrée, Al-
gro se mit en marche avec 15 mille
diens auxiliaires, et six cents aven-
iers espagnols, que sa réputation
courage et de prodigalité attira
us ses drapeaux. Il pénétra le premier dans ce pays inconnu, et combattit avec succès des tribus belliqueuses et indépendantes; mais, ayant eu connaissance du soulèvement général des Péruviens, et croyant que Pizarre succomberait, il revint sur ses pas, en 1536, moins pour empêcher les Indiens de reprendre la ville de Cusco, que pour en chasser les frères de Pizarre; il prétendait que cette capitale faisait partie du gouvernement que lui avait conféré Charles-Quint. Après avoir dispersé les Péruviens révoltés, il se rendit maître de Cusco par surprise, mit en arrestation les frères de Pizarre, et se fit reconnaître pour capitaine-général. Il attira d'abord sous ses drapeaux, par la ruse, un corps d'Espagnols que Pizarre lui avait opposé; mais celui-ci, après avoir rassemblé à Lima une nombreuse armée d'Indiens et d'Espagnols, marcha contre Almagro, et les deux partis en vinrent aux mains, sous les murs de Cusco, le 25 avril 1538. Almagro fut vaincu, fait prisonnier, et condamné à mort à l'âge d'environ 75 ans : on l'étrangla dans sa prison, avant de le décapiter publiquement. Ce vieux capitaine, après avoir signalé tant de fois son courage dans les combats, montra de la faiblesse en présence de ses juges, et dans ses derniers moments. Ses partisans seuls le regrettèrent : il était d'un caractère impérieux et cruel. Il eut encore plus de part que Pizarre à la mort de l'inca Atahualpa (*Voy.* ces deux noms). B—P.

ALMAGRO (DIÉGO D'), fils unique du précédent et d'une indienne de Panama. Son père, comme s'il eût pressenti qu'il le vengerait un jour, lui avait résigné son gouvernement au moment de sa condamnation. Doué de qualités heureuses, le jeune Almagro eut bientôt pour amis tous les

anciens officiers de son père, qui d'ailleurs le regardaient comme son successeur légitime. Aigris par le malheur, ils conspirèrent contre Pizarre, l'égorgèrent, et proclamèrent, en 1541, Almagro gouverneur-général du Pérou; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée. Attaqué l'année suivante, et vaincu en bataille rangée, par le juge royal, Vaca de Castro, il fut pris, et condamné à subir le même sort que son père, sur la même place, et par la main du même bourreau. Quarante de ses amis furent exécutés en même temps. B—P.

ALMAIN (JACQUES), natif de Sens, docteur en théologie à Paris, en 1512, professeur au collége de Navarre, fut enlevé, en 1515, par une mort prématurée. Une vie si courte ne l'empêcha pas de publier un assez grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs font honneur à ses sentiments et à son érudition. Ils consistent en Traités de logique, de physique, de morale et de théologie; les deux plus importants sont : I. *De autoritate ecclesiæ, seu sacrorum conciliorum eam repræsentantium*, etc., *contra Th. de Vio, qui his diebus suis scriptis nisus est ecclesiæ Christi sponsæ potestatem enervare*, Paris, 1512, in-4°. Almain, tout ligueur qu'il était, y défend la doctrine du concile de Pise, contre Cajétan; II. *De potestate ecclesiasticâ et laicali contra Ockam*, ouvrage curieux. Ces deux Traités sont dans l'édition des ouvrages d'Almain, Paris, 1517, in-fol. Dupin les a insérés dans celle des Œuvres de Gerson. On a encore de ce théologien un ouvrage intitulé : *Moralia*, Paris, 1525, in-8°. gothique; il ne se trouve pas dans l'édition de 1517. T—D.

ALMAMOUN ou AL-MAMONT, 7e. khalyfe Abbasside. *V.* MAMOUN et MOHAMMED ABEN-AMER.

ALMANZOR. *Voy.* MANSOUR.

ALMÉIDA (DON FRANÇOIS D'), comte d'Abrantès, accompagna, jeune encore, Emmanuel, roi de Portugal, à la cour de Ferdinand et d'Isabelle, et servit avec distinction dans la guerre de Grenade, contre les Maures. Nommé vice-roi des Indes portugaises, en 1505, il passa en Asie, sept ans après que Vasco de Gama eut frayé la route du cap de Bonne-Espérance, et contribua beaucoup, par sa prudence et sa valeur, aux vastes conquêtes de sa nation. En 1508, il détruisit la flotte que le soudan d'Égypte avait armée pour disputer aux Portugais le commerce de l'Inde; il combattit avec le même succès les nombreux ennemis qui s'opposaient à l'établissement des Portugais dans l'Orient, et gouverna les colonies naissantes avec autant de fermeté que de sagesse. Pendant son administration, les Portugais découvrirent les îles Maldives, Ceylan et Madagascar, à laquelle le vice-roi donna le nom de *S. Laurent*. Il projetait de réduire toute la côte du Malabar sous l'obéissance d'Emmanuel; mais, ayant eu de violents débats avec Albuquerque, dont il refusa de reconnaître l'autorité dans les Indes, il résigna sa vice-royauté, et s'embarqua pour retourner en Europe, jouir du fruit de ses longs travaux. Ayant relâché dans la baie de Saldanha, auprès du cap de Bonne-Espérance, les gens de sa suite prirent querelle avec les Caffres, et coururent aux armes, malgré l'avis et les remontrances d'Alméida. Entraîné lui-même à ce combat indigne de son courage, il fut percé à la gorge, d'une flèche, qui termina sa carrière, le 1er. mars 1509. Il semblait avoir prévu sa destinée. « Eh! mes amis, disait-il aux Portu» gais de son équipage, où conduisez» vous un homme de 60 ans, qui a

t tant de flottes et tant d'ar-
? » Ferdinand et Isabelle pri-
deuil en apprenant la mort de
nd homme, dont le désintéres-
: égala la bravoure. François Al-
laissait en effet des exemples de
qui furent rarement imités de
cesseurs. E—D.

LMEIDA (DON LAURENT D'), fils du
ent, suivit son père aux Indes,
uit lui-même les îles Maldives,
uite celle de Ceylan, dont il con-
it le principal monarque à se
ettre au roi de Portugal. A son
de cette expédition, il alla join-
flotte portugaise qui devait as-
Calicut, et donna de grandes
es de valeur dans un combat na-
ontre les Turks, où il perdit la vie.
oli par plusieurs blessures, il se
acher au mât, et ne cessa d'ex-
er les siens, que lorsqu'un coup
ousquet l'eut atteint dans la poi-
. Son père, apprenant cette perte,
qu'il remerciait Dieu d'avoir ac-
é à son fils une mort si hono-
e. B—P.

LMEIDA (EMMANUEL), né à Vi-
en Portugal, en 1580, entra
l'ordre des jésuites à l'âge de 18
, et fut envoyé aux Indes, où,
s avoir fini ses études, il devint
eur du collége de Bacaim. En 1622,
énéral des jésuites, Vitelleschi, l'en-
a comme ambassadeur auprès du
de l'Abissinie, sulthan Segued. Ce
ce eut pour lui beaucoup d'égards;
s son successeur Faciladas le chassa
royaume, ainsi que les autres jé-
tes. Retourné à Goa, en 1634, il
élu provincial de son ordre, dans
nde, et inquisiteur. Il mourut à
a, en 1646. Les ouvrages que l'on
le lui sont : I. Une *Histoire de la
ute Ethiopie*, que son confrère Bal-
sar Tellez augmenta de plusieurs faits
documents, et publia à Coimbre, en 1660, in-fol.; II. des *Lettres historiques*, écrites de l'Abissinie à son général, et publiées à Rome, en italien, 1629, in-8°. Almeida a encore laissé des ouvrages manuscrits sur les erreurs des Abissins, et contre les faussetés avancées par le dominicain Urreta dans son *Histoire d'Ethiopie*.— Un autre ALMEIDA (Apollinaire), aussi jésuite, et nommé évêque de Nicée par Philippe IV, se rendit en Ethiopie comme missionnaire, et y fut tué, par ordre de l'empereur, en 1638. —Enfin, un troisième jésuite, du même nom, fut un des plus infatigables missionnaires de l'Inde, et composa un *Dictionnaire de la langue canique*, qui est celle d'une grande partie des habitants de la côte du Malabar. C—S—A.

ALMEIDA (THÉODORE), oratorien portugais, né à Lisbonne, en 1722, fut le premier, en Portugal, qui osa secouer le joug de la physique scolastique, et enseigner la philosophie naturelle, d'après la nature elle-même, consultée par des expériences et des observations. Son ouvrage, écrit en portugais, sous le titre de *Recreaçaõ Filosofica*, en 5 vol. in-8°., 1751, fit une révolution dans les études physiques des Portugais, et aurait attiré des persécutions à l'auteur, si les jésuites n'eussent pas été chassés de ce royaume, où ils s'étaient déclarés les défenseurs des vieilles chimères. Son attachement pour les prétentions de la cour de Rome lui attira, pendant la fameuse rupture entre le roi Joseph Ier. et cette cour, des mortifications de la part du marquis de Pombal, et il se vit obligé de chercher un asyle en France, où il resta jusqu'à la retraite de ce ministre. De retour en Portugal, l'académie royale des sciences de Lisbonne s'empressa, sur son ancienne réputation, de l'ad-

mettre parmi ses membres ; mais on s'aperçut bientôt que le P. Almeida n'avait pas suivi les progrès que la nation avait faits en 25 ans ; et on le laissa s'éclipser, sans manquer aux égards que méritaient les anciens services qu'il avait rendus aux sciences. Il publia, après son retour à Lisbonne, un roman moral, intitulé l'*Heureux Indépendant*, qui eut peu de succès, et que la jeunesse appela l'*Heureux Impertinent*. Ce religieux, d'ailleurs très-estimable par ses mœurs et sa piété, est mort à Lisbonne en 1803.

C—S—A.

AL-MELIK. *V*. MÉLIK.

ALMELOVEEN (THÉODORE JANSSON VAN), médecin hollandais, né en 1657, à Mydregt, près d'Utrecht, où son père était ministre de la religion réformée, était, par sa mère, neveu du célèbre imprimeur Jansson, dont il ajouta le nom au sien. Après avoir étudié les belles-lettres à Utrecht, sous Grævius ; la théologie, sous Leusden ; et la médecine, sous Munnick, il professa successivement, à Hardevick, l'histoire, la langue grecque, et la médecine. Son père le destinait à être, comme lui, ministre de la religion ; mais Almeloveen fut rebuté par les disputes des théologiens, et, désespérant de pouvoir les concilier, il se voua spécialement à l'art de guérir, sans abandonner toutefois ses études classiques. Les éditions qu'il a données de Strabon, de Juvénal et de Quintilien, attestent sa profonde érudition. Il fut membre de l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de *Celsus secundus*, et mourut à Amsterdam, en 1712, léguant à un de ses amis tous ses manuscrits, et, à l'université d'Utrecht, toutes les éditions de Quintilien qu'il avait réunies à grands frais. Il eut surtout de grandes connaissances en bibliographie. Les facilités que lui offrait son oncle Jansson influèrent sur cette direction de son esprit, et sur le nombre considérable d'ouvrages que nous avons de lui. Ce sont, en grande partie, des commentaires estimables ; en voici la liste : I. *Hippocratis Aphorismi*, *græce et latine*, Amstelodami, 1685, in-24 ; II. *Aurelii Celsi de medicinâ libri octo*, etc., avec des additions de Constantin, de Casaubon et de lui, etc., Amsteld., 1687, in 12, 1713, in-8°., Patavii, 1722, in-8°. avec *Sereni Sammonici de medecinâ præcepta saluberrima* ; III. *Apicii Cœlii de obsoniis et condimentis*, *sive de arte coquinariâ libri X*, également avec beaucoup de notes de Martin Lister, Hamelbergius, vander Linden, etc., Amstelod., 1709, in-8°. ; IV. une nouvelle édition des huit livres des Maladies aigües et chroniques de Cœlius Aurelianus, d'après Jean Conrad, Amman avec des remarques de notre laborieux écrivain, Amsterdam, 1709, in-4°., avec fig. ; V. *Bibliotheca promissa et latens*, à laquelle sont jointes les Epîtres de Velschius, sur les écrits de médecine inédits, Goudes, 1688 et 1698, in-8°., 1692, in-12., Nuremb., 1699, in-8°., *cum accessionibus Rodolphi Martini Melfuhreri* ; VI. *Anatomie de la Moule*, en langue flamande, avec des observations anatomiques, médicales et chirurgicales, Amst., 1684, in-8°. ; VII. *Onomasticon rerum inventarum et Inventa nov-antiqua*, *id est*, *brevis enarratio ortûs et progressûs artis medicæ*, Amst., 1684, in-8°. ; c'est une Histoire de la Médecine, et particulièrement de ses découvertes, dans laquelle il rehausse extrêmement la gloire et le mérite des anciens ; VIII. *Opuscula sive antiquitatum è sacris profanarum specimen conjectans veterum poëtarum fragmenta et plagiariorum syl-*

, Amst., 1686, in-8°. Ce que
r dit dans ce recueil des Pla-
, serait susceptible de beaucoup
tions. Outre divers autres ou-
s de litterature qu'a laissés Alme-
, tels que *Notæ ad Juvenalem,*
rum poëtarum fragmenta, une
de Strabon, Amst., 1707,
, 2 vol.; on lui doit un Tableau
astes consulaires de Rome, Amst.,
; *De Vitis Stephanorum*, Amst.,
, in-8°. Cet ouvrage ne con-
pas tout ce qu'on aurait pu dire
s célèbres imprimeurs; mais on y
ve beaucoup de choses curieuses
leur profession. On a lieu d'être
né des immenses travaux d'érudi-
entrepris par les savants, dans le
e qui suivit le renouvellement des
nces et des lettres en Europe; mais
qu'alors on aima mieux étudier les
es que la nature, tandis que, chez
nciens, l'observation immédiate de
e-ci occupait presque exclusivement
philosophes et les savants. Enfin
eloveen contribua, avec Drakes-
, à la publication du 6e. vol. de
ortus Malabaricus (*Voy.* VAN
EEDE). C. et A—N.

ALMENAR (JEAN), médecin es-
gnol du 15e. siècle, est un des pre-
ers qui aient écrit sur la maladie vé-
rienne, et qui aient indiqué la bonne
éthode d'y employer le mercure.
n Traité *De Morbo Gallico*,
enise, 1502, in-4°., réimprimé
Pavie, 1516, in-fol., à Lyon,
528 et 1539, in-8°., à Bâle, 1536,
-4°., mérite encore d'être consulté
our les faits, et surtout pour l'histo-
ique de cette maladie, dont l'appari-
on soudaine en Europe sera toujours
our les médecins philosophes un ob-
t intéressant de recherches. Ce qu'il
a de singulier, c'est qu'Almenar,
rompé par un aveugle attachement
l'ordre ecclésiastique, ne peut sup-
poser l'existence de la maladie véné-
rienne chez les prêtres, occasionnée
par la même voie que chez les autres
hommes; il aime mieux la déduire
hypothétiquement et gratuitement, de
l'influence et de la corruption de l'air:
per quam causam, dit-il, *piè cre-
dendum est evenisse in præsbiteris
et religiosis.* C. et A—N.

ALMICI (PIERRE-CAMILLE), prê-
tre de l'oratoire, naquit, à Brescia,
d'une famille noble et aisée, le 2 no-
vembre 1714. Il étudia, dès sa jeu-
nesse, la théologie et les langues grec-
que et hébraïque, dans lesquelles il
devint très-savant. Le texte des saintes
écritures fut le principal objet de ses
travaux, et il y joignit une connais-
sance approfondie des Pères grecs et
latins: mais il embrassa aussi, dans
ses études, la chronologie, l'histoire,
tant sacrée que profane, les antiqui-
tés, la critique, la diplomatique, la
science liturgique: rien enfin n'était
étranger à l'étendue et à l'activité de son
esprit. Il était aussi accessible que sa-
vant, et on le consultait, dans sa pa-
trie, comme un oracle: il y mourut,
le 30 décembre 1779, âgé de 65 ans.
On a de lui des *Réflexions critiques
sur le livre de Febronio*, intitulé: *De
Statu Ecclesiæ, et legitimâ potestate
romani Pontificis*; quelques *Disser-
tations*, et autres opuscules, parmi
lesquels on en distingue un *sur la
Manière d'écrire les Vies des hom-
mes illustres*, avec un appendice *sur
celle d'écrire sa propre vie*: il a de
plus laissé des ouvrages, qui sont
restés inédits, entr'autres, des *Obser-
vations sur les Italiens et les Fran-
çais comparés entr'eux*; des *Médi-
tations sur la vie et sur les écrits
de Fr. Paolo Sarpi*, etc. (*Voyez*
son *Eloge historique*, dans la nouvelle
Collection d'opuscules donnée par
Mandelli, vol. XXXVIII, art. 8.) G—É.

ALMODOVAR (le duc D'). Après avoir été ministre d'Espagne en Russie, ambassadeur en Portugal, puis en Angleterre, à l'époque de la rupture qui précéda la guerre d'Amérique, il vint occuper, à Madrid, une place honorifique, qui lui laissait des loisirs : il les employa à cultiver les lettres, et publia d'abord, en 1781, une espèce de Journal, sous le titre de *Decada epistolen*, où se trouvent, sur la France littéraire, des détails curieux, au moins pour les Espagnols de ce temps-là. Il entreprit ensuite, sous le nom de *Malode Luque*, la traduction de l'ouvrage de Raynal, qui, proscrit en Espagne, y était presque inconnu ; il y fit des corrections, des additions, des suppressions, et l'*Histoire philosophique et politique des deux Indes* devint ainsi un ouvrage utile, que le Saint-Office lui-même ne put trouver dangereux. Le duc d'Almodovar est mort à Madrid, en 1794. B—G.

ALMON (JEAN), écrivain politique et libraire de Londres, s'est rendu célèbre dans son pays, moins par les ouvrages qu'il a composés, que par ceux qu'il a publiés sans en être l'auteur. Né à Liverpool en 1738, il s'établit à Londres en 1759. A la mort de Georges II, en 1760, il publia un *Examen du règne de Georges II*, qui eut quelque succès; en 1761, il publia un *Examen de l'administration de M. Pitt*. Après la mort de ce ministre, Almon publia un volume d'*Anecdotes de la vie du comte de Chatam*, qui a été souvent réimprimé; il a donné depuis un recueil d'*Anecdotes biographiques*, *littéraires et politiques*, *des personnages les plus distingués de son temps*, en 3 vol. in-8°.; mais ce ne sont pas là les productions qui ont attiré plus particulièrement l'attention publique sur ce libraire; de bonne heure, il s'était montré le partisan des whigs les plus exagérés; il se rangea constamment du parti de tous les écrivains qui attaquaient l'administration. Lorsque le fameux Jean Wilkes commença ses attaques contre le ministère du lord Bute, qui ont eu des suites si éclatantes et si sérieuses, Almon lui offrit ses presses et sa plume. Il publia, à cette occasion, un pamphlet *sur les Jurés et sur les Libelles*, pour lequel on lui intenta une action criminelle au tribunal du *banc du roi ;* mais il n'y eut pas de jugement contre lui. On se rappelle les fameuses *Lettres de Junius*, qui ont paru en 1770. La hardiesse des idées, l'élégance et l'énergie du style, et la curiosité qui s'est attachée sans succès jusqu'ici à en découvrir le véritable auteur, ont excité et excitent encore un vif intérêt. Almon n'en était pas l'éditeur; il n'en fut pas moins cité à la cour du *banc du roi*, pour avoir vendu des exemplaires de la *Lettre de Junius au roi*, et condamné à payer une amende de dix marcs, et à donner des cautions de sa bonne conduite pendant deux ans. En 1774, Almon forma l'établissement d'un ouvrage périodique, sur un plan nouveau, qui se continue encore avec succès: c'est le *Parliamentary register* (*Journal parlementaire*), destiné uniquement à rendre compte de tous les débats des deux chambres. C'est une source de documents précieux pour l'histoire politique de l'Angleterre moderne. Il a publié, avant sa mort, une nouvelle édition des *Lettres de Junius*, enrichie de notes et d'anecdotes très-utiles pour l'intelligence de plusieurs passages de ces lettres. On lui doit aussi la publication des écrits de Jean Wilkes, avec une notice sur la vie de cet homme célèbre. Almon est mort le 12 décembre 1805. S—D.

ALMONDE (PHILIPPE VAN), vice-

ollandais, naquit à la Brille, 5, et fit ses premières armes capitaine de marine Kleidyk, ses oncles. Elevé bientôt au e capitaine de vaisseau, il eut andement du *Dortrech*, dans combat naval des 11, 12, 13 in 1668, où Ruyter s'acquit gloire. Depuis cette époque, le ne cessa de donner des preu- bravoure et d'habileté. Il dé- en 1672, Ruyter, son amiral, ppé par deux vaisseaux enne- année suivante, il commanda e stationnée devant Gorée, re- ensuite dans la Méditerranée re de Ruyter, et, à la mort de iral, près de Palerme, en 1676, t ordre de ramener en Hollande e navale de la république. Al- e seconda Corneille Tromp dans ntatives pour affaiblir la puis- navale de la Suède, et mettre le narck hors de danger; mais ce a fameuse bataille de la Hogue, 692, qu'Almonde se signala le il y commandait l'avant-garde ottes combinées, et on attribua, ande partie, la victoire qu'elles ortèrent, à sa bravoure et à ses tes manœuvres. L'escadre fran- s'étant approchée de l'ennemi 'à la portée du pistolet, sans qu'il é un seul coup de part ni d'autre, al hollandais, impatient de com- e, tira un coup de canon, qui fut le l de cette bataille navale, l'une des sanglantes et des plus décisives qui ient jamais livrées. On sait que les çais, dont l'armée était inférieure us de moitié à celle des alliés, ren- nt la victoire douteuse toute la née, et tirèrent autant de gloire eur défaite que les Anglais et les andais de leur triomphe. (*Voy.* SEL et TOURVILLE). Almonde se ngua aussi dans l'expédition dirigée contre les côtes de France et d'Espagne, sous les ordres de l'amiral anglais Rooke. Les deux flottes combinées cherchaient à s'emparer des galions espagnols venus des Indes; mais, la saison étant déjà trop avancée, l'amiral anglais était d'avis d'ajourner l'expédition; Almonde, seul, montrant la possibilité de vaincre, proposa d'exécuter l'entreprise sans retard, entraîna tous les avis, et réussit comme il l'avait annoncé. Un riche convoi de galions espagnols, escorté par quelques vaisseaux de ligne français, fut pris ou ruiné dans le port de Vigo. Dès-lors, la renommée d'Almonde s'étendit dans toute l'Europe. Il termina sa longue et glorieuse carrière dans sa terre de Haaswyk, près de Leyde, le 6 janvier 1711, à 66 ans. Ses neveux lui érigèrent un mausolée dans l'église de Ste.-Catherine, à la Brille. E—D.

ALOADIN, ou ALA-EDDYN, septième prince des Ismaéliens, connus dans l'histoire des croisades sous le nom d'ASSASSINS (*Voy.* HAÇAN-BEN-SABBAH), succéda à son père Djelal-eddyn, en 618 de l'hég. (1221 de J.-C.), selon Aboul-Fédâ. Placé sur le trône, à l'âge de 9 ans, il fut élevé au milieu des flatteurs, qui corrompirent sa jeunesse, et laissèrent développer en lui un caractère de férocité qu'il montra dans tout le cours de son règne. On lui fit croire que les amis et les ministres de son père avaient voulu l'empoisonner; ils furent tous immolés à ses soupçons. Passant sa vie dans les plaisirs, il laissa le soin du gouvernement à des femmes et aux compagnons de ses débauches. Il se vantait de tenir dans sa main la vie des rois; il faisait trembler les princes de l'Asie et de l'Europe, qui lui envoyaient des présents, dans la crainte d'être assassinés par ses émissaires.

La plupart des émirs de la Syrie, les sulthans et les khalyfes du Caire et de Bagdâd étaient comme ses tributaires : André, roi de Hongrie, Frédérik II, empereur d'Allemagne, à leur arrivée dans la Terre-Sainte, payèrent son amitié par de riches tributs. Chef de quelques misérables peuplades dans le mont Liban, Aloadin enrichissait ainsi son trésor par la crainte qu'il inspirait ; l'Europe et l'Asie fournissaient aux dépenses de sa cour. Lorsque Louis IX, après sa captivité d'Egypte, vint dans la Palestine avec les débris de son armée, Aloadin lui envoya des ambassadeurs. « Vous connaissez sans » doute le Seigneur de la Montagne, » lui dirent-ils ; notre maître trouve » étrange qu'il n'ait point encore eu » de vos nouvelles, et que vous n'ayez » point encore cherché à vous en faire » un ami. en lui envoyant des pré- » sents. Il nous envoie vers vous, » pour vous avertir d'y penser. » Cette harangue singulière n'intimida point le monarque français, qui les fit menacer de les jeter dans la mer, et ne les laissa partir qu'en leur ordonnant de revenir, et de lui rapporter des témoignages de la soumission et du respect de leur maître pour le chef des croisés. Ils revinrent, en effet, quinze jours après leur départ ; Aloadin envoyait à S. Louis une chemise, avec un anneau où son nom était gravé : il voulait marquer par la chemise, celui des vêtements qui touche le corps de plus près, que le roi de France était le prince avec qui il voulait avoir une plus étroite union, et, par la bague, qu'il désirait lui être uni par un lien indissoluble. Ces symboles d'amitié étaient accompagnés de présents curieux, parmi lesquels on remarquait des figures d'hommes et d'animaux, des échecs, et des vases de crystal, travaillés avec beaucoup d'art. Louis IX, satisfait de la soumission d'Aloadin, renvoya ses ambassadeurs avec des présents pour leur maître, et les fit accompagner par le frère Yves, qu'il chargea de complimenter le Seigneur de la Montagne. « Quand le frere Yves, » dit Joinville, fut devent le viel de la » Montagne il trouva au chevet du lit » d'icelui prince ung livret auquel y » avoit en escript plusieurs belles pa- » roles que Notre-Seigneur autrefois » avoit dictées à Monseigneur S. Pierre, » lui étant sur terre avant sa passion, » et quand frere Yves les eut lues, il » lui dist : Ha ! ha ! Sire, moult feries » bien si vous lisies souvent ce petit » livre, car il y a de tres bonnes es- » criptures, et le viel de la Montagne » lui dit, que, si faisoit-il, et qu'il » avoit moult grand fiance en Mon- » seigneur St. Pierre, quand frere » Yves lui ouit ainsi parler, il lui en- » seigna plusieurs beaux dits et les » commandements de Dieu ; mais » oncques ne voulut y croire. A son » retour le frere Yves disoit que quand » celui prince de la Montagne che- » vauchoit aux champs, il avoit ung » omme devant lui qui portoit sa ache » d'armes, laquelle avoit le manche » couvert d'argent, et y avoit au man- » che tout plein de coteaux tran- » chants, et crioit à aulte voix, celui » qui portoit cette ache en son lan- » gaige : Tournes vous arriere ; fuyes » vous devant celui qui porte la mort » des rois entre ses mains. » Aloadin avait fait demander à Louis IX d'être délivré du tribut qu'il payait aux templiers, attendu, disait-il, qu'il n'avait pu s'en affranchir en faisant tuer le chef de l'ordre, qui aurait été remplacé par un autre. Il n'obtint point sa demande, et resta soumis au tribut que les seigneurs de la Montagne payaient aux chevaliers du temple, depuis le règne de Beaudouin II, roi

: Jérusalem. Aloadin mourut peu années après cette ambassade; sa uauté et son despotisme lui suscirent des ennemis parmi ses sujets, dans sa propre famille: celui qui isait trembler les rois, fut tout à up précipité du trône par une consration formée dans sa cour. Son fils okn-Eddyn, qui avait été l'objet de haine, lui succéda, et vit, peu de mps après, ses petits états ruinés par s Tatars. J—n.

ALOARA, veuve de Pandulf, surommé Tête-de-Fer, prince de Caoue et de Bénévent, gouverna ses :ats avec habileté. S. Nil, rapporte *'aronius*, lui prédit, qu'en punition u meurtre d'un neveu de son mari, n'elle avait fait tuer, de peur qu'il ne épouillât son fils, sa postérité ne régnerait plus à Capoue: prophétie que istifia l'événement. Aloara mourut en écembre 992. K.

ALPAGO (André), médecin céèbre, né à Bellune, florissait en Itaie, au commencement du 16e. siècle. cette époque, la doctrine des Arabes tait enseignée dans toutes les écoles, t les ouvrages d'Avicenne, qu'on préérait aux immortels monuments de la nédecine grecque, étaient considérés omme classiques. Alpago, dans son nthousiasme, eut le courage de passer n Orient, seulement pour réduire les ivres d'Avicenne à leur véritable leon. Il avait appris à fond, dans ce eul but, la langue arabe. La répulique de Venise venait de lui confier ne chaire de médecine, lorsqu'il mouut subitement. L'édition d'Avicenne, rad. par Gérard de Crémone, Venise, 1544, in-fol., est enrichie de remarques d'Alpago, qui a encore traduit de l'arabe en latin le Traité d'Avicenne *De syrupo acetoso*. C. et A—n.

ALPAIDE, dont la beauté a été célébrée par les anciens historiens français, donna le jour à Charles Martel, et se trouve ainsi l'aïeule de Pepin, premier roi de France de la seconde race, sans qu'on puisse affirmer qu'elle ait été l'épouse légitime de Pepin d'Héristal. Ce maire du palais, qui prépara avec tant d'habileté l'élévation de sa famille, était marié à Plectrude, dont il avait des enfants. La trouvant trop vieille, il s'en sépara, et prit avec lui Alpaïde, à laquelle les anciennes chroniques donnent le titre de concubine; titre qui n'était pas alors déshonorant, puisqu'il désignait une femme d'une origine trop obscure pour l'associer publiquement aux dignités dont on était revêtu, mais que cependant on épousait à de certaines conditions, et dans des formes consacrées par l'usage. Luther a rendu aux princes protestants d'Allemagne cette faculté étrange dans les mœurs chrétiennes, d'avoir à la fois plusieurs épouses, et la réformation, sous ce rapport, tendait à ramener la civilisation aux temps que l'histoire regarde, avec raison, comme barbares. L'évêque de Liége, Lambert, ayant refusé de reconnaître l'union de Pepin et d'Alpaïde, on prétend que cette femme le fit assassiner, et que le ciel vengea la mort de l'évêque, par une maladie qui couvrit de vers le corps de l'assassin, et le força à se précipiter dans la Meuse, pour finir les tourments auxquels il était livré. Ce mal des vers était alors assez commun, et, en quelque façon, épidémique. A la mort de Pepin d'Héristal, Alpaïde, pour se soustraire au ressentiment de Plectrude, qui s'empara de l'autorité, se retira dans un monastère, près de Namur, où elle finit ses jours. Son fils, Charles Martel, échappa à Plectrude, et, par son courage, succéda bientôt aux dignités et au pouvoir de son père. F—e.

ALP-ARSLAN (Lhaz-Ed-Dyn-

Abou-Chudjaa), 2e. sulthan de la dynastie des Seldjougydes de Perse, monta d'abord sur le trône du Khoraçân, après la mort de Daoud, son père, au mois de redjeb 451, et succéda ensuite à Thoghrol-Beyg, son père, suivant les uns; son oncle, suivant d'autres. Ce dernier était mort sans enfants, à Rey. Le premier soin d'Alp-Arslân fut de renvoyer à Baghdâd la femme de Thoghrol-Beyg, et de faire faire la prière publique en son nom. Le prince des fidèles, non seulement lui accorda sa demande; mais encore lui décerna le titre de *Adhad ed-dyn* (soutien de la religion). Alp-Arslân s'occupa ensuite d'écarter différents compétiteurs, et de diriger quelques expéditions dans la Corasmie et la Transoxane. Une des plus mémorables fut celle contre l'empereur de Constantinople, Romain IV, surnommé *Diogènes*, qui avait déjà fait trois expéditions contre les Turks Seldjougydes, fondit, pour la quatrième fois sur la Perse, à la tête d'une nombreuse armée. Alp-Arslân alla à sa rencontre avec 40,000 chevaux, et essaya d'abord d'entrer en négociation; mais le monarque grec exigea des conditions si injurieuses, que le sulthan indigné résolut d'en tirer vengeance. Après avoir fait ses ablutions et s'être parfumé, il noua lui-même la queue de son cheval. L'armée entière fit de même, et suivit son souverain, qui la conduisit au combat, tenant d'une main son sabre, et de l'autre sa massue. Il n'avait pas voulu prendre son arc ni ses flèches. Il s'écria, en piquant son cheval : « Si je suis » vaincu, ce sera ici le lieu de ma sé- » pulture. » L'action fut terrible; on se battit jusqu'après la chute du jour. Les Grecs restaient maîtres du champ de bataille; mais leur souverain, craignant que l'ennemi ne profitât de l'obscurité pour former une nouvelle attaque, fit sonner la retraite. Les corps placés à quelque distance du quartier impérial, crurent que l'on donnait le signal de la défaite, et se débandèrent. Les Turks reprirent courage, assaillirent les vainqueurs, qui furent bientôt en pleine déroute, et laissèrent le champ de bataille jonché de morts. Alp-Arslân, apercevant l'empereur grec chargé de chaînes, et conduit par un gros de Turks, mit aussitôt pied à terre, et s'efforça de le consoler, en lui frappant trois fois dans la main, en signe d'amitié. Les auteurs grecs prétendent, au contraire, qu'il lui passa plusieurs fois sur le corps, avec son cheval. Le démenti le plus formel de cette imposture, bien digne des écrivains grecs du Bas-Empire, est la liberté rendue, non seulement au monarque chrétien, mais encore à tous les patrices faits prisonniers. On prétend même qu'une fille de l'empereur fut accordée en mariage au fils du monarque turk. Romain Diogènes n'en paya pas moins une somme considérable pour sa rançon. Cette victoire mémorable, remportée par les Turks, en 1071, contribua beaucoup à l'affermissement de la puissance des Seldjougydes, et à étendre les domaines d'Alp-Arslân, depuis le Tigre jusqu'à l'Oxus. Il entreprit même, bientôt après, de passer ce fleuve, à la tête d'une armée de 200,000 chevaux. Cette opération l'occupa plus de vingt jours. Lui-même traversa le fleuve, et alla s'établir dans la petite ville de Caryr, dont la forteresse, nommée Berzm, était baignée par les eaux du fleuve; elle fut prise, et le gouverneur Youcef, amené devant le trône du vainqueur, et accablé de reproches et d'injures, eut le courage de braver le sulthan, et alla jusqu'à le menacer. Plein de confiance dans ses propres forces, le monarque fait mettre ce cap-

f en liberté, et aussitôt il lui lança ·ois flèches, dont aucune ne porta. 'oucef fondit sur lui, le blessa à coups e couteau, et les assistants effrayés, yant pris la fuite, il sortit avec eux, :nant son couteau à la main. Un huissier du palais l'assomma d'un coup de aquette de paume. Mais le monarque e survécut pas à ses blessures: il mouut le 30 de rebyì 1er. 465 (le 15 déc. 072), âgé de 44 ans, après un règne e 10 ans. On l'inhuma à Merve. Son ils Melik-Chah lui succéda. Alp-Arslân vait commandé pendant dix ans dans : Khoraçan, en qualité de gouverneur, au nom de Thogrul-Beyg, son oncle. Les historiens orientaux vantent a bravoure, sa douceur et sa générosité. Il s'acquittait, avec une scrupuleuse exactitude, de toutes les pratiques le la religion musulmane, quoiqu'il ùt d'origine turke, c'est-à-dire tatare, t, en conséquence, idolâtre: mais il professait en public, et sans doute par politique, la religion du Prophète. Il prit même le nom de *Mohammed*. Sa aille avantageuse et la beauté de ses raits lui concilièrent tous les cœurs. On compta dans son palais jusqu'à douze cents princes ou fils de princes, qui venaient lui faire la cour et lui rendre hommage. L—s.

ALPHERY (Nikepher, ou Nicephore), théologien du 17e. siècle, était né en Russie, et appartenait à la famille des czars. Des troubles violents s'étant élevés dans sa patrie, et jusque dans sa propre famille, il fut envoyé en Angleterre avec deux de ses frères: ces trois jeunes princes furent confiés aux soins d'un négociant russe, qui les plaça au collége d'Oxford. Les deux frères d'Alphery moururent de la petite vérole; Alphery, resté seul, se consola, par la religion, de la perte qu'il venait d'éprouver, et embrassa l'état ecclésiastique. Il obtint, en 1618, dans le Huntingdonshire, une cure, dont le revenu suffisait à peine à ses besoins: ce qui ne l'empêcha pas de remplir son ministère avec zèle, et de trouver quelque bonheur dans l'exercice de ses devoirs. A cette époque, les troubles politiques agitaient encore la Russie; le pauvre curé de Warley fut rappelé deux fois dans sa patrie pour monter sur le trône, et préféra toujours son presbytère à l'empire qu'on lui offrait. Ce noble désintéressement ne fut point récompensé; dans les troubles qui désolèrent l'Angleterre, et qui finirent par conduire un roi sur l'échaffaud, Alphery fut persécuté par le parti républicain, qui aurait dû montrer plus de respect pour un homme qui dédaignait une couronne. Il fut chassé de sa cure avec sa femme et ses enfants en bas âge; on jeta ses meubles dans la rue; et, pendant une semaine, il vécut, ainsi que sa famille, à l'abri d'une tente qu'il se fit lui-même sous les arbres du cimetière, en face du presbytère dont on l'avait banni. Lorsque Charles II rentra dans son royaume, Alphery rentra dans sa cure; mais il était alors accablé par l'âge; il ne pouvait plus veiller aux soins de son troupeau, et il se fit remplacer par un vicaire; retiré à Harmmesmith, chez un de ses fils, il y vécut ignoré, et termina une vie, beaucoup moins remarquable par les événements, que par la singularité de sa destinée. M—d.

ALPHONSE Ier., roi d'Oviédo et des Asturies, fils de don Pedro, duc de Biscaye, descendait du roi Recarède, et se distingua dans la carrière des armes, sous les derniers rois visigoths. Les Sarrasins ayant subjugué l'Espagne, en 713, il se réfugia en Biscaye, décidé à défendre l'indépendance de cette province contre les

vainqueurs. Instruit bientôt des succès qu'avaient obtenus les Chrétiens dans les Asturies, Alphonse se joignit à Pélage, à la tête d'un parti de Basques attachés à sa fortune, et devint le compagnon et le lieutenant de ce héros, qui lui fit épouser sa fille Hermesinde. C'est de ce mariage que sont sortis tous les rois chrétiens qui ont régné pendant plusieurs siècles en Espagne. Favila, fils de Pélage, étant mort sans enfants, Alphonse, qui méritait le trône par ses vertus et ses services, fut élu roi des Asturies, en 739. La royauté était, en quelque sorte, élective. Alphonse profita des divisions des Maures pour étendre sa domination. Il pénétra en Galice, en 743; prit Lugo, Tuy et Orensé: Astorga et Léon tombèrent aussi en son pouvoir; mais, faute de troupes, il ne put garder toutes ses conquêtes. Pendant un règne de 18 ans, ce prince ne cessa de faire aux Maures une guerre active et cruelle. Il porta ses armes jusqu'à Ségovie et à Salamanque, faisant un désert des plaines qui étaient ouvertes à l'ennemi, et se retirant ensuite dans les rochers des Asturies et de la Galice. Ce prince faisait la guerre en dévastateur, selon l'usage de son siècle, et ôtait ainsi aux musulmans les moyens de subsister dans un pays désolé, qu'il fallait traverser pour attaquer les chrétiens dans leurs montagnes. Alphonse mourut, en 757, à Cangas, âgé de 64 ans, après avoir soumis le pays de Rioja, et s'être rendu maître d'une partie de la Biscaye. Actif, courageux et habile à se servir des circonstances, il fut le premier fondateur du royaume de Léon. Le zèle qu'il montra pour la religion chrétienne, lui fit donner le surnom de *Catholique*; il réforma aussi les mœurs, rétablit les évêques dans leurs siéges, et fut regretté de ses sujets, qui firent passer le sceptre à son fils Froila. B—s.

ALPHONSE II, 9e. roi des Asturies, surnommé LE CHASTE, non comme le prétendent quelques historiens, parce qu'il refusa aux Maures le tribut de cent jeunes filles, fait douteux, mais parce que, pour remplir un vœu aussi indiscret qu'impolitique dans un monarque, il vécut avec la reine, sa femme, dans une continence absolue. Alphonse ne succéda point à Froila, son père, assassiné en 768. Écarté alors du trône par l'usurpateur Mauregat, son oncle, il n'y monta qu'en 791, après l'abdication de Bermude, ayant été appelé alors par la noblesse du royaume, qui le proclama de nouveau. Il fixa son séjour à Oviédo, rétablit et embellit cette ville, que ses prédécesseurs avaient abandonnée. Les Maures, maîtres alors de presque toute la péninsule, se répandirent dans la Galice. Alphonse les attaqua et les défit près de Lugo. Profitant de leurs guerres intestines pour agrandir ses états, il passa le Duero, en [illegible] et porta ses armes au-delà de ce fleuve. Les Maures d'Aragon ayant fait une irruption en Biscaye, Alphonse vint les attaquer, et obtint des succès décisifs. Malgré les victoires de ce prince et son administration paternelle, on forma contre lui une conspiration dont on ne trouve les motifs ni les détails dans aucun historien; on sait seulement que les conjurés l'enlevèrent dans sa tente, en 802, pour l'enfermer dans le monastère d'Obelia. [illegible] au milieu des rochers de la Galice; que, par une révolution encore plus prompte, quelques sujets fidèles, ayant Teudis à leur tête, volèrent à son secours, et le ramenèrent triomphant à Oviédo. Alphonse ne se vengea de ses ennemis que par des bienfaits. Il eut encore à combattre les

roupes d'Abderame II; mais la vicoire l'accompagna pendant tout le ours de son règne. Ce prince, n'ayant oint d'enfants, et se voyant accablé 'années, assembla, en 835, les grands u royaume, et demanda qu'il lui fût ermis de jouir d'un repos, auquel le ondamnaient ses infirmités et son rand âge. Il désigna pour son successeur don Ramire, son cousin, fils e Bermude-le-Diacre, qui gouvernait alors la Galice. Son choix ayant té approuvé, il remit à ce prince les ênes du gouvernement, et vécut encore sept ans simple citoyen, observant aussi exactement les lois. qu'il les vait fait observer lui-même. Alphonse nourut à Oviédo, en 842, après un ègne de 53 ans. Il fut l'ami et l'allié e Charlemagne, auquel il avait envoyé une ambassade, en 797, et ce rince attaqua les Maures de la Catagne, tandis qu'Alphonse combattait eux de l'Aragon. B—P.

ALPHONSE III, roi de Léon et les Asturies, dit LE GRAND, n'avait ue 18 ans lorsqu'il succéda, en 866, son père Ordogno. A peine eut-il eçu à Oviédo, sa capitale, le serment le ses sujets, que Froila, comte de Galice, lui disputa la couronne, et le orça d'aller chercher un asyle en Bisaye. L'usurpateur se fit couronner; nais, s'étant attiré bientôt la haine générale par sa conduite tyrannique, les grands le poignardèrent, et rappelèent leur souverain légitime. Rétabli ur le trône, Alphonse publia une amnistie, et n'en fut pas plus tranquille. Jamais prince n'eut à combattre autant de factions et de révoles, restes de l'esprit remuant des Goths. Les seigneurs, déjà trop puisants, étaient jaloux de voir le sceptre levenir en quelque sorte héréditaire lans une même famille. Alphonse voulut borner leur autorité; mais plusieurs d'entre eux se révoltèrent dans la province d'Alava et en Galice: deux fois il lui fallut réduire, par la force, la première de ces deux provinces. Enfin, il put tourner ses armes contre les ennemis du dehors, et illustrer son règne par plus de trente campagnes, et par un grand nombre de victoires remportées sur les Maures. Dès 869, ils avaient voulu profiter des troubles qui agitaient les états d'Alphonse, pour y faire une irruption. Après les avoir défaits, ce prince porta la guerre sur leur territoire, passa le Duéro, renversa les murs de Coimbre, pénétra jusqu'au Tage et dans l'Estramadure, augmenta ses états d'une partie du Portugal et de la Vieille-Castille, agrandit et repeupla Burgos. Il fit un partage des terres entre les nouveaux habitants, exemple qui fut imité par ses successeurs, à mesure qu'ils étendirent leurs conquêtes sur les musulmans. Tant d'entreprises glorieuses et solides ne mirent point Alphonse à l'abri des conspirations et des révoltes. A peine avait-il étouffé un complot, qu'il s'en formait un autre. Ayant été forcé d'augmenter les impôts pour soutenir ses longues guerres, le mécontentement éclata, et Alphonse eut la douleur de voir son propre fils, don Garcie, à la tête des mécontents. Ce prince s'arma contre son père, en 888, et entreprit de lui ravir la couronne, sous l'apparence du bien public; mais la fermeté d'Alphonse ne l'abandonna point; il fondit, avec son activité ordinaire, sur les troupes de son fils, et, l'ayant surpris lui-même, il le fit prisonnier, et le condamna à une dure captivité dans le château de Gauson. Cette juste sévérité ne fit qu'irriter les mécontents, et souleva toute la famille royale. La reine Dona Ximena arma ses deux autres fils contre le roi, et forma une ligue puis-

sante en faveur de Garcie. Le peuple et les grands se déclarèrent pour ce dernier, et une guerre funeste déchira l'état, jusqu'à ce que, vaincu dans une bataille par ses propres enfants, le roi céda au torrent de la révolte, et rendit le calme à ses sujets, en abdiquant la couronne, qu'il remit lui-même à don Garcie dans l'assemblée des états. Condamné alors à une vie obscure et si éloignée de ses inclinations, privé du sceptre par l'ingratitude de ses sujets et de ses enfants, Alphonse voulut encore combattre pour eux; et ayant obtenu, en 912, de faire une campagne contre les Maures, en qualité de lieutenant de son propre fils, il les battit et revint chargé de leurs dépouilles. Cette expédition fut son dernier exploit. Il mourut à Zamora, le 20 décembre de la même année, à l'âge de 64 ans. Il en avait régné 46, jusqu'à son abdication. Ce prince mérita le titre de *Grand* par ses victoires, plus que par la sagesse de son administration. Il avait néanmoins relevé plusieurs villes, et protégé les savants. On croit qu'il écrivit lui-même une Chronique, qui finit à la mort d'Ordogno, son père, et remonte à Wamba, vers la fin du 7e. siècle. Il gouverna ses peuples avec un sceptre de fer; son caractère sombre, farouche et souvent cruel, le rendit odieux à sa famille et à ses sujets; mais on ne peut voir sans étonnement ce prince punir en roi son fils rebelle, le couronner ensuite lui-même, pour mettre fin à la guerre civile, puis lui obéir, et se montrer son plus fidèle sujet. Le royaume, qu'il avait agrandi, comprenait, à sa mort, les Asturies, la Galice, une partie du Portugal et de la Vieille-Castille, avec le royaume de Léon. En séparant la Galice de ses autres états, en faveur d'Ordogno son second fils, il donna un exemple dangereux à ses successeurs, qui l'imitèrent. B—p.

ALPHONSE IV, dit LE MOINE, roi de Léon et des Asturies, fils aîné d'Ordogno II, monta sur le trône en 924; mais, n'ayant aucune des qualités nécessaires pour régner, il abdiqua la couronne, en 927, en faveur de son frère Ramire, et au préjudice de son fils Ordogno. Il se fit moine dans le monastère de Sahagun; mais bientôt, ennuyé d'une retraite où la légèreté l'avait conduit, il rassembla ses partisans, et reprit les armes, dans le dessein de remonter sur le trône. La ville de Léon s'était déclarée en sa faveur; il s'y réfugia, poursuivi par Ramire, qui vint former le siége de cette capitale. Un an après, la famine obligea les habitants de lui ouvrir leurs portes, et de livrer Alphonse. Ce malheureux prince se jeta inutilement aux pieds de son frère, qui, pour n'avoir plus rien à craindre de ses entreprises, lui fit crever les yeux, et le renferma étroitement dans le monastère de Ruiforco, près de Léon, où il mourut l'année suivante, 933. B—p.

ALPHONSE V, roi de Léon et de Castille, n'avait que cinq ans lorsqu'il succéda, en 999, à son père, Bermude II, sous la tutelle et la régence de Dona Elvire, sa mère, et de don Melando Gonzalès, comte de Galice, qui concoururent l'un et l'autre à en faire un prince juste et vertueux. En 1014, Alphonse épousa la jeune Elvire, fille du comte de Galice, et il prit, l'année suivante, les rênes du gouvernement, releva les murs de Zamora et de Léon, fit prospérer ses états, et adoucit les mœurs de ses sujets. Tandis qu'il les faisait jouir des bienfaits d'une administration paternelle, l'Espagne musulmane était déchirée et affaiblie, par l'ambition des émyrs, ou gouverneurs des provinces,

rpaient et se partageaient la
imeté. Jamais occasion si favo-
ie s'était offerte aux chrétiens
taquer leurs ennemis. Alphonse
ita, et suivit le système de ses
esseurs; il passa le Duéro, en
à la tête d'une armée bien dis-
e, et vint, l'année suivante,
le siége de Viseu; mais, étant
is cuirasse, à cause des grandes
rs, reconnaître les murailles de
lace, il fut tué d'un coup de
tirée des remparts. Il n'était âgé
35 ans, et en avait régné 28.
B—P.

PHONSE VI, roi de Léon, de
e et de Galice. Ferdinand-le-
, son père, ayant divisé à sa
ous ses états entre ses trois fils,
nse VI n'eut en partage, en
que le royaume de Léon et des
es, et, 3 ans après, il fut attaqué
n frère, Sanche II, roi de Cas-
es deux frères se livrèrent ba-
en 1068, à Volpellar, près de
. Alphonse fut vaincu, fait pri-
r, et relégué dans le monastère
hagun, après avoir été contraint
iquer la couronne en faveur de
e; mais, étant parvenu à s'échap-
l trouva un asyle à la cour du roi
de Tolède, et y resta jusqu'à la
de son frère, Sanche, qui fut
iné en 1072, sous les murs de
ra. Alphonse rentra aussitôt dans
ats, et remonta sur le trône. Les
lans, n'ayant plus de roi, le pro-
rent lui-même, après qu'il eut
ssé, par un serment solennel
les mains du *Cid*, les soupçons
étaient élevés contre lui, au sujet
ssassinat de son frère. Après avoir
dé à Sanche II, Alphonse parut
par la même perfidie et la même
tion que lui. Il attaqua son frère,
ie, roi de Galice, et, après l'avoir
t, le fit charger de fers, s'empara
de son royaume, et prit aussi une partie de la Navarre. L'ambition ne tarda pas non plus à l'emporter sur la reconnaissance, et il ne respecta pas même les états de Hiaja, roi de Tolède, fils de son bienfaiteur. Alphonse fit sur ce prince différentes conquêtes, et, encouragé par ses succès, investit Tolède en 1085, suivi de l'illustre Cid, et d'une foule de princes et de chevaliers étrangers. Ce siége mémorable dura cinq ans. Il fit époque, en ce que, pour la première fois, on vit venir en Espagne, pour combattre les infidèles, des seigneurs étrangers, tels que le comte de Flandres, Henri de Bourgogne, et le comte de Toulouse et de Saint-Gilles, qui obtint en mariage une fille d'Alphonse. Le roi de Castille, s'étant enfin rendu maître de Tolède, que les musulmans possédaient depuis près de quatre siècles, en fit sa capitale, et y fixa sa résidence. Il conserva aux habitants leurs biens, leurs lois, et même leur grande mosquée. Cette conquête, la plus importante que les princes chrétiens eussent encore faite sur les musulmans, porta l'épouvante à la cour des rois maures de Séville et de Badajoz. Ces deux princes se liguèrent, dans la crainte d'éprouver le même sort, et ils appelèrent les Maures d'Afrique à leur secours. Alphonse, voulant les prévenir, pénétra, en 1086, dans l'Estramadure, et perdit, près de Médina, une grande bataille. Ce fut alors qu'il écrivit au roi de France, Philippe I[er]., et aux principaux seigneurs français, pour en obtenir des secours. A l'arrivée des troupes françaises, les rois maures se hâtèrent de traiter avec Alphonse, et de se reconnaître ses vassaux. Le roi de Castille se lia depuis avec les musulmans, et, à l'étonnement de toute l'Espagne, il épousa, en 1096, la princesse Zaïde, fille du roi de Sé-

ville. Cette alliance déplut aux chrétiens et aux musulmans, et entraîna le roi de Castille dans une démarche contraire à toutes les règles de la politique. Aveuglé par l'ambition, il n'hésita point de se coaliser avec son beau-père pour soumettre et partager toute l'Espagne : il consentit même à ce que le roi de Séville appelât les Maures d'Afrique comme auxiliaires. Introduits dans la Péninsule, ces alliés dangereux tournèrent leurs armes contre ceux mêmes qui avaient favorisé leur invasion. Alphonse, ouvrant les yeux trop tard, perdit d'abord contre eux la bataille de Badajoz, puis celle d'Uclès, en 1108, où don Sanche, son fils unique, fut tué. Mais le courage du roi de Castille ne brilla jamais avec plus d'éclat que dans les revers ; ce prince, alors infirme, et âgé de 72 ans, communiquant son énergie à ses sujets, opposa aux ennemis toutes les ressources de la Castille, insulta les musulmans jusque sous les murs de leur capitale, et revint à Tolède, chargé de riches dépouilles. Il ne survécut pas long-temps à ces derniers triomphes, et mourut le 30 juin 1109, après un règne de 34 ans. Ce prince, qu'on représente comme un des plus grands rois qui aient régné en Espagne, eut de grands talents et point de vertus ; il persécuta le Cid, appui de son trône : ce fut lui qui démembra le Portugal de la couronne de Castille, en faveur de Henri de Bourgogne, son gendre, sous la condition qu'il serait son vassal. N'ayant point laissé d'enfants mâles, le roi d'Aragon et de Navarre (Alphonse-le-Batailleur), qui venait d'épouser une de ses filles, fut quelque temps le maître du royaume de Castille et de Léon, et il est considéré comme le 7e. roi de ce nom. (*Voy.* ALPHONSE Ier., roi d'Aragon). B—P.

ALPHONSE VIII (RAYM… roi de Castille, de Léon et de Ga… fils d'Urraque, infante de Castille… de Raymond de Bourgogne, com… Galice, naquit en 1106. Son aïeul… phonse VI, l'ayant exclu du trône… laissa la Galice pour apanage… titre de comte. Le jeune Alphonse… élevé dans cette province ; et… que sa mère Urraque disputait la… tille, les armes à la main, à son… mari, Alphonse-le-Batailleur, les… de Galice, réunis à Compostelle… proclamèrent leur souverain. Alph… se couronna lui-même dans l'é… d'Astorga. Sa mère Urraque… s'en faire un appui, l'associa de… heure au trône de Castille ; mais… bition et les déréglements de cette… cesse (*Voy.* URRAQUE) forcèrent… jeune Alphonse, ou du moins ses… nistres, à prendre les armes contre… mère. Une première réconciliation… lieu, en 1116, par la médiation… l'évêque de St-Jacques, pendant la… nue des états du royaume… au monastère de Sahagun. Mais… fois encore, la guerre se ralluma… la reine et son fils. On traita, de… veau, de la paix aux assemblées… ciles de Valladolid et de Compostelle… C'est dans cette dernière ville que… promulgués les réglements relatifs… trève qu'on devait observer les jours… fêtes ; réglements semblables à ceux… différents conciles de France publiés… à la même époque, sous le nom… *trêves de Dieu*. En Espagne, comme… en France, ils avaient pour objet d'ar… rêter les guerres intestines. Le pre… soin d'Alphonse, lorsqu'il se vit… possesseur du trône, par la mort… sa mère, en 1126, fut d'apaiser… troubles qu'avait occasionnés le… vais gouvernement de cette princesse… Il soumit les rebelles, assura la p… intérieure, reprit Burgos et les…

places que son beau-père, le roi d'Aragon, possédait encore en Castille. Les états du royaume, assemblés à Palencia, par son ordre, s'occupèrent de divers réglemens sur la police et la sûreté intérieure. Après avoir ramené la paix en Castille, Alphonse envoya une armée contre les Maures d'Afrique, qui désolaient les environs de Tolède. Ils furent défaits, et Alphonse marcha ensuite en personne dans l'Andalousie, où il obtint de nouveaux succès, et reçut la soumission de plusieurs petits souverains mahométans, qui préféraient le joug des chrétiens au despotisme des rois de Maroc. En 1134, le roi de Castille marcha au secours de l'Aragon et de la Navarre, menacés d'une invasion par les musulmans; mais la protection de ses armes ne fut pas désintéressée : il se fit donner Saragosse, et exigea du roi de Navarre qu'il lui fît hommage de ses états. Devenu l'arbitre de toute l'Espagne chrétienne, Alphonse assembla les états à Léon, et s'y fit couronner solennellement empereur des Espagnes, quoiqu'il possédât à peine un tiers de la péninsule. Ce prince est le quatrième et dernier roi de Castille qui se soit donné les titres fastueux d'*Ildefonsus pius*, *felix*, *augustus*, *totius Hispaniæ imperator*. Loin de se montrer l'oppresseur de ses sujets, il leur garantit, au contraire, dans les états assemblés à Léon, leurs lois et leurs priviléges. On régla aussi, dans ces mêmes états, que les alcaïdes ou gouverneurs des places frontières feraient, chaque année, des incursions sur le territoire des musulmans. Alphonse, voulant profiter des troubles qui agitaient leurs états d'Afrique et d'Espagne, étouffa tous les germes de discorde qui pouvaient exister entre les princes chrétiens, en se montrant généreux envers ses anciens alliés. Il restitua Saragosse au roi d'Aragon, et accorda la paix au roi de Navarre, qui s'était imprudemment ligué contre la Castille. Sûr, alors, de n'être plus inquiété, il marcha contre les infidèles; et, après divers succès, il prit Calatrava, Almerie et plusieurs autres places. Il se confédéra ensuite avec les autres princes chrétiens, et couronna ses exploits par la victoire éclatante qu'il remporta, en 1157, près de Jaën, sur les Maures d'Afrique. Alphonse mourut, au retour de cette glorieuse campagne, dans un village appelé Fresneda. Il avait alors 51 ans, et en avait passé 31 sur le trône. Les biographes qui nous ont précédés n'ont pas même indiqué le règne de ce prince, que les Espagnols placent, avec raison, au rang des rois qui ont le plus illustré l'Espagne. Il eut trop de penchant pour les titres fastueux, pour l'éclat de la représentation, pour la guerre et pour les plaisirs. Il fit une faute, en partageant son royaume entre ses deux fils, Sanche et Ferdinand; mais cette faute était, en quelque sorte, héréditaire. Sanche eut la Castille; Ferdinand fut roi de Léon, des Asturies et de Galice. Alphonse avait marié Constance, sa fille, à Louis VII, roi de France, et l'on avait vu, pour la première fois, les deux couronnes s'unir par une alliance. B—P.

ALPHONSE IX, roi de Castille, surnommé LE NOBLE, fils de Sanche II, n'avait pas encore trois ans lorsqu'il monta sur le trône, en 1158. Sa longue minorité fut troublée par l'ambition des deux maisons puissantes de Castro et de Lara, qui se disputèrent la régence; mais, à 15 ans, le roi fut déclaré majeur par les états du royaume assemblés à Burgos. Il aurait tourné aussitôt ses armes contre les Maures, s'il n'eût été forcé de défendre son propre royaume, menacé par les rois

de Léon, d'Aragon et de Navarre, ligués contre lui. Alphonse parvint, non seulement à dissiper cette coalition, mais à la transformer en une espèce de croisade contre les musulmans, croisade de laquelle il se déclara le chef. Il reprit d'abord tout ce que les Maures avaient usurpé pendant sa minorité orageuse, et, au moyen des secours que lui amena le roi d'Aragon, il se rendit maître de Cuença; mais ses autres entreprises ne furent pas toutes également heureuses. Après avoir fait un appel aux chrétiens d'Espagne pour combattre les Maures, il passa la Sierra-Morena avec une armée considérable, et dévasta le territoire de Séville jusqu'à la mer. L'Andalousie se hâta d'implorer le secours du roi de Maroc, qui fit proclamer à son tour une levée générale contre les chrétiens, et vint les attaquer lui-même avec un armement formidable. Il occupa tout le midi de l'Espagne. Malgré l'inégalité des forces, l'imprudent Alphonse, sans attendre les rois de Léon et de Navarre, livra bataille au monarque africain, le 18 juillet 1195, près d'Alarcos, et essuya une défaite complète. Grièvement blessé à la cuisse, il alla se mettre à couvert, avec les débris de son armée, sous les murs de Tolède. Vingt mille hommes d'infanterie, et toute la cavalerie castillane avaient péri dans cette fatale journée; pour comble de malheurs, les rois chrétiens confédérés voulurent se venger de l'espèce de mépris que leur avait témoigné Alphonse, en refusant de les attendre, pour avoir tout seul l'honneur de la victoire. Tandis que les musulmans reprenaient Alarcos, Calatrava et d'autres places, les rois de Navarre et de Léon pénétraient en Castille. Ce fut dans ce temps-là qu'un nouvel affront vint ajouter aux disgrâces d'Alphonse : il aimait éperdûment une juive, d'une beauté rare, mais qui déplaisait aux grands de sa cour; ceux-ci, déjà indignés de la passion du roi, et irrités du désastre d'Alarcos, imputèrent les malheurs publics à cette femme, et la poignardèrent en plein jour, sous les yeux et dans le palais du roi. Alphonse ne vit dans cette scène tragique qu'un châtiment de ses faiblesses et de ses fautes; il ne chercha point à se venger; et, réformant sa conduite, il s'efforça de recouvrer la confiance et l'amour de ses peuples. Forcé de tourner ses armes contre les princes chrétiens, il ne put empêcher les musulmans de ravager la Castille; il brûlait cependant de réparer la défaite d'Alarcos. Uni enfin aux rois de Navarre et d'Aragon, il s'avança de nouveau vers les montagnes de la Sierra-Morena, et il sauva l'Espagne, en remportant, sur les Maures, la célèbre victoire de Muradal, ou de Tolosa. Plusieurs historiens, et même des témoins oculaires, ont attesté que près de 200,000 musulmans avaient péri dans cette bataille, et que les chrétiens, par l'effet d'une intervention céleste, n'avaient perdu que vingt-cinq hommes. Quoi qu'il en soit, le roi de Castille tira peu d'avantage de cette grande journée, l'Andalousie étant alors désolée par la peste et la famine. Néanmoins, il se proposait de poursuivre la guerre avec plus de vigueur encore, lorsque la mort l'enleva, au village de Guttières-Mugnos, le 6 août 1214, après un règne de 56 ans. La vie de ce prince se partage en deux époques distinctes : maîtrisé d'abord par ses passions, il s'attira, au commencement de son règne, la haine et le mépris de ses sujets; corrigé ensuite par le malheur, et par le souvenir des dangers auxquels il avait échappé avec tant de peine, il n'eut plus pour règle de conduite qu'une politique

aine et raisonnable. Pendant un règne ong, difficile et orageux, il sut toujours réparer ses défaites ; et, montrant une fermeté inébranlable, il préserva l'Espagne du joug des Africains. Ami des arts et des lettres, il fonda l'université de Palencia, premier établissement de ce genre qu'on ait vu en Espagne. Alphonse IX laissa le trône à Henri Ier., son fils, sous la tutelle de la reine Eléonore, fille d'Henri II, roi d'Angleterre. B—P.

ALPHONSE X, roi de Léon et de Castille, surnommé l'ASTRONOME et le PHILOSOPHE, était fils de Ferdinand-le-Saint, auquel il succéda, en 1252, à l'âge de 31 ans. Son amour pour les sciences et pour la justice, et le surnom de *Sabio* (savant) dont il était déjà en possession, donnaient à ses sujets l'espoir d'une administration heureuse et paisible; cependant, peu de règnes ont été aussi agités et aussi malheureux que celui d'Alphonse X. Ce prince ne fut aimé, ni de sa famille, ni de ses sujets, ni des rois ses voisins ; mais son savoir et son éloquence lui firent une grande réputation en Europe, et disposèrent les électeurs d'Allemagne à favoriser ses prétentions à la couronne impériale. Se laissant aller à une ambition indiscrète, Alphonse X perdit de vue que l'expulsion des Maures et l'abaissement des nobles étaient les deux points essentiels de la politique des rois d'Espagne. Au lieu de tourner ses armes contre les ennemis naturels de la Castille, il se fit élire empereur, en 1257, par une partie des électeurs, ou plutôt par une faction de princes allemands qui comptaient s'enrichir de ses trésors. Son but était d'abord de faire valoir avec plus d'avantages ses prétentions sur la Souabe, du chef de sa mère Béatrix, fille de Philippe Ier., empereur et duc de Souabe; mais il ne put amasser que par des moyens injustes l'or qu'il lui fallut prodiguer à des étrangers pour soutenir son élection; il fut obligé d'altérer les monnaies, de fouler les peuples, et même de retenir les honoraires des officiers de la couronne. Les Castillans murmurèrent, et quelques seigneurs, excités par l'infant don Henri, frère du roi, se liguèrent contre l'autorité du monarque; l'infant fut vaincu; mais ce ne fut qu'à force de dons et de promesses qu'Alphonse X désarma les mécontents. Un levain de rebellion restait dans tous les cœurs. Malgré l'élection de Rodolphe de Hapsbourg, le roi de Castille, loin de renoncer à l'empire, fit des actes de souverain d'Allemagne sans quitter la Castille; et, après avoir protesté contre la nomination de Rodolphe, il donna à Frédéric l'investiture du duché de Lorraine; mais ce fut en vain qu'il fit le voyage de Beaucaire pour demander au pape Grégoire X la couronne impériale, ou, au moins, le duché de Souabe; il n'obtint ni l'un ni l'autre. Tandis qu'il poursuivait de vains honneurs au-delà du Rhin, son trône était à la fois menacé par les intrigues des grands et par les armes des Maures. Alphonse marcha contre ces derniers, auxquels il avait déjà montré sa valeur du vivant de son père, à la conquête de Séville. Après les avoir défaits en bataille rangée, en 1263, il leur enleva les villes de Xerès, de Médina-Sidonia, de San-Lucar, et une partie des Algarves, et il réunit le royaume de Murcie à la Castille; mais ses succès furent troublés par une nouvelle ligue des grands du royaume, qui levèrent l'étendard de la révolte, en 1271, excités par l'infant don Philippe. Après trois ans de guerres civiles, ils ne virent qu'une preuve de faiblesse dans la clémence dont on usa à leur égard.

Mais Alphonse X ne se montra pas toujours si modéré, soit que tant d'opposition eût aigri son caractère, soit qu'étant adonné à l'astrologie, il eût cru lire dans l'avenir, comme on l'assure, qu'il serait un jour détrôné. Dès-lors il devint soupçonneux et cruel. La reine Yolande d'Aragon l'ayant abandonné pour se retirer à Saragosse avec les princes de la Cerda, ses petits-fils, dont elle voulait soutenir les droits à la couronne, Alphonse fit périr, sans forme de procès, don Frédéric, son frère, et don Simon-Ruis de Los Cameros, qu'il soupçonnait d'avoir favorisé la fuite de la reine. Ces dissensions domestiques et le mécontentement public favorisèrent les desseins ambitieux de Sanche, fils d'Alphonse, que sa bravoure avait rendu l'idole de l'armée. Secondé par les grands et le peuple, l'infant de Castille se révolta contre son père, et parvint, en 1282, à le détrôner, et à se faire déférer le titre de roi par les états du royaume assemblés à Valladolid. Frappé de ce revers, Alphonse implora le secours de son ennemi le roi de Maroc, et, n'écoutant plus que son ressentiment, il se ligua avec les Maures contre son fils rebelle : cette alliance monstrueuse ne servit qu'à le rendre encore plus odieux. Accablé par l'adversité, et n'ayant plus pour retraite que Séville, qui seule lui resta fidèle, cet infortuné monarque mourut de chagrin, le 21 août 1284, à 58 ans, après avoir donné sa malédiction à son propre fils, et légué son royaume à ses petits-fils, et, par substitution, au roi de France; mais sa dernière volonté ne fut pas plus respectée que son autorité ne l'avait été de son vivant. Peu de rois ont été plus malheureux, et cependant Alphonse X fut le prince le plus instruit de son siècle. Il s'acquit une gloire durable, en donnant à ses sujets l'excellent recueil de lois connu en Espagne sous le nom de *Las Partidas*, et auquel il mit la dernière main. Ce recueil célèbre prouve qu'Alphonse, voulant suivre les traces des Théodose et des Justinien, s'occupait de l'administration de la justice. Dans ce code, se trouvent ces mots remarquables, écrits par un roi dans le 13e. siècle : *Le despote arrache l'arbre, le sage monarque l'émonde.* Alphonse aima surtout les sciences et les lettres. L'Europe n'oubliera point qu'elle lui doit les belles tables astronomiques qui ont été appelées, de son nom, *Tables Alphonsines* ; il les fit dresser à grands frais par des juifs de Tolède, et en fixa l'époque au premier jour de juin 1252, qui était celui de son avènement. C'est aussi à ce prince que l'on doit la première Histoire générale d'Espagne, écrite en langue castillane; il fit traduire en espagnol les livres sacrés, et ordonna de rédiger dans la même langue tous les actes publics qu'on avait rédigés jusqu'alors en latin barbare. Enfin, il contribua au renouvellement des études, et augmenta les priviléges de l'université de Salamanque, où il fonda plusieurs chaires nouvelles. Sa passion dominante était d'inspirer à ses sujets le goût des sciences et des lettres; mais il méconnut le caractère des Castillans, qui n'étaient point encore préparés à cette espèce de révolution. Sa jeunesse ayant été employée à des études scientifiques, plus qu'il ne convenait, dans un tel siècle, à un roi, toutes les sciences lui étaient familières, excepté celle du gouvernement; et ces sciences ne firent que l'exposer au ridicule et au mépris, dans un temps où l'art de la politique et la gloire des armes fondaient seuls la réputation et maintenaient l'autorité. L'historien Mariana a dit de lui : *Dumque cœlum considerat, observatque*

, *terram amisit;* il eût été plus
de dire que son ambition de
r la couronne impériale lui fit
re celle de Castille. Il disait sou-
: « Si Dieu m'avait appelé à son
nseil au moment de la création,
monde aurait été plus simple et
eux ordonné. » Ces paroles har-
, dans le siècle où il vivait, l'ont
soupçonner d'athéisme; mais plu-
rs écrivains les ont regardées com-
une raillerie, dirigée plutôt contre
ohérence et la contradiction des
rs systêmes d'astronomie, que
tre l'Auteur de l'univers. Quoi qu'il
oit, on peut au moins les attribuer à
abus de l'esprit philosophique dont
hons X a donné plus d'un exem-
. Sa conduite et ses malheurs prou-
it assez que, sans la fermeté et la
idence, les connaissances et les lu-
ères, sur le trône, sont inutiles.
B—P.

ALPHONSE XI, roi de Léon et de
stille, ne faisait que de naître, lors-
'il succéda à son père, Ferdinand IV,
1312. Les factions se disputèrent
ec acharnement la régence, et, pen-
ant treize années que dura la mino-
té, la Castille fut déchirée par la
uerre et la révolte. Heureusement,
our l'Espagne chrétienne, les Maures
e Grenade n'étaient pas plus tran-
uilles. A peine Alphonse eut-il at-
eint sa 15e. année, qu'il saisit d'une
nain ferme les rênes du gouverne-
nent. Avant de faire la guerre aux
Maures, il la fit aux grands seigneurs,
aux factieux et aux brigands qui in-
festaient ses états. La sévérité qu'il dé-
ploya contre eux, lui fit donner le sur-
nom de *Vengeur;* ces moyens vio-
lents n'eurent cependant pas tout l'ef-
fet qu'en attendait le jeune roi, et il ne
lui fut pas possible de détruire tous
les levains de séditions qui fermen-
taient parmi la noblesse castillane, depuis le règne de Ferdinand III, qui avait diminué ses priviléges. Ce ne fut qu'après avoir dissipé plusieurs ligues dangereuses, que le roi de Castille put tourner ses armes contre les Maures d'Afrique et de Grenade, qui menaçaient de nouveau l'Espagne. Il défit en personne l'armée de Grenade, et remporta, en 1327, une victoire navale sur la flotte du roi de Maroc, qui s'avançait au secours des Grenadins. Alphonse donna une haute idée de sa politique, en s'alliant aux rois de Portugal et d'Aragon; ces trois souverains, par un même traité, convinrent de ne donner à l'avenir ni asyle, ni secours aux sujets mécontents des autres royaumes : ils s'étaient aperçus enfin qu'une conduite contraire, en favorisant les entreprises d'une noblesse factieuse, était propre à entretenir la révolte dans leurs états respectifs. Cependant le roi de Maroc joignit, en 1340, le roi de Grenade, et l'on vit une armée innombrable de Maures assiéger Tariffa. Toute l'Espagne chrétienne s'ébranla aussitôt pour s'opposer à ce torrent. Le 29 octobre de la même année, Alphonse livra bataille aux ennemis, conjointement avec le roi de Portugal, et remporta, près de Tariffa, sur les bords du Salado, une victoire complète. Les musulmans osèrent à peine combattre, et se laissèrent égorger. Il en périt, dit-on, 200,000, et seulement vingt chrétiens, particularité fabuleuse, semblable à celle que les mêmes historiens rapportent de la bataille de Tolosa, en 1212. Tous les chemins, à plus de trois lieues à la ronde, ajoutent les mêmes historiens, étaient couverts de cadavres, et les riches dépouilles des vaincus firent baisser d'un sixième le prix de l'or. Deux ans après, Alphonse signala encore son règne par le siége d'Algésiras, qui

dura deux ans. Les Maures opposèrent du canon aux faibles machines de guerre qu'on employait alors pour battre les murailles : c'est pour la première fois que l'histoire fait mention de l'artillerie, qui fut peut-être inventée par les Maures, quoique la poudre à canon eût été récemment découverte en Allemagne, et, depuis long-temps, à la Chine. La longueur et la célébrité de ce siége y attirèrent un grand nombre d'étrangers. Alphonse fut sur le point d'y être assassiné deux fois par des musulmans fanatiques; enfin la place capitula, par ordre des rois de Maroc et de Grenade, à condition que les Castillans souscriraient à une trève de dix années; mais, en 1349, Alphonse, voulant fermer à jamais l'entrée de l'Espagne aux Maures d'Afrique, assembla les états-généraux à Alcala-de-Henarez, et y fit résoudre le siége de Gibraltar, au mépris de la trève conclue avec le roi de Maroc. Cette forteresse était à la veille de se rendre, lorsque la peste se mit dans le camp des assiégeants. Alphonse, ayant voulu continuer le siége, contre l'avis de ses officiers, fut atteint lui-même de la contagion, et mourut au milieu de son armée, le 26 mars 1350, à l'âge de 40 ans. Avec lui disparurent pour long-temps la sécurité et la gloire de la Castille. La sévérité et la rigueur des jugements de ce prince, qui lui avaient valu le surnom de *Vengeur*, furent, après sa mort, des titres d'éloges. Sans ces moyens violents, il n'eût jamais réprimé la tyrannie des grands, et purgé la Castille des brigands qui l'infestaient. Fondant son pouvoir sur la ruine des factions, Alphonse rendit à la majesté royale, tout son éclat, et aux lois, toute leur vigueur. Il aimait la splendeur et l'éclat, et l'on en put juger par les magnifiques tournois où il combattit souvent lui-même en habit de chevalier. Vivement épris de la célèbre Eléonore de Guzman, cette favorite impérieuse obtint toute sa confiance, à l'exclusion de Marie de Portugal, qu'il avait épousée par politique, plus que par goût. Il eut d'Éléonore quatre enfants naturels, et, de Marie de Portugal, Pierre, dit le Cruel, qui lui succéda.

B—P.

ALPHONSE Ier., roi d'Aragon et de Navarre, surnommé *le Batailleur*, fils de Sanche V, roi de Navarre et d'Aragon, succéda, en 1104, à son frère Pierre Ier., et manifesta de bonne heure son penchant pour la guerre. Il était regardé comme le prince le plus brave de son temps. Alphonse VI, roi de Castille, lui fit épouser, en secondes noces, Dona Urraque, sa fille unique et son héritière. Ce mariage devait réunir un jour, sur la tête du roi d'Aragon, toutes les couronnes de l'Espagne chrétienne; aussi prit-il, après la mort de son beau-père, le titre fastueux d'empereur des Espagnes; il prétendit même régner en Castille, sous le nom de son épouse; mais cette princesse, aussi fière que galante (*Voy.* URRAQUE), méprisa l'autorité d'Alphonse, et voulut même l'exclure de son trône et de son lit. Alphonse, qui avait épousé Urraque par ambition, lui disputa, pendant sept ans, la couronne de Castille : ce qui plongea l'Espagne dans toutes sortes de malheurs. Dès 1109, Alphonse avait pénétré en Castille avec une armée, pour forcer les états du royaume à le reconnaître, et il avait fait arrêter la reine : mais cette princesse ayant été délivrée par les nobles Castillans, les deux époux en vinrent à une bataille rangée à Campo-de-Espina. Alphonse tailla en pièces les troupes de la reine, et livra la Cas-

au pillage. Urraque eut bientôt nouvelle armée, reprit l'offen- força son époux de lever le siége orga, et de se retirer à Carion. gé dans cette ville, par la reine rsonne, Alphonse demanda la , et ne l'obtint que sous la con- a d'abandonner ses conquêtes. oncile, tenu à Palencia, en 1114, son mariage, et il renonça enfin raque et à la Castille. N'ayant aucun espoir de conserver cette onne, il tourna ses armes contre Iusulmans, et leur prit, en 1118, lle de Saragosse, qui avait été, lant quatre siècles, sous leur do- ation; il y établit sa cour, et donna ieurs quartiers de cette capitale seigneurs français et aragonais l'avaient aidé à en faire la con- e; il s'étendit ensuite au-delà de re, et emporta d'assaut Tarazone et tayud. Ardent ennemi des Maures, oi guerrier ne cessa de les poursui- , et, ayant formé, avec le nouveau le Castille, une ligue redoutable, emporta plusieurs avantages con- rables sur les musulmans d'Afrique le Grenade, qui s'étaient avancés s l'Aragon. Entraîné par le succès ses armes, Alphonse pénétra dans royaumes de Valence et de Mur- et porta la guerre jusque dans environs de Grenade, où il fit erner ses troupes, se trouvant trop igné de ses états. Ce fut alors que mille familles de chrétiens mosa- es, sachant qu'un prince chrétien it, avec une armée, au pied des uxaras, descendirent des monta- s, et vinrent se ranger sous les peaux du roi d'Aragon. Ils lui ap- rent qu'ils s'étaient maintenus, de iérations en générations, dans ces ntagnes, depuis la conquête de spagne par les musulmans, c'est- lire, pendant trois siècles. Les sei- gneurs français qui avaient accompagné Alphonse dans cette brillante expédition, l'abandonnèrent à son retour, mécontents de ce qu'il ne leur faisait point partager les honneurs et les récompenses qu'il accordait à ses propres sujets. Leur départ ayant inspiré une nouvelle audace aux Maures, ils revinrent, avec des forces imposantes, pour attaquer le roi d'Aragon. Ce prince se hâta de rappeler les Français, et s'engagea, par serment, à leur donner des terres et des dignités dans ses propres domaines. Revenus aussitôt, ils contribuèrent puissamment à la victoire décisive qu'Alphonse remporta, en 1126, sur les musulmans qui avaient déjà enveloppé son armée dans les montagnes du royaume de Valence. Ce succès le porta à mettre le siége devant Fraga, place très-forte, sur les confins de la Catalogne. Il la tenait bloquée depuis un an, et refusait à la garnison une capitulation honorable, lorsque parut tout à coup une armée nombreuse de Maures, qui lui livrèrent bataille, et le vainquirent. Deux évêques, un grand nombre de chevaliers français, aragonais, catalans, navarrois, et presque toute l'armée restèrent sur la place. Alphonse, suivi de dix gardes, et blessé, se sauva au monastère de St.-Jean de la Pegna, où il mourut de douleur et de honte, en 1134, huit jours après sa défaite, laissant la monarchie aragonaise de deux tiers plus étendue qu'il ne l'avait trouvée à son avènement. Mais le désastre de Fraga, en sauvant les Maures, causa bientôt des déchirements dans l'Espagne chrétienne; la Navarre se détacha de l'Aragon, dont elle supportait le joug avec impatience. Affable et libéral, mais plutôt chevalier intrépide, que roi prévoyant et sage, Alphonse, entraîné par sa passion pour la guerre,

se vit arrêté au milieu de ses triomphes, comme la plupart des conquérants. On le surnomma le *Batailleur*, parce qu'il s'était trouvé à 29 batailles rangées. Mariana prétend que ce prince, qui n'avait point eu d'enfants, légua, par un testament bizarre, ses deux royaumes à l'ordre militaire des Templiers; mais le fait est contesté par tous les autres historiens. Les Aragonais, d'abord partagés pour l'élection du successeur d'Alphonse, élurent Ramire, son frère, choix qui fut une source de nouveaux malheurs. Vingt-neuf ans après sa mort, un imposteur se donna pour le véritable Alphonse-le-Batailleur, revenu de la Terre-Sainte, après y avoir expié ses fautes; mais, ayant osé paraître à Saragosse, où il avait déjà quelques partisans, il fut arrêté et pendu, en 1163, par ordre de la reine Pétronille. B—P.

ALPHONSE II, roi d'Aragon, fils de Raymond, comte de Barcelonne et de la reine Pétronille, monta sur le trône en 1162, par l'abdication volontaire de cette princesse. Il se concilia tous les cœurs, en respectant les lois et les priviléges dont les Aragonais se montraient si jaloux, et ne négligea aucune occasion d'étendre sa puissance au dehors. Raymond Bérenger, comte de Provence, ayant été tué au siége de Nice, en 1167, Alphonse II s'empara de la Provence, en vertu de l'inféodation que l'empereur Frédéric Barberousse en avait faite en faveur de Raymond, comte de Barcelonne, père d'Alphonse. Peu de temps après, le roi d'Aragon tourna ses armes contre les Maures, auxquels il prit plusieurs places sur les confins du royaume de Valence, dont il s'ouvrit l'entrée; mais, attaqué l'année suivante, par le roi de Navarre, il fut obligé d'abandonner ses conquêtes. Il prit bientôt l'offensive contre le roi de Navarre et le comte de Toulouse, et porta ses armes du côté de la France. Après s'être emparé du comté de Roussillon, il le réunit à la monarchie aragonaise, et reçut aussi l'hommage du vicomte de Nîmes et d'autres seigneurs français, qui cherchaient un appui contre le comte de Toulouse. Alphonse passa lui-même en France, en 1181, et porta la guerre en Languedoc. Le Béarn se rangea également sous sa protection; mais ce prince, reportant ses regards sur l'Espagne, conclut une ligue pour balancer la puissance du roi de Castille. Il mourut à Perpignan, le 26 avril 1196, après un règne de 34 ans, et après avoir réuni deux provinces de France à l'Aragon. Alphonse II est regardé comme un des monarques les plus sages et les plus heureux du 12[e]. siècle, si l'on s'en rapporte surtout au témoignage des troubadours qu'il protégeait; cependant Bertrand de Born invective contre ce prince dans plusieurs sirventes, et lui fait des reproches honteux et humiliants; il va même jusqu'à l'accuser de lâcheté. Ces injures peuvent, il est vrai, avoir été dictées par la haine et la jalousie; car Alphonse II cultiva la *gaie science*, et est compté parmi les troubadours. Il nous reste de lui une seule chanson, où il dit qu'amour peut seul le réjouir. Il laissa le comté de Barcelonne à son second fils, nommé Alphonse, comme lui; et l'Aragon, le Roussillon et la Catalogne, à Pierre II, son fils aîné. B—P.

ALPHONSE III, roi d'Aragon, prit ce titre à la mort de son père, Pierre III, en 1285, sans s'être fait couronner solennellement à l'assemblée des états; aussi les grands du royaume lui en témoignèrent leur mécontentement, et lui firent sentir que les rois d'Aragon ne pouvaient régner en sûreté, avant d'avoir juré de maintenir les priviléges

de la noblesse et du peuple. Dès le 11e. et le 12e. siècle, la noblesse aragonaise, voulant se faire un rempart contre l'abus de l'autorité royale, avait fait accorder au peuple un grand nombre de priviléges, et s'était même unie d'intérêt avec lui. Alphonse crut pouvoir éluder les réclamations de ses sujets, en déclarant, à l'improviste, la guerre à son oncle Jacques, roi de Minorque, qu'il dépouilla de son royaume, pour s'être uni aux Français, contre son père, en Catalogne. De Majorque, le roi d'Aragon passa à Iviça, dont il s'empara; ensuite il se rendit à Saragosse, pour se faire couronner, espérant calmer, par cette démarche, le mécontentement public; mais les Aragonais exigèrent que leurs priviléges fussent maintenus, et fixèrent même des bornes à l'autorité royale. Les cortès, ou états d'Aragon, obligèrent le monarque à recevoir d'eux ses ministres et les principaux officiers de sa maison. Alphonse, livré à de grandes inquiétudes du côté de la France, avec laquelle son père lui avait laissé une guerre à soutenir, ne put opposer aucune résistance à la noblesse de ses états, qui s'était confédérée, sous le titre d'*Union*. Il céda à ses prétentions, et se fit couronner avec les cérémonies d'usage. Il se hâta néanmoins de conclure une trève d'un an avec la France, par la médiation du roi d'Angleterre, Édouard IV, et, convoquant aussitôt les états, il y fit recevoir plusieurs réglements qui tendaient à diminuer la puissance des nobles; mais il ne put dissiper que par un traité humiliant la ligue formée contre lui par les rois de France, de Naples et de Castille. Il prit part aux troubles qui divisaient ce dernier royaume, fut excomunié par le pape Nicolas IV, se réconcilia ensuite avec le Saint-Siége, et allait former une alliance avantageuse, en épousant Éléonore d'Angleterre, lorsqu'il mourut, le 18 juin 1291, âgé de 26 ans. Son règne ne dura que six années; mais il est remarquable par les barrières que la nation aragonaise éleva contre la royauté, par les précautions qu'elle prit pour assurer la vie et l'honneur des citoyens, et par l'autorité dont elle arma le grand justicier. Ce magistrat ne devait compte de ses actions qu'aux états assemblés; il avait le droit de citer le roi lui-même devant les états-généraux, et de le faire déposer, s'il manquait à son serment, c'est-à-dire, s'il touchait aux priviléges de la nation. Alphonse III étant mort sans enfants, la couronne passa à son frère Jacques. B—P.

ALPHONSE IV, roi d'Aragon, succéda, en 1327, à son père Jacques II; et, s'étant fait couronner l'année suivante, à Saragosse, jura aux états ou cortès de n'aliéner aucun des domaines de la couronne, serment qu'on exigea de lui pour mettre des bornes à sa prodigalité. On le surnommait déjà le *Débonnaire*, à cause d'une bonté qui dégénérait souvent en faiblesse. Il épousa, en 1329, en secondes noces, Éléonore, sœur du roi de Castille. La donation que le pape lui avait faite de la Sardaigne, dont il voulait dépouiller la république de Gênes, occasionna une guerre aussi sanglante que ruineuse entre ces deux états. Cependant elle fut utile aux Aragonais et aux Catalans. Forcés de combattre les plus habiles navigateurs de leur siècle, ils furent obligés de former une marine, qui fut l'un des principes de la grandeur espagnole. Des chagrins domestiques mêlèrent beaucoup d'amertume aux succès militaires d'Alphonse IV. Ce prince n'avait pas cru, par le serment qu'il avait fait, se priver du droit d'assurer à ses enfants un sort convenable; et, après avoir apanagé son second fils

du marquisat de Tortose et de la seigneurie d'Albaracin, il donna à la reine Éléonore, son épouse, la ville de Xativa et quelques autres places. Mécontent de ces riches cessions, contraires aux intérêts de la monarchie, D. Pédro, fils aîné d'Alphonse, osa accuser lui-même son père d'avoir violé son serment. La reine, ayant découvert que D. Pédro était excité par l'archevêque de Saragosse, fit bannir de la cour ce prélat ambitieux; mais il avait déjà pris un tel ascendant sur l'esprit de l'infant, qu'il le porta à se venger de sa mère, en s'emparant de Xativa. La reine n'osa point solliciter le roi de prendre sa défense contre son propre fils; mais les chagrins d'Alphonse, attaqué alors d'hydropisie, aggravèrent tellement son état, qu'il mourut le 24 juin 1336, dans la 9e. année de son règne. Son fils, D. Pédro, qui avait empoisonné ses derniers moments, lui succéda, sous le nom de Pierre IV; et l'Aragon fut déchiré par une guerre civile, due à la faiblesse d'Alphonse, et à la rivalité de ses héritiers. B—P.

ALPHONSE V, surnommé LE MAGNANIME, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, fils d'Eléonore d'Albuquerque et de Ferdinand-le-Juste, infant de Castille, que les Aragonais avaient appelé à régner, monta sur le trône d'Aragon après la mort de son père, en 1416, et signala d'abord sa générosité, en déchirant, sans la lire, une liste des seigneurs qui avaient conspiré contre lui: « Je les forcerai, » dit-il, à reconnaître que j'ai plus de » soin de leur vie qu'ils n'en ont eux- » mêmes. » L'amour de l'indépendance était alors porté plus loin en Aragon que dans aucune république de l'Europe. Alphonse, trop fier pour lutter avec des sujets défiants, et trop généreux pour affermir son pouvoir aux dépens de la liberté des peuples, chercha au-dehors une gloire que son royaume ne pouvait lui offrir. Quelques historiens assurent que ce fut la jalousie de la reine Marie de Castille, femme d'Alphonse, qui éloigna ce prince de ses états. Affable, galant, et l'un des plus beaux hommes de l'Europe, il aimait la belle Marguerite de Hijar, l'une des dames de la reine, et il eut d'elle un fils nommé Ferdinand. Dans un accès de jalousie, la reine fit étrangler sa rivale, et Alphonse, ne voulant pas se venger d'une femme, quelque sensible qu'il fût à la perte de sa maîtresse, prit le parti d'aller se distraire de sa douleur dans des expéditions lointaines. Il régnait déjà sur l'Aragon, la Catalogne, le royaume de Valence, les îles Baléares, la Sicile et la Sardaigne; la Corse, qui appartenait aux Gênois, semblait manquer seule à son empire sur la Méditerranée; il attaqua cette île, en 1420, sans déclaration de guerre, et s'empara d'une grande partie de l'île; mais la résistance prolongée du château de Boniface, et l'espoir d'une conquête plus importante, le décidèrent à évacuer la Corse, après avoir inspiré aux Gênois, par une injuste agression, une haine qui lui devint funeste. Pendant cette expédition même, Jeanne II, de Naples, attaquée par Louis III d'Anjou, offrit à Alphonse de l'adopter et de le nommer son héritier, s'il voulait la défendre. Il accepta ces conditions, et envoya sa flotte à Naples, fit lever le siége de cette capitale à son concurrent, et fut mis en possession de plusieurs forteresses; mais il ne put supporter l'arrogance de Caracciolo, amant de la reine, et le fit arrêter. Jeanne, pour venger son amant, eut recours à René d'Anjou, qu'elle avait jusqu'alors combattu. Le roi d'Aragon en vint aux mains avec les troupes de Jeanne et de René, dans les rues même

de Naples. D'abord repoussé, il chassa ensuite la reine, au moyen d'un nouveau renfort, et se rendit maître de la capitale, en 1423; mais il fut attaqué à son tour dans le château qu'il occupait, puis rappelé en Aragon pour soutenir le roi de Navarre, son frère, contre le roi de Castille; il évacua le royaume de Naples, et fit, en côtoyant la Provence, une descente à Marseille, qui appartenait à son rival, le duc d'Anjou, et s'en rendit maître. En même temps qu'il en donnait le pillage à son armée, il garantissait les églises et les femmes de la fureur du soldat : les dames de Marseille lui ayant témoigné leur reconnaissance par un riche présent, il le refusa, en disant : « Je me » venge en prince, et je ne suis pas » venu pour faire la guerre en bri» gand. » Après s'être affermi en Sicile, en Sardaigne, et même en Corse, Alphonse attaqua le roi de Tunis, remporta sur lui une victoire complète, et s'enrichit de ses dépouilles; il sut garantir en même temps ses états héréditaires, fit la paix avec la Castille, en 1430, et revint ensuite en Sicile, pour être à portée de négocier avec les partisans qui lui étaient restés dans le royaume de Naples. Ils avaient pris les armes en sa faveur, à la mort de Jeanne, en 1435. Profitant de ces dispositions, il vint mettre le siége devant Gaëte, dont la possession lui eût assuré la conquête de Naples; mais les Gênois, qui ne lui avaient pas pardonné ses agressions en Corse, armèrent une puissante flotte, qui vint l'attaquer près de l'île de Ponza, le 5 août 1435. L'amiral gênois ne s'attachant qu'à la galère où combattait le roi, l'obligea en un instant à se rendre, ou à couler à fond. Alphonse baissa son pavillon, et se rendit prisonnier avec son frère, le roi de Navarre, et plusieurs grands de son royaume. Cette disgrâce, qui depuis fut la source du bonheur d'Alphonse, pouvait être attribuée à son humanité. Il avait permis que la garnison de Gaëte, déjà affamée, mît dehors les femmes et les enfants, en disant : « J'aime mieux ne pas prendre » la ville que de manquer d'humanité. » Maître de la personne de ce prince, l'amiral gênois voulut le forcer de livrer l'île d'Ischia; mais Alphonse, digne véritablement du surnom de *Magnanime*, répondit au vainqueur qu'il aimait mieux être jeté à la mer, que de consentir à des conditions déshonorantes. Les Gênois, alors sous la domination du duc de Milan, transférèrent leur prisonnier dans cette ville, et le livrèrent au duc Philippe-Marie Visconti, prince perfide et cruel; mais le roi d'Aragon sut lui inspirer tant d'estime et de confiance par la noblesse de ses manières, il changea tellement ses idées par la supériorité de son esprit, que, d'un ennemi furieux, il s'en fit un allié, et, au grand étonnement de l'Europe, obtint d'être renvoyé sans rançon, avec toute sa suite. Son premier soin fut alors d'obtenir des subsides de ses états héréditaires, et bientôt il reparut devant Naples avec une armée de terre et de mer. Après un long siége, il pénétra dans cette ville par le même aqueduc qui avait servi à Bélisaire. René d'Anjou fut contraint de s'enfuir en Provence, et Alphonse fit son entrée à Naples, avec toute la pompe qui accompagnait le triomphe des Romains. Il fixa son séjour dans cette capitale, malgré les instances des Aragonais, et il est même probable que, sans la conquête de Naples, il eût passé toute sa vie comme un chevalier errant, loin de la reine, qui, par sa jalousie, lui avait inspiré un éloignement irrésistible. Il se réconcilia alors avec le pape Eugène IV,

qui le reconnut pour légitime souverain de Naples, et, bientôt après, il s'engagea dans une longue guerre contre François Sforce, duc de Milan, puis contre les Florentins, les Gênois et les Vénitiens. Ses armées assiégeaient Gênes, et elles avaient réduit cette ville aux dernières extrémités, lorsqu'elles se retirèrent subitement à la nouvelle de sa mort, survenue à Naples, le 27 juin 1458. Ce prince avait alors 74 ans, et en avait régné quarante-trois. Il eut pour successeur, dans ses royaumes héréditaires, son frère, Jean, roi de Navarre, et il laissa le royaume de Naples à Ferdinand, son fils naturel, que le pape avait légitimé. Héros de son siècle, Alphonse est le plus grand prince qui soit monté sur le trône d'Aragon. Doué d'une éloquence persuasive, franc et loyal, quoique habile politique, il méprisa tout ce qui avait l'apparence de la duplicité; courageux et grand capitaine, il fit la guerre sans cruauté; il aima les lettres, protégea les savants, et recueillit dans ses états les muses et les arts, bannis de Constantinople. Ce prince n'aurait fait que des heureux, s'il ne se fût engagé dans des guerres continuelles, et s'il ne lui eût fallu, pour y subvenir, écraser ses sujets d'impôts. D'un autre côté, sa passion pour les femmes, et le déréglement de ses mœurs, donnèrent à ses sujets l'exemple le plus dangereux, et lui firent commettre des abus d'autorité; son fol amour pour Lucrèce Alania jeta quelques ridicules sur la fin de sa vie; enfin, sa conduite envers l'église, et l'artifice avec lequel il opposa long-temps un anti-pape au pape légitime, pour pouvoir dépouiller plus librement le clergé de ses états, donnèrent lieu de croire que la religion avait peu d'empire sur lui. Jamais roi ne se mit plus en peine de ce que penserait de lui la posté[rité]. Gagner des batailles, se signaler par des actions d'éclat et par des traits de grandeur d'ame, tout cela n'était rien à ses yeux, si les historiens et les poètes n'en consacraient la mémoire. Il n'y eut guère d'auteurs célèbres qu'il n'essayât de gagner par des pensions ou des présents. Pogge, le Florentin, traduisit, par son ordre, la Cy*ropédie* de Xénophon, et en fut largement récompensé. Il fit chevalier François Philelphe, qui lui avait dédié ses Satires. Son secrétaire, Antoine de Palerme; Æneas Sylvius, qui fut ensuite pape, sous le nom de Pie II; Georges de Trébisonde, Laurent Valla, Barthélemi Fazio, qui a écrit sa vie, et Barcellius, qui a fait l'histoire de ses campagnes, ont enchéri, les uns sur les autres, dans les éloges qu'ils lui ont donnés, et tous l'ont unanimement proclamé le roi *Magnanime.* Il avait pris pour devise un livre ouvert, portait toujours avec lui les *Commentaires de César*, et ne passait pas un jour sans les lire: ses soldats lui apportaient tous les livres et les manuscrits dont ils pouvaient s'emparer. Il ne s'endormait point sans avoir quelques volumes au chevet de son lit, et il ne manquait jamais de lire à son réveil. Il rechercha aussi et recueillit avec empressement les médailles des Césars, qu'il avait fait renfermer dans une cassette d'ivoire. Les pensées de ce prince, et les traits les plus remarquables de sa vie, ont été publiés en 1765, in-12, par l'abbé Méri de la Canourgue, sous le titre de *Génie d'Alphonse-le-Magnanime*. Tous les traits de ce recueil sont tirés des *dictis et factis Alphonsi*, par Antoine de Palerme, précepteur et historiographe de ce prince. Le médecin qui, étant venu visiter Alphonse, malade à Capoue, lui apporta un vol[ume]

de *Quinte-Curce*, dont la lecture le guérit. Alphonse allait souvent à pied, et sans suite, dans les rues de Naples; il assistait fréquemment aux leçons des professeurs et des philosophes. Un jour qu'on lui faisait des représentations sur le danger auquel il exposait sa personne, il répondit: « Un père qui se promène au milieu » de ses enfants n'a rien à craindre. » Un de ses courtisans lui ayant demandé quels étaient ceux de ses sujets qu'il aimait le plus: « Ceux, » répondit Alphonse, qui craignent » pour moi plus qu'ils ne me crai- » gnent. » Voyant un jour une galère chargée de soldats sur le point d'être submergée, il ordonna aussitôt qu'on leur portât des secours; mais, voyant qu'on hésitait, il s'élance dans une chaloupe, et s'écrie: « J'aime mieux » être le compagnon que le spectateur » de leur mort. » Tous furent sauvés.

B—P.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand, fut déclaré duc de Calabre, et chargé de bonne heure, par son père, du commandement des armées. En 1469, il porta des secours à Robert Malatesti, seigneur de Rimini, que le pape Paul II voulait dépouiller de ses états, et il défit, le 23 août, Alexandre Sforza et Pino des Ordeleffi, généraux de l'Église et des Vénitiens, qui assiégeaient Rimini. Neuf ans plus tard, il entra en Toscane pour seconder la conjuration des Pazzi contre les Médicis; il battit les Florentins, le 7 septembre 1479, au Poggio impériale; et, lorsque son père eut fait la paix avec eux, il ne laissa pas de leur donner encore de grandes inquiétudes, en s'emparant de la seigneurie de Sienne. Ses talents militaires, son activité, et son ambition peu scrupuleuse, lui auraient probablement assuré la conquête de la Toscane, si son père ne l'avait appelé en hâte pour repousser les Turks, qui s'étaient emparés d'Otrante, le 21 août 1480, et y avaient passé dix mille chrétiens au fil de l'épée. Alphonse, obligé de défendre les états de son père contre l'invasion la plus redoutable de toutes, à cette époque, abandonna ses projets sur la Toscane, et vint mettre le siége devant Otrante, qu'il reprit le 10 septembre 1481. Alphonse, toujours duc de Calabre, fut envoyé, en 1484, contre les Vénitiens. Il devait, dans cette guerre, agir de concert avec Louis Sforza, dit le *Maure*, tuteur de Jean Galeas, duc de Milan. Ce dernier était gendre d'Alphonse, et le duc de Calabre voyait avec inquiétude Louis Sforza dépouiller le jeune duc, son neveu, de toute autorité dans ses états. De là commença leur inimitié, funeste à tous les deux, et plus encore à l'Italie. Louis-le-Maure, se détachant de ses anciennes alliances, demanda des secours aux ennemis de son pays; et ce fut lui qui ouvrit aux Français l'entrée de l'Italie, précisément à l'époque où Alphonse II montait sur le trône. Ferdinand, roi de Naples, mourut le 25 janvier 1494, et Alphonse II fut proclamé son successeur; mais, la même année, Charles VIII, roi de France, entrait à Naples, et Alphonse, qui succédait à un père odieux, s'était déjà rendu un objet d'aversion, par son avarice, ses débauches et sa cruauté. Tous ses alliés l'abandonnaient, la noblesse s'éloignait de sa cour; le peuple soupirait après l'arrivée des Français. Alphonse s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait se maintenir sur un trône aussi chancelant. Dès le 23 janvier 1495, il abdiqua la couronne en faveur de son fils, Ferdinand II, qui méritait mieux que lui l'amour des peuples et de la noblesse. Il partit ensuite de Naples, avant que les Fran-

çais eussent atteint les frontières de son royaume; et, s'étant retiré dans un couvent d'Olivetains, à Mazara, en Sicile, il y mourut le 19 novembre de la même année, à l'âge de 47 ans. On dit que, dans ce couvent, il fut tout occupé d'œuvres de piété et de pénitence. Cependant il y avait porté son trésor, montant à 350,000 écus, qui lui était peu nécessaire pour une pareille vie, mais qui aurait peut-être suffi pour mettre son fils en état de résister aux Français. S. S—I.

ALPHONSE Ier., surnommé HENRIQUEZ, premier roi de Portugal, de la maison de France, naquit en 1094, à Guimarens, et fut confié, dès l'âge le plus tendre, à sa mère, Thérèse de Castille, qui avait été nommée régente à la mort de son époux. Cette princesse ambitieuse, et de mœurs déréglées, livra l'état à de méprisables favoris; Alphonse, devenu majeur, et excité par le mécontentement public, la dépouilla du gouvernement, et se fit proclamer comte de Portugal, en 1128. Thérèse excita un soulèvement contre son fils; et Alphonse, obligé de marcher contre les insurgés, les mit en fuite, arrêta sa mère, et la confina dans une prison. Le roi de Castille, neveu de Thérèse, étant venu pour la secourir, Alphonse marcha contre lui, sans craindre de se mesurer avec un prince consommé dans l'art de la guerre. Il le combattit, lui arracha la victoire, s'affranchit de l'hommage auquel le Portugal était soumis, et força le royaume de Léon à reconnaître son indépendance. Le roi d'Aragon s'étant porté pour médiateur entre ces deux princes, les engagea de s'unir avec lui pour reprendre la guerre contre les musulmans. Ceux-ci, alarmés de l'ardeur du jeune Alphonse, vinrent audevant de lui avec des forces supérieures, pour l'écraser avant qu'il ne pût recevoir aucun secours de ses alliés; mais, loin d'être abattu par le danger, le comte de Portugal ranima le courage de ses troupes, en supposant que, dans une vision céleste, il venait de lui être ordonné de combattre, et que la victoire lui avait été promise. Il se retrancha près de Castro-Verde, dans la province d'Ourique, et, par d'habiles dispositions, força les Maures à venir l'attaquer dans une position formidable. La bataille eut lieu le 26 juillet 1139. Alphonse défit cinq gouverneurs maures, et fut proclamé roi par ses troupes, sur le champ de bataille. Le nouveau monarque convoqua aussitôt les évêques de son royaume, et attesta, sous serment, que J.-C. lui était apparu la veille de la bataille, pour lui promettre sa protection divine, et pour lui ordonner de se faire proclamer roi après la victoire. Cette journée d'Ourique, si célèbre dans les annales du Portugal, valut à Alphonse la conquête des principales villes situées sur les deux rives du Tage. Ce fut en vain que le roi de Léon et de Castille refusa de reconnaître son nouveau titre; Alphonse se déclara, en 1142, vassal et tributaire du Saint-Siège, et le pape sanctionna aussitôt son titre de roi. Alphonse ne s'en tint pas à cette légitimation; il convoqua, en 1145, les états du royaume à Lamégo. Cette assemblée, composée de prélats, de seigneurs et des députés des villes, confirma encore sa dignité. L'archevêque de Bragance mit la couronne sur la tête du roi, qui, tenant son épée nue à la main, dit : « Béni soit Dieu qui » m'a toujours assisté quand je vous » ai délivrés de vos ennemis avec cette » épée, que je porte pour votre dé» fense; vous m'avez fait roi, et je » dois partager avec vous les soins » du gouvernement. Faisons mainte-

» nant des lois qui établissent l'ordre » et la tranquillité dans le royaume. » Assisté des prélats et de la noblesse, Alphonse délibéra ensuite sur les lois fondamentales du royaume. La constitution fut dressée en 18 statuts, soumise à l'approbation du peuple, et agréée. On déclara le trône héréditaire; les étrangers en furent exclus. La grande question du tribut et de l'hommage au roi de Castille et de Léon ayant été ensuite proposée, tous les députés se levèrent, et, mettant l'épée à la main, s'écrièrent : « Nous sommes libres, et notre roi » l'est comme nous; cette liberté, » nous la devons à notre courage, et, » si le roi lui-même se rendait dépen- » dant, il serait indigne de régner. » Alphonse manifesta son approbation, et le peuple applaudit avec enthousiasme : telle fut la célèbre assemblée de Lamégo, où furent posées les lois fondamentales de la monarchie portugaise. Jaloux de justifier son élévation, Alphonse Henriquez s'avança vers Lisbonne, occupée par les Maures, et que sa situation rendait d'une extrême importance. Après un siége où l'un et l'autre parti firent éclater la plus héroïque valeur, le roi, aidé par des croisés flamands, français et anglais, qui se rendaient par mer en Palestine, et que le vent contraire avait forcé de relâcher à l'embouchure du Tage, prit Lisbonne, en 1147. Il accorda des terres et des villes, à titre de récompense, aux chevaliers croisés. Ulm fut fondée par les Allemands, et Alçambaja fut accordée aux croisés français. La guerre s'étant allumée entre l'Aragon et la Navarre, Alphonse Henriquez combattit en faveur de cette dernière puissance; mais il s'en détacha peu à peu, pour s'agrandir du côté de la Galice et de l'Estramadure. Il avait pris Elvas, et assiégeait Badajoz, lorsqu'assiégé à son tour par Ferdinand, roi de Léon, et désespérant de pouvoir se défendre, il entreprit de se faire jour, l'épée à la main, dans une sortie; mais il tomba de cheval, se cassa la jambe, fut pris et conduit à Ferdinand, qui le traita assez bien; mais ne lui rendit la liberté, qu'après avoir obtenu la restitution de tout ce qui avait été conquis dans le royaume de Léon et dans la Galice. Alphonse avait 80 ans lors de ce revers de fortune : accablé de vieillesse, et épuisé par ses travaux, on le vit encore délivrer son fils, Sanche, assiégé par les Maures, dans Santarem : ce fut son dernier exploit. Il mourut en 1185, dans sa 91e. année, après 73 ans de règne, regardé comme le fondateur de la monarchie portugaise, et le législateur de sa nation. Ce prince, dont l'ambition empoisonna les derniers moments, était d'une taille extraordinaire, n'ayant pas moins de 7 pieds de haut : il avait le visage long, les yeux grands et noirs, pleins de feu, et les cheveux blonds : on voit encore, à Guimaraens, son armure, exposée à la vénération du peuple. Il fut enterré à Coimbre, qui était alors la capitale du Portugal; Sanche, son fils, lui succéda. Il avait institué deux ordres militaires : celui d'*Avis* fut créé dans une assemblée des états, en 1162, et il eut pour premier grand-maître, l'un des fils d'Alphonse.

B—P.

ALPHONSE II, dit LE GROS, roi de Portugal, né en 1185, succéda, en 1211, à son père, Sanche Ier. L'enfance de ce prince fut languissante et faible; mais son tempérament s'étant fortifié avec l'âge, il devint vif, ardent, et manifesta des passions violentes. Son père, ne voulant pas que dona Théresa et dona Sancha, ses filles, fussent dans la dépendance de

leur frère, leur avait laissé un apanage considérable; mais Alphonse, à son avènement, prétendit que son père n'avait pu démembrer de la couronne les places dont il avait transféré le domaine à ses sœurs. Les deux infantes implorèrent le secours du roi de Léon, et la protection du pape. Le roi de Léon entra en Portugal avec une armée, en 1212, et battit Alphonse II, qui, frappé en même temps par les foudres de l'église, se vit contraint de souscrire à la cession des places que Sanche I[er]. avait données à ses filles. Plus heureux dans la guerre contre les Maures, le roi de Portugal remporta, en 1217, à Alcaçardosal, une grande victoire, à l'aide d'une armée de croisés allemands et hollandais, que les vents avaient obligés de relâcher à Lisbonne. Attaqué ensuite, dans ses états, par les rois musulmans de Jaën et de Séville, il les battit, en 1220, et défit, l'année suivante, le roi maure de Badajoz. Cette guerre, marquée par des succès, devint pourtant nuisible aux intérêts d'Alphonse, par les démêlés auxquels elle donna lieu entre ce prince et le clergé de ses états. Le roi, jugeant que ses sujets laïques ne devaient pas supporter seuls les frais d'une guerre entreprise en faveur de la religion, taxa les ecclésiastiques, dont les richesses étaient alors immenses; mais le clergé refusa de s'y soumettre, et, l'archevêque de Brague ayant excommunié les officiers chargés de lever les taxes, Alphonse saisit ses revenus, et le fit sortir de ses états. Le pape envoya en Portugal des commissaires, qui excommunièrent Alphonse, et mirent son royaume en interdit. Fatigué de cette lutte, ou peut-être effrayé des foudres pontificales, il entra en arrangement, et il négociait avec le pape, lorsque la mort le surprit, en 1223, à l'âge de 39 ans, après 12 ans de règne. Quoique jeune encore, il avait acquis un tel embonpoint, qu'à peine pouvait-il marcher et respirer. Les historiens le représentent généralement comme un prince farouche, violent, et oppresseur de ses sujets, opinion qu'il faut principalement attribuer à ses démêlés avec le clergé. Sa tyrannie ne consistait guère qu'à mettre des bornes à la puissance ecclésiastique, et il paraît certain qu'il favorisa le peuple, et que ce fut à l'abri de sa popularité qu'il put braver long-temps les censures des papes, qui à la fin ébranlèrent son pouvoir, et arrêtèrent les progrès de ses armes contre les musulmans. Il fit rédiger un code de lois pour servir de règle aux juges, ce qui, dans ce siècle où les limites du pouvoir n'étaient pas exactement tracées, fut regardé, par la plupart des magistrats, comme un attentat à leurs priviléges. Il ordonna que les sentences de mort ne reçussent leur exécution que 20 jours après avoir été rendues, « parce que, disait-il, la » justice peut toujours avoir son cours, » au lieu que l'injustice ne peut être » réparée. » Son fils lui succéda sous le nom de *Sanche II*. B—P.

ALPHONSE III, roi de Portugal, second fils d'Alphonse II, naquit à Coimbre, le 5 mai 1210, et passa les premières années de sa vie à voyager. Il était à Boulogne-sur-Mer lorsqu'il apprit qu'un parti de grands seigneurs, mécontents de l'administration faible et pusillanime de son frère Sanche II, cherchait à le renverser du trône. S'étant aussitôt rendu en Portugal pour les seconder, il parvint à s'emparer de la régence, et, à la mort du roi, qui s'était réfugié en Castille, il se fit proclamer à sa place, en 1248. Il punit ceux qui avaient abusé de la faiblesse de son frère, dissipa les factions, fit des réglements utiles, et é-

a honte de son usurpation par
administration juste et répara-
. Il fonda de nouvelles villes, en
a d'anciennes, fit fleurir ses états,
fit chérir de ses sujets, en dis-
ant les châtiments et les récom-
es avec une équité parfaite. La
re nationale contre les musulmans
pa aussi ce prince au commence-
t de son règne; il acheva de sou-
re les Algarves, en 1251, et fut
remier roi de Portugal qui prit le
de roi des Algarves. Avant d'oc-
er le trône, Alphonse, pendant
séjour dans les états de Mathilde,
itesse de Boulogne, avait épousé
e princesse; dès qu'il fut roi, il la
udia pour cause de stérilité; et,
lant s'allier à la cour de Castille
ir s'en faire un appui, il épousa
atrix de Gusman, fille naturelle
lphonse-l'Astronome, et reçut en
plusieurs villes. Il dépouilla sans
ne les ordres militaires devenus
p puissants, et leur ôta plusieurs
les, qu'il réunit à la couronne; mais
échoua dans ses projets de réformer
clergé, et, à sa première tentative,
vit se renouveler tous les désor-
es qui avaient troublé le règne de
n frère. Le clergé porta de nou-
au ses plaintes au Saint-Siége, par
rgane de l'archevêque de Brague,
ii jeta l'interdit sur le royaume. Les
oubles s'apaisèrent à l'arrivée d'un
gat du pape; mais ils recommencè-
nt peu de temps après. Menacé d'un
ouvel interdit, Alphonse voulut res-
tuer au clergé les biens dont il l'a-
ait dépouillé; mais ses ordres furent
nal exécutés. Affaibli par l'âge, il ne
nontra plus la même fermeté, et,
pour se réconcilier avec l'Église, il fit,
lans sa dernière maladie, un legs au
pape, auquel il donna le titre de *Sei-
gneur de son corps et de son ame;*
il reçut l'absolution, et mourut, le 16
février 1279, à 69 ans, après en avoir régné 39, laissant à Denis, son fils et son successeur, le Portugal, tel à peu près qu'on l'a vu de nos jours pour l'étendue. B—P.

ALPHONSE IV, roi de Portugal, surnommé LE BRAVE, ou LE FIER, et non LE JUSTICIER, comme l'ont dit quelques biographes, était fils de Denis-le-Libéral, et naquit à Coimbre en 1290. Son ambition précoce troubla les dernières années de son père, contre lequel il s'arma plusieurs fois. Alphonse vaincu obtint son pardon; mais, dévoré de la passion de régner, il finit par faire mourir son père de chagrin, et lui succéda, en 1325. Frère aussi injuste que fils dénaturé, il persécuta l'infant Alphonse-Sanche, qui était digne d'un meilleur sort. L'amour de la chasse lui fit d'abord négliger les devoirs de souverain; mais, un jour qu'il racontait à son conseil les détails d'une partie de chasse qui avait duré un mois, les seigneurs présents se levèrent pour se retirer, et l'un d'eux lui dit: « Sire, nous sommes chargés » d'aider le roi de Portugal de nos » conseils, et non pas d'entendre ra- » conter des parties de chasse. » Les autres conseillers lui représentèrent très-librement le tort qu'il faisait à son peuple, en abusant ainsi de son temps, et ajoutèrent même que, s'il ne faisait pas droit à leurs plaintes, ils chercheraient un meilleur roi. Alphonse quitta la chambre du conseil dans un transport de rage; mais, y retournant bientôt calme et composé, il déclara qu'il était convaincu de la justice du reproche, et qu'il était décidé à ne plus être Alphonse-le-Chasseur, mais Alphonse-le-Monarque. Il donna, en effet, dès-lors, plus d'attention au gouvernement. Outré de ce que le roi de Castille, son gendre, manquait d'égards pour Marie de

Portugal, il lui envoya un défi, arma contre lui, en 1336, et soutint la révolte de quelques seigneurs castillans. Le sang des Portugais et des Castillans coula, pendant douze ans, pour les querelles domestiques de leurs souverains : cette longue guerre fut remarquable par des incursions, des ravages et des incendies. Enfin, la nécessité obligea les deux rois de s'allier contre l'ennemi commun, les musulmans de l'Andalousie et d'Afrique. Uni sincèrement à son gendre, le roi de Portugal se signala à la célèbre bataille de Salado ou de Tarifa, le 30 octobre 1340 : l'escadre portugaise, combinée avec les flottes de Castille et d'Aragon, remporta aussi plusieurs avantages sur les forces maritimes des Maures, et assura, pour quelque temps, le repos de la péninsule ; mais la défiance d'Alphonse vint encore troubler son règne : cédant aux suggestions de quelques courtisans, il leur livra Inès de Castro, que son fils avait épousée en secret, et cette infortunée fut poignardée sous ses yeux. Cette coupable faiblesse empoisonna les dernières années d'Alphonse, et il n'apaisa qu'avec peine la révolte de son fils, qui avait pris les armes pour se venger. Alphonse ne survécut pas long-temps à sa réconciliation avec son fils, et mourut, en 1356, dans sa 77e. année, après avoir régné 31 ans. Selon les historiens portugais, ce fut un prince brave, libéral et habile guerrier; mais l'inexorable histoire doit le signaler comme fils ingrat, frère injuste et père cruel. Sous son règne (1344), Lisbonne éprouva un tremblement de terre désastreux. Son fils lui succéda, sous le nom de *Pierre* Ier. B—P.

ALPHONSE V, roi de Portugal, surnommé l'AFRICAIN, né en 1432, était fils d'Édouard Ier., auquel il succéda, à l'âge de 6 ans, sous la tutelle d'Éléonore, sa mère, à qui Édouard avait laissé la régence ; mais les états du royaume en dépouillèrent cette princesse, et confièrent le gouvernement à don Pedro, oncle du jeune roi, et qui, peu de temps après, devint aussi son beau-père. Parvenu, en 1446, à sa majorité, Alphonse, poussé par les ennemis de don Pedro, l'éloigna du conseil, quoiqu'il eût gouverné avec sagesse, et finit même par le déclarer rebelle. Don Pedro se vit forcé, malgré lui, de prendre les armes pour mettre sa vie en sûreté. Le roi marcha contre lui, le tua dans une rencontre, et ordonna qu'on privât son corps de sépulture. Revenu, peu de temps après, à des sentiments plus équitables, il réhabilita la mémoire de son oncle, et punit ceux qui l'avaient accusé faussement de conspiration. Ce fut au commencement du règne de ce prince que les Portugais découvrirent la côte de Guinée, et y firent leurs premiers établissements. Alphonse passa lui-même en Afrique, en 1471, avec une flotte de 300 voiles, et une armée de 30,000 hommes. Il s'empara d'Arzile et de Tanger, et revint en Portugal, couvert de gloire, avec le surnom d'*Africain*. Sur la foi d'une prédiction populaire, qui annonçait « qu'un prince chrétien devait conquérir une épée que les Maures conservaient, avec une sorte de vénération, dans la ville de Fez, » Alphonse imagina que cette gloire lui était réservée, et institua l'ordre des *Chevaliers de l'épée*, dont il fixa le nombre à vingt-sept, parce qu'il avait alors 27 ans. Son ambition ne connaissait déjà plus de bornes. Au lieu de finir, dans le sein de la paix, un règne glorieux, il se laissa éblouir de l'éclat de la double couronne qu'Henri IV, roi de Castille,

ıit à Jeanne, son héritière. Ap- par un parti puissant qui s'était ıré contre Isabelle, en faveur de ıne, le roi de Portugal pénétra en ille, en 1475, à la tête de 20,000 mes, et se fit proclamer roi de ille et de Léon; mais, au lieu d'at- er sur-le-champ l'armée de Fer- nd d'Aragon, époux d'Isabelle, ıvait pris, par représailles, le titre ouverain de Portugal, il lui laissa mps de rassembler des forces con- rables, et de livrer une bataille lphonse perdit près de Toro; ce 'obligea à renoncer à ses conquêtes. Portugais étaient mécontents et dé- :agés; tout était dans un tel désor- qu'Alphonse V prit l'étrange réso- ›n d'aller demander des secours à ıis XI, roi de France. Il s'embarqua pporto, avec une suite de 500 ıilshommes, et un corps de 2,500 ımes, montés sur 21 vaisseaux. ait à la voile pour Marseille, prit e à Colioure, à cause des vents con- res, et suivit la route de Perpi- n à Tours. Louis XI vint au-devant ui jusqu'à Bourges, et le reçut avec grands honneurs, bien résolu de rien faire de plus pour lui. Après oir abusé par des promesses, il une paix séparée avec le roi de tille. Alphonse fut si confus d'avoir trompé, qu'il ne voulut plus repa- re en Portugal, et écrivit à don n, son fils, de se faire proclamer Le dessein d'Alphonse était de s'é- pper de France, et d'aller passer este de ses jours à Jérusalem; mais ıis XI eut quelque pitié de son sort, e renvoya honorablement dans ses :s. Son retour à Lisbonne surprit Portugais, qui le croyaient moine, prisonnier en France. Jean II, son , quitta aussitôt le titre de roi, ›iqu'Alphonse le conjurât de le gar- ', ne voulant plus se réserver que les Algarves. Il consentit néanmoins à reprendre les rênes du gouverne- ment; et, renonçant a ses projets am- bitieux, il signa la paix avec la Cas- tille, en 1479. Deux ans après, il tomba dans une noire mélancolie, et résolut d'abdiquer une seconde fois. Ayant fait connaître ses intentions à l'infant, il partit secrètement, dans le dessein d'aller finir ses jours dans le monastère de St.-François de Vera- tojo; mais, arrivé à Cintra, il fut atta- qué de la peste, et mourut, le 21 août 1481, âgé de 49 ans, et après 43 ans de règne. Plus occupé d'agrandir ses états, que d'y ramener l'abondance et la paix, il régna presque toujours sous la tente; brave chevalier, bien plus que sage monarque, il ne s'illustra que con- tre les Maures d'Afrique. Le soin qu'il prit de racheter les prisonniers voués à l'esclavage, lui fit donner le surnom de *Rédempteur des captifs*. B—P.

ALPHONSE VI, roi de Portugal, fils de Jean IV, de la maison de Bra- gance, lui succéda, en 1656, sous la tutelle de sa mère, Louise de Gusman, qui prit les rênes du gouvernement. Destiné à l'état ecclésiastique, du vi- vant de son frère aîné, Alphonse avait été élevé par les soins du grand-inqui- siteur du royaume. Il était faible et infirme, et n'aurait pu résister à l'Es- pagne, sans le courage et la sagesse de la reine; mais, tandis qu'elle affer- missait la couronne sur la tête de son fils, ce prince s'en rendait indigne par le déréglement de son esprit, et par ses débauches. On le vit souvent parcourir les rues de Lisbonne, pendant la nuit, avec une troupe de spadassins, et se livrer à tous les excès et à toutes sortes de violences. L'autorité de sa mère lui étant devenue insupportable, il l'éloigna du gouvernement, et fut dirigé par le comte de Cartel-Melhor, qui gouverna avec sagesse, et qui, pour

écarter les bruits répandus sur les infirmités du roi, lui fit épouser, en 1663, Mlle. d'Aumale, princesse de Savoie-Nemours; mais Alphonse vécut éloigné d'elle. Irritée de cet abandon, la jeune reine s'unit sécrètement d'amour et d'intérêt à D. Pedro, frère du roi. Ce prince, animé par l'ambition et l'amour, parvint à chasser le secrétaire d'état, comte de Cartel-Melhor, favori du roi; et, par une révolution aussi étonnante que subite, se fit déclarer régent, et força le roi à abdiquer en sa faveur. Cette révolution, à laquelle le mécontentement public servit de prétexte, fut revêtue de la forme d'une abdication volontaire, et sanctionnée par le vœu des états du royaume. La reine prétendit que son mariage avec l'impuissant Alphonse, n'avait pas été consommé; et, bientôt arrêté et dépouillé, en 1667, le malheureux prince fut relégué dans l'île de Terceres, pendant huit ans, et ensuite ramené en Portugal, sous prétexte d'un complot tendant à le tirer de son exil, pour le rétablir sur le trône. Il fut transféré au château de Cintra, et y mourut, le 12 septembre 1683, à l'âge de 41 ans. Le régent se fit alors couronner, sous le nom de *Pierre II*. B—P.

ALPHONSE DE BURGOS. *V.* ABNER.

ALPHONSE DE CASTRO. *V.* CASTRO.

ALPHONSE D'EST. *V.* EST D'.

ALPHONSE-TOSTAT. *Voy.* TOSTAT.

ALPHONSE (PIERRE). *V.* PIERRE.

ALPINI (PROSPER), médécin et botaniste, naquit le 23 nov. 1553, à Marostica, petite ville de l'état de Venise. Malgré son goût pour la profession des armes, il fut entraîné dans celle de la médecine, par son père, François Alpini, qui l'exerçait lui-même avec distinction. Prosper Alpini étudia à l'université de Padoue, et y reçut, en 1578, le titre de docteur. La botanique l'occupa d'abord; il suivit en Égypte, en 1580, le consul George Ems, qu'y envoya la république de Venise, et, pendant trois ans, y recueillit les matériaux qui lui ont servi à l'exécution de plusieurs de ses ouvrages. Cependant la médecine était sa profession spéciale; mais alors presque tous les médecins étaient botanistes, à cause de la mauvaise direction qu'on avait fait prendre à cette science, dans laquelle on ne cherchait que des médicaments. Alpini observa en Égypte, avec une activité incroyable et une rare sagacité, tout ce qui avait rapport à l'histoire naturelle, à la médecine, et aux usages domestiques des temps anciens et modernes; et, à cet égard, il est, de tous les auteurs, celui qui a donné le plus de connaissances positives sur cette contrée célèbre. Il est le premier auteur européen qui ait parlé du café, dont il vit la plante au Caire, où elle était cultivée dans le jardin d'un bey. Il en a décrit les propriétés et l'usage. Il fit aussi mieux connaître l'arbrisseau qui produit le fameux *balsamum* des anciens, nommé actuellement baume de la Mekke. Après trois ans de séjour en Égypte, Prosper Alpini fut appelé en Italie, et, en 1584, Jean-André Doria, prince d'Amalfi, se l'attacha comme médecin de la flotte d'Espagne, qu'il commandait. Nommé ensuite professeur de botanique à l'université de Padoue, il enrichit le jardin de cette ville, des plantes qu'il avait apportées d'Égypte, et de celles qui lui furent données par les sénateurs Capello et Contarini. Il mourut, dans cette ville, le 7 janvier 1617, âgé de plus de soixante-trois ans. Voici l'ordre dans lequel parurent ceux de ces ouvrages qui ont été publiés; ils sont tous remarquables par des observations fines et des vues à la fois sages et

es : I. *De medicinâ Ægyp-* *libri IV*, Venetiis, 1591, Parisiis, 1645, avec le Traité *edicinâ Indorum*, de Jacques is. Manget dit qu'un 5e. livre est manuscrit entre les mains d'un ritiers de l'auteur. II. *De balsa-* *ialogus*, Venetiis, 1591, Pata- 640, in-4°., où il parle de la de l'Asie mineure qui fournit me blanc. III. *De plantis Ægyp-* *ber*, Venetiis, 1592, Patavii, , in-4°., avec des planches assez es pour le temps, cependant un rop petites. Les matériaux de ces ages avaient été, comme on le , recueillis dans son voyage d'É- e, et c'est à ce voyage que doivent pporter encore deux autres Trai- ui ne parurent qu'après la mort pini, par les soins de son fils, *De* *itis exoticis libri II*, Venetiis, 7, 1656, avec figures, in-4°.; et *toriæ naturalis Ægypti libri IV*, d. Batav. 1735, 2 vol. in-4°., dont 5e. livre est resté manuscrit. Les ts d'Alpini, sur la médecine, sont t-être encore plus recommandables. fut en 1601 que parut son bel ou- ge, *De præsagiendâ vitâ et morte* *grotantium libri VII*, Patavii, 4°., dont Boerhaave a donné une tion à Leyde, en 1710, in-4°., c une préface de sa façon, et des rections de Gambuis; ouvrage qui st qu'une compilation coordonnée s observations semëiotiques d'Hip- crate et de Galien; mais qui, néan- oins, sur cette partie importante, presque le mérite d'un ouvrage origi- l. En 1611, Alpini publia son Traité *e medicinâ methodicâ libri XIII*, atavii, in-fol., Leyde 1719, in-4°., l'auteur exprime sa prédilection our les médecins méthodistes, et mble ainsi lier le siècle de Themison celui de Baglivi. Nous avons encore d'Alpini *Dissertatio de rhapontico*, Patavii, in-4°., 1612. Tous ces ouvrages ont eu de nombreuses éditions. Alpini, sur la fin de sa vie, devint sourd, ce qui l'engagea à faire de nombreuses recherches sur la cause de la surdité; aussi a-t-il laissé un Traité manuscrit sur cette infirmité, et sur les moyens d'en opérer la guérison. Prosper Alpini eut quatre fils, dont l'un fut jurisconsulte, et un autre médecin à Padoue. C'est à ce dernier que l'on doit la publication du Traité *De plantis exoticis*, que son père avait laissé en manuscrit. Plusieurs autres ouvrages de Prosper Alpini sont restés également manuscrits. Plumier a donné à l'un des genres qu'il a formés en Amérique, le nom de *Alpina*, dont Linné a fait *Alpinia*. Ce dernier nom est resté; le genre qu'il désigne appartient à la famille des Balisiers.

C. et A—N.

ALPTÉGHYN, fondateur de la dynastie des Gaznevites, était originairement esclave d'Ismaël, prince samanide, qu'il divertissait par des tours d'adresse. Après avoir obtenu sa liberté, il prit le parti des armes, et, de simple soldat, il devint général, et enfin gouverneur du Khoraçân. A la mort d'Abdel-Mélek, autre prince samanide, les sentiments étant partagés sur le choix de son successeur, on s'adressa à Alptéghyn. Il s'opposa à l'élévation de Mansour, frère d'Abdel-Mélek, qu'il trouvait trop jeune, et proposa l'oncle de ce prince; mais, tandis que les officiers de l'empire étaient livrés à ces discussions, le peuple de Bokhara mit Mansour sur le trône. Alptéghyn, n'ayant point dissimulé son mécontentement, devint odieux au jeune prince, qui le traita en rebelle, et envoya 15,000 hommes contre lui. Alptéghyn dressa une embuscade à l'armée de Mansour, l'at-

taqua, et en fit un grand carnage. Avant le combat, il avait permis à ceux de ses soldats qui désireraient le quitter, de passer dans le camp de Mansour; mais aucun n'y voulut consentir, tant il avait su gagner leur affection. Cette victoire le rendit maître de Gaznah. Il en fit la capitale de son empire, et y régna jusqu'à sa mort, en 365 de l'hég. (975). Sebekteghyn, son gendre lui succéda. J—N.

ALQUIÉ (FRANÇOIS-SAVINIEN, D'), écrivain du 17e. siècle, est auteur des ouvrages suivants : I. *les Mémoires du voyage de Ghiron François, marquis de Ville, au Levant*, ou *l'Histoire du siége de Candie, en* 1669, Amsterdam, 1671, 2 vol. in-12. L'auteur a rédigé son ouvrage sur les Mémoires de J.-B. Rostagne, témoin oculaire, et sur quelques autres relations; II. *les Délices de la France*, 1699, 2 vol. in-12; ouvrage mal exécuté, peu exact, dont on a donné une nouvelle édition, moins incorrecte, à Leyde, 1728, 3 vol. in-8°.; III. *l'État de l'empire d'Allemagne*, traduit du latin de Severinus de Mozambane (S. de Puffendorff), 1699, in-12; IV. on lui attribue *le Voyage de Galilée, publié par D. S. A.*, Paris, 1670, in-12. A. B—T.

ALRED, ALFRED, ou ALURED, historien anglais, qui vivait au commencement du 12e. siècle, et naquit à Beverley, dans l'Yorkshire. Il étudia à Cambridge, et fut nommé chanoine et trésorier de l'église de St.-Jean, à Beverley. Ce fut dans cette ville qu'il écrivit en latin ses *Annales*, contenant l'histoire des anciens Bretons, des Saxons et des Normands, jusqu'à l'année 1129, 29e. du règne de Henri Ier. Quelques écrivains ont regardé cet ouvrage comme un abrégé de l'*Histoire d'Angleterre*, par Geoffroy de Montmouth; mais cet historien doit être postérieur à Alred, car, en 1150 et 1151, il fut fait évêque de St.-Asaph; de plus, Ralph Higden, qui écrivit environ 4 siècles après Alred et Geoffroy, les cite l'un et l'autre comme deux autorités distinctes. Les *Annales* d'Alred furent imprimées à Oxford, en 1716, par Hearne, qui y joignit une préface. Alred avait puisé ses matériaux dans de bonnes sources, et son style est à la fois élégant et concis; il a été appelé, avec quelque raison, le *Florus* de l'Angleterre; car, dans le plan et dans l'exécution, il a de grandes ressemblances avec l'historien latin. On peut s'étonner qu'il n'existe nulle part, ni même en Angleterre, aucune traduction de ces *Annales*. Alred a encore composé : *Libertates ecclesiæ sancti Johannis de Beverlik, cum privilegiis apostolicis*, etc. Cet ouvrage n'a jamais été imprimé. Alred mourut en 1130, dans sa patrie. D—T.

ALSACE (THOMAS-LOUIS DE HÉNIN-LIÉTARD, appelé le CARDINAL D'), prélat du 18e. siècle, plus distingué encore par l'élévation de son caractère et la sainteté de ses mœurs, que par l'illustration de son origine, qui remontait à Thierry d'Alsace, comte de Flandres, fils puîné de Théodoric-le-Vaillant, duc de Lorraine. Cadet de sa maison, lorsqu'il s'était voué à l'état ecclésiastique, il devint l'aîné par la mort de son frère, Charles-Louis-Antoine, prince de Chimai, grand d'Espagne, chevalier de la toison d'or, et lieutenant-général dans les deux services d'Espagne et de France, mort en 1740, sans laisser de postérité. Thomas, alors archevêque de Malines, primat des Pays-bas, et décoré de la pourpre romaine, ne retint, de cet héritage, que quelques fonds destinés à augmenter ses aumônes, et transmit aussitôt la pri-

: de Chimai, ainsi que la gran-
à son frère puîné, Alexandre-
:l, qui fut gouverneur d'Ou-
le, et le sixième de son nom,
ier de la toison d'or. Enfermé
46, dans Bruxelles, assiégée
s Français, le cardinal d'Alsace
ontra, pendant tout le temps
défense, sujet zélé, dans la juste
·e qui convenait à son carac-
et pasteur secourable, dans
l'etendue que donnaient à ce mot
ertus et son cœur. Le moment
où Louis XV fit son entrée dans
le, en vainqueur; alors le car-
-archevêque reçut ce monarque à
rte de la cathédrale, et lui adressa
scours laconique, souvent cité,
qui ne peut trop l'être : « Sire, le
eu des armées est aussi le père
s miséricordes; tandis que V. M.
rend des actions de grâces pour
s victoires, nous lui demandons
: les faire heureusement cesser
ır une paix prompte et durable.
e sang de J.-C. est le seul qui
ule sur nos autels; tout autre nous
arme : un prince de l'église, peut
ıns doute avouer cette crainte de-
ınt un roi *très-chrétien*. C'est dans
:s sentiments, que nous allons en-
nner le *Te Deum* que V. M.
ous ordonne de chanter. » Haran-
vraiment admirable, qui réunis-
, en peu de mots, tout ce qu'on
t exprimer de sentiments plus par-
s dans une telle occasion. Le car-
al d'Alsace, devenu doyen du sa-
collége, porta partout avec lui
lification de ses vertus, et les tré-
s de sa charité. Il mourut, plein de
rs et de bonnes œuvres, le 6 jan-
r 1759, laissant trois neveux :
. Thomas-Alexandre-Marc d'Al-
:e, prince de Chimai, grand d'Es-
gne, colonel aux grenadiers de
ance, capitaine des gardes du roi
de Pologne Stanislas, et tué à la bataille de Minden, en combattant à la tête de son régiment; 2°. Philippe-Gabriel-Maurice, héritier des domaines et dignités de Thomas-Alexandre, chevalier de la toison d'or, mort à Paris, en 1802; 3°. Charles-Alexandre-Marc-Marcellin, prince d'Hénin, maréchal de camp au service de France, capitaine des gardes du prince, second frère de Louis XVI, et victime, à Paris, de la hache révolutionnaire, en 1794. Aucun de ces trois frères n'ayant laissé d'enfants, la ligne des princes de Chimay-d'Hénin est éteinte, et il ne reste, de la maison d'Alsace, que des branches collatérales. L—T—L.

ALSAHARAVIUS. *V.* ALBUCASIS.

ALSOP (ANTOINE), écrivain anglais du 17e. siècle. Élevé à l'école de Westminster, il passa au collége du Christ à Oxford, et ensuite à l'université de cette ville. En 1698, il y publia *Fabularum Æsopicarum delectus*, in-8°., avec une dédicace poétique au lord vicomte Scudamore, et une préface où il prenait parti contre le docteur Bentley, dans sa dispute avec Boyle. Il fut chargé de l'éducation de plusieurs jeunes gens appartenant à des familles distinguées; ensuite, sir Jonatham Trelaunay, évêque de Winchester, le nomma son chapelain, et, peu après, lui donna la cure de Brightwell, dans le comté de Berks. L'aisance dont Alsop jouit alors lui permit de se livrer à l'étude, et il ne voulut point quitter sa retraite, malgré les sollicitations de ceux qui le croyaient propre à briller dans un rang plus élevé. En 1717, mistress Élisabeth Astrey d'Oxford l'attaqua en rupture du mariage contracté entre eux, et obtint contre lui 2000 liv. sterl. de dédommagement. Ce fut sans doute ce qui le contraignit à quitter l'Angleterre. On

ne sait combien de temps dura son exil. Il mourut, le 10 juin 1726, d'une chute dans un fossé, creusé près de la porte de son jardin. En 1752, on publia un volume in-4°. de sa composition, sous ce titre : *Antonii Alsopi, ædis Christi olim alumni, odarum libri duo.* La collection de Dodley renferme quatre poëmes anglais d'Alsop; celle de Pearch, un : quelques autres ont paru dans des recueils périodiques. — Un autre Alsop (Vincent), théologien anglais, a publié, dans le même siècle, des Sermons, un livre dirigé contre les opinions de Sherlock, intitulé *Antisozzo*, et quelques autres écrits de circonstance, qui ont eu du succès. D—T.

ALSOUFY, astronome arabe, né à Rey, le 14 de moharrem, l'an 291 de l'hégire (7 décembre 903 de J.-C.). Il s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences, et mérita, par ses progrès, la faveur d'Adhad-Eddaulah, prince Bouïde, qui l'admit dans son intimité. Il a composé une *Table astronomique*, un *Catalogue des étoiles fixes*, et un *Traité sur la projection des rayons*, très-célèbre en Orient. De ces trois ouvrages, nous ne connaissons que son Catalogue, dont la Bibliothèque impériale possède plusieurs exemplaires. Hyde en a publié de longs fragments, dans son *Commentaire sur Ouloùgh-Bey ;* mais l'ouvrage est si peu connu, qu'on croit devoir en donner une courte notice. Alsoufy dit, dans sa préface, qu'il y a deux manières de connaître le ciel étoilé, celle des Arabes, et celle des astronomes. Il donne l'exposition des deux méthodes, décrit ensuite les constellations en usage parmi les astronomes arabes, et en donne deux figures, l'une sur la sphère, l'autre dans le ciel. Ces constellations sont celles de Ptolémée, sans aucune différence. L'auteur décrit ensuite les constellations connues anciennement des Arabes, et dont le souvenir se conserve chez eux dans un grand nombre de vers. Alsoufy mourut le 13 de moharrem 376 de l'hégire (25 mai 986 de J.-C.). J—N.

ALSTEDIUS (Jean-Henri), né à Herborn, dans le comté de Nassau, en Allemagne, en 1588, professa d'abord la philosophie et la théologie dans sa patrie, qu'il quitta ensuite pour aller enseigner à Weissembourg, en Transylvanie, où il mourut, en 1638, laissant un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux : I. *Systema Mnemonicum duplex*, Francfort, 1610, in-8°.; II. *Encyclopædia*, Herborn, 1610, in-4°., réimprimée en deux vol. in-fol., Herborn, 1630, et Lyon, 1649. « L'auteur s'y est proposé de donner un abrégé méthodique de toutes les sciences ; quoiqu'il soit peu exact en beaucoup d'endroits, dit Niceron, ce livre n'a pas laissé d'être reçu du public avec de grands applaudissements. » Les Encyclopédies modernes l'ont entièrement fait oublier. III. *Triumphus Bibliorum sacrorum, seu Encyclopædia Biblica*, Francfort, 1620, 1625, 1642, in-12. Alstedius prétend prouver qu'il faut chercher dans l'Écriture-Sainte les principes et les matériaux de toutes les sciences et de tous les arts; IV. *Thesaurus chronologiæ*, Herborn, 1624, 1628, 1637, 1650, in-8°. La chronologie était trop imparfaite du temps de l'auteur pour qu'il pût faire quelque chose de bon. V. *De Mille annis*, 1627, in-8°., traité qui a pour objet de soutenir le système des Millenaires. Il y fixait à l'année 1694 le commencement du règne de J.-C. sur la terre. Sa fille et son gendre furent ses seuls prosélytes. Alstedius était un écrivain

ble; ce qui avait fait trouver
on nom l'anagrame *sedulitas*
té). Il avait composé un très-
nombre d'ouvrages, dont on
la liste dans le P. Niceron,
. L'événement le plus remarqua-
sa vie est d'avoir assisté au sy-
les théologiens réformés à Dor-
. A. B—T.

STON (CHARLES), médecin et
ste, né, en 1683, dans l'ouest
cosse. Son père était médecin, et
à la famille Hamilton. Alston fit
tudes avec succès à l'université
lasgow. A la mort de son père,
chesse d'Hamilton le prit sous sa
ction : elle désirait qu'il se desti-
u barreau; mais son goût pour la
aique et la médecine l'entraîna
istiblement. Il se rendit à Leyde,
ge de 33 ans, pour profiter des
ns de l'illustre Boerhaave. Là, il
ia étroitement avec son compa-
e le docteur Alexandre Monro.
retour dans leur patrie, ils réuni-
t leurs efforts pour faire fleurir
ide de la médecine dans l'univer-
d'Edimbourg, où ils étaient pro-
seurs. Ils s'associèrent des coopé-
eurs qui avaient, comme eux, des
ents et du zèle, et parvinrent à
ndre cette université une des plus
èbres écoles de médecine de l'Eu-
pe. Alston se chargea d'enseigner la
tanique et la matière médicale; et
continua jusqu'à sa mort, arrivée en
760. Livré entièrement à l'enseigne-
ent public, il n'a publié qu'un petit
ombre d'ouvrages. Le premier est un
ndex ou *Catalogue des plantes cul-
vées dans le jardin de botanique
'Edimbourg*; en 1740, le second,
ndex medicamentorum simplicium,
vol. in-8°. C'est un abrégé de la ma-
ière médicale, et un résumé des le-
ons de l'auteur. En 1753, il publia
on principal ouvrage, sous le titre de *Tirocinium botanicum Edimburgense*, Edimb., 1 vol. in-8°. C'était une réimpression de son *Index*; mais, en tête, il développa des principes de botanique, remarquables par leur précision, et surtout par leur opposition à ceux de Linné qui commençaient à prévaloir. Alston fut un des plus redoutables adversaires du naturaliste suédois, parce qu'il l'attaqua en habile dialecticien, en érudit profond, et toujours avec décence et dignité. Il s'opposa fortement aux innovations que Linné introduisait dans la botanique, et il s'obstina à regarder le sexe des plantes comme une hypothèse peu fondée. En cela, il eut le tort de ne pas séparer deux choses très-distinctes : d'abord le fond matériel de cette découverte, entrevue depuis long-temps, confirmée et démontrée tout récemment, sans que Linné y eût aucune part; secondement, l'application que ce naturaliste en avait faite pour établir son système; on ne pouvait se dispenser de regarder celui-ci comme très-ingénieux, mais on eût vu sans surprise qu'un vétéran, accoutumé, dès son enfance, à la manière de procéder de Rai, de Tournefort et de Boerhaave, trouvât que la science perdait plus qu'elle ne gagnait en adoptant ce nouvel arrangement. Alston, d'un autre côté, montra une grande impartialité en faisant imprimer textuellement dans son ouvrage les *Fundamenta Botanica* de Linné, dont il recommanda fortement la lecture à ses élèves. Il a publié quelques Mémoires sur différents sujets de matière médicale, imprimés dans les *Essais de Médecine de la Société d'Edimbourg*; entre autres, sur l'*étain*, qu'il regardait comme anthelmintique, et sur l'*opium*; ensuite une dissertation sur la *chaux vive*, dans laquelle il crut reconnaître de nouvelles propriétés,

et qu'il regarda comme excellente pour dissoudre la pierre de la vessie. En mourant, il laissa le manuscrit complet d'un Traité de matière médicale, qui fut publié, dix ans après, par les soins du docteur Hope, son successeur, sous le titre de *Discours sur la matière médicale*. Cet ouvrage est un des meilleurs que l'on ait sur cette partie. Le docteur Mutis, botaniste résidant à la Nouvelle-Grenade, a dédié à Alston un nouveau genre, sous le nom d'*Alstonia*, qui a été adopté par les botanistes; il ne contient qu'un arbuste de la famille des Guayacanes.
D—P—s.

ALSTROEMER (JONAS), remarquable par l'influence qu'il eut sur les progrès de l'industrie et du commerce en Suède. Il naquit, en 1685, dans la petite ville d'Alingsas, en Vestrogothie, de parents pauvres. Après avoir lutté long-temps avec courage contre le besoin, il se rendit à Londres, s'y livra avec succès à des spéculations commerciales. En contemplant la prospérité de l'Angleterre, il sentit l'importance des manufactures et du commerce. La Suède, pendant plusieurs siècles, occupée principalement de la guerre, était encore peu avancée dans les arts industriels, mais elle s'efforçait de les faire fleurir dans son sein. Alstrœmer conçut le projet de diriger les efforts de ses compatriotes, et retourna dans sa patrie. En 1723, il demanda aux états du royaume un privilége pour établir des manufactures dans la ville où il était né; cette ville devint le foyer d'une activité, qui se répandit dans les autres parties du royaume. Plusieurs voyages firent connaître au zélé patriote les inventions et les méthodes des Allemands, des Hollandais, des Flamands. Il appela en Suède des ouvriers habiles, rassembla des modèles, et publia des mémoires instructifs. En même temps, il dirigeait, avec un citoyen estimable, Nicolas Sahlgrén, une maison de commerce à Gothenbourg, où il s'était fixé; il établissait des raffineries de sucre; il encourageait les entreprises de la compagnie des Indes et de celle du Levant, et il portait son attention sur le développement de l'économie rurale. Cette branche lui fut redevable de plusieurs améliorations importantes. Il fit connaître les plantes utiles à la teinture, et contribua à étendre la culture des pommes de terre, nouvellement introduite en Suède. Il s'attacha surtout à perfectionner l'éducation des bêtes à laine, en faisant venir des moutons d'Espagne, d'Angleterre et d'Eydersted. Il introduisit même des chèvres d'Angora. Les fabriques de drap et d'autres ouvrages en laine prirent naissance, et occupèrent un grand nombre de bras. Elles forment encore maintenant la branche d'industrie manufacturière la plus florissante en Suède, produisant annuellement une valeur de 3,000,000 de liv. tournois, et dispensant la nation de recourir à l'étranger. Les autres manufactures, et en particulier celles de soie, ont eu plus de peine à se soutenir. On a reproché à Alstrœmer d'avoir méconnu, dans quelques-unes de ses entreprises, les circonstances locales, et de s'être laissé entraîner, quelquefois, par des idées plus brillantes que solides; mais ses intentions furent toujours patriotiques, et le résultat général de ses travaux a été très-important pour la prospérité de son pays. Le roi Frédéric lui donna le titre de conseiller de commerce, et le décora de l'ordre de l'étoile polaire; Adolphe-Frédéric lui accorda des lettres de noblesse; l'académie des Sciences le reçut parmi ses membres, et les états

décrétèrent que son buste serait placé à la bourse de Stockholm. Ce buste porte pour inscription : *Jonas Alstrœmer, artium fabrilium in patriâ instaurator.* Alstrœmer mourut en 1761, laissant une fortune considérable. Ses quatre fils, Claude, Patrick, Jean et Auguste, se distinguèrent par leurs talents et leur patriotisme. Les trois premiers furent membres de l'académie des Sciences de Stockholm. C—AU.

ALSTROEMER (CLAUDE), fils du précédent, né en 1736, mort en 1794, se livra à l'étude de l'histoire naturelle, et fut élève de Linné. Il voyagea en diverses contrées de l'Europe, et commença par l'Espagne, où il recueillit des plantes, qu'il envoya à Linné : celui-ci, en les désignant dans son *Species Plantarum*, cita son élève. En débarquant à Cadix, Alstrœmer vit, chez le consul de Suède, les fleurs d'une plante originaire du Pérou : frappé de sa beauté, il en demanda et en obtint des graines, qu'il envoya tout de suite à Linné. Elles prospérèrent, et bientôt furent généralement cultivées sous le nom de *Lis d'Alstrœmer* ou *des Incas*; Linné confirma cette dénomination, en nommant *Alstrœmeria* le genre que cette première espèce avait engagé à établir. Claude Alstrœmer s'est occupé de diverses parties de l'agriculture et de l'histoire naturelle, et il a donné la description du *Babian*, espèce de singe (*Simia Hamadryas*? *Tammon*), dans les *Mém. de l'Acad. de Stockholm*, 1766. D—P—s.

ALT (FRANÇOIS-JOSEPH-NICOLAS, baron D'), issu d'une ancienne famille patricienne de Fribourg en Suisse, naquit dans cette ville, en 1689, et mourut le 17 février 1771. Capitaine au service d'Autriche, en 1718, il rentra bientôt dans sa patrie, qu'il gouverna long-temps, ayant été nommé avoyer, en 1737. Il a publié une *Histoire de la Suisse*, en 10 vol. in-8°., Fribourg, 1750 à 1753, dont le baron de Zurlauben, juge aussi compétent qu'impartial, a dit : « L'entreprise de M. le baron d'Alt mériterait de plus grands éloges, si, » indépendamment des fautes trop » multipliées contre la langue française, il avait appuyé les faits de son » Histoire sur des preuves, et sur une » saine critique; s'il avait retranché » les faits, étrangers à l'histoire de la » Suisse, qui remplissent une grande » partie de son ouvrage ; s'il avait » mieux fait connaître le gouvernement de la Suisse, et plus exactement décrit la topographie de quelques cantons; enfin, s'il avait passé » sous silence les événements incompatibles avec le plan d'une histoire » générale, et s'il n'avait pas épousé, » avec trop de chaleur, la cause des » cantons catholiques. » U—I.

ALTANI, ancienne et noble famille, appelée autrefois de *San Vito*, dans le Frioul, et qui a, depuis, ajouté à son nom celui de comte de *Salvarolo*. Henri Altani (le jeune) a recueilli les mémoires des hommes illustres de sa maison, et les a fait imprimer à Venise, en 1717. —

ALTANI (ANTOINE), florissait au 15e. siècle. Il étudia d'abord les lois civiles et canoniques ; étant ensuite entré dans l'église, il fut fait patriarche d'Aquilée. Devenu auditeur de Rote, à Rome, en 1431, il fut employé, par le pape Eugène IV, dans plusieurs affaires importantes, notamment en qualité de nonce au concile de Bâle. Quoiqu'il n'eût pas réussi dans sa mission, le pape, content de son zèle et de ses talents, le créa auditeur de la chambre apostolique et des causes du sacré palais. Deux nou-

velles nonciatures, l'une en Ecosse, auprès du roi Jacques Ier., l'autre en Angleterre, en 1437, lui furent confiées par le même pontife, qui, de plus, lui donna l'évêché d'Urbin. Nicolas V, successeur d'Eugène, envoya aussi Altani, en qualité de nonce, en Espagne, pour y négocier le mariage de l'empereur Frédéric III et d'Eléonore, infante de Portugal. Il se préparait à revenir à Rome, lorsqu'il mourut à Barcelonne, après plus de vingt ans de services et de travaux. Liruti a donné une notice très-étendue de ses ouvrages, dans l'*Histoire des Hommes de Lettres du Frioul*, t. II, p. 304, édit. de Venise, 1762. G—É.

ALTANI (ANTOINE), le jeune, de la même famille que le précédent, naquit, en 1505, dans son château de Salvarolo. Après avoir fait ses études à Padoue, il revint dans son pays, et vécut paisiblement, livré à l'étude des Pères de l'Eglise, à laquelle il joignait celle de la poésie latine et italienne. Il mourut, en 1570, dans sa terre de Murazzo qui, ayant été depuis vendue aux Mocenigo de Venise, a pris le nom de *Belvédère*. Balthazar Altani, son neveu, avait recueilli ses poésies en un gros volume, qui n'a jamais été imprimé. Il a appartenu depuis au savant Apostolo Zeno, qui le donna, en mourant, avec tous ses livres, aux dominicains réformés de Venise. La même famille a encore fourni d'autres sujets distingués, sur lesquels on peut consulter l'ouvrage de Liruti, cité ci-dessus. G—É.

ALTER (FRANÇOIS-CHARLES), philologue allemand, né à Engelsberg en Silésie, en 1749, mort à Vienne, le 29 mars 1804, était entré dans la société des jésuites, et occupa la chaire de langue grecque au gymnase de Ste.-Anne, et à celui qui porte le nom d'académique à Vienne, jusqu'à sa mort. Il a publié 250 ouvrages et dissertations, dont on peut voir les titres dans l'*Allemagne savante*, de J.-G. Meusel. En donnant une édition critique du *Nouveau Testament*, il a su encore moissonner dans un champ où les travaux des Mill, Bengel, Wetstein, Mathæi et Griesbach paraissaient n'avoir rien laissé à glaner à l'industrie de leurs successeurs. En voici le titre : *Novum Testamentum, ad codicem Vindobonensem græce expressum : varietatem lectionis addidit Francs. C. Alter, professor gymn. Vindob.*, t. I, 1786, t. II, 1787, in-8°.; la base de cette édition est le *Cod. Lambecii I*, de la bibliothèque impériale à Vienne. Les autres manuscrits de cette bibliothèque, et les versions copte, esclavone et latine (cette dernière, d'après de précieux fragments de la Vulgate antérieurs à S. Jérôme), y sont collationnés avec le manuscrit qu'Alter appelle par excellence : *Cod. Vindob.* Son travail aurait été plus utile, s'il eût pris pour base le texte de Wetstein ou de Griesbach, et s'il eût plus commodément distribué les précieux matériaux qui rendent son édition nécessaire à la critique sacrée. Ses avantages et ses inconvénients ont été exposés par M. Herbert Marsh, du collége de St.-Jean de Cambridge, dans des *Suppléments à l'Introduction de J.-D. Michaëlis, au N. T.*, p. 447, du 1er. vol. de la traduction allemande du docteur E. F. C. Rosenmüller, Goett., 1795, in-4°. Parmi les autres ouvrages d'Alter, voici ceux qui méritent une mention particulière : I. une traduction allemande de la *Bibliographie classique d'Edouard Harwood*, avec des notes, Vienne, 1778, in-8°.; II. les variantes qu'il a tirées des manuscrits de la Bibliothèque impériale, et

il a enrichi les éditions qu'il a
ées à Vienne, de Lysias (1785),
ronis quæst. Acad. Tusc. de fin.
fato (1786, in-8°.), Lucretius
is de Rerum Natura (1787,
°.), Homeri Ilias (t. I, 1789,
°., t. II, 1790, avec les variantes
manuscrits de la Bibliothèque pa-
, Odyssea et min. poëm. (1794).
aussi donné : III. quelques Dialo-
de Platon, 1784, in-8°.; IV.
ucydide (1785, in-8°.), et V. la
ronique grecque de Georgius
ranza ou Phranzes, protovestia-
(grand-maître de la garde-robe de
npereur d'Orient. Voy. le Glossa-
n græco-barb. de J. Meursius, p.
s. et 458 s.), qui n'avait jamais
imprimée, Vienne, 1796, in-fol.;
une Notice sur la Littérature
rgienne (en allemand, avec une
vure, Vienne, 1798, in-8°.). Ses
nbreuses dissertations, qui roulent
sque toutes sur des sujets peu con-
(comme, par exemple, sur un vers
Euripide, retrouvé (1796), sur la
ngue tagalique (1800), sur des
nuscrits orientaux et grecs de la
liothèque impériale à Vienne, etc.),
t été insérées dans quelques jour-
ux allemands, consacrés aux recher-
es d'érudition, particulièrement dans
Memorabilien, de M. Paulus, et
ns l'Allg. Litt. Anzeiger de Leip-
g. S—n.

ALTHAMER (André), connu aussi
us le nom de Andreas Brentius,
rce qu'il était né à Brentz, près
Gundelfingen, en Souabe, et sous
lui de Paloeo Sphyra, qu'il se don-
it quelquefois, fut pasteur luthérien
Nuremberg et à Anspach, où il
ourut vers 1540. Son zèle et son
udition lui valurent d'être souvent
onsulté dans les controverses de son
mps; il assista, en 1527 et 1528,
u colloque tenu à Berne, sur le mode
de la présence du Christ dans la Sainte-Cène. On a de lui : *Diallage S. conciliatio locorum scripturæ qui primâ facie inter se pugnare videntur, centuriis II*, Nuremberg, 1528, in-8°., en latin et en allemand, souvent réimprimée ; de très-bonnes notes *in Tacitum de situ, moribus et populis Germaniæ*, Nuremberg, 1529, in-4°., qui se trouvent aussi dans *Sim. Schardii script. rerum Germanicarum*, tom. I. Il partageait les préventions de Luther contre l'*Épître de S. Jacques*, et se permit, dans un de ses écrits polémiques, cette expression étrange : *Si Jacobus dixit ex immolatione filii sui justificatum esse Abrahamum, mentitur in caput suum.* Les Bibliographes français l'appellent souvent Altamer. On a une *Vie* de lui, par J. Arnold Ballenstad, qui a paru en 1740, accompagnée de son *Historia monasterii Etal* : elle est aussi dans Bayle, et dans l'*Histoire du Luthéranisme*, par Seckendorf. S—r.

ALTHUSEN, ou ALTHUSIUS (Jean), jurisconsulte, né vers le milieu du 16e. siècle, fut professeur en droit à Herborn, et syndic à Brême. Il publia, en 1603, à Herborn, un livre intitulé : *Politica methodice digesta*, remarquable par la hardiesse et l'exagération des principes politiques. L'auteur y soutient, entre autres opinions singulières, que les rois ne sont rien de plus que des magistrats; que le peuple est la source de toute majesté; que le peuple possède toute la souveraineté; qu'il peut changer à son gré, et même mettre à mort les maîtres qu'il s'est donnés, lorsqu'il en est mécontent. Ces maximes étranges, nées de l'esprit révolutionnaire qui se faisait remarquer dans le 16e. siècle, ont été reproduites dans le nôtre par des démagogues, qui croyaient dire quelque chose de nouveau. Le livre

d'Althusen trouva de nombreux détracteurs; mais, comme la réforme religieuse faisait adopter toutes les idées nouvelles en politique, il trouva aussi des admirateurs passionnés; aujourd'hui, il est tombé dans l'oubli. Bayle nous apprend qu'Althusen était protestant: il avait publié plusieurs autres ouvrages, qui ne furent point dictés par l'esprit de parti, et qui n'eurent pas la même célébrité; les principaux sont: *De Jurisprudentiâ romanâ*, *De Civili conversatione*, etc. Althusen mourut dans les premières années du 17e. siècle. M—D.

ALTICOZZI (LAURENT), d'une illustre famille de Cortone, y naquit le 25 mars 1689. Il entra chez les jésuites en 1706, et mourut en 1777, à Rome, où il avait demeuré plusieurs années. Il joignait, à de vastes connaissances, beaucoup de piété, des mœurs douces, et une conversation vive et agréable. Son principal ouvrage est une *Somme de S. Augustin*, Rome, 1761, six vol. in-4°. : il a su y placer à propos l'histoire de la vie, des intrigues et des condamnations des partisans de l'hérésie de Pélage, le tout appuyé sur les témoignages des anciens écrivains ecclésiastiques les plus accrédités. Il est aussi l'auteur de différentes *Dissertations sur les anciens et les nouveaux Manichéens; sur les mensonges et les erreurs d'Isaac Beausobre, dans son Histoire critique des Manichéens et du Manichéisme*, et d'autres productions remplies d'un zèle très-ardent contre les matérialistes et les philosophes du siècle. G—É.

ALTICOZZI (RENAUD-ANGELLIERI), patrice de Cortone, et sans doute de la même famille que le précédent, publia, en 1749, à Florence, l'*Epidicus*, comédie de Plaute, traduite en vers libres (*sciolti*), avec le texte latin, et quelques notes du prieur Gaetano Antinori, in-4°. (*Voy.*, sur cette traduction estimée, la *Bibliothèque des Traducteurs*, de l'Argelati, vol. V, édit. de Milan, 1767). G—É.

ALTILIUS (GABRIEL), un des bons poètes latins qui fleurirent en Italie au 15e. siècle, naquit dans la Basilicate, au royaume de Naples, ou, selon d'autres auteurs, à Mantoue. Il fit ses études à Naples, y fixa sa demeure, et eut pour amis Pontanus, Sannazar, et tous les gens de lettres célèbres qui y florissaient alors. Il fut précepteur du prince Ferdinand, qui devint roi, en 1495, par la démission de son père Alphonse II. Altilius fut nommé, par Sixte IV, évêque de Policastro, en 1471, et mourut en 1484, selon Ughelli, dans son *Italia sacra*; selon Mazzuchelli, au contraire, dont les preuves et les rapprochements paraissent mériter la préférence, il n'eut cet évêché qu'après 1489, et mourut vers 1501. Il était membre de l'académie qui s'assemblait chez Pontanus, et son autorité y était si grande, que Pontanus lui-même s'en servit, après la mort d'Altilius, pour diriger les travaux de son académie. On lit, dans un de ses dialogues, intitulé *Ægidius*, que leur ancien confrère avait apparu à un saint religieux du Mont-Cassin, et l'avait chargé de leur faire savoir qu'ils devaient, dans leurs séances, quitter les fables, les jeux d'esprit, et les études inutiles, pour traiter des matières graves de religion et de philosophie; et l'on aperçoit, dans ce dialogue même, où sont rapportés les discours qui furent tenus dans l'académie, les effets de cette leçon. Altilius n'a laissé qu'un petit nombre de vers, mais qui ont suffi pour lui faire une grande réputation. Sa pièce la plus célèbre est l'épithalame qu'il fit pour le mariage d'Isabelle d'Aragon, fille du roi

Alphonse II, avec Jean Galéas Sforce, duc de Milan. Il fut imprimé, avec cinq autres morceaux moins considérables du même auteur, dans le *Recueil des poésies latines* de Sannazar et de quelques autres poètes, à Venise, chez les Aldes, 1533, in-8°. L'épithalame seul fut inséré, depuis, dans les *Carmina illustrium poëtarum italorum* de Toscanus, et dans les *Delitiæ poëtarum italorum* de Gruter; on le retrouve, avec ses autres pièces, dans les belles éditions de Sannazar données par Comino en 1719, 1731, 1751, et dans celle de Venise, 1752. Jules-César Scaliger, qui n'était pas prodigue d'éloges, loue beaucoup cet épithalame, *Poëtic.*, lib. IV. Giraldi, Sannazar et Pontanus, ont comparé l'auteur aux poètes anciens : le dernier lui a dédié son Traité *de Magnificentiâ*; Sannazar a composé son épitaphe, rapportée par Ughelli, dans l'*Italia sacra*, vol. VII, et qui n'est point dans les œuvres de ce poète. G—É.

ALTING (MENSO), né en 1541, à Fléda, dans l'Ost-Frise, fit ses études à Groningen, Munster, Hamm, Cologne et Heidelberg, et mourut premier pasteur, et président du consistoire, à Emden, en 1617. La lecture attentive de l'*Epître aux Romains* l'avait fait passer de l'église de Luther dans celle de Calvin, pour laquelle il a écrit des ouvrages de controverse contre Jean Ligorius et Æg. Hunnius. Sa *Vie* a été donnée par Ubbo Emmius. (*Voy. Saxii Onomast. litt*, p. V, p. 541). S—R.

ALTING (HENRI), théologien réformé, né en 1583, à Embden, mort en 1644, était fils du précédent. Après avoir fait ses études à Groningen et à Herborn, il accompagna le prince électoral du Palatinat dans ses voyages en France et en Angleterre, en qualité de précepteur. En 1613, il fut nommé *professor locorum communium* à Heidelberg; en 1616, directeur du *Collegium sapientiæ*, et assista au synode de Dordrecht. Lors de la prise d'Heidelberg, par Tilly, il courut de grands dangers, auxquels il échappa par sa présence d'esprit et par un concours de circonstances heureuses. Après avoir erré quelque temps, sans trouver d'asyle ni d'emploi, il alla, en 1624, à la Haye, joindre son souverain, l'électeur Palatin, qui le replaça auprès de son fils, et ne lui permit qu'en 1627 de reprendre ses fonctions d'instituteur académique. Dans cette année, il accepta la chaire de professeur de théologie à Groningen, qu'il occupa jusqu'à sa mort, accélérée par celle de sa fille aînée, qui le plongea dans la plus profonde mélancolie. Il ne manqua jamais de se rendre, au moins une fois chaque année, auprès de son ancien souverain fugitif, qui mettait en lui la plus entière confiance. Il fut un des coopérateurs de la *Nouvelle traduction de la Bible en langue hollandaise*, et un controversiste zélé, qui fit une guerre de plume vigoureuse aux sociniens, aux arminiens, et même aux adhérents de la confession d'Augsbourg. Ses nombreux ouvrages, dont Bayle n'a donné qu'une liste très-incomplète, n'ont plus qu'un intérêt historique. Nous nommerons cependant : *Explicatio catecheseos Palatinæ*, Amstelod., 1646, in-4°.; *Historia ecclesiastica Palatina*, ibid., 1644, in-4°.; *Theologia historica*, ibid. e. a. in-4°. Ce dernier ouvrage est une des premières esquisses de l'*Histoire des dogmes chrétiens*, que les travaux des Allemands ont depuis élevée au rang d'une des branches les plus intéressantes de l'histoire de l'esprit humain, et H. Alting peut être envisagé comme un des devanciers les

plus distingués des Planck, des Augusti, et des Münscher (*Voy. Effigies et Vitæ professorum acad. Groning. et Omlandiæ*; Sam. Maresii *Orat. funeb. in H. Alt.*; Jo. Fabricii *Histor. bibliothecæ*, part. IV, p. 386; Saxii *Onom. lit.*, vol. 4, p. 287 et 591). Son portrait est dans *Freheri Theatrum*, p. I, sect. 3, p. 512. S—R.

ALTING (JACQUES), fils d'Henri, né à Heidelberg en 1618, mort en 1667, professeur de théologie à Groningen, a laissé des ouvrages pleins de recherches utiles sur différents points d'antiquités hébraïques et de philologie orientale. Nous nous bornons à citer : *Hebræorum respublica scholastica, seu Historia academiarum et promotionum academicarum in populo Hebræorum*, Amsterdam, 1652, in-12; et dans le *Thesaurus Groning. diss. maxime de rebus Hebræorum*, ib., 1698, in-4°.; des Commentaires sur presque tous les livres de la Bible; une Grammaire syro-chaldaïque; un Traité sur la ponctuation hébraïque, etc. C'est J. Alting qui a introduit, dans la Grammaire hébraïque, le *Systema trium morarum*, perfectionné ensuite par Danz. D'après ce système, qu'il tenait de son maître, le rabbin Gumprecht-Ben-Abraham, toute syllabe doit avoir trois temps au moins. Cette théorie, la plus subtile et une des plus ingénieuses qu'ait inventées le génie grammatical, repose sur ce principe. La méthode d'Alting a servi de base aux magnifiques développements d'Albert. Schultens. La collection de ses OEuvres a été publiée par Balthasar Becker, en .687, 5 vol. in-fol, Amsterdam, dont le premier offie, à la tête, la Vie de Jacq. Alting, par l'éditeur (*Voy. Bayle, Jacq.* ALTING, fils d'Henri). S—R.

ALTING (MENSO), savant bourgmestre de Groningen, né en 1636, mort en 1713, s'est distingué par ses ouvrages topographiques, et principalement par celui intitulé : *Notitia Germaniæ inferioris*, Amsterdam, 1697, in-fol., et *Descriptio Frisiæ inter Scaldis portum veterem et Amisiam*, ib., 1701, in-fol. On trouve, à la suite du dernier ouvrage, *Tabula Ptolemaica Germaniæ Magnæ cum expositione*, qui devait être le précurseur d'un grand travail sur Ptolémée, resté incomplet, ou au moins inédit, comme son *Commentarius in tabulam Peutingeri*. Le dernier a souvent changé de propriétaire depuis sa mort (*Voy. Saxii Onomast*. p. I, p. 502, et p. V, p. 495). S—R.

ALTISSIMO, poète italien du 15e. siècle. Crescimbeni prétend qu'il s'appelait CRISTOPHE, qu'il était de Florence, et reçut, à cause de son mérite, la couronne poétique, et le surnom d'ALTISSIMO. Le Quadrio croit qu'Altissimo était son nom de famille, qu'il avait pour prénom *Ange*, et qu'il était prêtre. C'était un improvisateur célèbre dans son temps, dont les vers furent quelquefois recueillis et imprimés. Il vivait encore en 1514; il a laissé une Traduction en octaves du premier livre du fameux roman intitulé : *I Reali di Francia*, qui fut imprimée à Venise, 1534, in-4°. C'est tout ce qui nous reste de ses vers : ils suffisent pour prouver que l'Altissimo était un fort mauvais poète. Le titre de cette édition prouve en faveur de l'opinion du Crescimbeni, relative au nom de l'auteur; il y est appelé : *M. Cristoforo Fiorentino, detto Altissimo*, etc. G—É.

ALTMANN (JEAN-GEORGES), naquit, en 1697, à Zofingue, ville de l'Argovie, et mourut, en 1758, curé d'Inns, village du canton de Berne. De 1734 à 1757, il fut professeur de

morale et de langue grecque à Berne. Savant distingué, il a publié un grand nombre de Mémoires concernant la géographie, l'histoire et les antiquités de la Suisse, et a rédigé, conjointement avec Breitinger, le recueil intitulé : *Tempe Helvetica*, Zurich, 1735-43, 6 vol. in-8°. Il a donné les *Meletemata philolog. critica*, 3 vol. in-4°., 1755, et la *Description des glaciers de l'Helvétie*, Zurich, 1751-53, fig., en allemand. U—I.

ALTOMARI (DONAT AB), ALTOMARE (DONAT-ANTOINE), médecin et philosophe, né à Naples, vivait vers la fin du 16e. siècle. Ses écrits sont assez estimés; leur recueil a été imprimé, in-folio, à Lyon, en 1565 et 1597; Naples, en 1573; Venise, 1561, 1574 et 1600. Plusieurs Traités de cette collection ont paru séparément sous ces titres : I. *De utero gerentibus*, 1543; II. *Methodus de alteratione, concoctione, digestione præparatione, ac purgatione, ex Hippocratis et Galeni sententiâ*, Venetiis, 1547; Lyon, 1548; III. *Trium quæstionum nondum in Galeni doctrinâ dilucidatarum compendium*, Venetiis, in-8°., 1550; IV. *De medendis humani corporis malis ars medica*, Naples, in-4°., 1553, Venetiis, 1558, in-8°., Lugduni, 1559, etc.; V. *De medendis febribus*, Naples, 1554, in-4°., 1562, in-4°.; VI. *De mannæ differentiis ac viribus, deque eas dignoscendi viâ ac ratione*, Venet., 1562, in-4°.; VII. *De vinaceorum facultate et usu*, Venet., 1562, in-4°. De Altomare professa la médecine; il est un des premiers qui aient avancé que la manne de la Calabre n'était pas une espèce de rosée, mais le fruit d'un arbre. Altomari jouit en Italie d'une réputation méritée; seulement on peut lui reprocher d'être trop servile copiste de Galien. Victime de la calomnie de ses ennemis, il fut obligé de fuir Naples, de se réfugier à Rome, et il ne dut, par la suite, son retour dans sa patrie qu'à la protection du pape Paul IV, auquel il a dédié un de ses ouvrages. C. et A—N.

ALTON (RICHARD, comte D'), général au service d'Autriche, commandait dans les Pays-Bas, en 1789, lors de l'insurrection de ces provinces. Il eut d'abord, près de Tirlemont, quelques succès sur les insurgés; mais, lorsqu'ils se furent emparés de Gand, il concentra ses forces dans Bruxelles, d'où il sortit bientôt après, effrayé des mouvements qui se manifestaient parmi les habitants, et des progrès que faisait la désertion dans sa petite armée. Il mourut en se rendant à Vienne. —Son frère, le comte d'ALTON, servit d'abord contre les Turks, et ensuite contre les Français, en 1792. Il commanda un corps de troupes au siége de Valenciennes, et fut tué, le 24 août 1793, à la bataille livrée près de Dunkerque. K.

ALTORFER (ALBERT), peintre, qui tira son nom de la ville d'Altorf, dans le canton d'Uri, en Suisse, où il naquit, en 1488. L'époque où il vivait, et le pays qu'il habitait ne lui permettaient pas d'étudier son art dans les ouvrages des grands maîtres; aussi trouve-t-on, dans les siens, tout ce qui caractérise le goût des peintres gothiques, un défaut absolu de convenances, nulle intelligence de la perspective, et ce fini minutieux qui tombe dans l'insipidité. Cependant, comme Altorfer est le plus ancien artiste de son pays, et qu'on peut juger, par sa manière de dessiner, qu'il ne manquait pas d'un vrai talent, on a cru lui devoir une place dans ce Dictionnaire. Dans l'exposition des objets d'arts venant de Prusse, on a remar-

qué deux Dessins d'Altorfer, à la plume, et rehaussés de blanc, représentant le *Martyre de S. Sébastien*, et un *Crucifiement*. Cet artiste a aussi gravé en bois. Il mourut, en 1578, à Ratisbonne, où il était devenu sénateur. D-T.

ALTOVITI (ANTOINE), archevêque de Florence, y était né, en 1521, d'une famille noble et ancienne. Nommé à cet archevêché, en 1548, il ne prit possession que 19 ans après, à cause de quelques soupçons que le grand-duc avait conçus contre lui. Il fut un des prélats du concile de Trente, et mourut subitement à Florence, en 1573. Il s'était surtout livré à l'étude de la dialectique, de la philosophie et de la théologie, et se piquait de répondre sur-le-champ à quelque proposition ou question scientifique que l'on pût lui faire. On n'a publié de lui que deux de ses Notes, parmi les Décisions de la Rote romaine, imprimées à Rome, en 1676, in-fol., et les Décrets de deux synodes tenus par lui, l'un diocésain, l'autre provincial. Le père Negri, dans son *Histoire des Écrivains de Florence*, donne la liste de quatorze Traités qu'Altoviti avait écrits en latin sur différents sujets de dialectique et de philosophie; mais dont aucun n'a été imprimé. Une lettre insérée dans les *Fastes consulaires de l'Académie de Florence*, p. 220, nous apprend qu'il avait composé, de plus, un Traité sur la poétique, pour répondre aux critiques du Dante; mais ce Traité est aussi resté inédit. G—É.

ALTOUVITIS, ou, peut-être, ALTOVITIS (MARSEILLE D'), née à Marseille, en 1550, fut tenue sur les fonds de baptême par le corps municipal de cette ville, dont elle reçut le nom: elle était fille de Philippe d'Altouvitis, d'une ancienne maison de Florence, et son père, homme de mérite, ne négligea rien pour son éducation. Elle parlait également bien l'italien et le français, et a composé, dans ces deux langues, des vers très-agréables, qui ont été imprimés dans les recueils du temps. L'abbé Goujet nous a conservé, dans le t. XIIIe. de sa *Bibliothèque française*, p. 441, une Ode qu'elle composa à la louange de Louis Bellaud et de Pierre Paul, les restaurateurs de la poésie provençale. Cette petite pièce suffirait pour prouver que Mlle. d'Altouvitis avait l'esprit délicat et orné. Elle mourut à Marseille, en 1606, et fut inhumée dans l'église des Grands-Carmes. Jean de Brémond composa son épitaphe. W—s.

ALUNNO (FRANÇOIS), de Ferrare, vivait au 15e. siècle. Il était mathématicien habile, et a laissé des ouvrages de philologie estimés: I. *des Observations sur Pétrarque*, insérées dans l'édition de ce poète, Venise, 1539, in-8°.; II. *les Richesses de la langue italienne*, Venise, Alde, 1543, in-fol.; ouvrage où il a recueilli, par ordre alphabétique, tous les mots et toutes les expressions les plus élégantes dont Boccace a fait usage; III. *La Fabrique du Monde*, 1546, in-fol., divisée en dix livres, qui renferment tous les mots dont se sont servis les premiers pères de la langue italienne, rangés par ordre de matières. Le Tassoni, dans ses *Considérations sur Pétrarque*, s'est beaucoup moqué de cet ouvrage, qui manque en effet d'ordre et de choix. L'Alunno avait un talent particulier pour écrire avec une finesse qui tenait du prodige; il était employé, pour ce talent, dans la chancellerie de Venise. On assure qu'étant à Bologne, il présenta, à Charles V, le *Credo* et le premier chapitre de l'*Évangile de S. Jean*, écrits sans abré-

viation, dans l'espace d'un denier. L'Aretin ajoute que l'empereur passa un jour entier à en examiner le merveilleux artifice. G—É.

ALVA Y ASTORGA (Pierre de), moine espagnol de l'ordre de S. François, vécut dans le 17e. siècle, alla au Pérou, et obtint à son retour la charge de qualificateur de l'inquisition, et celle de procureur à la cour de Rome. Il publia un parallèle entre J.-C. et S. François, sous ce titre : *Naturæ prodigium et gratiæ portentum*, etc. Madrid, 1651, in-fol., ouvrage rempli d'idées bizarres, à cause des 4000 conformités que l'auteur a cherché à établir entre le Sauveur et le fondateur de son ordre. Quelques années après, Alva mit au jour un autre ouvrage, sous le titre singulier de *Funiculi nodi indissolubiles de conceptu mentis et conceptu ventris..... ab Alexandro Magno VII, Pont. Max. solvendi aut scindindi*, Bruxelles, 1661, in-8°.; 1663, in-4°. C'est un résumé de toutes les opinions et de toutes les disputes sur la conception de la Ste.-Vierge. Alva rapporte fidèlement le pour et le contre; et il cite tous les auteurs qui ont défendu la doctrine de S. Thomas, et tous ceux qui l'ont attaquée. Alva avait publié, antérieurement, un *index chronologique* de tous les brefs adressés par les papes à l'ordre de S. François. Les livres qu'on vient de citer sont les moins volumineux et les plus raisonnables qu'il ait publiés. Il en a écrit une foule d'autres bien plus extraordinaires, roulant tous sur l'immaculée conception de la Vierge, et portant des titres bizarres. C'est *l'Arsenal séraphique*, in-fol., *le Soleil de la vérité*, in-fol.; *les Rayons du soleil de la vérité*, in-fol.; *la Rose séraphique ; la Milice de l'immaculée conception; l'Abécédaire de Marie*, dont les trois premiers volumes in-fol. ne contiennent que la lettre A, et beaucoup d'autres du même genre, dont on trouve la liste dans Antonio, *Bibliot. hisp.* Si la mort n'eût mis un terme à la fécondité d'Alva, ce moine eût porté son *Abécédaire* à 18 vol in-fol., et il eût publié en outre, selon sa promesse, une *Bibliothèque de la conception*, en 6 vol,; *le Bullarium* de son ordre, en 10 vol.; *la Vie de J.-C. dans le ventre de Marie; l'Arsenal des anges*, etc. Il mourut dans les Pays-Bas, en 1667. D—G.

ALVARADO (don Pédro d'), l'un des conquérants du Mexique, gouverneur de la province de Guatimala, et chevalier de l'ordre de St.-Jacques, naquit à Badajoz. Il accompagna Cortez au Mexique, en 1518; et, jeune encore, partagea la fortune et la gloire de ce conquérant, dont il devint un des principaux officiers. Chargé, en 1520, du commandement de la ville de Mexico, et de la garde de Montézuma, tandis que son général marchait contre Narvaez, il rassembla les Mexicains dans une fête publique; et, excité par l'appât de leurs bijoux et de leur parure, il fondit à l'improviste sur eux, avec ses soldats, en fit un grand carnage, et fut cause d'une insurrection générale. Alvarado, assailli par une multitude furieuse, fut délivré par Cortez, qui lui donna le commandement de son arrière-garde, lors de sa retraite du 1er. juillet 1520. Alvaro ne dut son salut qu'à sa valeur et à son extrême agilité; il franchit, à l'aide de sa lance, une ouverture, faite à la digue de Tlacapan, pour l'arrêter dans sa retraite, et qui depuis porta le nom de *Saut d'Alvarado*. D'autres Espagnols voulurent suivre son exemple, mais ils tombèrent dans le précipice, et y périrent misérablement. Cet exploit fit donner au lieute-

nant de Cortez le surnom de *capitaine du saut*. Lorsque Cortez, revenant sur ses pas, entreprit le siége de Mexico, il confia le commandement d'un corps détaché à Alvarado, qui contribua beaucoup à la réduction entière du Mexique. Il soumit lui-même la province de Mistecca, fonda une colonie à Tatulepec, qu'il appela *Segura*, et subjugua les provinces de Socomesco et de Guatimala. Accusé d'abus de pouvoir devant Charles-Quint, il passa en Espagne pour se justifier, fut renvoyé absous, et nommé au gouvernement de Guatimala; mais, ennuyé bientôt d'une vie trop uniforme, il sentit se réveiller en lui la passion des grandes entreprises, par tout ce qu'on publiait alors de la découverte du Pérou. Alvarado, feignant de croire que le royaume de Quito n'était point compris dans les limites assignées à Pizarre, prit la résolution de s'en rendre maître. Huit cents volontaires, attirés par sa réputation, se rangèrent sous ses drapeaux. Il s'embarqua avec eux, aborda à Puerto-Vigo, en 1535, marcha droit à Quito, à travers la chaîne des Andes, par une route jusque-là impraticable, éprouvant les fatigues et les privations les plus dures. Aucune expédition dans le Nouveau-Monde n'a été accompagnée de plus de dangers. Arrivé dans la plaine de Riobamba, Alvarado trouve Almagro, détaché par Pizarre, avec un corps de troupes espagnoles, pour le repousser. Au moment d'en venir aux mains, les deux partis ouvrirent des négociations, et Alvarado consentit à abandonner son entreprise, moyennant cent mille piastres que Pizarre lui fit payer. Il seconda ensuite ce capitaine dans la conquête du Pérou, et retourna dans son gouvernement. Mais, toujours dévoré de l'amour des découvertes, il s'embarqua pour la Californie, parcourut plus de 300 lieues d'un pays inconnu, et revint au Mexique. Il marcha peu de temps après contre les Indiens de Xalisco, qui s'étaient révoltés; et atteint, dans la poursuite de l'ennemi, par une pierre énorme, détachée d'un rocher, il mourut, en 1541, des suites de cet accident, avec la réputation d'un des plus actifs et des plus intrépides conquérants du Nouveau-Monde. B—P.

ALVARADO (ALPHONSE d'), capitaine-général du Pérou, né à Burgos, accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou, et fut chargé, en 1533, de la réduction des Indiens Chachapugas. Rappelé à Lima, en 1537, lors du soulèvement des Péruviens, il dégagea cette ville, déjà investie, marcha au secours des frères de Pizarre, assiégés dans Cuzco, défit plusieurs corps d'Indiens, et, tout à coup, se vit arrêté, sur les bords de l'Apurimac, par les troupes d'Almagro, qui venait de se déclarer contre Pizarre. Alvarado n'osa pas attaquer ses compatriotes, sans avoir reçu de nouveaux ordres de Pizarre. Pendant qu'il flottait ainsi dans l'indécision, ses soldats, ayant été gagnés, le livrèrent à Almagro, qui le fit mettre aux fers. S'étant ensuite évadé, et ayant rejoint Pizarre, il devint son général d'infanterie, et contribua, le 15 avril 1538, au gain de la bataille des Salines, où Almagro fut vaincu. Après l'assassinat de Pizarre, Alvarado passa sous les drapeaux du juge royal Vaca de Castro, et eut le commandement de la droite des royalistes, à la bataille de Chupas, gagnée, en 1542, sur le jeune Almagro. Fidèle au parti du roi, il s'attacha, en 1546, au président la Gasca, envoyé au Pérou par Charles V, fut nommé mestre-de-camp-général, et chargé, après la dispersion du parti des Pizarre, de

ivre et de punir ceux dès re- qui avaient pris la fuite. De aux troubles ayant éclaté, en , dans les provinces de la Plata Potosi, Alvarado y fut envoyé, audience royale, en qualité de ine-général; il déploya tant de r et de cruauté, que les mé- its, dans la crainte des sup- , se soulevèrent, et se donnèrent idez Girou pour chef. Alvarado a contre Girou, en 1553, lui une bataille à Chuquinca, la , et mourut de maladie et de in peu de temps après. B—P.

VARÈS (FRANÇOIS), né à bre, en Portugal, vers la fin du siècle, était aumônier du roi anuel, en 1515, lorsque ce e envoya Edouard Galvao pour ssadeur extraordinaire à David, 'Abissinie. Alvarès fut nommé taire de cette ambassade, et ac- agna, jusqu'à l'île de Camaran, la mer Rouge, l'ambassadeur, qui urut avant que d'arriver en Abis- . Alvarès y attendit son succes- , D. Rodrigo de Lima, avec le- il arriva à la cour de Gondar, ans après son départ de Lis- e. Ils séjournèrent long-temps cet empire, alors presque incon- et Alvarès ne revint qu'en 1527. récompense, le roi lui donna énéfice assez riche, et lui or- a d'accompagner à Rome Zaga- ambassadeur que le roi d'Abis- envoyait au pape. Alvarès a un ouvrage en portugais, sous tre de *Vraie information des s du Prêtre Jean, selon ce vu Francois Alvarès.* Rien ne surpasser la candeur et la véra- de ce voyageur, et son ouvrage toujours un livre classique sur ays qu'il décrit; il parut, en 1540, isbonne, in-fol.; l'édition en est plus soignée que les autres éditions imprimées en Portugal, à la même époque. Alvarès dit, dans sa dédi- cace au roi Jean III, qu'il avait fait un voyage à Paris, exprès pour avoir de bons imprimeurs, et des caractères et des presses de la meilleure qua- lité. Il en a paru trois traductions; la 1re., en espagnol, par le P. Thomas Padilha, dont il y a plusieurs édi- tions; la 2e., en français, sous le titre *Historiale description de l'Ethiopie*, imprimée par Plantin, à Anvers, en 1558; la 3e, en italien, que l'on trouve dans la collection de *Voyages de Ramusio.* Paul Jove et Damien de Goes s'occupèrent à l'envi de la traduire en latin; mais le public n'a pas joui de leurs travaux. On se- rait tenté de croire que le petit ou- vrage de ce dernier, intitulé: *Fides moresque Æthiopum*, n'est qu'un aperçu qu'il a voulu donner de l'ou- vrage de François Alvarès. C—S—A.

ALVARÈS DE ORIENTE (FERDINAND), un des meilleurs poètes portugais, était né à Goa, dans l'Inde, dans le 15e. siècle, vers le commencement du règne du roi Sébastien. On a peu de détails sur sa vie; seulement on sait qu'il servait dans la marine royale, et qu'il était un des capitaines de vaisseau de l'escadre que l'amiral Tellez commanda dans l'Inde, dans la vice-royauté de Moniz-Barreto. Son principal ouvrage, *Lusitania Transformada*, est dans le genre de la *Diana* de Montémayor (*Voy.* MONTEMAYOR). Le langage en est pur et harmonieux, et les peintures et descriptions souvent naturelles. Ce poëme parut, pour la première fois, à Lisbonne, en 1607, in-8°. Le P. Foyos, oratorien, en a donné, il y a peu d'années, une édition très-soignée. On a encore, de ce poète, une élégie fort estimée, et il a composé les

5e. et 6e. parties du roman de *Palmerin d'Angleterre*. C—S—A.

ALVARÈS (Emmanuel), jésuite portugais, né à l'île de Madère, en 1526, fut très-versé dans les langues grecque et hébraïque, et surtout dans la langue et la littérature latine qu'il professa avec beaucoup de réputation à Lisbonne et à Coimbre. Il occupa différentes charges dans son ordre, et mourut à Lisbonne, le 30 déc. 1583. Sa Grammaire latine, intitulée : *De Institutione grammaticâ*, publiée, pour la première fois, en 1572, à Lisbonne, in-4°., fut adoptée dans presque toutes les écoles de son ordre, ce qui donna lieu à une foule d'éditions, et à quelques controverses avec des grammairiens qui n'étaient pas amis des jésuites. Ses confrères Kess, Ricardi, Tursellin, en donnèrent des abrégés, et quelques autres la commentèrent. On a, du P. Emmanuel Alvarès, un autre ouvrage moins célèbre, intitulé : *De Mensuris, ponderibus et numeris*. C—S—A.

ALVAREZ (Diégo), dominicain espagnol, né à Rio-Séco, dans la vieille Castille, professa la théologie pendant trente ans en Espagne et à Rome, où il fut envoyé, en 1596, pour soutenir la doctrine de S. Thomas, contre les disciples de Molina, dans les congrégations *De auxiliis*; mais il laissa à son confrère Lemos la partie brillante de cette célèbre dispute. Il s'y fit néanmoins une sorte de réputation, en publiant, pour la défense des opinions de son ordre : I. *De auxiliis divinæ gratiæ*, Lyon, 1611, in-fol., qui a eu plusieurs éditions; II. *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*, Lyon, 1622, in-8°. Ces ouvrages lui valurent l'archevêché de Trani, dans le royaume de Naples, où il mourut en 1635, dans un âge avancé. On le regarde comme le chef des théologiens mitigés de l'école du Docteur Angélique. Il admettait, par exemple, dans les justes, un pouvoir prochain d'accomplir les commandements, indépendamment de la grâce efficace, quoiqu'il convînt que le pouvoir ne pouvait jamais être réduit à l'acte sans cette grâce. Pascal a beaucoup égayé ses lecteurs, dans ses *Provinciales*, aux dépens de ce système. Alvarez a composé des *Commentaires* sur Isaïe, et sur la *Somme de S. Thomas*; il est encore l'auteur des ouvrages suivants : *De incarnatione divini verbi disput.* 80, Lugduni, 1614, in-fol.; *De origine Pelagianæ hæresis*, etc., Trani, 1629, in-4°. — Un autre ALVAREZ (Diégo), jésuite, natif de Grenade, mort vers l'an 1617, a publié un ouvrage intitulé : *Decisio casuum occurrentium in articulo mortis*, Brescia, 1604. L'auteur s'y est déguisé sous le nom de *Melchior Zambrano*. — Enfin, deux autres ALVAREZ, aussi jésuites, ont publié quelques ouvrages de piété T—D.

ALVENSLEBEN (Philippe-Charles, comte d'), ministre d'état du roi de Prusse, chevalier de l'aigle rouge et de l'aigle noir, seigneur de Hundisbourg, etc., né le 12 décembre 1745, à Hanovre, où son père était conseiller intime pour le département de la guerre. Pendant la guerre de sept ans, il fut élevé à Magdebourg, avec le prince, depuis roi, Frédéric-Guillaume II. Après avoir fait, à l'université de Halle, des études de droit, il fut nommé référendaire à la cour des comptes de Berlin, et, en 1775, il se rendit, comme envoyé extraordinaire, à la cour de l'électeur de Saxe, avec le titre de chambellan du roi. Ce fut par là que commença sa carrière diplomatique. L'étendue de ses connaissances, ses rares qualités, et sa sagesse le maintinrent constamment dans la faveur de

'rédéric II. Pendant la guerre pour la uccession de la Bavière, il servit d'intermédiaire entre le roi de Prusse et ancienne cour électorale, entre l'armée de Frédéric et celle du prince Ienri. Après avoir rempli 12 ans cette iission, il fut envoyé, en 1787, à la our de France, par le roi Frédéric-uillaume II. En 1788, il occupa le iême poste en Hollande, et, en 1789, 1 Angleterre. Il s'acquit partout une onsidération méritée, et servit utileent son pays. Rappelé de Londres en 790, il fut mis à la tête du départeent des affaires étrangères. Son zèle son activité le portèrent toujours us avant dans les bonnes grâces du onarque. Pendant son ministère, il nda plusieurs établissements de bienisance. Comme écrivain, il est connu ir un *Essai d'un tableau chronogique des événements de la guerre, epuis la paix de Munster, jusqu'à lle de Hübertsbourg*. Berlin 1792, -8°. Il est mort à Berlin, en 1802.

G—T.

ALVIANO (BARTHELEMI), général s Vénitiens, pendant la guerre et la ue de Cambrai, se distingua par son urage fougueux et son impétuosité, ns un temps où la supériorité des upes françaises avait rendu crain; et circonspects tous les autres géraux italiens. Avant d'entrer dans troupes de la république, il servit, 1497, sous les ordres du duc de ndie, fils aîné d'Alexandre VI. mme général vénitien, il commença carrière par une glorieuse campagne iver, en 1508, dans les Alpes Jumes, contre l'empereur Maximi1; il battit, à Cadore, les troupes imandées par le duc de Brunswick, es détruisit, disent les historiens, ju'au dernier homme. L'année suite, il voulait attaquer les confédé, et les battre en détail avant qu'ils fussent réunis; la circonspection du sénat de Venise, qui lui défendit l'offensive, fut cause de la perte de la bataille, à Ghiaradadda, le 14 mai 1509. Alviano, ayant eu 10,000 hommes tués, et lui-même étant blessé au visage, fut fait prisonnier par Louis XII. Ce général ne recouvra sa liberté qu'en 1513, lorsque les Vénitiens s'allièrent aux Français. Il fit, sur le duc de Milan, la conquête de Brescia et de Bergame; il enferma Cardone, général des Espagnols, près de Vicence, de telle manière qu'il semblait ne pouvoir lui échapper: il suffisait de refuser le combat, et Cardone se serait vu forcé à poser les armes; mais Avalos, marquis de Pescaire, qui servait dans l'armée espagnole, sut si bien irriter l'orgueil d'Alviano, que celui-ci offrit la bataille, le 7 octobre 1513, à Creazzo, près de Vicence, et y fut battu. Alviano se releva encore de cet échec, par la conquête de Crémone et de Lodi. Il contribua beaucoup à la victoire de François Ier. à Marignan, le 14 septembre 1515. Accouru avec moins de 300 cavaliers au secours de François Ier., on lui annonce que la bataille est perdue: « Courage, mes » amis, s'écrie Alviano! nous en au» rons plus de gloire: suivez-moi seu» lement, et nous l'aurons bientôt re» gagnée. » Il attaqua aussitot les Suisses, avec tant d'impétuosité, que ceux-ci crurent avoir toute l'armée vénitienne sur les bras. Peu de temps après, le 7 octobre, il mourut de maladie, vivement regretté par les Vénitiens, qui donnèrent une pension à son fils, et marièrent ses filles. Au milieu des camps, Alviano cultivait la littérature et la poésie. Il fonda une académie dans une bourgade qui lui appartenait, à Pordenone, dans le Frioul. Il en est sorti plusieurs hommes célèbres.

S. S—I.

ALVINTZI (Pierre), ecclésiastique protestant du 17e. siècle, né en Transylvanie, fit ses études aux universités les plus fameuses d'Italie, de Suisse et d'Allemagne, et devint ministre des protestants en Hongrie. Son zèle pour la religion qu'il prêchait l'engagea dans une controverse très-animée avec le jésuite Pierre Pazmany, depuis, archevêque de Gran. Il écrivit, en langue hongroise, plusieurs ouvrages polémiques, parmi lesquels nous remarquerons celui qu'il publia, en 1616, sous le titre d'*Itinéraire catholique*. L'auteur examine, dans cet ouvrage, laquelle des deux religions, la catholique ou la protestante, est la plus ancienne, et durera jusqu'à la fin du monde. Alvintzi composa aussi une *Grammaire de la Langue hongroise*, langue remarquable par sa ressemblance avec celle des Lapons et des Finnois, maintenant si éloignés des habitants de la Hongrie, mais qui, sans doute, ont eu jadis, avec ces derniers, des rapports dont les siècles ont effacé les traces. C—au.

ALVINZY (N., baron d'), feld-maréchal au service d'Autriche, naquit en Transylvanie, l'an 1726. Il servit d'abord dans la guerre de sept ans, en qualité de capitaine de grenadiers. En 1789, il commandait une division de l'armée du général Laudon, contre les Turks, et, l'année suivante, il attaqua la ville de Liége, pour la réduire sous l'obéissance de son évêque. Lors de la guerre contre la France, il servit d'abord dans les Pays-Bas, en Hollande, sur le Rhin, et fut ensuite nommé au commandement de l'armée d'Italie. Il commença par avoir l'avantage dans quelques combats partiels, près de Scalda-Ferro, à Bassano, à Vicence; mais, aux fameuses batailles de Rivoli et d'Arcole, il fut complètement défait. Là se termina sa carrière militaire; on l'accusa d'incapacité et même de trahison; mais il se justifia du moins sur cette dernière accusation, et son souverain, qui l'honorait d'une bienveillance particulière, parce qu'il avait reçu de lui des leçons sur l'art de la guerre, le nomma, en 1798, commandant-général en Hongrie. Dans cette place, récompense de ses longs services, le baron d'Alvinzy se fit généralement aimer et estimer. Il mourut à Ofen, d'une attaque d'apoplexie, le 27 novembre 1810, à l'âge de 84 ans. D—t.

ALXINGER (Jean-Baptiste d'), poète célèbre, né à Vienne, le 24 janvier 1755. Son père était docteur en droit, et conseiller consistorial de l'évêque de Passaw. Alxinger fit ses études classiques sous le célèbre antiquaire Eckhel, conservateur du cabinet des médailles de Vienne, et prit, sous sa direction, un goût si prononcé pour la lecture des anciens, qu'il sut bientôt par cœur la plupart de leurs ouvrages: cette étude exerça sur son talent la plus heureuse influence; aussi conserva-t-il, toute sa vie, une reconnaissance profonde pour celui qui lui avait fait faire. Il ne cessa jamais de s'en occuper, au milieu même des cours de jurisprudence qu'il suivit peu après. La mort de ses parents l'ayant rendu possesseur d'un patrimoine considérable, il ne fit usage de son diplôme de docteur, et de son titre d'avocat de la cour, que pour arranger les différends des plaideurs qui s'adressaient à lui. Ses premiers essais poétiques parurent dans *les Mois littéraires*, et dans l'*Almanach des Muses*, de Vienne; il en composa bientôt un recueil, qui parut en 1784 à Leipzig, et, en 1788, à Klagenfurth; ce recueil le plaça au rang des meilleurs poètes de sa nation; une imagination vive et féconde, une sensibilité

une facilité à la fois élégante et
gique, parurent les caractères de
alent : il ne soutint pas sa répu-
n, dans un *Nouveau Recueil de*
es, imprimé à Vienne en 1794.
lupart de ces poésies étaient des
s de circonstance et des traduc-
; on en trouva la composition
e, les images triviales, et l'expres-
incorrecte ; mais il rétablit et as-
bientôt sa gloire poétique, en
iant *Doolin de Mayence*, épopée
valeresque en dix chants (Vienne
Leipzig, 1787, in-8°.); *Bliom-*
s, poëme du même genre, Leipzig,
1, en douze chants. Imitateur
eux de Wieland, à qui il dédia
ernier ouvrage, il fut, après lui,
lus distingué de ceux qui, en fai-
de la chevalerie le sujet de leurs
ceptions épiques, prirent le meil-
moyen de donner aux siècles
lernes des épopées vraiment na-
ales pour les Européens. En 1791,
oublia une traduction de *Numa*
mpilius, de Florian. Il y a, dans
e traduction, plus de verve et de
sie que dans l'original; mais elle
inégale, et souvent peu élégante :
fut le dernier travail poétique
lxinger; il coopéra, dans la suite, à
rédaction de plusieurs journaux, et
fit preuve d'un patriotisme non
ins éclairé que vif. Après avoir été,
ndant trois ans, secrétaire et inspec-
r du spectacle de la cour, il mourut,
er. mai 1797, d'une fièvre nerveuse.
in de chaleur dans l'ame, et de gaîté
ns l'humeur, il fut toujours dé-
ué à ses amis, et d'un commerce
réable dans le monde. Lié avec le
ète Haschka, qu'il regardait comme
des principaux soutiens de la lit-
ature allemande, il lui fit présent
10,000 florins, et lui donna long-
mps un logement dans sa maison.
peu de vanité, et une conduite par
fois intempérante, sont des torts que l'on pardonne facilement à un poète, et ce sont les seuls qui lui aient été reprochés. G—T.

ALY. *Voy.* ALI.

ALY-CHYR (L'ÉMYR), grand homme d'état, et célèbre poète persan de la fin du 9e. siècle de l'hégire (15e. de J.-C.), descendait d'une des familles les plus illustres de la tribu de Djaghatay. Béhadur, son père, qui occupait un poste éminent à la cour de Baboùr Béhadur, le fit élever avec des soins auxquels répondirent parfaitement ses heureuses dispositions. Il occupa d'abord une place importante à la cour d'Aboùl-Câcem-Baboùr. Ce sulthan, ami des lettres, se plaisait à entendre les poésies qu'Aly-Chyr composait en persan et en turk, et il avait une telle affection pour leur auteur, qu'il l'appelait son fils. Baboùr étant mort, Aly-Chyr se retira à Méched, où il se livra à son goût pour l'étude; mais les troubles survenus dans le Khorâçan l'obligèrent à se retirer à Samarcand. La réputation qu'il s'était acquise était trop grande pour qu'il fût oublié des souverains. Hocéïn Myrzâ, étant devenu maître du Khoraçân, pria Ahmed Myrzâ, roi de la Transoxane, de lui renvoyer Aly-Chyr. Ahmed s'empressa de satisfaire le sulthan; et, pour témoigner à Aly-Chyr la considération qu'il avait pour sa personne, il le fit escorter par un cortége brillant. Arrivé à Hérât, l'émyr Aly-Chyr fut reçu du sulthan et de toute sa cour avec les distinctions les plus flatteuses. Il eut d'abord le sceau royal, et, peu après, devint chef du diwan ou conseil, et enfin grand-vizyr. Le soin des affaires ne pouvait distraire Aly-Chyr de ses goûts, et il soupirait toujours après la retraite et l'étude. Lorsqu'il eut rempli ce poste éminent pendant plusieurs années, il

s'en démit, et se retira une seconde fois. Nommé, par la suite, au gouvernement d'Asterabad, il quitta encore cette place après quelques années d'exercice, et le reste de sa vie s'écoula dans la retraite et l'étude. Il composa plusieurs ouvrages en turk et en persan. Il se déclara toujours le protecteur des gens de lettres, et plusieurs lui dédièrent leurs écrits. Ses richesses étaient employées à des fondations utiles à l'humanité. Il mourut au mois de djùmâdy êl-ewwel, 906 de l'hég. (1500 de J.-C.) J—n.

ALYATTE, fils de Sadyatte, roi de Lydie, monta sur le trône vers l'an 619 avant J.-C. Il continua la guerre que son père avait commencée contre les Milésiens; ne pouvant pas les vaincre, à cause des ressources que la mer offrait à ce peuple commerçant, il fit la paix avec eux, dans la 6e. ou 7e. année de son règne. Il chassa, de l'Asie, les Cimmériens qui s'y étaient établis; il prit la ville de Smyrne; alla aussi attaquer Clazomènes; mais il fut repoussé avec une perte considérable. Ayant reçu dans ses états quelques Scythes qui avaient offensé Cyaxarès, roi des Mèdes, il eut la guerre avec ce prince: ce fut dans la 6e. année de cette guerre, qu'au moment d'une bataille, arriva une éclipse de soleil qui sépara les combattants. On n'est pas bien d'accord sur l'époque de cette éclipse; cependant, l'opinion la plus probable est celle de M. Larcher, qui la fixe au 9 juillet de l'an 597 avant J.-C. Les deux princes firent la paix bientôt après, par l'entremise de Syennésis, roi de Cilicie, et de Labynète, roi de Babylone; et Alyatte donna sa fille en mariage à Astyage, fils de Cyaxarès. Il mourut vers l'an 562 avant J.-C., et eut pour successeur Crœsus son fils. C—r.

ALYM-GUÉRAI, 34e. khan de Crimée, cousin et qaïghaï-sulthan (lieutenant) d'Arslan, fut choisi, par la Porte Othomane, pour lui succéder. Il se conduisit avec autant d'impolitique que d'inhumanité. Il augmenta considérablement les impôts et les redevances que les Noghaïs payaient au khan de Crimée, leur souverain. Les Tatars ne supportèrent d'abord ces vexations que par égard pour deux de ses frères qui étaient leurs gouverneurs particuliers; mais, l'un des deux étant mort vers l'année 1757, et ayant été remplacé par un des fils du khan, à l'exclusion de ses autres frères, cette infraction aux lois fondamentales de ces peuples excita de vifs murmures: une disette affreuse, survenue à Constantinople, obligea le khan, à qui la Porte demanda des vivres, d'en tirer des Noghaïs. Quoique ces Tatars eussent du superflu, dont ils n'étaient pas fâchés peut-être de se défaire, les exactions que l'on commit à leur égard leur causèrent les plus vifs mécontentements; d'autres intrigues, ménagées par les ennemis du khan, firent éclater une révolte de la part des Noghaïs. Ils défirent une armée que leur gouverneur, fils du khan, avait conduite contre eux. Alym-Guérai, dominé par une de ses femmes, qui faisait cause commune avec le jeune gouverneur objet de la haine des Noghaïs, continua de traiter ceux-ci en rebelles. Il leva une armée de 50,000 hommes, dans le mois d'août 1758, et se mit en marche pour réduire lui-même les Noghaïs. Il partit de sa capitale, le 25 septembre; mais il n'arriva point assez tôt pour arrêter une invasion qui devait lui être funeste. Alym-Guérai leva enfin le masque, et conduisit lui-même les Noghaïs dans le Boudjac, qui est le principal grenier de Constantinople, afin de priver cette capi-

e de tous les grains qu'elle tire des rds du Danube. Une mesure aussi rible eut tout le succès qu'on deit en attendre; le vizyr fut obligé abandonner son protégé. Alym-Guéi reçut l'ordre positif de sa déposin, dans la nuit du 21 octobre 1758, il partit pour se rendre en Romélie. Telle a été, dit Peyssonnel, la fin du règne court et malheureux d'Alym-Guéraï-Khan, ce prince indéfinissable, le plus judicieux, le plus éclairé, le plus éloquent, le plus juste, le plus libéral et le plus aimable qui ait jamais peut-être gouverné les Tatars; celui qui s'est le plus mal conduit, qui a commis le plus de fautes, qui a fait le plus d'injustices, qui a fait le moins de bien, et qui est parti le plus détesté, malgré son adresse et son ambition. » L—s.

ALYPIUS, d'Antioche, architecte t ingénieur, vivait sous le règne de ulien-l'Apostat, auquel il dédia une lescription géographique de l'ancien nonde. On a cru reconnaître cette éographie dans un abrégé très-court ue Godefroy a publié, pour la prenière fois, en grec et en latin, à Genève, 1628, in-4°.; mais rien ne prouve que l'ouvrage soit d'Alypius. Au reste, e prétendu texte grec, publié par Jaques Godefroy, a été forgé d'après la raduction latine, qui est très-ancienne t très-mal faite. On voit, par les lettres le Julien qui nous sont restées, qu'Alypius était poète, et qu'il avait commandé en Angleterre, où sa douceur et sa fermeté lui avaient fait beaucoup d'honneur. Ce fut lui que Julien chargea de faire reconstruire le temple de Jérusalem; mais le ciel sembla se déclarer contre cette entreprise, et les ouvriers, épouvantés par les feux que la terre ébranlée vomissait autour d'eux, furent contraints d'abandonner leurs travaux. Huit ans après, Alypius fut accusé, avec un nombre infini d'autres personnes, d'avoir eu recours à la magie pour savoir quel serait le successeur de Valens; il fut banni, et tous ses biens furent confisqués. Dans son exil, il eut la consolation d'apprendre que son fils Hiéroclès, accusé avec lui et condamné à mort, avait été sauvé d'une manière inespérée. Cet infortuné avait été appliqué à la torture, et tellement maltraité, qu'il n'avait plus rien d'intact. On le conduisait au dernier supplice, lorsque le peuple ému de pitié demanda sa grâce à l'empereur, et l'obtint. L—S—E.

ALYPIUS, philosophe d'Alexandrie, en Egypte, contemporain de Jamblique, était fort petit, et peu au-dessus de la taille d'un pygmée; mais il avait l'esprit très-subtil, et était un dialecticien habile, à ce que dit Eunapius, qui, pour en donner la preuve, rapporte une question qu'il fit à Jamblique. Ces deux philosophes s'étant rencontrés, Alypius lui dit: « Tout » riche est, ou injuste lui-même, ou » fils d'un homme injuste, qu'en pen» sez-vous? » Cette question absurde parut si subtile à Jamblique, qu'il n'y répondit pas, mais rechercha la connaissance d'Alypius. Il donnait ses leçons de vive voix, et n'avait jamais rien écrit. Il mourut, dans sa patrie, à un âge très-avancé, et Jamblique écrivit sa vie. C—R.

ALYPIUS, auteur grec, dont il nous reste un Traité, ou plutôt, un fragment sur la musique; la meilleure édition est celle que Meibomius a donnée, en grec et en latin, dans le recueil intitulé: *Antiquæ musicæ authores septem*, Amstelod., 1652, 2 vol. in-4°. On ne sait pas à quelle époque a vécu cet Alypius; on croit, cependant, qu'il était un peu antérieur à Ptolémée. C—R.

ALZATE Y RAMIREZ (don

JOSEPH-ANTOINE), astronome et géographe mexicain, distingué, illustra sa patrie dans le 18e. siècle, fit un grand nombre d'observations astronomiques, surtout relativement aux éclipses des satellites de Jupiter. Il eut un autre mérite très-réel, celui de savoir exciter ses compatriotes à l'étude des sciences physiques. La *Gazeta de Literatura*, qu'il publia long-temps à Mexico, contribua beaucoup à donner à la jeunesse mexicaine le goût des sciences et des bonnes études. Alzate avait embrassé l'état ecclésiastique ; c'était un observateur d'une activité souvent impétueuse ; aussi lui reproche-t-on d'avoir été peu exact, et de s'être livré à trop d'objets à la fois. Il était correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Outre ses travaux astronomiques, on a de lui : I. *Nouvelle Carte de l'Amérique septentrionale*, dédiée à l'Académie royale des sciences de Paris, 1768 ; II. *Estado de la Geografia de la Nueva España, y modo de perfecionarla*, Periodico de Mexico, dicemb., 1772, n°. 7. p. 55 ; IV. *Mapa del Arzobispado de Mexico* : c'est une Carte manuscrite dessinée en 1768, revue par l'auteur en 1772, mais peu estimée ; IV. *Lettre sur différents objets d'histoire naturelle*, adressée à l'académie des sciences de Paris, et imprimée dans la relation du *Voyage* de Chappe. V. *Mémoire sur la limite des neiges perpétuelles, au volcan Perocatepetl*. Alzate a encore corrigé la carte de la Vallée (environs) de Mexico, dressée par don Carlos de Sigueuza. B—n.

FIN DU PREMIER VOLUME.

